

BIOGRAPHIE universelle, ---

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

AA. — AZZ.

BRUXELLES. — IMPRIMERIE DE J. B. TIRCHER.

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

OU

DICTIONNAIRE

DE TOUS LES HOMMES

QUI SE SONT FAIT REMARQUER PAR LEURS ÉCRITS,
LEURS ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES,

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'A CE JOUR;

d'après la Biographie universelle ancienne et moderne de MICHAUD;
la Biographie universelle historique de WEISS; l'Encyclopédie nouvelle; le Dictionnaire de la Conversation;
l'Art de vérifier les dates, etc., etc.;

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

TOME PREMIER.

AA. — AZZOLINI.

BRUXELLES,

CHEZ H. ODE, BOULEVARD DE WATERLOO, N° 34,
AU BUREAU DE LA MACÉDOINE LITTÉRAIRE.

1843

PRÉFACE.

Notre siècle est avide de connaissances autant qu'aucun de ceux qui l'ont précédé, mais il les demande clairement et brièvement exposées, rapides à acquérir, faciles à retrouver. Quoi qu'on en dise, il veut de la science, de la science réelle, mais il la veut toute faite et toujours à la main. Or, un des livres qui répondent le mieux à ce besoin de l'époque est assurément une *Biographie universelle*.

De tous les ouvrages destinés à l'instruction des hommes, celui-ci, par sa nature, comprend le plus de documents, de faits, d'appréciations sur toutes les matières imaginables, sur tous les temps, sur tous les lieux ; ou plutôt, il n'est rien qu'il ne doive comprendre, car il n'est point de chose, matérielle ou intellectuelle, qui ne se personnifie dans un individu.

L'histoire universelle expose les événements publics, leurs prémisses et leurs conséquences ; la biographie universelle les expose également, en traitant des personnages célèbres qui en ont été les héros ou les victimes, ou même qui n'y ont joué qu'un

rôle accidentel; et souvent, pour faire comprendre le personnage, elle est forcée de résumer toute une époque. Étudiez à fond la vie de tel grand homme, vous aurez nécessairement embrassé tout son pays, et parfois tout son siècle. Lycurgue, Thémistocle, Alcibiade, Épaminondas, voilà l'ancienne Grèce sous toutes ses faces jusqu'aux Macédoniens. La France est tout entière dans cinq ou six de ses rois; ses annales ne sont guère que le récit des causes qui ont amené ces princes, des faits qui les ont illustrés, des résultats de leur règne. Un des biographes de l'Empire l'a dit avec raison : « La vie d'Alexandre, de César, de Charlemagne, de Louis XIV, de Napoléon, renferme l'histoire du monde contemporain. Chacun de ces êtres merveilleux fut une époque de laquelle sortirent les destins de la postérité. » Sous bien des rapports la biographie remplace donc l'histoire, ou plutôt, elle est l'histoire.

Mais elle ne s'arrête pas aux limites historiques. Son but étant l'homme plutôt que le fait, il lui faut pénétrer dans la vie intime; après avoir monté avec l'esclave officiel derrière le char du triomphateur, il lui faut emprunter la lampe de l'esclave cubiculaire, raconter les habitudes, les vertus ou les vices domestiques, offrir enfin un cours de morale en exemples, non-seulement comme l'histoire, pour la vie publique, mais encore pour la vie privée. Aussi le biographe Plutarque, l'éternel modèle du genre, est-il le premier des moralistes, en même temps qu'un des plus grands historiens, de l'antiquité; et tandis qu'il fournit à Montesquieu une grande partie de ses considérations politiques, Montaigne et Rousseau y puisent presque toute leur philosophie.

Il y a plus : l'histoire doit sans doute aborder les sciences, les lettres, les arts, l'industrie; mais elle ne le fait que lorsque leur influence sur l'ensemble social a été assez prononcée pour le modifier sous certains rapports; encore ne peut-elle en retracer que les traits les plus généraux. La biographie, à chaque illustration qui s'offre à elle, descend de force dans toutes les spécialités, analyse tous les systèmes, décrit tous les genres, apprécie toutes les écoles. Dans sa marche, en effet, la philosophie, la poésie, la peinture, se présentent à chaque pas, sous des personnifications successives, depuis Platon jusqu'à Hegel, depuis Homère jusqu'à Byron, depuis Zeuxis jusqu'à David. Toute l'astronomie n'est-elle pas dans Galilée, Newton et De la Place? toute la théorie de la vapeur dans Watt et Fulton? toute l'éloquence dans Démosthène, Bossuet et Mirabeau? Quel est le livre qui nous présente la peinture italienne sous une forme à la fois plus instructive et plus intéressante que la *Vie des Peintres,* du Vasari? Existe-t-il sur la musique un ouvrage plus complet, plus profond, plus varié que la *Biographie des Musiciens,* de notre savant compatriote, M. Fétis? N'est-il donc pas vrai que la réunion des biographies spéciales en une *Biographie universelle* est la meilleure encyclopédie des hommes et des choses, des idées et des faits, que l'on puisse offrir au public, et qu'elle suffirait seule à remplacer toutes les autres?

On ne s'étonnera donc pas que notre siècle ait été plus fécond en biographies spéciales et universelles qu'aucun des siècles antérieurs. Sans parler des premières, dont la

nomenclature est infinie, arrêtons-nous un moment à celles dont fait partie le livre que nous offrons aujourd'hui au public.

Le premier ouvrage où l'on trouve quelque germe d'une biographie universelle proprement dite est le *Lexique de Suidas*. Ce compilateur, qui vivait au dixième siècle, et dont la première édition date de 1499, crut devoir faire entrer dans son dictionnaire, avec les autres mots de la langue, quelques-uns des noms propres les plus connus, et il ajouta à chaque nom un résumé et souvent plusieurs résumés de la vie du personnage qu'il citait; mais le tout fut rédigé avec si peu de soins et de méthode, que parfois les articles qu'il entasse sans choix à la suite l'un de l'autre, sur le même individu, se contredisent entre eux.

En 1566, parut une compilation latine un peu meilleure, par Charles Estienne, frère du fameux imprimeur, Robert Estienne. Son *Dictionnaire historique, géographique et poétique,* corrigé et augmenté en Angleterre, par Nicolas Lloyd, en 1670, avait déjà été à peu près reproduit en français, en 1644, par Juigné de la Brossinière, sous le titre de *Dictionnaire théologique, historique, poétique et cosmographique.* Environ trente ans après, Louis Moréri publia, en un volume in-folio, la première édition de son *Grand dictionnaire historique,* qui, à force de suppléments, d'additions, de révisions, dues à J. Le Clerc, à Dupin, à Drouet, à l'abbé Goujet, parvint, en 1759, à sa dix-neuvième édition, et forma dix volumes in-folio.

Nous mettons à part le fameux *Dictionnaire historique et critique,* de Bayle, où un caractère indépendant, une immense érudition, une dialectique puissante, un esprit net et pénétrant, se combinent pour discuter le pour et le contre de toutes les questions intéressantes en histoire, en philosophie, en littérature; arsenal inépuisable, où le dix-huitième siècle vint continuellement chercher ses armes, sans savoir les employer toujours avec la fermeté contenue de celui qui les avait rassemblées.

Le livre de Bayle, œuvre de génie, échappait par sa supériorité même aux spéculations des abréviateurs. On sentait qu'il perdrait en leurs mains ce cachet d'originalité que lui donnaient la suite rigoureuse des raisonnements et la spirituelle variété des aperçus. Il n'en était pas de même du travail de Moréri. Aussi fut-il largement exploité. Dans son *Dictionnaire historique et bibliographique portatif,* publié en 1752, 2 vol. in-8°, l'abbé Ladvocat le réduisit à une sorte de nomenclature terne et rapide, qui n'a pu devoir sa popularité qu'à la commodité du format et à la modicité du prix.

L'abbé Ladvocat avait cependant commencé à donner à la biographie un caractère beaucoup plus ecclésiastique qu'historique; l'abbé Barral, d'ailleurs assez bon littérateur, mais avant tout partisan fanatique du diacre Pâris et de ses adeptes, s'avisa d'en faire une espèce de factum en faveur du jansénisme. Son *Dictionnaire historique, littéraire et critique,* en 6 vol. in-8°, de 1758, n'est, selon le jugement d'un écrivain du temps, qu'un *Martyrologe des jansénistes, écrit par un convulsionnaire.*

Toute action amène inévitablement une réaction. L'ouvrage de l'abbé Ladvocat et celui de l'abbé Barral firent naître d'un côté le *Nouveau dictionnaire historique* de

Chaudon et Delandine, rédigé dans un esprit plus philosophique, ou, comme l'on dirait aujourd'hui, plus libéral que ses prédécesseurs, et dont la neuvième édition parut de 1810 à 1812, en 20 vol. in-8°; et de l'autre, le *Dictionnaire historique* de l'abbé Feller, ex-jésuite belge, publié d'abord en 6 vol. in-8°, en 1781, et qui s'accrut successivement dans les éditions subséquentes. Il est aisé de voir que l'abbé Feller prétendit répondre à la fois au manifeste de l'abbé Barral et à celui de Chaudon, il justifiait ainsi et son titre de jésuite, et celui que lui-même y avait ajouté d'*antichaudoniste.*

Plus impartiaux, mais insignifiants et sans couleur philosophique ou littéraire, le *Dictionnaire historique* du général Beauvais et d'A. Barbier se contentait d'être d'une irréprochable exactitude sous le rapport de la chronologie et de la bibliographie, et le *Dictionnaire historique, critique et biographique* de Desenne, en 30 vol. in-8°, n'était qu'une compilation de tous les travaux précédents.

Je ne cite que pour mémoire les biographies universelles qui ne traitent que des hommes vivants, et qui se sont multipliées dans notre siècle. Quatre ouvrages de cette espèce ont paru depuis l'Empire : la *Biographie des vivants,* 1816-1819, 5 vol. in-8°; la *Galerie historique des contemporains,* composée à Bruxelles par des exilés de la Restauration, qui s'associèrent quelques écrivains belges, 1817-1819, 8 vol. in-8°; la *Biographie nouvelle des contemporains,* par Arnault, Jouy, Jay et Norvins, 20 vol. in-8°; la *Biographie universelle et portative des contemporains,* par MM. Rabbe, de Boisjolin et Sainte-Preuve, 1826 et suiv., 1 vol. in-8° compacte; il faut y ajouter la *Biographie des hommes du jour,* par G. Sarrut et B. Saint-Edme, commencée en 1835 et arrrivée aujourd'hui (1842) à six volumes in-8°. On comprend que ces sortes de biographies, inévitablement rédigées dans un esprit de dénigrement, d'adulation ou d'intérêt, ne peuvent offrir l'impartialité exigée dans un ouvrage sérieux et durable. Et puis, combien de circonstances peuvent contribuer à modifier l'opinion sur un homme aux diverses époques de sa vie? Que signifierait une vie de Napoléon écrite avant 1812, ou de Mirabeau, avant 1788. La mort seule imprime sur un caractère un cachet indélébile, et il en est des vertus, des vices et du talent comme du bonheur :

. . . . *Dicique beatus*
Ante obitum nemo supremaque funera debet.

Je passe également sous silence les écrits de ce genre dans les langues étrangères non moins fécondes que la langue française en biographies de toute espèce. Qu'il me suffise de nommer, en Allemagne, Gottl. Jœcher, Adelung, Fr. Hirsching, Ernesti, etc.; en Angleterre, John Watkins, en partie traduit en français par M. L'Ecuy, en 1804, Aikin, Chalmers, etc.

Cependant, des divers ouvrages publiés en France, nul n'avait été conçu sur un plan aussi vaste, nul ne réunissait dans sa rédaction des spécialités aussi nombreuses et aussi distinguées, nul, en un mot, ne paraissait répondre aussi bien aux besoins de

l'époque et aux exigences de la science que la *Biographie universelle, ancienne et moderne,* commencée en 1810 par les frères Michaud, et qui aujourd'hui, avec le supplément, qui lui-même n'est pas encore terminé, ne forme pas moins de 72 vol. in-8°. Les hommes les plus illustres de la France, dans l'histoire, dans la littérature, dans les arts, dans les sciences, dans la bibliographie, ont contribué à sa rédaction, et cette collaboration, trop souvent nominale dans de pareils travaux, a été réelle cette fois; chacun d'eux a imprimé non-seulement ses initiales, mais le cachet de ses opinions et de son style aux articles qui lui appartiennent.

Dès le principe, les noms de Barante, de Cuvier, de Guizot, de Chateaubriand, de Villemain, celui de Mme de Staël et de tant d'autres illustrations historiques, scientifiques et critiques, fixèrent sur l'entreprise des frères Michaud l'attention du public et lui concilièrent la sympathie générale. Plus sa publication avançait, plus elle comptait d'écrivains célèbres parmi ses rédacteurs. Une foule de savants et de gens de lettres tinrent à honneur de s'associer aux hommes d'élite qui avaient ouvert la voie. Quand l'ouvrage fut terminé, plus de 300 collaborateurs, la plupart membres de l'Institut et d'autres corps savants, y avaient consacré leurs talents et leurs veilles. Le manuscrit de cette œuvre gigantesque a coûté au delà de 500,000 francs. Aussi le succès, en dépit des critiques et des intérêts de concurrence, ne se ralentit pas un instant.

En présence de ces faits, celui qui concevait le dessein de populariser en Belgique une biographie universelle ne pouvait ni tenter, en créant un livre nouveau, une lutte où il eût été infailliblement vaincu, ni hésiter dans le choix de l'ouvrage qu'il reproduirait. Mais ici de grandes difficultés se présentaient à l'éditeur. D'une part la biographie de Michaud avait déjà atteint les immenses dimensions de 72 vol. in-8° à double colonne; de l'autre, les travaux parallèles au sien avaient enrichi la biographie d'une foule de noms plus ou moins illustres, mais dont la plupart ne pouvaient plus être passés sous silence; et d'ailleurs, pendant une période de trente années, la mort avait ouvert à bien des hommes, dans toutes les carrières, les portes de ce Panthéon des célébrités posthumes. Il fallait donc ou ajouter à l'ouvrage ces nouvelles richesses, et dès lors on entreprenait une collection colossale que son prix élevé et sa volumineuse étendue eussent mis hors de la portée de la plupart des fortunes; ou réimprimer le livre tel qu'il est, et l'on présentait ainsi une œuvre incomplète; ou enfin se résoudre dans la copie à des retranchements nécessaires pour faire place à une foule d'articles intéressants, forcément omis ou involontairement négligés dans l'original. C'est ce dernier parti qu'a adopté l'éditeur, et voici quelles raisons l'ont déterminé.

Sans doute, les écrivains les plus distingués de la France, des hommes de mérite incontestable et de conscience à l'épreuve, ont pris part à la rédaction de la *Biographie universelle,* mais l'immensité de l'œuvre, mais la prodigieuse multiplicité des matières, mais enfin, il faut bien le reconnaître avec tous les critiques, l'esprit de parti, les idées préconçues, les amitiés plutôt politiques que scientifiques, ont laissé envahir un assez grand nombre d'articles soit par des médiocrités vaniteuses ou intéressés qui se sont

jetées dans les longueurs et les amplifications hors de propos, soit par des séides d'une opinion réactionnaire, heureux de trouver une nouvelle tribune dans un livre que son mérite réel et son intérêt général avaient popularisé. Commencée, sous l'Empire, dans un esprit d'impartialité reconnue, et avec l'intention positive d'être rapide autant que complète (elle ne promettait alors que 18 vol.), la *Biographie,* sous la Restauration, a subi des modifications, a obéi à des influences que l'on ne peut justifier. Les 18 volumes sont devenus 52 volumes, auxquels il en a fallu ajouter 20 de supplément; des pages entières se sont empreintes d'un caractère manifeste de dénigrement et d'exagération. Critiques et lecteurs ont unanimement blâmé dans plusieurs articles la prolixité ou la partialité.

Notre éditeur n'a pas cru devoir respecter ces vices et ces erreurs. Tout en conservant religieusement les parties irréprochables de ce vaste et beau monument, il a pensé pouvoir retrancher celles qui le déparaient, et en même temps y ajouter celles que le temps et les travaux postérieurs lui indiquaient comme complément indispensable. Toutes les fois qu'un article sort de la plume d'un écrivain distingué et consciencieux, dont tous les lecteurs tiennent à connaître et le style et les opinions, lors même qu'ils ne les partageraient pas, l'article est maintenu dans son intégrité. On conçoit qu'il eut été téméraire de retrancher quelque chose à Chateaubriand, à Cuvier, à Guizot, à Villemain, à Mme de Staël. Mais quand, par ignorance de la précision historique, par esprit de parti, par influence de coterie, des hommes plus ou moins obscurs se jettent dans les redites, dans les développements ambitieux, dans les manifestes ou les diatribes, en faveur ou en haine de telle ou telle opinion, le scrupule eût été tout à fait déplacé qui eût arrêté la main prête à trancher dans le vif et à supprimer des appendices parasites ou même nuisibles.

Que demande l'immense majorité des lecteurs d'une biographie? dans la forme, un juste milieu entre la prolixité et la sécheresse; dans le fond, les faits qui doivent déterminer leur opinion sur l'homme dont on a écrit, et non pas l'opinion de l'homme qui a écrit.

Guidé par ce principe, et moyennant des suppressions qui doivent être pour lui sujet d'éloge plutôt que de blâme, notre éditeur a pu, sans dépasser les limites matérielles qu'il s'était imposées, ajouter à cette nouvelle impression plus de 30,000 articles, qui ne se trouvent ni dans l'ouvrage de Michaud, ni dans le supplément.

Mais en prenant pour point de départ les intérêts du plus grand nombre, il n'a pourtant pas oublié ceux des hommes de cabinet, qui veulent avant tout une notion complète des choses, et les moyens de recourir aux sources; qui se soucient peu des extraits, des passages cités, des opinions du biographe sur tel ou tel individu, mais qui demandent qu'on leur indique avec une rigoureuse exactitude les ouvrages originaux d'où ces extraits ont été tirés, ou qui servent de base à ces opinions. C'est pour eux, c'est pour satisfaire à ces justes exigences de la science, qu'une attention toute particulière a été donnée à la bibliographie. Non-seulement aucune suppression n'a eu lieu dans les

indications bibliographiques fournies par les frères Michaud, mais leur travail a été, sous ce rapport, l'objet d'un rigoureux examen.

Le principal guide dans cette partie a été M. Weiss qui, par son érudition et son exactitude, fait autorité. Le *Manuel* de Brunet et la *France littéraire* de Quérard ont été également consultés.

Il en a été de même pour la chronologie. Autant que la chose a été possible, les dates ont été vérifiées pour les hommes et pour les événements comme pour les livres. Ainsi ont été corrigées beaucoup de fautes d'autant plus dangereuses que ces immenses compilations permettent rarement, comme les ouvrages de moindre étendue, une exacte révision. Les erreurs se transmettent alors d'une édition à la suivante, et se perpétuent si bien, qu'il est souvent fort difficile de les saisir au passage et de remonter à leur source.

Que l'on compare un article quelconque de la nouvelle édition avec le même article dans l'ouvrage original, et l'on comprendra à l'instant quel esprit a présidé à la rédaction actuelle. Je prends, dès les premières pages, le plus étendu qui se présente, l'article *Abailard*, par M. Gallais. Le texte était assez complet pour qu'il n'y eut rien à ajouter. On a donc littéralement conservé tout le résumé de la vie d'Abailard, tel qu'il était écrit, tous les faits qui servent à faire connaître Abailard comme théologien, comme professeur et comme amant. On a cru pouvoir retrancher seulement, d'une part, quelques observations sur sa doctrine religieuse que ni leur nature, ni le nom de leur auteur ne faisaient à la critique un devoir de respecter; de l'autre, les citations assez nombreuses extraites et traduites des lettres latines d'Abailard et d'Héloïse. Le public n'a pas à regretter ces citations qui ne sont que la justification des faits avancés par le biographe; et les savants pourront les retrouver aux sources mêmes qui sont scrupuleusement annotées à la fin de l'article, car on a eu soin de ne pas supprimer un seul mot de la notice bibliographique. Par là l'article *Abailard*, sans avoir rien perdu de son intérêt historique et littéraire, occupe une place de moitié moindre que dans les frères Michaud. Et ce système de rédaction a été suivi partout.

Aussi, sans avoir la prétention de présenter au public un ouvrage absolument exempt d'erreurs ou d'omissions, le nouvel éditeur de la *Biographie universelle* espère avoir mieux fait que ses devanciers, et il en devait être ainsi, puisqu'il a pu profiter de leur travail. Ce dont il peut répondre, c'est qu'il mettra à l'exécution de cette importante entreprise un zèle et une exactitude qui ne se démentiront pas, et qu'il poursuivra, comme il l'a commencée, une *Biographie universelle* plus complète et en même temps plus concise, plus impartiale et proportionnellement moins dispendieuse, qu'aucune de celles qui ont été publiées jusqu'à ce jour.

A. Baron.

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE.

A

AA (Pierre van der), jurisconsulte distingué, né à Louvain, où il était professeur de droit en 1559, fut assesseur du conseil souverain de Brabant en 1565, président du conseil à Luxembourg en 1574, et mourut en 1594. Il a laissé : *Commentarium de Privilegiis creditorum; Prochiron sive Enchiridion judiciarum.*

AA (P. van der), géographe et libraire éditeur établi à Leyde, publia, au commencement du 18e siècle, un grand nombre de cartes géographiques, et des recueils de voyages peu estimés aujourd'hui. Sa *Galerie agréable du monde,* collection de gravures avec des explications historiques, en 66 vol. in-folio, n'est recherchée que parce qu'il est rare d'en trouver des exemplaires complets. Ses éditions des ouvrages sur la botanique, la médecine et les antiquités, par Vaillant, Malpighi et Gronovius, ont obtenu plus de succès; il mourut vers 1730. On recherche encore son *Recueil de voyages curieux en Perse, en Tartarie,* etc., avec cartes et figures, Leyde, 1729; la Haye, 1735, 2 vol. in-4°, avec une *introduction* par Bergeron. — Aa (H. van der), frère cadet du précédent, graveur à Leyde, a consacré son burin aux entreprises de son frère.

AA (C.-C.-Henri van der), ministre luthérien, né à Zwolle en 1718, fut un des fondateurs et le secrétaire de la Société des Sciences établie à Harlem en 1752. Il prêcha dans cette ville avec un succès soutenu, et y mourut en 1793, après avoir, l'année précédente, célébré le 50e anniversaire de son entrée au ministère à Harlem, événement consacré par une médaille de Holtrey, l'un des plus habiles graveurs de la Hollande.

AAGARD (Christian), né à Wiborg (Danemark) en 1616, est auteur de poésies latines recueillies dans le tome 1er des *Deliciæ quorumdam poetarum Danorum Frederici Rostgaard,* imprimé à Leyde en 1693. Ce poëte mourut en 1664. Sa vie, par son fils Severin Aagard, se trouve insérée dans le recueil précité.

AAGARD (Nicol.), frère de Christian, a publié quelques opuscules de philosophie et de physique, dont le plus remarquable est : *Disputatio de stylo Novi Testamenti,* Soroe, 1655, in-4°. Il mourut le 22 janvier 1657.

AAGESEN (Swend), le plus ancien historien danois, plus connu sous le nom latin de *Sueno Agonis filius,* langue dans laquelle il a écrit, florissait vers la fin du 12e siècle. On a de lui une *Histoire abrégée des rois de Danemark depuis Skiold jusqu'à Canut VI,* et une autre *Histoire des lois militaires de Canut le Grand.* Ces deux ouvrages ont été imprimés à Soroe en 1642, in-8°, sous ce titre : *Suenonis quæ extant opuscula.* Rare.

AALAM, astrologue persan qui jouit d'un grand renom dans le 9e siècle, était le confident et le conseil du sultan Adah-Eddaulah. Son crédit ne se soutint pas sous le successeur de ce prince, et il dut nécessairement se faire ermite.

AALSH (Everard van), peintre de Delft, mort en 1658, était très-habile dans la peinture des fruits et des sujets galants.

AALSH (William van), neveu du précédent, le surpassa dans son art, et lui fut attaché toute sa vie. Mort en 1679.

AALST. *Voyez* **AELST.**

AAMA (Guillaudin), roi d'Éthiopie dans le 8e siècle.

AARE (Dirk van der), évêque et seigneur d'Utrecht dans le 13e siècle, avait été prévôt à Maestricht. Parvenu à l'épiscopat, il eut bientôt à soutenir une guerre périlleuse contre Guillaume, comte de Hollande, qui le battit et le fit prisonnier à Stavoren; mais ayant voulu le faire transférer au couvent d'Oosterzée, les moines, aidés des habitants de l'évêché d'Utrecht, délivrèrent leur souverain. Celui-ci dissimula d'abord son ressentiment; mais le comte de Hollande ayant été à son tour surpris et fait prisonnier par le comte de Brabant, Aare profita de cette circonstance pour s'emparer de plusieurs places de la Hollande; mais Guillaume étant rentré dans ses États après avoir acheté sa liberté, l'évêque d'Utrecht fut obligé de lui accorder la paix, qui ne fut pas de longue durée. Le comte de Looz, qui avait épousé la fille de Guillaume, et qui était devenu son ennemi, n'eut pas de peine à communiquer son ressentiment à Aare; il lui vendit pour mille marcs d'argent l'investiture du comté de Hollande, et tous deux se mirent en campagne pour s'en emparer. Ils eurent d'abord quelques succès, mais bientôt obligés d'abandonner leurs conquêtes, ils furent réduits à chercher leur sûreté dans les murs d'Utrecht. Aare s'empara néanmoins ensuite de Dordrecht, qu'il pilla et réduisit en cendres; enfin il fut contraint de faire la paix, et de renoncer à tous les projets d'envahissement qui avaient occupé son règne. Il mourut à Deventer l'an 1212, après avoir régné 14 ans, et fut inhumé dans la cathédrale d'Utrecht.

AARON, frère aîné de Moïse, auquel il s'associa pour délivrer les Juifs de la captivité d'Égypte. Cédant aux sollicitations des Israélites, il fit élever dans le désert un veau d'or, qu'ils adorèrent comme un dieu; s'étant ensuite repenti de cette idolâtrie, il fut élu grand prêtre, c'est-à-dire premier pontife et sacrificateur des Juifs. On croit, d'après la Bible, qu'il mourut 1463 ans avant l'avénement de Notre-Seigneur.

AARON (St.), des îles britanniques, souffrit le martyre avec son frère Julius, lors de la persécution de l'empereur Domitien.

AARON (St.) vivait dans le 6e siècle. Il fut abbé d'un monastère de l'Armorique (depuis la Bretagne), autour duquel fut bâtie plus tard la ville de Saint-Malo.

AARON *d'Alexandrie,* prêtre chrétien et médecin, vivait au commencement du 7e siècle. Il est auteur d'un ouvrage en langue syriaque intitulé *Pandectes,* divisé

en 30 livraisons, et qui n'est qu'un faible commentaire des ouvrages des médecins grecs. C'est par le secours de cette version syriaque, et de quelques autres, que les Arabes commencèrent à connaître les ouvrages des Grecs. Aaron est le premier qui ait décrit, dans un traité particulier, la petite vérole, que les médecins grecs ne paraissent pas avoir connue. Il la fait originaire d'Égypte, d'où les Arabes la répandirent en Afrique, et, par suite de leurs conquêtes, dans toute l'Europe.

AARON. *Voyez* Haroun.

AARON (Isaac), Juif, interprète de l'empereur Manuel Comnène, n'est connu que par son infidélité envers son maître, dont il dénaturait les volontés en les expliquant aux ambassadeurs des princes d'Occident. Il eut les yeux crevés, et ensuite la langue coupée, en punition de ses perfidies.

AARON, lévite juif de Barcelone, mort en 1292, a laissé en hébreu un *Catéchisme* de 613 préceptes de la loi de Moïse. Venise, 1523, in-4°.

AARON, abbé de St.-Martin de Cologne, naquit en Ecosse dans les dernières années du 10e siècle. Il était jeune encore lorsqu'il fit un pèlerinage à l'abbaye de St.-Martin. Aaron y trouva le terme de ses voyages, il y prit l'habit du monastère, dont il devint abbé en 1042. Il mourut le 14 décembre 1052, âgé d'environ 60 ans. Il a laissé un traité *De Utilitate cantûs vocalis et de modo cantandi atque psallendi,* et un livre intitulé *De Regulis tonorum symphoniarum.*

AARON (Pietro), chanoine de Rimini, vivait dans le 16e siècle. On a de lui divers ouvrages sur la théorie musicale de son temps, parmi lesquels on cite *il Toscanello della musica.* Venise, 1523, in-folio.

AARON *de Pesaro,* juif italien du 16e siècle, a publié en hébreu, sous le titre de *Générations d'Aaron,* un *index* général de tous les passages de l'Écriture sainte.

AARON *de Raguse,* rabbin du 17e siècle, a publié, sous le titre de *Barbe d'Aaron,* des remarques sur le Pentateuque et plusieurs autres livres de l'Écriture sainte.

AARON *de Bistra,* né en Transylvanie, entra chez les jésuites, devint évêque de Fogaras, et mourut en 1760. Il est auteur d'un ouvrage sur le concile œcuménique de Florence, écrit en langue valaque.

AARON-ARIOB, rabbin juif, né à Thessalonique dans le 16e siècle. Il a écrit en hébreu un commentaire sur le livre d'Esther, sous le titre bizarre de *Huile* ou *Essence de myrrhe, extraite des Commentaires des rabbins,* etc. 1 vol. in-4°, imprimé à Thessalonique en 1601.

AARON-BEN-ASER, rabbin du 11e siècle, est l'auteur des *Variantes du texte sacré,* insérées dans les différentes Bibles rabbiniques; on lui doit en outre un *Traité des accents,* pour faciliter l'étude de la langue hébraïque, et une *Grammaire* de la même langue. Ces deux derniers ouvrages ont été imprimés le 1er en 1517, le 2e en 1615.

AARON-BEN-CHAIM, né dans le 16e siècle à Fez en Afrique, a publié en hébreu, sous les titres de *Cœur, Offrandes* et *Qualités d'Aaron,* des commentaires sur les livres de Josué, des Juges et du Lévitique, avec un *Traité des treize manières d'expliquer la loi sainte,* 3 vol. in-fol. imprimés à Venise en 1609.

AARON-BEN-SAMUEL, qui vivait sur la fin du 17e siècle, est auteur d'un *index* de la Bible, publié en hébreu sous le titre de *Maison d'Aaron.*

AARON-HACHARON, rabbin caraïte, né à Nicomédie au 14e siècle, a composé plusieurs ouvrages où sont exposés les principes dogmatiques de la secte des caraïtes. Ces ouvrages sont : *le Jardin d'Éden,* ou *Livre des préceptes; la Couronne de la loi; le Gardien de la loi.* Les deux derniers sont des commentaires de la Bible.

AARON-HARISCON, rabbin caraïte, né à Constantinople au 13e siècle. Il est auteur de *Commentaires* sur le Pentateuque, sur les premiers prophètes, sur Isaïe, les Psaumes et Job; d'un *Traité de grammaire et de critique;* d'un *Ordre de prières selon le rit de la synagogue des Caraïtes.*

AARON-SCHASCON, rabbin, né à Thessalonique vers la fin du 16e siècle, et mort vers 1650. On connaît de lui deux ouvrages en hébreu : *la Loi* et la *Lèvre de la vérité,* espèce de commentaire sur la jurisprudence de la Bible.

AARSCHOT (duc d'), d'une illustre famille du Brabant, fut décoré, par Philippe II, roi d'Espagne, de l'ordre de la Toison d'or, en 1556, obtint un commandement dans l'armée, et fut créé membre du *Raad van state* (conseil d'État). Ayant refusé d'entrer dans la confédération des nobles contre l'Espagne et le saint-siége, il fit frapper une médaille de la Vierge, qu'il porta à son chapeau, et toute sa maison fut obligée de suivre son exemple. Arrivé à Bruxelles, il fut imité par une foule de personnes, et sa conduite plut tellement à la duchesse de Parme, gouvernante des Pays-Bas, qu'elle en instruisit le pape Pie V. Le pontife, charmé du zèle d'Aarschot, accorda des indulgences à tous ceux qui portaient le même signe. Les États lui confièrent ensuite la direction de la guerre. En 1577 il fut nommé burgrave d'Anvers; quelque temps après il parut à Gertruidemberg en qualité de député, pour faire révoquer l'*édit séculaire;* mais il n'y put réussir. Il fit aussi d'inutiles efforts contre la maison d'Orange, et contre le prince Mathias, que ce parti venait de faire nommer *landvoogd.* Étant ensuite allé à Gand, en qualité de stathouder de Flandre, et ayant annoncé qu'il venait pour rétablir les anciens priviléges, les partisans du prince d'Orange armèrent les bourgeois et le firent prisonnier dans son propre palais. Devenus, par ce coup hardi, maîtres de Gand, les orangistes firent prêter aux bourgeois serment de fidélité; mais leur hardiesse déplut à l'assemblée des États, et le duc d'Aarschot fut remis en liberté. Nommé ensuite stathouder de Bruges, il fut député en 1588 à la diète de l'Empire, où il resta quelques années. De retour en Hollande il ne put supporter les désagréments auxquels l'exposaient son rang et sa religion, et il se retira à Venise, où il mourut en 1595.

AARSSEN (Corneille van), seigneur de Spyck, greffier des États-Généraux de Hollande, d'une ancienne famille du Brabant, naquit à Anvers en 1543. En 1574 il obtint la charge de secrétaire de Bruxelles, et fut nommé pensionnaire en 1584. Dans la même année on lui confia les fonctions de greffier des États-Généraux, qu'il exerça pendant quarante ans. Son grand âge et les troubles qui agitèrent la Hollande en 1621 et en 1623,

le forcèrent de renoncer à sa charge. Il mourut peu de temps après, laissant sa mémoire souillée par sa conduite envers Olden-Barnevelt, dont il était devenu l'ennemi. Après avoir défendu longtemps avec lui les intérêts de sa patrie contre Maurice de Nassau, Aarssen avait fini par passer dans le parti de ce prince.

AARSSEN (François van), ambassadeur hollandais, fils du précédent, naquit à la Haye en 1572. Son père le plaça dans la maison du prince d'Orange et sous la direction de Duplessis-Mornay, avec qui il avait des relations d'amitié. Le jeune Aarssen accompagna le prince dans ses voyages. Connaissant bien la langue et les affaires politiques de la France, il fut nommé en 1598, par les États-Généraux, résident des Provinces-Unies auprès de Henri IV. Ce fut le pensionnaire Olden-Barnevelt qui lui fit confier cette mission. Il s'en acquitta avec succès, se fit aimer à la cour de France, et reçut en 1609, des États-Généraux et du roi Henri IV, le titre d'ambassadeur; il prit place immédiatement après l'ambassadeur de Venise, et concourut aux négociations difficiles qui amenèrent enfin une trêve de 12 ans entre l'Espagne et les États-Généraux, sous la garantie de la France; mais après la mort de Henri IV il entra dans des intrigues de cour. S'étant uni à plusieurs grands qui faisaient ombrage à la reine mère, il s'opposa à quelques demandes de Louis XIII, se permit même de publier un libelle contre ce prince, et fut disgracié. Rappelé dans sa patrie en 1615, sa conduite fut aussi odieuse que celle de son père. Il se déclara contre Barnevelt, devint l'âme de tous les projets de Maurice de Nassau, et attaqua le grand pensionnaire dans des écrits pleins d'art et d'éloquence. Ce fut lui qui conseilla la convocation du fameux synode de Dordrecht, où furent condamnés Barnevelt et les principaux adversaires de Maurice. Le meurtre judiciaire de Barnevelt acheva de rendre Aarssen odieux à tous les partisans de cet illustre citoyen. Maurice étant devenu tout-puissant, Aarssen fut nommé en 1619 ambassadeur auprès de la république de Venise. Pendant les troubles de la Bohême il remplit aussi plusieurs missions auprès des princes allemands et italiens. En 1626 il fit partie de la députation envoyée en Angleterre pour conclure un traité d'alliance, et l'année d'après il se rendit en France, chargé d'une mission semblable. Il gagna l'estime du cardinal de Richelieu, qui de son temps n'avait, disait-il, connu que trois grands politiques, Oxenstiern, Viscardi et Aarssen. En 1640 il passa une seconde fois en Angleterre pour négocier le mariage de Guillaume, fils du prince d'Orange, avec la fille de Charles Ier. Il mourut un an après ce voyage, à l'âge de 69 ans. Il a écrit des mémoires inédits sur ses différentes ambassades; ils sont pleins de détails intéressants, et prouvent une grande finesse d'esprit et cette souplesse dont les négociateurs se font un mérite sans oser la regarder comme une vertu. Aarssen fut rampant et ambitieux; on lui reprocha avec raison d'avoir vendu sa plume à Maurice, et d'avoir trop aimé l'argent. Il laissa à sa mort un revenu de 100,000 liv. — Son fils, Corneille Aarssen, né en 1602, commandant de Nimègue et colonel d'un régiment de cavalerie, passait pour le plus riche particulier de la Hollande; il mourut en 1662. — Son petit-fils, qui portait également le nom de Corneille, se rendit puissant à Surinam; mais s'étant attiré la haine de ses soldats, il fut massacré par eux en 1688. — Enfin, son arrière petit-fils, connu sous le nom de seigneur de Chastillon, mourut avec le rang de vice-amiral.

AARSSEN (François), seigneur de la Plaate, l'un des petits-fils du précédent, se noya en passant d'Angleterre en Hollande, l'an 1659, après un voyage de huit ans en divers endroits de l'Europe. On a de lui : *Voyage d'Espagne, curieux, historique et politique, fait en l'année* 1655.

AARTGENS ou **AERTGENS**, né à Leyde en 1498, d'abord cardeur de laine, prit du goût pour le dessin, et devint un peintre renommé. Il se noya par accident en 1564.

AARTSBERGEN (Alex. van der Capellen van), noble hollandais, né vers la fin du 16e siècle. Ami du prince Guillaume II de Nassau, il le seconda puissamment dans ses vues ambitieuses, et mourut à Dordrecht en 1656. Il a laissé des Mémoires publiés par son arrière-petit-fils Rob. Gasp. van der Capellen, en 1777, 2 v. in-8°.

AARTSEN (Pierre), appelé communément *Lange Pier* (le long Pierre), à cause de sa grande taille, naquit à Amsterdam en 1507. Il fut l'élève d'Allart Klaassen, qui passait pour un des meilleurs peintres de cette époque. Admis parmi les maîtres de l'école d'Anvers, Aartsen s'attacha plus particulièrement à peindre des objets familiers, tels que des intérieurs de cuisine, des mets, gibier, poissons, fruits, etc. Il peignit aussi des tableaux pour quelques églises; mais ces derniers furent détruits en 1566, par suite des troubles religieux. Mort en 1575.

AASCOW (A. B.), médecin danois, mort vers 1780, a publié un *Journal d'observations* sur les maladies qui régnèrent à bord de la flotte danoise chargée de bombarder Alger en 1770.

ABA, fille de Xénophanes, obtint, suivant l'historien géographe Strabon, en toute propriété et souveraineté, d'Antoine et de Cléopâtre, la ville d'Olbus en Cilicie, dont son père avait été gouverneur.

ABA, autrement **OWON**, roi de Hongrie, fut élu en 1041 à la place de Pierre dit l'Allemand, chassé par ses sujets à cause de sa conduite tyrannique. Cet exemple n'effraya point Aba, qui, ayant suivi les errements de son prédécesseur, fut massacré par ses soldats, en 1044, dans la guerre entreprise contre lui par l'empereur Henri III, et à la suite de laquelle Pierre l'Allemand remonta sur le trône.

ABA, magicien, fut mis à mort par ordre du calife Merwan, au 7e siècle, pour avoir persécuté les chrétiens.

ABACA. *Voyez* **ABOKA**.

ABACO (Antoine), architecte et graveur, né et mort à Rome dans le 16e siècle, élève de l'architecte Ant. di San-Gallo, a gravé les planches d'un ouvrage que ce dernier a publié sur l'architecture.

ABACO (Evariste Felice del), né à Vérone en 1662, fut directeur des concerts de l'électeur Maximilien-Emmanuel de Bavière, et mourut le 26 février 1726. Il a publié 12 sonates pour violon et basse; 10 concerts pour l'église; 12 sonates pour deux violons, violoncelle et basse; une sonate pour violon et basse. Ces œuvres ont été gravés à Amsterdam.

ABACUC (St.), martyrisé sous l'empire de Claude.

ABAD Ier (Mohammed-ben-Ismael-Aboul-Cacimben),

premier roi maure de Séville, de la dynastie des Abadytes, ajouta à son royaume celui de Cordoue, dont il fit périr le souverain. Mort en 1055 (455 de l'hégire).

ABAD III (Mohammed al Motahmed-al'Allah ben) succéda à son père Amrou sur le trône de Séville, en 1085 (461 de l'hégire). Il fit la guerre avec succès contre les chrétiens; mais, ayant conclu la paix avec Alphonse VI, roi de Castille, et lui ayant donné sa fille Zaïdah en mariage, les autres rois maures se liguèrent contre lui; et Youçouf-Tachefyn, sultan de Maroc, chef de cette coalition, après avoir d'abord vaincu Alphonse VI, vint ensuite attaquer Séville, fit Abad prisonnier, et l'envoya en Afrique, où ce prince mourut dans la misère. On a de lui quelques poésies où il rappelle sa grandeur passée, et se donne comme exemple de l'instabilité de la fortune.

ABADI (Ebn al), auteur d'un livre sur la punition réservée aux pêcheurs dans le Coran.

ABAFFI ou **APAFFI** (Michel), noble de Transylvanie, fut élu prince par les États de ce pays, sous la protection du Grand Seigneur. Après la levée du siége de Vienne par les Turcs, il abandonna leur cause, et conclut avec l'empereur Léopold Ier (en 1687) un traité qui lui conservait les mêmes avantages que la Porte lui avait faits; il mourut en 1690.

ABAFFI (Michel II), qui eut le célèbre Tékéli pour compétiteur, avait été d'abord reconnu pour successeur de son père par la cour de Vienne; mais il fut obligé de renoncer à la souveraineté, et finit ses jours à Vienne en 1713, à l'âge de 36 ans.

ABAGA, kan des Tatars, combattit les croisés vers la fin du 18e siècle.

ABAI (Hussein), auteur d'un livre où il cherche à accorder les différents commentateurs du Coran.

ABAILARD, ou **ABÉLARD** (Pierre), religieux de l'ordre de St.-Benoît, naquit en 1079 à Palais, petit bourg, à quelques lieues de Nantes, dont Berenger son père était seigneur. Son goût l'entraîna vers l'étude, dès l'âge le plus tendre; et pour s'y livrer avec moins de distraction, il abandonna à ses frères son droit d'aînesse et ses biens. Ce qui était un travail pour ses camarades n'était qu'un jeu pour lui : poésie, éloquence, philosophie, jurisprudence, théologie, langue grecque, hébraïque et latine, tout lui était facile, tout lui devint bientôt familier, mais il s'attacha principalement à la *philosophie scolastique*. Quoique la Bretagne possédât alors, parmi ses professeurs, des savants distingués, Abailard eut bientôt épuisé leur savoir. Il vint chercher d'autres maîtres à Paris, dont l'université attirait des écoliers de toutes les parties de l'Europe. Parmi ses professeurs les plus célèbres on remarquait Guillaume de Champeaux, archidiacre de Paris, qui fut depuis évêque de Châlons-sur-Marne, et ensuite religieux de Cîteaux. C'était le dialecticien le plus redoutable de son temps. Abailard suivit ses cours, et profita si bien de ses leçons, que l'écolier embarrassa souvent le maître dans ces assauts d'esprit et de subtilités qu'on appelait *thèses publiques*. A l'amitié qui les avait d'abord unis, succéda bientôt la haine, lorsque Champeaux se fut aperçu que son élève, non moins orgueilleux que savant, ne disputait avec lui que pour l'embarrasser, et ne l'embarrassait jamais que pour l'humilier. Les autres élèves de Champeaux prirent le parti de leur maître; et autant pour éviter l'orage qui allait se former contre lui, que pour se mettre plus en état de le braver par la suite, Abailard, qui n'avait encore que 22 ans, quitta brusquement Paris, se retira à Melun, où déjà le bruit de ses succès était parvenu, et lui procura une foule d'élèves qui abandonnèrent les écoles de Paris pour venir l'entendre et l'admirer. L'envie et la persécution le suivirent dans cette retraite. Il en changea, et vint à Corbeil, où il ne fut ni moins admiré, ni plus tranquille. Mais plus avide de gloire qu'effrayé des dangers qu'elle entraîne, Abailard ne songeait point à calmer l'envie. Il ne répondait à ses rivaux que par de nouveaux succès, et par des études dont l'assiduité excessive épuisa ses forces. Les médecins lui ordonnèrent d'aller prendre du repos dans son pays natal. Il obéit à regret, suspendit le cours de ses travaux, soigna sa santé; et après l'avoir rétablie, il revint au bout de deux ans à Paris, se réconcilia avec son ancien maître, et ouvrit une école de rhétorique, dont l'éclat extraordinaire fit bientôt déserter toutes les autres. Il enseigna successivement la rhétorique, la philosophie et la théologie. On lit dans les mémoires du temps que le nombre de ses auditeurs s'élevait à plus de 5,000, et que dans ce nombre il y en avait de tous les âges et de toutes les nations. C'est de cette école que sont sortis plusieurs docteurs célèbres dans l'Église, tels que Guy du Chatel, depuis cardinal, et pape sous le nom de Célestin II; Pierre Lombard, évêque de Paris; Gaudefroy, évêque d'Auxerre; Berenger, évêque de Poitiers, et saint Bernard lui-même. La méthode qu'employait Abailard dans ses leçons mérite que nous en fassions mention. Il commençait par faire l'éloge de la science, et la censure de ceux qui, suivant les préjugés d'une certaine classe d'hommes de ce temps-là, regardaient l'ignorance comme un titre de noblesse; puis il donnait des leçons de logique, de métaphysique, de physique, de mathématiques, d'astronomie, de morale et enfin de théologie. Il lisait à ses élèves des extraits de tous les anciens philosophes grecs et romains, en les invitant à ne s'attacher à aucun en particulier, mais à la vérité seulement, ou plutôt à Dieu, *source de toute vérité*. Enfin, il expliquait les saintes Écritures dont il était le plus savant et le plus éloquent interprète de son temps. C'est ainsi qu'il devint le maître des maîtres, l'oracle de la philosophie, et le *docteur à la mode*. Cela ne doit pas étonner; il était le seul qui, dans ce siècle de subtilités scolastiques, joignît la science du philosophe et les talents de l'homme de lettres aux agréments de l'homme du monde. Il fut aimé des femmes, autant qu'il était admiré des hommes. Dans ce temps-là vivait à Paris une jeune demoiselle, nommé Louise, ou Héloïse, âgée de 17 ans, nièce de Fulbert, chanoine de Paris; peu de femmes la surpassaient en beauté, aucune ne l'égalait en esprit et en connaissances de tout genre; on n'en parlait qu'avec enthousiasme. Abailard voulut connaître ce prodige. Il avait alors 39 ans. Ce n'était plus l'âge des passions. Cependant celle qu'Héloïse lui inspira fut portée à un tel excès qu'il oublia pour elle ses devoirs, ses leçons, et jusqu'à la célébrité dont il était si avide. Héloïse ne fut pas moins sensible à son mérite. Sous prétexte d'achever son éducation, Abailard obtint de Fulbert la permission de la voir souvent; et pour la voir plus souvent,

il se mit en pension chez son oncle. Ces heureux amants vécurent ainsi plusieurs mois, s'occupant plus de leur passion que de leurs études. Mais ce commerce secret et dangereux transpira et devint bientôt public. Abailard faisait, à la louange de sa maîtresse et sous des noms empruntés, des chansons dont on le nommait publiquement l'auteur, et qu'il chantait avec beaucoup de goût. Fulbert n'apprit que le dernier les déréglements de sa nièce, et il l'apprit par les chansons qui couraient la ville. Il essaya d'y mettre ordre en séparant les deux amants; il n'était plus temps. Héloïse portait dans son sein le fruit de sa faiblesse. Abailard l'enleva, la conduisit en Bretagne, où elle accoucha d'un fils que son père nomma Astralabe (Astre Brillant), et qui ne vécut point. Abailard songeait alors à l'épouser en secret. Il en fit faire la proposition à Fulbert, qui l'accepta, ne pouvant faire mieux; mais Héloïse n'y consentit qu'avec peine, disant, dans son délire passionné, qu'*elle aimait mieux être sa maîtresse que sa femme*. Cependant le mariage se fit; et pour le cacher au public, Héloïse alla demeurer chez son oncle; Abailard reprit son ancien appartement, et continua ses leçons : ils se voyaient rarement. Fulbert, mécontent de ce mystère qui compromettait l'honneur de sa nièce, le divulgua. Mais Héloïse, à qui la prétendue gloire d'Abailard était plus chère que son honneur, nia le mariage avec serment. Fulbert, très-irrité, la maltraita; et, pour la soustraire à sa tyrannie, Abailard l'enleva une seconde fois, et la mit au couvent d'Argenteuil. Fulbert, croyant qu'il voulait la forcer de se faire religieuse, conçut un projet de vengeance atroce, et l'exécuta. Des gens apostés par lui, entrèrent de nuit dans la chambre d'Abailard, et tandis que quatre de ces misérables le retenaient par les bras et par les jambes, un cinquième, armé d'un rasoir, lui fit subir une mutilation infâme, dont la trace et l'effet devaient empoisonner le reste de ses jours. Le lendemain, toute la ville apprit cet attentat, et en fut indignée. Fulbert fut décrété, dépouillé de ses bénéfices et exilé; deux de ses gens furent arrêtés, et subirent la peine du talion. Ces actes de justice ne consolèrent point le malheureux Abailard. Il alla cacher ses larmes et sa honte dans l'abbaye de Saint-Denis, où il se fit religieux. De son côté, Héloïse non moins désespérée, prit le voile à Argenteuil. Lorsque le temps eut adouci les chagrins d'Abailard, il consentit à reprendre ses leçons. Il ne tarda pas à retrouver de nombreux élèves, et avec eux des envieux de son mérite. Soit zèle pour la religion, soit jalousie de ses succès, Albéric et Rothulphe, professeurs à Reims, dénoncèrent au concile de Soissons, en 1122, un *Traité sur la Trinité*, qu'Abailard venait de composer, aux instantes prières de ses élèves, et qui avait été reçu du public avec un applaudissement universel; ils parvinrent à le faire condamner comme hérétique. Abailard, aussi malheureux dans ses écrits que dans ses amours, fut obligé lui-même de brûler son ouvrage en plein concile. Par suite des persécutions qui lui furent suscitées, il fut obligé de quitter l'abbaye de St.-Denis, dont l'abbé Suger était alors le supérieur. Il se retira dans le voisinage de Nogent-sur-Seine, où il fit bâtir à ses frais un oratoire qu'il dédia au St.-Esprit, et qu'il nomma le *Paraclet* ou le *Consolateur*. On l'accusa d'hérésie, pour avoir dédié son église au St.-Esprit, mais il triompha en cette occasion de ses adversaires. Nommé abbé de St.-Gildas-de-Ruys, dans le diocèse de Vannes, il invita Héloïse et les religieuses d'Argenteuil à venir habiter le Paraclet; il les reçut lui-même dans cette retraite, où les deux malheureux époux se revirent, pour la première fois, après avoir été séparés pendant onze ans. Abailard se rendit ensuite à l'abbaye de St.-Gildas, où il trouva peu de consolations à ses chagrins. Il voulut mettre la réforme dans le monastère; mais sa conduite, le bruit de ses amours, les pensées profanes qu'il avait portées dans sa retraite, et qu'il exprimait encore dans ses lettres avec une éloquence peu religieuse, ne lui permettaient point d'obtenir la gloire d'un réformateur; les moines dont il était le supérieur, aimèrent mieux suivre son exemple que ses conseils; ils lui reprochèrent ses torts, sans chercher à réformer leurs mœurs, et portèrent même la haine contre leur abbé, jusqu'à tenter de s'en délivrer par le poison. Tandis qu'Abailard était exposé à toutes leurs fureurs, il recevait des lettres d'Héloïse qui lui parlait de la paix qui régnait dans la retraite du Paraclet. Il quitta plusieurs fois le monastère de St.-Gildas, pour visiter le Paraclet. Tandis qu'il s'occupait de la réforme de St.-Gildas, et qu'il faisait de vains efforts pour triompher lui-même des passions, on renouvela contre lui les accusations d'hérésie. On le représenta à St. Bernard comme un homme qui prêchait des nouveautés dangereuses. St. Bernard refusa d'abord de commencer une lutte avec un homme dont il estimait les lumières; mais, à la fin, entraîné par les discours de ses amis, et peut-être aussi, importuné par la réputation d'Abailard qu'on lui représentait comme son rival, il déféra sa doctrine au concile de Sens, en 1140, le fit condamner par le pape, et obtint même un ordre pour le faire enfermer. Abailard en appela au pape, publia son apologie, et partit pour Rome. En passant par Cluny, il vit Pierre le Vénérable, abbé de ce monastère, homme doux et pieux, aussi compatissant qu'éclairé, qui entreprit de calmer ses chagrins, de le ramener à Dieu, et de le réconcilier avec ses ennemis. Il réussit dans tous ces points; Abailard résolut de finir ses jours dans la retraite; il revit St. Bernard, et les deux hommes les plus célèbres de leur siècle se jurèrent une amitié qui dura jusqu'à leur mort. Son corps s'affaiblit par les austérités et les jeûnes, et peut-être aussi par le chagrin qui empoisonna toute sa vie. Il fut envoyé au prieuré de St.-Marcel, près de Châlons-sur-Saône, où il mourut en 1142, le 21 avril, âgé de soixante-trois ans. Abailard fut d'abord enseveli au prieuré de St.-Marcel; mais, sur la demande d'Héloïse, ses restes furent transportés au Paraclet. Ils ont subi plusieurs translations, et, comme s'il eût été dans la destinée d'Abailard de ne trouver le repos ni pendant sa vie ni après sa mort, ses ossements et ceux d'Héloïse ont été transportés, en 1800, à Paris, où ils furent déposés au Musée des Monuments français, et depuis transférés au cimetière du *Père Lachaise*. Les œuvres d'Abailard et d'Héloïse ont été recueillies et imprimées sous ce titre : *Petri Abælardi et Heloisæ conjugis ejus opera nunc primum edita ex Mss. codd. Francisci Amboesii.* Paris, 1616, in-4°. Au frontispice d'une partie des exemplaires l'édition est attribuée aux soins d'André Duchesne (*Andreæ Quercetani*) qui est en effet l'auteur des notes.

Quelques exemplaires portent la date de 1606, d'autres la date de 1626. On y trouve des *Lettres* (dont la 1re contient le récit de ses malheurs; les 3e, 5e, 7e et 8e sont adressées à Héloïse, d'autres aux religieuses du Paraclet; etc.); des *Traités moraux et dogmatiques*, parmi lesquels des sermons au nombre de trente-deux. L'*Hexameron in Genesim* d'Abailard est imprimé dans le tome III du *Trésor des Anecdotes* de Martène. Dom Gervaise donna, en 1720, la *Vie de Pierre Abeilard et celle d'Héloïse son épouse*, 2 vol. in-12; et en 1723 une traduction de leur correspondance, sous le titre de *Véritables lettres d'Abeilard et d'Héloïse, avec le texte latin à côté*, 2 vol. in-12. Parmi les nombreuses éditions de ces lettres on doit distinguer celle de 1782, 2 vol. in-12, corrigée par Bastien où le texte se trouve en regard. Le libraire Fournier a donné en 1796 une très-belle édition des *Lettres d'Héloïse et d'Abeilard en latin et en français, avec une nouvelle Vie*, par M. Delaulnaye, 3 vol. in-4o. Beauchamps a traduit ces Lettres en vers français. On recherche l'édition latine de ces lettres publiée par les soins de Richard Rawlinson; Londres, 1718, in-8o, de 279 pages; et Oxford, 1728. On a publié en anglais une histoire très-estimée d'Héloïse et d'Abailard, sous ce titre : *The History of the lives of Abailard and Heloisa, with their original letters,* Birmingham, 1787, et Bâle, 1793.

ABAKA, kan des Tatars-mogols, de la race de Gengis, régnait sur la Perse vers la fin du 13e siècle; il garantit ses États de l'invasion des Tatars septentrionaux, et mourut en 1300 (680 de l'hégire).

ABAKUM, ecclésiastique russe, chef d'une congrégation de Moscou, fut mis à mort dans une émeute élevée contre le patriarche, en 1684.

ABALANTIUS (Leo), Grec qui aida Zémiscès dans le meurtre de l'empereur Nicéphore.

ABALPHAT, mathématicien d'Ispahan, a traduit en arabe le Traité des *sections coniques*, d'Apollonius de Perge. C'est sur cette version qu'ont été traduits en latin les livres V, VI et VII, dont l'original est perdu.

ABANCOURT (C.-X.-J. Franqueville d'), ministre de la guerre sous Louis XVI, n'en remplit les fonctions que pendant six semaines, au bout desquelles il fut décrété d'accusation le 10 août 1792, et envoyé par-devant la haute cour établie à Orléans : transféré à Versailles avec les autres victimes désignées à la fureur populaire, il fut massacré le 9 septembre suivant. M. d'Abancourt était le neveu du célèbre contrôl. gén. des finances de Calonne.

ABANCOURT (C. Frerot d'), adjudant général de l'armée française, mort à Munich en 1801, avait voyagé dans le Levant. Il a laissé sur la Turquie des *Mémoires* qui sont au dépôt de la guerre.

ABANCOURT (F.-J. Willemain d'), homme de lettres, né à Paris en 1745, mort en 1803. On a de lui quelques poésies et des pièces de théâtre médiocres, parmi lesquelles on citera des *Fables,* 1777, in-8o, insérées pour la plupart dans le *Mercure,* et une traduction en vers de *la Mort d'Adam,* tragédie de Klopstock.

ABANO. *Voyez* **APONO.**

ABANTIDAS, tyran de Sicyone, dans le 3e siècle avant J. C., usurpa le pouvoir souverain après avoir tué Clinias, père du célèbre Aratus et 1er magistrat élu par le peuple. Il fut bientôt après assassiné lui-même.

ABARBANEL. *Voyez* **ABRABANEL.**

ABARCA, roi d'Aragon et de Navarre, fit heureusement la guerre aux Sarrasins. Il périt dans un engagement avec les Castillans, en 926.

ABARCA (Pierre), jésuite espagnol, né à Jaca en 1619, mort en 1661, a publié des *Traités* de théologie en latin, et une *Biographie des rois d'Aragon* en espagnol.

ABARCA-BOLEA-Y-PORTUGAL (D. Jerom.), seigneur aragonais, vivait au commencement du 16e siècle. Il composa une *Histoire du royaume d'Aragon*, restée en manuscrit, et que l'historien Zurita a beaucoup consultée.

ABARCA-BOLEA-Y-CASTRO, de la même famille, fut ministre de Charles-Quint et de Philippe II. On a imprimé sous son nom en 1578, quelques poésies peu estimées, et on lui attribue une *Histoire de la grandeur et des merveilles des provinces du Levant.*

ABARIS, Scythe, prêtre d'Apollon, vivait avant la guerre de Troie, ou, suivant d'autres traditions, du temps de Pythagore. Il voyagea par toute la Grèce, et se fit surtout admirer à Athènes. On croyait qu'il avait reçu d'Apollon une flèche volante avec laquelle il traversait les airs, et le don de divination; on lui attribuait aussi de très-grandes connaissances en médecine, et Platon le regarde comme un grand maître dans l'art des incantations.

ABARUS, citoyen de Numance, présenta une adresse à Scipion l'Africain en faveur de ses compatriotes.

ABAS, nom assez commun dans les temps anciens. Le plus connu est celui qu'on suppose avoir été roi d'Argos vers l'an 1384 avant J. C., et qui régna 52 ans. Il était fils de Bélus, ou, selon d'autres de Lyncée et d'Hypermnestre, et fut père de Crœtus et d'Acrisius.

ABAS, chef latin, secourut Énée contre Turnus.

ABAS, devin en l'honneur duquel les Spartiates érigèrent une statue dans le temple d'Apollon, pour les services qu'il avait rendus à Lysandre.

ABAS, sophiste auquel Suidas attribue des commentaires historiques et des traités de rhétorique.

ABASCAL (don J. Fernando), capitaine général des armées espagnoles, naquit à Oviédo en 1743, fit l'expédition d'Afrique en 1775, et se trouva à la bataille d'Alger; il fut ensuite nommé gouverneur de la Nouvelle-Galice; pris par les Anglais dans la traversée, il arriva en Amérique et fut présent à l'insurrection des colonies espagnoles. Révoqué en 1816 par Ferdinand VII, il revint à Madrid où il mourut en 1821.

ABASCANTUS, médecin, né à Lyon dans le 2e siècle, est cité par Galien, qui vante son antidote contre la morsure des serpents. On pense qu'il avait écrit en grec quelques ouvrages sur son art; mais ils ne sont point parvenus jusqu'à nous.

ABASSA, officier turc, fut étranglé par ordre du sultan Mustapha en 1634, pour avoir succombé dans une expédition contre les Polonais.

ABASSARUS, officier auquel Cyrus confia le rétablissement du temple de Jérusalem.

ABASSON, imposteur, qui se faisait passer pour le petit-fils d'Abbas le Grand, en imposa quelque temps à la France et au Grand Seigneur; mais ce dernier le fit arrêter et mettre à mort.

ABATI, nom d'une famille de Florence, à laquelle Dante a donné de la célébrité par son poëme de *l'Enfer,* mais d'ailleurs fort peu connue dans l'histoire.

ABATI, prêtre et poëte, né à Carpi. On ne connaît de lui que 4 sonnets imprimés à Venise en 1557.

ABATI (Antoine, Nicolas et Pierre), peintres de Modène au 16e siècle, furent employés en France au palais de Fontainebleau, et en Italie pour la galerie de Florence et plusieurs autres palais.

ABATI (Antoine), poëte, né à Gubbio, mort à Sinigaglia en 1667. Il fut attaché à l'archiduc Léopold, et a laissé 5 recueils de poésies ainsi qu'une pièce lyrique intitulée : *il Consiglio degli dei,* à l'occasion de la paix des Pyrénées, et du mariage de Louis XIV avec Anne d'Autriche.

ABATI (Balde-Ange), médecin italien du 16e siècle, né à Gubbio, fut médecin du duc Urbin et floris. vers 1550.

ABATUCCI, général sous la république française, né en Corse, et mort en 1795; sa vie n'offre aucune particularité bien remarquable.

ABATUCCI (Charles), fils du précédent, a acquis de la célébrité. Élève à l'école militaire de Metz, il en sortit en 1790 pour entrer dans le 2e régiment d'artillerie, comme sous-lieutenant. Au bout de 3 ans, il passa dans l'artillerie à cheval que l'on venait d'organiser, et devint, en 1794, capitaine aide de camp du général Pichegru. Nommé bientôt adjudant général dans la campagne de Hollande, il fut en moins d'un an promu au grade de général de brigade. Il continua de se signaler pendant la campagne de 1796, devint général de division et chargé de la défense d'Huningue, fut tué dans la nuit du 1er au 2 décembre, à l'âge de 26 ans. Le général Moreau fit ériger en 1801 un monument en l'honneur de ce guerrier justement estimé et regretté de l'armée, sur le lieu même où il avait succombé avec gloire.

ABAUNZA (Pierre), écrivain espagnol, né à Séville, a composé sur les décrétales une dissertation qui se trouve dans le tome 2 du *Novus Thesaurus juris civilis et canonici* de Gérard Meerman. Il existe de lui dans la bibliothèque de Séville un commentaire manuscrit sur quelques livres de Martial. Mort en 1649, âgé de 50 ans.

ABAUZIT (Firmin), né à Uzès en 1679. Après avoir fait ses études à Genève, avec un succès éclatant, il visita l'Allemagne, la Hollande et l'Angleterre, fit connaissance avec les savants les plus distingués, tels que Bayle et Newton, et gagna leur estime avec leur amitié. De retour à Genève, il vécut dans la retraite et se rendit familières toutes les connaissances humaines : la physique, les sciences, l'histoire, les antiquités. Il était en correspondance avec les hommes les plus célèbres, qui le consultaient sur les questions les plus difficiles. Son goût pour l'indépendance lui fit refuser une chaire à l'académie de Genève; mais il accepta la place de bibiothécaire-adjoint sans appointements, et sut, en puisant dans le riche trésor dont la garde lui était confiée, seconder son collègue Baulacre. Ce savant modeste n'a fait que des morceaux de peu d'étendue dont la plupart n'ont été publiés qu'après sa mort. On connaît le pompeux éloge qu'en fait J. J. Rousseau, dans une note de la *Nouvelle Héloïse.* Il mourut à Genève, en 1767, âgé de 87 ans. Ses œuvres ont été recueillies en 1773, 2 vol. in-8o.

ABAZA, successivement pacha d'Erzeroum, de Bosnie et de Van, vers le milieu du 17e siècle, prit prétexte de la mort violente du sultan Othman II pour se révolter contre son successeur Mustapha Ier. Fait prisonnier après avoir vaincu tour à tour trois grands vizirs envoyés contre lui, il obtint son pardon du sultan Amurath, ou plutôt Mourad IV, devint un sujet dévoué, et défendit avec un succès constant les frontières de l'empire, jusqu'à sa mort, arrivée en 1636 à Van, place forte dont les Persans, qui l'assiégeaient, s'emparèrent bientôt après.

ABBACO (Paul del), géomètre, astronome et poëte florentin du 14e siècle. On ne connaît de lui que quelques poésies fort au-dessous de celles de Dante, de Pétrarque, etc., ses contemporains. Il mourut quelque temps avant Boccace, dont la mort arriva en 1375.

ABBADIE (Jacques), célèbre théologien protestant, né à Nay dans le Béarn, en 1657, a fait plusieurs livres de théologie, entre autres le *Traité de la vérité de la religion chrétienne,* qui eut le suffrage des catholiques et des réformés : *l'Art de se connaître soi-même,* traduit en différentes langues, et réimprimé plusieurs fois en France. Il mourut en Angleterre le 25 septembre 1727.

ABBADIE, chanoine de Comminges, a publié en 1702 une dissertation où il cherche à prouver que le christianisme fut prêché dans les Gaules avant le milieu du 2e siècle.

ABBADIE (Vincent), chirurgien de marine, a traduit de l'anglais les *Essais de Macbride,* 1766.

ABBAS, oncle de Mahomet, d'abord opposé à son neveu, devint un de ses plus zélés partisans, et mourut en 652 (32 de l'hégire) très-vénéré des musulmans. Son fils reçut le surnom de *Rabbhani,* c'est-à-dire docteur des docteurs, et mourut en 687.

ABBAS, premier du nom, septième *schah,* ou roi de Perse, et 5e fils de Mohammed-Khoda-Bendeh, n'attendit pas la mort de son père, ni celle de ses frères pour se faire reconnaître solennellement souverain du Khoraçan, province dont l'administration lui était confiée. Cette cérémonie eut lieu à Hérat, le 5 décembre 1587, c'est-à-dire deux ans avant son installation sur le trône de Perse; car ce ne fut qu'en 1589—90, qu'il monta sur ce trône abandonné par son faible père, et souillé du sang de ses deux frères. Aussitôt il quitta Casbin, qui avait été jusqu'alors la capitale de la Perse sous les Sofys, ses prédécesseurs, et fixa le siége de l'empire à Ispahan. Il débuta par faire la paix avec les Ottomans, ces éternels ennemis des Persans; et, malgré cette paix, son règne ne fut pas moins agité. Dès le commencement, les Usbeks s'étant emparés de Hérat, l'année qui suivit l'inauguration d'Abbas dans le Khoraçan, cette province fut longtemps livrée aux plus affreux brigandages, et il serait difficile de dire combien de fois elle fut prise, saccagée et évacuée par ces nomades. Les gouverneurs du Farsistan, du Kerman et d'Yezd levèrent l'étendard de la révolte, et l'on ne parvint à la réduire qu'en 1591—2. La conquête de Guylan suivit de près cette expédition. Les malheureux Guylaniens furent vengés par les Usbeks qui, sous la conduite de leur sultan, nommé Tilym, mirent l'armée persane en pleine déroute, et en firent un horrible carnage. Abbas trouva quelque dédommagement du côté du Mazendéran, dont la conquête pourtant lui coûta trois années, de 1596 à 1599. L'expédition du Mazendéran

éloigna Abbas du pays des Usbeks, et leur donna la facilité de tenter une nouvelle invasion dans le Khoraçan, d'où ils furent encore chassés. Tandis que le monarque persan se mesurait avec ces audacieux ennemis, son général Allah-Veyrdy-Kan réunissait à la Perse le Bahhréin et le Laristan. Ce fut vers cette époque, si glorieuse pour ses armes, qu'il empoisonna sa vie et imprima à sa mémoire un opprobre ineffaçable, par un de ces actes de cruauté si ordinaires chez les Persans. Sséfy-Mirza, son fils aîné, eut le malheur de lui inspirer quelques soupçons. A l'instant même l'ordre fut donné de faire périr ce jeune prince, et Sséfy-Mirza n'existait plus lorsque son père se rétracta. Livré aux regrets les plus douloureux, il porta pendant dix jours un bandeau sur les yeux pour ne point voir la lumière, et pendant le même temps ne mangea qu'autant qu'il était nécessaire pour ne pas périr de besoin; il porta le deuil pendant un an, et affecta, tout le reste de sa vie, de n'avoir qu'un costume extraordinairement simple. Il combla de caresses et de bienfaits le fils de Sséfy, le désigna pour son héritier, et, afin de lui assurer la couronne, il fit crever les yeux aux deux fils qui lui restaient. Abbas était alors à Recht, dans le Mazendéran; quand les dix premiers jours de son deuil furent écoulés, il se rendit à Casbin, où il convoqua plusieurs *kans,* ou gouverneurs de province, dont la fidélité lui était suspecte. On leur servit des breuvages empoisonnés, et on ne leur permit plus de sortir de la salle d'audience. Tous expirèrent en présence du monarque. Les troubles que les Ottomans fomentaient dans les provinces occidentales de la Perse, arrachèrent Abbas à l'espèce de stupeur où l'avait plongé l'événement que nous venons de raconter. La guerre fut déclarée, et les campagnes de 1602 et 1603 procurèrent aux Persans les forteresses de Nackshivan, de Tauris, d'Érivan, etc. Le monarque voulant séparer ses États de ceux du sultan de Constantinople par un immense désert, transporta, au mois de juin 1604, les habitants de l'Arménie, dans l'intérieur de la Perse, tant du côté de Tauris que dans le Laristan. La conquête de Chirvan, de grandes victoires sur les Ottomans, et la soumission du Kourdistan, signalèrent les années suivantes. Enfin, les Ottomans, lassés d'une guerre désastreuse, demandent la paix et l'obtiennent en 1611. Abbas profite de cette tranquillité pour embellir la nouvelle capitale de ses États. Le *méidan,* ou grande place, fut tracé, environné d'un immense portique et de différents édifices, parmi lesquels on distingue encore aujourd'hui la grande mosquée. Mais la guerre ne tarda pas à se rallumer avec les Turcs qui avaient fomenté des troubles en Géorgie. Et, après plusieurs défaites, ils s'estimèrent encore une fois trop heureux de conclure, en 1617, une paix qui assura à leurs ennemis la paisible possession de leurs conquêtes. Le prince victorieux alla prendre quelques délassements à Sultaniéh, de là à Casbin, où il reçut les hommages du souverain des Afghans, et se rendit ensuite dans le Mazendéran, son séjour favori, à cause du gibier qui est très-abondant dans cette province. Son premier soin fut d'assurer la couronne à Aboul-Nazr-Sam-Mirza, fils du prince dont Abbas avait ordonné la mort, et qu'il ne cessait de regretter. Mais il n'eut pas la satisfaction de consommer lui-même l'acte expiatoire qu'il méditait. Tout à coup il ressentit les atteintes d'une maladie qui le conduisit au tombeau, la nuit du jeudi 27 au 28 janvier 1628. Il était âgé de 70 ans, et en avait régné 41.

ABBAS II, fils unique de Sséfy, lui succéda au mois de mai 1642 : il n'était alors âgé que de 13 ans. Il fit son entrée dans Ispahan au commencement de l'année suivante, et les circonstances de cette cérémonie ont été soigneusement décrites par Tavernier. Son père avait ordonné qu'on lui brûlât les yeux avec un fer rouge; mais l'eunuque chargé d'exécuter cet ordre eut le courage de ne pas obéir; Abbas contrefit l'aveugle jusqu'au moment ou Sséfy, sentant sa fin approcher, se repentit de cette cruauté. Alors l'eunuque l'assura qu'il avait un secret infaillible pour rendre la vue, et il feignit d'en faire l'épreuve sur le fils du monarque mourant. L'événement le plus remarquable du règne d'Abbas, fut la conquête du Candahar. Cette province enlevée d'abord à l'empire Mogol par Allah-Veyrdy-Kan, généralissime d'Abbas Ier, avait été reconquise par Akbar, sous le règne de Sséfy. Abbas II la reprit, et il dut cette importante conquête plutôt à son adroite politique qu'à la force de ses armes. Son règne, qui dura 24 ans, fut très-paisible. Le monarque persan aimait les arts et les plaisirs. Il avait appris à dessiner de deux peintres hollandais, et il donna à Chardin et à Tavernier les dessins de différents bijoux, tracés de sa propre main, qu'il les chargea de faire exécuter en France. Il avait une assez belle écriture et tournait avec beaucoup d'adresse. Heureux ce prince et ses sujets, si des occupations aussi innocentes eussent rempli tous ses moments, et ne lui en eussent laissé aucuns pour se livrer à la débauche! Il aimait le vin avec passion, et au milieu de ses orgies il ordonnait ou faisait lui-même les exécutions les plus sanglantes. Un jour il fait couper la langue à son *calyoundjy* ou porte-pipe, qui lui avait fait une réponse peu respectueuse. Un autre jour il commande que l'on attache dans une cheminée et qu'on enfume la plus belle femme de son harem, qui avait essayé de se soustraire à ses sollicitations. En sortant d'une orgie, privé de force et de raison, il voulait encore boire avec ses femmes : elles profitèrent de l'état où il se trouvait pour disparaître successivement. Après quelques instants de repos, le roi s'aperçut qu'on l'avait laissé seul. Un eunuque se rend aussitôt au harem, amène toutes ces infortunées. Abbas ordonne qu'on allume un bûcher, et les fait toutes brûler vives en sa présence. Les voyageurs qui ont rapporté ces anecdotes et plusieurs autres non moins tragiques, louent beaucoup son affabilité envers les étrangers, et voudraient même diminuer l'horreur qu'un pareil monstre doit inspirer. A la vérité Tavernier fut admis, en 1665, à s'enivrer avec lui : Chardin eut le même honneur, et reçut de sa propre main le brevet de *bijoutier du roi.* Le récit de sa mort est une espèce de dédommagement que nous devons à nos lecteurs. On aime à apprendre comment l'espèce humaine fut délivrée d'un aussi épouvantable fléau. Parmi les danseuses de la cour, il en remarqua une singulièrement belle; vainement elle le prévint de la maladie incurable dont elle était attaquée, Abbas ne voulut point l'écouter : la malheureuse connaissait les dangers auxquels l'exposait une plus longue résistance; elle céda; et, peu de temps après, le roi éprouva les symptômes les plus alarmants; ses débauches non

interrompues accélérèrent les progrès du mal ; un énorme abcès se manifesta à la gorge et creva, de manière que, ne pouvant prendre aucune nourriture, il périt, âgé de 38 ans, au milieu des plus cruelles douleurs, le 26 de rabyì 1er, 1077 de l'hégire (25 septembre 1699), à Khosrou-Abad, maison de plaisance située à 2 lieues de Damégan dans le Tabéristan, et fut enterré à Com, où on lui éleva un magnifique tombeau, dont Chardin a donné le plan et la description.

ABBAS III, fils du faible et infortuné Thamas, dernier roi de la dynastie des Sofys, n'avait que huit mois lorsque l'ambitieux Thamas-Kouly-Kan posa sur son berceau la couronne, le fit proclamer souverain de la Perse, et ordonna que les monnaies porteraient le nom de ce roi-enfant. Thamas voulait se débarrasser de la présence importune de Schah-Thamas, qui fut aussitôt envoyé dans la terre sainte du Khoraçan, pour y passer le reste de ses jours. Il y mourut en 1736.

ABBAS (Ali), astronome et médecin persan, vivait au 10e siècle. On a de lui un traité intitulé : *le Livre royal.*

ABBAS-MIRZA (le prince), fils et héritier présomptif du schah de Perse, né en 1785, mort en 1833, s'était mis à la tête d'une armée pour repousser l'insurrection de l'un de ses frères. Chef du parti russe, ce prince puisait ses inspirations à la cour de St-Pétersbourg. La succession au trône, d'après cet événement, amènera probablement en Perse la guerre civile.

ABBASSA (A'bbaçah), sœur d'Haroun-al-Réchyd, 5e calife Abbasside. Sa beauté, ses talents pour la poésie, et surtout ses malheurs, la rendirent célèbre. Elle fut donnée en mariage par son frère au grand vizir Giafar (Dja'far-ben Yahya), chef de la famille des Barmécides, et ami du calife ; mais Haroun y mit l'étrange condition qu'ils ne se considéreraient point comme époux, et borneraient leur liaison à la simple amitié. On a prétendu que le calife leur fit cette défense parce qu'épris d'Abbassa, et trop pieux pour se livrer à un commerce incestueux, il ne voulait pas qu'un autre éprouvât le bonheur auquel lui-même ne pouvait prétendre. D'autres donnent à cette défense un motif moins odieux : ils disent que le calife n'avait marié sa sœur à son favori que pour permettre à Giafar l'entrée du sérail, et lui faire ainsi partager tous ses plaisirs. Quoi qu'il en soit de ce caprice singulier, la jeunesse et une passion mutuelle eurent plus de pouvoir que la volonté tyrannique du monarque. Abbassa devint mère et donna le jour à un fils que Giafar et elle envoyèrent élever secrètement à la Mecque (quelques écrivains disent même qu'elle accoucha de deux jumeaux). Le fait parvint à la connaissance du calife, qui fit périr Giafar avec tous les Barmécides, et ne se montra pas moins cruel envers sa sœur, en la chassant de son palais et en l'exposant à toutes les horreurs de l'indigence.

ABBATE (Nicolo dell'), peintre, né à Modène en 1509 ou en 1512. Toute sa famille de père en fils fut vouée aux arts. On cite avec honneur parmi les peintres modénois, Jean, son père ; P.-Paul son frère ; Jules-Camille, son fils ; Hercule, fils de Jules-Camille ; et P.-Paul, fils d'Hercule. Les principales fresques de Nicolo sont à Bologne, dans les salles et sur les plafonds de l'institut. Il mourut en 1571. Le musée possède un de ses tableaux représentant le *Mariage mystique* de Ste. Catherine d'Alexandrie.

ABBATEZZA (Jean-Baptiste), né à Bitonto, dans la Pouille, vers le milieu du 17e siècle, musicien, a publié une tablature pour la guitare.

ABBA-THULLE, rupack de l'île Couroura, et le chef le plus puissant de l'archipel des îles Pelew, naquit vers 1740. Vénéré de ses peuples il professait les sentiments les plus nobles. Il reçut des Anglais des armes à feu en 1783 et en 1791, don funeste qui en 1793 occasionna les plus grands ravages et la mort d'Abba-Thulle.

ABBATIA ou **ABATIA** (Bernard), médecin et astrologue, né à Toulouse vers 1540, s'étant rendu très-habile dans toutes les sciences cultivées de son temps, alla à Paris en donner des leçons. Il mourut vers 1590. Abbatia composa divers traités et *Une Pronostication sur le mariage de Henri, roi de Navarre et de Marguerite de France son épouse.*

ABBATINI (Antoine-Marie), compositeur de musique, naquit en 1595, à Tiferno. Maître de chapelle de St.-Jean-de-Latran, de l'église de St.-Jean-de-Jésus et de Ste.-Marie-Majeure de 1628 à 1645, il mourut à Castello âgé de 82 ans. On a de lui quatre livres de psaumes à 4, 8, 12 et 16 voix ; cinq livres de matines à 2, 3, 4 et 5 voix et plusieurs livres de messes à 4, 8, 12 et 16 voix.

ABBATIUS (Baldus-Angelus), médecin italien du 16e siècle, naquit à Gubbio. Son ouvrage intitulé *De admirabili viperæ Natura,* et *de mirificis ejusdem Facultatibus,* eut 4 éditions depuis 1589 jusqu'en 1660. Il fit encore paraître : *Discussæ Concertationes de rebus, verbis et sententiis controversis,* etc. Pesaro, 1594, in-4°.

ABBATTEGIO (Mariano d'), moine célestin, né dans le 14e siècle. Devenu général de son ordre, il fut nommé gouverneur d'Aquila en 1317. On ignore les autres circonstances de sa vie et l'époque de sa mort.

ABBAUCAS, philosophe stoïcien, cité par Lucien pour avoir, dans un incendie, sauvé son ami de préférence à sa femme et à ses deux enfants, qu'il laissa périr dans les flammes.

ABBEMA (Balthazar), magistrat hollandais, fut un des principaux chefs du parti patriotique dans l'insurrection de ce peuple contre le stathouder, vers 1784. Il se réfugia en France lors de l'entrée des Prussiens en Hollande, en 1787, ouvrit à Paris une maison de banque, et retourna plus tard dans sa patrie où il est mort, avec le titre de ministre plénipotentiaire de Hambourg. Il a eu part à la construction de la cour Batave à Paris.

ABBES. *Voyez* **GABBEMA.**

ABBON, moine de St-Germain-des-Prés, mort vers 923, est auteur d'une *Relation* en vers latins *du siége de Paris par les Normands,* en 886, dont il avait été témoin. Ce poëme, qui renferme plus de 1200 vers, se trouve dans la collection de Duchesne et dans les *Nouvelles annales de Paris* de Toussaint Duplessis. Paris, 1753, in-4°. Cette édition est la meilleure.

ABBON, abbé de Fleury, ou de St-Benoît-sur-Loire, dédia aux rois Hugues et Robert un recueil de canons sur les devoirs des rois et des sujets. Il fit, en 986, sous le pontificat de Jean, puis en 996, sous le pape Grégoire, deux voyages à Rome avec une mission du roi Robert, et obtint tout ce qu'il voulut. A son retour en France, il fut envoyé pour rétablir l'ordre dans l'abbaye de la Réole, qui dépendait de celle de St-Benoît-sur-

Loire. Mais, dans une querelle, un moine gascon le blessa d'un coup de lance, dont il mourut le même jour, en 1004. Ses ouvrages ont été recueillis dans les *Acta sanctorum ordinis Sancti Benedicti*. On trouve quelques lettres d'Abbon dans le tome X du *Recueil des histoires de France*, par D. Bouquet.

ABBOT (George), fils d'un tisserand, né en 1562, à Guilford, dans le comté de Surrey, puritain zélé, l'un des prédicateurs de l'Église anglicane, fut successivement doyen de Wincester, évêque de Lichfield et de Londres, archevêque de Cantorbéry. Il eut, dans plusieurs occasions, le courage de s'opposer aux volontés de la cour, en particulier dans l'affaire du comte et de la comtesse d'Essex, dont le divorce était si vivement poursuivi par le roi. La dissolution du mariage ayant été prononcée à la majorité seulement de 2 voix, l'archevêque protesta contre ce jugement. Il assista Jacques Ier à son lit de mort, et fut présent au sacre de Charles Ier. Ce roi venait de lever, sous le nom d'emprunt, un subside qui n'était pas autorisé par la loi. Un sermon, prêché aux assises de Northampton en faveur de cet emprunt, fut adressé au primat, avec un ordre de la cour qui lui enjoignait d'en autoriser l'impression : ayant refusé sa signature, il fut relégué dans sa maison de campagne, et la primatie resta confiée à une commission. A la rentrée du parlement, la chambre des pairs réclama le rétablissement de l'archevêque; mais il perdit les bonnes grâces du roi. Ses ouvrages sont nombreux; il suffira de citer sa traduction du *Nouveau Testament* et son *Histoire des Massacres de la Valteline*. Il mourut en 1633.

ABBOT (Robert), frère aîné du précédent, célèbre comme lui par ses sermons, né à Guilford en 1560. Jacques Ier le nomma son chapelain, et fut si content de son livre *de Antechristo,* qu'il en ordonna la réimpression avec celle de son propre ouvrage sur *l'Apocalypse*. Son *Traité sur la Suprématie des rois* lui valut en 1615 l'évêché de Salisbury. Il mourut deux ans après, le 2 mars 1617.

ABBOT (Maurice), frère du précédent, fut directeur de la compagnie des Indes orientales, et lord maire en 1625. Il mourut en 1640.

ABBOT (George), fils de Maurice, auteur de plusieurs ouvrages de piété. Né en 1600, mort en 1658.

ABBOT (Hull), né dans le 18e siècle, élève du collége d'Harvard à Charleston, fut ministre dans cette ville pendant près de 60 ans, et mourut à l'âge de 80 ans, après avoir publié plusieurs sermons.

ABBOT (Lord Charles), comte de Colchester, né à Abingdon, en 1757, fit de très-bonnes études à Westminster. En 1781 il alla à Genève étudier la législation étrangère; entra au parlement en 1795. Pitt ayant formé un comité de finances, Abbot en fut président. Le 10 février 1802 il fut élu orateur (président de la chambre des députés). Abbot signala sa présidence par des règlements extrêmement utiles. En 1817 il fut atteint d'un érésipèle qui le força à renoncer à ses fonctions d'orateur. Il fut alors créé pair avec le titre de Colchester. Il voyagea plusieurs années sur le continent, parcourut ensuite les montagnes de l'Écosse et rentra au sein de sa famille où il mourut le 8 mai 1829, laissant deux fils dont l'aîné a hérité de ses noms et de ses titres.

ABBOTT (Lord Charles), baron de Tenterden, né d'une famille obscure le 7 octobre 1762. Devenu avocat il se lia avec M. Law, depuis lord Ellenborough; c'est à cette amitié qu'il dut sa première place judiciaire. Peu de juges ont autant et si bien jugé que lui. Il fut nommé pair le 30 avril 1827 et mourut le 4 novembre 1832.

ABBRACCIA-VACCA (Meo), poëte italien du 13e siècle. On a conservé de lui un sonnet inséré dans *l'Histoire de la poésie vulgaire*, par Crescimbeni 1730.

ABBT (Thomas), né à Ulm en 1738, dirigea ses études vers la philosophie et les mathématiques, abandonnant la théologie, à laquelle il s'était d'abord destiné. En 1760 il fut nommé professeur extraordinaire de philosophie à Francfort-sur-l'Oder, puis professeur de mathématiques à l'université de Rinteln en Westphalie. Il composa un assez grand nombre d'ouvrages en allemand et en latin; les premiers sont sur des matières théologiques. L'ouvrage qui a le plus contribué à sa réputation est intitulé : *du Mérite,* il a été traduit en français par Dubois. Abbt coopéra avec Lessing, Moses Mendelssohn et d'autres écrivains du premier ordre, aux *Lettres concernant la littérature moderne*, journal qui fit époque dans l'histoire littéraire de l'Allemagne. Il mourut en 1766. Ses œuvres *diverses,* recueillies par Nicolai Stein, 1768-1781, ont été réimprimées à Berlin, 1790, 6 vol. in-8°. Abbt s'est essayé dans notre langue par une traduction française des *Recherches* de Moses Mendelssohn *sur les sentiments moraux,* Genève, 1763; Berlin, 1764, in-8°.

ABDALCADER, cheik persan dont les docteurs orientaux ont vanté la piété et le savoir.

ABDALLAH, père de Mahomet, né en Arabie, était de la célèbre tribu des Coréich, et fut plus distingué par sa beauté et la pureté de ses mœurs que par ses richesses. Abdel-Mothaleb son père, dont il avait mérité toute la tendresse, le chargea d'acheter pour leur stérile patrie les provisions dont elle manquait. Abdallah partit et s'avança jusqu'à Yatreb (aujourd'hui Médine), où il mourut, ne laissant, dit-on, pour héritage à son fils, âgé de deux mois, que cinq chameaux et une esclave éthiopienne. Selon les auteurs arabes, Abdallah fut recherché par une reine de Syrie, charmée de sa beauté et de ses vertus; mais il est évident que, pour donner quelque éclat à l'origine de leur prophète, ces auteurs ont environné l'histoire de son père d'autant de fables que celle de Mahomet lui-même.

ABDALLAH, oncle d'Aboul-Abbas-al-Saffah, le premier des califes abbassides, réussit par sa bravoure à élever sa famille sur les ruines de celle des Ommiades; mais ayant prétendu lui-même au califat après la mort de son neveu, il fut tué dans l'Irac, en 755, par les troupes de Mansour, frère et successeur d'Aboul-Abbas.

ABDALLAH, fils d'Abdallah, est auteur d'un livre sur l'astronomie.

ABDALLAH, fils d'Abou-Bekr, auteur du livre intitulé *Giauhar-al-Naki*.

ABDALLAH, fils de Macheran, réputé saint parmi les musulmans.

ABDALLAH, fils d'Omar, un des compagnons de Mahomet, renommé pour sa science et sa libéralité.

ABDALLAH, fils de Saba, porta la vénération qu'il avait pour Ali (le prophète) jusqu'à l'adoration.

ABDALLAH, fils de Salam, disciple de Mahomet,

auteur d'un commentaire sur un prétendu livre du prophète Daniel. — Les historiens orientaux font mention d'un grand nombre d'autres Abdallah sans donner d'ailleurs sur eux aucun détail important.

ABDALLAH, quatrième et dernier chérif des Wahabites, était l'aîné des onze fils de Schoud qui, en 1805, le déclara son successeur, et l'investit du titre d'imamal-djaïsch ou généralissime. En avril 1806, Abdallah entreprit contre la ville d'Imam-Ali une expédition dans laquelle il perdit cinq cents hommes. Il voulut prendre sa revanche sur Semawat; mais il échoua au siége de cette place, qui lui coûta le double. Il ne réussit pas mieux dans une attaque contre Zobaïr, près de Bassora. Plus tard il sembla vouloir se venger de ce fâcheux début contre son propre père, qu'Abdallah et deux de ses frères quittèrent brusquement au milieu de son pèlerinage à la Mecque : ils retournèrent à Déreych, sa capitale; et, après avoir enlevé trois cents chameaux chargés d'or et d'argent, d'armes et de munitions de guerre, ils se dirigèrent sur Al-Ahsa, dont les habitants leur ouvrirent leurs portes; mais l'expédition dont Mohammed-Ali, vice-roi d'Égypte, chargea alors son fils Towsoun-Pacha contre les Wahabites, amena une réconciliation entre Schoud et ses fils. Abdallah avait fait encore une tentative sans succès contre quelques places du gouvernement de Bagdad. Irrité de cet échec, il avait exterminé ou réduit en esclavage une tribu arabe, lorsque son père le rappela pour l'opposer aux troupes ottomanes et égyptiennes, qui, vers la fin de la même année, s'étaient emparées d'Yambo, sur la mer Rouge. Abdallah vint les attaquer à la tête de quinze mille hommes; mais après deux heures de combat il se retira. Plus tard, il écrasa les Turcs dans les défilés de Safra et les réduisit à la famine, en s'emparant de leurs munitions de guerre et de bouche; mais il ne sut pas profiter de sa victoire. Au lieu de garder cette position importante qui couvrait Médine, il en confia la défense aux habitants, et retourna dans le Déreych. Towsoun gagna par sa bienveillance et ses présents les Arabes de Harb, qui lui livrèrent les défilés de Safra; il bloqua Médine et la prit d'assaut. La ville sainte fut respectée ainsi que ses habitants; mais la garnison fut égorgée, à l'exception d'une partie qui, s'étant défendue dans la citadelle, obtint une capitulation. La Mecque se rendit peu de temps après, sans coup férir, à Moustafa-Bey, oncle du jeune pacha, par l'influence du chérif Ghaleb, dont les soldats auxiliaires des Wahabites se tournèrent contre eux aussitôt qu'ils purent compter sur l'appui des Turcs. Mais la fin de la campagne ne fut pas si favorable aux Égyptiens. Schoud et un autre de ses fils les battirent en plusieurs rencontres. Arrêtés par le soulèvement des Arabes de l'Yémen, Towsoun et son oncle furent condamnés à l'inaction, après avoir perdu dix mille hommes. En 1813, Mohammed-Ali, voulant presser le succès de cette expédition, conduisit lui-même des troupes en Arabie. La mort de Schoud (17 avril 1814) laissa alors le gouvernement des Wahabites à son fils Abdallah, dans les circonstances les plus difficiles. Déjà plusieurs de leurs généraux avaient été battus, faits prisonniers et mis à mort, soit au Caire, soit à Constantinople : mais ils résistaient sur divers points, et les masses de combattants, qu'ils renouvelaient et qu'ils multipliaient de tous côtés, l'emportaient souvent sur la tactique de la petite armée égyptienne. En 1815, Mohammed-Ali obtint des avantages plus signalés. Après avoir surpris et défait un corps de Wahabites de l'Yémen, il attaqua, entre Bessel et Tarabé, une armée de trente mille hommes, commandée par Faïçal, l'un des frères d'Abdallah, que le gouverneur de la Mecque, Haçan-Pacha, à la tête de quatre mille Albanais, n'avait pu entamer. La victoire ne fut pas longtemps indécise; Faïçal se retira en désordre, perdit tous ses équipages, et fut abandonné par un de ses généraux, qui se rendit avec ses troupes au vice-roi. Cette défection et la défaite d'un autre de ses lieutenants, qui fut pris et envoyé à Constantinople, firent tomber au pouvoir des Turcs Tarabé et plusieurs autres places, et les laissèrent maîtres de toute la partie occidentale de l'Arabie. Alors Towsoun-Pacha se porta sur le pays de Nedjed avec deux mille cinq cents hommes et un corps considérable d'Arabes alliés. Abdallah, menacé dans le centre de ses États, songea enfin à les défendre. Il vint camper à Aneysch, surprit un convoi ennemi et fit passer au fil de l'épée son escorte de deux cents cavaliers et le trésorier de Towsoun, qui la commandait. Il attaqua le camp que le pacha avait affaibli. Pendant vingt jours il y eut des escarmouches qui furent suivies d'un armistice. Towsoun ayant reçu des renforts se disposait à recommencer les hostilités, lorsque le chef des Wahabites envoya son oncle et quatre autres de ses parents, avec des présents de chevaux et de dromadaires, pour traiter de la paix. Les députés baisèrent la main du pacha, et lui présentèrent la lettre de leur prince, qui demandait à être admis au nombre des sujets du sultan, à faire des vœux et des prières pour lui, promettant qu'il n'y aurait plus aucune tentative de rébellion de la part de ses compatriotes. Towsoun, après avoir reçu d'eux l'assurance que les Wahabites suivaient les mêmes dogmes que les autres musulmans, exigea qu'Abdallah ibn-Schoud promît de se rendre à Constantinople s'il y était appelé; qu'il se contentât du rang de prince arabe ou de Cheikh-al-Belad; qu'il remît Déreych; qu'il restituât les trésors enlevés au tombeau de Mahomet; qu'il assurât le passage des pèlerins, et qu'enfin il obéît au gouverneur de Médine. Les députés acceptèrent ces conditions et en signèrent le traité, subordonné à la ratification du vice-roi et du sultan. Abdallah sembla d'abord vouloir en exécuter les clauses, et reçut de riches présents de Towsoun-Pacha; mais, dans le temps qu'il envoyait des députés et des otages au quartier général ottoman, il destituait, il punissait les partisans des Turcs, il semait la discorde parmi leurs alliés, et fortifiait Déreych et ses principales places. Mohammed-Ali, ayant alors insisté pour obtenir les trésors enlevés au tombeau de Mahomet, Abdallah répondit que tout avait été vendu et dissipé, et demanda d'être dispensé du voyage de Constantinople. Le vice-roi lui adressa une lettre menaçante, lui renvoya ses présents, et dirigea de nouvelles troupes vers l'Arabie, avec ordre de mettre garnison à la Mecque, à Médine, etc. Abdallah de son côté continua ses préparatifs de défense, confia les principaux emplois et le commandement de ses places fortes aux officiers les plus braves et les plus dévoués, rassembla à Déreych tous les chefs arabes, et leur fit prêter serment. Il forma une ar-

mée de trente mille hommes, dont une partie tint garnison dans Déreyeh, et le reste fut organisé en colonnes mobiles; il fit élever des batteries de canon en avant de sa capitale et sur la route de Médine; et, au milieu de ces préparatifs de guerre, il envoya en Égypte deux députés pour porter au vice-roi des assurances de paix. Ayant reçu par eux une réponse du vice-roi qui lui enjoignait de rentrer dans le devoir, il y substitua une lettre fausse qu'il lut à ses parents et à ses principaux chefs, pour les affermir dans leur résolution. Mais les menaces de Mohammed-Ali ne tardèrent pas à se réaliser. Ibrahim-Pacha vint prendre le commandement des troupes qu'avait laissées en Arabie son frère Towsoun, et il occupa la redoutable position d'Hénakieh, près de Médine. Abdallah résolut de prendre l'offensive avant que l'armée ottomane eût été grossie par de nouveaux secours et par la jonction des Arabes dissidents. Pour arrêter la défection, qui faisait des progrès parmi eux, il attaqua et dépouilla les tribus qui refusaient de se retirer sur Rass. Mais ce moyen violent produisit un effet tout contraire. Faïçal-al-Daouyeh, cheik de la tribu de Monteyr, ayant à venger le sang de ses frères répandu par Abdallah, vint se joindre à Ibrahim. Dans le même temps, le 2 mai 1817, Abdallah, sans dispositions préparatoires, livra bataille avec dix mille hommes, dans la position de Mahouyeh, à Ouzoun-Ali, l'un des lieutenants d'Ibrahim, et fut complétement battu, par suite de l'abandon de ses alliés. Ibrahim arriva assez tôt pour faire massacrer deux cents prisonniers, dont il envoya les oreilles à son père, avec celles de trois cents Wahabites restés au nombre des morts. Après cette défaite, Abdallah s'enfuit dans le Nedjed, et concentra ses forces à Rass, à Aneyseh et à Déreyeh. Au mois de juillet, Ibrahim traversa le désert et mit le siége devant Rass : mais après y être resté trois mois et demi, après avoir perdu trois mille quatre cents hommes, il fut forcé de conclure un armistice, et de reconnaître la neutralité de cette place, jusqu'après la reddition d'Aneyseh. La belle défense de Rass fut due à la bravoure de la garnison et des habitants, plus qu'aux diversions d'Abdallah, qui toutes furent malheureuses. Les propositions de paix qu'il fit à Ibrahim n'eurent pas plus de succès. Ce dernier se porta sur Khatra, qui se rendit au bout de quelques heures. Aneyseh, la seconde ville des États d'Abdallah, capitula après six jours de canonnade, et entraîna la soumission de toute la province d'Al-Kassym. Boureydeh se rendit après qu'un de ses forts eut été pris d'assaut et la garnison passée au fil de l'épée. Chakra fut assiégé le 14 janvier 1818; c'était la dernière des places qu'Abdallah avait successivement fortifiées et abandonnées pour se renfermer enfin dans Déreyeh, avec l'intention de chercher un dernier asile dans la province d'Al-Ahsa. Ibrahim ayant fait raser toutes les plantations de dattiers autour de Chakra, les habitants séparèrent leurs intérêts de ceux de la garnison, qui obtint une capitulation, avec la faculté de se retirer, en laissant ses armes et ses bagages. Dorama, ville alors florissante, n'eut pas un sort aussi heureux. Prise d'assaut, il n'y eut qu'une partie de la garnison qui put se retirer; tous les habitants furent égorgés. Le massacre dura sept jours, et les soldats égyptiens reçurent quinze francs pour chaque paire d'oreilles. Ce fut le 22 mars qu'Ibrahim quitta Dorama avec une armée de cinq mille cinq cents hommes et douze pièces d'artillerie pour assiéger Déreyeh. Abdallah, secondé par ses frères, ses parents et ses meilleurs guerriers, encourageait ses soldats; pendant sept mois, il se défendit avec la plus grande bravoure; il fit plusieurs sorties et soutint plusieurs assauts; et, lorsqu'il fut abandonné par une partie des habitants et de ses troupes, par ses parents eux-mêmes, il continua de se défendre, et finit par se renfermer dans la dernière enceinte avec sa garde, composée de quatre cents esclaves noirs. Enfin, après un bombardement de trois jours, il se vit forcé, par les clameurs du peuple, de demander à Ibrahim une suspension d'armes et une conférence. L'entrevue eut lieu le 9 septembre. Abdallah fut complétement dupe de l'accueil qu'il reçut. Il fuma et prit le café avec Ibrahim : il obtint la vie sauve pour ses frères, ses enfants et ses soldats; son fils Saad, qui avait été fait prisonnier, lui fut rendu; mais il ne put obtenir un sauf-conduit pour lui-même, ni l'assurance que sa capitale ne serait point rasée. Bien que ce refus dût lui faire connaître tous les dangers de sa position, il s'abusa et ne voulut point fuir, de peur de compromettre ses parents. A l'expiration du délai qui lui avait été accordé, il fit ses adieux à sa famille éplorée, à ses amis, à ses défenseurs : suivi de son trésorier, de son secrétaire et de ses esclaves noirs les plus affidés, il retourna avec ses équipages à la tente d'Ibrahim, reçut ses dépêches pour Mohammed-Ali, et fut dirigé sur l'Égypte, sous l'escorte de quatre cents hommes. Arrivé au Caire le 9 novembre, il fut présenté au vice-roi qui lui fit servir le café. Dans l'entretien, il donna les plus grands éloges à la bravoure, aux talents militaires et à la générosité d'Ibrahim. Mohammed-Ali lui ayant demandé ce que contenait une boîte qu'il tenait dans la main, il l'ouvrit et montra des objets du plus grand prix qui provenaient des trésors enlevés par son père au tombeau du prophète. Le vice-roi y mit son sceau et la lui laissa pour la remettre au Grand Seigneur. Il le fit ensuite revêtir d'une pelisse d'honneur, et le logea dans le palais de son fils Ismaël. Deux jours après, Abdallah partit pour Constantinople avec ses deux compagnons. Arrivés le 16 décembre 1818 dans cette capitale, ils furent promenés, chargés de chaînes, dans les principales rues, conduits ensuite en prison et appliqués à la torture. C'est alors, sans doute, et non pas lorsqu'ils étaient en Arabie ou en Égypte, qu'on leur arracha les dents. Le lendemain ils furent amenés devant le sultan Mahmoud, qui ordonna qu'ils fussent décapités. L'exécution eut lieu dans la soirée, sur la place de Sainte-Sophie, et leurs cadavres exposés trois jours furent ensuite abandonnés à la populace. Tel fut le sort du dernier prince des Wahabites; il était brave, mais il manquait de jugement et de sagacité, n'écoutait pas les sages conseils, et ne savait ni punir ni récompenser à propos. Mohammed-Ali avait réellement demandé la grâce d'Abdallah; mais, s'il ne put le dérober à la sévérité du divan et à la vengeance d'un peuple fanatique, il sauva du moins ceux de ses fils et de ses frères qui avaient été conduits au Caire, et leur assura des pensions alimentaires. Ibrahim fit raser Déreyeh et dévaster les campagnes voisines, pour éterniser la mémoire du châtiment des Wahabites; et cette secte disparut dans toute l'Arabie.

ABDALLAH-BEN-YASIN, missionnaire musulman, fondateur de la secte des marabouts (*morabethoun*). Il parcourut les côtes de l'Afrique pour convertir diverses peuplades à l'islamisme. Retiré dans une île près de la côte, avec un des chefs de ces peuplades, il donna le nom de *morabethoun* aux nombreux néophytes attirés par ses leçons sur le Coran ; et il en forma bientôt une petite armée avec laquelle il entreprit d'étendre ses conquêtes spirituelles. Il périt dans une de ses excursions chez les tribus de Barakouata, l'an 1059.

ABDALLAH-BEN-ZOBAIR, proclamé calife de la Mecque et de Médine, en 680. Il régna 53 ans, et fut tué dans la Mecque lors de la prise de cette ville par l'armée d'Abdel-Melek, calife de Syrie, en 733.

ABDALLAH-IBN-CAIS-EL-FEZARI, le premier chef arabe de la côte d'Afrique qui fit une descente en Sicile vers l'an 667, et rapporta au calife Moawiah un riche butin ramassé dans cette expédition.

ABDALLAH IBN-SAAD, Ibn Abou-Sarah, général arabe, issu de la tribu d'Amer, l'une des plus considérables familles des Koraïschites, était frère de lait d'Othman-Ibn-Affan, qui fut depuis le 4me calife. Ayant embrassé l'islamisme, il écrivit divers chapitres du Coran sous la dictée de Mahomet qu'il tourna plus tard en ridicule ; obligé de s'expatrier, il alla chez Othman qui implora et obtint sa grâce de Mahomet. Abd-Allah prit une part honorable aux conquêtes des Arabes en Syrie. Il fut chargé d'une expédition en Nubie, il y pénétra à la tête de 20,000 hommes, et il y aurait obtenu des succès s'il n'eût été rappelé. L'an 26 de l'hégire (647) il fut investi du gouvernement de l'Égypte. Après avoir surpris et défait les Nubiens, il alla trouver le calife à Médine pour le défendre contre la faction d'Ali et laissa en Égypte son lieutenant qui en fut chassé par Mohammed-Ibn-Hassifa, chef de rebelles ; il voulut alors rentrer en Égypte, mais n'ayant pu y pénétrer ni retourner à Médine où Othman venait de succomber sous les coups de ses ennemis, il fut obligé de s'arrêter à Ascalon ou à Ramlah ; il y mourut l'an 36 ou 37.

ABDÆLMALEK, petit-cousin de Mahomet, gouverna l'Égypte jusqu'en 794 de J. C.

ABDALLATIF, kan des Tatars Usbeks, et de la famille de Gengis-kan, régnait en 1541. Les noms de ses successeurs ne sont pas connus ; on croit seulement qu'ils règnent aujourd'hui dans le Mauwral-Nahar.

ABDALLATIF ou **ABDEL-LATHIF**, né à Bagdad en 1161, étudia la médecine, qu'il professa jusqu'en 1185, et mourut en novembre 1231. Parmi les nombreux ouvrages qu'il composa, deux l'ont placé au rang des plus grands historiens de l'Orient : une *Description de l'Égypte; Instructions et réflexions sur les objets et les événements vus en Égypte.* Ce dernier a été traduit en français par M. Silvestre de Sacy, et publié en 1810, in-4°.

ABDALONYME ou **ABDOLONYME**, descendant des rois de Sidon, tomba dans une telle pauvreté, qu'il était réduit à cultiver son jardin de ses propres mains pour subsister. Lorsqu'Alexandre prit la ville de Sidon, il tira Abdalonyme de son obscurité pour le placer sur le trône.

ABD-ALRAHMAN Ibn-Hossain, écrivain arabe moderne, naquit au Caire vers le milieu du 18e siècle ; il tirait son origine de Djebaret, village de la haute Égypte, d'où il reçut le surnom de *Djebarti.* Voué de bonne heure à l'étude de la religion et des lois musulmanes, il obtint le titre de *scheikh* ou de docteur, et jouissait au Caire d'une grande réputation de science lorsque les Français envahirent l'ancien empire des Pharaons. Abd-Alrahman se tint d'abord à l'écart, évitant de se prononcer ; et ce ne fut qu'après le retour de Bonaparte en France, sous l'administration de Kléber, qu'il fit partie du divan du Caire, conseil composé des notabilités du pays, et qui servait d'intermédiaire entre l'administration française et les indigènes. Après l'évacuation des Français, il rédigea une histoire de leur invasion, sous le titre de *Fatihet alnasr fy khelasset misr* ou *Annonce de la victoire qui a délivré l'Égypte ;* et en 1807, lorsque Moustafa IV fut monté sur le trône ottoman, il se rendit à Constantinople, pour en faire hommage au sultan. Le prince accueillit cet écrit avec intérêt et le fit même traduire en turc. L'auteur reçut un emploi distingué dans la capitale. Il est mort depuis cette époque ; mais on ignore en quelle année.

ABD-ALRAHMAN, prince africain, né à Tombouctou, dont son grand-père était roi, entra dans l'armée du Foutah-Jallo, royaume qui dépendait alors de Tombouctou, et fut chargé du commandement d'une expédition contre les Hébohs ; mais il fut fait prisonnier avec presque tous les siens, et mis à bord d'un bâtiment négrier, destiné pour les Antilles. On le vendit comme esclave, et il vécut longtemps dans cette condition à Natchez où il avait été envoyé. Quelques années auparavant, le docteur Cox, chirurgien à bord d'un navire qui faisait le commerce sur la côte d'Afrique, ayant pénétré dans le pays s'y était égaré, et avait été abandonné. Après avoir erré quelque temps, il était arrivé à la capitale du Foutah-Jallo, où blessé et malade, il avait été accueilli par Abd-Alrahman qui lui donna l'hospitalité pendant six mois. De retour aux États-Unis, le docteur Cox eut occasion de visiter Natchez, seize ans après, et fut reconnu par le prince déchu. Pénétré de reconnaissance et touché de compassion pour le sort de cet infortuné, il lui procura la liberté, et le recommanda au gouverneur, qui lui accorda un passage pour son pays natal ; mais le malheureux prince mourut le 6 juillet 1829, au moment où il allait jouir de ce bienfait.

ABD-AL-WAHAB, dont le nom a produit celui des Wahabites, est le véritable fondateur de cette secte. Abd-al-Wahab naquit vers la fin du 17e siècle, soit dans les environs de Hillah, sur les bords de l'Euphrate, soit dans la province de Nedjed, en Arabie. Son père Soliman, pauvre Arabe d'une tribu de cette province, rêva qu'une flamme sortant de son corps se répandait au loin et embrasait les tentes du désert et les maisons des villes. Un cheik expliqua ce songe, en lui présageant que son fils serait le chef d'une religion qui convertirait tous les Arabes. Suivant une autre opinion qui n'est pas inconciliable avec la précédente, Abd-al-Wahab fut adopté par Ibrahim, riche Arabe d'une tribu différente. Dès sa jeunesse, il se distingua par son esprit, sa mémoire et sa générosité. Tout l'argent dont il pouvait disposer, il le donnait à ses compagnons. Après avoir fait dans sa patrie ses premières études, et acquis une légère connais-

sance des lois et des sciences des Arabes, il alla passer plusieurs années à Ispahan, alors capitale de la Perse, où il étudia sous les maîtres les plus habiles. Il se rendit ensuite dans le Khoraçan, poussa jusqu'à Ghaznah, et revint séjourner à Bagdad et à Bassora. De retour dans sa patrie naturelle ou adoptive, il soutint de nouvelles opinions qui se rapprochaient de la doctrine du célèbre Abou-Hanifeh ne s'en écartant que dans l'interprétation du Coran. Plusieurs cheiks de la province d'Al-Ared, qui fait partie du Nedjed, les adoptèrent. A l'exemple de leurs chefs, les sujets devinrent disciples du nouvel apôtre. Cette ligue détruisit la balance politique parmi les petits princes d'Al-Ared, et il en résulta de nouvelles querelles qui devinrent d'autant plus meurtrières que la religion en était le prétexte; les deux partis s'accusaient réciproquement d'hérésie et d'incrédulité. Abd-al-Wahab mourut en 1760, après avoir jeté, vers l'an 1740, les fondements d'une secte qui aurait pu, réalisant les prédictions de Niébuhr, causer de grands changements dans la croyance et dans le gouvernement des Arabes, si ses zélateurs, par leur cruelle intolérance et leurs horribles brigandages, n'eussent, dans la suite, soulevé contre eux tous les États musulmans voisins de l'Arabie.

ABDAS, évêque de Perse, sous Théodose le Jeune, ayant fait abattre un temple consacré au feu par les païens, donna lieu à une persécution dirigée contre les chrétiens, puis à une longue guerre entre les Grecs et l'empire persan.

ABDASTRATE, quatrième roi de Tyr, 979 avant J. C., fut tué par les enfants de sa nourrice.

ABDÉAS, intendant de la maison d'Achab, roi d'Israël, cacha les cent prophètes que Jésabel voulait faire mourir, vers l'an du monde 3130.

ABDECALLAS, martyr avec Simon, évêque de Séleucie, sous Sapor, roi de Perse.

ABDEL-AZYS, 2e gouverneur arabe d'Espagne, était fils de Mouça, lieutenant du calife Walid Ier, et seconda son père dans la conquête de l'Espagne. Il fut, en 717, assassiné dans une mosquée aux environs de Séville.

ABDEL-AZYS, cheik ou prince des Wahabites, sectaires mahométans, fut tué en 1803 par un Persan qui, pour exécuter son projet, avait paru embrasser la croyance wahabite.

ABDEL-CADIR-BEN-MOHAMMED, écriv. arabe, est auteur d'un *Traité sur le café*, publié vers la fin du 16e siècle.

ABDEL-CAHER-ABOU-BACHAR, grammairien arabe, mort en 1078. Son ouvrage le plus connu est un *Traité des particules* (A'Waniel), traduit en latin par Erpenius, et imprimé à Leyde, en 1617, avec une grammaire arabe intitulé *Djeroumyyah*.

ABDEL-MELEK, 5e calife de Damas, de la dynastie des Ommiades, étendit ses conquêtes en Arabie, où il prit la Mecque, et dans les Indes. Il mourut en 705, après un règne de 21 ans.

ABDEL-MELEK Ier, 5e prince de la dynastie des Sassanides, mort en 961. Les écrivains orientaux vantent la valeur, l'équité et les autres qualités de ce prince.

ABDEL-MELEK II, 9e et avant-dernier prince de la même dynastie, ne régna que 8 mois et demi, et mourut dans la prison où le fit enfermer Ilek-kan, souverain du Turkestan en 999.

ABDEL-MELEK, roi de Fez et de Maroc, est célèbre par la bataille qu'il livra en 1578 au roi de Portugal D. Sébastien. Trois souverains y périrent : Abdel-Melek lui-même, Mahomet son neveu, et le roi Sébastien.

ABDEL-MOUMIN, 2e chef ou prince (cheik) des Mowahhad (unitaires), né en Afrique en 1101, fils d'un potier de terre, s'attacha à Tomrhut, fondateur de cette secte, et qui visait à la souveraineté de la Mauritanie, au moyen de ses nombreux et ardents prosélytes. Celui-ci étant mort avant d'avoir accompli son dessein, Abdel-Moumin, son successeur, réussit à se faire proclamer calife par les Mauritaniens, et fut chef d'une dynastie qui gouverna longtemps l'empire de Maroc. Il mourut en 1131, après un règne de 33 ans; il en avait vécu 63. Les historiens disent que son fils Abu-Yakoub n'hérita point de son génie, ni de son activité, de sa politique et de sa douceur envers les peuples soumis à sa puissance.

ABDELQUIVIR, fils aîné de Assen, chérif de la province de Dara, se faisait passer pour descendant de Mahomet; il était versé dans la philosophie et la magie. Il fut tué dans un combat devant la ville d'Anega en 1505 de J. C.

ABDEL-REZZAC, fondateur de la dynastie des Sarbédariens, au royaume de Sebzwar en Tartarie, régnait dans le 14e siècle. Dans une vive discussion qu'il eut avec son frère, celui-ci tira son épée, Abdel-Rezzac en fut si effrayé qu'il sauta par la fenêtre et se tua.

ABDEL-VAHEBTEMIN, né en 1183, a écrit en langue arabe une *Géographie d'Espagne*, publiée d'après un manuscrit de la bibliothèque de Leyde, et traduit en allemand, par Karsten; Rostock, 1802.

ABDEMON, jeune homme envoyé par Hiram roi des Tyriens, à Salomon, afin qu'il devinât ses énigmes.

ABDEMON, Tyrien, ami des Perses, s'empara de l'île de Chypre, après l'expulsion d'Évagoras, et en fut chassé à son tour la 2me année de la 97e olympiade, 391 avant J. C.

ABDÉNAGO ou **AZARIAS**, jeune Hébreu, fut vers l'an 538 avant J. C., jeté par ordre de Nabuchodonosor avec Ananias, ou Sidrach, et Misaël, dans une fournaise ardente, pour avoir refusé d'adorer la statue du roi. Tous trois furent conservés miraculeusement.

ABDÉRAME (Abdoul-Rahaman-Ben-Abdoullah-el-Gbafiki), gouverneur ou vice-roi d'Espagne, sous le calife Yézid, avait porté les armes dès sa plus tendre jeunesse. Ambitieux, jaloux de son autorité, cruel surtout envers les chrétiens dont il était l'ennemi implacable, Abdérame projetait de faire une irruption en France, lorsqu'il fut rappelé à Damas, en 722, cinq mois après son arrivée en Espagne. Ce dernier gouvernement lui fut donné pour la seconde fois, neuf ans après. A peine fut-il maître des forces musulmanes de la péninsule, qu'il reprit son projet favori d'envahir la France, dont la conquête lui paraissait facile, quoique Zama, lieutenant du calife, après y avoir pénétré avec de grandes forces, eût perdu la vie et presque toute son armée, sous les murs de Toulouse. Avant de passer les Pyrénées, Abdérame voulut étouffer la révolte de Munuza, gouverneur de la Catalogne, son ennemi personnel, qui s'était allié à Eudes,

duc d'Aquitaine, dont il avait épousé la fille. Munuza vaincu se donna la mort, et sa femme captive fut conduite à Abdérame qui, frappé de sa beauté, l'envoya en présent au calife Heccham. Après avoir triomphé de Munuza il traversa la Navarre, entra dans l'Aquitaine avec une armée formidable, assiégea et prit Bordeaux, passa la Garonne et la Dordogne sans opposition, et rencontra les troupes d'Eudes, duc d'Aquitaine, et de Charles-Martel. Abdérame les tailla en pièces, et cette défaite fut si fatale aux chrétiens, que, de leur aveu, Dieu seul put compter le nombre des morts. Abdérame envahit alors l'Aquitaine; et bientôt le Périgord, la Saintonge et le Poitou, furent ravagés par les musulmans, qui poussèrent des détachements jusqu'en Bourgogne. La tradition a conservé longtemps le souvenir de cette invasion, dont les circonstances sont dénaturées d'une manière si bizarre dans les romans la chevalerie. Les soldats d'Abdérame portèrent le fer et le feu partout où ils passèrent, et surtout dans les monastères et les églises. Ils étaient déjà maîtres de la moitié de la France, et Abdérame s'avançait triomphant vers la Loire, lorsque parut, entre Tours et Poitiers, Charles-Martel, à la tête des forces de trois royaumes. Une chaîne de collines avait couvert sa marche, qui fut tellement bien calculée, qu'Abdérame fut saisi d'étonnement en voyant l'armée française. C'était au mois d'octobre 733. Les six premiers jours se passèrent en escarmouches. Enfin, le septième, on en vint à une action générale; les Sarrasins ayant attaqué avec peu de précaution, furent écrasés par l'impétuosité des soldats de Charles-Martel. On combattit cependant jusqu'aux derniers rayons du jour. Abdérame fut tué, et les vaincus se retirèrent en désordre. Au milieu de la confusion de la nuit, les diverses tribus musulmanes de l'Orient, de l'Afrique et de l'Espagne, tournèrent leurs armes les unes contre les autres; et chaque émir ne songeant qu'à sa sûreté, fit avec précipitation sa retraite particulière. 80,000 Sarrasins se retirèrent, pendant la nuit, sans être poursuivis par les vainqueurs qui, le lendemain, pillèrent le camp d'Abdérame, où ils trouvèrent les tentes toutes dressées et des richesses immenses, dépouilles des provinces que les Arabes avaient ravagées. La nouvelle de cette grande victoire fut bientôt répandue dans le monde chrétien. Les moines des Gaules et de l'Italie assurent, dans leurs chroniques, que le marteau de Charles écrasa près de 400,000 musulmans, et que les chrétiens ne perdirent que 1,500 hommes. Mais l'inaction du vainqueur après la victoire prouve assez que sa perte fut plus considérable. On s'étonne, avec raison, que les anciens historiens n'aient pas donné des détails plus complets et plus authentiques de cette journée mémorable, qui sauva la France du joug des Arabes, et fut l'époque de leur décadence. Les débris de l'armée d'Abdérame se réfugièrent à Narbonne, et les musulmans ne songèrent plus à la conquête des Gaules.

ABDÉRAME (Abdoul-Rahman-Ben-Moawyah), dit Abou-Mothref-el-Safar), premier calife ommiade d'Espagne, né à Damas l'an 731 de J. C., n'avait que 18 ans lorsqu'il échappa au massacre des princes de sa famille qui régnait à Damas. Poursuivi par des soldats chargés de le tuer, il se réfugia dans une forêt sur les bords de l'Euphrate, où il vit égorger son frère et son fils. Après avoir erré longtemps, il passa en Afrique, y courut de nouveaux dangers, et ne trouva d'asile contre la fureur des Abassides, qu'à Bargah, dans la puissante tribu de Zenata. Abdérame débarqua à Almoncar au mois d'août 755, avec quelques amis attachés à sa fortune, et réunit bientôt un grand nombre de partisans, qui le proclamèrent émir d'Occident le 15 mars 756, à Archidona. Séville lui ouvrit ses portes; le 20 mai suivant il passa le Guadalquivir, et remporta une victoire complète sur Jousouf-el-Fahry, vice-roi pour les Abassides, il ne fut pas longtemps en paix; de nouvelles révoltes, excitées par les Abassides, des guerres renaissantes avec les rois de Léon, l'irruption des Français dans la Catalogne, l'occupèrent sans cesse : il triompha par sa valeur et son activité de tant d'ennemis; et soutenant le sceptre avec gloire, il mérita le surnom de *Juste*. Ce prince mourut l'an 787 de J. C., âgé de 59 années lunaires, après en avoir régné 33.

ABDÉRAME II (Abdoul-Rahaman-Ben-Al-Hakem), surnommé el-Mouzzaffer, c'est-à-dire, *le Victorieux*, 4e calife ommiade d'Espagne, fils d'Ali-Hakem, auquel il succéda l'an 822 de J. C., à l'âge de 30 ans. La fortune le seconda dès son avénement au trône, et le délivra d'Abdoullah son grand-oncle, qui, ayant pris les armes pour lui ravir le sceptre, fut poursuivi et forcé de s'enfermer dans la ville de Valence, où il mourut de chagrin. L'année suivante, Abdérame s'empara de Barcelone et en chassa les Français. Fidèle au plan de ses prédécesseurs, il songeait à poursuivre cette guerre, lorsque la révolte des villes de Mérida et de Tolède le força de différer son entreprise. Il lui fallut rétablir le calme dans son royaume, et chasser les pirates normands qui avaient pillé les villes de Lisbonne, Médina-Sidonia, Cadix et Séville. Reprenant ensuite ses projets contre les les chrétiens, Abdérame envoya successivement contre Ramire, roi de Léon et des Asturies, deux armées qui furent repoussées. Après une longue alternative de succès et de revers, ce prince renonça aux conquêtes pour faire fleurir les arts au sein de la paix. Cordoue fut pavée, ornée de beaux édifices; plusieurs forteresses et une flottille garantirent sa sûreté. La cour d'Abdérame devint la plus brillante de l'Europe; il y attira les poëtes et les philosophes de l'Orient, et en fit le séjour des arts, des sciences et des plaisirs. Cependant ce prince, dont les mœurs étaient si douces, fut, dit-on, intolérant. Il permit aux musulmans, par un édit, de tuer sur-le-champ tout chrétien qui parlerait mal du Coran et de Mahomet. Son règne fut l'époque où les chrétiens commencèrent à balancer la puissance des musulmans. Ramire le vainquit; l'Aragon eut ses souverains particuliers; la Navarre devint un royaume; tout le nord de l'Espagne enfin se déclara contre le calife de Cordoue. Il mourut dans sa capitale d'une attaque d'apoplexie, l'an 852 de J. C., âgé de 62 ans; il en avait régné 31. Il a composé, en arabe, des *Annales de l'Espagne*. Il eut de ses différentes femmes 45 fils et 41 filles. Mohammed, l'aîné de ses fils, lui succéda.

ABDÉRAME III (Abdoul-Rahaman), huitième calife ommiade d'Espagne, surnommé Al-Nassir-Lidyn-Allah (protégeant le culte du vrai Dieu), était neveu d'Abdoullah, calife de Cordoue. A la mort de ce prince, les Arabes de la capitale intervertirent l'ordre de la suc-

cession, et écartèrent les fils d'Abdoullah, en faveur d'Abdérame qu'ils placèrent sur le trône, l'an 912. Tout était dans le trouble; des provinces entières avaient secoué le joug. Abdérame justifia le choix des musulmans, et dissipa les rebelles que ses prédécesseurs n'avaient pu soumettre. Il prit le titre pompeux d'*Emyr-el-Moumenyn* (prince des croyants), que les chrétiens d'Espagne ont altéré et traduit par le mot *miramolin*. Tandis qu'il s'efforçait de rendre quelque éclat au trône de Cordoue, les chrétiens, devenus redoutables, sortirent de leurs montagnes et vinrent l'attaquer. Il fut battu successivement près de Talaveyra et de St. Etienne de Gormaz par Ordogno II, roi de Léon. Cette guerre, après avoir été suspendue plusieurs années, se ralluma avec une nouvelle fureur. Déjà amollis par les arts et le luxe, les musulmans n'étaient plus en état de soutenir seuls les efforts réitérés d'un ennemi qu'ils avaient presque anéanti deux siècles auparavant. Abdérame implora le secours des Maures d'Afrique; et secondé par eux, il rassembla une armée de 150 mille hommes, et s'avança au centre de la Castille, portant le fer et le feu sur son passage. Ramire II, roi de Léon, le joignit le 6 août 938, dans la plaine de Simancas. La bataille dura une journée entière, et ce ne fut qu'après 8 heures de carnage que la victoire se déclara en faveur des chrétiens. 80,000 musulmans périrent par l'épée et dans les eaux de la Pisuergua et du Ducro. Abdérame voulut rallier les débris de ses troupes près de Salamanque; mais attaqué une seconde fois par les chrétiens, et blessé dans l'action, il se vit obligé de fuir avec les restes de son armée. Il sut cependant réparer ses pertes, et profita habilement de quelques légers avantages. Battu souvent, quelquefois vainqueur, toujours grand et redouté, il soutint longtemps la guerre contre les rois de Léon et les comtes de Castille, qui lui enlevèrent la ville de Madrid, alors peu considérable. Il fut assez habile pour fomenter la division parmi les princes chrétiens, et porta vingt-deux fois ses armes dans le centre de leurs États. Créateur d'une marine, il s'empara de Ceuta, sur les côtes d'Afrique. Mouça, roi de Mauritanie, le reconnut pour souverain, et fit faire la prière en son nom dans toutes les mosquées de son empire. Abdérame fit aussi une alliance avec l'empereur de Constantinople, et reçut à sa cour des ambassadeurs grecs. Malgré les guerres continuelles qu'il eut à soutenir, et les secours qu'il acheta en Afrique, il fit briller à sa cour un luxe dont les détails paraîtraient fabuleux, s'ils n'étaient attestés par tous les historiens de son siècle. Sous son règne les arts et les sciences furent cultivés. Il fonda une école de médecine, la seule qui fût alors en Europe; et fit construire, à 3 lieues de Cordoue, une ville et un palais magnifique, auxquels il donna le nom de *Zhéra*, que portait une de ses plus belles favorites. Ennemi généreux, il accueillit don Sanche, roi de Léon, qui chassé de ses États, et malade d'une hydropisie, était venu se faire traiter à Cordoue, par des médecins arabes. Il lui donna un corps d'armée, et l'aida, en 960, à remonter sur son trône. Abdérame mourut l'année suivante, à l'âge de 73 ans.

ABD-ERRAHMAN IBN MOHAMMED, IBN AL-ASCHAT, capitaine arabe de race royale, naquit dans le 7ᵉ siècle. Il se distingua dans toutes les guerres de l'islamisme sous les califats de Moawiah Iᵉʳ et de Yézid Iᵉʳ, et conquit le Caboulistan à la tête de 20,000 hommes. Par suite de mésintelligence, entre lui et le général en chef Hedjadj, il fit la paix avec le roi de Caboul, s'assura un asile en cas de revers dans les États de ce monarque, où en effet il se retira malgré les conseils de ses amis. Des ambassadeurs de Hedjadj vinrent menacer le roi de Caboul de toute sa colère, s'il ne livrait pas le fugitif. Le roi résista à ces menaces, mais il ne fut point insensible à la promesse d'une exemption de tribut pendant sept ans : il exigea seulement qu'elle fût ratifiée par Hedjadj. Lorsque les ambassadeurs eurent reçu cette ratification, il leur remit en échange la tête du malheureux Abd-Errahman qu'il avait lui-même coupée. Cette tête et celles de dix-huit de ses compagnons d'infortune furent envoyées à Hedjadj qui en fit hommage au calife Abd-el-Mélek. Suivant une autre version, Abd-Errahman se précipita du haut d'une maison pour n'être pas livré vivant à son ennemi. Ainsi se termina, vers la fin de l'année 702, une révolte qui coûta à l'empire musulman des flots de sang et un de ses plus grands capitaines.

ABD-ERREZZAK-KEMALEDDEN, grammairien, historien et voyageur persan, né à Hérat en 1413, recteur, iman et khaddi du sultan en 1439, directeur du collége d'Hérat en 1463, mort en 1470.

ABDIAS, 4ᵉ des 12 petits prophètes, vivait au temps de Jérémie et de la captivité de Babylone. Nous avons de lui un seul chapitre qu'il a composé contre les Iduméens. Il imite quelquefois le style de Jérémie, et se sert même de ses paroles.

ABDIAS de Babylone, auteur supposé, sous le nom duquel on a une histoire apocryphe intitulée *Historia certaminis apostolici*. Wolfgang Lazius, dans le 16ᵉ siècle, en trouva le manuscrit en Carinthie et le publia à Bâle en 1552, in-fol. Il a été plusieurs fois réimprimé. Quoique regardé comme suspect par la plupart des savants, il se trouve encore dans l'*Historia christiana veterum patrum* de Laurent de la Barre, dans les *Orthodoxographes* et dans les Bibliothèques des Pères.

ABDILA, cruel persécuteur des chrétiens en Espagne, sous l'empereur Justin.

ABDIRAN, roi des Sarrasins, résista à Charlemagne, il saccagea Bordeaux.

ABDISSI ou **ABD JESCHOUA**; V. **EBED JESU**.

ABDOLONYME. *Voyez* **ABDALONYME**.

ABDON, 12ᵉ juge d'Israël, gouverna pendant 6 ans; et laissa 40 fils et 30 petits-fils qui l'accompagnaient toujours dans ses tournées. Il y a eu trois autres ABDON, dont le plus connu est celui qui consulta, par ordre du roi Josias, une prophétesse sur l'authenticité du livre de la loi trouvé dans le temple de Jérusalem.

ABDON ou **ADDAN**, nom de l'homme de Dieu qui menaça de mort Jéroboam, parce qu'il avait sacrifié aux idoles.

ABDON (St.), né en Perse, martyr en 250, sous l'empereur Dèce.

ABDOUL-FÉTA-BEY, vice-amiral ottoman, fut envoyé par la Porte en 1799 dans la rade d'Aboukir pour remplacer Séid-Mustapha fait prisonnier; mais il fut encore plus malheureux, et périt massacré par ses troupes.

ABDOUL-HAMID, 27ᵉ empereur ottoman, le 5ᵉ et dernier fils d'Achmet III, monta sur le trône en 1774, après la mort de Mustapha III, son frère. Né en 1725, il vivait depuis 40 ans relégué dans le vieux sérail, étranger

aux grands événements qui précipitaient l'État vers sa ruine. Il honora son avénement par un acte d'humanité, en épargnant les jours de Sélim, fils de son prédécesseur. Il résolut même de poursuivre les préparatifs de ce dernier pour venger les échecs qu'il avait essuyés de la part des Russes. Mais ceux-ci, commandés par les généraux Romanzoff, Soltikoff, Kamenskoi et Souvaroff, taillèrent son armée en pièces, et lui dictèrent les conditions du traité de Koutschouk-Kaynardji (21 juillet 1774), qui rendait Catherine maîtresse des provinces turques au delà du Danube, et notamment de la Crimée. La guerre recommença plus désastreuse encore en 1788, campagne dans laquelle la ville d'Oczakoff servit de tombeau à 25,000 Turcs. Abdoul-Hamid ne put supporter la douleur qu'il ressentit de cet échec, et mourut le 7 avril 1789. Son successeur fut Sélim III.

ABDOUL-KERYM, personnage distingué du pays de Cachemire. Ayant échappé au carnage dont en 1738 Nadir-Chah (Thamas-Kouli-kan) remplit la ville de Delhi, dans son invasion du Mogol, il voyagea en Arabie et dans l'Inde. On a de lui des *Mémoires* curieux sur la vie de Nadir-Chah et les événements politiques de l'Indoustan, trad. en anglais, et publiés à Calcutta en 1788, 1 vol. in-8°.

ABDOUL-RAHHYM, écrivain mogol aussi distingué par sa naissance que par ses talents et son immense érudition, mourut à Delhi en 1628, âgé de 72 ans. Il a traduit en persan des *Commentaires* que l'empereur Babour avait composés en langue tatare oigoure; cette traduction se trouve à la biblioth. du roi, à Paris.

ABDULA, kan des Tatares, fit la guerre au sophi de Perse vers la fin du 16e siècle.

ABDULADH, roi de Fez, très-illustre parmi les Maures, vivait dans le 12e siècle.

ABDULASSIS, gouverneur d'Espagne pour les Arabes; ayant voulu se faire roi, il fut assassiné dans une mosquée l'an 725.

ABDULMOLI se fit calife des Arabes en Espagne; vaincu par son compétiteur, il eut la tête tranchée en 1535.

ABDUS, eunuque parthe, n'est connu que par un passage de Tacite. Il entra dans la conjuration que Finacès forma contre Artaban, roi des Parthes; mais il en devint la première victime. Ce prince l'ayant invité à sa table l'y reçut avec beaucoup d'amitié, et l'empoisonna dans le repas. Cette scène tragique se passa sous Tibère, l'an de J. C. 35.

ABEILLE (Gaspard), né en 1648 à Riez en Provence, vint très-jeune à Paris, où le maréchal de Luxembourg se l'attacha en qualité de secrétaire. Admis en 1704, à l'Académie française, il fut ensuite pourvu de la charge de secrétaire général de la province de Normandie, et mourut à Paris en 1718. Quoique prêtre, Abeille travailla pour le théâtre. On a de lui : *Argélie, reine de Thessalie,* tragédie en 5 actes, représentée en 1675 (imprimée en 1676): c'est le début de l'auteur; *Coriolan*, tragédie qui eut 17 représentations; *Lyncée, Hercule,* qui obtint un grand succès; *Soliman*, tragédie; l'abbé Abeille fit paraître ces deux dernières pièces sous le nom de l'acteur la Thuillerie. *Crispin bel esprit*, comédie que l'on trouve aussi dans les œuvres de la Thuillerie, passe encore pour être d'Abeille, dont on cite en outre deux tragédies non imprimées et deux opéras non représentés, *Silanus* et *la Mort de Caton, Hésione* et *Ariane*. Sacy, dans la réponse au discours de réception de Mongault qui remplaçait Abeille à l'Académie, compare ces deux opéras aux meilleurs de Quinault. Abeille a, dans différentes occasions, publié des *épîtres* et des *odes* qu'il avait lues à l'Académie; enfin, il passa pour avoir eu part à la *traduction de Justin*, par Ferrière.

ABEILLE (Scipion), son frère, chirurgien-major du régiment de Picardie, mort à Paris en 1697, a laissé une *Histoire des os*, Paris, 1685, in-12, enrichie de vers. *Le parfait Chirurgien d'armée*, 1696, in-12, etc. — Son fils, comédien de province, donna au théâtre *la Fille valet,* comédie en 3 actes, et *Crispin jaloux.*

ABEILLE (Louis), pianiste, compositeur et directeur des concerts du duc de Wurtemberg, naquit à Bayreuth vers 1765 : il a publié une vingtaine de compositions tant pour le chant que pour le piano.

ABEILLE (Louis-Paul), né à Toulouse, le 2 juin 1719, mort à Paris, le 28 juillet 1807, inspecteur général des manufactures de France, et secrétaire du bureau de commerce, est auteur d'un ouvrage sur *la Liberté du commerce des grains*, 1768, in-8°, et de quelques autres opuscules sur l'économie politique.

ABEL, 2e fils d'Adam. Caïn, son frère aîné, jaloux de ce que les sacrifices d'Abel étaient reçus favorablement de Dieu, tandis que les siens étaient rejetés, lui donna la mort, l'an 3874 avant J. C.

ABEL, roi de Danemark, 2e fils de Waldemar II, eut en partage le duché de Sleswick ou le Jutland méridional; mais le trône étant échu, en 1241, à Éric, son frère aîné, l'ambition divisa bientôt ces deux princes. Abel fit une étroite alliance avec Adolphe de Holstein, dont il avait épousé la fille nommée Mechtilde. Se voyant appuyé, il déclara la guerre à son frère, et soutint ses autres frères dans leur rébellion contre Éric. Ce monarque successivement vainqueur de tous ses rivaux, força Abel à demander la paix et à se reconnaître son vassal. Peu après, en 1250, les comtes de Holstein ayant refusé de restituer à la couronne la ville de Rendsborg, Éric marcha contre eux; comme il passait par le duché du Jutland méridional, Abel, qui avait formé le plus horrible dessein, l'invite à un repas près de Sleswick, comme pour resserrer les nœuds de l'amitié : au repas succèdent des jeux et des fêtes; les deux frères se mettent à jouer aux échecs, jeu favori des Scandinaves. Tout à coup Abel dit au roi, son frère : « Te souvient-il quand tu livrais au « pillage la ville de Sleswick? Te rappelles-tu avoir forcé « ma fille à se sauver nu-pieds au milieu des filles du « peuple? » Éric répondit : « Soyez content, mon cher « frère, j'ai, Dieu merci, de quoi lui payer ses souliers. « — Non, réplique Abel d'une voix de tonnerre, tu ne « seras plus dans le cas de le faire. » Éric est aussitôt chargé de fers et jeté dans un bateau, sur la rivière de Sley, où il est livré à un Danois nommé Gudmundson, autrefois exilé par ses ordres, qui le décapita, et jeta son corps dans la rivière. Pour voiler son crime, Abel témoigna en public la plus vive douleur. Cet artifice réussit, et tout le Danemark crut Abel innocent du meurtre de son frère, meurtre découvert par le corps déchiré du roi que les vagues avaient jeté sur le rivage. D'ailleurs, six nobles holstenois affirmèrent par serment qu'Abel n'était point coupable de la mort de son frère, occasionnée, sui-

vant ces faux témoins, par une chute accidentelle. Le malheureux Éric ne laissait pas d'enfants mâles, et les États de Danemark, pour ne point s'écarter de la coutume établie, élurent pour souverain, en 1250, le fratricide Abel. Ce prince obtint les suffrages de la nation, en accordant aux États plus de pouvoir qu'ils n'en avaient eu sous les règnes précédents; mais, ayant voulu maintenir une taxe extraordinaire, établie par son frère, les Frisons se révoltèrent; il marcha contre eux et les défit en 1252. Le lendemain de la bataille les rebelles revinrent à la charge, attaquèrent le roi dans son camp, mirent son armée en déroute et le tuèrent. Aussi fourbe qu'inhumain, Abel avait eu l'art de cacher sa cruauté sous une apparence d'humanité. Son frère Christophe Ier lui succéda.

ABEL (Clamor-Henri), musicien de chambre à la cour de Hanovre, naquit en Westphalie, vers le milieu du 17e siècle. Ses ouvrages ont été publiés sous le titre : *Erstlinge musikalischer Blumen, Allemanden, Couranten, Sarabanden,* etc.

ABEL (Gaspard), prédicateur à Westdorf, dans la principauté d'Halberstadt, né à Hindenburg, en 1676, mort à Westdorf, en 1763, fit ses études à l'université de Helmstædt, et fut successivement recteur à Osterburg et à Halberstadt. C'était un savant antiquaire : ses *Antiquités allemandes, saxonnes, hébraïques et grecques* en sont la preuve. Outre ces grands ouvrages, il a écrit : *Historia monarchiarum orbis antiqui* (Leipzig, 1715 in-8°), et plusieurs dissertations et traités particuliers. Il était aussi poëte; il a traduit en vers allemands les *Héroïdes d'Ovide* et les *Satires de Boileau.*

ABEL (Ch.-Fréd.), musicien célèbre et le plus habile joueur de *viola da gambu* de son temps, naquit à Cœthen en 1719, parcourut l'Allemagne, visita l'Angleterre et mourut à Londres, le 22 juin 1787. Abel a composé 27 œuvres diverses et a écrit quelques morceaux pour un opéra anglais.

ABEL (Clark), médecin et voyageur anglais, fut attaché à l'ambassade de lord Amherst que le gouvernement britannique envoya en 1816 à la Chine. En revenant de l'Inde ce bâtiment ayant, suivant l'usage, relâché à Sainte-Hélène, Abel fut présenté à Bonaparte qui, entre autres questions, lui demanda s'il avait fait beaucoup de découvertes qui pussent ajouter à nos connaissances en histoire naturelle. Le 17 août on fut de retour en Angleterre. Abel s'occupa de la publication de ses observations; ensuite, la compagnie des Indes l'ayant nommé chirurgien du gouvernement général de l'Inde, il passa plusieurs années à Calcutta. Il étudiait les productions naturelles du pays, et se disposait à parcourir les provinces supérieures de l'Indoustan baignées par le Gange, lorsqu'il mourut le 26 décembre 1826, dans un âge peu avancé. On a de lui : *Relation d'un voyage dans l'intérieur de la Chine et de la traversée pour y aller et en revenir dans les années* 1816, 1817, etc. *Mémoires sur le graphite de l'Himalaya.*

ABEL (Nicolas-Henri), Norwégien, quoique mort très-jeune, a pu se placer, dans sa trop courte carrière, au premier rang des géomètres. Il naquit le 25 août 1802, sur la côte occidentale de la Norwége, dans un village appelé Frindoë, dont son père était pasteur protestant. En 1803 sa famille ayant été transférée à Gierrestadt, Abel y resta jusqu'en 1815, époque à laquelle il entra à l'école cathédrale de Christiania. En 1820 il commença à publier, dans le *Magasin pour les sciences naturelles de Christiania,* des mémoires d'analyse. Il s'occupa ensuite des équations algébriques du cinquième degré, et il crut un instant en avoir trouvé la solution générale. Il quitta la Suède en 1825 avec plusieurs de ses camarades d'université, et arriva dans l'été de la même année à Berlin. Après un séjour de six mois, Abel quitta Berlin et se dirigea vers le midi de l'Europe. En quittant l'Italie, il se rendit à Paris, où il demeura dix mois. Il y rédigea, pour le Bulletin de M. de Férussac, un extrait de son Mémoire sur l'impossibilité de résoudre généralement les équations du cinquième degré, et demanda à présenter à l'Académie des sciences un mémoire sur une classe particulière de fonctions transcendantes. Personne ne devina le génie du jeune homme dont la mort, deux ans plus tard, devait retentir douloureusement dans toute l'Europe; et ce ne fut qu'après bien des sollicitations que M. Fourier se chargea de présenter le mémoire à l'Académie. Abel n'obtint aucun succès à Paris. De retour dans sa patrie après un voyage de vingt mois, il ne put avoir aucune place, aucun secours; et, dénué de toute ressource, il alla se réfugier auprès de sa pauvre mère, à Christiania, où il dut accepter pour vivre une place très-secondaire. Abel, après avoir langui encore plus de six mois dans le malheur, mourut le 6 avril 1829, aux mines de fer de Froland en Norwége, où il était allé pour visiter ses parents. Sa mort, et les circonstances déplorables qui l'avaient peut-être amenée, causèrent des regrets universels. L'Institut de France, par une décision sans exemple, ordonna que la moitié du grand prix de mathématiques, pour l'année 1830 serait donnée à la mère d'Abel; et cette mère infortunée dut ressentir davantage, par cet honneur, la perte qu'elle avait éprouvée.

ABELA (J. F.), commandeur de l'ordre de Malte, né dans cette île vers la fin du 16e siècle, n'est guère connu que comme auteur d'un ouvrage rare intitulé : *Malta illustrata, ovvero della descrizione,* etc. Malte, 1647, in-fol.; traduit en latin par Seiner, et inséré dans le tome 15 du *Thesaurus antiq. Siciliæ,* etc., de Grævius.

ABELE (Christophe comte de), seigneur de Hæking, président du Conseil aulique de l'empereur Léopold, l'un des juges des trois comtes hongrois, Serini, Frangipani, et Tarlenbach; il présida à leur exécution à Gratz le 1er décembre 1791.

ABELIN (Jean-Philippe), historien, né à Strasbourg, mort vers l'an 1646, est plus connu sous le nom de Jean-Louis Gottfried ou Gothofredus, qu'il a pris en tête de la plupart de ses ouvrages; il n'a publié sous son véritable nom que le 1er vol. du *Théâtre de l'Europe,* écrit en allemand, et quelques tomes du *Mercurius gallo-belgicus.* On citera de lui : *Description du royaume de Suède,* Francfort, 1632, in-fol., en allemand; la *Chronique historique,* ou *Description de l'histoire depuis le commencement du monde jusqu'en* 1619, ibid., 1633, in-fol., ibid.; enfin, *Historia antipodum,* ou *Description des Indes orientales,* ibid, 1633, in-fol., aussi en allemand. Ces ouvrages sont ornés de jolies fig. de Merian, qui les font encore rechercher des amateurs.

ABELL (Jean), célèbre chanteur anglais et joueur de luth, renvoyé par Charles II, comme catholique, passa sur le continent, dissipa follement l'argent qu'il y gagna, et voyagea son luth sur le dos. Arrivé à Varsovie, le roi de Pologne voulut l'entendre. Abell refusa d'abord; fut conduit au palais, placé dans un fauteuil, et guindé fort haut au milieu d'une grande salle. La cour parut dans une galerie. Des ours entrèrent, et Abell eut l'option de chanter ou de leur être livré. Il n'hésita pas, et de sa vie il n'avait si bien chanté. Après avoir erré plusieurs années, il revint en Angleterre, en 1701, y publia un recueil de chansons en plusieurs langues, et mourut dans l'obscurité, après avoir conservé sa voix jusqu'à une extrême vieillesse.

ABELLA, Napolitaine, née à Salerne dans le 15e siècle, célèbre par ses connaissances en médecine, a laissé un *Traité de la bile noire*.

ABELLI (Antoine), abbé de Livry, et prédicateur du roi, né à Paris en 1527, entra fort jeune dans l'ordre des frères prêcheurs. Ayant eu quelques différends avec ses supérieurs, il fut relégué à Troyes; mais il rentra bientôt en grâce et fut nommé vicaire général de sa congrégation. Il avait prêché avec tant de succès, dans plusieurs églises du royaume, que la reine Catherine de Médicis le choisit pour directeur de sa conscience. Après avoir été pourvu d'une abbaye, il paraissait réservé à l'épiscopat. La mort de son illustre pénitente, arrivée en 1589, lui en ferma le chemin. Les ouvrages qu'il a publiés sont : *la Manière de bien prier; Sermon sur les lamentations du saint prophète; Lettre du fr. Abelli à la reine Catherine de Médicis*. Abelli mourut vers 1594.

ABELLY (Louis), né à Paris en 1605, fut confesseur du cardinal Mazarin, qui le fit nommer évêque de Rhodez. Il se démit de son évêché 3 ans après sa nomination, pour se retirer dans la maison de St.-Lazare, où il mourut en 1691. Les auteurs contemporains font l'éloge de ses vertus; ses ouvrages, aujourd'hui oubliés, furent estimés de son temps. Les principaux sont : *Medulla theologica*, qui lui fit donner dans le *Lutrin* l'épithète de *moelleux* Abelly; des *Méditations*, intitulées *Couronne chrétienne*, et qui furent appelées une couronne de pavots.

ABEN-BITAR (Abdallah-Ben-Ahmed), ou correctement, *Al-Beithar*, le vétérinaire, célèbre botaniste et médecin arabe, né à Benana, village près de Malaga. Il voyagea longtemps pour se perfectionner dans la connaissance des plantes. Sa réputation était telle que, lorsqu'il alla en Égypte, il en fut, d'un concert unanime, nommé premier médecin. Mélek-Al-Kamil, prince de Damas, le combla de bienfaits, et le nomma intendant général de ses jardins. Il mourut dans cette ville, l'an 1248 de J. C. Aben-Bitar a laissé un monument précieux pour la botanique, sous le titre de *Recueil de médicaments simples*.

ABENCHAMOT, chef arabe dont les exploits contre les Portugais dans la Mauritanie firent l'admiration du 16e siècle.

ABEN-DANA, Juif espagnol, mort en 1685, a écrit un *Spicilegium* ou *Commentaire hébreu de passages choisis de la Bible*.

ABEN-GNEFIL, médecin arabe du 12e siècle, a laissé un *Traité sur les vertus des médicaments et des aliments*, imprimé à Venise, in-fol., 1581.

ABEN-HEZRA, rabbin, né à Tolède en 1119, étudia avec succès les sciences, apprit toutes les langues savantes, et fut un des plus célèbres commentateurs de la Bible. Indépendamment de nombreux ouvrages de théologie et de morale, il a laissé un *Traité de la sphère*, traduit en français en 1273. Aben-Hezra mourut en 1274, suivant l'opinion commune.

ABEN-MELEK, rabbin, a écrit en hébreu un *Commentaire sur la Bible*, imprimé in-fol. à Amsterdam, et traduit en latin, in-4° et in-8°, 1661.

ABEN-PAGEH, ou mieux **IBN-BADJEH**, philosophe arabe, né à Cordoue et mort à Fez, en 1138. Les savants arabes le placent au rang des premiers métaphysiciens et moralistes de leur nation. Il a écrit un *Commentaire sur Euclide*.

ABEN-RAGEL (Ali), astrologue arabe, né à Cordoue au 11e siècle, est auteur de deux ouvrages traduits en latin sous ces titres : *De Judiciis seu fatis stellarum*, Venise, 1485, et *De Revolutionibus nativitatum*, *ibid.*, 1524. Ces livres d'astrologie judiciaire sont fort estimés des mahométans.

ABENSPERG (Nicolas comte d'), héros célèbre dans les chroniques allemandes pour sa taille gigantesque, fut tué en 1487 par Christophe de Bavière, qui l'égalait en stature et en force.

ABEN-ZOHAR, médecin arabe, né en Andalousie au 15e siècle, était de la religion judaïque. On a traduit en latin ses *Traités du régime, de la cure des maladies, et des fièvres*, Venise, 1490. — Son fils, né à Cordoue, s'est acquis également de la réputation en médecine.

ABEN-ZOHAR, dont les noms sont : Abou-Merwan-Ben-Abdel-Melck-Ben-Zohr, fameux médecin arabe, natif de Penaflor, près de Séville, vécut au 12e siècle. Il était juif de religion, fils et petit-fils de médecin. Son père commença à l'instruire dans son art à l'âge de dix ans, et lui fit faire, bien jeune encore, serment de ne jamais employer de poisons. Ce serment, qui a tout lieu de nous étonner, montre à quel point les empoisonnements étaient multipliés chez les Arabes. Aben-Zohar guérit le frère d'Ali-Bentemin, tyran de Séville, que sa propre famille avait empoisonné; les parents irrités persécutèrent avec acharnement ce médecin, et le retinrent longtemps en prison. A la fin il entra au service de Yousouf-Ben-Tachefyn, prince de Maroc, qui venait de chasser les petits tyrans d'Espagne. Ce souverain généreux le combla d'honneurs et de richesses, et il mourut à son service l'an 1261-2 de J. C., à l'âge de 92 ans. Il est auteur d'un *Traité de la guérison des maladies* et de deux traités des *fièvres*, traduits en latin et imprimés à Venise en 1570.

ABEN-ZOHAR le jeune, fils du précédent et son disciple, né à Cordoue en 1142, et mort en 1216, fut aussi très-célèbre médecin, et en grande faveur auprès de l'émir Yousouf-Ben-Tachefyn. Léon, Africain, nous a conservé un trait de ce souverain, qui montre sa générosité, son esprit, et la bonté qu'il avait pour Aben-Zohar. Cet empereur, partant pour l'Afrique, mena avec lui ce médecin, qui était aussi un poëte élégant. Un jour il entra à l'improviste dans l'appartement de ce dernier, et, ne le trouvant pas, se mit à regarder les papiers qui étaient sur sa table; il y vit des vers où Aben-Zohar exprimait les regrets d'être séparé de sa famille. Le prince, sans rien dire à Aben-Zohar, envoya un ordre au gouverneur de Séville, de faire venir en toute hâte la famille du médecin à Maroc, où elle fut logée dans une belle maison,

richement meublée et dont il lui fit présent. Aben-Zohar envoyé dans cette maison sous prétexte d'y voir des malades, fut bien agréablement surpris de se trouver ainsi au milieu de sa famille, dont il se croyait si éloigné. Ce médecin a laissé des ouvrages estimés, dont aucun n'a été imprimé. Nous observerons que la famille des Zohar a produit plusieurs médecins célèbres, souvent confondus, et à chacun desquels Abou-Osaïba a consacré un article dans sa *Biographie des médecins.*

ABER ou **HABER**, Cinéen descendu d'Abab, allié de Moïse; sa femme Jaël tua Sisara en lui enfonçant un clou dans la tête.

ABERCROMBIE (JEAN), auteur écossais, mort en 1706 à Londres, où il avait une place dans les jardins royaux, a laissé, entre autres ouvrages, le *Calendrier du jardinier*, qui parut sous le nom de M. Mawe, jardinier du duc de Leeds; *Dictionnaire universel du jardinage et de la botanique; Vade-mecum du jardinier, etc.*

ABERCROMBIE (JOHN), fils d'un jardinier des environs d'Édimbourg, annonça de bonne heure un goût presque exclusif pour les études qui se rattachaient à la profession de son père, et non-seulement il acquit des connaissances étendues en botanique, mais montra un rare talent pour tirer un parti avantageux des divers terrains. Venu à Londres, et ayant eu occasion de déployer son habileté dans des jardins royaux, on l'exhorta à mettre ses idées sur le papier. Après avoir longtemps hésité, il fit imprimer, vers 1767, un manuscrit intitulé : *Que chacun soit son propre jardinier.* John Abercrombie mourut en 1806, à 80 ans.

ABERCROMBY (THOMAS), savant écossais, né en 1656 à Forfar, fut médecin du roi Jacques II, qui lui fit abjurer la religion protestante. Il est auteur d'un ouvrage intitulé : *Martial achievements of Scotland* (*Exploits militaires de l'Écosse*), en 2 vol. in-fol., et d'un *Traité sur l'Esprit,* presque oublié aujourd'hui. Il mourut en 1726, âgé de 70 ans.

ABERCROMBY (sir JOHN-ROBERT), lieutenant général anglais, né en 1774, embrassa de bonne heure la carrière des armes, et se trouvait, dès 1790, à la tête d'un corps de troupes anglaises destinées à combattre Tippoo-Saëb. Dans le mois de janvier 1791 il envahit les États de la reine de Cananore, alliée du sultan, et six mois après il s'établit sur quelques points du royaume de Mysore. Nommé gouverneur de Bombay le 20 octobre 1793, il passa ensuite au gouvernement de Madras, et il eut sous ses ordres toutes les troupes anglaises en deçà et au delà du Gange. Dans la même année, il s'empara des comptoirs que la Hollande possédait encore sur la côte du Malabar. Rappelé en Europe à cette époque, sans que l'on connaisse la cause de cette révocation, il cessa d'être employé, et devint membre du parlement. Il fit plusieurs voyages sur le continent, et se trouvait en 1817 à Marseille, où il mourut le 14 février. Ses obsèques s'y firent avec beaucoup de solennité, et on lui rendit tous les honneurs dus à son grade.

ABERCROMBY (sir RALPH), général anglais, d'une ancienne famille d'Écosse, entra de bonne heure au service, en qualité de cornette, dans les gardes du corps; il obtint en 1760 le grade de lieutenant, et fut successivement capitaine de cavalerie, lieutenant-colonel, major général et commandant du 7e régiment de dragons. Employé à l'armée anglaise, sur le continent, en 1793, il se distingua à l'attaque du camp de Famars, le 23 mai, et ensuite devant Dunkerque. Il se signala également dans l'affaire de Câteau-Cambresis; reprit le fort Saint-André, sur la Meuse, et dirigea une des principales attaques du siége de Valenciennes. Abercromby commanda l'avant-garde de l'armée anglaise pendant la campagne de 1794; et le duc d'York eut souvent occasion de rendre le compte le plus honorable de sa conduite. Blessé à Nimègue, au commencement de l'hiver de 1796, il dirigea néanmoins la retraite des troupes anglaises, et fut nommé l'année suivante, commandant en chef des troupes des Indes orientales. Il s'embarqua à Portsmouth au mois de février, et s'empara de quelques établissements français et hollandais. A son retour en Europe, en 1797, il fut fait chevalier de l'ordre du Bain, et gouverneur de l'île de Wight; peu de temps après, on l'éleva au grade de lieutenant général. En 1798, on lui donna le commandement de l'armée anglaise en Irlande, où il montra de l'habileté et de la modération; mais l'insubordination des troupes, les agitations des divers partis, et les contrariétés de l'administration, ne lui permirent pas de conserver longtemps ce commandement. Il repassa en Angleterre, et commanda en 1799, sous le duc d'York, l'expédition contre la Hollande. Abercromby adressa aux amis du stathoudérat une proclamation qui fit peu d'effet. Il commandait la gauche à la bataille du 17 septembre, perdue par le duc d'York à qui on reprocha de n'avoir point assez écouté les avis de ce général, dont le corps avait eu des succès et s'était emparé de Horn. L'armée anglo-russe fut défaite de nouveau, le 2 octobre suivant, et Abercromby eut deux chevaux tués sous lui dans cette journée. Ces mauvais succès ne lui firent rien perdre dans l'opinion publique, et n'empêchèrent pas qu'il ne fût regardé comme le meilleur officier de l'armée britannique. Il se retira quelque temps en Écosse, et fut bientôt désigné pour commander en chef l'expédition qui se préparait contre l'Égypte, occupée alors par une armée française. Abercromby entra dans la Méditerranée avec une flotte. Tout entier à ses grands desseins sur l'Égypte, il refusa de se rendre aux sollicitations du roi de Naples, qui le pressait de débarquer ses troupes dans ce royaume, où s'étendait le feu de l'insurrection. Il avait auparavant insulté Cadix, dont l'état de défense respectable l'obligea de renoncer à toute attaque sérieuse. Ce ne fut que le 1er mars 1801, que la flotte anglaise, qui avait quitté Rhodes en janvier, parut dans la rade d'Aboukir. Le 7, Abercromby ordonna le débarquement, et força les troupes françaises qui défendaient la côte, à se retirer. Il attaqua d'abord le fort d'Aboukir, dont il s'empara, et marcha ensuite sur Alexandrie, à la tête d'une armée de 16,000 hommes. Il s'avançait avec précaution, couvrant sa marche par des ouvrages et des lignes de défense. Le 21 mars il fut attaqué dans ses retranchements par l'armée française, sous les ordres du général Menou. Malgré leur bravoure, les Français furent repoussés sur tous les points. Les troupes revinrent cependant à la charge, et la cavalerie pénétra même jusqu'à la seconde ligne de l'infanterie anglaise et de la réserve. Abercromby, qui s'y trouvait avec son état-major, fit des prodiges de

valeur, et fut blessé mortellement. Il eut assez de sang-froid et de courage pour cacher sa blessure jusqu'au moment où le sort de la bataille fut décidé. Le général Hutchinson prit alors le commandement, et fit poursuivre les Français, qui abandonnèrent successivement toutes leurs positions. Cette bataille entraîna pour eux la perte de l'Égypte, et confirma la haute opinion que les Anglais avaient de leur général. Il mourut 7 jours après, à bord d'un vaisseau qui le conduisait à Malte. Ses restes furent déposés dans cette île, à la suite d'une pompe funèbre à la fois simple et touchante. Abercromby avait été deux fois appelé à siéger au parlement comme député du comté de Kinross, en 1774 et en 1796; mais il est plus connu par ses services militaires que par ses travaux législatifs. Deux de ses frères étaient entrés comme lui dans la carrière des armes; l'un d'eux fut tué à la bataille de Bunker's-hill en Amérique.

ABERLI (Jean-Louis), graveur, né à Winterthur en 1725, mort à Berne en 1786. Ses *paysages suisses*, dessins coloriés, ont fait époque et créé un genre : on en a trente planches; les plus grandes et les plus belles représentent les vues de Cerlier, d'Iverdun, de Muri et de Vimmis.

ABERNETHY (Jean), théologien anglais, né à Colraine en Irlande en 1680, mort à Dublin en 1740; ses *sermons* ont été imprimés à Londres après sa mort; ils sont très-estimés.

ABERNETHY (John), anatomiste anglais, né en 1764 à Perth en Écosse, mort le 25 avril 1831, vint de bonne heure à Londres, où il se distinguait autant par son application aux études médicales que par la singularité de ses habitudes et de ses mœurs. Il eut l'avantage, en 1775, de recueillir les leçons du célèbre John Hunter. En 1780, il entra en qualité d'élève interne dans l'hôpital de Saint-Barthélemy à Londres, et peu de temps après il en devint le chirurgien en chef. Ses ouvrages ou ses *Mémoires* sur l'anatomie et la physiologie sont nombreux et au-dessous de sa réputation; mais les opérations hardies et heureuses qu'il concevait et exécutait avec une rare habileté, l'ont fait mettre au rang des plus célèbres chirurgiens modernes. Indolent, capricieux, il offrait dans son caractère un mélange inconcevable de philosophie et de puérilité, d'humanité et de rudesse. Sa vie a été une suite de saillies bizarres et d'actions honorables. Il professait avec une dignité et une éloquence qui laissait une profonde impression dans l'âme de ses auditeurs.

ABERTINELLI (Mariotto), peintre florentin, mort vers 1512, se fit une réputation par les excellents élèves qu'il forma.

ABEZAN ou **IBZAN**, 10ᵉ juge d'Israël, successeur de Jephté, gouverna 7 ans, et mourut à Bethléem.

ABGAR, roi des Arabes et souverain d'Édesse. Eusèbe dit que Abgar étant malade envoya consulter le Christ et lui demanda un miracle en sa faveur et qu'il en reçut une réponse favorable.

ABIA, **ABIAM** ou **ABIAS**, 2ᵉ roi de Juda, fils de Roboam, succéda à son père 958 ans avant J. C., et régna 3 ans; il fut presque toujours en guerre avec Jéroboam, sur lequel il remporta une grande victoire la seconde année de son règne. — Il y a eu plusieurs autres Abia : un fils de Samuel, un autre fils de Jéroboam, un 3ᵉ chef d'une des 24 classes des prêtres juifs, dont faisait partie Zacharie, père de saint Jean-Baptiste. — Un roi des Parthes se nommait aussi Abia.

ABIATHAR, grand prêtre des Juifs, fils et successeur d'Achimélech, fut persécuté par Saül à cause de son attachement pour David. Salomon le priva du sacerdoce vers l'an 1014 avant J. C., parce qu'il avait embrassé le parti d'Adonias.

ABIATHAR, petit-fils d'Héli, partagea avec Achitob la grande sacrificature.

ABICHT (J.-George), théologien et oriental., né en 1672, mort en 1740, ou selon quelques-uns le 5 juin 1749, professeur à Wittemberg, est auteur d'un grand nombre d'écrits philosophiques, philologiques et théologiques, et a travaillé aux *Acta eruditorum* de Leipzig.

ABIDENO est cité par Eusèbe comme auteur d'une *Histoire des Chaldéens et des Assyriens.*

ABIGAIL, femme de Nabal. David l'épousa après la mort de son premier mari, vers 1057 avant J. C.

ABILDGAARD (P.-Christ.), médecin et naturaliste danois, mort en 1808, fut l'un des fondateurs de l'École vétérinaire de Copenhague, ainsi que de la Société d'histoire naturelle de la même ville. Il a publié plusieurs ouvrages sur la médecine, la minéralogie et la zoologie.

ABILDGAARD (Nicol.), son frère, peintre d'histoire, mourut en 1806, à Copenhague, de chagrin d'avoir vu périr ses plus beaux ouvrages dans l'incendie du château.

ABIMÉLECH ou **ACHIMÉLECH**, roi de Gérare, fit enlever Sara, femme d'Abraham, quoiqu'elle fût âgée de 90 ans, et que ce patriarche, dans ses voyages, la fit passer pour sa sœur : ayant appris qu'elle était femme d'Abraham, il la lui rendit. La Bible rapporte le même fait d'un autre Abimélech, successeur du précédent, à l'égard de Rébecca, femme d'Isaac.

ABIMÉLECH, fils naturel de Gédéon, fit périr ses 70 frères, prit le titre de roi d'Israël à Sichem, vers 1236 avant J. C., et régna 3 ans.

ABINGTON (Henri), l'un des premiers chanteurs de son temps en Angleterre, fut organiste à l'église de Vals, puis à la chapelle royale de Londres. Mort vers 1520.

ABINGTON (Guill.), historien anglais, mort en 1659, a laissé une *Histoire d'Édouard,* roi d'Angleterre, et une tragédie intitulée *la Reine d'Aragon.*

ABINGTON (Thomas), né en 1560, dans le Surrey; historien et antiquaire; condamné à mort en 1605, sa peine fut commuée en exil par Jacques Iᵉʳ. Mort dans ses terres, le 8 octobre 1647.

ABINGTON (lord), le Mécène des musiciens anglais, vivait à Londres en 1789; ses *compositions* sur la flûte ont de la mélodie, mais elles manquent d'expression.

ABIOSI (J.-Bapt.), médecin et mathématicien, né dans le royaume de Naples vers la fin du 15ᵉ siècle, a écrit un *Dialogue sur l'Astrologie judiciaire,* avec une *Prédiction depuis le déluge jusqu'à l'an* 17 *de J. C.*, imprimé à Venise en 1464, et deux autres ouvrages sur l'astrologie et l'astronomie, imprimés également à Venise.

ABIRAM, fils aîné d'Hilel de Béthel, fut une victime de la malédiction prononcée par Josué contre celui qui relèverait les murs de Jéricho.

ABIRON, Juif séditieux, fut englouti avec Coré et

Dathan, pendant la traversée des Israélites dans le désert, pour s'être opposé à l'élévation d'Aaron au souverain pontificat.

ABISAG, jeune fille de Sunam, d'une extrême beauté, que David épousa dans sa vieillesse.

ABISAI, un des braves capitaines de David, fit périr de sa main 300 hommes, mit en fuite 18,000 Iduméens, et tua un géant philistin.

ABIU, fils d'Aaron, fut dévoré par le feu céleste dans le tabernacle, vers l'an 1490 avant J. C., parce qu'il avait mis du feu profane dans son encensoir.

ABLAINCOURT. *Voyez* **BRUHIER**.

ABLANCOURT (Nicolas PERROT d'), de l'Académie française, naquit à Châlons-sur-Marne, en 1606; doué d'un esprit vif, pénétrant, d'un jugement sain, il a donné un grand nombre de traductions écrites d'un style correct et facile, mais regardées, même de son temps, comme peu fidèles. Les plus connues sont: *Minutius Félix; Quatre oraisons de Cicéron; Tacite; Lucien; La Retraite des dix mille* de Xénophon; *Arrien, les Guerres d'Alexandre; Thucydide; les Commentaires de César; l'Histoire grecque de Xénophon; les Apophthegmes des anciens; les Stratagèmes de Frontin; l'Histoire d'Afrique* de Marmol, ouvrage curieux. Ce traducteur infatigable mourut en 1664.

ABLAVIUS, préfet du prétoire, et favori de Constantin le Grand, de 326 à 337. Après la mort de Constantin, Constance, son fils, le destitua et le fit périr.

ABLE ou **ABEL**, théologien et chapelain de la cour de Henri VIII, fut, en 1540, condamné par ordre de ce prince à être étranglé, pour avoir décliné sa suprématie spirituelle. Il avait composé quelques écrits, qui se sont perdus.

ABLESSIMOF (Alexandre-Anissimovitsch), officier russe, mort à Moscou en 1784, est auteur de plusieurs pièces de théâtre, entre autres du *Meunier*, opéra-comique, représenté pour la 1re fois en 1779, et dont le succès n'est pas encore épuisé.

ABNER, général des armées de Saül, qui avait épousé sa fille, le servit avec une inébranlable fidélité. Après la mort de ce roi, il fit reconnaître Isboseth pour son successeur, et le maintint sept ans sur le trône: mais Isboseth lui ayant donné des sujets de mécontentement, il embrassa le parti de David, et fut assassiné peu après par Joab, jaloux de son crédit. David le pleura, et lui fit élever un tombeau magnifique.

ABNER, rabbin, médecin juif, reçut le baptême en 1295, et prit alors le nom d'Alphonse de Burgos, sa patrie. On a de lui un *Traité sur la peste*, en espagnol, Cordoue, 1551, in-4°.

ABONDIO (Alex.), peintre florentin de l'école de Michel-Ange, mort à Prague dans le 16e siècle, se fit une réputation par ses portraits en cire.

ABOS (Jerome), compositeur de l'école Napolitaine, maître de chapelle au conservatoire de la Pieta, vers 1760, est connu par ses compositions dramatiques et sacrées. Parmi les opéras on cite: *Tito Manlio; Artaserse; Adriano; Creso*, etc.

ABOS (Maximilien François et Gabriel d'), deux frères nés dans le Béarn, vers la fin du 17e siècle, résistèrent dans le port de Nio, avec deux bâtiments, à cinquante galères turques, et les dispersèrent en 1698. Maximilien survécut peu à cet exploit glorieux; Gabriel, jeté par la tempête sur les côtes de Tunis, fut fait prisonnier, et eut la tête tranchée en 1705.

ABOU-ABDALLAH. Il y a eu trois saints musulmans de ce nom, dont Jaffey a écrit les *Vies*.

ABOU-ALI, géomètre et poëte arabe, vivait en Égypte vers l'an 1135.

ABOU-ALI, surnommé Al-Aloavi, est auteur d'un *Traité de l'art poétique* dont il existe une copie à la bibliothèque du roi à Paris, n° 1145.

ABOU-ALI-AMER, saint musulman.

ABOU-ALI-ATTALI, auteur d'un ouvrage sur la grammaire arabe, intitulé *Bari*.

ABOU-ALI-AL-HAÇAN. *Voyez* **AL-HAÇAN**.

ABOU-ALI-BEN-SINA. *Voyez* **AVICENNE**.

ABOU-ASCHRAF, auteur d'une *Chronique des Abassides*.

ABOU-BASCHAR-MATTA, a traduit du grec en arabe le traité de *l'Interprétation*, et *la Poétique d'Aristote*.

ABOU-BEKR, beau-père et successeur de Mahomet, fut élu premier calife en 632, et l'emporta sur Ali et Omar, ses concurrents. Le triomphe de la nouvelle religion fut assuré par les victoires des lieutenants de ce calife en Arabie, en Syrie, etc., et par les soins qu'il prit de réunir les feuillets épars du Coran en un seul corps d'ouvrage. Il défit les troupes de l'empereur Héraclius en Palestine, mourut en 634 (an 13 de l'hégire), et fut enterré à Médine auprès de son gendre.

ABOU-BEKR, fils d'Abdallah, saint musulman dont Jaffey a écrit la *Vie*.

ABOU-BEKR, fils d'Ibrahim, recueillit les traditions musulmanes jusqu'à Mahomet, et mourut l'an 776 de l'hégire. — Abou-Bekr est encore le nom de quatre princes arabes ou persans qui occupent peu de place dans l'histoire.

ABOU-BEKR-AL-DAKAH, saint musulman, se trouve cité dans la *légende* de Jaffey.

ABOU-BEKR-BEN-AL-BEDR, médecin du sultan d'Égypte Melek-Al-Nasser, est auteur d'un *Traité d'hippiatrique* manuscrit, à la bibliothèque du roi à Paris, n° 940.

ABOU-DAOUD a traduit en arabe et commenté *Aristote*.

ABOU-DAOUD (Soliman-Al-Seghestani) est auteur d'un livre arabe de la pratique et des exercices de l'islamisme.

ABOU-DSCHAFAR (Mohammed, etc.), né en Perse en 784, mort à Bagdad en 870, a écrit une histoire ou *Chronique universelle*.

ABOU-DSCHAFAR (Achmed), médecin arabe, mort en 1080, est auteur du *Viatique des pèlerins*, traité de médecine en 7 livres, traduit en latin et en grec.

ABOU-DSCHAFAR-IBN-TOR'HAIL, auteur d'un *Traité philosophique* traduit par Pockocke (Édouard), Oxford, 1671, in-4°.

ABOU-GEHEL, nom d'un Arabe que Mahomet a, dans le Coran, signalé comme l'ennemi de l'islamisme.

ABOU-HAFEDH, auteur d'un livre en vers arabes, qui traite des points principaux de l'islamisme.

ABOU-HAFEDH, 12e prince des Mowahedites. (*Voy.* Mowahedin.)

ABOU-HAGELAH, auteur d'un livre intitulé *Succardan* (sucrier), qui traite de différentes matières, et d'un *Commentaire* sur ce même livre.

ABOU-HAMZAH-AL-BABELI, docteur célèbre chez les musulmans.

ABOU-HANYFAH, surnommé Al-Nooman, né en 699, est le chef des hanéfites, l'une des quatre sectes orthodoxes de l'islamisme. Il écrivit des *Commentaires sur le Coran*, très-estimés des musulmans, et mourut par le poison à Bagdad en 767.

ABOU-JUSSUF, disciple du précédent, et l'un des docteurs de l'islamisme, contribua à répandre la doctrine de son maître, sous la protection des califes Mehdy, Hady, et Haroun-al-Réchyd.

ABOU-MAASCHAR, par corruption **ALBOUMAZAR**, astronome arabe, mort en 885, est auteur d'un *Traité d'astrologie* et de plusieurs autres ouvrages dont on trouve le catalogue dans la *Bibliothèque arabo-hispanique* de Casiri.

ABOU-MANSOUR (Jahxa-ben-Âli), astronome arabe, né en 855 (241 de l'hégire), dirigea les observatoires de Bagdad et de Damas, et composa dans ses loisirs un *Recueil de vies des poëtes arabes*.

ABOU-MANSOUR-MAUHOUB, auteur de trois poëmes arabes qui portent le titre de *Lamiat*, parce que la lettre finale de chaque vers est un L que les Arabes prononcent *lam*.

ABOU-NOAVAS, poëte arabe dont on trouve plusieurs manuscrits dans les bibliothèques d'Europe. Il vécut à la cour du calife Haroun-al-Réchyd, et mourut en 740.

ABOU-OBEIDAH, compagnon de Mahomet, conquit la Syrie et la Palestine sous Omar, et mourut de la peste l'an 18 de l'hégire, 639 de J. C.

ABOU-OSAIBAH, médecin arabe du 13e siècle, auteur d'une *Histoire des médecins* depuis Esculape. Cette biographie importante se trouve à la bibliothèque royale à Paris et dans plusieurs autres bibliothèques de l'Europe. Abou-Osaibah a écrit aussi un *Traité de médecine*.

ABOU-RYHAN, astronome, astrologue et philosophe arabe, mort en 941, auteur d'une *Table astronomique*, d'une *Géographie*, d'un *Traité de chronologie* qui se trouve à la bibliothèque de l'Arsenal à Paris, et d'une *Introduction à l'astrologie judiciaire*.

ABOU-SAHAL, médecin arabe du 11e siècle, fut, dit-on, le maître du célèbre Avicenne. On a de lui un *Traité de médecine*, conservé à la bibliothèque royale à Paris, sous les nos 109 et 110.

ABOU-SAID-BEHADUR-KAN, sultan des Mogols, de la race de Gengis, mort l'an 1535 de J. C. Après lui, les Mogols ne reconnurent plus aucun monarque de la race de Gengis, mais se cantonnèrent dans chaque province de l'empire, qui fut ainsi démembré et ravagé par les guerres que ces petits souverains se firent entre eux.

ABOU-SAID-BEN-ABOUL-HOCEIN, auteur d'une version arabe du *Pentateuque*, qu'il entreprit pour remplacer celle du juif Saadias, reconnue inexacte.

ABOU-SAID-MIRZA, arrière-petit-fils de Tamerlan, fit valoir auprès du sultan Ouloug-Beyg ses prétentions à la souveraineté de quelques provinces de l'empire mogol, et se créa par ses victoires un État considérable; mais après sa mort arrivée en 1469, dans une embuscade que lui tendit Ussun-Cassan, sultan de l'Irac, cet État fut démembré par ses enfants.

ABOU-TEMAN-HABYB-BEN-AWS, surnommé le *prince des poëtes*, naquit en Syrie, l'an 787 de J. C. Comblé de bienfaits par les califes sous le règne desquels il vécut, il les célébra dans ses vers. Il a composé trois recueils de poésies, extraites des œuvres des meilleurs poëtes arabes avant et depuis Mahomet : les siennes en font partie. Schuttens et d'autres orientalistes en ont publié divers fragments.

ABOU-THAHER, chef des Carmathes, secte arabe qui s'éleva parmi les musulmans en l'an de J. C. 891, détrôna son frère l'an 913, pilla une partie de la Syrie et de l'Arabie, le temple de la Mecque, et se forma un État considérable aux dépens de l'empire des califes. On place sa mort vers l'an 957.

ABOU-THALEB-AL-HOCEINY, auteur de la traduction persane des *Institutes politiques et militaires* de Timour (Tamerlan), que Langlès a traduites en français, Paris, 1787, in-8o.

ABOU-THALEB-KAN (Mirza), voyageur et littérateur, naquit en 1751, à Lacknaw, dans l'Indostan. A 16 ans il se trouva chargé de soutenir sa famille. Fiancé à la fille d'un proche parent du nabab de Bengale, il fut nommé percepteur général des taxes; après des revers de fortune il s'embarqua pour l'Angleterre, parcourut l'Europe pendant quatre ans, retourna à Calcutta où il mourut en 1810. *Les Voyages de Mirza-Abou-Thaleb-Kan, en Asie, en Afrique et en Europe*, écrits par lui-même en persan, ont été traduits en anglais. Il a laissé un poëme de 1200 vers persans, contenant une description de l'empire britannique et un recueil d'odes consacrées à célébrer le vin, l'amour et les femmes.

ABOUL-ABBAS (Ahmed...) est auteur d'un livre où il traite de l'excellence et du privilége des esclaves noirs eunuques.

ABOUL-ABBAS-CASSAB, docteur musulman et supérieur d'un couvent de derviches, fut célèbre dans l'Orient par sa piété.

ABOUL-ABBAS-BEN-MARROUO, saint musulman compris dans la légende de Jaffey.

ABOUL-ABBAS-SAFFAH, premier calife de la dynastie des Abassides, né en 722 (104 de l'hégire), et mourut en 754.

ABOUL-ABBAS-SCHEHABELDIN, auteur d'une *Géographie* arabe, écrite en 1301 de J. C.

ABOUL-AHAB, oncle de Mahomet et l'un de ses persécuteurs. Il mourut subitement en lançant une grosse pierre contre son neveu, circonstance que les commentateurs du Coran ont fait passer pour un miracle.

ABOUL-AINA, docteur musulman, célèbre par son savoir et ses reparties spirituelles.

ABOUL-AITH-CANDI, iman et jurisconsulte renommé chez les musulmans, a composé un livre *des Préparations à la prière*, manuscrit de la bibliothèque royale de Paris, no 606.

ABOUL-CACEM-SCHALAF-BEN-ABBAS, plus connu sous le nom d'Abu ou d'Albucasis, médecin arabe, mort à Cordoue en 1107, auteur de divers ouvrages réunis sous le titre de *Méthode de pratique*, traduite en latin. On a plusieurs éditions de cette traduction.

ABOUL-DEM (Ibrahim-ben-Abdallah), auteur d'une *Histoire arabe,* et d'un traité *des Devoirs d'un bon juge.*

ABOUL-FARADY (Ali), auteur arabe, né à Ispahan en 897 de J. C. étudia la jurisprudence, la médecine, l'histoire et la poésie, à Bagdad, et se rendit célèbre par l'étendue de ses connaissances. On a de lui, sous le titre de *Kitab Aghani,* un recueil des anciens chants ou poésies arabes, dont une copie en 4 vol. in-folio, mais que l'on croit incomplète, a été rapportée d'Égypte par la commission des savants français en 1801, et déposée à la bibliothèque royale à Paris. Mort à Bagdad en 967.

ABOUL-FARADY (Grégoire), historien et médecin arabe du 13e siècle, né dans l'Asie Mineure en 1226, était de la secte des chrétiens jacobites, et mourut évêque d'Alep en 1286. Il a composé une *Chronique* ou *Histoire universelle depuis la création du monde,* ouvrage fort estimé des orientalistes, et dont Édouard Pockocke a donné la traduction latine sous le titre de *Specimen historiæ Arabum,* Oxford, 1650, in-4°. La nouvelle édition, 1805, in-4°, est augmentée d'extraits de l'histoire d'Aboul-Feda, par M. Silvestre de Sacy.

ABOUL-FAZEL, premier vizir et historiographe de l'empereur mogol Akbar, mourut assassiné en 1604. Il est auteur de l'ouvrage intitulé : *Akbar-nameh* (livre d'Akbar), qui renferme le précis historique des ancêtres de cet empereur, et l'histoire des événements de son règne.

ABOUL-FEDA, prince de Hamah, en Syrie, célèbre historien et géographe arabe, né à Damas en 1273, et mort à Hamah en 1331. On a de lui deux ouvrages remarquables : le 1er a pour titre : *Histoire abrégée du genre humain;* le 2e *Vraie Situation du pays.* Quelques parties de ces ouvrages ont été traduites en latin par divers savants, principalement en ce qui concerne la géographie. C'est du premier qu'ont été tirés *De Vitâ et rebus gestis Muhammedis, arab. et lat., curâ Joh. Gagnier,* Oxford, 1723, in-fol.; *Annales muslemici, operâ J. J. Reisckii,* Copenhague, 1789-94, 5 vol. in-4°; et du second, *Tabula Syriæ,* Leipsig, 1766, in-4°; *Descriptio Ægypti,* Goetting., 1776, in-8°; *Africa,* ibid, 1791, in-8°, etc.

ABOUL-GHAZY-BEHADER, prince de la famille de Gengis, et kan d'un pays de la Tatarie, appelé *Khawarizm,* naquit en 1606, et quelques années avant sa mort, arrivée en 1664, abdiqua la souveraineté pour se livrer à la composition d'une *histoire des Tatars,* qui fut traduite d'abord en russe, puis en allemand par des officiers suédois relégués en Sibérie après la bataille de Pultawa. Une traduction française, faite d'après cette dernière version, a été publiée à Leyde en 1726, 2 vol. in-12, par Bentinck, qui l'a enrichie de notes savantes.

ABOUL-HAÇAN-ALI, roi de Maroc, s'est rendu célèbre par son ambition, son courage et ses malheurs. Monté sur le trône en 1330 il sacrifie son frère Omar, rival dangereux, s'embarque pour l'Espagne, s'empare de Gibraltar, revient en Afrique, prend Tlemcen, après trois ans de siége. S'embarque de nouveau pour l'Espagne, remporte une victoire complète sur la flotte chrétienne, assiége sans succès Tarifa. Il retourne dans sa capitale, après avoir perdu ses bagages, ses trésors et ses femmes. Il s'occupe quelque temps à réparer les malheurs de sa défaite, à réorganiser son armée. Tourmenté par l'ambition il entre en campagne, s'empare du royaume de Tunis dont il est proclamé souverain; mais, ses exactions, sa tyrannie poussèrent à la révolte les tribus arabes qui le forcèrent bientôt à s'embarquer. Il fit naufrage, parvint à se sauver à la nage et arriva à Alger. Sur ces entrefaites il apprit que son fils, aidé par son beau-père, avait usurpé le trône de Fez. Aboul-Haçan rentre dans ses États, y rassemble des forces; et il était peut-être à la veille de recouvrer sa puissance lorsque la mort arrêta ses projets le 20 juin 1351 après un règne de 21 ans.

ABOUL-HAÇAN-KAN (Mirza), diplomate et voyageur persan, naquit à Chiraz vers 1774; gouverneur de Chouster en 1801, il fut exilé, par suite d'une conspiration. Alors il quitta la Perse, visita l'Arabie, accomplit le pèlerinage de la Mecque et de Médine, fut rappelé et chargé en 1808, d'une mission auprès de sir Harford, envoyé du gouvernement anglais. Aboul-Haçan fut nommé en janvier 1809 envoyé extraordinaire auprès du Grand Seigneur et du roi d'Angleterre. Après neuf mois de séjour à Londres il s'embarqua le 18 juillet 1810. En arrivant à Chiraz il apprit la mort de son fils unique. En 1815 Aboul-Haçan fut nommé ambassadeur extraordinaire près la cour de Russie; il fut reçu en audience particulière par l'empereur Alexandre le 1er janvier 1816. De retour en Perse il fut chargé d'une mission auprès de l'empereur d'Autriche. Reçu par M. de Metternich, le 5 février 1819, il fit son entrée solennelle et fut admis à l'audience de l'empereur. Il se rendit ensuite à Paris où il arriva le 6 mars. Il y visita les principaux établissements consacrés aux sciences, aux lettres, aux beaux-arts et à l'industrie; on le vit partout, aux spectacles, sur les promenades, à l'inauguration d'une loge maçonnique, à une dégradation militaire, aux repas et aux soirées de la cour. Il se rendit à Londres, revint à Paris et retourna à la cour de Téhéran en passant par Varsovie et Moscou. Il fut bientôt nommé ministre des affaires étrangères et mourut quelques années après.

ABOUL-HAÇAN (Ali), astronome arabe du 13e siècle, est auteur d'un traité d'astronomie intitulé : *des Commencements et des Ans.* La traduction française de cet ouvrage par M. Sédillot, lui a mérité d'être proposé par le jury pour un des prix décennaux en 1810.

ABOUL-MAHAÇAN, historien arabe, naquit dans le 15e siècle à Alep; il est principalement connu par une histoire de l'Égypte et du Caire, intitulée : *les Étoiles brillantes.* Dom Berthereau s'en est utilement servi dans son *Histoire des Croisades.*

ABOUL-MOSLEM-MEROVI, capitaine arabe, gouverneur du Khoraçan, fut massacré en 755 par l'ordre du calife Aboul-Abbas qui lui devait en grande partie son élévation.

ABOUL-MYAMEN (Mustapha), médecin arabe, mort en 1606, a eu quelque célébrité par un livre *sur la Physionomie.*

ABOUL-OBAID-AL-CACEM-BEN-SALLAM, auteur arabe du 9e siècle, a composé un traité *sur les Traditions populaires,* et un recueil de *Proverbes* ou d'*apologues arabes,* conservés à la bibliothèque de Leyde. C'est de ce dernier ouvrage que Scaliger a tiré les deux *Centuries de proverbes arabes,* publiées par Erpenius.

ABOUL-OLA, célèbre poëte arabe, né en Égypte

en 975, et mort en 1037, a composé, sur divers sujets, des *poésies* où il professe une doctrine et des mœurs fortement censurées par les musulmans.

ABOUL-VELYD-BEN-ZAIDOUN, poëte arabe, mort en 1070, fut vizir de Mohammed-ben-Asad, roi de Séville; il a composé de nombreux ouvrages, dont il ne reste qu'une lettre remarquable par les grâces du style, publiée par Reiske en arabe et en latin, Leipzig, 1756.

ABOVILLE (Julien d'), lieutenant général des armées du roi; mort en 1775, premier inspecteur général de l'artillerie. Il avait servi de 1704 à 1757 et commandé en chef l'artill. du maréchal de Saxe dans la guerre de 1741.

ABOVILLE (Fr.-Marie, comte d'), lieutenant général, pair de France, né en 1750, à Brest, entra au service dans l'artillerie à l'âge de 14 ans. Parvenu de grade en grade jusqu'à celui de colonel, il fit en cette qualité la guerre d'Amérique sous le général Rochambeau. Maréchal de camp en 1789, lieutenant général en 1792, il commanda l'artillerie des armées du Nord et des Ardennes, devint inspecteur général de cette arme en 1800, sénateur en 1802, et commanda en 1805 et 1809 les gardes nationales de plusieurs départements. Au premier retour du roi, en 1814, il fut placé sur la liste des pairs de France. Conservé dans cette dignité par Napoléon en 1815, il refusa; ce qui lui valut d'être maintenu au second retour du roi. Il mourut en 1817. On lui doit l'invention des *roues à voussoir* pour le service de l'artillerie.

ABOVILLE (Augustin-Gabriel, comte d'), fils aîné du précédent et, après lui, pair de France, naquit à la Fère le 20 mars 1773. Entré au service en 1789, avec le grade de sous-lieutenant d'artillerie à la suite, il devint lieutenant, puis capitaine en 1792, et fit, en cette qualité, les premières campagnes de la révolution dans les armées du Nord, de la Moselle et de Sambre et Meuse. Promu au grade de chef de bataillon le 13 mars 1800, il fut employé, en avril de la même année, à l'armée de réserve qui se formait à Dijon. Peu après la bataille de Marengo, il fut nommé directeur général des parcs d'artillerie de l'armée, et se distingua au siége de Vérone. En 1803, il fut envoyé en Zélande, et mit dans le plus bel état de défense l'île de Walcheren et la place de Flessingue. L'année suivante il obtint les titres de colonel et d'officier de la Légion d'honneur. Il fit succesivement les campagnes d'Allemagne et de Portugal, à la suite desquelles il reçut, en Westphalie, une dotation de quatre mille francs de rente et le grade de maréchal de camp. Il servit encore en Espagne avec beaucoup de distinction. Enfermé dans la place de Tuy, il s'y maintint contre des forces supérieures; il contribua beaucoup au gain de la sanglante bataille de Talavéra, où il commandait l'artillerie sous le maréchal Victor; assista au siége de Cadix, où il fut légèrement blessé; et s'empara du fort de Matagorda en 1810. Lors des désastres qui forcèrent les Français d'évacuer ce royaume, il eut la gloire de sauver, pendant la retraite, une soixantaine de pièces de canon qu'il dirigea sur Bayonne. Il avait été créé baron en 1812. A la première restauration, il alla jusqu'à Calais au-devant de Louis XVIII qui le nomma chevalier de Saint-Louis et commissaire près l'administration des poudres et salpêtres. En novembre 1817, il succéda à son père dans la dignité de pair et le titre de comte. Lorsqu'on discuta dans la chambre le projet de loi relatif à la fabrication des poudres, il combattit la disposition de cette loi qui supprimait les fouilles obligées, alléguant le long usage, les prérogatives de la couronne, le tort qui serait fait à une branche d'industrie indigène et aux familles qui y trouvaient leur subsistance; mais il ne put faire prévaloir son opinion. Le comte d'Aboville fut l'un des fondateurs de la société créée en 1819 pour l'amélioration des prisons; il faisait aussi partie du comité spécial et consultatif de l'artillerie. Il est mort à Paris le 15 août 1820; et son éloge, lu à la chambre des pairs par le comte Ruty, se trouve dans le *Moniteur* de cette année, page 1168. — Ce fut le frère de ce général (*Augustin-Marie*) qui, le 10 mars 1815, s'opposa à l'entrée de Lefebvre Desnouettes dans la place de la Fère dont il avait le commandement.

ABRAAMIUS (St.), évêque d'Arbelles, martyrisé sous Sapor l'an 348 de J. C.

ABRABANEL, **ABARBANEL** ou **AVRAVANEL** (Isaac), né à Lisbonne en 1437, fut conseiller d'Alphonse V, roi de Portugal, puis de Ferdinand le Catholique, roi d'Espagne, et mourut à Venise en 1508. Ses ouvrages qui le placent à un rang distingué parmi les rabbins, sont des *Commentaires sur l'Ancien Testament*, et un livre intitulé: *Les OEuvres de Dieu*, dans lequel il réfute Aristote sur la durée du monde. Il laissa trois fils: Juda, Joseph et Samuel; Juda, qu'on nommait ordinairement maître Léon, exerça la médecine à Gênes.

ABRACE, général en chef des armées d'Artaxerce.

ABRADATE, roi de Suze, se livra avec son armée à Cyrus, en reconnaissance de sa générosité envers son épouse; il fut tué peu après en combattant vaillamment; et Panthée, sa femme, se tua sur son cadavre, l'an 548 avant J. C.

ABRAHAH, roi d'Yémen et d'Éthiopie, dont l'expédition contre la Mecque a donné lieu à l'époque de l'éléphant, connue parmi les chronologistes arabes, et qui correspond à l'an 571 de l'ère vulgaire.

ABRAHAM ou **ABRAM**, patriarche, fils de Tharé, est considéré comme le père de la nation juive. Il naquit à Ur en Chaldée, l'an 1996 avant J. C., renonça à l'idolâtrie et quitta Ur pour s'établir, avec Sara son épouse, à Haran, où il perdit son père. Là, Dieu lui ordonna (1921) d'aller dans la terre de Chanaan (ou Palestine), qu'il promit de lui donner tout entière, et de le rendre père d'une grande nation. Il sortit de Chaldée avec toute sa famille, et vint, à l'âge de 75 ans, s'établir à Sichem: sa femme l'obligea à aller en Égypte, d'où il revint bientôt pour se fixer à Béthel; il fut obligé de se séparer de Loth son neveu, et se retira dans la vallée de Mambré. C'est alors que Dieu lui apparut de nouveau, fit alliance avec lui et tous ses descendants, et lui ordonna de se circoncire avec toute sa famille en signe de cette alliance. Abraham arrivé à l'âge de 100 ans, et craignant de n'avoir point d'enfants de Sara, qui était restée stérile jusqu'à l'âge de 90 ans, eut commerce avec Agar, une des esclaves de sa femme, et en eut un fils nommé Ismaïl (1910). Bientôt cependant des anges envoyés de Dieu lui promirent que Sara lui donnerait un fils dans l'année même; et en effet elle mit au monde Isaac (1896). Lorsque celui-ci eut atteint l'âge de 25 ans, Dieu, pour éprouver la foi d'Abraham, lui ordonna de le lui sacrifier.

Abraham allait obéir, quand un ange substitua un bélier à son fils. Après la mort de Sara, il épousa Céthura et quelques autres femmes, dont il eut plusieurs enfants. Il mourut à l'âge de 175 ans, l'an 1821 avant J. C.

ABRAHAM (St.), solitaire de Syrie, mourut à Constantinople, où Théodose le fit venir en 439.

ABRAHAM (St.), autre solitaire de Syrie, fonda, dit-on, un monastère en Auvergne, et mourut vers 472.

ABRAHAM ou **IBRAHIM**, d'Antioche, fonda au 9e siècle la secte des abrahamites, qui n'est qu'une branche de celle des paulianistes.

ABRAHAM (GÉRARD), capitaine flamand, tué en 1600, devant Bois-le-Duc, dans un combat singulier de 22 Français contre 22 Flamands.

ABRAHAM DE BOLMA, né à Lucques, au 16e siècle, est auteur d'une *Grammaire hébraïque*.

ABRAHAM DE Ste CLAIRE (ULRICH-MEGERLE), moine augustin, né en Souabe en 1642, se fit une réputation par le comique et l'originalité de ses sermons : les titres de ses écrits ne sont pas moins singuliers : *Fi du monde; Judas archicoquin : Attention, soldat!* Mort à Vienne en 1709.

ABRAHAM-BEN-CHIJA, astrologue juif du 11e siècle; il prédit la venue d'un messie pour l'an 1558, et laissa plusieurs ouvrages conservés à la bibliothèque du Vatican, entre autres un *Traité des naissances,* manuscrit, et *la Sphère du monde,* imprimée en 1545 et 1546 à Rome et à Bâle.

ABRAHAM-DJEDDAOUY, rabbin de Syrie qui vivait en 1650, a fait un commentaire sur un autre commentaire de la Bible, intitulé : *Jalkut.* — Un autre ABRAHAM, rabbin et médecin, a fait un *Traité des choses qui étaient dans le sanctuaire du temple,* Mantoue, 1612.

ABRAHAM-ECHELLENSIS, du nom d'Eckel, sa patrie, savant maronite, professa le syriaque et l'arabe à Rome, où il mourut en 1664. On a de lui : *Linguæ syriacæ sive chaldaicæ perbrevis institutio,* Rome, 1628, in-24; *S. Antonii magni Epistolæ viginti,* Paris, 1641, ibid, *Regulæ,* etc., 1646; *Semita sapientiæ,* Utrecht, 1709, traduit de l'arabe de Borhan-Eddyn; *De Proprietatibus ac virtutibus medicis animalium, plantarum,* etc., Paris, 1647, traduit de Soyouhy; *Apollonii Pergæi conic.* lib. V, VI et VII; *Paraphraste Abalphato Asphahanensi et Archimedis assumptorum libri, ex arab. lat. versi,* Florence, 1661, in-fol. Il a de plus fourni à la polyglotte de Lejay *le Livre de Ruth* en syriaque, arabe et latin, et le 2e livre des *Machabées* en arabe.

ABRAHAM-GALANTI, rabbin italien du 16e siècle est auteur d'un *Commentaire sur Jérémie,* Venise, 1611.

ABRAHAM-SCHALUM, rabbin espagnol, mort en 1595, est auteur de deux traités intitulés : *Habitation de la paix* et *Médecine de l'âme,* Venise, 1595, in-fol.

ABRAHAM-USQUE, Juif portugais, a traduit en communauté avec Tobie Athias, la Bible en espagnol, imprimée in-folio à Ferrare, 1555.

ABRAHAM-ZACHUT, rabbin polonais, est auteur du *Livre des Familles,* Cracovie, 1541 in-4o.

ABRAHAMSEN (ISAAC), né à Flessingue en 1665, mort en 1704, a laissé quelques écrits de piété, et une *Table chronologique de l'histoire ecclésiastique et civile, depuis la création,* imprimée plusieurs fois.

ABRAHAMSON (P.), jurisconsulte suédois, a publié en 1704 une édition du *Jus Christophorianum.*

ABRAM (NICOLAS), né à Xaronval, près de Charmes en Lorraine, en 1589, mort professeur de théologie à Pont-à-Mousson le 7 décembre 1655, a composé des *Commentaires* sur Virgile, dont Lallemant a publié un bon *abrégé,* Rouen, 1710, in-12, très-souvent réimprimé; sur les Oraisons de Cicéron, dont on a détaché les analyses, qui valent mieux que le commentaire; un ouvrage de théologie intitulé : *Pharus Veteris Testamenti, sive sacrarum questionum libri XV,* qu'il a dédié à Dieu, etc.

ABRAMS (MISS et MISTRISS), deux très-bonnes cantatrices anglaises, qui concoururent avec Mme Mara aux concerts donnés à Londres, en 1784 et 1785. Miss Abrams a publié trois chansonnettes; *Little Boy blue,* air à trois voix; *And must we part,* duo; *Crazi Jane,* dont l'air est devenu populaire.

ABRANCHÈS (ALVAREZ), Portugais, fut l'un des chefs de la révolution de 1640, qui porta au trône la maison de Bragance.

ABRANTÈS (DON JOSÉ DE SA ALMEIDA E MENEZES marquis D'), fils aîné du marquis don Pedro et issu d'une des familles les plus illustres du Portugal, naquit à Lisbonne en 1782, et entra de bonne heure dans la carrière des armes. En 1807, lors du départ de la cour pour le Brésil, il resta en Portugal. Le prince régent, en quittant son royaume, avait nommé pour le gouverner une régence dont le vieux marquis d'Abrantès, père de celui-ci, était président. Mais cette régence fut bientôt dissoute par Junot, lorsque ce général prit possession du pays au nom de l'empereur des Français. On ne peut plus douter aujourd'hui que, fier de la faveur de Napoléon et du titre de duc d'Abrantès que son maître lui avait conféré, Junot ne se soit aussi cru sérieusement destiné à porter une couronne et à fonder une dynastie. Ce fut évidemment dans cette vue qu'il flatta la noblesse portugaise, et que, par l'entremise du comte da Ega, ex-ambassadeur à Madrid, il fit prononcer la déchéance de la maison de Bragance dans une réunion à laquelle assistèrent les principaux *hidalgos* résidant à Lisbonne. Il fut même dressé, à cette occasion, un acte revêtu de nombreuses signatures, mais qui n'a jamais été publié. Junot décida ensuite les chefs de la noblesse à envoyer à Bayonne une députation pour complimenter Napoléon, obtenir de lui une réduction sur l'énorme contribution de cent millions imposée au Portugal par le décret de Milan, du 23 décembre 1807, et enfin lui demander un roi de son choix. Le jeune marquis d'Abrantès fut un des membres de cette députation; et il adressa de Bayonne à Lisbonne, le 27 avril 1808, une lettre qui fait assez connaître les vues et l'esprit de la députation. Cette lettre étant arrivée à Lisbonne, Junot convoqua une réunion de nobles, de magistrats, présidée par le comte da Ega qui rédigea une adresse à Napoléon, laquelle fut signée par tous les grands du royaume alors en Portugal, à l'exception du marquis das Minas, qui seul de la noblesse refusa sa signature. De Bayonne, le marquis d'Abrantès se rendit à Paris, où il fut retenu comme otage, ainsi que son père; et l'un et l'autre restèrent dans cette capitale jusqu'à la chute de Napoléon, en 1815. Pendant cette longue captivité le jeune marquis suivit les cours d'agriculture de Thouin,

et manifesta l'intention d'introduire de grandes améliorations dans l'exploitation de ses vastes domaines. De retour dans sa patrie, il parut s'occuper de ce soin, et fut nommé président d'une société d'agriculture. Promu au grade de colonel de cavalerie après l'arrivée de Jean VI, en 1821, il fit de vains efforts auprès de ce prince pour être élevé à la dignité de duc. Mécontent et fort opposé aux principes du gouvernement constitutionnel, il se lia intimement avec la reine Charlotte et l'infant dom Miguel dont il devint bientôt un des principaux confidents. Lorsque l'infant, dans les derniers jours de mai 1823, quitta Lisbonne pour aller se mettre à la tête des troupes qui devaient renverser la constitution, le marquis d'Abrantès fut un de ceux qui l'accompagnèrent; et on le vit, lors de la rentrée de Jean VI dans la capitale (5 mai), ouvrir la marche à la tête d'une troupe de paysans de ses terres, armés de bâtons. A partir de cette époque, il voua une haine implacable au marquis de Loulé; et l'on croit qu'il ne fut point étranger au complot qui amena la mort de cet ami du roi. Dès lors le jeune d'Abrantès, que l'infant généralissime avait nommé son aide de camp, se montra un de ses plus zélés partisans, et prit une part très-active au mouvement du 30 avril 1824. Arrêté au moment où il cherchait à s'enfuir, le marquis d'Abrantès fut excepté du pardon accordé par le roi aux auteurs de la rébellion et aux complices de l'assassinat de Loulé. Exilé du royaume, il se rendit en Italie, d'où il revint en 1826, après la mort de Jean VI, et chercha à rentrer en Portugal en vertu de l'amnistie générale que don Pedro venait d'accorder pour tous les délits politiques. La régente et ses ministres lui ayant défendu de débarquer, il se rendit en Angleterre, où il est mort d'une attaque d'apoplexie vers la fin de 1826.

ABRANTÈS (DUC D'). *Voyez* **JUNOT**.

ABRENTIUS, préposé au gouvernement de Tarente par Annibal; il livra cette ville aux Romains.

ABRESCH (FRÉDÉRIC-LOUIS), savant helléniste, né à Hambourg le 29 décembre 1699, mort à Zwoll en 1782, fut recteur de plusieurs colléges en Hollande. Il a laissé un grand nombre d'écrits, dont les plus remarquables sont des *Remarques sur Eschyle*, et des *notes critiques sur les Lettres d'Aristenète*, dont il a publié une bonne édition, Zwoll, 1749, in-8°.

ABREU (ALEXIS), médecin portugais du 17e siècle, est l'auteur d'un traité des maladies les plus communes aux gens de cour, écrit en latin sous ce titre : *De septem Infirmitatibus*, Lisbonne, 1622.

ABREU (EMMANUEL), missionnaire espagnol, mort en 1736 au Tonquin, victime de son zèle pour la foi.

ABREU (D. J.-ANTOINE), publiciste espagnol, mort en 1775, est l'éditeur de la *Collection de tous les traités des souverains d'Espagne* avec les autres États de l'Europe, 12 vol. in-fol.

ABREU (JEAN-MANUEL DE), géomètre portugais, né en 1754, professeur de mathématiques à l'académie royale de marine et au collége des nobles, mort aux îles Açores en 1815.

ABREU (FÉL.-JOS.), auteur d'un *Traité juridico-politique concernant les prises*, Cadix, 1746, in-8°; traduit en français en 1758, in-12; réimprimé en 1802, avec des notes de M. Bonnemain.

ABRIAL (ANDRÉ-JOSEPH, comte), pair de France, né en 1750 à Annonay (Ardèche), mort à Paris le 13 novembre 1828, était avocat au parlement de cette ville à l'époque de la révolution, dont il embrassa les principes. Successeur de Hérault de Séchelles dans la place de commissaire du pouvoir exécutif près le tribunal de cassation, il la remplit jusqu'en 1799, fut alors envoyé par le Directoire pour organiser le gouvernement républicain à Naples, devint ministre de la justice après la révolution du 18 brumaire, et enfin sénateur en 1802. Six ans plus tard il eut la mission d'organiser sur de nouvelles bases les tribunaux dans la portion de l'Italie réunie à l'empire français, et d'y mettre le nouveau code en vigueur. Le comte Abrial avait été créé grand officier de la Légion d'honneur. Il fut compris par le roi dans l'organisation de la chambre des pairs en 1814.

ABRIANI (PAUL), religieux carme, né à Vicence, mort à Venise en 1699, à 92 ans, s'était fait une réputation comme prédicateur. Sur le retour de l'âge, il se fit séculariser, cultiva les lettres avec zèle, et publia plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue des traductions en vers italiens d'Horace et de Lucain.

ABRIL (PIERRE-SIMON), né en 1530, à Alcaraz, diocèse de Tolède; un des plus habiles grammairiens de son temps; professa 24 ans la philosophie à Sarragosse, et mourut à la fin du 16e siècle.

ABROCONE ou **ABROCOME**, fils de Darius et de Pratogune; fut tué par les Lacédémoniens, au passage des Thermopyles, la première année de la 55e olympiade, avant J. C. 480.

ABRON, Argien, empêcha par une confidence, Phédon roi d'Argos, de soumettre le Péloponèse. Il se retira à Corinthe, l'an du monde 3244.

ABRON, fils de Lycurgue, est l'un des dix orateurs du Traité de Plutarque.

ABROTA, femme de Nisus, roi de Mégare. Ce prince lui fit élever un tombeau magnifique, et régla qu'à l'avenir les Mégariennes porteraient des habillements de même forme et couleur que ceux d'Abrota dans la dern. année de sa vie.

ABROTELLA, femme de Tarente, citée par Jamblique comme un des soutiens de la secte de Pythagore.

ABRUPALIS, allié des Romains, chassé par Persée, roi de Macédoine.

ABRUZZO (BARTHÉLEMI), juriscons. sicilien, mort en 1665, a publié divers ouvrages de droit civil et canon.

ABRUZZO, architecte napolitain du 17e siècle, a orné sa patrie d'édifices publics et particuliers.

ABSALON, fils de David et de Maacha, assassina dans un festin son frère aîné Amnon, et se révolta contre son père. Ayant été défait dans la forêt d'Éphraïm, il fut arrêté dans sa fuite par les branches d'un arbre dans lesquelles s'embarrassèrent ses longs cheveux. Joab, général de David, l'ayant rencontré dans cet état, le perça d'un coup mortel, vers 1023 avant J. C.

ABSALON, né en Sélande, en 1128, archevêque de Lund en Danemark, le ministre et l'ami du roi Waldemar Ier, fut l'un des plus grands hommes de son siècle. Aux qualités du général et de l'administrateur, il joignait, disent les historiens danois, toutes les vertus civiles et religieuses. Il mourut en 1202. Sa vie a été publiée par divers auteurs, Éric Pontoppidan, Martin Pontan, Vandal, etc.

On a aussi son éloge par Jacobi, et un autre par Vogelius.

ABSALON, chanoine régulier de St.-Victor au 13 siècle, a laissé des sermons imprimés à Cologne en 1534.

ABSIMARE-TIBÈRE, empereur d'Orient. *Voyez* **TIBÈRE**.

ABSTÉMIUS (LAURENT), savant critique, mais plus connu comme fabuliste, vivait à la fin du 15e siècle. Son recueil a pour titre : *Hecatomythium*, c'est-à-dire 100 fables. Venise, 1495, in-4°, *editio princeps*. Il y en ajouta 100 autres : *Hecatomythium secundum*, ibid, 1499, in-4°. Ces deux recueils ont été réimprimés plusieurs fois, notamment à Francfort, 1520, in-16, figures, à la suite des fables d'Ésope, traduites en latin par divers auteurs, et depuis avec les anciens fabulistes Phèdre, Gabrias (Babrius), Avienus, etc.

ABSYRTE de Nicomédie, soldat de Constantin le Grand, il écrivit un traité d'*Hippiatrique*.

ABSYTUS, médecin, né à Péruse au 4e siècle, est un des premiers qui aient écrit sur l'art vétérinaire. Il ne reste de son traité que des fragments.

ABUBEKER. *Voyez* **ABOU-BEKR**.

ABUCARA (THÉOD.), évêque de Carie, assista au concile de Constantinople en 869. On a de lui plusieurs *Traités théologiques sur les juifs, les hérétiques*, publiés par le Père Gretier, Ingolstadt, 1606, in-4°. Son traité *sur l'Incarnation* fut imprimé à Paris, 1685, in-8°.

ABUCKAYA, chargé d'affaires du dey d'Alger à Paris en 1798, fut emprisonné au Temple l'année suivante, par représailles de la conduite de son gouvernement, et mourut en juillet de la même année.

ABUDIUS RUFO accusa Lentulus Getulicus, chef des légions romaines en Allemagne, d'avoir malversé, et fut lui-même proscrit et chassé de Rome.

ABUL-FARAGE. *Voyez* **ABOUL-FARADY** (GRÉGOIRE).

ABUL-FEDA. *Voyez* **ABOUL-FEDA**.

ABULGASI-BAYADUR. *Voyez* **ABOUL-GHAZY-BEHADER**.

ABULITES de la Suziane, qui livra Suze à Alexandre le Grand.

ABUNDANCE (JEAN D'), poëte français du 16e siècle, connu aussi sous le nom de maistre Tyburce, a composé un grand nombre de petits poëmes, ballades, rondeaux, chansons, mentionnés dans la *Bibliothèque* de du Verdier, et mourut vers 1550. Ce poëte est aussi l'auteur de quelques mystères restés manuscrits. Celui de *la Passion de J. C.*, Lyon, Benoît Rigaud, in-8°, est si rare, que l'on croit unique l'exemplaire de la bibliothèque du roi à Paris.

ABUNDIUS, pieux et savant évêque de Côme en Italie, fut légat du pape Léon au concile de Constantinople, en 450 de J. C., et mourut en 469.

ABU-THAHER. *Voyez* **ABOU-THAHER**.

ABYDÈNE, nom sous lequel est connu Polyphate, historien grec, né à Abydos, auteur d'une *histoire des Chaldéens et des Assyriens*, dont Eusèbe a conservé un fragment dans le 9e livre de sa *Préparation évangélique*. On le croit contemporain et disciple d'Aristote.

ABZAN, de la tribu de Juda, juge d'Israël après la mort de Jephté. Il eut trente fils et trente filles, tous mariés de son vivant.

ACACE, successeur de Basile en 458 sur le siége d'Antioche. Un horrible tremblement de terre eut lieu sous son pontificat ; il mourut vers l'an 459 de J. C.

ACACIUS d'Alexandrie, général sous l'empereur Adrien, fut pendu à un noyer pour s'être dit chrétien.

ACACIUS, surnommé le Borgne, évêque, disciple et successeur d'Eusèbe de Césarée, en 338, fut déposé au concile de Sardique. Il eut grande part au bannissement du pape Libère, et fit déposer St. Cyrille ; il mourut en 365.

ACACIUS ou **ACACE**, évêque de Bérée en Palestine, ami de St. Épiphane et de Flavien, persécuta St. Jean Chrysostôme. Il assista en 381 au concile de Constantinople, et mourut en 432, à l'âge de 110 ans.

ACACIUS ou **ACACE**, évêque d'Amide sur le Tigre, en 420, vendit les vases sacrés pour racheter 7,000 esclaves perses, qu'il renvoya dans leur pays. Le roi de Perse, touché de cette générosité, fit la paix avec Théodose le Jeune.

ACACIUS ou **ACACE**, patriarche de Constantinople en 471, porta l'empereur Zénon à rendre un édit favorable aux eutychéens. Ayant été condamné par le pape Félix comme hérétique, il persécuta les catholiques et refusa de reconnaître le pape. Mort en 488.

ACADÉMUS, Athénien, révéla à Castor et à Pollux le lieu où était cachée Hélène leur sœur, que Thésée avait enlevée. On croit que c'est du jardin d'Académus, où se rassemblèrent les platoniciens, que leur réunion prit le nom d'*Académie*. Selon d'autres, Académus est un surnom de Bacchus, qui veut dire Sauveur, et le nom d'académie fut donné au jardin parce qu'il était consacré à ce dieu.

ACAIRE (St.), évêque de Noyon et de Tournay, l'an 621 ; mort le 25 novembre 639.

ACAMAPIXTLI, premier roi des Astèques ou anciens Mexicains, régna 40 ans, et mourut en 1420, regretté de ses sujets, auxquels il avait donné de sages lois. Ce fut lui qui réunit les tribus éparses jusqu'alors, et fonda la ville de Tenochtitlan, devenue depuis Mexico.

ACAMAS, fils de Thésée et de Phèdre, fut député avec Diomède auprès des Troyens, pour leur redemander Hélène. Dans cette ambassade, il eut de Laodicée, fille de Priam, un fils nommé Manitus. Il alla au siége de Troie, et fut un de ceux qui s'enfermèrent dans le cheval de bois. A son retour à Athènes il donna son nom à la tribu acamantide.

ACANTHIUS (GEORGE), savant allemand, est auteur d'un poëme intitulé : *Philosophiæ platonicæ lib.* III, Bâle, 1554, in-8°.

ACARIE (MARGUERITE), religieuse carmélite, née à Paris en 1660, contribua à réformer son ordre et à le rendre plus austère. Sa *Vie* a été écrite et publiée à Paris par Tronçon de Chenevières, en 1690, in-8°.

AÇARQ (D'), des académies d'Arras, de la Rochelle et de la Crusca, né à Audruick, dans l'Artois, vers 1720, fut professeur à l'école royale militaire, et publia en 1760 et 1761 une *Grammaire française philosophique*, 2 vol. in-12. *Observations sur Racine*, etc. ; elles prêtent elles-mêmes à la censure, mais ne sont pourtant pas quelquefois sans justesse et sans profondeur ; *Discours de réception à l'académie de la Rochelle sur la balance philosophique*, 1763, in-8° ; *Portefeuille hebdomadaire*, 1770 ; *Plan d'éducation*, 1776 ; *Remarques sur la Gramm. française de Wailly*, 1787.

ACCA (St.), moine de l'ordre de St.-Benoît, évêque

d'Hexam dans le comté de Northumberland, embellit sa cathédrale, et favorisa les arts dans son diocèse. On a de lui un *Traité sur les souffrances des Saints*, et des lettres à ses amis. Après sa mort, en 740, il fut mis au rang des saints.

ACCA, célèbre courtisane sous le règne d'Ancus Martius, étant devenue subitement riche par son mariage avec Tartutius, fit le peuple romain héritier de ses biens. On institua par reconnaissance en son honneur des fêtes licencieuses sous le nom de la déesse Flore.

ACCA-LAURENTIA, femme de Faustulus, berger de Numitor, sauva et nourrit Romulus et Rémus. La licence de ses mœurs l'avait fait nommer *louve*, d'où vint la fable qui donne à Romulus une louve pour nourrice; on célébrait en son honneur des fêtes nommées *Laurentales*.

ACCARIAS DE SERIONE. *Voyez* **SERIONNE.**

ACCARISI (Albert), grammairien, né dans le duché de Ferrare au 16e siècle, a publié : *Vocabulaire, grammaire et orthographe de la langue vulgaire italienne*, in Cento, 1543, in-4°.

ACCARISI (Franç.), né dans le 16e siècle à Ancône, professa le droit civil à Sienne, ensuite à Pavie, et fut honoré du titre de conseiller par le duc de Parme, qui lui donna la première chaire de jurisprudence à Pise. Accarisi mourut en 1622, sans laisser aucun ouvrage; son éloquence et son érudition l'ont fait comparer à Cujas.

ACCARISI (Jacques), professeur de rhétorique à Mantoue, mourut évêque de Veste en 1654; il a laissé manuscrit un volume de *Discours*, un autre de *Lettres*, une traduction latine de l'*Histoire des troubles dans les Pays-Bas*, du cardinal Bentivoglio.

ACCEPTUS, prêtre de Fréjus en Provence, dans le 4e siècle, s'accusa faussement de plusieurs crimes pour ne pas être élu évêque. Son exemple ayant été imité, le concile assemblé à Valence en Dauphiné, en 374, ordonna que ceux qui s'accuseraient eux-mêmes de quelque crime, même à tort, seraient crus sur parole, et punis comme criminels.

ACCETTO (Réginald), dominicain de Massa, mort à Naples en 1590, a publié un *Trésor de la langue vulgaire*, Naples, 1572, in-4°.

ACCIAJO (Paris), sculpteur italien dont les principaux ouvrages sont le tabernacle du grand autel et les ornements de l'orgue de la cathédrale de Sarzane en Toscane.

ACCIAJUOLI (Nicolas), grand sénéchal de Naples, né en 1310. Sa famille était originaire de Brixia, et tirait son nom du commerce de l'acier qui était sa profession. Elle se divisa en plusieurs branches, dont une s'établit à Florence, où elle obtint un rang distingué sans quitter son commerce. L'éducation du prince Louis de Tarente lui fut confiée. Il fut nommé grand sénéchal par la reine Jeanne Ire lorsque le prince Louis l'eut épousée. Acciajuoli fut chargé de l'administration générale du royaume de Naples. Ministre fidèle et incorruptible il suivit la reine Jeanne lorsqu'elle fut forcée de quitter ses États et il contribua puissamment à l'y faire rentrer en 1355. Le grand sénéchal mourut en 1366, comblé d'honneurs et de richesses. Sa vie a été écrite par Matteo Palmieri, et imprimée au tome 13e de la *Collection des historiens d'Italie*, par Muratori.

ACCIAJUOLI (Reinier), Florentin, neveu du précédent, né dans le 14e siècle, acquit, en 1364, les seigneuries de Vostitza et de Corinthe, et se rendit successivement maître d'une grande partie de la Grèce méridionale. En mourant il partagea ses domaines entre les Vénitiens, son gendre, Th. Paléologue, et un fils naturel nommé Antoine.

ACCIAJUOLI (Ange), archevêque de Florence, sa patrie, et cardinal légat, mort en 1407, est auteur d'un ouvrage en faveur d'Urbain VI, écrit dans le but de faire cesser le schisme qui divisait l'Église.

ACCIAJUOLI (Donat), né à Florence en 1482, orateur, philosophe et mathématicien, remplit un grand nombre d'emplois publics, de commissariats, d'ambassades, et mourut pauvre en 1478. Les Florentins dotèrent ses deux filles, et donnèrent pour tuteurs à ses trois fils trois riches citoyens, et Laurent de Médicis lui-même. Ses ouvrages sont : *Expositio super libros ethicorum Aristotelis, in novam traductionem Argyropili. In Aristotelis libros VIII politicorum Commentarii.* Il a traduit en latin l'*Histoire* de Florence, de Léonard Arétin, et dans les *Vies de Plutarque*, celles d'Alcibiade et de Démétrius; et composé ou du moins publié la *Vie de Charlemagne* qui se trouve à la fin de l'ancienne traduction latine des *Vies de Plutarque*.

ACCIAJUOLI (Zanobio), dominicain, né à Florence en 1461, mort à Rome en 1519, était savant dans les langues anciennes. Nommé par Léon X bibliothécaire du Vatican, ce pontife le chargea de transporter de cette bibliothèque au château St. Ange les plus anciens manuscrits; il en rédigea la table qui a été publiée par Montfaucon dans la *Bibliotheca bibliothecarum*, I, 202; il a publié des traductions latines d'Eusèbe, d'Olympiodore et de Théodoret; il mit au jour les *épigrammes grecques* d'Ange Politien qui l'en avait prié au lit de mort.

ACCIAJUOLI (Pierre-Antoine), et Jacques, son fils, Florentins d'origine, nés à Ferrare dans le 16e siècle, ont composé des poésies latines qu'on ne connaît que par les éloges de quelques écrivains italiens.

ACCIAJUOLI (Philippe), poëte dramatique et compositeur, né à Rome en 1637, entra de bonne heure dans l'ordre des chevaliers de Malte. Il écrivit plusieurs pièces dont il composa lui-même la musique; la facilité prodigieuse dont il était doué lui suggéra aussi la pensée d'être en même temps le décorateur et le machiniste de ses opéras, et pour ces accessoires il devint bientôt l'un des plus habiles de son temps. L'académie des *Arcadi illustri* l'admit au nombre de ses membres, et il y figura sous le nom d'*Irenio Amasiano*. Il mourut à Rome le 3 février 1700. Les opéras dont Acciajuoli a fait les paroles et la musique sont : 1° *Il Gerillo, dramma burlesco per musica*, Modène, 1675, et Venise, 1682; 2° *La Damira placata*, Venise, 1680; 3° l'*Ulisse in Feacia*, Venise, 1681; 4° *Chi e causa del suo mal, pianga se stesso; poesia d'Ovidio e musica d'Orfeo*.

ACCIAJUOLI-SALVETTI (Madel.), dame de Florence, morte en 1610, a laissé quelques poésies et trois chants d'un poëme intitulé : *Davide perseguitato*, Florence, 1611, in-4°.

ACCIEN, dont le nom véritable est **BAGHY-SYAN**, émir ou prince d'Antioche, mentionné dans les histoires

des croisades, fut tué en 1098, après la prise d'Antioche. On apporta sa tête aux chefs de l'armée des croisés.

ACCIO-ZUCCO, poëte, né à Vérone dans le 15e siècle, a traduit en autant de sonnets italiens les *Fables d'Ésope,* chacune précédée d'une épigramme latine, et suivie d'un second sonnetrenfermant la moralité. La première édition de ce curieux ouvrage est de 1479, in-4°.

ACCIUS. *Voyez* **ACTIUS TULLUS.**

ACCIUS, ou plus exactement **ATTIUS** (Lucius), tragique latin, naquit l'an de Rome 584, 170 ans avant J. C. A l'exception de sa tragédie sur *l'expulsion des Tarquins,* il avait, comme Pacuvius, emprunté tous ses sujets du théâtre grec. Cicéron, qui le cite souvent, faisait cas surtout de son *Philoctète.* Indépendamment de ses tragédies, Attius avait rédigé en vers des *Annales historiques,* et célébré les exploits en Espagne du consul Décimus Brutus, qui fut son protecteur et son ami. On lui attribue aussi deux comédies : *le Mariage* et *le Marchand.* Ce poëte était tellement considéré à Rome, qu'un citoyen fut sévèrement réprimandé par le magistrat pour avoir irrévérencieusement prononcé son nom. Nous n'avons plus que les titres de ses pièces, et quelques vers épars dans différents ouvrages de Cicéron, et recueillis par Henri Estienne.

ACCIUS NEVIUS ou **ACTIUS NAVIUS**, l'un des augures romains du temps de Tarquin l'ancien.

ACCOLTI (Benoit), né à Arezzo en 1415, commença par professer le droit à Florence; ensuite, se livrant à l'étude de l'histoire, il composa : *de Bello à christianis contra barbaros gesto, pro Christi sepulchro et Judeâ recuperandis,* Venise, 1532, in-4°. Son second ouvrage : *de Præstantiâ virorum sui œvi,* parut à Parme en 1789. Nommé citoyen, puis chancelier de la république de Florence, il mourut en 1466.

ACCOLTI (François), frère du précédent, naquit à Arezzo en 1418, professa le droit à Bologne, puis à Ferrare, et mourut en 1483. Accolti réunissait à l'érudition d'un savant l'imagination d'un littérateur et d'un poëte; il a laissé plusieurs ouvrages de jurisprudence et de philologie, ainsi que des traductions des *homélies de St. Chrysostôme sur l'évangile de St. Jean;* Rome, 1470. Des *lettres de Phalaris,* S. D., in-8°, *editio princeps,* très-rare.

ACCOLTI (Bernard), fils de Benoît, et né à Arezzo, se fit, comme poëte, une réputation qui lui valut le surnom de l'*unico Aretino.* La postérité ne l'a point confirmée quant à l'élégance du style de Bernard, mais on reconnaît dans ses vers l'imagination et la verve d'un poëte. Ses *œuvres* ont été publiées à Florence et à Venise en 1515 et 1519, in-8°, et réimprimées plusieurs fois.

ACCOLTI (Pierre), frère du précédent, après avoir étudié et professé le droit, entra dans les ordres, fut nommé cardinal par le pape Jules II, et mourut à Rome en 1532, à 77 ans; il a laissé quelques ouvrages de droit peu importants. Il s'était marié étant encore laïque, et il eut deux fils et une fille. Le second de ses fils, Benoît, chef, en 1564, d'une conspiration des Florentins contre Pie IV, fut pris et pendu avec ses complices.

ACCOLTI (Benoit), neveu du précédent, connu sous le nom de cardinal de Ravenne, eut pour père un 3e fils de Benoît le jurisconsulte et l'historien; son oncle l'ayant fait avancer promptement dans l'Église, il fut nommé cardinal à 30 ans par le pape Clément VII. Il mourut en 1549, après avoir composé quelques ouvrages latins dont on n'a imprimé qu'une partie et des poésies insérées dans les *Carmin. illustr. poetar. italor.*

ACCOLTI (Léonard), petit-fils du précédent, n'est connu dans les lettres que pour avoir publié avec son frère Pierre, en 1623, l'ouvrage de Benoît, leur quatrisaïeul, intitulé : *de la Guerre des Chrétiens contre les Barbares,* avec les notes de Thomas Dempster.

ACCOLTI (Pierre), frère de Léonard, a laissé deux écrits en italien : un *Panégyrique de Cosme II, duc de Florence,* dans le tome III des *Prose fiorentine;* et un *Traité de Perspective,* Florence, 1625, in-fol.

ACCORAMBONI (Virginie), épouse de François Peretti, neveu de Sixte-Quint. Son mari ayant été assassiné, elle fut accusée de sa mort, et enfermée pendant quelques années au château St.-Ange. A sa sortie elle se remaria avec Paul Orsini, duc d'Arcenno, qui se retira sur le territoire vénitien où il mourut. Louis Orsini, un de ses parents, intenta un procès à la veuve, procès qu'il perdit et dont il se vengea en faisant assassiner Virginie en 1585. On a de cette dame des poésies dont un poëme intitulé *Lamento di Virginia N.*

ACCORAMBONI (Jérome), né dans le duché d'Urbin, enseigna la médecine à Padoue, et mourut en 1535, laissant des *Traités* en latin *sur la corruption, le catarrhe et le lait,* Venise, 1534-36, in-8°.

ACCORAMBONI (Félix), un des fils du précédent, fut à la fois poëte, médecin et philosophe. On a de lui des *Commentaires* sur Aristote, Galien et Théophraste; Rome, 1590, 1603, 4 vol. in-fol.

ACCORAMBONI (Fabio), autre fils de Jérôme, professa le droit à Padoue, et remplit divers emplois près de la cour de Rome, où il avait été appelé par le pape Paul III. Il a composé quelques ouvrages qui lui ont fait moins de réputation qu'il n'en acquit de son temps comme négociateur, publiciste et homme d'État. Il mourut à Rome en 1559.

ACCORAMBONI (Vittoria), dame de la même famille, a eu de la célébrité par sa beauté et ses malheurs. Adry a publié son *histoire,* 1800, in-4°, et 1807, in-12.

ACCORAMBONI (Auguste), compositeur, né à Rome en 1754. A l'âge de 28 ans il composa, pour le théâtre de Parme, un opéra intitulé : *Il Regno delle Amazoni,* qui eut beaucoup de succès; il donna en 1786 *Il Podesta di Tuffo antica.* Il s'adonna ensuite à la musique d'église. On ignore l'époque de sa mort.

ACCORDS (des). *Voyez* Tabourot.

ACCORSO (Marie-Ange), un des plus savants critiques du 16e siècle, natif d'Aquila, royaume de Naples, vécut longtemps à la cour de Charles-Quint, qui lui confia plusieurs missions en Allemagne, en Pologne et dans d'autres pays du Nord. Indépendamment de plusieurs opuscules de critique et de philologie, il a publié : *Observations sur Ausone, Solinus et Ovide,* Rome, 1524, in-fol.; une édition corrigée et augmentée d'*Ammien Marcellin,* Augsb., 1533, in-fol., une édition des *lettres de Cassiodore* et de son *Traité de l'âme,* ouvrage qu'il a purgé des fautes nombreuses qui s'étaient glissées dans

les éditions précédentes. Les curieux recherchent le Dialogue dans lequel il se moque fort plaisamment des écrivains qui de son temps affectaient de se servir des termes les plus surannés ; il est intitulé : *Osci et Volsci dialogus ludis romanis actus*. Quoique réimprimé plusieurs fois, 1531, in-8°, Rome, 1574, in-4°, Cologne, 1598, cet opuscule est rare.

ACCURSE ou **ACCORSO** (François), né à Florence en 1151, d'autres disent en 1182, professa la rhétorique à Bologne ; mais il abandonna les lettres pour revenir à l'étude du droit, et termina dans moins de sept ans l'immense collection connue sous le nom de *Grande Glose*. Toute la famille d'Accurse, hommes et femmes, se livrèrent à l'étude des lois. Fravenlobius raconte qu'une de ses filles excella dans ces études si étrangères à son sexe, et qu'elle donna des leçons publiques de droit romain à l'université de Bologne. Accurse mourut dans cette ville en 1229. La meilleure édition de sa *Grande Glose* est celle de Godefroi, imprimée à Lyon, 1589, 6 vol. in-fol.

ACCURSE (François), son fils aîné, professa également le droit à Bologne avec un grand succès. Édouard Ier l'attira en Angleterre, d'où il revint dans sa patrie, et mourut en 1321.

ACCURSE (Cervo), frère du précédent, suivit la même carrière. Ses *gloses* sont peu estimées.

ACCURSE ou **ACCORSO**, imprimeur de Milan au 15e siècle, a publié divers ouvrages latins dont le catalogue se trouve dans les *Annales* typographiques de Maittaire.

ACERATOS, prêtre de Delphes ; il resta seul dans cette ville avec soixante habitants lorsque Xercès y entra, l'an du monde 3544.

ACERBI (Henri), médecin milanais, né en 1785, se fit recevoir docteur en médecine à l'université de Pavie en 1810, remplit les fonctions de médecin assistant, puis de médecin suppléant au grand hôpital de Milan, et celles de professeur d'histoire naturelle aux lycées de Porte-Neuve et de St.-Alexandre, et sut trouver du temps pour toutes ces occupations, quoiqu'il vît augmenter tous les jours sa clientèle, et qu'il ne négligeât pas pour cela les travaux du cabinet. Il mourut en 1827 d'une phthisie pulmonaire. Il était un des collaborateurs de la *Bibliotheca italiana*, qui se publie à Milan, et a laissé plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue un traité intitulé : *Doctrine théorico-pratique de la fièvre pétéchiale*.

ACERBO (François), jésuite et poëte napolitain, né dans le 17e siècle, a publié un recueil de poésies sous ce titre : *Ægro corpori a musa solatium*, 1666, in-8°.

ACERNUS (Sébast.-Fab.), écrivain polonais, dont le vrai nom est Klonowicz, né en 1551, mort en 1608, est auteur d'un poëme latin intitulé : *Victoria deorum*, etc., sur l'éducation d'un véritable héros, 1600. Ce poëme dont l'auteur fut surnommé l'*Ovide sarmate*, est très-rare, parce que les exemplaires en furent brûlés.

ACÉRONIE, suivante d'Agrippine, mère de Néron, que l'on voulait faire périr ; elle se fit passer pour elle et fut tuée à sa place.

ACÉSAS ou **ACÉSÉUS**, Grec, né en Chypre, se rendit célèbre par son talent pour la broderie. Son fils, Hélion, partagea ses travaux et sa réputation. Athénée, qui a fait connaître ces deux artistes, rapporte qu'on voyait de son temps, dans plusieurs temples d'Athènes, des ouvrages où leurs noms étaient inscrits, entre autres le manteau de Minerve Poliade.

ACESIUS, évêque novatien, prétendit, au concile de Nicée, que l'on devait exclure de la pénitence ceux qui étaient tombés en faute après le baptême.

ACESTE, roi d'une partie de Sicile, secourut Priam dans la guerre de Troie, et donna l'hospitalité à Énée, quand ce prince s'arrêta en Sicile.

ACEVEDO (don Alonzo Mar.), jurisconsulte espagnol, mort jeune à Madrid, en 1771, a publié des ouvrages estimés, parmi lesquels on doit distinguer celui où il attaque l'affreux usage de la torture, imprimé en 1770.

ACEVEDO (Félix-Alvarez), un des principaux acteurs de la révolution d'Espagne en 1820, était avocat à Madrid, lorsqu'il renonça à cette profession pour entrer dans les gardes du corps du roi Charles IV. Il devint ensuite chef du 8e corps des volontaires de Léon en 1808, colonel l'année suivante, et se distingua dans les campagnes de 1808 à 1814 contre les Français. Mis en 1820, par le peuple de Galice, à la tête de l'insurrection de cette province, il fut tué dans une embuscade, après avoir défait un corps d'Espagnols du parti du roi Ferdinand.

ACHA (Maimoun-ben-Cais), poëte arabe du 6e siècle, est auteur d'un poëme dont M. Silvestre de Sacy a donné l'analyse dans le tome IV des *Notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque du roi*.

ACHAB, roi d'Israël, fils d'Amri, monta sur le trône l'an 918 avant J. C., et régna 22 ans. A l'instigation de sa femme Jésabel, il éleva un temple à Baal, persécuta cruellement les prophètes, et n'eut recours au vrai Dieu que lorsqu'il se vit assiégé dans Samarie par Adad, roi de Syrie. Il tailla plusieurs fois en pièces les armées de ce prince et le fit prisonnier lui-même, mais il le rétablit dans ses États. La guerre s'étant peu de temps après rallumée entre ces deux princes, Achab périt dans le combat, percé d'une flèche.

ACHAB, faux prophète du temps de la captivité de Babylone, fut mis à mort par l'ordre de Nabuchodonosor.

ACHÆMÈNES, chef d'une famille qui régna en Perse jusqu'à Darius Ier, ce qui a fait souvent donner aux Perses le nom d'Achéméniens.

ACHÆMÈNES, fils de Darius Ier, roi de Perse, commanda la flotte d'Égypte dans l'expédition contre la Grèce. Chargé depuis de soumettre les Égyptiens révoltés, il fut tué par Inarus, leur chef, 462 ans avant J. C.

ACHÆUS, poëte tragique grec antérieur à Euripide et postérieur à Sophocle, florissait vers la 74e olympiade. Des 30 ou 40 tragédies, ainsi que des autres ouvrages qu'il avait écrits, il ne reste que des *fragments* conservés par H. Grotius.

ACHÆUS, autre poëte tragique grec, né à Syracuse vers 420 avant J. C., avait composé dix tragédies, qui sont perdues.

ACHÆUS, parent et lieutenant d'Antiochus le Grand, se révolta contre ce prince et s'empara d'une partie de ses États. Après s'être soutenu cinq ans dans l'Asie Mineure, il fut vaincu et mis à mort l'an 223 avant J. C.

ACHAIE, roi d'Écosse en 788, repoussa les incursions des Anglais et des Irlandais, fit alliance avec Charlemagne, et mourut en 819.

ACHALEM, roi des Northumbres dans le 6e siècle, perdit son territoire et passa dans le pays de Galles où régnait son frère Arthaned. Ils sont tous les deux célèbres par une bataille livrée dans le comté de Cardigan, où, selon les chroniques anglaises, ils montaient le même cheval.

ACHAN, capitaine hébreu, lapidé par ordre de Josué, avec sa femme et ses enfants, pour avoir, lors de la prise de Jéricho, dérobé, contre la défense de Dieu, 200 sicles d'argent, un manteau d'écarlate et un lingot d'or.

ACHAINTRE (Nicolas-Louis), philologue et critique estimable, né en 1771 à Paris, se destina d'abord à l'état ecclésiastique; mais la révolution de 1789 dérangea ses projets. Atteint peu de temps après par la réquisition, il fit plusieurs campagnes à l'armée du Nord, et, ayant été fait prisonnier en 1795, fut conduit en Hongrie, d'où il ne revint qu'après une captivité de près de deux ans. De retour à Paris, il embrassa le rude métier d'instituteur; mais ses précoces infirmités l'ayant forcé d'y renoncer, il se fit éditeur, et publia successivement de belles éditions d'auteurs classiques grecs et latins, dont le succès ne put améliorer sa position. Aussi modeste que laborieux, il eut le bonheur de trouver accès près de Louis XVIII, et ce prince éclairé lui accorda sur sa cassette une modique pension qui lui fut continuée. Depuis quelque temps il vivait retiré à Évreux, lorsqu'il y mourut en 1836. Outre de bonnes éditions, entre autres d'*Horace* et de *Juvénal*, avec des notes, on lui doit la première traduction française de l'*Histoire de la guerre de Troie*, attribuée à Dictys de Crète; celle d'un ouvrage inédit de St. Jean-Damascène sur la musique, etc. Il est encore auteur de divers ouvrages pour les humanistes. Il a eu part à la *Collection des classiques latins* de Lemaire, etc.

ACHARD DE St-VICTOR, né en Normandie vers le commencement du 12e siècle, chanoine régulier de St-Augustin, fut le 2e abbé de St-Victor-lez-Paris. Henri II, roi d'Angleterre, le nomma au siége d'Avranches, et lui donna toujours des marques particulières d'estime. On a de lui: un *Traité sur l'abnégation de soi-même*, un autre *sur la division de l'âme et de l'esprit*, manuscrits de l'ancienne abbaye de St-Victor, dont la bibliothèque de Cambridge a des copies. Il mourut le 29 mars 1171.

ACHARD, théologien célèbre dans le 12e siècle, fut l'un des maîtres de St.-Bernard, qui le nomma directeur des novices du monastère de Clairvaux.

ACHARD (Antoine), né à Genève en 1696, mort en mai 1772, pasteur de l'Église française et de l'Académie de Berlin. Ce ministre, d'une constitution faible, et qui ne vécut pendant 20 ans que de laitage, avait au premier degré le talent de la déclamation, et prêcha souvent devant la famille royale de Prusse. Les mémoires de l'Académie de Berlin renferment les matériaux d'un ouvrage qu'il faisait sur la liberté de l'homme, en réponse aux objections de Spinosa, de Bayle et de Collins. Ses *Sermons* ont été imprimés après sa mort, Berlin, 1774, 2 vol. in-8°.

ACHARD (François), né à Genève en 1708, conseiller de justice de Berlin, mort en 1784, a publié dans les mémoires de l'académie de Berlin, des *Réflexions sur l'infini mathématique*, où il combat l'opinion de Fontenelle.

ACHARD (Claude-François), médecin, né à Marseille en 1753 et mort en 1809, fut secrétaire de l'Académie et bibliothécaire de cette ville. Il est auteur du *Dictionnaire de la Provence et du Comtat Venaissin*, 4 vol. in-4°, 1785-87. *Description historique, géographique et topographique de la Provence et du Comtat Venaissin*, in-4°, 1787; il n'a paru que le 1er vol. *Tableau de Marseille*, in-8°, ouvrage resté, comme le précédent, incomplet; *Bulletin des sociétés savantes de Marseille et des départements du midi*, 1802. *Cours élémentaire de Bibliographie*, ou *la Science du bibliothécaire*, Marseille, 1807, 3 vol. in-8°, compilation indigeste.

ACHARD (François-Charles), chimiste allemand, né à Berlin, le 28 avril 1753, mort le 20 avril 1821, et directeur depuis 1782 de la classe de physique de l'Académie des sciences de Berlin, se livra de bonne heure à l'étude de la physique et de la chimie. Il s'était déjà fait connaître par un assez grand nombre de travaux, sinon bien remarquables, du moins attestant un louable zèle pour les progrès de ces deux branches intéressantes du savoir humain, lorsqu'en 1800 il conçut l'idée d'appliquer en grand la découverte que Marcgraf avait faite autrefois sur la possibilité d'extraire un sucre cristallisable du suc concentré de plusieurs racines, et notamment de la betterave. Il reprit les expériences de son prédécesseur, et bientôt apprit au monde savant qu'il avait trouvé des procédés à l'aide desquels on pouvait parvenir à tirer, d'un poids donné de racines, une quantité de sucre assez considérable pour mériter de fixer l'attention des spéculateurs et la sollicitude des gouvernements européens. Toutes les gazettes retentirent de cette annonce; mais un rapport peu favorable de l'Institut de France vint bientôt refroidir l'enthousiasme, en établissant, d'après un certain nombre d'expériences, que l'extraction du sucre de betteraves n'offrirait aucun avantage réel. Cependant Achard ne se découragea point, et, fort de l'appui du gouvernement prussien, qui le secourut puissamment dans son entreprise, il établit une fabrique à Kunern, village de la Silésie, près de Breslau, où une propriété rurale lui avait été concédée dans cette vue. Ses produits ne purent d'abord soutenir la concurrence avec ceux des colonies; mais la proclamation du système continental ne tarda pas à lui assurer des avantages dont il sut profiter avec habileté, et cette fois du moins la prohibition, généralement si funeste au commerce, tourna au profit de la prospérité nationale. Les bénéfices importants qu'Achard en retirait fixèrent de nouveau l'attention des hommes éclairés et du gouvernement. Depuis lors la fabrication du sucre de betteraves acquit un grand développement, vainquit tous les obstacles, et triompha même des préjugés populaires, après qu'on eut été longtemps obligé de recourir au mensonge pour les ménager. Un moment on put croire que le rétablissement de la paix générale lui porterait un coup funeste, puisqu'il ruina la plupart des manufacturiers alors établis; mais des améliorations successivement apportées aux procédés d'extraction, et la construction de machines ingénieuses, n'ont pas tardé à lui faire prendre un nouvel essor, au point de compromettre l'existence des colonies dont la production du sucre de canne est la seule richesse. Les ouvrages d'Achard, écrits en langue allemande, sont: *Mémoires de physique et de chimie; Collection de mémoires sur la phy-*

sique et la chimie; Recherches sur les propriétés des alliages métalliques; Leçons de physique expérimentale; Instruction à l'usage des gens de la campagne, sur la manière la plus avantageuse de former des prairies artificielles; Courte et utile instruction sur les moyens de mettre les propriétés rurales à l'abri des désastres causés par les orages; Instruction sur la manière de préparer le sucre brut, le sirop et l'eau-de-vie de betteraves; Preuve de la possibilité d'extraire en grand le sucre de betteraves, et des avantages que j'ai retirés de ma fabrique; Comment doit être conduite la fabrication du sucre et de l'eau-de-vie de betteraves, pour ne pas nuire aux douanes royales; Instruction sur la culture des betteraves dont on peut extraire du sucre; De l'Influence de la fabrication du sucre de betteraves sur l'économie domestique et rurale.

ACHARDS (ÉLÉAZAR-FR. DE **LA BAUME** DES), évêque missionnaire, né à Avignon le 29 janvier 1679, prévôt de la cathédrale de cette ville, se signala lors de la peste de 1720, qui ravagea Marseille et la Provence, et fut pour cette raison nommé évêque d'Halicarnasse. Clément XII lui proposa d'aller, en qualité de vicaire apostolique, pacifier les différends qui s'étaient élevés entre les missionnaires de la Chine. Il partit en 1738. Après six mois de traversée et trois ans de courses et de travaux, il mourut à Cochin, le 2 avril 1741, martyr d'un zèle infatigable. L'abbé Fabre, provisiteur dans cette mission, en fit imprimer à Venise, en 1753, une *relation* curieuse, mais diffuse.

ACHARIUS (ÉRIC), botaniste et médecin suédois, naquit à Gefle le 18 octobre 1757. Son père, qui était contrôleur des douanes, lui fit faire ses premières études au collége de cette ville. Il fréquenta en 1773 les cours de l'université d'Upsal, où la médiocrité de sa fortune le mit dans la nécessité d'employer beaucoup de temps à donner des leçons particulières. Malgré cet obstacle, ses progrès furent rapides, et il ne tarda pas à devenir un des élèves les plus distingués de Linné. Il se mit en rapport avec Bergius, Martin et Wilcke; par la fréquentation de ces savants, il acquit des connaissances fort étendues en physique, en chimie, en minéralogie et en médecine. Il obtint le grade de docteur à Lund, en 1782, après avoir soutenu avec éclat une thèse intitulée : *Animadversiones physicæ et medicæ de tænia.* Trois ans après il fut nommé médecin à Landscrona. L'Académie l'admit en 1796 au nombre de ses membres, et en 1801 il reçut le titre de professeur de botanique. Il est auteur des ouvrages suivants : *Lichenographiæ suecicæ Prodromus;* une méthode en latin pour classer les lichens selon leurs genres, leurs espèces et leurs variétés; une *Lichénographie* universelle. Une attaque d'apoplexie, dont il fut frappé à l'âge de 62 ans, l'enleva le 14 août 1819.

ACHARY, docteur musulman, né l'an 260 ou 270 de l'hégire, et mort à Bagdad en 325, chef de la secte des achariens, dont les points fondamentaux sont la prédestination gratuite et absolue, et la prédestination physique.

ACHAZ, roi de Juda, fils et successeur de Joathan, vainquit d'abord Razin, roi de Syrie; mais ayant élevé des autels aux faux dieux, et leur ayant même sacrifié son fils, Dieu permit qu'il fût vaincu à son tour par Razin et par Phacée, roi d'Israël. Il eut recours à Téglath-Phalasar, roi d'Assyrie, auquel il donna tout l'or du temple de Jérusalem. Il mourut après un règne de 16 ans, l'an 726 avant J. C., et fut privé de la sépulture des rois.

ACHÉ (le comte D'), vice-amiral des armées navales de France, né en 1716, servait avec distinction, mais sans commander des forces considérables, jusqu'en 1757. A cette époque, il fut chargé de l'escadre que le gouvernement envoyait dans les mers de l'Inde. Ses revers dans cette partie du monde, lui ont donné une célébrité malheureuse. Presque tous les combats qu'il soutint eurent des résultats funestes; il perdit en peu de mois tous les établissements que la France possédait sur les côtes du Malabar et du Coromandel, et laissa détruire presque entièrement le commerce de la compagnie des Indes, qui, depuis longtemps, rivalisait de richesses et d'ambition avec la compagnie anglaise. Le comte d'Aché n'en fut pas moins élevé, à son retour, aux premiers grades de la marine, et vieillit dans les honneurs militaires, sans relever sa réputation par aucune action d'éclat. Il mourut vers la fin du 18e siècle.

ACHÉ (ROBERT-FRANÇOIS D'), ancien officier de la marine française, était de la même famille que l'amiral de ce nom. Il émigra au commencement de la révolution, et revint bientôt dans les départements de l'Ouest, pour y concourir aux efforts du parti royaliste. Après différentes expéditions, il fut condamné à mort par le tribunal spécial de Rouen en 1799, pour avoir pris part aux attaques de diligences. Il échappa à ce jugement et retourna en Angleterre, puis revint sur le continent; mais, dans la nuit du 9 au 10 septembre 1809, il fut rencontré sur le bord de la mer avec un de ses compagnons par une patrouille de gendarmes qui les sommèrent de dire qui ils étaient; question à laquelle ils répondirent par une décharge de pistolets. Le combat s'engagea au milieu d'une profonde obscurité; le compagnon d'Aché s'échappa; mais celui-ci, après la plus courageuse résistance, succomba dans une lutte inégale, et tomba frappé d'un coup de crosse de fusil qui le laissa sans vie.

ACHÉE, fils de Xuthus, roi de Thessalie, se retira dans la Laconie après avoir commis un homicide : de là vient le nom d'Achéens.

ACHÉE, fils d'Andromaque, fut un des plus puissants rois d'Asie, dans la 140me olympiade; assiégé dans la citadelle de Sardes par Antiochus et Attale, et trahi par un Crétois, nommé Bolis, il fut pris et mis à mort, 217 ans avant J. C. Les extrémités de ses membres et sa tête furent enveloppées dans une peau d'âne et son corps attaché à un gibet.

ACHELNOT, archevêque de Cantorbéry dans le 11e siècle, rapporta dans sa patrie un bras de St. Augustin; il mourut en 1038.

ACHEN (JEAN VON), peintre, né à Cologne, en 1556, d'une famille aisée. Dès sa plus tendre jeunesse il témoigna du goût pour la peinture, et, à l'âge de 11 ans, il fit un portrait qui fut trouvé très-ressemblant. Ses parents le laissèrent se livrer à ses dispositions. Après avoir étudié sous un peintre médiocre, il entra dans l'école de Georges, ou Jerrigh, habile peintre de portraits. Six années d'étude mûrirent les talents de von Achen. A 22 ans il fit le voyage d'Italie, et fut adressé à Venise à un peintre flamand, nommé Gaspard Reims. Cet homme

n'eut pas plutôt su que von Achen était Allemand, que, prévenu contre son talent, il l'envoya chez un Italien qui accueillait les artistes nécessiteux, parce qu'il trafiquait de leurs tableaux. Von Achen y fit quelques copies; mais ne pouvant oublier la réception que Reims lui avait faite, il peignit son propre portrait et le lui envoya. Celui-ci en fut si satisfait, qu'il adressa des excuses à von Achen, le logea chez lui, et conserva le portrait toute sa vie. De Venise, von Achen alla à Rome, où il peignit à l'huile, sur une plaque de plomb, une *Nativité*, pour l'église des Jésuites. L'empereur d'Allemagne ayant vu un portrait du célèbre sculpteur Jean de Bologne, peint par von Achen, désira que ce peintre vînt à sa cour: après quatre années d'hésitation, von Achen se rendit aux désirs du monarque, et alla le trouver à Prague, où il commença un tableau de *Vénus et Adonis;* mais il ne le finit point, et revint à Munich. Dans un second voyage à Prague, il orna les palais impériaux de ses ouvrages, et mourut dans cette ville en 1621.

ACHENCHÈRES, fils et successeur d'Orus, roi d'Égypte, mort l'an du monde 3573; il y eut après lui deux autres rois de ce nom.

ACHENWALL (Godef.), créateur de la statistique, né en 1719, à Elbing en Prusse, professa d'abord à Marbourg l'histoire, le droit de la nature et des gens, et la statistique, passa depuis à Gœttingue où il fut pourvu d'une chaire, et mourut le 1er mai 1772. Les plus remarquables des ouvrages qu'il a laissés sont: *les Éléments du droit naturel*, en latin, et *la Constitution des royaumes et États de l'Europe.*

ACHÉRY (dom J.-Luc d'), savant bénédictin de la congrégation de St-Maur, né en 1609, à St-Quentin, mort à Paris en 1685, joignait à une vaste érudition toutes les vertus de son état. Il a rendu d'importants services à la religion et aux lettres, par la publication des ouvrages suivants: *Veterum aliquot scriptorum spicilegium*, Paris 1653, 1677, 13 vol. in-4°, réimprimés en 1723, 3 vol. in-fol. L'*Épître* attribuée à St Barnabé, Paris, 1645, in-4°. Les *OEuvres de Lanfranc*, 1648, in-fol. *OEuvres de Guibert*, abbé de Nogent, 1651, in-fol. *Regular. solitarior.*, 1653 in-12. *Catalogue* des *Ouvrages ascétiques des Pères*, 1643 et 1671, in-4°. Il a eu aussi une très-grande part aux *Actes des Saints de l'ordre de St.-Benoît*, publiés par D. Mabillon.

ACHESEUS ou **AGESCUS-OCARAS** ou **METHUSUPHIS**, 21e roi des Thébains en Égypte, fils de Phioh ou d'Apaphus et frère de la reine Nitocris.

ACHIAB, neveu d'Hérode le Grand, lui sauva plusieurs fois la vie.

ACHILLAS, principal ministre et général des troupes de Ptolémée Denis, roi d'Égypte, s'empara de l'esprit de ce jeune prince, et chassa Cléopâtre sa sœur, l'an 42 avant J. C., pour gouverner sans opposition. Ayant été d'avis, après la bataille de Pharsale, de massacrer Pompée qui venait se réfugier en Égypte, il fut un des assassins de cet illustre proscrit, et envoya sa tête à César. Mais, lorsque César eut déféré la couronne à Cléopâtre, Achillas lui fit déclarer la guerre par Ptolémée, et l'assiégea dans Alexandrie. César battit les troupes d'Achillas, qui fut pris et mis à mort par ordre du vainq.

ACHILLE, fils de Thétis et de Pélée, roi de la Phthiotide, le plus grand des héros qui se signalèrent au siége de Troie. A sa naissance, dit la Fable, Thétis le plongea dans le Styx, ce qui le rendit invulnérable dans toutes les parties du corps, excepté au talon par où elle le tenait. Il fut élevé par le centaure Chiron, qui le nourrit de moelle de bêtes fauves. Lorsque les Grecs se préparaient au siége de Troie, Thétis, craignant qu'il n'y pérît, l'envoya, déguisé en femme, sous le nom de Pyrrha, à la cour de Lycomède, dans l'île de Scyros. Achille y épousa secrètement Déidamie, fille du roi, et en eut un fils nommé Pyrrhus. Ulysse découvrit le lieu de sa retraite, le força par une ruse habile à se trahir, et l'entraîna au siége de Troie. Achille ne tarda pas à se distinguer par les plus grands exploits; mais Agamemnon lui ayant ravi Briséis, jeune captive qu'il chérissait, le héros, irrité de cet affront, se retira dans sa tente, et ne voulut plus combattre jusqu'à la mort de son ami Patrocle: il reprit les armes pour le venger, tua Hector, et, dans sa fureur, le traîna trois fois autour des murs de Troie, attaché par les pieds à son char. Dans la 10e année de la guerre, Achille allait épouser Polyxène, fille de Priam, quand Pâris, l'ayant blessé d'un coup de flèche au talon, il mourut de cette blessure. On raconte sa mort de plusieurs autres manières, mais cette tradition est la plus reçue. Les Grecs déposèrent ses cendres au promontoire de Sigée. La colère d'Achille, après l'enlèvement de Briséis, est le sujet de l'Iliade.

ACHILLE, fils de Lyson, inventeur de l'ostracisme à Athènes.

ACHILLE TATIUS, écrivain grec d'Alexandrie, qui vivait vers la fin du 3e siècle, embrassa le christianisme, et devint évêque: il est auteur des *Amours de Clitophon et de Leucippe*, roman dont il existe plusieurs éditions; la plus jolie est celle de Leyde, avec les notes de Saumaise, 1646, in-12; et la meilleure, celle de Leipzig, 1776, in-8°, revue par Boden. Ce roman a été traduit en France, par Montenault d'Egly, Deux-Ponts, 1734, in-12. On lui attribue encore un Traité sur la sphère, grec et latin, dans l'*Uranologium* de Petau.

ACHILLES (Alexandre), noble prussien, mort à Stockholm en 1675, à 91 ans, a publié en allemand un *Traité* sur les causes des tremblements de terre et de l'agitation de la mer.

ACHILLÉUS (L. Elpidius), gouverneur d'Égypte, se révolta contre Dioclétien, et prit la pourpre dans sa province, l'an 287; après avoir régné 9 ans, il fut vaincu et mis à mort à Alexandrie.

ACHILLIN ou **ACILÈNE**, soldat de l'armée de Bélisaire; il repoussa seul à Rome l'assaut des Goths à la porte *Pinciana*, en 546.

ACHILLINI (Alex.), professeur de philosophie et de médecine à Bologne, sa patrie, où il mourut en 1512. On a un recueil de ses ouvrages, imprimé à Venise en 1545, in-folio.

ACHILLINI (Jean-Philothée), frère du précédent, né en 1466, à Bologne, et mort en 1538, est principalement connu par un poëme intitulé: *il Viridario*, Bologne, 1513, in-4°.

ACHILLINI (Claude), petit-fils d'Alexandre, médecin, jurisconsulte, théologien et poëte, né à Bologne

en 1574, mort en 1640, a composé des *Poésies* imprimées à Bologne en 1652, in-4°, et à Venise, en 1662, in-12.

ACHIMAAS, fils et successeur du grand prêtre Sadoc, vers l'an 1034 avant J. C. épousa une des filles de Salomon, et eut pour successeur, dans le pontificat, son fils Azarias.

ACHIMAS, roi d'Éthiopie, contemporain de Pharamond.

ACHIMÉLECH, grand prêtre des Juifs, fut tué par les ordres de Saül, l'an 1061 avant J. C., pour avoir favorisé David.

ACHINOAM de Jesraël, femme de David et mère d'Amnon, qu'Absalon son frère fit assassiner; prise par les Amalécites et délivrée par David l'an du monde 2980.

ACHIOR, chef des Ammonites, se joignit à Holopherne pour assiéger Béthulie. Comme il était cependant assez favorable aux Hébreux, Holopherne, pour le punir, le fit attacher à un arbre; mais les Juifs ayant fait lever le siége, le délivrèrent, et il embrassa leur religion.

ACHIS, roi de Geth, donna l'hospitalité à David, prit les armes en sa faveur, et remporta une victoire où périrent Saül et ses enfants.

ACHITOB, grand prêtre, fils de Phinée, fut père d'Achia et d'Achimélech.

ACHITOPHEL, conseiller de David et ensuite d'Absalon, se pendit de désespoir parce que ce dernier prince n'avait pas suivi ses conseils.

ACHMET ou **AHMET-BEN-SEIRIM**, auteur arabe du 9e siècle, a écrit un livre sur l'*interprétation des songes*, qu'on ne trouve plus en original, mais qui a été traduit en grec. Nicol. Rigault en a publié une version latine avec cette traduction grecque, à la suite de l'*Onéirocrit.* d'Artémidore, Paris, 1603, in-4°.

ACHMET, fils aîné du sultan Bajazet II, devait remplacer son père qui venait d'abdiquer le trône en sa faveur; mais son frère Sélim Ier s'empara du pouvoir, et après avoir fait massacrer Bajazet, il marcha contre Achmet qu'il vainquit et fit étrangler en 1512.

ACHMET Ier, 14e sultan des Ottomans, 3e fils de Mahomet III, monta sur le trône à 15 ans (1603 de J. C.): c'était la première fois que les rênes de l'empire tombaient en d'aussi jeunes mains. Loin d'imiter la cruauté de son père, Achmet se montra humain, en épargnant les jours de son frère Mustapha, qui devint depuis son successeur. Il choisit de bons ministres, et les conserva longtemps. Achmet porta le sceptre avec plus de modération et d'équité que de gloire. On dit qu'il avait un sérail de 3,000 femmes; le nombre de ses seuls fauconniers, dans tout son domaine, était de 40,000. Quoique Achmet fût d'une constitution robuste, il mourut en 1617, âgé seulement de 29 ans, après en avoir régné 14. Il laissa trois fils qui régnèrent l'un après l'autre, et dont les noms suffisent pour rappeler des destinées bien différentes. Otthman, Amurath IV et Ibrahim naquirent d'Achmet et de la fameuse sultane Kiosem.

ACHMET II, empereur des Turcs, fils du sultan Ibrahim, succéda à son frère Soliman III, et fut placé sur le trône par le 3e grand vizir du nom de Kiuperli, qui continua de gouverner l'empire. Achmet ne commença à régner qu'à l'âge de 46 ans, en 1691. Le principal événement de son règne, aussi court que malheureux, fut la bataille de Salankemen, gagnée par les Impériaux, sous les ordres du prince Louis de Bade; le grand vizir Kiuperli y périt avec 25,000 Turcs, et les vainqueurs s'emparèrent de toute l'artillerie et de la caisse militaire. Ce désastre fut suivi de troubles dans l'intérieur du sérail, de la famine, de la peste, de plusieurs incendies à Constantinople, et d'un violent tremblement de terre à Smyrne. De mauvais vizirs se succédèrent, et augmentèrent le désordre dans l'État; mais, aux yeux des musulmans, la catastrophe la plus désastreuse fut le pillage de la caravane de la Mecque, par les Arabes, dont les hordes, redoutant peu un gouvernement aussi faible, obligèrent Achmet à leur payer tribut. Dans le même temps, les Impériaux reprenaient Lippa et Waradin, en Hongrie; les Vénitiens battaient les Ottomans en Dalmatie, s'emparaient de l'île de Chio, et menaçaient la ville de Smyrne. Frappé de tant d'humiliations et de revers, Achmet II tomba malade de chagrin, et mourut le 27 janvier 1695, après un règne de 4 ans, laissant le trône à son neveu, Mustapha II.

ACHMET III, fils du sultan Mahomet IV, succéda à son frère Mustapha II, déposé par les janissaires révoltés, en 1703. Bien que cette sédition lui eût donné l'empire, il n'en fit pas moins périr les principaux chefs. Il amassa de grands trésors, altéra les monnaies, et augmenta les taxes publiques. C'est sous son règne que le célèbre Charles XII vint chercher un asile à Bender après la défaite de Pultawa. Achmet III fit la guerre contre les Russes, les Persans et les Vénitiens, auxquels il enleva la Morée, mais ses armes échouèrent contre les Impériaux, commandés par le prince Eugène. Bientôt après, la milice toujours séditieuse des janissaires lui fit éprouver le sort de son frère, en le déposant (1730), et en appelant au trône Mahomet V, son neveu. Détenu dans le vieux sérail de Constantinople, il y mourut en 1736, à l'âge de 74 ans.

ACHMET, dey d'Alger, monta sur le trône le 30 août 1805, à la suite d'une révolution sanglante, dans laquelle son prédécesseur Mustapha fut massacré. A la fois avare et féroce, il permit à sa milice le pillage des juifs, fit périr par les supplices un grand nombre de personnes, et, en moins de trois ans, combla la mesure de tous les crimes. Sa milice s'étant soulevée pour lui nommer un successeur, le 7 novembre 1808, Achmet voulut négocier, offrit le pillage des Maures, et demanda enfin qu'on le laissât partir pour le Levant; tout lui fut refusé; ses soldats forcèrent son palais, le tuèrent d'un coup de fusil, portèrent sa tête en triomphe dans toute la ville, et traînèrent son corps mutilé hors des portes.

ACHMET-EBN-ARABSCHA, Syrien de Damas, historien célèbre du 15e siècle.

ACHMET-EBN-ZUR-ALADIN, seigneur persan, né à Ispahan; écrivit dans le 17e siècle une réfutation du *Miroir de Vérité*, du père jésuite Jérôme Xavier.

ACHMET-GIÉDICK, grand vizir de Mahomet II, surnommé *Giédick*, c'est-à-dire le brèche-dent, prit Caffa aux Génois, soumit la Crimée, et fit une descente en Italie, à la tête d'une armée nombreuse. Il ravagea la Pouille, et ne poussa pas plus loin ses succès, parce que Mahomet, son maître, le rappela pour l'opposer, sur les frontières de la Perse, à Ussum-Cassan, qui menaçait les

provinces asiatiques. Achmet-Giédick resta grand vizir du successeur de Mahomet II. Il fut un des plus grands guerriers dont les annales ottomanes aient consacré le souvenir; mais il offre, de plus, un des plus beaux caractères qui puissent honorer une nation. Mahomet II faisait la guerre en Asie, il avait emmené avec lui Bajazet, son fils, encore très-jeune. Au moment de livrer une bataille, le sultan envoya le grand vizir examiner comment le sézada avait disposé le corps qu'il commandait. Le sévère Achmet ayant adressé des reproches assez vifs à l'héritier du trône, devant toute l'armée, Bajazet offensé le menaça de le punir quand il serait devenu son maître : « Que me feras-tu? reprit le vieux guerrier : je jure, par « l'âme de mon père, de ne jamais ceindre le cimeterre « pour ton service. » Bajazet, monté sur le trône, passa en revue l'armée ottomane. Le grand vizir Achmet parut à la tête des spahis; mais son cimeterre était attaché au pommeau de la selle : « La la, mon père, lui dit le nou« veau sultan, en s'approchant de lui, tu te souviens des « fautes de ma jeunesse? Reprends ton cimeterre, et frappe « mes ennemis avec ta valeur accoutumée. » Achmet ne put résister à tant de grandeur d'âme; il pardonna, et continua de vaincre pour Bajazet, comme il avait fait pour Mahomet II. Plus sensible à l'honneur ottoman que son maître lui-même, il osa blâmer hautement le traité honteux par lequel Bajazet II s'était soumis, en 1482, à traiter avec les chevaliers de Rhodes; offensé de sa hardiesse, et prévenu contre lui par les nombreux ennemis de sa faveur et de ses vertus, le sultan fit jeter Achmet-Giédick au fond d'une prison. A cette nouvelle, tous les janissaires coururent au sérail, jurant que la tête même de Bajazet répondrait de celle de leur vieux général, l'idole du peuple et de l'armée. Le sultan effrayé se vit forcé de relâcher sa victime. Achmet excusa son maître, apaisa la multitude, et rendit au sultan une sécurité qu'il n'espérait pas pour lui-même. En effet, Bajazet pardonna le crime, parce que les coupables étaient en trop grand nombre; mais il ne pardonna pas le bienfait. Le grand vizir, rentré en apparence dans toute la faveur de son injuste maître, fut attiré par lui hors de la capitale, et l'ayant suivi à Andrinople, le vertueux et brave Achmet-Giédick fut étranglé en secret par l'ordre de Bajazet II.

ACHMET-PACHA commandait l'armée ottomane devant Rhodes, en 1522, lorsque le grand maître de l'ordre de St.-Jean de Jérusalem, d'Aubusson, fut forcé de capituler après la plus héroïque résistance. Envoyé depuis en Égypte, Achmet voulut s'y rendre indépendant, traita même avec les chevaliers pour les faire rentrer dans la possession de Rhodes, mais il fut tué par le pacha Ibrahim, qui fit porter sa tête à Soliman Ier.

ACHMET-PACHA, grand vizir du même sultan, fut étranglé en 1554, par suite des intrigues de la fameuse Roxelane dont il avait contrarié les desseins dans la catastrophe du prince Mustapha.

ACHOLIUS, historien latin, renommé par son exactitude; il vécut sous le règne des empereurs Alexandre et Valérien, vers le milieu du 3e siècle de l'ère chrétienne, et mourut au temps d'Aurélien.

ACHOMATH. *Voyez* **ACOMAT.**

ACHQUI ou **ACHEQUI**, usurpateur de la royauté au Japon, après avoir fait périr le prince légitime Nobienanga, pour le punir d'avoir voulu se faire adorer comme un dieu; défait par un parti du fils de ce prince, il fut assassiné par des paysans.

ACHTER (Ulrich), naquit à Aichbach, en Bavière, le 10 mars 1777. Son père, qui était tailleur, lui fit apprendre la musique chez les bénédictins, où il fut reçu le 13 mai 1798. Il prit l'habit de cet ordre le 3 mai 1801, il mourut en octobre 1803. Il jouait bien du violon et se distingua dans la composition. On cite de lui une messe solennelle d'une beauté remarquable.

ACHTERI, auteur d'un dictionnaire des langues arabe et turque.

ACHUIN ou **MOHAMED BEN MOHAMMED**, interprète du Coran, mort l'an 1498 de J. C.

ACICHORIUS, capitaine gaulois, l'un des compagnons de Brennus, le suivit dans son expédition en Grèce, et succomba avec ce chef et toute l'armée après le pillage du temple de Delphes.

ACIDALIUS (Valens), né à Wistoch en 1567, critique distingué, a composé quelques *poésies* latines peu estimées. Après avoir étudié la médecine en Italie, il se fit recevoir docteur quoiqu'il n'eût pas l'intention de pratiquer. A son retour d'Italie, il embrassa la religion catholique et s'établit à Neiss, où il mourut en 1595, à 28 ans. Il a commenté Quinte-Curce, Velléius-Paterculus, Plaute, les Panégyristes latins, Tacite, et quelques autres auteurs, et laissé des notes sur Ausone et sur le dialogue *de Oratoribus* de Tacite, ou de Quintilien. Un *Recueil de ses lettres* a été publié par son frère, Hanau, 1611, in-8°.

ACILIUS AVIOLA, lieutenant dans les Gaules sous Tibère, l'an 19 de J. C. Il eut part à la défaite de Julius Florus et Julius Sacrovir, qui s'étaient révoltés dans les Gaules. Tombé en léthargie, il fut placé comme mort sur le bûcher, où l'ardeur du feu le réveilla, sans qu'on pût le secourir : il fut dévoré par les flammes.

ACILIUS (Caïus), soldat de Jules-César. Dans un combat naval près de Marseille, il renouvela l'action de Cynégire.

ACILIUS GLABRIO, consul l'an 91 de J. C., sous Domitien, qui le contraignit de descendre dans l'amphithéâtre pour y combattre un énorme lion qu'il étouffa dans ses bras. Tibère, jaloux de l'adresse et de la force qu'il avait déployées, le bannit et le fit mourir comme conspir.

ACILIUS GLABRIO (Marcius), de la famille plébéienne *Acilia*, et petit-fils de L. Acilius Glabrio; trois fois tribun du peuple à Rome, nommé consul l'an de Rome 563 (191 avant J. C.), avec Scipion Nasica, il battit Antiochus aux Thermopyles, et reçut les honneurs du triomphe. Il fit bâtir à Rome, sur la place *aux herbes*, le temple de la Piété, pour accomplir le vœu qu'il en avait fait à sa victoire. Son fils Acilius, étant duumvir, dédia ce temple et fit élever une statue équestre d'or pur, en mémoire de son père. Ce fut, dit-on, la première de ce métal qu'on ait vue en Italie.

ACINDYNUS (Septimius), consul de Rome avec Valerius Proculus, l'an 340.

ACINDYNUS (Grégoire), moine grec du 14e siècle, se déclara contre Grégoire de Polamas, et contre les moines du mont Athos.

ACKERMANN (Conrad), comédien, né au com-

mencement du 18e siècle, passe pour le créateur du théâtre allemand. Il prit, en 1765, la direction de celui de Hambourg, où Lessing a fait jouer un grand nombre de ses pièces, et mourut dans cette même ville en 1771. Il jouait les rôles comiques avec un talent remarquable.

ACKERMANN (J.-CHRIST.-GOTTLIEB), professeur de médecine à Altorf, en Franconie, né en 1756 à Zeulenrode (haute Saxe), étudia son art à Jena et à Gœttingue, acquit de la réputation autant par sa science théorique que par son habileté pratique, et mourut dans sa patrie en 1801. Parmi ses écrits, il faut distinguer : *Institutiones historiæ medicinæ* 1792, in-8°; *Manuel de médecine militaire* en allem., 1794-95, 2 vol. in-8°. Il a, dans la nouvelle édition de la Bibliothèque grecque de Fabricius, inséré les *Vies d'Hippocrate, de Galien, de Théophraste*, etc.,

ACKERMANN (DOROTHÉE), actrice et cantatrice du théâtre de Hambourg, naquit à Dantzick en 1752. Elle se retira du théâtre en 1778.

ACKERSDYCK (CORNEILLE D'), écrivain hollandais, auteur d'une logique imprimée à Utrecht, en 1666.

ACLISSI ou **ALITHI-AL-NAGEBI**, écrivain religieux de l'islamisme, mort en 550 de l'hégire, de J. C. 1155.

ACLOQUE (ANDRÉ-ARNOULT), brasseur du faubourg St.-Marcel, né à Paris, fut président de son district et chef de bataillon dans la garde nationale. Étant de garde au château des Tuileries le 20 juin 1792, il resta constamment auprès du roi qui courait les plus grands dangers, et, par son sang-froid et sa fermeté, contribua beaucoup à sauver le monarque. Après la mort de Louis XVI, il se retira dans les environs de Sens, et ne revint à Paris que lorsque les troubles furent apaisés; il y mourut en août 1802.

ACMÉ, confidente de Livie, femme d'Auguste, fut mise à mort pour avoir contrefait l'écriture de cette princesse. Catulle célèbre dans ses vers la beauté d'une autre Acmé, amante de Septimus.

ACOLUTH (ANDRÉ), orientaliste et professeur de théologie à Breslau en Silésie, mort en 1704. On a de lui quelques chapitres du Coran en langues arabe, persane, turque et latine, Berlin, 1701, in-folio; *Obadias, armenius et latinus*, Leipzig, 1680, in-4°. C'est le premier ouvrage imprimé en Allemagne avec des caractères arméniens.

ACOMAT (ÉTIENNE), fils de Chersech, souverain de Montevera dans l'Esclavonie. Sa fiancée lui ayant été enlevée par son père, il quitta son nom d'Étienne, se fit appeler Acomat et embrassa le mahométisme; aimé de Bajazet II, dont il épousa la fille, il devint, en Turquie, le protecteur des chrétiens; persuada son beau-père de faire la paix avec les Vénitiens, et obtint de lui un firman qui ouvrit toutes les bibliothèques de la Grèce au savant Jean Lascaris, envoyé dans ce pays par Laurent de Médicis. Il combattit pour Bajazet le jour où ce prince fut battu par son fils Sélim, l'an 1511 de J. C.

ACONCIO (JACQUES), philosophe, juriscons. et théologien, né dans le diocèse de Trente au 16e siècle, se retira en Angleterre, où il embrassa le luthéranisme, et mourut vers 1665. Ses principaux ouvrages sont : *de Stratagematibus Satanæ*, Bâle, 1565 et 1610, in-8°; traduit en français, Bâle, 1565, in-4° (édition estimée), Delft, 1611 et 1624, in-8°; Amsterdam, 1664, in-8°; *De Methodo sive recta investigandarum tradendarumque artium ac scientiarum libellus*, Bâle, 1558, in-8°, souvent réimprimé; *L'Art de fortifier les places*, italien et latin, Genève, 1585.

ACORIS, roi d'Égypte, régnait dans le 4e siècle avant J. C. Il fit la guerre à Artaxerce, roi de Perse, et mourut vers l'an 374 avant J.-C.

ACOSTA (EMMANUEL), jésuite portugais, naquit en 1541, à Lisbonne, d'une famille dont le véritable nom est Da Costa; mais il a été latinisé par l'usage. Après avoir professé quelque temps les humanités et la théologie dans différents colléges, il fut élu recteur de celui de Braga. Envoyé depuis dans la mission des îles Açores ou Tercères, il y signala son zèle pour la propagation de la foi catholique. Il mourut à Lisbonne le 25 février 1604. On a de lui en portugais : *L'Histoire des missions des jésuites en Orient, jusqu'à l'année* 1568.

ACOSTA (CHRISTOPHE), chirurgien portugais, né en Afrique au 16e siècle, a publié : la *Relation de ses voyages aux Indes orientales*; un *Traité des drogues et plantes médicinales des Indes orient.*, en espagnol, Burgos, 1578, traduit en italien et en français; plusieurs autres écrits peu connus sur la vie solitaire et religieuse, sur les femmes, sur l'amour divin et humain.

ACOSTA (JOSEPH D'), jésuite espagnol, né vers l'an 1539 à Medina del Campo, professa la théologie à Ocana, passa depuis dans les Indes, et fut nommé provincial de son ordre au Pérou. Après avoir rendu compte de sa mission au général des jésuites, à Rome, il revint en Espagne, et mourut recteur de Salamanque en 1600. On a de lui : *Histoire naturelle et morale des Indes* (en espagnol), très-estimée et traduite en latin par Jean Hug. de Linschot; en français par Robert Regnault; en italien, en flamand, en allemand, etc.; *De naturâ novi orbis*; traduit en espagnol par l'auteur, et refondu dans l'ouvrage précédent.; *De Promulgatione Evangelii apud barbaros*, Salamanque, 1588; Cologne, 1596, in-8°.; *De Christo revelato*, Rome, 1590, in-4°.; un *Recueil de sermons* en latin, Salamanque, 1596, in-4°.

ACOSTA (GABRIEL D'), professeur de théologie à Coimbre, mort en 1616, a laissé des *Commentaires* sur une partie de l'Ancien Testament.

ACOSTA (URIEL), noble portugais, né vers la fin du 16e siècle, à Oporto, acquit quelque célébrité par l'inconstance de ses opinions religieuses. Après avoir été successivement chrétien, matérialiste et juif, il finit par se donner la mort, en l'an 1647. On a de lui deux ouvrages intitulés : *Examen traditionum pharisaicarum ad legem scriptam*; et *Exemplar vitæ humanæ*.

ACOSTA (JEAN D'), né au Bengale en 1775, d'une famille originaire de Portugal, fit ses études à Paris et retourna dans l'Inde où il se livra en même temps à la littérature et au commerce. Il publia en 1807, à Calcutta un *projet d'assurances commerciales*, fort remarquable par la sagesse et la profondeur des vues. Lorsque les Anglais s'emparèrent des établissements français dans l'Inde, d'Acosta, qui habitait Chandernagor, ne fut pas traité avec une extrême rigueur, et il eut même occasion de rendre des services à quelques victimes des événements. Il publia en 1812, avec M. Morenas, un recueil périodi-

que intitulé *Magasin de Calcutta*. Il se transporta en 1816 à Calcutta, où il acquit les deux tiers de la propriété et de l'imprimerie du journal connu sous le nom de *Times de Calcutta*, dont il se trouva bientôt le seul rédacteur. Il est mort dans cette ville en 1820, à peine âgé de 45 ans. D'Acosta fut en correspondance avec Lanjuinais, Langlès et Thouin.

ACQUAVIVA (And.-Matt.), duc d'Atri, né en 1456, après avoir suivi la carrière des armes et servi les intérêts du roi de France Charles VIII, lors de son expédition en Italie, consacra le reste de sa vie à la culture des lettres, et mourut en 1528. Le seul ouvrage de lui qui soit connu est un *Commentaire* sur une traduct. lat. du traité de Plutarque de la vertu morale, Naples, 1526, in-fol.

ACQUAVIVA (Bélisaire), frère du précédent, resta attaché au parti du roi Ferdinand lors de la conquête de Naples par Charles VIII; mais il suivit l'exemple de son aîné quant à la culture des lettres, et profita de son propre crédit auprès du successeur de Ferdinand, pour faire rendre à ce même frère ses biens confisqués à la restauration. Il eut pour amis les principaux littérateurs de son temps, et laissa plusieurs *traités* sur différents sujets, réunis en un vol. in-fol., Naples, 1519. — D'autres membres de cette honorable famille ont également cultivé les lettres et surtout la poésie. Crescimbeni, dans son *Histoire de la poésie italienne vulgaire*, en cite deux avec éloge.

ACQUAVIVA (Claude), général des jésuites, de la famille des précédents, né en 1543, mort en 1615, gouverna sa compagnie avec une fermeté mêlée d'obstination. On a traduit en français son *décret* contre la doctrine d'attenter à la personne des rois. Nous citerons parmi ses ouvrages, l'ordonnance connue sous le nom de *Ratio studiorum*, qui fut supprimée par l'inquisition; *Industria ad curandos animæ morbos*, dont il a paru une traduction sous le titre de *Manuel des supérieurs ecclésiastiques et réguliers*.

ACRAGAS, célèbre ciseleur grec sur or et sur argent. Du temps de Pline, vers l'an 60 de J. C., on voyait à Rhodes dans le temple de Bacchus, des coupes sur lesquelles Acragas avait représenté des bacchantes et des centaures. On vantait beaucoup une chasse qu'il avait gravée.

ACRATE, affranchi de l'empereur Néron et l'instrument de ses crimes; il fut envoyé en Asie et dans l'Achaïe pour spolier les temples; les habitants de Pergame s'opposèrent à ses déprédations.

ACREL (Olaus), chirurgien et médecin, naquit en Suède, près de Stockholm, au commencement du dix-huitième siècle. Il étudia d'abord à Upsal, et se rendit ensuite à Stockholm pour s'y appliquer à la chirurgie sous des maîtres habiles. En 1741, il entreprit un voyage en Allemagne et en France, séjourna quelque temps à Gœttingue, à Strasbourg et à Paris, et servit pendant deux ans, dans les armées françaises, en qualité de chirurgien. En 1745, il retourna en Suède, et se fixa dans la capitale, où il fut pendant un demi-siècle l'oracle de la chirurgie et de la médecine. Il donna des idées nouvelles sur la manière d'établir des hôpitaux dans les camps et dans les armées, et publia en suédois plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : un *Traité sur les plaies récentes*, Stockh., 1745; des *Observations de chirurgie*, ibid., 1750; une *Dissertation sur l'opération de la cataracte*, ibid., 1766; un *Discours sur la réforme nécessaire dans les opérations chirurgicales*, ibid., 1767. Les talents et le zèle d'Acrel lui firent obtenir des places importantes et des distinctions flatteuses. Il fut nommé directeur général de tous les hôpitaux du royaume. On lui accorda des titres de noblesse. Créé d'abord chevalier de Wasa, il devint ensuite commandeur de cet ordre. L'université d'Upsal lui envoya le diplôme de docteur en médecine en 1764; il était membre de l'Académie des sciences de Stockholm depuis 1746, et associé étranger de l'Académie de chirurgie de Paris, depuis 1750. Parvenu à un âge très-avancé, il mourut en 1806.

ACRISIUS, l'un des fils d'Abas, roi d'Argos, à qui il succéda l'an du monde 2675. Danaé était sa fille unique. Il mourut l'an du monde 2722.

ACRON, roi des Céciniens, fut tué par Romulus dans la guerre qui suivit l'enlèvement des Sabines. Ses dépouilles furent consacrées à Jupiter sous le nom de dépouilles opimes.

ACRON, médecin d'Agrigente, guérit les Athéniens de la peste dans le 5ᵉ siècle avant Jésus-Christ, en allumant des feux devant la maison des pestiférés.

ACRON, ancien scoliaste d'Horace, vivait vers le 7ᵉ siècle. Son *Commentaire*, imprimé pour la 1ʳᵉ fois séparément, Milan, Ant. de Zaroth, 1477, grand in-4°, se retrouve dans plusieurs éditions du lyrique latin.

ACRONIUS (Jean), professeur de médecine et de mathématiques à Bâle, né à Acroum en Frise, et mort de la peste en 1564, était plus mathématicien que médecin, comme le prouvent les ouvrages qu'il a laissés : *Confectio astrolabii et annuli astronomici; De Sphera; De Motu terræ*, etc.

ACRONIUS (Ruardus), Frison de naissance, ministre évangélique à Schiedam, se distingua par son zèle dans la querelle avec les remontrants, qui dans ce siècle divisait la Hollande, et donna, en 1601, une explication du catéchisme de Heidelberg, sous le titre de : *Enarrationes catecheticæ*.

ACRONIUS (Jean), frère du précédent, pasteur de Harlem, mort en 1627 à l'âge de 62 ans, publia, l'année de sa mort, un *Traité sur le droit de patronage*.

ACROPOLITE (George), né à Constantinople en 1220, attaché à l'empereur grec Th. Lascaris, fut chargé de plusieurs missions importantes, et parvint au poste de grand logothète, qui répond à celui de premier ministre. Il assista au 2ᵉ concile de Lyon, en 1274, et de retour à Constantinople y mourut vers 1282. On a de lui une *Chronique* de l'empire grec, depuis la prise de Constantinople par les Latins jusqu'à l'an 1260, époque de la reprise de cette capitale par Michel Paléologue. Cette chronique, qui fait partie de l'Histoire byzantine, est surtout recommandable comme relation détaillée et exacte d'événements arrivés la plupart sous les yeux de l'auteur.

ACROPOLITE (Constantin), fils de George, lui succéda dans la charge de grand logothète, et écrivit plusieurs *Vies* de saints, et quelques *Traités* de théologie dont il ne reste que des extraits.

ACROTATUS, fils de Cléomènes, roi de Sparte, allait faire la guerre en Sicile en faveur des Agrigentins.

S'y étant rendu odieux par le meurtre de Sosistrate, il fut obligé de fuir, et revint à Lacédémone, où il mourut sans avoir régné. Il laissa un fils nommé Aréus, qui régna par la suite.

ACROTATUS, roi de Sparte, petit-fils du précédent, monta sur le trône après la mort de son père, vers l'an 268, et fut tué l'année suivante dans une expédition contre Aristodème. Dans sa jeunesse il s'était illustré en défendant sa patrie contre Pyrrhus. Il eut avec Chélidonis, femme de Cléonyme, des liaisons adultères.

ACSENCAR-AL-BOURSKY, que les historiens des croisades appellent *Borsequin, Borgel, Burgoldas* ou *Burso*, gouverneur de Moussul en 1114; en 1124, il se préparait de nouveau à combattre les Francs lorsqu'il fut assassiné par les Ismaéliens.

ACTARD, ATTARD ou **ECTARD**, évêque de Nantes, élu sur la fin de 845. C'était un prélat remuant et ambitieux; en 849, il desservit auprès du roi Charles le Chauve et de Nominoë, devenu souverain de Bretagne, le comte Lambert qui dominait à Nantes; en 850, il fut chassé lui-même par Nominoë, qui fit sacrer à sa place Gislard; en 855, il fut rétabli par Érispoë, fils de Nominoë. Peu de temps après, il fut encore chassé par Salomon, roi de la Bretagne, successeur d'Érispoë, et, sous la protection du roi de France, il devint, en 871, évêque de Tours, après avoir été honoré du *pallium* pendant qu'il était sans siége. Actard est le premier évêque de Nantes qui ait changé de siége.

ACTÉE ou **ACTÉON**, premier roi d'Attique, qui fut appelée Actée ou Attique de son nom. Il fut le beau-père de Cécrops, et mourut l'an du monde 2477, avant J. C. 1558.

ACTÉOLINO, tyran de Padoue, dans le 13e siècle.

ACTISANES, roi d'Éthiopie, mentionné par Diodore de Sicile, réunit l'Égypte à sa domination, après avoir vaincu le roi Aménophis, contre lequel les Égyptiens s'étaient soulevés, et leur laissa la liberté de se donner un roi après sa mort.

ACTIUS (Lucius). *Voyez* **ACCIUS**.

ACTIUS, orateur, natif de Pisaure, contre lequel Cicéron défendit Cluentius.

ACTIUS, fabuliste latin du 14e ou du 16e siècle.

ACTIUS III, prince d'Est, duc de Modène; il étouffa son père Apise II et chassa ses frères, pour laisser la principauté à Élisque, son fils naturel.

ACTIUS PRISCUS, peintre célèbre sous Vespasien; il peignit cet empereur dans le temple de l'Honneur et de la Vertu au commencement du 1er siècle de J. C.

ACTIUS-TULLUS, général des Volsques, 500 ans avant J. C. Ce fut chez ce général que Coriolan se rendit lorsqu'il abandonna Rome. Ils partagèrent le commandement et portèrent leur armée sur le territoire de Rome. A la veille d'entrer dans cette ville, Coriolan ayant cédé aux prières de sa mère, donna le signal de la retraite. Ce mouvement rétrograde, au moment de la victoire, mécontenta l'armée volsque. Actius-Tullus, secrètement jaloux de Coriolan, l'accusa d'avoir sacrifié à ses affections privées les plus chers intérêts du peuple hospitalier qui avait tant fait pour lui. Coriolan entreprit de se justifier; mais Tullus, qui craignait son éloquence, excita une émeute et le fit tuer par des gens apostés.

ACTON ou **ATTON**, théologien et canoniste, évêque de Verceil en 945, a laissé des ouvrages recueillis par Baronzio, Verceil, 1768, 2 vol. in-fol.

ACTON (Joseph), né à Besançon, le 1er octobre 1757, était fils d'un médecin irlandais, établi dans cette ville depuis quelques années. Entré jeune dans la marine française, il passa bientôt en Toscane au service du grand-duc Léopold. Une action d'éclat, dans laquelle il sauva 4,000 Espagnols des croisières barbaresques, le fit connaître de la cour de Naples. Il y fut accueilli avec distinction, et devint, par la faveur de la reine Caroline, ministre de la marine, puis des finances. Il se lia particulièrement avec le ministre d'Angleterre Hamilton, et ne fut plus dès lors qu'un instrument du cabinet anglais dans la lutte des puissances d'Europe. Renvoyé du ministère en 1803, à la demande de l'ambassadeur français qui était accrédité à cette époque auprès de la cour de Naples, il se retira en Sicile, où il mourut en 1808, chargé de la haine de la plupart des Napolitains, mais surtout de la noblesse.

ACTORIUS NASON, historien romain, vivait du temps d'Auguste.

ACTUARIUS. Ce nom, qu'ont porté tous les médecins attachés à la cour de Constantinople, était un office de la cour; mais il a été plus particulièrement donné à un médecin grec, qui s'appelait auparavant Jean, fils de Zacharie. Il vivait, selon Wolfgang-Justus, dans le 11e siècle; selon Séné Moreau, dans le 12e. Fabricius le place dans le 13e, et Lambecius au commencement du 14e. C'est le premier auteur grec qui ait introduit dans la pratique l'usage des purgatifs doux, de la casse, du séné, de la manne; c'est aussi le premier qui ait parlé des eaux distillées. Il est supérieur aux écrivains arabes, mais bien inférieur aux grands médecins de sa nation: Galien, Aëtius et Paul d'Égine, sont ceux qu'il a le plus particulièrement suivis. On a de lui une *Thérapeutique* en six livres, et un *Traité sur la composition des Médicaments*.

ACUINUS, citoyen romain, voulait qu'on le crût complice du meurtre de César.

ACUNA (don Antonio-Osorio d'), évêque de Zamora, sous les règnes de Ferdinand le Catholique et de Charles-Quint. Appelé par sa naissance aux plus hautes dignités de l'Église, auxquelles il fut destiné de bonne heure, Ferdinand le Catholique l'envoya en ambassade auprès des rois de France et de Navarre. Acuna fut ensuite nommé à l'évêché de Zamora, qu'il occupait en 1519, après l'avénement de Charles-Quint, époque célèbre dans la monarchie espagnole, et malheureusement trop favorable au développement des passions et du caractère fougueux de ce prélat. Obligé de s'éloigner de son siége, Acuna s'était rendu à Tordesillas au moment où les députés de la sainte ligue s'y réunissaient; il se jeta aussitôt dans leur parti, et fut accueilli avec empressement. Dès cet instant, don Antonio Acuna devint l'un des principaux chefs de la ligue populaire. Il était alors dans sa 60e année, et tous les auteurs espagnols s'accordent à dire qu'il avait le feu d'un jeune homme et l'adresse du militaire le plus exercé dans le maniement des armes. Le cardinal Adrien et les grands, restés fidèles à l'empereur, employaient les moyens de douceur et de persuasion pour réduire ou diviser les chefs de la ligue; mais rien ne put adoucir l'esprit du prélat. Jean de Padilla, général en

chef de la ligue sainte, ayant été battu à Villalar, le 24 avril 1521, et fait prisonnier avec ses principaux officiers, cet événement décisif étouffa la ligue, et tous les chefs de cette révolution populaire portèrent leur tête sur l'échafaud. L'évêque de Zamora chercha à se sauver en France, et pénétra, à la faveur d'un déguisement, jusques aux frontières de la Navarre, où il fut reconnu et arrêté. Charles-Quint le fit transférer au château de Simancas. C'est dans cette prison, où il était gardé avec assez d'égards, qu'il fendit la tête à l'alcayde, ou gardien de la forteresse, avec un morceau de brique qu'il avait substitué à son bréviaire, placé ordinairement dans une bourse de cuir. Le fils de l'alcayde étant accouru au bruit, rencontra l'évêque qui s'échappait, et parvint à l'arrêter. Ce crime fut le dernier d'Acuna. Charles-Quint fit usage d'un bref qu'il avait obtenu du pape, par lequel le prélat, dépouillé de son caractère épiscopal, était soumis à la justice ordinaire. L'impitoyable alcayde Ronquillo, le même dont la rigueur avait exaspéré les esprits au commencement de l'insurrection, reçut ordre de faire son procès, et don Antonio fut décapité dans la prison même; son corps fut suspendu et exposé à l'un des créneaux de la forteresse.

ACUNA (Ferdinand d'), né à Madrid, au commencement du 16e siècle, fut un des personnages les plus remarquables de son temps, par les talents militaires qu'il déploya dans l'armée de Charles-Quint, et par le grand succès qu'obtinrent ses essais poétiques. Il traduisit d'abord en vers espagnols, l'ouvrage d'Olivier de la Marche, intitulé le *Chevalier délibéré,* et y ajouta un livre entier de sa composition. Acuna réussit également, en traduisant Ovide, et le poëme de *Roland amoureux,* du Boyardo; les quatre chants qu'il ajouta à cette traduction parurent dignes de l'original. Il mourut en 1580, à Grenade, où il s'était rendu pour soutenir un procès au sujet du comté de Buendia, dont la possession lui était contestée.

ACUNA (don Pedro d'), noble espagnol, gouverneur des îles Philippines au commencement du 17e siècle, remporta de grands avantages sur les Chinois et sur les Hollandais, et mourut en 1606, empoisonné par des envieux. On a de lui une *Relation du soulèvement des Chinois,* imprimée à Manille, en 1605.

ACUNA (Christophe d'), jésuite espagnol, né à Burgos en 1597, passa en Amérique pour travailler à la conversion des Indiens du Pérou et du Chili. De retour en Espagne, il y publia la *Relation de la Découverte de la rivière des Amazones,* Madrid, 1641, in-4°. Cette édition fut, par des raisons politiques, supprimée avec tant de soin, qu'il n'échappa qu'un très-petit nombre d'exemplaires, mais l'ouvrage a été traduit en français par Gomberville, Paris, 1682, 2 vol. in-12. D'Acuna fit ensuite un voyage à Rome, d'où il revint avec le titre de qualificateur de l'inquisition, et reparut quelques années après à Lima, où il mourut vers 1675.

ACUNA (Tristan d'), capitaine portugais, fut en 1506 chargé du commandement d'une escadre envoyée par le roi Emmanuel au secours de François d'Almeida, récemment établi dans les Indes comme gouverneur, et qui était menacé d'une attaque vigoureuse de la part du sultan d'Égypte. Deux ans après il eut la conduite de la flotte avec laquelle Alphonse d'Albuquerque se rendait aux Indes en qualité de vice-roi. Il se signala par divers exploits durant sa longue traversée, et arriva heureusement au port de Cananor, au moment où les Portugais venaient d'essuyer un échec contre les Indiens dans un engagement où Laurent d'Almeida avait été tué. On le retrouve en 1514 chef de l'ambassade que le roi Emmanuel envoya avec de magnifiques présents à Léon X, pour lui demander entre autres choses la convocation d'un concile afin de rétablir la régularité à tous les degrés de la hiérarchie, et la cession, à titre de subvention dans la guerre qu'il faisait aux Maures, du tiers des revenus assignés à l'entretien des églises et du clergé. — Plusieurs personnages du même nom figurent dans l'histoire de Portugal.

ACUNA (don Rodrigue d'), archevêque de Lisbonne, fut l'un des chefs de la conjuration qui plaça le duc de Bragance, en 1640, sur le trône de Portugal. Ce prélat prêta le premier au nouveau roi le serment de fidélité au nom de tout le clergé portugais. Laclède le représente comme un homme pieux, modéré, simple, mais éloquent, et fort attaché aux intérêts de son pays. Le même historien rapporte avec quelques détails un miracle qui eut lieu tandis que D. Rodrigue d'Acuna donnait sa bénédiction aux gens du peuple sur qui l'on comptait pour l'exécution du complot ourdi par Pinto.

ACUS, roi des Huns, fut tué en duel sur les bords du Danube, par Ladislas, roi de Hongrie.

ACUSILAS ou **ACUSILAUS**, d'Argos, fils de Cabas, vivait avant l'expédition de Darius contre la Grèce, à peu près à la même époque que Cadmus de Milet, le premier des Grecs qui ait écrit l'histoire en prose. On dit qu'il n'avait fait qu'enlever la mesure des vers d'Hésiode, à ce compte il serait le premier des plagiaires.

ACUSILANUS, athlète rhodien, l'aîné des trois fils de Diagoras, le plus célèbre athlète de l'antiquité; il vainquit aux jeux olympiques la première année de la 88e olympiade, avant J. C. 428 ans. — Un rhéteur d'Athènes, de ce nom, fit fortune à Rome sous l'empereur Galba. A sa mort, il légua au peuple d'Athènes dix mille myriades (environ 100,000 fr.) qu'il avait gagnées en professant l'éloquence.

ACUTIA, femme de Publius Vitellius, accusée de lèse-majesté par Lelius Balbus; elle fut condamnée à mort sous le cons. de Cneïus Acerronius et de Caïus Pontius.

ACYES, roi des Arcadiens; usant de stratagème, il tua les Lacédémoniens qui, par trahison, s'étaient rendus maîtres de la ville de Tégée.

ACYNDINUS (Grégoire), moine grec du 14e siècle, est auteur d'un *Traité de l'Essence et des OEuvres de Dieu,* traduit en latin par Gretser. On trouve encore des fragments de quelques autres ouvrages de ce moine dans la *Grèce orthodoxe* d'Allatius.

ADA, l'une des deux femmes de Lamech, mère de Jabel, le père des pasteurs. Ada et Cella, l'autre femme, eurent soixante et dix-sept enfants.

ADA, fille d'Élon, prince héthéen, et l'une des deux femmes qu'Ésaü épousa à l'âge de quarante ans, l'an du monde 2259 (avant J. C. 1796); il en eut Éliphas.

ADA, reine de Carie, épousa, selon la coutume des Cariens, son frère Hydriéus avec lequel elle régna sept ans. Hydriéus étant mort 344 ans avant J. C., les Cariens

déférèrent le pouvoir à Ada qui gouverna seule pendant quatre ans. Détrônée par ses sujets, elle fut remise par Alexandre en possession de son royaume, l'an 334 av. J. C.

ADA, comtesse de Hollande, succéda à son père Thierri VII, en 1203. Son mariage avec un comte de Looz la mit en guerre avec Guillaume Ier, frère de Thierri, qui s'empara de la Hollande en 1204.

ADA-BER-HAHABA, fameux astronome parmi les Hébreux, qui préfèrent son calcul à celui de Jarchi.

ADAD ou **ADER**. L'Écriture parle de plusieurs personnages de ce nom. Le premier descendait d'Ésaü, et régna dans l'Idumée; le second, prince du même sang, échappé au massacre, ordonné par Joab, de tous les enfants mâles de cette contrée, se réfugia en Égypte, où il épousa la sœur de la femme de Pharaon; après la mort de David et de Joab, il retourna en Idumée, et monta sur le trône de ses pères; le troisième Adad, dernier roi d'Idumée, succéda à Balanam.

ADAD, fils de Badad, roi d'Idumée, défit les Madianites dans une plaine, et sur leurs morts, il bâtit une ville qu'il nomma *Avith*, c'est-à-dire *monceau*.

ADAD Ier, roi de Syrie et de Damas et allié d'Adarezer contre David qui défit son armée près de l'Euphrate dans une bataille où furent tués vingt mille de ses guerriers.

ADAD ou **DAVID**, roi des Éthiopiens Axumites, se convertit au christianisme sous le règne de l'empereur Justinien Ier: c'est depuis ce temps qu'il y a des chrétiens dans l'Éthiopie.

ADÆUS, Grec de Mitylène, écrivit un livre des *Statuaires*.

ADAIR (James-Makittrik), médecin écossais, exerça quelque temps la médecine dans les îles d'Antigoa et aux Indes occidentales. Revenu en Angleterre, il se fixa à Bath, où il eut plusieurs différends avec le célèbre Philippe Thicknesse, et mourut en 1802. Ses principaux ouvrages sont: *Avis aux malades qui affluent à Bath*, in-8°, 1786; un *Aperçu de philosophie et de médecine sur l'histoire naturelle du corps et de l'esprit humain*, 1787, in-8°; *Objections incontestables sur l'abolition de la traite des nègres*, in-8°.

ADAIR, Américain, publia en 1775, en 4 vol., un ouvrage curieux, intitulé: *Histoire des Indes américaines, et surtout des peuples voisins du Mississipi, la Floride orientale et occidentale, la Géorgie, la Caroline, la Virginie*, etc. Il y fait remonter l'origine des Indiens jusqu'aux Hébreux.

ADALARD ou **ADALHARD**. *V.* **ADELARD** (St.).

ADALARIC, fils de Loup II, duc de Gascogne, pendu par ordre de Charlemagne qu'il avait trahi, et dont il avait défait une partie de l'armée dans la vallée de Roncevaux. L'an 778, Charlemagne ayant confisqué les États de son père, lui donna en fief le Bigorre, le Béarn et la basse Navarre; en 788, après avoir exigé des otages pour sa personne, il se rendit à l'assemblée générale du royaume d'Aquitaine, où il avait été cité par Louis, fils de Charlemagne, pour justifier des hostilités qu'il avait commises contre son souverain, et fut renvoyé absous et chargé de présents; en 790, sa conduite ayant été examinée de nouveau dans une diète générale convoquée à Worms, il fut proscrit et exilé. Les Gascons s'étant révoltés à ce sujet, ne déposèrent les armes qu'à la condition du rétablissement d'Adalaric dans le duché de Gascogne; bientôt il se révolta de nouveau, et, après diverses vicissitudes, il fut défait en 812 dans un défilé par Louis le Débonnaire, et périt dans le combat avec Centulle son second fils; d'autres disent qu'il fut pendu sur le champ de bataille.

ADALBÉRON, douzième abbé d'Elwangen, et vingt-troisième évêque d'Augsbourg, vivait à la fin du 9e siècle et au commencement du 10e; il composa des légendes, et fut précepteur et conseiller de Louis IV, fils de l'empereur Arnoul.

ADALBÉRON, archevêque de Reims, et grand chancelier du royaume sous Lothaire, Louis V, Hugues Capet, fut l'un des plus savants prélats de son siècle. Il tint plusieurs conciles, enrichit son église cathédrale, favorisa les arts, et protégea les écoles de son diocèse. En 987 il fit la cérémonie du sacre de Hugues Capet, et mourut l'année suivante, le 5 janvier. On trouve plusieurs de ses lettres parmi celles de Gerbert, son successeur.

ADALBÉRON surnommé Ascelin, évêque de Laon, né en Lorraine au milieu du 10e siècle, prélat courtisan, eut la lâcheté de livrer à Hugues Capet, Charles, duc de Lorraine, son compétiteur au trône, et l'archevêque de Reims Arnould, auxquels il avait donné asile. Ses liaisons avec la veuve de Lothaire firent tort à la réputation de cette reine. Il dédia au roi Robert une longue satire contre les moines et contre ses ennemis, imprimée dans le 10e vol. des *Historiens de France*. Ce poëme est d'un style obscur et barbare; mais il renferme des faits curieux, qui servent à faire connaître les mœurs du temps. Il mourut le 19 juillet 1030, après avoir occupé 53 ans le siége de Laon.

ADALBERT, ADELBERT ou **ADLEBERT**, imposteur, né dans le 8e siècle, se vantait d'avoir reçu par le ministère d'un ange le pouvoir de faire des miracles. Condamné par le concile de Soissons, en 744, et par un autre concile tenu à Rome, il finit ses jours dans la prison où Carloman et Pépin le firent renfermer. Des évêques ignorants et séduits lui avaient conf. la prêtrise et même l'épiscopat.

ADALBERT Ier, fils de Boniface II, comte de Lucques, marquis et duc de Toscane. Boniface avait été dépouillé de ses fiefs par l'empereur Lothaire Ier. Son fils Adalbert fut rétabli dans le duché de Toscane dès l'année 847. Le règne de ce prince fut long et glorieux; ce fut lui qui éleva les ducs de Toscane au premier rang parmi les feudataires italiens. Comme le pape Jean VIII, trop favorable à Charles le Chauve, songeait en 878 à lui transmettre la couronne de l'Empire, Adalbert, qui soutenait le parti de Carloman, marcha contre Rome avec son beau-frère Lambert, duc de Spolète, et contraignit le pape à se réfugier dans la basilique de St.-Pierre, força les Romains à prêter serment de fidélité à Carloman, et méprisa, pour arriver à son but, l'excommunication dont il fut frappé. Adalbert mourut entre les années 884 et 890. Il eut pour success. son fils, de même nom que lui.

ADALBERT II, duc de Toscane, fils du précédent, régnait à l'époque où la maison Carlovingienne venait de s'éteindre: les seigneurs italiens se disputèrent les deux couronnes de Lombardie et de l'Empire. Adalbert II était alors le plus puissant des grands feudataires, sa cour

était la plus riche et la plus somptueuse, et quelque goût pour les lettres et les beaux-arts commençait à s'y introduire. Adalbert aurait pu prétendre à la couronne, à aussi juste titre que Guido, duc de Spolète, et Bérenger, duc de Frioul; il aima mieux assurer l'indépendance et la prospérité de ses États héréditaires, et tenir la balance entre les monarques rivaux. Il s'attacha d'abord à l'empereur Guido, qui était son oncle; mais il changea plus d'une fois de parti, et, au milieu des divisions de l'Italie, sa fortune se démentit plus d'une fois. Arnolphe, roi d'Allemagne, le fit arrêter en 894, comme il était venu lui rendre hommage. Lambert, fils de Guido, le battit en 898, près de San Donnino, et le fit prisonnier. Louis de Provence, qu'il avait appelé en Italie en 900, le força bientôt par son ingratitude à se détacher de lui. On croit qu'Adalbert mourut en 917. Les dernières années de sa vie et le sort de sa famille sont enveloppés de beaucoup d'obscurité. Muratori le regarde comme l'un des ancêtres de la maison d'Este.

ADALBERT, marquis d'Ivrée, fut le père du roi Bérenger II. Il se laissa entraîner par l'ambition de sa seconde femme, fille d'Adalbert II, duc de Toscane, dans le parti de Rodolphe II, roi de la Bourgogne transjurane, un des concurrents à la couronne d'Italie, et mourut en 925.

ADALBERT, fils de Bérenger II, couronné roi d'Italie avec son père, le 15 décembre 950; s'étant révolté avec Gui, son frère, contre Othon le Grand, il fut défait sur les bords du Pô, l'an 965, par le duc Burchard, et tué en 966, dans une seconde bataille: d'autres disent qu'il se retira à Constantinople, près de Nicéphore Phocas. Depuis lors, l'Italie fut soumise à l'Allemagne.

ADALBERT ou **ADELBERT** (St.), archevêque de Magdebourg, annonça l'Évangile aux Slaves, prêcha la foi dans l'île de Rugen, et vint mourir à Presbourg en 981.

ADALBERT (Saint), né en 939, évêque de Prague, est l'apôtre de la Bohême, de la Hongrie et de la Prusse, où il obtint l'honneur du martyre le 23 avril 997. Boleslas, prince de Pologne, racheta son corps pour une quantité d'or d'un poids égal. Les Polonais le vénèrent comme l'auteur de l'hymne guerrier *Boga Rodzica*, qu'ils ont coutume de chanter avant une bataille.

ADALBERT, archevêque de Brême et de Hambourg, fut toujours occupé du soin de soumettre au clergé les peuples et les rois, et jouissait dans l'Europe de la plus haute considération. Dans un voyage qu'il fit à Rome en 1046, il aurait pu facilement obtenir la tiare; il aima mieux la faire donner à l'évêque de Bamberg, qui fut élu sous le nom de Clément II. L'empereur Henri III le consultait sur toutes les affaires de l'Empire; le roi de France et l'empereur grec lui donnèrent souvent des marques d'estime et d'amitié. Les missions qu'il envoyait dans les États du Nord, lui assuraient dans ces contrées un pouvoir suprême. Il contraignit, en 1069, Suénon, roi de Danemark, à répudier la reine Gutha, parce qu'elle était sa parente et qu'il n'avait pu l'épouser. Nommé régent de l'Empire pendant la minorité de Henri IV, il se rendit tellement odieux, que le peuple et les grands se soulevèrent. Henri, sommé d'abdiquer ou de le renvoyer, prit ce dernier parti. De retour dans ses États, Adalbert eut à soutenir une guerre malheureuse contre le duc de Saxe et son fils, qui le dépouillèrent des deux tiers de ses domaines; mais, rappelé vers la fin de sa vie à la cour impériale, il reprit la direction des affaires avec une ardeur nouvelle, que l'âge et le travail eurent bientôt épuisée. Accablé de fatigue et d'ambition, il mourut à Goslar le 16 mars 1072.

ADALBERT, archevêque de Saltzbourg en Bavière, né en 1168, fut chassé de son évêché pour avoir pris, contre Frédéric Barberousse, le parti du pape Alexandre III, qui lui envoya alors le *pallium*. Pris par ses diocésains dans la forteresse de Halmbourg qu'il avait fait construire pour sa sûreté, il ne tarda pas à recouvrer sa liberté, et mourut en 1200.

ADALDAGUE, archevêque de Hambourg, pendant cinquante ans chancelier des trois premiers Otton, empereurs, dont le dernier mourut en 1002; on lui attribue leurs belles ordonnances.

ADALGISE ou **EDELGISE**, fils de Didier, dernier roi des Lombards; après la chute de son père, dépossédé par Charlemagne en 774, il se retira à Vérone, puis à Constantinople, où il devint patrice. En 778, l'empereur Constantin, fils de Léon, lui ayant donné des troupes, il voulut recouvrer sa principauté; il fut entièrement défait en Calabre, et retourna à Constantinople où il mourut dans sa dignité de patrice.

ADALGISE, Lombard, prince de Salerne; chargé par Louis II, fils de Lothaire, de défendre Bénévent, il se laissa gagner par les Grecs à qui il livra cette place.

ADALGOTHE, onzième archevêque de Magdebourg, du temps de l'empereur Henri IV; il fonda la coutume de donner chaque jour, pendant le carême, à cent pauvres, à chacun un pain et un hareng.

ADALOALD, roi des Lombards en 615, fut déposé par ses sujets pour avoir envoyé au supplice douze des grands de son royaume rebelles à ses volontés. Il eut pour successeur, en 625, le duc de Turin, Ariovald, son beau-frère, et mourut la même année, à l'âge de 23 ans.

ADALRIC, **ATHIC** ou **ÉTHICON**, fils de Lenthaire, duc d'Alémanie; obtient, en 662, de Childéric II, le duché d'Alsace et le territoire de Munster; se retire dans l'abbaye de Hohembourg, et y meurt le 20 février 690; de lui descendent les maisons de Hapsbourg, Lorraine, Autriche et Bade.

ADALULFE, seigneur lombard, de la cour d'Arioalde; ayant voulu attenter à l'honneur de la reine Gundebergue, épouse de ce prince, il l'accusa le premier de trahison avant qu'elle se plaignît. Gundebergue fut enfermée pendant trois ans; mais, sur la demande de Clotaire, roi de France, l'épreuve du duel fut ordonnée contre son accusateur qui y succomba en l'an 625.

ADAM, le père du genre humain. Dieu le tira du néant le 6e jour de la création, grava sa propre image sur son front et dans son âme, l'établit roi de toute la nature, en soumettant à son empire tous les êtres auxquels il venait de donner l'existence, et lui associa une compagne, formée de sa propre chair, afin que, par leur union, ils pussent se perpétuer dans la postérité qui naîtrait d'eux. Le jardin d'Éden, où ils furent placés, leur offrait des arbres de toute espèce, dont le spectacle était ravissant, et dont les fruits délicieux devaient servir à leur nourriture. Dieu ne leur avait interdit que le seul arbre de vie, planté au milieu de ce jardin. Adam, séduit

par Ève, transgressa cette défense. A l'instant, les yeux des deux époux s'ouvrirent; toute la nature changea de face; leur nudité, qui ne les avait point encore frappés, mit le trouble dans leurs sens, et les couvrit de confusion; ils voulurent la cacher sous une ceinture faite de feuilles de figuier. En vain Adam chercha à se soustraire à la présence de Dieu; en vain il voulut rejeter sa faute sur la compagne qu'il en avait reçue, comme pour le rendre en quelque sorte responsable de sa prévarication. Dieu prononça irrévocablement un arrêt de malédiction sur toute la nature. Adam, déchu de l'état d'innocence où il avait été créé, se vit condamné à toutes les misères de la vie et de la mort. Il fut chassé honteusement, et pour toujours, du jardin de délices qui devait être le séjour de son bonheur. Réduit à se couvrir de vêtements faits avec la peau des animaux, ce ne fut qu'à la sueur de son front que la terre lui produisit de quoi se nourrir. Après cette terrible sentence, il eut trois enfants, Caïn, Abel et Seth, et il mourut âgé de 930 ans, dont il en avait passé 130 dans le paradis terrestre; l'Écriture marque que c'est à cet âge qu'il commença à avoir des enfants. L'opinion de Tatien, qui soutenait qu'Adam n'était pas sauvé, a été censurée par les anciens Pères. Les Grecs célèbrent sa fête le 19 décembre, et plusieurs martyrologes latins la placent au 24 avril ou au 24 décembre. L'histoire d'Adam se conserve, plus ou moins altérée, dans les traditions de tous les anciens peuples : sa chute est le fondement de presque toute leur théologie. Dans Phérécide, il est question de l'ancien serpent, ennemi de Dieu; dans Hésiode, de l'homme formé du limon de la terre, du chaos et de l'Érèbe, ou de la lumière qui succède aux ténèbres; dans Sanchoniaton, du vent Colpiah, qui fait naître les deux premiers humains, ce qui rappelle Adam et Ève, sortant du néant à la voix de Dieu, et animés par son souffle. Les traditions des Chaldéens représentent toutes les nations descendant d'un seul et même homme, doué d'une intelligence que le Dieu suprême lui avait donnée en le créant. Les livres des Persans avaient conservé l'histoire d'un seul homme et d'une seule femme, dernier ouvrage de la création, et premiers pères du genre humain, placés dans un jardin délicieux. Ils parlent de leur tentation, de leur chute, du grand serpent, leur ennemi et l'ennemi de leur postérité; créés d'abord l'un et l'autre comme les branches d'un arbre sur un même tronc, tous deux destinés à vivre heureux, tous deux devenus malheureux par leur désobéissance, après s'être laissé séduire par Arimane, le rusé, le menteur. Strabon assure que l'âge d'or, qui a précédé la chute de l'homme, était connu des Indiens; Abraham Roger, qui avait passé 20 ans dans l'Inde, et en savait parfaitement la langue, atteste qu'il y a trouvé l'histoire des premiers auteurs du genre humain, telle à peu près, pour le fond, que ce que Moïse en raconte. L'Edda, ou la théologie des anciens peuples du Nord, dit que l'homme et la femme étaient originairement unis, et ne formaient qu'un même corps. Il n'est pas jusqu'à leurs noms, qui n'aient été conservés dans quelques-unes de ces traditions. On lisait dans les livres des anciens Zabiens, des anciens Perses, des anciens brahmanes, que le premier homme fut Adimo, l'*enfant de la terre* : c'est effectivement ce que le nom d'Adam signifie dans la langue hébraïque. C'est ainsi que tous les monuments de l'antiquité païenne, en s'amalgamant avec ceux de l'antiquité juive et chrétienne, attestent une source commune qui, dès les premiers temps, s'est transmise par les différents canaux de la tradition, soit orale, soit écrite, pour mettre hors de contestation l'histoire de nos premiers parents. Adam a donné lieu à une secte d'hérétiques, nommée *Adamites* qui, dans leurs temples, paraissaient tout nus, sous prétexte que la mort de J. C. avait rétabli les hommes dans l'état d'innocence où Dieu avait créé Adam et Ève. Cette secte, renouvelée à Anvers, dans le 14e siècle, par un nommé Taurmède qui, suivi de 3,000 brigands, enlevait les filles et les femmes, fut portée en Bohême, au 15e siècle, par un Flamand, nommé Picard et passa de là en Pologne, où l'on croit qu'elle subsiste encore.

ADAM, chanoine et directeur de l'école de Brême en 1067, est auteur d'une *Histoire ecclésiastique*, Leyde, 1595, in-4°, et réimprimée par les soins de J. Mader, Helmstadt, 1670. Cette édition est la meilleure de cet ouvrage, le plus détaillé que nous ayons sur l'établissement du christianisme dans le nord de l'Europe; d'un traité de géographie intitulé : *Chronographia Scandinaviæ*, Stockholm, 1615, qu'Adam avait écrit d'après les renseignements recueillis de la bouche même du roi Suénon, dans un voyage qu'il fit en Danemark; et d'un livre *de situ Daniæ*, Leyde, 1629. On ignore la date de sa mort.

ADAM, abbé de Saint-Denis, sous Louis le Gros; reçut dans son abbaye le pape Pascal II; mourut en 1122.

ADAM, savant chartreux de Londres, qui vivait dans le 11e siècle, a laissé entre autre ouvrages la *Vie* de St. Hugues de Lincoln, insérée dans la Bibliothèque ascétique de Bernard Pez.

ADAM, chanoine de St.-Victor, né à Arras, mort le 11 juillet 1177, a fait quelques *ouvrages* de dévotion, parmi lesquels on cite la *Prose* en l'honneur de la Vierge, traduite en français dans *le grand Martial de la mère de vie*, 1539, in-4°.

ADAM, religieux prémontré dans le 12e siècle, fut professeur de théologie en Écosse, puis évêque de Withern, et mourut en 1180; ses *OEuvres*, imprimées en 1518, et plus complètes, Anvers, 1659, in-fol., consistent en sermons, lettres pieuses et traités de théologie.

ADAM (Scotus), moine, historien du 12e siècle, natif d'Écosse, fut élevé dans le monastère de Lindisfarne, qu'il quitta pour venir à Paris, où il fut reçu membre de la Sorbonne. Il retourna ensuite dans son pays natal, fut moine d'abord à Melrose, ensuite à Durham, où il écrivit les *Vies* de St. Colomban et de David Ier, roi d'Écosse, et mourut en 1195.

ADAM, d'Arras, évêque de Thérouanne en 1213, mort en odeur de sainteté chez les religieux de Clairvaux en 1229; écrivit une histoire de cet ordre.

ADAM, surnommé *Dorensis* parce qu'il était moine au couvent de Dorham, près d'Hereford, en Angleterre, vécut vers l'année 1200 et se livra à l'étude des arts, des sciences et des lettres et particulièrement de la musique. On a de lui : *Contra speculum Giraldi; lib. un. Rudimenta musices.*

ADAM de Marisco, né à Sommerset, religieux de l'or-

dre de Saint-François, docteur d'Oxford, dans le 13e siècle, grand théologien et ami de Saint-Antoine de Padoue : il mourut en 1257.

ADAM, d'Amberg en Bavière, imprimeur du 15e siècle, paraît s'être établi à Venise, où il a publié des *éditions* de Lactance, de Virgile, et des oraisons de Cicéron, en 1471 et 1472. On connaît, au surplus, plusieurs autres imprimeurs de ce nom établis en Italie; mais les biographes ne sont point d'accord sur ces personnages, ni sur les éditions sorties de leurs presses.

ADAM ou **ADAMANTIO**, savant religieux florentin de l'ordre de Saint-Augustin, assista au concile de Trente en qualité d'ambassadeur des cantons catholiques de la Suisse, appelé à Rome par le pape Grégoire XIII pour traduire et corriger le Talmud, mort en 1581.

ADAM (Guillaume). *Voyez* **ADAMS**.

ADAM (Thomas). *Voyez* **ADAMS**.

ADAM (Melchior), né dans le 16e siècle, dans le territoire de Grotkaw, en Silésie, de parents peu fortunés, fit ses études dans le collége de Brieg, sous la protection des ducs de ce nom, fut précepteur, puis recteur d'un collége à Heidelberg, mort en 1622, a écrit les *Vies* des philosophes, théologiens, jurisconsultes et médecins allemands de la communion réformée. Francfort, 1615-20, 5 vol. in-8°, et réimprimés en 1705, in-folio.

ADAM (Jean), jésuite silicien, travailla 20 ans à la propagation du christianisme au Japon, et mourut en 1633, suspendu par les pieds à une potence, et la moitié du corps caché dans une fosse.

ADAM (Jean), jésuite, né à Limoges en 1608, professeur de philosophie et prédicateur, mourut à Bordeaux le 12 mai 1684; il a laissé des *sermons* et des *ouvrages* de controverse depuis longtemps oubliés.

ADAM (Jacques), littérateur, né à Vendôme en 1663, membre de l'Académie française en 1723, traduisit de l'allemand *les Mémoires de Montécuculli,* Amsterdam, 1734, in-12; de l'italien, *la Relation du cardinal de Tournon;* du grec, *les Dipnosophistes* d'Athénée, ouvrage resté manuscrit; il eut part à la traduction de l'*Histoire universelle* de J.-A. de Thou., et mourut le 12 novembre 1735.

ADAM, supérieur des religieux de la Chaldée, envoyé au commencement du 17e siècle, par Élie, patriarche des nestoriens de Babylone, au pape Paul V; abjure le nestorianisme, et veut le faire abjurer à ses compatriotes.

ADAM, curé de Paris dans le 18e siècle; on lui attribue l'ouvrage intitulé : *L'Avocat du Diable sur la légende de Grégoire VII, et la canonisation de St. Vincent de Paul.*

ADAM (Lamb.-Sigisb.), sculpteur, né à Nancy le 10 février 1700, élève de l'Académie de Paris, y remporta le premier prix, et alla ensuite à Rome perfectionner son talent. De retour en France, il exécuta des statues et des groupes en marbre et en bronze, que l'on voit encore dans les parcs de St.-Cloud, de Versailles, et dans plusieurs autres endroits. Il publia en 1754 un *Recueil de sculptures antiques, grecques et romaines,* dont il avait fait les dessins, et mourut le 13 mai 1759. Ses ouvrages, qui se ressentent un peu trop du mauvais goût de l'époque, l'ont placé dans la seconde ou même dans la troisième classe des sculpteurs français.

ADAM (Nicolas-Sébastien), frère du précédent, né le 22 mars 1705, et mort le 27 mars 1778, suivit la même carrière que son aîné, étudia comme lui à Paris et à Rome, et devint professeur de l'Académie de Paris. On voit à Nancy, à Paris et dans le parc de St.-Cloud, des ouvrages de ce sculpteur, qui le rangent dans la classe de son frère : le plus remarquable est un *Prométhée dévoré par le vautour,* morceau dont le roi de Prusse, Frédéric le Grand, fit offrir jusqu'à 30,000 fr., mais qui n'est point sorti de France.

ADAM (François-Gaspard), frère des précédents, et sculpteur comme eux, naquit en 1710, n'atteignit point à leur réputation; il travailla plusieurs années à Berlin, où se trouvent la plupart de ses ouvrages, et mourut à Paris en 1759.

ADAM (Nicolas), né à Paris en 1716, d'abord professeur d'éloquence au collége de Lisieux, fut ensuite chargé d'affaires à Venise, et mourut à Paris en 1792. On a de lui *la vraie Manière d'apprendre une langue vivante ou morte par le moyen de la langue française,* Paris, 1779-87, 10 vol. in-8°. Ce recueil contient, outre une introduction et des grammaires française, latine, italienne, anglaise et allemande, des traductions littérales de Phèdre, d'Horace, du Rasselas de Johnson, du Caton d'Addison, de la lettre d'Héloïse de Pope, de la première nuit d'Young, etc., etc.

ADAM (Jean), né à Pierrefitte en Normandie, en 1726, mort à Londres en 1795, était professeur à l'université de Caen; on a de lui un *Cours de philosophie* souvent réimprimé.

ADAM (Alexandre), savant écrivain, né à Raffort, dans le comté de Moray, en 1741, reçut, malgré la pauvreté de ses parents, une bonne éducation dans son école paroissiale, et à Édimbourg, où il étudia avec une grande application. Nommé en 1761 instituteur à l'hôpital de Watson, il fut appelé en 1771 à la direction de la principale école d'Édimbourg, où il voulut introduire une nouvelle grammaire, objet d'une discussion entre lui et les maîtres de l'école. Elle fut soumise au docteur Robertson, principal de l'université, qui ne donna pas gain de cause à Adam. L'ouvrage, qui fit un si grand bruit, parut en 1772, sous le titre de *Principes de grammaire anglaise et latine,* réimprimé plusieurs fois. Adam mourut d'une attaque d'apoplexie le 18 décembre 1809. Ses principaux ouvrages sont : *Antiquités romaines,* 1791, in-8°, traduit en français par M. de Laubespin, Paris, 1818, 2 vol. in-8°; un *Sommaire de géographie et d'histoire,* 1794, in-8°; *Biographie classique,* in-8°; *Lexicon linguæ latinæ,* etc., in-8°.

ADAM, dit de Guiency, a été confondu avec le précédent par plusieurs biographes. Il existe à la bibliothèque royale de Paris une traduction manuscrite des distiques de Caton, attribuée à cet auteur.

ADAM (Robert), architecte célèbre, né en 1728, à Kirkaldy, dans le comté de Fife en Écosse, fit ses études à Édimbourg. Un goût de préférence pour les arts du dessin se distingua en lui de bonne heure, et le porta vers l'étude de l'architecture. Il fit le voyage d'Italie aux frais du gouvernement d'Angleterre, qui, à l'imitation de celui de France, entretient à Rome un certain nombre d'élèves. Avant de revenir dans sa patrie, il visita différentes par-

ties de l'Italie, pour y étudier les monuments des arts, et il y conçut le plan d'un ouvrage qu'il publia ensuite sous le titre de *Description des ruines du palais de l'empereur Dioclétien, à Spalatro en Dalmatie*. De retour en Angleterre, il s'établit à Londres, où il construisit plusieurs édifices qui lui firent une grande réputation. Il fut nommé, en 1762, architecte du roi: mais en 1768, il donna sa démission de cette place, parce qu'il fut nommé député au parlement britannique, comme représentant du comté de Kinross en Écosse. Il mourut en 1792.

ADAM (Maître). *Voyez* **BILLAUT**.

ADAM DE FULDE, moine de Franconie, auteur d'un traité sur la musique dont on ne connaît qu'un seul manuscrit, qui se trouve dans la bibliothèque de Strasbourg. Cet ouvrage a été achevé le 5 novembre 1490, car l'auteur a consigné cette date à la fin de son livre. Adam de Fulde doit être né en 1450.

ADAM DE LA HALE fut un de ces trouvères qui, dans les 12e et 13e siècles, travaillèrent à former la langue française, et répandirent le goût de la poésie et de la musique. Adam paraît être né en 1240. Il porta d'abord l'habit religieux qu'il quitta pour se marier; il abandonna bientôt sa femme et suivit à Naples Robert II, comte d'Artois. Il mourut dans cette ville de 1285 à 1287. Adam de la Hale se distingua particulièrement dans le genre de la chanson; il en composait les paroles et la musique. Il est auteur du plus ancien opéra-comique qui existe intitulé: *le Jeu de Robin et de Marion;* cette pièce paraît avoir été composée à Naples vers 1285, pour le divertissement de la cour; et devait suffire pour immortaliser le nom d'Adam de la Hale.

ADAM DE MUREMUTH, Anglais, chanoine de Saint-Paul, et chroniqueur à Londres; fut envoyé à Rome par l'archevêque de Cantorbéry, vers 1380.

ADAM DU PETIT-PONT, ainsi nommé parce qu'il avait enseigné dans ce quartier de Paris; chanoine de Notre-Dame vers 1145, ensuite évêque de St.-Asaph en Angleterre, avait des connaissances très-étendues. On a de lui un *Traité de l'art de bien parler*.

ADAM D'ORLETON, né à Hereford, évêque de cette ville, puis de Winchester, fut l'oracle des factieux du 14e siècle. Consulté par les complices de la reine Isabelle, pour savoir s'il était permis de tuer le faible Édouard, il leur fit une réponse à double sens: *Edwardum occidere nolite timere bonum est,* phrase qui, suivant la transposition de la virgule après *nolite* ou bien après *timere,* pouvait signifier: Gardez-vous de tuer le roi, il est bon de craindre; ou bien: Ne craignez pas de tuer le roi, c'est une bonne action. Cette réponse coûta la vie au malheureux Édouard. Adam mourut aveugle et dans un âge avancé, en 1375.

ADAM DE SURLINGAM, carme théologien de Norwick, en Angleterre; florissait vers 1350.

ADAMÆUS (Théodoric), philologue du 16e siècle, naquit à Schwalenberg, dans le comté de la Lippe, et mourut en 1540. On a de lui: *De christiani orbis Concordia; De insula Rhodo et militarium ordinum Institutione, etc., etc.*

ADAMAN ou **ADAMANUS**, abbé de Hy en 679, fut envoyé vers l'année 701, comme ministre, auprès d'Alfred, roi de Northumberland. Il eut le bonheur de donner l'hospitalité à un évêque français, nommé Arculphe, jeté par la tempête sur les côtes d'Irlande. Arculphe avait visité la terre sainte; il fit à son hôte le récit de son voyage, qui servit à ce dernier à composer sa *Description de la Palestine*. Adaman présenta son ouvrage au roi Alfred, qui l'accueillit avec distinction. Ce fut dans le moyen âge un des livres classiques des pèlerins de Jérusalem; et il contribua puissamment à faire naître le désir de visiter ces contrées. Pendant son séjour en Angleterre, il apprit les usages de l'Église romaine pour la célébration de la Pâque, et tenta, mais vainement, de l'introduire en Écosse: il fut plus heureux en Irlande. Son écrit de *Paschate legitimo,* et quelques *canons* sur des points de discipline sont restés manuscrits. Sa *Vie de St. Colomb* se trouve dans le recueil de Canisius, dans celui de Surrius et dans les Bollandistes, au 9 juin, avec un savant *commentaire* de François Baert. Ussérius en a fait réimprimer, d'après un MS. plus correct, le prologue, l'épilogue et l'*Admonitio ad scriptores*. Adelung reproche à Joecker d'avoir fait deux ouvrages différents du traité d'Adamanus: *De locis Terræ sanctæ,* et de son livre *De situ Jerusalem*. Cet ouvrage a été publié par Gretser, Ingolstadt, 1619, in-4°.

ADAMANTIUS, médecin au 4e siècle, était un juif converti qui demeurait à Alexandrie; il a écrit sur la *science de la physionomie* un traité que l'on trouve dans les *Script. physiognom. veter.,* grec latin, publiés par Franzius.

ADAMANZIO, moine augustin orientaliste, mort à Rome en 1581, fut député des cantons suisses catholiques au concile de Trente, et s'y fit remarquer.

ADAMI (Jacob), théologien protestant du 16e siècle, né en Poméranie, a publié plusieurs *dissertations* théologiques.

ADAMI (Tobie), célèbre jurisconsulte d'Allemagne; voyagea en Grèce, en Syrie, en Palestine, en 1611, et se lia, à Naples, avec Campanella, qui l'initia à sa science, et dont il publia plusieurs ouvrages; mort à Weimar, le 29 septembre 1643.

ADAMI (Adam), bénéd. allem., né à Mulheim, en 1610, évêque d'Hiérapolis, député par son ordre au congrès de Westphalie, en a publié l'histoire sous ce titre: *Arcana pacis Westphalicæ,* Francfort, 1698, in-4°. Cette première édition est très-fautive; mais God. de Meiern en a donné, sur le manuscrit original, une bonne sous ce titre: *Historica relatio de pacificatione Osnabrugo-Monasteriensi,* Francfort, 1737.

ADAMI (Annibal), né à Fermo, dans le Picentin, en 1626, célèbre jésuite prédicateur, théologien, et poëte latin; mort dans la maison professe de la compagnie, le 26 juillet 1706.

ADAMI ou **MISANDER** (Jean-Samuel), ministre et écrivain protestant, né à Dresde en 1656, mort à Prezschendorff, en 1713.

ADAMI (Léonard) naquit le 12 août 1690, à Bolsena, en Toscane. Il était encore enfant, lorsqu'il fut envoyé à Rome, chez son oncle, l'abbé Andrea Adami, excellent musicien attaché au cardinal Pietro Ottoboni. A l'âge de onze ans, le cardinal Ottoboni le fit entrer au séminaire de Rome, où il fit tant de progrès, qu'au bout de deux ans, il avait terminé son cours de physique. Mais

alors il eut le malheur de prendre part à une espèce de révolte qui eut lieu dans le séminaire, et, pour éviter la punition qu'il avait méritée, il s'enfuit à Livourne, où il s'enrôla sur un corsaire français. Il parcourut la côte de Barbarie, et prit part à un combat que son vaisseau, réuni à d'autres de la même nation, livra aux Anglais, qui furent vaincus et conduits à Toulon. Il entra alors au service de France, et fut fait prisonnier, dans une bataille, par les Hollandais; mais il trouva le moyen de s'évader, et revint en France. Ennuyé de cette vie errante, après 26 mois d'absence, il songea à retourner dans sa patrie, et il obtint le pardon de son oncle; le cardinal Ottoboni lui procura son congé. De retour à Rome, il s'appliqua de nouveau à l'étude, principalement à celle de la langue grecque, dans laquelle il fit des progrès si rapides, qu'en moins d'un an il fut en état de corriger et de commenter les auteurs avec une facilité étonnante. Les langues hébraïque, arabe et syriaque devinrent aussi l'objet de son application. Sa réputation engagea, en 1717, le cardinal Imperiali à lui confier la garde de sa nombreuse bibliothèque; et il remplissait cette charge lorsqu'il fut enlevé aux lettres. Il mourut à 28 ans, le 9 janvier 1719, d'une maladie de poitrine, suite de sa trop grande application, et fut enterré à Rome, dans l'église de St.-Laurent *in Damaso*. Il a laissé une savante *Histoire de l'Arcadie* depuis les temps les plus reculés jusqu'au dernier des rois qui ont régné sur ce pays; Rome, 1716, in-4°. Cet ouvrage, dont il n'a paru que le 1er vol. qui finit avec le règne d'Aristocrate le Jeune, son dernier roi, est fort estimé. Adam l'a publié sous son nom académique *Philocles Æpeus*.

ADAMI (Ernest-Dan.), musicien et ministre luthérien, né dans la grande Pologne, le 19 novembre 1716, a publié des *dissertations* en allemand sur les beautés sublimes du chant dans les cantiques du service divin, Leipzig, 1755, in-8°.

ADAMI (Antoine-Philippe), littérateur, philosophe, militaire, historien, né à Florence en 1720, mort en 1761.

ADAMI (André), maître de la chapelle papale, au commencement du 18e siècle, a publié en italien des *observations* sur la manière de diriger les chœurs des chanteurs de la chapelle pontificale dans les cérémonies ordinaires et extraordinaires, Rome, 1711.

ADAMIRUS ou **CAMIR** (Muhammed) recueillit tout ce qu'on savait de son temps sur la zoologie; mort l'an de l'hégire 808.

ADAMOLI (Pierre), naquit à Lyon le 5 août 1707. Il fut garde des ports, ponts et passages de cette ville. Bibliophile et antiquaire éclairé, il passa la plus grande partie de sa vie à former une collection de livres, de manuscrits et de médailles, qu'il légua à l'Académie royale des sciences et des arts de Lyon. D'après ses intentions, cette bibliothèque devait être ouverte au public une fois par semaine, et la direction n'en pouvait être confiée qu'à un académicien, père de famille, s'il est possible, *mais jamais à un moine membre d'une congrégation, ni à un libraire qui viendrait altérer son legs en le mélangeant de livres sans valeur et sans utilité, qu'on nomme bouquins.* Adamoli mourut à Lyon le 5 juin 1769.

ADAMS (Robert), architecte et graveur anglais, né à Londres en 1550, mort en 1591, était intendant des bâtiments de la reine Élisabeth. Il a représenté dans une *suite* de gravures les différentes actions qui eurent lieu entre la flotte anglaise et la fameuse *Armada*. Cette suite, publiée en 1589, est très-rare.

ADAMS (Guillaume), navigateur anglais, né à Gillingham (Kent). Dès l'âge de 12 ans il fut envoyé à Limehouse pour y apprendre la navigation, il en sortit à 20, et servit comme pilote. C'est en cette qualité qu'il s'embarqua en 1598 sur une flotte hollandaise destinée pour les Moluques. Un des bâtiments de l'escadre fut jeté sur les côtes du Japon, l'équipage fut fait prisonnier, mais Adams, grâce à son habileté dans divers arts, parvint à gagner la faveur de l'empereur. Grâce à son crédit le capitaine obtint la liberté de sortir de l'empire. Adams, quoique retenu au Japon, put cependant en sortir comme pilote sur les vaisseaux de ses compatriotes qui allaient dans les contrées voisines: toujours il revenait dans le pays où il jouissait d'une grande considération et où il possédait des terres; il différait sans cesse son retour en Angleterre; la mort le surprit à Firando en 1620 ou 1621. On peut le regarder comme ayant facilité aux Hollandais la faculté qu'ils ont conservée depuis, de faire le commerce dans le Japon, et ils lui sont redevables de la permission de faire le voyage de Jedo.

ADAMS (Thomas), né à Wem en 1609, lord maire de Londres en 1645, était dévoué au parti du roi, et fut pour cette raison mis à la Tour par les républicains. Il fit passer 11,000 livres sterling à Charles II pendant son exil, et fut, à la restauration, chargé par la cité de Londres d'aller au-devant de ce prince; il fonda une école de langue arabe à Wem, fit seul les frais de l'impression d'un Évangile en langue persane, qu'il envoya dans l'Orient, et mourut en 1667.

ADAMS (Thomas), chapelain de l'Église anglicane, mort en 1670, a laissé sous ce titre: *Union protestante*, ou *Principes de la religion réformée*, un ouvrage fort estimé en Angleterre.

ADAMS (Richard), mort en 1698, fut l'un des éditeurs des *œuvres* de Charnock.

ADAMS (Jean), issu d'une famille de la Nouvelle-Écosse, élève du collége de Harvard, fut ministre à Hessport dans Rhode-Island, et mourut en 1740 à 56 ans, regretté comme bon prédicateur et comme poëte. Ses *poésies*, publiées à Boston, en 1745, in-8°, contiennent des imitations et des paraphrases de morceaux de l'Écriture sainte, des traductions d'Horace, et le livre *de la Révélation*, tout entier en vers héroïques. Sa versification est très-harmonieuse et facile, surtout pour l'époque où la civilisation du pays était encore peu avancée.

ADAMS (Éliphalet), ministre à la Nouvelle-Londres (Connecticut), élève du collége de Harvard, fut ordonné en 1709, et mourut en 1753 à 77 ans. On a de lui plusieurs *sermons* et *discours*.

ADAMS (Zardiel), renommé par ses talents dans la chaire, fut ordonné en 1764, et exerça le saint ministère à Lunenbourg au Massachusett. Ses *sermons* sont estimés.

ADAMS (Amos), ministre à Roxbury (Massachusett), prit ses degrés au collége de Harvard en 1752, et mourut à Dorchester, en 1775, à 48 ans. Outre un grand nombre de *sermons*, il a publié un *abrégé* de l'histoire de la Nouvelle-Angleterre, réimprimé à Londres.

ADAMS (Joseph) était, en 1715, ministre à Newington (New-Hampshire), où il prêcha jusqu'à sa mort arrivée en 1783, à 93 ans. On a de lui un *sermon* contre les progrès de l'impiété.

ADAMS (Robert), architecte, né en Écosse en 1728, embellit, de concert avec son frère Jacques Adams, architecte comme lui, la ville de Londres d'une suite de maisons sur un plan uniforme, près des bords de la Tamise, lesquelles conservent le nom d'*Adelphi,* comme étant l'ouvrage des deux frères. Il construisit ensuite, dans différents comtés d'Angleterre, plusieurs châteaux remarquables par leur originalité et l'art des distributions intérieures. On doit à cet architecte une *Description des ruines du palais de Dioclétien,* à Spalatro en Dalmatie, Londres, 1764, in-fol. maximo, avec 61 planches. Ses œuvres et celles de son frère ont été publiées en 1778, 2 vol. in-fol., 81 planches. Robert mourut en 1792.

ADAMS (Samuel), un des hommes qui ont montré un grand caractère dans la révolution d'Amérique, naquit à Boston de parents respectables. Dès 1743, n'étant encore que maître ès arts, il se fit remarquer par ses principes d'égalité et son opposition sous l'administration de Shirley. Il fut en 1765 appelé à remplacer Oxenbridge-Tacher, comme membre et ensuite greffier de l'assemblée générale du Massachusett, et y présida pendant dix années à toutes les décisions importantes. Nommé en 1774 membre de la convention de sa province et ensuite du congrès, il s'y distingua par son courage et son éloquence persuasive. Proscrit en 1775, il se réunit l'année suivante à Franklin, Jefferson et autres pour proclamer l'indépendance des États-Unis. Enfin la constitution du Massachusett ayant été adoptée, il fut élu lieutenant gouverneur, puis gouverneur à la place de M. Hancock. Il est mort à 82 ans en 1808. On a de lui quelques *articles* politiques et des *harangues* insérées dans les journaux du temps.

ADAMS (Joseph), médecin, fils d'un apothicaire de Londres, suivit la même profession, obtint un diplôme à Aberdeen, et alla se fixer à Madère. A son retour en 1805, il fut nommé médecin de l'hôpital des malades atteints de la variole, et mourut des suites d'une chute le 20 juin 1818, âgé de 62 ans. Il publia des *Observations sur les poisons;* un *Traité sur les cancers;* des *Recherches sur les épidémies; l'histoire de Madère,* un *Traité sur les affections héréditaires;* un *Manuel sur la vaccine.*

ADAMS (John), né à Braintrée, dans le Massachusett, en 1755, d'une famille qui a donné aux États-Unis plusieurs patriotes d'un talent remarquable, embrassa de bonne heure la profession de jurisconsulte, et fut dès l'âge de 25 ans désigné chef de justice de l'État; mais il refusa cet emploi. Il manifesta l'un des premiers son opposition au système tyrannique de l'Angleterre, et lors de l'insurrection de Boston, il se fit connaître comme l'un des hommes les plus capables de seconder par de bonnes mesures politiques les efforts militaires des indépendants : aussi partagea-t-il avec D. Hancock l'honneur d'être excepté de la première promesse d'amnistie faite par la métropole aux insurgés américains. Lorsque ceux-ci eurent pris les armes et juré de ne les déposer que vainqueurs et libres, il fut un de ceux qui insistèrent avec le plus d'énergie et d'éloquence pour que cette grande détermination fût proclamée et rendue irrévocable, à la face du monde entier, par un acte digne d'elle. T. Jefferson et lui furent chargés de proposer chacun une rédaction de l'acte : celle de Jefferson fut préférée; mais, depuis la déclaration de l'indépendance jusqu'à la paix, John Adams fut constamment l'âme et le flambeau de l'assemblée nationale. On le vit, durant cette période si pénible, négocier des alliances et des emprunts dans toutes les cours de l'Europe. Enfin il fut un des commissaires qui signèrent, en 1782, la paix avec l'Angleterre. En 1787, il publia à Londres un ouvrage intitulé : *a Defense of the constitutions of gouvernem. of the United States of America,* 2 vol. in-8°, traduit en français, avec des notes et observations, par Delacroix, Paris, 1792, 2 vol. in-8° : dans ce livre l'auteur laissait apercevoir une prédilection marquée pour les principes de la constitution anglaise. Aussi, dans l'assemblée qui produisit la constitution des États-Unis, il fut un des membres du parti qu'on appela depuis *fédéraliste,* qui tendait à donner au président et au gouverneur général de plus grands pouvoirs. L'on sait que l'opinion contraire prévalut : savoir, celle de Franklin, de Madisson et de Jefferson, qui tendait à modérer l'action du pouvoir central en étendant celle des États particuliers. Après avoir rempli les fonctions de vice-président pendant les huit années de la présidence de Washington, John Adams, qui avait été consulté par cet illustre ami dans toutes les affaires importantes, lui succéda. Sous son administration les fédéralistes et ceux qui croyaient avoir le droit de s'appeler exclusivement les républicains s'attaquèrent avec violence à propos de la révolution française, dont les premiers n'apercevaient que les excès, tandis que les autres la jugeaient de plus en plus avec faveur. Cette question étrangère causa des troubles intérieurs qui donnèrent de vives inquiétudes sur la stabilité future du gouvernement des États-Unis. Adams, cherchant un appui dans ce qu'on nommait ses idées anglaises, proposa un *alien-bill,* et demanda une loi qui permît la suspension de l'*habeas corpus :* mais ces propositions furent rejetées, et leur auteur, à l'expiration de la première période de son administration, ne fut pas réélu. Il vécut dans une retraite absolue tant que dura la présidence de Th. Jefferson, son heureux successeur, qui toutefois ne l'avait emporté sur lui que de quatre voix. Sous Madisson, lorsqu'il fut devenu nécessaire pour les États-Unis de venger leur honneur national par une guerre contre leur ancienne métropole, John Adams rompit le silence qu'il gardait depuis si longtemps et publia une *Lettre* pleine de raison et d'éloquence, dont le but était d'amener au sentiment général ceux des fédéralistes qui s'opposaient à la guerre. Ses adversaires les démocrates, pénétrés d'admiration, lui offrirent alors leurs suffrages pour divers emplois importants; mais il ne voulut pas rentrer dans la vie publique. Depuis 1816, sa santé s'affaiblit insensiblement. Dans les dernières années de sa vie, il ne pouvait plus porter ses mains à la bouche; mais ses infirmités ne l'empêchaient pas de s'intéresser toujours aux affaires du pays. Il mourut le 4 juillet 1826, après avoir vu la présidence décernée à son fils.

ADAMS (William), théologien anglican, né à Shrews-

bury en 1707, fit ses études à l'université d'Oxford, et se lia dès lors avec Samuel Johnson d'une amitié qui ne cessa qu'à la mort de cet homme célèbre. Il occupa plusieurs places, et mourut archidiacre de Landaff et principal du collége de Pembroke d'Oxford, en 1789. On a de lui un volume de *Sermons*, 1777, et un Essai sur l'*Essai de Hume touchant les miracles*, 1752, in-8°.

ADAMS (John), dit le patriarche de l'île de Pitcairn, naquit en Angleterre vers 1764, fit partie de l'équipage du Bounty qui se révolta contre son capitaine. Après avoir poussé au large la chaloupe dans laquelle on l'avait forcé à descendre, la navire fut dirigé vers Otahiti. Plusieurs naturels avec leur famille se joignirent à ces aventuriers et ils allèrent s'établir à l'île Pitcairn, où ils abordèrent le 23 janvier 1790. Après avoir débarqué ils brûlèrent le navire. Adams ayant pris un certain ascendant sur le reste de la bande en devint en quelque sorte le chef. Une femme otahitienne ayant été enlevée à un des naturels pour être donnée à un Anglais, un combat opiniâtre eut lieu, dans lequel plusieurs Anglais succombèrent. Cette inimitié dura jusqu'à la mort du dernier homme de couleur; de sorte que la population se trouva réduite en 1793 à Adams, trois de ses compatriotes, dix femmes et quelques enfants. En 1799 il ne restait plus qu'Adams et un nommé Young. A la suite de tous ces malheurs des idées religieuses germèrent dans l'esprit d'Adams; il commença à célébrer le service divin, et à moraliser la génération naissante. Young qui n'était pas dépourvu d'instruction, l'aida jusqu'à sa mort, en 1801. Alors Adams se trouva seul chargé de l'éducation de 19 enfants âgés de 7 à 9 ans. Les femmes, d'un caractère très-doux, l'aidèrent et exécutaient ses ordres avec empressement. En 1814 la frégate le Breton ayant touché à l'île Pitcairn, rapporta des renseignements certains sur cette colonie naissante; la population était alors de 48 individus, et vivait très-heureuse. Le capitaine anglais Beechey visita Pitcairn en 1825; Adams était alors âgé de 60 ans; il avait conservé le costume, l'allure et les gestes d'un matelot anglais. Il alla à bord accompagné de dix jeunes gens ayant une taille svelte, une physionomie douce et des manières décentes. Le nombre des habitants s'élevait déjà à 66. Depuis l'établissement de la colonie on comptait 52 naissances et 8 décès naturels. Un missionnaire anglais, M. Buffet qui alla à Pitcairn en 1828, fut si charmé de cette île, qu'il résolut de ne plus la quitter. Ce même M. Buffet écrivit au capitaine Beechey et lui annonça qu'Adams, était mort le 5 mai 1829, à l'âge de 65 ans.

ADAMSON (Patrick), né en 1543 à Perth, fut fait archevêque de St-André en 1576. Les presbytériens attaquèrent la validité de son élection, et ne consentirent à la ratifier qu'à des conditions humiliantes auxquelles il fut obligé de souscrire. Malgré cet engagement, il servit le dessein qu'avait le roi d'établir l'épiscopat en Écosse. Le parti presbytérien, qui se composait de l'immense majorité de la nation, parvint aisément à se venger du prélat; il le fit excommunier; et le roi Jacques fut contraint d'accorder le revenu de l'archevêché de St-André au duc de Lenox. Adamson ne trouva de ressources que dans les contributions de la charité, et mourut dans l'indigence à la fin de 1591. Il a laissé des *poésies latines*, Londres, 1619, in-4°, publié par Th. Wilson, son gendre, précédés d'une notice apologétique sur l'auteur, et un traité *de sacro pastoris Officio*, ibid., 1619, in-8°.

ADANETE, martyr; issu d'une grande famille d'Italie; il était un des premiers magistrats d'une ville de Phrygie, qui fut réduite en cendres, et dont la population fut égorgée par des soldats de Dioclétien, l'an de J. C. 303. Il est le seul dont le nom se soit conservé.

ADANSON (Michel), célèbre botaniste, membre de l'institut de France, né à Aix, en Provence, le 7 avril 1727, d'un père Écossais d'origine, fit de brillantes études à Paris, suivit les cours de Réaumur et de B. de Jussieu. Passionné pour la botanique, il avait étudié à 14 ans toutes les plantes du Jardin du roi. On le vit bientôt sacrifier son patrimoine pour explorer le Sénégal, où, pendant 5 ans, il ne cessa de puiser une masse d'observations et de richesses dans les trois règnes. Après avoir conçu sous ce ciel brûlant son vaste système, qui embrassait toutes les espèces d'*existences physiques, morales et intellectuelles*, qu'il évaluait à plus de quatre-vingt-dix mille, il présenta en 1775 à l'académie 120 vol. MSs et 75,000 figures, bases et matériaux de ce grand ouvrage, qui fut jugé au-dessus des forces d'un seul homme. Il voulut élever cependant seul cet énorme édifice, et consacra toute sa vie à des recherches continuelles propres au développement de son système, et qui absorbèrent le reste de ses jours. Nommé censeur royal et gratifié de plusieurs pensions, la révolution lui enleva tout. Le désastre d'un jardin d'expériences, où il cultivait 130 espèces ou races de mûriers et un grand nombre de plantes dont il avait perfectionné la culture, influa davantage encore sur le moral et le physique d'Adanson, déjà aigri par la perte de ses places. Le directoire le tira de sa fâcheuse position en lui donnant une pension de 6,000 francs qui fut doublée par Napoléon. Il mourut le 3 août 1806. On a de lui *les Familles des plantes*, Paris, 1763, 2 vol. in-8°; *Voyage au Sénégal*, 1757, in-4°; des *Mémoires* substantiels et profonds sur l'invariabilité des espèces de plantes contre Linné; d'autres sur la météorologie; sur les tarets (vers destructeurs des navires); sur la torpille, la tarentule, lus à l'Académie des sciences dont il était membre; et un grand nombre de savants *articles* fournis à l'Encylopédie. Il était membre de la Légion d'honneur. M. Cuvier a lu son éloge à l'Institut en 1807.

ADAOUST (d'), littérateur provençal, mort en 1819, est auteur d'une traduction en vers français de *l'Art poétique* d'Horace et de quelques autres *poésies*, parmi lesquelles on remarque une *ode* sur le rétablissement de la statue de Henri IV. Il a laissé en manuscrit plusieurs pièces de théâtre, entre autres une comédie en cinq actes et en vers, intitulée : l'*Égoïste sans le savoir*, et une petite comédie, aussi en vers, intitulée : *l'Amant timide*.

ADAR-EZER ou **ADRAZAR**, fils de Rohob ou Arach, roi de la Syrie de Soba, pays des Sophoniens, fut défait une première fois, sur l'Euphrate, par David, l'an du monde 2294; une seconde fois dans la Syrie, peu de temps après.

ADASCHEFF ou **ADASCHEW** (Alexis), ministre d'Iwan IV, fut le seul homme qui put obtenir quelque influence sur l'esprit de ce prince féroce. Après que le czar, fatigué de l'esclavage où le tenait Zouiski, eut livré à la mort ce ministre despote, ainsi que ses adhérents,

Adascheff parvint à faire pardonner au petit nombre de proscrits qui avaient échappé à la fureur d'Iwan. Il accompagna son maître dans l'expédition de Casan, et négocia les conditions de la trêve qui termina cette guerre. De perfides insinuations lui firent perdre son crédit auprès d'Iwan. S'étant aperçu de ce changement, et craignant les violences de ce prince sanguinaire, il demanda et obtint le gouvernement de la Livonie; mais la haine de ses ennemis le poursuivit dans cette retraite; et le soupçonneux czar fit emprisonner dans la forteresse de Fellin l'homme qui lui avait rendu tant de services; il le fit ensuite transférer à Dorpat, où l'infortuné ministre mourut, dit-on, de la fièvre, mais plus probablement par le poison.

ADASCHEFF (Daniel), frère du précédent, militaire distingué, fut chargé par Iwan IV d'une expédition contre les Tatars de la Tauride, qu'il battit complétement. Il envahit toute cette contrée, et revint à Moscou chargé de butin, et amenant à sa suite un grand nombre de prisonniers.

ADCANTUAN, à la tête des Sontiates, peuple de la troisième Aquitaine, aujourd'hui canton de Leictoure en Guienne, défendit si héroïquement leur capitale contre Crassus, lieutenant de César, qu'il fut obligé de les recevoir à composition.

ADDA (Ferdinand d'), patrice de Milan, né vers 1534, reçut le laurier doctoral à Padoue, et le célèbre Alciat prononça dans cette circonstance un *discours* à la louange du candidat; Ferdinand s'acquit la réputation d'un grand jurisconsulte, et mourut en 1574, laissant, outre quelques *ouvrages* de droit, réimprimés dans le tome II du *Thesaur. juris* d'Otton, plusieurs *discours*, parmi lesquels on citera celui dans lequel il fait l'apologie de la jurisprudence contre ses détracteurs. Venise, Alde, 1546, in-8°. A la suite de ces discours on trouve quelques *épigrammes* reproduites dans divers recueils.

ADDINGTON (Antoine), médecin, né en 1713, étudia à Oxford au collége de la Trinité, parvint au grade de maître ès arts en 1740, à celui de docteur en médecine en 1744, et fut nommé membre du collége de médecine en 1756. On a de lui des *Mémoires* sur le scorbut, où il traite de la manière de conserver l'eau douce en mer, 1753, in-8°; un *Traité* sur la mortalité des bestiaux, in-8°; et un *pamphlet* politique sur une négociation entre lord Chatam et lord Bute. Il mourut en 1790.

ADDISON (Lancelot), né à Mauldismaburne, dans le Westmoreland, en 1632, se distingua par son zèle pour la cause royale. Dans une thèse publique en 1658, il fit une satire si violente du gouvernement républicain, que le parti dominant l'obligea de demander pardon à genoux. On distingue parmi ses ouvrages la *Barbarie occidentale, ou courte relation des révolutions opérées dans les royaumes de Fez et de Maroc,* Londres, 1674; *L'État présent des Juifs, en particulier de ceux des États barbaresques,* Oxford, 1675, où se trouve un détail exact de leurs coutumes tant sacrées que profanes. Il mourut en 1703, laissant un fils dont l'article suit, et qui, par ses talents, assure à jamais à son nom une gloire que ne lui auraient pas méritée ses propres ouvrages.

ADDISON (Joseph), né à Milston dans le Wiltshire, le 1er mai 1672, reçut sa première éducation à Salisbury et Lichtfield, fut admis en 1687 au collége de la reine à Oxford, où il commença sa réputation par des poésies latines. A l'âge de 22 ans, il adressa quelques vers à Dryden, et, peu de temps après, il publia la traduction d'une partie du 4e livre des *Géorgiques* de Virgile avec un essai sur ce poëme. En 1695, il présenta une pièce en vers au roi Guillaume qui lui accorda une pension de 300 livres sterling pour les frais d'un voyage en France et en Italie. De retour dans sa patrie, il entra en faveur auprès de lord Godolphin et même à la cour, par son poëme sur la bataille de Blenheim. L'année d'après il se rendit à Hanovre avec lord Halifax, et plus tard accompagna le marquis de Warton en Irlande, en qualité de secrétaire de ce seigneur, nommé lord lieutenant. Ce fut pendant son séjour en Irlande que Steele publia *le Babillard* (*the Taller*); Addison y prit bientôt part. Le *Spectator* suivit cet ouvrage. En 1713, sa tragédie de *Caton* fut jouée aux applaudissements des whigs et des torys; à cette même époque parut le *Guardian.* En 1715 commença le *Free Holder* qu'il ne continua que jusqu'au milieu de l'année suivante. En 1716 il épousa la comtesse douairière de Warwick, dont il avait été longtemps amoureux. Cette union ne fut pas heureuse. La réputation littéraire d'Addison le porta au poste de secrétaire d'État, qu'il abandonna bientôt pour une pension de 1,500 livres sterling. Il projetait une tragédie intitulée *la Mort de Socrate,* mais il y renonça pour un ouvrage plus important, *la Défense de la religion chrétienne,* dont une partie parut après sa mort. Il avait conçu le plan d'un dictionnaire anglais tel qu'il fut plus tard exécuté par le docteur Johnson. Il avait confié à M. Tickell la publication de ses ouvrages qu'il dédia lui-même à M. Craygs. Addison mourut le 17 juin 1719. La tragédie de *Caton, le Babillard, le Spectateur* et *le Free Holder,* ont été traduits en français. Cet écrivain exerça une grande influence sur la prose anglaise par les essais périodiques dont il fut le principal rédacteur. Ses ouvrages sont également remarquables par un atticisme élégant, un goût pur, une grâce toujours naturelle et une correction toujours facile. Moins heureux comme poëte anglais que comme poëte latin, il prétendit réformer le théâtre irrégulier de sa nation par l'exemple de son *Caton;* mais cette tragédie, restée la seule classique de l'Angleterre, est à peine lue aujourd'hui. Comme homme politique, Addison ne fit que passer au ministère, et n'y laissa pas de grands souvenirs de talents. Le célèbre Baskerville a donné une belle édition des œuvres d'Addison, 1761, 4 vol. in-4°.

ADDY (Guill.), écrivain anglais, mort au commencement du 18e siècle, a laissé une *Sténographie, ou l'Art d'écrire en abrégé,* Londres, 1695, in-8°; *Vetus et Novum Testamentum anglicum, litter. tachygraph. imprim.,* ibid., 1627, in-16.

ADEL ou **ADIL**, roi de Suède au 6e siècle, fit avec succès la guerre aux Danois, qu'il rendit tributaires de Suède, et mourut d'une chute de cheval après 6 ans de règne.

ADÉLAIDE, fille de Rodolphe II, roi de Bourgogne, née en 931, épousa successivement Lothaire II, roi d'Italie, l'empereur Othon III, et mourut le 16 décembre 999 au monastère de Seltz en Alsace, comme elle se rendait en Bourgogne pour réconcilier son neveu Rodolphe avec ses sujets. La vie d'Adélaïde a été écrite en allemand

par S. Odilon, abbé de Cluny, et par Auguste de Breitenbach.

ADÉLAIDE, **ADÉLAIS** ou **ALIX**, femme de l'usurpateur Hugues Capet, et mère de Robert, roi de France; on la disait venue d'Italie, mais l'opinion la plus générale l'a faite fille de Guillaume III, dit Tête d'Étoupes, duc de Guienne; elle vivait encore en 987. On ignore l'époque de sa naissance et celle de sa mort.

ADÉLAIDE ou **ADÈLE** de Normandie, surnommée *Gerloc* ou *Guibord*, fille de Rollon et sœur de Guillaume Longue-Épée, qui la maria en 927 à Guillaume Tête d'Étoupes; on l'a dit mère d'Adélaïde, femme de Hugues Capet.

ADÉLAIDE, fille de l'empereur Louis le Débonnaire, veuve de Conrad le Jeune, comte de Paris, et femme de Robert le Fort, duc et marquis de France, fut mère d'Eudes et Robert, tous deux couronnés rois de France, et belle-mère de Tertulle, premier comte d'Anjou.

ADÉLAIDE ou **PROXÈDE**, fille du roi des Russes, veuve d'Othon, margrave de Brandebourg, remariée, en 1089, à l'empereur Henri IV, qui, par aversion pour elle, la fit enfermer, en 1093, dans une prison où il voulut que son fils abusât d'elle. Évadée peu de temps après, elle parut, en 1095, au concile de Plaisance, où elle porta plainte, y obtint le pardon des souillures auxquelles elle n'avait pas consenti, et se retira dans un monastère où elle mourut la même année.

ADÉLAIDE (Ste), fille du comte de la Gueldre, mourut en 1015, dans un monastère de Cologne, dont elle était abbesse.

ADÉLAIDE, femme de Frédéric, prince de Saxe, fit assassiner son mari en 1055, par son amant, le marquis de Thuringe, qu'elle épousa bientôt après.

ADÉLAIDE, fille et unique héritière d'Odelric Manfredi, marquis de Suze; eut trois maris; gouverna le Piémont; fut médiatrice entre Grégoire VII et l'empereur Henri IV, de 1073 à 1086, et mourut en 1091.

ADÉLAIDE ou **ALIX DE SAVOIE**, mariée en premières noces, en 1125, à Louis le Gros, roi de France; en secondes noces, en 1138 ou 39, au connétable Mathieu de Montmorency; morte en 1154, âgée de 60 ans, ayant fondé l'abbaye de Montmartre où elle fut enterrée.

ADÉLAIDE, nommée communément Aleid, ou Alyt van Poelgeest, à cause de la famille hollandaise de ce nom dont elle était issue, gagna par sa beauté le cœur du duc Albert de Bavière, et devint sa maîtresse. Née hautaine et ambitieuse, elle se mêla des affaires d'État, et s'attira la haine d'un parti puissant. Guillaume, fils d'Albert, indigné de voir son père dans les chaînes d'une concubine qui dictait des lois aux nobles, et dépouillait de leurs dignités tous ceux qui ne lui étaient pas dévoués, entretenait dans le cœur de ceux-ci la haine qu'il avait lui-même conçue contre Adélaïde. Un complot fut formé contre la vie de cette femme; et les conspirateurs, ayant pénétré la nuit dans son appartement l'assassinèrent à coups de poignard, l'an 1392.

ADÉLAIDE DE FRANCE, épouse de Louis le Bègue, vécut peu de temps avec ce prince, qui, pour s'unir à elle, répudia Ausgarde sa femme légitime, quoiqu'il en eût deux enfants : mère de Charles le Simple, on ignore l'époque de sa mort.

ADÉLAIDE (Madame) de France, fille aînée de Louis XV, tante de Louis XVI, naquit à Versailles, le 3 mai 1732, et vécut à la cour, où elle fut toujours respectée par sa piété et la pureté de ses mœurs, jusqu'à l'époque de la révolution. En 1791, elle demanda la permission de sortir du royaume, à cause des troubles dont il était agité, et elle quitta Paris avec sa sœur, Madame Victoire, le 19 février 1791. Ces deux princesses furent arrêtées d'abord à Moret, et ensuite à Arnay-le-Duc; et il fallut des ordres précis du roi et de l'assemblée nationale pour qu'on leur permît de continuer leur route. Elles se retirèrent à Rome, dans le palais du cardinal de Bernis, et y résidèrent jusqu'à l'approche des armées françaises en 1799. Madame Adélaïde se rendit alors à Trieste, où elle mourut dans le courant de la même année.

ADELARD (St.), vulgairement saint Allard, né l'an 753, de Bernard, petit-fils de Charles Martel; moine de Corbie, en Picardie, l'an 772; se retire au mont Cassin; rappelé par Charlemagne, rentre à Corbie, dont il devient abbé en 777; premier ministre de Pépin, roi d'Italie, en 796; envoyé à Rome, en 809, pour terminer un débat avec le pape; tuteur du fils de Pépin en 810; relégué en 814, par Louis le Débonnaire, dans l'abbaye d'Heroe ou Noirmoutier; rentré dans celle de Corbie en 821; mort le 2 janvier 826.

ADELARD ou **ATHELARD**, bénédictin anglais qui vivait sous Henri I[er] (12[e] siècle), était très-instruit pour son temps. Avide de nouvelles connaissances, il fit un voyage en Espagne, dans l'Égypte et l'Arabie, apprit l'arabe, et traduisit de cette langue, en latin, les *Éléments d'Euclide,* avant qu'on eût découvert le texte grec. Il a traduit encore un ouvrage arabe sur les sept planètes. Les colléges d'Oxford possèdent quelques-uns de ses manuscrits.

ADELARD, nommé aussi *Catanée d'Adelardis,* gentilhomme véronais; de chanoine il fut fait cardinal par le pape Luce III, venu à Vérone pour y célébrer un concile; puis légat de Clément III, en Orient, à l'occasion des croisades, dans l'an 1191; élu évêque de Vérone par le peuple et le clergé, il entreprit de réformer les mœurs des ecclésiastiques; mort dans sa patrie, en 1211.

ADÉLARDS (Guillaume Marcheselli des), chef de la faction Guelfe, à Ferrare, délivra Ancône en 1174, et mourut en 1184.

ADELBARD, roi de Northumberland, en Angleterre, tué en 788, après un règne de 13 ans; Osred lui succéda.

ADELBERO, duc de Bavière, frère de l'impératrice Cunégonde.

ADELBERT, duc d'Alsace, fils d'Éthice ou Athicus, pourvu de ce duché par Thierri; fit bâtir l'église de St.-Étienne à Strasbourg, vers la fin du 7[e] siècle; c'est de son frère Helton que la maison d'Autriche tire son origine.

ADELBERT, fils d'un roi d'York, né vers la fin du 7[e] siècle; mort en 730, archidiacre de la cathédrale d'Utrecht.

ADELBERT. *Voyez* **ADALBERT** (Saint).

ADELBERT, souverain de Bamberg, trahi par Hatton, évêq. de Mayence, qui le livra à Louis de Germanie.

ADELBERT ou **ALBERT**, comte de Bavière,

pourvu de l'archevêché de Hambourg et de Brême par l'empereur Henri III ; dépouillé de ses biens et honneurs par Ordulphe et Magnus, ducs de Saxe, en 1066 ; rentre bientôt en faveur auprès de l'empereur Henri IV, dont il avait été tuteur, qui le rétablit ; se met en lutte contre les grands ; triomphe ; devient le conseil et le premier ministre de l'empereur qui l'emmène dans toutes ses expéditions ; mort en 1062. Il fut un des prélats les plus fastueux que l'on ait connus ; dur aux grands et aux riches, charitable et bon envers les petits et les pauvres.

ADELBERT, marquis de Lucques ; excité par Berthe, sa femme, il voulut se faire roi d'Italie, à la place de Lambert, qui l'attaqua à l'improviste et le fit prisonnier.

ADELBERT, marquis d'Yvrée. *Voyez* **ADALBERT**.

ADELBOLDE, nommé aussi **ATHELBOLDE**, **ADALBALDE**, **ADABOLDE**, **ATHALBALDE**, **ALBALDE**, **ADELBAND**, **ADALBERON**, né dans le pays de Liége, était, en 994, un des hommes les plus savants de son temps ; il fut historien, géographe, astronome, poëte, profond politique et guerrier ; il fut chancelier de Henri, roi de Germanie, qui le fit évêque d'Utrecht, en 1010 ; en 1015, il entreprit de réédifier, dans cette ville, l'église de Saint-Martin, achevée en 1023, et vers la même époque, il rebâtit la collégiale de Tiel. Il prit les armes plusieurs fois pour défendre les biens de l'Église, et mourut le 27 novembre 1027, laissant inachevée l'histoire de l'empereur saint Henri, mort en 1024.

ADELBURNER (Michel), mathématicien et médecin allemand, né à Nuremberg en 1702, et mort professeur de logique à Altorf, en 1779, a publié un ouvrage intitulé : *Commercium astronomicum*, et une *feuille* périodique sur les phénomènes célestes les plus remarquables (en allem.).

ADELER (Curtius Siversen), célèbre marin du 17e siècle, né dans la Norwége en 1622 ; fit ses premières armes sous Tromp et Jean Regers ; devint amiral d'une flotte vénitienne, et pendant quinze ans remplit de ses exploits l'Adriatique et l'Archipel ; le 25 mars 1651, sous les ordres de Jacques de Riva, il décida de la victoire des Vénitiens sur les Turcs, auprès des Dardanelles ; en 1652, pendant une tempête, il arracha seul, à un péril imminent, les sénateurs inquisiteurs destinés pour la Candie ; en 1653, il ravitaille cette île, et sauve la ville de Suda ; le 16 mai 1654, à l'entrée de l'Hellespont, séparé de sa flotte, et cerné par 77 voiles turques, il les disperse ou les coule à fond ; le même jour, il enlève un vaisseau de 60 canons ; tue, quoique blessé, l'amiral Ibrahim-Balla, s'empare de ses dépouilles, et continue ses triomphes jusqu'en 1661. En 1662, il prend congé des Vénitiens, qui l'avaient comblé d'honneurs et de pensions, se marie à Amsterdam en 1662, et revient en Danemark en 1663, où Christian V le fit amiral de sa flotte et l'anoblit : meurt en 1675, à Copenhague, au moment où il se préparait à combattre la flotte suédoise.

ADELGASSER (Antoine Cajetan), né en Bavière vers 1720, était organiste et timbalier de la chapelle de Salzbourg en 1757. Ses compositions lui ont fait beaucoup d'honneur, quoiqu'on lui reprochât d'irriter trop le style d'Oberlin son maître. On ignore l'époque de sa mort.

ADELGISE, chef des Azéroniens qui ravagèrent la Lombardie, égorgea l'ambassadeur de Capoue et de Bénévent, qui était allé demander du secours à l'empereur Basile.

ADELGISE, roi lombard associé au trône, en 759 ; marié en 770 à Gisèle, sœur de Charlemagne ; envoyé, en 787, en Sicile ; en 788, débarque dans la Calabre ; est vaincu dans une grande bataille, et y périt.

ADELGISE, prince de Bénévent, succède à son frère Radelgaire, en 854 ; défait par les Sarrasins, en 856 ; achète la paix en 862 ; appelle à son secours, en 866, l'empereur Louis II ; fait face, en 873, à tous ses ennemis. En 875 et 876, défait par les Sarrasins ; souscrit à un traité honteux, en 877, et meurt assassiné par ses neveux, en 879.

ADELGISE, épouse de Sicard, prince de Bénévent, causa, par son imprudence, la mort de ce prince en 839.

ADELGREIFF (Jean-Albert), imposteur, né à Elbing, en Prusse, prétendit que sept anges lui avaient révélé qu'il tenait la place de Dieu sur la terre. Il fut arrêté à Kœnigsberg, accusé d'hérésie et de magie, condamné et exécuté le 11 octobre 1656.

ADELHELME, **ADALHELME** ou **ADELIN**, évêque de Seez en Neustrie, auteur des *Bénédictions dominicales*, à l'usage des évêques, admises dans le diocèse de Paris, fut élevé à l'épiscopat en 876 par le roi Charles le Chauve, qui en fit le successeur de Hildebrand ; il fut arraché à son siége par les Normands et conduit en Angleterre, d'où il revint en 877 ; mort en 910.

ADELINDE, maîtresse de Charlemagne, dont il eut Théodoric.

ADELMAN, clerc de l'église de Liége, fut nommé évêque de Brescia en 1048, et mourut en 1061. On a de lui une *Lettre sur l'Eucharistie*, écrite à l'hérésiarque Bérenger, imprimée pour la première fois à Louvain en 1551, et reproduite dans les différentes éditions de la *Bibliothèque des Pères* ; un poëme rhythmique : *de Viris illustribus sui temporis*, inséré par Mabillon dans le tome Ier des *Analectes*, et depuis par le chan. Gagliardi avec la lettre à Bérenger, à la suite des sermons de S. Gaudence.

ADELME, **ADÉMAR** ou **ADHÉMAR**, bénédictin, chapelain de l'empereur Charlemagne, auteur d'une histoire de France, incorporée dans celle d'Aimoin.

ADELME, évêque de Sherburn, aujourd. Salisbury, dans le 7e siècle, fut, dit-on, le premier Anglais qui ait écrit en latin et cultivé la poésie. Il mourut en 709, laissant plusieurs ouvrages. Ses opuscules ascétiques ont été publiés par le P. Delrio, Mayence, 1601, in-8°. La *Vie* d'Adelme, par Guillaume de Malmesbury, se trouve dans les *Acta sanctor. ord. Bened.* de Mabillon.

ADELPHE, philosophe platonicien dans le 3e siècle, adopta les principes des gnostiques, comme développement du platonicisme, qu'il mêla avec les opinions d'Alexandre le Libyen et de prétendues révélations de Zoroastre, dont il composa un corps de doctrine ; il eut pour adversaires Plotin et Porphyre.

ADELPHE, prince des Cances, peuples de la basse Allemagne, fut envoyé par Charlemagne, dans la Grande-Bretagne, vers 805, d'où il revint victorieux.

ADELPHE (Jean), né à Strasbourg, médecin, historien et conteur ; vivait dans le 16e siècle.

ADELPHIUS ou **DELIUS**, favori de l'empereur

Marc-Antoine; écrivit l'histoire de son expédition contre les Parthes dans laquelle il avait eu un commandement. — Un *Adelphius* fut consul romain avec Ætius, l'an de Rome 1102. — Un autre fut proconsul et mari de la savante Proba Falconia.

ADELPHIUS, évêque de Bâle, assista au premier concile tenu en France, en 511, à Orléans, et dans la même ville à un autre concile en 555, sous Childebert.

ADELSTAN ou **ATHELSTAN**, huitième roi d'Angleterre de la dynastie saxonne; monté sur le trône en 925, par le suffrage des peuples, et mort en 941, après seize ans de guerres.

ADELUNG (Jacques), constructeur de clavecins, né à Bindersleben, près d'Erfurt, le 14 janvier 1699, prit le grade de professeur à l'université d'Iéna. Il occupa la place d'organiste à l'école luthérienne depuis 1728 jusqu'à sa mort arrivée le 5 janvier 1762. On lui doit quelques écrits traitant de la construction des orgues, etc.

ADELUNG (Jean-Christophe), littérateur et grammairien allemand, né en 1734, professeur au gymnase d'Erfurt en 1759, et en 1787 bibliothécaire de l'électeur à Dresde, où il mourut en 1806. 70 vol. sont sortis de sa plume, entre autres : un Dictionnaire grammatical et critique, réimprimé à Leipzig, de 1793 à 1801, avec des augmentations, 4 vol. in-4°; *Glossarium manuale ad scriptores mediæ et infimæ latinitatis,* 6 vol. in-8°, abrégé de Ducange et de Carpentier; *trois grammaires allemandes,* un *traité du style allemand,* un autre fort étendu sur *l'orthographe allemande;* des suppléments au *Dictionnaire des gens de lettres* de Joëcker, 2 vol. in-4°, continué par Rotermund; *Histoire des folies humaines, ou biographie des plus célèbres nécromanciens, alchimistes, exorcistes, devins,* etc.; *Tableau de toutes les sciences, des arts et des métiers qui ont pour objet de satisfaire aux besoins ou d'augmenter les agréments de la vie; Essai d'une histoire de la civilisation du genre humain; Histoire de la philosophie; la plus ancienne Histoire des Teutons; de leur Langue et de leur littérature jusqu'à l'époque de la grande migration des peuples; Mithridate, ou tableau universel des langues, avec le* Pater *en cinq cents langues ou idiomes.* La première partie seulement est de lui.

ADELUNG (Frédéric), précepteur des grands-ducs de Russie, est connu par des recherches curieuses sur les anciens poëtes allemands, conservées dans la bibliothèque du Vatican.

ADÉMAR ou **AIMAR**, prêtre et célèbre historien, né en 988 à Chabanois, dans l'Angoumois; eut pour père le comte Raimond, et pour oncles Adalbert, doyen et prévôt de St.-Martial, et Roger, chantre de cette abbaye, tous personnages d'un haut mérite; il soutint l'apostolat et les faux actes de saint Martial avec tant d'éclat que son opinion donna lieu aux conciles tenus à ce sujet à Limoges en 1028, à Bourges et à Limoges en 1031. Il mourut en 1030, laissant une chronique fameuse à partir de l'origine de la monarchie française, jusqu'au dimanche des Rameaux de l'an 1029.

ADÉMAR, autrement **AIMAR ROBERTÉ** de Limoges, cardinal de Sainte-Anastasie; fut successivement évêque de Lisieux, d'Arras et de Térouane; mort en 1353.

ADENÈS, surnommé *le Roi* ou *ly Roix,* poëte français, sous le règne de Philippe le Hardi, avait été domestique de Henri, duc de Brabant; mort en 1260; il laissa plusieurs romans, notamment un de *Cléomades,* qui lui fut en grande partie dicté par Marie de Brabant, reine de France, et une dame nommée Blanche.

ADEODAT. *Voyez* **DIEUDONNÉ.**

ADER (Guillaume), médecin de Toulouse, mort vers 1630, est auteur d'un traité : *de Ægrotis et morbis evangelicis,* 1621, in-4°; d'un autre ouvrage intitulé : *de Pestis cognitione, previsione et remediis,* Toulouse, 1628, in-8°, et d'un poëme macaronique en l'honneur de Henri IV.

ADGANDESTÈS, prince des Cattes, offrit à Tibère de le délivrer d'Arminius si on voulait lui envoyer du poison à cet effet. Tibère refusa son offre, et lui fit dire que les Romains ne savaient vaincre leurs ennemis que les armes à la main.

ADGILLUS, premier prince ou duc chrétien de la Frise, avait été mis à la tête de ce duché par Clotaire, roi des Francs. C'est à ce prince que la Frise doit en partie son existence, puisqu'il la garantit des envahissements de la mer par des digues dont il subsiste encore des restes.

ADGILLUS II, fils du précédent, abjura le christianisme, et tenta de ramener le peuple à ses anciennes croyances.

ADHAD-EDDAULAH, sultan de Perse, de la dynastie des Bouides, agrandit son empire, prit Bagdad en 978, fut le protecteur des sciences et des lettres, et mourut en 983 (de l'hég. 372).

ADHED-LEDIN-ALLAH, quatorzième et dernier calife fatimite, placé sur le trône d'Égypte, en 1160; renversé par Saladin, le 8 septembre 1171, et mort cinq jours après, se croyant encore calife. Sous son règne, l'an de J. C. 1163, les Francs descendirent en Égypte et lui accordèrent la paix moyennant un million de dinars.

ADHELM. *Voyez* **ALDHELM.**

ADHEM, docteur célèbre pour les traditions musulmanes; il fut contemporain d'Aalnasch, autre traditionnaire de premier ordre, et eut pour fils Abou-Ishac, surnommé Al-Balkhi, saint thaumaturge des musulmans, qui vivait du temps du calife Aaroun-Al-Raschid.

ADHÉMAR DE MONTEIL (Lambert d'), prince d'Orange, fut le chef de l'ancienne et illustre famille de ce nom. On voit, par un acte passé à Metz, qu'il épousa dans cette ville, le 9 janvier 785, Madeleine de Bourgogne. Il fut fait duc de Gênes par l'empereur Charlemagne, en 800, pour récompense de ses services dans les guerres que cet empereur eut à soutenir contre les Sarrasins qui ravageaient l'Italie. Adhémar les chassa de cette contrée, et plus particulièrement de la ville de Gênes, les poursuivit en Corse, où ils s'étaient réfugiés, et fit la conquête de cette île, après les avoir battus sur terre et sur mer. Il s'empara de tous leurs vaisseaux, et en coula à fond quatorze des plus considérables. Il fut suivi dans cette expédition par trois de ses petits-neveux, fils de Hugues Adhémar, baron de Hombert en Albigeois; tous les trois périrent dans différents combats livrés aux Sarrasins.

ADHÉMAR DE MONTEIL, évêque du Puy en Velay, avait embrassé le métier des armes, avant d'entrer dans l'état ecclésiastique; il fut le premier qui, au concile de Clermont, tenu par Urbain II en 1095,

se présenta pour demander la croix. Le pape le nomma son légat auprès de l'armée des Croisés. Adhémar, à la tête d'un clergé nombreux, et d'une foule de guerriers accourus sous ses drapeaux des provinces d'Auvergne, de la Provence, du Limousin, partit pour la terre-sainte avec Raimond, comte de St.-Gilles et de Toulouse. Après avoir traversé les Alpes et la Dalmatie, arrivé sur les frontières de l'empire grec, il fut surpris par les Albanais, et courut risque de perdre la vie; Alexis Comnène, assis sur le trône de Constantinople, redoutait les entreprises des Croisés; il essaya tour à tour les promesses et les menaces pour intimider ou corrompre les principaux chefs des Latins. Après de longues contestations, pendant lesquelles les Grecs et les Francs en vinrent plusieurs fois aux mains, les chefs de la Croisade jurèrent foi et hommage à Alexis; Adhémar se soumit comme les autres, et c'est sans fondement que Voltaire assure que ce prélat conseilla aux Croisés de commencer la guerre sainte par le siége de Constantinople. Adhémar, en quittant la capitale de l'empire grec, se rendit au siége de Nicée, où il réussit, par ses discours et son exemple, à entretenir l'union, la discipline et la bravoure dans une armée où l'on comptait six cent mille combattants. Il se distingua dans plusieurs combats livrés aux Sarrasins, maîtres de l'Asie Mineure; mais ce fut surtout au siége d'Antioche qu'il montra toutes les qualités d'un chef habile et le génie d'un politique profond. Les Croisés, qui s'étaient rendus maîtres de la ville par surprise, se trouvèrent bientôt livrés à la plus horrible famine, et assiégés à leur tour par une armée innombrable de Sarrasins commandés par Karbouga, prince de Mouzoul. Ils n'avaient plus d'espérance que dans la protection du Dieu pour lequel ils avaient pris les armes; tout à coup, le bruit se répand dans la ville qu'on a découvert la lance dont fut percé le flanc du Sauveur; et bientôt une lance, trouvée sous le maître-autel de l'église de St.-Pierre, est montrée en triomphe aux soldats de J. C. Cette vue ranime leurs forces et leur courage; ils brûlent de combattre les musulmans. Malgré le silence des historiens contemporains, on est porté à croire qu'Adhémar ne fut point étranger à cette pieuse fraude, qui fut reconnue quelque temps après, mais qui sauva l'armée des Croisés. Ils firent une sortie dans laquelle ils tuèrent cent mille musulmans, et rapportèrent un immense butin. L'évêque Adhémar était au centre de l'armée, portant la lance merveilleuse, et exhortant les Croisés à vaincre ou à mourir pour J. C. Au milieu de la bataille, plusieurs cavaliers, vêtus de blanc, parurent tout à coup sur les montagnes voisines; Adhémar éleva la voix, et dit à ses compagnons que les martyrs SS. George et Démétrius venaient combattre avec eux; les paroles d'Adhémar, répétées de rang en rang, redoublèrent la bravoure des chefs et des soldats, et décidèrent la victoire. Dès lors les chrétiens n'eurent plus d'ennemis à combattre pour arriver dans la Palestine. Adhémar mourut quelque temps après la bataille d'Antioche. Il appartenait à une famille illustre de Provence qui s'est éteinte dans celle de Grignan.

ADHÉMAR ou **AYMAR DE MONTEIL**, évêque de Metz en 1327, guerroya contre les seigneurs de son diocèse; fit prisonnier le seigneur d'Aigremont avec quatre-vingt-dix autres personnes de qualité; attaqua le duc de Lorraine; bâtit le château de Beaurepaire auprès de celui de Salins, appartenant à ce duc; s'empara de Salins et de quatre autres forteresses qu'il fit raser; mort à Metz, en 1361.

ADHÉMAR (Guillaume), gentilhomme provençal, de la même famille que les précédents, mort vers 1190, est auteur d'un *traité* en vers *des femmes illustres*, qu'il dédia à l'impératrice Béatrix, femme de Frédéric Ier, surnommé Barberousse. Ce monarque lui inféoda, en récompense, le château de Grignan.

ADHÉMAR ou **ADZÉMAR** (Guillaume), troubadour du 13e siècle, pauvre gentilhomme de Marveil, aujourd'hui Marjevols, dans le Gévaudan, ayant quitté le manoir de ses pères, et ne pouvant soutenir l'état de chevalier, composa des chansons en l'honneur des dames, et fut accueilli d'elles comme troubadour et même comme jongleur. Il paraît que Guillelm Adhémar vécut pendant quelque temps à la cour de Ferdinand III, roi de Castille, et que, dégoûté du monde, il entra dans l'ordre monastique de Grammont. On trouve 18 pièces de ce poëte dans les manuscrits de Ste.-Palaye, à la bibliothèque de l'Arsenal à Paris; ils renferment aussi une *chanson* d'un Adzémar de Roca-Ficha, sur lequel les manuscrits ne donnent aucun renseignement.

ADHÉMAR (Jean d'), officier au régiment de Cambrésis, fut égorgé à Versailles le 9 septembre 1792, avec ses deux fils, lors du massacre des prisonniers d'Orléans.

ADHERBAL, général carthaginois, défit le consul Claudius Pulcher dans un combat naval sur les côtes de Sicile, l'an 249 avant J. C.

ADHERBAL, autre général carthaginois, fut battu dans le détroit de Gadès par le général romain Lélius, 206 ans avant J. C.

ADHERBAL, fils de Micipsa et petit-fils de Massinissa, après avoir vainement imploré le secours des Romains, fut assiégé dans Cirta, et massacré par ordre de Jugurtha, l'an 112 avant J.-C.

ADIATORIX, fils de Meclius, tétrarque de Galatie, préposé au gouvernement d'Héraclée par Marc-Antoine; sur un ordre prétendu de celui-ci, il fit massacrer tous les Romains qui étaient dans cette ville, peu de temps avant la bataille d'Actium. Pris et emmené à Rome par Auguste, il y fut mis à mort avec son fils puîné, qui s'était fait passer pour l'aîné, l'an de J. C. 29.

ADIMANTUS, général athénien, combattit pendant la guerre du Péloponèse la proposition de couper le pouce droit aux prisonniers lacédémoniens pour les rendre inhabiles à manier la lance. Cette acte d'humanité lui sauva la vie lors de la prise de la flotte d'Athènes à Ægros-Potamos par Lysandre, roi de Sparte, 405 ans avant J.-C.

ADIMANTUS, sectaire manichéen de la fin du 3e siècle, niait l'autorité de l'Ancien Testament, et composa sur ce sujet un livre réfuté par St.-Augustin.

ADIMARI (Raphael), né à Rimini vers la fin du 16e siècle, a publié l'histoire de sa patrie sous ce titre : *Sito riminense*, Brescia, 1616, 2 vol. in-4°.

ADIMARI (Alexandre), poëte florentin, né en 1579, et mort en 1649, d'une famille illustre de Florence. Il est auteur de plusieurs *recueils* de sonnets, et d'une *traduction*, en vers italiens, des odes de Pindare, Pise, 1631, in-4°, médiocrement estimée des littérateurs italiens.

ADIMARI (Louis), de la même famille, poëte satirique, né à Naples en 1644, et mort en 1708, fut professeur de langue toscane à l'académie de Florence, et de science chevaleresque à l'académie des nobles. On cite de lui, *Prose sacre*, Florence, 1706, petit in-4°; des *Odes*, des *Pièces* de théâtre, et cinq *Satires* que les critiques regardent comme sa meilleure production.

ADIM-EBN-AL-ADIM, historien arabe, né à Alep, en Syrie; mort l'an de l'hégire 660.

ADJUTUS ou **HUGO MARIA** (Joseph), surnommé le Chaldéen, né en 1602, à Ninive, en Assyrie; venu de Jérusalem à Naples, il s'y fit moine, et devint un célèbre théologien; passa en Allemagne, embrassa le protestantisme à Wittemberg, où il fut professeur, et mourut en 1665.

ADLERBETH (Gudmund George), savant et poëte suédois, naquit à Jœnkœping en 1751. Son père, assesseur à la haute cour de justice de Gothie, donna sa démission pour s'occuper entièrement de l'éducation de son fils, qu'il dirigea principalement vers les langues et les sciences. En 1768, le jeune Adlerbeth fut envoyé à l'univerté d'Upsal, où il fit de rapides progrès dans les mathématiques et la philosophie; il subit, en 1771, avec beaucoup de succès, un examen pour entrer dans la chancellerie royale, où un emploi lui fut confié dans le département de la guerre et des affaires étrangères. Il le conserva jusqu'en 1778, époque où il fut nommé antiquaire et secrétaire du roi. Il accompagna Gustave III, en 1783, à Rome, et fut chargé par ce prince de la correspondance ministérielle. Il se sépara de lui, et revint en Suède en 1785. L'année suivante il fut nommé secrétaire de l'académie des belles-lettres, d'histoire et des antiquités, puis conseiller de la chancellerie, place qu'il conserva jusqu'en 1793; alors il se démit de toutes ses fonctions. Gustave IV le nomma, en 1801, commandeur de l'Étoile polaire. Après la révolution de 1809, il fut nommé conseiller d'État et baron; et, plus tard, chevalier du Séraphin. En cette même année 1809, si célèbre dans l'histoire de Suède, Adlerbeth fut élu par la diète membre du comité de constitution, et il s'occupa de la révision des lois fondamentales du royaume. En 1815, sentant le besoin du repos, il donna sa démission de conseiller d'État, et se retira en Smolandie. Ce fut là que, pendant trois ans encore, il put se livrer exclusivement à son goût pour la poésie, jusqu'à sa mort qui eut lieu en 1818. Adlerbeth avait eu l'honneur de présenter à Gustave III une traduction de l'*Iphigénie* de Racine, et ce prince le chargea, avec le comte de Gyllenborg, un des meilleurs poëtes de cette époque, de terminer le drame *Birger Jarl*, dont le roi avait donné le canevas. Adlerbeth a laissé plusieurs traductions, fort estimées en Suède, de Virgile, d'Horace et d'Ovide.

ADLERFELD (Gustave), noble suédois, né en 1671, suivit Charles XII dans toutes ses campagnes, et rédigea le *journal* des opérations de l'armée suédoise jusqu'à la bataille de Pultawa, où il fut tué d'un boulet de canon en 1709. Son fils fit traduire ce journal en français, et cette traduction a été imprimée sous le titre d'*Histoire militaire de Charles XII*, Amsterdam, 1740, 4 vol. in-12. On y a ajouté la relation de la bataille de Pultawa et du séjour de Charles à Bender, par un officier suédois.

ADLZREITER (Jean), chancelier de l'électeur de Bavière, né à Rosenheim en 1596, mort en 1662, est auteur des *Annales boicæ gentis*; c'est l'histoire de la Bavière depuis l'origine de cet État jusqu'au temps où vivait l'écrivain. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de Francfort, 1710, in-folio, que l'on doit à Leibnitz. L'illustre éditeur y joignit différents morceaux tirés des *Annal. Boiorum* d'André Brunner.

ADMAI, écrivain arabe, vivait sous le règne du calife Haroun-al-Réchid, au 8e siècle. Il a composé un ouvrage intitulé : *Vie d'Antar*, qui se trouve parmi les manuscrits de la bibliothèque impériale de Vienne.

ADMET, l'un des plus forts et des plus vaillants capitaines d'Alexandre le Grand, eut la tête fendue d'un coup de hache au siége de Tyr.

ADMIRAL (Henri l'), né vers 1744 à Aujolet (Puy-de-Dôme), vécut dans la domesticité jusqu'à la révolution; il se trouvait employé, comme garçon de bureau, à la loterie nationale, lorsque sa haine envers les persécuteurs de ses anciens maîtres lui inspira le dessein de délivrer la France de la tyrannie de Robespierre et de Collot-d'Herbois. Le 3 prairial an II (24 avril 1794), après avoir épié tout le jour une occasion de frapper Robespierre au sein même du comité de salut public, il attendit Collot-d'Herbois à la porte de son appartement, et lui tira trois coups de pistolet à bout portant sans pouvoir l'atteindre. Une lutte corps à corps qui s'engagea entre le conventionnel et l'assassin donna le temps à une patrouille d'accourir; mais l'Admiral parvint à s'échapper, et alla s'enfermer dans sa demeure, d'où on ne l'arracha qu'après qu'il eut étendu presque sans vie le premier des assaillants, un serrurier nommé Geoffroi. Dans l'interrogatoire qu'il eut à subir, l'Admiral répondit avec fermeté qu'on ne pouvait lui reprocher comme un crime ce que lui-même n'avait entrepris que comme un service à rendre à la France; qu'au reste il avait conçu seul, sans suggestion étrangère, le dessein qu'il n'avait pu accomplir, et que son unique regret était de n'avoir pas réussi. Toutefois on prétendit y trouver la preuve d'une conspiration dirigée contre la république; cinquante-deux autres personnes, parmi lesquelles se trouvaient MM. de Sombreuil et de Sartines fils, et Mme de Sainte-Amaranthe, furent impliquées dans ce prétendu complot, et toutes portèrent leur tête sur l'échafaud.

ADMON, graveur grec, dont il reste un *Hercule buvant*, au cabinet de Stosch.

ADNAN, l'un des descendants d'Ismaël; il est le point de départ des généalogies des Arabes, et même de celle de Mahomet.

ADO, fils aîné d'Authaire, sous Dagobert, roi de France; fit bâtir le monastère de Jouarre.

ADOLFATI (André), musicien compositeur, élève de Balthazar Galuppi, naquit à Venise en 1711. Il fit à Gênes l'essai d'un nouveau genre de mesure à cinq temps ou à deux temps inégaux il a composé les opéras suivants : *Ariane; Adriano in Syria; La gloria e il piacere* et un *Laudate pueri* à quatre voix. On ignore l'époque de sa mort.

ADOLPHE, roi des temps incertains de la Suède, avant J. C.; il chassa de son royaume le roi de Danemark et le rendit tributaire.

ADOLPHE II, comte de Holstein, embrassa le parti de Henri le Superbe, dont il partagea les succès et les revers. Il bâtit la ville de Lubeck, et fut tué au siége de Demmin en Poméranie, en 1164.

ADOLPHE, comte de Bergh, défait et pris par Sigefroid de Westerbourg qu'il avait tenu sept ans en prison; il fut enfermé nu et frotté de miel, dans une cage de fer, exposée au soleil, où il mourut de faim, de soif, de chaud et des piqûres de mouches, en 1296.

ADOLPHE, comte de Nassau, élu roi des Romains en 1292, et couronné empereur à Aix-la-Chapelle, avait pour compétiteur Albert d'Autriche. Forcé par sa position de se mettre à la solde de l'Angleterre, il révolta ses sujets par ses exactions, et fut dépossédé de l'empire en 1298. Il voulut alors défendre ses droits, et parvint à lever une armée supérieure à celle d'Albert; mais trompé par de faux rapports, il fut enveloppé par son ennemi, qui le tua de sa propre main à Gelheim, entre Worms et Spire, le 2 juillet 1298. Son fils, Gerlac, est regardé comme la tige des trois branches des princes de Nassau-Usingen, Saarbruck et Weilburg.

ADOLPHE X, deuxième fils d'Adolphe IX, comte de la Marche et de Marguerite, évêque de Munster en 1357; archevêque de Cologne en 1362; se démet en 1370; épouse Marguerite, fille du comte de Juliers; investi, en 1392, du comté de Clèves et du comté de la Marche; meurt en 1394. On lui attribue l'institution de l'ordre *des Fous.*

ADOLPHE Ier, duc de Clèves, fils du précédent, né en 1371, surnommé *le Victorieux;* duc et prince de l'empire en 1417; en 1418, soutient une longue guerre avec son frère Gérard, terminée par un congrès en 1447; mort en 1448.

ADOLPHE VIII, duc de Sleswick, fis de Gérard, comte de Holstein, investi, en 1440, du duché de Sleswick; en 1448, refusa la couronne de Danemark, qu'il réussit à faire passer sur la tête de Christiern, son neveu, en 1448, et mourut en 1459.

ADOLPHE LE SIMPLE, duc de Bavière, laissa usurper son titre d'électeur, ainsi que la plus grande partie de ses terres, et céda la basse Bavière à l'empereur Louis. Il fut père de Robert-Adolphe, père de l'empereur Robert le Petit, couronné en 1400.

ADOLPHE, fils unique d'Arnold, duc de Gueldre, fit la guerre à son père pour régner à sa place. Charles, duc de Bourgogne, voulut se rendre médiateur et ne put vaincre l'obstination d'Adolphe qui fut tué dans un combat devant Doornick, le 27 juin 1477, âgé de 39 ans.

ADOLPHE, fils de Gérard le Belliqueux, comte d'Oldenbourg, périt avec son frère Othon, l'an 1500.

ADOLPHE, prince d'Anhalt et évêque de Mersbourg, mort en 1526, eut, parmi ses contemporains, la réputation de grand prédicateur et de savant théologien.

ADOLPHE Ier, duc de Holstein, fils de Frédéric Ier, roi de Danemark; né en 1526, mort en 1586, après avoir, en 1552, accompagné Charles-Quint au siége de Metz, et s'être battu pour Philippe II, contre les Hollandais, en 1579.

ADOLPHE, archevêque de Cologne, mis en possession de ce siége par l'empereur Charles V, en 1547; succéda à Herman, dépossédé pour avoir embrassé le luthéranisme; se fit implacable ennemi de la réforme; assista au concile de Trente, en 1552; assembla, à son retour, un synode, à Cologne; et mourut en 1556.

ADOLPHE (Jean), duc de Saxe, né en 1685, servit plusieurs années dans les troupes hessoises, et devint lieutenant général. Il passa en 1710 au service d'Auguste II, électeur de Saxe et roi de Pologne, qui le nomma major général de son armée. Il obtint plusieurs succès sur les généraux de Charles XII, pacifia la Lithuanie et la Pologne, et prit Dantzick sous le règne d'Auguste III; enfin il ne cessa point de combattre avec gloire jusqu'à sa mort, arrivée à la bataille de Willdorf, en 1744.

ADOLPHE-FRÉDÉRIC II DE HOLSTEIN-EUTIN, roi de Suède, naquit en 1710. Il fut d'abord évêque de Lubeck et administrateur du duché de Holstein-Gottorp. Après la mort de son père Frédéric Ier, les États de Suède l'appelèrent au trône malgré les efforts d'un parti qui désignait un prince de Danemark. Son élection eut lieu en 1743, et rétablit la paix entre la Russie et la Suède. Adolphe-Frédéric réforma les lois, protégea les sciences et les arts, et fit fleurir le commerce. Il mourut en février 1771, pleuré de ses sujets.

ADOMANT, auteur qui vivait du temps d'Honorius, a écrit sur la *Physiognomonie.*

ADOMÉ, nègre de Cayenne, s'est acquis quelque célébrité comme chef d'une insurrection qui avait pour but d'égorger les blancs de cette colonie dans la nuit du 4 au 5 février 1794. Il fut pris et fusillé.

ADON (St.), archevêque de Vienne en Dauphiné, mort en 875, âgé de 76 ans. Le roi Charles le Chauve et Louis II le consultaient sur les intérêts de l'État. Il prit part aux affaires publiques de son temps, fonda des hôpitaux, parut avec éclat dans plusieurs conciles, en tint lui-même à Vienne pour maintenir la pureté des mœurs et de la foi. On doit à ce prélat une *Chronique universelle* en latin, citée pour les premiers temps de l'histoire de France. Imprimée plusieurs fois à Paris en 1512, 1522, in-4o, avec Grégoire de Tours, 1561, elle l'a été depuis à Rome en 1745, in-fol; un *Martyrologe,* dont la meilleure édition est celle du P. Rosweyde, Anvers, 1613, in-fol.

ADON, **ADO**, **ADDO** ou **IDDO**, dit *le Voyant* ou prophète, écrivain israélite, vivait l'an du monde 3060, qui fut celui de la mort de Salomon.

ADONIAS, second fils de David après Absalon. Salomon, son frère, après lui avoir fait une première fois grâce de la vie, le fit tuer par Renaïas, capitaine de ses gardes, l'an du monde 3021.

ADONI-BESEC, roi des Chananéens, redouté d'Israël. Soixante et dix rois qu'il avait vaincus et à qui il avait fait couper l'extrémité des pieds et des mains mangeaient sous sa table les restes des mets qu'on lui servait; les Israélites, l'ayant défait et pris, le traitèrent comme il avait traité les rois, l'an du monde 2611; il mourut peu de temps après à Jérusalem.

ADONIRAM, intendant des tributs de Salomon, qui l'envoya au Liban pour couper les cèdres nécessaires à la construction du temple et de son palais.

ADONISEDEC, l'un des cinq rois vaincus et mis à mort l'an du monde 2584 par Josué, qui fit murer leurs cadavres dans la caverne où ils étaient cachés. C'est dans

la fameuse bataille où ils furent défaits qu'à sa voix le soleil et la lune s'arrêtèrent.

ADORAM, **HADORAM** ou **JORAM**, vint, de la part de son père, Tohu, roi de Aamat, apporter des félicitations et des présents à David, vainqueur d'Adarezer.

ADORNE (Jean-Auguste), fondateur de la congrégation des clercs réguliers, mourut à Naples, en 1591.

ADORNO (Gabriel), 2e doge de Gênes, fut appelé à cette dignité par le peuple, en 1361, après la mort de Simon Boccanegra, et dut cette distinction autant à la réputation de probité dont il jouissait comme marchand, qu'au crédit qu'avait sa famille dans le parti gibelin. Toutefois ses qualités estimables ne le mirent point à l'abri de l'inconstance du peuple; exilé en 1370, à la suite d'un soulèvement, il eut pour successeur Dominique Fregoso.

ADORNO (Antoniotto), élu doge en 1384, fut déposé et rétabli quatre fois dans cette dignité. Il donna aux Génois le conseil de se mettre sous la protection du roi de France Charles VI, ce qui eut lieu en 1396. Antoniotto mourut l'année suivante.

ADORNO (George), fils du précédent, nommé doge en 1413, abdiqua deux ans après, parce qu'il reconnut l'impossibilité de dompter la violence des factions qui déchiraient alors la république.

ADORNO (Raphael), fils de George, élu doge en 1443, se démit en 1447. Au milieu des troubles civils, sa modération et son impartialité avaient tourné contre lui ses propres partisans.

ADORNO (Barnabas) s'empara immédiatement, à force armée, de la dignité que Raphaël venait d'abdiquer: mais il ne la garda pas plus d'un mois, et fut chassé de son palais par la faction des Fregoses, qui mit à sa place Pierre Fregoso. Les deux familles Adorno et Fregoso divisaient ainsi Gênes depuis que le peuple avait pris la résolution d'exclure les nobles de la magistrature suprême, vers le milieu du 14e siècle.

ADORNO (Prosper), doge en 1461, expulsa les Français de Gênes; chassé à son tour par Paul Fregoso, rétabli par J. Galeas Sforce, duc de Milan, il fut contraint, par la faction Fregose, de quitter Gênes une deuxième fois, et mourut à Naples en 1486.

ADORNO (Antoniotto II), doge en 1513, déposé par Octavien Fregoso, rétabli en 1522 avec l'appui des troupes de Charles-Quint, fut enfin obligé de renoncer à la magistrature suprême, lorsqu'André Doria, passé du service de France à celui de l'empereur, rendit Gênes à l'indépendance en 1528. Alors fut abolie la loi qui excluait les nobles du gouvernement; et, pour punir les familles Adorno et Fregoso d'avoir si longtemps compromis l'existence de la république par leur rivalité, elles furent obligées de quitter leur nom, et de prendre à leur choix celui d'une des 28 familles nobles qui formèrent constitutionnellement le patriciat génois. Cette mesure anéantit deux factions qui avaient déchiré Gênes pendant 165 ans.

ADORNO (Jean-Auguste), prêtre, fondateur d'une congrégation de clercs réguliers mineurs, mort à Naples, en odeur de sainteté, l'an 1591.

ADORNO (Catherine), dame de la maison noble des Fieschi, née en 1447, épousa Julien Adorno. Après la mort de son mari, elle se retira à Genève, où elle se plut à soigner les pauvres dans les hôpitaux; elle mourut en 1510. Elle a laissé en italien un *Traité sur le purgatoire* et un *Dialogue de l'âme et du corps.*

ADORNO (le P. François), jésuite, naquit à Gênes en 1531; fut envoyé dans sa jeunesse en Portugal, où il embrassa la règle de St.-Ignace. Il fut bientôt rappelé à Rome et chargé de l'administration de plusieurs maisons de son ordre. Consultant plus son zèle que ses forces, Adorno s'était dévoué aux missions. Épuisé de fatigues, il mourut à Gênes le 13 janvier 1586. Il a laissé un *Traité de la discipline ecclésiastique;* des *vers latins;* des *sermons; de Ratione illustrandæ Ligurum historiæ, etc.*

ADRAMAN, plus connu sous le nom de fils de la bouchère de Marseille, pris par les Turcs dans son enfance, devint pacha de Rhodes, grand amiral et général des galères, se rendit cher aux soldats par sa justice et son désintéressement, apaisa une révolte de janissaires, fut accusé par ses envieux d'avoir suscité un incendie dans la capitale, et étranglé en janvier 1706, laissant 22 enfants, dont l'aîné, capitaine de vaisseau, hérita de la valeur de son père. Son innocence fut reconnue après sa mort, et ses ennemis furent punis du dernier supplice.

ADRAMELECH, assisté de son frère Sarrasar, tua son père Sennacherib, roi d'Assyrie, dans le temple de Nesroc, à Ninive, l'an 712 avant J. C.

ADRAMYTTUS, frère de Crésus, roi de Lydie, fonda la ville d'Adramyttium, dans la Lydie. Il imagina le premier de faire subir à des femmes une opération du même genre que celle que subissent les eunuques, pour les employer ensuite dans son palais aux mêmes fonctions. On croit avoir trouvé son portrait sur une médaille d'Adramyttium.

ADRASTE, roi d'Argos, acquit une grande renommée dans la fameuse guerre de Thèbes. Ayant quitté ses États, il régna à Sicyone de l'an 2756 du monde à l'an 2761. Il y institua les jeux Pythiens; revint à Argos, leva une puissante armée l'an du monde 2815, organisa la ligue des Sept Chefs, la conduisit au siége de Thèbes où, défaits après un premier combat dans lequel il avait été victorieux, il fut le seul des sept qui eut la vie sauve; revenu à Argos, il forma une seconde ligue et leva une nouvelle armée appelée des Épigones, c'est-à-dire des survivants à leurs pères; à l'exception d'Ægialée, fils d'Adraste, les chefs encore au nombre de sept étaient tous les fils de princes qui avaient été tués. En l'an du monde 2825, ils défirent les Thébains et revinrent victorieux sans Ægialée qui avait péri et dont la mort causa un tel chagrin à Adraste, qu'il mourut de douleur après un règne de cinquante ans.

ADRASTE, fils de Gordius et petit-fils de Midas, rois de Phrygie, ayant tué son frère par imprudence, se retira en Lydie à la cour de Crésus dont il tua aussi le fils Atys, en voulant lancer son trait à un sanglier; il se tua de désespoir, probablement après l'an du monde 3478, qui fut le premier du règne de Crésus.

ADRASTE, de Philippopolis en Thrace, philosophe péripatéticien et disciple d'Aristote; vécut de 360 à 315 ans avant J. C. On lui a attribué un traité de musique en trois livres que Porphyre et Théon de Smyrne ont cité.

ADRASTE, avec son frère Amphius, alla, malgré le vœu et le pressentiment de leur père Percosius, à la guerre de Troie, où ils périrent tous deux.

ADRETS (François **BEAUMONT**, baron des), né en Dauphiné l'an 1515, embrassa la cause des réformés ou protestants, sous le prétexte, dit-on, d'un ressentiment contre le duc de Guise; prit différentes villes sur les catholiques, et se signala autant par sa valeur que par sa cruauté envers les vaincus. Il passa ensuite du côté des catholiques, par dépit de n'avoir pas obtenu le gouvernement du Lyonnais, et mourut méprisé et abhorré des deux partis en 1586. Les biographes ont cru expliquer la première apostasie du baron des Adrets par sa haine contre les Guise, qui avaient prêté leur appui tout-puissant à sieur d'Ailly de Pecquigny qu'il avait voulu flétrir comme un lâche à l'occasion de la reddition aux Espagnols de la place de Moncalvo en Montferrat, dans la guerre de 1559, où lui-même il commandait, sous le maréchal de Brissac, les légions du Dauphiné, de Provence, du Lyonnais et d'Auvergne. Mais il semble plus naturel d'expliquer l'une et l'autre de ses désertions par son dévouement à Catherine de Médicis, qui avait intérêt à étouffer l'une par l'autre les deux factions des Guise et des protestants. En effet, cette princesse, dans une lettre qu'on a conservée, écrivait au baron des Adrets « qu'il lui ferait plaisir de s'attacher à détruire en Dauphiné l'autorité du duc de Guise; que tous les moyens étaient bons, pourvu que l'affaire réussît; qu'il pouvait prendre parmi les protestants des forces pour lui opposer; que ce n'était pas ici une affaire de religion, mais de politique; que l'Église était moins intéressée que le roi; qu'enfin elle prenait tout sur elle, et le soutiendrait partout, etc. » Dans tous les cas, le baron des Adrets dut regretter amèrement de s'être fait le docile instrument d'une politique infernale, lorsque, commandant pour le roi Charles IX le corps d'armée dirigé contre le duc de Savoie dans le marquisat de Saluces, il apprit que l'aîné de ses fils avait péri dans les massacres de la St.-Barthélemi, et que le second avait été tué au siége de la Rochelle. Outre le *Dictionnaire critique* de Bayle, on peut consulter, sur le baron des Adrets, sa *Vie*, écrite par Guy Allard, Grenoble, 1675, 1 vol. in-18, réimprimée en 1803, in-8°, par J. Cl. Martin de l'Isère, avec des notes plus étendues que le texte.

ADREVALD, écrivain ecclésiastique du 9e siècle, naquit vers l'an 818 dans un village près du monastère de Fleury, où il fit sa profession religieuse. Il s'acquit beaucoup de réputation par ses écrits, et mourut vers l'an 878. Ses ouvrages sont : Un traité de l'*Eucharistie;* une *Vie de Saint Aigulfe ou Ayoul;* un *Recueil des miracles de Saint-Benoît.*

ADRIA (J.-J.), historien né en Sicile, mort en 1560, a écrit sur la peste, la saignée, les bains de Sicile, etc., et a donné une *topographie* de la ville de Mazzara, lieu de sa naissance, Palerme, 1515, in-4°.

ADRIAM (Marie), héroïne lyonnaise, n'avait que 16 ans lorsqu'elle prit des vêtements d'homme et servit comme canonnier pendant le siége de Lyon en 1793. Traduite devant la commission révolutionnaire établie dans la même ville après le siége; « Comment, lui dit un des juges de ce tribunal de sang, as-tu pu prendre les armes contre ta patrie? — C'est au contraire, répondit-elle, pour la défendre et la sauver de ses oppresseurs. » Cette héroïne fut condamnée à mort.

ADRIANI (Marcel-Virgile), professeur de belles-lettres, puis chancelier de la république de Florence, né en 1464, mort en 1521, avait donné en 1518 une traduction latine, avec des commentaires de Dioscoride, *De materiâ medicâ,* qui lui fit une grande réputation,

ADRIANI (J.-B.), son fils, né en 1513, porta d'abord les armes pour la défense de sa patrie, professa l'éloquence pendant trente ans, et mourut en 1578. On a de lui plusieurs ouvrages dont le plus important est l'*Histoire* de son temps, depuis 1536 jusqu'en 1574, faisant suite à celle de Guicciardini, Florence, 1583, in-folio. C'était un amateur éclairé des arts, et Vasari, auquel il avait adressé une lettre sur les peintres nommés dans l'*Histoire* de Pline, convient qu'il lui avait été fort utile pour la décoration du palais du grand-duc à Florence.

ADRIANI (Marcel), fils du précédent, né en 1533, professa les belles-lettres à Florence comme son père et son aïeul, et mourut en 1604. Il a laissé en manuscrit une traduction italienne des *OEuvres morales* de Plutarque, et une autre du *Traité de l'élocution* de Démétrius de Phalère, publiée en 1738, in-8°, par les soins de Gori.

ADRIANI (François), compositeur italien, naquit à Santo-Severino, dans la marche d'Ancône, en 1539. Il fut nommé maître de chapelle de St.-Jean de Latran en 1573. Il mourut le 16 août 1575. Ce musicien a écrit des psaumes à quatre voix qui ont été publiés avec ceux de Jacques Wert, sous ce titre : *Adriani et Jachet psalmi vespertini omnium festorum per annum*, Venise, 1567.

ADRIANI (Adrien), *Adrianus ab Adriano,* jésuite de Louvain et écrivain ascétique, né à Anvers; après la mort de saint Ignace, il fut appelé à Rome pour assister à la congrégation générale, qui devait élire le second général de sa compagnie; mort en 1580.

ADRIANO, peintre espagnol, né à Cordoue, et frère lai dans l'ordre des Carmes déchaussés. Ses ouvrages sont en petit nombre, et ne se trouvent que dans le lieu de sa naissance. Le plus remarquable est un *Crucifiement,* dans le goût de Sadeler, peintre dont il estimait beaucoup la manière. Cet artiste se défiait tellement de lui-même, qu'il était dans l'usage d'effacer ses tableaux aussitôt qu'il les avait exécutés. Ses amis lui demandèrent de les conserver, au nom des âmes du purgatoire, pour qui le pieux Adriano adressait de fréquentes prières au ciel; ils parvinrent ainsi à préserver de la destruction des ouvrages dignes d'estime. On ignore l'année de la naissance d'Adriano, il mourut à Cordoue en 1630.

ADRIANSEN (Corneille), prédicateur flamand de l'ordre de St.-Benoît, né à Dordrecht, en 1521, mort à Ypres, en 1581, accusé d'avoir souillé par ses mœurs la chasteté du confessionnal, a laissé des *Sermons* remplis d'expressions obscènes et d'invectives contre les chefs des protestants des Pays-Bas.

ADRIANSENS (Emmanuel), luthiste fort habile qui vivait dans la seconde moitié du 16e siècle, était né à Anvers. On ignore l'époque de sa mort. Adriansens a publié deux suites de pièces, pour un, deux, trois et quatre luths. Sous le rapport de l'art d'écrire, cette musique, dit M. Fétis, est remarquable, et c'est vraiment une merveille de combinaison harmonique que la fantaisie d'A-

driansens pour quatre luths sur la chanson flamande d'Hubert Walrant : *Als ick winde*. Ce luthiste célèbre a également composé des *préludes*, *fantaisies*, *motets*, *chansons*, etc., etc.

ADRICHOMIA (Cornélia), religieuse hollandaise du 16ᵉ siècle, a laissé des poésies latines sacrées.

ADRICHOMIUS (Christian), né à Delft, en Hollande, le 14 février 1533, embrassa l'état ecclésiastique, fut ordonné prêtre le 2 mars 1561, et eut la direction des religieuses de Ste.-Barbe, jusqu'au moment où, les guerres de religion l'ayant contraint de quitter sa patrie, il se retira d'abord à Malines, ensuite à Maestricht, et enfin à Cologne, où il mourut le 20 juin 1585. On a de lui : *Vita Jesu Christi, ex quatuor evangelistis breviter contexta*, Anvers, 1578, in-12 ; il donna, sous le nom de *Christianus crucius*, cet ouvrage, à la suite duquel il fit imprimer un discours de *Christiana Beatitudine; Theatrum terræ sanctæ*, ouvrage orné de cartes géographiques.

ADRIEN (P. Ælius Adrianus ou Hadrianus), empereur romain, eut pour père Ælius Adrianus Afer, et pour mère, Domitia Paulina, d'une illustre maison de Cadix. Il n'avait que 10 ans lorsqu'il perdit son père, et eut pour tuteurs Trajan, et Tatien chevalier romain. Après avoir fait de grands progrès dans la langue grecque, il servit en Espagne jusqu'à ce que Trajan le rappelât. Il paraît que Trajan n'avait pas pour Adrien une affection réelle ; mais il était mieux vu de l'impératrice Plotine ; elle obtint de l'empereur qu'il lui donnât en mariage sa petite-nièce, Julia Sabina. Adrien, nommé questeur, et chargé des registres du sénat, abandonna cet emploi pour accompagner l'empereur dans la guerre contre les Daces, la 12ᵉ année du règne de Trajan. Il devint consul, fut ensuite tribun du peuple, et marcha de nouveau contre les ennemis, à la suite de l'empereur. Il se distingua tellement dans cette guerre, que Trajan lui fit présent du diamant que lui-même avait reçu de Nerva, lorsque ce prince l'avait adopté. Adrien regarda avec raison ce présent comme le gage de son adoption future. Devenu préteur, il donna au peuple des jeux magnifiques en l'absence de Trajan, et, dans la suite, fut nommé archonte d'Athènes. Trajan, étant tombé malade, laissa l'armée sous les ordres d'Adrien, qu'il avait fait gouverneur de Syrie, et mourut peu de temps après. Adrien, parvenu à l'empire, commença par gouverner avec douceur ; il annonça l'intention de pardonner à ses ennemis, et on cite le mot qu'il dit à l'un d'eux à son avénement : « Vous voilà sauvé. » Il se montra bienfaisant envers le peuple, ennemi du faste, et rempli de bonté pour les gens de guerre, dont il partageait les fatigues et les dangers. Il fit plusieurs règlements dont l'ordre et l'équité étaient le principe. Les sénateurs, les chevaliers pauvres et le peuple furent comblés de ses largesses ; et, dès le moment où il commença ses voyages, qui occupèrent la plus grande partie de son règne, il laissa partout des traces de sa magnificence. Enfin, on ne verrait en lui qu'un excellent prince, si ces qualités brillantes n'eussent été mêlées de défauts, et même de vices tellement odieux, que, selon la manière dont on le considère, Adrien peut également être comparé à Domitien ou à Titus ; il était très-superstitieux, et c'est à cette disposition d'esprit que l'on attribua la persécution qu'il fit subir aux chrétiens. On n'eut aussi que trop sujet de lui reprocher ses débauches et sa cruauté. S'étant fait déclarer empereur à Antioche, le 11 août 117, il écrivit au sénat que ses soldats l'avaient forcé de prendre ce titre, et nomma son tuteur Tatien, préfet du prétoire. Il abandonna ensuite toutes les conquêtes de Trajan, soit qu'il ne voulût pas trop étendre un empire déjà immense, soit qu'il fût jaloux de la gloire de son prédécesseur. Il fit même abattre les arches du magnifique pont élevé sur le Danube, par ordre de Trajan, dans la crainte, disait-il, qu'il ne servît aux barbares pour faire des incursions sur les terres de l'empire. Arrivé à Rome, Adrien refusa les honneurs du triomphe préparé pour Trajan, que le sénat lui offrait, et il les fit rendre à l'image de son prédécesseur. Il fit remise de tout ce qui était dû au fisc depuis 16 ans, et en brûla publiquement tous les comptes, afin que personne ne pût être inquiété à ce sujet. Plusieurs autres libéralités achevèrent de lui concilier la faveur publique, et il marcha ensuite contre les Sarmates qui avaient fait une irruption en Illyrie. Il les défit ; mais, des lieux mêmes où il venait d'obtenir la victoire, il écrivit au sénat contre quatre personnages consulaires qui avaient été honorés de l'amitié de Trajan, et les accusa d'avoir conspiré contre lui ; le sénat les fit mettre à mort, sans même leur apprendre de quoi ils étaient accusés. L'indignation publique força Adrien de revenir promptement à Rome, et de déclarer que ces illustres victimes avaient péri à son insu ; mais on ajouta d'autant moins foi à cette justification, qu'Adrien ne laissa pas de faire périr encore plusieurs autres citoyens distingués. Il cessa cependant enfin de faire couler le sang ; et, se contentant d'ôter la charge de préteur à Tatien, dont il redoutait l'ambition, il lui donna en échange une place dans le sénat. Adrien, qui aimait les voyages, et qui disait souvent, « qu'un empereur devait imiter le soleil qui éclaire « toutes les régions de la terre, » se mit à visiter toutes les provinces de l'empire, et employa 17 ans à ces courses continuelles. Il passa d'abord dans les Gaules et en Germanie, d'où il se rendit en Angleterre. Pour garantir les pays que possédaient les Romains des incursions des Calédoniens ou Ecossais, il fit bâtir une muraille qui s'étendait dans la longueur de 80 milles, depuis la rivière d'Éden, dans le Cumberland, jusqu'à celle de Tyne, en Northumberland. Il disgracia alors plusieurs Romains d'un rang distingué, qui avaient manqué de respect à l'impératrice Sabine, et l'historien Suétone fut de ce nombre. De retour dans la Gaule, il y fit élever divers monuments. On lui attribue même la construction de l'arène de Nîmes et du pont du Gard. Ce fut en Afrique qu'il apprit la mort de Plotine ; il s'empressa de retourner à Rome, et après lui avoir rendu de grands honneurs funèbres, il la plaça au rang des dieux : il n'avait jamais oublié que c'était à elle qu'il devait la couronne. Ce fut lui qui donna les plans du temple qu'il fit bâtir en l'honneur de la ville de Rome et de Vénus ; mais il ne put souffrir la critique qu'en fit le sculpteur Apollodore, dont la mort, arrivée peu après, est un des crimes qui souillent la mémoire d'Adrien. Ce prince passa de nouveau en Asie, appela près de lui tous les rois voisins, et combla de présents ceux qui se rendirent à son invitation. Étant en Égypte, il fit rebâtir le tombeau de Pom-

pée, et honora ses mânes par des cérémonies funèbres. Ce voyage est devenu honteusement fameux, en ce qu'on y vit éclater l'odieuse passion de l'empereur pour Antinoüs, jeune Bithynien d'une beauté rare, qui, selon les uns, se noya dans le Nil, et selon d'autres, s'immola pour prolonger la vie d'Adrien. Toujours livré à la plus folle superstition, l'empereur avait eu recours à la magie pour conserver ses jours, et avait appris que, pour y parvenir, il lui fallait trouver quelqu'un qui s'immolât pour lui. Son favori fut le seul qui voulût lui faire un si grand sacrifice. Si la seule reconnaissance pour un dévouement aussi rare eût produit les regrets immodérés d'Adrien, à peine oserait-on en blâmer l'exagération; mais l'infâme passion qui s'y joignait les rendit aussi odieux que ridicules. Adrien, dit Spartien, pleura son Antinoüs comme une femme adorée; il lui érigea une multitude de temples, et lui donna des prêtres, qui rendaient des oracles composés par lui-même. Enfin le bruit se répandit qu'on avait vu dans le ciel un nouvel astre, et que c'était celui d'Antinoüs. Les artistes eurent ordre d'immortaliser la douleur d'Adrien, en multipliant les images de l'objet de son culte; les peintres et les statuaires travaillèrent à l'envi. Quelques-uns des chefs-d'œuvre qu'ils produisirent sont parvenus jusqu'à nous. Peu de temps après, Pauline, sœur d'Adrien, mourut, et celui qui avait poussé jusqu'à l'extravagance les profusions pour les obsèques d'un vil favori, laissa ensevelir sa propre sœur sans la moindre pompe. Tout corrompus qu'étaient les Romains, un contraste si choquant ne manqua pas de faire sur eux une profonde impression. Vers ce temps, les Juifs se révoltèrent contre Adrien, qui, après avoir établi une colonie romaine à Jérusalem, avait donné à cette ville le nom d'Ælia Capitolina, et bâti un temple aux divinités païennes dans le lieu même où l'on avait adoré Jéhovah. Les Juifs, indignés, choisirent pour chef un certain Barcochébas, et lui donnèrent le titre de roi. Tinnius Rufus, qui commandait en Judée, eut d'abord sur eux quelques avantages; mais leur nombre croissant toujours, tous les Romains qui s'y trouvaient furent massacrés. Adrien confia la conduite de cette guerre à Jules Sévère; ce général, regardé comme le plus habile de son temps, reprit Jérusalem, et la réduisit en cendres, l'an 136 de J. C., 20e du règne d'Adrien. Bitther ou Béther, place forte, fit plus de résistance; mais elle se rendit aussi, lorsque la plupart des assiégés furent morts de faim. La guerre cependant ne fut point terminée; elle dura 30 ans et demi, jusqu'à ce qu'une victoire complète des Romains, et la prise de Barcochébas y eussent mis fin. Peu de temps après, les Alains ou Messagètes attaquèrent l'empire; mais Adrien envoya contre eux Arrien, alors gouverneur de la Cappadoce, et célèbre par son histoire d'Alexandre. L'empereur se rendit ensuite à Athènes, et décora cette ville, qu'il affectionnait, de plusieurs monuments dont les ruines subsistent encore. Il eut le fol orgueil de s'y consacrer à lui-même un autel, et de permettre aux Grecs de lui dédier un temple qui fut appelé Panhellénien. Revenu à Rome, après tant de voyages, Adrien, dont la santé s'affaiblissait, résolut de se choisir un successeur. Commodus Vérus, qui l'emporta sur plusieurs concurrents, était un homme de mœurs dépravées, et on prétendit qu'Adrien ne l'avait adopté qu'à des conditions déshonorantes. Quoi qu'il en soit, le nouveau César fut créé préteur, et mis à la tête de l'armée de Pannonie. Adrien fit ensuite construire près de Tivoli cette fameuse villa, dont aujourd'hui encore les restes attestent la magnificence. Il s'y plongea dans de honteuses débauches. Vérus étant mort, Adrien lui accorda les honneurs de l'apothéose, et, après avoir hésité quelque temps sur le choix d'un autre successeur, il nomma Titus Antonin, à condition que celui-ci adopterait à son tour M. Annius Vérus, appelé depuis Marc-Aurèle, et L. Vérus, fils de Commodus Vérus. L'impératrice Sabine mourut peu de temps après l'adoption d'Antonin, et Adrien fut accusé de l'avoir empoisonnée, ou de l'avoir traitée si indignement qu'elle se donna la mort. Toutefois, il ne manqua pas d'en faire une divinité. Sa maladie augmentant, il eut recours à la magie; puis, devenu féroce par l'excès de ses souffrances, il ordonna la mort de quelques sénateurs, et chargea Antonin d'en faire périr plusieurs autres. Antonin n'exécuta point cet ordre barbare. Fatigué d'exister, Adrien demanda plusieurs fois une épée ou du poison, et promit de récompenser ceux qui l'aideraient à abréger ses jours; mais personne ne voulut s'exposer au danger de lui rendre un pareil service. Il alla à Bayes, où, méprisant les médecins et leurs ordonnances, il se livra à l'intempérance de la table, et parvint ainsi à avancer le terme de sa vie. Il mourut dans cette ville, le 10 juillet 138, à 62 ans. Il nous est parvenu quelques fragments des poésies d'Adrien, que l'on trouve dans l'*Anthologie grecque* de Brunck et dans celle de Burmann. Il avait composé une *Alexandriade* qui ne nous est pas parvenue.

ADRIEN, sophiste et rhéteur du 3e siècle, né à Tyr en Phénicie, étudia l'éloquence à Athènes sous le célèbre Hérode Atticus, et fut amené à Rome par Marc-Aurèle pour y professer cet art. Il mourut sous le règne de Commode. On trouve quelques extraits de ses *déclamations*, en grec et en latin, dans le recueil de Léon Allatius : *Excerpta varia græcorum sophistarum ac rhetorum*, Rome, 1641, in-8°. — Un autre ADRIEN, écrivain grec du 5e siècle, est auteur d'une *Introduction à l'Écriture sainte*, imprimé à Augsbourg en 1602, in-4°.

ADRIEN, quatre saints de ce nom. — Le premier, officier dans l'armée romaine, converti et martyr en 306 de J. C., le 5 mars. — Le deuxième, né en Afrique, mort dans la Grande-Bretagne en 720. — Le troisième, évêque de Saint-André, en Écosse, martyr, en 874. — Le quatrième, abbé du monastère de Saint-Pierre de Cantorbéry, mort le 9 janvier 709.

ADRIEN Ier, pape, fils de Théodore, d'une des plus nobles familles de Rome, succède à Étienne III, le 9 février 772; secouru sur sa demande par Charlemagne, qui prend Pavie, délivre le saint-siége des attaques de Didier, roi des Lombards en 774, et confirme la donation de Pepin son père; envoie deux légats au second concile universel de Nicée, tenu contre les iconoclastes en 787, et au concile de Francfort assemblé en 794 par Charlemagne; a des différends apaisés par cet empereur avec Léon, archevêque de Ravennes, avec Naples et l'empereur Constantin le Jeune; répare et embellit l'église de St.-Pierre, qu'il dote d'un chandelier sur lequel on pouvait mettre sans confusion mille trois cent soixante et dix

cierges; meurt le 25 décembre 795, après avoir tenu le siége vingt-trois ans dix mois et dix-sept jours. Il eut pour successeur Léon III.

ADRIEN II, pape, né à Rome en 791, succède à Nicolas Ier, le 14 décembre 867, après avoir refusé deux fois la tiare; menacé par des séditieux excités par le duc de Spolette, il en est délivré en 868 par Lothaire, roi de Lorraine, dont il lève l'excommunication portée par Nicolas; tient en 869 un concile contre Photius; envoie la même année ses légats au concile œcuménique de Constantinople; se brouille avec l'empereur grec et le patriarche Ignace au sujet de la Bulgarie; a des différends avec Charles le Chauve au sujet de la sentence portée par le concile de Verberie en 869 contre Hincmar, évêque de Laon, et meurt en 872. Jean VIII lui succède.

ADRIEN III, pape, né à Rome, succède à Martin II, le 20 janvier 884; refuse à l'empereur Basile le Macédonien d'annuler les décisions de son prédécesseur, et de recevoir Photius patriarche de l'Église de Constantinople à la communion de l'Église romaine; mort le 9 mai 885.

ADRIEN IV, pape, né près de l'abbaye de St.-Alban, en Angleterre, d'un père nommé Nicolas Brekspese, qui était domestique de ce monastère, fut lui-même domestique des chanoines de St.-Ruf, à Arles; fut élu abbé et général de cet ordre; cardinal-évêque d'Albano et légat du pape Eugène III en Danemark et en Norwége en 1146: succéda au pape Anastase IV le 3 décembre 1154; excommunia les Romains et mit leur ville en interdit jusqu'à ce qu'il eût fait pendre et brûler le chef de leur révolte, Arnaud de Brescia, en 1155; excommunia Guillaume, roi de Sicile; se réconcilia avec lui; fut en lutte avec l'empereur Frédéric Ier; transféra le siége pontifical à Orvietle, d'où il fut rappelé par les Romains, et se retira une seconde fois à Anagni, où il mourut le 1er septembre 1159.

ADRIEN V, pape, Génois, fils de Théodore de Fiesque, frère du pape Innocent IV; fait cardinal de Saint-Adrien par son oncle en 1251; légat en Allemagne et en Angleterre, en 1253 et 1260; succède à Innocent V, le 12 juillet 1276, et meurt le 18 août même année sans avoir été sacré.

ADRIEN VI (Adrien-Florent), pape, fils d'un ouvrier d'Utrecht, nommé Florent Boyens, né en 1459; reçoit à Louvain le bonnet de docteur le 21 juin 1491; Marguerite, sœur d'Édouard IV, roi d'Angleterre, et veuve de Charles le Téméraire, fit la dépense de cette cérémonie; devint vice-chancelier de l'université de Louvain, où il fonda un collége célèbre; fut précepteur de Charles-Quint en 1512; ambassadeur en Espagne près du roi Ferdinand et évêque de Tortose en 1515; co-régent de ce royaume avec le cardinal Ximenès en 1516; vice-roi en 1517: fait cardinal le 1er juillet 1517 par le pape Léon X; lui succède le 9 janvier 1522; couronné à Rome le 30 août même année; renouvelle l'alliance avec l'empereur Charles-Quint dont le parti l'avait porté au pontificat; pacifie l'Italie; entreprend la réforme de l'Église; envoie son nonce à la diète tenue à Nuremberg, 1522; laisse sans secours l'île de Rhodes attaquée et prise par Soliman le jour de Noël; et meurt le 14 septembre 1523.

ADRIEN LE CHARTREUX (Adrianus-Cartusianus), florissait dans les premières années du quinzième siècle, et habitait en 1410, la chartreuse située près de Gertruidenberg. On lui doit un ouvrage ingénieux et savant, intitulé: *De Remediis utriusque fortunæ,* dont la première édition, imprimée à Cologne en 1471, est rare et recherchée. L'édition in-4°, sans date, impr. avec les caractères d'Ulrich Zel, est également estimée des amateurs.

ADRIEN, cardinal, né vers 1458, à Corneto, et, suivant quelques auteurs, de la famille des Castellesi, suivant d'autres, d'une naissance obscure. Après avoir étudié à Rome, avec beaucoup d'ardeur, le grec, le latin et l'hébreu, il se distingua tellement par son savoir et par son habileté dans les affaires, qu'il fut envoyé, par le pape Innocent VIII, nonce en Écosse et en Angleterre. Alexandre VI le rappela auprès de lui, lui donna le titre de son secrétaire, l'admit à sa confiance la plus intime, le chargea de plusieurs nonciatures importantes, lui conféra la charge de trésorier, et enfin le décora de la pourpre. Les richesses qu'il avait acquises excitèrent la cupidité de César Borgia, qui le fit, dit-on, empoisonner dans le même repas où l'on prétend qu'Alexandre VI prit le poison qu'il destinait à plusieurs cardinaux. Adrien ayant échappé à l'effet du poison, fut, quelques années après, obligé de s'enfuir de Rome, sous le pontificat de Jules II, et resta dans le territoire de Trente jusqu'à la mort de ce pontife. Il revint à Rome après l'exaltation de Léon X; mais, accusé d'être entré dans la conspiration du cardinal Petrucci, il fut condamné à une amende, et s'enfuit encore, dans la crainte d'un sort plus funeste. On n'a plus de détails sur sa vie après cet événement. L'opinion la plus commune est qu'il fut tué par un de ses domestiques qui en voulait à son argent. Adrien a composé des poésies latines écrites avec élégance, et parmi lesquelles on remarque le morceau sur la chasse et le voyage de Jules II à Bologne. Il a fait deux autres ouvrages qui ont été réimprimés plusieurs fois: *De vera Philosophia;* c'est un traité de la religion chrétienne, élégamment écrit et rempli d'érudition; *de Sermone latino et de modis latinè loquendi.*

ADRIEN (Martin-Joseph), dit *la Neuville,* naquit à Liége en 1766. Après avoir étudié la musique à la maîtrise de la cathédrale de cette ville, il alla à Paris, et entra à l'Opéra le 20 juin 1785, où il obtint du succès parce qu'il avait de la chaleur et de l'intelligence; mais sa voix était dure et ingrate. Il se retira en 1804. En mars 1822 il fut nommé professeur de déclamation lyrique et mourut le 19 novembre de la même année. Adrien a composé la musique de l'*Hymne à la Victoire* sur l'évacuation du territoire français et de l'Hymne aux martyrs de la liberté.

ADRIEN, frère du précédent, chanteur et composit. de romances, né à Liége vers 1767, s'est fait connaître à Paris en 1790, par la publication de quelques recueils de romances. On lui doit aussi une *Invocation à l'Être Suprême.*

ADRIEN, frère des précédents, professeur de chant à Paris, entra à l'Opéra comme maître des chœurs en l'an VII, et en fut renvoyé l'an IX, pour cause d'inexactitude dans son emploi.

ADRY (Jean-Félicissime), philologue et bibliographe, né à Vincelotte, près d'Auxerre, en 1749, mort le 20 mars 1818, fut bibliothécaire de la maison de l'Oratoire à

Paris jusqu'en 1790, époque de la suppression des ordres religieux et congrégations séculières. Rendu à la société civile, il enrichit la littérature de plusieurs éditions d'ouvrages anciens et modernes, parmi lesquelles on cite celles de Quintilien, traduit de Caperonnier; des *Aventures de Télémaque,* des *Fables* de la Fontaine; il inséra de bons articles dans le *Magasin encyclopédique;* il en avait, dès 1782, publié de fort curieux dans le *Journal encyclopédique.*

ADSON (Henricus), né près de St.-Claude, jouit d'une si grande réputation, que les souverains de l'Europe se plaisaient à le consulter. Moine de Luxeuil, puis abbé de Moutier-en-Der, en 968, il mourut en 992, dans un voyage qu'il avait entrepris pour visiter les lieux saints avec Hilduin, comte d'Anci en Champagne. Il a laissé quelques *Vies* de saints, imprimées dans les recueils de D. Martenne et de Mabillon; un *Traité de l'Antechrist,* attribué à St. Augustin, et qui se trouve dans l'édition de 1685 des *OEuvres* de ce Père.

ADURAM, intendant des finances du roi Roboam, fils de Salomon, envoyé pour apaiser une sédition contre son maître, fut lapidé par les Juifs, l'an du monde 3060, ou 975 avant J. C.

ADVENCE (Adventius), évêque de Metz en 855; assista au concile de Metz, en 859, pour la pacification des princes; appuya, avec le concile de Savonières, la requête de Charles le Chauve, contre Wenilon de Sens; alla, en 860, à l'assemblée de Coblentz, où il fut commis avec quatre-vingts autres évêques, deux abbés et trente seigneurs, pour régler le serment entre les princes et les devoirs de leurs sujets; fut déposé et excommunié par le pape Nicolas Ier, en 865, pour avoir approuvé le divorce de Lothaire; rétabli, en 866, à la recommandation de Charles le Chauve; fut le premier évêque qui se donna à ce prince, qu'il fit couronner dans sa cathédrale, le 9 septembre 869; appuya, au concile de Douai, en 871, les accusations contre l'évêque Hincmar; mort à Saultz, le 31 août 875.

ADVENIER-FONTENILLE (Hippolyte-Antoine), né à Paris le 15 février 1775, mort le 18 avril 1827, entra à l'école des ponts et chaussées; capitaine du génie en 1794, chevalier de la Légion d'honneur en 1807, il fut attaché au comité des fortifications, perdit cette place, mais devint, en 1812, référendaire de 2e classe à la cour des comptes. Dans ces diverses positions, Advenier concourut à la composition de vaudevilles, tels que *l'Aînée et la Cadette, Panard clerc de procureur, Gresset, le Trois Mai, Grisélidis;* on a de lui, en outre, *le Jeune oncle,* opéra-comique, et un pot pourri : *la Grande Joie de la rivière de Seine,* à l'occasion des réjouissances du 18 brumaire an x, où l'on ne reconnaît pas son esprit, d'ordinaire heureux et piquant.

ADZIGERI, ACIKIREI ou **EZIGEREI**, grand kan des Tatars; il régna en paix, et eut pour successeur son fils Haider, en 1446.

ÆACIDE, roi des Molosses de l'Épire à la mort d'Alexandre le Grand, 234 avant J. C.; tué dans un combat, en Acarnanie, par Philippe, frère de Cassandre; eut pour fils le célèbre Pyrrhus.

ÆCHMIS, roi d'Arcadie, succéda à son père, Polymestor, pendant que Théopompe était roi des Spartiates. — Un autre Æchmis, fils de Briace, fit la guerre aux Lacédémoniens.

ÆDEMON, ADEMON, EDOMON, affranchi de Ptolémée, voulut soulever les peuples de la Mauritanie, pour venger son maître, que Caligula avait fait mourir; il périt dans cette entreprise.

ÆDÉSIUS, philosophe platonicien du 4e siècle, remplaça Jamblique dans l'enseignement des arcanes de la théurgie en Cappadoce; usant des mêmes prestiges, il fit croire aussi à ses communications avec la divinité par l'intermédiaire des démons.

ÆELREDE, AILREDE ou **ETHELREDE**, abbé de Riedval ou de Reverbi, diocèse d'York, vers le milieu du 12e siècle. Il était allié à la maison royale d'Angleterre; refusa plusieurs évêchés que lui offrit David, roi d'Écosse; fut auteur de la règle de Saint-Augustin pour les hommes, et de plusieurs sermons et traités religieux; mort le 12 janvier 1166. On lui attribue un traité : *De Abusu musices.*

ÆELREDE fut abbé de l'ordre de Cîteaux en Angleterre, vers 1220.

ÆGEATES, moine nestorien, vivait dans le 5e siècle. Il composa une *histoire ecclésiastique* et une *diatribe* contre le concile de Chalcédoine.

ÆGIALÉE, fils d'Adraste et de Démonassa, fut le seul des Épigones qui périt devant Thèbes, 27 ans avant la ruine de Troie, 1256 avant J. C.; il fut tué par Laodamante.

ÆGIDIUS, bénédictin d'Athènes, qui vivait vers le milieu du 8e siècle. Quelques historiens le regardent comme le véritable auteur d'un *poëme* sur la vertu des médicaments, sur les urines, et sur la connaissance du pouls.

ÆGIDIUS (Gilles de Corbeil), chanoine de Paris, médecin de Philippe-Auguste; a traduit l'ouvrage du précédent.

ÆGIDIUS, diacre de Paris, vivait au 14e siècle, et enseigna la grammaire. Il est auteur d'un livre intitulé : *Carolinus*, et d'une *Histoire de la première expédition de Jérusalem.*

ÆGIDIUS (Pierre), né à Anvers, vivait au commencement du 16e siècle. Il fut l'éditeur des *lettres latines* d'Ange-Politien, Anvers, in-4°, 1514.

ÆGIDIUS (Gabriel), écrivain du 17e siècle. On a de lui : *Specimen moralis christianæ etc; de Philosophiâ universâ; de Microcosmo.*

ÆGIDIUS (Romanus). *Voyez* **COLONNE.**

ÆGIMUS ou **ÆGIMIUS**, médecin grec que Galien croit antérieur à Hippocrate, avait écrit un *livre* sur les palpitations.

ÆGINETA. *Voyez* **PAUL D'ÉGINE.**

ÆGINÈTE, ÆGINETA, roi des Arcadiens, après Pompus, sous lequel Lycurgue publia ses lois; son fils Polymestor lui succéda.

ÆGIUS ou **ÉGIO**, jurisconsulte de Spolette, né dans cette ville au 16e siècle, mort en 1578, a publié, d'après les manuscrits du Vatican, la première édition de la *Bibliothèque d'Apollodore;* Rome, 1550, in-8°, avec une traduction latine et des notes très-savantes.

ÆGON, premier roi des Argiens, après les Héraclides. Un oracle ayant fait connaître aux Argiens qu'un aigle leur indiquerait celui qu'ils devaient faire roi, il fut choisi par eux parce qu'un aigle s'était posé sur sa maison.

ÆLF (Samuel), théologien et littérateur, né en Suède, et mort vers la fin du 18e siècle, avait professé les belles-lettres à l'académie d'Upsal, avec succès. On a de lui des poésies latines remarquables par l'harmonie de la versification autant que par la pureté du style.

ÆLFRICUS, nommé *le Grammairien*, abbé de Malmesbury, mort le 28 août 1016, est auteur d'une *Grammaire* et d'un *Dictionnaire saxon-latin*, publiés par Somner, à Oxford en 1659; d'une traduction saxonne de l'*Ancien* et du *Nouveau Testament*, Londres, 1625 et 1658; d'une *homélie* sur l'Eucharistie, Cambridge, 1641.

ÆLIANUS (Meccius), médecin, né en Grèce dans le 2e siècle, fut le maître de Galien, qui le cite avec éloge pour avoir, le premier, employé avec succès la thériaque comme remède et préservatif dans un temps de peste.

ÆLIUS CELSUS, l'un des sénateurs que fit mourir l'empereur Sévère, et dont Spartien fait le dénombrement.

ÆLIUS SEXTUS CATUS, l'un des plus célèbres jurisconsultes de Rome; fut édile, l'an de Rome 541, puis triumvir; consul, l'an 556, et enfin censeur avec M. Cethegus; voulut que dans les spectacles les sénateurs fussent séparés du peuple; il fut auteur des *Tripartita*, appelés *Jus ælianum*, qui est l'origine du droit romain.

ÆLIUS STILO, de *Lanuvium*, grammairien et rhéteur, vivait du temps de Térence Varron qui fut son élève; composa un livre *de Ratione vocabulorum*, et un autre *de Proloquiis;* il passait pour le plus savant des Romains.

ÆLIUS SERENIANUS, jurisconsulte de Rome, disciple de Papinien, et l'un des conseillers de l'empereur Alexandre Sévère, dont il était cousin, vivait l'an de J. C. 225.

ÆLIUS PÆTUS, célèbre préteur de Rome. Pendant qu'il rendait la justice, un pivert étant venu se percher sur sa tête, les aruspices déclarèrent que s'il ne le tuait pas, sa famille serait très-heureuse, et la république malheureuse, et que s'il le tuait, le contraire aurait lieu. Ælius déchira aussitôt l'oiseau avec ses dents; c'était peu de temps avant la journée de Cannes où périrent dix-sept de ses parents.

ÆLIUS MÉLISSUS, grammairien et jurisconsulte de Rome, contemporain d'Aulu-Gelle, vivait vers l'an 150 de J. C.; on croit que c'est le même qu'Ælius Gallus, auteur d'un traité en douze livres dont il y a des fragments dans les *Pandectes*.

ÆLIUS GALLUS, chevalier romain, envoyé par l'empereur Auguste dans l'Arabie-Heureuse qu'il soumit le premier; il fut le contemporain et l'ami du géographe Strabon.

ÆLIUS LAMIA, premier mari de Domitia Longina, débauchée par Domitien, qui le fit périr sous un faux prétexte.

ÆLIUS LANIA, gouverneur de Syrie, sous Tibère; mort à Rome où il avait été retenu par Tibère, à la fin de l'année du consulat de Servius Galba et de Lucius Sylla.

ÆLIUS MANTIA, de Formiano, fils d'un affranchi; ayant dans sa vieillesse accusé Libon devant les censeurs, et Pompée, que blessait cette attaque, ayant voulu l'humilier, il le réduisit au silence en lui reprochant tous ses crimes.

ÆLIUS MARTIANUS, jurisconsulte célèbre, condamné à mort par l'empereur Didianus Julianus; s'étant sauvé, il devint l'un des conseillers de l'empereur Alexandre; il écrivit sur la jurisprudence, de l'an de J. C. 193 jusqu'à 222.

ÆLIUS SUCCESSUS, surnommé *Pertinax*, marchand de bois, père d'Ælius Pertinax, fait empereur à la mort de Commode. Il y eut un Ælius Xifidius, intendant des finances, sous Valérien; un Ælius Cesetianus, préfet de Rome, sous l'empereur Tacite; un Ælius Scorpianus, consul sous Probus; un Ælius Varro, sous Firmus, et un Ælius Sabinus, historien.

ÆLIUS (Franciscus), auteur italien de la famille des Marchese; on a de lui un ouvrage sur les familles napolitaines, 15e et 16e siècle.

AELST (Éverard van), peintre hollandais, né à Delft en 1602, mort en 1658, excellait à représenter les fleurs, les fruits, les oiseaux morts, etc. Ses tableaux, en petit nombre, sont fort chers.

AELST (Guillaume van), neveu et élève du précédent, né en 1620, et mort en 1679, peignit le même genre que son oncle, mais acquit plus de réputation. Il avait voyagé en France et en Italie.

AELST (Nicolas van), graveur, né à Bruxelles en 1550, a gravé, d'après Jules Romain, divers sujets de l'*Ancien Testament*.

ÆMILIUS (George), né à Mansfeld en 1517, parent de Luther, a traduit les Évangiles en vers: *Evangelia heroico carmine reddita*, 1509, in-8°.

ÆMILIUS (Antoine), professeur d'histoire, né à Aix-la-Chapelle en 1589, fut le disciple de Vossius et l'ami de Descartes. On a de lui un *Recueil* de harangues et de poésies latines, 1651, in-12.

AENEAE (Henri), né en 1743 à Oldemardum dans la Frise occidentale, mourut à Amsterdam en 1812. Il fit ses études à Franeker, passa maître ès arts à Leyde en 1769, et soutint une thèse sur le phénomène de la congélation, qui lui valut le titre de docteur en philosophie. Plus tard il fut appelé à la Haye auprès du gouvernement, et chargé de plusieurs missions diplomatiques dans le midi de l'Europe. En 1795 il fit partie de l'assemblée des savants français et étrangers réunis à Paris pour établir l'uniformité des poids et mesures. Dans les dernières années de sa vie il remplit successivement les fonctions d'inspecteur des poids et mesures et de membre de la commission générale de la marine. On a de lui quelques écrits estimés sur les sciences technologiques, parmi lesquels on remarque ceux qui traitent de la roue hydraulique d'Eckhard, des ailes de moulin à vent de Dyck, des instruments d'astronomie inventés par Van Adam, et de l'emploi du vernier. Son rapport adressé au gouvernement de Hollande, sur les améliorations à introduire dans le système des poids et mesures, mérite aussi d'être mentionné.

ÆNESIDÈME, philosophe pyrrhonien, de Gnosse, dans la Crète, contemporain de Cicéron, enseignait à Alexandrie; il avait écrit huit livres sur la philosophie sceptique, dont il ne reste qu'un extrait dans la bibliothèque de Photius.

ÆNGUS ou **ÉNÉE**, surnommé l'*Hagiographe* et le *Ceildé* ou *Colideus*, descendant des rois d'Ultonie; il fut

ermite dans un désert d'Irlande, puis frère lai dans l'abbaye de Taulaught près de Dublin, gouvernée par Mælruan dont il devint l'ami, et avec qui il écrivit la vie de plus de deux mille saintes ou saints; il mourut le 11 mars, un vendredi, d'où l'on a conjecturé que ce fut en 819, 824 ou 830.

ÆNOTHÈRE, géant de la Souabe, cavalier dans les troupes de Charlemagne; les historiens parlent de lui comme d'un prodige de force.

ÆPINUS (Jean), célèbre coopérateur de Luther, né dans la marche de Brandebourg en 1499; en mission près de Henri VIII, roi d'Angleterre, en 1534; signa, en 1538, les articles de Smalcalde, et mourut en 1553.

ÆPINUS (François-Marie-Ulrich-Théodore), savant, né à Rostock, le 13 décembre 1724, mort à Dorpt, en Livonie, au mois d'août 1802; appliqua les mathématiques à la physique et fit faire un pas immense aux sciences naturelles; on lui doit le bétrophore et le condensateur électrique; il fit le premier des expériences sur l'électricité de la tourmaline, dans laquelle Adanson avait le premier découvert cette propriété.

ÆPOLION, graveur grec sur pierres dures. On connaît de lui une tête de l'empereur Marc-Aurèle.

AÉRIUS, hérésiarque, né dans le 4e siècle, d'abord sectateur d'Arius, fonda depuis par jalousie contre Eustathe, patriarche de Constantinople, la nouvelle secte dont les partisans furent, de son nom, appelés aériens. Aérius, en suivant le dogme d'Arius, y ajoutait que l'évêque n'avait point de supériorité sur le prêtre; que la célébration de la Pâque, les fêtes, les jeûnes, etc., étaient des superstitions judaïques; il condamnait aussi les prières pour les morts. Cette secte des aériens subsistait encore du temps de St. Augustin.

AERSCHOT (Van), ecclésiastique belge, mort en 1833 à Malines, âgé de 40 ans, était professeur d'hébreu au petit séminaire. A une vertu solide et aux qualités les plus aimables, il joignait un grand savoir.

ÆSCHRIOU, médecin empirique de Pergame au 2e siècle, est cité par Galien, avec éloge, comme l'inventeur d'un remède contre la rage.

ÆSINUS (François), évêque d'Iasi, dans la Valachie, mort en 1549, est auteur de quelques opuscules conservés dans la bibliothèque du Vatican.

ÆSION, orateur grec, contemporain de Démosthènes.

ÆTHÉRIUS, architecte grec, vivait vers l'an 500, sous le règne de l'empereur Anastase Ier. Il bâtit à Constantinople un édifice appelé *Chalcis*, et on lui attribue la construction de la muraille qu'Anastase ordonna pour mettre Constantinople à l'abri des insultes des Goths, des Huns et des Bulgares, et qui s'étendait du Pont-Euxin à la Propontide, au midi de Selymbria.

ÆTHES, général des armées de Dromichète, roi de Thrace; ayant feint de se rendre à Lysimaque, chef des Lacédémoniens, il les trahit et en égorgea un grand nombre.

ÆTION, père d'Andromaque, femme d'Hector, fut tué, avec ses sept fils, devant Thèbes.

AÉTION, peintre grec, était contemporain d'Apelle, de Protogène et de Nicomaque; il est connu par un tableau représentant les noces d'Alexandre et de Roxane, qui fut exposé aux jeux olympiques. Lucien cite Aétion parmi les plus grands peintres de l'antiquité.

AÉTIUS, hérétique arien du 4e siècle, chassé de toutes les villes où il avait tenté de s'établir, fut accueilli par Julien l'Apostat, et mourut à Constantinople l'an 367. Il attaquait le mystère de la Ste. Trinité, et enseignait que la foi suffit sans les œuvres.

AÉTIUS, médecin du 4e siècle, surnommé *Amidenus*, du lieu de sa naissance, Amida, en Mésopotamie, a laissé un ouvrage en 16 livres, distribué en quatre parties, et pour cette raison intitulé : *Tetrabiblos*, qui renferme toutes les connaissances médicales que l'on avait de son temps. Cet ouvrage, imprimé par parties séparées en 1534, in-fol., à Venise, en 1535, à Bâle, in-fol., a été complétement traduit en latin par Cornarius, et imprimé à Bâle, par Froben, en 1542, in-fol.; réimprimé à Paris en 1567, in-fol.; Lyon, 1549, in-fol., et 1565, 4 vol. in-12.

AÉTIUS SICULUS, médecin, est auteur du livre *De atrâ bile*, attribué à Galien.

AÉTIUS CLÉTUS, de Segni, médecin, a composé un livre *De morbo strangulatorio*, Rome, 1636, in-8°.

AÉTIUS D'ANTIOCHE, surnommé l'Impie, dans la Cœlé-Syrie, fut d'abord orfèvre, puis sophiste et ensuite médecin; devint un des plus zélés propagateurs de l'arianisme, auquel il fut initié l'an 330 après J. C., par Paulin, évêque d'Antioche; fut plusieurs fois chassé de cette ville pour ses doctrines; y revint en 358; condamné la même année au concile d'Ancyre, tenu par les semi-ariens; dispute contre eux au concile de Séleucie, condamné par les aériens, dans celui de Constantinople; banni à Mopsuete en Cilicie, puis à Lamblade, au pied du Taurus; rappelé par Julien l'Apostat, et ordonné évêque par Eudoxe, patriarche de Constantinople; fait secte du temps de l'empereur Jovien; condamné de nouveau sous l'empereur Valens, et exilé à Lesbos; revient à Constantinople, où il meurt l'an de J. C. 367. Il enseignait que Dieu ne demandait autre chose que la foi.

AÉTIUS, général romain, né dans la Mœsie, comte de l'empire et patrice des Gaules; otage à la cour d'Alaric roi des Goths de 408 à 411; en 424, entre en Italie avec une armée de Huns, pour secourir l'usurpateur du trône d'Honorius, Jean, qui fut défait, en 425, par Aspar, général de l'armée de Théodose et de Valentinien III; en 426, il défait, dans les Gaules, Théodoric, roi des Visigoths, et fait lever le siége d'Arles; pousse à la révolte le comte Boniface, afin de le perdre, et est nommé à sa place *maître de la milice*; en 427, il bat les Francs, et oblige Clodion leur roi à repasser le Rhin; en 431, sa perfidie envers Boniface étant découverte, celui-ci rentre en grâce, et lui-même, disgracié, dispute, à la tête de ses troupes, la dignité de maître de la milice; il est vaincu, et Boniface blessé à mort; en 432, à la tête d'une armée de Huns qu'il était allé chercher, il défait le gendre de ce dernier, et réussit à se faire rappeler par l'impératrice Placidie, qui l'envoie dans les Gaules avec le titre de patrice; en 436, il bat deux fois Gondicaire, roi des Bourguignons, à qui il accorde ensuite la paix, afin d'être plus à même de résister aux Visigoths et aux Francs : en même temps il forme trois armées de Huns, et traite bientôt après avec toutes ces nations, ce qui lui vaut le titre de défenseur de l'empire; en 450, il s'oppose

à la marche d'Attila, roi des Huns, venu dans les Gaules avec près de sept cent mille hommes, contre lesquels il réunit les Francs, les Bourguignons et les Visigoths; en 451, il attaque Attila devant Orléans, dont il l'oblige à lever le siége, le poursuit, et le défait complétement *in campo moriaco*, ou *in campis catalaunicis*, ce qui veut dire, selon les uns, dans les plaines de Châlons, selon d'autres, dans celles de la Sologne; selon d'autres encore, près de Miri-sur-Seine; et d'après deux opinions insoutenables, en Catalogne ou en Auvergne, près de Mauriac. Après cette grande bataille, dans laquelle fut tué Théodoric, roi des Goths, Aétius ayant laissé Attila se retirer avec les débris de ses troupes, revient triomphant à Rome, où il est assassiné, en 454, par l'empereur Valentinien, jaloux des acclamations prodiguées à son général.

AÉTIUS, chef des eunuques de l'impératrice Irène, à l'insolence duquel cette princesse ne crut pouvoir se soustraire, qu'en demandant la paix à l'empereur Charlemagne, à qui elle fit proposer de l'épouser. Mais Aétius, qui voulait mettre sur le trône son frère Léon, empêcha ce mariage. Les officiers de l'empire et les patrices, à qui il était odieux, proclamèrent empereur, en 802, Nicéphore, qui le fit périr.

AÉTIUS, archidiacre de Paris, cité à un concile tenu dans cette ville, en 577, pour y juger Prétextat, évêque de Rouen, accusé d'avoir marié, avec Brunehaut, son filleul Mérovée, fils de Chilpéric, et d'avoir conspiré contre ce roi; seul, avec Grégoire de Tours, il eut le courage de soutenir l'innocence du prélat.

AFACKER (Gille), professeur de théologie à Cologne, fit imprimer en 1618, in-8°, sous le nom de *Salomo Theodotus*, une *Histoire de l'origine et du progrès de la controverse des remontrants et des contre-remontrants*.

AFER (Cn.-Domitius), orateur romain, né vers l'an 15 avant J. C., à Nîmes, enseigna l'éloquence à Quintilien; il véeut sous Tibère, sous Caligula, qui le fit consul, se déshonora par ses délations, et mourut l'an 59 de J. C. Il avait composé un traité *des Preuves*, et deux livres sur *l'art oratoire*, dont on trouve quelques lignes dans Quintilien, Dion et Pline le Jeune.

AFFABILI-WESTENHOLZ (Mme), cantatrice, née à Venise en 1725, morte à Hambourg en 1776.

AFFAITATI (Fortunat), philosophe, né à Crémone vers la fin du 15e siècle; il se noya, en Angleterre, dans la Tamise, en 1550.

AFFAROSI (Camille), bénédictin, né en 1680 à Reggio, parvint aux premières dignités de son ordre, et mourut en 1763. On a de lui des *Mémoires historiques sur le monastère de St.-Prosper de cette ville*, Padoue, 1733-37, 2 vol. in-4°.

AFFELMAN (Jean), né à Soest en Westphalie, fut professeur de théologie à Rostock, où il mourut en 1624. On cite, parmi ses ouvrages, le traité *De ferendis hæreticis, non auferendis*, où, contre l'avis des théologiens de son temps, il soutient la thèse de la liberté de conscience.

AFFICHARD (Thomas l'), auteur dramatique, né en 1698, à Pont-Floh, en Bretagne, mort à Paris en 1753, a composé seul ou bien en société avec Panard, d'Orville et Gallet, un grand nombre de pièces jouées aux Français, aux Italiens, à l'Opéra-Comique. Il a fait aussi quelques romans plus oubliés encore que ses pièces, dont on a le recueil très-incomplet sous le titre de *Théâtre de l'Afficheur*, 1746 et 1768, in-12, 2 vol., qu'il faut réunir, puisque la plupart des comédies qui sont dans l'un ne se trouvent pas dans l'autre volume.

AFFLITTO (Mathieu), né vers l'an 1430 à Naples, où il mourut âgé de 80 ans, fut en crédit auprès du roi Ferdinand Ier, qui l'admit dans son conseil, et le nomma président de la chambre royale. Ses ouvrages sont : *Comment. in constitutione Siciliæ et Neapolis*, Francfort, 1603, in-fol. *Commentarius super tres libros feudorum*, Venise, 1534, in-fol. *Decisiones neopolitanæ antiquæ et novæ*, Venise, 1564. *Lecturæ super consuetudines Neapolitani Siciliæque regni*, Leyde, 1535, in-fol. *Lecturæ super VII codicis Justiniani*, 1560.

AFFLITTO (Jean-Marie), dominicain, servit plusieurs années comme ingénieur dans les armées commandées par don Juan d'Autriche, fut ensuite employé par la république de Gênes, et mourut à Naples en 1673. Il a publié en italien, un *Traité sur l'art de l'ingénieur*, et des *Mélanges théologiques et philosophiques*, in-8°.

AFFLITTO (Gaetan), jurisconsulte napolitain, a publié des controverses et décisions de droit à Naples, en 1655. Cette famille a produit plusieurs autres hommes célèbres par leur rang et leur savoir.

AFFO (Irénée), historien, philologue et écrivain laborieux et érudit, né en 1741, à Busetto, dans le Parmesan, fit profession aux récollets, et fut en 1768 nommé professeur de philosophie à Guastalla, censeur du saint-office, professeur d'histoire à l'université de Parme; il remplaça depuis Paciandi dans la direction de la bibliothèque ducale, et mourut en 1797. Ses principaux ouvrages sont : *Dizionario precettivo, critico ed istorico della poesia volgare*, 1777, in-8°. *Storia della citta di Parma*, 1793, 2 vol. in-4°. *La zecca e moneta parmigiana illustrata*, 1788, in-fol. *Istoria di Guastalla*, 1785, 4 vlo. in-4°. *Delle zecche e monete di tutti i principi di casa Gonzaga*, 1782, in-4°. *Saggio di memorie sulla tipografia parmese*, 1791, in-4°. *Memori degli scrittori e litterat. parmigiani*, 1789-97, 5 vol. in-4°. On lui doit en outre plusieurs opuscules relatifs aux antiquités, à la bibliographie, et à la biographie. Il a laissé en manuscrit une *histoire* de Pierre-Louis Farnèse. M. le professeur Angelo Pezzana, son successeur dans la charge de bibliothécaire, a publié la *Vie* d'Affo, suivie de la liste chronologique des ouvrages de ce laborieux écrivain, qui s'élèvent à 121.

AFFRY (L.-A.-Aug. d'), né à Versailles en 1713, successivement capitaine aux gardes, maréchal de camp et lieutenant général, servit avec distinction dans plusieurs campagnes, fut ambassadeur en Hollande, et colonel des gardes suisses en 1780. Dévoué au parti de la cour, il montra beaucoup de fermeté dans les journées des 5 et 6 octobre 1789, mais, plus tard, il s'abstint de tout rôle politique. Arrêté le 10 août 1792, il échappa aux massacres de septembre et mourut dans le canton de Vaud, en 1793, du chagrin que lui causa la perte d'un de ses fils tué le 10 août au château des Tuileries.

AFFRY (L.-Aug.-Philippe comte d'), fils du précédent, né à Fribourg en 1743, obtint successivement les grades

de capitaine, brigadier, maréchal de camp et lieutenant général; il commanda l'armée française sur le haut Rhin, en 1792. Après le licenciement des troupes suisses, il se retira dans sa patrie, et fut, en 1798, nommé commandant des forces militaires, chargé de défendre le pays menacé d'une invasion. Député à Paris en 1803, il reçut des mains du premier consul l'acte de médiation de la Suisse, et fut peu de temps après nommé landamman. Choisi pour complimenter Napoléon sur son mariage avec l'archiduchesse Marie-Louise d'Autriche, il reçut à cette occasion la grande décoration de la Légion d'honneur, et mourut à Berne, en juin 1810. Il s'était acquitté avec succès des fonctions de conciliateur et de magistrat suprême d'une nation divisée d'opinions et d'intérêts.

AFFRY (Charles-Philippe, comte d'), fils du précédent, né en 1772, était lieutenant dans les gardes suisses à l'époque du 10 août 1792, et n'échappa au massacre de cette journée que parce que sa compagnie se trouvait alors détachée en Normandie. Il se retira après le renversement de la monarchie et ne reprit du service que sous le gouvernement impérial, lorsque son père eut accepté les fonctions de landamman. Il fut alors nommé colonel d'un régiment suisse, et fit en cette qualité plusieurs campagnes, notamment celle de Russie en 1812, où il fut nommé officier de la Légion d'honneur après le combat de Smolensk. Il était revenu en France à l'époque du retour des Bourbons en 1814, et il reçut d'eux l'accueil que méritaient son nom et les services de ses ancêtres. Créé chevalier de St-Louis et commandant de la Légion d'honneur, il commandait un régiment suisse lors du retour de Napoléon en mars 1815. Ayant reçu du général Castella, ainsi que tous les officiers suisses l'ordre de ne pas paraître aux Tuileries, il ne s'y rendit que sur un ordre positif de Napoléon; et il eut le courage de lui déclarer qu'il n'obéirait qu'aux ordres du roi à qui il avait prêté serment. Napoléon, très-irrité d'une pareille résistance, n'en montra cependant alors aucun ressentiment, et M. d'Affry put retourner paisiblement dans sa patrie où il fut employé comme maréchal de camp. Il commandait la garnison de Bâle lorsque cette ville fut bombardée, dans le mois de juin, par la forteresse d'Huningue, et il mérita par sa conduite dans cette occasion que l'empereur d'Autriche lui envoyât la croix de St-Léopold. Louis XVIII remonté sur le trône, ayant créé une garde royale, le comte d'Affry fut nommé colonel de l'un des régiments suisses qui en firent partie; et il commanda cette troupe avec zèle et dévouement jusqu'à sa mort, qui eut lieu le 9 août 1818, à sa terre de Belfaux près Fribourg où il était venu pleurer sur la tombe de sa mère.

AFRANIA, femme de Licinius Buccio, sénateur romain; elle plaidait elle-même et aimait tellement les procès qu'elle donna lieu à une loi qui défendit aux femmes de faire le métier d'avocat; elle vivait encore sous le premier consulat de Jules-César, 59 ans avant J. C. On appelait de son nom les femmes qui se signalaient par leur effronterie.

AFRANIUS (Lucius), poëte comique latin, vivait 100 ans environ avant J. C. Au lieu de s'en tenir, comme Plaute et Térence, à la simple imitation de la comédie grecque, il peignit dans ses pièces les mœurs de son pays et les ridicules de son siècle : ainsi la toge romaine remplaça le manteau grec, et la dénomination de *togata* fut substituée à celle de *palliata*, pour désigner la comédie latine. Il ne nous reste de ce poëte que quelques fragments réunis dans les différents recueils publiés sous le titre de *Corpus poetarum latinorum*.

AFRANIUS (Lucius), consul avec Quintus Celer, l'an 60 avant J. C. S'étant déclaré pour Pompée, il commandait avec Pétréius l'armée qui fut défaite par César près d'Ilerda (aujourd'hui Lérida, en Catalogne), avant J. C., 58; accusé d'avoir trahi en cette occasion, il n'en suivit pas moins Pompée à Pharsale, où il opina pour livrer la bataille qui fut perdue, l'an 48 av. J. C.; passa à Corfou; de là en Afrique où, après la défaite de Scipion et de Juba près d'Utique, l'an 46 avant J. C., il se tua, à l'exemple de Caton pour ne pas tomber vivant entre les mains de César.

AFRANIUS (Quinctianus), sénateur romain; pour se venger d'une satire de Néron contre ses débauches, il entra dans la conspiration de Pison à laquelle Sénèque fut accusé d'avoir pris part, l'an 69 avant J. C., et fut envoyé, après avoir avoué, au dernier supplice qu'il souffrit avec courage, l'an 67, sous le consulat de L. Fontéius Capito et de C. Julius Rufus.

AFRANIUS POTITUS, plébéien; ayant dit devant Caligula malade qu'il mourrait volontiers, pourvu que cet empereur recouvrât la santé, celui-ci voulut qu'il s'y engageât par serment, ce que fit Afranius; mais Caligula étant guéri le fit mourir, afin, disait-il, de l'empêcher d'être parjure.

AFRASIAB, neuvième roi de Perse de la première dynastie, nommée des *Pischdadiens*, et conquérant fameux; quoique Turc de naissance, il prétendait descendre de Tour, fils de Feridoun, roi de Perse. Les Orientaux lui attribuent des expéditions qui auraient duré au moins quatre cents ans; ce qu'il y a de plus probable, c'est que le nom d'Afrasiab, ou Frasiab, qui signifie *conquérant de la Perse*, a été porté par tous les rois conquérants du Turkestan. On ne peut assigner aucune date, même approximative, à leur existence. L'Afrasiab dont il est ici question fut le fondateur de Bagdad, rebâtie ensuite par le calife Almanzor. Toutes les familles turques qui ont fait du bruit dans le monde se disent descendantes d'Afrasiab, dont Selguik, fondateur de la monarchie des Selguicides, voulait qu'on le crût le trente-quatrième descendant en ligne droite et masculine. Les souverains ottomans, sous prétexte qu'ils touchent aux Selguicides par la famille d'Agouz-Kan, ont pris souvent le nom d'Afrasiab.

AFRE (Sainte), martyre à Augsbourg, avec sa mère et ses trois servantes, l'an 304; leur fête, le 5 août.

AFRICAIN (Sexte-Jules), historien, né dans la Palestine, vers l'an 218 de J. C; député vers Hélogabale pour qu'il fit rebâtir la ville d'Emmaüs; embrassa, en 231, le christianisme à Alexandrie. Il composa une excellente chronique depuis le commencement du monde jusqu'à l'an 221 de J. C.; il y comptait 5,500 ans jusqu'à la naissance de J. C. Une généalogie, qui se trouve dans une de ses lettres à Aristide, concilie la contradiction apparente dans la généalogie de J. C. entre saint Luc et saint Mathieu, dont l'un fait Joseph fils d'Héli et l'autre de Jacob.

AFRICANUS (Sextus-Cecilius), jurisconsulte ro-

main, disciple de Papinien ; fut conseiller d'Alexandre Sévère, l'an 225 avant J. C.

AFRICANUS (Sestus), Libyen, composa plusieurs livres, intitulés *Cestes*, traitant des herbes et philtres qui peuvent porter à l'amour.

AFRICANUS (Politien) est aussi l'auteur d'un livre, sous le titre de *Ceste*. On ignore le temps où l'un et l'autre vécurent.

AGABE (Agabus), l'un des soixante et douze disciples de J. C. Selon les Grecs, venu de Jérusalem à Antioche, où était saint Paul avec saint Barnabé, il annonça la terrible famine qui eut lieu la quatrième année de l'empire de Claude (45 de J. C.). Ce fut encore lui qui prédit à Paul qu'il serait pris par les Juifs et livré aux gentils. Les Grecs disent qu'il souffrit le martyre à Antioche ; ils célébraient sa fête le 8 mars, et les Latins du 9e siècle, le 13 février.

AGACLYTUS, affranchi et favori de l'empereur Verus qui lui donna la femme de Libon, contre la volonté de Marc-Antonin.

AGAG, roi des Amalécites, épargné par Saül qui l'avait fait prisonnier, et coupé en morceaux, à Galgala, devant l'autel, par le prophète Samuel, l'an 2971 du monde, avant J. C. 1033.

AGALIS ou **ANAGALIS**, fille savante de l'antiquité ; naquit dans l'île de Corfou ; elle enseigna la rhétorique, et inventa un nouveau jeu de paume, consistant à prendre la balle avant qu'elle n'eût touché la muraille.

AGALLIEN, général de l'armée navale de l'empereur Léon d'Isaurie : s'étant révolté, avec Étienne, contre ce prince, il fut vaincu, eut sa flotte brûlée ou coulée à fond, et n'échappa au sort des autres rebelles, qui furent tous mis à mort, qu'en se précipitant dans la mer, l'an de J. C. 727.

AGA-MAHMED, empereur de Perse, né dans le Khoraçan, en 1738 ; encore au berceau, il échappa seul au massacre de son père et de ses frères, égorgés par Thamas-Kouli-Kan, qui le fit eunuque. Après des luttes terribles contre ses frères utérins qu'il vainquit, après avoir réprimé plusieurs tentatives d'envahissement par la Russie, il mourut quelques années avant Catherine II.

AGAMÈDE, fils d'Ergidus, prince d'Orchomène, dans la Béotie, fut, ainsi que son frère Trophonius, un des plus grands sculpteurs et architectes de l'antiquité. Leurs principaux ouvrages étaient le lit d'Amphitryon et d'Alcmène, à Thèbes ; le temple de Neptune au pied du mont Alesse, en Arcadie, dont l'entrée, quoique défendue par un simple cordon de laine, ne pouvait être forcée sans une punition subite ; et un temple d'Apollon, à Delphes. S'étant ménagé, avec beaucoup d'art, une entrée secrète dans la chambre du trésor d'Hyriée qu'ils avaient construite, ils allaient y puiser ; mais Hyriée, s'étant aperçu qu'on le volait, et ne pouvant deviner par quelle voie, disposa, à l'ouverture des vases dans lesquels il mettait son or, un piége auquel Agamède se trouva pris ; son frère Trophonius lui coupa la tête pour n'avoir pas à craindre d'être déclaré par lui. Ici s'arrête la vérité de leur histoire, dont le temps ne peut être assigné. Agamède et Trophonius furent révérés comme des dieux par les Thébains.

AGAMEMNON, fils d'Atrée, roi d'Argos et de Mycènes, général de l'armée des Grecs au siége de Troie, fut obligé de sacrifier à Diane sa fille Iphigénie. Après une dispute longtemps funeste à la cause des Grecs, il fut forcé de rendre à Achille Briséis, jeune captive qu'il lui avait enlevée. A son retour dans ses États, il fut assassiné par Clytemnestre, sa femme, et Égisthe qui l'avait séduite, vers l'an 1210 avant J. C. Agamemnon fut père d'Oreste et d'Électre.

AGAMESTOR, onzième archonte perpétuel d'Athènes, de l'an du monde 3238 à l'an 3258. Eschyle lui succéda.

AGAMESTOR, philosophe académicien, du temps de Platon, 4e et 5e siècle avant J. C.

AGAN, né en Poitou au 13e siècle, fut l'un des premiers chansonniers français. Il vivait avant que les troubadours fussent connus.

AGANDURU (Roderic-Moriz), missionnaire espagnol dans le 17e siècle, eut une part très-active à la conversion de la nation des Tagales, peuples de la grande île de Luçon. Il a écrit l'*Histoire* de cette mission et *l'Histoire générale des îles Moluques et Philippines* depuis leur découverte. Ces deux ouvrages en espagnol sont restés manuscrits.

AGANON ou **HAGANON**, évêque d'Autun, dans le onzième siècle, et successeur d'Helmin ; assiste, en 1059, au couronnement de Philippe Ier ; au concile d'Ausem, 1070 ; à celui d'Issoudun, 1081 ; à celui de Meaux, 1082 ; fait le pèlerinage de Jérusalem, 1083 et 1084 ; se trouve à la mort du pape Grégoire VII à Salerne, 1085 ; est, en 1094, un des prélats les plus influents du concile d'Autun, par lequel furent excommuniés le roi Philippe V, l'empereur Henri II et l'antipape Guibert, et furent renouvelés les décrets contre la simonie et l'incontinence des clercs ; assiste, en 1097, aux funérailles de Landri de Mâcon, et à l'élection de Bérard, son successeur ; obtient la même année de faire nommer abbé de Flavigni, Hugues, auteur d'une célèbre chronique ; et meurt le 25 juin 1098.

AGAPE (St.), et ses deux sœurs Chionie et Irène, martyrs à Thessalonique, sous Valérien Maxime, par ordre du gouverneur Dulcetius, les deux premiers à la fin de mars 304, la dernière le 1er avril. Leur fête, le 1er avril chez les Latins, le 16 chez les Grecs.

AGAPE, martyr de Palestine, exposé aux bêtes dans Césarée, et ensuite jeté à la mer par ordre du césar Maximin Daïa, l'an de J. C. 306.

AGAPET (St.), martyr de Palestine, ou Prœneste, vers l'an 274, à l'âge de 15 ou 16 ans ; sa fête, le 18 août.

AGAPET Ier, pape, né à Rome, fils du prêtre Gordien, succède à Jean II, le 4 mai 535 ; refuse à l'empereur Justinien Ier de confirmer dans leurs dignités les prélats ariens ; contraint par les menaces de Théodat, roi des Goths, en Italie, d'aller à Constantinople demander pour lui la paix à l'empereur, il ne l'obtint pas, mais il réussit à faire chasser et remplacer par Mennas, l'eutychéen Antimée qui devait à la faveur de l'impératrice Théodora, éprise de sa doctrine, d'occuper le siége de Constantinople ; mort le 22 avril 536. Silvère lui succéda. Sa fête est le 20 septembre, jour de sa translation à Rome.

AGAPET II, pape, succède à Marin III, en 946 ; assemble un synode la même année ; appelle l'empereur

Othon contre Bérenger, qui voulait se faire roi d'Italie. Mort en 955; Jean XII lui succède.

AGAPET, diacre de Constantinople au 6e siècle, est auteur d'une lettre à Justinien sur les devoirs d'un prince chrétien, imprimée pour la première fois, grec et latin, Venise, 1509, in-8o, et réunie depuis aux *Fables d'Ésope*, dans diverses éditions. On la retrouve encore dans la Bibliothèque des PP. et dans l'*Imperium orientale* de Banduri. L'édition de Banduri passe pour la plus correcte. Cet opuscule a été traduit en français par Louis XIII, Paris 1612, in-8o.

AGAPET, abbé de Compredon, possédait une nombreuse bibliothèque qui fut brûlée par imprudence. Il en mourut de regret en 817.

AGAPIS, philosophe d'Alexandrie, ouvrit une école à Byzance, et écrivit sur la médecine. — Un philosophe d'Athènes du même nom était disciple de Marin, de Naples.

AGAPIUS Ier, patriarche d'Antioche, vers l'an 968 de J. C.

AGAPIUS II, élu patriarche d'Antioche en 976, mourut en 994, dans un monastère où l'empereur l'avait relégué en 987 de J. C.

AGAPIUS, moine grec, né en Crète au 17e siècle, a écrit en grec moderne *le Salut des pécheurs* et *l'Art de planter et de greffer*, Venise, 1640.

AGAR, Égyptienne, servante d'Abraham et de sa femme Sara, qui ne pouvant avoir des enfants de lui, l'engagea à perpétuer sa race avec elle. Elle devint mère d'un fils qui fut appelé Ismaël, avant J. C. 1910 ans. Abraham en avait alors 86.

AGAR (Paul-Ant. d'), poëte provençal, mort en 1551, est auteur de plusieurs pièces en patois provençal, qui dans le temps eurent du succès.

AGARD (Arthur), antiquaire anglais, né en 1540 dans le Derbyshire, fut clerc de l'échiquier, puis *deputy chamberlain* près de la même cour, et mourut à Londres en 1615. Il a laissé sur les antiquités anglaises des recherches intéressantes, conservées à la bibliothèque cottonienne; Thomas Hearne en a publié des extraits.

AGARISTE, Athénienne, fille de Clisthènes, qui chassa le tyran Hippias, l'an 510 avant J. C. Elle était si belle que les jeunes Grecs célébraient des jeux en son honneur.

AGARISTE ou **AGARISTIE**, fille d'Hippocrate et femme de Xantippe; ayant songé qu'elle donnait le jour à un lion, peu de jours après elle mit au monde Périclès, vers 495 avant J. C.

AGARRAT (Antoine), né à Saint-Maximin, en Provence; fut secrétaire de Gassendi, et l'un des premiers mathématiciens et astronomes de son temps.

AGASIAS, sculpteur d'Éphèse, célèbre par la belle statue connue sous le nom du *Gladiateur mourant*, trouvée avec l'*Apollon du Belvédère*, à Nettuno; il vivait dans le 4e siècle avant J. C.

AGASICLES, roi des Lacédémoniens, fils d'Archidamus et père d'Ariston, de la famille des Proclides: renvoya Philophanes et tous les autres sophistes étrangers. Il jouit d'une longue paix, et régna de l'an 665 avant J. C. à l'an 650.

AGASSAMÈNE, roi élu par les Thraces venus sous la conduite de Butès, fils de Borée, dans l'île de Naxos, alors Strongyle; épousa Pancratès, fille d'Aloëus et fut détrôné quelque temps après par ses deux beaux-frères Otus et Éphialtes; on ignore l'époque de ce fait.

AGASSE jeune, né à Paris, imprimeur et propriétaire du *Moniteur*, dès l'établissement de cette feuille. Au nom d'Agasse se rattache un fait de la révolution française; deux des frères de l'imprimeur ayant été pendus le 9 février 1790, pour fabrication de faux billets, il voulut se retirer de la garde nationale, lorsque le bataillon de Saint-Honoré tout entier, considérant que les fautes étaient personnelles, non-seulement ne voulut pas souffrir qu'il abandonnât ses rangs, mais encore le nomma lieutenant à la place de Beaulieu, acteur des Variétés, qui avait donné sa démission afin de rendre son poste vacant, et d'y faire élire le jeune Agasse.

AGASTE, second archonte perpétuel d'Athènes, succéda à Médon l'an du monde 2987; eut pour successeur Archippe, en 3023.

AGASTHÈNES, roi d'Élide, fils d'Augias; pour se conformer aux volontés de son père, il exerça la royauté en commun avec Amphimaque et Talpius, avec Diores et avec Polyxènes, son propre fils, dont Homère a chanté la beauté; fut un des quatre chefs éléens à la guerre de Troie, où il commandait dix galères; il régnait vers l'an 1194 avant J. C.

AGASTROPHE, fils de Péon, l'un des plus vaillants défenseurs de Troie; mort d'une blessure que Diomède lui avait faite à la cuisse.

AGATHANGE (St.), diacre de St.-Clément, évêque d'Ancyre, martyrisé avec ce saint dans l'une des premières persécutions. Quoique leur martyre soit certain, on ne peut faire aucun fond sur leurs actes; leur fête, le 23 janvier. — On donna aussi le surnom d'Agathange à St.-Acace, évêque d'Antioche en Asie, martyrisé le 29 mars 250 ou 251, et honoré par les Grecs le 31 du même mois.

AGATHANGÉLUS, Arménien, est auteur d'une *Vie de St. Grégoire, premier patriarche d'Arménie*, surnommé l'*illuminateur*, imprimée en grec et en latin, d'après un manuscrit de la bibliothèque Laurentienne de Florence, dans les *Acta sanctorum* des Bollandistes au 30 septembre. Cette *Vie*, accompagnée de notes savantes, est précédée d'une introduction dans laquelle on prouve qu'Agathangélus n'était pas, comme il le dit, contemporain de St. Grégoire.

AGATHARCHIDES, géographe, né à Gnide, environ 130 ans avant J. C., avait composé plusieurs ouvrages historiques et géographiques. Il ne reste que des fragments de son Périple, *De mari Rubro*, dans les *Geograph. minores* de Hudson, et commentés par Gosselin, dans ses *Recherches sur la géographie*.

AGATHARCIDES, historien grec, de Samos, peut-être le même que le précédent, est auteur d'une *Histoire de Perse* dont on trouve des fragments dans les *Excerptæ historiæ*, d'Estienne, 1557, in-8o.

AGATHARQUE, peintre, né à Samos; par les conseils d'Eschyle, il exerça son art à Athènes. Il mit le premier en pratique les règles de la perspective dans les décorations de théâtre. Alcibiade le fit mettre en prison, et l'employa ensuite à peindre chez lui, vers l'an 480 av. J. C.

AGATHE (Ste.), née à Palerme; martyrisée par l'ordre du gouverneur de Sicile Quintien, qui, n'ayant

pu ni s'en faire aimer ni la faire renoncer à ses croyances, la fit périr le 5 février 251, sous le troisième consulat de l'empereur Dèce. Pendant les éruptions de l'Etna, les habitants de Catane courent au sépulcre de Ste. Agathe, et prennent le voile qui couvre son corps pour l'opposer aux flammes.

AGATHÉMÈRE, géographe que l'on conjecture avoir vécu dans le 3e siècle, est auteur d'un *Abrégé* de la Géographie de Ptolémée; *Hypotyposes geographicæ*, publié pour la première fois, Amsterdam, 1671, in-8°, et réimprimé par Gronovius en 1697 et 1700, in-4°.

AGATHIAS, dit *le Scolastique*, historien grec du 6e siècle, a continué l'*Histoire* de Procope. Cette histoire en 5 livres, publiée avec une traduction latine par Bonav. Vulcanius, Leyde, 1594, in-4°, fait partie de la *Collection byzantine*. Agathias avait composé une *Anthologie*, en 7 livres, qui ne nous est pas parvenue; mais il nous reste de cet écrivain un assez grand nombre d'épigrammes publiées par Brunck, dans les *Analecta*, 3.

AGATHOCLÉE ou **AGATHOCLIE**, courtisane, et joueuse d'instruments, d'une beauté si parfaite que pour l'épouser, Ptolémée Philopator, l'an 207 avant J. C., fit mourir la reine Eurydice sa femme, et sa sœur dont il avait eu Ptolémée Épiphane; depuis lors, Agathoclée, secondée par Agathoclès, son frère, et OEnanthe, sa mère, régna sous le nom de Ptolémée dont elle cacha la mort afin d'avoir le temps de piller ses trésors, et de faire périr son fils; mais elle-même fut massacrée avec ses deux complices par le peuple d'Alexandrie, vers l'an 204 av. J. C.

AGATHOCLÈS, tyran de Syracuse, fils de Carnusi, potier de terre dans la ville de Regge, né l'an 362 avant J. C.; général des Syracusains après Damascon dont il épousa la veuve; il battit les Carthaginois en Sicile, l'an 314; fut défait par eux près du fleuve Himer, l'an 315; faillit périr dans une sédition militaire; prit Messine; s'établit en 311 tyran de Syracuse, et bientôt après de toute la Sicile; passa en Afrique où il vainquit souvent les Carthaginois; s'empara d'Utique, où il laissa son fils Archagate, bientôt assiégé par ses propres soldats; revint pour le dégager, n'y réussit pas, fut arrêté et relâché; vengea à son retour en Sicile la mort d'Archagate et de ses autres enfants qu'avaient égorgés ses soldats, par celle des enfants et des femmes de ces derniers, qu'il fit peu de temps après passer tous au fil de l'épée; ravagea la côte d'Italie; jeta dans Hippomion (aujourd'hui Monte-Leone, en Calabre), une garnison que les habitants massacrèrent après qu'il leur eut rendu leurs otages, et mourut empoisonné par son petit-fils Archagate, vers l'an 290, à l'âge de soixante et douze ans dont il en avait régné vingt-huit.

AGATHOCLES, né à Babylone, on ne sait en quel temps, écrivit une histoire de la ville de Cyzique où il s'était établi. — Il y eut d'autres écrivains de ce nom : un de Chio, fit un *Traité des travaux rustiques*; un d'Atrace, écrivit sur les poissons; un de Samos, touchant le gouvernement de Pessinonte, et un autre, de Milet, dont le nom des ouvrages est ignoré.

AGATHOCLES, fils de Lysimaque, fait prisonnier avec son père dans la guerre contre les Gètes; épousa Lysandra, fille de Ptolémée Lagus; passa avec une flotte en Asie, où il s'empara du royaume d'Antigone; bâtit Éphèse qu'il peupla avec les Colophoniens et les Lébadiens dont il détruisit les villes.

AGATHON, fils de Priam, fit tous ses efforts pour retirer le corps de son frère Hector, des mains d'Achille.

AGATHON d'Athènes, poëte grec tragique et comique. Sa première tragédie fut représentée devant trente mille spectateurs, aux principaux desquels il donna ensuite un magnifique festin, la quatrième année de la 90e olympiade, 416 avant J. C. Il suivit Pausanias de Cramine, à la cour d'Archélaüs, roi de Macédoine, où l'on croit qu'il mourut.

AGATHON, musicien grec, était renommé par le charme séduisant de sa voix.

AGATHON, philosophe pythagoricien, grand faiseur d'antithèses, ami du roi Archélaüs de Lacédémone, vivait en 398 avant J. C.

AGATHON, diacre de Constantinople, écrivit vers 715, sous l'emp. d'Anastase II, les actes du sixième concile.

AGATHON ou **AGATHION**, d'Athènes, cité pour sa taille extraordinaire et sa force prodigieuse, vivait du temps de l'empereur Adrien, vers l'an 125 avant J. C.

AGATHON (St.), né à Palerme, donne aux pauvres tous ses biens, qui étaient considérables; se fait bénédictin; est fait prêtre par le pape en 678; élu pape après Domnus ou Domnion, le 11 avril 679; sacré le 29 mai; condamne les monothélites dans un synode de plus de 120 évêques; fait convoquer le sixième concile œcuménique à Constantinople en 680; fait affranchir le saint-siége du tribut qu'il payait aux empereurs de Constantinople; meurt le 10 janvier, selon d'autres le 10 juin 682. Léon II lui succède. L'Église latine en fait mémoire le 10 janvier et l'Église grecque le 20 février.

AGATHON, prêtre attaché à la cathédrale de Sainte-Sophie, à Novogorod, composa, en 1540, une *Chronologie complète*, en 58 tableaux, comprenant un espace de 8,000 ans. Cet ouvrage manuscrit, bibliothèque de Ste.-Sophie, dénote dans l'auteur des connaissances extraordinaires pour le lieu et le temps où il vivait.

AGATHOSTRATE, Rhodien, remporta une célèbre victoire sur le général de la flotte de Ptolémée, roi d'Égypte.

AGATHYLLE, poëte grec de l'Arcadie, a écrit que Rome fut bâtie par Romus, fils d'Énée, dans le second âge, c'est-à-dire un peu plus de trente ans après la destruction de Troie; on ignore l'époque où il vivait.

AGAY (Fr.-Mar.-Bruno d'), né en 1722 à Besançon, fut à 25 ans nommé avocat général au parlement de Franche-Comté, maître des requêtes en 1759, puis conseiller d'État et président au grand conseil. Il fut en 1760 intendant de Bretagne, d'où en 1771 il passa à l'intendance de Picardie. C'est sous son administration que fut achevé le canal de la Somme, et que la ville d'Amiens s'embellit de plusieurs édifices dignes de son importance. Obligé de fuir avec sa famille en 1789, il fut mis en prison pendant la terreur et ne sortit de réclusion qu'après le 9 thermidor. Il mourut à Paris en 1805, à 83 ans. Il a publié *Discours sur l'utilité des sciences et des arts*, 1774, in-4°. *Sur les Avantages de la navigation intérieure*, 1782, in-4°.

AGAZZARI (Agostino), né à Sienne en 1578; mu-

sicien et compositeur, maître de chapelle de la cathédrale de Sienne, en 1630; mort en 1640. On connaît de ce musicien : *Madrigali armoniosi a cinque o sei voci*, Anvers, 1600; *Madrigali a cinque voci, con un diologo a sei voci*, etc., Anvers 1602. Agazzari a également publié un traité sur la musique.

AGEDORN. *Voyez* **HAGEDORN**.

AGELADAS ou **AGELAS**, sculpteur d'Argos dans le 5e siècle avant J. C., passe pour avoir le premier fait ressortir habilement dans ses figures les nerfs et les veines; il s'attachait à bien imiter la chevelure, et y réussissait parfaitement. Polyclète et Myron furent ses élèves.

AGELAUS Ier ou **AGELAS**, de la race des Héraclides, roi des Corinthiens, après Ixion son père et avant Prumnis son fils, régna de l'an 1058 avant J. C. à 1021.

AGELAUS, fils de Damastor, amant de Pénélope.

AGELET (J. LE PAUTE D'), astrologue, né près de Montmédy, en 1751, fut l'élève de Lalande, et fit, en 1773, partie de l'expédition aux terres australes. A son retour, nommé membre de l'Académie des sciences, il y lut des *Mémoires* sur l'aphélie de Vénus et sur la longueur de l'année; il repartit en 1785 avec la Pérouse, et périt dans ce voyage si désastreux.

AGELIUS, évêque de la secte des novatiens, appuya le patriarche Nectaire dans le concile assemblé à Constantinople par l'empereur Théodose le Grand, en 383, pour réunir ou faire condamner les différentes sectes chrétiennes : il appuya le patriarche Nectaire défendant la consubstantialité du Verbe à laquelle croyaient aussi les catholiques.

AGELLI ou **AGELLIUS** (ANTOINE), religieux théatin, savant helléniste; bibliothécaire et directeur de l'imprimerie du Vatican; nommé, en 1595, à l'évêché d'Acerno; mort en 1608.

AGELIO (JOSEPH), de Sorrente, peintre italien, élève du chevalier Roncalli, au commencement du 17e siècle.

AGELNOTH, archevêque de Cantorbéry, en 1020, refusa de couronner Harold qui s'était emparé de l'Angleterre dans l'absence du successeur légitime de Canut; il avait composé un *panégyrique* de la Vierge, une *lettre* sur St.-Augustin, et plusieurs autres.

AGEMAQUE ou **AGEMACHUS**, général des Messéniens, reprit la ville de Phères dans le Péloponèse, sur le pirate Nycon qui s'en était emparé.

AGEMON, gouverna les Corinthiens après son frère Aristodème VIII, leur roi, à la place de Téleste trop jeune pour régner, de l'an 861 avant J. C. à 845.

AGERIN (AGERINUS), affranchi d'Agrippine, lequel fut dénoncé à Néron son fils, par Anicet, comme envoyé par elle pour l'assassiner.

AGERIO (THADÉE), né en Bohême dans le 16e siècle; astronome et médecin de l'empereur Maximilien, en 1570.

AGERIUS ou **AGER** (NICOLAS), professait la médecine et la botanique à Strasbourg au commencement du 17e siècle. Il est auteur de quelques thèses ou dissertations latines parmi lesquelles on distingue les deux suivantes, sur les zoophytes, 1625, et sur l'âme végétative, 1629 in-4o.

AGÉSANDRE, sculpteur rhodien du 1er siècle de l'ère chrétienne, fit, avec Polydore et Athénodore de Rhodes, le célèbre *groupe du Laocoon*, retrouvé à la fin du 16e siècle.

AGÉSIAS, philosophe platonicien, professait à Alexandrie; le roi Ptolémée fit fermer son école, parce que ses disciples se donnaient la mort pour se convaincre de l'immortalité de l'âme.

AGÉSILAS Ier, cinquième roi de Sparte, fils de Doryssus et père d'Archélaüs, monta sur le trône l'an 928 avant J. C., et régna 44 ans.

AGÉSILAS II, roi de Sparte, fils d'Archidamus, de la famille des Proclides; règne à l'exclusion de Léotychides, réputé fils d'Alcibiade et non d'Agis, l'an 397 avant J. C.; élu aussitôt général de l'armée de mer pour s'opposer aux entreprises du roi de Perse, bat, auprès de Sardes, Tissapherne, l'un des généraux de l'armée perse, l'an 396; accorde une trêve à Tétrauste, successeur de ce chef; est élu général des armées de terre et de mer; fait alliance avec Coty, roi de la Paphlagonie; rappelé en Grèce par les éphores au moment où il va entrer dans la Perse; passe l'Hellespont avec ses troupes et fait en trente jours le chemin que Xercès avait fait en un an; défait, en arrivant en Béotie, les Thébains et les Athéniens, à Coronée; se rend maître de Corinthe; bat les Acarnaniens; ruine une seconde fois la Béotie; ravage le pays des Mantiniens et sauve ainsi deux fois Sparte en 371; conduit du secours, en 386, à Nectanèbe, contre Thracus, roi d'Égypte, et meurt au retour dans la Cyrénaïque vers l'an 356, âgé de quatre-vingt-quatre ans, la quarante et unième année de son règne.

AGÉSILAS, oncle d'Agis, fils d'Eudamidas, roi de Sparte; criblé de dettes, il poussa son neveu à rendre un édit qui abolissait les dettes et ordonnait, entre tous les citoyens, le partage égal des terres; mais tous les créanciers ayant brûlé leurs titres, il fit ajourner la seconde partie de l'édit, et excita ainsi la colère du peuple, lequel rappela Léonidas, qui fit condamner à mort Agis et toute sa famille, l'an 280 avant J. C. Agésilas, blessé, se sauva dans le temple de la Peur, et obtint grâce de la vie.

AGÉSILAS, l'Athénien, frère de Thémistocle; envoyé pour reconnaître la marche de Xercès, il pénétra, vêtu en Persan, au milieu de son armée, tua le favori Mardonius en croyant tuer le roi, et couronna son dévouement par une action semblable à celle de Scévola, l'an 480 avant J. C.

AGÉSIPOLIS Ier, fils de Pausanias, roi de Sparte, lui succéda l'an 364 avant J. C., fit la guerre aux Olynthiens; commanda différentes expéditions contre les Argiens et les Arcadiens de Mantinée; mourut l'an 380 av. J. C.

AGÉSIPOLIS II, fils et successeur de Cléombrote et frère du précédent, avant J. C. l'an 371.

AGÉSIPOLIS III, roi de Sparte après la mort de Cléomènes, l'an 221 avant J. C.; détrôné l'an 316.

AGÉSISTRATE, mère d'Agis IV, roi de Sparte, étranglée en prison avec son fils, l'an 280 avant J. C.

AGETA (G. N.), jurisconsulte napolitain, auteur d'un *epitome* sur la matière des fiefs, Naples, 1670, in-4o.

AGGAS ou **AUGUS** (ROBERT), peintre anglais, mort en 1679, sous Charles II.

AGGÉE, le dixième des douze petits prophètes, et le premier de ceux qui prophétisèrent après le retour de la captivité en 520 avant J. C. Sa mémoire se célèbre chez les Grecs le 16 décembre, et chez les Latins le 4 juillet avec celle d'Osée.

AGGRAMES ou **ANDRAMES**, fils d'un barbier amant de la reine des Gangarides et des Pharrasiens; il s'empara de la royauté après qu'il eut fait assassiner le roi, son mari, ainsi que ses enfants : à la tête de 200,000 fantassins et 20,000 chevaux, il imposa à Alexandre, qui se vit obligé de renoncer à l'attaquer l'an 327 avant J. C.

AGIER (Pierre-Jean), président à la cour royale de Paris, né dans cette ville en 1748, mort en 1823, se montra magistrat intègre, et ami de la liberté, dont il sut concilier les droits avec les devoirs de l'homme religieux. Grâce, sans doute, à l'estime que lui méritaient ses vertus, et à l'assiduité constante que lui commandaient les travaux immenses qu'il avait embrassés, il traversa heureusement la sanglante époque de la révolution, et sous l'empire sut se préserver du reproche de bassesse qu'ont justement encouru un trop grand nombre de gens de mérite parmi ses contemporains. Entre les nombreuses publications du président Agier, on se bornera à citer : *Traité sur le mariage dans ses rapports avec la religion et les lois nouvelles de France*, 1800, 2 vol. in-8°; *les Psaumes nouvellement traduits en français sur l'hébreu*, etc., 1809, 3 vol in-8°; *les Prophètes nouvellement traduits sur l'hébreu, avec des explications et des notes critiques*, 1820-22, 9 vol. in-8°; *Commentaires sur l'Apocalypse*, 1823, 2 vol. in-8°. M. Ph. Dupin a consacré à ce digne magistrat une *notice* qui a été reproduite dans l'*Annuaire nécrologique* de Mahul, t. 4.

AGIER (Charles-Gui-François), cousin du précédent, ancien membre de l'assemblée constituante, naquit à Niort, le 24 août 1753. Il exerçait, avant la révolution, les fonctions de lieutenant général de la sénéchaussée du Poitou et de procureur du roi à St.-Maixant. Le tiers état de sa province le nomma, en 1789, député aux états généraux, et s'il se distingua peu dans cette assemblée, on eut lieu d'y remarquer au moins sa modération et son utile coopération aux travaux des comités. Le gouvernement consulaire le nomma, en 1800, commissaire près le tribunal civil de Niort, place qu'il échangea, après le retour de la maison de Bourbon, contre celle de procureur du roi près la cour royale de cette ville. Agier est mort à Niort, en 1828.

AGIER-PRÉVOST (Mlle), morte à Genève en 1823, dans un âge très-avancé, connue surtout par l'amitié qu'eut pour elle à Lyon le jeune Bonaparte, alors sous-lieutenant. Il n'oublia point dans sa prospérité celle qu'à cette époque il ne nommait que *bonne maman*. Mlle Agier-Prévost reçut de l'empereur une pension de 6,000 fr. On a publié sous son nom : *Éléonore de Cressy*, 1823, 2 vol. in-12.

AGILA ou **AGUILANE**, roi des Visigoths, en Espagne; élevé sur le trône en 549; vaincu près de Cordoue par Athanagilde, qui s'était révolté contre lui et le patrice Libercus, et massacré à Mérida par ses sujets en 554.

AGILBERT ou **AILBERT** (Saint), évêque de Dorchester, en Angleterre, l'an 650; de Paris l'an 664; mort en 675; honoré le 11 octobre.

AGILE ou **AILE** (Saint), premier abbé de Rebais, offert à l'âge de 4 ans à saint Colomban, dans le temps qu'il bâtissait le monastère de Luxeuil, c'est-à-dire en 590; mort âgé de cent ans, le 30 août.

AGILÆO (Henri), d'origine italienne, né à Bois-le-Duc, en 1535, fut un des hommes les plus savants de son temps dans les lettres grecques et latines; il traduisit presque tout ce que l'on possédait de la jurisprudence grecque et romaine. Pendant les troubles de sa patrie il fut le chef de la faction qui s'éleva en 1579 pour obliger ceux de Bois-le-Duc à entrer dans l'alliance d'Utrecht. Le 27 août 1586 la faction de Lincestre l'établit conseiller du tribunal suprême et avocat du fisc.

AGILES (Raimond d'), dit de Podio, historien de la première croisade, dans laquelle il accompagna son évêque Adhémar, en 1095; mort chanoine du Puy en Velai.

AGILMAR ou **AIMAR**, évêque de Clermont au 9e siècle; assista au concile de Ponteguy, en 866; député par le pape Jean VIII, en 878, au roi Louis le Bègue; on ignore la date de sa mort.

AGILMAR, **AGLIMAR** ou **ÉGILMAR**, archevêque de Vienne en Dauphiné, succéda, en 842, à saint Bernard; fut un des trois métropolitains qui, en 855, présidèrent au concile de Valence; assista à celui de Langres, en 859 : mort à la fin de cette année, eut pour successeur saint Adon.

AGILULPHE, ou **AGON** (Paul), duc de Turin et roi de Lombardie; reconnu par les chefs de la nation, en 592; converti au catholicisme par sa femme Theulinde, attaque l'exarque de Ravenne, en 594; dévaste les environs de Rome; assiége Padoue et la brûle en 601; prend Crémone et détruit Mantoue, en 603; fait la paix avec le roi des Francs, et meurt en 615 ou 616, après un règne de 25 ans.

AGINCOURT (Jean-Baptiste-Louis-George **SÉROUX** d'), historien et antiquaire, né en 1730 à Beauvais, d'une famille noble d'épée en grand crédit à la cour de Louis XV, quitta lui-même de bonne heure les armes pour la diplomatie, fut fermier général, mais, emporté par ses dispositions naturelles, se voua bientôt exclusivement à l'étude. Il a passé la plus grande partie de sa vie à Rome, cultivant les arts en amateur éclairé et protégeant les artistes. On lui doit l'*Histoire de l'art par les monuments*, depuis sa décadence au 4e siècle jusqu'à son renouvellement au 16e, Paris, 1810-23, 6 vol. in-folio, avec 325 planches, gravées sous la direction de M. Émeric David; l'ouvrage est précédé d'une bonne *notice* sur l'auteur, qui mourut à Rome le 24 septembre 1814. Séroux d'Agincourt fut lié avec tout ce que le dernier siècle eut d'hommes illustres dans les lettres et dans les arts, notamment avec J. J. Rousseau, Buffon, Jussieu et Daubenton, qui lui donnèrent des leçons; avec Tiraboschi et Morelli; avec Vernet, Vien, le comte de Caylus, et l'architecte Pâris qu'il nomma son exécuteur testamentaire. Indépendamment du grand ouvrage que l'on vient de citer, on a de d'Agincourt : *Recueil de fragments de sculptures antiques, en terre cuite*, Paris, 1814, grand in-4°, avec 39 planches.

AGIO DE SOLDANIS (Pierre-Franç.), grammairien, antiquaire, né vers 1710 dans l'île de Gozo, fut pourvu, jeune encore, d'un canonicat du chapitre de St.-Jean, et se livra dès lors à l'étude. Il mourut vers 1760, laissant incomplet un dictionnaire de la langue maltaise. On a de lui : *Della lingua punica presentamente usata de' Maltesi*, Rome, 1750, in-8°, traduit en français dans le

Journal de Verdun, juillet et septembre 1756; *Discours sur le naufrage de St. Paul dans la mer Adriatique*, Avignon, 1757, in-12. L'auteur veut y prouver, contre le sentiment de l'abbé Ladvocat, que St. Paul aborda à Malte; *Spiegazione della comedia di Plauto fatta con la lingua moderna maltese o sia l'antica cartaginese*, Rome, 1758, in-4°.

AGION, archevêque de Narbonne, élu à la place d'Arnuste, assassiné en juin 912; assiste en 915, à un concile tenu à Châlons-sur-Saône; mort au commencement de 927.

AGIS Ier, roi de Sparte, succéda à son père Eurysthène, l'an 1030 avant J. C., et ne régna qu'un an; chef des Agides de Sparte.

AGIS II, roi de Sparte, fils et successeur d'Archidamus, de la famille des Proclides, règne avec Pausanias, de l'autre famille, l'an 427 avant J. C.; fait la guerre aux Athéniens et aux Argiens, à qui il accorde une trêve bientôt rompue par les premiers : entre dans le pays de ceux-ci la dix-neuvième année de la guerre du Péloponèse, l'an 413 avant J. C., s'empare de Décilie, qu'il fortifie; apaise la révolte des Éléens, en 398, et meurt en 399.

AGIS III, petit-fils d'Agésilas le Grand, monte sur le trône de Sparte l'an 333 avant J. C.; ayant fait soulever le Péloponèse contre Alexandre le Grand, il fut défait devant Mégalopolis par Antipater; grièvement blessé, il fut tué hors du champ de bataille en combattant seul et à genoux, en 324 avant J. C.; régna neuf ans.

AGIS IV, successeur d'Eudamidas son père, roi de Sparte, de la famille des Eurypontides, l'an 244 avant J. C., veut renouveler les lois de Lycurgue; rend un édit qui abolit les dettes et prescrit la communauté des biens; exile son collègue Léonidas qui s'oppose à cette mesure, et fait élire à sa place Cléombrote; va au secours des Achéens; revient victorieux; est forcé par le peuple de rappeler Léonidas, qui se venge en le faisant étrangler par un éphore, dans une prison, avec Archidamée son aïeule, et Agésistrate sa mère, vers l'an 280 avant J. C. Sa veuve Agiatis fut forcée d'épouser Cléomène.

AGIS, l'un des capitaines grecs pris par Tissapherne, en combattant pour Cyrus, contre son frère Artaxercès.

AGIS, poëte d'Argos, ami et flatteur d'Alexandre le Grand, au 4e siècle avant J. C.

AGIS, auteur d'un célèbre traité sur la cuisine, cité par Athénée.

AGIUS, prêtre et moine de la nouvelle Corbie, en Saxe; assista, en 874, à la mort de sainte Hatumade, première abbesse de Gandersheim, dont il écrivit la vie.

AGLAB, IBRAHIM-BEN-AGLAB, envoyé par le calife Haroun-al-Raschid, pour gouverneur en Afrique, l'an 800 de J. C.; y devint chef de la dynastie des Aglabites, maîtres d'une grande partie de l'Afrique, jusqu'en 908, que Ziadat-Allah, le dernier d'entre eux, fut dépouillé de ses États par Abou-Abdallah, précurseur des Fatimites.

AGLAONICE ou **AGANICE**, fille d'Hegetor, seigneur thessalien, était savante en astronomie; prévoyant les éclipses, elle se vantait de faire descendre la lune du ciel; on ignore l'époque de sa vie.

AGLAOPHON, peintre de Thasos, maître de Polygnotes et d'Aristophon, peignit Alcibiade ayant sur ses genoux la courtisane Némée. Ce tableau scandaleux n'en fut pas moins admiré des Athéniens.

AGLAOSTHÈNES, auteur d'une histoire de Naxos, cité par Germanicus et Lactance. On ne sait quand il vécut.

AGLIATA (Gérard), né en 1420 à Palerme, obtint en 1450 la charge de protonotaire de Sicile, qu'il reçut en 1468 l'autorisation de transmettre à son fils Mariano. Il a laissé, sous le titre d'*Allegationes*, quelques écrits oubliés aujourd'hui.

AGLIATA (Gérard), mort à Palerme en 1590, a publié des *Rimes* dans le recueil de l'académie des *Accesi*.

AGLIATA (François), poëte sicilien, né dans le 17e siècle; on a de lui des chansons siciliennes.

AGLIBERT (St.) et St. **AGLOARD**, et leurs compagnons, martyrs à Créteil, près Paris, au 5e siècle; leur fête, le 24 juin.

AGLIOMBY (Jean), chapelain de la reine Élisabeth et de Jacques Ier, fut l'un des traducteurs du Nouveau Testament dans la langue anglaise, et mourut en 1610. — Son fils, Édouard Agliomby, doyen de Cantorbéry, mourut en 1643.

AGNAN (St.), Aianus, Anianus, évêque d'Orléans, successeur d'Euverte, en 391; va, en 44, à Arles, demander du secours contre Attila, à Aétius, dont il rapporte une promesse; meurt le 17 novembre 453. Depuis lui, les évêques d'Orléans ont joui du privilége de délivrer tous les criminels, le jour de leur entrée, qu'ils faisaient assis sur une chaire portée sur les épaules de quatre barons du duché d'Orléans.

AGNANI (Jean d'), jurisconsulte italien, professa le droit à Bologne et mourut en 1457, après s'être fait ecclésiastique. Il a laissé des *commentaires* sur les décrétales et un *recueil* de consultations.

AGNEAUX (J. B. d'), bénédictin de la congrégation de St.-Maur, né en 1728, mort en 1792. On a de lui un grand nombre d'ouvrages théologiques, littéraires, etc., dont les plus remarquables sont : *Histoire de la ville de Bordeaux; Éloge de Montaigne, et discours sur la religion; Histoire d'Artois; Lettres sur l'incrédulité; le Triomphe du chrétien,* poëme, etc.

AGNELLI (Joseph), jésuite, théologien, prédicateur, écrivain ascétique, et l'un des consulteurs de l'inquisition; né à Naples en 1621, mort à Rome, 8 octobre 1706.

AGNELLI (Frédéric), graveur italien du 17e siècle, a exécuté un grand nombre de *portraits*, le *Dôme de Milan* en plusieurs grandes planches, et d'autres *gravures* peu remarquables.

AGNELLO, archevêque de Ravenne, au 6e siècle, a été confondu avec le suivant par Vossius et Moreri. La *Bibliothèque des Pères*, t. VIII, contient une *Lettre* qui peut être attribuée à ce prélat.

AGNELLO (André), chanoine de Ravenne dans le 9e siècle, a écrit l'*Histoire* des évêques et des archevêques de cette ville. Cet ouvrage, publié pour la première fois en 1708, 2 vol. in-4°, par le père Bacchini, qui l'enrichit de notes, a été réimprimé par Muratori dans les *Scriptor. rer. ital.* 2.

AGNELLO (Jean), obscur citoyen de Pise, usurpa la souveraineté de sa patrie en 1364, avec le secours de Bernabas Visconti, qui lui fournit de l'argent et des sol-

dats; mais, après 4 ans de tyrannie, il eut la cuisse cassée par accident, et les Pisans prirent les armes, chassèrent ses satellites, et recouvrèrent leur liberté.

AGNÈS (Ste.), jeune vierge, souffrit le martyre à Rome à 13 ans, vers 303 de J. C.

AGNÈS (Ste.), de Monte-Pulciano en Toscane, mourut en 1317, abbesse d'un monastère dans le comté d'Orviette, sous la règle de St.-Dominique. Elle fut placée par le pape Clément VIII dans le martyrologe romain; et Bénoît XIV la canonisa solennellement en 1726.

AGNÈS, impératrice, fille de Guillaume V, duc de Guienne et comte de Poitou, et d'Agnès de Bourgogne-Comté, mariée à Henri III, empereur d'Allemagne, dont elle eut Henri IV et Conrad, duc de Bavière; veuve en 1056; tutrice de son fils aîné, qui lui fut enlevé et conduit en Saxe; se retira dans un couvent de la Lombardie; fut envoyée par le pape Grégoire VII en Allemagne pour détourner l'empereur son fils de ses intentions contre le saint-siége; mort sans avoir rien obtenu en 1077.

AGNÈS, impératrice de Constantinople, fille de Guy Ier, comte de Nevers et d'Auxerre, et de Mahaud de Bourgogne; mariée par Philippe-Auguste, en 1184, à Pierre II, seigneur de Courtenai, empereur de Constantinople, à qui elle porta les comtés de Nevers et d'Auxerre, puis celui de Tonnerre, provenant de Renaud de Nevers, son oncle, mort à la croisade en 1191.

AGNÈS de Poitiers, reine d'Aragon, fille de Guillaume IX, duc de Guienne, comte de Poitiers; mariée en secondes noces à dom Ramire II, roi d'Aragon, surnommé le Moine, en 1135; eut de lui une fille nommée Petronilla ou Urraque, mariée l'an 1151 à Raimond VI, comte de Barcelone et roi d'Aragon.

AGNÈS de Vermandois, duchesse de Lorraine, fille d'Herbert de Vermandois, comte de Troyes, et de la reine Ogine ou Ogive, mariée à Charles de France, premier du nom, duc de Lorraine, prise à Laon avec lui et enfermée dans la même prison.

AGNÈS de Bourbon, comtesse d'Artois, fille d'Archambaud IX, sire de Bourbon, et d'Yolande de Châtillon; mariée d'abord à Jean de Bourgogne, veuve, et remariée, en 1277, à Robert II, comte d'Artois, petit-fils de Louis VIII, roi de France; morte sans postérité de cette union, en 1185.

AGNÈS de France, fille de Louis le Jeune, née en 1171; fiancée, en 1179, et mariée en 1180 à Alexis, fils de Manuel Comnène, massacré en 1183 par Andronic Comnène, dont elle devint l'épouse, et qui fut tué lui-même en 1185; remariée vingt ans après, à Théodore Branas, gouverneur d'Andrinople.

AGNÈS, reine de France, fille du duc de Méranie, épousa, en 1196, Philippe-Auguste, qui venait de répudier Ingelburge; abandonnée de ce prince par déférence aux censures de l'Église; meurt de chagrin en 1201, au château de Poissy.

AGNÈS, fille d'Ottocar, roi de Bohême; ayant refusé la main de l'empereur Frédéric II, elle se fit religieuse de Ste. Claire en 1234.

AGNÈS de Navarre, comtesse de Foix, fille de Philippe III, roi de Navarre, et de Jeanne de France, fille de Louis X dit le Hutin, roi de France; mariée le 5 juillet 1348 à Gaston-Phœbus III, comte de Foix et de Béarn; eut de cette union le célèbre Gaston de Foix.

AGNÈS d'Autriche, fille de l'empereur Albert Ier, assassiné en 1303, née en 1280; passa plus de cinquante ans dans le monastère élevé en mémoire de son père, et mourut en 1364. Elle avait été mariée, en 1296, à André, roi de Hongrie. Elle fut souvent médiatrice de la paix entre son frère et les Suisses, afin de lui donner le temps de faire de nouveaux préparatifs pour les écraser.

AGNÈS de Savoie, comtesse de Longueville, fille puînée du duc de Savoie et d'Anne de Chypre; mariée le 2 juillet 1466, à François d'Orléans, premier du nom, comte de Dunois et de Longueville; morte le 16 mars 1508.

AGNÈS SOREL. *Voyez* **SOREL.**

AGNÈSE, dame romaine, fondatrice de l'ordre monastique des *hospitalières de St-Jean de Jérusalem*, approuvé par le pape Pascal II en 1113; ce fut l'origine de l'ordre connu depuis sous le titre d'ordre de Malte.

AGNESI (Marie-Gaetane), femme de lettres, philosophe et mathématicienne, membre de l'institut de Bologne, née à Milan le 16 mars 1718; fut une des organisations intellectuelles les plus précoces et les plus puissantes. A onze ans, elle savait huit langues; à vingt, elle publia un recueil encyclopédique de quatre-vingt-onze thèses qu'elle avait soutenues publiquement. En 1748, elle fit paraître les *Istituzioni analitiche*, que l'Académie des sciences de Paris, par l'organe de Fontenelle, proclama le meilleur ouvrage dans ce genre : le pape Benoît XIV la nomma lectrice honoraire et professeur de mathématiques à l'université de Bologne; morte à Milan, le 9 janvier 1799.

AGNESI (Marie-Thérèse), sœur de la précédente, naquit à Milan vers 1724. Elle eut la réputation d'être la plus habile claveciniste de son temps. Elle composa beaucoup de musique de clavecin, qu'elle dédia à l'impératrice Marie-Thérèse. On ignore l'époque de sa mort.

AGNI (Thomas), de Léontini en Sicile, dominicain, patriarche de Jérusalem et évêque de St.-Jean d'Acre, fonde la première maison de l'ordre des dominicains à Naples, l'an 1231; légat du pape Alexandre III à la terre sainte, en 1256; nommé au patriarcat de Jérusalem en 1272, il termina le différend entre les deux prétendants au royaume de Jérusalem, Marie, fille du prince d'Antioche, et Hugues, roi de Chypre, se prononçant en faveur de ce dernier contre le vœu du pape Grégoire X, qui voulait laisser l'affaire indécise; il mourut à Acre en 1277.

AGNIFILO (Amicio), né à Aquilée, cardinal sous Paul II, en 1464, et conseiller des rois de Naples Alphonse et Ferdinand.

AGNIS (Astorgo), surnommé Spatinfacia, né à Naples, célèbre cardinal; avait été évêque d'Ancône et gouverneur de la Marche sous le pape Martin V, et en outre gouverneur de Bologne sous Eugène IV; créé cardinal par Nicolas V en 1449; mort à Rome le 10 octob. 1450.

AGNODICE, jeune Athénienne, vivait dans le 5e siècle avant J. C.; déguisée en garçon, elle étudia la médecine sous Hiérophile; accusée devant l'Aréopage de ne pratiquer les accouchements que pour avoir l'occasion de corrompre les femmes, elle déclara son sexe aux juges

qui dès lors permirent aux femmes libres d'exercer cette profession.

AGNOLO *de Sienne,* sculpteur et architecte dans le 13e siècle, a exécuté avec son frère Agostino plusieurs monuments qu'on voit encore à Orviette, Arezzo et Sienne leur patrie.

AGNOLO (Gabriel), architecte napolitain, mort en 1510, a donné les plans et dirigé la construction de plusieurs beaux édifices qui décorent la ville de Naples, entre autres le palais Gravina, les églises de Ste-Marie Égyptienne, de St.-Joseph, etc.

AGNOLO (Baccio), sculpteur et architecte florentin, mort en 1543, commença par sculpter et ciseler en bois, et s'adonna à l'architecture; ses travaux lui acquirent une grande réputation. Florence lui doit quelques édifices remarquables par leur élégance et leur solidité. Plusieurs sont ornés de ses sculptures en bois. Il laissa trois fils, auxquels il transmit une partie de ses talents.

AGNOLO (Michel), moine de Florence et prédicateur; après avoir porté trente-deux ans la robe de son ordre, il se convertit à la réforme; s'évada, en 1550; passa en France, de là en Angleterre, puis en Allemagne en 1555 pour fuir les persécutions de la reine. Marié, il devint pasteur à Sogla, dans le pays des Grisons, où il mourut on ne sait en quelle année.

AGNON, fils de Nicias, eut part à la prise de Samos par Périclès. Ce fut lui qui bâtit la ville d'Amphipolis.

AGNONIDE, orateur athénien, fut l'accusateur de Phocion, qu'il fit condamner à mort; mais il éprouva bientôt le même sort, quand le peuple eut reconnu l'injustice de son premier jugement, et l'infamie du délateur.

AGNOSCIOLA (Sophonisbe), femme peintre, née à Crémone, et morte en 1620, s'acquit à la cour de Madrid une grande réputation par ses *Portraits*. Van Dyck estimait son talent.

AGOBARD, archevêque de Lyon en 830, prit part à la révolte des enfants de Louis le Débonnaire, et fit de la conduite de ces princes une *apologie* que nous avons encore. Déposé par le concile de Thionville en 835, il se réconcilia bientôt après avec l'empereur, et fut rétabli sur son siége. Il mourut quatorze jours avant ce monarque, le 6 juin 840. Il a laissé plusieurs ouvrages, dont la meilleure édition est celle qu'a publiée Baluze, Paris, 1666, 2 vol. in-8°. A sa sollicitation, la loi qui autorisait les duels judiciaires fut abrogée. Une espèce d'épilepsie qui régnait de son temps faisait tomber comme morts les malades; et certains prêtres abusaient de la terreur du peuple pour l'engager à faire des donations aux églises : Agobard écrivit pour faire cesser cet abus. Il écrivit aussi contre les épreuves de l'eau et du feu, appelées jugements de Dieu, et se prononça de même contre l'opinion généralement reçue alors que les sorciers étaient la cause des orages.

AGOCCHI (Jean-Baptiste), né à Bologne, archevêque d'Amasie, secrétaire d'État du pape Grégoire XV en 1629, mourut en 1631 à Venise, où il était nonce du saint-siége. On a de ce prélat une lettre *sur la fondation et sur la puissance de la ville de Bologne,* 1638, in-4°. Ses autres ouvrages n'ont point été imprimés.

AGONAX, AZOMAX, AZONACH ou **NOACH**, l'un des disciples de Sem ou d'Heber, père de l'astronomie; il rétablit les sciences qui s'étaient perdues par le déluge : selon les uns, Zoroastre était son fils, selon d'autres, son disciple.

AGORACRITE, de Paros, célèbre sculpteur, élève de Phidias; ayant fait, en concurrence avec l'Athénien Alcmènes, autre élève de Phidias, une Vénus qui fut à tort jugée moins belle que celle de son compétiteur, il la vendit à la condition qu'elle ne serait jamais rapportée à Athènes, indigne de la posséder, puisqu'on y préférait l'œuvre incorrecte d'un citoyen, au chef-d'œuvre d'un étranger. Agoracrite vivait l'an 448 avant J. C. Sa statue, qu'il nomma Némésis, fut placée à Rhamnus.

AGOSTARIC, né à Amalfi, dans le royaume de Naples, mort en 1282, médecin et jurisconsulte, recueillit les statuts municipaux et les priviléges de sa patrie.

AGOSTI (Jules), poëte, né à Reggio, mort très-jeune en 1704, a laissé deux tragédies, *Artaxerce* et *Cianippe,* et un *oratorio.*

AGOSTIN (Michel), agronome espagnol, enseigna le premier à ses compatriotes que l'agriculture est une véritable science fondée, comme toutes les autres, sur l'expérience et l'observation; et fut ainsi pour l'Espagne ce qu'Olivier de Serres avait été pour la France. Michel était né vers 1560 à Banolas près de Girone; il entra jeune dans l'ordre de Malte, et trouva, dans plusieurs croisières sur les côtes de Barbarie, l'occasion de signaler sa valeur. En récompense de ses services, il obtint le prieuré de Saint-Jean de Perpignan, et y fixa sa résidence. Il s'occupa d'améliorer les terres qui dépendaient de ce bénéfice, multiplia les essais, et consigna les résultats de sa propre expérience dans un ouvrage, qu'il publia sous ce titre : *Libro de los secretos de agricultura, casa de campo y pastoril,* Perpignan, 1626, in-4°, figures. Les Secrets de l'agriculture ont été réimprimés plusieurs fois.

AGOSTINI (Louis), théologien, protonotaire apostolique et compositeur habile, naquit à Ferrare en 1534, mourut le 20 septembre 1590. On connaît de lui : *Messe, Vespri, Mottetti, Madrigali e Sinfonie,* in Ancona 1588.

AGOSTINI (Nicolo degli), poëte vénitien du 16e S., auteur de poésies assez médiocres, mais parmi lesquelles il faut remarquer un *poëme* sur les guerres d'Italie de 1509 à 1521; une suite en 3 livres au *Roland amoureux,* de Bojardo; les *Amours de Lancelot et de Ginevre,* en 3 chants.

AGOSTINI (Paul), musicien, né en 1593, maître de la chapelle pontificale de St.-Pierre, a composé beaucoup de musique d'église à 4, 6 et 8 voix.

AGOSTINI (Léonard), antiquaire, né à Sienne au commencement du 17e siècle, a donné une nouvelle édit. augmentée de *La Sicilia di Filippo Paruta descritta con medaglie.* Est auteur de *Gemme antiche figurate* réimprimé plusieurs fois; mais comme les gravures en font le principal mérite, les curieux donnent la préférence à cause de la beauté des épreuves, à la 1re édit., Rome, 1re partie 1636, 2e partie 1670, 2 vol. in-4°.

AGOSTINI (le Père Jean degli), biographe savant et laborieux, naquit à Venise, le 10 décembre 1701. A peine âgé de 16 ans il composa en vénitien un *Pronostic* joyeux pour l'année 1717. Il fut envoyé à Corfou, pour faire son noviciat et entra ensuite dans l'ordre de l'Observance. Il professa la scolastique dans plusieurs couvents, il forma le projet de publier l'*Histoire de l'ordre* de l'Ob-

servance, projet qu'il fut obligé d'abandonner; il mourut dans le couvent *della Vigna* en 1755, à un âge qui semblait lui permettre de pouvoir terminer les *Notizie istorico-critiche intorno la vita e le opere degli scrittori veneziani*, etc., conten. les vies de 70 auteurs qui ont fleuri de 1515 à 1591.

AGOSTINO. *Voyez* **AGNOLO** *de Sienne.*

AGOSTINO ou **AUGUSTIN**, célèbre imprimeur du 15e siècle, se nommait CARNERIO. Son père, Bernard, libraire distingué par son talent et par sa probité, lui procura tous les avantages d'une bonne éducation. Augustin lui en témoigne sa reconnaissance dans la souscription de la plupart des ouvrages sortis de ses presses. Ce fut en 1474 qu'il commença d'exercer à Ferrare. Comme dans la souscription de son édition d'*Horace* il se qualifie *Puer*, on peut en conclure qu'il touchait encore à l'enfance. Cependant on ne connaît aucune édition de cet artiste qui soit postérieure à 1476. Ainsi Carnerio n'exerça que pendant trois ans. Quels motifs le firent renoncer si promptement à un art qui conduisait alors à la considération et à la fortune? C'est ce qu'on n'a pu découvrir. Outre l'*Horace*, Augustin mit au jour, en 1474, les *Vite di SS. Padri* et la *Grammaire latine* de Léonicénus. Suivant le P. Laire, *Index libror.*, il aurait publié la même année la *Mythologie* d'Hygin; mais il est certain qu'elle ne parut qu'en 1475. Ce fut également en 1475 que la *Teseide* de Boccace, et le *Fatiche d'Ercole* de Bossi sortirent des presses d'Augustin. En 1476, il mit au jour les *Métamorphoses* d'Ovide. Ces sept ouvrages exécutés en caractère rond, sur beau papier, sont les seules éditions d'Augustin connues jusqu'à ce jour; elles sont toutes de la plus grande rareté.

AGOSTINO des perspectives, peintre italien, travaillait à Bologne en 1525.

AGOSTINO (PAOLO), de Valerano, compositeur de musique, né en 1595; maître de la chapelle pontificale de Saint-Pierre.

AGOUB (JOSEPH), professeur d'arabe au collége de Louis le Grand, à Paris, membre de l'académie de Marseille et de plusieurs autres sociétés savantes, né au Caire le 18 mars 1795, mort à Marseille en octobre 1832, s'était fixé en France depuis longtemps. Ce savant estimable coopérait à la rédaction de plusieurs recueils littéraires, et, indépendamment des résultats de ses études spéciales sur les langues de l'Orient, on a de lui des *Vers* pleins de grâce et de fraîcheur.

AGOULT (GUILLAUME D'), poëte provençal du 12e siècle, est cité avec éloges par quelques auteurs, mais ses *poésies* sont perdues.

AGOULT (CHARLES-CONSTANCE-CÉSAR-LOUP-JOSEPH-MATHIEU D'), évêque, né à Grenoble en 1747, fut d'abord grand vicaire de Rouen, avec le titre d'archidiacre du Vexin français, et devint évêque de Pamiers en 1787. Son épiscopat fut court, mais marqué par la fondation d'un hôpital. Dans les débats relatifs à la constitution civile du clergé, il adhéra à l'*Exposition des principes*, puis émigra dès 1789. Il revint secrètement à Paris vers la fin de 1790 par ordre du roi, dont il reçut les confidences, et dont il approuva le projet de quitter la France. Il était reparti toutefois avant l'exécution de ce projet. Rentré en France en 1801, il donna sa démission du siége de Pamiers, sur l'invitation du pape, et mourut à Paris le 21 juillet 1824. On a de lui quelques écrits: *Lettres à un Jacobin*, ou *Réflexions politiques sur la constitution d'Angleterre et la charte royale, considérée dans ses rapports avec l'ancienne constitution de la monarchie française*, Paris, 1815, 1816, in-8°. *Des Impôts indirects et des Droits de consommation*, etc., ib., 1817, in-8°. *Essai sur la législation de la presse* (anonyme), 1817, in-8°. L'évêque de Pamiers a laissé plusieurs manuscrits.

AGOULT (ANTOINE-JEAN, vicomte D'), frère du précédent, fut constamment attaché à la maison de Bourbon, dont il partagea toutes les vicissitudes. Mousquetaire en 1768, sous-lieutenant des gardes du corps en 1781, mestre de camp en 1783, et commandeur de l'ordre de St.-Lazare en 1787, il émigra en 1791, fit la campagne de 1792 sous le prince de Condé, rejoignit Louis XVIII à Vérone, et l'accompagna depuis en Allemagne, en Russie et en Angleterre. Il rentra en France avec ce prince, qui le nomma premier écuyer de Madame, lieutenant général, commandeur de St.-Louis, et gouvern. de Saint-Cloud. Il mourut le 9 avril 1828, à l'âge de 78 ans. Sa veuve a accompagné madame la dauphine dans son nouvel exil.

AGOUST (VINANT D') blessa en duel le prince de Condé à la maison duquel il était attaché, et qui avait consenti à lui faire raison, sur le terrain, d'une offense qu'il disait avoir reçue; en mai 1788, étant aide-major au régiment des gardes françaises, il viola le parlement au nom du roi, opéra l'arrestation de d'Esprémenil et de Montsabert, et reçut pour récompense le gouvernement des Tuileries.

AGOUST (ANTOINE, comte D'), député aux états généraux par la noblesse du Dauphiné en 1789; se réunit au tiers état dans la séance du 22 juin; se réunit à la majorité de son ordre après le décret du 4 août qui supprimait la noblesse et contre lequel il protesta; servit, en 1795, dans l'armée de Condé; voulut, en 1815, lever des forces à Grenoble pour empêcher le retour de Napoléon, et n'ayant pas réussi, courut à Lyon, où il détermina le comte d'Artois à revenir à Paris; déposa dans le procès du colonel Labédoyère; mort en 1829.

AGRÆUS (CL.-JEAN), jurisconsulte suédois du 17e siècle, fut professeur de droit, et publia des ouvrages qui éclaircissent la législation du Nord. Il y a eu en Suède d'autres savants du même nom qui ont écrit sur les antiquités, l'histoire et la morale.

AGRAIN, nom d'une ancienne famille du Vivarais, dont l'illustration remonte aux croisades. — Eustache d'AGRAIN fut dans la première croisade prince de Sidon et de Césarée, connétable et vice-roi de Jérusalem. Il obtint des succès brillants contre le calife d'Égypte. — Hugues D'AGRAIN, petit-fils du précédent, fut envoyé en ambassade au Caire, et conclut une paix honorable avec le calife. Ses descendants se sont alliés à des maisons souveraines.

AGRAZ (ANTONIN), né en 1640 à Palerme, mort en 1672, empoisonné par des envieux, n'avait publié que la *harangue* qu'il prononça devant le pape Clément X au nom du roi d'Espagne Charles II; mais il préparait des ouvrages importants, entre autres *la Sicilia normanna*, etc., et le *Museum siculum*.

AGREDA (MARIE D'), religieuse espagnole dont le nom de famille était Coronela, fut supérieure du couvent de l'Immaculée Conception; et, par suite de préten-

dues visions, écrivit *la Vie de la sainte Vierge,* qu'elle attesta lui avoir été révélée dans tout son contenu. La lecture en fut interdite à Rome, et la traduction française qu'en fit le Père Thomas Crozet, en 5 vol. in-4°, censurée par la Sorbonne. Marie d'Agreda mourut en 1665. Bossuet a relevé les indécences que renf. son ridicule ouv.

AGRELL (Jean), maître de chapelle à Nuremberg, né à Lœth, dans la Gothie, mort le 19 janvier 1769, a laissé quantité d'œuvres gravées.

AGRESTI (Livio), peintre d'histoire, né à Rome, travailla aux décorations intérieures du Vatican, et mourut en 1580.

AGRESTIUS (Julius), capitaine romain sous Vespasien, se tua de désespoir parce qu'on ne voulut point croire le rapport qu'il avait fait des forces de l'ennemi.

AGRETTIN, secrétaire du roi Thierri et ensuite moine de Luxen, dans le 7e siècle, troubla la paix de l'Église de France pour faire prévaloir des opinions qu'il avait apportées d'Italie; fut en lutte avec saint Eustase; obtint, par la protection d'Abellin, évêque de Genève et son parent, qui le servit de son crédit auprès du roi Clotaire, qu'un concile pour juger de ses doctrines s'assemblât à Mâcon en 615, et fut tué d'un coup de hache, en 629, par un sien serviteur qui l'avait surpris en adultère avec sa femme.

AGRI. *Voyez* **AIRI.**

AGRICOLA (Cnæus-Julius), né à Fréjus, ancienne et célèbre colonie romaine dans les Gaules, le 13 juin, sous le second consulat de Caligula, l'an 38 après J. C., du sénateur Julius Græcinus et de Julia Procilla. Après avoir fait ses études à Marseille, il servit dans les armées romaines sous Suetonius Paulinus; fut tribun à Rome; épousa Domitia Decidiana, d'une illustre famille; commanda la vingtième légion dans la Grande-Bretagne; élevé à la dignité de patrice par l'empereur Vespasien, et nommé gouverneur d'Aquitaine en 75, consul subrogé en 77; maria sa fille à l'historien Tacite, 78; fut renvoyé en juillet même année dans la Grande-Bretagne, y gagna une bataille; conquit le pays de Nord-Galles et l'île d'Anglesey; en 79, s'étendit jusqu'au Tay, rivière d'Écosse; introduisit chez les vaincus les mœurs et les arts des Romains; défit, en 84, les Calédoniens au mont Grampius, ce qui acheva la soumission de la Grande-Bretagne; fit avec sa flotte le tour de cette contrée et s'assura qu'elle était une île; rappelé à Rome en 85 par Domitien, jaloux de sa gloire, il refuse le proconsulat d'Asie et d'Afrique, et pour ne pas porter ombrage à l'empereur, il se réfugie dans la vie privée et meurt le 25 août 93.

AGRICOLA (Saint) ou **AGRECULE** (Agræculus), né en 497, dans la Bourgogne, d'une ancienne famille de sénateurs; fut pendant quarante-huit ans évêque de Châlons-sur-Saône, où il fit bâtir une belle église; assista aux conciles trois, quatre et cinq d'Orléans en 538, 541, 549; à celui de Clermont, 549; au deuxième de Paris, 551; au quatrième de Lyon, 567; mort en 580.

AGRICOLA (Rodolphe), savant, poëte, orateur, musicien, dessinateur, jurisconsulte et restaurateur des lettres grecques et latines en Allemagne et dans les Pays-Bas, né en 1443, à Baffeln, dans la Frise, près Groningue, ce qui l'a fait appeler aussi Rodolphe de Groningue; son nom propre était *Huesman*. Il étudia sous Thomas A'Kempis; après avoir refusé les plus grands honneurs, il professa la philosophie à Heidelberg, où il mourut et voulut être enterré en habit de cordelier, le 25 octobre 1485, on a de lui : *Agricolæ lucubrationes aliquo lectu dignissimæ,* 1539, 2 vol. in-4°.

AGRICOLA (George), médecin allemand et créateur de la science minéralogique et de la métallurgie, né le 24 mars 1494, dans la Misnie; il fraya le chemin aux modernes qui ont écrit depuis lui; mort le 21 novembre 1555 à Chemnitz, près des fameuses minières de l'électeur de Saxe; les luthériens qu'il avait combattus le laissèrent cinq jours sans sépulture. Il a laissé deux traités, l'un *de Re metallicâ,* imprimé à Bâle en 1546, 1556, 1558 et 1561; l'autre *de Lapide philosophico,* Cologne, 1531, 1534.

AGRICOLA (Jean-Ammon), médecin allemand du 15e siècle, professeur de langue grecque à Ingolstadt, a laissé d'excellents *commentaires* sur Hippocrate et sur Galien, et deux livres sur la botanique médicale.

AGRICOLA (Michel), ministre luthérien à Abo en Finlande, traduisit le premier le Nouveau Testament en finois; mort en 1557.

AGRICOLA (Jean), surnommé Islebius, célèbre prédicateur et ministre luthérien, né à Eisleben, dans le comté de Mansfeld, le 20 avril 1492; prêcha pendant la conférence de Spire, où il avait suivi l'électeur de Saxe avec le comte de Mansfeld dont il était ministre; se brouilla avec Mélanchton, en 1527, enseigna à Wittenberg une nouvelle doctrine attaquée par Luther; se retira à Berlin où il fut fait ministre en 1548; travailla avec Jules Pflug, évêque de Naumbourg, et Michel Helding, à ce fameux *interim* qui ne contenta ni les protestants ni les catholiques; mort à Berlin le 22 septembre 1566.

AGRICOLA (Gaspard), célèbre jurisconsulte allemand, professeur à Heidelberg pendant quarante-deux ans, né en 1524, mort en 1597.

AGRICOLA (Martin), musicien et littérateur distingué, naquit à Sorau en Silésie en 1486, il mourut à Magdebourg, le 10 janvier 1556. Il a laissé : *Melodiæ scolasticæ sub horarum intervallis decantandæ,* Magdebourg, 1512. *Musica instrumentalis, deutsch,* etc. Wittenberg, 1528. *Musica figuralis*, etc., etc.

AGRICOLA (Alexandre), contrapuntiste du 16e siècle, naquit dans les Pays-Bas, et fut engagé au service de Philippe roi d'Espagne. Il mourut âgé de 60 ans. Les compositions d'Agricola peuvent servir de modèle de style.

AGRICOLA (Jean), contrapuntiste du 16e siècle, maître de musique au gymnase d'Auguste à Erfurt, a publié des *motets* pour les principales fêtes de l'année, 1601.

AGRICOLA (Wolfgang-Christophe), compositeur allemand, vivait vers le milieu du 17e siècle. Il a publié une collection de huit messes sous le titre de *Fasciculus musicalis.*

AGRICOLA (George-Louis), musicien, maître de chapelle à Gotha, naquit à Grossen Fera, dans la Thuringe, le 25 octobre 1643, et mourut à Gotha au mois de février 1676. On connaît de lui : *Musikalischer Nebenstunden,* etc.; *Buss und communion Lieder,* etc., etc.

AGRICOLA (François), écriv. ascétique, né à Léonen près Juliers, écrivit contre les anabaptistes, mort en 1621.

AGRICOLA (Barthélemy) vivait en 1617, auteur d'un *Traité du bon avocat.*

AGRICOLA (Gédéon) écrivit contre les calvinistes en 1618.

AGRICOLA (Gilles), jurisconsulte et professeur à Altorf, mort en 1648.

AGRICOLA (Jean-George), médecin de la fin du 16e siècle, composa un traité sur l'usage de la viande de cerf dans la médecine.

AGRICOLA (Jean-Frédéric), compositeur de musique, né le 4 janvier 1720, à Dobitschen dans le duché de Gotha; en 1759, directeur de la chapelle royale de Berlin; mort le 12 novembre 1774; a laissé, outre des opéras, beaucoup de musique d'église dont il n'a été imprimé que le *psaume XXI*.

AGRICOLA (Benedetta-Amelia Molteni), femme du précédent, entra à l'opéra de Berlin en 1742, et chantait encore, à l'âge de 50 ans, des airs de bravoure en italien et en allemand d'une manière étonnante.

AGRICOLA (Jean-Henri), compositeur de musique, mort à Berlin en 1774, fut directeur de la chapelle royale et a laissé les opéras d'*Achille à Scyros* et d'*Iphigénie en Tauride*.

AGRICOLA (George-André), médecin, né à Ratisbonnne en 1672, mort en 1738; auteur d'un écrit intitulé: *Essai inouï et pourtant fondé de la multiplication des arbres et des plantes*, traduit en français et publié à Amsterdam en 1720, 2 vol. in-8°.

AGRICOLA (Cristophe-Louis), graveur allemand, mort en 1719. On a de lui la *Métamorphose d'Actéon*.

AGRIOPAS, écrivain grec, fit une histoire des jeux olympiques. — On donnait aussi le nom d'*Agriopas* à Cynare, inventeur des tuiles, du travail des métaux, des tenailles, du marteau, du levier et de l'enclume; on ignore quand il vécut.

AGRIPPA (Sylvia), roi des Latins, succède à Tibérinus, règne 41 ans, meurt l'an 900, a pour successeur Allades, Abdivrus ou Aremulus.

AGRIPPA (Furius-Medullinus), consul l'an de Rome 310, avant J. C. 444, avec T. Quinctius Capitolinus. Sous son consulat, les Volsques et les Èques furent repoussés du territoire de Rome, et les Romains, choisis pour arbitres par les Arriciens et les Ardéates, s'adjugèrent à eux-mêmes les terres contestées.

AGRIPPA (Menenius), consul l'an de Rome 252, avant J. C. 560; défit alors les Sabins qui avaient poursuivi son collègue Posthumius Tubertus, et reçut les honneurs du triomphe. En 263, envoyé pour haranguer le peuple, qui, las de l'oppression des riches, s'était retiré sur le mont Sacré, et projetait d'abolir le sénat, il l'apaisa en lui faisant l'apologue si connu des membres révoltés contre l'estomac, et en négociant un arrangement en vertu duquel furent institués les tribuns du peuple. Il mourut fort âgé et si pauvre que le peuple dut faire les frais de ses funérailles et doter ses enfants.

AGRIPPA (Menenius-Lanatus), petit-fils de Menenius; fut consul l'an de Rome 317, avant J. C. 437, avec T. Quinctius Capitolinus, après avoir été triumvir et deux fois tribun militaire *consulari potestate*. Sous son consulat eut lieu la conspiration de Spurius Melius.

AGRIPPA (Marcus-Vipsanius), fils de Lucius, né l'an 64 avant J. C.; trois fois consul, une fois édile et trois fois tribun, dont une avec Caninius Gallus, et les deux autres avec Auguste, dont il fut le collègue comme censeur, puis le gendre et le favori; fit rentrer les Gaules dans la soumission, l'an 28 avant J. C.; défit Sextus Pompée dans une bataille navale, l'an 35 avant J. C.; assura le triomphe d'Auguste (alors Octave) à la bataille d'Actium, l'an 31, et l'accompagna en son triomphe, où il parut avec l'étendard bleu de Neptune et une couronne composée de proues, de galères, la seconde qui eût été décernée; la première avait été donnée à Pompée; déconseilla, contrairement à l'avis de Mécène, Auguste de garder pour lui la suprême autorité; fut choisi par ce dernier pour son successeur à l'empire; épousa Julie, sa fille, l'an 21, bien qu'il fût encore uni à Marcella, sa seconde femme, qui avait succédé à Cecilia Attica, mère, par son fait, d'Agrippine, femme de Tibère; eut de Julie trois fils, dont les deux premiers, Caius et Lucius, furent adoptés par Auguste, et deux filles, dont une, Agrippine, fut femme de Germanicus; fut envoyé en Asie l'an 20, y fit un troisième voyage en l'an 24, visita Jérusalem, y offrit une hécatombe, et donna un festin à tout le peuple; protégea les Juifs contre les Grecs; mort en l'an 12 de J. C., dans la campagne de Rome, comme il se disposait à passer dans la Pannonie.

AGRIPPA (Marcus-Posthumius), troisième fils du précédent, né après sa mort l'an 11 avant J. C.; adopté alors par Auguste; relégué par lui, à cause de l'emportement de son caractère, dans l'île de Panasie; mis à mort par l'ordre de Tibère, après son avénement à l'empire, l'an 14 de J. C.

AGRIPPA (le faux), esclave du précédent, entreprit de se faire passer pour son maître, conservé par une faveur particulière des dieux. Tibère, s'étant emparé de lui par ruse, et n'osant le faire mourir publiquement, le fit exécuter dans son palais.

AGRIPPA I (Hérode), roi de Judée, fils d'Aristobule et de Bérénice, petit-fils d'Hérode le Grand, né l'an 11 avant J. C. Étant à Rome, il se lia d'amitié avec Drusus, fils de Tibère; se ruina pour se faire des créatures à la cour; alla chercher un refuge contre ses créanciers dans la forteresse de Malatha en Idumée; voulut se tuer, en fut détourné par sa femme Cypros; passa en Italie; dut à la protection d'Antonia, veuve de Drusus et amie de Bérénice, sa mère, la faveur de Tibère, qui lui confia la conduite de son petit-fils; s'attacha vivement à Caligula, petit-fils d'Antonia et fils de Germanicus; fut accusé d'avoir souhaité la mort de Tibère et emprisonné; délivré six mois après, à l'avénement de Caligula, qui lui donna une chaîne d'or aussi pesante que celle de fer qu'il avait portée, et le fit, l'an 37 de J. C., roi de Judée, en lui assignant les provinces ayant appartenu à Philippe et à Lysanias, ainsi que la portion d'Hérode le Tétrarque; Agrippa, en reconnaissance, plaça dans le temple de Jérusalem la chaîne d'or dont Caligula lui avait fait présent. Plus tard il donna à Claude des conseils qui contribuèrent à lui assurer l'empire. Il dut à ce dernier de réunir à sa couronne toutes les provinces qui avaient composé le royaume d'Hérode le Grand. Il amassa de grands trésors; fit mourir l'apôtre saint Jacques et emprisonner saint Pierre, qui parvint à s'évader. Il régna 7 ans; mort l'an 43 de J. C.

AGRIPPA II, fils du précédent, et dernier roi des

Juifs, fut élevé à Rome dans la maison de l'empereur Claude; n'étant âgé que de 17 ans à la mort de son père, il ne fut pas de suite mis en possession de son royaume, dont le gouvernement fut confié à Cuspius Fadus; fut fait roi de Chalcide à la mort d'Hérode, frère d'Agrippa I, et roi de ce pays l'an 49 de J. C.; reçut quatre ans après, en échange de ce royaume, d'autres provinces auxquelles Néron ajouta quatre villes; n'eut en quelque sorte qu'une autorité religieuse sur la nation juive, dont il destitua plusieurs sacrificateurs; ne put empêcher les Juifs de se soulever contre Rome; servit Néron pour les châtier; fut blessé au siége de Gamala; se rendit de Rome en Judée pour être des premiers à saluer empereur Vespasien; assista au siége de Jérusalem avec Titus, et revint à Rome; mort on ne sait où, sous Domitien l'an 94 de J. C. On le soupçonnait d'avoir un commerce incestueux avec sa sœur Bérénice, qui le suivait partout.

AGRIPPA (Hatérius), parent de Germanicus, et consul avec Sulpitius l'an 22 de J. C., après avoir été tribun et préteur; c'était un grand débauché.

AGRIPPA (M. Asinius), consul avec Cossus Cornélius Lentulus l'an 25 de J. C. Sous son consulat, les livres de Crémutius Cordus furent condamnés au feu. Mort en l'an 31.

AGRIPPA (Vibulenus), chevalier romain; accusé sous Tibère, l'an 36 de J. C., et désespérant d'obtenir justice, il s'empoisonna en présence des juges, aussitôt que les accusateurs eurent achevé leur plaidoyer; on le traîna mourant en prison, où il fut étranglé.

AGRIPPA (Fonteius) fut un des accusateurs de Scribonius Libo; et vit doter, par Tibère, sa fille qu'il avait offerte pour être vestale, et à laquelle une autre fut préférée. D'abord proconsul d'Asie pendant un an, puis gouv. de Mésie, il y fut tué par les Sarmates l'an 70 de J. C.

AGRIPPA, mathématicien et astronome, observa dans la Bithynie la lune jointe aux pléiades, le 29 novembre de l'an 92 de J. C.

AGRIPPA, philosophe sceptique, ajouta cinq arguments nouveaux aux dix arguments des pyrrhoniens pour se dispenser d'affirmer aucune chose.

AGRIPPA (Castor), écrivain du deuxième siècle, vivait sous l'empereur Adrien. Il écrivit contre Basilide et contre Isidore son fils.

AGRIPPA (Henri-Corneille), de la famille des Nettesheim, et l'un des hommes les plus extraordinaires de son temps, né le 14 septembre 1486; fut secrétaire de l'empereur Maximilien d'Autriche, officier dans ses armées, docteur en droit et en médecine, astrologue, maître de philosophie occulte, professeur de théologie à Dôle en 1509 et 1510; choisi pour théologien du concile tenu à Pise en 1511 contre Jules II; professeur de rhétorique à Pavie en 1512, à Turin en 1515; syndic, avocat et orateur de la ville de Metz, qu'il fut obligé de quitter en 1526 pour avoir soutenu que sainte Anne n'avait pas eu trois maris, et avoir protégé une paysanne accusée de sorcellerie; exerça depuis la médecine à Cologne, à Genève et à Fribourg; fut bien accueilli à Lyon par le roi François Ier, qui le nomma alors, 1524, médecin de sa mère, Louise de Savoie; disgracié par elle pour avoir fait des prédictions en faveur du connétable de Bourbon; appelé en 1529, en même temps par Henri VIII d'Angleterre, par le chancelier de Charles V, par un prince d'Italie, et par Marguerite d'Autriche; nommé historiographe de l'empereur, frère de cette princesse; emprisonné plusieurs fois pour ses écrits, en 1530 à Bruxelles, en 1535 à Lyon. Mort à Grenoble en 1535; il fut accusé de magie, et l'on prétendit qu'il avait fait un pacte avec le diable, resté auprès de lui sous la figure d'un chien noir qui ne le quittait pas. La bizarrerie de son esprit lui fit soutenir des opinions extravagantes; telle était celle sur la nature du péché d'Adam, et celle sur la vanité des sciences qu'il dit être tout ce qu'il y a de plus funeste au bonheur des hommes. Ses contemporains le nommèrent le *trismégiste*.

AGRIPPA (Camille), philosophe, mathématicien, architecte, né à Milan dans le 16e siècle, auteur de plusieurs ouvrages devenus rares: *Traité sur les moyens de transporter un obélisque sur la place St.-Pierre à Rome; Traité de la science des armes; Dialogue sur la génération des vents; Traité sur la navigation.*

AGRIPPA, (Paconius), philosophe stoïcien; sous l'empire de Néron, il fut condamné au bannissement pour avoir exprimé sa haine contre la tyrannie.

AGRIPPA, patriarche d'Alexandrie, successeur de Céladion; gouverna douze ans environ et mourut le 30 janvier de l'an 180 de J. C.

AGRIPPINE (Julie), fille de Vipsanius Agrippa et de Julie, fille d'Auguste, mariée à Germanicus, mère de Caligula; elle suivit son mari en Allemagne et en Syrie, où elle se mit souvent à la tête des troupes; Germanicus étant mort empoisonné, elle accusa Pison de ce crime et le contraignit à se donner la mort. Tibère, redoutant cette femme, la relégua dans l'île déserte de Pandataire, où, pour la punir de ce qu'elle lui reprochait ses cruautés, il la fit frapper si rudement par un centurion, qu'elle en perdit un œil; Agrippine se laissa mourir de faim l'an 33 de J. C.; Tibère, qui avait fait mourir de faim deux de ses fils, Drusus et Néron, ordonna que l'anniversaire de la naissance d'Agrippine serait un jour néfaste. Elle fut mère de Caligula et d'Agrippine, mère de Néron.

AGRIPPINE, fille de Germanicus et de la précédente, naquit à *Colonia-Agrippina*, aujourd'hui Cologne, l'an 14 de J. C.; mariée à Domitius Ahenobarbus, dont elle eut Néron; puis après la mort de Domitius, à l'orateur Crispus Passienus qui avait été deux fois consul, et enfin à l'empereur Claude, son oncle, l'an 49; fut exilée par son frère Caligula l'an 39; impératrice, elle prépara le règne de son fils Néron au moyen de Pallas, affranchi qu'elle avait mis dans ses intérêts par des faveurs criminelles; elle se défit de Lollia Paulina, sa rivale, de Julius Silanus, proconsul d'Asie, et de Narcisse, affranchi de Claude; fit rappeler d'exil Sénèque, à qui elle confia l'éducation de son fils, qu'elle fit adopter par l'empereur, qui fut bientôt après empoisonné par elle avec des champignons, l'an 54; fit proclamer Domitius Néron; voulut dominer ce prince en servant elle-même à ses débauches; mais Néron, après avoir vainement cherché à se défaire d'elle en la faisant noyer, la fit poignarder dans sa chambre, le 10 juin de l'an 59 de J. C.

AGRIPPINUS, évêque de Carthage au 3e siècle, soutenait qu'il fallait baptiser de nouveau ceux qui avaient reçu le baptême des mains des hérétiques. Ses disciples furent appelés agrippiniens.

AGRIPPUS, surnommé Memphis, célèbre bateleur amené de Syrie à Rome par l'empereur Vérus.

AGRIRETH, frère d'Afrasiab, conquérant de la Perse; les Orientaux le regardent comme un grand prophète; un de ses enfants fut mis par Asfendiar à la place d'Argiasb, roi du Turkestan.

AGROECIUS (Censorius-Atticus) enseignait les lettres à Bordeaux dans le 4e siècle. Ausone parle avec éloge de ce rhéteur, dans son livre : *Commemor. professor. Burdigalens.*, 15.

AGROECIUS, grammairien postérieur au précédent, est auteur d'un traité *de Orthographiâ*, etc., dédié à Eucher, évêque de Lyon, imprimé dans le *Recueil des anciens grammairiens*, publié par B. Vulcanius, Bâle, 1577, in-fo., et depuis dans ceux de Georg. Fabricius et de Putschius; il recueillit en outre et mit en ordre les *OEuvres* grammaticales d'Isidore de Séville et de quelques autres.

AGRON, fils de Pleuratus et roi d'une portion de l'Illyrie; avec dix mille guerriers et cent barques il défit les Étoliens qui assiégeaient la capitale des Mydioniens; après cette victoire, ayant bu avec excès, il mourut d'une pleurésie l'an 230 avant J. C. Teuta, son épouse, lui succéda; ce fut cette princesse qui fit mourir les ambassadeurs des Romains dont les habitants de l'île d'Issa avaient imploré le secours contre elle.

AGRON ou **ARGON**, le premier des Héraclides qui ait régné à Sardes.

AGROTAS, orateur de Marseille, qui florissait à Rome sous les règnes d'Auguste et de Tibère, se fit remarquer par son éloquence grecque, qu'il préférait à la latine; ce qui, malgré son style énergique et véhément, ne lui attira pas une nombreuse clientèle.

AGTHE (Charles-Chrétien), organiste, naquit à Kettstædt, dans le comté de Mansfeld, en 1739, et mourut à Ballenstedt le 27 novembre 1797. Il se distingua comme compositeur dramatique de 1784 à 1795.

AGUADO (François), jésuite, né en 1566, à Torrejon, près Madrid; gouverna deux fois la province de Tolède, fut deux fois député à Rome aux congrégations; puis prédicateur de Philippe IV, et pendant quatorze ans confesseur du duc d'Olivarès, premier ministre de ce prince; mort à Madrid, en janvier 1654.

AGUARRIE (Juvénal d'), moine tyrolien de l'ordre des capucins, est auteur de plusieurs ouvrages de théologie, écrit en latin et estimés des catholiques allemands.

AGUAZZARI (Alphonse), jésuite, né à Sienne en Toscane, en 1567; il entraîna avec lui, dans la nouvelle société établie par Loyola, toute une congrégation de prêtres dont il faisait partie; il gouverna le premier le collége des Anglais à Rome, puis celui des Allemands; mort en 1602.

AGUBITI (Pietro-Paolo), de Sassoforato, peintre italien du 16e siècle, travaillait encore en 1531.

AGUCCHIA (Jean), graveur italien du 16e siècle, dont on cite la *Cathédrale de Milan* et un *portail*, gravures estimées.

AGUCCIO (Jean-Baptiste), théologien, philosophe, mathématicien, astronome, né à Bologne en 1570; fait archevêque d'Amasie par Grégoire XV; nonce à Venise pour Urbain VIII en 1624; mort dans le Frioul en 1632.

AGUERRO (Louis-Emman.), peintre espagnol, mort en 1670, fut un paysagiste estimé, surtout pour la correction des figures qui se trouvent dans ses tableaux.

AGUESSEAU (Henri-François d'), chancelier de France, naquit à Limoges, le 7 novembre 1668; reçu, en 1690, avocat du roi au Châtelet, il devint, peu de mois après, avocat général au parlement de Paris, à l'âge de 22 ans. Après avoir exercé, pendant six ans, ces fonctions, avec l'éclat qui avait signalé son début, il devint procureur général, et de nouveaux devoirs lui fournirent l'occasion de montrer d'autres talents et de rendre plus de services. En 1709, les malheurs publics donnèrent plus d'importance à sa place : la famine se joignit aux désastres de la guerre. Le contrôleur général Desmarets, dans des circonstances difficiles, forma une commission des principaux magistrats, et y appela d'Aguesseau, qui en devint bientôt l'âme par ses lumières et son dévouement. Il anima tout par son exemple; il découvrit des accaparements et fit punir les coupables; il rétablit la circulation, et dissipa les inquiétudes et les défiances. Sur la fin du règne de Louis XIV, d'Aguesseau parut menacé d'une disgrâce absolue, à cause de sa résistance à l'enregistrement de la trop fameuse bulle *Unigenitus*, Louis XIV mourut, et d'Aguesseau continua de jouir, sous la régence, de tout le crédit que méritaient ses vertus. Il succéda au chancelier Voisin en 1717; mais un an ne s'était pas encore écoulé depuis sa nomination, lorsque le régent lui retira les sceaux, et l'envoya en exil, pour s'être opposé à l'établissement de la banque royale, et à tous ces dangereux projets connus sous le nom de *système de Law*. Après la catastrophe et pour apaiser les mécontentements, le régent rappela d'Aguesseau en 1720: les sceaux lui furent rendus. Ce fut Law lui-même et le chevalier de Conflans, premier gentilhomme de la chambre du régent, qui allèrent chercher le chancelier à Fresnes, tandis que Dubois allait redemander les sceaux à d'Argenson. De nouveaux orages attendaient d'Aguesseau dans cette cour corrompue, pour laquelle il n'était pas fait. Le régent, qui avait d'abord caressé le parlement pour faire anéantir le testament de Louis XIV, le tourmenta bientôt pour lui faire enregistrer la déclaration du roi portant acceptation de la bulle, par complaisance pour Dubois, devenu archevêque de Cambrai, et qui, dans l'espérance d'obtenir le chapeau de cardinal, avait flatté la cour de Rome de cet enregistrement. D'Aguesseau s'y était refusé du temps de Louis XIV, sans être dirigé par aucun esprit de parti, uniquement par attachement aux droits de la couronne. Mais, devenu chancelier, et voyant alors les choses de plus haut, il crut devoir négocier avec le parlement. Cette cour se refusa à toutes les propositions, et fut exilée à Pontoise. Ce fut alors que le régent imagina de faire enregistrer la déclaration au grand conseil. D'Aguesseau ne jouit pas longtemps du rétablissement de sa faveur. En 1722, il ne voulut pas céder au cardinal Dubois, premier ministre, la préséance au conseil. Cet homme pervers, qui voulait éloigner de la cour et des conseils tout ce qui avait quelque vertu ou quelque dignité, fit exiler de nouveau le chancelier, qui ne fut rappelé qu'en 1727; mais les sceaux ne lui furent point rendus. La querelle au sujet des affaires ecclésiastiques ne manqua pas de se rallumer entre la cour et le parlement; le car-

dinal de Fleuri, qui avait alors (en 1732) la principale autorité, engagea d'Aguesseau à employer ses bons offices pour vaincre la résistance de la magistrature; mais les combattants des deux partis se tournèrent bientôt contre le chancelier; les magistrats le traitaient de déserteur de la cause qu'il avait autrefois défendue, tandis que la cour se plaignait de son dévouement aux intérêts de la magistrature. On ne lui rendit les sceaux qu'en 1737; mais il crut devoir se renfermer dans les fonctions de ministre de la justice; jusqu'à la fin de sa vie, il fut aussi étranger aux affaires d'État qu'aux intrigues de cour. Le chancelier avait rédigé l'ordonnance de Louis XV qui rétablit les droits de la noblesse en faveur des services militaires. En 1750, d'Aguesseau, âgé de 82 ans, se sentit, pour la première fois, obligé, par ses infirmités, d'interrompre son travail, et ne voulut plus garder une charge dont il ne pouvait pas remplir tous les devoirs. Le roi, en acceptant sa démission, lui conserva les honneurs de chancelier, avec une pension de 100,000 fr. dont il ne jouit pas longtemps. Il mourut le 9 février 1751. D'Aguesseau avait épousé, en 1694, Anne le Fèvre d'Ormesson. Les *OEuvres de d'Aguesseau* composent 13 vol. in-4°, 1759-89; les premiers volumes ayant été réimprimés, quelques exemplaires portent les dates de 1787-89.

AGUESSEAU (Henri-Cardin-Jean-Baptiste, marquis d'), petit-fils du chancelier, naquit au château de Fresnes, en 1746. C'était un homme d'un caractère faible et d'un esprit borné. Il porta sans honneur le grand nom dont il avait hérité. C'est à ce nom sans doute, bien plus qu'à ses talents, qu'il dut les faveurs successives que lui accorda Napoléon. L'empereur des Français aimait à s'entourer d'hommes distingués par leur naissance ou par leur rang, précaution née de son orgueil autant que de sa politique, mais qui lui servit peu. A l'exemple de son immortel aïeul, le marquis d'Aguesseau entra dans la carrière de la magistrature. Il était avant la révolution avocat général au parlement de Paris, puis conseiller d'état et prévôt-maître des cérémonies. En 1789 il fut choisi par la noblesse du bailliage de Meaux, pour la représenter aux états généraux. Il fut l'un des premiers de son ordre à se réunir aux députés du tiers état. Cependant, au mois de juin 1790, il se démit de ses fonctions. M. Dubuat le remplaça. En 1792 le marquis d'Aguesseau fut dénoncé à l'assemblée législative, dans sa séance du 4 juin. Le capucin Chabot l'accusa de tenir chez lui des conciliabules secrets, et d'agir de concert avec le parti royaliste qui voulait dissoudre l'assemblée. Cette accusation n'eut pas de suite. D'Aguesseau n'émigra point. Pendant le règne de la terreur il se tint caché tantôt dans son château de Fresnes, tantôt dans un asile secret que lui offrit un homme généreux, son fermier. Bonaparte, devenu maître de la France sous le nom de premier consul, l'appela aux fonctions de président du tribunal d'appel de Paris. En 1803 il fut envoyé à la cour de Copenhague en qualité de ministre plénipotentiaire. On ignore quelle sorte de service il y rendit à celui qu'il représentait. Revenu en France en 1805, il fut successivement créé sénateur, commandant de la Légion d'honneur et comte de l'empire. Il joua dans le sénat le rôle que lui indiquaient la faiblesse de son caractère et la médiocrité de son esprit, c'est-à-dire qu'il ne sut jamais voter autrement que ses pusillanimes collègues. Au retour de son long exil, Louis XVIII nomma le marquis d'Aguesseau pair de France et commandeur de l'ordre du Saint-Esprit. Il disparut de la scène politique en 1815, et après la seconde restauration il rentra à la chambre des pairs. Cette même année il fut chargé, conjointement avec M. Desèze, de présenter aux souverains alliés les ordres de Saint-Michel et du Saint-Esprit, que leur conférait le roi de France. D'Aguesseau était de l'Académie française où il avait été reçu en 1787, en sa qualité de grand seigneur; car ce ne pouvait être ni à cause de ses écrits, ni à cause de son savoir. Il passa les dernières années de sa vie dans son château de Fresnes. Il mourut en janvier 1826.

AGUI ou **SULTAN AGUI**, roi de Bantam, dans l'île de Java, reçut, vers la fin du 17e siècle, la couronne d'Agoum, son père, qui était las de la porter, et qui fut ensuite obligé de prendre les armes pour la ressaisir, parce que le nouveau roi s'était rendu odieux. Agui appela à son secours les Hollandais de Batavia, qui, sous un semblant d'amitié, attirèrent son père dans un piége et le lui livrèrent.

AGUILA (C.-J.-E.-H. d'), officier du génie et historien dont l'origine et l'existence sont peu connues, paraît avoir été l'un des voyageurs les plus célèbres de la fin du siècle dernier. Dans la préface d'un de ses ouvrages, il donne lui-même une espèce d'itinéraire de ses voyages, dont le premier fut celui de l'Amérique. En 1770, il partit fort occupé du désir de voir le nouveau monde, d'où il se rendit en Angleterre. Deux ans plus tard, en 1772, il était à Stockholm. En 1774, il reçut des passe-ports pour se rendre de Venise à Constantinople, et revint en France quelque temps après; mais obligé en 1789 de s'éloigner de nouveau, il partit pour la Suède, chargé, à ce qu'il prétend, d'une mission des princes français émigrés. Quoi qu'il en soit, il fut à même de voir ou de puiser à des sources sûres les circonstances de l'attentat qui priva la Suède de son roi, Gustave III. Le récit des faits qu'il avait recueillis fut commencé en 1798, et il rentra en France en 1802. Ses ouvrages sont : *Causes anciennes et modernes des événements de la fin du dix-huitième siècle*, 4 vol. in-fol., bibliothèque de S. M. l'empereur de toutes les Russies, Alexandre Ier. *Découverte de la terre; du point central de l'orbite du soleil*, 1806, un volume in-8°, accompagné de 8 planches. *La Sphère mécanique. Histoire des événements mémorables du règne de Gustave III, roi de Suède et des Goths*. D'Aguila mourut à Paris en mai 1815.

AGUILAR (Alonzo), de Cordoue, fait cardinal par Innocent XII le 22 juillet 1697, fut grand inquisiteur d'Espagne; mort le 19 septembre 1699.

AGUILAR TERRONE DEL CAGNO (François), évêque de Léon et prédicateur de Philippe II, né à Andujar, près de Jaen; mort en 1613.

AGUILLON (François d'), jésuite de Bruxelles, qui introduisit le premier l'étude des mathématiques parmi ses confrères des Pays-Bas, professa la philosophie à Douai, la théologie à Anvers, où il fut recteur, et mourut en 1617, à l'âge de 50 ans. Il est auteur d'un *Traité d'optique*, en six livres, imprimé à Anvers, 1613, in-fol. C'est dans cet ouvrage qu'on vit, pour la première fois, le nom de *Projection stéréographique;* cette projection

était connue depuis Hipparque, mais elle n'avait pas reçu de nom. Aguillon travaillait à la *Catoptrique* et à la *Dioptrique* quand il mourut.

AGUIRRA (Michel d'), fameux jurisconsulte espagnol, né à Aspeiria dans la province de Guipuscoa; écrivit pour soutenir les prétentions de Philippe II sur la couronne de Portugal; fut membre du conseil de Grenade, où il mourut en 1588.

AGUIRRA (Jean Saens d'), cardinal, né à Logrono en 1630, fut d'abord religieux bénédictin, professeur de théologie à Salamanque, et secrétaire du st.-office. Il mourut à Rome en 1699, estimé pour son savoir et ses vertus. Son principal ouvrage est la *Défense de la chaire de St.-Pierre,* Salamanque, 1683. Il y attaque les quatre articles de l'assemblée du clergé de France tenue en 1682. Ce livre, proscrit par un arrêt du conseil d'Espagne, lui valut le chapeau de cardinal. D'Aguirra est l'éditeur de la *Collectio concilior. Hispaniæ,* Rome, 1693, 4 vol. in-fol., édition préférée aux plus récentes.

AGUJARI (Lucrèce), surnommée *la Bastarella,* née à Ferrare en 1743, mariée en 1780 à J. Colla, morte le 18 mai 1783, s'est placée parmi les virtuoses les plus habiles de son siècle.

AGYLÆUS (Henri), jurisconsulte, né à Bois-le-Duc, vers 1533, d'Antoine Agylæus, originaire d'Italie, prit les armes dans Bois-le-Duc contre le roi catholique, et y fit recevoir l'*Union d'Utrecht,* en 1579; fut député auprès des États-Généraux, nommé conseiller au conseil suprême, avocat fiscal en 1586, et mourut en 1595, à 62 ans. Agylæus est moins connu par le rôle qu'il joua dans les troubles de sa patrie, que par son savoir et ses ouvrages. Il publia : 1° les *Novelles de Justinien,* 1560, in-4°, avec la version d'Haloandre corrigée, et des variantes; 2° *Justiniani edicta : Justini, Tiberii, Leonis philosophi constitutiones, et Zenonis una,* Paris, 1560, in-8°; 3° une traduction latine du *Nomo-Canon de Photius,* avec les Commentaires de Bolsamon, traduction beaucoup plus exacte, et faite sur un exemplaire plus complet que celle de Gentian Hervet, 1561, in-fol.; elle a été réimprimée en 1615, par Christophe Juste, avec le texte grec, et en 1661 par Henri Juste, dans sa *Bibliothèque du droit canon ancien;* 4° *Inauguratio Philippi II, Hisp. regis, qua se juramento ducatui Brabantiæ, etc., obligavit,* avec un commentaire sur les articles de l'inauguration, Utrecht, 1620, in-8°.

AGYLAUS, septième roi de Corinthe de la race des Héraclides, succéda à Ixion et régna comme lui 37 ans.

AGYRIS, roi des Agyréniens, dans la Sicile, faisait mourir les citoyens les plus opulents pour s'emparer de leurs richesses qu'il entassait dans sa citadelle; Denys l'Ancien l'attira dans son parti pour se défendre contre Magon, entré en Sicile, l'an 392 avant J. C., avec quatre-vingt mille Carthaginois.

AHA, rabbin célèbre du 7e siècle, auteur du *Séeltoth.*

AHIAS, prophète de Sylo, connu par les prédictions qu'il fit au roi Jéroboam. Les rabbins prétendent qu'il fut un des historiens du règne de Salomon.

AHICAM, fils de Saphan et père de Godolias, fut envoyé par Josias roi de Juda auprès de la prophétesse Holdan, pour lui demander l'explication du livre de la loi trouvé dans le temple par le sacrificateur Helchias.

AHIEZER, fils d'Aminisaddaï, de la tribu de Dan; sortit de l'Égypte avec 62,700 hommes de cette tribu, tous au-dessus de 20 ans, sans compter les enfants, les femmes et les vieillards; fut le dixième à faire son offrande.

AHIMAN ou **ACHIMAN**, fils de Nac, de la race des géants, dans la partie méridionale de la terre de Chanaan; il était d'une si haute stature, que la plupart de ceux que Josué avait envoyés pour reconnaître ce pays en furent épouvantés.

AHIO, et son frère **OSA**, furent chargés de conduire l'arche sainte, lorsque David la retira de la maison d'Aminadab, pour la transporter à Jérusalem. Osa ayant vu qu'elle penchait, et y ayant touché pour la soutenir, ce qui n'était permis qu'aux sacrificateurs, fut sur-le-champ frappé de mort.

AHIRA, fils d'Énan, chef de la tribu de Nephtali, sortit d'Égypte à la tête de 53,400 hommes au-dessus de 20 ans, sans compter ceux qui n'avaient pas atteint cet âge, les vieillards, les femmes et les enfants.

AHLE (Jean-Rodolphe), né à Mulhausen, le 24 décembre 1625, compositeur de musique sacrée; organiste de l'église de Saint-Blaise à Mulhausen, en 1649; mort bourgmestre de cette ville en 1673. On a de lui : *Dialogues spirituels; symphonies; motets; chants religieux,* etc.

AHLE (Jean-George), fils du précédent, né en 1650, poëte, organiste à l'église de Saint-Blaise à Mulhausen, après la mort de son père, en 1673; mort sénateur le 1er décembre 1706. Il a publié un traité théorique intitulé : *Unstruthinne, oder musikalischer Gartenlus;* diverses dissertations et plusieurs compositions musicales.

AHLWARDT (Chrétien-Guillaume), né à Greifswald le 23 juillet 1760; recteur de l'école d'Anklam; en 1795; du gymnase d'Oldenbourg, 1797; professeur de littérat. ancienne à Grewald, en 1818, mort le 12 avril 1830.

AHLWARDT (Pierre), né le 17 février 1710, professeur de logique et de métaphysique, à Greifswald en Poméranie, mort dans cette ville en 1791, a laissé plusieurs ouvrages, dont les plus remarquables sont les *Méditations pieuses* sur les phénomènes du tonnerre et des éclairs, et des *Dissertations* sur l'immortalité de l'âme et sur la liberté de Dieu. Il fonda une société dite des *Abélites* dont les membres doivent faire profession de candeur et de sincérité parfaite.

AHMED-BEN-ABI-KALED, surnommé *Ahval* ou le Borgne, vizir du calife Motassem, le 8e de la race des Abassides; il perdit son emploi pour n'avoir pas su donner la signification du mot arabe *khala,* fourrage vert.

AHMED-BEN-ALI, surnommé *Al Monaggem* (astronome), a laissé un Traité fort important de chronologie. On ignore en quel temps il vivait.

AHMED-BEN-CASSEM-AL-ANDALOUSI, maure de Grenade; écrivit sur seize lames de plomb une histoire de l'enfance de J. C.; sous le pape Alexandre VII, cette histoire fut condamnée comme apocryphe; son auteur vivait en 1599. — Un autre Ahmed-Ben-Cassem est auteur d'une histoire des médecins.

AHMED-BEN-FARÈS, surnommé El-Razi, lexicographe et jurisconsulte arabe, mort vers 999, est auteur de plusieurs *Traités* de jurisprudence, et d'un *Dictionnaire arabe* qui se trouve dans la bibliothèque de Leyde et dans la Bodléienne à Oxford.

AHMED-BEN-HANBAL, docteur musulman, fut persécuté par Motassem, 8e calife de la race des Abassides, parce qu'il n'avait pas voulu souscrire à ses opinions sur le Coran.

AHMED-BEN-HASSAN-AL-KHATIB, célèbre prédicateur musulman à Constantinople en 1512.

AHMED-BEN-JOSEF-ABUL-ABBAS, né à Damas dans le 16e siècle, auteur d'une chronique ou histoire universelle qui finit en l'an 1599 de J. C., sous Schah-Abbas Ier, roi de Perse.

AHMED-BEN-ISMAEL-AL-SAMANI, fils et successeur d'Ismaël, fondateur de la dynastie ou empire des Samanides; défit Amrou-ben-Laith, qui lui disputait la possession de la Perse; il se mettait en marche pour aller combattre Hassan-Ali, descendant du grand Ali, gendre de Mahomet, qui avait fait soulever contre lui la province de Tabaristan, lorsqu'il fut assassiné dans sa tente par ses esclaves, l'an 925 de J. C.

AHMED-BEN-ISRAIL, fameux astrologue, qui vivait sous le califat de Vathek-Billah.

AHMED-BEN-MOHAMMED (Abou-Amrou), poëte arabe, né à Jaen, en Espagne, mort en 970, a laissé quelques *poésies, les Annales d'Espagne et Entreprises des Ommiades*, 4 vol. in-fol.

AHMED-BEN-THOULOUN (Aboul-Abbas), né à Samirra, ville de l'Irak, le 20 septembre 855, fils d'un esclave turc donné au calife Mamoun par Nouh le Samanide. Ahmed hérita de la faveur qu'avait obtenue son père, et parvint aux plus éminentes dignités; nommé gouverneur de l'Égypte, il profita de la faiblesse et des querelles des califes pour usurper le pouvoir souverain. Il conquit successivement Damas, Emesse, Hamah, Alep et Antioche, où il mourut en mai 884, tandis qu'un de ses affranchis, Loulou, à l'instigation du calife Motewekkel, se soulevait contre lui et lui enlevait Alep, Emesse, Canaserin, et Dyar Modhar. Ahmed fut le chef de la dynastie des Toulounides qui a fourni quatre princes et s'éteignit en 905 avec Haroun, arrière-petit-fils d'Ahmed.

AHMED-BEN-NASSER est l'un des plus célèbres auteurs des traditions musulmanes; le calife Vathek-Billah le fit mourir parce qu'il niait que le Coran eût été créé.

AHMED-CHAH-EL-ABDALY, fondateur du royaume de Candahar. Élevé à la cour de Nadir-Chah (Thamas-Kouli-Kan), il s'empara, à la mort de ce prince, des provinces de Candahar et de Caboul, les érigea en royaume, et prit le titre de *Chah*. Il fit avec succès plusieurs expéditions dans le nord de l'Inde, et vainquit l'armée combinée des Mahrattes, le 7 juillet 1761, à la bataille de Pannibet. Il mourut en 1773 dans un âge assez avancé, laissant la couronne à son fils Timour-Chah.

AHMED-GIÉDICK. *Voyez* **ACHMET-GIÉDICK.**

AHMED-KAN, nommé aussi *Nicodar* ou *Nygoudar oglan*, 9e empereur mogol, de la race de Gengis-Kan, en 1282; fut le premier des Mogols qui embrassa le mahométisme; fut en guerre avec le fils d'Abaka, Arghoun, son neveu, sur qui il avait usurpé le pouvoir, le fit prisonnier par ruse, donna l'ordre à l'émir Bouga de le tuer. Mais celui-ci mit au contraire Arghoun en liberté, et organisa avec lui une conspiration qui eut pour résultat le massacre des principaux officiers d'Ahmed-Kan, qui fut arrêté sur la route de Bagdad, et livré par Arghoun à la sultane Kongurtaï, laquelle se vengea de ce qu'il avait fait périr ses enfants, en lui ôtant la vie en 1284.

AHMED-KAN, prince de Samarcande, était de race turque. En l'an 1095 de J. C., les docteurs le firent étrangler pour le punir d'avoir méprisé la loi musulmane et voulu renouveler la religion des Karmates.

AHMED-RESMI-HADJI, conseiller du divan, et nichandji, ou chancelier du sultan Mustapha III, vers 1758, fut chargé par ce prince de deux missions à Vienne et à Berlin, dont il a écrit les relations insérées dans les *Annales de l'empire ottoman*, rédigées par Ahmed-Ouassif-Effendy, et imprimées en turc à Scutari, 1804, 2 vol. in-folio, et traduit en allemand, Berlin, 1809, in-8o.

AHMED-DJESAIR. *Voyez* **AVEIS II.**

AHMED-DJEZZAR. *Voyez* **DJEZZAR.**

AHMEDI-KERMANI, poëte persan, né dans la province de Kerman, mort en 1412 de J. C.

AHNAF-BEN-CAIS-BEN-MOAVIAH, docteur musulman de la seconde classe ou Tabein, c'est-à-dire qui vinrent après Mahomet, fut contemporain de ce dernier, mais ne le vit pas; il fut renommé pour sa patience et sa douceur.

AHRENDT, antiquaire et paléographe, né dans le Holstein, parcourut successivement la Norwége, la Suède, le Danemark, la France, l'Espagne et l'Italie, toujours à pied, et bravant l'intempérie des climats, étudiant les antiquités scandinaves et les monuments runiques, et se livrant à la recherche des alphabets des 9e 10e et 11e siècles. Ses courses continuelles lui attirèrent souvent de fâcheuses aventures, auxquelles donnaient lieu son originalité et la singularité de son extérieur. Il est mort en revenant d'Italie, en février 1824. Ses collections de manuscrits islandais, alphabets runiques, remarques et observations *linguistiques*, etc., ont été renvoyées dans sa patrie par les soins du chargé d'affaires de Danemark.

AHUITZAL, 8e empereur des Aztèques, ou anciens Mexicains, fut élu en 1477, à la mort d'Axajacatl, qu'il remplaça sur le trône. Ahuitzal recula les limites du Mexique; et, par la réunion d'une nouvelle province, remplit la condition imposée aux empereurs nouvellement élus. Il renonça aussitôt après aux conquêtes, et ses trésors furent employés à encourager l'industrie et à embellir sa capitale; mais sa passion pour les nouvelles constructions faillit lui devenir funeste; ce prince imprudent fit arriver dans Tenochtitlan, aujourd'hui Mexico, au moyen d'un aqueduc, les eaux de la rivière Huitzilopochoco, qui, ainsi détournée, grossit considérablement le lac de Tezcuco. Un de ses courtisans ayant osé lui montrer le danger auquel cet aqueduc exposait la capitale, ce prince le fit périr. Peu de temps après, ces eaux s'accrurent avec une si grande rapidité, que Ahuitzal lui-même manqua d'être noyé dans son palais, et fut blessé grièvement à la tête en cherchant à s'échapper. Cette grande inondation eut lieu en 1498. Les historiens aztèques rapportent qu'on vit sortir des entrailles de la terre de grandes masses d'eau, qui contenaient des poissons qu'on ne trouve qu'à une grande distance dans les rivières des régions chaudes, *tierra caliente*. Puni de son imprudence, l'empereur mexicain fit agrandir et réparer la digue élevée par ordre de Montezuma Ier, pour garantir la capitale des inondations; il essaya ensuite d'abolir la

coutume barbare de sacrifier les prisonniers, et d'arroser de sang humain les autels des dieux; et, s'il n'y réussit pas entièrement, au moins diminua-t-il le nombre des victimes. Ce monarque mourut généralement regretté, et laissa le trône à Montezuma II, sous le règne duquel le Mexique fut découvert et conquis par les Espagnols.

AIADH-BEN-MOUSSA-AL-JAHASSI, théologien musulman, né à Ceuta en Afrique, l'an de J. C. 1077, a fait une histoire de Cordoue; mort en 1149, à Maroc.

AIALA ou **AYALA** (Martin-Perez), archevêque de Valence et savant orientaliste, né à Hieste près de Carthagène; fut envoyé par Charles-Quint au concile de Trente où il assista à la sixième session, celle de la Justification, célébrée le 13 janvier 1547; renvoyé au même concile en 1549; mort en 1566. On a de lui un *Traité* en latin *des traditions apostoliques;* Paris, 1562, in-8°.

AÏALA (Balthazar), jurisconsulte d'origine espagnole; né à Anvers en 1548, mort à Alost en 1584.

AIALA (Gabriel), médecin de la même famille que le précédent, né à Anvers; a écrit sur les météores pestilentiels, en 1562.

AIALA (Luc-Fernandez), dominicain célèbre et écrivain ascétique, était consulteur et commissaire du saint-office; mort en 1654.

AIBEK (Azed-Eddyn), premier sultan d'Égypte de la dynastie des mameluks Baharites, gouvernait l'Égypte en 1250, quand saint Louis débarqua à Damiette; généralissime après le massacre du sultan Touran-Chah par les Baharites; il s'opposa à la violation du traité conclu avec le roi de France, épousa la reine Chadjr-Eddour, fut préposé par les mameluks à la tutelle d'un enfant de la famille de Saladin qu'ils reconnurent pour sultan; défit le sultan de Damas qui menaçait l'Égypte, fit la paix avec lui, usurpa le trône de son pupille et fut assassiné le 10 avril 1257.

AICARDO (Jean et Jacques), père et fils, architectes génois du 17ᵉ siècle: le père mourut en 1625, le fils en 1650 à Gênes.

AICARTS DE FOSSAT, troub. du 13ᵉ siècle, auteur d'un *sirvente* où il décrit la querelle de Charles d'Anjou et de Conrad IV, qui se disputaient la couronne de Naples. Cette pièce a été publiée par Raynouard, *Choix de poésies des troubadours,* IV.

AICHAH, seconde femme de Mahomet, était fille d'Abou-Bekr. Mahomet, voulant s'attacher de plus en plus ce musulman, que son crédit et sa bravoure lui rendaient précieux, épousa sa fille Aïchah, lorsqu'elle était encore enfant. La cérémonie du mariage fut différée jusque vers la fin de la première année de l'hégire, à cause de son extrême jeunesse : elle n'avait alors que neuf ans. Aïchah fut tendrement chérie de Mahomet, qui s'en faisait accompagner dans ses expéditions. Au retour de la guerre contre les Moltaséky, elle était restée en arrière de l'armée, pour chercher son collier qu'elle avait perdu; quelques musulmans rencontrèrent son chameau, et le ramenèrent au camp, croyant qu'Aïchah était dans la litière qu'il portait; lorsque l'épouse du prophète vint pour retrouver sa monture, et qu'elle ne la vit plus, elle s'abandonna au désespoir; ses cris attirèrent Sawan, jeune Arabe, qui la fit monter sur son chameau, et la ramena au camp. Une femme jeune et belle, ainsi livrée à un jeune guerrier, au milieu d'un vaste désert, devait exciter les soupçons des Arabes; on accusa donc la fidélité d'Aïchah, et elle fut obligée de se défendre devant Mahomet, Abou-Bekr, et Omm-Rauman, qui reconnurent son innocence. Lorsque Mahomet sentit approcher sa mort, il se retira dans la maison d'Aïchah; et, vers la fin de sa maladie, il ne voulut pas admettre d'autre témoin de ses souffrances. Sûr de l'affection de son épouse, il ne craignait pas de laisser échapper devant elle quelque marque de faiblesse; et, comme c'est d'elle seule que les musulmans tiennent le récit des dernières circonstances de la vie de leur prophète, il paraît qu'elle était initiée dans les mystères de la nouvelle religion. A la mort de son époux, Aïchah ne contribua pas peu à éloigner du califat Ali, à qui elle ne pardonnait pas d'avoir conseillé à Mahomet d'interroger sa suivante, lorsqu'on avait élevé des soupçons sur sa fidélité conjugale. Le rôle que joua Aïchah sous le règne d'Abou-Bekr et d'Omar, est presque nul sous le rapport politique; elle jouit paisiblement à Médine de la vénération que lui donnait le titre sacré d'épouse du prophète; et nous ne voyons pas qu'après la mort d'Abou-Bekr, elle ait fait aucune entreprise contre Omar, dont la fermeté sut contenir l'esprit séditieux qu'elle manifesta sous le règne d'Otsman et sous celui d'Ali. Otsman n'avait ni les grandes qualités d'Abou-Bekr, ni le courage d'Omar, et Aïchah trouva dans sa faiblesse une occasion favorable à des intrigues, dont le but ne fut pas bien démontré. Elle parut d'abord se rapprocher d'Ali, en accusant Otsman d'aimer trop tendrement ses parents; de dépouiller, en leur faveur, les plus braves capitaines de leurs emplois; enfin, de les enrichir aux dépens du trésor public, objet sacré pour les princes musulmans. Cette accusation eut des suites funestes qu'Aïchah n'avait pas été assez habile pour prévoir. Otsman succomba, et Ali parvint au califat. Aïchah se retira à la Mecque, dont elle fit le centre de la faction contre Ali; elle y rassembla tous les ennemis du calife; et ce fut de cette ville sacrée qu'elle partit à la tête d'une armée nombreuse, dont Thalhah et Zobeïr avaient le commandement. Bassorah tomba d'abord en son pouvoir, et ce succès l'enhardit à présenter le combat à Ali. L'issue n'en fut pas heureuse. Thalhah et Zobeïr furent tués, et Aïchah, qui, montée sur un chameau, excitait ses troupes au carnage, tomba au pouvoir du vainqueur. Ali la respecta, lui donna 40 femmes pour la servir, et la fit reconduire à la Mecque, où elle mourut l'an 58 de l'hégire, 677-678 de J. C.

AICHARD, **ÉCHARD** ou **ECCARD**, dominicain saxon à la fin du 13ᵉ siècle et au commencement du 14ᵉ, prit parti pour Boniface VIII dans le différend entre ce pape et Philippe le Bel; fut envoyé en Bohême où il avança des propositions qui furent condamnées par Jean XII, le 27 mars 1329. — Un autre Aichard, également Saxon et dominicain, mourut en 1337.

AICHER (P. Othon), bénédictin, professeur de grammaire, de poésie, de rhétorique et d'histoire à Salzbourg, où il mourut en 1705, a écrit plusieurs *traités* sur la législation, l'histoire et les mœurs des premiers temps de la république romaine; parmi ses ouvrages on cite : *Hortus variarum inscriptionum veterum et novarum,* 1676, in-8°; *De comitiis veterum Romanorum,* 1678, in-8°, etc.

AICHINGER (Grégoire), célèbre organiste allemand à la fin du 16e siècle et au commencement du 17e, a publié un grand nombre d'ouvrages sur la musique sacrée.

AIDAN, évêque de Lindisfarne, en Northumberland, mort en 651, prêcha l'Évangile dans le nord de l'Angleterre. Bède nous a laissé le portrait de ce prélat, qu'il représente comme un modèle de toutes les vertus morales et chrétiennes.

AIDAN, fils et successeur de Gontran ou Goranc, roi d'Écosse, vainquit les Saxons et les Pictes, eut pour conseiller saint Colomban; mort en 604 ou 606, Chennet lui succéda.

AIDEM BENALI, philosophe arabe, commentateur des livres de Belinas et de Glaber, mort à Damas en 1559.

AIDOUN-ABOUL-HASSAN-AL-MOKTHAR-BEN-AIDOUIN, médecin de Bagdad, auteur du premier dictionnaire de médecine; il le composa en arabe; on ignore à quelle époque il vivait.

AIGENLER (Adam), jésuite tyrolien, mort en 1613, professa les mathématiques et l'hébreu à l'université d'Ingolstadt. Il est auteur du livre intitulé : *Fundamenta linguæ sanctæ*, Dillingen, 1670, in-4°, et de quelques autres ouvrages peu remarquables.

AIGLIER (Benoit), cardinal, né à Lyon, dans le 13e siècle, chapelain du pape Innocent IV pendant son séjour à Lyon, accompagna Charles d'Anjou à Naples; abbé du Mont-Cassin sous Urbain IV; assembla un synode à Saint-Germain en 1270; légat en France contre les Albigeois en 1271; puis à Constantinople pour conclure une alliance contre les Sarrasins en 1275; mort au Mont-Cassin, le 5 avril 1282. Il a laissé des écrits purement monastiques, tels que : Le *Miroir des moines*; une *Exposition de la règle de St.-Benoît*, etc.

AIGNAN (Étienne), né à Beaugency-sur-Loire en 1773, fit au collége d'Orléans d'assez brillantes études, et montra un goût décidé pour la poésie. Entré dans le monde au moment où des idées de liberté échauffaient toutes les têtes, il embrassa la cause de la révolution; à 19 ans procureur syndic du district d'Orléans, il fut en 1800 secrétaire général de la préfecture du Loiret et ensuite du Cher; obtint en 1808 la place d'aide des cérémonies et de secrétaire à l'introduction des ambassadeurs; successeur en 1814, à l'Académie française, de Bernardin de St.-Pierre, il mourut à Paris en 1824. On a de lui : *la Mort de Louis XVI*, tragédie, 1793, in-8°. *Chant funèbre aux mânes de neuf victimes d'Orléans*, 1795. *Essai sur la critique*, traduction en vers du poëme de Pope, 1801. *L'Amitié mystérieuse*, 3 vol., traduit de l'anglais, 1802. *La Famille de Mourtrai*, 1802, 4 vol. Traduction du *Ministre de Wakefield* de Goldsmith, 1803. *L'Iliade*, traduction en vers, 3 vol., 1809, dont le peu de beautés sont empruntées presque littéralement à Rochefort, le plus supportable des traducteurs en vers d'Homère; un abrégé du voyage de *Mungo-Park*, 1798, 1 vol. in-12; diverses brochures sur le procès de *l'épingle noire*, les *Protestants français*, les *Coups d'État*, etc.; *Polyxène*, tragédie en 3 actes, 1804; *Brunehaut*, tragédie en 5 actes, 1811, qui disparut de la scène après quelques représentations; *Arthur de Bretagne*, tragédie en 5 actes; les opéras du *Connétable de Clisson* et de *Nephtali*, joués en 1816.

AIGNAUX (Robert et Antoine LECHEVALIER, sieurs des), deux frères, nés à Vire, en Normandie, dans le 16e siècle, sont auteurs, en commun, d'une traduction en vers de Virgile, 1582, in-4°, 1583, in-8°, avec le texte; d'une autre d'Horace, 1588, in-8°, et de quelques poésies diverses recueillies et publiées par Sallières. Robert mourut à 49 ans et son frère trois ans après lui.

AIGREFEUILLE (Guillaume), cardinal français et parent du pape Clément VI, né dans le Limousin; reçut la pourpre en 1350; légat à Naples sous Urbain V, mort à Viterbe le 4 octobre 1369.

AIGREFEUILLE (Guillaume), dit *le Jeune*, neveu du précédent, et cardinal comme lui, né en 1339; reçut la pourpre en 1367; suivit le parti du pape Clément VI; légat en Allemagne; mort à Avignon, le 13 janvier 1401.

AIGREFEUILLE (Charles d'), docteur en théologie et chanoine de Montpellier, vivait au milieu du 18e siècle; a publié l'*Histoire* de la ville de Montpellier depuis son origine, et l'*Histoire ecclésiastique* de la même ville, 1737-39, 2 vol. in-fol. Cet ouvrage est estimé.

AIGREMONT (le général baron d'), colonel du 13e de cuirassiers, obtint en 1809, à Wagram, le titre d'officier de la Légion d'honneur, puis en Espagne, à Lérida, 23 avril 1810, le grade de général de brigade. Le 23 avril 1814, il se rendit au-devant du duc de Berri, sur la route d'Abbeville, fut nommé le lendemain chevalier de St.-Louis et maréchal de camp, et mourut en janvier 1827, avec la réputation d'un des meilleurs officiers de cavalerie.

AIGUEBERRE ou **AIQUEBERT** (Jean DUMAS d'), conseiller au parlement de Toulouse, mort le 31 juillet 1755, est auteur de quelques pièces de théâtre tombées dans l'oubli.

AIGUILLON (François), jésuite et mathématicien, né à Bruxelles, en 1566, fut le premier de sa compagnie qui ait professé les mathématiques dans les Pays-Bas; mort en 1617.

AIGUILLON. *Voyez* **WIGNEROD**.

AIGULFE ou **SAINT AOUST**, vulgairement saint Au, saint Hou, saint Aioul, saint Aieul (*Aguilfus*), archevêque de Bourges, élu après Ébroin ou Elboin, vers l'an 811; assiste au concile de Toulouse en 829, fut dans le concile de Thionville, en 835, un des juges choisis par Ebbon, archevêque de Reims, et qui le déposèrent pour avoir dégradé Louis le Débonnaire; mort le 22 mai 835, jour où l'on célèbre sa fête.

AIKIN (John), médecin et littérateur anglais, né à Kilworth, comté de Leicester en 1747; exerça la médecine à Chester, puis à Warrington, où il professa la physique et la chimie, tout en cultivant les lettres et l'histoire naturelle. L'Académie de Warrington s'étant dissoute en 1780, il alla prendre à Leyde le doctorat en médecine, et vint exercer sa profession à Yarmouth, d'où il alla s'établir à Londres en 1792. Il s'adonna dès lors presque exclusivement à la littérature jusqu'à sa mort, arrivée en 1822. Il a coopéré puissamment à la rédaction de plusieurs journaux, tels que le *Monthly Magazine*, l'*Atheneum*, le *Classical Journal* de Valpy, et laissé un grand nombre d'ouvrages écrits avec élégance, et qui, s'ils n'indiquent point un esprit supérieur, attestent du moins des connaissances variées, de la critique et une

rare facilité de rédaction. On estime surtout parmi ses ouvrages : *General Biography, or Lives of the eminent persons of alliages, countries*, etc., Londres, 1799-1815, 10 vol. in-4° ; il y eut pour collaborateurs le D. Enthfield, Th. Morgan, Nicholson et W. Johnston. *Annals of the reign of Georges III*, 1815, 2 vol. in-8° ; 2e édition, plus complète, 1820, 3 vol. in-8° ; traduit en français par J. B. B. Eyries, Paris, 1817 et 1820, 3 vol. in-8°.

AIKIN (Arthur), fils de Jean, s'était fait un nom dans les sciences naturelles ; l'un des principaux auteurs de la nouvelle Encyclopédie britannique, publiée par Rees de 1797 à ce jour.

AIKMAN (Guillaume), peintre écossais, né en 1682, mort en 1731, excellait dans le portrait. Thompson a composé une élégie sur sa mort.

AILERAN ou **ERERAN**, dit le Sage, Écossais, hagiographe et l'un des généalogistes de J. C., fut recteur de la fameuse école de Clonard, en Irlande ; mort en 665.

AILHAUD (Jean), chirurgien, né à Lourmian en Provence, ne doit sa célébrité qu'à la poudre purgative qui porte son nom, et dont il se disait l'inventeur. On prétend qu'il en avait obtenu le secret de la fille d'un chirurgien-major. Le succès de cette poudre fut tel, qu'elle lui valut des sommes immenses, avec lesquelles il acheta des terres considérables, et devint un des plus grands propriétaires de Provence. On n'en sera pas surpris, quand on saura qu'un paquet de poudre qu'il vendait un louis lui coûtait deux liards. Il mourut à Aix, en 1756, à 82 ans.

AILHAUD (J. Gaspard, baron **DE CASTELLET**), fils du précédent, acheta une charge de secrétaire du roi, et mourut le 22 septembre 1800. Il avait publié : *Médecine universelle, prouvée par le raisonnement*, ou *Précis du Traité de J. Ailhaud*, 1760, in-12 ; 1764, 3 vol. in-12 ; *Lettres à M. Barbeu-Dubourg, au sujet de la poudre purgative*, 1762, in-12 ; *l'Ami des malades*, ou *Discours historiques et apologétiques de la poudre purgative*, 1765, in-12 ; *Traité de la vraie cause des maladies, et Manière la plus sûre de les guérir, par le moyen d'un seul remède*, 1776, in-12.

AILLAUD (l'abbé Pierre-Touss.), né à Montpellier, en 1759, fut professeur de rhétorique, ensuite bibliothécaire à Montauban, où il mourut en 1826. Ses principaux ouvrages sont l'*Égyptiade*, poëme sur la campagne de Bonaparte en Égypte, calqué sur le plan de la *Jérusalem délivrée* du Tasse, mais où l'auteur a plus consulté son admiration pour son héros, que la force de son talent poétique ; 2e édition, Paris, 1813, in-8°. *Les Argonautes de l'humanité*, en 11 chants, Montauban, 1817, in-8°. *Le Triomphe de la révélation*, poëme en quatre chants. *Le nouveau Lutrin* ou *les Banquettes*, poëme héroï-comique en huit chants, ibid., 1803, in-8°. *Tableau politique, moral, et littéraire de la France, depuis le règne de Louis le Grand jusqu'en* 1815, 1823, in-8°. Il avait entrepris une *nouvelle Henriade*, poëme héroïque qui devait avoir douze chants ; le premier seul a été publié.

AILLY (Pierre d'), cardinal, surnommé *l'Aigle des docteurs de la France et le Marteau des hérétiques* ; né à Compiègne en 1350 ; poursuit en 1387 devant le pape Clément VII quelques propositions avancées par le dominicain Jean Monteson ; est élu chancelier de l'université en 1389 ; aumônier et confesseur de Charles VI ; évêque du Puy en 1395 ; de Cambrai en 1396, se démet alors de sa chancellerie en faveur du célèbre Gerson envoyé à Rome par le roi de France au sujet du schisme qui divisait l'Église ; en 1405 fait à Gênes un sermon où Pierre de Lune (Benoît XIII, déposé au concile de Constance) puisa ses motifs d'établir la fête de la Trinité ; assiste au concile de Pise en 1409 ; fait cardinal en 1411 ; eut une grande part à tout ce qui se fit au concile de Constance ; fut délégué avec les cardinaux des Ursins, d'Aquilée et de Florence, pour rechercher la cause des hérésies de son temps. Martin V le fit légat d'Avignon où il mourut en 1420. Le collége de Navarre hérita de ses livres et manuscrits. On distingue parmi ses ouvrages le *Traité de la réforme de l'Église*.

AILLY (Pierre d'), chirurgien, mort à Paris en 1684, est regardé comme l'auteur d'un ouvrage estimé, intitulé : *Traitement des plaies d'armes à feu*, Paris, 1668, in-12 ; mais c'est la traduction d'un traité *latin* de Plazzoni, professeur d'anatomie à Padoue, auquel d'Ailly n'a fait que quelques additions.

AILRED ou **EALRED**. *Voyez* **ÆELREDE**.

AIMAR (Rivald), jurisconsulte dauphinois, sous Louis XI et Charles VIII, est le premier Français qui ait donné l'histoire du droit romain : *Historia juris utriusque*, Mayence, 1533 et 1539, in-8°.

AIMAR-VERNAI (Jacques), paysan dauphinois, prétendait, dans le 17e siècle, découvrir, à l'aide d'une baguette de coudrier, les eaux souterraines, les métaux enfouis, les maléfices et les assassins. Le fils du grand Condé, Henri Jules de Bourbon, fit faire plusieurs épreuves de la merveilleuse baguette, elles ne réussirent point : l'imposteur fut chassé, et on n'entendit plus parler de lui.

AIME ou **AIMON**, de Varennes, écrivain français du 13e siècle, auteur du roman de *Florymont* et de *Philippe de Macédoine*, manuscrits in-fol. de la bibliothèque royale à Paris, n° 5973 et 7498.

AIMERI de Pavie, capitaine lombard, gouverneur de Calais pour le roi d'Angleterre en 1548, feignit de se laisser gagner par quelques seigneurs français qui commandaient en Picardie, et promit de leur livrer la ville moyennant vingt mille écus ; mais au jour convenu pour s'introduire dans la place, cent Français, qui s'étaient engagés d'eux-mêmes dans une tour du château, se trouvèrent pris au piége, tandis que les autres, au nombre de 900, furent taillés en pièces, malgré la plus vigoureuse défense, par Édouard, qu'il avait averti, et qui avait passé la mer avec 800 hommes d'armes. Trois ans après, les prisonniers de la tour ayant été délivrés surprirent, près de St.-Omer, le capitaine Aimeri, et le firent écarteler tout vif.

AIMERI DE BELENVEI. *Voyez* **BELENVEI**.

AIMERI DE BELMONT. *Voyez* **BELMONT**.

AIMERI DE PÉGUILAIN, troubadour du 13e siècle, était fils d'un marchand de Toulouse. L'amour, en lui inspirant des vers pour une belle Toulousaine, lui révéla son talent pour la poésie ; malheureusement, la dame de ses pensées avait un mari très-violent ; Aimeri, insulté, blessa le jaloux d'un coup d'épée ; forcé de fuir, il chercha un asile auprès de Guillaume de Bergedan, qui l'accueillit d'autant mieux que ce seigneur faisait

aussi des vers. Bergedan fit plus, il revêtit Péguilain de ses propres habits, lui donna un palefroi, et le présenta à Alphonse, roi de Castille, qui lui fit des présents et l'anoblit. Tant d'honneurs n'effacèrent point l'aimable Toulousaine du cœur de Péguilain, et il saisit une occasion qui s'offrait de voir sa dame pendant un pèlerinage que le mari faisait à St. Jacques de Compostelle. Non-seulement Alphonse accorda un congé au noble troubadour, mais encore il le combla de présents et lui donna une escorte. Aimeri voyagea incognito : arrivé à Toulouse, il fit annoncer à sa belle maîtresse qu'un parent du roi d'Aragon, faisant un pèlerinage, était tombé malade en route et lui demandait un asile. La réponse de la bonne dame ne pouvait être douteuse, et l'on juge de sa joie en retrouvant son amant. Ce troubadour mourut en Lombardie, vers l'an 1263, dans un âge avancé.

AIMERIC MALEFAYDA, ou **DE MALEFAYE**, patriarche de l'église d'Antioche, naquit au commencement du 12e siècle, dans le bourg de St.-Viance, en bas Limousin, et se voua de bonne heure à l'état ecclésiastique. Son zèle et ses vertus l'ayant fait remarquer, en Orient, dans la croisade qu'avait publiée Urbain II, il fut élu doyen, puis patriarche d'Antioche en 1142. Il travailla à la réformation des ermites du Mont-Carmel, les rassembla en une congrégation, et leur donna une règle. Sa réforme fut confirmée, en 1180, par le pape Alexandre III. C'est de là que sont venus les carmes, dont St. Berthold, frère d'Aimeric, fut le premier général. Ce patriarche, qu'Alexandre III avait nommé légat du saint-siége en Orient, mourut en 1187. Nous avons de lui : *De Institutione primor. Monachor. in lege veteri exortorum, et in nova perseverantium*, au 5e vol. de la *Bibliothèque des PP.*; *la Prise de Jérusalem par Saladin*; *Epistola ad Hugonem eterianum*, dans le tome Ier du *Trésor* de dom Martenne.

AIMERICH (Mathieu), jésuite espagnol, né à Bordil, en 1715, diocèse de Girone, mort à Ferrare en 1799, âgé de 84 ans. On a de lui plusieurs ouvrages philologiques, dont les principaux sont : *Specimen veteris romanæ litteraturæ deperditæ*, etc., Ferrare, 1784, in-4°. *Novum lexicon historicum et criticum antiq. roman. litteratur. deperditæ vel latentis*, etc., Bassano, 1787, in-8°. On lui attribue : *De vitâ et morte ling. latin. paradoxa philologica*, Ferrare, 1784, in-8°. Cet ouvrage, publié sous le nom de *Q. Moderat. Censorinus*, n'a été tiré qu'à un très-petit nombre d'exemplaires.

AIMOIN, né à Villefranche en Périgord, bénédictin de Fleury-sur-Loire, fut l'un des plus illustres disciples du célèbre Abbon, abbé de ce monastère. Son meilleur ouvrage est l'*Histoire des Français*, dédiée à son maître. Elle est divisée en 5 livres. Les trois premiers vont jusqu'à la 16e année de Clovis II; les deux derniers sont d'une main étrangère. Aimoin mourut en 1008.

AIMON, prince des Ardennes, fut le père de ces quatre preux qu'on appelle les *quatre fils Aimon*, et dont Renaud, l'aîné, après avoir été un grand guerrier sous Charlemagne, se fit moine à Cologne, où il mourut martyr.

AIMON ou **HAYMOND**, historien et disciple d'Alcuin, fut évêque d'Halberstadt, en 841, assista en 848 au concile de Mayence contre Gotescalc; mort le 26 mars 853.

AIMON, évêque de Valence en Dauphiné, de 943 à 977; fut chancelier de Conrad, roi de la Bourgogne transjurane.

AIMON, moine de Cîteaux dans l'abbaye de Savigni, écrivain ascétique; mort en 1174.

AIMON. *Voyez* **AYMON**.

AINARD ou **EINARD**, né en Allemagne, fut l'un des hommes les plus pieux et les plus savants du onzième siècle; premier abbé pendant 50 ans du monastère de Saint-Pierre-sur-Dive, en Normandie; il composa de la musique et des poésies sacrées. Mort le 14 janvier 1077.

AINDJY-SOLIMAN, grand vizir, était de la Bosnie, et naquit chrétien. Il fut élevé dans la religion mahométane, et dans le palais des Kiuperlis, dont il était la créature. Son surnom d'*Aindjy*, qui veut dire *rusé*, lui fut donné à cause de son adresse à tromper ses amis et ses ennemis, en paix comme en guerre. De grade en grade, il devint séraskier en 1685, et battit Jablonowski, grand général de la Pologne. Le grand vizir Cara-Ibrahim, dans l'intention de le perdre, l'opposa aux Impériaux, en Hongrie. Aindjy-Soliman, averti que sa nouvelle dignité n'était qu'un piége dressé par son ennemi, se rendit à Constantinople, sous prétexte de remercier Cara-Ibrahim : il parvint à le supplanter, et partit pour l'armée, revêtu du titre de grand vizir. Il ne put empêcher les Impériaux d'assiéger Bude, en 1686. En vain essaya-t-il de secourir cette place; le duc de Lorraine l'emporta sous ses yeux : Aindjy-Soliman fut forcé de se retirer. Le général Vétérani le battit, et lui enleva Szegedin, à la suite de la victoire. L'année 1687 fut encore plus malheureuse pour ce grand vizir : les ducs de Lorraine et de Bavière le mirent en déroute à Mohacz, champ de bataille fameux qui rappelait des souvenirs de gloire aux Ottomans : il se borna à jeter des secours dans Essek et dans Péterwaradin, et se retira sous Belgrade. Ne pensant plus à attaquer, mais à se défendre, il voulut envoyer à Agria un renfort de janissaires et de spahis, qui refusèrent de marcher, s'il ne se mettait lui-même à leur tête. Le grand vizir Soliman voulut en vain les y contraindre, et la révolte de 1688 commença. Aindjy-Soliman fut obligé de fuir, et d'aller se réfugier aux pieds de Mahomet IV, qui reçut de lui les premières nouvelles de la sédition. Le sultan lui promit de le protéger, et il se perdit lui-même sans sauver son malheureux grand vizir. Caché chez un Grec qui demeurait près du sérail, son asile n'était connu que de son maître et du kislar-aga. Mahomet IV refusa constamment de le livrer à l'armée, qui demandait sa tête. Les rebelles avançaient sur Constantinople; il fut forcé alors de céder à la nécessité, et, pour les calmer, leur envoya par un chiaoux la tête d'Aindjy-Soliman.

AINE (M. J. Baptiste Nicolas d'), maître des requêtes et intendant, né à Paris en 1733, mort le 25 septembre 1804, a traduit de l'anglais les *églogues* de Pope, et l'*Économie de la vie humaine* de Rob. Dodsley.

AINSWORTH (Henri), savant théologien non conformiste, fut obligé, sous le règne d'Élisabeth, comme tant d'autres, de quitter l'Angleterre. Il alla chercher un asile en Hollande, où il fut choisi pour ministre d'une congrégation indépendante; mais des querelles violentes amenèrent bientôt la dissolution de la société. Il quitta la

ville d'Amsterdam pour se retirer en Irlande, où il espérait trouver enfin le repos. Trompé dans son attente, il revint en Hollande, où il resta jusqu'à sa mort, que l'on fixe à 1629. Un juif l'empoisonna, dit-on, pour se dispenser de lui procurer une conférence avec les rabbins sur les prophéties relatives au Messie. Il possédait à fond la langue hébraïque, et sa traduction littérale du Pentateuque en est une bonne preuve. Le plus estimé de ses ouvrages est une suite d'*annotations* sur l'Ancien Testament, dont la meilleure édition est celle de 1639, in-fol., très-rare.

AINSWORTH (Robert), grammairien, né à Woodyale dans le Lancashire en 1660, se fit une réputation comme instituteur, abandonna l'enseignement pour cultiver l'archéologie, et mourut en 1743. Membre de la société des antiquaires, il a publié : *Monumenta vetustatis;* une *description* du monument d'Isis; *de clypeo Camilli antiquo,* 1734, in-8°. Mais son principal ouvrage est un *Dictionnaire latin-anglais,* 1736, in-4°, première édition, réimprimé depuis 1773 et 1796, in-4°, avec des additions considérables de Th. Morell; il en existe un bon abrégé in-8°.

AINULPHE, ermite de la famille royale d'Angleterre; la ville d'Anulphs-Bury, par corruption Daimsbury, fut bâtie en son honneur. On ignore en quel temps il vécut.

AION, duc de Brescia, et père de Rotharis, qui fut roi des Lombards après Ariovalde.

AION, fils d'Arichia, duc de Bénévent, reçut de Rotharis fils du précédent, un poison lent qui le rendit insensé.

AION, moine et chroniqueur anglais de la fin du 10e siècle, du temps du roi Edgard.

AIORA (Gonzalve), né à Cordoue. Après avoir porté les armes en France, en Italie et en Afrique, aux siéges de Mazalquivir et d'Oran, il écrivit plusieurs ouvrages importants, et fut historiographe d'Espagne; vivait en 1620.

AIOUB. *Voyez* **AIUB**.

AIRAULT. *Voyez* **AYRAULT**.

AIRENTI (Joseph-Vincent), archevêque de Gênes, né le 20 juin 1767, à Dulcédo, diocèse d'Albenga, prit jeune l'habit de St.-Dominique, et ne tarda pas à se distinguer par son goût pour l'étude. Nommé conservateur de la bibliothèque Calamata, cet emploi lui procura les ressources nécessaires pour étendre ses connaissances. Il fut fait évêque de Savone, puis de Noli, et transféré sur le siége de Gênes, où il mourut en 1831. On cite de lui : *Recherches historico-critiques sur la tolérance religieuse des anciens Romains,* Gênes, 1814, in-8° de 316 pages. Son *Explication de la table de Peutinger* a mérité les éloges de Zach, dans sa *Correspondance astronomique*.

AIRI (Saint) ou **AGRI** (Agerius), né près de Verdun, en 517; élu, en 550, successeur de Didier, évêque de Verdun; fut aimé du roi Childebert, obtient de lui la grâce de Gontran-Bozon; refuse de lui rendre Berthefroi, réfugié dans son église, où il fut tué; meurt le 1er décembre 588, jour où l'on célèbre sa fête.

AIROLA (D. Angiola), chanoinesse de Gênes au 17e siècle, prit du goût pour la peinture, et fit de grands progrès dans le dessin et le coloris. On voit plusieurs de ses tableaux dans différents couvents de sa patrie.

AIROLI (Jacq.-Mar.), jésuite, professeur d'hébreu à Rome, a publié au commencement du 18e siècle : *Dissertatio biblica; de Anno, mense et die mortis Christi; Theses contra Judæos; de Annis ab exitu Israël de Ægypto ad quartum Salomonis*, etc., Rome, 1704, 1718, 1720.

AISSÉ (Mlle), né en Circassie, en 1693 ou 1694, fut achetée à l'âge de quatre ans et demi d'un marchand d'esclaves par le comte de Ferriol, ambassadeur de France à Constantinople. Sa position dans la société et une réunion de circonstances bizarres lui ont donné de la célébrité. Elle mourut en 1733, laissant des *Lettres* qui ont été recueillies et imprimées pour la première fois en 1787, 1 vol. in-18.

AISTULFE. *Voyez* **ASTOLFE**.

AISY (le sieur d'), grammairien dont on a : *Nouvelle méthode de la langue française,* Paris, 1674, in-12; Bayle, dans sa correspondance, dit que cet ouvrage était estimé. *Le génie de la langue française,* Paris, 1685, 2e partie, 1687, in-12. L'auteur ne rapporte guère que les décisions de Vaugelas, du P. Bouhours et de Ménage; mais il renferme sous un même article les remarques et observations dispersées dans ces trois auteurs.

AITON (Guillaume), botaniste anglais, né en 1731, dans le comté de Lanark, en Écosse, mort en 1793. D'abord simple jardinier, il fut nommé, en 1759, à la recommandation du célèbre Miller, directeur du jardin du roi d'Angleterre à Kew. C'était un immense dépôt, où dès lors, des végétaux de toutes les parties du globe étaient apportés et se répandaient ensuite dans toute l'Europe : Aiton contribua à l'enrichir encore, et il parvint à y faire vivre et prospérer des plantes dont la culture était regardée jusqu'alors comme impossible. Il a publié en 1789 : *Hortus Kewensis, or a Catalogue of the Plants cultivated in the royal botanic garden at Kew,* 3 vol. in-8°.

AITZEMA (Foppe van), gentilhomme frison, résident des États-Généraux à Hambourg, remplit successivement plusieurs missions politiques en Allemagne, et fut chargé, en 1656, d'engager l'empereur à garder la neutralité; il était chargé en outre, par le prince d'Orange, d'obtenir pour lui, comme fief, le comté de Meurs, et, par la reine de Bohême, de travailler pour les intérêts de l'Empire. La cour de Vienne parut d'abord se prêter à toutes ces propositions; mais la France et l'Espagne ayant trouvé moyen de la faire changer de résolution, Aitzema fut obligé de retourner en Hollande, sans espoir de réussir. Le titre de baron de l'Empire, et un fief dans l'île d'Ameland furent les seules faveurs que l'empereur lui accorda publiquement. On répandit que, dans ce voyage, il s'était plus occupé des intérêts de la cour de Vienne que de ceux de sa patrie; les États le traduisirent devant une commission; mais le résultat de cette enquête fut tout entier en sa faveur, et ne fit qu'augmenter son crédit. Pour tirer parti de ses liaisons avec le chef de l'Empire, les États l'envoyèrent ensuite à la diète de basse Saxe. On le chargea aussi d'une mission secrète auprès du chancelier de Suède, qui se trouvait alors à Magdebourg; mais le prince d'Orange, qui ne lui pardonnait pas d'avoir donné de la publicité à ses prétentions, se réunit à la France, à l'Angleterre et à la Suède, pour l'accuser de s'être montré, dans ses négociations, partisan outré de l'Espagne et de l'Autriche; on prétendit même que le don de l'île d'Ameland n'était que le prix de ses complaisances.

et les États instruisirent de nouveau son procès. Cette fois, Aitzema n'attendit pas la décision des juges, et il s'enfuit à Prague; mais il fut poursuivi par la haine de plusieurs souverains et de ses compatriotes; il se vit obligé d'aller chercher un dernier asile à Vienne, où il mourut peu de temps après son arrivée. Aitzema avait publié, en 1607, à Helmstædt, des poëmes latins, plus curieux que réguliers, et des *Dissertations sur le Droit civil,* que Meerman a fait réimprimer dans le 6e vol. de son *Thesaurus novus Juris civ. et eccles.*

AITZEMA (Léon van), neveu du précédent, fils de Menard Aitzema, bourgmestre et secrétaire de l'amirauté, naquit à Dockum en 1600. Il avait à peine 16 ans, lorsqu'il publia ses *poemata juvenilia*. Nommé, par la protection de son oncle, conseiller et résident des villes hanséatiques à la Haye, il fit deux fois le voyage d'Angleterre, et acquit bientôt une grande célébrité par son *Histoire des Affaires d'État et de Guerre,* depuis 1621, jusqu'en 1668. La première édition de cet ouvrage important, dont le titre hollandais est *Zaken van Staat en Oorlog,* forme 14 vol., et 16 vol. in-4°, avec le Traité de paix de Munster. Pars, dans son *Catalogue des Écrivains bataves,* assure que cette édition, imprimée en 1657-1671, est plus recherchée des connaisseurs que l'édition in-fol. publiée en 1669-1671, parce que l'auteur, pour se conformer aux circonstances, a supprimé dans cette seconde édition beaucoup de remarques essentielles. Cependant, un examen sévère a prouvé que ces altérations ne sont pas importantes : on préfère même l'édition en 7 vol. in-fol., parce qu'elle est plus correcte et plus méthodique. Ce qui donne une si haute importance à l'ouvrage d'Aitzema, c'est cette foule d'actes originaux, tels qu'instructions, mémoires des ambassadeurs, lettres, réponses des souverains, etc., dont il a fait usage, et qu'il a su tirer des archives et des dépôts les plus secrets. Les Hollandais lui reprochent aussi d'avoir entretenu des correspondances secrètes avec les cours étrangères, et particulièrement avec l'Angleterre. Les papiers de Thurloe, rapportés par Wagenaar, ne laissent plus de doute à cet égard. Ses compatriotes l'accusent en outre de montrer dans ses ouvrages du mépris pour la religion. Quels que soient au reste les défauts de l'ouvrage d'Aitzema, on ne peut lui contester un mérite réel, c'est de jeter beaucoup de jour sur les affaires de son temps, et d'offrir une source sûre et abondante pour les diplomates et les historiens. Il a été continué, jusqu'à l'an 1697, par Lambert Sylvius, ou van den Bosch, 4 vol. in-fol. Aitzema est mort en 1669, âgé de 69 ans, à la Haye, son séjour ordinaire.

AIUB-BEN-SCHADY, père de Salaheddin et chef de la dynastie des Aiubites ou Jobites d'Égypte, appartenait à une tribu de Curdes; fut gouverneur de Balbek, dans le royaume de Mosul, qu'il dut abandonner à la mort du sultan Oimnadedin; se retira à Damas; fut appelé, en 1169, par son fils Salaheddin ou Saladin, au Caire, où il mourut en 1173.

AIZAR, roi d'Éthiopie, que Sabata, femme intrigante, parvint à séduire et supplanter sur le trône.

AIZO, chef goth, vint, en 826, à la cour de l'empereur Lothaire, s'en retira mécontent, se ligua avec les Sarrasins, ravagea la Catalogne, chassa des places de cette province tous les gouverneurs français, occupa les comtés de Barcelone et de Girone, et battit en plusieurs rencontres l'armée envoyée au secours de Pepin par Louis le Débonnaire.

AJA, père de Respha, femme de Saül, dont les enfants furent livrés par David aux Gabaonites qui les pendirent.

AJAX, fils d'Oïlée, roi des Locriens, fut l'un des princes grecs qui assiégèrent Troie; après la prise de cette ville, il enleva Cassandre, prêtresse du temple de Minerve, et la conduisit dans sa tente, où Agamemnon l'ayant aperçue, la lui demanda pour lui impérieusement et ne put l'obtenir, ce qui l'irrita au point qu'il accusa Ajax d'avoir violé Cassandre dans le temple de Minerve, et commis ainsi un sacrilége horrible capable d'attirer la colère des dieux sur tous les Grecs, s'il n'était expié par la mort du coupable. Ajax, effrayé par cette calomnie, s'enfuit dans une barque qui, dans le passage des îles d'Androsic et de Ténédos, fut jetée par la tempête contre des rochers appelés Gyres, où il se tint longtemps à un des rochers, mais fut enfin précipité par un coup de vent. Les Locriens portèrent son deuil, et chaque année ils envoyèrent faire un sacrifice en mer.

AJAX, fils de Télamon et roi de Salamine en Grèce, fut, après Achille, le plus vaillant des guerriers qui se trouvèrent au siége de Troie, il soutint contre Hector un combat d'un jour entier, après lequel ils se firent mutuellement des présents : Ajax reçut une épée, et Hector le baudrier auquel il fut attaché, lorsque Achille traîna son cadavre au tombeau de Patrocle; après la mort d'Achille, Ajax, transporté de rage de ce que les Grecs lui avaient préféré Ulysse en lui donnant les armes de ce héros, fit, une nuit, un effroyable carnage de tous les troupeaux du camp, croyant immoler Ulysse et les Atrides; rendu à son bon sens et ayant reconnu son erreur, il se plongea dans le sein l'épée qu'il avait reçue d'Hector; on lui érigea, sur le promontoire de Réthée, un tombeau qui fut visité par Alexandre le Grand.

AJAX, fils de Teucer, éleva un temple à Jupiter dans Olbe, ville de la Cilicie, et confia au prêtre qui le desservait le gouvernement du pays appelé Trachiotide, puis pays de Teucer, et la Prêtrise parce qu'il était sous l'autorité absolue de ses pontifes; Aba, fille de Xénophane, s'empara de ce pays.

AJAX, moine et évêque de Botohiom, sous l'empire de Théodose, vers l'an 394 de J. C.; son frère Zénon, moine et évêque de Maiuma, travaillait du métier de tisserand pour gagner sa vie et assister les pauvres; il vécut cent ans.

AJELLO (Sébast.), médecin napolitain, a publié, en 1577, une *Relation* de la peste qui venait de ravager le royaume de Naples; on a encore de lui un *Traité* sur le *catarrhe,* et des vers en l'honneur d'Albert d'Aragon.

AJELLO (N.), chef de l'école militaire de Palerme, a publié, en 1610, des *Instructions pour les artilleurs,* réimprimées plusieurs fois.

AJELLO (Corneille), né en Calabre, est auteur d'une *paraphrase italienne* du symbole de St. Athanase, Naples, 1629.

AKAKIA (Martin), professeur de médecine à l'université de Paris, reçu docteur en 1526, était de Châlons en Champagne, et, selon l'usage de son temps, changea

son nom de *Sans-Malice* en celui d'Akakia, qui veut dire la même chose en grec. Commentateur de Galien, il a traduit le *De Ratione curandi*, et l'*Ars medica quæ est Ars parva*; il a réuni ce que ce prince de la médecine avait dit dans ses cinq premiers livres, sur les propriétés des plantes médicinales. On a aussi d'Akakia des *Consilia medica*, et deux livres sur les Maladies des femmes. Akakia a joui d'une grande considération; il fut médecin de François Ier, et un des principaux députés de l'université au concile de Trente, en 1545; il mourut en 1551.

AKAKIA (Martin), né à Châlons-sur-Marne, en 1538, reçut en 1574, de Charles IX, la charge de premier lecteur, et professeur royal en chirurgie; mort en 1588; a écrit sur les maladies des femmes.

AKAKIA (Jean), fils du précédent; docteur de la Faculté de Paris en 1612; fut médecin de Louis XIII, et mourut en Savoie en 1630.

AKAKIA (Martin), fils du précédent, docteur de la Faculté de Paris en 1638; professeur royal en chirurgie en 1644; rayé, le 23 octobre 1677, du catalogue des docteurs; privé pendant 6 mois des honneurs et émoluments de la Faculté, pour avoir consulté avec des médecins qui n'étaient pas reçus; mort de chagrin, le 21 novembre même année.

AKAKIA (Roger), second fils de Jean, diplomate employé à plusieurs négociations importantes; secrétaire de l'ambassade de Pologne. Lorsque les Polonais voulurent déposer le roi Michel, il intrigua pour faire élire à sa place le duc de Longueville, contribua à la conclusion de la paix d'Oliva; mort en Pologne.

AKBAR (Mohammed), empereur du Mogol dans le 16e siècle, né à Amerket le 15 octobre 1542, eut à combattre, dans le cours d'un règne de près de 50 ans, les insurrections continuelles des provinces de son empire, où des gouverneurs et des seigneurs voulaient se rendre indépendants. Ces soins guerriers ne lui firent point perdre de vue les sciences et les arts, dont il fut le protecteur; il ordonna des recherches sur la population, sur les productions naturelles et industrielles de chaque province, et fit rédiger sous ses yeux, par son grand-vizir Aboul-Fazel, un ouvrage qui renferme une description exacte et détaillée de l'Indoustan. Akbar mourut en 1605, âgé de 63 ans. Langlès a donné des détails fort intéressants sur la vie de cet illustre monarque.

AKBAR, fils d'Aureng-Zeb. *Voyez* Aureng-Zeb.

AKBEH-BEN-HEDJADJ, gouverneur arabe de l'Espagne sous le calife Hachem; fit mettre aux fers, en 735 de J. C., son prédécesseur, Abdoul-Melik; franchit les Pyrénées avec une armée nombreuse, s'empare d'Avignon, menace le Languedoc, est expulsé par Charles Martel, et périt, en 740, dans une révolte des Maures.

AKBEH-BEN-NAFY, gouverneur arabe d'Afrique, au 7e siècle; persécuteur des chrétiens; étend la domination des Arabes; enlève Bougie aux Grecs, les bat ainsi que les Berbères; éprouve à son tour des revers, et se réfugie dans les montagnes de l'Ouraz, où il est assassiné, en 682 de J. C.

A'KEMPIS (Florent), organiste de Sainte-Gudule à Bruxelles, vers le milieu du 17e siècle, a publié diverses *symphonies, messes, motets*; Anvers, 1644 à 1650.

AKENSIDE (Marc), né à Newcastle sur-la-Tyne, en 1721, fut élevé dans la secte des non conformistes à Édimbourg, étudia la médecine à Leyde, et reçut le doctorat en 1744. Il publia, cette même année, son *poëme* sur les plaisirs de l'imagination. Une note, favorable aux principes de Shaftesbury, lui attira la censure de Warburton. En 1745, il fit paraître un *recueil* d'odes et une *satire* mordante contre Pulteney, comte de Bath. Il commença d'exercer comme médecin à Northampton; mais n'ayant pas un grand succès, il se retira à Hampstead, puis à Londres, où il fut membre du collége, et médecin de l'hôpital St.-Thomas. Sur la fin de ses jours il obtint le titre de médecin du roi, dont il jouit jusqu'à sa mort, le 23 juin 1770. Akenside avait les passions vives; il était vain, irascible; mais il avait des connaissances variées. Son poëme sur l'*imagination* renferme de grandes beautés; traduit en français par d'Holbach, il a été réimprimé dans l'édition complète des *OEuvres poétiques* d'Akenside, par Dodsley, Londres, 1772, in-4°. Ses autres ouvrages relatifs à sa profession sont : *Dissertatio de dysenteriâ*, 1764; *Oratio Harveiana*, 1760; plusieurs dissertations dans les *Transactions philosophiques* ou *médicales*.

AKERBLAD (Jean-David), philologue, né en Suède, vers 1760, s'est appliqué à la recherche des antiquités égyptiennes, et a donné la clef d'une écriture cursive des Cophtes inconnue jusqu'alors. Il promettait d'être un des plus profonds philologues de l'Europe, lorsque la mort l'enleva dans la force de l'âge, le 8 février 1819, à Rome. Les principaux ouvrages d'Akerblad, que nous allons citer, attestent la profonde connaissance qu'il avait des langues orientales : *Inscriptionis phœniciæ oxoniensis nova interpretatio. Lettre sur l'Inscription égyptienne de Rosette. Notice sur deux inscriptions en caractères runiques*, etc.

AKERMAN, graveur suédois du 18e siècle, établit, en 1750, à Upsal, un atelier de globes terrestres et célestes, qu'Akrel, autre graveur suédois, perfectionna pour les mesures.

AKHFASH, un des premiers grammairiens des Arabes; fut maître de Sibovieh, le plus célèbre de tous.

AKHIGIUK, prince de l'Aderbigian ou Médie; défait par le sultan Avis, l'an de l'hégire 759, de J. C. 1357; fut chassé de Tauris; se retira en Arménie; fut battu une seconde fois par Mohammed-Al-Modhaffer, roi en Perse et fondateur de la dynastie des Modhoffériens; prit sa revanche contre le sultan Avis, qu'il chassa jusqu'à Bagdad, et qui, l'été suivant, le surprit dans Tauris, sa capitale, et lui fit couper la tête.

AKHSCHID. *Voyez* **YKHSCHID**.

AKIBA, rabbin fameux; premier compilateur des *Deuteroses* ou *traditions judaïques*; né dans le premier siècle de l'ère chrétienne; se déclara pour le faux messie Barchochébas, qui fit révolter les Juifs; pris par les troupes de l'empereur Adrien, il fut écorché vif, avec son fils, vers l'an 135 de J. C.; il avait alors 120 ans, et fut enterré à Tibériade.

AKIMOFF, peintre russe, ayant manifesté dès sa première jeunesse d'heureuses dispositions pour les beaux-arts, voyagea en Allemagne, en France et en Italie, afin d'y perfectionner son talent. Ce fut surtout son séjour à Rome, puis à Florence et à Bologne, qui concourut à former et à épurer son goût par l'étude des compositions des

grands maîtres. Le mérite qu'il avait d'enseigner le dessin de la manière la plus ingénieuse, l'avantage d'être le premier indigène qui eût utilement cultivé les beaux-arts, ce ton de politesse qu'il avait puisé dans la fréquentation de la haute société, lui valurent l'honneur d'être choisi pour donner des leçons de dessin aux jeunes grands-ducs et grandes-duchesses, et l'élevèrent au rang d'adjoint au recteur et de directeur de l'académie de St-Pétersbourg. Il obtint aussi le titre de conseiller d'État, et fut décoré de l'ordre de Saint-Wladimir. Plusieurs tableaux de saints, peints par cet artiste, pour la nouvelle église de Saint-Alexandre-Newski, ne manquent ni de goût ni d'esprit, et ils mériteront toujours les éloges des amateurs. Akimoff parlait élégamment le russe, le français et l'italien, et il dissertait sur les beaux-arts avec autant d'intelligence que d'inspiration. Il est mort à Saint-Pétersbourg, le 15 mai 1814.

AKOUI, mandarin, Tatar d'origine, général et premier ministre de l'empereur de la Chine Kien-Long, au 18e siècle, se signala dans plusieurs guerres entreprises pour soumettre des provinces rebelles à l'empire, et devint l'ami, le conseil et le dépositaire de tous les secrets de son maître. Il conserva toujours cette faveur méritée, ainsi que l'estime des deux nations chinoise et tatare. On ignore l'époque de sa mort.

ALABASTER (Guill. d'), né à Hadleigh, dans le comté de Suffolk, théologien anglais, savant hébraïsant, et créateur des mystères d'une nouvelle cabalistique; chapelain du comte d'Essex, à l'expédition de Cadix, sous le règne d'Élisabeth; abjura et reprit l'anglicanisme; mort en 1640.

ALAÇAR (Louis), jésuite espagnol, né à Séville en 1554, mort dans la même ville en 1613, est auteur d'un long commentaire sur l'Apocalypse, qui lui coûta 20 ans de travail, dans lequel on trouve une *dissertation* sur les poids et mesures dont il est question dans l'Écriture sainte.

ALACOQUE (Marguerite), connue sous le nom de Marie Alacoque, naquit le 22 juillet 1647, à Lauthecour, diocèse d'Autun. A huit ans, elle perdit son père, et fut mise dans un couvent à Charolles. A treize ans, elle passait la nuit dans la contemplation. Sa famille, lui voyant de telles dispositions, l'engagea à entrer dans un couvent; accompagnée de son frère, elle se rendit au monastère de la Visitation à Paray-le-Monial. C'est dans ce couvent qu'elle eut des visions, des révélations; elle fit même des miracles. Les austérités et les mortifications étaient des plaisirs pour la sœur Marguerite; elle grava même sur son sein, avec un canif, le nom de *Jésus* en gros caractères; elle prédit la mort du P. de la Colombière, jésuite missionnaire qui avait été son directeur, puis son disciple. Elle avait composé un petit ouvrage mystique; intitulé : *La dévotion au cœur de Jésus;* et c'est à cet ouvrage, dont l'édition la plus ample est celle qui a été donnée par le P. Croiset, en 1698, que l'on doit la fête du Cœur de Jésus. Marguerite Alacoque, avertie de sa mort par une révélation, s'y prépara contre l'opinion des médecins, et mourut le 17 octobre 1690.

ALADIN (Ala-Eddyn), 8e prince de la dynastie des Seljoucides d'Anatolie, fut tiré, en 611 de l'hégire, 1219 de J. C., de la prison où son frère l'avait fait jeter, et placé sur le trône par les grands de sa cour et le peuple. Ses guerres contre le sultan d'Égypte et contre les Chowaresmiens, la conquête de la Caramanie et le rétablissement des villes de Sivas et d'Iconium, l'ont placé au rang des princes les plus célèbres; mais ses succès furent suivis de revers, et l'arrivée des Tatars humilia l'orgueil qui lui avait fait prendre le titre fastueux de *roi du monde*. Il mourut en 1236, laissant un trône chancelant à son fils Kaikhosrou, dont la puissance fut détruite par les Tatars.

ALADIN ou **ALA-EDDIN KUGIUK**, quatorzième roi d'Égypte, de la dynastie des mameluks, proclamé roi à l'âge de sept ans, l'an de J. C. 1341, déposséde six mois après, au profit de son frère, Malek-al-Nasser-Hamed, comme lui fils de Kelaoun.

ALADIN ou **ALA-EDDIN-MOHAMMED**, fils de Gelaleddin-Hassan, et septième prince des Ismaéliens de la Perse.

ALADIN ou **ALA-EDDIN-MALEK-TERMEDI**; irrité contre le calife Nasser, il fit un schisme dans la religion des Musulmans, l'an de J. C. 1217, et convoqua les imans qui, ayant déposé Nasser, le proclamèrent à sa place.

ALADIN ou **ALA-EDDIN I**, empereur de l'Indoustan; tua son oncle et beau-père, Fyrouz-Schah II; en 1296, s'empara de Delhi, et fit sanctionner son usurpation; battit les Mogols en 1297; s'empara de Guzerat en 1298; soumit le pays de Golconde en 1303; conquit le Deccan en 1306, et pénétra jusque dans le Carnate, en 1310; mort en 1316.

ALADIN ou **ALA-EDDIN-HOUÇAIN** ou **HAÇAN-DJIHANSOUR**, fondateur de la dynastie des Ghaurides dans la Perse orientale et dans le nord de l'Inde, proclamé en 1151; envahit le Khoraçan en 1152, fut pris et retenu esclave par le sultan Sandjar; rétabli dans ses États en 1155; s'empara de la capitale du sultan de Ghaznah, et mourut en 1156.

ALA-EDDOULAT-MIRZA, prince turcoman qui, sous le règne de Bajazet II, commanda en Cappadoce, le pays qu'on appelle aujourd'hui Ala-Doulat-Ili (Aladulie).

ALA-EDDOULAT-MIRZA, descendant de Tamerlan, père de Scharokh son aïeul, se servit du nom de son cousin Ulug-Bey, pour s'emparer de la ville de Hérat, dans le Khoraçan; pilla les trésors qu'elle renfermait; fit prisonnier Abdallatif, fils d'Ulug-Bey, qui vint le délivrer à la tête d'une puissante armée, et s'enfuit vers son frère, Mirza-Babot, avec lequel il reprit l'offensive; conquit Hérat et resta maître de cette ville où il régna depuis.

ALAF, **ALAPH**, **ASAF**, ou **BALACH**, prince des Sarrasins en Asie. Dans la nuit de Noël 1145, il prit d'assaut la ville d'Édesse, dont la perte, jointe à celle de Foulques, roi de Jérusalem, mort à la chasse, en 1140, réveilla le zèle des princes chrétiens pour se croiser. On croit qu'Alaf fut le même qui, ayant pris Baudouin II, le tint en prison pendant trois ans.

ALAGON (Louis d'), baron **DE MÉRARGUES**, gentilhomme provençal, originaire de Naples, d'où son trisaïeul était venu avec le roi René; procureur syndic de Marseille, et pourvu d'une grande autorité dans la ville, il voulut en profiter pour y introduire les Espagnols; mais, dénoncé au duc de Guise par un forçat qu'il avait été obligé de mettre dans sa confidence, convaincu par les aveux de Bruneau, secrétaire de l'ambassadeur d'Espagne, sur qui

avait été saisi un écrit caché dans sa jarretière, il fut condamné le 19 février 1605, à avoir la tête tranchée en place de Grève à Paris. L'exécution ayant eu lieu, son corps fut mis en quatre quartiers qu'on attacha aux quatre principales portes de la ville, et sa tête fut envoyée à Marseille, pour y être placée sur une des portes.

ALAGONA (Antelouche d'), conseiller et chambellan du roi de Sicile au 15e siècle, a écrit un *traité* de volerie ou de la chasse aux oiseaux, imprimé à la suite de la *Fauconnerie* de Francières. Poitiers, 1567, in-4°.

ALAGUS, chanoine d'Auxerre à la fin du règne de Charles le Chauve; auteur, avec Héric et Raimogula, d'une chronique des évêques d'Auxerre jusqu'en 875.

ALAHAMARE autrement **MAHOMET ABUSAR**, premier roi maure de Grenade : gouverneur d'Archone au déclin de l'empire des Almohades, il s'y fit élire roi, s'empara de Jaen, de Cadix et de Grenade, où, en 1257, il établit le siége de sa domination, continuée sous ses successeurs, les Alahamares, jusqu'en 1492, qu'ils furent dépossédés par Ferdinand et Isabelle.

ALAHIS, un des trente-six administrateurs du royaume de Lombardie, durant les dix ans d'interrègne, après la mort de Cléphis, second roi des Lombards; se révolta contre son successeur, Pertharit; fit la guerre à Cunibere, et fut tué, en 694, dans une bataille où son armée fut taillée en pièces.

ALAIN ou **ALANIS**, né dans l'Aquitaine; abbé de Farsa, en Italie, en 761; mort en 770. On lui doit la copie de plusieurs livres de l'antiquité.

ALAIN ou **ALMAIN**, dit *le Grand* (*major*) ou l'ancien, né à Lille, vers le commencement du 12e siècle, premier abbé de la Rivour, au diocèse de Troyes, évêque d'Auxerre en 1151, mort à Clairvaux en octobre 1181, a laissé *Vita S. Bernardi,* etc.; *Explanationes in prophetias Merlini Angli,* 7 livres, Francfort, 1608.

ALAIN, abbé du monastère de Tewkesbury, ami de saint Thomas de Cantorbéry, dont il a écrit la vie; mort en 1201.

ALAIN ou **ALAN**, dit **BENCLIF, BELLOCLIVUS**, l'un des plus savants théologiens de son temps, né à Suffolk, en Angleterre; professa à Oxford et à Paris vers 1250.

ALAIN DE L'ISLE, surnommé *le docteur universel* né au milieu du 12e siècle à l'Isle (Vaucluse), ou à l'Isle (Gironde), fut reçu docteur à Paris, où il se fit remarquer par son savoir. Ses principaux ouvrages sont : *Anti-Claudianus*, etc., Bâle, 1536. *Contra Albigenses, Waldenses,* etc., Paris, 1618. *Dicta de Lapide philosophico*, Leyde, 1600, in-fol. Toutes ses productions en vers et en prose ont été recueillies et publiées à Anvers en 1654, in-folio. Il est mort dans la maison de Cîteaux dans les premières années du 13e siècle.

ALAIN ou **ALANI**, surnommé *l'universel*, contemporain de J. Scott et de J. André, célèbre jurisconsulte, vivait à Bologne dans le 15e siècle.

ALAIN ou **ALAN DE LYNNA**, du nom de son lieu de naissance, dans le comté de Norfolk, en Angleterre, carme, fit un grand nombre d'élucidations des livres sacrés; mort en 1420.

ALAIN DE LA ROCHE, célèbre prédicateur dominicain, né en Bretagne en 1418; ses sermons, recueillis, ont donné cours à un grand nombre de fables de son invention; mort en 1474, à Zwolle, dans les Pays-Bas.

ALAIN (Nicolas), médecin à Saintes, au 16e siècle, est auteur d'un petit traité *De Santonum regione et illustrioribus familiis,* in-4°, publié par son fils Jean Alain en 1598. Il ne doit pas être confondu avec un autre Alain (*Nicolaus Alenus*), poëte latin-anglais, auteur d'un poëme intitulé : *Jupiter Feretrius,* de quatre *églogues* et d'une *traduction* en vers latins des *Phénomènes* d'Aratus, Paris, 1561, in-4°.

ALAIN ou **ALAN, ALLEN, ALLYN** (Guillaume), connu sous le nom du *cardinal d'Angleterre,* né en 1531, dans le Lancastre : chanoine de l'église d'York; ayant refusé de reconnaître la reine Élisabeth pour chef de l'Église, se retira à Louvain, sous la protection du roi d'Espagne, y écrivit plusieurs livres de controverse contre les protestants anglais; revint à Oxford; en fut chassé par la persécution; repassa dans les Pays-Bas; alla à Rome; fonda un grand nombre de séminaires, dont un à Douai pour les Anglais exilés de leur patrie pour cause de religion. En 1586, il mit au jour une *Défense* de la bulle d'excommunication contre Élisabeth, avec une exhortation au peuple anglais de secouer le joug de l'obéissance à cette reine, et de remettre sa couronne au roi d'Espagne. Cet ouvrage lui valut le chapeau de cardinal en 1587 et l'archevêché de Malines en 1590; fut, avec les cardinaux Colonna et Bellarmin, un des réviseurs de la Bible imprimée par l'ordre de Sixte V; mort en 1594.

ALAIN (Jean), *Alanus,* historien et philologue danois, né en 1563; écrivit une hist. des Cimbres; mort en 1630.

ALAIN DE SOLMINIHAC, né dans le Périgord, en 1595; évêque de Cahors en 1636; persécuté pour sa rigidité; pendant la peste de 1652 et 1653, dans son diocèse, il brava la contagion pour porter des secours; mort en 1659.

ALAIN (Robert), né à Paris en 1680, mort le 22 décembre 1720, est auteur d'une comédie intitulée : *l'Épreuve réciproque*, restée au Théâtre-Français.

ALAIN I (duc de Bretagne), surnommé le *Fainéant,* règne de 560 à 594.

ALAIN II, dit le *Long,* de 660 à 690, fut belliqueux et fit respecter ses États.

ALAIN III, fils de Pasquitan, partage la Bretagne avec Juël, après la mort du duc Salomon, vers 874; en 890, il s'engage à donner la dixième partie de ses biens à saint Pierre, oblige les Bretons à faire le même vœu, pour obtenir la grâce de vaincre les Normands qui, descendus sur les côtes de Neustrie et de Bretagne, après un échec devant Paris, avaient pris le château de Saint-Lô, et tué le duc Juël son frère; détruit les 15,000 hommes de l'armée normande, dont seulement 400 échappèrent, et meurt en 892.

ALAIN Ier, dit *Barbe-Forte,* premier comte de Bretagne; rebâtit plusieurs églises détruites par les Normands; meurt en 952 ou 959; règne sans événements.

ALAIN, II, dit le *Rebru,* fils de Geoffroi Ier et de Hedwige de Normandie; succède à son père en 1008; bâtit l'abbaye de Saint-George, de Rennes, pour sa sœur Adélaïde, morte en 1067; fait la guerre à Robert II, duc de Normandie; meurt empoisonné, le 1er octobre 1040.

ALAIN III, dit *Fergent,* fils de Havoise, héritière de

Bretagne et de Hoël, comte de Cornouailles, auquel il succède en 1084; se trouve à la prise de Nicée, d'Antioche et de Jérusalem; fonde, en 1112, l'abbaye de Saint-Sulpice, près de Rennes, et meurt dans celle de Rhédon, en 1120.

ALAIN IV, dit le *Noir*, mari de Berthe, fille et héritière de Conan III, dit le Gros, régna au préjudice d'Hoël, fils de ce dernier.

ALAIN V, fils d'Étienne, comte de Penthièvre, était seigneur de la Roche-de-Rien et comte de Richemont, en Angleterre. Mort le 30 mars 1146; son success., Conan IV.

ALAIN-CHARTIER. *Voyez* **CHARTIER**.

ALAIS (Jean) ou **JEAN DU PONT-ALAIS**, né à Paris, y fut maître des comédiens pendant le 12e siècle; il fut autorisé à lever un denier sur chaque panier de poisson qu'on vendait aux halles, pour se rembourser d'une somme d'argent qu'il avait prêtée au roi; mourut de chagrin de n'avoir pu faire abolir cet impôt; il voulut être enterré sous l'égout des halles, près de la chapelle Sainte-Agnès, qu'il avait fondée (église Saint-Eustache).

ALALEONA (Joseph), né à Macerata, le 20 mai 1670, jurisconsulte et professeur de droit à Macerata et à Padoue, où il mourut en 1749, est connu surtout par une lettre critique estimée sur les *Considérations* du marquis Orsi, au sujet du livre de Bouhours : *De la manière de bien penser dans les ouvrages d'esprit.*

ALAMAND (Josselin), baron de Châteauneuf, issu des comtes de Poitiers, et seigneur de Lamothe-Saint-Didier, dans le Dauphiné (aujourd'hui Saint-Antoine); en revenant de Jérusalem, en 1070, il offrit à l'empereur de Constantinople de guerroyer contre les musulmans, et ne voulut d'autre prix de ses exploits que les ossements de saint Antoine, apportés d'Égypte dans le 8e siècle; comme dans toutes ses expéditions, selon l'usage du temps, il traînait avec lui ces reliques, il reçut du pape l'ordre de les déposer en un lieu décent, et choisit la ville de Lamothe-Saint-Didier, où il fonda une église, achevée en 1119, par Guigne Didier, l'un de ses parents. En mémoire de cette fondation, s'était établie la coutume, le jour de l'Ascension, d'appeler trois fois, à haute voix, le baron de Châteauneuf pour porter la châsse du saint dans la procession qui se faisait autour de l'église; de lui offrir le bassin des offrandes, pour qu'il y prît trois poignées d'argent; il devait en même temps être nourri trois jours, avec toute sa famille et sa suite, par l'abbé de Saint-Antoine.

ALAMANDE (Philippe), mère du baron de Sassenage, écuyer de Louis XI, possédait une bibliothèque bien précieuse au 15e siècle, comme le prouve sa signature apposée sur les vol. et manuscrits passés à la bibliothèque du roi à Paris. Cette dame mourut en 1478.

ALAMANNI (Louis), poète italien, né à Florence le 18 avril 1495, mort le 28 octobre 1556, conspira contre le cardinal Jules de Médicis, qui gouvernait Florence au nom du pape Léon X, et fut obligé de se réfugier en France à la cour de François Ier, qui l'envoya comme ambassadeur à Charles-Quint, en 1544. Il a laissé plusieurs ouvrages dont les plus remarquables sont : *Opere toscane,* Lyon, 1532-33, 2 vol. in-8°, recueil d'élégies, de sonnets. *La Coltivazione,* Paris, 1546, in-4°, première édition d'un poëme que les Italiens mettent à côté des Géorgiques. *Girone il cortese*, ibid., 1548. *L'Avarchide,* ou le siége de Bourges (*Avaricum*), Florence, 1570, et une comédie intitulée *Flora.* — Son fils Baptiste, évêque de Mâcon, mort en 1581, a, dans les *Prose fiorent.,* une lettre curieuse à Varchi.

ALAMANNI (Antoine), parent des précédents, a composé des poésies burlesques, imprimées avec celles de Burchiello, etc.

ALAMANNI (Joseph), jésuite, né à Milan dans le 16e siècle, mort en 1630, a publié, en latin, l'*Histoire de l'image miraculeuse de la Vierge de Mondovi,* et en italien, le *discours* prononcé au sénat de Gênes, pour l'inauguration de David Vaccari. — Son frère Côme, admirateur de St. Thomas, né à Milan en 1559, mort en 1634, a publié : *Summa totius philosophiæ ex Thomâ,* Pavie, 1615, 5 vol. in-4°.

ALAM-EBN-AL-ALAM, savant mathématicien sous le règne d'Adhad-Eddaulah, de la dynastie des Bouides.

ALAMINOS (Antoine d'), premier pilote de l'escadre qui, sous la conduite de François Fernandès, de Cordoue, fit, en 1517, la découverte de l'Yucatan; sauva, par son adresse et son courage, un vaisseau de Fernand Cortès, avec lequel il arriva à Séville, en Espagne, en octobre 1519, après avoir, le premier de tous, passé le détroit de Bahama.

ALAMIR, prince ou calife de Corse, entra sur les terres de l'Empire dans le 9e siècle, et les ravagea à la tête d'une armée de Sarrasins, qui fut taillée en pièces avec ses troupes par André Scythe, gouverneur d'Orient.

ALAMOS DE BARRIENTOS (Balthazar), politique et littérateur; né, en 1550, en Castille, à Médina-del-Campo; partagea la disgrâce du ministre de Philippe II, Antonio Pérez; mis en liberté, en 1598, après onze ans de captivité, par Philippe III; employé par Olivarès, sous Philippe IV; mort en 1638. Auteur d'une traduction de Tacite, avec des commentaires estimés, Madrid, 1614.

ALAMUNDAR, roi des Sarrasins, dans le 6e siècle; fit périr, en 509, plusieurs des solitaires de la Palestine, et voulut être baptisé en 513.

ALAN, abbé de Farfa, en Italie, au 8e siècle, est auteur d'un recueil d'*Homélies* inséré par B. Pez dans le *Thesaur. anecd.,* tome VI, page 83.

ALAN. *Voyez* **ALAIN** (Guillaume).

ALANCOURT, adjudant-général français, battit les chouans au château de Brunet, en 1795.

ALAND (Jean Fortescue), né en 1670 dans le Devonshire, fit ses études à Oxford, et parut au barreau en 1690; il fut successivement solliciteur général, baron de l'échiquier, et, en 1718, juge de la cour du banc du roi. Destitué par George II, Aland fut ensuite nommé juge des plaids communs, puis pair d'Irlande, et mourut en 1746. On a de lui *les Exposés des causes dans toutes les cours de Westminster.*

ALANKAVA ou **ALANCOVA**, fille de Gioubiné, fils de Bolduz, roi des Mogols, de la dynastie de Kiat; régna parmi eux à la mort du roi Doujoun, son mari. Suivant les traditions des peuples de la Scythie, ainsi que *Mariam mère d'Issa,* Marie, Mère de Jésus, elle avait conçu sans l'approche d'un homme, et mis au monde trois enfants : le premier, *Boukoun Cabaki,* duquel sont descendus les Tatars Cabakin et Capgiak; le deuxième, *Boushi Salegi,* de qui vinrent les Seljoucides; le troisième, *Bouzangir,* l'un des aïeux de Gengis-Kan et de Tamerlan.

ALARCON (Bartholomée), de los Rios; ermite de Madrid, dans le 17e siècle; écrivain ascétique, et chapelain de l'infant d'Espagne dans les Pays-Bas.

ALARD ou **ADELARD**, prêtre d'Amsterdam, professa les belles-letres à Cologne, Utrecht et Louvain, où il mourut en 1544. Parmi ses nombreux ouvrages de controverse et de littérature, on remarque : *Selectæ similitudines, sive collationes ex bibliis*, 3 vol., Paris, 1543.

ALARD (François), d'une famille noble de Bruxelles, où il naquit au commencement du 16e siècle. Son père, Guillaume Alard de Cantier, zélé catholique converti, l'obligea à entrer dans l'ordre de St.-Dominique. Il s'y distingua de bonne heure par son talent pour la prédication. Un négociant de Hambourg, qui l'avait entendu prêcher avec beaucoup d'intérêt, lui ayant procuré le moyen de lire en secret les ouvrages de Luther, Alard eut une grande envie d'entendre ce réformateur. Avec l'aide du même négociant, il trouva moyen de s'évader de son couvent, et de faire de bonnes études théologiques à Iéna et à Wittenberg. La mort de cet ami l'ayant laissé sans ressource, il prit le parti de revenir à Bruxelles, et de demander des secours à son père; mais, avant qu'il eût eu l'entrevue secrète qu'il espérait obtenir de lui, il fut aperçu dans une des rues de Bruxelles par sa mère, catholique fervente, qui l'apostropha durement, et le dénonça à l'Inquisition. On tâcha vainement de le ramener dans le sein de l'Église qu'il avait abandonnée; sa persévérance dans ses refus irrita tellement sa mère, qu'elle fut, d'après le récit de son arrière-petit-fils, consigné dans sa *Decas Alardorum scriptis clarorum,* la première à invoquer la rigueur des lois, et qu'elle offrit de fournir elle-même le bois pour le bûcher. La sentence de mort prononcée, le malheureux Alard est conduit en prison, pour y passer les trois jours qui devaient s'écouler entre sa condamnation et son supplice. La nuit d'avant le jour fixé pour son exécution, s'étant endormi de lassitude, il croit entendre une voix qui lui crie : *Francisce, surge et vade* (François, lève-toi, et sors d'ici). Il se lève, est frappé par la vue d'une ouverture que la lune éclairait. En l'examinant, il s'assure qu'il pourra y passer après s'être déshabillé; il coupe ses draps, se fait une corde, jette ses habits au bas de la tour, et se glisse le long de la corde qu'il avait attachée au barreau. Elle ne descendait que jusqu'à la moitié de la hauteur de son cachot; il se laisse tomber, et un égout le reçoit au bas du donjon. Après avoir passé sans obstacle près de la sentinelle, il se cacha dans un buisson, où il resta trois jours sans nourriture, et entendit l'aboiement des chiens qu'on avait mis à sa poursuite; le troisième jour, il obtint, comme mendiant, de la compassion d'un roulier, un morceau de pain, et la permission de faire quelque chemin sur sa voiture. N'étant pas éloigné de la maison où demeurait une de ses sœurs, il se fit descendre à sa porte; mais sa sœur, dont le zèle n'était pas moins ardent que celui de sa mère, le repoussa avec horreur, et se mit à crier devant l'étranger : « D'où viens-tu, misérable? veux-tu « nous entraîner dans l'abîme avec toi? » Son mari, plus humain, donna quelques secours au malheureux Alard, et engagea le charretier à le conduire en lieu de sûreté. De là, il se rendit dans le comté d'Oldenbourg, où il devint aumônier du prince; mais ayant été appelé par les Anversois, auxquels la liberté du culte venait d'être accordée, l'amour de son pays natal l'attira de nouveau dans la Belgique, et l'y ramena encore deux fois, malgré les persécutions du duc d'Albe et les dangers auxquels il s'exposait. Son père étant allé le voir pendant son séjour à Anvers, avec l'intention de le ramener au catholicisme, non-seulement n'atteignit pas son but, mais finit par adopter les sentiments de son fils. Le roi de Danemark, Christian IV, lui donna un asile, et, lorsque tout espoir de remplir les fonctions de son ministère, dans son pays natal, se fut entièrement évanoui, ce même roi lui accorda, pour retraite, la cure de Wilster, dans le Holstein, où il mourut en 1578. On a d'Alard des livres en latin et flamand, qui ont perdu tout leur intérêt avec les circonstances qui les dictèrent. Fr. Alard a été père de Guillaume, grand-père de Lambert et de Nicolas, et bisaïeul de Nicolas le jeune, mort à Hambourg en 1756, tous connus par des ouvrages de théologie ou de philologie. Le dernier a raconté la vie de son bisaïeul dans sa *Decas Alardorum scriptis clarorum.*

ALARD (Lambert), théologien protestant, né dans le Holstein le 27 janvier 1602, mort dans sa cure de Déthmarre sur l'Elbe, le 29 mai 1672, a laissé de nombreux ouvrages tant publiés que manuscrits.

ALARIC. Ce conquérant, le moins barbare de tous ceux qui ravagèrent l'empire romain, était de la famille des Balthes, la plus illustre de la nation des Goths, après celle des Amales. L'histoire ne commence à parler de lui que vers l'an 395, époque où les Goths se réunirent aux armées de Théodose le Grand, pour combattre les Huns, nation redoutable à l'empire d'Occident. Les Goths, commandés par Alaric, aidèrent Théodose à triompher du rebelle Eugène, qui voulait s'élever à la pourpre impériale. La cour des empereurs était alors remplie d'hommes qui faisaient des vœux secrets pour les barbares. Rufin, tuteur d'Arcadius après la mort de Théodose, excita secrètement Alaric à envahir la Grèce; et, lui ayant fait passer des sommes considérables, il n'eut pas de peine à le déterminer. Bientôt le chef des Goths ravagea la Pannonie, la Macédoine et la Thessalie; les plus beaux monuments des arts furent détruits par ses soldats. Stilicon, général romain, vint au secours des Grecs, avec une puissante armée; après plusieurs combats, il força les Goths à se retirer sur le Pholoé; et, par de savantes manœuvres, il les enferma dans leur camp, où la faim devait bientôt les livrer sans défense au glaive des Romains; mais, comptant trop sur un triomphe si facile, il quitta son armée pour assister aux fêtes religieuses des Grecs. Tandis que Stilicon et les peuples de la Grèce célébraient la défaite des Goths, Alaric parvint à sortir du lieu où il était resserré; et, peu de jours après, on apprit qu'il était maître de l'Épire. Stilicon fut rappelé par Honorius, et l'empereur d'Orient ne trouva d'autre moyen d'arrêter l'invasion d'Alaric, que de lui donner la souveraineté de l'Illyrie. Après avoir été élevé sur un pavois, et proclamé roi des Visigoths, Alaric rassembla une armée où furent appelés les barbares des rives du Danube, auxquels il promit les dépouilles de Rome. L'Italie se trouvait ouverte de toutes parts, et bientôt le pillage d'Aquilée et de plusieurs autres villes annonça la présence des barbares; Honorius fut obligé d'abandonner

Milan, et de se réfugier dans le château d'Asti, où il se trouva bientôt assiégé. L'empereur était près de se rendre, lorsque les troupes venues de la Gaule et de la Germanie, sous le commandement de Stilicon, surprirent Alaric, et l'assiégèrent à son tour dans ses retranchements. Le chef barbare, qui s'était laissé surprendre, déploya, pour réparer sa faute, le courage et le génie d'un habile capitaine. Cependant son infanterie fut taillée en pièces ; les dépouilles de la Grèce et l'épouse d'Alaric tombèrent entre les mains des soldats d'Honorius. Cette bataille, livrée à Placentia, à 25 milles de Turin, fut représentée à la cour d'Honorius comme une victoire décisive. Après sa défaite, Alaric marcha vers Rome, à la tête de sa cavalerie qui n'avait point souffert, et fit redouter son courage ou son désespoir, au point qu'on résolut d'acheter sa retraite, après l'avoir vaincu. On lui rendit son épouse et ses trésors ; mais il ne voulut pas quitter l'Italie avant d'avoir signalé la valeur de ses soldats par une conquête importante, et résolut de s'emparer de Vérone ; surpris dans sa marche par les légions romaines, il essuya une nouvelle défaite plus désastreuse que la première. Alaric souffrit beaucoup dans cette expédition ; mais il avait fait voir à ses soldats un pays riche et fertile ; il avait appris à tous les barbares du Nord et du Midi qu'on pouvait s'emparer de Rome, et le bruit de ses exploits attira bientôt sous ses drapeaux tous les ennemis du nom romain, tous les aventuriers et tous les soldats avides de pillage. Lorsqu'il se vit à la tête d'une nouvelle armée, Alaric se vanta d'avoir épargné la capitale de l'Occident et demanda le salaire de sa clémence. Pendant les négociations, les ministres d'Honorius firent massacrer les familles barbares établies en Italie. Alaric commença par se plaindre ; et, comme il parla avec modération, on prit son langage pour de la faiblesse ou de la crainte ; on ne répondit point à ses réclamations, et l'Italie ne prit aucune mesure pour sa défense ; mais, tandis qu'à Rome on tournait en ridicule le roi des Visigoths et ses prétentions, tout à coup les rives du Pô furent couvertes de barbares qui demandaient vengeance, et qui pillèrent Aquilée, Crémone et toutes les villes qu'ils rencontraient sur leur passage. Honorius s'était enfermé dans Ravennes ; le peuple des villes fuyait dans les forêts et dans les montagnes, et les Goths marchaient sans obstacle vers Rome, qui fut bientôt investie par les barbares ; cependant, soit qu'il craignît le désespoir des Romains, soit qu'il fût touché de leurs prières, il consentit à lever le siége, et se contenta d'exiger cinq mille livres pesant d'or, trente mille livres d'argent, quatre mille robes de soie, trois mille pièces de drap fin écarlate, et trois mille livres de poivre. Enrichie des dépouilles des Romains, l'armée des Goths vint prendre ses quartiers d'hiver dans la Toscane. La crainte arrachait à Honorius et à ses ministres des promesses avilissantes, et le souvenir de la grandeur romaine, excitant leur orgueil les empêchait de remplir les conditions des traités : Alaric ne put supporter la hauteur et les refus de ceux qu'il avait vaincus ; Rome, encore une fois attaquée, fut réduite aux plus cruelles extrémités et menacée d'être livrée aux flammes. Encore une fois, les Romains livrèrent leurs richesses pour sauver leurs murailles ; l'orgueilleux Alaric, dédaignant un empire qui était en son pouvoir, le donna à Attale, préfet du prétoire ; et, comme s'il eût pris plaisir à avilir la pourpre impériale, il ne tarda pas à maltraiter l'empereur qu'il avait créé, et lui arracha le sceptre en présence des Goths et des Romains. Bientôt les ministres d'Honorius donnèrent au roi des Goths un nouveau prétexte de recommencer la guerre ; et, pour la troisième fois, Rome fut attaquée. A la fin, les drapeaux des barbares flottèrent sur ses murailles ; et, dans l'espace de trois jours, l'ancienne maîtresse du monde vit disparaître les richesses entassées par neuf siècles de triomphes, et subit tous les maux qu'elle avait fait souffrir à l'univers. Alaric, qui craignait pour ses soldats le séjour de Rome, se hâta d'en sortir ; et, résolu de faire la conquête de la Sicile et de l'Afrique, il ravagea dans sa marche la Campanie, l'Apulie et la Calabre ; mais, au milieu de ses triomphes, et près de s'embarquer pour la Sicile, Alaric fut attaqué d'une maladie mortelle, et termina sa carrière à Corentia ; ses lieutenants, craignant que la cendre de leur général ne fût troublée par les Romains, l'ensevelirent au milieu du Busento. Les captifs qui avaient été employés à détourner le cours de la rivière, furent massacrés après la cérémonie, et le silence de la mort et de la terreur régna longtemps sur la tombe d'Alaric.

ALARIC II, roi des Visigoths, fils d'Euric, qui avait conquis l'Espagne, lui succéda en 484, et régna, comme lui, non-seulement dans la péninsule, mais dans la province d'Aquitaine, depuis les Pyrénées jusqu'au Rhône. Plus tolérant et plus modéré que son père, il permit aux évêques de ses États de s'assembler à Agde, en 506, et chargea, la même année, Anien, l'un de ses principaux officiers, de faire un abrégé du *Code Théodosien,* à l'usage des Visigoths. De là vient que les provinces méridionales de France ont été régies si longtemps par le droit romain. Alaric avait senti combien les lois romaines étaient supérieures aux lois barbares que ses prédécesseurs avaient suivies. La France était partagée à cette époque entre les Romains, les Visigoths et les Bourguignons. Clovis, qui avait déjà conquis une grande partie des possessions romaines, regardait d'un œil jaloux la puissance d'Alaric, et n'attendait qu'un prétexte pour l'attaquer. Le roi des Visigoths portait, au contraire, toute son attention à maintenir le traité de paix qu'Euric, son père, avait conclu avec les Francs. Clovis lui ayant demandé Syagrius, général romain qu'il avait défait, et qui s'était retiré à la cour du roi des Goths, Alaric eut la lâcheté de livrer cet infortuné, que le roi des Francs fit mourir. Cette basse condescendance ne put garantir Alaric des projets ambitieux de Clovis. Sous prétexte de porter les lumières de la foi chez les Goths, qui avaient embrassé l'arianisme, et « pour détruire, disait-il, cette nation impie, » ce roi marcha à la tête d'une puissante armée, contre Alaric, qu'il rencontra dans les plaines de Vouillé, à trois lieues de Poitiers ; les Goths furent défaits, et leur roi, renversé de cheval par Clovis, périt de la propre main du monarque français. Cette bataille fut décisive, et Clovis aurait anéanti la puissance des Visigoths dans les Gaules, si Théodoric, roi des Ostrogoths, et parent d'Alaric, qui régnait en Italie, n'eût mis un terme à ses succès auprès d'Arles. Frédégaire, et après lui Sigebert, ont écrit que la mort d'Alaric rendit Clovis maître de tout ce que les

Visigoths avaient en deçà des Pyrénées : il est certain, cependant, qu'ils conservèrent encore la Septimanie et la Provence. La mort d'Alaric fut suivie de grands troubles. Théodoric, roi d'Italie, prit le gouvernement de l'Espagne, comme tuteur d'Amalaric, fils et successeur d'Alaric II.

ALARY (Jean), avocat, naquit en Languedoc dans le 16e siècle. Son père, conseiller au grand conseil, étant mort, Alary se vit impliqué dans un procès qui le força de venir s'établir à Paris; il y publia en 1605, in-4°, un *Recueil de réeréations poétiques,* dédié à la reine Marguerite.

ALARY (Pierre-Joseph), prieur de Gournay-sur-Marne, né à Paris le 19 mars 1690, fut accusé d'avoir eu part à la conspiration de Cellamare; mais il se justifia si bien auprès du régent, que ce prince devint son protecteur, le fit nommer précepteur de Louis XV, et membre de l'Académie française. Alary mourut le 15 décembre 1770 sans laisser aucun ouvrage.

ALARY (Jean), médecin du 17e siècle, a laissé *Abrégé des longues études,* et *la Vertu triomphant de la fortune,* etc.

ALARY (François), médecin de Paris, publia en 1701 un ouvrage mystique et curieux intitulé : *Prophétie du comte de Bombaste,* etc., très-rare.

ALARY (George), né à Pampelune le 10 janvier 1731, missionnaire en 1765, partit pour Siam, où il fit de nombreuses conversions. Après un séjour de 9 ans tant dans ce pays qu'au Bengale et à la Chine, il revint en France en 1772, et fut nommé directeur des missions étrangères, place qu'il conserva jusqu'en 1792. Obligé de se réfugier alors en Angleterre, il ne rentra qu'en 1802, reprit la direction du même séminaire jusqu'en 1809, année de sa suppression, vécut depuis dans la retraite, et mourut le 4 août 1817.

ALARY (Étienne-Aimé), abbé, né dans le Vivarais en 1761, émigra en 1791, fut aumônier du quartier général du prince de Condé, et confesseur des ducs d'Angoulême et de Berri. Son courage égalait ses sentiments religieux et monarchiques. Blessé devant Munich en 1796, il eut un cheval tué sous lui à Constance en 1799; rentré en France en 1803, il y fut arrêté et enfermé pendant quelques années. Après la restauration, il devint chapelain de Mme la duchesse de Berri, et mourut en 1819.

ALASCO (Jean), évêque polonais, adopta la réforme de Luther, et devint, en 1550, prédicateur d'une congrégation protestante à Embden. Il fut l'ami de Mélanchton, d'Érasme, et mourut en Pologne en 1560.

ALAVA ESQUIVEL (Diego de), né à Vittoria évêque de Cordoue, fut député au concile de Trente, où il proposa d'interdire les commandes et l'union de plusieurs bénéfices sur la même tête, et mourut le 14 mars 1562. On a de ce prélat un *Traité* sur la réforme de l'Église, sous ce titre : *De Conciliis universalibus,* Grenade, 1582, in-fol.

ALAVA DE BEAUMONT (Diego de), de la même famille, grand maître d'artillerie, auteur du *Parfait capitaine* et du *nouvel Art de l'artilleur,* Madrid, 1590.

ALAVA (François-Ruis de Vergara de), de la même famille que les précédents, conseiller du grand conseil de Castille, a composé une *Histoire du collége de St.-Barthelemy* dans l'université de Salamanque, et a dirigé, par l'ordre de Philippe IV, la dernière édition des *statuts et réglements de l'ordre de St.-Jacques.*

ALAVIN, chef des Goths, obtint de l'empereur Valens la permission de s'établir sur les rives du Danube; mais s'étant révolté contre ce prince, il fut vaincu et perdit la vie dans une bataille près d'Andrinople.

ALAVOINE (Jean-Antoine), architecte, né à Paris en 1778; reçut une médaille d'or à l'exposition de 1810, pour un projet de monument; auteur de la fontaine de l'Éléphant et du piédestal de la statue de Louis XIV à la place des Victoires; a reconstruit la flèche de la cathédrale de Rouen, détruite par la foudre; et construit la prison modèle de la Roquette; mort en 1837.

A'LAWY ou **MIRZA-MOHAMMED-HACHEM**, né à Chiraz, au mois de ramzan 1080 (janvier 1669), étudia sous son père et sous plusieurs autres célèbres médecins de Perse, passa de Chiraz au Deccan, en 1110 de l'hégire (1699-1700); il avait alors 34 ans, et fut présenté à Aureng-Zeb, qui faisait le siége de Sittarah, ville des Mahrates. Le monarque l'accueillit de la manière la plus distinguée, et le plaça auprès de son fils, Mohammed-Aazem-Chah. Les talents de notre médecin, et la grande considération dont jouissait sa famille, lui procurèrent un brillant mariage; et, sous le règne de Béhader-Chah, il obtint le titre de A'lawy-Kan, ou le seigneur élevé, avec un grade supérieur à celui qu'il tenait d'Aureng-Zeb, et un de ces fiefs nommé *Djahguyr*. Mohammed-Chah, peu de temps après être monté sur le trône, accorda à A'lawy de nouvelles faveurs; et, pour comble de sa munificence, le mit dans une balance avec de l'or, et de l'argent, et lui donna tout le métal dont il avait formé le poids. Il lui accorda aussi un traitement de 3,000 roupies, ou 9,000 fr. par mois, et joignit à tous ces bienfaits le titre de Moatémid èl-Malouk (appui des rois). A l'époque lamentable de la prise et du sac de Delhi, par Nadir-Chah, la réputation de A'lawy lui servit de sauvegarde. Le conquérant, qui depuis longtemps était menacé d'une hydropisie, se l'attacha, et le détermina même à venir en Perse, en lui promettant de lui procurer tous les moyens de faire le pélerinage de la Mecque. Les soins du médecin eurent tout le succès imaginable; Nadir, ravi de se voir complétement guéri d'un mal qui lui avait causé encore plus d'inquiétudes que de douleurs, accabla son médecin de caresses, de présents et d'honneurs. Il employa même tous les moyens imaginables pour le détourner de faire le pèlerinage de la Mecque, et le retenir à la cour; mais celui-ci, d'un caractère inflexible, persista dans son projet, et dit même, dans un moment d'humeur : « On ne gagne rien, et l'on « risque beaucoup à retenir un médecin malgré lui. » Il partit donc de Casbin avec Abdoul-Kérym, autre favori de Nadir-Chah, le 16 de djemady 2e 1154 (juin 1741), et revint mourir à Delhi, à l'âge de 80 ans, le 29 redjet 1162 (5 juillet 1749). Parmi le grand nombre d'ouvrages qu'il a composés, on distingue le *Djém'à Al-Djewam'i* (ou Recueil des Recueils), espèce d'Encyclopédie médicale.

ALAYMO (Marc-Antoine), médecin célèbre de Sicile, naquit, en 1590, à Ragalbutum, et fut reçu docteur à Messine, en 1610. En 1616, il s'établit à Palerme, et y eut les succès les plus heureux, surtout en 1624, quand la peste ravagea cette contrée. En vain lui offrit-on une chaire à l'université de Bologne, et la place de premier médecin du royaume de Naples, il préféra rester dans sa patrie, à Palerme, où il avait fortement concouru à la

fondation d'un collége de médecine. Il mourut en 1662, laissant plusieurs Traités sur la peste, le traitement des fièvres malignes, etc.

ALBALATE (André d'), évêque de Valence; né en Aragon; élevé à l'épiscopat en 1240; chancelier, à la même époque, de Jacques Ier, roi d'Aragon; bâtit pour les chartreux le fameux couvent appelé *Porta cœli;* tint plusieurs synodes; fut à la cour d'Urbain IV, en 1265, et obtint de lui qu'on prêcherait une croisade contre les Maures; assista au concile de Lyon en 1274; mort à Viterbe, où il avait accompagné le pape, le 24 mars 1277.

ALBA-LITTA (comte d'), mort à Milan le 11 janvier 1832, âgé de 73 ans, est auteur d'un magnifique ouvrage : *Le Illustre Famiglie Italiane,* in-fol. qui donne beaucoup de lumières sur l'histoire du moyen âge en Italie.

ALBAN (St.), premier martyr chrétien dans la Grande-Bretagne, né à Verdun, dans le comté de Hertford, fut décapité en l'an 303 par ordre du gouverneur de Rome.

ALBAN, dit Landal, controversiste anglais; archidiacre de Chichester; écrivit contre les protestants en 1554.

ALBANE (François **ALBANI**, que nous nommons l'), peintre, né à Bologne, le 17 mars 1578, fut destiné à succéder à son père, Augustin Albani, dans le commerce de la soie; mais la mort de ce dernier, qui arriva en 1590, permit au jeune Albani de suivre son goût pour les arts, et d'entrer dans l'école de Denis Calvart, peintre, originaire de Flandre, qui jouissait alors d'une grande réputation à Bologne. L'Albane ne tarda pas à devenir un des plus célèbres élèves de cette école. Il y travailla plusieurs années, ainsi que le Dominiquin, dont il se rapprocha constamment par une conformité de goûts et d'habitudes; leur amitié alla jusqu'à leur faire adopter souvent le même style. Ils ont tous deux une sorte de ressemblance dans les teintes; l'Albane offre cependant, dans les chairs, quelques teintes pourprées qu'on ne remarque pas chez le Dominiquin. L'Albane, par l'originalité de l'invention, était d'abord supérieur à son ami et à tous ses rivaux de l'école de Calvart. Selon Mengs, pour les études de femmes, il a surpassé tous les peintres : cette opinion peut être combattue. Le Corrége a peint aussi les femmes avec une grâce qu'il n'a pas été facile de retrouver chez ceux qui l'ont suivi. Mais Mengs n'a jamais été très-juste envers ce fondateur de l'école lombarde. L'Albane possédait une charmante *villa,* délicieusement située, où il avait sans cesse sous les yeux ces vues champêtres qu'il reproduisait si souvent dans ses ouvrages. Passeri dit que l'habitude de travailler d'après nature dans un si beau lieu, assura à l'Albane l'avantage qu'il eut de toujours bien retracer la couleur véritable des arbres, la pureté de l'eau des fontaines, la sérénité de l'air, et de les lier à ses sujets avec une harmonie incomparable. C'est sur des sites qui présentent toute la vérité de la nature, que l'Albane place ses compositions; quelquefois il les meuble de fabriques et de vues d'architecture, où il excelle également. On peut lui reprocher d'avoir reproduit les mêmes inventions dans un grand nombre de ses tableaux. Quelques auteurs ont appelé l'Albane l'Anacréon de la peinture : le poëte s'immortalisa par des odes et quelques vers; le peintre s'illustra par une grande quantité de petits tableaux. Anacréon chanta Vénus, les amours, les femmes et les enfants; l'Albane s'étudia presque toujours à retracer ces mêmes sujets. Tous deux enfin parvinrent à une vieillesse très-avancée. On a beaucoup répété que l'Albane avait une épouse très-belle, et douze enfants d'une figure très-distinguée, et qu'ainsi il trouvait toujours ses modèles dans sa propre maison; mais il vaudrait mieux croire qu'il avait reçu de la nature l'heureux don de copier avec justesse les nombreux modèles que lui offrait le beau pays où il était né. Heureux, s'il eût voulu se borner à jouir de sa gloire! mais il ne cessa jamais de vouloir rivaliser avec ceux de ses contemporains, qui tous les jours cherchaient à se faire un nom dans la peinture. Enfin, l'Albane eut le sort de ceux qui meurent trop tard pour leur gloire, et il finit ses jours le 4 octobre 1660, à l'âge de 83 ans, moins estimé qu'il ne l'avait été dans la 50e année de sa vie.

ALBANÈZE, chanteur italien, mort à Paris en 1800 vint en France en 1747, et s'y fit une grande réputation par son excellente méthode de chant. Il a composé plusieurs *airs* et des *duos* pleins de mélodies, qui ont été gravés.

ALBANESIUS (Gui-Antoine), médecin italien de Pavie, commenta Hippocrate vers 1649.

ALBANI (Jean-Jérôme), jurisconsulte, né à Bergame en 1504, fut nommé cardinal de la création de Pie V. Après la mort de Grégoire XIII en 1585, il aurait été appelé sur le trône de St.-Pierre, si le conclave n'eût craint de voir ses enfants partager son autorité. Ce cardinal mourut le 25 avril 1591. Ses principaux ouvrages sont des *Traités* de droit canonique.

ALBANI (Jean-François), né à Pesaro, dans le duché d'Urbin, le 22 juillet 1649; élu pape le 23 novembre 1700. *Voy.* **CLÉMENT XI.**

ALBANI (Annibal), cardinal; neveu de Clément XI; né à Urbin en 1682; nonce extraordinaire auprès des couronnes; se rend, en juillet 1707, à Vienne, où l'empereur Joseph ne voulut le recevoir qu'à titre de neveu du pape; honoré de la pourpre le 24 décembre 1711; fait son entrée à Rome, monté sur un magnifique cheval, au milieu d'une cavalcade de douze cardinaux, le 10 février 1712; fut comblé de toutes les dignités de l'Église; en vit créer de nouvelles en sa faveur; fut en différend avec Benoît XIII; prit le titre de protecteur de la confrérie des marchands de savon, le 24 septembre 1730; rassembla les ouvrages de Clément XI.

ALBANI (Alexandre), né à Urbin le 15 octobre 1692, cardinal, ambassadeur à la cour de Vienne et bibliothécaire du Vatican, enrichit de statues et de tableaux sa maison de campagne, nommé villa Albani, et se montra le protecteur des gens de lettres. Il mourut le 11 décembre 1779. Ses écrits historiques et littéraires sont estimés.

ALBANI (Charles), marquis, puis prince de Soriano; né le 24 février 1687; neveu du pape Clément XI; mort à Rome en 1724.

ALBANI D'URBIN (Jean-François), neveu du pape Clément XI; né en 1720; revêtu de la pourpre en 1747; protégé et protecteur des jésuites en 1790; se déclare contre la révolution française et pour la cour d'Autriche; pousse à l'élévation de Pie VII; mort à Rome à la fin de septembre 1803.

ALBANI (Joseph), neveu du précédent, cardinal diacre; né à Rome en 1750; en 1795 servit les intérêts de l'Autriche contre la France; soupçonné d'avoir préparé

l'assassinat de l'ambassadeur Basseville; en 1793, parcourut l'Italie pour y former une ligue contre la république française; ne put gagner que le roi des Deux-Siciles; fut mal reçu à Vienne; vit dévoiler ses intrigues par l'interception d'une lettre que lui adressait le cardinal Basca, qui fit recommencer la guerre; honoré du chapeau en 1801 par Pie VII.

ALBANIE (J. Stuart duc d'), passa en France, et s'attacha à Louis XII, qu'il accompagna à Gênes. Rappelé en Écosse, il devint gouverneur de ce royaume en 1516. Il suivit François Ier dans l'expédition d'Italie, où il devait commander un corps de 10,000 hommes destinés à la conquête de Naples. Mais, après la bataille de Pavie, il revint en France, où il mourut en 1536. Ce fut lui qui amena d'Italie Catherine de Médicis, épouse de Henri II.

ALBANILE (Garceran), archevêque de Grenade et historien, né à Barcelone; fut précepteur de Philippe IV; mort le 10 mai 1626.

ALBANY (Louise-Maximilienne de STOLBERG, comtesse d'), née le 27 septembre 1752 à Mons, en Hainaut, fut mariée fort jeune au prince Charles-Édouard, dernier prétendant à la succession des Stuarts. Les cours de la maison de Bourbon, qui se croyaient intéressées à ne pas laisser éteindre l'illustre race des Stuarts, arrangèrent ce mariage, en assurant un apanage convenable aux deux époux. Mais, après la mort de Charles-Édouard, la comtesse d'Albany s'unit au poëte Alfieri par un mariage secret, et ils vinrent ensemble se fixer à Florence. Toutefois la veuve du dernier des Stuarts n'en reçut pas moins à ce titre d'honorables secours du gouvernement anglais, lorsque la révolution française eut compromis sa fortune et celle d'Alfieri. Celui-ci trouva la félicité dans le commerce de la comtesse d'Albany. Elle redevint veuve en 1803, et, malgré les manifestations de regrets qu'elle paya à la mémoire du poëte qui avait été plus de vingt ans le compagnon de sa vie, on croit qu'elle contracta un troisième hymen. A sa mort, survenue le 29 janvier 1824, un testament qu'elle avait dressé dès 1817 mit en possession de son héritage le peintre François-Xavier Fabre, de Montpellier, qu'elle avait connu à Florence du vivant d'Alfieri. Par une donation entre vifs, elle l'avait précédemment institué possesseur des livres, manuscrits, tableaux et objets d'art provenant de la succession de l'auteur d'*Octavie* et de *Mirrha*.

ALBATEGNIUS ou **ALBATENIUS**, dont le vrai nom est Mohammed-ben-Geber-ben-Senan **AL-BATTANY, AL-HARRANY**, astronome et gouverneur de Syrie sous les califes; né à Bantan en Mésopotamie, fut le Ptolémée des Arabes; ses observations datent de 880 jusqu'à sa mort, en 929 de J.-C.; rectifia quant aux détails le système de Ptolémée, comme dans la détermination de l'obliquité de l'écliptique, dans celle du mouvement propre des fixes, de la grandeur de l'année solaire, de l'excentricité et du mouvement de l'apogée jusqu'à lui cru immobile.

ALBE (Ferdinand Alvarez de Tolède, duc d'), ministre d'État, et général des armées impériales, naquit, en 1508, d'une des plus illustres familles d'Espagne. Élevé sous les yeux de son grand-père, Frédéric de Tolède, qui lui apprit l'art militaire et la politique, il porta les armes, jeune encore, à la bataille de Pavie, commanda sous Charles-Quint, en Hongrie, au siége de Tunis, à l'expédition d'Alger, défendit Perpignan contre le dauphin de France, et se signala dans la Navarre et en Catalogne. Parvenu au commandement des armées de Charles-Quint, il se signala contre les protestants d'Allemagne; et, en 1547, il gagna, par ses savantes manœuvres, sur l'électeur de Saxe, la bataille de Muhlberg, qui rendit à l'empereur sa supériorité. L'électeur ayant été fait prisonnier dans cette journée, le duc d'Albe présida le conseil de guerre qui condamna ce prince à perdre la tête, et pressa vivement l'empereur de ne pas commuer la peine. Après la réduction des confédérés, il commanda, sous Charles-Quint, au siége de Metz, où le duc de Guise triompha de sa valeur et de ses talents. Chargé, en 1555, d'aller combattre en Italie les Français, et le pape Paul IV, ennemi implacable de l'empereur, sa fierté lui fit dédaigner la qualité de vice-roi, et il exigea celle de vicaire général de tous les domaines de la maison d'Autriche en Italie, avec des pouvoirs illimités. Il se montra, dans cette mission importante, à la fois homme d'État et grand capitaine, fit lever le siége d'Ulpian au duc de Brissac, mit le duché de Milan en sûreté, se rendit à Naples, agitée par les intrigues du pape, et y affermit par sa présence l'autorité de l'Espagne. Le duc conserva tout son crédit, et le commandement de l'armée à l'avénement de Philippe II, successeur de Charles-Quint. Il entra sur le territoire de l'Église, se rendit maître de la campagne de Rome, fit échouer les Français dans toutes leurs entreprises; et forcé par Philippe II d'accorder une paix honorable au pape qu'il avait résolu d'humilier, il frémit d'indignation, et ne put s'empêcher de dire que la timidité et les scrupules étaient incompatibles avec la politique et la guerre. Rappelé d'Italie, en 1559, il parut à la cour de France, où il épousa, au nom du roi son maître, Élisabeth, fille de Henri II, destinée d'abord à don Carlos, et déploya à Paris la magnificence d'un souverain. Vers cette époque, les habitants des Pays-Bas, aigris de ce que la cour de Madrid attentait à leur liberté et gênait leurs opinions religieuses, se montraient disposés à prendre les armes; le duc d'Albe excita Philippe II à les réprimer avec rigueur; et Philippe, qui n'y était que trop disposé, trouva dans le duc un ministre propre à l'exécution de ses projets. Il lui confia une puissante armée, et le revêtit d'un pouvoir sans bornes, pour aller abolir dans les Pays-Bas les priviléges des provinces, pour les soumettre au despotisme, à l'inquisition, et livrer aux exécutions militaires tous ceux qui oseraient résister à la volonté du monarque. Cette nouvelle répandit la terreur dans toute la Flandre; on y regardait depuis longtemps le duc d'Albe comme un homme dur et implacable. Arrivé en Flandre, en 1566, il déploya un pouvoir souverain, et établit un tribunal pour prononcer sur les excès commis pendant les troubles. Ce tribunal, nommé *conseil des troubles* par les Espagnols, et *conseil de sang* par les Brabançons, avait pour uniques arbitres le duc d'Albe et son confident, Jean de Vargas. Une consternation générale saisit tous les esprits, et l'on vit un grand nombre de négociants et de fabricants se réfugier en Angleterre, et y transporter leur fortune et leur industrie; plus de cent mille Flamands s'expatrièrent, et la plus grande partie se rallia sous les drapeaux du prince d'Orange, qui devenu le chef d'une

confédération contre l'Espagne, fut déclaré, par le duc d'Albe, criminel de lèse-majesté, lui et ses principaux partisans. Alors éclata la guerre civile dans ces malheureuses provinces. Le comte d'Aremberg, lieutenant du duc d'Albe, ayant été vaincu et tué, en 1568, par le frère du prince d'Orange, cet échec, loin d'ébranler le duc, ne servit qu'à aigrir son caractère féroce, et il crut braver le vainqueur en faisant périr sur un échafaud les comtes d'Egmont et de Horn. Cette exécution avait été précédée de celle de trente seigneurs moins distingués; elle fut suivie du supplice d'une foule de malheureux, condamnés comme rebelles. Le prince d'Orange vaincu en détail, harcelé, poursuivi, fut contraint de se retirer en Allemagne, et le duc d'Albe s'acquit, dans cette campagne, une gloire qu'il flétrit bientôt par de nouvelles cruautés. Les bourreaux répandirent, par ses ordres, plus de sang que ses soldats n'en avaient versé les armes à la main; et comme il n'est que trop ordinaire, les représailles vinrent ajouter aux malheurs de l'humanité. Dans le parti opposé, le barbare Senoy livra à d'horribles exécutions les paysans catholiques. Cependant, le duc d'Albe acheva de réduire les Flamands au désespoir; il éleva de fortes citadelles dans les principales villes, et imposa de nouvelles taxes; Malines et Zutphen, qui avaient résisté, furent livrées à l'avidité des soldats espagnols, et le duc publia un manifeste dans lequel il déclara que les citoyens n'avaient souffert que le juste châtiment de leur rébellion, et que les villes coupables devaient s'attendre à éprouver le même sort. Tout pliait sous son impitoyable rigueur. Le pape lui envoya l'estoc et le chapeau bénit, que les souverains pontifes n'avaient accordés jusqu'alors qu'à des têtes couronnées. Cet honneur mit le comble à sa fierté. Déjà il avait donné lui-même son nom et ses qualités à quatre bastions de la citadelle qu'il avait fait construire à Anvers, sans y faire nulle mention du roi son maître; et, lorsque la forteresse fut achevée, l'orgueilleux Espagnol y fit placer sa statue en bronze. Elle y paraissait avec un air menaçant; la noblesse et le peuple étaient à ses pieds, et, sur le piédestal, était gravée une inscription fastueuse qui le représentait comme l'appui de la religion, le restaurateur de la paix et de la justice dans les Pays-Bas. Des revers, et l'altération de la santé du duc d'Albe, le portèrent ensuite à demander son rappel. Ce fut au mois de décembre 1573 que le duc d'Albe, après avoir publié une amnistie, laissa le commandement à don Louis de Requesens, commandeur de Castille, et quitta un pays dans lequel il se vantait d'avoir, en six ans, livré au bourreau plus de 18,000 individus. Il fut traité à Madrid avec distinction, et jouit quelque temps à la cour de son ancien crédit; mais, un de ses fils ayant été arrêté pour avoir séduit une des filles d'honneur de la reine, qu'il avait promis d'épouser, le duc d'Albe favorisa son évasion, et le maria à une de ses cousines, contre la volonté de Philippe II, qui, pour cette offense, le bannit de la cour, et l'envoya en exil à son château d'Uzeda. Le duc d'Albe était depuis deux ans dans cet état de disgrâce, lorsque les succès de don Antonio, prieur de Crato, qui s'était fait couronner roi de Portugal, obligèrent Philippe II à recourir au général dont les talents et la fidélité lui inspiraient le plus de confiance. Il envoya un secrétaire demander au duc d'Albe si sa santé lui permettrait de reprendre le commandement d'une armée; et, recevant une réponse pleine de zèle, il le nomma commandant suprême en Portugal; mais, en même temps, il ne daigna ni lui pardonner son ancienne offense, ni lui permettre de venir à la cour. Cette sévérité de Philippe II, envers un général auquel il accordait tant de confiance, est, tout à la fois, un trait caractéristique de l'inflexibilité du monarque, et un rare témoignage rendu au duc d'Albe. Ce grand capitaine se montra digne de son ancienne réputation; il entra en Portugal en 1581, gagna deux batailles en trois semaines, chassa don Antonio, se rendit maître de Lisbonne, et soumit tout le Portugal à Philippe II. Le duc ne vécut point assez pour jouir des honneurs et des récompenses qu'il avait mérités par son dernier exploit; il mourut le 12 janvier 1582, à 74 ans, ayant horreur, dit-on, du sang qu'il avait fait répandre. Il fut, sans doute, le plus habile général de son siècle, et c'est surtout dans les opérations lentes et savantes, dans la partie de la guerre la plus difficile qu'il excella. Sa campagne contre le prince d'Orange, en 1568, est, dans ce genre, un des plus beaux exemples que les militaires puissent suivre; si on le pressait d'attaquer, il répétait sa maxime favorite : « De tous les événements, le plus incertain, « c'est la victoire. » Ses actions et ses paroles donnent une idée si complète de son caractère, qu'il serait inutile d'y rien ajouter, et de rapporter le portrait que Raynal en a tracé dans son *Histoire du stathoudérat.* Il suffira de dire qu'il avait le maintien et la démarche grave; l'air noble et le corps robuste; qu'il dormait peu, travaillait et écrivait beaucoup; que sa jeunesse fut raisonnable, et que ce fut dans le tumulte même des camps qu'il se forma à la politique. On prétend que, dans 60 ans de guerre contre différents ennemis, jamais il n'a été battu, ni surpris, ni prévenu. Sa vie a été publiée à Paris, 1698, 2 vol. in-12. On avait imprimé à Amsterdam, en 1620, un *Miroir de la tyrannie des Espagnols, perpétrée aux Pays-Bas par le duc d'Albe*, in-4°, figures.

ALBEMARLE (duc d'). *Voyez* **MONK.**

ALBEMARLE (Arn. J. KEPPEL, comte d'), né dans la Gueldre (une des sept Provinces-Unies) en 1669, fut le favori de Guillaume III, qui le combla d'honneurs. Après la mort de ce prince, il devint général des troupes hollandaises, et combattit dans les dernières guerres du règne de Louis XIV. Il fut fait prisonnier à Denain, où il se laissa forcer dans ses lignes, en 1712, et mourut en 1718.

ALBENAS (Jacques POLDO d'), premier consul de Nîmes en 1524; il prit des mesures pour la conservation des monuments romains que renferme cette ville; mort en 1529.

ALBENAS (Jean POLDO d'), né en 1512, fils du précédent, conseiller au présidial de Nîmes, mort en 1563, a publié une *traduction* de l'écrit théologique de St. Julien, archevêque de Tolède, *Prognostica;* celle de *l'Histoire des Taborites* (hérétiques de Bohême), par Æneas Silvius, et un *discours historique* sur la ville de Nîmes, Lyon, 1557, in-fol. fig., rare. D'Albenas avait été l'un des premiers à professer les principes de la réformation.

ALBENAS (J.-Joseph, vicomte d'), publiciste et poëte, né à Sommières, près de Nîmes, en 1760; fit la guerre de la liberté d'Amérique sous le général Lafayette; mort à Paris en 1824.

ALBÈRE (Érasme), disciple de Luther et docteur en théologie, mort le 5 mai 1553, est auteur du livre intitulé : *Alcoranus franciscanorum,* recueil d'absurdités et d'inepties qu'il avait tirées du livre des *Conformités de St. François avec J. C.* On a encore de lui : *Judicium de spongiâ Erasmi,* et d'autres ouvrages latins et allemands. *Le Coran des cordeliers* a été traduit en français par Conrad Badius : l'édition d'Amsterdam, 1734, in-12, est ornée de gravures de Picard.

ALBERELLI ou **ALBARELLI** (Giacomo), peintre vénitien, élève de Palma, vers la fin du 16e siècle.

ALBERGATI (Fabio), écrivain bolonais du 16e siècle, est auteur d'un livre intitulé : *El Cardinale;* et de plusieurs *Traités* de morale recueillis par Zanetti, Rome, 1664, 6 vol. in-4°.

ALBERGATI (Nicolas), évêque de Bologne, né dans cette ville en 1375; nonce en France en 1422; cardinal en 1426; légat à Paris, de Martin V, en 1431; désigné par Eugène IV pour présider le concile de Bâle; n'est pas reconnu par les Pères assemblés; assiste au concile de Ferrare contre les schismatiques grecs; mort grand pénitencier de l'Église, à Sienne, le 9 mai 1443; il eut pour domestiques Thomas de Sarzanne et Æneas Sylvius, qui tous deux devinrent papes.

ALBERGATI CAPACELLI (François), né le 29 avril 1728, marquis et sénateur de Bologne, sa patrie, littérateur distingué, le 16 mars 1804, se livra pendant toute sa vie à la fougue des passions, dont l'emportement causa la mort de sa vertueuse femme, et l'entraîna jusqu'à plus de 60 ans dans des fautes et même des crimes que sa naissance et ses richesses laissèrent impunis. On a de lui : *Novelle Morali,* Bologne, 1783; des pièces de théâtre, ibid., 1784, dont la plus estimée est : *I Pregiudizi del falso onore.*

ALBERGHINO (Jean), de Palerme, religieux de St.-François, mort en 1664, est auteur d'une *chronique* de son ordre.

ALBERGO (Jean), chirurgien, né à Mazzara, en Sicile, au 17e siècle, est auteur de quelques *traités* sur son art.

ALBERGONI (le père Éleuthère), né dans le Milanais en 1560; cordelier, prédicateur, écrivain ascétique, évêque de Monmarani, en 1611; mort en 1636. On a de ce prélat un *Traité des vertus chrétiennes; une Concordance des évangiles* et une *explication,* en latin, *de la doctrine de Scot.*

ALBERGOTTI (François), jurisconsulte italien, naquit dans le 14e siècle à Arezzo, où il exerça la profession d'avocat. Après avoir plaidé pendant quelques années dans sa patrie, il se rendit à Florence, où la république lui confia des négociations importantes avec les Bolonais, et l'anoblit en récompense de ses services. Il mourut en 1376. Albergotti a laissé des *Commentaires* sur le Digeste et des *Consultations* qui ont mérité d'être louées par Bartole.

ALBERGOTTI (Louis), fils du précédent, suivit la carrière de son père et fut aussi un savant jurisconsulte.

ALBERGOTTI (Marcellin), évêque d'Arezzo, rendit de grands services à Innocent IV contre l'empereur Frédéric II.

ALBERGOTTI (Jean), aussi évêque d'Arezzo, fut employé par le pape Grégoire XI dans ses démêlés avec Galeas Visconti, duc de Milan.

ALBÉRIC Ier, marquis de Camerino, vers la fin du 9e siècle, épousa Marozia, fille de Théodora, dame romaine, qui s'était emparée du château St.-Ange sur les papes. Il réunit ses États à ceux de sa femme, fit la guerre aux Sarrasins, et fut massacré par les Romains en 925.

ALBÉRIC II, de Camerino, son fils, premier baron de Rome, en fut reconnu seigneur avec le titre de grand consul, à l'occasion d'une guerre contre Hugues de Provence, roi d'Italie, son beau-père, qui vint l'y assiéger; il gouverna 23 ans cette capitale du monde chrétien, et mourut en 954.

ALBÉRIC (Octavien), fils du précédent, lui succéda, et devint pape sous le nom de Jean XII (*voyez* ce nom).

ALBÉRIC, moine et diacre du Mont-Cassin, écrivain ascétique, nommé cardinal vers 1050; chargé, en 1059, de discuter contre Bérenger; vivait encore en 1085. — En 1123, un autre Albéric du Mont-Cassin composa un livre de révélations.

ALBÉRIC, cardinal évêque d'Ostie, né aux environs de Beauvais; reçut la pourpre d'Innocent II, en 1138; légat en Angleterre où il assemble un concile le 13 décembre même année; légat en Sicile, puis en Orient et sous Eugène III, en France contre l'hérétique Henri, en 1147.

ALBÉRIC, religieux de l'ordre de Cîteaux, au milieu du 13e siècle, a laissé une chronique des événements remarquables depuis la création du monde jusqu'à l'année 1241. Leibnitz l'a fait imprimer dans les *Accession. histor.,* II, et Mencken dans les *Scriptor. rer. germanicar.,* I.

ALBÉRIC (Philippe), religieux servite, né à Mantoue, commissaire de son ordre à la cour de Rome en 1526. Avant cette époque, le pape Jules II l'avait envoyé en France, en Angleterre et en Allemagne, pour combattre la doctrine de Luther. Il mourut à Naples en 1531. On cite parmi ses ouvrages, comme rare, un poëme *D sacratissimo Christi corpore per Judæos pœnis afflicto.* Le sujet est le miracle connu sous le nom des *billettes.*

ALBÉRIC ou **ALBERT**, chanoine du Puy, ensuite d'Aix en Provence, sa patrie où il mourut vers 1120, âgé d'environ 60 ans, a composé l'*Histoire* de la première croisade, sous le titre de *Chronicon Hierosolymitanum,* imprimée séparément, Helmstadt, 1584, in-4°, et dans le recueil de Bongars. Elle s'étend depuis 1093 jusqu'à 1120.

ALBÉRIC DE ROSATE ou **ROXIATI**, né à Bergame, ami de Bartole, et l'un des plus savants jurisconsultes du 14e siècle, a laissé des *Commentaires* estimés sur le 6e livre des Décrétales, un *Dictionnaire de droit,* un traité *de Statutis* et des *Commentaires* sur les Pandectes et le Code.

ALBERICUS *à porta Ravennate,* jurisconsulte de Bologne, vers la fin du 12e siècle, fit des gloses latines sur le Digeste et sur le code.

ALBERINI (Rodiana), dame de Parme au 16e siècle, a laissé quelques poésies latines et flamandes.

ALBERIZZI (Pierre-Joseph), né en 1691, pratiqua la médecine à Milan; auteur d'un traité sur la peste; mort en 1722.

ALBÉRON Ier, évêque et prince de Liége, en 1123, mort le 1er janvier 1128, n'était pas, comme on le dit communément, frère de Godefroid le Barbu, fils de

Henri II, comte de Louvain, mais fils d'un premier mari d'Adélaïde, épouse de Henri II. C'était un prélat recommandable par la pureté de ses mœurs et la douceur de son caractère. Son règne n'est remarquable que par la suppression du droit de *mainmorte* qu'il abolit dans ses terres longtemps avant Henri III, duc de Brabant.

ALBERONI (Jules), cardinal et premier ministre du roi d'Espagne, né à Firuenzola, dans le duché de Parme, le 30 mars 1664, était fils d'un jardinier. Il fut d'abord curé de village, puis chanoine et chapelain de l'évêque de San-Donnino. Une mission de ce prélat auprès du duc de Vendôme, général de l'armée française en Italie, fut l'origine de la fortune de son chapelain. Alberoni plut au prince français, qui le prit à son service en qualité de secrétaire, l'emmena en France et ensuite à l'armée d'Espagne. Après la mort de Vendôme, le duc de Parme nomma Alberoni son agent politique à Madrid. Dans ce poste, il sut gagner la confiance de Philippe V, et conçut le projet de marier ce monarque (en secondes noces) avec Élisabeth, héritière du duché de Parme, afin d'éloigner la princesse des Ursins, pour gouverner l'Espagne à sa place. Ses mesures furent si bien prises, que la princesse fut effectivement renvoyée en France dès l'arrivée de la nouvelle reine. Alberoni fut bientôt admis dans les conseils, nommé cardinal et premier ministre. Alors il forma les plans les plus vastes pour rendre à la monarchie espagnole son ancienne splendeur, et mit toute l'Europe en mouvement. Mais le duc d'Orléans, régent de France, de concert avec le roi d'Angleterre, renversa les desseins de ce ministre. Le nord de l'Espagne fut envahi : la cour de Madrid fit demander la paix, et le renvoi du premier ministre fut la première condition imposée par la France et l'Angleterre. Alberoni reçut l'ordre de sortir du royaume et alla à Rome, où le pape Innocent XIII fit examiner sa conduite par le sacré collége. Il fut trouvé coupable de quelques irrégularités et renfermé un an chez les jésuites. Sa disgrâce ne lui avait pas fait perdre entièrement son crédit à la cour d'Espagne, et il y conservait encore un peu d'influence, lorsqu'il mourut le 26 juin 1752, âgé de 87 ans. Le *Testament politique* publié sous son nom, après sa mort, n'est pas de lui, mais de Durey de Morsan ; il a été publié par Maubert de Gouvest. Jean Rousset a écrit la *Vie d'Alberoni* jusqu'en 1719, 1 vol. in-12.

ALBERS (Jean-Abraham), né à Brême le 20 mars 1772 ; savant médecin allemand, a laissé plusieurs écrits sur la thérapeutique ; mort le 24 mars 1821.

ALBERS (Henri-Philippe-François), né à Hameln près de Munden en 1768, mort en 1830, à Wanstorf, premier médecin du roi de Hanovre, a fourni au *journal* de Hufeland et au *Magasin de Hanovre* quelques articles parmi lesquels on distingue des *recherches sur les eaux minérales de Rekbourg*.

ALBERT Ier, duc d'Autriche et empereur, naquit, en 1248, de Rodolphe de Habsbourg, qui, de simple gentilhomme de Souabe, s'était élevé à la dignité de chef de l'empire germanique, et, peu de temps avant sa mort, avait essayé de placer la couronne sur la tête de son fils Albert. Mais les électeurs, fatigués de son ascendant, et enhardis par la vieillesse qui commençait à affaiblir son autorité, avaient rejeté ses prières, et ajourné l'élection d'un roi des Romains à un temps indéfini. Après la mort de son père, Albert, sans attendre la décision de la diète, s'empara des ornements impériaux comme si l'on ne pouvait faire un autre choix que lui-même. Cette précipitation arrogante détermina les électeurs à élire Adolphe de Nassau. Albert chercha d'abord à s'opposer à cette nomination ; mais menacé dans ses possessions de la Suisse il partit, sans renoncer à ses prétentions. Albert, informé qu'Adolphe s'était aliéné les États de l'Empire, mit tout en œuvre pour se concilier les nouveaux ennemis de son rival, parvint à le faire déposer par la diète de Mayence, le 23 juin 1298, et à se faire élire à sa place ; mais il fallut que les armes jugeassent en dernier ressort ce que la diète avait prononcé. Les deux compétiteurs, à la tête de leur armée, se rencontrèrent à Gelheim, entre Worms et Spire, et Albert tua Adolphe d'un coup de lance, le 2 juillet 1298. N'ayant plus de rival à redouter, il se soumit à une nouvelle élection. Son couronnement eut lieu à Aix-la-Chapelle le 24 août 1298. Boniface VIII occupait alors la chaire de St.-Pierre, il prétendit qu'à lui seul appartenait le droit de décerner la couronne impériale et qu'en conséquence il défendait aux États d'Allemagne de le reconnaître et les déliait de leur serment. Albert s'unit alors à Philippe le Bel, non moins menacé que lui par le fougueux Boniface, et maria son fils Rodolphe à Blanche, sœur du roi de France. Boniface contrarié de cette alliance entama avec Albert des négociations qui eurent le succès le plus complet. Albert reconnut au pape le droit de choisir un roi des Romains ou empereur ; il prêta serment de défendre les prérogatives de Rome. Boniface voulant reconnaître cette soumission, déclara Philippe excommunié, déchu de tout droit à la couronne, et donna le royaume de France à Albert ; mais Philippe mit un terme à la violence de Boniface en le faisant arrêter. Benoît XI, son successeur, ménagea une trêve entre les souverains d'Allemagne et de France, et les difficultés dans lesquelles le despotisme et l'avidité d'Albert le précipitèrent prolongèrent cette trêve indéfiniment. Il serait impossible, dans cet article, de rendre compte en détail de toutes les guerres injustes que l'empereur entreprit. A peine sur le trône, il attaqua la Hollande, la Zélande et la Frise, les réclamant comme des fiefs de l'Empire. Albert se porta ensuite contre les Hongrois, pour les obliger à recevoir un roi de sa maison, et de la main du pape. Il pénétra en Bohême pour y attaquer Wenceslas, qui était en même temps roi de Hongrie. Il parvint à faire élire, par les États du royaume, son fils Rodolphe, et à lui faire épouser la veuve de Wenceslas. Les Bohêmes s'étant soulevés, Rodolphe entra en campagne pour les soumettre, et mourut de maladie devant une ville dont il formait le siége. Albert prétendit le remplacer par son second fils, Frédéric ; mais les États s'y refusèrent avec obstination, les partisans d'Albert furent massacrés, et l'assemblée choisit Henri de Carinthie, compétiteur de Frédéric, et beau-frère d'Albert. Depuis l'avénement de Rodolphe de Habsbourg, la Suisse, divisée en un grand nombre de petites souverainetés, de villes indépendantes, de domaines ecclésiastiques, et de cantons qui se gouvernaient démocratiquement, avait été menacée de perdre ses priviléges. Enfin, le 13 janvier 1308, la révolution éclata dans les trois cantons d'Unterwald, de Schwitz et d'Uri : les gou-

verneurs furent tués ou chassés, et leurs châteaux tombèrent entre les mains des paysans insurgés. Albert se crut arrivé au but de ses desseins, et il se félicita d'un soulèvement qui mettait fin, suivant ses espérances, à de prétendus priviléges qui lui semblaient un scandale; mais, loin d'avoir un tel résultat, ce premier soulèvement ne fut que le commencement d'une lutte dont Albert ne vit pas la fin. Une nouvelle injustice produisit un crime, et mit un terme à son ambition et à sa vie. Jean, fils de Rodolphe, frère cadet d'Albert, avait été privé par lui de son héritage, et l'avait revendiqué plus d'une fois inutilement; marchant à la suite de son oncle, dans son expédition contre la Suisse, il crut l'occasion favorable pour renouveler ses réclamations; Albert, joignant l'insulte à la spoliation, se fit apporter des guirlandes de fleurs; et, les présentant à son neveu : « Prends ceci, lui dit-il, qui « sied bien à ton âge, et laisse-moi le soin de gouverner « des États. » Jean se retira, le cœur profondément ulcéré, et méditant une horrible vengeance. Son gouverneur Walter d'Eschenbach, et trois de ses amis, Rodolphe de Wart, Rodolphe de Balm, et Conrad de Tegelfeld, s'associèrent à son injure. Les cinq conjurés, tombant sur Albert, séparé de sa suite par la Reuss, petite rivière qu'il venait de traverser, le massacrèrent; et le fils de Rodolphe de Habsbourg rendit les derniers soupirs, le 1er mai 1308, entre les bras d'une femme mendiante, qui étancha son sang avec des haillons. L'extérieur d'Albert était grossier, ignoble et presque féroce. Il avait été marié, en 1276, à Élisabeth, fille de Meinhard, duc de Carinthie, et il en avait eu 21 enfants. Aucun de ses fils ne lui succéda comme empereur.

ALBERT II, duc d'Autriche, fils de l'empereur Albert Ier, se trouvait encore en bas âge, quand son père fut assassiné. Il était le quatrième des cinq fils de cet empereur; mais les trois aînés étant morts sans postérité, dans l'espace de quatre ans, l'administration de toutes les possessions autrichiennes échut à Albert et à Othon son frère cadet. Celui-ci mourut quelques années après, et laissa deux fils, dont Albert exerça les droits, conjointement avec les siens, en qualité de leur tuteur; enfin, ces deux princes n'ayant survécu que peu de temps à leur père, Albert, demeuré seul de sa famille, se vit à la tête de ses diverses souverainetés. Jusqu'à la mort du dernier de ses frères, il avait pris peu de part aux affaires publiques; on prétend même qu'il avait embrassé l'état religieux; à 27 ans, il épousa Jeanne, comtesse de Ferrette, qui, après une stérilité de 15, ou, selon d'autres, de 19 années, lui donna six enfants, quatre fils et deux filles. A 52 ans, une paralysie, suite du poison, lui enleva l'usage des jambes; il n'en continua pas moins à faire la guerre en personne, tantôt porté dans une litière, tantôt attaché sur son cheval. Il eut la prudence de résister aux sollicitations et aux offres du pape Jean XXII, qui, après avoir déposé et excommunié l'empereur Louis IV de Bavière, voulait placer la couronne impériale sur la tête du prince autrichien. Albert se déclara même pour cet empereur, contre son compétiteur, Charles, fils du roi de Bohême, et le seconda dans plusieurs expéditions contre ce rival, que Jean XXII lui avait suscité. Louis étant mort au mois d'octobre 1347, et Charles ayant réuni tous les suffrages, Albert se rangea de son parti, et obtint, pour sa famille, des avantages considérables; mais le cours de ses prospérités fut troublé par le mauvais succès de ses entreprises contre la Suisse, l'écueil éternel des princes de sa maison. Albert, convoqua, dans la ville de Brouck, une diète où il appela les gouverneurs, magistrats et barons de la Souabe, de l'Alsace et de ce qui restait en Suisse de territoire autrichien. La guerre fut déclarée, et Albert se rendit sous les murs de Zurich, à la tête de 16,000 hommes. Le duc d'Autriche fut réduit trois fois à traiter avec ceux qu'il nommait des rebelles. L'empereur Charles IV, à la tête de tous les contingents de l'Allemagne, se présenta enfin devant les portes de Zurich, ne doutant pas que sa présence ne portât les habitants à la soumission. Une garnison de 4,000 hommes opposa néanmoins à cette armée une résistance invincible. La veille du jour fixé pour un assaut, les coalisés feignirent de se disputer le poste d'honneur; et, tout à coup, tous se retirèrent, laissant Albert avec ses seules troupes. Hors d'état de continuer le siége, le duc d'Autriche, au défaut de la force, recourut à la corruption. Rodolphe Brunn, chef des factieux qui avait persécuté les nobles, saisi leurs biens, exilé leurs familles et leurs partisans, se vendit au duc d'Autriche : tant c'est une erreur grossière que de considérer, dans les révolutions, la violence et le crime comme un gage de sincérité! Zurich, par le moyen de Rodolphe Brunn, se déclara pour Albert; d'autres cantons parlaient déjà de neutralité, premier pas vers la défection. Les confédérés helvétiques allaient être privés du fruit de cinquante ans de combats; les montagnards de Schwitz, prenant seuls les armes et faisant flotter à leur tête l'étendard qu'avait illustré la bataille de Morgarten, mirent en fuite les agents d'Albert. L'alliance générale fut renouvelée sous leurs auspices, et le duc d'Autriche retourna à Vienne, où sa cour se fit une loi de ne jamais prononcer devant lui le nom des Suisses. Cette politesse de ses courtisans ne le consola pas; car il mourut de chagrin, le 16 août 1358, dans sa 60e année. L'histoire a donné à ce prince le surnom de *Sage*, qu'il méritait à quelques égards.

ALBERT III, duc d'Autriche, fils d'Albert le Sage, perdit de bonne heure deux de ses frères, plus âgés que lui, et se vit, le 27 juillet 1365, avant d'avoir atteint sa 17e année, appelé au gouvernement, avec un frère plus jeune encore. Le pacte de famille, institué par Albert II, réservait à l'aîné le droit exclusif de succéder à son père; mais Léopold, c'était le nom du cadet, aussi violent qu'Albert était pacifique, força bientôt ce dernier à consentir à un partage par lequel le testament de leur père étant annulé, Léopold fut investi de la portion la plus considérable des États autrichiens : l'empereur Charles IV favorisa, de toute son influence, les prétentions de Léopold, charmé qu'il était de voir une puissance, qui, chaque jour, lui faisait plus d'ombrage, concourir elle-même à son propre affaiblissement. L'ambition de Léopold échoua bientôt contre la Suisse, comme celle de son père et de son aïeul : il fut tué, le 9 juillet 1386, à la bataille de Sempach; et, durant la minorité de ses quatre fils, Albert rentra dans la jouissance d'un pouvoir dont il semble n'avoir pas été avide, puisqu'il le rendit à ses neveux, dès qu'ils furent en âge de le réclamer. Il eut à lutter fréquemment contre les seigneurs qui opprimaient leurs vas-

saux, vexaient les bourgeois des villes, et troublaient la tranquillité. Ses efforts pour restreindre les priviléges dont ils abusaient, le firent adorer de ses sujets, dont l'affliction lui rendit, autour de son cercueil, un hommage désintéressé et incontestable. Des nobles bohémiens s'étant révoltés contre Wenceslas leur roi, Albert, qui s'efforçait de diminuer les prérogatives de la noblesse en Autriche, embrassa la cause de la noblesse en Bohême, et entra dans ce pays, à la tête d'une armée : mais il fut attaqué subitement d'une maladie dont il mourut, à 46 ans, au mois d'août 1395. Marié deux fois, il ne laissa qu'un fils qui, à sa mort, était âgé de 16 ans.

ALBERT IV, duc d'Autriche, fils unique d'Albert III, et surnommé le *Pieux*, était parvenu à l'âge de seize ans lorsque son père mourut, au mois d'août 1395. On a vu, dans l'article d'Albert III, que ce prince avait été dépouillé de la plus grande partie de son patrimoine, par son frère Léopold. Guillaume, fils aîné de ce Léopold, et qui lui avait succédé, voulut traiter son cousin comme son père avait traité son oncle, et forma des prétentions sur l'Autriche, seule province que Léopold n'eût pas enlevée à Albert III. Albert IV se défendit de son mieux, mais il fut obligé de transiger. Il fut convenu qu'Albert et Guillaume régneraient conjointement sur l'Autriche. A peine cet accommodement avait-il eu lieu, qu'Albert, soit qu'il fût mécontent d'un traité par lequel il avait cédé des droits évidents, soit qu'il se sentît entraîné par un caractère naturellement romanesque, entreprit le pèlerinage de la terre sainte, laissant Guillaume seul en possession du pouvoir. Revenu à Vienne, Albert IV épousa Jeanne de Hollande, dont il eut un fils. Des dissensions s'étant élevées entre ses oncles, Sigismond, roi de Hongrie, et Wenceslas, roi de Bohême, il parvint à les réconcilier, et les deux rois furent tellement satisfaits de sa conduite, que tous deux, simultanément, le déclarèrent leur successeur, dans le cas où ils mourraient sans enfants mâles. Albert avait ainsi en perspective l'héritage presque assuré de deux puissants royaumes ; et, pour les mériter, il secondait de toutes les forces de son duché Sigismond, contre quelques seigneurs qui voulaient secouer son joug, lorsqu'il fut empoisonné par l'un d'eux qu'il assiégeait dans la forteresse de Znaïm, de concert avec le roi de Hongrie. Il mourut des suites du poison dans sa 27e année, le 4 septembre 1414, laissant un fils âgé de 7 ans.

ALBERT V, duc d'Autriche, connu, comme empereur, sous le nom d'*Albert II*, naquit à Vienne, le 10 août 1397. Il n'avait que 7 ans lorsqu'Albert IV son père mourut, et cette mort prématurée lui donna pour tuteurs les trois cousins germains de son père, Ernest, Guillaume et Léopold, tous trois fils de ce Léopold qui avait dépouillé Albert III de presque tous ses États. Guillaume avait déjà, du vivant d'Albert IV, formé des prétentions sur l'Autriche. Heureusement pour son neveu, il ne survécut guère au père de celui-ci ; mais Léopold ne se montra ni moins ambitieux, ni moins avide que Guillaume. Il ne négligea rien pour inspirer au jeune prince le dégoût des affaires, mais les hommes chargés de son éducation trompèrent les calculs coupables de son tuteur ; Albert acquit sous leur direction des connaissances étendues. Le principal d'entre eux Remprecht de Waldsée, négocia secrètement avec les États, qui s'engagèrent, par un serment solennel, à ne recevoir d'ordres que d'Albert V, leur légitime et unique souverain. A cette nouvelle, Léopold mourut subitement de rage, le 3 juin 1411. L'enthousiasme du peuple lorsqu'Albert se montra, pour la première fois, investi du gouvernement, ne connut point de bornes ; mais, au milieu de cette allégresse, Albert avait mille sujets de sollicitude ; aucune police n'existait dans ses États, les routes étaient infestées de brigands, les tribunaux sans force, les propriétés menacées, le commerce interrompu ; les nobles abusaient avec audace des avantages de leur rang, les parvenus, de ceux de leur fortune. Albert dès les premiers jours de son administration, fit brûler vifs, comme spoliateurs et comme faussaires, deux de ses courtisans, dont l'un jusqu'alors avait possédé sa plus intime confiance. Ce terrible exemple fut efficace. Albert fut fiancé, en 1417, à la fille de l'empereur Sigismond, Élisabeth, qu'il épousa en 1421. Ce mariage rendit à la maison de Habsbourg des droits sur les royaumes de Hongrie et de Bohême. Sigismond entraîna Albert dans la guerre des hussites, qu'il avait excitée en se rendant coupable d'un exécrable parjure envers Jean Huss et Jérôme de Prague. Albert fut forcé de partager les fatigues, les dangers, les tristes succès et les honteux revers de cette déplorable guerre. Il fit une entrée magnifique à Prague le 20 juin 1420, avec cet empereur qu'accompagnaient en pompe les électeurs de Cologne, de Trèves, de Mayence, de Brandebourg, l'électeur Palatin, le duc de Bavière et une foule d'autres princes ; mais, vingt-quatre jours après, tous ses souverains et leurs troupes prirent la fuite devant une poignée de hussites armés de faux et de bâtons. Tandis que le cardinal Julien à la tête de 80 mille croisés, car on avait prêché une croisade contre les hussites, se faisait battre par 50 mille hommes, Albert parvint à chasser de l'Autriche entière, Procope, le plus redoutable des successeurs de Ziska. Au milieu de la guerre des hussites, la mort de Sigismond appela Albert, le 9 décembre 1437, au trône de Bohême. Il eut à lutter contre les intrigues de sa belle-mère, Barbe de Cilly, femme de Sigismond. Cependant, il fut couronné, à Prague, le 29 juin 1438 ; les hussites, animés par l'impératrice veuve, s'armèrent contre un prince du choix de l'assassin de Jean Huss. Maître de diriger seul les opérations militaires, et secondé par son allié, l'électeur de Brandebourg, il demeura enfin victorieux. Sur ces entrefaites, les Hongrois l'élurent pour roi ; mais ils exigèrent de lui la promesse que, si le choix des électeurs le portait sur le trône de l'Empire, il n'accepterait pas cette dignité. Albert, nommé empereur, fut fidèle à sa parole et refusa. Ce ne fut que lorsque les Hongrois le délièrent de ses engagements, qu'il se crut libre de placer sur sa tête la couronne impériale, qui depuis resta constamment dans sa famille. L'élévation d'Albert remplit l'Allemagne de joie et d'espérance, et les premières mesures qu'il prit répondirent à l'attente générale ; il tâcha de restreindre la puissance redoutable et mystérieuse des cours vehmiques ou des tribunaux secrets de la Westphalie ; mais cette institution singulière résista encore longtemps aux efforts des empereurs. L'Allemagne lui dut l'abolition des annates, des réserves, des expectatives et le rétablissement universel des élections canoniques. Enfin, la sagesse d'Albert et sa fermeté semblaient annoncer la régénération de l'Empire ; mais ces

heureux présages s'évanouirent tout à coup. Amurath II, après de longues guerres civiles, dont les Grecs dégénérés n'avaient pas su profiter, reparaissait plus terrible que son aïeul; il méditait l'invasion de la Hongrie. Albert contrarié par la malveillance de la noblesse, et plus encore par l'épuisement des peuples, rassembla avec peine une armée de 24,000 hommes, et s'avança contre Amurath, qui en commandait plus de 150,000. Son courage aurait peut-être suppléé à l'infériorité de ses forces; mais les maladies et la trahison rendirent tous ses efforts inutiles; la dyssenterie moissonna ses soldats; des nobles mécontents entamèrent avec l'ennemi une correspondance coupable. Amurath eut la générosité d'en avertir Albert. Les traîtres démasqués poussèrent l'armée à la révolte; les soldats se débandèrent. Albert, que la contagion n'avait pas épargné, fut contraint à la retraite; et, succombant aux souffrances physiques et morales qui se réunissaient pour l'accabler, il mourut dans un petit village de Hongrie, le 27 octobre 1439, à l'âge de 42 ans, sans avoir été couronné empereur, quoiqu'il eût enfin accepté sa nomination. Élisabeth, sa femme, était enceinte d'un fils, qui, né quatre mois après la mort d'Albert, fut surnommé *Ladislas le Posthume*. Entraîné par l'exemple et l'esprit de son siècle, il se livra à des cruautés et à une intolérance religieuse que nous ne concevons plus; il poursuivit les juifs avec un acharnement aveugle et sans bornes. Imbu de l'opinion absurde, mais alors accréditée, que ces malheureux enlevaient des hosties consacrés pour les outrager, il ne leur laissa que le choix du baptême, de l'exil ou du bûcher; plusieurs se tuèrent eux-mêmes; douze cents furent brûlés vifs; et leurs biens confisqués. C'est une tache horrible; mais c'est la seule qui souille le règne d'Albert.

ALBERT, archiduc d'Autriche, dit *le Prodigue*, fils d'Ernest, prince de Styrie, de la branche d'Inspruck ou de Tyrol, dont Léopold, fils d'Albert, dit *le Sage*, fut la tige; eut de grands démêlés avec l'empereur Frédéric II, son frère, à cause de la succession de Ladislas; mis au ban de l'Empire à la diète de Ratisbonne, en 1443; fonda, en 1450, l'académie de Fribourg, en mémoire de ce que sa réconciliation avec son frère avait eu lieu dans cette ville; mort en 1463.

ALBERT Ier, duc de Bavière, comte de Hainaut, de Hollande, de Zélande, et second fils de l'empereur Louis de Bavière et de Marguerite, fille et héritière de Guillaume II, comte de Hainaut; gouverne, en 1358, comme tuteur de son frère Guillaume III, dit *l'Insensé*, qui avait chassé sa mère, en 1351, et que ses sujets retinrent prisonnier au Quesnoi, où il mourut, en 1377; bat les Frisons en plusieurs rencontres; institue, en 1382, les chevaliers de Notre-Dame et de St.-Antoine; mort le 25 janvier 1404.

ALBERT II, duc de Bavière, fils d'Albert Ier, mort sans postérité avant son père, le 18 janvier 1397.

ALBERT III, surnommé *le Pieux*, duc de Bavière, né en 1396, fils d'Ernest; règne en 1436; refuse, en 1440, la couronne de Bohême qui lui était offerte au préjudice de Ladislas, fils posthume de l'empereur Albert, meurt de la goutte le 1er mars 1460.

ALBERT IV, dit *le Sage*, duc de Bavière, fils d'Albert III; gouverne en 1453; fait la guerre contre son frère Christophe, et l'emporte sur lui par la faveur de l'empereur Frédéric III, dont il épousa la fille Cunégonde, en 1487, mort le 17 mars 1508. Cunégonde se fit religieuse à Munich où elle mourut le 5 août 1520.

ALBERT V, duc de Bavière, fils et successeur de Guillaume III, né en 1528; duc régnant en 1550; épouse Anne d'Autriche, fille de Ferdinand d'Autriche, depuis empereur, le 4 juillet 1546; fonde plusieurs colléges de jésuites et persécute les protestants, assiste, en 1556, pour son beau-père, à la diète de Ratisbonne; mort le 24 octobre 1579; eut pour successeur son fils Guillaume, dit *le Jeune*.

ALBERT, duc de Bavière, fils aîné de Guillaume et frère de Maximilien, qui commença la branche électorale; a fondé la branche Albertine; né en 1584; fut administrateur de l'électorat et tuteur de Ferdinand-Marie, son neveu; mort l'an 1647.

ALBERT Ier, dit *le Superbe*, duc de Saxe, fils d'Othon et d'Edwige, fille d'Albert, électeur de Brandebourg; irrité de ce que sa mère avait fait donner le marquisat de Misnie à Dietrich son cadet, il prit les armes contre son père; se saisit de sa personne en 1195; le retint prisonnier; enleva son trésor et s'assura ensuite de Dietrich, qu'il priva aussi de sa liberté; mort en 1197.

ALBERT II, dit *le Dénaturé*, duc de Saxe, succéda à son père Henri, en 1288; épousa, en 1256, Marguerite, fille de l'empereur Frédéric II, dont il eut Frédéric, dit *le Fort* ou *le Mordu*, et Dicaman; essaya d'empoisonner cette princesse pour prendre une fille du peuple, Cunégonde, dont il était amoureux; voulut ensuite la faire étrangler par un muletier qui, loin d'accomplir ce dessein, l'engagea à fuir; au moment de s'y résoudre, Marguerite embrassant ses enfants les larmes aux yeux, mordit si fort la joue du petit Frédéric qu'il en garda la marque toute sa vie; puis s'étant fait descendre dans un panier d'osier, par une fenêtre de son appartement qui donnait sur la campagne, elle se retira à Francfort dans un monastère, où elle mourut de chagrin en 1270. Albert épousa alors Cunégonde, eut un fils d'elle au profit de qui il voulut déshériter ses autres enfants; mais ceux-ci, voulant venger l'injure de leur mère, s'armèrent, lui enlevèrent ses États, et le firent prisonnier; rendu à la liberté par l'intervention de l'empereur Rodolphe Ier et de quelques autres princes, il se ligua avec Jean, marquis de Brandebourg, et Éberard, duc d'Anhalt; fit la guerre à ses enfants; fut réduit à leur demander la paix en 1290, vendit la Thuringe à l'empereur Adolphe de Nassau, afin d'avoir de l'argent pour de nouvelles hostilités; ne put réussir malgré la protection d'Adolphe et d'Albert Ier son successeur, et se retira dans un couvent d'Erfurt, où il mourut en 1315; Frédéric le Mordu lui succéda, et Dicaman fut assassiné dans une église de Leipzig, en 1307, par un soldat de Philippe de Nassau.

ALBERT II, marquis et électeur de Brandebourg, fils d'Othon Ier et frère d'Othon II, auquel il succéda en 1206; fut un des amis particuliers de l'empereur Frédéric II; mort en 1221.

ALBERT Ier, dit *le Grand*, duc de Brunswick et fils d'Othon Ier, fit la guerre en faveur d'Otocare, roi de Bohême, contre Bela, roi de Hongrie, et, pour la ville de Lubeck, contre Jean, duc d'Holsace; guerroyant contre

Henri, dans la Misnie, il fut blessé, pris et taxé à une énorme rançon; fit bâtir les villes d'Harbourg et d'Otersburg; mort en 1279.

ALBERT II, dit *le Gros*, duc de Brunswick, second fils d'Albert Ier, succéda à son frère Guillaume. Réduit à l'obéissance son frère Henri, soulevé contre lui. Mort en 1318, son fils Magnus lui succède.

ALBERT, duc de Mecklembourg, fils de Henri le Lion; fait prince de l'Empire avec Jean son frère par l'empereur Charles IV, en 1348; en guerre pour Stuttgard contre Louis, marquis de Brandebourg, et, pour l'île de Rugen, avec Barnime, Bogislas et Uratislas de Poméranie; mort en 1367.

ALBERT (St.), de Louvain, cardinal évêque de Liége, frère de Henri duc de Lorraine, élu en 1191; échappé aux espions de l'empereur Henri VI qui, opposé à son élection, voulait l'empêcher d'aller à Rome, il se présenta, déguisé en valet, à Célestin III, qui le confirma et le fit cardinal en 1192; fut assassiné à Reims, à l'instigation de Lothaire, nommé évêque de Liége en son absence et du consentement de l'empereur, par trois Allemands, qui le percèrent de treize coups d'épée, le 21 novembre 1193.

ALBERT Ier, électeur de Saxe, de la famille d'Anhalt, duc de Westphalie et d'Angrie, fils de Bernard et petit-fils d'Albert l'Ours. L'électorat avait été mis dans cette famille par l'empereur Frédéric Ier en 1180; en 1212, succéda à son père; suivit l'empereur Frédéric II dans ses entreprises; se croisa pour le voyage d'outre-mer; épousa Hélène, fille de l'empereur Othon IV; mort en 1260.

ALBERT II, électeur de Saxe après son père Albert Ier, en 1260; fit la guerre à Gonthier, archevêque de Magdebourg; combattit en faveur de son beau-frère, Albert d'Autriche, contre l'empereur Adolphe; fut étouffé dans la foule, en 1298, au couronnement d'Albert; Rodolphe Ier lui succède.

ALBERT III, électeur de Saxe, fils de Vencеslas, succède à son frère Rodolphe III, l'an 1419; meurt, en 1422, des suites de la peur que lui avait causée l'incendie d'une chaumière d'où lui et sa femme Offége avaient été obligés de se sauver en chemise.

ALBERT ou **ADALBERT**, archevêque de Mayence, chancelier de l'empereur Henri V, qu'il porta à rompre avec le pape; fait archevêque par lui en 1110; s'oppose aux violences de ce prince après l'avoir flatté; rompt avec lui; en 1112, conspire avec ses ennemis; est mis en prison; en sort à la sollicitation et sous la caution de Bruno, archevêque de Cologne; prend le parti du pape, Calixte II, qui le fait son légat en Allemagne; célèbre un concile en 1131, à Mayence; mort le 14 juillet 1137.

ALBERT surnommé *l'Ours*, marquis et électeur de Brandebourg; né en 1106 d'Othon, prince d'Anhalt. La maison de Staden, qui avait possédé l'électorat, s'étant éteinte, il fut conféré, en 1150, par l'empereur Conrad III, à Albert qui fit repeupler le Brandebourg; y fonda des églises; y bâtit des villes, des monastères et des colléges; mort le 28 novembre 1168. Othon, son fils aîné, lui succéda, et le second, Bernard, fut élu duc et électeur de Saxe, ce qui mit deux électorats dans la maison d'Anhalt.

ALBERT ou **OLBET**, dit *de Laubes*, célèbre bénédictin, abbé de Gembloux, au commencement du 11e siècle; né à Ledern dans les Pays-Bas; travailla en 1009, avec Burchard à la grande collection des canons.

ALBERT, comte de Vermandois, succéda à son père Herbert III, et fonda l'abbaye de Bucilli; mort en 1055; Othon, son frère, lui succéda.

ALBERT, huitième abbé de Marmoutier, de 1034 à 1064, époque de sa mort. Avant lui il n'y a pas d'exemple en France de la tonsure cléricale donnée par un abbé; il la conféra à un serf du couvent, après qu'il l'eut affranchi. Bernard, un de ses successeurs, dans le même siècle, en usa de même à l'égard d'un autre serf.

ALBERT dit *l'Ermite*, neveu de Pierre l'Ermite; succéda au patriarche de Jérusalem, Héraclius, en 1191, et mourut l'an 1194.

ALBERT (le bienheureux), né à Castro di Gualtester, en Italie; patriarche latin de Jérusalem, et législateur de l'ordre des carmes, avait été d'abord chanoine, puis évêque de Bobio et de Verceil, en 1184. Les chrétiens de la Palestine le nommèrent en 1204 patriarche de Jérusalem; mais cette ville étant au pouvoir des infidèles, il résidait à St.-Jean-d'Acre, où il fut assassiné le 14 septembre 1214 dans une procession par un homme auquel il avait reproché ses crimes. Il est honoré le 8 avril comme un saint de l'ordre des carmes.

ALBERT de Parme, légat d'Innocent IV en Angleterre, en 1254; veut inutilement, à son passage à Paris, terminer le démêlé entre l'université et les ordres mendiants.

ALBERT, dit *le Grand*, né à Lauingen, dans la Souabe, en 1195 ou 1205, fut le maître de St. Thomas d'Aquin, et l'homme le plus savant de son siècle. Après avoir étudié à Pavie, qui était alors l'université la plus célèbre de l'Europe, il entra, en 1223, chez les dominicains, qui lui conférèrent plusieurs des dignités de leur ordre; vint professer la philosophie à Cologne, d'où sa renommée s'étendit en Allemagne, en Italie et en France; enseigna, en 1245, 1246 et 1247 à Paris; où il eut une telle affluence d'auditeurs, qu'il dut faire ses leçons hors de l'université, au milieu d'une place qui en prit le nom de place de *maître Aubert* (aujourd'hui place Maubert); revint à Cologne en 1248; fut appelé, par Alexandre IV, à Rome, où il devint maître du sacré palais, et disputa contre Guillaume de Saint-Amour; fut archevêque de Ratisbonne en 1260; se démit de son épiscopat pour reprendre ses exercices dans les universités; assista, par ordre de Grégoire X, au concile général de Lyon en 1274; oublia ce qu'il avait su, et mourut à Cologne le 15 novembre 1280. Ses contemporains, étonnés de son immense savoir, disaient, les uns que la Sainte Vierge lui communiquait, par infusion, les secrets de la philosophie, tandis que les autres l'accusaient de recourir aux arcanes de la cabale et de la magie. Ses ouvrages, en 21 tomes in-fol., contiennent des vues singulières d'un génie puissant et continuellement tendu pour deviner les secrets de la nature, des inventions de machines très-ingénieuses, des hypothèses et des paradoxes surprenants, des dissertations d'une érudition prodigieuse; mais on n'y trouve rien de ce qu'on lui a attribué dans ces deux livres, si dangereusement populaires et si grossièrement mensongers, qui se débitent sous les titres de *Secrets du Grand-*

Albert et du *Petit-Albert*. Albert est un des savants dont Naudé a parlé dans son *Apologie des grands hommes accusés de magie*. Son corps, trouvé intact trois cents ans après sa mort, a été pour plusieurs le motif de renouveler cette accusation; d'autres ont conclu, d'après la croyance d'alors, que cette particularité révélait qu'il était mort en odeur de sainteté. Grégoire XV s'est rangé de cet avis en béatifiant Albert le Grand, en 1622.

ALBERT (St.), carme et prédicateur du Mont-Trapano; né à Trapano, en Sicile, en 1220; mort ermite près de Messine, le 7 août 1292; canonisé dans le 15ᵉ siècle.

ALBERT de Padoue; moine d'Augustin, prédicateur et commentateur des livres sacrés; né à Padoue, en 1202; mort à Lyon, en 1328.

ALBERT, de la maison des comtes de Hohenberg, évêque de Frisingen, dans la haute Bavière en 1352, secourut Albert d'Autriche au siége de Zurich; mort en 1359.

ALBERT DE STRASBOURG (Albertus Argentinensis), écrivain du 14ᵉ siècle, paraît être le même que Mathias de Nuwenburg ou de Neufchatel; était secrétaire et chapelain de Berthold de Buchelke, évêque de Strasbourg, mort en 1353; et fut député par ce prélat vers le pape Jean XXII, pour l'informer que l'empereur Louis V refusait de reconnaître la suprématie de la cour de Rome; auteur d'une Chronique de ce qui s'est passé depuis l'avénement de Rodolphe de Habsbourg, 1270, jusqu'à Charles V, 1378.

ALBERT, évêque de Passau, en Bavière, en 1362; défait, dans un combat sanglant, ses diocésains qui s'étaient révoltés, et que l'empereur, pour les punir, condamna une amende de 3,000 marcs d'argent; mort en 1380.

ALBERT ou **ALBERTI** (Thomas d'), d'une des premières maisons de Florence; réfugié en France au commencement du 15ᵉ siècle; devint la souche de la maison de Luynes; se dévoua à Charles VII, alors Dauphin; fut son panetier en 1429; mort en 1445.

ALBERT (Jean d'), baron de Montclus, de la même famille que le précédent; écuyer du roi Louis XI en 1467; prévôt et maître des cérémonies de l'ordre de St.-Michel au moment de son institution.

ALBERT dit *de Surziano*, parce qu'il était né dans cette ville de la Toscane; franciscain et célèbre prédicateur dans le 15ᵉ siècle; assista au concile de Florence, où il fut chargé d'expliquer en latin ce qu'on disait en grec; mort en 1450.

ALBERT, roi de Suède, fils d'Albert, duc de Mecklembourg; élu en 1363, après la déposition de Magnus IV; qu'il défait en 1365; fait alors la paix avec le Danemark; entre presque aussitôt dans la ligue des villes hanséatiques contre cette puissance; s'empare de la Scanie; révolte par ses violences la noblesse suédoise qui invoque contre lui l'appui de Marguerite, reine de Danemark; est fait prisonnier avec son fils à la bataille de Falkœping, en 1388; conduit à Calmar où il reste enfermé pendant sept ans, et n'obtient sa liberté que par une renonciation solennelle à toutes ses propriétés et un désistement en faveur de Marguerite; mort en 1412 dans un couvent.

ALBERT, marquis et électeur de Brandebourg, dit *l'Achille, l'Ulysse* et *le Renard* d'Allemagne; né le 24 novembre 1414, fils de Frédéric Iᵉʳ de Brandebourg et successeur de son frère Frédéric II, en 1469; il fit la guerre en Bohême, en Prusse, en Silésie, en Allemagne; fut vainqueur dans plusieurs combats singuliers; son père ayant vendu son droit de burgrave de Nuremberg aux habitants de cette ville qui s'érigea en république, ce fut la source d'une longue guerre dans laquelle, sur neuf batailles, il en gagna huit; se trouva, en 1471, à la diète de Ratisbonne pour y conclure la guerre contre les Turcs; mort le 11 mars 1486.

ALBERT DE EUB, chanoine de Bamberg, écrivit, vers 1460, un excellent livre intitulé *Margarita poetica*.

ALBERT (Jean), commentateur des Écritures; né à Harlem, en Hollande; mort à Malines, en 1496.

ALBERT, duc de Saxe, dit *le Courageux, le Roland, le bras droit de l'Empire*, fils de Frédéric II, dit *le Débonnaire*, et frère d'Ernest, électeur de Saxe; gouverneur de la Frise, en 1494, pour l'empereur Maximilien Iᵉʳ; soumet les Frisons; est reçu par eux en juillet 1499; est obligé de reprendre les armes contre eux; mort le 15 septembre 1500. George, l'aîné de ses fils, fut un des plus grands protecteurs de Luther.

ALBERT de Saxe, astronome, physicien et célèbre professeur de philosophie de l'université de Paris, dans le 14ᵉ siècle; commenta les *Tables alphonsines*.

ALBERT, dit *le Beau*, duc de Mecklembourg, né en 1486, fils de Magnus II; tint le parti de Christiern II, et défendit Copenhague contre Christiern III; mort en 1547. Son fils, Jean Albert, l'un des hommes les plus savants de son siècle, introduisit la confession d'Augsbourg dans toutes ses terres, et entra, en 1555, dans la défense de la liberté de religion, et pour la liberté du landgrave de Hesse.

ALBERT, fils de l'électeur de Brandebourg, archevêque de Magdebourg et de Mayence. Quoique la réunion de deux archevêchés sur la même tête fût sans exemple en Allemagne, le pape Léon X approuva sa nomination, lui donna le droit de vendre des indulgences, lui envoya le chapeau de cardinal avec une épée bénite, et le chargea de s'opposer à la réforme de Luther, qui faisait tous les jours des progrès. Cependant Albert se vit obligé d'accorder aux habitants de Magdebourg et d'Halberstadt le libre exercice du nouveau culte. Il fonda l'université de Francfort-sur-l'Oder. Les auteurs contemporains rendent justice à son amour pour les arts. Il avait un goût singulier pour les reliques. Il en fit provision pour l'église de Halle; mais, voyant que le peuple commençait à les mépriser, il les fit transporter à Mayence, après en avoir fait imprimer un catalogue orné de figures. C'est le premier prince allemand qui reçut et protégea les jésuites. Il mourut à Mayence en 1545.

ALBERT, *le Belliqueux*, dit l'*Alcibiade* d'Allemagne, né le 28 mars 1522, fils de Casimir de Brandebourg, marquis de Culmbach; eut une grande part aux guerres du 16ᵉ siècle en Allemagne. Surpris et fait prisonnier en 1547, à Rocitz, en Saxe, où l'avait envoyé Charles-Quint; se ligue contre cet empereur avec les princes confédérés; publie son manifeste de guerre en 1552; entre en campagne avec une petite armée; pille et saccage une partie de la Prusse; met à contribution le duc Albert; s'empare de Lichtenau le 5 mai, brûle le château de ce nom; incendie soixante et dix autres châteaux et cent villages; contraint, le 19 mai, l'évêque de Bamberg

à lui céder vingt villes, l'évêque de Wurtzbourg à lui compter 500,000 écus; s'en fait donner 200,000 avec six pièces de canon de gros calibre par la ville de Nuremberg; ravage les terres des électeurs de Mayence et de Trèves; prend sur le Rhin Spire et Worms; traverse la Lorraine et le Luxembourg; veut surprendre le duc de Guise dans Metz; seconde, pendant le siége de cette place, Charles-Quint, avec qui il s'était réconcilié; revient en Allemagne en 1553; s'empare de Bamberg, de Schweinfurt et de plusieurs autres forteresses; soulève contre lui tous les princes ecclésiastiques; se jette dans la Saxe et dans le pays de Brunswick, qu'il met à feu et à sang; est défait, le 7 août, par Maurice, électeur de Saxe, qui, à la suite de cette victoire, meurt de ses blessures; est mis au ban de l'Empire par la chambre de Spire et par l'empereur; éprouve à Schweinfurt, le 2 juin 1554, un dernier échec, après lequel il est dépouillé de ses États. Se réfugie en France; obtient, en 1557, la permission de rentrer en Allemagne pour y défendre sa cause; mort à Pforzheim, le 8 janv. 1558, chez Charles, marq. de Bade.

ALBERT de Brandebourg, grand maître de l'ordre Teutonique, puis premier duc de Prusse, né le 17 mai 1490, fils de Frédéric et petit-fils d'Albert l'Achille; grand maître après Frédéric de Saxe, en 1512; refuse hommage pour la Prusse à son oncle Sigismond, roi de Pologne; est en guerre avec lui; demande et obtient une trêve, puis la paix en 1527; consomme la ruine de l'ordre Teutonique en acceptant en échange de sa grande maîtrise élective le duché de Prusse à condition d'en faire hommage au roi et à la cour de Pologne; rend cet hommage le 8 avril dans la grande place de Cracovie, où Sigismond le créa chevalier, et lui donna l'investiture de ce nouveau duché par un drapeau de guerre; embrassa les opinions de Luther et joua un grand rôle dans les affaires d'Allemagne; mort le mars 1568.

ALBERT de Mont-Dragon (Édouard), seigneur de St.-André; gouverneur de Nîmes, lorsque cette ville fut suprise par Calvière St.-Côme, l'un des chefs du parti protestant; à la nouvelle de cet événement il accourut pour rentrer dans la ville; mais s'étant laissé tomber dans le fossé, il y fut tué d'un coup de pistolet, le 15 novembre 1570.

ALBERT (Honoré d'), seigneur de Luynes, célèbre dans les guerres de son temps, sous le nom de *capitaine Luynes;* arrêté le 21 mai 1574, comme soupçonné d'avoir trempé dans le complot du seigneur de Lamolle et du comte de Coconas; en 1576, tua à Vincennes, en présence de Henri III et de toute la cour, le capitaine Panier, exempt des gardes écossais, dans le dernier combat en champ clos que les rois de France aient autorisé; s'empara par surprise, en novembre même année, du Pont-Saint-Esprit, tenu par les protestants en vertu des édits de pacification; mort le 3 mars 1576.

ALBERT (Salomon), médecin; on lui doit une Monographie du scorbut, en 1594.

ALBERT FRÉDÉRIC de Brandebourg, duc de Prusse, fils d'Albert, premier duc, né le 29 avril 1553; investi de la Prusse par Sigismond II aux états de Lublin, 1566; succède à son père, le 7 février 1575; en démence, en 1577; a successivement pour curateurs George-Frédéric de Brandebourg, son cousin, Joachim-Frédéric et Jean Sigismond, son fils aîné, proclamé son successeur futur dans les états tenus à Varsovie, en 1611; mort le 8 août 1618.

ALBERT, archiduc d'Autriche, gouverneur des Pays-Bas, sixième fils de Maximilien II, naquit en 1559, fut destiné aux dignités de l'Église, et nommé, très-jeune, cardinal archevêque de Tolède. S'étant acquis l'estime universelle, Philippe II, roi d'Espagne, dont il était le neveu, l'envoya, en 1583, en Portugal, pour gouverner, en qualité de vice-roi, ce royaume nouvellement conquis. La conduite d'Albert, dans ce pays, plut tellement au roi d'Espagne, qu'il donna à son neveu le gouvernement des Pays-Bas, dont les sept Provinces-Unies venaient de se séparer. Ce prince, avant de quitter l'Espagne, obtint la liberté de Philippe-Guillaume de Nassau, fils aîné du dernier prince d'Orange, et fit consentir le roi à le rétablir dans ses biens, persuadé que cet acte de bienveillance lui concilierait les Provinces-Unies, et serait utile à la cause royale. Résolu cependant de faire marcher de front la politique et les armes, le cardinal Albert vint à Luxembourg, en 1596, et commença ses opérations militaires par la réduction de Calais, d'Ardres et de Hulst; mais ces succès furent plus que balancés par ceux du prince Maurice; d'un autre côté, les négociations pacifiques échouèrent; cependant, la paix entre l'Espagne et la France ayant été conclue à Vervins, en 1598, Philippe II maria, la même année, sa fille Isabelle-Claire-Eugénie à Albert, qui renonça alors à la pourpre romaine. Depuis cette époque, on regarda les deux époux comme souverains des Pays-Bas catholiques; ils firent leur entrée publique à Bruxelles, avec une grande pompe, en 1599. Les Hollandais ne marquant aucune disposition pour rentrer sous l'autorité de la maison d'Autriche, l'archiduc recommença la guerre avec vigueur, et attaqua le prince Maurice à Nieuport, le 2 juillet 1600; mais il fut battu, après avoir vu la victoire près de se décider pour lui au commencement de la bataille. Cependant il tint encore la campagne avec une puissante armée; et, l'année suivante, il fit le siége d'Ostende, qui dura trois ans. Cette entreprise était devenue pour les Espagnols une affaire d'honneur et d'obstination; elle leur coûta 100,000 hommes et des sommes immenses, et ne leur valut qu'un monceau de cendres. Pendant ce temps, le prince Maurice leur enlevait Grave et l'Écluse, et rendait la situation d'Albert très-critique. Après avoir fait la guerre avec quelque gloire et peu de succès, ce prince s'estima heureux d'envoyer des députés à la Haye pour traiter avec les Hollandais, comme une puissance indépendante; et il conclut d'abord une trêve de quelques mois, puis une autre de deux ans. Albert profita de ce moment de repos pour régler les affaires intérieures des provinces catholiques, et se rendre agréable au peuple par une administration douce et équitable. Peu de temps après l'expiration de la trêve, il mourut, en 1621, âgé de 62 ans, sans postérité, et regretté de ses sujets.

ALBERT, comte de Nassau, fils de George, né à Dillembourg en 1596; fut tué d'un coup de mousquet, au service des Provinces-Unies en 1626.

ALBERT DE SAINTE-EUGÉNIE (le père), augustin déchaussé et célèbre antiquaire, sous le nom de François Durand; né à Paris, en 1654, mort en 1725.

ALBERT ou **ALBERTI** (Michel), célèbre professeur de médecine à Halle, en Saxe; né à Nuremberg, le 13 novembre 1682, mort en 1757; a laissé plusieurs ouvrages qui pourraient être encore utilement consultés, nous citerons : *Introduction in universam medicinam; Systema jurisprudentiæ medico-legalis.*

ALBERT (Antoine), né à Carcassonne, le 17 janvier 1708; médecin pensionné du Languedoc pour ses découvertes chimiques dans la teinture; mort le 23 juillet 1791.

ALBERT (Henri-Christophe), né à Hambourg, en 1662, mort en 1800, enseigna la langue anglaise à Halle, et en a donné une excellente grammaire. Il écrivit aussi pour les Anglais une grammaire allemande. On a également de lui divers *Essais.*

ALBERT (Nicolas), né en 1723; fit construire, à Paris, sur le quai d'Orsay, les premiers bains médicinaux qui aient été établis à Paris; mort en 1800.

ALBERT (Jean-Bernard), avocat à Colmar, député du Haut-Rhin à la Convention nationale; vota pour la détention de Louis XVI, son bannissement à la paix, et l'appel au peuple; la mort prononcée, il vota pour le sursis; membre du conseil des Cinq Cents en 1795, de celui des Anciens en 1797, et du corps législatif après le 18 brumaire jusqu'à 1803.

ALBERT (Pierre-Antoine), recteur de l'Église épiscopale et protestante à New-York, et d'origine suisse, était un pieux et savant ministre. Il mourut en 1806, à 41 ans.

ALBERT DE RIOMS (le comte d'), chef d'escadre; né en Dauphiné, vers 1738. Pendant la guerre de l'indépendance des États-Unis d'Amérique, commanda, en 1779, au combat de la Grenade, un des vaisseaux qui, sous le comte d'Estaing, battirent l'amiral Byron; le 27 septembre même année, après une lutte acharnée, s'empara d'un vaisseau de même force que le sien; prit part à tous les combats de notre marine, jusqu'aux 9 et 12 avril 1782, journées si fatales à la France; commandant de Toulon, en 1789, il s'opposa énergiquement aux idées nouvelles, et excita dans cette ville un soulèvement général; fut arrêté par les mécontents et dénoncé à l'Assemblée nationale; qui approuva sa conduite; reçut de Louis XVI le commandement d'une flotte de trente vaisseaux armés pour soutenir les prétentions de l'Espagne contre l'Angleterre; fut contraint de se démettre par les insurrections de ses équipages, fit, dans l'armée de Condé, la campagne de 1792, avec un corps d'officiers de marine émigrés, et garda une haine implacable à la révolution; se retira en Dalmatie; mort en France en 1806.

ALBERT (Casimir-Ignace-Pierre-François), duc de Saxe-Teschen, né à Moitzbourg, en 1738; épousa l'archiduchesse Marie-Christine, et partagea avec elle le gouvernement des Pays-Bas; en 1791, lors des troubles du Brabant, il se réfugia à Vienne; revint à Bruxelles à la suite des troupes qui avaient rétabli l'autorité autrichienne; en 1792, commanda le siége de Lille; fut obligé de l'abandonner après un bombardement sans exemple; se vengea du courage des Lillois par des atrocités qui le firent accuser à la tribune de la Convention d'avoir violé le droit des gens et les lois de la guerre et proposer de mettre sa tête à prix; voulut corrompre Dumouriez qui en instruisit la Convention, le 20 novembre 1792; refusa au général Lafayette des passe-ports qu'il disait inutiles à ceux à qui on réservait l'échafaud; évacua la Belgique; mort à Vienne en 1822.

ALBERT (Jean-Baptiste), lieutenant général des armées françaises, né en 1771 dans les Hautes-Alpes, entra, en 1790, dans le premier bataillon de ce département, devint capitaine aide de camp d'Augereau en 1795, se distingua aux Pyrénées, en Italie et en Allemagne, et fut colonel en 1802. C'est dans ce grade qu'il fit les campagnes d'Austerlitz et d'Iéna. Général de brigade au commencement de la campagne de Pologne, il combattit glorieusement à Eylau et au siége de Dantzig, à Essling, à Wagram; et dans la campagne de Russie, en 1812, après avoir soutenu sa réputation en toutes les rencontres, il fut nommé général de division sur le champ de bataille de la Bérésina. La campagne de 1813 lui fournit encore de nombreuses occasions de déployer sa capacité militaire. Il résista, avec moins de 6,000 hommes, à l'attaque d'un corps russe fort de 25,000 fantassins et de 5,000 chevaux; et fit une retraite des plus honorables, sans laisser entamer ses colonnes. En 1814 il arrêta, en deux occasions différentes, la marche victorieuse de deux corps d'armée prussien et russe, et les repoussa avec perte. Appelé au commandement de la 19e division militaire à Lyon, il fixa l'attention du duc d'Orléans, qui le choisit pour son premier aide de camp. Il conserva ce poste de confiance, malgré les événements de 1815, qui le placèrent à la tête d'une division de l'armée que Napoléon forma en Alsace, et mourut en 1822, avec la réputation méritée d'un des meilleurs généraux de l'armée française.

ALBERT, abbé de Ste.-Marie à Stade, prieur de l'ordre des franciscains, est auteur d'une *Chronique* historique depuis le commencement du monde jusqu'en 1256. Elle a été publiée à Helmstadt en 1587, in-4°, avec un supplément d'André Hoier, et des notes de l'éditeur Reinhart Reineccius.

ALBERT, bénédictin allemand au 15e siècle, a écrit en latin une *Histoire des papes* depuis Grégoire IX jusqu'à Nicolas V; et une *Histoire des empereurs romains* depuis Auguste jusqu'à Frédéric III. Ces deux ouvrages se trouvent manuscrits dans la bibliothèque de Vienne.

ALBERT (Jean), avocat, a donné : *Arrêts de la Cour du parlement du Toulouse,* 1686 et 1721, in-4°.

ALBERT (Antoine), ecclésiastique dauphinois, a donné : *Dictionnaire portatif des prédicateurs français,* 1757, 1 vol. in-8°. *Nouvelles observations sur les différentes manières de prêcher,* 1757, 1 vol. in-12.

ALBERT, maître des requêtes, lieutenant de police, ensuite conseiller d'État. On a de lui : les *Lettres d'un avocat* contre le projet de traduction du corps de droit civil, par Hulot, 1765, in-8°; *Abrégé chronologique de l'Histoire romaine,* contenant les preuves de la correspondance de l'année civile des Romains avec l'année julienne. L'auteur avait remis ce travail à dom Clément, et il fait partie de l'*Art de vérifier les dates avant J. C.,* publié par Viton de St.-Allais, Paris, 1820, in-fol.

ALBERT DURER. *Voyez* **DURER.**

ALBERTANO de Brescia, podestat de Gavardo au 13e siècle, fut emprisonné pendant les troubles qui agitèrent l'Italie sous l'empereur Frédéric II. Il composa dans sa captivité trois *Traités* sur l'amour du prochain, sur les motifs de se consoler dans les adversités, et sur l'art de

parler et de se taire. Ces 5 traités publiés en latin, Anvers 1484, et souvent réimprimés dans le 15e siècle, avaient été traduits en italien. Cette traduction, qui fait autorité dans la langue, a été publiée, Florence, 1610, in-4°, édition rare et recherchée.

ALBERTAS (Léon d') obtint, le 8 mars 1495, d'Alexandre VI, une bulle qui autorisait, lui et sa postérité, à se choisir un prêtre pour les absoudre des cas réservés, à manger de la viande même le vendredi saint, et à avoir un autel portatif.

ALBERTAS (Antoine et Pierre), premiers consuls de Marseille : l'un en 1511, Louis XII lui fit don d'une galère entretenue; l'autre en 1542.

ALBERTAS (Antoine-Nicolas), député de la noblesse de Marseille aux états de Blois, en 1588; attaché au service de Henri III et Henri IV; mort en 1611.

ALBERTAS (Suzanne, marquis d'), né à Aix, en 1750; fils du premier président à la chambre des comptes de Provence, qui fut assassiné à la suite d'un repas qu'il avait donné aux habitants de son pays, le 14 juillet 1790. D'Albertas refusa des offres brillantes qui lui furent faites sous l'empire; il accepta de Louis XVIII, en 1814, la préfecture des Bouches-du-Rhône; il fut destitué par Masséna dans les cent jours, puis rétabli à la seconde restauration et nommé pair de France. Il se retira alors dans sa belle terre de Gémenos, où il mourut le 5 septembre 1829.

ALBERTET, mathématicien, poëte et gentilhomme provençal, né à Sisteron; vivait en 1290; mort à Tarascon. Un poëte d'Uzès, ayant osé publier comme siennes les poésies d'Albertet, fut, pour ce fait, condamné au fouet, qui était alors la peine des plagiaires.

ALBERTI (Audouin), cardinal et neveu du pape Innocent VI; né dans le Limousin; évêque de Paris en 1349, d'Auxerre en 1350, de Maguelone en 1352; reçut la pourpre de son oncle le 15 février 1353; sacra Urbain V en 1362; fonda à Avignon l'hôpital près du pont du Rhône, et un collége à Toulouse; mort le 9 mai 1363.

ALBERTI (Étienne), cardinal et petit-neveu du pape Innocent VI; né dans le Limousin; reçut l'évêché de Carcassonne, et ensuite la pourpre en 1361; mort à Viterbe, le 28 septembre 1369.

ALBERTI (Benoit), d'une ancienne famille de Florence, se distingua dans le 14e siècle par son opposition au parti aristocratique. En 1378 tandis que les Albizzi écartaient du gouvernement tous ceux qui leur faisaient ombrage, en les accusant d'être Gibelins, Alberti appela le peuple à prendre les armes, et commença la terrible révolution des Ciompi. Une épouvantable anarchie, l'incendie et le pillage des plus magnifiques palais; la ruine du commerce, le supplice des hommes les plus considérés, furent la conséquence de la faute qu'avaient commise ceux qui avaient déchaîné la populace. Alberti lui-même contribua à la mort de quelques hommes distingués. Cependant l'ancienne aristocratie triompha de la faction dirigée par les Médicis et les Alberti; et Benoît fut exilé en 1387; il partit pour la terre sainte, et mourut à Rhodes en revenant de ce pèlerinage, en 1388.

ALBERTI ou DE ALBERTIS (Léon-Baptiste), théologien, littérateur, architecte, peintre, sculpteur et mathématicien, né à Florence en 1398, surnommé *le Vitruve florentin*. Le sacerdoce qu'il embrassa, après avoir été reçu docteur en droit civil et canonique, ne l'empêcha pas de cultiver les arts et surtout l'architecture, sa science favorite. C'est particulièrement dans ses ouvrages sur cet art qu'il s'est illustré. On voit encore à Mantoue, Rimini, Florence, Rome, et dans d'autres villes d'Italie, un grand nombre de monuments construits sur ses dessins. Les principaux sont : les églises de St.-Sébastien et de St.-André à Mantoue; l'église de San Francesco à Rimini, qui passe pour son chef-d'œuvre. Alberti comme écrivain ne mérite pas moins de considération. On a de lui divers *Écrits* sur la peinture, la sculpture et l'architecture. Le plus connu est un *traité* d'architecture dont la 1re édition est celle de Florence, 1485, in-fol.; il a été traduit en italien par C. Bartoli, Florence, 1550, in-fol.; et en français par J. Martin, Paris, 1553, in-fol. Son *traité* sur la peinture a été réimprimé à la suite du *Vitruve*, Amsterdam 1649, in-fol. Les traités sur la peinture et la sculpture se trouvent à la suite des *OEuvres* de Léonard de Vinci, Paris, 1651, in-fol. Ses *OEuvres* morales, traduites en italien, ont été imprimées à Venise en 1568. Ce volume renferme son poëme en prose sur l'*Art d'aimer*, hécatomphile, traduit en français en 1534 et 1584, et par Levrier de Champ-Rion, en 1785, dans le tome II des *Mélanges de littérature étrangère*. *Momus*, ou *de Principe*, Rome, 1520. *Trivia. sive de causis senatoriis*, etc., Bâle, 1538, in-4° Un *recueil* de cent fables et apologues, etc. On a encore de lui une comédie intitulée : *Philodoxios*, publiée en 1588 par Alde Manuce, comme l'œuvre d'un ancien poëte comique. Alberti mourut vers 1480. Sa *Vie* a été écrite par Porretti.

ALBERTI (Ridolfo-Fioraventi), mécanicien, architecte et ingénieur de Bologne au 15e siècle, exerça son art en Italie, en Hongrie et en Moscovie, où il construisit plusieurs ponts et des églises.

ALBERTI (Jacques), jurisconsulte italien du 15e siècle, a écrit sur les différences entre le droit canonique et le droit civil, un *Traité* dont on trouve un long extrait dans les œuvres de Bartole.

ALBERTI (Jean), jurisconsulte allemand et savant orientaliste, né à Widmannstadt, en 1545, publia à Nuremberg un abrégé du *Coran*, et en 1556, à Vienne, aux frais de l'empereur Ferdinand Ier, dont il était chancelier, le Nouveau Testament en langue et caractères syriaques; mort en 1559.

ALBERTI (Aristotile), architecte, ingénieur et l'un des plus grands mécaniciens du 15e siècle; né à Bologne; transporta, en 1555, une tour de pierre d'un lieu à un autre; le roi de Hongrie le fit chevalier et lui permit de battre monnaie en son propre nom; fut appelé dans la Moscovie par le duc Jean Basilides, pour y construire plusieurs églises.

ALBERTI (Romain), dessinateur italien du 16e siècle, secrétaire de l'académie de dessin fondée à Rome, a écrit un *Traité* de l'excellence de la peinture, 1585, in-4° réimprimé à Pavie en 1604, sous le titre d'*Histoire* de l'origine et des progrès de l'Académie de dessin.

ALBERTI (Salomon), professeur de médecine à Wittenberg, né à Nuremberg en 1540, se fit une réputation par ses découvertes anatomiques. Il publia : *Historia plerarumque humani corporis partium membratim scripta*,

Wittenberg, 1583, in-8°. *Tres orationes,* Nuremberg, 1585, in-8°; et d'autres ouvrages d'anatomie et de botanique. Il mourut en 1600.

ALBERTI (Léandre), dominateur et provincial de son ordre, né à Bologne en 1479, mort en 1552. Outre des *livres* de dévotion, il a composé l'*Histoire de Bologne,* sa patrie; *Chronique* des principales familles de Bologne; *Description de toute l'Italie,* ouvrage curieux mais dépourvu de critique, souvent réimprimé, in-4°. Les suivants sont en latin : *Des hommes illustres de l'ordre des frères prêcheurs,* 1517, in-fol. *De l'accroissement* de l'État de Venise et *Des hommes illustres* de cette république, inséré dans la 2e édition de l'ouvrage de Contarini : *De republicâ Venetorum.*

ALBERTI (Cherubino), peintre et graveur italien, né à Borgo San Sepolcro, en 1552, mort en 1615, a gravé les belles frises que Polydore de Caravage, élève de Raphaël, avait exécutées et qui ne subsistent plus; son *œuvre* s'élève à près de 180 pièces, dont 75 sur ses dessins, et le reste d'après les grands maîtres.

ALBERTI (Louis), ermite, né à Padoue en 1560, professeur de théologie, a publié plusieurs *traités* sur la prédestination et sur la présence réelle, et mourut en 1628.

ALBERTI (Crist.-Henri), professeur de médecine à Erfurt, au 17e siècle, a publié divers ouvrages estimés sur différentes parties de son art.

ALBERTI (Jean-Baptiste), moine de la congrégation des somasques, né à Savone, mort vers 1660, est auteur de *poésies* sacrées et morales en italien; d'une *Vie* de St. Mayeul en latin, et d'un *Discours* sur l'origine et l'établissement des Académies, en italien.

ALBERTI (André), est auteur d'un *traité* de perspective en latin, Nuremberg, 1670, in-fol.

ALBERTI (Jean), peintre, frère du précédent, né en 1561; mort en 1681.

ALBERTI (Durante), peintre italien, né à Borgo san Sepolcro, en 1538; mort en 1613.

ALBERTI (Francesco), peintre vénitien, travaillait vers 1550.

ALBERTI (Michel), peintre florentin, élève de Daniel de Volterra, en 1479.

ALBERTI (Dominico), musicien né à Venise vers la fin du 17e siècle, perfectionna à Rome ses talents dans le chant et la composition, mit en musique l'*Endymion* de Métastase, et publia quelques autres *morceaux* estimés.

ALBERTI (Valentin), jurisconsulte et théologue, né en 1635 à Lehna, en Silésie, mort à Leipzig en 1697, est auteur de nombreux ouvr. parmi lesquelles on distingue: *Compend. juris naturæ* contre Puffendorf; *Interesse præcipuarum religion. christ. in omnibus artic. deductum, præcipuè religionis christianæ,* Leipzig, 1681, in-12. *De fide hæreticis servandâ,* Leipzig, 1662, in-4°. Il composa aussi quelques poëmes allemands dont Adelung a donné le catalogue.

ALBERTI (Jean), ministre luthérien et philologue, né à Assen en Hollande en 1698, mort le 13 août 1762, a publié : *Observationes philologicæ in sacros novi fœderis libros,* Leyde, 1725, in-8°. *Periculum criticum,* etc. 1727, in-8. *Glossarium græcum in sacros libros,* 1735, in-8°. Le 1er vol. du *Dictionnaire* d'Hésychius, 1746, in-fol. Sa mort, arrivée en 1762, l'empêcha de donner le second, que Ruhnkenius mit au jour en 1766.

ALBERTI (Michel), médecin allemand, né à Nuremberg en 1682, fut nommé professeur de médecine à Halle, où il se fit un grand nom, et mourut en 1757. Ses principaux ouvrages sont *Introductio in universam medicinam,* 1719, 3 vol. in-4°. *Systema jurisprudentiæ medicæ,* 1722, 6 vol. in-4°. *Tractat. de Hæmorrhoidibus,* 1722, in-4.

ALBERTI (George-Guillaume), ministre luthérien, né dans le Hanovre en 1723, séjourna en Angleterre, et y apprit si bien l'anglais, qu'il publia dans cette langue, sous le nom d'*Aletophilus Gottingensis,* des *Pensées sur l'Essai sur la religion naturelle* de Hume. Il a publié en allemand : *Lettres sur l'état de la religion et des sciences dans la Grande-Bretagne,* Hanovre, 1752 et 1754. *Essai sur la religion et les mœurs des quakers,* Hanovre, 1750. Il mourut en 1758.

ALBERTI DI VILLANOVA (François d'), lexicographe, né à Nice en 1737, mort à Lucques en 1800, est auteur d'un *Dictionnaire français-italien et italien-français,* dont il donna 4 éditions successives; la plus récente est de Bassano, 1811, 2 vol, in-4°. Cet ouvrage peut tenir lieu du *Dictionnaire de la Crusca.* Il a publié un autre *Dictionnaire universel critico-encyclopédique de la langue italienne,* Lucques, 1797; Ibid., 1805, 6 vol. in-4°, qui n'a pas eu le même succès.

ALBERTI (N.), Vénitien, secrétaire de la république de Venise auprès des inquisiteurs d'État; possédait beaucoup de tact et de finesse. En 1805, Napoléon le nomma chargé d'affaires du royaume d'Italie près la cour de Rome.

ALBERTINELLI (Mariotto Biaggio di Bindi), peintre; né en 1475; élève de Cosimo Roselli, et ami de Fra Bartolomeo della Porta, dont il imitait parfaitement la manière; mort à Florence, en 1520.

ALBERTINI (Paul), religieux servite, né à Venise vers l'an 1430, mort dans la même ville en 1475, se distingua comme professeur de théologie et comme prédicateur. La république de Venise lui donna diverses missions honorables. Il a laissé plusieurs ouvrages écrits en latin, entre autres une *Explication* de plusieurs passages de Dante, et l'*Histoire* de son ordre.

ALBERTINI (François), savant antiquaire qui florissait au commencement du 16e siècle, est auteur d'un *livre* en latin sur les merveilles de la nouvelle et de l'ancienne Rome, et d'un *mémoire* en italien sur les statues et les peintures qui sont à Florence.

ALBERTINI (Arnaud), de Majorque, évêque de Patti; casuiste, controversiste et lieutenant du vice-roi de Sicile, Ferdinand de Gonzague, en 1550.

ALBERTINI (Pierre), professeur en droit canon, et domestique du cardinal Odoard Farnèse, à la fin du 16e siècle et au commencement du 17e.

ALBERTINI (Nicolas), ou Nicolas de Prato, dominicain; d'une famille gibeline; cardinal en 1250 à Prato en Toscane; en 1299 nommé évêque de Spolette et vice-gérant de Rome par Boniface VIII; nonce, en 1302, auprès des rois de France et d'Angleterre, les réconcilie avec le pape; cardinal évêque d'Ostie par Benoît XI, en décembre 1303; légat en Toscane pour y apaiser les troubles; repoussé par les Guelfes; concilie les cardinaux qui étaient en dissidence; de concert avec Philippe le Bel, fait élire Clément V, puis après lui Jean XXII; est l'âme de ces deux papes; meurt le 1er mars 1321.

ALBERTINI (François), jésuite, né, en 1562, à Cantazaro dans la Calabre; auteur d'une théologie, et professeur à Naples; mort en 1619.

ALBERTINO (Edmond), ministre calviniste français; né en 1593; mort à Paris, en 1652; auteur d'un traité contre l'*Eucharistie*.

ALBERTIS ou **ALBERT DE ALBERTIS**, cardinal, né à Florence; reçut la pourpre en 1439; légat d'Eugène IV à Naples, où il mourut le 11 août 1445.

ALBERTIS (Albert de), auteur du *Trésor de l'Éloquence sacrée*, né à Trente, au commencement du 17e siècle.

ALBERTISTUS (Marvis Salomonius), jurisconsulte de Rome; a laissé un commentaire *de Probationibus;* mort en 1550.

ALBERTO de Florence, était prisonnier en 1532 à Venise lorsqu'il traduisit en italien les *Consolations de la philosophie*, par Boèce. Cette version, restée longtemps manusc., a été publiée par Manni, Florence, 1735, in-4°.

ALBERTONI (Paolo), peintre romain, de l'école de Maratti; mort en 1797.

ALBERTONIUS (Alexandre), jurisconsulte; rassembla des déclarations et décisions de droit, imprimées à Venise en 1585.

ALBERTRANDY (Jean-Chrétien), né à Varsovie en 1751; jésuite archéologue, directeur et historien du cabinet d'antiquités du roi Stanislas-Auguste, en 1775; fonda à Varsovie la société des Amis des Sciences; mort au mois d'août 1808.

ALBERTUCCI DE BORSELLES (Jérome), dominicain, né à Bologne au commencement du 15e siècle; composa une chronique depuis Adam jusqu'en 1491; mort en 1497.

ALBERY ou **AULBERY** (George), né à Charmes en Lorraine au 16e siècle, a publié une *Vie* de Sigisbert, roi d'Austrasie; une *Description* de la Lorraine et de Nancy; un *cantique* sur le *Miserere;* une *hymne* sur l'ascension de N. S., ouvrage imprimé à Nancy, 1613-1616; ils sont très-rares.

ALBI (Bernard d'), cardinal, poëte, ami de Pétrarque, et adroit négociateur, né en Languedoc; cardinal par Benoît XII, le 8 décembre 1337. Légat de Clément VI en Espagne, il réconcilia Pierre IV, roi d'Aragon, et Jacques, roi de Majorque, qui se faisaient la guerre à outrance; mort le 15 novembre 1350.

ALBI ou **DE ALBA** (Jean), chartreux espagnol; fut un des plus savants hébraïsants et orientalistes du 16e siècle; mort en 1591.

ALBI (Henri), jésuite, professeur de philosophie, né à Bolène dans le comtat Venaissin en 1590, mort à Arles, le 6 octobre 1659. Outre une traduction de l'*Histoire du royaume de Tonquin*, par le P. Alexandre de Rhodes, Lyon, 1651, in-4°; il a publié les *Éloges historiques des cardinaux français et étrangers*, dont l'édition la plus complète est celle de Paris, 1653, in-4°; enfin il a composé quelques livres de dévotion et les *Vies* de plusieurs personnages pieux.

ALBICANTE (J.-Albert), poëte milanais du 16e siècle, eut de grandes querelles littéraires avec Doni et P. Arétin. Cet auteur a laissé un poëme en octaves intitulé : *Histoire de la guerre du Piémont*, Venise, 1539, in-8°; un autre sur l'entrée de Charles-Quint à Milan, 1541, in-4°; un troisième : *Les faits glorieux de l'empereur Charles-Quint*, Rome, 1567, in-8°. On trouve des lettres et des sonnets de ce poëte dans divers recueils de son temps.

ALBICIUS, archevêque de Prague, avait d'abord été archiâtre ou 1er médecin de Venceslas, roi de Bohême. Ce prélat, cité pour son avarice, montra d'ailleurs beaucoup d'indulgence pour les erreurs de Jean Huss et des autres disciples de Wiclef. Il avait composé : *Regimen sanitatis*, Leipzig, 1483; et *Praxis medendi*, ib., 1484, in-4°. Lipenius lui attribue encore *Regimen pestilentiæ;* mais il est probable que c'est un fragment de l'ouvrage précédent.

ALBIGNAC (Louis-Alexandre d'), né à Arrigas, près du Vigan, le 22 mars 1739, entra au service à l'âge de 16 ans; obtint une compagnie dans le régiment de Boulonnais qui servait en Amérique; plus tard il fut appelé au commandement de la Pieve d'Istria, en Corse; il y resta jusqu'au 30 décembre 1772, et fut alors nommé lieutenant-colonel du régiment de Pondichéri. En 1778, avec 700 hommes, il soutint dans cette ville l'attaque d'une armée anglaise forte de 22,000 hommes commandée par le général Munro. Sa belle conduite le fit nommer colonel de ce même régiment, avec le grade de brigadier d'infanterie. Le baron d'Albignac ramena sa brigade en France après la paix de 1784. Maréchal de camp en 1788, il fut envoyé en cette qualité dans la 9e division militaire en 1790. Il parvint en 1791 à dissoudre le camp de Jalès; nommé lieutenant général en 1792, il se rendit à l'armée des Alpes, qu'il commanda par *interim* en l'absence du général en chef Kellermann; il passa en 1793 à l'armée du Rhin. Il fut appelé au commandement de la 10e division militaire en l'an VII. Il quitta définitivement le service en l'an IX, et se retira au Vigan, où il est mort en 1820; il avait été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1805 et commandeur de l'ordre St.-Louis en 1814.

ALBIGNAC (Philippe-François-Maurice, comte d'), né à Milhaud, le 15 juillet 1775, lieutenant général, émigra en 1792, servit quelque temps dans l'armée des princes, et s'attacha ensuite au service d'Autriche. Rentré en France, il fut d'abord simple soldat, puis officier dans les gendarmes d'ordonnance. En 1807, Jérôme Bonaparte, roi de Westphalie, lui conféra le grade de lieutenant général, avec le titre de comte de Ried, et en fit à la fois son ministre de la guerre et son grand écuyer. D'Albignac s'honora comme militaire par la destruction des bandes du fameux partisan Schillt en 1809. Au retour des Bourbons, il fut fait maréchal de camp d'infanterie; lors du débarquement de Bonaparte, il rejoignit le duc d'Angoulême, et se rendit ensuite à Gand. Nommé secrétaire général du ministre de la guerre, puis commandant de l'école militaire de St.-Cyr, il mourut le 31 janvier 1824.

ALBIGNAC (le baron d'), maréchal de camp, né à Bayeux en 1782, entra au service comme simple cavalier, et arriva par tous les grades à celui d'officier, dans la campagne de 1805. Sa bravoure l'avait déjà fait distinguer par le maréchal Ney, qui se l'attacha comme aide de camp. Il fit avec ce général les campagnes d'Espagne de 1808 à 1812, le suivit dans l'expédition de Russie, et partagea, pendant la retraite qui mit fin à cette gigantes-

que entreprise, les périls et la gloire du maréchal. Il eut les pieds et les mains gelés, et se trouvait au nombre des cent vingt hommes qui, seuls du troisième corps d'armée, repassèrent le Niémen les armes à la main. A l'ouverture de la campagne suivante, il fut nommé colonel du 138e régiment d'infanterie; il se trouvait avec ce régiment à la bataille de Leipzig et prit part à la mémorable campagne entre la Seine et la Marne. Au mois de mars 1815, le baron d'Albignac fut du nombre des officiers généraux désignés par le roi pour commander les volontaires qui se réunissaient à Vincennes. Les événements ayant rendu inutile toute résistance en faveur de la cause royale, il se retira dans sa province, où il fut nommé membre de la chambre des représentants. Il a fait depuis partie de différents comités militaires établis par les ministres de la guerre; en 1820 il fut nommé inspecteur général d'infanterie; devint, en 1821, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, et fut désigné, en 1823, pour commander une brigade du premier corps de l'armée qui, sous les ordres du duc d'Angoulême, se rendait en Espagne. Atteint d'une maladie inflammatoire, causée par les fatigues de la marche dans un pays montueux, il n'arriva à Madrid que pour y mourir, le 29 octobre 1823.

ALBIIS (Thomas de), ou **THOMAS DE WHITE**, né en 1594 à Hutton, en Angleterre, voulut établir un nouveau système philosophique de religion, dans lequel il prétendait tout expliquer par les principes d'Aristote; il fut l'ami de Hobbes; mort en 1676.

ALBIN DE VALSERGUES (Jean d'), dit de Serres, archidiacre de Toulouse, controversiste et célèbre prédicateur, mort en 1566.

ALBINA, illustre Romaine, mère de Marcella dont saint Jérôme a écrit la vie, vivait vers le milieu du 4e siècle.

ALBINACT, fils de Brutus, prétendu fondateur du royaume d'Angleterre; avait eu, dit-on, l'Albany (Écosse) en partage; chassé par Humbert, roi des Huns, se retira à Léogrania où régnait son frère Locrine qui, avec Camber, son autre frère, marcha contre Humbert, lequel fut défait et se noya dans une rivière à laquelle on a donné son nom.

ALBINE, dame romaine du 4e siècle, devenue veuve, étudia l'Écriture sainte et les maximes de la religion, sous la direction de St. Jérôme, qui la cite avec éloge dans ses lettres, et la regardait moins comme son élève que comme son juge.

ALBINEUS (Nathaniel), médecin, auteur d'une bibliothèque de chimie publiée en 1653.

ALBINI (Alexandre), peintre de l'école lombarde, mort en 1650, était élève de Carrache. On a de lui un tableau représentant *Prométhée animant la statue de Pandore.*

ALBINI ou **AUBIN** (Philippe), célèbre mathématicien anglais du 16e siècle.

ALBINI (François-Joseph, baron d'), homme politique, né à Saint-Goar sur le Rhin, en 1748, ministre de l'électeur de Mayence, en 1790, fut un des commissaires chargés de conclure la capitulation lorsque cette ville se rendit aux Français; en 1795, représenta l'électeur au congrès de pacification; assista à celui de Rastadt, en 1797; commanda les troupes levées à Mayence après la reprise de cette ville; président du conseil gouvernemental du grand-duché de Francfort, en 1813; ministre d'Autriche près la diète germanique à Francfort, en 1815; mort le 8 janvier 1816.

ALBINOVANUS (C.-Pedo), poëte latin du siècle d'Auguste, dont Ovide fait l'éloge. Il reste de lui trois *élégies* sur la mort de Drusus et sur celle de Mécène, et un fragment d'un poëme sur le *voyage de Germanicus,* dont la meilleure édition est celle de le Clerc, Amsterdam, 1702 ou 1715, in-8o.

ALBINUS (Lucius). Rome ayant été prise par les Gaulois l'an de sa fondation 364, avant J. C. 390, il fit descendre sa femme et ses enfants d'un chariot qu'il conduisait, et monter à leur place le prêtre de Romulus et les vestales qui emportaient à pied les images des dieux.

ALBINUS (L. Posthumius), consul avec Licinius Lucullus, l'an de Rome 600, avant J. C. 154; écrivit une histoire romaine et des annales en grec.

ALBINUS est aussi le nom ou surnom de plusieurs poëtes et écrivains romains dont les ouvrages, cités par Cicéron, Macrobe et Némésien, sont perdus.

ALBINUS, gouverneur de Judée sous Néron; succéda à Festus, l'an 60 de J. C.; fit déposer le grand prêtre Ananias le Jeune, qui avait fait lapider l'apôtre saint Jacques: pacifia le pays, mais l'accabla par ses concussions; vers l'an 65, sachant que Florus allait le remplacer, il condamna à mort quelques-uns des criminels renfermés dans les prisons, et mit en liberté tous les autres, ce qui remplit la Judée d'assassins et de voleurs.

ALBINUS (Décimus-Claudius), Africain, d'origine romaine, fils de Ceionius Posthumius Albinus, et d'Aurélia Messalina, né à Adrumète; après la mort de Pertinax se fit proclamer empereur par les troupes qu'il commandait dans la Grande-Bretagne l'an de J. C. 193; Alexandre Sévère, après l'avoir nommé César et désigné pour son successeur, l'accusa, devant le sénat, de vouloir asservir Rome; Albin, s'attendant à être attaqué, rassembla des troupes à Lyon qui tenait son parti; mais il fut vaincu dans une bataille si sanglante qu'elle rougit les eaux du Rhône et de la Saône. Assiégé dans une maison, il se perça de son épée, l'an de J. C. 198; Sévère fit passer son cheval sur son cadavre, et porter sa tête au bout d'une lance. Claudius Albinus était poëte, excellent gladiateur et mangeur sans pareil: il dévorait à son déjeuner dix melons, cinq cents figues et quarante douzaines d'huîtres.

ALBINUS, philosophe platonicien, vivait sous Antonin le Pieux au temps de Galien. Il est auteur d'une *Introduction aux dialogues de Platon,* insérée dans le 2e vol. de la *Bibliothèque grecque* de Fabricius.

ALBINUS, grand pontife de Rome, en l'an 383 de J. C.; père de Læta, femme de Toxoce, fils de sainte Paule; se fit baptiser à son exemple.

ALBINUS (Pierre), historien allemand, dont le véritable nom était *Weiss,* né dans la Misnie, fut professeur de philosophie et de mathématiques à Wittenberg, et mourut à Dresde en 1598. On a de lui une *Chronique de la Misnie,* Wittenberg, 1580, et Dresde, 1589, in-fol. *Scriptores varii de Russorum religione,* Spire, 1582. *Tablettes généalogiques de la maison de Saxe,* en allemand, Leipzig, 1602.

ALBINUS (Bernard), *Weiss* en allemand, médecin célèbre, naquit à Dessau, principauté d'Anhalt, en 1653. Il étudia à Leyde, et, après avoir voyagé dans les Pays-Bas et la France pour son instruction, fut appelé à remplir une chaire de physique à Francfort-sur-l'Oder, où il professa 22 ans, en obtint une semblable à Leyde, et y mourut le 7 septembre 1721, à 69 ans. On a de lui un grand nombre de *Traités* et *Mémoires* de médecine.

ALBINUS (Bernard-Sigefroi), fils du précédent, né en 1696 à Francfort-sur-l'Oder, fut professeur de médecine à Leyde, et surpassa ses maîtres dans la connaissance de l'anatomie. Parmi les nombreux ouvrages qu'il a publiés sur la science chirurgicale, nous citerons son *Histoire des os et des muscles de l'homme,* Londres, 1749, in-fol., et une *histoire particulière des muscles,* in-4°. Il s'était marié à 75 ans, et mourut en 1771.

ALBINUS (Christian-Bernard), son frère, professeur à Utrecht, mort dans cette ville en 1752, est auteur d'un *Specimen anatomicum,* etc., Leyde, 1724. *De Anatome errores detegente in medicinâ,* etc., in-4°.

ALBINUS (Éléazar), naturaliste anglais, est auteur d'une *Histoire naturelle des oiseaux,* avec 306 estampes coloriées, traduit en français, la Haye, 1750, 3 vol. in-4°. *Histoire naturelle des insectes,* Londres, 1736 et suivantes, 2 vol. in-4°. *Histoire naturelle des araignées,* en anglais, avec 32 planches, *ibid.,* 1736, in-4°.

ALBINUS (Jacques), médecin hambourgeois est auteur d'une *Dissertation sur le scorbut,* Hambourg, 1620.

ALBION, chef des Saxons avec Witikind; les fit révolter contre Charlemagne en 783; se soumit en 785, et reçut le baptême à Attigni.

ALBISSON (Jean), conseiller d'État sous Napoléon, né à Montpellier, en 1752; membre du tribunal en mars 1802; il concourut à la confection des codes français, et fut, en mai 1804, un de ceux qui appuyèrent le plus vivement la proposition de placer la couronne impériale sur la tête de Napoléon; mort le 22 janvier 1810. Il avait écrit sur les municipalités de son pays.

ALBITTE (Antoine-Louis), avocat, né à Dieppe, en 1760; député de la Seine-Inférieure en septembre 1791, à l'assemblée législative; s'éleva contre le projet d'augmenter la gendarmerie, comme incompatible avec la liberté civile et politique; accusa d'incapacité et de trahison les ministres Narbonne et Bertrand de Molleville; insista pour le séquestre des biens des émigrés; voulut ôter aux généraux le droit de faire les règlements, et proposa d'augmenter l'influence des soldats dans les conseils de guerre; demanda, le 11 juillet, la démolition de toutes les places fortes de l'intérieur; fit décréter, le lendemain du 10 août, que les statues des rois seraient détruites et remplacées par des statues de la Liberté; fut élu membre de la Convention; en mission dans la Seine-Inférieure avec Lecointre-Puyraveau, fit exécuter avec sévérité les décrets contre les personnes suspectes et les prêtres insermentés; demanda la vente des biens des émigrés, et réclama la peine de mort contre ceux qui seraient pris; s'opposa à ce que Louis XVI pût choisir ses défenseurs, vota la mort sans appel au peuple et sans sursis; fut adjoint à Dubois de Crancé auprès de l'armée sous Lyon; remplit dans le Midi les mêmes fonctions à l'armée de Carteaux; en mission en Savoie, à Marseille, à Toulon, dans le comté de Nice, fit arrêter les généraux Estourmel et Ligneville, mettre en surveillance l'ex-législateur Mathieu Dumas, traduire au tribunal révolutionnaire le général Brunet, qui périt sur l'échafaud; fut envoyé dans l'Ain et le Mont-Blanc, où il remplit toujours un ministère de rigueur; accusé avec Bourbotte, Rome, Duroi, Goujeon, Duquesnoy et Soubrany, et condamné à mort par contumace comme fauteur de l'insurrection de prairial an III; souscrivit au 18 brumaire; mort sous-inspecteur aux revues dans la retraite de Moscou, le 25 décembre 1812.

ALBITTE (Jean-Louis), frère du précédent et plus jeune que lui; député suppléant de la Seine-Inférieure à la Convention nationale; après les journées des 1, 3 et 4 prairial an III, embrassa avec chaleur la défense de son frère; il a été longtemps inspecteur de la loterie; il mourut à Reims en 1826.

ALBIUS (Thomas), écrivain anglais, auteur d'un ouvrage intitulé : *Statera morum,* Londres, 1660.

ALBIZZI (Pierre), citoyen florentin de l'ordre populaire. Après que l'ancienne noblesse eut été exclue des emplois, quelques familles arrivèrent, par leurs richesses et le grand nombre de leurs clients, à occuper un rang non moins distingué dans la république. Celles des Albizzi et des Ricci usurpèrent, pendant le 14e siècle, la principale influence sur le gouvernement, et leur rivalité fut cause de presque tous les troubles de la république, jusqu'à ce qu'enfin les Albizzi, plus adroits et plus puissants, eussent écarté du gouvernement les partisans des Ricci, et fussent parvenus à être considérés comme les principaux directeurs du parti guelfe. Pierre Albizzi, chef de cette famille, eut la principale part à l'administration, depuis 1372 jusqu'en 1378. Il partageait son pouvoir avec Lapo de Castiglionchio et Charles Strozzi, et ce triumvirat eut la direction des affaires dans une des époques les plus glorieuses pour la république, la guerre contre Grégoire XI, qu'on nomma la guerre de la liberté; mais, dans le parti opposé, les Ricci, les Alberti et les Médicis, dévorés de jalousie, ne pouvaient pas consentir à être exclus plus longtemps du gouvernement. Aucune réconciliation n'était possible entre des factions trop divisées; les triumvirs convinrent qu'il n'y avait de salut pour eux qu'en chassant leurs adversaires de leur patrie, comme du gouvernement; seulement ils ne s'accordèrent pas sur le moment d'agir. Lapo pressait l'exécution du complot; Pierre Albizzi voulut différer jusqu'à la fête de St.-Jean de l'année 1378; et il se laissa ainsi prévenir par ses adversaires. La conjuration des Ciompi éclata; le parti démocratique et gibelin remporta une pleine victoire; Lapo de Castiglionchio fut réduit à s'enfuir. Pierre Albizzi, demeuré à Florence, était réservé à un sort plus rigoureux; une année après la révolution, il fut arrêté, accusé d'avoir conspiré contre le parti démocratique, avec un grand nombre d'anciens magistrats. Il aurait pu éviter la prison, s'il avait voulu accepter les services de ses amis qui s'empressaient autour de lui pour le défendre. Il fut examiné par ses juges, sans que ceux-ci trouvassent aucun motif pour le croire coupable; mais le peuple, rassemblé autour du tribunal, demandait avec des cris furieux la mort de ceux qu'il regardait comme ses ennemis. Cante des Gabrielli, le juge devant qui les prévenus étaient traduits, en 1379, ne se laissant point inti-

mider par ces menaces, protesta que jamais il ne prononcerait une sentence réprouvée par sa conscience ; mais Pierre Albizzi, voyant la fureur du peuple, comprit qu'il n'y avait plus de salut à espérer pour lui ; que son supplice serait plus affreux s'il tombait entre les mains de ces forcenés, et que sa mort serait suivie de la ruine de toute sa famille. Il engagea ses compagnons d'infortune à s'accuser volontairement avec lui de conspirations dans lesquelles ils n'avaient point trempé. Il appela Cante des Gabrielli pour lui faire ces aveux inattendus, et il marcha au supplice avec grandeur d'âme.

ALBIZZI (Thomas ou Maso), neveu du précédent, fut le chef de la république florentine, depuis 1382 jusqu'à 1417. Pendant le triomphe des Alberti et celui des Ciompi, il avait été frappé coup sur coup de plusieurs calamités ; un grand nombre de ses amis avaient péri du dernier supplice ; ses maisons avaient été brûlées, et il avait été envoyé en exil ; mais la fortune sembla prendre à tâche, pendant trente-cinq ans, de le dédommager de toutes ces pertes. Il tira une vengeance cruelle de ses ennemis ; les Ricci, déchus de leur ancien crédit, et sans chef, avaient renoncé à leur rivalité, mais les Alberti et les Médicis furent exclus des magistratures, ou envoyés en exil, et leur chute ne laissa point de rivaux aux Albizzi. C'est au milieu de ces prospérités qu'il mourut, en 1417, âgé de 70 ans.

ALBIZZI (Renaud), fils du précédent, auteur de la guerre que les Florentins déclarèrent en 1433 à la république de Lucques, fut exilé quelque temps après, et mourut dans les États du duc de Milan qui lui avait offert un asile.

ALBIZZI (Barthélemi), cordelier, né au 14e siècle, à Rivano en Toscane, est célèbre par son livre des *Conformités de St. François avec J.C.,* dont on a plusieurs éditions in-fol., Venise, sans date, Milan, 1510, 1513, toutes très-rares. L'auteur offrit cet ouvrage singulier au chapelain général de son ordre, qui, pour lui témoigner sa reconnaissance, lui fit présent de l'habit complet que le saint fondateur avait porté. Ce livre où l'auteur égale son héros au fils de Dieu, a été reproduit par quelques confrères de l'auteur, mais avec des changements et des corrections qui font donner la préférence aux éditions non mutilées. Albizzi mourut à Pise le 10 décembre 1401. *Voyez* Albère (Érasme).

ALBIZZI (Antoine), abbé sous Léon X et savant mathématicien ; commentateur d'Euclide ; mort en 1532.

ALBIZZI (Antoine), gentilhomme ; né, à Florence, en 1547 ; embrassa la réforme en 1585 ; écrivit en faveur des nouvelles opinions ; mort, à Kempten, en 1626 ; il composa une généalogie des rois.

ALBIZZI (François), savant jurisconsulte et cardinal, né à Césène, en 1593 ; dressa la bulle contre l'*Augustinus* de Jansénius, sous Urbain VIII, dans la fameuse affaire des cinq propositions ; fut assesseur du saint-office, et promu au cardinalat, par Léon X, le 2 mars 1654 ; mort le 5 octobre 1684.

ALBO (Joseph), juif espagnol du 14e siècle, né à Soria, et mort en 1430, est l'auteur d'un livre célèbre écrit en hébreu, sous le titre de *Sepher hikkarim,* c'est-à-dire fondement de la foi, Venise, 1486, in-fol., 1re édition.

ALBOFLÈDE, dite Blanche-Fleur, sœur de Clovis ; reçut avec lui le baptême le jour de Noël 496 ; morte vierge peu de temps après.

ALBOHAZEN. *Voyez* **ALHAÇAN**.

ALBOIN, roi des Lombards, en 561 ; redoutable par ses alliances avec Clotaire, qui lui avait donné sa fille Clodosvinde ; avec les Huns, auxquels il céda la Hongrie ; avec les Bulgares et les Sarmates ; fit mourir Cunimond, roi des Gépides, dans le crâne duquel il buvait, et dont il prit pour épouse la fille Rosmonde ; attiré en 568, par l'eunuque Narsès, en Italie, il ravagea ce pays, prit Pavie en 572, après un siége de trois ans ; pénétra dans les Gaules, où il défit le patrice Amatus ; fut vaincu par Mummol, près d'Embrun ; et enfin assassiné à Vérone le 28 juin 573, par un soldat qu'avait armé sa femme Rosmonde à laquelle Alboin, dans l'ivresse d'un festin, avait envoyé la coupe faite du crâne de Cunimond, son père, en l'invitant d'y boire avec l'auteur de ses jours.

ALBON (Claude), l'un des plus célèbres avocats du parlement de Grenoble, en 1575 ; écrivit sur la politique et l'histoire.

ALBON DE SAINT-ANDRÉ (Guichard d') ; en 1486, il prit plusieurs places fortes de la Guienne, qui tenaient pour le parti d'Orléans (Louis XII) ; en 1490, surprit sur le roi d'Aragon la ville de Salces, en Roussillon ; mort en 1502.

ALBON DE SAINT-ANDRÉ (Jean d'), en 1523, défendit Saint-Quentin contre les Anglais ; envoyé en 1537, pour traiter de la paix avec les Impériaux qui assiégeaient Thérouanne ; mort en 1550.

ALBON (Jacques d'), marquis de Fronsac, cousin de l'archevêque, maréchal de France, plus connu sous le nom de maréchal de Saint-André ; favori du roi Henri II et l'un des plus grands capitaines de son temps ; maréchal en 1547 ; fut, en 1549, un des tenants du célèbre tournoi qu'on fit à Paris ; commanda l'armée de Champagne en 1552 ; prit Marienbourg, dans les Pays-Bas, en 1554 ; ruina le Cateau-Cambrésis en 1555 ; s'immortalisa à la retraite du Quesnoi ; prisonnier à la bataille de Saint-Quentin en 1557 ; négocia la paix de Cateau-Cambrésis en 1559 ; embrassa le parti des Guise sous Charles IX ; fut tué d'un coup de pistolet à la célèbre journée de Dreux, en 1562, par un nommé Aubigni ou Bobigny, dont les biens confisqués lui avaient été adjugés. Le duc de Guise, le connétable de Montmorency et Saint-André, formèrent ce fameux *triumvirat* qui se proposa d'éteindre l'hérésie en France.

ALBON (Antoine d'), archevêque d'Arles, puis de Lyon ; né à Saint-Forgeux en 1507 ; gouverneur de Lyon en 1558, étant abbé de Savigni ; empêche les protestants d'y avoir un temple ; fait échouer, en 1560, l'entreprise de Maligni, gentilhomme mâconnais, qui avait voulu se rendre maître de la ville ; est fait archevêque d'Arles ; permute pour revenir à Lyon, où le comte de Sault, gouverneur en son absence, s'était déclaré pour les protestants : traque impitoyablement ces derniers, et fait brûler leurs livres ; mort le 24 septembre 1574. Il fit imprimer le manuscrit de Rufin sur les psaumes et les poésies d'Ausone.

ALBON (Catherine d'), fille du maréchal, et fille d'honneur de Catherine de Médicis ; empoisonnée en 1570, par sa mère, Marguerite de Lustrac, afin qu'elle ne fût

pas un obstacle à son mariage avec le prince de Condé.

ALBON (Claude-Camille-François comte d'), homme de lettres, descendant du maréchal de Saint-André, ami de Court de Gebelin, à qui, en 1783, il fit élever un tombeau dans ses jardins de Franconville; né à Lyon, en 1733; héritier de la seigneurie d'Yvetot, dans la ci-devant Normandie, dont les possesseurs, au 6e siècle, avaient pris le titre de roi, qui fut changé, par Louis XI, en celui de prince; il le fut aussi de leur vanité, en décorant des halles, qu'il avait fait construire, de cette inscription : *Gentium commodo Camillus III;* mort à Paris en 1789.

ALBON (André-Suzanne, comte d'), de la même famille que le précédent; né à Lyon, en 1761; en 1793, sollicite en vain les Suisses de venir au secours de Lyon assiégé; maire de cette ville en 1813, il en paralyse la défense contre les Autrichiens, et arbore le drapeau blanc en 1814, avant la chute de Napoléon; destitué par Louis XVIII, à cause de l'excès de son zèle; député en 1815, vote avec la majorité de la chambre, et s'oppose à la rentrée des conventionnels bannis.

ALBON (N. d'), frère du précédent, né à Lyon; fut un des officiers qui, à l'époque de la révolution du 18 brumaire (10 septembre 1799), protégèrent la retraite de Bonaparte.

ALBON (Guichard d'); envoyé en 1423, par le roi Charles VII, à Chambéry, pour traiter de la paix avec le duc de Bourgogne.

ALBON (Bertrand d'), seul seigneur du Lyonnais qui n'embrassa pas le parti protestant; il contribua beaucoup à la reddition de Lyon, en 1594.

ALBONESIUS (Thésée-Ambroise), jurisconsulte, orientaliste et philologue, écrivain cabalistique; né à Pavie; mort en 1540.

ALBONI (Paul), peintre de paysages, mort vieux à Bologne sa patrie, le 5 septembre 1734, a laissé des tableaux estimés, peints en grande partie de la main gauche, étant devenu paralytique de la droite.

ALBORESI (Jacques), peintre de Bologne, mourut en 1677, à 45 ans. La plupart de ses tableaux sont à Parme, à Florence où il fut employé longtemps par le grand-duc et par les Capponi.

ALBORGHETTI (N.), de Bergame; fut un des chefs de la révolution qui éclata en Italie en 1797, et devint membre du grand conseil de la république cisalpine.

ALBORNOS (Gilles-Alvarès-Carillo), cardinal, et l'un des plus grands hommes que l'Espagne ait produits; né à Cuença; archevêque de Tolède et aumônier d'Alphonse XI, roi de Castille; il le servit de son courage et de ses conseils dans les guerres contre Albuhaçen, le plus puissant des rois maures; lui sauva la vie à la bataille de Tarifa en 1340, et obtint du pape Clément VI et de Philippe de Valois, roi de France, l'argent nécessaire pour assiéger et prendre Algésiras, où les Sarrasins furent défaits, en 1344; poursuivi par Pierre le Cruel, successeur d'Alphonse, se retira à Avignon, auprès de Clément VI, en 1350; reçut alors la barrette, et se démit de son archevêché, disant qu'il ne serait pas moins blâmable de garder une épouse qu'il ne pouvait pas servir, que ne l'était le roi don Pierre de quitter sa femme Blanche de Bourbon pour caresser Padilla, sa maîtresse; fut légat d'Innocent VI en Italie; soumit ce pays au pape; ramena à Rome Urbain V, récemment élu; mort le 24 août 1367, à Viterbe. On transporta son corps à Tolède, et des indulgences furent accordées à ceux qui porteraient quelque temps le brancard sur lequel il était déposé.

ALBORNOS (Barthélemi-Frias), jurisconsulte portugais dans le 16e siècle; né à Talaga; envoyé au Mexique comme professeur; à son retour, en 1573, publia un écrit sur les cruautés dont on usait envers les Indiens sous prétexte de les convertir.

ALBORNOS (Diego-Philippe), chanoine trésorier de l'église cathédrale de Carthagène, fit imprimer en 1666, sous le titre de *Cartilla politica y christiana,* un traité de morale et de politique, où l'auteur insiste surtout pour qu'on laisse au clergé une grande influence dans l'État. L'infant don Ferdinand, âgé de 10 ans, fut si charmé de cet ouvrage, qu'il le copia tout entier de sa main.

ALBOUY. *Voyez* **DAZINCOURT.**

ALBOUYS (N.), député du Lot à la Convention nationale, en 1792; dans le procès de Louis XVI, vota pour l'appel au peuple, la reclusion jusqu'à la paix, et, en cas de peine capitale, le sursis.

ALBRECHT (André), mathématicien du 17e siècle; né à Nuremberg; inventa plusieurs instruments, et publia trois traités de mathématiques appliquées à l'art de la guerre; mort à Hambourg, en 1628.

ALBRECHT (George), théologien allemand; né en 1601; publia l'*Anti-Bellarmin;* mort en 1647.

ALBRECHT (Jean-Guillaume), médecin, professeur à Gœttingue; né à Erfurt, en 1703; sentit le premier la nécessité de joindre l'étude des mathématiques et de la physique à la médecine; auteur de plusieurs traités importants; mort en 1736.

ALBRECHT (Jean-Laurent), né en 1732, près de Mulhausen; poëte, compositeur et directeur de musique à l'église principale de cette ville, où il mourut en 1773.

ALBRECHT (Jean-Sébastien), professeur d'histoire naturelle à Cobourg, né en 1695; auteur de nombreux mémoires, insérés dans les *Annales des curieux de la nature,* mort en 1774.

ALBRECHT. *Voyez* **ADELGREIFF.**

ALBRECHTSBERGER (Jean-George), savant harmoniste et organiste habile, né à Klosterneubourg, en Autriche, le 3 février 1736, fut d'abord enfant de chœur. Il eut à Mœlk la direction d'une école gratuite. Monn lui enseigna l'accompagnement et le contre-point. Devenu profond organiste, il fut appelé en cette qualité à Raab, puis à Maria-Taferl, et enfin à Mœlk, où il demeura 12 ans. Il fut nommé en 1772 organiste de la cour de Vienne, et 20 ans après maître de chapelle de l'église cathédrale de St.-Étienne. Membre de l'académie musicale de Vienne, en 1793, de celle de Stockholm, en 1798, ce savant homme est mort à Vienne, le 7 mars 1809, et non en 1803, comme on l'a écrit dans le Dictionnaire historique des musiciens. Albrechtsberger avait épousé en 1768, Rosalie Weiss, fille du sculpteur; il en eut quinze enfants. Il eut pour élèves : Beethoven, Eybler, Jean Fuss, Joseph Weigl, etc., etc. Il a laissé une quantité énorme de compositions dans tous les genres.

ALBRET (Arnaud-Amanien VIII, sire d'), vicomte

de Tartas et grand chambellan de France, prit le parti d'Édouard III, roi d'Angleterre, et ensuite servit Charles V, roi de France, qui lui fit épouser, le 4 mai 1368, Marguerite de Bourbon, sœur de sa femme; se trouva à la bataille de Rosebeck, contre les Flamands, en 1382; mort en 1401.

ALBRET (Charles d'), comte de Dreux, vicomte de Tartas et connétable de France; obtint, en 1389, de son cousin Charles VI, la permission, pour lui et sa descendance, d'écarteler ses armes de celles de France; en 1390, accompagna en Afrique Louis II, duc de Bourbon; connétable de France en 1402; se démit en 1411, ayant déplu à la faction de Bourgogne; rétabli en 1413 par les Armagnacs; tué le 25 octobre 1415, à la bataille d'Azincourt, où il commandait, contre les Anglais, l'avant-garde française.

ALBRET (Charles d'), seigneur de Saint-Bazeille, fils de Charles II; décapité à Poitiers, le 7 avril 1473, pour avoir trahi Pierre de Bourbon, sire de Beaujeu, et l'avoir livré entre les mains du comte d'Armagnac.

ALBRET (Étienne, bâtard d'), seigneur de Miossens, premier chambellan de Jean d'Albret, roi de Navarre; premier ambassadeur de Catherine de Foix, pour le traité qu'elle fit avec le roi Louis XII, en 1512.

ALBRET (Charlotte d'), duchesse de Valentinois, fille d'Alain; mariée, par Louis XII, à César Borgia, fils du pape Alexandre VI; morte le 11 mars 1514.

ALBRET (Jeanne d'), reine de Navarre, fille et unique héritière de Henri d'Albret, avait pour dot le royaume de Navarre, le Béarn, le pays d'Albret, de Foix, d'Armagnac, et plusieurs autres grandes seigneuries. Charles-Quint la demanda en vain pour son fils aîné Philippe II; elle épousa en 1548, à Moulins, Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, et mit au monde à Pau Henri IV, le 13 décembre 1553. Elle succéda à son père deux ans après. Jeanne embrassa le calvinisme en 1556, et onze ans après elle donna un édit pour l'établissement de cette croyance dans son royaume. Attirée à Paris par ceux qui méditaient la Saint-Barthélemy, cette princesse y mourut deux mois avant cette horrible nuit, le 10 juin 1572, âgée de 44 ans. On crut qu'elle avait été empoisonnée avec une paire de gants parfumés que lui avait vendus un Italien. Cette reine est justement célèbre par sa fermeté, sa sagesse et par l'excellente direction qu'elle donna à l'éducation de Henri IV. Il existe une histoire de *Jeanne d'Albret*, par Mlle Vauvilliers, Paris 1818, 3 vol.

ALBRIC, **ABRICUS** ou **ALBRICIUS**, philosophe et médecin, né à Londres dans le 11e siècle, n'est connu que par la citation que J. Balée fait de quelques-uns de ses ouvrages, tels que *De origine deorum; De ratione veneni; De deorum imaginibus*. Ce dernier ouvrage, imprimé dans les *mythographies latines*, est également attribué à l'évêque d'Utrecht, Albric, vivant au 8e siècle.

ALBRIC, neveu de saint Grégoire et évêque d'Utrecht, après son oncle, en 776; mort en 784. On lui attribue le traité *De deorum imaginibus*.

ALBRIZUS (Aloysius), Allemand; publia un *Traité de la Prédication*, à Mayence, en 1669.

ALBRIZZI (Isabelle Théotoki, comtesse d'), née à Corfou, poëte et femme de génie, auteur d'un ouvrage intitulé : *Ritratti*, vécut dans l'intimité avec lord Byron à Venise où elle mourut en 1836. A laissé des Souvenirs sur l'illustre poëte.

ALBUCASA, **ALBUCASIS**, **ALBUCHASIUS**, **BUCHASIS** ou **AZARAVIUS**. *Voyez* **ABOUL-CACEM-SCHALAF-BEN-ABBAS**.

ALBUCIUS (Aurèle), jurisconsulte milanais du 6e siècle, ami d'Alciat, qui le nomme avec éloge, cultiva la poésie latine. On a de lui : *Heroidum epistolarum lib. 4*, Milan, 1542, Venise, 1544, et plusieurs ouvrages restés MSs., dont on trouve les titres dans la *Bibl. scriptor. mediolan.* d'Argelati.

ALBUFÉRA (le maréchal duc d'). *Voyez* **SUCHET**.

ALBUHAÇEN. *Voyez* **ABOUL-HAÇAN-ALI**.

ALBUIN, ermite et prêtre; hagiographe de la fin du 10e siècle.

ALBULBASIS-BEN-ABERAZERIM, savant médecin arabe, contemporain de Jean Mesné, écrivit sur la thérapeutique.

ALBUMAZAR ou **ABOU-MACHAR**, astronome arabe, né à Balkh, dans le Khoraçan, l'an 190 de l'hégire (805-806 de J. C.), mort en 885, a laissé un traité astrologique connu sous le titre de : *Milliers d'années*.

ALBUQUERQUE (don Juan Alphonse d'), premier ministre d'Alphonse XI, roi de Castille, gouverneur de son fils Pierre, dit le *Cruel*, dont il flatta les penchants vicieux; conseilla à son élève, devenu roi, l'assassinat d'Éléonore de Gusman, maîtresse du monarque défunt, et celui de Garcilazo de la Vega; favorisa sa passion pour Maria Padilla; voulut rompre cette liaison; disgracié presque aussitôt; mort subitement, en 1354.

ALBUQUERQUE (Alphonse d'), vice-roi des Indes, surnommé le *Grand*, et le *Mars portugais*, naquit à Lisbonne, en 1452, d'une famille qui tirait son origine des rois de Portugal. C'était, pour sa nation, le siècle de l'héroïsme, des découvertes et des conquêtes. Les navigateurs portugais avaient déjà reconnu et subjugué la plus grande partie des côtes occidentales de l'Afrique; ils commençaient à étendre leur domination sur les mers et sur les peuples de l'Inde. D'Albuquerque fut nommé vice-roi de leurs nouveaux établissements en Asie, où il était arrivé, pour la première fois, le 26 septembre 1503, avec une flotte et quelques troupes de débarquement. Son premier exploit fut la conquête de Goa, place très-importante sur la côte du Malabar, dont il fit le centre de la puissance et du commerce des Portugais dans l'Orient. Bientôt après, il soumit le reste du Malabar, Ceylan, les îles de la Sonde et la presqu'île de Malaca. En 1507, il s'empara d'Ormuz, à l'entrée du golfe Persique. Les peuples et les monarques de l'Orient cédaient de toutes parts à l'ascendant de ce grand homme. Après la prise de Malaca, les rois de Siam et de Pegu, dont la domination s'étendait jusqu'aux frontières de la Chine, lui firent demander l'alliance et la protection du Portugal. Toutes les actions, tous les projets d'Albuquerque, caractérisent un génie extraordinaire. Il s'était avancé dans la mer Rouge, pour y détruire le port de Suez, où l'on armait une escadre qui devait disputer aux Portugais l'empire de l'Asie; ne pouvant pénétrer, avec ses vaisseaux, au fond de ce golfe orageux, il voulut obliger l'empereur d'Éthiopie à détourner le cours du Nil, en lui ouvrant un passage pour se jeter dans la mer Rouge : l'Égypte serait devenue

un désert inhabitable; et le port de Suez, ses armements et son commerce, la rivalité dangereuse dont il menaçait les Portugais, tout aurait été détruit. Mais il n'eut pas le temps d'exécuter ce vaste projet; peu de temps après qu'il en eut conçu l'idée, les Turcs s'emparèrent de l'Égypte. Alors, tranquille au centre des colonies portugaises, Albuquerque réprima la licence des troupes, établit l'ordre dans les comptoirs, affermit la discipline militaire, et se montra tout à la fois actif, prévoyant, sage, humain, juste et désintéressé. L'idée de ses vertus avait fait une impression si profonde sur les Indiens, que, longtemps après sa mort, ils allaient à son tombeau pour lui demander justice des vexations de ses successeurs. C'est à lui que les Portugais durent la création de cette puissance singulière qui, même après sa ruine, a laissé dans l'Inde des souvenirs ineffaçables. Malgré les services importants qu'il avait rendus à la cour de Portugal, Albuquerque ne put échapper à l'envie des courtisans, ni aux soupçons du roi Emmanuel, qui fit partir Lopès Soarez, ennemi personnel d'Albuquerque, pour le remplacer dans la vice-royauté des Indes. Il mourut peu de jours après, à Goa, en 1515.

ALBUQUERQUE (Blaise d'), fils du précédent, né à Alveira, en 1500; fut intendant général des affaires du Portugal; écrivit une relation des expéditions de son père; mort en 1580.

ALBUQUERQUE-COELHO (Édouard d'), marquis de Basto; fit la guerre contre les Hollandais à Bahia; a raconté dans des mémoires la guerre du Brésil de 1650; mort à Madrid, en 1658.

ALBUQUERQUE (André d'), général des troupes portugaises; défit les Espagnols à Assumar, 8 novembre 1653; tué d'un coup de mousquet, au siége d'Elvas fait par les Espagnols, 14 janvier 1659.

ALBUQUERQUE (Mathias d'), général portugais; envoyé en 1628 au Brésil; en 1644, gagna sur les Espagnols la bataille de Campo-Mayor; en 1645, prend Telena; disgracié, se retire et meurt de chagrin, en 1648.

ALBUQUERQUE (le duc d'), de l'une des plus illustres et des plus anciennes familles de l'Espagne, jouissait d'une grande considération à la cour de Madrid, lorsque les Français envahirent la Péninsule en 1808. Il n'hésita pas à embrasser la cause du roi Ferdinand VII, et reçut le commandement de l'un des corps d'armée aux ordres du duc de l'Infantado. Il se distingua dans plusieurs occasions, notamment à la bataille de Médellin. Il commandait une division sous les ordres d'Areizaga à la bataille d'Ocana, et réussit par d'habiles manœuvres à garantir sa troupe des suites de cette malheureuse journée. Le général Crossard, qui fut témoin de ces manœuvres en qualité de commissaire autrichien, a rendu dans ses mémoires une complète justice à l'habileté que le duc d'Albuquerque y déploya. Il commandait aussi un corps d'armée, en 1810, lorsque le maréchal Victor s'avança contre Cadix. Forcé de se retirer dans l'île de Léon, il soutint par sa présence le courage de la garnison de Cadix, et contribua ainsi puissamment à la belle et longue résistance que fit ce dernier boulevard de la puissance espagnole. Lorsque les Français se furent éloignés, le duc d'Albuquerque réveilla le courage des troupes et le patriotisme des habitants; et ce fut alors que se forma cette *junte* célèbre qui pourvut avec tant d'énergie et d'activité à tous les besoins d'une résistance aussi difficile, mais qui eut ensuite tant de peine à se dessaisir du pouvoir en faveur de la régence. Le duc d'Albuquerque crut devoir intervenir dans ces démêlés, et ce fut évidemment pour l'éloigner et se soustraire à son influence que la junte centrale le fit nommer à l'ambassade d'Angleterre. Il conçut un tel chagrin de cette espèce d'exil dans des circonstances aussi importantes, qu'il mourut à Londres peu de mois après son arrivée, en 1811.

ALBURNIUS ou **EBURNIUS VALENS**, jurisconsulte célèbre, contemporain d'Antonin le Débonnaire dans le 2e siècle; fit un traité des *Fidéicommis*.

ALBUTIUS ou **ALBUCIUS**, prince des Celtibères en Espagne. Scipion l'ayant vaincu, lui rendit une jeune captive qui lui était fiancée, et gagna par là son affection ainsi que celle de plusieurs princes espagnols.

ALBUTIUS (Titus), philosophe épicurien, au 7e siècle de la fondation de Rome, gouverna la Sardaigne en qualité de propréteur, fut accusé de concussion, condamné au bannissement, et alla mourir à Athènes. Cicéron parle de lui dans son *Brutus*.

ALBUTIUS SILUS (Caius), orateur romain du temps d'Auguste, né à Novare, y fut édile, vint plaider à Rome, et retourna dans sa patrie, où, l'âge et les maladies lui rendant la vie insupportable, il se laissa mourir de faim. D'après un passage de Quintilien, on conjecture qu'il avait composé une *Rhétorique*.

ALCAÇAR (Louis), jésuite; commentateur de l'*Apocalypse* et médecin; né à Séville, en 1554; mort en 1613.

ALCAÇAR (André), médecin espagnol; publia plusieurs traités de chirurgie vers 1575.

ALCACOVA-CARNEIRO (Pierre), Portugais, comte d'Idanha; président du conseil des finances du roi Sébastien, et son ambassadeur près de Philippe II; mort en exil.

ALCADINUS, médecin célèbre du 12e siècle, natif de Salerne, guérit l'empereur Henri VI, qui le nomma son premier médecin. On a de lui, sur les bains de Pouzzoles des épigrammes latines, imprimées dans un recueil in-fol., intitulé: *De balneis omnibus*, etc., Venise, 1553. *De triumphis Henrici imperatoris. De his imper. Friderici II.*

ALCAEA (Pierre d'), Espagnol; auteur d'un dictionnaire arabe et castillan, en 1540.

ALCAFORADA (Marianne d'), née en Portugal au 17e siècle, fut l'Héloïse de sa nation. Elle vivait dans la paix d'un couvent de l'Alentejo où, pour son malheur, elle vit un officier français qui lui inspira la plus vive passion. Elle lui écrivit des lettres dont le charme fait naître une admiration mêlée de l'intérêt le plus tendre, et qui touchèrent tous les cœurs, hors celui de l'ingrat à qui elles étaient adressées. Ces lettres sont écrites avec une énergie brûlante et un enthousiasme entraînant; elles peignent avec une inexprimable ardeur le sentiment profond, invincible, qui consumait leur malheureux auteur.

ALCAFORADO (François), Portugais; écuyer de l'infant Henri, fils du roi Jean; reconnut avec lui, en 1419, les îles de Madère, découvertes en 1344, et donna une relation exacte de cette exploration.

ALCAIME (Marc-Antoine), médecin; né en Sicile; écrivait de 1630 à 1635; laissa un traité *des ulcères*.

ALCALA (don Parafan de Rivera, duc d'), vice-roi de Naples sous Philippe II, en 1559 ; préserva les Napolitains de l'inquisition, de la peste et des Turcs ; mort en 1571.

ALCALA (Fray Pedro de), religieux hiéronymite, et savant orientaliste ; envoyé, en 1491, après la prise de Grenade, pour travailler à la conversion des Maures de cette ville.

ALCALA Y HENARÈS (Alphonse d'), auteur espagnol du 17e siècle, ainsi nommé du lieu de sa naissance, marchand à Lisbonne, cultiva les lettres, et se fit une réputation plus grande qu'il ne le méritait, par un ouvrage intitulé : *Viridarium anagrammaticum*, suivi de cinq *Nouvelles*, dans chacune desquelles il s'est astreint à ne point employer une des cinq voyelles.

ALCAMÈNE, général des Achéens contre les Romains, sous le consul Lucius Mummius et le préteur Quintus Cæcilius Metellus. — Un autre de ce nom fut général des Lacédémoniens. Un troisième, commandant leurs vaisseaux, fut tué dans un combat contre la flotte d'Athènes.

ALCAMÈNE, de la branche aînée des rois de Sparte, monta sur le trône vers l'an 747 avant J. C. Il termina la guerre d'Hélos, et commença celle de Messène en prenant Amphée, l'an 743 avant J. C. Il mourut peu de temps après.

ALCAMÈNE, statuaire, l'élève et l'émule de Phidias, né à Athènes, où sa réputation brilla du plus grand éclat, 428 ans avant J. C., avait exécuté les statues de *Vénus Aphrodite*, de *Junon*, de *Vulcain*, et le *fronton* du temple de Jupiter Olympien.

ALCANDRE, jeune Spartiate ; dans une sédition en 884 avant J. C., il creva un œil à Lycurgue qui, loin de l'en punir, le traita comme son fils, et en fit son ami le plus dévoué ; du même nom existèrent un ami de Sarpédon, tué par Ulysse, et un très-ancien poëte grec.

ALCATHÉE, femme de Cléombrote, roi de Sparte et mère de Pausanias, son successeur ; soupçonnée d'intelligence avec les Perses.

ALCATHOUS, fils de Pélops ; soupçonné d'avoir fait assassiner son frère Chrysippe, se sauva chez les Mégariens, où, ayant tué un lion qui avait dévoré le fils de Mégaréus, leur roi, il épousa sa fille, et régna à Mégare, appelée depuis Alcathoé. Un autre Alcathoüs, frère d'OEnée, roi de Calydon, fut tué par son neveu Tydée.

ALCAZAR (Baltazar d'), célèbre épigrammatiste espagnol, était né, dans le 16e siècle, à Séville, d'une ancienne et illustre famille. On conjecture qu'il avait embrassé la profession des armes et qu'il fit plusieurs campagnes en Italie. En quittant le service il se maria et s'établit à Jaen, puis à Ronda où il mourut dans un âge avancé. Cervantes et la Cueva, deux de ses plus illustres contemporains, l'ont comblé d'éloges. Les compositions d'Alcazar sont fort courtes ; elles se font remarquer par la finesse des pensées et par un style simple, facile, doux et gracieux. Elles ont été recueillies par Espinosa dans les *Flores de poetas illustres*.

ALCAZAR. *Voyez* **ALCAÇAR**.

ALCÉE, poëte tragique, inventeur de la tragédie, selon Suidas : on ignore quand il vécut.

ALCÉE, célèbre lyrique grec de Mytilène, dans l'île de Lesbos, florissait 604 ans avant J. C. ; il fut contemporain de Sapho, et même son amant, mais amant dédaigné et sacrifié, suivant toute apparence, au jeune et beau Phaon. Exilé de Lesbos, où il s'était rendu le fléau des tyrans de son pays, par l'audace et l'âcreté mordante de sa verve, Alcée se rangea parmi les ennemis de Mytilène ; mais guerrier aussi timide qu'il s'était montré poëte audacieux, il prit la fuite au moment du danger, et abandonna lâchement sur le champ de bataille ses armes, que les Athéniens suspendirent dans le temple de Minerve comme un monument éternel de sa honte et de sa perfidie. Horace et Quintilien font le plus grand éloge de la richesse harmonieuse et de l'énergique concision de son style. Quelques fragments épars dans Athénée et dans Suidas, et recueillis par H. Estienne à la suite de son *Pindare*, sont tout ce qui reste d'Alcée. Ces *Fragments* ont été publiés par Saint-Ange, Halle, 1810, in-8o.

ALCÉE, fils de Micus, poëte grec comique, contemporain d'Aristophane, vers la 97e olympiade, en 386 avant J. C. ; souffrit la peine des adultères, laquelle consistait dans l'empalement avec une grosse rave ; à défaut de rave, on introduisait une grosse tête de poisson.

ALCÉE, autre poëte grec, mentionné dans Plutarque, vivait sous la 148e olympiade, l'an 555 de Rome, avant J. C. 290 ; chansonna, sur la perte d'une bataille, Philippe, roi de Macédoine, qui lui riposta par une chanson où il le menaçait de le faire pendre.

ALCENDI. *Voyez* **ALCHINDUS**.

ALCESTE, fille de Pélias et épouse d'Admète, se dévoua généreusement pour sauver son époux prisonnier d'un roi voisin. C'est ce qui a donné lieu à la fable du dévouement d'Alceste pour tirer Admète des enfers, qui fait le sujet d'une tragédie d'Euripide.

ALCETAS, roi de Macédoine, fils d'Érope et père d'Amyntas ; régna vingt-neuf ans ; mort l'an du monde 3479 avant J. C.

ALCETAS, roi des Molosses ; chassé par ses sujets ; réintégré par les Illyriens, et Denys, tyran de Sicile, 386 avant J. C. Il y eut encore de ce nom un des capitaines d'Alexandre le Grand ; et un historien grec dont parle Athénée.

ALCETAS, roi d'Épire ; succéda à son père Arybbas ; qui l'avait chassé pour ses cruautés, devint encore plus cruel, et fut étranglé, avec ses enfants, par les Épirotes, qui mirent à sa place Pyrrhus, fils d'Éacide, la deuxième année de la 121e olympiade, avant J. C. 295.

ALCHABITIUS, dont le véritable nom est Abdelazyz, astrologue arabe, vivait sous le règne de Séif-Eddaulah, prince de la dynastie des Hamdanites, c'est-à-dire, vers le milieu du 10e siècle de notre ère. Sa réputation pénétra jusqu'en Europe, où Jean Hispalensis traduisit en latin, vers le 12e ou le 13e siècle, son *Traité d'Astrologie judiciaire*. Cette traduction a été imprimée à Venise, en 1503, in-4o, sous ce titre : *Alchabitius cum commento*.

ALCHINDUS, ou **ALCENDI** (Jacques), médecin arabe, qui, selon quelques auteurs, florissait vers 1145, et, selon d'autres, beaucoup plus tôt, puisque Avicenne, qui mourut en 1036, parle de pilules, de trochisques,

dont Alchindus était l'inventeur. Quoi qu'il en soit, toute la célébrité de ce médecin repose sur un ouvrage de matière médicale, dans lequel il veut expliquer, et même déterminer les vertus des remèdes, d'après les règles de l'arithmétique et de la musique. Cet ouvrage, intitulé : *De medicinarum compositarum gradibus investigandis libellus,* malgré le ridicule des opinions, a eu de nombreuses éditions.

ALCIAT ou **ALCIATI** (André), né à Milan le 8 mai 1492, obtint à l'âge de 22 ans le grade de docteur en droit. Nommé professeur à Avignon en 1521, il retourna quelques années après à Milan, où son talent l'exposa à la jalousie et aux persécutions des autres professeurs. Ces persécutions devinrent bientôt si violentes, qu'il fut obligé de se réfugier en France, où François Ier lui confia la chaire de Bourges avec 600 écus d'appointements ; mais Alciat, pressé par le duc de Milan, François Sforce, retourna se fixer en Italie. Il professa successivement à Pavie, à Bologne et à Ferrare, et mourut le 12 janvier 1550. Alciat fut un des premiers jurisconsultes qui s'occupèrent de concilier l'étude de l'histoire avec celle des lois, et cherchèrent à éclaircir l'une par l'autre. Il cultivait dans ses loisirs la poésie latine. Son livre d'*Emblèmes* est encore plus connu que ses ouvrages de droit ; il en a été fait une foule d'éditions ; la 1re, Milan, 1522, quoique très-rare, est assez peu recherchée ; mais les curieux font cas de l'édition de Venise, Alde, 1546, in-8°, ainsi que des traductions françaises accompagnées de gravures en bois. Les ouvrages d'Alciat ont été publiés à Lyon, 1560, 5 vol. in-fol. ; à Bâle, 1571, 6 vol. in-fol. ; à Strasbourg, 1616, 4 vol., etc.

ALCIAT (François), de Milan, cardinal, neveu du précédent, professeur de droit à Pavie et bon littérateur, Marc-Ant. Muret, dans une de ses harangues, le nomme l'ornement de son siècle et le soutien des gens de lettres. Pie IV le fit cardinal. Il mourut à Rome en 1580, âgé de 58 ans. Ses écrits n'ont point été imprimés.

ALCIATI (Jean-Paul), né à Milan, dans le 16e siècle, fut du nombre des protestants qui s'éloignèrent le plus de la foi catholique, en niant la doctrine de la Trinité, et en soutenant que J. C. n'existait pas avant d'être né de Marie ; alla à Genève, qu'il fut obligé de quitter et se retira à Dantzig où il mourut. Il a publié *deux lettres à Gregorio Pauli,* contre la préexistence de Jésus.

ALCIATI (Térence), jésuite estimé d'Urbain VIII, qui lui destinait le chapeau de cardinal, mourut, avant de le recevoir, en 1651. Il laissa les matériaux d'une histoire du concile de Trente, qui servirent au cardinal Pallavicino, pour composer la sienne en réponse à celle de Fra Paolo Sarpi.

ALCIBIADE, fils de Clinias et petit-fils de Périclès, né à Athènes vers l'an 454 avant J. C. ; fut disciple de Socrate qu'il suivit dans la Macédoine, à Potidée ; remporta les prix aux jeux Olympiques ; fit, en 432, rompre la paix entre les Athéniens et les Lacédémoniens ; déclaré, en 416, avec Nicias et Lysimachus, général de leur armée navale contre les Syracusains, il part pour la Sicile à la tête d'une flotte, 415 ; rappelé et accusé de sacrilége, échappa aux gardes qui le conduisaient à Thurium, ville d'Italie ; se réfugia en Élide, puis à Thèbes et à Sparte où, ayant su que ses biens étaient confisqués, il fit contre Athènes une ligue des Lacédémoniens, des Ioniens et du roi de Perse ; se retira près de Tissaphernes, général de Darius, parce que les Lacédémoniens, craignant qu'il ne les abandonnât, avaient résolu de le faire périr ; rentré dans sa patrie, obligea ces derniers, vaincus trois fois sur terre et trois fois sur mer, à demander la paix ; s'empara de l'Ionie, de Byzance et de plusieurs autres villes sur les frontières de l'Asie ; revint triomphant et fut réintégré dans ses biens, en 411 avant J. C. ; général avec Thrasybule et Théramènes, parti de Samos avec vingt-deux vaisseaux, défait les Lacédémoniens en 410 ; eut part, en 409, aux victoires contre Mindare et les Syracusains ; défit le gouverneur Pharnabaze ; fut déclaré généralissime, en 407 ; s'embarqua sur une flotte puissante ; mais pendant qu'il allait au-devant de Thrasybule, contrairement à ses ordres, Antiochus, son lieutenant, livra aux Lacédémoniens une bataille dans laquelle il fut entièrement défait, ce qui fournit à ses ennemis un nouveau prétexte pour le déposer ; s'offrit à Philoclès pour combattre Lysandre, général des Lacédémoniens, qui le refusa et fut vaincu ; se retira vers Pharnabaze ; voulut se rendre auprès du roi de Perse afin de le déterminer à faire la guerre aux Lacédémoniens qui s'étaient emparés d'Athènes ; fut surpris par Susamithres et Masœus ou Bagoas, dans une cabane où il s'était arrêté pour passer la nuit, et à laquelle ils mirent le feu ; fut tué à coups de flèches, en se sauvant du milieu des flammes, l'an 404, par des assassins que Pharnabaze, secrètement d'intelligence avec Lysandre, avait envoyés. Sa statue, par un décret du sénat, et suivant l'oracle pythien, fut mise dans une place publique de Rome.

ALCIDAMAS, philosophe et rhéteur grec, né à Élée, vers l'an 425 avant J. C., était disciple de Gorgias. Il reste de lui deux harangues, l'une d'Ulysse contre Palamède, l'autre contre les rhéteurs du temps. L'abbé Auger en a donné une *traduction* à la suite de celle d'Isocrate.

ALCIDAMAS, général des Messéniens, après la prise d'Ithome par les Spartiates, conduisit une colonie à Rhégium vers l'an 725 avant J. C.

ALCIME, grand prêtre des Juifs, profita des troubles qui agitaient sa patrie pour s'élever à la souveraine sacrificature, par la protection d'Antiochus Eupator, l'an 165 avant J. C. ; il s'en était frayé le chemin en se vouant à l'idolâtrie, du temps d'Antiochus Épiphanes ; mais Judas Machabée l'empêcha constamment d'en faire les fonctions. Alcime rendit son usurpation encore plus odieuse par son avarice et sa cruauté. Mécontent des Juifs, qui refusaient de le reconnaître, il retourna en Syrie pour demander des secours au roi Démétrius, et il l'exhorta à détruire entièrement le parti de Judas. Démétrius lui ayant accordé une armée, il se rendit maître de Jérusalem, en chassa ses ennemis, et entreprit de faire abattre le mur du parvis intérieur du temple, bâti par les prophètes, mais il mourut frappé de paralysie, avant d'avoir pu achever cette démolition sacrilége. Les Juifs, d'un consentement unanime, choisirent, pour lui succéder, Jonathan, frère de Judas Machabée, qui réunit en sa personne l'autorité de prince du peuple et celle de souverain pontife.

ALCIME (Latinus-Alcimus-Aléthius), historien, orateur et poëte du 4e siècle, né à Agen, avait composé l'*his-*

toire de Julien l'Apostat et de Salluste, préfet de ce prince dans les Gaules. Il ne nous reste de lui qu'une épigramme sur Homère et Virgile, dans le *Corpus poetarum* de Maittaire, Londres, 1713, 2 vol. in-fol.

ALCIME, écrivain sicilien, dont Athénée et Festus Pompéius font mention, avait composé deux ouvrages qui ne nous sont pas parvenus : une *Histoire de la Sicile,* et une *Biographie* des plus célèbres sculpteurs ; on ne connaît pas bien le temps où il a vécu.

ALCIMÉDON, célèbre ciseleur dont parle Virgile.

ALCIMÈNES, poëte tragique de Mégare ; Athènes eut un poëte comique de ce nom ; on ignore en quel temps ils vécurent.

ALCINOUS, philosophe platonicien du 2e siècle, n'est connu que par un ouvrage intitulé : *Introduction à la philosophie de Platon*, dont le texte grec fut imprimé pour la première fois à Venise, chez les Aldes, en 1521, in-8°, à la suite d'Apulée. Deux traductions latines avaient été déjà publiées, l'une par Pierre Balbi, évêque de Tropéa dans la Calabre, à la suite de la première édition d'Apulée, Rome, 1469, et l'autre par Marsille Ficin, Venise, 1497, in-fol., dans un recueil de divers traités de Jamblique ; cette traduction de Ficin a été réimprimée plusieurs fois. Daniel Heinsius l'a retouchée en 1617, Combes Dounous a donné une traduction française d'Alcinoüs, Paris, 1800, in-12.

ALCIONIUS. *Voyez* **ALCYONIUS.**

ALCIPHRON, philosophe de Magnésie, contemporain d'Alexandre le Grand, au 4e siècle avant J. C.

ALCIPHRON, sophiste grec, au 5e ou 4e siècle avant J. C., est auteur de *Lettres* curieuses sur les usages de la Grèce, imprimées en grec dès la fin du 15e siècle, puis traduites en latin dans le 16e ; ces lettres ont été publiées par Bergler, grammairien latin, Leipzig, 1715, in-8°, avec un savant commentaire. L'édition la plus complète est celle de Wagner, Leipzig, 1798, 2 vol. in-8° ; elles ont été trad. en français par l'abbé Richard, 1785, 3 vol. in-12.

ALCIPPE, ou **ALCIPPUS**, Spartiate ; accusé par ses ennemis de conspirer contre Lacédémone, sa patrie, il en fut exilé, tandis qu'on y retint sa femme Démocrite, et que l'on confisqua ses biens, afin d'ôter à ses deux filles le moyen de se marier, dans la crainte qu'elles n'eussent des fils qui voulussent un jour venger leur aïeul ; Démocrite, désespérée, profita du moment où les femmes les plus considérables de la ville célébraient une fête dans un temple, pour y mettre le feu ; toutes furent brûlées avec l'édifice, et Démocrite, voyant le peuple accourir pour éteindre l'incendie, se tua avec ses deux filles ; le magistrat ayant fait jeter leurs corps hors du territoire de Sparte, on attribua à la punition de ce fait la peste qui désola Lacédémone.

ALCISTHÈNE, Grecque, morte à la fleur de l'âge, dans le 4e siècle avant J. C., cultiva la peinture. On cite d'elle un tableau représentant un *danseur*.

ALCMAN, poëte grec, né à Sardes en Lydie, vers l'an 670 avant J. C., obtint le titre de citoyen de Sparte, d'où l'on a conclu, mais à tort, qu'il était né dans cette ville. Il mourut, dit-on, de la maladie pédiculaire, suite des excès auxquels il s'était abandonné. Il avait composé, dans le dialecte dorique, six livres de poésies lyriques dont il n'est resté qu'un petit nombre de fragments, conservés par H. Estienne dans son recueil *des lyriques grecs*, et traduits par l'abbé Coupé, dans ses *Soirées littéraires*, tome VIII. Th. Welcher en a donné une édition corrigée, Giessen, 1815, in-4° de 90 pages.

ALCMÆON, 13e et dernier archonte perpétuel d'Athènes, gouverna en 756 et 755 avant J. C. Après lui les archontes ne furent nommés que pour 10 ans.

ALCMÆON, philosophe pythagoricien, disciple d'Achytas, né à Crotone 500 ans avant J. C., écrivit sur la nature de l'air et sur la médecine. Il est le premier qui ait disséqué des animaux.

ALCMÆON, fils d'Amphiaraüs, tua sa mère, Ériphile, pour obéir à son père, irrité contre elle, parce que, gagnée par les présents de Polynice, elle avait révélé le lieu où il s'était caché pour ne pas aller à la guerre de Thèbes ; fut le chef des *Épigones,* qui prirent Thèbes, l'an du monde 2825, avant J. C. 1210 ; épousa Arsinoé, puis Callirhoé, fille d'Achéloüs, du vivant de sa première femme, dont les frères le tuèrent ; de son dernier mariage, naquirent Amphoterus et Acarpas.

ALCMÆON, fils de Mégaclès, de la famille des Alcméonides, à Athènes, fut exilé ; Solon l'ayant fait revenir, il commanda les troupes envoyées au secours des Amphictyons, l'an 592 avant J. C. ; exilé de nouveau, par Pisistrate, en 570, se retira à Delphes ; rendit de grands services aux Lydiens, et reçut en reconnaissance, de Crésus, autant d'or qu'il pourrait en emporter d'une seule fois ; revint à Athènes, remporta les prix aux jeux Olympiques, et mourut peu de temps après, laissant un fils nommé Mégaclès.

ALCOCK (SIMON), écrivain du 14e siècle, et docteur en théologie, se rendit célèbre par ses prédications. Il a laissé : *De modo dividendi ; Thema pro materiâ sermonis ;* et des *Expositions* sur le maître des sentences.

ALCOCK (JEAN), évêque et théologien anglais, né dans le 15e siècle à Beverley dans l'Yorkshire, devint grand chancelier d'Angleterre sous Henri VII, fonda le collége de Jésus à Cambridge, et mourut à Wisbeach en 1500. Parmi les écrits de ce savant prélat, on cite les *Psaumes de la pénitence* en vers anglais ; *Homeliæ vulgares ; Meditationes piæ ; Mons perfectionis ad Carthusianos.*

ALCOCK (JEAN), docteur en musique, né à Londres le 11 avril 1715 ; organiste de Plymouth en 1737, de Reading en 1742, de Lichtfield en 1749 et premier chantre et maître de chœur. En 1760 il se démit de ses divers emplois et ne conserva que la place de maître de chœur. S'étant fait recevoir bachelier en musique à Oxford, en 1775, dix ans après il prit ses degrés de docteur à la même université. Il mourut au mois de mars 1806. Il a laissé *six suites de leçons de piano ;* des chansons ; et plusieurs morceaux de musique sacrée.

ALCON, fameux tireur d'arc de l'île de Crète.

ALCON, chirurgien, est cité par Pline comme très-expert dans l'art de traiter les hernies par incision et de réduire les fractures.

ALCUIN (FLACCUS-ALBINUS), né en 735, diacre de l'église d'York, se rendit célèbre par son savoir. Appelé en France par Charlemagne, il fonda, sous les auspices de ce monarque, plusieurs écoles à Paris, Tours, Aix-la-Chapelle,

et fit renaître les arts dans son empire. Charlemagne l'employa dans des négociations, et lui donna plusieurs abbayes qui le rendaient maître de 20,000 esclaves. Il mourut le 19 mai 804, âgé de 70 ans. Il savait le latin, le grec, l'hébreu, et réunissait les connaissances de son siècle. Ses ouvrages, soit en prose, soit en vers, sont aujourd'hui oubliés. L'édition la plus ample est celle de l'abbé Froben, Ratisbonne, 1777, 2 vol. in-fol.

ALCYONÉE mécontenta son père Antigonus Gonatas, roi de Lydie, en lui présentant la tête de Pyrrhus que lui avait donnée un Argien qui venait de la couper ; il fut tué l'an 206 avant J. C., quatre ans avant la mort d'Antigonus, 202.

ALCYONIUS (Pierre), né à Venise vers la fin du 15e siècle, fut d'abord correcteur d'imprimerie chez Alde Manuce. En 1521, il obtint à Florence la chaire de langue grecque par la faveur du cardinal Jules de Médicis, qui bientôt après fut élu pape sous le nom de Clément VII. Il suivit son protecteur à Rome, et mourut en 1527, des suites d'une blessure qu'il reçut au sac de cette ville. Il a traduit en latin plusieurs ouvrages d'Aristote. Le plus célèbre de ses écrits est un dialogue intitulé : *Medices legatus, sive de exilio*, Venise, Alde, 1522, in-4°, reproduit par Menckenius en 1707, in-12, avec les traités de Valérianus et de Tollius *De infelicitate litteratorum*. On a prétendu qu'ayant entre les mains le seul manuscrit qui existât du traité de Cicéron *De gloriâ*, il en prit ce qui lui convint, et jeta au feu ce manuscrit unique, pour qu'il ne restât aucune trace de son plagiat. Mais il a été démontré que cette accusation était dépourvue de vraisemblance.

ALDANA (Bernard), capitaine espagnol, gouverneur de Lippa sur les frontières de Transylvanie, fut condamné à mort en 1552 pour avoir, dans une terreur panique, brûlé cette même place ainsi que l'arsenal et le château ; mais Marie, reine de Bohême, obtint sa grâce de l'empereur Ferdinand. Il mourut en Afrique en 1558, dans une expédition contre Tripoli, où il fit oublier sa conduite précédente.

ALDANA (François), capitaine et écrivain espagnol, suivit le roi don Sébastien de Portugal en Afrique, et y fut tué, en 1572, à la bataille d'Alcazar, où ce prince perdit la vie.

ALDAR (Jean), historien anglais, annaliste de l'Irlande et de l'Écosse. On ignore quand il vécut.

ALDAY (.....), né à Perpignan en 1737, secrétaire d'un grand seigneur, qui le mena en Italie. Là il apprit à jouer de la mandoline, et alla ensuite à Paris où il en donna des leçons. On ignore l'époque de sa mort.

ALDAY l'aîné, fils du précédent, naquit en 1763, se fit entendre comme violoniste au concert spirituel en 1787. Il publia alors sa première *symphonie concertante* en *ut*, pour deux violons et alto. Alday alla se fixer à Lyon en 1795.

ALDAY le jeune, né en 1764, frère du précédent, beaucoup plus habile violoniste, se fit entendre avec succès aux concerts spirituels jusqu'en 1791, époque où il passa en Angleterre ; il fut nommé directeur de musique à Édimbourg. Il a composé plusieurs concertos pour deux violons, aussi que des mélanges et airs variés.

ALDE MANUCE. *Voyez* **MANUCE.**

ALDEBERT. *Voyez* **ADALBERT.**

ALDEGATI (M.-Ant.), professeur de poésie latine à Ravenne en 1483, a laissé des *poésies* inédites, qui sont conservées dans plusieurs bibliothèques d'Italie. La Laurentienne, à Florence, possède de lui 4 livres d'élégies, dont on trouve la notice et quelques extraits dans le *Catalogus codicum* de Bandini.

ALDÉGONDE (Sainte) naquit en 630, dans le Hainaut. Son père, nommé Walbert, était du sang royal de France ; sa mère, Bertilie, appartenait aussi à une race illustre, et, selon quelques écrivains, à celle des rois de Thuringe. Déterminée à vivre dans le célibat religieux, elle quitta la maison paternelle et se réfugia auprès de sa sœur, sainte Waudru, qui venait de fonder un monastère à Mons, connu alors sous le nom de Châteaulieu (*Castri-Locus*). Bientôt ses parents la rappelèrent, en promettant de lui laisser toute liberté de suivre les mouvements que Dieu lui avait inspirés. Elle demeura donc dans le château de Cousolre, où elle continua de donner l'exemple de toutes les vertus. Après y avoir vu mourir saintement les auteurs de ses jours, elle se rendit à l'abbaye de Hautmont, prit le voile des mains de saint Amand, évêque de Maestricht, et de saint Aubert, évêque de Cambrai. Ce fut alors qu'elle consacra sa fortune à l'érection d'un monastère de filles dans un lieu sauvage et inculte baigné par la Sambre. Telle est l'origine du célèbre chapitre des chanoinesses de Maubeuge. La fête de sainte Aldegonde est célébrée le 30 janvier, jour anniversaire de sa mort qui arriva, selon les Bollandistes, en 680, selon d'autres, en 684, et selon d'autres encore en 689. Elle fut d'abord inhumée à Cousolre, mais en 690 les religieuses de Maubeuge obtinrent pour leur maison les dépouilles de la vénérable fondatrice.

ALDEGRÆFF (Henri), peintre et graveur allemand, élève d'Albert Durer, né en 1502, à Soest, en Westphalie, mort en 1558 dans l'indigence, est un des graveurs que les curieux désignent sous le nom de petits maîtres, à cause du grand nombre de petits sujets qu'ils ont exécutés. Son *œuvre* se compose de 390 pièces. Dans le nombre on cite les quatre Évangélistes, la Lucrèce, l'histoire de Suzanne, etc.

ALDEGUIER (N. d'), ancien conseiller au parlement de Toulouse, juge et président de la cour d'appel de cette ville du 18 brumaire au 20 mars 1815 ; donna alors sa démission ; élu, par le département de la Haute-Garonne, membre de la chambre des députés après la deuxième rentrée des Bourbons, vota avec la majorité et se démit en 1816.

ALDEGUIER (Auguste d'), homme de lettres, frère du précédent, fit, en 1806, une réponse à l'Épître à Voltaire de Chénier.

ALDEN (Jean), vertueux magistrat de Plymouth à la Nouvelle-Angleterre, exerça pendant 67 ans les fonctions d'assistant de gouverneur, et mourut vers 1780, à 89 ans.

ALDENACHIUS (Gaspard), juriconsulte du commencement du 17e siècle, écrivit des leçons de droit.

ALDERETE (Diego-Gracian d'), né à la fin du 15e siècle, secrétaire particulier de Charles-Quint et de Philippe II, a publié des *traductions* espagnoles des œuvres de Xénophon, Salamanque, 1552, in-fol. ; de la

plupart des ouvrages d'Isocrate, de Plutarque, ib., 1553; d'Agapet, diacre; des *Offices* de St. Ambroise, ib., 1554; de Thucydide, ib., 1555, in-fol.; d'un choix d'ouvrages militaires grecs, latins, français, 1566, in-4°, et des arrêts de la cour d'Amour. Alderete mourut vers 1585, à 90 ans.

ALDERETE (Joseph et Bernard), deux frères nés à Malaga. L'exacte ressemblance qui existait entre eux faisait dire au poëte Gongora : « Pour les distinguer, il faut les flairer, » par allusion à l'haleine forte de l'un d'eux. Joseph obtint un canonicat de Cordoue, le résigna en faveur de Bernard, entra dans la société des jésuites, et devint recteur du collége de Grenade. Il publia un volume sur l'exemption des ordres réguliers, et un autre *de religiosâ Disciplinâ tuendâ*. Bernard fut grand vicaire à Séville : il était très-versé dans le grec, l'hébreu, les langues orientales, et tous les genres d'antiquités. On a de lui deux ouvrages en espagnol : *Origen de la lengua castellana;* Madrid 1674, in-fol., plusieurs éditions; l'autre *Varias antiguedades de Espana, Africa et otras provincias,* Anvers, 1614, in-4° rare; une *Lettre* au pape Urbain VIII sur les reliques de quelques martyrs, et enfin une *Collection* de lettres sur l'eucharistie. Joseph était né en 1560, il mourut en 1616.

ALDERETE (Bernard), né sur la fin du règne de Philippe II, à Zamora, royaume de Léon, entra dans l'ordre des jésuites, devint professeur de théologie à Salamanque, et fut le premier jésuite auquel l'université, jalouse de la puissance de cet ordre, consentit à donner la dignité de docteur. On a de lui : *Commentaria et disputationes in tertiam partem sancti Thomæ; De incarnati Verbi mysteriis et perfectionibus;* et quelques traités séparés : *De visione et scientiâ Dei; De voluntate Dei; De reprobatione et prædestinatione.* Il mourut à Salamanque en 1657.

ALDERINUS (Cosme), compositeur suisse qui florissait vers le milieu du 16e siècle, a publié: *LVII hymni sacri quatuor, quinque et sex vocibus,* Berne, 1553.

ALDERISIO (Albert), jurisconsulte napolitain au 17e siècle, a laissé plusieurs traités sur les *contrats* et les *conventions*.

ALDEROTTI (Thaddée), célèbre médecin de Florence, appelé par Dante *fils d'Hippocrate,* mourut en 1295. Sa *Vie* a été écrite par Villani.

ALDHELM, fils de Kentred, et neveu d'Inas, roi des Saxons occidentaux, fut élevé dans le monastère de St.-Augustin de Canterbury, devint abbé de Malmesbury et ensuite évêque de Sherburn, aujourd'hui Salisbury. Il mourut le 20 mai 709. Il avait composé des chansons saxonnes, qu'il chantait lui-même pour en faire goûter la morale.

ALDINI (Tobie), médecin et botaniste italien, né dans le 17e siècle à Césène, médecin du cardinal Od. Farnèse, a publié la *Description* des plantes du jardin de ce prélat, connue sous le titre d'*Hortus farnesianus,* Rome, 1625, in-folio, figures.

ALDINI (le comte Antoine), né à Bologne en 1756, était neveu du célèbre Galvani. Après avoir fait ses premières études dans sa ville natale, il alla étudier le droit à Rome, et il y fit de tels progrès qu'il fut bientôt nommé professeur de cette science à l'université de Bologne. Il occupait cette place en 1796, lorsque les Français pénétrèrent en Italie sous la conduite de Bonaparte. Aldini se montra dès le commencement un de leurs plus chauds partisans; il fut récompensé de son zèle par l'importante ambassade de France, dès que la république transpadane fut proclamée. En 1801 il vint à Lyon comme membre de la fameuse *consulta* qui devait préparer à Napoléon les voies du pouvoir souverain. Les principes républicains d'Aldini n'étaient pas tellement inflexibles qu'il ne pût s'arranger de tous les attributs de la monarchie. Dès que le nouveau royaume d'Italie fut établi, en 1805, il reçut les titres de comte, de grand officier de la Légion d'honneur, de la Couronne de Fer, et fut nommé trésorier de ce dernier ordre. Au comble de ses vœux, il n'éprouva d'autre contrariété que l'opposition assez vive qu'y apporta le vice-président Melzi. Cet autre favori de Napoléon parvint à l'exclure du conseil d'État, et, après de vives réclamations, il fallut céder, en recevant pour dédommagement le titre de ministre d'État du royaume d'Italie. Depuis cette époque le comte Aldini habita presque toujours la France, et il se trouvait à Paris en 1814 au moment de la chute de Napoléon. Il avait acheté le château de Montmorency, près Paris, et l'avait fait embellir à grands frais; mais les ravages qu'y exercèrent les étrangers en 1815 l'obligèrent à le vendre aux démolisseurs. Aldini est mort à Milan le 5 octobre 1826.

ALDINI (Jean), frère du précédent, savant physicien et mathématicien, a fait un grand nombre d'expériences sur le galvanisme, et trouva, en 1805, le moyen d'employer comme moteur des moulins le flux et le reflux de la mer; fut, en 1811, conseiller d'État du royaume d'Italie.

ALDOBRANDINI (Sylvestre), né à Florence en 1500, professeur de droit à Pise, mourut à Rome à l'âge de 58 ans. Il avait pris parti dans les discordes civiles qui agitèrent sa patrie, et sa constante opposition aux Médicis l'exposa au ressentiment de cette famille, qui l'exila de Florence quand elle fut devenue maîtresse de la république. Tous les ouvrages de jurisprudence d'Aldobrandini sont exactement énumérés dans les *Scrittori ital.* de Mazzuchelli.

ALDOBRANDINI (Thomas), fils du précédent et frère du pape Clément VIII, né à Rome au 16e siècle, a laissé une traduction des *Vies des philosophes* de Diogène Laërce, publié à Rome, 1594, par le cardinal P. Aldobrandini, son neveu, et un commentaire sur le *Traité de l'ouïe* d'Aristote.

ALDOBRANDINI (Jean), cardinal florentin, fils de Sylvestre Aldobrandini et de Lesa Detti; reçut le chapeau de Pie V en 1570; en 1571, fut choisi, avec plusieurs autres cardinaux, pour préparer une ligue contre les Turcs; fut grand pénitencier, puis préfet de la signature des brefs; mort en 1573.

ALDOBRANDINI (Hippolyte), frère du précédent. *Voyez* **CLÉMENT VIII.**

ALDOBRANDINI (Alexandre), cardinal, né à Florence en 1674; nonce à Naples et archevêque de Rhodes en 1707; nonce à Venise en 1712; y fait son entrée, le 5 mai 1714; y reste jusqu'en 1720; nonce à Madrid, 7 novembre, même année; reçoit la pourpre de Clé-

ment XII, 2 octobre 1730, et la barrette à Séville, des mains du roi d'Espagne, 26 décembre; part pour la légation de Ferrare, 18 avril 1731; mort le 29 octobre 1742.

ALDOBRANDINI (Cintio-Passero), neveu de Clément VIII, né à Sinigaglia, prit son nom de sa mère, née Aldobrandini, et fut fait cardinal en 1593. De ses deux frères, l'un, Pierre, fut cardinal et légat en France, où il termina les différends qui existaient entre Henri IV et le duc de Savoie; l'autre, Jean-François, suivit la carrière militaire.

ALDOBRANDINI (Joseph), musicien de Bologne au 17e siècle, fut maître de chapelle du duc de Mantoue. On a de lui divers *œuvres* de musique recueillis et gravés à Amsterdam de 1701 à 1706.

ALDOBRANDINO, et par abréviation **DINO**, mort à Florence sa patrie, en 1327, avait professé la médecine à Bologne, puis à Sienne, et composé des commentaires sur Avicenne et Galien, et sur le traité d'Hippocrate, *De naturâ fœtûs*.

ALDOVRANDINI. *Voyez* **ALDROVANDINI.**

ALDRED, archevêque de Cantorbéry, mort en 1069, fut le premier prélat anglais qui fit le voyage en terre sainte.

ALDRIC ou **AUDRI** (St.), né dans le Gâtinais, en 775, disciple de Sigulfe, abbé de Ferrière et successeur d'Alcuin; établi, en 820, modérateur des écoles du palais par Louis le Débonnaire, qui l'admit dans ses conseils; fut chancelier de Pepin, roi d'Aquitaine; abbé de Ferrière, après Albert, en 827; élu archevêque de Sens, 828, il n'accepta que par l'ordre de l'empereur; fut, au concile de Thionville en 834, un des prélats qui annulèrent ce qui avait été fait en faveur de la révolte de Lothaire; mort le 10 octobre 836.

ALDRIC (St.), fils de Sion et de Gérilde de Bavière, tous deux de sang royal, né en 800; resta, jusqu'en 821, à la cour de Louis le Débonnaire: ordonné prêtre en 826, par Drogon ou Dreux, fils naturel de Charlemagne, et successeur de Gondulfe, évêque de Metz; devint confesseur de l'empereur Louis; sacré évêque du Mans, 22 décembre 832; chassé de son Église, par Lothaire, en 840; rétabli, après la défaite de celui-ci, par le roi Charles II, à Fontenai en Auxerrois, le 25 juin 841; convoqua une assemblée d'évêques à Coulaines, près du Mans, pour porter remède avec eux au relâchement des mœurs ecclésiastiques; assista au concile de Paris, 846, à celui de Tours, 849; mort le 7 janvier 856. Il laissa un recueil de tous les décrets des saints Pères, et de tous ceux des conciles synodaux et nationaux.

ALDRICH (Henri), théologien, architecte et musicien, né à Westminster en 1647, mort à Oxford en 1710, a laissé des *Éléments* d'architecture, ouvrage écrit en latin et dont il a été publié un *Abrégé*, Oxford, 1789, gr. in-8°, des *poésies* imprimées dans les *Musæ anglicanæ*, et deux *traités* théologiques. Il a publié des éditions de différents auteurs grecs avec la version latine, à l'usage des étudiants.

ALDRICH ou **ALDRICHT** (Robert), savant et éloquent prélat, né à Burnham, en Angleterre; fut l'intime ami d'Érasme; fait évêque de Carlisle par Henri VIII, en 1525; mort à Horn, dans le comté de Lincoln, en 1555; a laissé quelques ouvrages de théologie et un recueil d'épigrammes.

ALDRIGHETTI, médecin italien, né à Padoue en 1575, et mort de la peste en 1631, fut professeur dans sa patrie, et publia divers ouvrages dont le plus connu est: *Luis venereæ perfectissimus tractatus*, Padoue, 1597, in-4°.

ALDRIGHETTI (Antoine-Louis), fils du précédent, né à Padoue le 22 octobre 1600, fut professeur de droit à l'université de Padoue, et mourut le 24 août 1668. Parmi ses ouvrages on trouve: *Raggualia di Parnasso tra la musica e la poesia*.

ALDRINGER (Jean), né à Luxembourg; après avoir été domestique, puis chancelier du comte de Madrucci, de soldat il s'éleva au rang de général sous l'empereur Ferdinand II; ambassadeur à Lubeck, en 1629; prit avec Galas, la ville de Mantoue en 1630; se noya dans l'Iser, en défendant Landshut contre les Suédois, en 1636.

ALDROVANDE (Ulysse), célèbre naturaliste, né en 1527 à Bologne, où il fut professeur, et mort en 1605, consuma presque toute sa vie et sa fortune à recueillir les matériaux de sa grande *Histoire naturelle* en 13 vol. in-fol. dont il ne publia lui-même que 4 vol. Le sénat de Bologne consacra des sommes considérables pour terminer cette publication. On conserve au cabinet de l'institut de cette ville plusieurs des morceaux qui composaient le sien; et dans la bibliothèque publique les manuscrits qu'il a laissés en grand nombre. Le recueil des peintures qui ont servi d'originaux aux gravures de son ouvrage avait été transporté pendant la révolution au muséum d'histoire naturelle de Paris.

ALDROVANDINI (Pomp.-Aug.), peintre, né à Bologne en 1677, fils de Mauro, peintre d'architecture et de décors, suivit le même genre que son père, et mourut à Rome en 1739.

ALDRUDE, comtesse de Bertinoro, se rendit célèbre en Italie dans le 12e siècle par son courage, son éloquence et sa belle défense d'Ancône en 1174 contre les Vénitiens et les troupes de l'empereur Frédéric Ier.

ALDRUITE, savant physicien et chimiste anglais du 15e siècle; passa pour magicien; écrivit un traité des *Quintessences*.

ALDUIN, roi des Saxons méridionaux, et successeur de Brent dans le 8e siècle; fut dépossédé et mis à mort par Inas, roi des Saxons occidentaux.

ALDUIN, abbé de Saint-Jean-d'Angely en Saintonge; en 1225, il s'imagina avoir trouvé, renfermé dans un coffre de pierre, le chef de saint Jean-Baptiste, ce qui mit en émoi toute l'Europe, jusqu'à ce qu'on eût prouvé que ce chef n'était que celui de saint Jean d'Édesse, martyr avec saint Cyr.

ALDUIN, gouverneur d'Angoulême; après Wigrain, son père, sous le roi Charles le Simple, se rendit souverain de cette ville, que ses descendants gardèrent, en qualité de comtes, jusqu'à Aimar, en 1218.

ALDULF, roi des Anglais orientaux, après Ethelwand, son oncle, en 664.

ALÉ (Egidio), peintre d'origine italienne, né à Liége; florissait vers la deuxième moitié du 17e siècle.

ALÉA (Léonard), né à Paris; écrivit, en 1801, contre l'athéisme de Sylvain Maréchal et de Jérôme de Lalande; mort en 1812.

ALÉANDRE (Jérôme), cardinal, médecin, helléniste,

hébraïsant; né le 14 février 1480, à la Motte, dans la marche Trévisane; appelé en France par Louis XII, qui lui donna des lettres de naturalité, en 1508; professa à Paris où il fut recteur de l'université, à Orléans et à Blois; chancelier d'Évérard de la Marck, évêque de Liége et prévôt de son église en 1515; alla à Rome en 1517; nonce de Léon X en Allemagne en 1519, et nommé en son absence bibliothécaire du Vatican, en 1520; parla contre Luther dans la diète de Worms, ne put l'empêcher d'être entendu, refusa de discuter avec lui, obtint qu'on brûlerait ses livres, et dressa l'édit qui le proscrivait; fut fait archevêque de Brindes par Clément VII, en 1523; nonce en France, 1524; prisonnier avec François Ier à la bataille de Pavie, 1525; nonce une seconde fois en Allemagne, 1531; ne put empêcher Charles-Quint de faire une trêve avec les princes protestants; envoyé à Venise; cardinal par Paul III, 1538; légat une troisième fois en Allemagne; mort à Rome le 1er février 1542. On lui doit un *Dictionnaire grec et latin*, un *abrégé* de la grammaire de Chrysoloras et une pièce de vers élégiaques.

ALÉANDRE (Jérôme), petit-neveu du précédent, célèbre antiquaire, poëte, littérateur et jurisconsulte, né à la Motte, en 1574, mort à Rome le 9 mars 1629. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages parmi lesquels on cite : un *commentaire* sur les institutions de Caïus, Venise, 1600, in-4°; *Explication* de plusieurs antiques, 1616, in-4°; des *poésies* diverses.

ALEAUME (St.), en espagnol Elesmo, né à Loudun, dans le Poitou; moine de la Chaise-Dieu au commencement du 11e siècle; fut le fondateur et le premier abbé de l'abbaye de Saint-Jean de Burgos, en Espagne; mort l'an 1100; la ville de Burgos l'a choisi pour son patron, on l'y fête le 30 janvier.

ALÉAUME (Louis), né à Verneuil en 1525, poëte latin et littérateur; mort en 1596, lieutenant général au bailliage et présidial d'Orléans; auteur de poésies latines.

ALEDOSI (François), surnommé *le cardinal de Pavie*, né à Castel-del-Rio, dans la Romagne; reçut la pourpre de Jules II, en 1505; fut son légat à Viterbe et à Bologne; conduisit des troupes contre les Vénitiens, et se brouilla, à cette occasion, avec le duc d'Urbin qui le tua après la prise de Bologne, en 1511.

ALEDRAN, gouverneur de Septimanie; défendit, en 848, la marche d'Espagne contre Guillaume II, comte de Toulouse, et fut chassé; remis en possession par Charles le Chauve, en 850, il périt dans un combat contre Abdoul-kerim, chef des Sarrasins, en 852.

ALEGAMBE (Philippe), jésuite, né à Bruxelles, le 22 janvier 1592, n'avait point encore achevé ses études lorsqu'il passa en Espagne pour être attaché au duc d'Ossone, qu'il accompagna en Sicile. Après avoir pris l'habit de jésuite, à Palerme, il alla étudier la théologie à Rome, et fut ensuite envoyé à Gratz, pour y enseigner la philosophie. Il parcourut ensuite l'Europe avec le jeune prince d'Eggemberg, dont il était gouverneur, et se fixa enfin à Rome, où il fut nommé préfet de la maison professe des jésuites; il mourut en cette ville, le 6 septembre 1651, à 60 ans. Alegambe est connu par une *Bibliothèque des Écrivains jésuites*. Il a écrit, en outre, spécialement la vie de plusieurs religieux de la même société: *Vita J. Cardini*, Rome, 1640, in-12; 2° *Mortes illustres et gesta eorum de societ. Jesu qui, in odium fidei, ab hæreticis vel aliis occisi sunt*, Rome, 1657, in-fol.; 3° *Heroes et victimæ charitatis societatis Jesus*, Rome, 1658, in-4°.

ALÈGRE (François d'), comte de Joigny, grand maître des eaux et forêts, et chambellan du roi Charles VIII; l'accompagna à la conquête du royaume de Naples, en 1495; et partagea avec son frère le gouvernement de la Basilicate, mort en septembre 1525.

ALÈGRE (Yves II, baron d'), frère du précédent, conseiller et chambellan de Charles d'Anjou, roi de Naples; suivit en Italie Charles VIII, qui lui donna le gouvernement de la Basilicate ainsi qu'à son frère, et Louis XII qui le fit gouverneur de Milan; accompagna le duc de Nemours dans son entreprise contre le pape Jules II, fut gouverneur de Bologne, en 1512, et mourut la même année après avoir eu une grande part à la bataille de Ravennes 11 avril, dans laquelle son fils Jacques fut tué à ses côtés.

ALÈGRE (Gabriel, premier marquis d'), fils du précédent; chambellan du roi Louis XII; prévôt de Paris, en 1515, et bailli de Caen, où il reçut Franç. Ier, en 1532.

ALÈGRE (Yves, baron d'), fils du précédent; donné par Henri III avec le comte d'Escars en otage au prince Jean-Casimir, comte palatin, pour assurance des sommes promises aux reîtres qu'il lui avait amenés, subrogea à sa place son neveu, le baron de Millaut, qu'il adopta et institua son héritier, en 1577; fut tué la même année par ses ennemis particuliers.

ALÈGRE (Antoine d'), comte de Millaut, fils du précédent, né en 1550; servit le roi Charles IX et le duc d'Anjou en plusieurs occasions; se trouva à la bataille de Montcontour, et fut assassiné à Paris, en 1575, par Guillaume Duprat, baron de Viteaux, son cousin.

ALÈGRE (Yves, baron de Millaut, second marquis d'), adopté et donné en otage par son oncle, en garantie des sommes dues aux reîtres; fut enfermé par eux au château d'Heidelberg de 1578 à 1580; pendant la ligue il tua Guillaume Duprat, son parent, pour venger la mort de son père adoptif; gouverneur, pour Henri IV, du château d'Issoire, il y fut tué dans une sédition populaire, en 1592; mort sans postérité.

ALÈGRE (Christophe II, marquis d'), tua le seigneur de Hallot, en 1593, et se retira vers le duc de Mayenne, puis en Italie.

ALÈGRE (Yves, marquis d'), prince d'Orange, maréchal de France, né en 1653; lieutenant général, défendit, contre les Hollandais, Bonne, qui capitula le 15 mai 1803; ne put empêcher les lignes françaises d'être forcées, le 18 juillet 1705, près de Tirlemont; fut fait prisonnier et conduit en Angleterre; prit, à son tour, Douai, le 8 septembre 1712, Bouchain, le 9 octobre; couvrit, en 1713, pendant la campagne d'Allemagne, l'armée qui força le camp des Impériaux près de Fribourg, le 20 septembre; commanda en Bretagne, en 1720; conduisit la sainte ampoule au sacre de Louis XV à Reims, le 25 octobre 1722; fut nommé, en 1723, gouverneur des villes, pays et évêchés de Metz et de Verdun, et déclaré maréchal de France, le 2 février 1724; présida alors à l'assemblée des états de la Bretagne, qu'il commandait en chef; mort à Paris, le 9 mars 1733.

ALÈGRE DE CASANATE (Marc-Antoine),

carme et écrivain espagnol, né à Taragone, en 1590, mort en 1658; composa une histoire de son ordre.

ALÈGRE (N. d'), orientaliste; traducteur anonyme du *Gulistan, ou l'Empire des roses,* poëme de Saadi, Paris, 1704; mort vers 1756.

ALEGRIN (Jean), d'Abbeville, cardinal et patriarche de Constantinople; en 1227, il reçut le chapeau de Grégoire IX, dont il fut légat *à latere* en Espagne et en Portugal, où il prêcha la croisade; envoyé à l'empereur Frédéric II, qu'il amena à faire la paix avec le pape et à souscrire d'avance aux censures de l'Église en cas de violation du traité; ce cas s'étant présenté, il l'excommunia; mort en 1237.

ALEMAGNA (Giusto d'), peintre du 15e siècle, né, comme son nom l'indique assez, au delà du Rhin, a peint en 1457, dans le cloître des dominicains de Ste.-Marie de Castello, à Gênes, une *Annonciation* regardée comme un chef-d'œuvre; les moines ont fait couvrir d'une glace ce bel ouvrage pour le garantir des injures du temps.

ALEMAGNA (Jean-Baptiste), médecin calabrais du 16e siècle, est auteur d'un *Traité des fièvres,* impr. en 1550.

ALEMAN (Louis), cardinal et archevêque d'Arles; né au château d'Arbent, dans le Bugey, en 1390; chanoine et comte de l'église de Saint-Jean de Lyon, puis évêque de Maguelonne et archevêque d'Arles; envoyé, en 1422, à Sienne, pour y faire agréer la translation dans cette ville du concile de Pavie; légat à Bologne, en 1425; obtient de Louis III, roi de Naples et comte de Provence, la confirmation des priviléges d'Arles; cardinal par Martin V, en 1426; fit déposer, en 1439, dans le concile de Bâle, le pape Eugène IV, et proclamer à sa place Amédée VIII, duc de Savoie, sous le nom de Félix V; fut, à son tour, excommunié, dégradé du cardinalat et déclaré indigne de tous ses emplois par Eugène; rétabli dans ses dignités, en 1449, après que Félix V eut renoncé à la papauté en faveur de Nicolas V, légitime successeur d'Eugène, légat dans la basse Allemagne la même année; mort à Salon, le 16 septembre 1450.

ALEMAN (Nicolas), seigneur du Châtelet, né à Beaucaire, fut pendant trente-cinq ans, en Italie, l'ambassadeur de François Ier; fonda les minimes de Chatelleraut.

ALEMAN (Mathieu), né à Séville au 16e siècle, fut employé dans les finances comme intendant ou contrôleur, et prit de bonne heure sa retraite pour pouvoir se livrer tranquillement à la culture des lettres. Des motifs que l'on ignore le firent aller au Mexique, et il y publia son *Ortografia castellana,* 1609, in-4o, ouvrage rare et estimé. Mais Aleman est principalement connu par son roman de *Guzman d'Alfarache,* dont le Sage a donné moins une traduction qu'une imitation supérieure à l'original. *Guzman* avait déjà trouvé trois traducteurs français, Gabriel Chapuis, Chapelain et Brémont.

ALEMAND (Louis-August.), médecin et littérateur, né à Grenoble en 1645, mort en 1728, est auteur de quelques *ouvrages* de grammaire, de philologie et d'histoire, et d'une traduction de la *Médecine statique* de Sanctorius. — Son frère, avocat à Grenoble, a dédié au Père la Chaise un ouvrage dans lequel il propose un nouveau système contre les protestants.

ALEMANNI (Gilbert) composa, vers 1334, une histoire de la terre sainte.

ALEMANNI (Louis) embrassa et combattit tour à tour dans le 16e siècle les opinions de Calvin, et professa, en 1566, à Lyon, celles de Zwingle.

ALEMANNI (Nicolas), né à Ancône le 12 janvier 1583, fit ses études à Rome au collége des Grecs, où plus tard il professa lui-même la rhétorique avec éclat. Devenu secrétaire du cardinal Borghèse, ce prélat lui fit obtenir la garde de la bibliothèque du Vatican. On lui doit la 1re édition de l'*Histoire secrète* de Procope, Rome, 1620, in-fol., avec des notes critiques très-estimées; réimprimée Helmstadt, 1654, in-4o, et Cologne, 1669, in-fol.; et la *description* de l'église de St.-Jean de Latran, insérée dans le 8e vol. du *Thesaurus antiquitatum Italiæ.* Il mourut à 43 ans, à Rome, le 24 juillet 1626.

ALEMBERT (Jean le Rond d'), l'un des hommes les plus célèbres du 18e siècle, naquit à Paris le 16 novembre 1717, et fut exposé sur les marches de Saint-Jean le Rond, église située près Notre-Dame, et détruite maintenant. L'existence de cet enfant parut si frêle, que le commissaire de police qui le recueillit, au lieu de l'envoyer aux Enfants trouvés, crut nécessaire de lui faire donner des soins particuliers, et le confia, dans cette vue, à la femme d'un pauvre vitrier. Peut-être avait-il déjà quelques instructions pour agir de la sorte; car, quoique les parents de d'Alembert ne se soient jamais fait connaître publiquement, peu de jours après sa naissance, ils réparèrent l'abandon où ils l'avaient laissé : son père lui assura 1,200 livres de rente, revenu suffisant alors pour le mettre au-dessus du besoin. Le temps a déchiré le voile dont ils ont voulu se couvrir : on sait aujourd'hui que d'Alembert était le fils de madame de Tencin, femme célèbre par son esprit et par sa beauté, et de Destouches, commissaire provincial d'artillerie, au nom duquel on ajoutait le mot *canon,* pour le distinguer de l'auteur du *Glorieux.* D'Alembert annonça de bonne heure une grande facilité et de l'application : mis dans une pension à l'âge de quatre ans, il n'en avait encore que dix, lorsque le maître de cette pension, homme de mérite, déclara qu'il n'avait plus rien à lui apprendre; ce ne fut néanmoins qu'à 12 ans qu'il passa au collége Mazarin, où il entra en seconde. Lorsqu'il eut étudié les mathématiques, il prit aussitôt pour elles le goût qu'elles inspirent à ceux qui ne peuvent captiver leur esprit que par des vérités absolues. Un mémoire sur le mouvement des corps solides à travers un fluide, un autre sur le calcul intégral, présentés à l'Académie des sciences en 1739 et 1740, le firent connaître de cette compagnie, qui l'admit au nombre de ses membres en 1741; et bientôt (en 1743) il publia son *Traité de dynamique,* où, par un principe qui n'est qu'une heureuse énonciation d'une condition du mouvement évidente par elle-même, il est parvenu à réduire aux lois de l'équilibre d'un système de corps la détermination des mouvements que ce système doit prendre. Rappelant ainsi à une méthode uniforme la mise en équation des problèmes de ce genre, qu'on faisait dépendre de principes incohérents, et plutôt devinés que démontrés, il mit fin, dit Lagrange, aux espèces de défis que les géomètres s'adressaient alors sur cette matière. En 1744, parut la première édition de son *Traité des fluides,* faisant suite au précédent. A cet ouvrage succéda la pièce qui a remporté, en 1746, le prix proposé par l'Académie

de Berlin, sur la théorie des vents, et où se trouve le germe de l'application rigoureuse de l'analyse au mouvement des fluides. La société savante qui venait de couronner d'Alembert, l'adopta par acclamation au nombre de ses membres. Parmi les mémoires qu'il lui adressa, trois ont particulièrement contribué aux progrès de la science : ceux de 1746 et de 1749 sur l'analyse pure, et celui de 1748 sur les cordes vibrantes. Ce dernier a fixé l'attention des géomètres sur le calcul intégral aux différentielles partielles, dont Euler ne s'était occupé qu'en passant, et sans en faire aucune application. D'Alembert prenait également part aux recherches qui ont complété les découvertes de Newton sur le mouvement des corps célestes, et achevé de changer en théorie ce qu'on n'avait d'abord appelé qu'un système. Pendant qu'Euler et Clairaut s'en occupaient, il remit, dès 1747, à l'Académie des sciences, une solution du *problème des trois corps;* problème dont le but est de déterminer les dérangements que les attractions réciproques des planètes causent dans le mouvement elliptique qu'elles exécuteraient autour du soleil, si elles n'obéissaient qu'à leur pesanteur vers cet astre. D'Alembert suivit ces travaux avec assiduité pendant plusieurs années ; ils produisirent l'ouvrage ayant pour titre : *Recherches sur différents points importants du système du monde ;* le premier volume parut en 1754, et le troisième en 1756. Les *Recherches sur la précession des équinoxes,* publiées en 1749, contiennent la première application de l'analyse à la détermination générale du mouvement de rotation d'un corps de figure quelconque, et font époque dans la dynamique, aussi bien que dans l'astronomie physique. L'*Essai sur la résistance des fluides* fut envoyé pour concourir au prix proposé en 1750 par l'Académie de Berlin ; mais ce prix ayant été remis, d'Alembert retira sa pièce et la publia. Ces différents écrits qui n'ont occupé qu'environ quinze années de la vie de d'Alembert, tracent une carrière brillante, qu'il acheva de fournir par de nombreux mémoires, insérés, pour la plupart, dans ses huit volumes d'*Opuscules*. C'est par le Discours préliminaire de l'*Encyclopédie* qu'il a commencé sa carrière littéraire ; ce morceau, ou plutôt cet ouvrage, demeurera le modèle du style dont il faut écrire sur les sciences pour unir la dignité à la précision. D'Alembert y présenta la quintessence des connaissances mathématiques, philosophiques et littéraires qu'il avait acquises pendant vingt années d'étude ; et il faut ajouter que c'était aussi la quintessence de tout ce qu'on savait alors sur ces différents sujets. Il rédigea, en outre, la partie mathématique de l'*Encyclopédie,* pour laquelle il composa un grand nombre d'articles, dont beaucoup sont remarquables par une énonciation précise, une discussion approfondie, et souvent un dénoûment très-heureux de quelque difficulté métaphysique de cette science. Engagé par ce premier pas, d'Alembert, qui fut bientôt reçu à l'Académie française, continua d'allier la culture des lettres à celle des mathématiques. Ses écrits littéraires, constamment dirigés vers le perfectionnement de la raison et la propagation des idées exactes, furent goûtés par tous les bons esprits. Aucun de ces ouvrages n'est de longue haleine ; mais tous sont remarquables par une diction pure, un style net, et des pensées fortes ou piquantes. L'*Essai sur les gens de lettres* les rappelle à ce qu'ils se doivent dans leurs relations avec les grands. Les *Eléments de philosophie,* et les suppléments que l'auteur y a joints, sur l'invitation du roi de Prusse (Frédéric II), étaient bien propres à faire sentir le vide de ce qu'on appelait *Cours de philosophie,* dans les colléges. Les *Réflexions sur l'Élocution oratoire et le style ;* les *Observations sur l'art de traduire ;* la *Traduction de quelques morceaux de Tacite ;* les *Mémoires de Christine, reine de Suède,* et plusieurs articles de littérature et de grammaire, sont des morceaux très-judicieux et dignes d'attention. Dans le *Mémoire sur la suppression des jésuites,* il a fait également justice d'eux et de leurs adversaires ; et les gens raisonnables ne peuvent que lui en avoir gré. Atteint par la persécution suscitée à l'*Encyclopédie,* et dédaigné par le gouvernement de sa patrie, il refusa néanmoins la présidence de l'Académie de Berlin, et le roi de Prusse la laissa vacante tant qu'il eut l'espérance de l'attirer auprès de lui ; il résista de même aux pressantes sollicitations de l'impératrice de Russie (Catherine II), qui lui écrivit de sa propre main pour l'engager à se charger de l'éducation de son fils. Les étrangers avertirent sa patrie de tout ce qu'il valait, et il reçut une pension du roi de Prusse, lorsqu'on lui refusait encore celle de l'Académie des sciences, à laquelle il avait tant de droits. Chérissant l'indépendance, il évitait la société des grands, des gens en place, et ne recherchait que celle où il pouvait se livrer à toute la gaieté et la franchise de son caractère, qui prenait quelquefois une légère teinte de causticité. D'Alembert avait de la malice dans l'esprit, et de la bonté dans le cœur, dit la Harpe, qui, d'ailleurs, lui accorde dans la littérature un rang très-distingué. On ne connaît de discussions littéraires de lui, que celle qu'il eut avec J. J. Rousseau, à propos de l'article consacré à la ville de Genève, dans l'*Encyclopédie*. Quant aux disputes, il s'y refusait, et se réfugiait alors, disait-il, dans sa chère géométrie. Cette modération était en lui le fruit de la réflexion, car ses vivacités allaient quelquefois jusqu'à l'emportement ; mais il les réparait aussitôt, lors même qu'elles lui étaient arrachées par les longues souffrances qui terminèrent sa vie. Il mourut de la pierre, sans s'être fait opérer, à l'âge de 66 ans, le 29 octobre 1783.

ALEN (Jean van), Hollandais, peintre d'oiseaux et de paysages ; mort en 1698.

ALENÇON (Charles de Valois, comte d'), frère du roi Philippe de Valois ; blessé à la bataille de Montcassel, en 1328, et tué, le 26 août 1346, à la bataille de Crécy. Son petit-fils, Jean Ier, né le 11 mai 1385, périt le 15 octobre 1415, à la bataille d'Azincourt.

ALENÇON (Jean II, duc d'), né en 1409, prisonnier à la bataille de Verneuil, préféra la captivité au déshonneur ; mais ayant traité depuis avec les Anglais contre Charles VII, il fut le premier prince du sang condamné à mort par le roi dans sa cour des pairs. Charles VII lui fit grâce de la vie, mais il fut conduit au château de Loches, d'où il ne sortit qu'à l'avénement de Louis VI. Ses intelligences criminelles avec le duc Charles le Téméraire provoquèrent contre lui une nouvelle condamnation en 1474 ; mais l'arrêt fut encore commué en une prison au Louvre ; Louis XI lui rendit la liberté en 1475, et il mourut en 1476.

ALENÇON (René, duc d'), fils du précédent, fut dé-

pouillé de ses biens par Louis XI, enfermé dans une cage de fer, et jugé par le parlement qui ne le reconnut coupable que de désobéissance; toutefois il ne fut rétabli dans ses titres et dans ses biens que sous Charles VIII. Il mourut le 1er novembre 1492.

ALENÇON (Charles IV, duc d'), fils du précédent, né en 1489, suivit Louis XII en Italie, se trouva à la bataille d'Agnadel, et épousa en 1509 la sœur de François Ier qui le fit reconnaître pour premier prince du sang. Sa lâche conduite à la journée de Pavie fut une des causes principales de la perte de la bataille et de la prise du roi. Les reproches qu'il essuya à ce sujet le firent mourir de honte et de douleur à Lyon, le 21 avril 1525. En lui finit la branche d'Alençon. Ce duché fut donné depuis en apanage au cinquième fils de Henri II.

ALENÇON (Charles d'), fils aîné de Charles, tué à la bataille de Crécy. Archevêque de Lyon en 1365, il avait été dominicain, et on l'avait vu quêter, dans Paris, la besace à l'épaule; mort le 5 juillet 1375.

ALENÇON (Philippe d'), cardinal-archevêque de Rouen, frère du précédent; évêque de Beauvais en 1356; patriarche de Jérusalem, puis d'Aquilée par Grégoire XI; reçoit le chapeau d'Urbain VI en 1378, et l'évêché de Sabine; devient son vicaire général; révoqué par lui, de crainte qu'il n'inclinât à prendre le parti de Clément VII; rétabli dans ses dignités par Boniface IX; fait évêque d'Ostie; mort à Rome, le 15 août 1397.

ALENÇON (d'), fils d'un huissier au parlement de Paris, avait succédé à la charge de son père; mais il ne l'exerçait que par un prête-nom. Il mourut au mois d'août 1744, laissant manuscrites quelques pièces de théâtre; on lui doit les éditions de Dufresny, 1731, 6 vol. in-12, de l'abbé de Pons, 1738, in-12, et de Brueys et Palaprat.

ALENI (Thomas), de Crémone, peignait en 1515.

ALENIO (le P. Jules), missionnaire, naquit à Brescia en 1582. A 18 ans il embrassa la règle de Saint-Ignace, et après avoir achevé ses cours de philosophie et de théologie il fut envoyé par ses supérieurs à la mission de la Chine. Débarqué, en 1610, à Macao, il y professa les mathématiques en attendant une occasion favorable pour passer en Chine. Ce ne fut que trois ans après qu'il parvint à pénétrer dans cet empire, dont l'entrée était alors sévèrement interdite aux étrangers; et dès lors il se consacra tout entier aux fonctions pénibles et dangereuses de l'apostolat, avec un zèle qui fut couronné de succès. Le premier il prêcha l'Évangile dans la province de Xan-si; celle de Fo-kien lui dut un grand nombre d'églises. Enfin, après avoir employé trente-six ans à propager et à maintenir la foi catholique dans cet empire, il mourut, au mois d'août 1649, à l'âge de 67 ans. On a du P. Alenio plusieurs ouvrages, tous écrits en chinois, et par cette raison peu connus en Europe, même des curieux. Les principaux sont : une *Vie de Jésus-Christ,* le *Dialogue de saint Bernard, entre l'âme et le corps,* traduit en vers chinois.

ALEOTTI (Jean-Baptiste), architecte et mathématicien, né dans l'État de Ferrare, construisit, pour le pape Clément VII, la citadelle de Ferrare; mort en 1630.

ALEOTTI (Raffaella-Argenta), religieuse augustine, née dans le duché de Ferrare, fille du précédent, a fait imprimer des motets et des madrigaux.

ALEOTTI (Victoire), sœur de la précédente, d'une organisation musicale si exquise qu'à l'âge de 6 ans elle jouait déjà fort bien d'un espèce de clavecin appelé *arpicordo.* Elle a laissé un recueil de 21 compositions musicales, intitulé: *Ghirlanda di madrigalo a quattro voci,* imprimé à Venise en 1593.

ALER (Paul), jésuite, né près de Luxembourg en 1656, mort à Duren en 1727, a publié un grand nombre d'ouvrages de théologie, de philosophie et de littérature, dont on peut voir les titres dans la *Bibliotheca coloniensis* du père Hartzeim. Il est le premier auteur du *Gradus ad Parnassum,* revu et augmenté successivement dans les différentes éditions.

ALERED, roi de Northumberland dans le 8e siècle; usurpa la couronne sur Ethelwald, et fut déposé neuf ans après.

ALES ou **HALES** (Alexandre), religieux de l'ordre des frères mineurs, né en Angleterre au 13e siècle, mort à Paris le 1er septembre 1245, est auteur d'une *Somme* de théologie, où entre autres erreurs il soutient que les sujets d'un roi apostat sont déliés du serment de fidélité, et que la puissance temporelle est soumise à la puissance spirituelle.

ALES (Alexandre), théologien de la confession d'Augsbourg, né à Édimbourg en 1500, mort à Leipzig en 1565, était ami de Mélanchton; Bèze l'appelle l'ornement de l'Écosse. On a de lui des *Commentaires* sur l'Écriture sainte, un *Traité* sur le mérite et la nécessité des bonnes œuvres, et divers ouvrages contre Valentin Gentilis, Servet, etc.

ALES (Jean), théologien, né à Oxford en 1584, et mort en 1656, a fait, entre autres ouvrages, un *Traité du schisme,* remarquable par l'esprit de tolérance.

ALÈS (Pierre d'), comte de Corbet, eut onze enfants dont trois seulement lui survécurent. Après la mort de sa femme, il embrassa l'état ecclésiastique et fut pourvu d'un canonicat au chapitre de la cathédrale de Blois. Il engagea avec le célèbre généalogiste d'Hozier une discussion relative à l'article que celui-ci avait consacré à sa famille dans l'Armorial général.

ALÈS (Pierre-Alexandre d'), vicomte de Corbet, fils du précédent, naquit le 18 avril 1715 et mourut vers 1790. A l'âge de 18 ans il fut reçu dans les mousquetaires et se trouva l'année suivante au siége de Kehl; il passa ensuite comme officier dans un régiment de la marine où il resta jusqu'en 1741, époque à laquelle des infirmités le forcèrent à demander sa retraite. Les maréchaux de France le choisirent pour leur lieutenant et juge du point d'honneur dans le Blaisois, la Sologne et le Dunois. Des travaux littéraires et les soins de l'agriculture occupèrent ses loisirs. Il embrassa avec quelque chaleur les doctrines des économistes. Un assez grand nombre d'écrits anonymes sont sortis de sa plume. Le principal a pour titre : *De l'origine du mal, ou examen des principales difficultés de Bayle sur cette matière.*

ALÈS de Corbet (Geneviève), depuis dame du Lude, fille du précéd., a fait paraître l'*Abrégé de la vie de M. Lepelletier, mort à Orléans en odeur de sainteté en* 1756; Orléans, 1760, in-12.

ALESIO (Math.-Pierre), peintre et graveur romain, mort en 1600, élève de Michel-Ange, sut assez bien saisir la manière de son maître; il alla s'établir en Espagne où il grava plusieurs de ses propres dessins à l'eau forte. Sa

production la plus curieuse est un *St. Christophe,* peint à fresque dans la cathédrale de Séville.

ALESSANDRI (Felice), musicien, né à Rome en 1742, fut élevé dans les conservatoires de Naples. Il vint à Paris et y resta 4 ans, retourna en Italie en 1767; il y écrivit deux opéras : *Ezio* et *Il Matrimonio per concorso,* qu'il fit suivre de l'*Argentino.* Il partit ensuite pour Londres où il donna *La Moglie fidele,* et *Il Re alla caccia.* Rappelé à Dresde pour y composer l'*Amore soldato*, il alla à Pavie, à Milan et ensuite en Russie, dans l'espoir d'être engagé comme compositeur de la cour; n'ayant pas réussi il retourna en Italie en 1788. L'année suivante il fut nommé maître de chapelle par le roi de Prusse. Il composa : *Il Ritorno d'Ulisse,* opéra qui eut à Berlin un succès éclatant. Les envieux prétendirent qu'Alessandri avait pillé dans les ouvrages des autres compositeurs. Ces attaques réitérées produisirent leur effet, le roi lui donna son congé. Accablé de chagrin, Alessandri quitta Berlin; on ignore ce qu'il devint.

ALESSANDRI (Jean degli), né à Florence, le 8 septembre 1765; vice-président de l'Académie des beaux-arts de cette ville en 1796, et plus tard son directeur; député au corps législatif par le département de l'Arno, en 1810; en mission à Paris, en 1815; mort à Florence le 20 septembre 1828.

ALESSANDRO ROMANO, surnommé *della Viola* à cause de son habileté sur cet instrument, fut reçu comme chanteur dans la chapelle du pape en 1560. Il a laissé des motets et des chansons; il a écrit aussi pour divers instruments.

ALESSANDRO ALESSANDRI (Alexander ab Alexandro), jurisconsulte napolitain, né vers l'an 1461, fit ses études à Rome, exerça la profession d'avocat à Naples, y renonça bientôt pour se livrer à la philologie, et mourut en 1523. Il est principalement connu par un ouvrage d'érudition intitulé : *Genialium dierum libri sex,* dont la première édition est celle de Rome, 1522, in-fol., et la meilleure celle de Leyde, 1673, 2 vol. in-8°, qui fait partie de la collection des *variorum.*

ALESSANDRO (Louis), compositeur de musique sacrée, né à Sienne en 1756. En 1786 il fut nommé maître de chapelle à la cathédrale de Sienne, où il mourut le 29 janvier 1794. Il a écrit beaucoup de messes, de vêpres et de motets qui sont estimés en Italie.

ALESSI (Galéas), célèbre architecte italien, né à Pérouse, en 1500, et mort en 1572, élève de Michel-Ange, a fait construire, d'après ses plans, un grand nombre de palais, d'églises, de fontaines, où il déploya la fécondité de son génie. Gênes est la ville où l'on trouve le plus d'édifices construits sur ses dessins.

ALESSI (Pierre-Antoine d'), de San-Vito, dans le Frioul; peintre italien, élève d'Amalteo; à la fin du 16e siècle et au commencement du 17e.

ALESSIO, peintre napolitain, né en 1700, mort en 1740, se distingua dans le paysage. On voit un grand nombre de ses tableaux dans la galerie de Weimar.

ALESTRI (Richard), théologien anglais, né en 1619, à Upington; combattit pour Charles Ier; se révolta contre le parlement, en 1636; réussit à faire passer le décret de l'université contre le *Covenant;* fut chassé; se rendit près de Charles II, à Rohan, après la victoire de Cromwell sur l'armée écossaise, en 1651, à Worcester; revint en Angleterre où il intrigua pour le rappel du roi, qui à son retour, le fit son chapelain; mort en 1688.

ALET (Antoine), chanoine de la cathédrale de Noyon; né en 1623, à St.-Remy en Lô; établit, en 1687, une congrégation de filles sous le titre de *la Sainte Congrégation de la famille de Notre Seigneur J. C.;* mort en 1693.

ALETHIUS (Latinus-Alcimus), historien et rhéteur, né dans l'Agénois; enseigna la rhétorique à Bordeaux, l'an 360 de J. C.; il avait composé une histoire de l'empereur Julien le philosophe.

ALEXANDER (John), écrivain anglais, ministre non conformiste et auteur d'un ouvrage périodique intitulé *La Bibliothèque;* né en 1735; mort en 1765.

ALEXANDRE (Benjamin), médecin, frère du précédent, mort en 1768, a traduit en anglais l'ouvrage du Morgagni *De sedibus et causis morborum.*

ALEXANDRA. *Voyez* **SALOMÉ.**

ALEXANDRA, reine régente des Juifs, veuve de Janneus; après la mort de son mari, elle fit établir Hircan, son fils aîné, grand sacrificateur à cause de son incapacité; se conduisit en tout par les conseils des pharisiens, et mourut l'an 70 avant J. C., laissant le trône à Aristobule II, son second fils.

ALEXANDRA, fille d'Hircan, femme d'Alexandre fils d'Aristobule II, mère d'un autre Aristobule et de Mariamne mariée à Hérode; ce dernier ayant su qu'elle s'était adressée à Cléopâtre dans le but d'obtenir, par l'autorité d'Antoine, la grande sacrificature pour son fils Aristobule, s'empressa de la lui conférer sans attendre qu'on lui forçât la main; mais il se vengea bientôt en faisant noyer Aristobule, qui avait comploté avec sa mère de se sauver auprès de Cléopâtre, cachés l'un et l'autre dans des coffres en forme de cercueil; Alexandra alors conspira avec son père Hircan, qu'elle engagea à se retirer vers les Arabes, et qui, prévenu dans ce dessein, fut mis à mort par Hérode, lequel se défit aussi de Marianne, et enfin d'Alexandra l'an 28 avant J. C., au moment où elle voulait s'emparer des deux forteresses de Jérusalem.

ALEXANDRA, fille d'Aristobule et femme de Philippion, fils de Ptolémée Menneus, roi de Chalcide; son beau-père, amoureux d'elle, fit tuer son fils et l'épousa.

ALEXANDRE, musicien grec, né à Cythère, passa presque toute sa vie à Éphèse. Ce fut lui qui compléta le nombre des cordes du psaltérion.

ALEXANDRE, fils de Polydore, et tyran de Phères en Thessalie; renommé pour ses cruautés vers l'an 372 avant J. C.; fut attaqué et vaincu, en 364, par Pélopidas général des Thébains, qui périt dans la bataille, en 357; mourut assassiné par sa femme Thisbé, aidée de Tisiphonus, Lycophron et Pitholoüs, frères du tyran.

ALEXANDRE Ier, roi de Macédoine après son père Amyntas Ier, 501 ans avant J. C.; suivit Xercès en Grèce; fut envoyé après la bataille de Salamine, en 480, auprès des Athéniens pour les détacher des autres Grecs; avertit Pausanias la veille de la bataille de Platée, en 479, qu'il serait attaqué le lendemain; fut l'ami de Pindare; mort en 468 avant J. C.; Perdiccas II, son fils, lui succéda.

ALEXANDRE II, fils d'Amyntas II, roi de Macédoine, en 367 avant J. C.; passa dans la Thessalie, à

l'invitation des Alenades, qui voulaient renverser Alexandre, tyran de Phérès. Rappelé dans la Macédoine pour apaiser une révolte il fut assassiné l'an 366, au milieu d'une fête par Ptolomée Alorites, à l'instigation d'Euridice, sa propre mère dont ce Ptolomée était l'amant.

ALEXANDRE LE GRAND, fils de Philippe, naquit à Pella, le 6 du mois hécatombœon de la 1re année de la 106e olympiade (le 20 septembre 356 avant J. C.), la nuit même que fut consumé le temple de Diane à Éphèse. Philippe lui donna pour gouverneur Léonidas, parent d'Olympias, et, pour sous-gouverneur Lysimaque d'Acarnanie; mais Aristote fut celui qui prit le plus de part à l'éducation d'Alexandre; il lui fit parcourir tout le cercle des connaissances humaines, sans en excepter la médecine. Ces études ne lui faisaient pas négliger les exercices du corps, dans lesquels il montrait beaucoup d'adresse. Il n'avait que seize ans, lorsque Philippe, obligé de partir pour faire la guerre aux Byzantins, le chargea de gouverner en son absence. Les Médares crurent le moment favorable pour recouvrer leur indépendance. Alexandre prit leur ville, les en chassa, et après l'avoir repeuplée, lui donna le nom d'*Alexandropolis*. Il fit ensuite des prodiges de valeur à Chéronée, où il eut la gloire d'enfoncer le bataillon sacré des Thébains. Cependant la discorde survint dans la maison de Philippe, lorsque ce prince répudia Olympias pour épouser Cléopâtre. Alexandre ayant pris la défense de sa mère, de vives querelles s'élevèrent entre le père et le fils. Dans un accès de colère Philippe fut sur le point de tuer Alexandre, qui, pour se soustraire à son ressentiment, se retira en Épire avec Olympias; mais il obtint bientôt son pardon, et revint auprès de Philippe. Peu de temps après, il march contre les Triballes avec son père, et lui sauva la vie, en le couvrant de son bouclier dans la mêlée. Philippe, nommé généralissime des Grecs, se préparait à porter la guerre dans les États du roi de Perse, lorsqu'il fut assassiné l'an 337 avant J. C. Alexandre, qui n'avait pas encore 20 ans, monta sur le trône, fit punir tous ceux qui avaient trempé dans l'assassinat de son père, se rendit ensuite dans le Péloponèse, et, ayant rassemblé les Grecs, se fit décerner le commandement général pour l'expédition de Perse. De retour en Macédoine, il soumit les Triballes, courut ensuite attaquer les Gètes, chez qui s'était retiré leur roi, et ravagea leur pays. Le bruit de sa mort s'étant alors répandu dans la Grèce, les Thébains et les Athéniens, excités par Démosthènes, prirent les armes. Alexandre, ne voulant pas laisser à ces peuples le temps de combiner leurs efforts, revint sur ses pas, et envahit la Béotie. Arrivé aux portes de Thèbes, il invita les habitants à se soumettre, mais ils prirent sa modération pour de la crainte, et l'attaquèrent eux-mêmes. Alexandre, les ayant défaits, prit et rasa leur ville. Il fit épargner la famille de Pindare; et la maison où ce poëte était né fut la seule que l'on n'abattit pas. Cette sévérité frappa de terreur le reste de la Grèce, et, dès lors, les partisans d'Alexandre osèrent seuls se montrer. Il tint à Ægé un grand conseil de guerre, où l'invasion de l'Asie fut définitivement arrêtée, et il partit au printemps, 334 ans avant J. C., avec 30 mille hommes de pied, et 5 mille chevaux, après avoir nommé Antipater son lieutenant en Europe. Alexandre était alors âgé de 22 ans. Il mit 20 jours pour arriver à Sestos, où il traversa l'Hellespont. En approchant du Granique, il apprit que plusieurs satrapes du roi de Perse l'attendaient de l'autre côté du fleuve, avec 20,000 hommes d'infanterie et un pareil nombre de cavaliers. Il prend aussitôt le commandement de l'aile droite, qu'il fait entrer dans le fleuve; et, après avoir mis en fuite les barbares sur ce point, il court au secours de l'aile gauche, repoussée par Memnon de Rhodes, le plus expérimenté des généraux de Darius, et fait des prodiges de valeur. Les Macédoniens, excités par l'exemple de tant de bravoure, mirent en fuite la cavalerie persanne, et toute l'armée traversa le fleuve sans obstacle. Alexandre fit faire des obsèques magnifiques aux Macédoniens qui avaient péri, et accorda des priviléges à leurs pères et à leurs enfants. La plupart des villes de l'Asie Mineure, et Sardes elle-même, qui en était le boulevard, ouvrirent leurs portes au vainqueur. Milet et Halicarnasse firent plus de résistance. Ce fut après ces conquêtes qu'Alexandre détruisit lui-même sa flotte, qui lui était devenue inutile, et qui, malgré de grandes dépenses, restait toujours inférieure à celle des Perses. Étant à Éphèse, il y établit la démocratie, ainsi que dans toutes les villes grecques de l'Asie Mineure. À Gordium, il voulut voir le nœud connu sous le nom de *nœud gordien;* il était si difficile à délier, que l'empire de l'Asie était promis, par les destins, à celui qui y parviendrait; Alexandre n'ayant pu en venir à bout, le coupa avec son épée. Il conquit la Lycie, l'Ionie, la Carie, la Pamphylie et la Cappadoce. S'étant baigné, tout couvert de sueur, dans le Cydnus, il fut arrêté un moment par une dangereuse maladie. Tout le monde désespéra de sa guérison, à l'exception du médecin Philippe. Ce fut dans cette circonstance qu'Alexandre montra tout l'héroïsme de son caractère. Au moment où Philippe allait lui présenter un breuvage, ce prince reçoit une lettre de Parménion, annonçant que, gagné par Darius, Philippe doit empoisonner son maître. Alexandre remet la lettre à son médecin, et, en même temps, il avale le breuvage salutaire. Cette noble confiance fut suivie d'une prompte guérison. A peine rétabli, Alexandre s'avança vers les défilés de la Cilicie. Darius eut l'imprudence de s'engager dans un pays montagneux, et vint camper avec 500 mille hommes à Issus, entre la mer et les montagnes. Rien ne put résister à la phalange macédonienne, encouragée par la présence d'Alexandre qui, malgré une blessure à la cuisse, se portait partout où le péril était le plus grand. Cette victoire fit tomber entre les mains d'Alexandre les trésors, la mère, la femme et les enfants de Darius, qu'il traita avec une extrême bonté. Il ne poursuivit point ce prince qui s'était enfui vers l'Euphrate. La victoire d'Issus ouvrait tous les passages aux Macédoniens; Alexandre envoya à Damas un détachement qui se saisit du trésor royal de Perse, et il marcha en personne pour s'assurer des villes maritimes le long de la Méditerranée; toutes celles de la Phénicie se rendirent, à l'exception de Tyr, qui, fière de sa position au milieu de la mer, forma la résolution de se défendre. Alexandre en fit le siége; et, surmontant des difficultés incroyables, il réunit au continent, par une chaussée, l'ile dans laquelle cette ville était située. Elle fut prise, après sept mois d'efforts. Irrité de sa résistance, Alexandre la détruisit entièrement. L'armée macédonienne se dirigea ensuite sur la Palestine,

dont toutes les villes se rendirent, à l'exception de Gaza, qui soutint un siége, où le conquérant reçut une blessure assez grave. Les habitants furent traités à peu près comme ceux de Tyr, et le commandant Bétis, attaché par les talons au char du vainqueur, fut traîné sous les murs de la ville, comme autrefois Hector, sous les remparts de Troie. L'Égypte, lasse du joug de Darius, reçut Alexandre comme un libérateur. Il y fonda Alexandrie, qui devint une des premières villes du monde. Au retour du printemps, Alexandre se mit en marche, par la Phénicie, pour aller chercher Darius, qui avait formé une nouvelle armée en Assyrie. Il reçut alors de ce prince l'offre d'une de ses filles en mariage, avec dix mille talents (54 millions) pour la rançon de sa famille, et la cession de toute l'Asie jusqu'à l'Euphrate. Sa réponse au roi de Perse ne laissant aucune espérance d'accommodement, les deux armées se rencontrèrent bientôt à Gaugamèle, bourg voisin de la ville d'Arbelle, en Assyrie, à quelque distance de l'Euphrate; et malgré l'énorme disproportion des forces, les Perses furent complétement battus. La victoire d'Arbelle mettait toute l'Asie au pouvoir d'Alexandre. Babylone et Suze, entrepôt des richesses de l'Orient, ouvrirent leurs portes au vainqueur qui dirigea sa marche vers Persépolis. Les défilés appelés Pyles-Persides, seul passage pour pénétrer en Perse, et regardés jusqu'alors comme inaccessibles, étaient encore défendus par 40,000 hommes, sous les ordres d'Ariobarzane. Alexandre sut les tourner, et prendre à dos l'armée ennemie, qu'il tailla en pièces. Il fit alors son entrée triomphante à Persépolis, capitale de l'empire. Ici finissent les jours les plus glorieux d'Alexandre : possesseur du plus grand royaume du monde, il devient esclave de ses passions, se livre à l'orgueil, à la débauche; se montre ingrat et cruel; et c'est du sein des voluptés qu'il ordonne la mort, ou qu'il verse lui-même le sang de ses plus braves capitaines. Un jour, plongé dans l'ivresse, il quitte la salle du festin, sur la proposition de Thaïs, courtisane athénienne, et, portant comme elle une torche enflammée, il met le feu au palais royal de Persépolis, qui, construit presque en entier de cèdre, passait pour une merveille du monde. Il sortit bientôt de cette ville à la tête de sa cavalerie, et se mit à la poursuite de Darius, qu'il était impatient d'avoir en sa puissance. Apprenant que Bessus, satrape de la Bactriane, venait de priver ce monarque de sa liberté, et le menait enchaîné à sa suite, il accéléra sa marche, dans l'espoir de le sauver. Bessus, se voyant serré de trop près, fit tuer Darius, qui le gênait dans sa fuite. Arrivé sur les confins de la Bactriane, Alexandre aperçoit, sur une charrette, un homme couvert de blessures : c'était Darius qu'on venait d'égorger. A ce spectacle, le héros macédonien ne put retenir ses larmes. Après avoir fait rendre aux restes de son ennemi tous les honneurs funèbres usités chez les Perses, il se remit en marche, subjugua l'Hircanie, le pays des Marses, la Bactriane, et se fit proclamer roi d'Asie. Agis, roi de Sparte, gagné par Darius, excitant ses compatriotes contre les Macédoniens, avait formé une armée de 30,000 hommes. La Grèce entière courait aux armes pour secouer le joug d'Alexandre, lorsque Antipater, son vice-roi, se hâta d'arrêter un mouvement si dangereux. Il livra bataille à Agis avec 40,000 hommes; le roi de Sparte fut défait et tué, la ligue des Grecs dissoute, et la fortune d'Alexandre triompha, même aux lieux où il n'était pas. Il parcourait alors, au milieu des neiges, avec une rapidité incroyable, la Bactriane et d'autres contrées du nord de l'Asie, n'étant arrêté ni par le Caucase, ni par l'Oxus. Le régicide Bessus, qu'il poursuivait, lui ayant été livré, fut remis entre les mains d'Oxatrès, frère de Darius, qui le fit mourir. Insatiable de gloire et de conquêtes, Alexandre porta ses armes au delà de l'Yaxarthe, et alla attaquer, dans leurs déserts, les hordes sauvages des Scythes, qui, avant d'en venir aux mains, lui envoyèrent des députés. Le conquérant revint à Bactres pour y passer l'hiver. Maître absolu du vaste empire des Perses, et voulant accoutumer à sa domination les peuples qu'il avait soumis, il adopta en partie les mœurs et les usages asiatiques, prit le vêtement mède, la tiare des Persans, se forma un sérail, s'entoura d'eunuques, et se fit adorer par les barbares, ce qui indisposa les Macédoniens. Le mécontentement de l'armée donna lieu à la scène déplorable dont Clitus fut victime. Alexandre, dont il avait blessé l'orgueil, le tua de sa propre main, au milieu d'une orgie : c'était le frère de sa nourrice, l'un de ses plus fidèles amis, et de ses meilleurs généraux. L'année suivante, il reprit le cours de ses conquêtes, et il acheva de soumettre la Sogdiane. Parmi les captives, était Roxane, l'une des plus belles personnes de l'Asie. Alexandre ne voulut point abuser de ses droits, et il l'épousa. Il revint encore passer l'hiver à Bactres; et c'est alors qu'Hermolaüs, arrêté et interrogé, s'avoua chef d'une conspiration, et accusa Callisthènes et beaucoup d'autres personnages distingués, d'être ses complices. Ils furent tous mis à mort sur-le-champ, à l'exception de Callisthènes, réservé à un sort plus cruel. Ce philosophe, dont le plus grand crime était d'avoir montré trop d'attachement aux mœurs des Grecs, et d'avoir frondé trop ouvertement les ridicules et les vices du conquérant, fut horriblement mutilé, et traîné à la suite de l'armée, dans une cage de fer, jusqu'à ce qu'il se fût soustrait lui-même, par le poison, à ces odieux traitements. Le printemps suivant, Alexandre, n'ayant plus d'ennemis devant lui, voulut en aller chercher plus loin. Les vastes régions de l'Inde, dont le nom était à peine connu, lui parurent une conquête digne de son ambition, et il en fit prendre la route à son armée. Ce fut au passage périlleux de l'Hydaspe qu'Alexandre, s'exposant aux plus grands dangers, dit ce mot qui explique toute sa vie : « O Athéniens! à quels « dangers je m'expose pour être loué par vous! » Il établit, dans cette partie du monde, plusieurs colonies grecques; et, selon Plutarque, le nombre des villes qu'il y fit bâtir s'élevait à plus de 70. Celle de Bucéphalie dut son nom au cheval que ce prince avait toujours monté, et qui avait été tué au passage de l'Hydaspe. Ivre de ses succès, et ne mettant plus de borne à son ambition, il se disposait à passer l'Hyphase, dans l'espoir d'aller jusqu'au Gange, lorsqu'il fut arrêté par les murmures de son armée. Alexandre céda en frémissant, et, voulant marquer le terme de ses conquêtes, il fit construire, sur le bord oriental du fleuve, douze immenses autels, semblables à des tours, et consacrés aux douze principaux dieux. Revenu à l'Hydaspe, il embarqua son armée sur plus de deux mille barques, et il descendit vers la mer, au milieu des acclamations des peuples voisins, étonnés de la nouveauté de ce spectacle. Arrivé à la jonction de l'Hydaspe avec l'Acésines, Alexandre débar-

qua ses troupes, et alla faire la guerre aux Malliens et aux Oxydraques, qui n'avaient pas voulu se soumettre. Assiégeant la ville des Oxydraques, il monta le premier à l'assaut; mais les échelles s'étant rompues, il resta seul sur le mur, en butte aux traits des ennemis. Ses soldats lui tendaient les bras, et lui criaient de se jeter au milieu d'eux; il aima mieux s'élancer dans l'intérieur de la place, et se vit bientôt assailli par une foule d'ennemis : il se défendit seul longtemps, reçut une grave blessure; et il aurait fini par succomber, si les Macédoniens ne fussent parvenus à s'emparer de la ville. Alexandre ne tarda pas à se rétablir. Il subjugua ensuite les Malliens, fit prisonnier Oxycan qui s'était déclaré contre lui, et tomba à l'improviste sur Musican, autre prince indien, qui, forcé de se soumettre, et ayant repris les armes, fut vaincu et mis en croix par son ordre, avec les brahmanes qui l'avaient engagé à se révolter. A l'arrivée des Macédoniens dans la Pattalène, l'Océan s'offrit pour la première fois à leurs regards; et, le flux et le reflux de la mer leur étant entièrement inconnus, ils n'y virent que des prodiges, et un indice de la colère des dieux. Néarque, commandant de la flotte, partit néanmoins des bouches de l'Indus pour se rendre, par mer, au golfe Persique, tandis qu'Alexandre allait reprendre, par terre, la route de Babylone. Ce prince n'ignorait pas toutes les difficultés qu'offraient les passages par la Gédrosie; mais, ayant ouï dire que Sémiramis et Cyrus y avaient perdu leurs armées, il prit cette route pour les surpasser. Ses troupes s'avançaient dans d'immenses déserts, où, ne trouvant ni eau ni subsistances, son armée resta pour la plus grande partie ensevelie dans les sables. Il ne ramena en Perse que le quart des soldats qui l'avaient suivi dans l'Inde. A son arrivée à Pasagarde, il châtia des satrapes prévaricateurs. A Suze, il épousa Barsine, fille de Darius, fit épouser la sœur de cette princesse à Éphestion, son plus cher ami; et, le même jour, fit célébrer les noces de 10,000 Macédoniens avec 10,000 Persanes. Ayant ensuite assemblé, de toutes les parties de son vaste empire, 30,000 jeunes gens qu'il nomma *épigones*, c'est-à-dire successeurs, il les fit habiller, armer et exercer suivant la coutume des Macédoniens. Arrivé à Opis, sur le Tigre, il déclara, après avoir payé les dettes de ses soldats, que son intention était de renvoyer les invalides, et de ne garder auprès de lui que les hommes de bonne volonté. Cette déclaration parut n'être que le prétexte d'un véritable licenciement. Des murmures, on passa aux propos offensants, et la révolte finit par éclater. Le discours que leur tint Alexandre n'ayant pu les apaiser, ce prince saisit lui-même douze des plus séditieux, les fait conduire au supplice, et, par des reproches exprimés avec courage et éloquence, il force les autres au repentir. Les vétérans n'hésitèrent plus alors à s'en aller, et plus de 10,000 partirent pour la Grèce, comblés d'honneurs et de biens. On évalue à 300 millions les dons faits, à plusieurs reprises, par Alexandre à ses soldats, munificence sans exemple dans l'histoire. Il continua sa marche sur Babylone, où l'attendaient les ambassadeurs de toutes les nations, et où tous les peuples venaient se prosterner devant le maître de la terre. En passant à Ecbatane, il perdit, presque subitement, son ami Éphestion, à la suite d'une orgie. La mort de ce favori le plongea dans l'affliction la plus profonde, et il se porta à des excès de fureur et de rage. Selon quelques auteurs, il fit pendre le médecin Glaucias, parce qu'il n'avait pu guérir son ami; mais Arrien révoque ce fait en doute. Résolu d'accorder les honneurs divins à Éphestion, Alexandre se proposait de dépenser 10,000 talents pour sa pompe funèbre et pour son tombeau; mais tous ces grands préparatifs ne furent que de vains projets, et les artistes et les musiciens qu'il avait rassemblés au nombre de 3,000 pour célébrer les jeux funèbres de son favori, servirent pour ses propres funérailles. A peine rentré à Babylone, il meurt d'intempérance, l'an 324 avant J. C. (le 29 thargelion), âgé d'environ trente-deux ans, au milieu des débauches et des dissolutions de toute espèce, après avoir vu mourir des mêmes excès la plus grande partie de ses courtisans; il meurt au bout de onze jours de maladie; et cet empire si vaste, que soutenait seule une main puissante, tombe avec lui, et devient un théâtre de guerres sans cesse renaissantes, une proie que s'arrachent et se partagent ses lieutenants.

ALEXANDRE, fils du précédent et de Roxane, fut assassiné, avec sa mère, l'an 311 avant J. C., par Cassandre, usurpateur de la couronne de Macédoine.

ALEXANDRE, surnommé *Lyncestes*, fils d'Érope; accusé avec ses deux frères d'avoir contribué, en 337, à la mort de Philippe, roi de Macédoine, il eut seul sa grâce, parce qu'il avait le premier salué Alexandre du nom de roi.

ALEXANDRE, fils de Néoptolème, et oncle d'Alexandre le Grand, fit la guerre en Italie, fut vaincu par les Romains, et tué dans un dernier combat, l'an 323 avant J. C.

ALEXANDRE I, Molossus, roi d'Épire, contemporain et parent d'Alexandre le Grand; fils de Néoptolème, mort l'an 360 avant J. C.; dut à Philippe de monter, l'an 342, sur le trône d'Épire, après la mort d'Arymbas, son oncle, qui l'avait usurpé; alla, en 333, avec une flotte de quinze vaisseaux et une armée nombreuse, au secours des Tarentins, peuple d'Italie, contre les Messapiens, les Bruttiens, les Lucaniens et les Samnites; vainquit ces deux derniers en 332, marcha contre les peuples de la Pouille; fit la paix avec Diomède, roi des Ætoliens, avec les Métapontins, avec les Pédicales; se retourna contre les Bruttiens et les Lucaniens; prit Héraclée, Cosence, Terine et plusieurs autres places; établit en 330, trois camps dont deux furent surpris et taillés en pièces, se fit jour avec le troisième à travers les ennemis, et tua leur général; fut entouré de toutes parts; lança son cheval dans un fleuve pour éviter d'être pris; fut tué, près d'aborder sur l'autre rive, par un transfuge, qui le perça de son javelot; son cadavre, emporté par le courant, fut recueilli par les Lucaniens, qui en envoyèrent la moitié à Cosence, et livrèrent le reste au peuple, l'an 331 avant J. C.; son cousin Æacide lui succéda.

ALEXANDRE II, fils de Pyrrhus, roi d'Épire; pour venger la mort de son père, tué en faisant la guerre à Antigone *Gonatas*, l'an 271 avant J. C., il entra, en 260, dans la Macédoine; en fut chassé par Démétrius, fils de ce dernier; et dépouillé lui-même de ses États, se réfugia chez les Acarnaniens, qui le remirent sur le trône; mort en 255 avant J. C.

ALEXANDRE, fils de Polysperchon, embrassa d'abord le parti d'Antigone, roi de Macédoine, contre Cassandre; mais il se laissa gagner par les offres de ce dernier, qui venait de lui donner le commandement de tout le Péloponèse, et il se préparait à marcher contre Antigone, lorsqu'il fut assassiné vers l'an 312 avant J. C.

ALEXANDRE, fils de Cassandre, roi de Macédoine; attaqué par Antipater, son frère aîné, lequel avait fait tuer Thessalonie, leur mère, sous prétexte qu'elle le préférait à lui, il appela à son secours Démétrius, fils d'Antigonus, qui, travaillant pour lui-même, le fit mourir et s'empara de ses États, l'an 294 avant J. C.

ALEXANDRE, troisième fils de Persée, dernier roi de Macédoine; vaincu et fait prisonnier, l'an 158 avant J. C., par Paul-Émile; suivit son triomphe; devint ciseleur habile, puis greffier. Telles furent, jusqu'à sa mort les obscurs succès et le triste emploi d'un prince qui pouvait hériter du trône d'Alexandre le Grand.

ALEXANDRE BALAS ou **BALÈS** usurpa le trône de Syrie sur Démétrius Soter, en se faisant passer pour fils d'Antiochus Épiphanes, l'an 151 avant J. C. Devenu gendre de Ptolémée, roi d'Égypte, il abandonna le soin des affaires à ses favoris, et se livra tout entier à son penchant pour le luxe et la débauche. Les peuples indignés se soulevèrent, et le fils de Démétrius rallia bientôt les mécontents. Vaincu et détrôné après un règne de 4 ans, Balas fut poignardé par un chef arabe, qui s'empressa d'envoyer sa tête à Démétrius.

ALEXANDRE, imposteur : se faisant passer pour le fils de Persée, roi de Macédoine, il leva une armée, fut défait par Métellus, général romain, et disparut dans la Dardanie, en 147 avant J. C.

ALEXANDRE ZABINAS, fils d'un fripier d'Alexandrie, se fit passer pour le fils d'Alexandre Balas, et usurpa le trône sur Démétrius Nicanor, l'an 127 avant J. C. Quelques années après, il fut mis à mort par Antonius Grypus, fils de Nicanor.

ALEXANDRE POLYHISTOR, philosophe, géographe et historien grec, né en Phrygie, fut fait prisonnier dans la guerre de Mithridate contre les Romains, et fit à Rome l'éducation des enfants de Lucullus; il écrivit 24 ouvrages sur divers sujets, dont il ne reste que des fragments dans Athénée, Pline, Eusèbe et Suidas. On ne doit pas le confondre avec Alexandre de Laodicée, grammairien du règne de Marc-Aurèle, et dont les ouvrages sont inconnus.

ALEXANDRE, fils d'Aristobule II roi des Juifs; mené à Rome avec ses deux sœurs, son frère et son père, l'an 63 avant J. C., s'évade avec ce dernier; rassemble une armée en Judée; est battu près de Jérusalem par Gabinius, qui l'assiége dans Alexandrion et le force à capituler en 56; est encore conduit à Rome avec son père; remis en liberté par l'influence de César, se rend en Syrie où, à la tête de trente mille hommes, il attaque les Romains; est vaincu et pris près du mont Thabor dans une bataille où périrent dix mille Juifs; est envoyé à Antioche où le proconsul Métellus Scipion le fait décapiter l'an 49 avant J. C.

ALEXANDRE, troisième roi d'Émèse, après la mort de Jamblique I, son frère, qu'Antoine avait fait mourir; pris par Octave l'an 31 avant J. C., il orna son triomphe, et fut mis à mort; Jamblique II lui succéda.

ALEXANDRE JANNÉE ou **JANNEUS**, roi des Juifs, frère d'Aristobule et fils d'Hircan, l'an 102 avant J. C.; réunit la dignité de grand prêtre à celle de roi; fit périr un de ses frères qui prétendait à la couronne; fut en guerre avec Ptolémée Lathurus, puis avec ses sujets, dont plus de cinquante mille périrent; en fit crucifier, en sa présence, huit cents avec leurs femmes et leurs enfants pendant un festin qu'il donnait à ses concubines dans Jérusalem, où il revint en 84 avant J. C., six ans après en avoir été chassé; fut défait, en 81, par Démétrius Eucerus, et par Aretas, roi des Arabes, et mourut au delà du Jourdain, en faisant le siége du château de Ragaba, l'an 76 avant J. C.

ALEXANDRE, dit *Hélios* ou le *Soleil,* fils de Marc-Antoine et de Cléopâtre; après la bataille d'Actium, avant J. C. 31, fut donné par Auguste à Juba, roi de Mauritanie, qui avait épousé sa sœur, la jeune Cléopâtre.

ALEXANDRE, fils d'Hérode le Grand, épousa Glaphyra, fille d'Archélaüs, roi de Cappadoce; accusé trois fois par son père de vouloir lui ravir la couronne et la vie, et s'étant toujours justifié, il n'en fut pas moins condamné à Béryte dans une grande assemblée, et étranglé à Sébaste, en l'an 6 avant J. C.

ALEXANDRE, fils de Simon le Cyrénéen, aida J. C. à porter sa croix; on croit qu'il fut un de ses soixante et douze disciples.

ALEXANDRE (LYSIMACHUS), alabarche d'Alexandrie; assista à l'assemblée dans laquelle les Juifs interrogèrent Pierre et les autres apôtres; Caligula le fit mettre en prison, Claude l'en fit sortir.

ALEXANDRE d'Éphèse, docteur de la loi judaïque, apaisa la sédition suscitée contre les chrétiens par la prédication de saint Paul contre les images de Diane.

ALEXANDRE de Cyrène, en Libye; accusé par Jonathas, chef des sicaires, devant Catulle, gouverneur de cette province, d'avoir voulu faire soulever le peuple, il fut condamné à mort avec sa femme Bérénice, l'an 41 de Jésus-Christ.

ALEXANDRE, fils de Tigrane, qui était petit-fils d'Alexandre, fils d'Hérode le Grand; fut établi roi d'Arménie par l'empereur Néron; ses enfants renoncèrent au judaïsme pour se faire chrétiens.

ALEXANDRE, imposteur juif; profitant de sa ressemblance avec Alexandre qu'Hérode avait fait mourir, il voulut se faire passer pour lui; il alla à Rome où Auguste l'ayant convaincu de fourberie, le fit enfermer.

ALEXANDRE d'Égée, philosophe péripatétitien, fut précepteur de Néron, mais n'eut pas la puissance de faire prévaloir la doctrine d'Aristote contre Burrhus et Sénèque, tous deux stoïciens.

ALEXANDRE d'Aphrodisée, philosophe péripatéticien et commentateur d'Aristote, enseignait à Alexandrie vers le temps de Septime Sévère; il nous reste quelques-uns de ses *commentaires,* imprimés par Alde, 1520, in-fol. et traduits en latin dans son *Traité du destin.* Il existe de cet ouvrage une édition grecque latine, Londres, 1688, in-12, assez rare.

ALEXANDRE Ier (St.), pape, né à Rome, élu vers l'an 109; succède à St. Évariste, et meurt en 119, martyr selon les uns, selon d'autres de sa mort naturelle; il est

l'auteur de la prière du canon de la messe qui commence par ces mots : *Qui pridiè quàm pateretur ;* on lui attribue aussi l'institution de l'eau bénite, la mixtion d'eau dans le calice et la célébration avec du pain azyme.

ALEXANDRE II (Anselme de Badage ou de Bagio), pape, né à Milan, succéda à Nicolas II, en 1061 ; étant évêque de Lucques, la femme de l'empereur Henri IV, Agnès, lui fit opposer, sous le nom d'Honoré II, par les évêques cisalpins, Cadaloüs ou Candaloüs, évêque de Parme ; mais en 1062 il vainquit ce rival qui fut condamné dans deux conciles tenus à Rome, l'un en 1062, l'autre en 1064, et mourut cette même année ; assembla, en 1065, un concile contre les simoniaques et en 1066, un contre les nicolaïtes qui soutenaient que les degrés de consanguinité ne devaient être étendus que jusqu'aux cousins germains ; reprit alors, avec l'assistance des armes de la comtesse Mahaut ou Mathilde, les terres usurpées par les princes normands ; favorisa les prétentions au royaume d'Angleterre de Guillaume, duc de Normandie ; mourut le 20 avril 1073. Hildebrand lui succéda sous le nom de Grégoire VII.

ALEXANDRE III (Roland Rainuce ou Ranuci), natif de Sienne, élu pape le 7 septembre 1159, après la mort d'Adrien IV, réunissait les titres de cardinal et chancelier de l'Église romaine. Une partie des cardinaux portèrent leurs suffrages sur Octavien, qui prit le nom de Victor IV, et, aidés de l'empereur Frédéric Barberousse, obligèrent Alexandre à se retirer en France. Après la mort de Victor, il eut successivement pour compétiteurs Pascal III, Calixte III et Innocent III. S'étant réconcilié avec l'empereur, il tint le 3e concile de Latran, accorda de grands priviléges au doge de Venise, gouverna l'Église avec prudence, abolit la servitude, et mourut à Rome le 30 août 1181. Ce fut lui qui canonisa St. Bernard, et ce droit, partagé jusqu'alors par les métropolitains, fut depuis exclusivement attribué aux papes. Il avait la réputation d'un homme instruit et éloquent ; mais il n'a pas laissé d'autres ouvrages que des *Lettres* dans le recueil des conciles, et une dans le tome XXIV de la *Bibl. Patrum*.

ALEXANDRE IV (Rinald ou Rainaud), élu pape le 25 octobre 1254, était neveu des papes Grégoire IX et Innocent III, et cardinal d'Ostie ; fut contraire à Mainfroi, fils naturel de l'empereur Frédéric, et donna l'investiture du royaume de Sicile à Edmond, fils du roi d'Angleterre. Il soutint les religieux mendiants contre Guillaume de Saint-Amour, docteur de l'université de Paris, envoya des inquisiteurs en France, à la prière de St. Louis, et tenta de faire cesser le schisme des Grecs. Il mourut à Viterbe le 25 mai 1261. On a de lui un grand nombre de lettres et de bulles.

ALEXANDRE V (Pierre Philargi ou Philarète), pape, né dans l'île de Candie, élu à soixante et dix ans, le 26 juin 1409, dans le concile de Pise qu'il présidait ; il avait d'abord été mendiant dans le Milanais ; puis cordelier, évêque de Novare, archevêque de Milan ; ambassadeur de Galéas Visconti vers l'empereur Venceslas ; prince du saint empire et cardinal ; il mourut à Bologne le 3 mai 1410.

ALEXANDRE VI (Roderic Lenzuoli, puis Borgia, du nom de sa mère), pape ; né à Valence, en Espagne en 1430 ; créé cardinal, en 1455, par Calixte III, son oncle maternel ; entra alors en commerce adultère avec Vanozza, dame romaine, femme de Dominique Arimano dont il eut quatre fils et une fille ; acheta les voix du conclave, et fut élu pape à la mort d'Innocent VIII, le 11 août 1492 ; donna le titre de Catholique à Ferdinand vainqueur des Maures, et partagea les Indes entre lui et le roi de Portugal, pour les rendre favorables à sa postérité ; feignit d'approuver, dans ses prétentions sur le royaume de Naples, le roi de France Charles VIII, qui en fit la conquête ; se ligua avec ses ennemis ; fut assiégé dans Rome, puis pris dans le château Saint-Ange par ce prince, qui se contenta de faire la paix avec lui, en 1494, sans le punir de sa mauvaise foi ; dès 1495, cimenta une coalition de l'empereur Maximilien, de Ferdinand le Catholique, des Vénitiens et du duc de Milan pour chasser les Français qui, à leur retour, remportèrent sur eux la célèbre bataille de Fornoue en 1495 ; négocia avec Bajazet ; traita, en 1499, avec Louis XII, à qui il permit le divorce avec Jeanne de France, par une bulle dont fut porteur son fils César Borgia, qui reçut en échange le duché de Valentinois avec un revenu considérable ; approuva, en 1501, mais avec des vues d'intérêt personnel, la conquête de Naples, tentée par Louis XII et Ferdinand le Catholique ; la même année, conquiert les fiefs de la Romagne en vendant des indulgences et en employant le poison et l'assassinat, et meurt le 18 août 1503, ayant bu, par la méprise d'un domestique, d'une bouteille que lui et son fils César avaient fait préparer pour empoisonner, dans un souper, quelques cardinaux, au nombre desquels était leur amphitryon Adrien Corneto ; François Piccolomini, sous le nom de Pie III, lui succéda ; il n'y eut sortes d'excès, de débauches et de crimes dont Alexandre VI ne se souillât.

ALEXANDRE VII (Fabio Chigi), poëte, et pape de l'académie des Philomati dont il prit le nom ; né à Sienne le 12 février 1599 ; élu après la mort d'Innocent X, le 7 avril 1655, par les voix de soixante-quatre cardinaux ; fournit de l'argent et des troupes aux Vénitiens pour continuer la guerre contre les Turcs ; fit élever, dans Rome, une pyramide expiatoire de l'insulte faite par sa garde au duc de Créqui, ambassadeur français ; confirma, l'an 1656, la bulle de son prédécesseur contre les cinq propositions de Jansénius ; rédigea, en 1665, un nouveau formulaire sur le livre de celui-ci ; canonisa saint Thomas de Villeneuve et saint François de Sales ; fit baptiser le roi de Maroc ; bénit, après leur abjuration, Christine de Suède, le duc de Mecklembourg et la princesse Louise palatine ; défendit de mettre en doute l'immaculée conception, mort le 16 mars 1667. Clément IX lui succéda.

ALEXANDRE VIII (Pierre Ottoboni), pape, né à Venise, le 10 avril 1610 ; succède à Innocent XI, le 16 octobre 1689, après avoir été cardinal-prêtre par Innocent X, en 1652, évêque de Brescia en 1654, et sous-doyen du sacré collége sous Alexandre VII ; il donna des sommes considérables à l'empereur Léopold et aux Vénitiens pour guerroyer contre les Turcs ; se hâta d'avancer toute sa famille, persuadé qu'il avait peu de temps à vivre, sur quoi on lui a fait dire : *Oho sono vinti tre hore e mezza*, il est vingt-trois heures et demie ; publia une bulle contre ce qui s'était fait dans l'assemblée du clergé de France, en 1682 ; mort le 1er février 1691.

ALEXANDRE *le Paphlagonien*, adroit imposteur et magicien ; né à Abonotique, dans l'Asie Mineure ; élève

d'un charlatan de Thyanes, inventa, dans la Paphlagonie, un oracle d'Esculape qui devint célèbre; vint à Rome à la cour de Marc-Aurèle, l'an 174 de J. C.; avait prédit qu'à l'âge de cent cinquante ans il mourrait frappé de la foudre, et périt à soixante et dix d'un ulcère à la jambe.

ALEXANDRE, martyr, Grec de naissance, fut crucifié à Lyon, le 24 avril 178, deux jours après Épipode, son ami; l'église de St.-Irénée de cette ville possédait leurs corps, que les chanoines de Saint-Just possédaient également.

ALEXANDRE SÉVÈRE ou **AURÈLE**, empereur romain, né à Arco, en Phénicie, l'an 208 de J. C., de Genesius Macianus, Syrien, et de Julia Mamea, fille de Julia Maësa, femme de l'empereur Sévère; fut adopté et fait César par Héliogabale, auquel il succéda le 11 mars 222; permit aux Juifs de demeurer dans la Palestine et les confirma dans leurs priviléges; toléra les chrétiens; refusa les titres de *Dominus*, d'*Antonin*, de *Grand* que lui décernait le sénat; s'entoura des plus savants jurisconsultes, parmi lesquels Ulpien, qu'il fit préfet du prétoire, Calistrate et Modestin; supprima un grand nombre d'offices, ôta la vénalité des charges; fit des lois en faveur du peuple, et n'en établit jamais aucune sans avoir pris l'avis de dix jurisconsultes et de cinquante autres personnes connues pour leurs lumières; eut à réprimer des séditions de ses soldats qui tuèrent Ulpien, en 228; remplaça ce dernier par un homme qui s'était enfui pour n'être pas préfet du prétoire, voulant ainsi montrer qu'il fallait confier les dignités non à ceux qui les cherchaient, mais à ceux qui ne s'en souciaient pas; punit un certain Turinus, qui trafiquait de son crédit auprès de lui, en le faisant attacher à un pieu autour duquel l'on mit de la paille et du bois humide qu'on alluma, tandis qu'un héraut criait : *Le vendeur de fumée est puni par la fumée;* battit les Allemands en Illyrie, et l'année suivante, 229, Artaxercès, en Arménie; passa en Syrie, en 232, pour s'opposer aux Perses; défit une seconde fois Artaxercès, en 233; revint et triompha à Rome, en 234; il fut obligé de quitter cette ville, à la nouvelle d'une incursion des Germains, qui avaient passé le Rhin et attaqué la Gaule. Il marcha contre eux, avec une armée nombreuse. Il était accompagné de sa mère, qui conservait sur lui toute son influence; et offrit encore la guerre ou la paix aux barbares, montrant l'intention, selon Hérodien, d'acheter la paix à prix d'argent. Quelques désordres ayant eu lieu parmi les légions de la Gaule, Alexandre forma l'entreprise dangereuse de les apaiser, et d'introduire parmi elles une rigoureuse discipline. Il y avait alors dans l'armée un barbare, né en Thrace, appelé Maximin. D'abord, simple soldat, cet homme avait été nommé, par Alexandre qui aimait sa bravoure, chef d'un corps de Pannoniens, et il s'était concilié l'affection des soldats. Il profita du mécontentement que leur inspiraient les efforts d'Alexandre pour rétablir la discipline, et les enflamma à un tel point, que, dans une sédition soudaine, ils le proclamèrent empereur. Ils coururent aussitôt vers Alexandre, qui ne put se défendre, et fut massacré, ainsi que sa mère, le 19 mars 235 de J. C. Il n'avait alors que 26 ans, et avait été marié trois fois; il ne laissa point d'enfants. Alexandre Sévère était poëte, peintre, musicien, géomètre et très-versé dans la science conjecturale des augures.

ALEXANDRE (St.), évêque de Jérusalem; emprisonné comme chrétien sous la persécution de Sévère, vers 204; vint, en 212, à Jérusalem, dont il partagea le siége avec St. Narcisse alors âgé de cent seize ans; engagea, contre le sentiment de Démétrius d'Alexandrie, Origène, quoiqu'il ne fût que laïque, à instruire publiquement les peuples; mourut de misère dans un cachot à Césarée, en 251, sous la persécution de Dèce. Sa fête chez les Grecs, 12 décembre; chez les Latins, 18 mars.

ALEXANDRE (St.), dit *le Charbonnier,* parce qu'il exerçait cette profession à Comane, lorsqu'en 248, saint Grégoire le Thaumaturge le donna pour évêque aux habitants de cette ville; fut brûlé sous l'empereur Dèce, vers 250 ou 251; sa fête, le 11 août.

ALEXANDRE, né en Phrygie ou peut-être en Pannonie; vicaire du préfet du prétoire en Égypte, lorsque l'empereur Galère Maximien mourut en 311 : ne voulant pas donner son fils en otage à Maxence, pour lui garantir la fidélité des troupes prêtes à se mutiner, il profita de leur disposition pour se revêtir de la pourpre; fut bientôt attaqué par les généraux de Maxence; défait, pris et étranglé en 312.

ALEXANDRE de Judée, envoyé en 315 par Judas, fils du patriarche Hillel, vers ceux de sa nation pour recueillir les dîmes; il fut saisi comme chrétien et jeté par ses compatriotes dans la rivière de Cydne, d'où il parvint à se retirer; alors il alla se plaindre à l'empereur Constantin qui lui donna pouvoir de bâtir des églises dans la Judée, et qui rendit une loi pour condamner au feu les Juifs qui tourmenteraient les chrétiens.

ALEXANDRE (Saint), évêque d'Alexandrie après Achillas, l'an 312; adjura Arius, prêtre de son Église, d'abjurer ses opinions, l'excommunia et le fit condamner dans un concile de près de cent évêques, tenu en 320 ou 321, à Alexandrie; continua d'être en lutte contre lui; assista en 325, avec saint Athanase son diacre, au concile général de Nicée, où les opinions et les sentiments d'Arius et de ses partisans furent encore foudroyés; mort le 17 avril 326. Athanase lui succéda; sa fête le 26 fév.

ALEXANDRE (Saint), évêque de Byzance (Constantinople), après Métrophanes, en 315, et son premier patriarche; confondit, en présence de Constantin, les philosophes qui venaient se plaindre de l'introduction d'une religion nouvelle; repoussa Arius de sa communion; ne put empêcher Constantin de permettre aux partisans de ce dernier de tenir un concile dans Constantinople; jeûna et passa plusieurs nuits sous l'autel le visage contre terre pour détourner le malheur dont l'Église était menacée; eut ordre de l'empereur de recevoir Arius, qui mourut subitement le lendemain au moment où les eusébiens le conduisaient en pompe à l'église, en 336; mourut lui-même peu de temps après, 337. Sa fête chez les Grecs, 30 août; chez les Latins, le 28. Paul lui succéda.

ALEXANDRE, martyr, compagnon de saint Sisinne et de saint Martyr, et venu avec eux de la Cappadoce en Italie sous le pontificat de saint Ambroise; s'employa à la conversion des habitants des vallées des Alpes; bâtit une église à huit lieues de Trente, fut pris par des paysans et jeté vif dans le feu où il fut brûlé avec les corps de ses

deux compagnons que l'on avait tués auparavant, le 29 mai 397.

ALEXANDRE, patriarche d'Antioche, élu après la mort de Porphyre, 414; réconcilia les eustathiens avec son Église; remit dans les diptyques de l'église d'Antioche le nom de saint Jean Chrysostôme, qui en avait été rayé par Porphyre; envoya des députés à Innocent I[er] pour lui demander sa communion; mort en 417.

ALEXANDRE (Saint), fondateur des Acémètes; né dans une des îles de l'Archipel ou de la mer Égée; fut officier de l'empereur Théodose; se retira dans un monastère de la Syrie où il passa quatre ans; resta sept ans dans un désert près de l'Euphrate; alla prêcher dans la Mésopotamie; se sauva pour n'être pas fait évêque; fut arrêté par des voleurs qu'il convertit; bâtit sur le bord de l'Euphrate un couvent où l'on psalmodiait nuit et jour; s'enfonça dans une solitude avec plusieurs de ses disciples; fut chassé d'Antioche et de Palmyre; relégué à Chalcide; vint s'établir à Constantinople; y fonda un monastère d'Acémètes; fut obligé de quitter cette ville; bâtit un troisième monastère en Bithynie, à Gomont, où il mourut en 430. Sa fête le 15 janvier.

ALEXANDRE, évêque d'Hiéraple, chef des partisans de Nestorius, dans le premier concile d'Éphèse contre saint Cyrille d'Alexandrie, se sépara de la communion de Jean d'Antioche; fut déposé et relégué aux mines de Famotis, ville d'Égypte, l'an 435.

ALEXANDRE de Tralles en Lydie, médecin; son père, médecin lui-même, eut cinq fils qui se distinguèrent tous par leurs connaissances. Alexandre, après avoir voyagé pour son instruction dans les Gaules, en Espagne et en Italie, se fixa à Rome où il acquit une réputation justement méritée, sous le règne de Justinien; il a laissé un *ouvrage* divisé en 12 livres, sur la connaissance et la guérison des maladies, publié à Paris en 1548, in-fol., et à Lausanne, avec une traduction latine de Haller, en 1748, 2 vol. in-8°.

ALEXANDRE, empereur d'Orient, fils de Basile le Macédonien, et frère de Léon le Philosophe; naquit vers l'an 870, et succéda à ce dernier le 11 mars 911; tenta de ressusciter le polythéisme; fit déposer le patriarche Eutyme, et rendit le siége de Constantinople à Nicolas, qui l'avait perdu sous Léon; chassa Zoé, mère de Constantin Porphyrogénète, et mourut le 7 juin 912, après un an et vingt-neuf jours de règne. Constantin Porphyrogénète lui succéda.

ALEXANDRE, évêque de Liége, fils du comte de Juliers; défit, en 1150, les troupes de Godefroi, duc de Louvain, et prit leur étendard qui fut longtemps porté dans les processions de la ville de Liége; en 1151, reçut, à la tête de son chapitre où l'on comptait neuf fils de rois, vingt-quatre fils de ducs, vingt-huit fils de comtes, sept fils de barons, Innocent II, quand il vint couronner Lothaire II, roi des Romains; fut déposé par ce pape et mourut de chagrin en 1155.

ALEXANDRE DE BOURGOGNE, seigneur de Montaigu, fils de Hugues III, et frère d'Eudes III, ducs de Bourgogne; mort en 1205; son fils, du même nom que lui, fut nommé évêque de Châlons-sur-Saône, dans le concile de Lyon en 1245; mourut en 1261.

ALEXANDRE, évêque de Lincoln au 12[e] siècle, alla à Rome en 1142, et revint en Angleterre avec la qualité de légat, et le pouvoir d'assembler un synode pour régler les affaires de l'Église. Il mourut à Lincoln en 1147; il avait fait rebâtir la cathédrale de cette ville, un des édifices les plus remarquables de l'Angleterre.

ALEXANDRE I[er], roi d'Écosse, en 1107, était fils de Malcolm III. A son avénement au trône, il eut à combattre ses sujets révoltés par suite de ses mauvaises qualités; il les défit successivement et fit périr les principaux chefs dans les supplices. Le reste de son règne fut paisible, et il mourut en 1124.

ALEXANDRE II, roi d'Écosse, né en 1198, et successeur, en 1214, de Guillaume le Lion; porta la guerre en Angleterre; se rendit, en 1217, à Londres pour secourir Louis, fils aîné de Philippe-Auguste, auquel le pape avait déféré la couronne; épousa, l'an 1221, Jeanne, sœur du roi d'Angleterre Henri III, avec lequel il fut en paix pendant dix-huit ans; se maria trois fois, et eut pour dernière femme Marthe Couci; mort en 1249.

ALEXANDRE III, fils du précédent, né en 1240; monta sur le trône d'Écosse, en 1249; épousa Marguerite, fille du roi d'Angleterre, Henri III; chassa la faction des Euméniens qui avait opprimé le peuple pendant sa minorité; défit, en 1263, le roi de Norwége Achon; racheta les Hébrides du successeur de ce prince en 1272, Eric Magnus, à qui il donna plus tard une de ses filles, envoya des troupes à saint Louis pour la croisade; assista en 1272, au couronnement d'Édouard, et en 1282, parut au parlement comme premier pair; mort à la chasse en 1285; sa mort causa de grandes divisions en Écosse entre Jean de Bailleul et Robert Bruce, tous deux prétendant à la couronne.

ALEXANDRE *de Bernai* ou *de Paris*, né à Bernai en Normandie vers le milieu du 12[e] siècle, est un des auteurs du roman d'*Alexandre*, imité de Quinte-Curce, de la *Vie* de ce prince attribuée à Callisthène, et de l'*Alexandriade* de Gauthier de Châtillon. Il a composé seul les romans d'*Élène*, de *Brison*, d'*Atys et Prophilias*: ce dernier fait partie des manuscrits de la bibliothèque royale, sous le n° 7191.

ALEXANDRE NEWSKI (St.), héros moscovite, né en 1218, était fils du grand-duc Jaroslaw. Il gagna sur les Suédois, les Danois et les chevaliers de l'ordre Teutonique réunis, la bataille de la Néva, un des événements les plus remarquables de l'histoire de Russie: il vainquit aussi les Tatars, et affranchit la Moscovie du tribut que lui avaient imposé les successeurs de Gengis-Kan. Il mourut à Gorodetz, près de Negovorod. La reconnaissance nationale l'a placé au rang des saints. Pierre le Grand institua sous le nom de ce héros un ordre de chevalerie qui subsiste encore.

ALEXANDRE de *Santo Elpidio*, en Italie, général des ermites augustins, 1512; archevêque d'Amalfi, 1525; composa, en 1550, par ordre de Jean XXII, un traité *de la Juridiction de l'empire et de l'Autorité du pape*.

ALEXANDRE (Nicolas), poëte napolitain, au 15[e] siècle, n'est connu que par quelques pièces de vers publiées par Alacci, dans la *Raccolta di Poeti antichi*, Naples, 1661, in-8°.

ALEXANDRE DE VILLA DEI, ou de **VILLEDIEU**, franciscain, a composé, dans le 13[e] siècle, une

grammaire en vers léonins, sous le titre de *Doctrinal*, dans laquelle il donne des règles à peine intelligibles. Elle n'en a pas moins été suivie dans les écoles, jusqu'au milieu du 16e siècle. Les éditions de J. de Spire, 1470, et de Gérard de Flandre, 1472, petit in-fol., sont au nombre des plus grandes raretés bibliographiques.

ALEXANDRE, abbé de St.-Sauveur dans le royaume de Naples, a continué l'*Histoire* de Sicile commencée par Malaterra.

ALEXANDRE (Antoine), professeur de droit à Naples, devint, dans le 16e siècle, président du conseil souverain du royaume sous Alphonse II.

ALEXANDRE d'Imola. *Voy.* **TARTAGNI** (Alex.).

ALEXANDRE *le Carpentier*, écrivain moraliste, en 1450, composa un traité de la destruction des vices.

ALEXANDRE, bâtard de Bourbon, fils naturel de Jean Ier, duc de Bourbon et d'Auvergne; surprit en 1459, la ville de la Mothe, en Lorraine; tira le Dauphin (Louis XI) du château de Loches, où il était enfermé, le mena à Moulins, où les princes vinrent le trouver; s'attira ainsi la colère de Charles VII, qui le fit arrêter et noyer à Bar-sur-Aube, 1440.

ALEXANDRE, patriarche d'Aquilée, fils de Žamovite duc de Mazovie, fait cardinal, en 1440, par l'antipape Félix V, et son légat en Pologne.

ALEXANDRE JAGELLON, troisième fils de Casimir II, et grand-duc de Lithuanie; élu roi de Pologne, en 1501, après Jean Albert, son frère; par cette élection les Lithuaniens et les Polonais, auparavant si opposés entre eux, ne formèrent plus qu'un seul État, à la condition, imposée par les premiers, qu'ils auraient droit de séance et de suffrage à la diète. Alexandre contraignit son beau-père Jean, grand-duc de Moscovie, à faire une trêve de six ans avec la Lithuanie; arrêta les courses de Bogdan, fils d'Étienne, palatin de Valachie; fit repousser, par Michel Gliuski, les Tatars, dont vingt mille périrent dans une seule bataille sur le Niémen; mort à Wilna, le 15 août 1507, âgé de 45 ans. Sigismond Ier lui succéda.

ALEXANDRE, duc d'Albanie, frère de Jacques III, roi d'Écosse; pris par les Anglais, et rendu à la prière des nobles écossais, qui avaient des vues sur lui, et voulaient le mettre à la tête de leur faction contre Jacques II, il fut enfermé dans le château d'Édimbourg par les courtisans de celui-ci, qui avaient déjà fait condamner à mort son frère Jean, s'évada, et se retira auprès d'Édouard IV, roi d'Angleterre, lequel envoya le duc de Glocester avec une armée, qui s'empara de Jacques, le jeta dans une prison, et fit déclarer, par les états d'Écosse, Alexandre régent du royaume. Quelque temps après Alexandre rendit la liberté à son frère, et le rétablit sur le trône; mais il eut bientôt à s'en repentir, et pour échapper à sa perte, que la cour avait conjurée, il s'enfuit en Angleterre, et de là France, où il mourut, en 1537. Son fils Jacques fut dans la suite régent d'Écosse.

ALEXANDRE, prince des Valaques, se rendit odieux par ses cruautés, et fut dépossédé par les Polonais, sous la conduite d'Albert Laski, lequel mit à sa place Jacques, se disant issu des princes de Valachie, et confirmé à ce titre, par Soliman II, en 1561.

ALEXANDRE FARNÈSE, fils aîné de Pierre-Louis Farnèse, duc de Parme, né en 1520, fut décoré de la pourpre romaine par Paul III, son aïeul paternel, qui le choisit pour son légat en Allemagne, en France et dans les Pays-Bas. Charles-Quint disait que, « si tous les membres du sacré collége ressemblaient à Farnèse, ce serait l'assemblée de la terre la plus auguste. » Malgré ses talents, il ne put concilier les intérêts de ce prince et de François Ier. Il alla passer les dernières années de sa vie à Rome, où il se déclara le protecteur des arts, et mourut en 1589, doyen des cardinaux.

ALEXANDRE (dom Jacques), bénédictin de St.-Maur, dans le 17e siècle, est auteur d'un *Traité général des horloges*, 1734, in-8°.

ALEXANDRE (Guillaume), homme d'État et poëte écossais, mort en 1640, est auteur d'un poëme intitulé : *L'Aurore*, et de plusieurs trag. réunies en un vol. in-4°.

ALEXANDRE de Portugal, frère de Jean IV, fils de Théodose II, duc de Bragance, connétable de Portugal, et d'Anne de Vélasco; né en 1607; mort le 31 mai 1677.

ALEXANDRE (Benoit-Stanislas), fils de Jean Sobieski, roi de Pologne; né à Dantzig, en 1677; en 1704, refusa la couronne de Pologne, lorsque Charles XII la lui offrit, et mourut à Rome, en 1714, sous le froc de capucin.

ALEXANDRE, duc de Lithuanie, rendit son nom célèbre par ses victoires au commencement du 17e siècle; prit Novogorod, reprise plus tard par Basile, grand-duc de Moscovie.

ALEXANDRE (Noel), savant dominicain, professeur de théologie et docteur de Sorbonne, né à Rouen le 19 janvier 1639, mort à Paris le 21 août 1724. Fut exilé en 1709, à Châtellerault, pour avoir souscrit le *fameux cas de conscience*; privé de sa pension sur le clergé, en 1723, à cause de son opposition à la bulle *Unigenitus*. Il joignait à une profonde érudition, toutes les vertus d'un parfait religieux. Ses sentiments sur le jansénisme ne l'empêchèrent pas de conserver jusqu'à la fin l'estime de Benoît XIII, qui ne l'appelait que son maître. Ses grands travaux avaient usé sa vue, au point qu'il était aveugle depuis quelques années. Son principal ouvrage est une *Histoire ecclésiastique*, imprimée de 1676 à 1686, 24 vol. in-8°. Ses ouvrages furent proscrits et sa personne excommuniée, en 1684, par Innocent XI, parce qu'il y soutenait les libertés de l'Église gallicane.

ALEXANDRE (Nicolas), bénédictin de St.-Maur, mort en 1728, a publié *la Médecine et la Chirurgie des pauvres*, in-12; et un *Dictionnaire botanique et pharmaceutique*, in-8°.

ALEXANDRE (Jean), graveur, né en Écosse, s'établit à Rome en 1718. Ses principaux ouvrages, d'après Raphaël, sont : *la Bénédiction et le Sacrifice d'Abraham*, *le Départ et l'Échelle de Jacob; le Buisson ardent; les Anges chez Abraham*.

ALEXANDRE (James), gentilhomme écossais; savant jurisconsulte, et colon à New-York, où il fut secrétaire de la province; mort en 1760.

ALEXANDRE (Guillaume), ou lord Stirling; savant mathématicien et astronome; fut major général de l'armée américaine; né en 1726, à New-York; mort en 1783.



Schubert Lith^e. Lith. de Loux

ALEXANDRE IER.

EMPEREUR DES RUSSIES.

ALEXANDRE (le P.), de Rhodes, jésuite à Avignon dans le 17e siècle, dirigea les missions dans les royaumes de Siam, de Tonquin, etc., et publia l'*Histoire du royaume de Tonquin*, 1652, ainsi que la relation de ses *Voyages*; Paris, 1666 et 1682, in-4°.

ALEXANDRE Ier (Paulowitz), empereur de Russie, était fils aîné de Paul Ier et de Marie Fédérowna sa seconde femme. Il naquit à Pétersbourg le 13 décem. 1777. Sa grand'mère, Catherine II, qui le destinait au trône à l'exclusion de Paul Ier, le tint soigneusement éloigné de son père. Ce ne fut même qu'avec beaucoup de peine que la mère du jeune prince put exercer sur la première éducation de son fils une influence qui lui appartenait à tant de titres. Alexandre eut pour gouverneur le comte Nicolas Soltykoff, et pour précepteur le colonel Laharpe. Il étudia les mathématiques sous le colonel Masson, les sciences physiques sous le professeur Krafft, et la botanique sous l'illustre Pallas. Catherine veilla avec soin à ce que les mœurs de son petit-fils fussent de tout point irréprochables. On croit que ce rigorisme fut la cause principale du mariage prématuré qu'elle lui fit contracter dès l'âge de seize ans (9 octobre 1793) avec Louise-Marie, troisième petite-fille du grand-duc Frédéric de Bade, qui prit, en entrant dans la communion grecque, le nom d'Élisabeth Alexiewna. Pour que des voluptés précoces n'altérassent pas la constitution peu robuste de son petit-fils, Catherine lui fit interdire longtemps tout commerce avec son épouse; mais ces précautions n'eurent pas tout le succès qu'en attendait l'impératrice. Alexandre fut ensuite écarté des affaires par la défiance ombrageuse de l'empereur son père; et il avait atteint, dans de paisibles études, sa vingt-quatrième année, lorsqu'une catastrophe terrible le fit monter sur le trône. Dans la nuit du 23 au 24 mars 1801, Paul Ier fut assassiné au palais de Michaïlof; et, aussitôt après cet attentat, Alexandre fut salué empereur par les conjurés dans la cour même de ce palais où il attendait l'abdication, sans se douter du crime qui allait être commis. Rien ne prouve qu'il eût prévu un aussi horrible dénoûment; cependant il est certain qu'il avait eu des rapports avec les conjurés. Ce qui prouverait encore cette assertion, si une foule de témoignages n'étaient venus l'établir, c'est qu'Alexandre n'infligea d'autre peine que celle de l'exil aux chefs de la conspiration, et que même plusieurs d'entre eux furent honorablement employés sous son règne. Il quitta le palais, où le crime avait été commis et où il habitait un appartement au-dessous de celui de son père, et se rendit au palais d'hiver où il reçut les hommages et les serments de tous les corps de l'État. Il s'empressa de révoquer les absurdes et vexatoires ordonnances qui avaient signalé les derniers moments de son père, et il disgracia tous ceux qui par leurs avis avaient trompé la justice de Paul et contribué à diriger vers la tyrannie le caractère inquiet et soupçonneux de ce malheureux prince. Quant à l'extérieur, ses premiers rapports furent également pacifiques et généreux. Il mit fin, par une convention, aux différends que Paul avait eus avec l'Angleterre. Il maintint les traités qu'il trouva établis avec la France, et parut vouloir sincèrement vivre en bonne intelligence avec celui qui, sous le nom de consul, en était devenu le souverain. L'entrevue qu'Alexandre eut dans le mois de juin 1802, à Memel, avec le roi de Prusse, n'eut pour objet que l'indépendance de l'Allemagne menacée par les envahissements de la France. Il introduisit un nouveau système de recrutement, et l'ukase qui en 1803 appela au service militaire deux hommes sur cinq cents, porta l'armée russe au total de cinq cent mille hommes. Ce n'était pas qu'Alexandre voulût alors la guerre; mais il prévoyait que dans la position où se trouvaient les puissances de l'Europe il lui serait difficile de l'éviter. Ainsi qu'à tous les hommes d'État de cette époque, la paix d'Amiens lui semblait bien moins un traité de paix qu'une trêve. L'Angleterre, par une infraction manifeste à ce traité, gardait l'île de Malte; et l'empereur de Russie lui-même continuait de tenir garnison dans les sept îles, violant la convention faite en 1800 avec la Turquie. Il envoya même, en 1802, de nouvelles troupes à Corfou et sur les frontières de la Perse. Moins scrupuleux encore, le nouveau maître de la France s'emparait du Hanovre et du royaume de Naples, malgré les réclamations de l'Angleterre et de la Russie, qui exigeaient de lui une loyauté dont elles ne lui donnaient pas l'exemple. Le czar refusa de reconnaître Napoléon comme empereur; celui-ci se répandit contre lui en violentes invectives; et la guerre fut inévitable. Après avoir ordonné de nouvelles levées et dirigé toutes ses troupes vers l'Occident, Alexandre renouvela avec la Perse une trêve près d'expirer, et forma avec l'Autriche, l'Angleterre et la Suède, une coalition dont les forces disponibles ne devaient pas être de moins de cinq cent mille hommes. Mais dès le mois d'octobre l'Autriche impatiente s'était mise en campagne; et les armées de François II, conduites par l'impéritie et l'inexpérience, avaient éprouvé des revers funestes, lorsque les colonnes russes étaient à peine en marche. Comme il fallait que ces dernières traversassent une partie de la Prusse, et que cette puissance n'était pas encore entrée dans la coalition, Alexandre se vit obligé de négocier avec elle. Il se rendit lui-même à Berlin, où sa présence entraîna Frédéric-Guillaume III. De Potsdam, Alexandre se rendit à Olmutz, où il joignit l'empereur François II qui se retirait avec les débris de son armée, après avoir abandonné sa capitale. L'armée russe, forte de soixante et dix mille hommes, et commandée par le vieux Koutousoff, se réunit à ces débris qui formaient à peine un corps de 30,000 soldats, et elle tenta dans les champs d'Austerlitz (2 décembre 1805) les chances d'une bataille. La défaite qu'essuyèrent les armées combinées fut suivie d'un armistice dont Alexandre profita pour opérer sa retraite. Il n'en persista pas moins à conserver une attitude hostile; il dégagea le roi de Prusse de ses promesses, ajoutant toutefois, que lorsqu'il se déciderait à combattre, les troupes russes qui occupaient le Hanovre, et toutes celles qui étaient dans son voisinage seraient à son service. Ces offres séduisantes et quelques griefs particuliers entraînèrent enfin Frédéric-Guillaume à la guerre. Sans attendre des secours dont il croyait pouvoir se passer, ce prince commença les hostilités avec une précipitation qui fut plus funeste encore que n'avait été celle de l'Autriche l'année précédente, et qui lui coûta en moins d'un mois son armée tout entière et la plupart de ses provinces. Dès qu'Alexandre eut connaissance de ces désastres, il annonça par une proclamation que la chute de la Prusse, en compromettant la sûreté de ses propres États, l'entraînait de

nouveau dans une lutte directe contre Bonaparte. Il ordonna en même temps une levée de quatre cent mille hommes. Abrités derrière la Vistule, les Russes attendirent les Français et soutinrent les combats de Czarnowo, de Pultusk et de Golymin, avec une fermeté qui étonna leurs ennemis. Les deux armées firent de grandes pertes, et leur épuisement plus que toute autre cause amena un armistice qui se prolongea jusqu'au printemps de 1807. Au commencement de 1807, la campagne s'ouvrit contre les Français par la sanglante bataille d'Eylau, dont les deux partis s'attribuèrent la victoire et où chacun d'eux fit des pertes immenses. Mais la prise de Kœnigsberg et la défaite de Friedland, qui suivirent de près, furent pour les Russes et les Prussiens des échecs plus incontestables. Découragé par ces revers, Alexandre fit des ouvertures de paix qui furent accueillies et suivies d'un prompt armistice. Les deux empereurs eurent une entrevue sur le Niémen, en présence de leurs armées, campées sur les deux rives du fleuve; et dès le lendemain, commencèrent les mémorables conférences de Tilsitt. Par ce traité, que les deux empereurs signèrent le 7 juillet 1807, Alexandre reconnut Napoléon dans toute sa puissance et dans tous ses titres, même dans celui de protecteur de la confédération du Rhin, et il reconnut aussi ses frères comme rois de Naples, de Hollande et de Westphalie. Ce fut principalement des dépouilles de la Prusse, que se composa ce dernier royaume; et Frédéric-Guillaume, qui parut aussi à Tilsitt avec la belle reine de Prusse, y signa un traité de spoliation où il fut obligé d'abandonner à Napoléon la plus grande partie de ses États, et même à la Russie un district de l'ancienne Pologne (celui de Bialystock) qui lui était échu dans le premier partage. Alexandre promit sa médiation entre la France et l'Angleterre, et il s'engagea, si cette médiation était refusée, à subir toutes les conséquences du système continental. Ce fut sous le vain prétexte de compléter ce système, et en conséquence des conventions de Tilsitt que, vers le commencement de 1808, Alexandre tourna ses armes contre le roi de Suède, Gustave IV, son beau-frère, qui venait de conclure une alliance avec l'Angleterre. Il fit envahir la Finlande par trois corps d'armée que commandait Buxhowden. Les Suédois, accablés par le nombre, déployèrent une inutile valeur. Ils furent contraints de se retirer. Dans une note remise aux membres du corps diplomatique, Alexandre notifia à toutes les puissances qu'il considérait la Finlande comme une de ses provinces, et qu'il l'incorporait pour jamais à son empire. Mais Alexandre expia bientôt cette iniquité: la flotte russe, aux ordres de Siniawin, étant venue de la Méditerranée à Lisbonne, pour forcer le gouvernement portugais à se déclarer contre les Anglais, fut obligée de se rendre par capitulation, et conduite en Angleterre. Les dix vaisseaux qui la composaient ne furent restitués à la Russie qu'après la conclusion de la paix. C'était le temps où Napoléon essuyait dans la Péninsule des revers éclatants, et qui apprenaient aux puissances du Nord qu'il n'était pas impossible de résister à ses armes. Ce changement de fortune excita de sourdes rumeurs parmi ses ennemis, et, dans la crainte que l'amitié d'Alexandre n'en fût ébranlée, il provoqua la réunion d'Erfurt, où l'empereur de Russie se rendit dans le mois d'octobre 1808, et où il donna de nouveau à son redoutable allié des témoignages multipliés d'estime et d'admiration. Avant de se séparer, les deux empereurs écrivirent une lettre collective au roi d'Angleterre pour l'engager à la paix : comme on devait s'y attendre, cette lettre n'eut point de résultat. Quelques mois plus tard Alexandre, voulant se montrer à ses nouveaux sujets de la Finlande, convoqua dans la ville d'Umea une diète dont il fit lui-même l'ouverture le 10 mars 1809, et il revint aussitôt après reprendre à Pétersbourg le gouvernement de son vaste empire. Voulant autant qu'il était en lui dédommager ses sujets des pertes que leur faisait essuyer l'état d'hostilité avec l'Angleterre, il ferma les yeux aussi souvent qu'il le put sur les prohibitions maritimes, recevant comme portugais les navires britanniques et favorisant de tout son pouvoir les manufactures nationales. Vers la fin de 1809, les Turcs ayant refusé de livrer la partie de la Moldavie et de la Valachie qu'ils s'étaient engagés à lui céder, les Russes durent s'emparer de plusieurs places, telles qu'Ismaïl et Mangalia; ils attaquèrent ensuite le grand vizir dans son camp; mais ils essuyèrent un échec qui les obligea d'évacuer la Bulgarie. Au retour du printemps de 1810 l'armée russe, portée à cinquante mille hommes, prit deux villes fortifiées, Pajardjik et Silistria, qui lui ouvrirent un passage jusqu'au camp retranché de Schumla. Elle obtint encore un notable avantage à Batthyn; et, la flottille turque ayant été battue sur le Danube, les Ottomans perdirent toutes les places qui défendent la rive droite de ce fleuve, depuis Ismaïl jusqu'à Sistowa. Le grand vizir demanda alors un armistice, qui lui fut accordé, aux conditions d'abandonner la Moldavie, la Valachie et une portion de la Bessarabie, de reconnaître l'indépendance des Serviens et d'admettre leur chef aux conférences de la paix. Ces dures conditions ayant été rejetées par le divan, la guerre fut continuée en 1811; et malgré de nouvelles défaites, la Turquie se préparait à une vigoureuse résistance, lorsque les envahissements de Napoléon devenus chaque jour plus menaçants pour la Russie, obligèrent Alexandre de porter ses regards sur un autre point. Alors ce prince donna l'ordre à Koutousoff, qui commandait ses troupes, de négocier promptement la paix avec la Porte. Les préliminaires en furent signés à Bucharest, le 28 mai 1812, sous la médiation de l'Angleterre. Il accepta alors la médiation de la Turquie pour la conclusion de la paix avec la Perse, et les hostilités se terminèrent également sur ce point. Ainsi c'était dans la conviction d'une guerre imminente et bien autrement redoutable qu'Alexandre s'était hâté de mettre fin à toutes les hostilités contre les Turcs. Napoléon faisait ouvertement depuis plus d'un an d'immenses préparatifs, et il n'en cachait pas même le but. Dès l'année 1810, prévoyant le cas d'une guerre défensive, Alexandre, de concert avec le ministre de la guerre Barclay de Tolly, avait adopté un plan de campagne dont l'exécution fut préparée secrètement par un conseil ignoré des autres ministres, et que dirigeait le célèbre baron d'Armfeldt. On ne peut pas douter que ce ne soit d'après ce plan qu'ait été exécutée la mémorable campagne de 1812. Le 24 juin 1812, les Français ayant passé le Niémen, Alexandre annonça la guerre à ses troupes par un ordre du jour. Selon le plan dès longtemps adopté, les divers corps de la première armée se mirent en retraite vers la Dwina après quelques légères escarmouches, et ils

marchèrent ensuite de la même manière vers le Dnieper, se dérobant par d'habiles mouvements à l'activité de Napoléon, qui crut plus d'une fois les avoir atteints et séparés. Les armées russes continuaient leur retraite systématique, combattant avec une sorte de fureur chaque fois qu'il arrivait à quelqu'un de leurs corps d'attendre les Français ou d'être atteint par eux, et ne leur abandonnant le pays qu'après l'avoir dépouillé de toutes ses ressources. Alexandre envoya son frère Constantin à Pétersbourg pour y diriger les mesures de défense, et lui-même se mit en route pour Moscou. La noblesse de cette ville mit à sa disposition quatre-vingt mille hommes de milice, équipés et fournis de vivres pour trois mois, aux frais de leurs seigneurs. Le gouverneur Rostopchin ayant réuni au Kremlin un grand nombre de nobles et de marchands, Alexandre parut au milieu d'eux, et il en reçut un accueil plein d'enthousiasme. Électrisé par le dévouement qu'il inspirait, il leur promit de recourir aux derniers sacrifices plutôt que de poser les armes comme à Tilsitt. Après avoir donné ses derniers ordres à Rostopchin, l'empereur quitta Moscou pour se rendre à Pétersbourg. C'est alors que sa cause se trouvant de nouveau liée à celle des Anglais, ennemis implacables de Napoléon, il conclut avec eux à Orebro, en Suède, un traité d'alliance d'après lequel l'escadre russe, prise dans le Tage en 1808, lui fut rendue, et d'abondants subsides accordés pour soutenir la guerre. Peu de temps après il se rendit à Abo, en Finlande, où il eut une conférence (28 août) avec le prince royal de Suède (Bernadotte), qu'il s'efforça par toute sorte d'égards et de promesses de détacher de la cause de son ancienne patrie. Il lui garantit sa nouvelle position, promit de lui faire obtenir la Norwége en compensation de la Finlande, et donna même à entendre que, si l'on parvenait à détrôner Napoléon, il pourrait être mis à sa place. D'Abo, Alexandre retourna à Pétersbourg où il redoubla d'activité pour accélérer les armements qui s'exécutaient sur tous les points de l'empire. Après les sanglants combats de Smolensk et de Valontina, il avait appelé au commandement de ses armées le prince Koutousoff, vieillard septuagénaire, qui avait terminé si à propos la guerre contre les Turcs. Sous ce général qu'ils chérissaient, les Russes combattirent sur les bords de la Moscowa avec une valeur si opiniâtre que l'on n'eût su auquel des deux partis la victoire était demeurée dans cette terrible bataille de Borodino, la plus meurtrière dont l'histoire fasse mention, si les Russes n'eussent pas eux-mêmes abandonné les positions qu'ils avaient défendues avec tant d'acharnement. S'efforçant toujours à ne laisser après eux qu'un désert, ils évacuèrent Moscou, se replièrent par la route de Kalouga sur Tarontino, y formèrent leur camp et rallièrent leurs forces. Napoléon prit possession de l'antique capitale des czars, le 14 septembre 1812 ; mais, le lendemain du jour où il y fit son entrée, un affreux incendie, allumé par les Russes eux-mêmes, se déclara dans plusieurs quartiers de la ville avec une telle violence, que dès le premier instant il n'y eut pas d'espoir de l'éteindre, et qu'en peu de jours les neuf dixièmes des maisons devinrent la proie des flammes. L'aide de camp Lauriston ayant été reçu au quartier général de Koutousoff, le czar manifesta son mécontentement de cette entrevue, et il défendit à ses généraux toute espèce de communication avec l'ennemi. Après trente-cinq jours d'une funeste attente, Napoléon quitta enfin Moscou, et marcha contre l'armée russe, qui lui résista avec plus de force qu'il ne s'y était attendu dans la redoutable position de Malo-Jaroslawitz. Alors il ne lui resta d'autre ressource qu'une retraite trop longtemps différée, et les Russes n'eurent plus qu'à poursuivre une armée harassée de fatigues, dévorée par le froid et la faim, et dont aucun soldat peut-être n'eût revu le sol de la patrie si les généraux d'Alexandre n'eussent pas commis les fautes les plus graves. Ce prince, qui s'était tenu éloigné de son armée, la rejoignit à Wilna le 22 décembre 1812. Après avoir comblé Koutousoff des plus flatteuses récompenses, il accorda une amnistie à tous les habitants des provinces polonaises qui, entraînés par les promesses de l'ennemi, s'étaient montrés contraires à la Russie. Alexandre, ne perdant pas de vue ses vastes plans politiques, en consigna les principes dans une déclaration qui fut publiée le 10 (22) février 1813, à Varsovie. A cet appel véhément, tous les souverains alliés et tributaires de Napoléon conçurent l'espoir d'une prochaine délivrance; mais la timidité, fruit d'une longue soumission et de tant de vaines tentatives, retenait encore la manifestation de ces espérances. Le premier qu'Alexandre détacha de l'alliance des Français fut le roi de Prusse. Les troupes de ce monarque, commandées par le général York, quittèrent le 29 décembre 1812 le corps de l'armée française dont elles faisaient partie, et se joignirent au général russe Diebitsch. Frédéric-Guillaume, qui était alors dans sa capitale au pouvoir des Français, parut blâmer la conduite de son général; mais dans le même temps il négociait secrètement avec Alexandre une alliance dont le but immédiat et commun fut la guerre contre Napoléon. Par cette alliance qui fut conclue à Kalisch le 8 mars 1813, la Russie s'engagea à fournir 150,000 hommes, et la Prusse 80,000. Frédéric-Guillaume et l'empereur Alexandre, après une longue séparation, se revirent enfin à Breslaw le 15 mai 1813. Bientôt l'empereur de Russie parvint définitivement à faire entrer la Suède dans cette ligue contre la France; et cette puissance promit un secours de 25,000 hommes. Lorsqu'ils virent le moment de le faire sans danger, d'autres princes se déclarèrent également contre la France; et la fameuse confédération du Rhin, sous le protectorat de Napoléon, dut être considérée comme dissoute. Mais de son côté le rival d'Alexandre n'était point abattu par tant de revers. Redoublant d'activité et de vigueur il avait en quelques semaines créé de nouvelles armées, et dès les premiers jours de mai on le vit dans les plaines de la Saxe à la tête de deux cent mille hommes. Les premiers combats ne furent point en faveur de la coalition : vaincu aux journées de Lutzen et de Bautzen, dans lesquelles il courut des dangers personnels, Alexandre refusa un armistice; mais après la défaite de Wurtschen, ce fut lui qui à son tour demanda une suspension d'armes devenue nécessaire aux troupes alliées. Cette trêve leur fut très-profitable; elle donna aux secours promis par la Suède et l'Angleterre le temps de débarquer, et à l'empereur de Russie celui de déterminer François Ier à se joindre aux ennemis de la France. Cette réunion et celle de la Bavière et du Wurtemberg, qui suivirent de près, portèrent les forces de la coalition à plus de cinq cent mille hommes. Dès le 15 juin l'empereur

Alexandre avait conclu avec la Grande-Bretagne un nouveau traité de subsides, par lequel il s'était engagé à ne recevoir séparément aucune proposition. Schwarzenberg reçut le titre de généralissime des armées alliées, mais Alexandre resta constamment à la tête des troupes. La veille du jour où l'armistice expirait (17 août), le général Moreau arriva dans le camp des alliés. L'empereur de Russie le nomma major général de son armée, et le chargea de dresser le plan de campagne. On pense que ce fut d'après ce plan que les alliés choisirent la Bohême pour point d'appui de leurs opérations. Cependant, à la reprise des hostilités, Napoléon s'était enfoncé dans la Silésie, afin d'empêcher les troupes prussiennes de se joindre aux Autrichiens. Les alliés voulant mettre à profit son absence, pour s'emparer de Dresde, se portèrent avec rapidité sur cette ville; mais, plus rapide encore, Napoléon était revenu dans la capitale de la Saxe, et une bataille sanglante fut livrée sous ses murs les 26, 27 et 28 août. Les alliés, qui s'étaient mal engagés, furent vaincus. Ce fut dans la dernière de ces trois journées que l'empereur de Russie vit tomber à ses côtés, mortellement frappé d'un boulet, le général Moreau. La défaite de Dresde fut la dernière que les alliés essuyèrent dans cette mémorable campagne. Après avoir fait éprouver plusieurs échecs à différents corps de l'armée française, dans les combats de Kulm, de Gross-Beeren et de la Katzbach, ils resserrèrent tellement Napoléon dans ses retranchements de Dresde, et ils menacèrent ses communications de telle sorte, qu'il fut contraint de s'éloigner de cette place. Ils le poursuivirent et le resserrèrent encore sous les murs de Leipzig, où ils l'obligèrent d'accepter contre toutes leurs forces réunies cette terrible bataille *des nations,* ainsi qu'on l'a nommée. Elle dura trois jours les 16, 17 et 18 octobre 1813. Napoléon y perdit la moitié de son armée, et il n'échappa lui-même avec l'autre moitié que parce que le corps autrichien qui devait occuper le seul point de retraite qu'il se fût ménagé n'avait pas réussi à s'en rendre maître. Après une aussi grande victoire, les armées confédérées ne firent plus guère qu'une marche triomphale jusqu'au Rhin. Arrivés à Francfort le 1er décembre, les trois monarques envoyèrent de nouveau à Napoléon des propositions de paix qui ne furent point acceptées, et ils publièrent alors sous le titre de déclaration un manifeste véhément, et portant que ce n'était point à la France qu'ils faisaient la guerre, mais à un pouvoir que, *pour le malheur de l'Europe et de la France elle-même, Napoléon avait trop longtemps exercé.* L'invasion de la France fut en conséquence résolue; et cette invasion s'effectua en même temps par la Suisse, par Coblentz et par Cologne dans les premiers jours de janvier 1814. Pendant deux mois la lutte fut très-acharnée et l'issue en parut plus d'une fois incertaine. Avec une poignée de soldats, Napoléon, réduit aux dernières extrémités, se montra peut-être plus grand et plus habile qu'il ne l'avait jamais été dans toute sa longue carrière militaire. Cependant ses moyens étaient tellement épuisés, la supériorité numérique des alliés était si grande, que leur triomphe devenait de jour en jour plus assuré. Le 1er mars, à la suite de nouveaux avantages obtenus à Craon, à Laon et à Soissons, mais qu'avaient balancés les brillantes opérations de Napoléon à Montmirail, à Montereau, etc., Alexandre renouvela et consolida son alliance avec les souverains de Prusse et d'Autriche, qui signèrent en personne le traité de Chaumont. Tandis que Napoléon, poursuivi par un corps de dix mille hommes, arrivait à Saint-Dizier, croyant entraîner sur ses traces l'armée ennemie tout entière, la masse des troupes alliées se portait sur Paris. Avant d'arriver devant cette ville, Alexandre dirigea encore personnellement l'attaque de la Fère-Champenoise, et après cette victoire il ne rencontra plus aucun obstacle jusqu'aux murs de Paris. Quelques heures d'un combat meurtrier lui en ouvrirent les portes; et il y fit son entrée le 31 mars 1814, à la tête de ses troupes, ayant à ses côtés le roi de Prusse. Après la revue, il se retira dans l'hôtel de M. de Talleyrand, qu'il avait choisi pour son logement, ne voulant point habiter le château des Tuileries. Un conseil fut sur-le-champ convoqué; les deux souverains présents à Paris, le prince de Schwarzenberg représentant l'empereur d'Autriche, MM. de Nesselrode, Pozzo di Borgo, de Talleyrand, le duc de Dalberg, le baron Louis et quelques autres personnages, y assistèrent. Alexandre ouvrit la délibération sur les trois partis à l'un desquels on devait s'arrêter : 1° faire la paix avec Napoléon, en prenant contre lui toutes les sûretés; 2° placer la couronne sur la tête du fils de Napoléon, en conférant la régence à Marie-Louise; 3° rappeler les princes de la maison de Bourbon. M. de Talleyrand ayant fait sentir les dangers des deux premières propositions, et présenté la dernière comme seule admissible, les souverains se réunirent à son avis. Cependant, quelques jours plus tard, les envoyés de Napoléon, les maréchaux Ney, Macdonald et le duc de Vicence, s'étant présentés pour plaider, non la cause de leur maître, mais celle de son fils et de l'armée, Alexandre parut ébranlé, et il leur dit qu'il consulterait ses alliés. Il convoqua en effet la nuit suivante (du 5 au 6 avril) un conseil où il appela les membres du gouvernement provisoire, et où il remit en question ce qui avait été déjà décidé. La majorité de ce conseil persista dans la première détermination, et l'empereur déclara le lendemain aux envoyés de Napoléon qu'il ne restait à leur maître d'autre parti que d'abdiquer, assurant toutefois qu'on lui accorderait une principauté indépendante, où il lui serait permis d'emmener une partie de sa garde. Le lendemain même de son entrée à Paris, Alexandre avait fait une visite à Mme Laharpe, épouse de son précepteur; et, ce qui était un contre-sens trop évident avec le rôle de restaurateur des Bourbons, dans l'audience qu'il accorda aux membres de l'Institut, il n'adressa la parole qu'à ceux-là précisément qui avaient été dès longtemps signalés par leur opposition à cette monarchie, tels que Garat et Ginguené. On a lieu de croire qu'en cela, et dans beaucoup d'autres occasions, les conseils du précepteur Laharpe furent d'une grande influence. Il accepta ensuite un déjeuner chez le maréchal Ney, alla voir le banquier Lafitte, et se rendit plusieurs fois à la Malmaison, chez la première épouse de Napoléon, à laquelle il donna des marques toute particulières de distinction et d'estime. Peu de jours après il assista à ses funérailles. Il rendit aussi visite à Marie-Louise à Rambouillet. Il alla au-devant de Louis XVIII jusqu'à Compiègne dans une voiture toute simple, accompagné de deux personnes seulement. Le 3 mai, jour fixé pour l'en-

trée de ce prince, il contempla d'une fenêtre le cortége royal. Le 31 du même mois, à l'occasion de la paix générale signée la veille, il dîna au château des Tuileries avec le roi de France, et dans la nuit suivante il partit pour l'Angleterre avec le roi de Prusse. Une escadre anglaise, commandée par le duc de Clarence, depuis Guillaume IV, le transporta à Douvres. Le prince régent le reçut de la manière la plus brillante, et le peuple anglais fit éclater à sa vue d'incroyables transports de joie. Alexandre parut dans une nombreuse réunion à Carlton-House, revêtu de l'uniforme anglais et avec les insignes de l'ordre de la Jarretière dont venait de le revêtir George IV lui-même. L'empereur de Russie quitta l'Angleterre, ayant reçu de la ville de Londres le droit de cité, de celle d'Oxford tous les priviléges universitaires, et après avoir assisté à la manœuvre de quatre-vingts vaisseaux de ligne réunis à Portsmouth. Il passa par la Hollande pour retourner en Russie, et fut reçu à Saardam dans la maison habitée autrefois par Pierre Ier. Il laissa dans cette modeste demeure un témoignage durable de sa vénération pour son illustre aïeul, en fixant lui-même dans la cheminée une tablette de marbre blanc, sur laquelle on avait inscrit ces mots en lettres d'or : PETRO MAGNO ALEXANDER. La rentrée du monarque russe dans sa capitale (25 juillet 1814), après une si longue absence, fut signalée par de longues démonstrations de joie. Il avait envoyé d'avance au gouverneur de St.-Pétersbourg, l'ordre de suspendre les préparatifs commencés pour sa réception. Il refusa, par un ukase le titre de *béni* que le synode et le sénat lui avaient décerné. Le premier de ses soins fut de chercher à effacer les traces de la guerre. D'abord il accorda un pardon absolu à toutes les personnes que les circonstances avaient entraînées dans des relations avec l'ennemi; puis, dans les gouvernements qui avaient le plus souffert de l'invasion, il dispensa les paysans de la taxe personnelle. Enfin, ce qu'il faut ajouter à tous ces bienfaits, comme un acte de probité remarquable, il fit ouvrir à Berlin et à Kœnigsberg des bureaux chargés d'escompter, au cours du change, les billets de la banque de Russie qui pendant la guerre avaient été donnés en payement. Alexandre conclut à cette époque (septembre 1814), avec la Perse, un traité seulement ébauché en 1813, par lequel il acquit les gouvernements de Karabayth, de Natchichevan, d'Érivan, de Talichach, de Kirvan, de Kouba, de Bakou, le Daghestan, la Géorgie, l'Iméréthie, la Gourilie, la Mingrélie, etc. A ce prix l'autocrate promit aide et secours à celui des fils du schah qui serait désigné pour successeur de son père, Dès qu'il eut terminé cette importante affaire, Alexandre se rendit à Vienne, où il arriva avec le roi de Prusse le 25 novembre 1814. Le congrès s'ouvrit deux jours après. Alexandre fit ériger la Pologne en royaume dont il fut reconnu roi. Plein de zèle pour son ami le roi de Prusse, il lui fit obtenir la moitié de la Saxe. L'empereur d'Autriche ajouta Venise à son ancienne province du Milanais; l'Angleterre agrandit l'électorat de Hanovre, et elle fit établir en faveur de la maison de Nassau le royaume des Pays-Bas. Le congrès arrivait au terme de ses travaux, et l'empereur de Russie était sur le point de retourner dans ses États, lorsqu'on apprit le débarquement de Napoléon à Cannes. Le czar se prépara sur-le-champ à la guerre. Il signa, le 13 mars, la fameuse déclaration portant que *Napoléon Bonaparte s'était placé hors des relations civiles et sociales*, et que, *comme ennemi et perturbateur du repos de l'Europe, il s'était livré à la vindicte publique;* le 25, fut signé un traité par lequel ses alliés et lui s'engagèrent à réunir leurs forces pour assurer l'exécution du traité de Paris et les décisions du congrès. Alexandre mit en mouvement contre la France une armée de 170 mille hommes; mais elle ne put arriver qu'après la bataille de Waterloo. Le czar apprit à Heidelberg, où il se trouvait avec l'empereur François, la victoire décisive remportée par les Anglais et les Prussiens; et, jugeant inutile de faire avancer la totalité de son armée, il n'ordonna de poursuivre sa route qu'au seul corps de Barclay, lequel, dans la distribution des quartiers d'occupation, obtint le pays d'entre Seine-et-Marne et ceux que baignent la Meuse et la Moselle. L'arrivée d'Alexandre à Paris (11 juillet 1815) mit fin aux actes de violence exercés sur les monuments de cette capitale par les troupes alliées; cependant, à cette époque, ce prince ne se montra pas aussi généreux que dans la première invasion. De là ce funeste traité du 20 novembre, qui accorda aux alliés près d'un milliard en numéraire, le droit d'occuper plusieurs provinces pendant trois ans, et la possession définitive de quelques places. Cependant, il faut le dire, des projets plus funestes encore étaient près de se réaliser, et déjà les cartes étaient dressées pour un démembrement: ce fut Alexandre qui s'y opposa, mais, vivement frappé de l'urgence des périls auxquels les débordements de la démocratie et de l'irréligion exposaient tous les trônes, il conçut alors le projet de *la sainte-alliance,* qui fut réalisé par un acte que l'empereur d'Autriche et le roi de Prusse signèrent avec lui, le 26 septembre 1815. Le 10 septembre 1815, Alexandre passa en revue ses troupes dans les plaines de Vertus, en Champagne, et il invita à cette cérémonie tous les souverains alliés et les plus éminents personnages qui se trouvaient en France. Il assista peu après à la revue des armées autrichiennes que fit l'empereur François auprès de Dijon, et vers le même temps il se rendit à Bruxelles, où il fut témoin du mariage de la grande-duchesse Anne, sa sœur, avec le prince d'Orange. Accompagné du roi des Pays-Bas et de son fils, il visita la plaine de Waterloo. Il partit bientôt pour Berlin, où il conclut le mariage de son frère Nicolas avec la princesse Charlotte de Prusse, puis pour Varsovie, où il établit un gouvernement constitutionnel à la tête duquel il mit le général Zaïonczek avec le titre de vice-roi. De retour à Pétersbourg le 13 décembre, il ne s'y arrêta que quelques mois, voulant s'assurer par lui-même de l'état des provinces qui avaient le plus souffert de l'invasion française, et hâter par sa présence l'exécution des mesures réparatrices qu'il avait ordonnées. Ce fut dans de pareilles vues qu'il visita Moscou vers la fin d'août 1816, et que par un manifeste il exprima la profonde douleur que lui avaient causée les désastres de cette cité fidèle. Portant sur les finances une attention particulière, il affecta par un ukase du 16 avril 1817, au payement des dettes contractées en 1812 et 1813, 30 millions de roubles pris chaque année sur le trésor impérial, et il voulut qu'une somme pareille, fournie par les revenus de la couronne, fût appliquée tous les ans au même objet. Il chercha ensuite à fonder le crédit public par une banque impériale du commerce, à

laquelle il accorda, pour première mise de fonds, 50 millions de roubles, et par la création d'un conseil du crédit public qui, par sa composition, offrait quelque image du système représentatif. Comme son rival Napoléon, l'empereur Alexandre se montra toujours impatient du repos, et l'on peut dire sans exagération qu'il a passé la moitié de sa vie en voyages et en courses militaires. Dès le commencement de l'année 1818 il se rendit à Varsovie, et y fit, par un discours français, l'ouverture de la diète, organisée suivant la constitution qu'il avait donnée en 1815. Alexandre quitta bientôt la Pologne pour visiter les provinces méridionales de son empire, la Tauride, la Nouvelle-Russie, la Bessarabie, les Cosaques du Don, et il signala ce voyage de quinze cents lieues par un grand nombre d'actes de munificence et de fondations utiles. Revenu dans sa capitale, il y ordonna l'érection de plusieurs monuments consacrés à des hommes illustres de la Russie, et contribua, pour une somme de deux mille francs, à celui qu'on élevait en France à la mémoire de Malesherbes. Vers la fin de cette même année (1818), il se rendit à Aix-la-Chapelle, où les souverains alliés, réunis en congrès, devaient fixer définitivement l'indemnité exigée de la France. Aussitôt après le congrès d'Aix-la-Chapelle, Alexandre retourna dans sa capitale, pour s'y occuper encore du bien-être de ses peuples. Déjà il avait affranchi l'Esthonie, la Livonie et la Courlande; il apporta de grands adoucissements à la position des serfs dans le gouvernement de Minsk; et il ouvrit l'année 1819 par un ukase qui accordait à tous les paysans de l'empire le droit, réservé jusqu'alors à la noblesse et aux négociants des deux premières classes, d'établir des fabriques et des manufactures. L'année suivante, les jésuites, bannis en 1816 des deux capitales de la Russie, le furent définitivement de tout l'empire. On pourvut aux frais de leur départ, et ils furent remplacés par des prêtres soumis à la surveillance de l'archevêque métropolitain. Cependant le régime constitutionel qu'Alexandre avait établi dans son royaume de Pologne, bien que fort modifié d'après les représentations de plusieurs cabinets, avait eu des résultats fort contraires à ses vues. Des scènes tumultueuses avaient éclaté à Varsovie; et, lorsqu'au mois de septembre 1820 il fit pour la seconde fois l'ouverture de la diète, l'Espagne, le royaume de Naples et le Piémont étaient agités par les principes révolutionnaires; son discours donna la mesure de son inquiétude. Cette session fut très-orageuse; et, dans une séance à laquelle assistaient le grand-duc Constantin et plusieurs officiers russes, un projet du gouvernement fut rejeté à la majorité de 120 voix contre 3. Alexandre ferma aussitôt la diète, prit des mesures sévères contre les étudiants, contre la liberté de la presse, contre les sociétés secrètes, et parvint ainsi à comprimer la rébellion naissante. Ce monarque se rendit ensuite au congrès de Troppau (octobre 1820), qui fut transféré bientôt à Laybach. Alexandre se trouvait encore à Laybach lorsque la nouvelle de l'insurrection de la Grèce y parvint; il fut prescrit au comte Wittgenstein, commandant les troupes russes sur le Pruth, d'observer la neutralité la plus stricte. Ces démonstrations, jointes aux démarches pacifiques de M. de Strogonoff, ambassadeur de Russie auprès de la Porte Ottomane, ne calmèrent pas les inquiétudes du divan sur les relations secrètes qu'il soupçonnait entre les Grecs et la Russie; il donna l'ordre de visiter les bâtiments russes qui passeraient les Dardanelles; se plaignit du refuge accordé par l'empereur à quelques Grecs fugitifs, et de la sépulture honorable donnée aux restes du patriarche grec de Constantinople, mis à mort par le sultan; délibéra si M. de Strogonoff ne serait pas enfermé aux Sept-Tours; enfin une rupture entre les deux cabinets ne fut prévenue que par l'intervention de l'Angleterre. Alexandre témoigna, par une note aux grandes puissances, de son désir de maintenir la paix, et fit signifier son ultimatum à la Porte. Il demandait la délivrance et l'indemnisation des Grecs non coupables, la reconstruction des églises, l'évacuation de la Moldavie et de la Valachie, et le rappel des hospodars destitués. Le sultan répondit nettement qu'il ne consentirait à rien qu'au préalable la rébellion ne fût étouffée; et cependant l'empereur de Russie ne tira point l'épée. Les choses demeurèrent dans cet état d'incertitude jusqu'au congrès de Vérone (octobre 1822). L'empereur de Russie, n'ayant plus d'ambassadeur à Constantinople, renouvela, par celui d'Angleterre, les demandes précédemment faites. La Porte fit droit à quelques-unes; mais elle demanda de son côté la restitution des forteresses d'Asie retenues contre les stipulations de Bucharest, et l'envoi d'un nouveau ministre à Constantinople. Ces prétentions étaient légitimes, on ne peut le nier; cependant le cabinet russe les éluda. Outré de colère, le sultan fit arrêter dans le port de sa capitale quatre bâtiments sous pavillon russe; et cette violence fit craindre une rupture qui cependant n'eut pas lieu. On sait quel a toujours été le vœu des Russes pour leurs coreligionnaires de la Grèce; ce sentiment leur fit considérer comme autant de signes de la colère du ciel les événements funestes qui marquèrent le cours de l'année 1824 : d'abord une maladie grave essuyée par l'empereur, puis une inondation qui exerça de terribles ravages dans Pétersbourg. Alexandre arrivait alors d'un voyage au pays des Kirguises; son zèle et son activité ne connurent point de bornes. En 1825, il accorda un musée et un lazaret à cette ville d'Odessa qu'il avait constituée en port franc, et dont la prospérité lui était si chère. Au commencement de l'automne de cette même année, il se rendit à Taganrock, où l'impératrice Élisabeth était venue depuis quelque temps pour respirer un air plus doux. Après un mois de séjour, Alexandre quitta cette ville pour parcourir la Crimée. Revenu à Tanganrock le 5 (17) novembre 1825, il y avait rapporté le germe de la maladie qui devait lui donner la mort, et dont il méprisa les symptômes. Aussi la fièvre s'accrut-elle au point qu'on fut obligé, le 15 (27), de lui faire connaître l'imminence du danger. Il reçut alors les derniers secours de la religion et consentit à écouter ses médecins; mais c'était trop tard : il ne pouvait presque plus parler. Il perdit connaissance le 18 (30) novembre et mourut le lendemain 1er décembre à dix heures du matin, entre les bras de l'impératrice Élisabeth. On n'a guère publié en Russie que ces détails sur une mort si inattendue et si prématurée. Beaucoup de personnes y ajoutèrent peu de foi, et le soupçon d'empoisonnement a été exprimé dans plusieurs écrits, mais sans aucune preuve. Il est avéré que certaines idées mystiques avaient trouvé accès près d'Alexandre, dès le temps où Mme de Krudner commençait en Europe le sin-

gulier apostolat qui l'a rendue fameuse ; et l'ukase impérial du 1er janvier 1816, qui bannit les jésuites des États de la domination russe, semble offrir quelque coïncidence avec la grande entreprise politico-religieuse de l'inspirée Courlandaise. Alexandre, qui a trouvé une assez belle part de gloire à poursuivre l'exécution des plans de la Grande Catherine, s'était arrêté dans le dessein, d'abord manifesté, de soutenir la cause des Grecs. Ses engagements politiques l'empêchaient-ils d'accéder en ce point aux vœux de la nation et du clergé de Russie ? C'est encore une question que résoudra l'histoire. Le jugement qu'on peut dès à présent porter sur Alexandre, c'est qu'il fut le souverain le plus véritablement paternel qu'ait eu l'empire des Russies. Il fut encore peut-être plus remarquable par l'élégance et la beauté de ses formes que par les qualités de son esprit et de son cœur, et il n'était rien moins qu'insensible aux flatteries qu'on lui adressait à cet égard. De tels avantages, joints à toutes les séductions du pouvoir et des richesses, furent sans doute de puissants moyens auprès des femmes ; et il était difficile que le jeune empereur ne fût pas entraîné dans beaucoup d'affaires de galanterie. Il délaissa dès le commencement l'impératrice Élisabeth, et ses goûts furent en général très-capricieux et très-passagers. La belle Nariskin conserva seule longtemps quelque empire sur son esprit, sans obtenir néanmoins beaucoup d'influence dans les affaires de l'État. L'ordre de succession appelait à régner après lui le prince Constantin, son frère, qui a cédé ses droits à son plus jeune frère, aujourd'hui régnant sous le nom de Nicolas Ier. M. Alphonse Rabbe a publié en 1826 une *Histoire d'Alexandre Ier, empereur de toutes les Russies, et des principaux événements de son règne,* 2 vol. in-8°.

ALEXANDRE DE MÉDICIS. *Voyez* **MÉDICIS.**

ALEXANDRE FARNÈSE. *Voyez* **FARNÈSE.**

ALEXANDRE SAULI. *Voyez* **SAULI.**

ALEXANDRIE, femme de Carpocrat, chef de la secte des carpocratiens dans le 2e siècle, et mère d'Épiphane mort à dix-sept ans, après avoir complété la doctrine de son père ; vivait vers l'an de J. C. 150.

ALEXANDRINI DE NEUSTAIN (Jules), médecin, né en 1506, mort à Trente, sa patrie, en 1590, a écrit, en vers et en prose, divers ouvrages dont les principaux sont : *Galeni encomium; de Theriacâ; de Medicinâ et Medico,* Zurich, 1559, in-8° ; *Pædotrophia*, Zurich, 1559, in-8°, ce dernier en vers. *De Sanitate tuendâ*, lib. 25, Cologne, 1575, in-fol. ; *Cornelia medica, etc.* C'est un des premiers médecins qui aient cherché à établir les rapports qui existent entre les passions de l'âme et les maladies du corps.

ALEXANDRINI, mathématicien italien, né à Bologne au 16e siècle, a laissé, sur l'algèbre, la géométrie et les poids et mesures, plusieurs *ouvrages* manuscrits qui se trouvent dans la bibliothèque de l'institut de Bologne.

ALEXANDRO (Antoine d'), professeur de droit à Naples, vers 1470 ; président du conseil souverain sous Alphonse II.

ALEXAS, de Laodicée, mis à mort par Auguste pour avoir ménagé les amours d'Antoine avec Cléopâtre, et son divorce avec Octavie, an 30 avant J. C.

ALEXAS, Juif, l'un des favoris d'Hérode le Grand, qui lui fit épouser sa sœur Salomé ; au lieu de faire égorger les prisonniers enfermés dans l'hippodrome, ainsi qu'il l'avait promis à Hérode sur son lit de mort, il les délivra tous avant même que la nouvelle du décès de ce prince se fût répandue.

ALEXINUS, philosophe de la secte d'Euclide de Mégare, et disciple d'Eubalide ; vivait vers la 120e olympiade (de 300 à 297 avant J. C.) ; mourut de la piqûre d'un roseau qui lui était entré dans les chairs en se baignant.

ALEXIS, poëte comique grec de Thurium, écrivit, dans le 4e siècle avant J. C., un grand nombre de comédies dont il ne reste que quelques fragments dans les *Excerpta ex trag. et comœd. græcis* de Grotius. — Un autre Alexis de Tarente écrivit sur la philosophie de Pythagore. — Un troisième, statuaire de Sicyone, élève de Polyclète, florissait dans le 5e siècle avant J. C.

ALEXIS (saint), né à Rome, vers 350, fils d'Euphémius, sénateur, et d'Aglaïs ; se voua à la pauvreté et à la chasteté ; mort un vendredi, sous le pontificat d'Innocent Ier, de 402 à 417 ; on croit que saint Alexis et saint Jean Calybite, appelé Alexis ou le Guérisseur par les moines grecs, sont une même personne. Fêté chez les Grecs le 17 mars ; chez les Latins le 17 juillet.

ALEXIS, patriarche de Constantinople depuis 1025 ; mort en 1043 ; fit des constitutions sur des matières ecclésiastiques.

ALEXIS, évêque de Melfi, en 1512 ; le pape Jules II l'envoya ouvrir, par un discours aux Pères, le concile de Latran.

ALEXIS Ier (Comnène), empereur de Constantinople, né en 1048, était le troisième des cinq fils de Jean Comnène, frère de l'empereur Isaac. Avant de rendre, comme souverain, quelque gloire à l'empire d'Orient, Alexis le servit en sujet fidèle et en habile guerrier. Il commença sa carrière militaire sous le règne de Michel Parapinace. Alexis et Isaac son frère furent défaits par Oursel, chef des Francs, qui s'était jeté dans le parti des Turcs. Isaac fut fait prisonnier ; son frère courut à Constantinople pour chercher quelques secours. Il employa la ruse, la politique et la surprise contre un ennemi habile et aguerri qu'il parvint à se faire livrer par le général turc. Alexis fut ensuite envoyé contre le révolté Bryenne qu'il soumit ; Michel, voulant reconnaître les éminents services que lui avait rendus Alexis, lui fit épouser Irène, petite-fille de Jean Ducas. A la suite de divers troubles, Michel se démit de l'empire. Alexis prêta son appui à Botoniate son successeur. Les nombreux services rendus par Alexis ne servirent qu'à exciter la jalousie des ministres qui résolurent sa perte. Averti à temps, Alexis, son frère aîné et quelques amis sortirent de Constantinople, se rendirent au camp où Alexis fut proclamé empereur en 1081. Il marcha sur Constantinople, prit cette ville et la livra au pillage le plus horrible. La situation de l'empire réclamait toute l'activité et tous les talents du nouvel empereur. Les Turcs ravageaient l'Asie ; Robert Guiscard, duc de Pouille et de Calabre, avait porté ses armes dans la Grèce. Sous prétexte de rendre la couronne à un imposteur, qu'il faisait passer pour Michel Parapinace, Alexis tantôt vaincu tantôt vainqueur, aidé par les Vénitiens, avait fini par battre Bohemond, fils de Guiscard ; celui-ci accourut furieux, mais les Grecs le défirent complète-

ment, et, bientôt après, sa mort délivra l'empire de ce dangereux ennemi. Alexis eut aussitôt à soutenir une nouvelle guerre contre les Scythes, dont une multitude innombrable avait passé le Danube, et ravageait la Thrace. Après avoir essuyé plusieurs défaites, il parvint cependant à les forcer à la paix. Alexis put se flatter enfin d'avoir procuré quelque repos à l'empire. Mais un des plus grands événements dont l'histoire ait conservé le souvenir, allait mettre Alexis dans la position la plus difficile. Il apprit, d'abord avec joie, mais bientôt avec une extrême inquiétude, la nouvelle de la première croisade. En 1096, il vit, dans l'espace d'un an, toute l'Europe armée se diriger vers ses États, et les chefs des croisés, tantôt solliciter son appui, tantôt l'insulter dans son propre palais, commettre mille dégâts autour de Constantinople, le menacer d'une guerre dangereuse, ou lui demander impérieusement des secours, qu'il leur promit pour s'en délivrer, qu'il ne put pas toujours leur donner, et qu'il leur refusa peut-être aussi quelquefois, dans l'intention de faire échouer des alliés si dangereux. Alexis, effrayé de leur présence dans sa capitale, se hâta de faciliter leur passage en Asie; il concourut même avec eux à la prise de Nicée, et aux premiers combats livrés aux mahométans; mais les croisés se plaignirent bientôt de ce qu'il gardait adroitement leurs conquêtes, et de ce qu'il les laissait manquer de vivres. Cependant, Tatice, général d'Alexis, coopérait faiblement avec les croisés; à la vérité, l'empereur avait encore les Turcs à repousser du cœur de ses États. Jean Ducas les battit près d'Ephèse; Alexis fit alors un armement considérable pour secourir les croisés; mais, en apprenant leur triste position dans Antioche, où ils étaient assiégés, il jugea plus prudent de se retirer. Les écrivains latins lui ont vivement reproché cette perfidie; et, lorsque les chefs européens eurent achevé la conquête et le partage de la Syrie et de la Palestine, Alexis ayant réclamé les places qui lui avaient été promises, elles lui furent refusées, et Bohémond lui déclara la guerre. Tatice et Cantacuzène, généraux d'Alexis, battirent les troupes de Bohémond et la flotte des Pisans, ses alliés. Bohémond lui-même fut sur le point d'être pris dans Laodicée; mais, s'étant échappé, il courut en Europe chercher de nouveaux secours contre l'empereur grec, et bientôt il débarqua près de Dyracchium, devant laquelle il mit le siége. La ville fut vaillamment défendue, et Alexis, à la tête d'une armée d'observation, coupa les vivres de l'armée ennemie, et réduisit Bohémond à une telle extrémité, que ce fier croisé fut obligé de demander la paix. Les Turcs ayant ravagé de nouveau l'Asie Mineure, Alexis les battit encore; il eut aussi à combattre les manichéens, dont il avait voulu réprimer les erreurs. Il mourut, l'an 1118, d'une goutte qu'un froid très-vif fit remonter dans sa poitrine. Son règne avait duré 37 ans. Les historiens qui ont parlé de ce prince l'ont peint sous des couleurs bien différentes; sa fille, Anne Comnène, qui a écrit sa vie, divisée en 15 livres, cherche à justifier toute sa conduite.

ALEXIS II (Comnène), n'avait que 12 ans lorsqu'il succéda, en 1180, à Manuel son père, sous la tutelle de Marie sa mère. Andronic Comnène profita des troubles de cette régence pour s'ouvrir un chemin au trône. Il commença par s'emparer de l'autorité, sous le nom du jeune empereur, auquel il fit épouser sa fille Irène. S'étant fait ensuite associer à l'empire, il ne tarda pas à se défaire de son jeune collègue, en le faisant étranger. Cet événement eut lieu en 1183.

ALEXIS III (l'Ange), empereur d'Orient, usurpa le sceptre, en 1195, sur son frère Isaac l'Ange, que ses vices, sa faiblesse, ses imprudences, et les revers dont l'empire était accablé, avaient fait détester des Grecs. Le nouvel empereur fit crever les yeux à Isaac, et le retint dans la captivité la plus dure. Alexis, maître du trône par un crime, voulut s'y affermir par des largesses; les trésors de l'État furent dilapidés; les militaires obtinrent des congés, et l'empire se trouva sans défense contre les irruptions des barbares. Cependant, un orage violent s'amoncelait sur sa tête. En 1202, les princes d'Occident se rassemblèrent à Venise pour une nouvelle croisade; un jeune fils d'Isaac l'Ange, Alexis, implora leur secours contre son oncle; il promit de faire cesser le schisme d'Orient, si les croisés l'aidaient à remonter sur le trône. Cet espoir chimérique, dont les princes chrétiens s'étaient laissé bercer tant de fois, les détermina à prendre la route de Constantinople, au lieu d'attaquer d'abord l'Égypte, comme ils en avaient formé le plan. Au mois de juin 1203, les croisés et le jeune Alexis parurent devant Constantinople. L'empereur, livré aux plaisirs et à la dissipation, n'avait fait aucun préparatif de défense; Lascaris, son gendre, rassembla des troupes et tenta de disputer le passage du Bosphore; les Grecs furent battus à la vue de leurs concitoyens, et le siége commença aussitôt. Les Latins déployèrent une valeur qui suppléa à leur petit nombre; cependant leur camp était menacé par la famine, et insulté à tous moments, soit par des partis répandus dans la campagne, soit par les sorties des assiégés, auxquels le brave Théodore Lascaris inspirait une partie de son courage. Enfin, l'assaut général eut lieu, les croisés pénétrèrent dans la ville; mais on combattit encore dans les rues, et les succès furent partagés sur différents points. La nuit vint suspendre le combat. L'empereur, effrayé des périls de cette journée, s'était réfugié dans son palais; des courtisanes et de lâches flatteurs lui conseillèrent la retraite. Il prit secrètement ce parti, se jeta dans une barque avec ce qu'il put rassembler de ses trésors et sa fille Irène, et se réfugia à Zagora, ville de Thrace, abandonnant ainsi le sceptre, l'impératrice et ses autres enfants. Alexis fit crever les yeux à Alexis Murzuphle son gendre, chassé en 1204 de Constantinople et qui était venu se joindre à lui. Il erra ensuite dans la Grèce, fut en 1205 relégué en Lombardie par Boniface, marquis de Montferrat; obtint sa liberté en 1210, marcha, aidé du sultan d'Icone, contre Lascaris qui le défit, s'empara de sa personne et tua le sultan. Alexis fut confiné dans un monastère de Nicée, où il finit une vie déshonorée par des vices odieux, et par une lâcheté non moins honteuse.

ALEXIS IV (le Jeune), fils d'Isaac l'Ange, devint empereur après que les croisés français et vénitiens eurent chassé son oncle de Constantinople. Il partagea l'empire avec son père, que les vainqueurs avaient tiré de sa prison. Les subsides qu'il fallut lever pour satisfaire les croisés révoltèrent le peuple. Alexis Ducas, surnommé *Murzuphle*, son favori, trahit ce prince, et finit par l'é-

trangler dans la prison où il l'avait renfermé le 12 janvier 1204. Isaac l'Ange était mort en apprenant l'arrestation de son fils, dont le règne avait à peine été de six mois.

ALEXIS V DUCAS, surnommé *Murzuphle*, à cause de ses sourcils épais et joints, se fait proclamer par le peuple le 12 janvier 1204, après avoir étranglé Alexis IV; sort de Constantinople pour dresser une embuscade aux croisés qui venaient l'assiéger; est défait par Henri, frère du comte Baudouin, qui s'empara alors de cette fameuse image de la Vierge, l'étendard de l'empire que les empereurs grecs avaient coutume de faire porter devant eux dans les batailles, et que, en 970, Zimiscès, vainqueur des barbares, mit sur son char de triomphe; se réfugie à Messinople dont était maître Alexis III, son beau-père, est saisi dans un festin par ce vieillard qui lui fait crever les yeux, et qui s'enfuit lui-même à l'approche des croisés; erre quelque temps, est pris et conduit devant Baudouin Ier, déjà empereur, et condamné à être précipité du haut de la colonne élevée par Théodose le Grand sur la place du Taureau à Constantinople, ce qui eut lieu en 1204; un autre Alexis le Sicilien, qui avait été compétiteur de Murzuphle, fut aussi mis à mort à la même époque.

ALEXIS (le Faux), imposteur, profitant de sa ressemblance avec Alexis II, fils de Manuel Comnène, voulut, en 1191, se faire passer pour ce prince. Il leva des troupes en Asie, et vint ravager les terres de l'empire; mais un prêtre asiatique, indigné du pillage des églises, pénétra dans le logement de ce chef de bande, et lui coupa la tête pendant son sommeil.

ALEXIS MICHAÉLOWITZ, czar de Russie, et fils du czar Michel Féodorowitz, naquit en 1630. A la mort de son père, en 1646, il fut couronné par les soins de son gouverneur Morosou, qui devint son premier ministre, obtint sa confiance, et essaya de le détourner des affaires publiques. Il lui fit épouser la fille d'un noble peu riche qui dépendait de lui, et prit lui-même pour femme la sœur de cette jeune personne. La mauvaise administration de ce favori tout-puissant et de ses agents subalternes, occasionna une insurrection dans Moscou. Les mécontents obtinrent la punition de plusieurs des coupables, et ce fut avec peine que le czar parvint à sauver Morosou, en intercédant lui-même en sa faveur. Alexis ayant ensuite pris les rênes du gouvernement, donna de grandes preuves de vigueur et de capacité. Il fit la guerre aux Polonais, et recouvra les places et les provinces qui leur avaient été cédées à la dernière paix. Lorsque Charles-Gustave, roi de Suède, fit une invasion en Pologne, Alexis conclut une trêve avec le souverain de ce royaume, en 1656, et, peu de temps après, tourna ses armes contre Charles, qui s'était emparé de la Lithuanie. Les succès furent balancés, et la guerre se termina, en 1661, par le traité de Carlis. Une révolte, excitée en 1669, par Stenko Razin, chef des Cosaques du Don, fut d'abord souillée par de grands actes de barbarie, et longtemps soutenue par la fortune. Stenko s'assura d'Astracan; et, étant joint par une multitude de paysans qui avaient massacré leurs seigneurs, il réunit jusqu'à 200,000 rebelles sous les armes. Alexis se montra aussi violent et aussi cruel que les révoltés; mais la sédition ne fut entièrement apaisée qu'en 1671; Stenko fut alors livré au czar et mis à mort. Durant la guerre contre les Turcs, il s'éleva, entre les Russes et les Polonais, différents sujets de jalousie, et les Polonais s'emparèrent de toute l'Ukraine. Alexis mourut, en 1677, âgé de 47 ans, laissant de sa première femme, deux fils et quatre filles, et de la seconde, une fille et un fils. Ce dernier fut Pierre le Grand, dont la gloire surpassa celle de son père, sans la faire oublier.

ALEXIS (Pétrowitz), fils du czar Pierre le Grand et d'Eudoxie Lapouskin, naquit à Moscou, en 1695, et fut marié, à l'âge de 16 ans, à Charlotte de Brunswick-Wolfenbuttel, sœur de l'impératrice d'Allemagne, épouse de Charles VI. La manière odieuse et barbare dont il traita cette princesse, affaiblit l'intérêt qu'inspirent ses propres malheurs. Alexis, né avec un caractère dur et sauvage, élevé par sa mère dans un attachement superstitieux pour les anciens usages de sa nation, et dans un mépris absurde pour les arts des peuples civilisés, montra, dans ses desseins et dans ses discours, une opposition constante aux réformes entreprises par Pierre le Grand. Ce monarque, craignant qu'un pareil successeur ne détruisît son ouvrage, résolut de le déshériter, et le czarowitz, soit lâcheté, soit dissimulation, parut lui-même renoncer à l'espérance du trône. Cependant, à peine Pierre le Grand eut-il commencé le second de ses glorieux voyages, que son fils quitta secrètement la Russie, et se retira d'abord à Vienne, ensuite à Inspruck et à Naples. Cette imprudence fut regardée comme un crime par le sévère réformateur des Moscovites. Rappelé par le czar, il obéit sans hésiter, et vint se remettre entre les mains d'un père inflexible: arrêté à son arrivée, il fut obligé de renoncer solennellement à l'empire, devant les principaux membres de la noblesse et du clergé russe. Pierre ne se borna point à cette mesure, qui semblait suffisante pour assurer le succès de ses grands desseins: sa justice eut presque toujours le caractère de la vengeance. Les confidents et les amis de son fils, ceux qui l'avaient suivi dans sa fuite, ceux qu'il soupçonna d'avoir entretenu le jeune prince dans ses idées et dans ses espérances, périrent sur la roue. Eudoxie, sa mère, fut enfermée dans un monastère près du lac Ladoga, et la princesse Marie, sœur de Pierre, dans la forteresse de Schlusselbourg; le czarowitz lui-même fut condamné à mort, comme coupable du crime de lèse-majesté. Son arrêt et sa grâce, qui lui furent annoncés presque en même temps, lui causèrent une révolution si violente, qu'il mourut le jour suivant. Le czar manda à ses ministres dans les cours étrangères, que son fils était mort d'une apoplexie causée par le saisissement qu'il avait éprouvé. Quelques personnes prétendent que le czar dit au chirurgien qui fut appelé pour saigner le prince: « Comme la révolution a été terrible, ouvrez les quatre « veines. » Cet événement tragique se passa en 1718. Alexis était alors âgé de 23 ans.

ALEXIS (Aristhène), diacre de l'Église de Constantinople au 12e siècle, a laissé des notes sur un recueil de canons, insérées dans les *Synodicon* de Beweridge.

ALEXIS (Guillaume), d'Évreux, surnommé *le bon Moine*, bénédictin, mort au commencement du 16e siècle, a composé plusieurs ouvrages en vers et en prose, dont le plus connu est: *Le Grant bason des faulces amours*, Paris, 1495, in-4°. On peut consulter sur les autres écrits d'A

lexis, les *Bibliothèques françaises* de Lacroix du Maine, de Duverdier et de l'abbé Goujet.

ALEXIS DEL ARCO, peintre espagnol, né en 1625, est également connu sous le nom d'*el Sordillo de Pereda,* parce qu'il était sourd, et élève du peintre Pereda. Dessinateur et bon coloriste, il a fait des tableaux d'église et un grand nombre de portraits. On cite de cet artiste une *Assomption* et une *Conception* dans le cloître des trinitaires déchaussés, à Madrid; la chapelle de Notre-Dame-de-la-Novena, peinte en entier de sa main; et une *Ste. Thérèse* dans l'église de San-Savador. Il mourut à Madrid, sa patrie, en 1700, à 75 ans.

ALEXIUS (Gaspard), professeur de théologie et de philosophie à Genève, mort en 1626, a écrit: *Dissertatio physica de mixturâ,* Genève, 1625, in-4°.

ALEXIUS (Nicolas), dominicain et célèbre prédicateur en Italie; né à Pérouse, en 1515; inquisiteur de l'Ombrie, en 1566; mort en 1585. — Un autre Alexius, également de Pérouse, mourut évêque de cette ville, en 1611.

ALEYN (Charles), poëte anglais, mort vers 1640, est auteur de deux *Poëmes* sur les batailles de Crécy et de Poitiers, Londres, 1531; d'une *Histoire* du prince Henri VII, et d'une traduction de l'*Histoire d'Euryale et de Lucrèce,* par Æneas Sylvius.

ALEZ D'ANDUZE (Jean-Joseph-Marie-Augustin), né à Anduze, en 1757; en 1791, vicaire général d'Albi, il refusa le serment à la constitution civile du clergé; en 1792, s'offrit en otage pour Louis XVI, détenu au Temple.

ALF (Samuel), prévôt de l'église de Linkoping, mort en Suède en 1779, ouvrit dans la ville d'Upsal des cours de poésie et d'éloquence, et composa des vers latins estimés.

ALFADH ABDALLAH MOHAMMED, historien arabe; mort l'an 915 de J. C.

ALFANI dit *de Paris,* peintre italien; né à Pérouse, en 1483; travaillait en 1536.

ALFANI (Horace), peintre italien, né vers 1510, fut ami de Raphaël, et fonda en 1573 une académie de dessin à Pérouse, sa patrie, où il mourut en 1585. On voit au musée royal de Paris un de ses tableaux représentant *le Mariage mystique de Ste. Catherine d'Alexandrie.*

ALFARABIUS, ou plutôt **ALFARABY**, le premier des philosophes arabes, s'exerça sur la philosophie, la logique, la physique, l'astronomie et les mathématiques. Une *Encyclopédie* dont le manuscrit est à l'Escurial, et un *Traité de musique,* sont les deux ouvrages qui ont le plus contribué à sa réputation. Il mourut en 950 de J. C.

ALFARDO (Pierre), moine et historiographe du roi Alphonse-Henri, né à Coïmbre; fut l'un des soixante et douze disciples de saint Théodonius; mort en 1129.

ALFARO-Y-GAMON (Juan d'), peintre, né à Cordoue, en 1640, mort en 1680, fut élève de Castillo et du célèbre Velasquez. Ses ouvrages les plus estimés sont: une *Incarnation,* un *Ange gardien,* et un *Portrait* du célèbre Calderon de la Barca. Alfaro fut non-seulement un habile peintre, mais encore un bon littérateur. On lui doit des notices sur la vie de quelques peintres célèbres de l'école espagnole.

ALFÉNUS ou **ALPHENUS VARUS** (Publius), jurisconsulte romain, naquit à Crémone, vers l'an 754 de la république romaine. Ses connaissances et ses belles qualités lui valurent la dignité de consul, sous le règne d'Auguste. C'est à lui que l'on doit les premières collections du droit civil, auxquelles il donna le nom de *Digestes.*

ALFERGAN (Ahmed-ben-Kotsair), astronome arabe, vivait sous le règne du calife Al-Mamoun, dans le 9e siècle. Il est auteur d'une *Introduction à l'astronomie,* dont il existe trois traductions latines imprimées, et de deux autres *ouvrages* sur les cadrans solaires, sur la construction de l'astrolabe et son usage. Son *Introduction à l'astronomie* est, au jugement de Delambre, très-superficielle. La traduction qu'en a donnée Golius, 1669, in-4°, est accompagnée de notes savantes.

ALFÈS ou **ALPHÈS** (Isaac), rabbin né près de Fez en Afrique l'an 1013, mort en 1103, à Lucène, est auteur d'un *Abrégé du Talmud,* fort estimé des juifs, et dont on a fait un grand nombre d'éditions; la plus complète est celle de Venise, 1552.

ALFIELD (Thomas), officier anglais, tué, devant Saint-Jean d'Acre, en 1799, en voulant s'emparer de la mine pratiquée par les Français pour faire sauter les fortifications. Bonaparte lui fit rendre les plus grands honneurs.

ALFIERI (Oger), d'Asti en Piémont, écrivit au 13e siècle une *Histoire* ou *chronique* de sa patrie jusqu'en 1294, insérée dans le tome XI des *Scriptor. rerum ital.*

ALFIERI (le comte Benoit-Innocent), architecte, naquit à Rome en 1700; élevé dans cette ville au collége des jésuites, il s'y livra particulièrement à l'étude du dessin et des mathématiques. Sur la demande de son oncle, il traça en amateur le plan du beau palais que l'on voit sur la place d'Alexandrie. Il fut chargé plus tard de la construction d'une salle de spectacle à Turin. On remarque dans cette ville d'autres édifices exécutés sur les dessins d'Alfiéri. Il mourut le 9 décembre 1767, après avoir reçu le titre de comte de Sostegno avec une charge à la cour du roi Charles-Emmanuel.

ALFIERI (Victor), poëte italien, qui a puissamment contribué, dans le 18e siècle, à soutenir l'honneur littéraire de sa patrie, et qui lui a même procuré une gloire nouvelle, en créant pour elle un genre de poésie qui lui manquait. Il naquit à Asti en Piémont, le 17 janvier 1749, de parents nobles, honnêtes et riches. Il n'avait pas encore un an lorsqu'il perdit son père, Antoine Alfieri. Il eut pour tuteur son oncle Pellegrino Alfieri, gouverneur de la ville de Coni. Cet oncle le fit entrer, en 1758, à l'académie ou collége des nobles, à Turin, où résidait la famille de sa mère, qui était de la maison de Tournon. Il y fut principalement confié aux soins du comte Benoît Alfieri, cousin de son père, qui était premier architecte du roi. Le jeune Alfieri n'avait fait que très-faiblement ses premières études, et ne fit aucun progrès à l'académie. Des maladies dégoûtantes, un caractère violent qu'elles aigrissaient, et les désagréments que ce caractère lui attirait, remplirent fort tristement les premiers moments de sa jeunesse. La mort de son tuteur l'ayant rendu totalement libre, et maître de sa fortune à 16 ans, il sortit de l'académie, à peu près dans l'état d'ignorance où il y était entré, sans avoir pris aucun goût même aux exercices agréables, excepté à l'équitation. Sa première passion fut celle des voyages, mais

sans aucun autre but que le mouvement et le changement de lieu. D'abord, en moins de deux ans, il parcourut une grande partie de l'Italie, vint à Paris, passa en Angleterre, séjourna en Hollande, et revint en Piémont, sans avoir cherché à rien connaître, à rien étudier, à rien voir. Son second tour fut encore plus étendu et plus rapide : en 18 mois, il parcourut l'Allemagne, le Danemark, la Suède, la Russie, la Prusse, revint par Spa et par la Hollande en Angleterre. Son second séjour à Londres ne fut marqué que par des folies d'amour, et par les aventures scandaleuses qui en furent la suite. Il y resta sept mois, et reprit sa course par la Hollande, la France, l'Espagne, le Portugal, d'où il s'élança, avec toute la rapidité des chevaux de poste, à travers l'Espagne et la France, et fut de retour à Turin le 5 mai 1772. Un amour violent et mal placé, quoiqu'il eût pour objet une grande dame de ce pays, l'absorba tout entier pendant deux ans ; mais cette passion eut pour lui l'heureux effet de lui inspirer, pour la première fois, le goût de la poésie, et le désir de faire des vers. Après quelques faibles essais, il parvint à composer une espèce de tragédie de *Cléopâtre*, qui fut jouée à Turin, le 16 juin 1775, avec une petite pièce (les *Poëtes*), où l'auteur se moquait lui-même de sa tragédie. Le succès de ce double essai, quoique borné à deux représentations, décida du sort d'Alfieri, et ce fut pour lui l'époque d'une nouvelle vie. Il ne savait alors que médiocrement le français, presque pas l'italien, et point du tout le latin. Il entreprit d'oublier entièrement la première langue, d'apprendre parfaitement la seconde, et assez la troisième pour entendre les auteurs classiques. L'étude du latin et du toscan pur, et la composition dramatique, selon un nouveau plan qu'il conçut, et de nouvelles idées qu'il se proposa de suivre dans toutes ses pièces, remplirent alors son temps, fournirent un aliment à l'activité de son esprit, et firent, de l'homme le plus oisif, l'homme le plus laborieux et le plus occupé. *Philippe II* et *Polynice* furent ses deux premières tragédies : *Antigone* suivit de près ; puis, à différents intervalles, *Agamemnon*, *Virginie* et *Oreste*; la *Conjuration des Pazzi* et *don Garcia*; *Rosmonde*, *Marie Stuart*, *Timoléon* et *Octavie*; *Mérope* et *Saül*; cette dernière en 1782. C'étaient 14 tragédies en moins de sept ans ; encore l'auteur avait-il écrit plusieurs autres ouvrages, soit en prose, comme la *Traduction de Salluste*, et le *Traité de la Tyrannie*; soit en vers, comme le poëme de l'*Étrurie vengée*, en 4 chants, et les cinq grandes Odes sur la *Révolution d'Amérique*. Il avait été de plus détourné par des déplacements et des voyages, dont un en Angleterre, seulement pour acheter des chevaux ; enfin, par les agitations d'une passion vive et constante pour une femme distinguée par son mérite et par son rang. Séparés en Italie par divers obstacles, ils se rejoignirent en Alsace, où Alfieri reprit le cours de ses travaux. Il y fit *Agis*, *Sophonisbe*, *Mirrha*, et, dans un autre voyage, *Brutus Ier*, et *Brutus II*. Malgré son peu de goût pour la France, il vint alors à Paris, pour y faire imprimer son théâtre, en même temps qu'il faisait imprimer à Kehl d'autres ouvrages, en vers et en prose, qui auraient éprouvé des difficultés en France, entre autres le *Traité de la Tyrannie*, et celui *du Prince et des Lettres*, qu'il avait fait depuis. Il était à Paris depuis près de trois ans avec son amie, la comtesse d'Albany, qui, étant devenue libre, s'était réunie à lui, et ne l'a plus quitté. Ses éditions étaient presque terminées quand la révolution éclata. Bientôt les circonstances devinrent plus difficiles, et, après un assez court voyage en Angleterre, le 10 août 1792 ayant donné à Paris, à la France et à la révolution un aspect effrayant, Alfieri et son amie partirent, avec des difficultés nées de ce moment de trouble, regagnèrent précipitamment l'Italie, et se fixèrent à Florence. Le travail était devenu un besoin pour lui. Parmi les études auxquelles il se livra dans ses dernières années, il faut mettre celle du grec, qu'il entreprit à 48 ans, et qu'il ne cessa de suivre avec une ardeur infatigable. Des traductions du grec, quelques nouvelles compositions dramatiques, des comédies d'un genre nouveau, des satires, occupaient le reste de son temps. Il s'excéda enfin de travail ; des erreurs de régime achevèrent de l'épuiser, et il mourut à Florence le 8 octobre 1803. Il fut enterré dans l'église de Sainte-Croix, où reposent un grand nombre d'hommes célèbres. Son amie, qui lui survécut, lui destina aussitôt un tombeau magnifique, en marbre, dont le célèbre Canova fit le dessin ; on le voit gravé en tête du second volume de la vie d'Alfieri, écrite par lui-même.

ALFINGER, aventurier allemand, fameux par ses cruautés à Venezuela (Amérique méridionale), où il avait été envoyé, en 1529, par les Velsers, riches marchands d'Augsbourg, à qui l'empereur Charles-Quint avait cédé ce pays, en échange des sommes qu'il leur devait ; périt en allant chercher une maison d'or.

ALFORD (Michel), jésuite anglais, né à Londres en 1582, mort en 1652, à St.-Omer, est auteur des ouvrages intitulés : *Britannia illustrata*, Anvers, 1641. *Annales ecclesiastici et civiles Britannorum*, etc., Liége 1663, 4 vol., et d'une *Vie de St. Winefrid*; il est cité quelquefois par des auteurs anglais sous le nom de Flood et de Griffyth.

ALFORD (Jean), musicien anglais, vivait à Londres vers le milieu du 19e siècle. Il donna une traduction du Traité de musique d'Adrien le Roy.

ALFRED *le Bâtard*, roi de Northumberland, fils d'Oswin, par une de ses maîtresses ; succéda à Alfred, son frère, en 685 ; mort en 705 ; il aimait les lettres et les savants, et composa plusieurs ouvrages.

ALFRED, **ÆLFRED** ou **ALFRID** *le Grand*, 6e roi d'Angleterre, de la dynastie saxonne, né en 849, monta sur le trône à 23 ans. Il vainquit d'abord les Danois, puis fut défait par eux, se cacha sous l'habit d'un pâtre, et s'introduisit ensuite dans leur camp pour apprendre à les connaître et à les vaincre. Cette démarche hardie lui réussit ; il fit des observations précieuses qui le mirent à même de battre complétement ces redoutables ennemis à Eddington. Il prit la ville de Londres, encore occupée par les hommes du Nord, la fortifia, et la mit à l'abri de nouvelles attaques. Son habileté et ses négociations finirent par assurer la tranquillité de l'Angleterre. Il poliça son royaume, lui donna des lois, établit le jury, et divisa le pays en comtés ; il appela dans ses États les arts, les sciences et les lettres, composa lui-même plusieurs ouvrages, et fit fleurir le commerce et la navigation. Ce prince, vraiment digne de son surnom, mourut en 900. On a conservé de lui, outre le code des lois qu'il rédigea, des traductions saxonnes de l'*Histoire ecclésiastique de Bède*,

imprimées à Cambridge, en 1644, in fol.; de l'*Histoire d'Orose*, accompagnée d'une version anglaise, Londres, 1773, in-8°; des 5 livres de *la Consolation de la philosophie*, de Boèce, Oxford, 1698, in-8°; de plusieurs psaumes; une *Lettre* à l'évêque Vulfsigéus; enfin son *Testament*, imprimé dans sa *Vie* par Assérius. On y trouve ces paroles remarquables : « Les Anglais doivent être aussi libres que leurs pensées. »

ALFRED II, *le Malprêt*, descendant d'Alfred le Grand, fils du roi Éthelred II; veut monter sur le trône, après la mort du petit-fils de Canut II, vers l'an 1040; est assassiné, en 1043, par le ministre comte Godwin, qui met à sa place son frère Édouard, aussi fils d'Éthelred II. Les auteurs varient sur l'époque du meurtre d'Alfred II, comme sur celle de sa naissance; mais ils sont d'accord pour représenter Alfred comme le frère sacrifié, Édouard comme le frère préféré, et Godwin comme l'ambitieux criminel.

ALFRED, chanoine d'York, et historien des rois d'Angleterre; mort vers 1136.

ALFRED, surnommé *le Philosophe*, né en Angleterre, dans le 13e siècle, a écrit des commentaires sur les 4 livres des *météores*, et sur ceux des *plantes* d'Aristote; une dissertation sur les mouvements du cœur. C'est à tort qu'on lui attribue dans plusieurs biographies, même anglaises, la traduction des livres de la *Consolation de la philosophie*, de Boèce; il est reconnu que cette traduction est d'Alfred le Grand.

ALFRED, bénédictin; abbé, puis évêque d'Exeter, est auteur d'un livre *de la Nature des choses*, et d'une *Histoire de l'abbaye de Malmesbury*.

ALFRIC, **ŒLFRIC**, **ELFRIC**, **ALVRIC** ou **ALVRED** *le Grammairien*, bénédictin anglais; devint archevêque de Cantorbéry en 998; mort en 1006; composa plusieurs traités de grammaire, et fit un dictionnaire latin.

ALFWOLD, dernier roi de Northumberland, successeur d'Éardult; ne régna que deux ans.

ALGARDI (Alex.), sculpteur et architecte, élève de Louis Carrache et de César Conventi, né à Bologne en 1593, mourut en 1654. On voit de lui, à St.-Pierre du Vatican, un bas-relief très-estimé, représentant *St. Léon allant au-devant d'Attila*; un excellent groupe de la *décollation de St. Paul* à Bologne; la *statue de St. Philippe de Néri*; toutes les fontaines et ornements de la *villa Pamphili*, la façade de l'église de St.-Ignace à Rome, etc. Milizia lui a consacré une notice dans les *Memorie degli architetti*.

ALGAROTTI (François), l'un des écrivains italiens les plus distingués du 18e siècle, né à Venise le 11 décembre 1712, eut la gloire d'être célébré par Voltaire; le roi de Prusse lui donna l'ordre du Mérite, le titre de comte et le fit son chambellan; il entretint une correspondance avec lui pendant 25 ans. Le roi de Pologne Auguste II lui conféra le titre de conseiller intime. Algarotti fut en relation avec les personnages les plus célèbres de son temps. Il mourut à Pise en 1764. Ses œuvres, dont l'édition la plus complète est celle de Venise, 1771-94, 17 vol. in-8°, se composent des écrits suivants : *Mémoires sur sa vie et ses ouvrages*; *Exposition du système de Newton*; *Écrits* sur l'architecture, sur la peinture et sur l'opéra en musique; *Essais divers* sur les langues, sur la rime, sur plusieurs points d'histoire et de philosophie, sur Descartes, sur Horace, etc.; sur l'art militaire; *le Congrès de Cythère*, opuscule traduit en français par Duport-Dutertre, et sous le titre d'*Assemblée de Cythère*, par Mlle Menon; *la vie de Pallavicini*, poëte italien; *Prospectus d'une introduction à un Traité des Néréides*; *Pensées* sur différents sujets de philosophie et de philologie; *Lettres* sur la peinture, l'architecture, les sciences et divers objets d'érudition; enfin suite inédite de sa *Correspondance*, et *Essai*, aussi inédit, sur le triumvirat de Crassus, de Pompée et de César. La plupart de ces ouvrages ont été traduits en français, Berlin, 1771, 8 vol. in-8°.

ALGASI, dame gauloise, fut liée et correspondit avec St. Jérôme.

ALGAZELI (Abou-Hamed-Mohammed), vulgairement **ALGAZEL**, philosophe arabe, né à Bagdad dans le 11e siècle, fut en même temps théolog., jurisconsulte et poëte. Il a laissé plusieurs ouvrages de philosophie et des *commentaires* sur Aristote, imprimés en latin à Bâle, 1572.

ALGER ou **ALGERUS**, prêtre de l'Église de Liége, mort à Cluni vers 1130, a laissé plusieurs ouvrages, entre lesquels on distingue un *Traité du sacrement du corps et du sang de N. S.*, publié par Érasme en 1530, puis dans le tome XXI de la *Bibliothèque des PP.*, et une *Dissertat. sur le libre arbitre*, insérée au tome V des *Anecd.* de Pez.

ALGERMAN (François), musicien et poëte allemand, vivait vers la fin du 16e siècle. On connaît de lui deux ouvrages intitulés : *Ephemerides hymnorum ecclesiasticorum*, etc., et *Himmliche canteren*.

ALGERUS (Pomponius), né à Noli, en Italie, vers 1531; en 1555, le pape Paul IV le fit brûler à Rome comme protestant.

ALGHISI (Galéas), natif de Carpi, architecte du duc de Ferrare, a publié à Venise, en 1570, in-fol., trois livres de *Fortifications*, où d'autres ont fréquemment emprunté.

ALGHISI (Thomas) né le 17 septembre 1669, mort le 24 septembre 1713 à Florence sa patrie, où il professa la chirurgie, a laissé un *Traité de la lithotomie*, Florence, 1707, in-4°; Venise, 1708.

ALGHISI (François), compositeur de musique, né à Brescia en 1666, mort le 29 mars 1733, a publié 2 opéras : *l'Amor di Curzio per la patria*, et *il Trionfo della continenza*, représentés à Venise en 1690.

ALGHISI (Fulgence), moine augustin, né à Cassal, mort en 1684. Il laissa à la bibliothèque de son couvent de nombreux manuscrits, parmi lesquels on remarque une histoire du Mont-Ferrat.

ALGIERI (Pierre), peintre décorateur, né à Venise, mort à Paris en 1760, s'est fait une réputation dans cette dernière ville par son talent à peindre la perspective et les décorations.

ALGRIN ou **HALGRIN** (Jean), né à la fin du 12e siècle; élu, en 1225, archevêque de Besançon; cardinal et évêque de Sabine en 1227; envoyé à la cour du roi d'Aragon, en 1228, pour prêcher une croisade contre les Sarrasins; mort le 28 septembre 1237. Il est auteur de *Sermons* sur les évangiles et les épîtres de l'année et *d'un commentaire* sur le cantique des cantiques.

ALHAÇAN (Abou-Ali-al-Haçan-ben), et par corruption Alhazen, mathématicien arabe, natif de Bassorah, mort au Caire en 1038, a composé un grand nombre d'ouvrages dont Casiri a donné la liste dans sa *Biblioth. arab.-*

hispan. Les plus remarquables sont un *Traité des crépuscules*, qui, dit-on, a beaucoup servi à Képler, publié par Gérard de Crémone, 1542; et un *Traité d'optique*, traduit en latin par Risner, Bâle, 1572, in-fol.

AL-HAKEM Ier (Aboul-Asi) de la dynastie des Omeyades, né en 772; succède, en 796, à son père Hecham Ier; reprend, en 798, Huesca et Lérida sur les Français et leur enlève Barcelone et Narbonne; défait, en 799, ses oncles Abdallah et Soliman, révoltés; leur reprend en 800 Tolède; le second ayant péri, Al-Hakem pardonne au premier, en 804; châtie un rebelle qui favorisait les Français, avec lesquels il eut de longues guerres sans résultats. Une sédition ayant éclaté à Cordoue, en 818, il s'en vengea par des cruautés. Mort en 822.

AL-HAKEM II (Al-Mostanser-Billah), calife d'Occident et roi de Cordoue, né en 915; succéda, en 961, à son père Abderrahman III; rassembla une bibliothèque de six cent mille volumes dont le catalogue raisonné en formait seul quarante-quatre; conclut la paix avec les chrétiens, en 965; conquit, en 973, le royaume de Fez sur les califes fatimites d'Espagne; mort en 976. Son fils, Hakem III, lui succéda.

AL-HAITAN AL-KENANI, treizième gouverneur de l'Espagne pour les califes, en 729; coupable de concussions, il fut promené ignominieusement dans Cordoue, fustigé par le bourreau, et relégué en Afrique après une tyrannie de six mois.

AL-HAOUR, troisième gouverneur d'Espagne pour les califes, entra en France et conquit le Roussillon et tout le pays depuis Narbonne jusqu'à Nîmes; ayant repassé les Pyrénées, à cause de l'insurrection des Asturies, il se rendit odieux par ses extorsions, et fut déposé en 718.

ALHOY (B.), né à Angers, en 1755, oratorien; remplaça l'abbé Sicard à l'école des Sourds-Muets pendant la proscription de ce célèbre instituteur, de 1797 à 1800; mort en 1826. On a de lui : *Discours sur l'éducation des sourds-muets*; *Les Hospices*, poëme; *Promenades poétiques dans les hospices et les hôpitaux de Paris.*

ALI (ben-Abou-Thaleb), cousin, gendre et confident de Mahomet, dont il fut un des premiers et des plus fervents sectateurs, était aussi vaillant guerrier qu'apôtre éloquent, pieux et édifiant par sa vertu. Après avoir contribué par ses prédications et ses hauts faits à l'établissement du Coran dans les pays environnant la Mecque, il y resta quelque temps comme vizir de Mahomet, puis fut chargé d'aller opérer la conversion des habitants du Yémen. C'est à l'occasion des services qu'il rendit à la nouvelle croyance que Mahomet lui donna sa fille chérie en mariage. Écarté du califat malgré ses droits, il n'y parvint qu'après la mort d'Othman : et ce ne fut pas sans éprouver de grandes difficultés que lui suscita Moawyah, son compétiteur. Vainqueur à la bataille de Kharibah (4 novembre 656, djoumadj 2e an 36), où périrent 17,000 Arabes, il établit le siége de son gouvernement à Koufah, et y réunit 80,000 hommes, à la tête desquels il marcha contre les révoltés. En moins de 11 mois il y eut entre les deux partis 90 combats : Moawyah perdit 45,000 hommes et Ali 25,000. C'est au milieu des déchirements de cette lutte que se forma la secte de Kharidj, qui vouait à la mort les 3 prétendants à l'héritage du prophète (Ali, Moawyah et Amrou); il en sortit en effet un fanatique qui effectua ce dessein sur Ali qui périt assassiné le 17e de ramadan 40 (24 janvier 661). Ce calife, le 4e successeur de Mahomet, laissa le trône à son fils Haçan. On a conservé plusieurs recueils de sentences, de proverbes et même de poésies d'Ali, dont la secte, réputée hétérodoxe par les *sunnites* ou partisans des 3 premiers successeurs du prophète, a reçu d'eux la qualification de *chyites* ou révoltés. Les Turcs sont les sunnites; sectateurs d'Ali, les Persans ne reconnaissent qu'en lui le légitime successeur de Mahomet.

ALI-ZEINELABEDIN, petit-fils du précédent; né à Médine, en 658 de J. C.; refusa le califat; fut le quatrième iman après son père; mort en 694.

ALI, souverain de Maroc, 5e calife almoravide en 1110, fut tué en Espagne dans une bataille contre Alphonse d'Aragon en 1115. Ce prince aimait les sciences; c'est lui qui fit former, par une société de savants arabes, le *recueil* des ouvrages d'Avicenne, tel qu'il existe dans les bibliothèques.

ALI (Khodja) fut proclamé dey d'Alger par les soldats, après l'assassinat d'Achmet-Pacha en novembre 1808. Il avait été pendant plusieurs années desservant d'une mosquée, ce qui n'explique guère son élévation soudaine à la suite d'une révolution opérée par des militaires. Ali ne jouit que quelques jours de sa nouvelle dignité, et il paya de sa tête la faveur passagère qui l'avait porté au pouvoir.

ALI-BEN-AL-ABBAS-AL-MADJOUCY, médecin persan, guèbre de religion, n'est connu que comme auteur de l'ouvrage intitulé : *Al Maleky* (livre royal), traité complet de médecine dont on a une traduction latine, Venise, 1492, in-fol.; Lyon 1523, in-4o.

ALI-BEY, pacha d'Égypte, né en Circassie vers 1728, mort en 1773, soit par le poison, soit des suites d'une blessure reçue en combattant Mourad-Bey, avait été amené comme esclave à 14 ans, et, incorporé dans les mameluks, s'y était élevé successivement jusqu'aux premiers honneurs. A la faveur des désastres qu'essuya la Porte dans la lutte contre Catherine II, il se déclara indépendant; mais il n'eut pas le temps d'effectuer les grands desseins qu'on lui a supposés. Catherine, dans sa correspondance avec Voltaire, parle de lui avec quelque éloge.

ALI-BEY, 1er drogman de Mahomet IV, mort à Constantinople en 1675, était né à Léopol (Pologne), d'un *Bobrowski*, et, enlevé très-jeune par les Tatars, avait été vendu à un Turc. On assure que telle fut sa facilité pour l'étude des langues, qu'il en apprit 17. Outre des *Mémoires* (en latin) *sur la liturgie de Turcs*, etc., publiés par Th. Hyde, avec des notes, Oxford, 1691, on cite de lui une *Grammaire* et un *Dictionnaire turc;* et des traductions dans cette langue de la *Bible* et du *Catéchisme anglais*, etc.

ALI COUMOURGI (*le charbonnier*), favori d'Achmet III, dont il devint grand vizir en 1714, mourut des blessures qu'il avait reçues à Peterwaradin, où il fut défait avec 150,000 hommes qu'il commandait; est surtout connu par sa mesquine animosité contre Charles XII, qu'il desservit de tout son pouvoir parce qu'il le jalousait.

ALI-EFFENDI, Bulgare qui occupa un emploi de finances sous Sélim Ier, est auteur d'une bonne *Histoire des quatre sultans Mahomet II, Bajazet II, Sélim et Soliman.*

ALI-PACHA, capitan-pacha de Sélim II, tué le 7 octobre 1571 à la bataille de Lépante, s'était élevé à une réputation de bravoure dans la guerre de Chypre contre les Vénitiens.

ALI, nabab d'Aoude, né en 1781, fils adoptif d'Assef-ed-Daulah, lui succéda malgré l'opposition de la famille. Il fut soutenu, dans ses prétentions, par les Anglais. Ayant rompu avec les Anglais, il fut déposé le 21 janvier 1798, par le résident Teignmouth et envoyé à Bénarès. Cherry, résident de la compagnie, l'ayant invité à déjeuner, fut assassiné par Ali et sa suite. Il se sauva sur le territoire de Berar, chef puissant et indépendant qui ne le rendit qu'à la condition qu'il aurait la vie sauve. Le gouvernement fut obligé d'accéder à cette condition, en conséquence Ali fut livré, conduit à Calcutta, et enfermé au fort William, dans une cage de fer depuis 1800 jusqu'à sa mort en 1817. Il avait alors 36 ans.

ALI-PACHA (Tepeleninli), vizir de Janina, surnommé *arslan* ou *le lion*, a fixé dans ces derniers temps l'attention de l'Europe. Ali naquit vers l'an 1744 à Tépéleni, ville moderne, située à vingt lieues au nord de Janina. Sa famille, que l'on distinguait par le surnom d'*Hissias*, faisait partie de la tribu des Toskides, qui se disent anciens musulmans. Il se donnait une origine asiatique, assurant que ses ancêtres avaient passé de la Natolie en Épire avec les hordes de Bajazet. Quoi qu'il en soit, ils embrassèrent la profession lucrative de klephtes, sorte de brigands avoués et publics, qui les rendit bientôt assez puissants pour envahir le domaine de Tépéleni. A la mort de son père, Ali, qui avait à peine treize ans, eût été entièrement dépouillé, si sa mère Khamco, douée de beaucoup de capacité et d'une grande force d'âme, n'eût elle-même administré son héritage. Comme l'Albanie, qui est l'ancienne Épire, pays âpre et rude, était divisée par des associations anarchiques, où de grands feudataires balançaient l'autorité des pachas envoyés par la Porte, le jeune Ali, sous la tutelle de sa mère, qui s'élevait au-dessus des faiblesses de son sexe, s'accoutuma de bonne heure à tous les exercices d'un palicare ou guerrier albanais, faisant des courses et du butin dans les terres des ennemis de sa famille. Il eut bientôt à soutenir tous les efforts des habitants du Cardiki, ses ennemis les plus acharnés, qui le dépouillèrent et le chassèrent du toit paternel. Sa mère et sa sœur Khaïnitza, conduites prisonnières à Cardiki, y subirent les plus indignes traitements. Ainsi élevé à l'école du malheur, Ali, errant et fugitif, était réduit aux dernières extrémités, lorsque tout à coup la fortune lui sourit : il découvrit un trésor dans une vieille masure, et pour lui tout changea de face. Aussitôt il leva deux mille hommes et rentra triomphant à Tépéleni. Sa mère et sa sœur, délivrées, excitèrent la soif de la vengeance dans le sein d'Ali, déjà trop porté par sa nature à chercher dans le sang la réparation d'une offense. A 25 ans, il prit un rang distingué parmi les beys du pays, et mérita le cœur et la main de la fille du sandjak de Delvino. Levant de nouvelles troupes, il tenta de recouvrer, les armes à la main, tous les domaines de son père ; mais il n'avait pas encore subi toutes les épreuves de l'adversité. Les beys ses ennemis taillèrent en pièces sa petite troupe. Toutefois la fermeté d'Ali déconcerta tellement leurs projets qu'il finit par obtenir paix et sécurité dans ses possessions. Ainsi réconcilié avec ses voisins, il se rend maître absolu de sa ville natale, grossit le nombre de ses adhérents, s'érige en chef de bande, et pousse à la fois ses excursions dans l'Épire, la Macédoine et la Thessalie, échappant à tous les dangers à force d'intelligence et d'adresse. Deux fois on le fit prisonnier et deux fois son étoile l'emporta. Déjà fameux, mais sans titre ni emploi public, Ali projeta de s'élever sur les ruines de Sélim-Bey, sandjak de Delvino, alors en disgrâce auprès du sultan ; il obtint sa confiance sous le masque de l'amitié, l'épia, le tua en présence même de ses gardes, et tenant à la main un firman déployé : « J'ai tué « le traître, cria-t-il d'une voix menaçante ; je l'ai tué « par ordre de notre glorieux padischah ; voici son com- « mandement impérial ! » En récompense il fut nommé lieutenant du pacha de Roumélie, grand prévôt des routes et enfin pacha de Janina. Il essaya vainement de réduire les Souliotes qui, après lui avoir défait une armée de 5,000 hommes, descendirent de leur montagne (1790) et ravagèrent le pays voisin. Ali s'étant mis à la tête de 10,000 Albanais espéra surprendre les Souliotes et les accabler, mais il ne fut pas plus heureux : il éprouva une perte énorme dans la journée du 20 juillet. Ne pouvant les réduire il traita avec les chefs des montagnards qui souscrivirent à une trêve. Ali s'appliqua à amasser des trésors, accablant les Albanais de taxes ; mais d'un autre côté il pourvut à la sûreté des routes, et protégea le commerce. Le traité de Campo-Formio entre la France et l'Autriche ayant amené la destruction de la république de Venise (1797), la France s'empara des îles Ioniennes ainsi que de leurs dépendances de terre ferme ; et cette puissance fut ainsi portée jusqu'aux frontières d'Ali, peu rassuré par quelques démonstrations amicales de ses nouveaux voisins. Bonaparte, alors général en chef de l'armée d'Italie, envoya à Janina l'adjudant général Roza chargé de sonder le pacha, et de le gagner à la cause de la France. Ali combla cet officier d'honneurs et de présents ; et, soupçonnant à son chef des vues sur la puissance ébranlée du Croissant, l'astucieux pacha commença par lier quelques intrigues avec lui. Il lui dépêcha ensuite à son tour un agent confidentiel. La lettre qu'il remit à cet agent était extrêmement flatteuse ; elle séduisit Bonaparte au point qu'il la fit insérer dans les journaux et qu'il entra aussitôt en négociation avec Ali, se promettant bien d'en faire un utile instrument pour ses projets ultérieurs. Instruit de bonne heure que la guerre était inévitable entre la Porte et la France et qu'un armement considérable de Turco-Russes se préparait à arracher les sept îles à cette puissance, il forma le plan de s'en emparer lui-même par ruse, et fit offrir son alliance aux généraux français, à la condition qu'ils lui livreraient Sainte-Maure, les postes de terre ferme, et qu'ils admettraient un corps de son armée dans Corfou, afin de concourir à sa défense. Mais soit que cette ouverture parût un artifice, soit qu'elle se trouvât contraire aux instructions des généraux français, il fut impossible de s'entendre. Ali se tourna alors vers Constantinople, et ce fut à cette époque qu'il proposa au divan de chasser les Français des places vénitiennes de terre ferme. Il reçut carte blanche pour agir et commença les hostilités par un trait de perfidie. Ayant invité à une conférence l'adjudant général Roza, dans un bourg de la

basse Albanie, il tire de lui, dans l'épanchement de la conversation, des informations utiles sur la situation de Corfou, et après le repas le plonge dans un cachot infect, comme un espion envoyé pour exciter une révolution en Épire. Levant alors le masque, il fait attaquer Butrinto et s'empare lui-même de Prévesa; et là, il fait prisonnier le général Lasaleette avec le reste de ses soldats, après un affreux carnage. Le sultan, pour récompenser l'heureux pacha, lui envoya le sabre et la pelisse d'honneur. La puissance d'Ali s'accrut avec sa renommée. Invité par les alliés à concourir au siége de Corfou, Ali parut bientôt à la tête de son armée sur le rivage de Playa, en face de l'île Sainte-Maure dont il se serait emparé s'il n'eût été traversé par les Russes. Corfou pris et occupé par les alliés, il se vit contraint de retirer ses troupes de ses nouvelles possessions continentales, et il en conçut contre les Russes une haine implacable. La coalition de 1805 formée entre l'Angleterre, la Russie et l'Autriche contre la France ayant été dissoute par la victoire d'Austerlitz, il s'ensuivit, non-seulement l'union de l'Illyrie et de la Dalmatie à l'empire français, mais l'entière occupation de Naples par les troupes de Napoléon. Ce redoutable voisinage, qui pressait l'Épire de trois côtés, fit faire de sérieuses réflexions au vizir de Janina; il savait d'ailleurs que tout présageait une rupture entre la Russie et la Turquie, et que l'ambassadeur de France à Constantinople (le général Sébastiani) commençait à jouir d'un grand crédit auprès du divan. On vit alors ce même Ali, qui en 1790 avait su cajoler le conquérant de l'Italie, mettre beaucoup de prudence et d'adresse dans ses démarches pour renouer avec lui. Loin de repousser ses avances, Napoléon lui envoya des présents et lui offrit une couronne en Épire. De telles propositions étaient bien faites pour séduire Ali. Napoléon nomma consul général de France à Janina M. Pouqueville. Ce fut par le crédit de la France auprès du divan qu'Ali obtint les pachaliks de Lépante et de Morée pour ses fils Moukhtar et Véli. De son côté, il aida par son influence l'ambassadeur de France à Constantinople pour amener une rupture entre la Russie et la Turquie. Il pressa vivement la France de lui fournir de l'artillerie et des ingénieurs, promettant de donner tant d'occupation aux Russes des sept îles qu'ils seraient hors d'état d'inquiéter l'armée française de Dalmatie. Ses désirs furent accomplis au commencement de 1807 : il reçut plusieurs détachements d'artilleurs avec des munitions considérables, et l'officier du génie Vaudoncourt resta dans ses États pour diriger les opérations défensives. Le traité de Tilsitt ayant confirmé à la France la possession des îles Ioniennes, Ali fit partir George Jauco pour Venise, où Napoléon était attendu, et proposa au grand empereur par cet émissaire de se reconnaître vassal de la France, à condition qu'on réunirait à l'Épire les îles Ioniennes, qui deviendraient une principauté dont il serait le chef. Ce message fut reçu par Napoléon avec toute la hauteur d'un conquérant superbe. Ali en conçut un profond ressentiment; mais il jugea à propos de dissimuler. Cependant peu de temps après, César Berthier, gouverneur de Corfou, ayant montré l'intention de lui faire restituer les villes vénitiennes de la côte, il méprisa les menaces de ce général, et parut se jeter ouvertement dans les bras de l'Angleterre. La cour de Londres envoya au pacha un beau parc d'artillerie et plusieurs centaines de fusées à la Congrève. Le major Leake, chargé de ce présent, fut aussi chargé d'apprendre aux troupes albanaises à se servir de ces nouvelles armes, et un résident en titre, M. Foresti, parut à la cour de Janina, qui, visitée par les hommes les plus considérables de l'Angleterre, devint un foyer d'intrigues diplomatiques. On conçoit le courroux que dut éprouver Napoléon d'un pareil changement. Ce ressentiment s'augmenta encore par la perte qu'il fit à cette époque des îles de Zante, Céphalonie, Ithaque et Cerigo. La ruine d'Ali fut alors résolue dans le cabinet de Saint-Cloud; Ali fut peut-être sauvé par la retraite forcée du Portugal, et l'heureux pacha n'eut plus à s'occuper que de sa vengeance contre le pacha de Berat qui était aussi entré dans la ligue formée contre lui par les Français. Il se rendit maître de sa personne et le plongea au fond d'un cachot construit sous le grand escalier de son palais. Moustafa pacha de Delvino et la ville d'Argyro-Castron se soumirent. Cardiki seule résista : sa défense fut opiniâtre; mais la vengeance du conquérant fut horrible; il fit massacrer toute la population de cette malheureuse cité; et dans le même temps on égorgea par son ordre dans leur prison Moustafa et ses deux fils. Cependant les immenses préparatifs de Napoléon contre l'empire russe entraînèrent la Porte dans le système français, et le général Andréossi, ambassadeur de France à Constantinople, acquit une influence dont il se servit bientôt contre Ali. Ce dernier eut connaissance de toutes ces menées, et il en conçut une profonde haine pour Napoléon; mais les malheurs que ce dernier éprouva dans sa campagne de Russie en 1812 firent bientôt cesser tous les dangers et tous les ressentiments du pacha. A la fin d'une guerre où il avait rendu de si grands services aux Anglais, il se flattait d'en être récompensé au moins par la cession de quelque établissement maritime; et dans cette vue il accueillait tous leurs voyageurs de quelque importance. Prévoyant que bientôt les Français seraient éloignés pour longtemps du voisinage de l'Albanie, et que l'Angleterre resterait maîtresse de l'archipel Ionien, il forma le projet de s'emparer de Parga, et mit ses troupes en mouvement contre ce rocher solitaire; mais il fut prévenu par les Anglais qui s'emparèrent de ce point important qu'occupaient les Français. Revenu à Janina et voulant se débarrasser des peuplades de l'Épire dont la fidélité lui était suspecte, Ali prit le parti de les déporter. Maître absolu du territoire de Cardiki, il en réunit quarante villages au domaine de son vizirat pour former la dotation de Salik-Bey, son troisième fils. Les changements survenus en France en 1814 le mirent en position de demander le rappel du consul général Pouqueville qui depuis longtemps lui était suspect et qu'il faisait surveiller. L'événement qui, au commencement de 1815, mit toute l'Europe en mouvement, l'évasion de Bonaparte, ne changea rien à la position d'Ali; il n'y vit qu'une crise passagère et qui n'aurait aucune influence sur l'empire ottoman. En janvier 1816 il reçut la visite d'un roi détrôné, Gustave-Adolphe, qui allait en Morée attendre les firmans qui devaient lui servir de passe-port pour Jérusalem. Ce prince fut traité avec beaucoup d'égards par le pacha, et il lui fit présent du sabre de Charles XII. Ali était, sans aucun doute, à l'époque la plus heureuse de sa

vie. Sans guerre extérieure ni intérieure, et sans aucune opposition, il régnait sur les Albanais à l'ombre d'un pouvoir plus fortement organisé qu'aucune monarchie de l'Europe. Mais on ne pouvait guère croire qu'il consentît à rester ainsi longtemps dans l'inaction. Dévorant en secret l'affront qu'il avait essuyé devant Parga, il résolut d'obtenir par la corruption ce que la force n'avait pu lui donner. Il fit tant par ses intrigues que ce fut la Porte elle-même qui exigea cette place de l'Angleterre et consentit alors à l'occupation des sept îles. Un traité, qui resta d'abord secret, contint la clause de livrer au despotisme d'Ali le seul point de l'ancienne Grèce qui fût encore libre. Les Parganiotes au désespoir émigrèrent, et le pacha, au bout de vingt ans, réussit par sa persévérance à s'emparer de Parga. Jusqu'ici la Porte avait tout souffert du plus dangereux de ses pachas ; mais Ali vieillissait, et elle craignit de voir échapper ses immenses trésors ; elle craignit qu'ils ne fussent partagés ou dissipés par ses enfants. Sans avoir de plan arrêté sur ce point, le cabinet musulman se trouva bientôt placé, par un concours singulier de circonstances, sous l'influence de Pacho-Bey, l'ennemi le plus acharné d'Ali-Pacha, qui s'était emparé de ses biens. Ce fut alors qu'Ali, persuadé de tout ce qu'il avait à craindre d'un ennemi aussi dangereux, résolut de s'en débarrasser à tout prix. Deux de ses sicaires, expédiés à Constantinople avec ordre d'assassiner Pacho-Bey, déchargèrent contre lui leurs pistolets, mais ne l'atteignirent que légèrement. L'un des assassins fut pris : appliqué à la torture il déclara qu'il n'avait fait qu'exécuter l'ordre d'Ali-Pacha ; on l'attache aussitôt au gibet devant la porte du sérail, et le sultan, irrité, jure de faire tomber sur Ali tout le poids de son courroux ; il lance contre lui la sentence de *fermanly*, ou proscription impériale, qui est ratifiée par un fetfa du mufti. Cette terrible sentence portait qu'Ali-Pacha, déclaré coupable de lèse-majesté au premier chef, ayant obtenu à diverses reprises le pardon de ses attentats et de sa félonie, était mis comme relaps au ban de l'empire, s'il ne se présentait pour se justifier *au seuil doré de la porte de félicité* dans le délai de quarante jours ; en même temps ses courriers et tous ses agents furent mis aux fers. Ne pouvant déjà plus se fier aux mahométans, que leurs principes religieux attachaient à la cause du Grand-Seigneur, et ne comptant pas davantage sur l'affection des Épirotes, il fait un appel aux tribus de la Grèce septentrionale, et a recours aux chrétiens Armatolis, en leur offrant l'appât du butin et d'une solde considérable. Au moindre signe de sa volonté, les archevêques, les évêques, les papas, les cadis et les aïans accourent auprès de lui. Tous, à l'annonce des dangers qui le menacent, semblent redoubler de dévouement pour sa personne. Il organise ses troupes et fait ses dispositions de défense. D'un autre côté, le divan oppose tout ce qu'il peut exercer d'influence pour engager les Épirotes à tourner leurs armes contre le pacha. Mais celui-ci n'oublie rien pour augmenter son parti : il laisse croire aux Grecs qu'il n'est pas éloigné de se faire chrétien, et promet aux Turcs pauvres le partage des biens confisqués aux agas ; puis convoquant au château du Lac, pour le 25 mai 1819, ce qu'il appelle un grand divan, il y mande les chefs des Turcs et des chrétiens, étonnés de se trouver ensemble. Cependant Pacho-Bey venait enfin d'entrer en campagne, et Ali, réduit à la défensive du côté de la Thessalie et de la Macédoine, se réservait pour lui-même la défense de Janina, point central de ses opérations. Tandis que l'armée ottomane traversait la Thessalie sans obstacles, la flotte turque apparaissait sur les côtes de l'Acrocéraune. Là elle fit une descente et bloqua dans Prévesa Véli, fils d'Ali. Le vizir espérait conserver au moins ses limites naturelles, qui étaient les montagnes du Pinde ; avec des troupes aguerries, bien payées et bien armées, les chances de succès étaient pour lui. Toutefois, après un combat d'avant-poste à Krionero, la défection d'une grande partie de son armée le laissa sans autres défenseurs que ses propres adhérents. La soldatesque qui lui était dévouée se retira dans Janina. En arrivant devant Janina, les Turcs détruisirent une partie de la ville et en chassèrent les habitants pour s'y fortifier ; Ali de son côté se vit forcé, pour les en déloger, de détruire l'autre partie de la place, qui fut ainsi tout entière réduite en cendres et mise au pillage (août 1820). Ali se montrait au-dessus de toutes les infortunes. Dès le point du jour donnant des audiences à l'entrée de sa casemate, il s'entretenait familièrement avec ses soldats, plaisantant avec gaieté sur l'anathème lancé contre lui. « Les lâches, disait-il, me « regretteront un jour ; ils apprendront, par les maux « qui viendront après moi, de quoi étaient capables le « *vieux lion* et les braves attachés à sa fortune. » La situation de l'armée turque devint très-critique. Les désertions y furent si nombreuses, qu'à l'entrée de l'hiver Pacho-Bey, après des tentatives inutiles sur les forts de Janina, se vit contraint de se retirer. Le Grand-Seigneur indigné d'un tel résultat nomma pour le remplacer Kourschid-Méhémed-Pacha, ancien grand vizir, et alors pacha de la Morée. C'était un vieillard connu par sa rigueur inflexible ; il joignait à la fermeté militaire la ruse si nécessaire avec un tel ennemi. Il se rendit promptement à son poste, et y conduisit des renforts qui portèrent son armée à cinquante mille hommes. De son côté, Ali ne négligeait rien pour assurer sa défense, et préparait de grandes diversions ; il fit soulever les Monténégrins, les Serviens, etc. Les Arnautes échappés au sac de Janina se réunirent aux Armatolis dans les montagnes. Enfin depuis les bouches du Cattaro jusqu'à celles du Danube, Ali suscita des ennemis aux Turcs ; et ce fut un spectacle assez bizarre que de voir un satrape, qui réunissait en lui les mœurs et tous les goûts voluptueux et féroces des tyrans de l'antiquité ou de l'Orient moderne, entrer dans une conspiration destinée à rendre la liberté aux Grecs. Ali était assiégé depuis dix-huit mois, lorsque Kourschid vint prendre le commandement de l'armée de siége. Ce nouveau chef par l'ascendant de son caractère domina bientôt toutes les rivalités ; il poussa les opérations avec tant d'intelligence et de vigueur, que, bien qu'obligé d'envoyer des détachements sur divers points, et de marcher lui-même contre les Albanais, il força le *vieux lion* à se réfugier dans une tour avec une centaine d'hommes les plus dévoués. Sous ce dernier asile Ali avait placé une grande quantité de poudre, et il annonça la résolution de faire sauter l'édifice plutôt que de capituler ; mais le rusé Kourschid ne fut point arrêté par cet avertissement. Il ordonna de redoubler le feu, réduisit son ennemi à la dernière extrémité ; et voulant surtout le prendre vivant

avec ses richesses, il le força d'entrer en négociations, et le fit à la fin consentir par de vaines promesses à se rendre dans une petite île du lac pour y attendre les ordres du sultan. Ces ordres ne se firent pas attendre; et le quatrième jour (5 février 1822) on vint lire au malheureux Ali une sentence de mort. Se voyant alors tombé dans un piége que lui-même avait tant de fois tendu à ses ennemis, il saisit ses armes en s'écriant : « Vous qui « violez si lâchement vos serments, croyez-vous prendre « Ali comme une femme? » Du premier coup il blesse le séraskier et tue un de ses officiers; il s'engage alors entre les siens et les Turcs un combat où le pacha tombe percé de plusieurs balles. Ses gens accablés sont égorgés aux cris de *vive le sultan Mahmoud* et son vizir *Kourschid-Pacha!* On porte aussitôt à celui-ci le cadavre sanglant et on le place sur un pieu au milieu de la ville, et sous les yeux des Albanais et des Grecs qui purent contempler à leur aise les tristes restes de celui qui les avait si longtemps épouvantés. Si l'on en croit la relation qui fut publiée à Constantinople, ce tragique dénoûment ne se serait pas passé tout à fait ainsi. Il résulterait de cette version que Méhémed-Pacha chargé de faire exécuter le firman de mort, après un court entretien avec Ali, lui aurait plongé son poignard dans le sein, et que le combat entre les gens du pacha et les troupes du Grand-Seigneur s'en serait suivi immédiatement. Quoi qu'il en soit, le lendemain Kourschid fit enterrer le corps d'Ali avec tous les honneurs dus au rang d'un vizir et d'un pacha à trois queues. La tête fut expédiée la nuit même pour Constantinople. L'impression que cette mort d'Ali-Pacha et la saisie de ses trésors firent dans toutes les provinces turques est impossible à décrire; on eût dit que l'empire était délivré de tous ses dangers et de tous ses ennemis. Le même enthousiasme de fanatisme et d'orgueil éclata dans la capitale le 22 février à l'arrivée du sanglant trophée de la victoire de Kourschid. Le lendemain la tête d'Ali fut exposée aux portes du sérail au milieu d'un concours immense de peuple.

ALIADEULET, fils de Zunlcadir et prince d'Arménie, régnait en 1514, de l'hégire 920. Vaincu après une longue résistance par Sélim Ier, il perdit la couronne et la vie vers 1520.

ALI ADID-ED-DAULAH, roi de Murcie, de la race des Houdides; succède, en 1236, à son frère, Motawakkel; surpris et mis à mort, en 1239, par son compétiteur, l'ex-roi de Valence, Abou-Djoncail.

ALI AL-SAID (Aboul-Haçan), douzième roi de la dynastie des Al-Mohades; succéda, en 1242, à son frère Abd-el-Wahed II. Il recouvra, en 1245, Mekinez et Fez, que les Incrinides lui avaient enlevés, mais il ne put reprendre Tlemecen sur Yagh-Mouracan, qui s'en était emparé; il fut assassiné, tandis qu'il assiégeait cette place, en 1248.

ALIAMET (Jacques), graveur, né à Abbeville en 1728, mort à Paris en 1788. On a de lui plusieurs planches d'après Berghem, Wouwermans et Joseph Vernet; il a surpassé Lebas son maître, dans l'art de graver à la pointe sèche.

ALIAMET (François-Germain), frère du précédent, et graveur comme lui, mais inférieur en talent, s'établit à Londres où il a travaillé d'après Carrache, le Guide et plusieurs maîtres de l'école anglaise.

ALIANI (François), habile violoncelliste, né à Plaisance; après avoir reçu pendant cinq ans des leçons de Rovelli, de Bergame, il revint dans sa patrie où il mourut en 1812.

ALIBAUD (Louis), régicide, né à Nîmes en 1810, vint à Paris en 1835, et y servit en qualité de commis marchand de vins; mais la manifestation de ses opinions républicaines lui fit bientôt perdre cet emploi. C'est alors qu'il voulut mettre à exécution le projet de tuer le roi Louis-Philippe, projet que, de son aveu, il avait conçu dès les événements de juin 1832. Depuis six mois il suivait les démarches du roi, lorsque le 25 juin 1836, au moment où S. M. venait de monter en voiture pour se rendre à Neuilly, l'assassin, armé d'un fusil-canne, tira à bout portant un coup de feu qui heureusement n'atteignit pas le roi. Saisi presque aussitôt, et traduit devant la cour des pairs, Alibaud fut condamné à la peine des parricides, qu'il subit le 11 juillet 1836.

ALIBERT (J. Louis), médecin célèbre, né en 1766 à Villefranche, dans le Rouergue, était fils d'un conseiller au présidial de cette ville. Après avoir terminé ses études avec un brillant succès, il résolut d'entrer dans la carrière de l'enseignement; mais la révolution l'empêcha d'exécuter ce projet. Indécis quelque temps sur le choix d'un état, il vint à Paris, où il fréquenta les cours de clinique, et ne tarda pas à se faire remarquer de Dusault et Pinel. La thèse qu'il soutint pour le doctorat, sur les fièvres pernicieuses et intermittentes, eut plusieurs éditions, honneur qu'obtiennent bien rarement ces sortes d'ouvrages. L'un des fondateurs, avec Bichat, de la société médicale d'émulation, il ne tarda pas à prendre rang parmi les écrivains distingués de la science qu'il pratiquait. Nommé médecin titulaire de l'hospice de St.-Louis, il y fonda un cours d'enseignement de clinique des maladies de la peau, qui ajouta encore à sa réputation déjà fort étendue. Après la restauration, il fut nommé médecin ordinaire de Louis XVIII, qui le créa baron et officier de la Légion d'honneur. Il remplit les mêmes fonctions près de Charles X, et mourut à Paris en novembre 1837, à 68 ans. Ses principaux ouvrages sont : *Physiologie des Passions*, 5e édition, 1837, 2 vol. in-8o, livre riche d'observations. *Description des maladies de la peau*, 1834, grand in-fol., figures coloriées; c'est le chef-d'œuvre d'Alibert. *Nouveaux éléments de thérapeutique et de matière médicale*, 1826, 2 vol. in-8o, livre plein d'excellentes vues pratiques. *Précis sur les eaux minérales les plus usitées en médecine*, 1826, in-8o. Un *Recueil d'éloges historiques*, in-8o, qui peuvent être comparés à ceux de Vicq-d'Azyr. Albert fut l'un des principaux collaborateurs du *Dictionnaire des sciences médicales*. Dans ses loisirs, il cultiva la poésie, et son poëme de la *Dispute des fleurs*, in-18, annonce un véritable talent.

ALIBRANDI (Giromala), peintre sicilien, né à Messine, en 1470, mort en 1524.

ALIBRANDO (François), jurisconsulte sicilien, membre de l'Académie *della Fucina*, est cité comme auteur de quelques écrits de droit et de quelques morceaux de poésie.

ALIBRAY (Charles Vion d'), né à Paris, poëte bachique, auteur dramatique et prosateur; mort en 1455, dans un âge avancé.

ALIDOSIO II, d'Imola, fils ou neveu de Petro Alidosio, surnommé *Pagano*, était arrière-petit-fils d'Alidosio I[er], qui vivait en 1207, et que l'on croit issu d'*Hala*, frère de S. Romuald, de la famille des Onesti. Pierre Pagano, l'un des nobles les plus puissants d'Imola, s'était emparé du gouvernement de cette ville, en 1272; mais n'ayant pu s'y maintenir qu'un an, elle était retournée sous la domination des Bolonais. Alidosio II fut plus heureux. Aidé par Maynard Pagano, il s'en empara de nouveau, en 1292, et y établit si bien son autorité, que ses descendants s'y maintinrent jusqu'en 1424. On ignore l'époque de sa mort.

ALIDOSIO (Lippo et Guy), deux fils du précédent, associés à l'autorité de leur père, continuèrent de gouverner conjointement, et reçurent ensemble, en 1351, du pape Clément VI, l'investiture d'Imola, à titre de vicaires de l'Église. Depuis cette époque, ils restèrent guelfes fidèles, et furent toujours protégés par les papes. Lippo laissa un fils unique, *Robert*, deuxième seigneur d'Imola, qui résista avec succès aux Visconti, seigneurs de Milan, et laissa deux héritiers de sa valeur.

ALIDOSIO (Azzo), troisième seigneur d'Imola, se distingua dans presque toutes les affaires de son temps, et mourut en 1373, ne laissant qu'une fille mariée à Amurath Torelli, seigneur de Ferrare, frère du célèbre Guy II, premier comte de Guastalla.

ALIDOSIO (Bertrand), quatrième seigneur d'Imola, connu par la bataille qu'il avait gagnée, en 1350, sur les Mantouans, succéda à son frère Azzo, le 7 septembre 1373, et mourut en 1399.

ALIDOSIO (Louis), fils unique du précédent, cinquième seigneur d'Imola, régna quelque temps paisiblement, aimé de ses sujets et de ses trois enfants, Thiébaud, Jean et Lucrèce. Il avait marié cette dernière à George Ordelaffi, seigneur de Forli, qui mourut en 1422, laissant son fils en bas âge, sous la tutelle de Philippe-Marie Visconti, duc de Milan. Lucrèce, s'apercevant des mauvais desseins du tuteur, envoya son fils à Louis Alidosio. Le duc, mécontent de cette conduite, et de ce que Louis venait de faire une alliance avec les Florentins, envoya un corps de troupes contre la ville d'Imola, où un transfuge les introduisit pendant la nuit. Le malheureux Louis Alidosio, surpris, fut conduit avec son fils aîné à Milan. Jean, son second fils, seigneur de Castel de Rio, échappa et continua la postérité des Alidosio. Le duc fit enfermer les deux prisonniers au château de Monza, et ne permit à Louis d'en sortir que pour se faire bénédictin. Ce prince malheureux finit saintement ses jours dans cet ordre, à Modène, et la seigneurie d'Imola sortit pour jamais de la famille des Alidosio.

ALIFAX (André). On trouve sous le nom de cet auteur, à la bibliothèque du roi, à Paris, un *Nisi Dominus* à quatre voix, en partition originale. Il y a eu un musicien anglais de ce nom qui vivait à la fin du 17[e] siècle.

ALIFF, écrivain anglais, auteur d'ouvrages sur la politique et la religion, condamnés par les tribunaux en 1816.

ALIGERNE, abbé de Mont-Cassin, élu en 949; Adenulphe, comte d'Aquino, irrité de ce qu'il s'était plaint de ses usurpations à Landulphe, prince de Capoue, le fit enlever, et l'exposa à ses chiens, couvert d'une peau d'ours, attentat dont son auteur dut bientôt demander pardon la corde au cou; mort en 986.

ALIGHIERI (Louis), savant jurisconsulte de Vérone, vers 1350.

ALIGHIERI (**DANTE**). *Voyez* **DANTE**.

ALIGNAN (Benoît), né à Alignan-du-Vent, village à six lieues de Pézenas, à la fin du 12[e] siècle, d'une famille noble, fut élevé dans un monastère de bénédictins, et prit l'habit de cet ordre. En 1229, il fut fait évêque de Marseille; mais il n'oublia jamais ses vœux monastiques, et se nomma toujours *frère Benoît, évêque de Marseille*. Il partit, en 1239, pour la terre sainte, avec Thibauld, roi de Navarre et comte de Champagne. Lorsque les croisés revinrent, Alignan resta en Syrie; et, par ses éloquentes exhortations aux pèlerins, les décida à rétablir la forteresse de Saphet, pour couvrir le pays jusqu'à Saint-Jean d'Acre. Lorsqu'il vit le fort dans un parfait état de défense, il songea à revenir dans son diocèse : il y était en 1242. Il assista, en 1245, au concile de Lyon. Il s'occupa d'un Traité de théologie qu'il avait commencé en Syrie, et qu'il dédia au pape Alexandre IV. *Tractatus fidei contra diversos errores super titulum de summâ trinitate et fide catholicâ in decretalibus*. En 1264, Alexandre IV chargea Alignan de prêcher une nouvelle croisade. Il ne restait aux croisés que le fort de Saphet, qui fut bientôt rendu, par la trahison et l'apostasie du commandant, nommé Léon. Alignan, après avoir prêché cette croisade, entra en 1266, chez les frères mineurs, dont la règle était plus austère que celle des bénédictins, et mourut en 1268.

ALIGRE (Étienne d'), chancelier de France, né en 1559, mort le 11 décembre 1635. Son mérite lui ouvrit l'entrée du conseil d'État sous Louis XIII, qui lui confia les sceaux en 1624; il fut nommé chancelier bientôt après : mais, au bout de deux ans, Richelieu le sacrifia à Gaston, frère de Louis XIII. Il fut renvoyé et exilé dans sa terre de la Rivière, au Perche, où il finit ses jours, laissant la réputation d'un des plus honnêtes magistrats de son siècle.

ALIGRE (Étienne d'), fils du précédent, mort le 25 octobre 1677, âgé de 85 ans, fut successivement conseiller, intendant en Languedoc et en Normandie, ambassadeur à Venise, directeur des finances, doyen du conseil d'État, garde des sceaux et chancelier.

ALIGRE (François d') frère du précédent, seconda son père dans sa charge de chancelier, refusa l'évêché d'Avranches en 1668, et fut abbé de St.-Jacques de Provins, où il mourut en 1712.

ALIGRE (Charles d') frère des précédents, fut abbé de St.-Riquier, en Ponthieu, dont l'église fut élevée à ses frais; mort en 1695.

ALIGRE (Étienne-François d'), né en 172..., de la famille des précédents, était président à mortier en 1768, lorsque Laverdy le fit agréer au roi pour la place de premier président du parlement de Paris. On s'étonna de voir à la tête du premier corps de la magistrature, un homme encore jeune et célibataire; Louis XV lui-même en fit la réflexion. Cependant d'Aligre remplit cette place avec distinction. Dans le cours des deux années qui précédèrent la révolution, il fit, à la tête de son corps, plusieurs remontrances contre les impôts et contre les opéra-

tions du ministère, qui lui paraissaient saper les principes monarchiques qu'il défendit toujours avec courage. On cite de lui un trait de caractère remarquable. Au moment où le ministre Necker exerçait le plus d'influence sur le monarque et sur le peuple, et où il s'occupait de la convocation des états généraux, le premier président supplia le roi de lui accorder une audience particulière avec ce ministre; le magistrat, dans cette audience, fit lecture d'un mémoire, dans lequel il annonçait énergiquement la nature des événements qui se préparaient, et les dangers qui menaçaient le monarque. Un silence absolu régna pendant et après cette lecture; et le premier président ne reprit la parole que pour remettre sa démission, qu'il avait apportée. D'Aligre fut un des premiers Français qui émigrèrent; il se retira en Angleterre, où il avait une fortune de 4 millions et demi, placée sur la banque de Londres. Il repassa sur le continent au bout de quelques années, et mourut à Brunswick, en 1798.

ALIMENTUS. *Voyez* **CENCIUS ALIMENTUS.**

ALIM-GHERAI, trente-quatrième kan de Crimée; le fut en 1755, après Arslan, dont il était le parent et le lieutenant; leva, en 1758, une grande armée pour aller au secours de son fils, et s'empara de Boudgai, principal entrepôt des grains que Constantinople tirait des bords du Danube; fut déposé et exilé en Romélie la même année.

ALIMPE ou **ALIMPIUS**, moine du couvent des Grottes à Kief, en Russie, dans le 12e siècle, est le plus ancien peintre de ce pays. Il décora de ses tableaux, sans exiger aucune rétribution pour son travail, un grand nombre d'églises; le clergé russe l'a mis au nombre des saints.

ALINARD ou **HALYNARD**, archevêque de Lyon en 1046; accompagna le pape Léon IX en France, à Rome, au Mont-Cassin, et fut employé dans les négociations qui précédèrent la paix entre les Normands et les habitants de l'Italie inférieure, en 1051; mort empoisonné à Rome, le 29 juillet 1052.

ALINGE-KAN ou **ILINGE-KAN**, quatrième roi des Turcs orientaux; descendant de Tur, fils de Japhet; fut père de deux jumeaux, Tatar et Mogol, entre lesquels il partagea ses États, et d'où vinrent les Tatars et les Mogols.

ALIPE (ALIPIUS), évêque de Tagaste, dans la Numidie; plus jeune que son maître et son ami saint Augustin, né en 354; adopta comme lui les opinions des manichéens et fut baptisé le même jour que lui à Milan par saint Ambroise la veille de Pâques, en 387; élu évêque en 394, assista à plusieurs conciles d'Afrique, et fut, en 411, un des six évêques qui soutinrent la cause des catholiques contre les donatistes dans la conférence de Carthage; se rendit à Rome, en 420, pour solliciter l'empereur contre les pélagiens; mort après 430.

ALIPE (ALIPIUS), d'Antioche, auteur d'une géographie de l'ancien monde, dédiée à Julien l'Apostat; fut gouverneur de l'Angleterre; puis chargé par Julien de relever le temple de Jérusalem; exilé en 371, dans la persécution contre ceux qui avaient recherché par la magie quel serait le successeur de Valens.

ALIPE ou **ALYPE** (St.), dit le *Cionote* ou *le Stylite*, né dans le 6e siècle à Andrinople, en Paphlagonie; monta à trente ans sur une colonne où il resta cinquante-trois ans, pendant lesquels il fut quatorze ans malade; vivait du temps de l'empereur Héraclius vers 610 : on ignore l'année de sa mort.

ALIPRANDI (BUONAMENTE), écrivain du 15e siècle, a composé en vers tercets (*terza rima*), l'*Histoire* de la ville de Mantoue, sa patrie, depuis son origine jusqu'à l'an 1414. Muratori a publié une partie de cet ouvrage médiocre dans le 5e vol. de ses *Antiquités italiennes*.

ALIPRANDI (BERNARD), né en Toscane, au commencement du 18e siècle, fut d'abord compositeur de la chambre et directeur des concerts de la cour de Bavière, pour laquelle il composa trois opéras : *Mithridate, Semiramis* et *Iphigénie*, en allemand.

ALIPRANDI (BERNARD), fils du précédent, fut un habile violoncelliste au service de la cour électorale de Munich, où il se trouvait encore en 1786. Il a publié quelques morceaux pour son instrument.

ALIQUOT (JEHAN), dit Roquier, musicien au service de Charlotte de Savoie, femme de Louis XI, depuis 1462, jusqu'à sa mort, en 1469.

ALIRE (St.), *Illidius*, évêque de Clermont en Auvergne, vers l'an 556; mort vers l'an 585; sa fête le 5 juin.

ALISSAC (N.), poëte, né à Valréas dans le comtat Venaissin, 26 juin 1746; fut l'ami, le condisciple et le compatriote du cardinal Maury.

ALISSENET DE LA TOUR, femme poëte du 18e siècle, dont on trouve quelques pièces dans les recueils périodiques du temps.

ALIX dite **ADÈLE**, comtesse de Crépi et de Valois, fille de Raoul II, comte de Crépi et de Valois, et d'Alix, comtesse de Bar-sur-Aube; épousa 1° Herbert IV, comte de Vermandois; 2° Thibaud III, comte de Champagne; 3° en 1102, Renaud III, comte de Clermont en Beauvoisis; morte après 1118.

ALIX de France, fille de Louis VII et d'Éléonore de Guienne; mariée, en 1164, à Thibaud Ier, comte de Blois, sénéchal de France, dont elle eut sept enfants.

ALIX, comtesse de Toulouse, dite aussi **HELE**, **HÉLÈNE**, **HÉLUTE**, fille de Eudes Ier, duc de Bourgogne, et de Mathilde de Bourgogne-Comté, fille de Guillaume II; mariée d'abord à Bertrand, comte de Toulouse et de Tripoli; ensuite à Guillaume III, comte d'Alençon et de Ponthieu; morte à la fin de février 1191.

ALIX, 4e fille de Thibaud IV, comte de Champagne, épouse de Louis VII, roi de France, et mère de Philippe-Auguste, a laissé la réputation d'une princesse accomplie. Elle faisait, par son esprit et ses grâces, l'ornement de la cour de son père, quand Louis VII, devenu veuf, en 1160, de Constance de Castille, sa seconde femme, la demanda en mariage. Ce monarque n'avait pas eu de fils de ses deux premiers mariages; Alix fut quatre ans sans lui donner d'héritier; mais le 22 août 1165, elle accoucha d'un fils qui reçut le surnom de *Dieu-Donné*, parce que les peuples crurent l'avoir obtenu du ciel par leurs prières : il régna glorieusement sous le nom de Philippe-Auguste. Lorsque Louis VII mourut, Alix réclama la régence; mais son fils, quoiqu'il ne fût que dans sa 15e année, voulut gouverner par lui-même, et se montra digne de soutenir une résolution si extraordinaire pour son âge. Lorsqu'il eut formé la résolution d'aller combattre dans la Palestine, il assembla les grands de l'État, et, de leur consentement, il nomma, en 1190, Alix, tutrice

de l'héritier du trône, et régente du royaume. Elle gouverna avec douceur et sagesse, et elle résista avec fermeté aux prétentions du pape. Elle mourut à Paris, le 4 juin 1206, respectée des grands, et sincèrement regrettée des peuples.

ALIX de France, fille de Louis VII et d'Alix de Champagne, sa troisième femme; fut fiancée à Richard d'Angleterre, comte de Poitou; épousa, le 20 août 1195, Guillaume II, comte de Ponthieu.

ALIX, comtesse de Bretagne, fille de Constance, héritière de Bretagne et de Gui de Thouars, son troisième mari; épousa en 1213, Pierre de Dreux, fils de Robert II, petit-fils de Louis VI, roi de France; morte en 1221. Fut mère de Jean Ier, duc de Bretagne.

ALIX, reine de Chypre, fille de Henri le Jeune, comte de Champagne, et d'Isabelle de Jérusalem, en 1212; épousa Hugues de Lusignan, roi de Chypre, mort en 1218; morte en 1246, après avoir été remariée successivement à Bohémond IV, prince d'Antioche et à Raoul de Soissons.

ALIX de Vergi, fille d'Hugues, seigneur de Vergi; mariée, en 1199, à Eudes III, duc de Bourgogne; fonda les Dominicains de Dijon, en 1230; morte le 3 mai 1251. Fut mère d'Hugues IV.

ALIX, fille de Jean Ier, duc de Bretagne; née le 6 juin 1243; mariée à Jean de Châtillon, premier comte de Blois; fit le voyage d'outre-mer, en 1287; morte à son retour, 2 août 1288.

ALIX, petite-fille de Guillaume V; lui succéda au comté de Mâcon, avec Jean de Braine, son époux, l'an 1224; à la mort de Jean de Braine, en 1239 ou 1240, Alix céda son comté à Béatrix, dame de Pagni, sa tante, et devint abbesse du Lis, près de Melun, en 1252.

ALIX de Méranie, sœur d'Othon IV; lui succéda au comté de Bourgogne, en 1248; mariée à Hugues de Châlons, en 1230; et l'an 1267, à Philippe, comte de Savoie; morte en 1278.

ALIX ou **ALLIX** (Thierri), historien, né en Lorraine, en 1534; mort à Nancy, en 1597.

ALIX (Cuny), frère du précédent, chanoine et grand prévôt de St.-Diez, a été le précepteur des enfants de Charles III.

ALIX (Jean), graveur, né à Paris, en 1615, a publié plusieurs estampes, parmi lesquelles on cite une *Sainte Famille* d'après Raphaël.

ALIX (Pierre), chanoine de Besançon, né à Dôle, en 1600, mort le 6 juillet 1676, a publié pour la défense des droits de son chapitre touchant l'élection des archevêques, divers écrits cités par le Père Lelong dans sa *Bibliothèque historique*. Quelques-uns de ses écrits ayant été censurés par l'inquisiteur de la province, Alix déclina sa juridiction, le prit à partie et l'obligea de se rétracter.

ALIX (Jacques), frère du précédent, avocat au parlement de Dôle, a fait imprimer quelques *oraisons funèbres*, et le *Panégyrique* d'un président du comté de Bourgogne.

ALIX (Ferdinand), prêtre, né en 1740, à Frasne, près Pontarlier; mort le 4 février 1825. Il est auteur d'un *Manuel des catholiques*, des *Impies modernes*, et du *dernier prône d'un prêtre du Jura*.

ALIZERIAH, musicien arabe du 9e siècle, forma à Cordoue une école de musique, dont les élèves ont fait les délices de l'Orient dans les cours des différents princes.

ALKEMADE (Cornélius van), savant antiquaire hollandais, né en 1654, publia un grand nombre d'ouvrages pleins de recherches, malgré les soins qu'exigeait son emploi de premier commis des convois et licences de Rotterdam. Il débuta, en 1699, par une *Dissertation sur les tournois*, dans laquelle il traite des cérémonies usitées à la cour de Hollande, sous les premiers comtes. Alkemade fut ensuite l'éditeur de la Chronique rimée de Melis Stoke, intitulée : *Hollandsche Jaarboeken of Rym-Kronyk van M. Stoke*, Leyde, 1699, in-fol., contenant l'histoire de la Hollande, jusqu'en 1337, avec les portraits de tous ses comtes, gravés d'après les anciens tableaux des Carmélites de Harlem. Un an après, ce laborieux savant publia *Muntspiegel der Graven van Holland*, etc., Delft, 1700, in-fol. Il publia successivement *Inleiding tot het ceremonieel der Begraafnissen en der Wapenkunde*, Delft, 1713, in-8°; *Nederlandsche Displechtigheden*, 1732, 3 vol. in-8°; *Jonker Fransen Oorlog*. Il contribua aussi beaucoup aux deux éditions corrigées de *Katwijkse Oudheden* de Pars. Alkemade termina sa carrière littéraire par la description de la ville de Brill, Rotterdam, 1729, in-fol., et il mourut en 1737, à l'âge de 83 ans.

ALKENDI. *Voyez* **ALCHINDUS**.

ALKMAR (Henri d') vivait vers l'an 1470 et fut gouverneur d'un duc de Lorraine. Il est auteur d'un poëme en vieux langage allemand: *Reineke de Voss* ou *Rainier le Renard*, espèce d'apologue contenant une critique des divers états de la société. La 1re édition de ce poëme parut à Lubeck en 1498. H. d'Alkmar se nomme dans la préface; il paraît qu'il n'a fait que versifier et étendre des fictions déjà populaires sous ce nom de *Reinecke* depuis le 12e siècle. On a attribué à tort à Nic. Baumann la première publication de ce poëme.

ALLA ou **ELLI**, premier roi de Sudsex ou des Saxons méridionaux en Angleterre, où il aborda, et fit de grandes conquêtes, en 477; prit le titre de roi en 491; envahit le pays de Kent, en 494; mort en 514.

ALLA, deuxième roi de Northumberland; succéda à Ida, son parent, en 558; mort en 589. Saint Augustin, apôtre d'Angleterre, y vint de son temps.

ALLACCI ou **ALLATIUS** (Léon), un des plus savants et des plus laborieux littérateurs du 17e siècle, né dans l'île de Chio, en 1586, fut bibliothécaire du Vatican, et mourut en janvier 1669. Ses ouvrages, où l'on trouve une grande érudition, sont dépourvus de critique et de jugement; les principaux roulent sur la théologie, ce sont: *de Ecclesiæ orientalis et occidentalis perpetuâ consensione*, Cologne, 1648; *De libris ecclesiasticis Græcorum*, Paris 1645, in-8°; *Eustathius archiep. Antioch. in exahemeron*, Lyon, 1629, et d'autres ouvrages de littérature, dont il faisait son délassement, tels que *de Patriâ Homeri*, Lugd., 1640; *Apes Urbanæ*, Rome, 1635; *Catalogue alphabétique*, en italien, de tous les ouvrages dramatiques publiés jusqu'à son temps, réimprimé à Venise, 1755, in-4°; un *Recueil* précieux d'anciennes poésies italiennes, Naples, 1661, in-8°, rare, etc.

ALLADES *le Sacrilége* (*Alladius* ou *Aladinus Sylvius*), roi des Latins, successeur d'Agrippa Sylvius; mort frappé de la foudre, parce qu'il contrefaisait, dit-on, le tonnerre avec des machines de son invention; Denys

d'Halicarnasse dit qu'il se noya dans le Tibre, l'an du monde 3180 (855 avant J. C.). Aventin lui succéda.

ALLAFORT (Jean) député du département de la Dordogne à la Convention; vota la mort de Louis XVI, 18 janvier 1793, membre du conseil des Anciens jusqu'en 1797.

ALLAINVAL (Léonor-Jean-Christ. Soulas, abbé d'), né à Chartres, était un homme de beaucoup d'esprit, mais bizarre et insouciant. Il commença à travailler pour le théâtre en 1725; et sans doute il y eût obtenu des succès marquants et durables si la mauvaise fortune qui l'accompagna toute sa vie lui eût permis de travailler plus soigneusement ses ouvrages. Il a donné au Théâtre-Français, *la Fausse comtesse*, 1726, qui ne put avoir que 5 représentations, et ne fut point imprimée; *l'École des bourgeois*, 1728, comédie restée au répertoire, qui rappelle le bon comique de Molière; *les Réjouissances publiques*, 1729; *le Mari curieux*, 1731; aux Italiens, *l'Embarras des richesses*, comédie dont l'action est sagement conduite, le dénoûment heureux et dramatique; à l'Opéra-Comique (foire St.-Laurent), *la Fée Marotte*, 1734. Ses autres écrits sont : *les Bigarrures calotines*, 1732, in-12; *Lettre à milord*** sur Baron et mademoiselle Lecouvreur*, 1730, in-12; *Éloge de Car*, 1731, in-12; *Anecdotes de Russie, sous Pierre Ier*, 1745, 1 vol. in-12. Il a donné une édition de la *Connaissance de la mythologie*, 1739, in-12, et des *Lettres du cardinal Mazarin*, 2 vol. in-12, etc. Il mourut à l'Hôtel-Dieu, le 2 mai 1753, dans la plus grande misère.

ALLAIRE (Julien-Pierre), né à Saint-Brieux le 20 janvier 1742, fut, après avoir fait de solides études, nommé à vingt-quatre ans receveur général des domaines et bois de la généralité de Limoges; et devint peu après régisseur, puis administrateur général jusqu'à l'époque de la révolution. Privé alors de son emploi, il se retira dans un domaine qu'il possédait dans le département de la Marne, et s'y occupa d'agriculture. Lors de l'organisation de l'administration forestière, le ministre des finances le nomma l'un des administrateurs généraux, et il rendit de grands services dans cette place qu'il a conservée jusqu'à sa mort, le 26 janvier 1816.

ALLAIS (Denis **VAIRASSE** d'), grammairien du 17e siècle, est auteur d'une *Grammaire française méthodique*, 1681, in-12; d'un *Abrégé* de la même en anglais, 1683, et l'*Histoire des Sevarambes*, roman politique dont il s'est fait un grand nombre d'éditions, et qui a été réimprimé dans la collection des *Voyages imaginaires*.

ALLAIS DE BEAULIEU. *Voyez* **BEAULIEU**.

ALLAM (André), savant anglais, né à Oxford en 1655, mort en 1685, a fait des préfaces, additions et corrections à l'*Ecclesiœ anglicanœ politica* du docteur Cosin, et à l'*Athenœ Oxonienses* de Wood, etc. Sa mort prématurée l'empêcha d'exécuter un ouvrage important qu'il avait entrepris sur l'*Histoire de l'Église anglicane*.

ALLAMAND (Jean-Nicolas-Sébastien), savant modeste et laborieux, naquit à Lausanne en 1713 (et non en 1716, comme le dit Barbier dans l'*Examen critique*). Ayant achevé son cours de théologie dans sa ville natale, il fut admis au ministère évangélique, et reçut une vocation pour Leyde dont l'université jetait alors un grand éclat. Ses heureuses dispositions et la douceur de son caractère lui méritèrent l'amitié du célèbre S'Gravesande, qui lui confia l'éducation de ses enfants. Après la mort de S'Gravesande, Allamand se présenta pour concourir à la chaire de philosophie de l'académie de Franeker, et l'obtint; mais les curateurs de l'université de Leyde s'opposèrent à son départ, en lui proposant la même chaire avec un traitement plus considérable. Il en prit possession le 30 mai 1749, par un discours dans lequel il fit un juste éloge de S'Gravesande, son prédécesseur et son maître chéri. Quelques annés après, il joignit à la chaire de philosophie celle d'histoire naturelle. Ce savant mourut à Leyde le 2 mars 1787. Il était membre de la société royale de Londres et de l'académie des sciences de Harlem. Allamand a fait plusieurs découvertes en électricité; et le premier il a donné l'explication du phénomène de la bouteille de Leyde. Il fut l'éditeur du *Dictionnaire historique et critique* de P. Marchand, et des œuvres de S'Gravesande.

ALLAMAND, ministre calviniste, né en Suisse au commencement du 18e siècle, est auteur d'une *Lettre* anonyme sur les assemblées des religionnaires en Languedoc, Roterdam, 1745, in-4o.

ALLAMAND, professeur à Lausanne, a publié : *Pensées antiphilosophiques*, la Haye, 1751, in-12; *Anti-Bernier*, ou nouveau dictionnaire de théologie, Genève, 1770, 2 vol. in-8o; c'est une réfutation de la *Théologie portative*, publiée par le baron d'Holbach, sous le nom de l'abbé Bernier.

ALLAN, de Lyon, écrivain théologien du 15e siècle.

ALLAN (David), peintre écossais, né à Édimbourg, mort le 6 août 1796. On a beaucoup admiré ses talents dans la composition pittoresque. Plusieurs de ses ouvrages ont été gravés, notamment l'*Origine de la peinture*.

ALLAN, officier anglais dans l'Inde; pendant la victoire qui renversa l'empire de Tippo, il pénétra seul dans l'intérieur du palais du sultan, dont il engagea la famille à implorer la générosité des vainqueurs; il parvint ainsi à la sauver : ce fut lui qui présenta au général Wellesley les clefs de la ville de Seringapatnam, et l'épée de l'infortuné Tippo-Saïb, 4 mai 1799.

ALLAN (George), antiquaire anglais, était procureur à Darlington, dans la province de Durham. Dominé par son goût pour l'étude des antiquités de son pays, il y consacra une grande partie de son temps et de sa fortune, et publia entre autres écrits : *Esquisse de la vie* de l'evêque Trévor; la *vie de St. Cuthbert*, etc. Il mourut en 1800.

ALLANUS ou **ALLAN** a publié *de Officio viri boni*, Amsterdam 1611. On lui attribue un ouvrage rare, intitulé : *de Planctu naturœ contra sodomitas*.

ALLARD (Marcellin), né dans le Forez au 16e siècle, a publié, sous le titre de *la Gazette française*, Paris, 1505, in-8o, un recueil de mélanges dans le genre des *Leçons* de Messie et de Duverdier.

ALLARD (Guy), né en Dauphiné dans le 17e siècle, fut successivement avocat, conseiller du roi, et président en l'élection de Grenoble. Forcé de vendre cette dernière charge, il rentra au barreau, et se trouvait le doyen des avocats quand il mourut en 1716. Il est auteur de plusieurs ouvrages sur l'histoire générale et particulière du Dauphiné, tels que le *Nobiliaire*, 1671, in-12, et l'*His-*

toire généalogique de cette province, 1697, 4 vol. in-12. On doit encore citer *les Éloges* de des Adrets, Dupuy-Monbrun et Colignon, 1675, in-12, et la Bibliothèque du Dauphiné, 1680, petit in-12.

ALLARD (Antoine), graveur du 17e siècle, a gravé sur ses propres dessins plusieurs paysages et des *vues de Frise.*

ALLARD (Marguerite-Aimé-Louis), né en 1750, à Poitiers; député à l'assemblée législative, dans la séance du 9 août 1791, il fit une violente sortie contre la majorité qui se laissait dominer par la minorité; condamné à mort par le tribunal révolutionnaire de Paris, et exécuté en février 1794.

ALLARD ou **ALLART**, né à Revel, en Languedoc, député suppléant à la Convention nationale, remplaça Julien de Toulouse, le 3 août 1794; fut un des plus exaltés du parti de la Montagne; amnistié du 4 brumaire an IV (20 octobre 1795).

ALLARD, de la Rochelle, né aux Sables-d'Olonne; aide de camp de Henri Laroche-Jacquelen, dans l'armée vendéenne, en 1793, 1794 et 1795; pris et condamné à mort, il s'échappa deux fois des mains des républicains.

ALLARD (Jean-François), généralissime des armées du roi de Lahore, né à St-Tropez (Var), le 9 mars 1785, reçut une éducation toute militaire. A peine avait-il atteint sa 18e année, qu'il était sous les drapeaux, et bientôt il se fit connaître par des actions d'éclat. Le maréchal Brune, qui l'avait distingué, le choisit pour son aide de camp. De lieutenant il devint capitaine, et reçut la croix d'honneur. Après la mort tragique de Brune, il quitta la France et se rendit à Livourne avec le projet de passer en Amérique. Il avait déjà retenu sa place à bord d'une frégate de l'Union, lorsqu'un officier italien lui persuada de l'accompagner en Égypte. N'ayant pas trouvé dans ce pays les ressources qu'il espérait, il gagna la Perse, où il fut accueilli par Abbas-Mirza, qui lui conféra le titre de colonel et lui promit un régiment qu'il ne lui donna jamais. Lassé de l'attendre, il se rendit à Caboul, dont le roi l'accueillit avec distinction; mais à peine établi dans cette ville, il apprit qu'à Lahore était un chef audacieux, politique habile, qui s'occupait de fonder un royaume. Il courut donc à Lahore, vit Runjet-Sing, et, en peu de temps, obtint sa confiance. On lui donna d'abord à discipliner quelques hommes qui devinrent une excellente pépinière d'officiers instructeurs. Après avoir discipliné cent hommes, il organisa un régiment, puis une brigade, puis une division. L'armée formée, les petits princes qui disputaient à Runjet-Sing la souveraineté du royaume, furent tous successivement attaqués et battus, et, au bout de quelques années, Runjet-Sing fut le seul maître de cet empire. Le général Allard, comblé d'honneurs et de biens, eut un palais à Lahore, des serviteurs, une garde. Il épousa une jeune princesse, nièce du roi, fut nommé généralissime, et devint, après le roi, le personnage le plus puissant de cette vaste contrée. Ayant témoigné le désir de venir en France pour y amener ses enfants et les y faire élever dans les principes du christianisme, Runjet-Sing ne céda qu'avec peine au vœu de son favori, et en exigea la promesse qu'il ne tarderait pas à le rejoindre. Le général Allard revit donc la France en 1836; il y reçut de toutes les classes des marques du plus bienveillant intérêt, et fut accueilli d'une manière toute spéciale par le roi Louis-Philippe, qui le nomma commandant de la Légion d'honneur. Après avoir satisfait aux besoins de son cœur, fidèle à sa parole, il retourna dans sa patrie adoptive; mais à peine y fut-il arrivé qu'il tomba malade, et, après avoir langui quelque temps, il mourut en 1840.

ALLARD (mademoiselle), célèbre danseuse, née le 14 août 1738; reçue à l'Opéra, en 1762, retirée en 1782, et morte le 14 janvier 1802; eut du fameux Vestris un fils non moins fameux que son père, sous le nom d'Auguste Vestris.

ALLARD (Joseph-Félix), bibliophile et littérateur né à Marseille en 1795, mort à Paris le 20 octobre 1831; amateur de curiosités littéraires, il s'était formé une jolie collection de livres rares et de manuscrits; il fut un des collaborateurs du *Bulletin universel*. On lui doit une traduction estimée de l'*Apologétique de Tertullien.*

ALLARDE (Pierre-Gilbert **LE ROY**, baron d'), constituant, né en 1749 à Montluçon, Bourbonnais, était en 1789 capitaine dans les chasseurs de Franche-Comté. Député par la noblesse de Saint-Pierre-le-Moutier aux états généraux, il y montra des talents en finances, et fit de fréquents rapports au nom du comité des contributions. La session terminée, il conduisit ses enfants aux États-Unis, où il avait des propriétés considérables, et s'occupa, par d'utiles spéculations, à réparer les torts que la révolution avait faits à sa fortune. Après le 18 brumaire, il fut fermier de l'octroi de Paris, qu'il avait réorganisé. Les sommes considérables qu'il avança au gouvernement n'avant point été remboursées, il déposa son bilan, vendit ses domaines pour payer ses créanciers, et se fit réhabiliter en 1807. Il mourut d'apoplexie à Besançon en 1809.

ALLART (Marie **GAY**, femme), née à Lyon vers 1750, morte à Paris en 1821, est auteur d'*Albertine de Sainte-Albe*, Paris, 1818, 2 vol. in-12, et a traduit deux romans de l'anglais : *Éléonore de Rosalba* d'Anne Radcliffe et les *Secrets de Famille* de miss Peatt.

ALLASSEUR (Perre), conventionnel, député du département du Cher, le 18 janvier 1793; vota pour que Louis XVI fût détenu jusqu'à la paix, et ensuite banni.

ALLATIUS ou **ALLAZZI**. *Voyez* **ALLACCI**.

ALLÉ (Jérôme), hiéronymite, né dans le 16e siècle, à Bologne, y professa la théologie, se distingua dans la prédication et parvint aux premières dignités de son ordre. On a de lui des *Sermons*, quelques *poésies* et 4 *drames* sur des sujets pieux, imprimés successivement à Bologne de 1641 à 1650.

ALLECTUS, aventurier breton au 3e siècle, s'attacha à Carausius, autre aventurier romain ou breton, qui s'était emparé du pouvoir dans la Grande-Bretagne, devint son lieutenant ou ministre, et le tua pour régner à sa place. Il prit, avec la pourpre impériale, le nom d'*Auguste* l'an 294, et fut tué trois ans après dans une bataille que lui livra Asclépiodote, général de Constance-Chlore, empereur d'Occident.

ALLEGRAIN (Étienne), mort peintre du roi en 1736, fut élève de Philippe de Champagne, et s'appliqua surtout au paysage. Il a gravé lui-même à l'eau-forte plusieurs de ses compositions.

ALLEGRAIN (Christ.-Gab.), sculpteur français, fils

du précédent né à Paris en 1710, mort, le 17 avril 1795, fut reçu à l'académie sur une figure de Narcisse. Ses statues de Vénus et de Diane, placées aujourd'hui dans la galerie du Luxembourg, prouvent que cet artiste eût été digne de vivre à une époque plus favorable à la sculpture.

ALLÈGRE (Ant.), né en Auvergne, et chanoine de Clermont au 16e siècle, a traduit de l'espagnol *le Mépris de la cour et la Louange de la vie rustique*, par Guevare, Lyon, 1545, in-8°; Paris, 1551, in-16. On a de lui un autre ouvrage intitulé : *Décades, ou vies de dix empereurs*, Paris, 1556, in-4°, et 1567, in-8°.

ALLEGRETTI (Jacques), poëte latin et astrologue italien du 14e siècle, né à Forli, fonda une académie à Rimini. Ses ouvrages sont restés manuscrits. Marchesi a écrit sa *Vie* dans les *Vitæ illustrium Foroliviensium*.

ALLEGRETTI (Allegretto degli), est auteur d'un journal de Sienne de 1450 à 1496, intitulé : *Diarii Sanesi*, inséré dans le tome XXIII des *Scriptores rerum italic.* de Muratori.

ALLEGRETTI (Carlo), peintre italien de Monte-Prandone, dans le territoire d'Ascoli; travaillait en 1608.

ALLEGRI (Alex.), poëte florentin de la fin du 16e siècle, est un des plus heureux imitateurs du Berni, dans un genre dont la littérature française n'offre aucun modèle. On a de lui : *Lettre e rime piacevoli*, Vérone et Florence, 1605, 1608 et 1613, in-4°; *Fantastica visione*, Lucques, 1613; *Lettere di Ser. Poi Pedante*, Bologne, 1613, in-4°. Ces deux dernières pièces sont très-rares. Les *Rime* ont été réimprimées, Amsterdam, 1754, in-8°.

ALLEGRI (Jérôme), chimiste italien du 16e siècle, né à Vérone, est auteur d'un *Traité* de chimie, de *Dissertations* sur la poudre d'Algaroto et la *composition* de la thériaque.

ALLEGRI (Grégoire), musicien du 17e siècle, né à Rome, en 1580, mort le 16 février 1640, est auteur d'un *Miserere* qu'on chantait à Rome dans la chapelle Sixtine pendant la semaine sainte, et dont il était défendu, sous peine d'excommunication, de donner copie; mais la défense éludée par Mozart, qui, après l'avoir entendu deux fois, le nota sans rien omettre. Il se trouve dans la Collection classique de Choron.

ALLEGRI (Jean-Baptiste), compositeur et organiste, a publié douze motets à voix seule, Venise, 1700.

ALLEGRI. *Voyez* **CORRÉGE**.

ALLEIN (Richard), ecclésiastique anglais, presbytérien, né en 1611, mort en 1681, est auteur de *sermons* et d'ouvrages de piété très-estimés de ses coreligionnaires.

ALLEIN (Joseph), son parent, a laissé aussi quelques ouvrages de piété qui ne sont pas moins estimés.

ALLEMAND (le comte Zacharie-Jacques-Théodore), vice-amiral, naquit au Port-Louis en 1762. Son père, lieutenant de vaisseau, le fit embarquer comme mousse dès l'âge de douze ans, et à dix sept-ans il fut nommé volontaire de la marine. De 1784 à 1787, époque à laquelle il devint sous-lieutenant de vaisseau, Allemand fit trois campagnes dans l'Inde. En 1789 il embrassa avec chaleur les idées révolutionnaires, et, après diverses campagnes à St.-Domingue, dans l'Océan, etc., il fut nommé lieutenant, puis capitaine de vaisseau en 1792, et pourvu du commandement de la frégate *la Carmagnole*. A la suite d'un combat opiniâtre il s'empara de la frégate anglaise *la Tamise*. En 1795, il fut nommé chef de division, et passa avec ce grade sur *le Duquesne*. Pendant les trois ans qu'il commanda ce vaisseau il participa à deux combats généraux et à la prise d'un riche convoi anglais qui fut conduit à Cadix. Il prit une part active aux campagnes de Terre-Neuve, de la Méditerranée; fit partie de l'expédition de St.-Domingue, sous les ordres du général Leclerc. Il fit la guerre à Toussaint-Louverture, et sauva la vie à un grand nombre d'habitants. Il revint en France en 1803. A la suite d'une enquête il fut constant qu'Allemand avait manqué d'égards et même de justice envers ses subordonnés et ses passagers. Il eut en 1804 le commandement du *Magnanime* et contribua à la prise de la Dominique. De 1805 à 1815 il fut successivement nommé chevalier de la Légion d'honneur et vice-amiral; il eut le commandement des escadres réunies, à l'île d'Aix, à Flessingue, et fut nommé grand officier de la Légion d'honneur. En 1814, Allemand fut créé chevalier de St.-Louis et mis à la retraite. Il se retira à Toulon où il mourut le 2 mars 1826.

ALLEMANT (Gautier l') se distingua, en 1350, au fameux combat des Trente, où il figurait dans le parti anglais.

ALLEN (Guillaume). *Voyez* **ALAIN**.

ALLEN (Jean), archevêque de Dublin et chancelier d'Irlande, dut sa fortune au cardinal Wolsey, qu'il avait servi dans la suppression des monastères dont le cardinal employa les revenus à doter deux colléges de son nom. Lors de la révolte du comte de Kildare, Thomas Fitz-Gérald, son fils, fit Allen prisonnier, et, ne pouvant l'obliger à fléchir le genou, il lui assena sur la tête un coup de massue, dont il mourut le 28 juillet 1534, à 59 ans.

ALLEN (Thomas), mathématicien anglais, né en 1542, obtint la confiance intime du comte de Leicester, qui ne faisait rien d'important sans le consulter, et qu'il servit dans le projet d'épouser la reine Élisabeth. Il s'occupait sans cesse à ramasser de vieux manuscrits concernant l'histoire, l'antiquité, l'astronomie et les mathématiques, parmi lesquels il fit imprimer en latin le 2e et le 3e *livre* de Ptolémée sur le cours des étoiles, avec une *exposition* du sujet. Il mourut en 1632. On lui attribue la fondation de la *Bibliothèque allénienne*.

ALLEN (Thomas), mort en 1638, a laissé un ouvrage intitulé : *Observationes in libellum Chrysostomi in Esaiam*.

ALLEN (Jean), né en Angleterre, en fut chassé par suite de la persécution des puritains, passa en Amérique, et fut nommé, en 1639, pasteur de l'église de Dedham au Massachusett, qu'il desservit jusqu'à sa mort, arrivée en août 1671, à 75 ans. On a de lui quelques *Sermons*.

ALLEN (Thomas), ministre de Charlestown (Massachusett), né en 1608, à Norwich en Angleterre, y desservait l'église de St.-Edmond. Devenu l'objet des persécutions de son évêque, il prit le parti de se retirer à Charlestown, et il y remplit les fonctions du ministère jusqu'en 1662 qu'il retourna à Norwich, où il mourut en 1673, à 65 ans. Il a laissé des *Sermons* et une *Chronologie de l'Écriture*, imprimée en 1658.

ALLEN (Joseph), l'un des plus zélés presbytériens en Angleterre; né en 1633, dans le Wiltshire; fut persécuté pour ses prédications; mort en 1668.

ALLEN (Ethan), brigadier général dans la guerre de l'indépendance américaine; né en 1752, à Salisbury, dans le Connecticut; condamné à mort comme rebelle et sauvé par son parti; s'empara de Ticonderago et du lac Champlain, échoua dans l'entreprise de réunir le Canada aux États-Unis, et dans l'attaque de Montréal tomba au pouvoir des Anglais; mort en 1789.

ALLEN (Guillaume), chef justicier en Pensylvanie avant la révolution, s'est rendu recommandable par son amour éclairé pour la littérature et par la protection qu'il accorda à Franklin et au peintre Benjamin West, lors de l'établissement du collége de Philadelphie.

ALLEN (Moïse), ministre à Midway en Géorgie, fut fait prisonnier par les Anglais, après la soumission de Savannah; il s'était attiré leur haine par le talent avec lequel il défendit la liberté de l'Amérique : en voulant s'échapper du vaisseau où on le détenait, il se noya, le 8 février 1778.

ALLEN (Henri) s'est fait connaître, en 1778, par des opinions singulières et dangereuses sur la religion; il prétendait, entre autres, que les lois de l'Évangile sont très-indifférentes. Il prêcha cette doctrine dans la Nouvelle-Écosse, où l'on croit qu'il mourut.

ALLEN (Richard), écrivain anglais de la fin du 17e siècle, n'est connu que par un livre sur le chant des psaumes, intitulé : *Essay on singing of psalms.*

ALLENS (Jean des), prédicateur, né à Orléans; chancelier de l'Église et de l'université de Paris en 1271; refuse l'évêché de cette ville en 1279; entre aux dominicains, et y fait profession sans se démettre de son office de chancelier de l'université, bien qu'on en eût élu un autre. Depuis ce temps, le chancelier de l'université fut toujours pris dans l'abbaye de Sainte-Geneviève.

ALLENS (d'), gentilhomme provençal, force, par ses généreuses remontrances, en 1547, le premier président du parlement d'Aix à différer l'exécution des arrêts contre les Vaudois.

ALLENT (Pierre-Alex.-Joseph), pair de France, né à St.-Omer, en 1772, était canonnier au siége de Lille en 1792. Nommé l'année suivante adjoint au corps du génie, il parvint rapidement au grade de capitaine, et fut employé comme chef d'état-major aux armées du Rhin et du Danube. Il remporta le prix d'éloquence à l'Institut en 1797 par un *discours* sur l'influence morale et politique de la peinture. Chef de bataillon en 1800, il fut secrétaire, puis directeur du dépôt des fortifications, des conseils du génie, des travaux publics, etc. Major en 1811, il fit partie peu de temps après du comité des fortifications. Membre du conseil de défense en 1814, il fut chargé de résister au mouvement des Prussiens, qui s'avançaient sur Paris, et les contint sur la route de Clichy jusqu'à la signature de la récapitulation. Il refusa de faire partie du conseil d'État pendant les *cent jours;* mais il y fut rappelé par le roi, et s'y distingua par ses talents et sa rare capacité. Après la révolution de 1830 il fut élevé à la pairie, et mourut en juin 1837, vivement regretté. Parmi ses ouvrages les principaux sont : *Histoire du corps du génie, ou de la guerre des siéges et de l'établissement des frontières sous Louis XIV,* Paris, 1805, in-8°. *Précis de l'histoire des arts et des institutions militaires en France depuis les Romains,* 1808, in-8°.

ALLÉON-DULAC (Jean-Louis), avocat, puis directeur de la poste aux lettres à St.-Étienne, né à Lyon, mort à St.-Étienne en Forez en 1768, quitta le barreau de bonne heure pour se livrer à l'étude de l'histoire naturelle; il a laissé : *Mémoires* pour servir à l'histoire naturelle des provinces du Lyonnais, Forez et Beaujolais, Lyon, 1765, 2 vol. in-8°; *Mélanges* d'histoire naturelle, 1765, 6 vol. in-8°.

ALLER (Abrah.), graveur du 16e siècle, a laissé plusieurs gravures sur bois insérées dans les œuvres de Gringore et de J. d'Anton.

ALLERSTAIN, ou **HALLERSTAIN** (le père), jésuite allemand et missionnaire à la Chine. Ses connaissances mathématiques et ses talents pour l'astronomie le firent appeler à la cour de Pékin, où il ne tarda pas à obtenir l'estime de l'empereur Kien-long. Il fut créé mandarin, et nommé président du tribunal des mathématiques, poste qu'il occupa longtemps à la satisfaction du souverain. Nous lui devons un dénombrement des habitants de chaque province de la Chine, pour la 25e et la 26e année du règne de Kien-long (1760 et 1761). Il obtint ces états de population du *Heou-pou* (tribunal des fermes), et les traduisit lui-même du chinois. L'original et la traduction furent reçus en Europe, en 1779. La politique des conquérants tatars a depuis supprimé ces dénombrements, ou, du moins, empêché leur publicité, dans la crainte qu'ils ne révélassent aux Chinois le secret de leur force. Cette pièce est d'autant plus précieuse, qu'elle confirme tous les calculs du célèbre missionnaire Amiot, et donne la preuve de l'augmentation progressive de la population chinoise. L'an 25 du règne de Kien-long, la population était de 196,837,977 âmes, et, dans l'année 26, elle s'éleva à 198,214,624. Le dénombrement, procuré par le père Allerstain, se trouve inséré dans la *Description générale de la Chine.* On n'a pas la date précise de la mort de ce missionnaire; mais il avait cessé de vivre en 1777.

ALLESTRY (Rich.), théologien anglais, né en 1629, se montra défenseur ardent de la cause royale, fut, à la restauration, nommé par Charles II, prévôt du collége d'Eaton à Oxford, et mourut en 1681. On a de lui 40 *Sermons* imprimés à Oxford, 1684, in-fol.

ALLET (J.-Ch.), dessinateur et graveur français du 17e siècle, a laissé des estampes (sujets de dévotion) d'après ses propres dessins et ceux des grands maîtres de l'école italienne.

ALLETZ (Pons-Augustin), né à Montpellier, est mort à Paris, le 7 mars 1785, à l'âge de 82 ans. Après avoir été quelque temps dans la congrégation de l'Oratoire, il exerça la profession d'avocat, qu'il abandonna bientôt pour s'adonner entièrement à la littérature. Ses nombreux travaux sont presque tous des compilations utiles; il en est même quelques-unes qui méritent d'être distinguées. Nous citerons : *Précis de l'Histoire sacrée, par demandes et par réponses.*

ALLEY (Guillaume), nommé évêque d'Exeter en 1560, mort le 15 avril 1567, a composé un recueil intitulé : *Bibliothèque du pauvre,* 2 vol. in-fol.; une *Grammaire hébraïque,* et une traduction du *Pentateuque,* etc.

ALLEYN (Édouard), le plus célèbre acteur du théâtre anglais, sous les règnes de la reine Élisabeth et du

roi Jacques Ier, naquit à Londres le 1er septembre 1566. Son père avait une fortune aisée, et pouvait lui donner une bonne éducation ; mais le goût du jeune Alleyn l'éloignait de toute occupation sérieuse : une mémoire facile et sûre, une élocution douce et coulante, un génie flexible, une figure agréable, un maintien et une taille avantageuse, étaient de grandes dispositions pour le théâtre. Il embrassa cette profession, et jouissait, dès 1592, de la réputation d'un acteur distingué. Alleyn occupait les principaux rôles dans les pièces de Shakspeare et de Ben-Johnson. Il n'est pas moins connu en Angleterre, par la fondation qu'il fit du collége ou hôpital de Dulwich, dans le comté de Surry, à 2 lieues de Londres, que par son rare talent de comédien. Il fut assez riche pour faire construire cet établissement, dont Inigo Jones fut l'architecte, en 1617 : l'édifice seul lui coûta 10,000 livres sterling, et il y attacha des fonds du produit de 8,000 livres de rente, pour l'entretien d'un supérieur, un gardien, quatre maîtres, six hommes pauvres, autant de femmes, douze enfants de l'âge de 4 à 6 ans, qui y étaient élevés jusqu'à 14 et 16 ans. Il voulut en être le premier pauvre, et y passa le reste de sa vie, se soumettant exactement à toutes les règles de la maison, qu'il avait rédigées lui-même ; il y mourut le 25 novembre 1626.

ALLIER (Claude), prieur-curé de Chambonas, un des agents principaux du rassemblement royaliste connu sous le nom de *camp de Jalès,* décrété d'accusation par l'assemblée législative, le 18 juillet 1792, fut condamné à mort, le 5 septembre 1793, par le tribunal criminel du département de la Lozère, et exécuté à Mende.

ALLIER (Dominique), aussi chef du camp de Jalès, mis en accusation avec le précédent, parvint à s'évader, et se rendit à Coblentz, auprès des princes. Il revint ensuite dans les départements méridionaux, pour y opérer quelque soulèvement ; et, après diverses tentatives infructueuses, il fut arrêté et exécuté en novembre 1798.

ALLIER DE HAUTEROCHE (Louis), chevalier des ordres de St.-Jean et du St.-Sépulcre, né à Lyon, en 1766, mort en novembre 1827, fut dès son jeune âge jeté par la tourmente révolutionnaire à Constantinople. Ce fut là qu'il se mit à former une collection de médailles grecques, qu'il augmenta beaucoup dans le cours de ses voyages dans l'Attique et en Égypte. Il revint en France en 1800; fut successivement employé, d'abord comme consul à Héraclée, dans la mer Noire, et à Cos, dans l'Archipel ; puis comme attaché au consulat général de Smyrne, et à l'inspection générale du Levant. C'est en cette qualité qu'il accompagna le baron Félix de Beaujour, son ami, dans la tournée que cet inspecteur général fit, en 1817, de tous les établissements français en Turquie. Il eut, pendant ce voyage, l'occasion et le loisir d'augmenter sa collection, où l'on a vu figurer le Persée de Macédoine et le Démétrius Poliorcète, qui enrichissent le cabinet du roi, auquel il a légué de plus la Tessère, dont on va parler. De retour à Paris, il s'occupa de mettre de l'ordre dans ses trésors d'archéologie ; classa ses médailles, les décrivit, et il commençait à les faire graver quand la mort le surprit au milieu de ce travail. Il a laissé la collection la plus complète de médailles grecques qu'il y eût peut-être en Europe dans les cabinets particuliers. Il avait composé quelques *Dissertations* intéressantes, pour les sociétés savantes dont il était membre, telles qu'un *Essai* sur l'explication d'une Tessère antique, portant deux dates, qu'il publia en 1820, et qui fixe une époque importante dans l'histoire de Syrie ; une *Notice* sur les deux Sapho, et un *Mémoire* sur une médaille-anecdote de Polémon Ier, roi de Pont, imprimé à Cambrai, 1826. Il a fondé, en faveur de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres, une rente perpétuelle de 400 fr., pour être annuellement employée en un prix à décerner au meilleur ouvrage de numismatique.

ALLIER (Achille), né dans le Bourbonnais en 1808, a, par l'influence de son talent, donné une puissante impulsion aux études artistiques en province. Ses dispositions naturelles furent développées par son père, qui voulut diriger lui-même son éducation d'après une méthode spéciale. Nourri dans l'amour de son pays, il songea de bonne heure à lui faire le sacrifice de ses veilles, de son repos et de sa fortune. Il fonda très-jeune, à Montluçon, un journal dans lequel il déposa ses premiers essais en vers et prose, tous empreints de couleurs locales et de recherches sur le Bourbonnais. Il publia ensuite, dans les *Esquisses bourbonnaises,* plusieurs notices remarquables sur des monuments de sa province qu'il concourut à préserver de la destruction dont les menaçaient déjà les bandes de spéculateurs, qui semblaient avoir pour but de niveler la France, et d'effacer jusqu'aux moindres vestiges de son antique civilisation. C'était le prélude de sa grande publication historique, l'*Ancien Bourbonnais*, ouvrage qui se recommanda dès son début par une savante érudition, embellie de tous les charmes d'un style plein de poésie. La mort prématurée d'Allier, en 1836, ne lui a pas permis de voir terminé ce bel ouvrage, qui suffit pour lui assurer une place parmi les antiquaires les plus distingués. Il pensait à composer, sous le titre de *la France religieuse,* une histoire de tous les monuments que le christianisme a élevés dans les provinces. On lui doit la fondation de l'*Art en province,* journal destiné à donner aux travaux des artistes dans les départements une impulsion nouvelle, et à établir entre eux des liens communs.

ALLIETTE, écrivain qui vivait vers la fin du 18e siècle, a, sous le nom d'Etteilla, anagramme du sien, donné, sur l'art de tirer les cartes et de rendre les oracles, un grand nombre d'ouvrages qui, pour le malheur du peuple, n'ont eu que trop d'éditions.

ALLIONI (Charles), médecin piémontais et professeur de botanique à Turin, né en 1725, et mort en 1804, était membre de plusieurs sociétés savantes. Ses principaux ouvrages sont : *Pedemontii stirpium rariorum specimen primum,* Turin, 1755, in-4° ; *Oryctographiæ pedemontanæ specimen,* 1757, in-8°; *Tractatio de miliarium origine, progressu, naturâ et curatione,* 1758, in-8° ; *Stirpium præcipuarum littoris et agri Nicæensis enumeratio methodica,* 1757, in-8° ; *Synopsis methodica horti Taurinensis,* 1762, in-4° ; *Flora pedemontana,* 1787, 3 vol. in-fol. ; *Auctuarium ad floram pedemontanam,* 1789, in-4°. Différents *mémoires* dans le recueil de l'académie de Turin. Loeffling a donné le nom d'*Allioni,* adopté par Linné, à une certaine espèce de monogyne.

ALLIOT (Pierre), médecin de Bar-le-Duc au 16e siècle, n'est connu que comme auteur d'un prétendu spé-

cifique contre le cancer, qui n'est autre chose qu'une préparation arsenicale.

ALLIOT, petit-fils du précédent, fermier général, chargé de l'administration de la maison du roi de Pologne, mort en 1779, a laissé un *Recueil* des établissements du roi Stanislas en Lorraine, le *compte* des dépenses et des bâtiments construits par ce prince à Nancy, et la *relation* de la pompe funèbre de Léopold II, Nancy, 1758, in-4°.

ALLISON (Richard), professeur de musique à Londres, du temps de la reine Élisabeth. Il fut l'un des dix auteurs qui coopérèrent à la composition de la musique des psaumes imprimés à Londres, par Thomas Este, en 1594.

ALLISON (François), né en Irlande en 1705, élève de Glascow, passa en Amérique en 1735, et devint pasteur de l'église presbytérienne de New-London, au comté de Chester. En 1747, il fut nommé directeur de l'académie de Philadelphie, et en 1755, prévôt du collége, place dans laquelle il se consacra tout entier à l'enseignement jusqu'à sa mort, arrivée en 1777. Il était très-versé dans la connaissance du grec et du latin.

ALLIX (....), mathématicien, mécanicien et musicien qui vivait à Aix en Provence, vers le milieu du 17e siècle. Il fit un squelette qui, par un mécanisme caché, jouait de la guitare. Il plaçait au cou de son squelette une guitare accordée à l'unisson d'une autre qu'il tenait lui-même dans ses mains, et plaçait les doigts de l'automate sur le manche; puis, par un temps calme et serein, les fenêtres et la porte étant ouvertes, il se plaçait dans un coin de la chambre, et jouait sur sa guitare des passages que le squelette répétait sur la sienne. Il y a lieu de croire que l'instrument résonnait à la manière des harpes éoliennes, et que le mécanisme qui faisait mouvoir les doigts du squelette n'était pour rien dans la production des sons. Quoi qu'il en soit, ce concert étrange causa de la rumeur parmi la population superstitieuse d'Aix; le pauvre Allix fut accusé de magie, et le parlement fit instruire son procès. Jugé par la chambre de la Tournelle, il ne put faire comprendre que l'effet merveilleux de son automate n'était que la résolution d'un problème de mécanique. L'arrêt du parlement le condamna à être pendu et brûlé en place publique, avec le squelette complice de ses sortiléges, et la sentence fut exécutée en 1664.

ALLIX (Pierre), célèbre ministre protestant, né en 1631 à Alençon, fut d'abord ministre à Rouen, puis à Charenton. La révocation de l'édit de Nantes l'obligea de se réfugier à Londres, où il fonda une église française. Il fut pourvu de plusieurs bénéfices, et mourut le 3 mars 1717. C'était un savant distingué, qui possédait le grec, l'hébreu, le syriaque et le chaldéen. Il a publié différents ouvrages sur les matières controversées entre les protestants et les catholiques.

ALLIX (Pierre), avocat au parlement de Paris avant la révolution, devint juge au tribunal du premier arrondissement de la capitale en 1791. Effrayé des excès révolutionnaires et poursuivi sans cesse de cette crainte, il mourut subitement à l'audience, en 1793, au moment où il rendait compte d'une affaire, comme rapporteur. Il s'était fait connaître par quelques pièces fugitives insérées dans l'*Almanach des Muses* et *le Mercure de France*, et surtout par un poëme en quatre chants intitulé : *Les Quatre âges de l'homme*, Paris, 1783, in-12.

ALLONVILLE (le chevalier d'), sous-gouverneur du Dauphin, fils de Louis XVI, fut massacré le 10 août 1792, au château des Tuileries.

ALLONVILLE (le baron d'), frère du précédent, maréchal de camp, mourut à l'armée de Condé, en 1793.

ALLORI (Alexandre), peintre florentin, né en 1535, élève de son oncle le célèbre Bronzino, se perfectionna par l'étude de l'antiquité et des ouvrages de Michel-Ange, et mourut en 1607. Le musée royal de Paris possède de cet artiste : l'*Apparition de J. C. à la Madeleine*, et la galerie de Florence le *Sacrifice d'Abraham*, qui passe pour son chef-d'œuvre sous le rapport du coloris.

ALLORI (Christ.), fils du précédent, mort en 1621, à Florence, est auteur des fameux tableaux de *Judith* et de *St. Julien*, qu'on voit au palais Pitti à Florence. Le musée de Paris possède un autre de ses tableaux représentant *Charles VIII, roi de France, à Pavie*. C'est le dernier des 3 peintres qui ont porté le surnom de *Bronzino* dont le plus ancien est Angelo, oncle et maître d'Alexandre Allori.

ALLOUETTE (François de l'), bailli du comté de Vertus en Champagne, président de Sedan et maître des requêtes, né à Vertus en 1603, mort à Sedan en 1608. Il s'était livré à des recherches sur nos origines et sur les langues gauloise et française. Il a laissé divers traités non publiés, savoir : *De l'origine des Français; Des nobles et des vertus dont ils sont formés*; etc., etc.

ALLOUETTE (Ambroise et François-Philippe). *Voyez* **LALLOUETTE**.

ALLUMGHIR ou **ALEMGHIR II** (Atziz-Eddyn), tiré de prison, en 1754, pour succéder à son parent, Ahmed-Schah, vrai mannequin sur le trône; il voit ses États envahis au nord par le roi des Afghans, et à l'ouest par les Marates; forcé de recevoir le premier à Dehly, qui est livrée au pillage, en 1757, et de lui céder les provinces de Sind, Moultan et Lahore; en 1758, sa capitale éprouve les mêmes désastres de la part des Marates; jouet de ses deux ministres, il est assassiné par le second, en 1760.

ALLUNNO (Nicolas), peintre italien, né à Foligno, mort en 1492, a exécuté plusieurs fresques parmi lesquelles Vasari cite pour la vivacité du coloris celle de la chapelle N.-D., à la cathédrale de Foligno. On voit au musée royal de Paris un de ses tableaux représentant dans le même cadre cinq *sujets* tirés de la passion de N. S.

ALLUS, de la ville de Samarie, affranchi d'Auguste, prêta à Agrippa le Grand un million de pièces d'argent ou sicles.

ALLUT (Jean), pseudonyme adopté par un écrivain fanatique du XVIIIe siècle, qui n'est pas encore bien connu. Élie Marion ou Jean Allut était de Barre, gros bourg de la généralité de Montpellier. A l'époque de la révocation de l'édit de Nantes il se retira dans les Cévennes dont il contribua beaucoup à soulever les habitants par ses prédications. Élu chef d'une petite troupe de camisards, il se défendit pied à pied dans des montagnes dont il connaissait tous les passages. Mais enfin, pressé de toutes parts, il se rendit avec sa troupe au maréchal de Villars, le 9 octobre 1704. Sur sa demande il fut conduit à Genève escorté par quelques dragons. Il rentra bientôt dans les Cévennes, espérant qu'on ne tarderait pas

à recevoir des secours du roi d'Angleterre. Trompé dans cette attente, il profita d'une nouvelle amnistie accordée aux révoltés qui se soumettraient, pour se présenter au duc de Berwick, qui le fit reconduire à Genève. Ayant perdu tout espoir de rallumer la guerre dans les Cévennes il se rendit à Londres en 1706, avec quelques autres fanatiques qui ne l'avaient point abandonné dans l'exil. A son arrivée il loua, dans un des quartiers les moins fréquentés de Londres, un modeste appartement où il se mit à débiter, en présence de quelques auditeurs qu'il avait séduits d'avance, les folies qu'il donnait pour des inspirations. Sur la plainte du consistoire, Marion, ainsi que deux de ses secrétaires, fut condamné au pilori. On peut conjecturer avec assez de vraisemblance que ce fut à cette époque qu'il prit le nom de Jean Allut ou l'*Éclaireur*. Marion ou Allut habitait Londres en 1714 : on ignore ce qu'il est devenu depuis. De tous les ouvrages imprimés sous le nom de Jean Allut, les plus recherchés sont : *Discernement des ténèbres d'avec la lumière; Éclair de lumière descendant des cieux; Plan de la justice de Dieu sur la terre dans ces derniers jours*. Les publications de Jean Allut sont très-rares.

ALLUT (Scipion), de Montpellier, mort vers 1786, a publié de nouveaux *mélanges* de poésie grecque, suivis de deux morceaux de littérature anglaise, Paris, Mérigot le jeune, 1779, in-8°. Les principaux morceaux de poésie grecque, sont : les *Amours d'Héro et Léandre*, par Musée; l'*Enlèvement d'Hélène*, par Coluthus; la *Prise de Troie*, par Tryphiodore; les morceaux anglais sont : l'*Épicurien*, traduit des *Essais* philosophiques de Hume, et la romance de l'*Ermite*, tirée du *Vicaire de Wakefield*. A l'époque de sa mort, Allut faisait espérer une nouvelle traduction de *lettres* de lord Chesterfield à son fils.

ALLUT (Antoine), cousin du précédent, député à l'assemblée législative, avait, en 1765, fourni pour la grande Encyclopédie l'important article : *Glaces coulées*. D'Alembert faisait un cas particulier des talents de ce collaborateur. Ses excellentes qualités le rendaient cher à ses amis. Il périt sous la hache révolutionnaire comme fédéraliste, le 25 juin 1794.

ALLUTIUS, l'un des principaux d'entre les Celtibériens, ancien peuple d'Espagne, que Scipion *l'Africain* vainquit, l'an de Rome 544, avant J. C. 210 : il était le fiancé de la belle captive qui fournit à ce général l'occasion de faire preuve de sa continence.

ALLWOERDEN (Henri de), l'un des biographes de Servet, né à Stade, dans le duché de Brême, étudia la théologie à l'académie de Helmstadt, sous la direction du savant Mosheim, qui dans sa jeunesse ayant fait de grandes recherches sur les livres condamnés au feu, dont il se proposait d'écrire l'histoire, lui remit ses matériaux sur Servet. Allwoerden les mit en ordre et les publia sous ce titre : *Historia Michaelis Serveti*. Cet ouvrage, devenu rare, est très-recherché des curieux.

ALMA (E.), poëte allemand, mort en 1586, est auteur d'un petit poëme intitulé : *Bellum giganteum*, Genève, 1587, in-4°; Heidelberg, 1588, in-4°.

ALMAGRO (Diégo d'), gouverneur du Chili, et marquis du Pérou, était d'une extraction si basse, qu'il ne connaissait pas même sa famille. Il prit son nom du village espagnol où il naquit, vers 1463. Sobre, infatigable, et doué de beaucoup de patience et d'audace, il passa de bonne heure en Amérique, dans la vue de s'enrichir. Après y avoir suivi la carrière des armes, il s'associa à Pizarre, en 1520, pour faire la conquête du Pérou. Ce ne fut néanmoins que douze ans après, que, mettant à la voile, de Panama, il amena quelques renforts à Pizarre, pour le seconder dans cette grande entreprise. Almagro dispersa plusieurs corps d'Indiens, et partagea la gloire des premiers conquérants du Pérou. En récompense de ses services, Charles-Quint lui accorda, en 1534, le titre d'*adelentado*, ou gouverneur. La juridiction d'Almagro comprenait 200 lieues de terrain, au sud des provinces du ressort de Pizarre, et s'étendait même sur le Chili, qui n'était pas encore acquis aux Espagnols. Chargé de soumettre toute cette contrée, Almagro se mit en marche avec 15 mille Indiens auxiliaires, et six cents aventuriers espagnols, que sa réputation de courage et de prodigalité attira sous ses drapeaux. Il pénétra le premier dans ce pays inconnu, et combattit avec succès des tribus belliqueuses et indépendantes; mais, ayant eu connaissance du soulèvement général des Péruviens, et croyant que Pizarre succomberait, il revint sur ses pas, en 1536, moins pour empêcher les Indiens de reprendre la ville de Cusco, que pour en chasser les frères de Pizarre; il prétendait que cette capitale faisait partie du gouvernement que lui avait conféré Charles-Quint. Après avoir dispersé les Péruviens révoltés, il se rendit maître de Cusco par surprise, mit en arrestation les frères de Pizarre, et se fit reconnaître pour capitaine-général. Il attira d'abord sous ses drapeaux, par la ruse, un corps d'Espagnols que Pizarre lui avait opposé; mais celui-ci, après avoir rassemblé à Lima une nombreuse armée d'Indiens et d'Espagnols, marcha contre Almagro, et les deux partis en vinrent aux mains, sous les murs de Cusco, le 25 avril 1538. Almagro fut vaincu, fait prisonnier, et condamné à mort à l'âge d'environ 75 ans : on l'étrangla dans sa prison, avant de le décapiter publiquement. Ce vieux capitaine, après avoir signalé tant de fois son courage dans les combats, montra de la faiblesse en présence de ses juges, et dans ses derniers moments. Ses partisans seuls le regrettèrent: il était d'un caractère impérieux et cruel. Il eut encore plus de part que Pizarre à la mort de l'inca Atahualpa.

ALMAGRO (Diégo d'), fils unique du précédent et d'une Indienne de Panama. Son père, comme s'il eût pressenti qu'il le vengerait un jour, lui avait résigné son gouvernement au moment de sa condamnation. Doué de qualités heureuses, le jeune Almagro eut bientôt pour amis tous les anciens officiers de son père, qui d'ailleurs le regardaient comme son successeur légitime. Aigris par le malheur, ils conspirèrent contre Pizarre, l'égorgèrent, et proclamèrent, en 1541, Almagro gouverneur général du Pérou; mais ce triomphe ne fut pas de longue durée. Attaqué l'année suivante, et vaincu en bataille rangée, par le juge royal Vaca de Castro, il fut pris, et condamné à subir le même sort que son père, sur la même place, et par la main du même bourreau. Quarante de ses amis furent exécutés en même temps.

ALMAIN (Jacques), de Sens, professeur au collége de Navarre, docteur de théologie en 1512, mourut à la fleur de son âge, en 1515. Ses ouvrages ont été recueillis

en 1517, in-fol. Le principal est un traité de *l'Autorité de l'Église*, ou des conciles qui la représentent.

AL-MAMOUN. *Voyez* **MAMOUN.**

ALMANDINI (Fortuné), capucin italien, employé dans les missions, mort en 1692, a publié l'ouvrage du Père J.-A. Cavacci : *Istoria delle missioni d'Angola et del Congo*, etc., Bologne, 1587, in-fol.

ALMAQUE ou **TÉLÉMAQUE** (saint), *Almathius*, fut massacré par les gladiateurs et par le peuple pour avoir voulu le détourner des spectacles du cirque; sa mort porta l'empereur Honorius à les supprimer.

ALMÉIDA (Sueiro-Paez d') est le premier de l'illustre famille portugaise des Alméida; il était fils de Pélage Amuda, de la maison de Coëlho, et prit le nom d'*Alméida*, après avoir pris le château d'Alméida, sous Sanche Ier, en 1190; depuis, Ferdinand Alvarez d'Alméida fut premier maître d'hôtel et gouverneur des enfants de Jean Ier, roi de Portugal, en 1255; après lui, il y eut quatre Alméida chefs du conseil des finances.

ALMÉIDA (don François d'), comte d'Abrantès, accompagna, jeune encore, Emmanuel, roi de Portugal, à la cour de Ferdinand et d'Isabelle, et servit avec distinction dans la guerre de Grenade, contre les Maures. Nommé vice-roi des Indes portugaises, en 1505. En 1508, il détruisit la flotte que le soudan d'Égypte avait armée pour disputer aux Portugais le commerce de l'Inde; il combattit avec le même succès les nombreux ennemis qui s'opposaient à l'établissement des Portugais dans l'Orient, et gouverna les colonies naissantes avec autant de fermeté que de sagesse. Pendant son administration, les Portugais découvrirent les îles Maldives, Ceylan et Madagascar, à laquelle le vice-roi donna le nom de *St.-Laurent*. Il projetait de réduire toute la côte du Malabar sous l'obéissance d'Emmanuel; mais, ayant eu de violents débats avec Albuquerque, dont il refusa de reconnaître l'autorité dans les Indes, il résigna sa vice-royauté, et s'embarqua pour retourner en Europe, et y jouir du fruit de ses longs travaux. Ayant relâché dans la baie de Saldanha, auprès du cap de Bonne-Espérance, les gens de sa suite prirent querelle avec les Cafres, et coururent aux armes, malgré l'avis et les remontrances d'Alméida. Entraîné lui-même à ce combat indigne de son courage, il fut percé à la gorge, d'une flèche, qui termina sa carrière, le 1er mars 1509.

ALMÉIDA (don Laurent d'), fils du précédent, suivit son père aux Indes, reconnut lui-même les îles Maldives, et ensuite celle de Ceylan, dont il contraignit le principal monarque à se soumettre au roi de Portugal. A son retour de cette expédition, il alla joindre la flotte portugaise qui devait assiéger Calicut, et donna de grandes preuves de valeur dans un combat naval contre les Turcs, où il perdit la vie. Affaibli par plusieurs blessures, il se fit attacher au mât, et ne cessa d'exhorter les siens, que lorsqu'un coup de mousquet l'eut atteint dans la poitrine.

ALMEIDA (George d'), archevêque de Lisbonne; inquisiteur général de Portugal, l'un des cinq régents de ce royaume quand le roi Sébastien alla en Afrique où il périt, mort le 20 mars 1585.

ALMÉIDA (George d'), neveu du premier gouverneur des Indes, battit l'armée du roi de Candie dans l'île de Ceylan, en 1652, et força ce prince à demander la paix; mort à Mangalore, en 1655.

ALMEIDA (Emmanuel), né à Viseu, en Portugal, en 1580, entra dans l'ordre des jésuites à l'âge de 18 ans, et fut envoyé aux Indes, où, après avoir fini ses études, il devint recteur du collége de Bacaim. En 1622, le général des jésuites, Vitelleschi, l'envoya comme ambassadeur auprès du roi de l'Abyssinie, sultan Segued. Ce prince eut pour lui beaucoup d'égards; mais son successeur Faciladas le chassa du royaume, ainsi que les autres jésuites. Retourné à Goa, en 1634, il fut élu provincial de son ordre dans l'Inde, et inquisiteur. Il mourut à Goa, en 1646. Les ouvrages que l'on a de lui sont : *une Histoire de la haute Éthiopie; Lettres historiques*, écrites de l'Abyssinie à son général.

ALMEIDA (Apollinaire), aussi jésuite, et nommé évêque de Nicée par Philippe IV, se rendit en Éthiopie comme missionnaire, et y fut tué, par ordre de l'empereur, en 1638.

ALMEIDA, autre jésuite, fut un des plus infatigables missionnaires de l'Inde, et composa un *Dictionnaire de la langue canique*, qui est celle d'une grande partie des habitants de la côte du Malabar.

ALMEIDA (Fernando de), prêtre portugais et compositeur, devint visiteur de l'ordre de St.-Thomas en 1656. Il mourut à Lisbonne le 21 mars 1660. Les principaux ouvrages de ce musicien sont : *Lamentaçoens, responsorios et misereres dos tres officios de quarta*; etc.; *Missa adoze vozes*.

ALMEIDA (Théodore), oratorien portugais, né à Lisbonne, en 1722, fut le premier, en Portugal, qui osa secouer le joug de la physique scolastique, et enseigner la philosophie naturelle, d'après la nature elle-même, consultée par des expériences et des observations. Son ouvrage, écrit en portugais, sous le titre de *Recreaçao Filosofica*, en 5 vol. in-8°, 1751, fit une révolution dans les études physiques des Portugais. Il publia un roman moral, intitulé *l'Heureux Indépendant*, qui eut peu de succès, et que la jeunesse appela *l'Heureux Impertinent*. Ce religieux, d'ailleurs très-estimable par ses mœurs et sa piété, est mort à Lisbonne en 1805.

ALMEIDA (Nicolao Tolentino d'), poëte portugais, né à Lisbonne en 1745. Il a quelques traits de ressemblance avec Gresset, et parfois avec Lafontaine. Almeida est mort à Lisbonne en 1811. Il avait fait paraître ses poésies en 1802, sous ce titre : *Obras poeticas de Nicolao Tolentino de Almeida*, 2 vol. in-8°.

ALMEIDA (Antonio d'), chirurgien portugais, naquit dans la province de Beira, vers 1761, de parents mal partagés de la fortune. N'ayant reçu que les premiers éléments de l'éducation scolastique, il se rendit à Lisbonne, entra à l'hôpital de Saint-Joseph en qualité d'infirmier, et se livra avec ardeur à l'anatomie. En 1791, le professeur d'anatomie Constancio ayant obtenu de la reine Marie Ire l'envoi de plusieurs jeunes chirurgiens en France et en Angleterre pour se perfectionner dans leur art, fit comprendre dans ce nombre son élève Almeida. L'état agité de la France décida le gouvernement portugais à faire partir les pensionnaires pour l'Angleterre. Il retourna en Portugal au bout de deux ans. Il est le premier chirurgien portugais qui ait exécuté l'opération de la taille latérale, et il fit un grand nombre d'opérations heu-

reuses. Almeida continua de donner ses cours d'opérations, et forma de nombreux élèves. Il jouissait d'une considération générale lorsque, à l'approche du maréchal Masséna, en 1810, la régence ayant fait arrêter et déporter aux Açores plusieurs personnes soupçonnées d'être partisans des Français, Almeida fut compris dans cette mesure. Ce fut par faveur qu'au mois de septembre suivant on le transféra à l'île St.-Michel, d'où il obtint de passer en Angleterre. Après quelques mois de séjour à Londres, il se rendit à Rio-Janeiro, et retourna enfin dans sa patrie, où il est mort en 1822. Voici la liste de ses écrits: *Tratado completo de medicina operatoria; Lente de operaçôes no hospital de S. José; Obras cirurgicas; Quadro elementar da Historia natural dos animâes*. C'est la traduction de l'ouvrage de Cuvier.

ALMEIDA MELLO E CASTRO (don Jean d'), comte das Galvéas, ministre d'État portugais, né à Lisbonne en 1757, entra de bonne heure dans la carrière diplomatique. Soutenu par son oncle, Martinho de Mello, secrétaire d'État sous Pombal, il fut successivement ministre à la Haye, à Rome et à Londres, où il résida depuis 1794 jusqu'en 1799, époque à laquelle il fut nommé par le prince régent au ministère des affaires étrangères et de la guerre. Par suite des négociations les Anglais avaient fait occuper Lisbonne, en 1798, par un corps de troupes composé principalement d'émigrés français, lorsque aucun danger réel ne menaçait le pays; mais quand il fut question de repousser les Espagnols et les Français, à la fin de 1800, l'Angleterre retira ses troupes et se contenta d'offrir au Portugal un modique subside. Peu de temps avant le départ de la cour pour le Brésil, il fut appelé comme conseiller d'État, et consulté sur le parti à prendre. Il conseilla d'opposer une énergique résistance aux armées française et espagnole. Dans des conjonctures aussi fâcheuses, la cour prit le parti de s'embarquer pour le Brésil, et le comte de Galveas l'y accompagna. Il est mort à Rio-Janeiro, le 14 janvier 1814.

AL-MELIK. *Voyez* **MELIK.**

ALMELOVEEN (Théod.-Jansson van), médecin, né en 1657 à Mydrecht, près d'Utrecht, professa successivement l'histoire, la langue grecque et la médecine à Harderwyck, et mourut à Amsterdam en 1712, léguant à un de ses amis tous ses manuscrits, et à l'université d'Utrecht, toutes les éditions du Quintilien qu'il avait réunies à grands frais. On a de lui des éditions avec des notes des *Aphorismes* d'Hippocrate, de la *Médecine* de Celse, de la *Géographie* de Strabon, de l'*Ars coquinaria* d'Apicius, etc. Parmi ses autres ouvrages les plus connus sont: *De vitis Stephanorum dissertat.*, 1683, in-12; *Onomasticon rerum inventar. et inventa nova-antiqua*, 1684, in-8°; *Bibliotheca promissa et latens*, 1688, in-8°; *Amœnitates theologico-philosophicæ*, 1698, in-8°; *Fasti consulares*, Amsterdam, 1740, in-8°.

ALMÉNAR (Jean), médecin espagnol du 15e siècle, auteur d'un traité *de Morbo gallico*, Venise, 1502, in-4°, réimprimé ensuite à Pavie, Lyon et Bâle; est le premier qui ait indiqué le mercure comme moyen curatif du mal vénérien.

ALMENARA. *Voyez* **HERVAS.**

ALMENDINGEN (Louis-Harscher d') naquit à Paris le 25 mai 1766, d'une famille noble. Son père, ruiné par des spéculations commerciales, se retira à Lauenstein, dans le Hanovre. Le jeune Almendingen, avec le secours de son père, apprit le latin, l'histoire et la géographie. Un de ses parents lui fournit les moyens de passer deux années à l'université de Goettingue où il fit de rapides progrès. Il fut précepteur dans une riche famille d'Amsterdam de 1792 à 1794; il quitta cette place pour occuper une chaire de droit à l'académie de Herborn. Conseiller à la cour d'appel de Hadomar en 1802, il passa avec le même titre à la cour de Dusseldorff. Nommé en 1815 membre de la commission de législation de Nassau, il proposa d'utiles réformes dans la procédure. En 1816 vice-président du tribunal aulique de Dillembourg et bientôt après conseiller d'État. Par suite d'un Mémoire qu'il avait publié, en faveur de la famille d'Anhalt, il fut condamné à un an de prison. Cet arrêt ne fut pas exécuté, parce que le tribunal aulique de Dillembourg refusa d'y apposer son *exequatur;* mais le gouvernement de Nassau remercia Almendingen en lui conservant ses appointements à titre de pension. Depuis cette époque, 1822, il ne sortit plus de sa chambre, et mourut le 16 janvier 1827. On a de lui 31 ouvrages, parmi lesquels se distinguent: *De l'origine de la guerre et de son influence sur la civilisation; Sur les progrès et la décadence des sciences; Essai philosophique sur les lois pénales; Métaphysique du procès civil*, etc.

ALMENROEDER (Charles), virtuose sur le basson, né à Cologne vers la fin du 18e siècle. Il a perfectionné la construction de son instrument. Il a laissé un *Traité sur le perfectionnement du basson avec deux tableaux;* divers duos, pots-pourris, variations avec violon, alto et violoncelle, etc.

ALMENSA (Jérome), religieux et habile négociateur politique, né à Naples; mort ambassadeur auprès d'Alexandre VI, en 1495.

ALMERAS (le baron Louis), général français, né le 15 mars 1768 à Vienne en Dauphiné, fut élève des ponts et chaussées et s'enrôla en 1791. En 1793 il fut aide de camp du général Cartaux, qu'il accompagna sous les murs de Toulon. Devenu adjudant général il fut employé à l'armée des Alpes. Se trouvant à la tête d'un poste de 200 hommes il se vit tout à coup enveloppé par 1,500 Piémontais qu'il repoussa avec beaucoup de courage et de présence d'esprit. Après avoir fait sous Bonaparte les brillantes campagnes d'Italie en 1796 et 1797, il suivit ce général en Égypte. Il fit toute cette guerre dans l'état-major de Kléber, et se distingua notamment à la bataille d'Héliopolis où il reçut deux blessures. Revenu en Europe, le chef du gouvernement lui donna le commandement de l'île d'Elbe. Almeras occupa ce poste obscur jusqu'au commencement de 1809 où il passa à l'armée d'Italie pour y commander une brigade sous le vice-roi, qu'il quitta bientôt pour aller à la grande armée sur les rives du Danube. Il fut blessé grièvement à Wagram. Il fut encore blessé à la terrible bataille de la Moskowa, et nommé lieutenant général le mois suivant. Fait prisonnier dans la retraite il fut conduit jusqu'aux confins de la Crimée et ne revint en France qu'après la chute de Napoléon. Il fut créé chevalier de Saint-Louis le 30 août 1814, et se retira dans sa ville natale. Ce ne fut qu'en 1823 que s'étant présenté au duc d'Angoulême lors du passage de

ce prince à Lyon, et lui ayant offert ses services pour la guerre d'Espagne, il en reçut le commandement de la ville de Bordeaux. Il est mort dans cette ville le 7 janvier 1828.

ALMICI (PIERRE-CAMILLE), prêtre de l'Oratoire, né à Brescia le 2 novembre 1714, mort dans la même ville le 30 décembre 1779, était savant dans les langues anciennes, l'histoire et les antiquités. On a de lui quelques *dissertations* estimées.

ALMODIS, dame béarnaise du 11e siècle, qui, après avoir empoisonné le comte de Carcassonne, Raimond Bérenger, son époux, et les deux fils que ce Raimond avait eus de sa première femme, eut, à la fois, trois maris vivants, le comte d'Arles, qu'elle quitta par inconstance, Pons II, comte de Toulouse, qu'elle abandonna sous prétexte de parenté; et le comte de Barcelonne; elle vivait en 1055.

ALMODOVAR (duc D'), ministre et ambassadeur d'Espagne en Russie et en Portugal, après avoir parcouru la carrière diplomatique et administrative, consacra ses loisirs à la culture des lettres, et publia à Madrid, en 1781, une espèce de journal littéraire sous le titre de *Decada epistolen*, où se trouvent des détails sur la littérature française. Il a donné, en outre, une traduction de l'*Histoire philosophique et politique des deux Indes*, par Raynal, avec des additions, des corrections, et des suppressions pour éviter la censure du saint-office. Almodovar mourut en 1794.

ALMON (JEAN), écrivain et libraire, né à Liverpool en 1738, est auteur d'un *Examen du règne de George II*, d'une *Revue de l'administration de Pitt*, ouvrage dont le succès le mit à même d'acheter un fonds de librairie à Londres, où il continua d'écrire sur des sujets de politique. Éditeur de la 1re lettre de Junius, il fut mis en prison, et condamné à une amende de 10 marcs. Il entreprit ensuite le *Journal du parlement*, premier écrit périodique de ce genre, et publia: *Anecdotes* de la vie de lord Chatham (Pitt); *Anecdotes biographiques, littéraires et politiques des hommes célèbres de son siècle*; la *Correspondance de Wilkes*; une édition complète des *Lettres de Junius*. Il mourut le 12 décembre 1805.

ALMONDE (PHILIPPE van), vice-amiral hollandais, naquit à la Brille, en 1646, et fit ses premières armes sous le capitaine de marine Kleidyk, l'un de ses oncles. Élevé bientôt au grade de capitaine de vaisseau, il eut le commandement du *Dordrecht*, dans le long combat naval des 11, 12, 13 et 14 juin 1668, où Ruyter s'acquit tant de gloire. Depuis cette époque, Almonde ne cessa de donner des preuves de bravoure et d'habileté. Il délivra, en 1672, Ruyter, son amiral, enveloppé par deux vaisseaux ennemis; l'année suivante, il commanda la flotte stationnée devant Gorée, rejoignit ensuite dans la Méditerranée l'escadre de Ruyter, et, à la mort de cet amiral, près de Palerme, en 1679, il reçut ordre de ramener en Hollande l'armée navale de la république. Almonde seconda Corneille Tromp dans ses tentatives pour affaiblir la puissance navale de la Suède, et mettre le Danemark hors de danger; mais ce fut à la fameuse bataille de la Hogue, en 1692, qu'Almonde se signala le plus : il y commandait l'avant-garde des flottes combinées, et on attribua, en grande partie, la victoire qu'elles remportèrent, à sa bravoure et à ses savantes manœuvres. L'escadre française s'étant approchée de l'ennemi jusqu'à la portée du pistolet, sans qu'il fût tiré un seul coup de part ni d'autre, l'amiral hollandais, impatient de combattre, tira un coup de canon, qui fut le signal de cette bataille navale, l'une des plus sanglantes et des plus décisives qui se soient jamais livrées. Almonde se distingua aussi dans l'expédition dirigée contre les côtes de France et d'Espagne, sous les ordres de l'amiral anglais Rooke. Un riche convoi de galions espagnols, escorté par quelques vaisseaux de ligne français, fut pris ou ruiné dans le port de Vigo. Dès lors, la renommée d'Almonde s'étendit dans toute l'Europe. Il termina sa longue et glorieuse carrière dans sa terre de Haaswyk, près de Leyde, le 6 janvier 1711, à 66 ans.

ALMUCS ou **ALMUER**, dame vivant au 13e siècle, s'est acquis quelque réputation par ses vers provençaux.

ALNANDER (JEAN), né à Norkoping, vers la fin du 17e siècle; auteur de l'histoire de l'imprimerie en Suède.

ALOADIN ou **ALA-EDDYN**, prince ou cheik des arabes ismaéliens, appelés dans l'histoire des croisades *Assassins*, envoya un ambassadeur au roi St. Louis, afin d'en obtenir les présents que la plupart des princes d'Asie et d'Europe ne se refusaient point à lui donner, pour éviter le poignard de ses fanatiques émissaires; mais il n'obtint rien de ce monarque, et resta soumis lui-même au tribut que ses prédécesseurs payaient aux chevaliers du Temple depuis Baudouin II, roi de Jérusalem.

ALOARA, veuve de Pandulfe, prince de Capoue et de Bénévent, gouverna ses États avec habileté, et mourut en décembre 992.

ALOIGNI (CALE-HARED D'), envoyé en Calabre, par Louis XI, en 1483, pour amener en France saint François de Paule, le chapitre de Notre-Dame de Châtelleraut ayant eu de lui plusieurs dons, céda à lui et à sa dépendance le droit d'entrer dans le chœur de cette église, et de suivre les processions botté et éperonné, l'oiseau sur le poing.

ALOIGNI (LOUIS D'), surintendant des bâtiments et manufactures de France, en 1621; mort en 1657.

ALOIGNI (HENRI-LOUIS D'), marquis de Rochefort, maréchal de France en 1675; mort en 1676.

ALOIS (PIERRE), jésuite, né à Caserte dans le royaume de Naples, mort au commencement du 18e siècle, a publié des *Commentaires* latins sur les Évangiles de carême et des *Épigrammes* latines estimées.

ALOISI (BALTHAZAR), dit Galanino, peintre, né à Bologne en 1578, était parent et élève des Carrache. Il excellait dans la composition parce qu'il se souvint toujours des préceptes salutaires de ses maîtres. La fortune ne vint pas seconder les travaux de ce maître. Il fut obligé pour vivre d'aller à Rome et de s'adonner au portrait. En ce genre il obtint du succès; on reconnaissait ses tableaux à leur force et à leur relief. Il mourut en 1638.

ALOISIA SIGEA. *Voyez* **SIGÉE** (LOUISE).

ALOMPRA, ou plutôt **ALOUNG PHOURA**, fondateur de l'empire birman et de la dynastie régnante; né vers 1710, dans une condition obscure; se révolte, en 1752, contre le roi de Pégu; s'empare d'Ava en 1754; fonde la ville de Rangoun, après une victoire sur les Péguans en 1755; enlève, en 1756, la factorerie de Syriam aux Français, et fait périr l'équipage d'une de leurs fré-

gates destinée pour le roi de Pégu, qu'il fait prisonnier en 1757, en s'emparant de sa capitale; meurt en 1760.

ALONZO (Jean), fut l'architecte de l'église des Hiéronymites de Guadeloupe en Estramadure, l'un des plus beaux édifices de l'Espagne. Cette église, précédée d'un vaste péristyle où l'on parvient par 20 degrés, est divisée en 3 nefs séparées par des groupes de colonnes.

ALONZO DE VIADO (Emmanuel-Joseph-Bernard), savant Espagnol, né en 1775 à Gijon, ville des Asturies; a publié des recherches sur l'architecture, *improprement* appelée *gothique*.

ALOPA (Laurent Francisci de), imprimeur du 15e siècle. Comme la plupart des imprimeurs contemporains, Alopa joignait à la connaissance du latin celle du grec. On assure même qu'il était très-savant dans ces deux langues. Les éditions d'Alopa sont les premières dans lesquelles on trouve des lettres capitales à la tête des chapitres. Il est vrai qu'après lui plusieurs imprimeurs conservèrent l'usage de laisser en blanc la place de ces lettres, qui était remplie par les enlumineurs. Alopa a publié, de 1494 à 1496, cinq éditions imprimées en lettres majuscules grecques, dont le célèbre Jean Lascaris avait retrouvé la forme d'après d'anciennes médailles. Ces cinq éditions, dont on ne peut trop louer l'élégance des caractères et la beauté du papier, sont: l'*Anthologie*, 1494, in-4°; les *Hymnes de Callimaque*, ibid., in-4°; les Sentences (*Gnomæ monostichæ*) avec le poëme de *Musée*, sans date, in-4°; les quatre tragédies d'*Euripide*. — *Antoine Francisci* ou *de Francescho* de Venise, de la même famille qu'Alopa, imprimait à Florence de 1487 à 1492.

ALOPEUS (le baron Maximilien d'), diplomate russe, né le 21 janvier 1748, à Wibourg en Finlande; ayant été remarqué du comte Panin, alors ambassadeur de Russie à Stockholm, il devint son secrétaire, et obtint par sa protection la place de directeur de la chancellerie de l'empire. Il reçut de l'impératrice Catherine, en 1790, le titre de ministre plénipotentiaire auprès de la cour de Berlin. Alopeus suivit le monarque prussien jusqu'en Champagne, et ne s'éloigna de son quartier général que lorsque la retraite fut décidée. Lorsque la Prusse se fut séparée de la coalition par le traité de Bâle (1795), il fit au nom de sa souveraine des représentations très-énergiques, et fut plusieurs fois sur le point de quitter Berlin. Il s'éloigna réellement de cette capitale en 1796, époque à laquelle il reçut le titre de conseiller d'État. Il alla ensuite résider, comme envoyé de Russie, auprès du cercle de Basse-Saxe, puis auprès de la diète de Ratisbonne, et revint en 1802 à la cour de Prusse. On comprend toute l'importance de sa mission à l'époque du traité de Presbourg, et surtout de la rupture avec la France en 1807. Il suivit alors Frédéric-Guillaume à Kœnigsberg, et reçut peu de temps après de sa cour une mission extraordinaire pour l'Angleterre. Cette mission est la dernière qu'ait remplie Alopeus. Après l'évacuation de l'Allemagne par les Français, il reçut de son souverain le titre de baron de la noblesse de Finlande. En 1820, il donna sa démission du service de Russie et alla se fixer à Francfort-sur-le-Mein. C'est dans cette ville qu'il est mort le 16 mai 1822.

ALOPEUS (le comte David d'), frère du précédent, naquit à Wibourg, en 1769, et fut élevé à l'école militaire de Stuttgard. Il entra dans la carrière diplomatique sous les auspices de son frère. Envoyé comme ministre de Russie à la cour de Suède, en 1809, dans des circonstances extrêmement difficiles, il y déploya beaucoup d'habileté sans obtenir des résultats bien satisfaisants. Il s'agissait de faire adhérer le jeune roi Gustave IV au système continental, ou plutôt de préparer son esprit à l'invasion de la Finlande, et de faire en sorte que ce prince se résignât ou se soumît à la nécessité. Il n'en fut pas ainsi malgré toute l'éloquence et les précautions diplomatiques d'Alopeus. Gustave repoussa avec énergie ces ouvertures; et, lorsque les troupes russes entrèrent en Finlande, le gouvernement suédois ayant saisi une correspondance de l'ambassadeur russe, dans laquelle il ne s'agissait rien moins que des moyens de corruption employés dans l'armée suédoise, Gustave le fit arrêter et le scellé fut mis sur ses papiers. Après l'abdication forcée du malheureux roi de Suède, Alopeus fut complétement dédommagé de sa petite disgrâce: l'empereur Alexandre le nomma chambellan et membre du conseil privé, en lui donnant une terre de cinq mille roubles de revenu, et le décora de l'ordre de Sainte-Anne de première classe. Plus tard il lui conféra le titre de comte, et le chargea d'aller complimenter le nouveau roi Charles XIII. Ce fut lui qui, en 1809, signa le traité d'alliance entre la Suède et la Russie. Enfin Alexandre l'envoya en qualité de ministre de Russie à la cour de Wurtemberg, et dans la campagne de Saxe, en 1813, il le créa commissaire général des armées alliées. Alopeus fut alors fixé par ses fonctions au quartier général des souverains confédérés. Il fut gouverneur de la Lorraine, pour la Russie, en 1815, et il adressa aux habitants, en cette qualité, une proclamation remarquable par son esprit de modération. Nommé peu de temps après ministre plénipotentiaire de Russie, à la cour de Berlin, il est mort dans cette ville le 13 juin 1831.

ALOYSIUS, architecte de Théodoric, roi d'Italie, au 5e siècle, répara par son ordre les monuments de Rome, et surtout les aqueducs.

ALPAGO (André), médecin, né à Bellune dans le 16e siècle, partagea l'enthousiasme de ses contemporains pour la doctrine des Arabes, et se rendit en Orient pour collationner leurs livres. L'édition d'Avicenne, Venise, 1544, in-fol., est enrichie des remarques d'Alpago, auquel on doit en outre la traduction du Traité d'Avicenne *du sirop de vinaigre*.

ALPAIDE, dont la beauté a été célébrée par les anciens historiens français, donna le jour à Charles Martel, et se trouve ainsi l'aïeule de Pepin, premier roi de France de la seconde race, sans qu'on puisse affirmer qu'elle ait été l'épouse légitime de Pepin d'Héristal. Ce maire du palais, qui prépara avec tant d'habileté l'élévation de sa famille, était marié à Plectrude, dont il avait des enfants. La trouvant trop vieille, il s'en sépara, et prit avec lui Alpaïde, à laquelle les anciennes chroniques donnent le titre de concubine. L'évêque de Liége, Lambert, refusa de reconnaître l'union de Pepin et d'Alpaïde. A la mort de Pepin d'Héristal, Alpaïde, pour se soustraire au ressentiment de Plectrude, qui s'empara de l'autorité, se retira dans un monastère, près de Namur, où elle finit ses jours. Son fils, Charles Martel, échappa à Plectrude, et, par son courage, succéda bientôt aux dignités et au pouvoir de son père.

ALPAIDE, fille de Louis le Débonnaire et d'Hermengarde; épousa Begon, comte de Paris, vers 840.

ALP-ARSLAN, second sultan de la dynastie des Turcs seldjoucides; né en 1029, succéda à Thogrul Beig, son oncle, l'an 1063 de J. C., de l'hégire 451; réunit sous sa domination tout le pays compris entre l'Oxus et le Tigre; vainquit, en 1071, avec douze mille hommes, Romain, empereur grec de Constantinople, qui en avait trois cent mille, le fit prisonnier, et lui accorda la paix et la liberté, sous la condition qu'il donnerait sa fille en mariage à Malek-Schah, son fils aîné, condition qui fut remplie; apaisa plusieurs révoltes dans ses États; conquit le Kurdistan ou la Géorgie dont il réduisit en esclavage tous les seigneurs, les obligeant de porter un fer à cheval pendu à l'oreille en signe de dépendance, à moins qu'ils ne se fissent musulmans; entreprit la conquête du Turkestan, et prit d'assaut la forteresse de Berzm, dont le commandant, Yousouf Kothual, outragé et condamné par lui à périr ignominieusement, lui fit, avec un couteau qu'il tenait caché dans une de ses bottines, une blessure mortelle. Alp-Arslan succomba le 15 décembre 1072; sa puissance était si grande, qu'il vit à sa cour, autour de son trône, jusqu'à douze cents princes.

ALPERT, moine et historien de Metz, vers les premières années du 11e siècle.

ALPÉTRAGIUS, astronome arabe, est auteur d'un *livre* sur la théorie des mouvements célestes, traduit en latin par Golanymos, Venise, 1531, in-fol.

ALPHANUS (Benoit), archevêque de Salerne, sa patrie, poëte et médecin, mort en 1086, avait mis en vers les *Vies* de quelques saints.

ALPHANUS (François) exerçait la médecine à Salerne, où il fit imprimer en 1577 un *traité* des fièvres malignes et pestilentielles.

ALPHANUS (Vincent), auteur d'un *traité* de la dot, en latin, publié en 1607.

ALPHARABIUS (Jacques), écrivain du quinzième siècle, né à Léonessa, dans le royaume de Naples, est auteur d'un traité *de Usu coronarum et earum genere apud veteres Romanos*.

ALPHEN (Jérome van) naquit à Gouda, en 1746, d'une famille qui a fourni plusieurs hommes distingués à l'Église et à l'État. Reçu en 1768 docteur en droit à l'université de Leyde, il fut bientôt après nommé procureur général à la cour d'Utrecht, puis pensionnaire de la ville de Leyde, et enfin conseiller et trésorier général de l'Union. Lorsque les Français envahirent la Hollande en 1795, il résigna ses fonctions, et se retira à la Haye, où il mourut en 1803. Van Alphen joignait le goût des arts et de la poésie à des connaissances étendues en philosophie, en théologie, en jurisprudence et en esthétique. On a de lui: *Essais de poésies édifiantes; Poëmes et méditations; Chants belges; Poésies pour les enfants; Mélanges en prose et en vers;* des *Cantates; Essai d'hymnes et de cantiques pour le culte public*.

ALPHEN (Guill. van), né à Leyde en 1608, auteur d'un *Formulaire de jurisprudence* en hollandais, Leyde, in-4°, souvent réimprimé, mourut en 1685.

ALPHERY (Nicéphore), théologien du 17e siècle, né en Russie, issu de la famille impériale des Romanow, élevé en Angleterre avec deux de ses frères qui moururent en bas âge, embrassa l'état ecclésiastique. Ministre d'une paroisse du comté de Huntingdon, il fut rappelé deux fois dans sa patrie pour monter sur le trône, mais il préféra son presbytère à l'empire qu'on lui offrait. Après avoir essuyé des persécutions sous Cromwell, il termina une vie beaucoup moins remarquable par les événements que par la bizarrerie de sa destinée. Sa petite-fille, dernier rejeton de cette famille déchue, épousa un coutelier de Huntingdon, et mourut vers 1770.

ALPHÉUS, graveur grec sur pierres dures dont le cabinet des antiquités à Paris possède deux beaux camées, l'un représentant la tête de Germanicus, d'Agrippine et de Caïus leur fils, et l'autre, l'amazone Penthésilée, blessée et soutenue par Achille.

ALPHONSE Ier, dit *le Catholique*, fut élu roi des Asturies en 739. Les Arabes, ou Maures d'Afrique, ayant subjugué presque toute l'Espagne, Alphonse, fils de don Pèdre, duc de Biscaye, résolut de défendre l'indépendance de cette province contre les vainqueurs. Il se joignit ensuite à Pélage, roi des Asturies, devint son gendre, et lui succéda. Pendant 18 années de règne, il ne cessa de faire la guerre aux Maures, les vainquit dans presque toutes les rencontres, et leur enleva plus de 30 villes dont il agrandit son royaume. Il mourut en 757.

ALPHONSE II, dit *le Chaste*, parce qu'il vécut en continence avec sa femme; succéda à Bermude en 791; prit plusieurs villes aux Maures, sur lesquels il gagna, en 793, une bataille près de Lugo; les vainquit encore plusieurs fois, à l'aide des Français que lui envoyait Charlemagne dont il était l'ami; fit enfermer Chimène, sa sœur, qui s'était mariée sans sa permission avec Sanche, comte de Cerdagne, et tint ce prince en prison après lui avoir fait crever les yeux; fut enlevé, en 802, par des conjurés, et délivré par des sujets fidèles; battit Abdérame en 803; bâtit, à Compostelle, une superbe église, dans le lieu où, sous son règne, on avait trouvé le corps de saint Jacques *le Majeur;* mort à Oviédo, en 842, ayant désigné pour son successeur Ramire Ier.

ALPHONSE III, roi de Léon et des Asturies, dit *le Grand*, n'avait que 18 ans lorsqu'il succéda, en 866, à son père Ordogno. Il illustra son règne par plus de trente campagnes, et par un grand nombre de victoires remportées sur les Maures. Dès 869, ils avaient voulu profiter des troubles qui agitaient les États d'Alphonse, pour y faire une irruption. Après les avoir défaits, ce prince porta la guerre sur leur territoire, passa le Duéro, renversa les murs de Coimbre, pénétra jusqu'au Tage et dans l'Estramadure, augmenta ses États d'une partie du Portugal et de la Vieille-Castille, agrandit et repeupla Burgos. Il fit un partage des terres entre les nouveaux habitants, exemple qui fut imité par ses successeurs, à mesure qu'ils étendirent leurs conquêtes sur les musulmans. Tant d'entreprises glorieuses et solides ne mirent point Alphonse à l'abri des conspirations et des révoltes. A peine avait-il étouffé un complot, qu'il s'en formait un autre. Ayant été forcé d'augmenter les impôts pour soutenir ses longues guerres, le mécontentement éclata, et Alphonse eut la douleur de voir son propre fils, don Garcie, à la tête des mécontents. Ce prince s'arma contre son père, en 888, et entreprit de lui ravir la couronne, sous l'apparence du bien public; mais la fermeté d'Alphonse ne l'abandonna point; il fondit, avec son activité ordi-

naire, sur les troupes de son fils, et, l'ayant surpris lui-même, il le fit prisonnier, et le condamna à une dure captivité dans le château de Gauson. Cette juste sévérité ne fit qu'irriter les mécontents, et souleva toute la famille royale. La reine dona Ximena arma ses deux autres fils contre le roi, et forma une ligue puissante en faveur de Garcie. Le peuple et les grands se déclarèrent pour ce dernier, et une guerre funeste déchira l'État, jusqu'à ce que, vaincu dans une bataille par ses propres enfants, le roi céda au torrent de la révolte, et rendit le calme à ses sujets, en abdiquant la couronne, qu'il remit lui-même à don Garcie dans l'assemblée des États. Condamné alors à une vie obscure et si éloignée de ses inclinations, privé du sceptre par l'ingratitude de ses sujets et de ses enfants, Alphonse voulut encore combattre pour eux; et ayant obtenu, en 912, de faire une campagne contre les Maures, en qualité de lieutenant de son propre fils, il les battit et revint chargé de leurs dépouilles. Cette expédition fut son dernier exploit. Il mourut à Zamora, le 20 décembre de la même année, à l'âge de 64 ans. Il en avait régné 46, jusqu'à son abdication. Ce prince mérita le titre de *Grand* par ses victoires, plus que par la sagesse de son administration.

ALPHONSE IV, dit *le Moine*, roi de Léon et des Asturies, petit-fils du précédent, ne régna que 5 ans, et abdiqua en faveur de son frère Ramire; mais, ennuyé de la retraite, ce prince tenta de remonter sur le trône. Assiégé dans Léon par Ramire, la famine obligea les habitants d'ouvrir les portes et de livrer Alphonse au vainqueur, qui lui fit crever les yeux et l'enferma dans le monastère de Ruiforco, où il mourut en 933.

ALPHONSE V, roi de Léon et de Castille, naquit en 994; succéda à son père, Bermude II, en 999; épousa, en 1014, Elvire, fille de son tuteur Mélendo Gonzalès, comte de Galice; gouverna par lui-même en 1015; corrigea les lois des Goths dans une assemblée des états généraux de son royaume, tenus à Oviedo, en 1020; attaqua les Maures en 1026, et fut tué d'un coup de flèche au siége de Viseu, en Portugal, le 5 mai 1027.

ALPHONSE VI, roi de Galice, de Léon et de Castille, était fils de Ferdinand Ier. Ce prince ayant à sa mort divisé ses États entre ses trois fils, Alphonse n'eut d'abord en partage que le royaume de Léon et les Asturies. Son frère, Sanche II, roi de Castille, l'attaqua, le fit prisonnier, et l'enferma dans un monastère; mais il en sortit à la mort de ce même frère, et rentra dans ses États. Les Castillans n'ayant plus de roi, proclamèrent Alphonse après que, par un serment prêté entre les mains du Cid (don Rodrigue Dias de Bivar), il se fut disculpé de l'assassinat de son frère. Il prit Tolède sur les Maures, et mourut le 30 juin 1109. L'histoire lui reproche d'avoir persécuté le Cid. Il démembra le Portugal du royaume de Castille, en faveur de son gendre Henri de Bourgogne.

ALPHONSE VII, dit *le Batailleur*, ayant été quelque temps maître du royaume de Castille et de Léon, est regardé comme le 7e roi de ce nom. *Voyez* **ALPHONSE Ier**, roi d'Aragon.

ALPHONSE VIII, roi de Castille, de Léon et de Galice, né du premier mariage d'Urraque, fille d'Alphonse VI, avec Raymond de Bourgogne, comte de Galice, partagea quelque temps la couronne de Castille avec sa mère; après la mort de cette princesse, il apaisa les troubles qui s'étaient élevés pendant ce double gouvernement. Alphonse reprit Burgos et les autres places que son beau-père, roi d'Aragon, possédait en Castille, vainquit les Maures, et devint l'arbitre de toute l'Espagne chrétienne. Son dernier exploit fut la victoire remportée sur les Maures d'Afrique, à Jaën, en 1157; il mourut la même année, à l'âge de 51 ans, après avoir partagé ses États entre ses deux fils, Sanche qui eut la Castille, et Ferdinand, le royaume de Léon, les Asturies et la Galice. Il avait marié sa fille Constance au roi de France Louis VII.

ALPHONSE IX, roi de Castille, surnommé *le Noble*, fils de Sanche II, monta sur le trône en 1158 à l'âge de 3 ans. Sa minorité fut troublée par la rivalité des deux maisons de Castro et de Lara qui se disputèrent la régence; mais il reconquit à sa majorité tout ce que ses voisins avaient usurpé de ses États, et les ayant engagés à se liguer contre les Turcs, se déclara le chef de cette espèce de croisade. Il obtint d'abord quelques avantages sur les Maures; mais, battu près d'Alarcos, pour avoir imprudemment engagé l'action sans attendre ses alliés, il reperdit toutes ses conquêtes, tandis que les rois de Castille et de Léon pénétraient dans ses États. Supérieur à la mauvaise fortune, il fit tête à tous ses ennemis, regagna l'amitié de ses voisins, remporta sur les Maures la célèbre bataille de Tolosa, dans la Sierra-Morena, en 1212, et mourut le 6 août 1214, lorsqu'il se proposait d'achever la ruine des musulmans en Espagne. L'université de Palencia le regarde comme son fondateur.

ALPHONSE X, dit *l'Astronome* et *le Philosophe*, roi de Léon et de Castille, né en 1221; succéda à son père, Ferdinand III, le 1er juin 1252; ce prince ne fut aimé ni de sa famille, ni de ses sujets, ni des rois ses voisins; mais son savoir et son éloquence lui firent une grande réputation en Europe. Il remporta de grandes victoires sur les Maures; fut appelé à l'empire d'Allemagne, par les électeurs, le 21 mars 1257, en concurrence avec Richard, frère de Henri III, roi d'Angleterre, élu en janvier même année; ne prit que le titre de la dignité qui lui était conférée; ne sortit pas de ses États; défit les Maures en 1265; renonça à son titre impérial, en 1274, en faveur de Rodolphe de Hapsbourg, dans une entrevue où Grégoire VII l'avait attiré; voulut revenir sur cet abandon, et en fut empêché par l'archevêque de Séville, qui avait ordre du pape de l'excommunier; désigna, pour son successeur, son second fils Sanche, au préjudice d'Alphonse, dit de *la Cerda*, et de Ferdinand, fils de Ferdinand, son premier fils décédé; fut détrôné par lui en 1282, et mourut de chagrin, à Séville, le 21 août 1284, sans avoir pu recouvrer sa couronne, malgré le secours du roi de Maroc et l'excommunication lancée par Martin IV, contre don Sanche, en 1282. L'Espagne doit à Alphonse X le recueil des lois connues sous le nom de *Las Partidas*, et sa première histoire en langue castillane; il ordonna, le premier, que tous les actes publics fussent rédigés en espagnol.

ALPHONSE XI, roi de Léon et de Castille, ne faisait que de naître, lorsqu'il succéda à son père, Ferdinand IV, en 1312. Les factions se disputèrent avec acharnement la régence, et, pendant treize années que dura la minorité, la Castille fut déchirée par la guerre et la révolte. Heureusement pour l'Espagne chrétienne, les Maures de Grenade n'étaient pas plus tranquilles. A

peine Alphonse eut-il atteint sa 15e année, qu'il saisit d'une main ferme les rênes du gouvernement. Avant de faire la guerre aux Maures, il la fit aux grands seigneurs, aux factieux et aux brigands qui infestaient ses États. La sévérité qu'il déploya contre eux, lui fit donner le surnom de *Vengeur*. Ce ne fut qu'après avoir dissipé plusieurs ligues dangereuses, que le roi de Castille put tourner ses armes contre les Maures d'Afrique et de Grenade, qui menaçaient de nouveau l'Espagne. Il défit en personne l'armée de Grenade, et remporta, en 1327, une victoire navale sur la flotte du roi de Maroc, qui s'avançait au secours des Grenadins. Cependant le roi de Maroc joignit, en 1340, le roi de Grenade, et l'on vit une armée innombrable de Maures assiéger Tariffa. Toute l'Espagne chrétienne s'ébranla aussitôt pour s'opposer à ce torrent. Le 29 octobre de la même année, Alphonse livra bataille aux ennemis, conjointement avec le roi de Portugal, et remporta, près de Tariffa, sur les bords du Salado, une victoire complète. Les musulmans osèrent à peine combattre, et se laissèrent égorger. Il en périt, dit-on, 200,000, et seulement vingt chrétiens, particularité fabuleuse. Deux ans après, Alphonse signala encore son règne par le siége d'Algésiras, qui dura deux ans. Les Maures opposèrent du canon aux faibles machines de guerre qu'on employait alors pour battre les murailles : c'est pour la première fois que l'histoire fait mention de l'artillerie, qui fut peut-être inventée par les Maures, quoique la poudre à canon eût été récemment découverte en Allemagne, et, depuis longtemps, à la Chine. La longueur et la célébrité de ce siége y attirèrent un grand nombre d'étrangers. Alphonse fut sur le point d'y être assassiné deux fois par des musulmans fanatiques; enfin la place capitula, par ordre des rois de Maroc et de Grenade, à condition que les Castillans souscriraient à une trêve de dix années; mais, en 1349, Alphonse, voulant fermer à jamais l'entrée de l'Espagne aux Maures d'Afrique, assembla les états généraux à Alcala-de-Henarez, et y fit résoudre le siége de Gibraltar, au mépris de la trêve conclue avec le roi de Maroc. Cette forteresse était à la veille de se rendre, lorsque la peste se mit dans le camp des assiégeants. Alphonse, ayant voulu continuer le siége, contre l'avis de ses officiers, fut atteint lui-même de la contagion, et mourut au milieu de son armée, le 26 mars 1350, à l'âge de 40 ans. Avec lui disparurent pour longtemps la sécurité et la gloire de la Castille.

ALPHONSE Ier, roi d'Aragon et de Navarre, surnommé *le Batailleur*, succéda, en 1104, à son frère Pierre Ier, épousa D. Urraque, veuve de Raymond de Bourgogne, dans l'espoir de réunir la Castille à ses États. Il prit, après la mort d'Alphonse VI, son beau-père, le titre d'empereur des Espagnes; mais Urraque ne voulut jamais reconnaître l'autorité de son mari sur la Castille, que les deux époux se disputèrent pendant 7 ans. Le concile de Palencia cassa le mariage. Alphonse, ne conservant plus d'espérance sur la Castille, tourna ses armes contre les Maures, leur enleva Saragosse où il établit sa cour, et pénétra jusque dans le royaume de Valence; mais tandis qu'il bloquait Fraga, refusant à la garnison une capitulation honorable, il fut attaqué par une armée nombreuse de Maures, et battu si complétement qu'il s'enfuit suivi de quelques gardes seulement au monastère de St.-Jean de la Pena, où il mourut en 1134 de honte et de douleur.

ALPHONSE II, roi d'Aragon, fils de Raymond, comte de Barcelonne, monta sur le trône en 1162, et se concilia l'affection de ses sujets en respectant leurs priviléges. A la mort de Raymond Bérenger, comte de Provence, il s'empara de ses États, inféodés à son père par l'empereur Frédéric-Barberousse. Il tourna depuis ses armes contre les Maures, auxquels il enleva plusieurs villes; mais forcé d'abandonner ses conquêtes pour résister aux attaques du roi de Navarre, il prit bientôt l'offensive, s'empara du Roussillon et du Béarn qu'il réunit à ses États, et mourut à Perpignan le 26 avril 1196, regardé comme l'un des monarques les plus sages de son siècle. Alphonse, protecteur *de la gaie science*, est compté parmi les troubadours.

ALPHONSE III, roi d'Aragon, fils de Pierre III, lui succéda en 1285, et, sans s'être fait couronner, déclara la guerre à son oncle Jacques, roi de Majorque, qu'il dépouilla de ses États. Rentré victorieux à Saragosse, il s'y fit couronner avec les cérémonies d'usage, espérant par là calmer les ressentiments de ses sujets, qui se montraient d'autant plus exigeants qu'il avait paru méconnaître leurs priviléges. Il fut ensuite forcé d'acheter la paix de la France à des conditions humiliantes. La part qu'il prit aux troubles de Castille le fit excommunier par le pape Nicolas IV; mais il se hâta de se réconcilier avec le pontife, et il allait contracter une alliance avantageuse, en épousant Éléonore d'Angleterre, lorsqu'il mourut le 18 juin 1291, à 26 ans. Le règne de ce prince, qui ne fut que de 6 ans, est remarquable par les barrières que les Aragonais élevèrent contre l'empiétement du pouvoir royal, par les précautions qu'ils prirent pour assurer l'existence et l'honneur des citoyens, et par l'autorité dont ils investirent le *grand justicier*.

ALPHONSE IV, roi d'Aragon, succéda, en 1327, à son père Jacques II. On le surnommait déjà le *Débonnaire*, à cause d'une bonté qui dégénérait souvent en faiblesse. Il épousa, en 1329, en secondes noces, Éléonore, sœur du roi de Castille. La donation que le pape lui avait faite de la Sardaigne, dont il voulait dépouiller la république de Gênes, occasionna une guerre aussi sanglante que ruineuse entre ces deux États. Cependant elle fut utile aux Aragonais et aux Catalans. Des chagrins domestiques mêlèrent beaucoup d'amertume aux succès militaires d'Alphonse IV. Ce prince n'avait pas cru, par le serment qu'il avait fait, se priver du droit d'assurer à ses enfants un sort convenable; et, après avoir apanagé son second fils du marquisat de Tortose et de la seigneurie d'Albaracin, il donna à la reine Éléonore, son épouse, la ville de Xativa et quelques autres places. Mécontent de ces riches cessions, contraires aux intérêts de la monarchie, don Pédro, fils aîné d'Alphonse, osa accuser lui-même son père d'avoir violé son serment. La reine, ayant découvert que don Pédro était excité par l'archevêque de Saragosse, fit bannir de la cour ce prélat ambitieux; mais il avait déjà pris un tel ascendant sur l'esprit de l'infant, qu'il le porta à se venger de sa mère, en s'emparant de Xativa. La reine n'osa point solliciter le roi de prendre sa défense contre son propre fils; mais les chagrins d'Alphonse, attaqué alors d'hydropisie, aggravèrent

tellement son état, qu'il mourut le 24 juin 1336, dans la 9e année de son règne. Son fils, don Pédro, qui avait empoisonné ses derniers moments, lui succéda, sous le nom de Pierre IV; et l'Aragon fut déchiré par une guerre civile, due à la faiblesse d'Alphonse, et à la rivalité de ses héritiers.

ALPHONSE V, surnommé le *Magnanime*, roi d'Aragon, de Naples et de Sicile, succéda à son père, Ferdinand le Juste, en 1416. Il signala d'abord sa générosité en déchirant sans la lire une liste de seigneurs qui avaient conspiré contre lui. Déjà roi de Sicile, Jeanne II, reine de Naples, lui offrit de le nommer son héritier, s'il la défendait contre Louis d'Anjou. Il s'empara de Naples, mais obligé d'abandonner cette conquête pour voler au secours du roi de Navarre, son frère, il revint en 1435, après la mort de Jeanne, réclamer ses droits sur son héritage. Fait prisonnier devant Gaëte par la flotte génoise, il fut remis au duc de Milan, Philippe-Marie Visconti, qui, touché de ses qualités brillantes, le renvoya sans rançon. Il reparut bientôt après devant Naples avec une armée, pénétra dans cette ville en 1442 par l'aqueduc qui en avait ouvert jadis l'entrée à Bélisaire, et sut y affermir son autorité. Il soutint ensuite une longue guerre contre le duc de Milan, les Florentins, les Génois et les Vénitiens. Sa flotte assiégeait Gênes, et cette ville était réduite à la dernière extrémité, lorsque Alphonse mourut à Naples le 27 juin 1458. Doué de toutes les qualités qui constituent un grand roi, il n'eut qu'un défaut, celui de se trop livrer au plaisir. Il fit d'ailleurs la guerre sans cruauté, aima les lettres, et accueillit dans ses États les savants bannis de Constantinople.

ALPHONSE Ier, *Henriquez*, premier roi de Portugal, né en 1094, était fils de Henri de Bourgogne, de la maison de France, et de Thérèse de Castille. Ce prince, n'ayant comme son père que le titre de comte de Portugal, fut proclamé roi par son armée, en 1139. Le pape sanctionna ce titre en 1145 par les États du royaume convoqués à Lamego. Jaloux de justifier son élévation, il s'avança vers Lisbonne occupée par les Maures, et que sa situation rendait d'une extrême importance; aidé par les croisés flamands, français et anglais, qui se rendaient par mer en Palestine, et que les vents contraires avaient forcés de relâcher à l'embouchure du Tage, il prit Lisbonne en 1148, qui devint alors la capitale du nouveau royaume de Portugal. Alphonse voulut s'agrandir du côté du royaume de Léon et de l'Estramadure; mais après avoir pris Elvas et mis le siége devant Badajoz, il fut cerné dans son camp, fait prisonnier et conduit à Ferdinand, roi de Léon, qui lui rendit la liberté moyennant le sacrifice de ses nouvelles conquêtes. Quoique accablé par l'âge et par les tourments, il vint au secours de son fils Sanche, assiégé par les Maures dans Santarem, et les força de s'éloigner. Il mourut le 9 décembre 1185, après un règne de 73 ans. On doit le regarder comme le fondateur et le législateur de la monarchie portugaise.

ALPHONSE II, dit *le Gros*, roi de Portugal, né le 23 avril 1185, succéda à son père, Sanche Ier, en 1211. Il vainquit les Maures d'Espagne en plusieurs rencontres, et notamment à Al Cazar do Sal où il avait pour auxiliaires une troupe de croisés. Ayant taxé les ecclésiastiques pour les frais d'une guerre entreprise en faveur de la religion, Alphonse fut excommunié et son royaume mis en interdit. Il s'occupait de se réconcilier avec le pape, lorsqu'il mourut le 25 mars 1223, à l'âge de 39 ans. Ce prince, que l'histoire représente comme un oppresseur, favorisa le peuple tant qu'il le put. Il fit rédiger un code de lois, et ordonna que les sentences de mort ne fussent exécutées que 20 jours après qu'elles auraient été rendues.

ALPHONSE III, roi de Portugal et des Algarves, né le 5 mai 1210 ou 1209, second fils d'Alphonse II, proclamé en 1246, à la place de Sanche II, son frère aîné, devenu odieux par sa lâcheté; enleva aux Maures le royaume des Algarves que, en 1253, Béatrix, sa seconde femme, fille naturelle d'Alphonse X de Castille, lui avait apporté en dot; vit son royaume mis en interdit par Alexandre et Grégoire X; se moqua de leurs foudres; soutint heureusement plusieurs guerres; mort en février 1279. Denis lui succéda.

ALPHONSE IV, roi de Portugal, surnommé *le Brave*, ou *le Fier*, et non *le Justicier*, comme l'ont dit quelques biographes, était fils de Denis le Libéral, et naquit à Coimbre le 8 février 1290. Il succéda à son père en 1325. Outré de ce que le roi de Castille, son gendre, manquait d'égards pour Marie de Portugal, il lui envoya un défi, arma contre lui, en 1336, et soutint la révolte de quelques seigneurs castillans. La nécessité obligea les deux rois de s'allier contre l'ennemi commun, les musulmans de l'Andalousie et d'Afrique. Uni sincèrement à son gendre, le roi de Portugal se signala à la célèbre bataille de Salado ou de Tarifa, le 30 octobre 1340 : cédant aux suggestions de quelques courtisans, il leur livra Inès de Castro, que son fils avait épousée en secret, et cette infortunée fut poignardée sous ses yeux. Cette coupable faiblesse empoisonna les dernières années d'Alphonse, et il n'apaisa qu'avec peine la révolte de son fils, qui avait pris les armes pour se venger. Alphonse ne survécut pas longtemps à sa réconciliation avec son fils, et mourut, en 1356, dans sa 77e année, après avoir régné 31 ans. Selon les historiens portugais, ce fut un prince brave, libéral et habile guerrier; mais l'inexorable histoire doit le signaler comme fils ingrat, frère injuste et père cruel. Sous son règne en 1344, Lisbonne éprouva un tremblement de terre désastreux. Son fils lui succéda, sous le nom de *Pierre Ier*.

ALPHONSE V, surnommé *l'Africain*, roi de Portugal, monta sur le trône à l'âge de 6 ans, en 1438. Parvenu à sa majorité, il tua dans une rencontre don Pèdre, son oncle et son tuteur, après l'avoir forcé de prendre les armes pour mettre sa vie en sûreté. Il porta la guerre en Afrique, et eut de grands démêlés avec Ferdinand et Isabelle de Castille. Ce fut sous son règne que les Portugais découvrirent la côte de Guinée, et y firent leurs premiers établissements. Ayant été battu près de Toro, par l'armée de Ferdinand, il vint en France demander des secours à Louis XI, qui le reçut avec de grands honneurs, et lui fit des promesses qu'il était bien résolu de ne pas tenir. Alphonse, honteux d'avoir été trompé, et n'osant pas reparaître en Portugal, écrivit à son fils don Juan de se faire proclamer roi. Il fut cependant renvoyé par Louis XI à Lisbonne; mais ce fut malgré lui qu'il remonta sur le trône; il se hâta de signer la paix avec la Castille : et résolu de terminer ses jours dans un monastère, il se rendait au lieu qu'il avait choisi, lorsqu'il mourut de la peste à Cintra le 21 août 1481.

ALPHONSE VI, roi de Portugal, fils de Jean IV, de la maison de Bragance, lui succéda, en 1656, sous la tutelle de sa mère, Louise de Gusman, qui prit les rênes du gouvernement. On le vit souvent parcourir les rues de Lisbonne, pendant la nuit, avec une troupe de spadassins, et se livrer à tous les excès et à toutes sortes de violence. L'autorité de sa mère lui étant devenue insupportable, il l'éloigna du gouvernement, et fut dirigé par le comte de Cartel-Melhor, qui gouverna avec sagesse, et qui, pour écarter les bruits répandus sur les infirmités du roi, lui fit épouser, en 1665, Mlle d'Aumale, princesse de Savoie-Nemours; mais Alphonse vécut éloigné d'elle. Irritée de cet abandon, la jeune reine s'unit secrètement d'amour et d'intérêt à don Pedro, frère du roi. Ce prince, animé par l'ambition et l'amour, parvint à chasser le secrétaire d'État, comte de Cartel-Melhor, favori du roi; et, par une révolution aussi étonnante que subite, se fit déclarer régent, et força le roi à abdiquer en sa faveur. Cette révolution, à laquelle le mécontentement public servit de prétexte, fut revêtue de la forme d'une abdication volontaire, et sanctionnée par le vœu des États du royaume. La reine prétendit que son mariage avec l'impuissant Alphonse n'avait pas été consommé; et, bientôt arrêté et dépouillé, en 1667, le malheureux prince fut relégué dans l'île de Terceres, pendant huit ans, et ensuite ramené en Portugal, sous prétexte d'un complot tendant à le tirer de son exil, pour le rétablir sur le trône. Il fut transféré au château de Cintra, et y mourut le 12 septembre 1683, à l'âge de 41 ans. Le régent se fit alors couronner, sous le nom de *Pierre III*.

ALPHONSE Ier, roi de Naples. *V.* **ALPHONSE V**, roi d'Aragon.

ALPHONSE II, roi de Naples, fils de Ferdinand, fut déclaré duc de Calabre, et chargé de bonne heure, par son père, du commandement des armées. En 1469, il porta des secours à Robert Malatesti, seigneur de Rimini, que le pape Paul II voulait dépouiller de ses États, et il défit les troupes pontificales le 23 août. Neuf ans plus tard, il entra en Toscane pour seconder la conjuration des Pazzi contre les Médicis; il battit les Florentins, le 7 septembre 1479, au Poggio impériale. Son père l'appela en hâte pour repousser les Turcs, qui s'étaient emparés d'Otrante, le 21 août 1480, et y avaient passé dix mille chrétiens au fil de l'épée. Ferdinand, roi de Naples, mourut le 25 janvier 1494, et Alphonse II fut proclamé son successeur; mais, la même année, Charles VIII, roi de France, entrait en Italie, et Alphonse, qui succédait à un père odieux, avait excité plus d'aversion encore, par son avarice, ses débauches et sa cruauté. Tous ses alliés l'abandonnaient, la noblesse s'éloignait de sa cour; le peuple soupirait après l'arrivée des Français. Alphonse s'aperçut bientôt qu'il ne pourrait se maintenir sur un trône aussi chancelant. Dès le 23 janvier 1495, il abdiqua la couronne en faveur de son fils, Ferdinand II. Il partit ensuite de Naples, avant que les Français eussent atteint les frontières de son royaume; et, s'étant retiré dans un couvent d'olivétains, à Mazara, en Sicile, il y mourut le 19 novembre de la même année, à l'âge de 47 ans.

ALPHONSE Ier, duc de Ferrare et de Modène. *Voyez* **ESTE** (ALPHONSE Ier).

ALPHONSE II. *Voyez* **ESTE** (ALPHONSE II).

ALPHONSE III, duc de Modène et de Reggio, né en 1591, fils de César et de Virginie de Médicis; succède à son père en 1628; perd, en 1626, sa femme Isabelle de Savoie; inconsolable de cette mort, il remet ses États à son fils François Ier, en 1629, pour se faire capucin sous le nom de frère Jean-Baptiste, et meurt dans la robe de cet ordre à Châteauneuf de Grasmiana, le 23 mai 1644.

ALPHONSE IV, duc de Modène et de Reggio, né le 13 février 1634, fils de François Ier et de Marie Farnèse sa première femme; épousa, en 1655, Laure Martinozzi, nièce du cardinal Mazarin; succéda à son père, le 13 octobre 1658, et commanda plusieurs fois les armées de France en Italie; mort le 16 juillet 1662. Son fils François II, né en 1660, lui succéda; sa fille, Marie-Béatrix-Éléonore, née en 1658, fut mariée en 1693 à Jacques, duc d'York, puis roi d'Angleterre.

ALPHONSE de France, comte de Poitiers et de Toulouse, fils de Louis VIII, dit *le Lion*, et de Blanche de Castille, né le 11 novembre 1220; fut fait chevalier le 24 juillet 1241; reçut pour apanage du roi saint Louis, son frère, le comté de Poitou, et épousa, cette année, Jeanne, héritière de Raimond VIII, comte de Toulouse; régent avec la reine Blanche en l'absence du roi en 1248, fait le voyage d'outre-mer avec sa femme, 1249; est pris par les musulmans au combat de Pharamie en 1250; rendu contre rançon, revient en France et prend possession du comté de Toulouse le 13 mai 1251; veut encore accompagner saint Louis en Afrique et fait son testament à Aiguemargues près d'Aiguemortes, où il s'embarque en juillet 1271; meurt à son retour au château de Corneto, dans le Siennois, le 11 août même année, sans laisser de postérité.

ALPHONSE Ier, comte de Provence. *Voyez* **ALPHONSE II**, roi d'Aragon.

ALPHONSE II ou **ILDEFONSE**, comte de Provence et de Forcalquier, second fils d'Alphonse II, roi d'Aragon et de Sanche de Castille; reçut en apanage le comté de Provence dont il prit possession en 1196; fut secouru par son frère Pierre II, roi d'Aragon, contre Guillaume VI, aïeul de sa femme qui, après l'avoir donné en dot, en 1193, à Garsende, l'une de ses petites-filles, voulait le lui reprendre; consentit à un nouveau partage dans lequel Guillaume donna ce qui était dans le Gapençois et l'Embrunois à Béatrix, son autre petite-fille, mariée à André de Bourgogne, dauphin viennois; mort en 1209. Son fils Raimond Bérenger lui succéda.

ALPHONSE, ILDEFONSE, ALDEFONSE ou **AMPHOS**, comte de Toulouse et marquis de Provence, fils de Raimond de Saint-Gilles et d'Elvire, fille d'Alphonse VI, roi de Castille; né en 1103, dans la Palestine, et baptisé dans le fleuve du Jourdain; reprit, sur les comtes de Poitou, le comté de Toulouse; se croisa pour la Palestine en 1147, et mourut empoisonné à Césarée. Son fils, Raimond VI, lui succéda.

ALPHONSE d'Espagne ou de la Cerda, fils de Ferdinand, infant de Castille, et petit-fils d'Alphonse X qui, lorsqu'il eut été dépouillé de la couronne par Sanche IV, le nomma par testament son héritier, ou, à son défaut, Ferdinand son frère; se retira à Paris auprès de Blanche sa mère; prit en divers actes le titre de roi d'Espagne, et mourut à Gentilly, l'an 1327, laissant : 1° d'une pre-

mière femme, Louis d'Espagne, prince des îles Fortunées, comte de Talmond, amiral de France ; 2° d'une seconde femme, Charles d'Espagne connétable de France, que Charles II, dit *le Mauvais*, roi de Navarre, fit tuer, le 6 janvier 1354, dans la ville de l'Aigle.

ALPHONSE de Portugal, douzième grand maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem ; avait succédé à Geoffroy de Donjon, en 1194 ; fut déçu de l'espoir de se faire couronner roi de Portugal ; assassiné par ordre du roi Sanche, en 1207.

ALPHONSE, infant de Castille, fils de Jean II, né le 15 novembre 1453. Henri IV, roi de Castille et de Léon, son frère aîné, lui ayant retiré la grande maîtrise de St.-Jacques, la donne à Bertrand de la Cueva pour le récompenser d'avoir suppléé à son impuissance en fécondant la reine. Les grands, indignés de ce scandale, se soulèvent, et Jean Pacheco, comte de Villena, à leur tête, se font remettre, en 1464, Alphonse, à qui ils rendent hommage comme au successeur légitime de la couronne ; puis rassemblés à Avila, ils le proclament roi après avoir déposé Henri IV, en faveur de qui Rome se déclara. Aussitôt deux partis se forment, et, dans une bataille, près d'Olmedo, la victoire reste indécise, 20 août 1467. Le 27, Alphonse s'empara de Ségovie et de la reine, et sans profiter de son succès, bientôt il perd le château de Madrid et meurt le 5 juillet 1468, à Cardenosa, en allant assiéger Tolède, soulevée contre lui.

ALPHONSE, historien, poëte, cardinal et archevêque de Lisbonne ; fils de Manuel, roi de Portugal, et de dona Maria, né le 23 avril 1509 ; évêque de Guarda, par Léon X, à l'âge de 7 ans ; en 1516, administrateur des évêchés de Viseu, d'Évora et des monastères d'Alcobaca et de Sainte-Croix de Coïmbre ; reçoit le chapeau en 1517 ; archevêque par Adrien IV, 1522 ; mort le 21 avril 1540.

ALPHONSE, historien espagnol, abandonna le judaïsme et devint évêque de Burgos, en 1435 ; mort en 1458.

ALPHONSE DE ZAMORA, juif espagnol, fut un des savants qui travaillèrent à l'édition de la Polyglotte du cardinal Ximenès ; il est auteur d'une *Introduction à la langue hébraïque*, Alcala, 1526, in-4°, avec divers opuscules sur la grammaire. On place sa mort vers 1530.

ALPHONSE (François-Jean-Baptiste, baron d'), né en 1756, dans le Bourbonnais ; député au conseil des Cinq-Cents, en septembre 1795, fit rendre aux prêtres frappés par la loi la possession de leurs biens ; vota, en 1797, pour l'abolition de la peine de mort ; voulut, au 18 brumaire, faire jurer le maintien de la constitution ; préfet du département de l'Indre, en 1804, il fit une statistique qui servit de modèle à toutes celles qui ont été faites depuis. Envoyé en 1819, par le département de l'Allier, à la chambre des députés, siége au côté gauche ; mort à Moulins, en septembre 1821.

ALPHONSE (Louis), pharmacien, naquit à Bordeaux, le 10 mars 1743. Il adopta avec enthousiasme les principes de la révolution. Il fut ensuite officier municipal. Après avoir fait beaucoup de pertes, il se vit obligé de se retirer à Dax, où il se livra à l'agriculture. Il revint à Bordeaux en 1799, et y rouvrit son officine ; il est mort, le 2 février 1820. Il a laissé : *Analyse des sources différentes de la ville de Bordeaux et de ses environs ; Mémoire sur la monnaie de billon.*

ALPHONSE DE BURGOS. *V.* **ABNER**, rabbin.

ALPHONSE DE CASTRO. *Voyez* **CASTRO** (Alphonse de).

ALPHONSE (St.). *Voyez* **ILDEPHONSE** (St.).

ALPHONSE (Pierre). *Voyez* **PIERRE** (Alphonse).

ALPHONSE TOSTAT. *Voyez* **TOSTAT.**

ALPINI (Prosper), médecin et botaniste, naquit le 23 novembre 1553, à Marostica, petite ville de l'État de Venise. Il suivit en Égypte, en 1580, le consul George Ems, qu'y envoya la république de Venise. Il est le premier auteur européen qui ait parlé du café, dont il vit la plante au Caire, où elle était cultivée dans le jardin d'un bey. Il en a décrit les propriétés et l'usage. Il fit aussi mieux connaître l'arbrisseau qui produit le fameux *balsamum* des anciens, nommé actuellement baume de la Mecque. Après trois ans de séjour en Égypte, Prosper Alpini fut appelé en Italie, et, en 1584, Jean-André Doria, prince d'Amalfi, se l'attacha comme médecin de la flotte d'Espagne, qu'il commandait. Nommé ensuite professeur de botanique à l'université de Padoue, il enrichit le jardin de cette ville, des plantes qu'il avait apportées d'Égypte, et de celles qui lui furent données par les sénateurs Capello et Contarini. Il mourut, dans cette ville, le 7 janvier 1617. Ses principaux ouvrages sont : *De medicinâ Ægyptiorum libri IV ; De balsamo dialogus ; De plantis Ægyptii liber ; etc.*

ALPINUS (Julius), un des chefs suisses que Cécina fit mourir.

ALPINUS, roi d'Écosse, fils d'Achaïus, mort en 819 et à qui il succéda après Gongulas ou Conal, et Dongal V, l'an 830 ; pris par Brude, roi des Pictes, il fut mis à mort en 834 de J. C.

ALPINUS (Cornelius), poëte latin, cité par Horace comme auteur d'une mauvaise tragédie intitulée : *Hemnon*, et d'un poëme héroïque sur la guerre de Germanie.

ALPTÉGHIN avait été jongleur et esclave d'Ahmed, deuxième émir samanide du Khoraçan ; s'étant rendu maître de Gaznah, après une éclatante victoire sur l'armée de Mansour Ier, il s'y créa un État indépendant, qu'il transmit, en 975, à Sebekteghin, son gendre, lequel fut père de Mahmoud, fondateur de la dynastie des Gaznévides.

ALQUIÉ (François-Savinien), écrivain du 17e siècle, a traduit *la Chine* du P. Kircker, 1678, in-fol. ; il est auteur des *Mémoires* du marquis de Ville, ou *Histoire du siége de Candie*, Amsterdam, 1671 ; des *Délices de la France*, 1699, 2 vol. in-12 ; *État de l'empire d'Allemagne*, traduit du latin de Puffendorf, 1699, in-12.

ALQUIER (Charles-Jean-Marie), conventionnel et ambassadeur, né à Talmont (Poitou), le 13 octobre 1752, avait occupé plusieurs charges de magistrature à la Rochelle, lorsqu'il fut élu député du tiers état d'Aunis aux états généraux de 1789. Il siégea au côté gauche de l'assemblée, et s'y fit remarquer par les rapports nombreux qu'il fut chargé de faire et dont les conclusions furent souvent adoptées. Élu, après la session, président du tribunal criminel de Seine-et-Oise, il fit en 1792 d'inutiles efforts pour soustraire à la mort les prisonniers qu'on amenait d'Orléans à Paris. La même année, ayant été nommé député de Seine-et-Oise à la convention nationale, il fut chargé de plusieurs missions dans les départements. Dans le procès de Louis XVI, il vota la mort avec sursis jusqu'à la paix.

Il traversa le régime de la terreur, sans en être ni victime, ni complice : il s'éleva même en 1794 contre les crimes commis dans la Vendée. En 1795, il fut un de ceux qui organisèrent provisoirement les nouvelles administrations de la Hollande. Il entra au conseil des Anciens, en fut élu secrétaire, et y fit plusieurs rapports accueillis favorablement. En 1798, il entra dans la carrière diplomatique. D'abord consul général à Alger, il devint presque aussitôt ministre résident, puis ministre plénipotentiaire près l'électeur de Bavière. En 1799, il fut nommé par les consuls à l'ambassade d'Espagne, et négocia avec la cour de Madrid la rétrocession de la Louisiane en échange de la Toscane. Rentré en France au commencement de 1801, il fut aussitôt chargé d'aller, comme ministre plénipotentiaire, traiter de la paix à Florence avec la cour de Naples. Immédiatement après la ratification du traité de Florence, qui assurait à la France, entre autres avantages, la possession de l'île d'Elbe, il fut nommé à l'ambassade de Naples, où il eut d'abord assez de crédit pour déterminer la retraite du ministre Acton, et dont il ne se retira qu'à la fin de 1805, lorsque la cour des Deux-Siciles eut renoncé ouvertement à la neutralité. Alquier se rendit alors à Rome, où il remplaça bientôt le cardinal Fesch comme ambassadeur auprès du saint-siége. Il ne tarda pas à voir combien la résistance du pontife était noble et combien elle serait persévérante : il ne cacha pas son opinion à son gouvernement; il fut rappelé à Paris, ne tomba pas dans la disgrâce toutefois, et se rendit en 1810 à Stockholm en qualité d'envoyé extraordinaire. Il avait l'ordre d'exiger l'observation la plus stricte du système continental, ce qu'il était à peu près impossible d'obtenir, surtout en Suède. Aussi le négociateur passa-t-il en Danemark l'année suivante avec le même titre. Il y conclut en 1813 un traité d'alliance offensive et défensive, auquel il eut l'art de tenir Frédéric VI attaché jusqu'à la chute de Bonaparte. Rappelé par Louis XVIII en 1814, il fut banni en 1816, quoique son vote, absolument conditionnel, n'eût pas été compté par le fait au nombre de ceux qui décidèrent la mort de Louis XVI. Rentré en France en 1818, il y mourut le 4 février 1826.

ALRED, ALFRED ou **ALURED**, historien anglais né dans l'Yorkshire, mort en 1130, chanoine de Beverley, sa patrie, a écrit les *Annales de l'histoire d'Angleterre,* publiées par Hearne, en 1716, à Oxford; *Libertates eccles. S. Joannis de Beverlik,* resté manuscrit.

ALREDE, ATHELREDE, ÉTHELREDE, roi des Saxons occidentaux en Angleterre; chagrin de voir son pays déchiré par les guerres civiles, il se démet volontairement de la couronne après dix ans de règne.

ALRIC, roi de Kent, en Angleterre, dans le 8e siècle, après Elbert et Édilbert qui avaient succédé à Withred, leur père; vit sa puissance s'affaiblir par la perte d'une bataille contre le roi de Murcie.

ALSAC (Moïse), rabbin juif du 17e siècle, savant commentateur de la Bible.

ALSACE (Thomas-Louis de Hénin-Liétard, appelé le cardinal d'), prélat du 18e siècle, plus distingué encore par l'élévation de son caractère et la sainteté de ses mœurs, que par l'illustration de son origine, qui remontait à Thierry d'Alsace, comte de Flandre, fils puîné de Théodoric le Vaillant, duc de Lorraine. Cadet de sa maison, lorsqu'il s'était voué à l'état ecclésiastique, il devint l'aîné par la mort de son frère, Charles-Louis-Antoine, prince de Chimai, grand d'Espagne, chevalier de la Toison d'or, et lieutenant général dans les deux services d'Espagne et de France, mort en 1740, sans laisser de postérité. Thomas, alors archevêque de Malines, primat des Pays-Bas, et décoré de la pourpre romaine, ne retint, de cet héritage, que quelques fonds destinés à augmenter ses aumônes, et transmit aussitôt la principauté de Chimai, ainsi que la grandesse, à son frère puîné, Alexandre-Gabriel, qui fut gouverneur d'Audenarde, et le sixième de son nom, chevalier de la Toison d'or. Enfermé en 1746, dans Bruxelles, assiégée par les Français, le cardinal d'Alsace s'y montra, pendant tout le temps de la défense, sujet zélé, dans la juste mesure qui convenait à son caractère, et pasteur secourable, dans toute l'étendue que donnaient à ce mot ses vertus et son cœur. Le moment vint où Louis XV fit son entrée dans la ville, en vainqueur; alors le cardinal-archevêque reçut ce monarque à la porte de la cathédrale. Le cardinal d'Alsace, devenu doyen du sacré collége, porta partout avec lui l'édification de ses vertus, et les trésors de sa charité. Il mourut le 6 janvier 1759, laissant trois neveux : 1° Thomas-Alexandre-Marc d'Alsace, prince de Chimai, grand d'Espagne, colonel aux grenadiers de France, capitaine des gardes du roi de Pologne Stanislas, et tué à la bataille de Minden, en combattant à la tête de son régiment; 2° Philippe-Gabriel-Maurice, héritier des domaines et dignités de Thomas-Alexandre, chevalier de la Toison d'or, mort à Paris, en 1802; 3° Charles-Alexandre-Marc-Marcellin, prince d'Hénin, maréchal de camp au service de France, capitaine des gardes du prince, second frère de Louis XVI, et victime, à Paris, de la hache révolutionnaire, en 1794. Aucun de ces trois frères n'ayant laissé d'enfants, la ligne des princes de Chimai-d'Hénin est éteinte, et il ne reste, de la maison d'Alsace, que des branches collatérales.

ALSACUS (Conrad), écrivain danois, né en 1622, a publié une *Histoire de la réformation en Danemark,* ouvrage rare.

ALSAHARAVIUS. *Voyez* **ABOUL-CACEM.**

AL-SAMAH AL-KHAULANI, sixième gouverneur d'Espagne, pour les califes, en 718; conquit une grande partie de la Gaule narbonnaise; fut vaincu et tué, sous les murs de Toulouse, en 721, par Eudes, duc d'Aquitaine.

ALSOP (Antoine), chapelain de l'évêché de Winchester, et curé de Brightwell dans le comté de Berk, a publié un *Choix des fables d'Ésope,* Oxford, 1698, in-8°. Il mourut le 10 juin 1726. Ses *Odes* latines en 2 livres ont été imprimées en 1752, in-4°. On trouve de lui quelques poëmes anglais dans les collections de Dodley, Pearch, etc.

ALSOP (Vincent), théologien anglais du 18e siècle, a publié des *Sermons* et des écrits de circonstance qui eurent du succès.

ALSOUFI, astronome arabe, né à Rey, le 14 de moharrem, l'an 291 de l'hégire (7 décembre 903 de J. C.), mort le 25 mai 986, a composé une *Table astronomique;* un *Traité* sur la projection des rayons, et un *Catalogue* des étoiles fixes, dont il existe plusieurs copies

à la bibliothèque du roi à Paris. Hyde en a publié de longs fragments dans son *Commentaire sur Oulough-Bey*.

ALSTED ou **ALSTEDIUS** (J.-H.), né en 1588, à Herborn, dans le comté de Nassau, professa la théologie dans son pays, ensuite à Weissembourg en Transylvanie, et mourut en 1638. Parmi ses ouvrages on distingue une *Encyclopédie* en latin, Lyon, 1649, 2 vol. in-fol., et l'*Encyclopédie de la Bible*, 1642, in-12, où il prétend prouver qu'il faut chercher dans l'Écriture sainte les principes et les matériaux de toutes les sciences et de tous les arts.

ALSTON (Charles), médecin et botaniste, né dans l'ouest de l'Écosse en 1683, se rendit à Leyde à l'âge de 33 ans, pour profiter des leçons de l'illustre Boerhaave. Il contribua puissamment à faire fleurir l'étude de la médecine dans l'université d'Édimbourg. Il mourut dans cette ville en 1770. Son principal ouvrage intitulé : *Tirocinium botanicum Edinburgense*, a été imp. en 1753.

ALSTORPH (Jean), antiquaire, né vers 1680 à Groningue, apprit les langues et le droit à l'académie de Hardwick. Ses cours terminés, il se retira à la campagne pour y consacrer le reste de sa vie à l'étude de l'antiquité. On a de lui deux ouvrages recherchés des savants : *Dissertatio philologica de Lectis; subjicitur de Lecticis veterum diatribe*, Amsterdam, 1704, in-12, figures; *De Hastis veterum*, Amsterdam, 1757, in-4°, figures.

ALSTROEMER (Jonas), négociant suédois, ne dut sa richesse qu'à son industrie. En 1696, il se rendit à Londres, y fit une grande fortune, retourna en Suède, et s'y occupa du perfectionnement des manufactures. Améliorer l'éducation des bêtes à laine, en se procurant d'excellentes races de moutons, et même des beliers d'Angora, cultiver des plantes propres à la teinture, introduire l'usage des pommes de terre, établir des raffineries de sucre, contribuer à la fondation de la compagnie du Levant et de celle des Indes orientales, tels furent les objets de ses soins. Il était né en 1665, il mourut en 1761. Vingt ans après, le commerce suédois fit placer dans la bourse de Stockholm son buste avec cette inscription : *Jon. Alstrœmer, artium fabrilium in patriâ instaurator.*

ALSTROEMER (Claude), l'aîné des quatre fils du précédent, né en 1736, mort en 1794, fut élève de Linné, qui a donné son nom à une espèce nouvelle de plantes que son disciple lui avait adressée. Les trois autres, Patrick, Jean et Auguste, se distinguèrent par leurs talents.

ALT (Franç.-Joseph-Nic., baron d'), né à Fribourg en 1689; capitaine au service d'Autriche, en 1718, il rentra bientôt dans sa patrie, qu'il gouverna longtemps ayant été nommé avoyer, en 1737. Il mourut le 17 février 1771. Il est auteur d'une *Histoire de la Suisse*, Fribourg, 1763, en 10 vol. in-8°. Les critiques lui reprochent des fautes multipliées contre la langue française, une partialité trop prononcée en faveur des cantons catholiques, et de longs détails incompatibles avec le plan d'une histoire générale.

ALTAMER (André). *Voyez* **ALTHAMER**.

ALTAMURA (Ambr.), dominicain italien du 16e siècle, a publié, Rome, 1617, in-fol., une *Bibliothèque* raisonnée des écrivains de son ordre, surpassée par celle qu'en ont donnée depuis les PP. Quetif et Échard.

ALTANI (Antoine), habile négociateur du 15e siècle, évêque d'Urbin et patriarche d'Aquilée. Nonce au concile de Bâle, le pape Eugène IV l'envoya depuis en Écosse pour y réformer le clergé, ensuite en Angleterre, pour y terminer les différends entre ce royaume et la France. Nicolas V, successeur d'Eugène, en lui donnant la nonciature d'Espagne, le chargea de négocier le mariage de l'empereur Frédéric III avec Éléonore, infante de Portugal. Il allait retourner à Rome, lorsqu'il mourut à Barcelonne, après 20 ans de services.

ALTANI *le Jeune* (Antoine), parent du précédent, né en 1505, dans son château de Salvarolo, mourut en 1570, dans sa terre de Muzarro. Il avait laissé des *Poésies* italiennes et latines qui n'ont point été imprimées. L'histoire fait en outre mention de 6 autres membres de cette famille féconde en savants, entre autres Henri Altani, auteur de *Mémoires* sur les hommes illustres de sa maison, Venise, 1717.

ALTDORFER. *Voyez* **ALTORFER**.

ALTENBURG (Michel), compositeur et prédicateur, naquit à Trœchtelborn, en 1583; fut appelé à Erfurt en qualité de diacre et mourut dans cette ville le 12 février 1640. On connaît de lui : *Musikalischer Schirm-und Schild der Bürger und Einwohner; Kirch-und Hausgesœnge mit fünf*, etc.

ALTENBURG (Jean-Ernest), virtuose sur la trompette, compositeur et écrivain didactique, naquit à Weissenfels en 1734. Il écrivit un traité historique et pratique qu'on cite encore comme ce qu'il y a de meilleur sur la trompette et sur les timbales.

ALTER ou **ALTÈS** (François-Charles), jésuite, célèbre philologue, né à Engelsberg, en Silésie, l'an 1749, mort à Vienne, le 29 mars 1804. Parmi les 250 ouvrages ou dissertations qu'il a publiés, nous nous bornerons à citer : l'édition critique du *Nouveau Testament*, grec, collationné sur les manuscrits de la bibliothèque impériale, Vienne, 1786-87, 2 vol. in-8°; celle de l'*Iliade* d'Homère, 1789-90, 2 vol. avec les variantes des manuscrits de la bibliothèque Palatine; celle de la *Chronique* grecque, encore inédite, de Georgius Phranza, Vienne, 1786, in-fol.

ALTFRIDE fut le troisième évêque de Munster, successeur de Gerfride, mort le 12 septembre 839; écrivit la vie de saint Ludger; mourut le 22 avril 849.

ALTHADAS. *Voyez* **SETHOS**.

ALTHAMER (André), connu aussi sous le nom de Andreas Brentius, parce qu'il était né à Brentz, près de Gundelfingen, en Souabe, et sous celui de Paloeo Sphyra, qu'il se donnait quelquefois, fut pasteur luthérien à Nuremberg et à Anspach, où il mourut vers 1540. Son zèle et son érudition lui valurent d'être souvent consulté dans les controverses de son temps; il assista, en 1527 et 1528, au colloque tenu à Berne, sur le mode de la présence du Christ dans la Sainte-Cène. On a de lui : *Diallage S. conciliatio locorum scripturæ qui primâ facie inter se pugnare videntur, centuriis II*, Nuremberg, 1528, in-8°; on a une *Vie* de lui, par J. Arnold Ballenstad, qui a paru en 1740.

ALTHANN (Michel-Frédéric, comte d'), cardinal-prêtre, conseiller intime de l'empereur Charles VI; naquit le 20 juillet 1682; cardinal, par Clément XI, le 29 novembre 1719; eut la barrette le 18 février 1720; fit,

par ses démarches, ériger l'Église de Vienne en archevêché, le 6 mars 1721 ; vice-roi de Naples du 30 avril 1722 au 31 juillet 1728 ; quitta ce royaume après avoir fait agréger à perpétuité sa famille à la noblesse napolitaine, dans une assemblée des nobles du quartier de la Montagne, du 8 avril 1724 ; mort, à Vaccia dont il était évêque, le 21 juin 1734.

ALTHEN (Jean), ou **EHAN AL-THEN**, né en Perse en 1711, fils d'un gouverneur de province. Sa famille fut massacrée lors de la conquête de Thamas-Kouli-Kan ; le jeune Jean prit la fuite et tomba entre les mains d'Arabes qui le vendirent comme esclave. Conduit à Anatolie il travailla pendant 14 ans à la culture de la garance et du coton ; prit la fuite, se réfugia à Smyrne, de là en France et dota le comtat Venaissin de la culture de la garance qu'il y introduisit aux dépens de sa vie et de sa fortune. Il mourut dans un état voisin de l'indigence en 1774. En 1821 le conseil général lui fit voter une tablette de marbre avec une inscription qui fut placée dans le musée Calvet à Avignon.

ALTHUSEN ou **ALTHUSIUS** (Jean), jurisconsulte, né vers le milieu du 16e siècle, fut professeur en droit à Herborn et syndic à Brême, et mourut vers 1620. En 1603, il fit imprimer un livre intitulé : *Politica methodicè expressa ;* il y soutient que le peuple seul est souverain, et qu'il peut à son gré changer et juger ses rois. Ce livre eut des admirateurs : il est aujourd'hui tout à fait oublié.

ALTHUSIUS (Thomas) est auteur d'une histoire de l'*Eutychianisme,* en 1659.

ALTICOZZI (Laurent), d'une illustre famille de Cortone, y naquit le 25 mars 1689. Il entra chez les jésuites en 1706, et mourut en 1777, à Rome, où il avait demeuré plusieurs années. Son principal ouvrage est une *Sommé de St. Augustin,* Rome, 1761, 6 vol. in-4° : Il est aussi l'auteur de différentes *Dissertations sur les anciens et les nouveaux Manichéens ; sur les mensonges et les erreurs d'Isaac Beausobre, dans son Histoire critique des Manichéens et du Manichéisme,* et d'autres productions remplies d'un zèle très-ardent contre les matérialistes et les philosophes du siècle.

ALTICOZZI (Renaud-Angellieri), patrice de Cortone, et sans doute de la même famille que le précédent, publia, en 1749, à Florence, l'*Epidicus*, comédie de Plaute, traduite en vers libres (*sciolti*), avec le texte latin et quelques notes du prieur Gaetano Antinori, in-4°.

ALTIERI DE PARRALUCIS (Jean-Baptiste), né à Rome ; cardinal nonce à Florence en 1641 ; cardinal et évêque de Tode, par Urbain VIII, le 13 juillet 1643 ; mort le 26 novembre 1654.

ALTIERI (Émile), frère du précédent. *Voyez* **CLÉMENT X.**

ALTIERI. Auparavant le cardinal Paluzzo-Paluzzi Albertoni, devenu Altieri, le pape Clément X l'ayant adopté ; aucun prélat ne posséda un plus grand nombre de charges et de dignités ; reçut la pourpre romaine d'Alexandre VII le 15 février 1664 ; mort, à Rome, le 29 juin 1698. Son frère, Ange Paluzzi, prit aussi le nom d'Altieri, qu'il transmit à sa postérité.

ALTIERI PALUZZI (Laurent), cardinal, né à Rome le 9 juin 1671 ; reçut la pourpre d'Alexandre VIII le 13 novembre 1690 ; légat, à Urbin, en 1695 ; mort en 1708.

ALTIERI PALUZZI (Jean-Baptiste), cardinal, né à Rome, le 6 août 1673 ; fut le premier à qui Benoît XIII donna la pourpre, le 11 septembre 1724 ; mort en 1738.

ALTILIUS (Gabriel), poëte latin du 15e siècle, né, suivant les uns, dans la Basilicate au royaume de Naples, et, selon d'autres, à Mantoue, fut précepteur du roi Ferdinand le Jeune. Il fut nommé, par Sixte IV, évêque de Policastro, en 1489, et mourut deux ans après ; il n'a laissé qu'un très-petit nombre de vers : sa meilleure pièce est l'épithalame qu'il fit pour le mariage d'Isabelle d'Aragon, fille du roi Alphonse II, avec Jean Galeas Sforce, duc de Milan. Ses poésies ont été imprimées à la suite de celles de Sannazar.

ALTING (Menso), né en 1541, à Fléda, dans l'Ost-Frise, fit ses études à Groningen, Munster, Hamm, Cologne et Heidelberg, et mourut premier pasteur, et président du consistoire, à Emden, en 1617. La lecture attentive de l'*Épître aux Romains* l'avait fait passer de l'église de Luther dans celle de Calvin, pour laquelle il a écrit des ouvrages de controverse contre Jean Ligorius et Æg. Hunnius.

ALTING (Henri), théologien réformé, né en 1583, à Embden, mort en 1644, était fils du précédent. Après avoir fait ses études à Groningen et à Herborn, il accompagna le prince électoral du Palatinat dans ses voyages en France et en Angleterre, en qualité de précepteur. En 1613, il fut nommé *professor locorum communium* à Heidelberg ; en 1616, directeur du *Collegium sapientiæ,* et assista au synode de Dordrecht. Lors de la prise d'Heidelberg, par Tilly, il courut de grands dangers, auxquels il échappa par sa présence d'esprit et par un concours de circonstances heureuses. Après avoir erré quelque temps, sans trouver d'asile ni d'emploi, il alla, en 1624, à la Haye, joindre son souverain, l'électeur Palatin, qui le replaça auprès de son fils, et ne lui permit qu'en 1627 de reprendre ses fonctions d'instituteur académique. Dans cette année, il accepta la chaire de professeur de théologie à Groningen, qu'il occupa jusqu'à sa mort. Il fut un des coopérateurs de la *Nouvelle traduction de la Bible en langue hollandaise,* et un controversiste zélé. Ses nombreux ouvrages, dont Bayle n'a donné qu'une liste très-incomplète, n'ont plus qu'un intérêt historique. Nous nommerons cependant : *Explicatio catecheseos Palatinæ,* Amstelod., 1646, in-4° ; *Historia ecclesiastica Palatina,* ibid., 1644, in-4° ; *Theologia historica.*

ALTING (Jacques), fils de Henri, né à Heidelberg en 1618, mort en 1667, professeur de théologie à Groningen, a laissé des ouvrages pleins de recherches utiles sur différents points d'antiquités hébraïques et de philologie orientale. Nous nous bornons à citer : *Hebræorum respublica scholastica, seu Historia academiarum et promotionum academicarum in populo Hebræorum,* Amsterdam, 1652, in-12 ; et dans le *Thesaurus Groning. diss. maxime de rebus Hebræorum,* ib., 1698, in-4°.

ALTING (Menso), savant bourgmestre de Groningen, né en 1636, mort en 1713, s'est distingué par ses ouvrages topographiques, et principalement par celui intitulé : *Notitia Germaniæ inferioris,* Amsterdam, 1697, in-fol., et *Descriptio Frisiæ inter Scaldis portum veterem et Amisiam,* ib., 1701, in-fol. On trouve, à la suite du dernier ouvrage, *Tabula Ptolemaica Germaniæ Magnæ*

cum expositione, qui devait être le précurseur d'un grand travail sur Ptolémée, resté incomplet, ou au moins inédit, comme son *Commentarius in tabulam Peuttingeri.*

ALTINUS (JULIUS) impliqué dans la conjuration de Pison, fut relégué, par Néron, dans les îles de la mer Égée.

ALTISSIMO (CRISTOPHE), improvisateur du 15e siècle, était de Florence, et s'appelait Christophe; son mérite lui fit donner la couronne poétique avec ce surnom. Quelques-unes de ses improvisations ont été recueillies et imprimées.

ALTISSIMO (CRISTOFANO dell'), peintre florentin, élève de Bronzino; vivait en 1568.

ALTMAN, hagiographe et moine d'Hautvilliers, près de Reims; fit la plainte de la France ravagée par les Normands; mort en 885.

ALTMAN, évêque de Padoue, dans le 11e siècle, et légat du siége de Rome, en Allemagne, sous les papes Grégoire VII, Victor III, Urbain II, auprès des empereurs Henri IV et Rodolphe Ier; termina après des négociations commencées en 1081, reprises en 1089, continuées en 1090 et 1091, les différends entre le saint-siége et l'Empire.

ALTMANN, théologien réformé, et controversiste allemand, né en 1664 à Zoffinghen, en Suisse, est auteur de plusieurs traités de controverse en allemand, et d'un traité latin *de Ritibus ecclesiæ Bernensis.* Il mourut en 1723.

ALTMANN (J. GEORGE), philologue et archéologue, né à Zoffinghen, en 1697, mort en 1758, fut professeur de morale et de langue grecque à Berne, après avoir été quelque temps pasteur d'un village de ce canton. Ses principaux ouvrages sont: *Exercitatio de linguâ Italorum antiquissimâ,* Berne, 1721; *Tempe helvet.,* Zurich, 1742, 6 vol. in-8o; *Meletemata philogico-critica,* etc., 1753, 3 vol.; *Principia ethica,* Zurich, 1753.

ALTOGRADI (LELIO), jurisconsulte, né à Lucques dans le 17e siècle, a publié divers ouvrages, parmi lesquels on distingue ses *Consultations.*

ALTOMARI (DONAT-ANTOINE), médecin et philosophe, né à Naples vers le milieu du 16e siècle; victime de la calomnie de ses ennemis il fut obligé de se réfugier à Rome. Il ne dut son retour dans sa patrie qu'à la protection du pape Paul IV. Il jouissait d'une grande réputation en Italie. Ses *OEuvres* de médecine ont été imprimées séparément, puis recueillies in-fol., Lyon, 1565.

ALTOMARI (BLAISE), avocat de Naples, a laissé plusieurs ouvrages de jurisprudence, avec un *Recueil historique des principales maisons d'Italie.*

ALTON (GUILLAUME D'), savant dominicain anglais; commentateur de la Bible, vers 1267.

ALTON (RICHARD comte D'), général au service d'Autriche, commandait dans les Pays-Bas, en 1789, lors de l'insurrection de ces provinces. Il eut d'abord, près de Tirlemont, quelques succès sur les insurgés; mais, lorsqu'ils se furent emparés de Gand, il concentra ses forces dans Bruxelles, d'où il sortit bientôt après, effrayé des mouvements qui se manifestaient parmi les habitants, et des progrès que faisait la désertion dans sa petite armée. Il fut traduit devant une commission militaire pour avoir méconnu les intentions de son maître, et mourut en 1792 avant d'être jugé.

ALTON (le comte D'), son frère, lieutenant général au service d'Autriche, se distingua dans la guerre contre les Turcs, eut ensuite le commandement d'une division de l'armée des Pays-Bas contre les Français, se trouva au siége de Valenciennes sous le général Ferrari, et se disposait à faire celui de Dunkerque sous le duc d'York, lorsqu'il fut tué le 24 août 1793, dans un combat livré près de cette ville.

ALTORFER (ALBERT), le plus ancien peintre de l'Helvétie, prit son nom de la ville d'Altorf, où il était né en 1488. Ses ouvrages se ressentent de l'enfance de l'art, mais ils annoncent un vrai talent. Son grand tableau de *St. Sébastien,* un *Crucifiement* du même peintre, sont des morceaux justement estimés. Il a aussi gravé en bois une *Passion, Pyrame et Thisbé,* un *Porte-étendard,* etc. Fixé à Ratisbonne, il y devint membre du sénat, et mourut en 1538.

ALTOUVITIS, ou peut-être, **ALTOVITIS** (MARSEILLE D'), née à Marseille, en 1550, fut tenue sur les fonds de baptême par le corps municipal de cette ville, dont elle reçut le nom. Elle parlait également bien l'italien et le français, et a composé, dans ces deux langues, des vers très-agréables, qui ont été imprimés dans les recueils du temps. L'abbé Goujet nous a conservé, dans le tome XIIIe de sa *Bibliothèque française,* page 441, une ode qu'elle composa à la louange de Louis Bellaud et de Pierre Paul, les restaurateurs de la poésie provençale. Cette petite pièce suffirait pour prouver que Mlle d'Altouvitis avait l'esprit délicat et orné. Elle mourut à Marseille, en 1606.

ALTOVITI (ANTOINE), archevêque de Florence, y était né en 1521, d'une famille noble et ancienne. Nommé à cet archevêché, en 1548, il n'en prit possession que 19 ans après, à cause de quelques soupçons que le grand-duc avait conçus contre lui. Il fut un des prélats du concile de Trente, et mourut subitement à Florence, en 1573. Il s'était surtout livré à l'étude de la dialectique, de la philosophie et de la théologie, et se piquait de répondre sur-le-champ à quelque proposition ou question scientifique que l'on pût lui faire. On n'a publié de lui que deux de ses Notes, parmi les Décisions de la rote romaine, imprimées à Rome, en 1676, in-fol., et les Décrets de deux synodes tenus par lui, l'un diocésain, l'autre provincial.

ALUAN ou **MARDAS**, père de Zohak, roi de Perse de la première dynastie.

ALUANI-SCHERFEDDIN, auteur d'un commentaire sur les quarante traditions choisies; mort en 1548.

ALUARDI, auteur arabe d'un poëme onéirocritique, *Traité de l'explication des songes,* 10e siècle.

ALUARDI, fils du précédent, auteur d'une *Géographie universelle.*

ALUCCI (CÉSAR), écrivain italien du 17e siècle, a publié le *Miroir des antiquités romaines,* en italien, 1625.

ALUEND ou **ALVEND** (MIRZA), fils de Yousouf-Beg, douzième sultan de la dynastie du Mouton blanc; ayant attaqué Schah-Ismaël, roi de Perse, il fut défait par lui, en 1501, et ensuite dépossédé par son propre frère, Mohammed Mirza, lequel, bientôt après, fut tué par Mourad, son parent; mort en 1504.

ALUNNO (FRANÇOIS), mathématicien de Ferrare, s'est rendu célèbre au 16e siècle par son talent calligraphique. Il écrivit sur un morceau de parchemin de la

grandeur d'un denier le 1er chapitre de l'évangile de St. Jean et le Symbole, et présenta ce chef-d'œuvre à Charles-Quint, qui en fut émerveillé. Alunno, bon philologue, a donné des *Observations sur Pétrarque; Richesses de la langue italienne,* Venise, Alde, 1545, in-fol., dictionnaire où les expressions les plus élégantes de Boccace sont rangées par ordre alphabétique; *La Fabrique du monde,* ibid., 1546, autre compilation du même genre, mais sur un plan moins commode pour les recherches.

ALURED. *Voyez* **ALRED.**

ALVA Y ASTORGA (Pierre de), moine espagnol de St.-François, dans le 17e siècle, fut envoyé par ses supérieurs au Pérou. A son retour il obtint la charge de qualificateur de l'inquisition, et celle de procureur à Rome. Il a composé un parallèle entre J. C. et St. François, intitulé : *Prodige de la nature et merveille de la grâce,* Madrid, 1651, in-fol. Dans cet ouvrage, écrit en latin, l'auteur cherche à établir quatre cents conformités entre le Sauveur et le fondateur de son ordre. Il mourut dans les Pays-Bas en 1667.

ALVAR (don), chanoine augustin, précepteur des enfants du malheureux infant Pierre de Portugal; les suivit en Flandre quand ils allèrent chercher la protection de leur tante, Élisabeth, duchesse de Bourgogne, 1430.

ALVARADO (don Pédro d'), l'un des conquérants du Mexique, gouverneur de la province de Guatimala, et chevalier de l'ordre de St.-Jacques, naquit à Badajoz. Il accompagna Cortez au Mexique, en 1518; et, jeune encore, partagea la fortune et la gloire de ce conquérant, dont il devint un des principaux officiers. Chargé, en 1520, du commandement de la ville de Mexico, et de la garde de Montézuma, tandis que son général marchait contre Narvaez, il rassembla les Mexicains dans une fête publique; et, excité par l'appât de leurs bijoux et de leur parure, il fondit à l'improviste sur eux, avec ses soldats, en fit un grand carnage, et fut cause d'une insurrection générale. Alvarado, assailli par une multitude furieuse, fut délivré par Cortez, qui lui donna le commandement de son arrière-garde, lors de sa retraite du 1er juillet 1520. Alvarado ne dut son salut qu'à sa valeur et à son extrême agilité; il franchit, à l'aide de sa lance, une ouverture, faite à la digue de Tlacapan, pour l'arrêter dans sa retraite, et qui depuis porta le nom de *Saut d'Alvarado.* D'autres Espagnols voulurent suivre son exemple, mais ils tombèrent dans le précipice, et y périrent misérablement. Cet exploit fit donner au lieutenant de Cortez le surnom de *capitaine du saut.* Lorsque Cortez, revenant sur ses pas, entreprit le siége de Mexico, il confia le commandement d'un corps détaché à Alvarado, qui contribua beaucoup à la réduction entière du Mexique. Il soumit lui-même la province de Mistecca, fonda une colonie à Tatulepec, qu'il appela *Segura,* et subjugua les provinces de Socomesco et de Guatimala. Accusé d'abus de pouvoir devant Charles-Quint, il passa en Espagne pour se justifier, fut renvoyé absous, et nommé au gouvernement de Guatimala; mais, ennuyé bientôt d'une vie trop uniforme, il sentit se réveiller en lui la passion des grandes entreprises, par tout ce qu'on publiait alors de la découverte du Pérou. Alvarado, feignant de croire que le royaume de Quito n'était point compris dans les limites assignées à Pizarre, prit la résolution de s'en rendre maître. Huit cents volontaires, attirés par sa réputation, se rangèrent sous ses drapeaux. Il s'embarqua avec eux, aborda à Puerto-Vigo, en 1533, marcha droit à Quito, à travers la chaîne des Andes, par une route jusque-là impraticable, éprouvant les fatigues et les privations les plus dures. Aucune expédition dans le nouveau monde n'a été accompagnée de plus de dangers. Arrivé dans la plaine de Riobamba, Alvarado trouve Almagro, détaché par Pizarre, avec un corps de troupes espagnoles, pour le repousser. Au moment d'en venir aux mains, les deux partis ouvrirent des négociations, et Alvarado consentit à abandonner son entreprise, moyennant cent mille piastres que Pizarre lui fit payer. Il seconda ensuite ce capitaine dans la conquête du Pérou, et retourna dans son gouvernement. Mais, toujours dévoré de l'amour des découvertes, il s'embarqua pour la Californie, parcourut plus de 300 lieues d'un pays inconnu, et revint au Mexique. Il marcha peu de temps après contre les Indiens de Xalisco, qui s'étaient révoltés; et atteint, dans la poursuite de l'ennemi, par une pierre énorme, détachée d'un rocher, il mourut, en 1514, des suites de cet accident, avec la réputation d'un des plus actifs et des plus intrépides conquérants du nouveau monde.

ALVARADO (Alphonse d'), capitaine général du Pérou, né à Burgos, accompagna Pizarre dans la conquête du Pérou, et fut chargé, en 1533, de la réduction des Indiens Chachapugas. Rappelé à Lima, en 1537, lors du soulèvement des Péruviens, il dégagea cette ville, déjà investie, marcha au secours des frères de Pizarre, assiégés dans Cuzco, défit plusieurs corps d'Indiens, et, tout à coup, se vit arrêté, sur les bords de l'Apurimac, par les troupes d'Almagro, qui venait de se déclarer contre Pizarre. Alvarado n'osa pas attaquer ses compatriotes, sans avoir reçu de nouveaux ordres de Pizarre. Pendant qu'il flottait ainsi dans l'indécision, ses soldats, ayant été gagnés, le livrèrent à Almagro, qui le fit mettre aux fers. S'étant ensuite évadé, et ayant rejoint Pizarre, il devint son général d'infanterie, et contribua, le 15 avril 1538, au gain de la bataille des Salines, où Almagro fut vaincu. Après l'assassinat de Pizarre, Alvarado passa sous les drapeaux du juge royal Vaca de Castro, et eut le commandement de la droite des royalistes, à la bataille de Chupas, gagnée, en 1542, sur le jeune Almagro. Fidèle au parti du roi, il s'attacha, en 1546, au président la Gasca, envoyé au Pérou par Charles V, fut nommé mestre de camp général, et chargé, après la dispersion du parti des Pizarre, de poursuivre et de punir ceux des rebelles qui avaient pris la fuite. De nouveaux troubles ayant éclaté, en 1551, dans les provinces de la Plata et du Potosi, Alvarado y fut envoyé, par l'audience royale, en qualité de capitaine général; il déploya tant de rigueur et de cruauté, que les mécontents, dans la crainte des supplices, se soulevèrent, et se donnèrent Hernandez Girou pour chef. Alvarado marcha contre Girou, en 1553, lui livra une bataille à Chuquinca, la perdit, et mourut de maladie et de chagrin peu de temps après.

ALVARE PÉLAGE (don Alvar-François-Paez), célèbre écrivain du 14e siècle, était originaire d'Espagne. Il étudia le droit canon à Bologne, et entra dans l'ordre des frères Mineurs. Il devint grand pénitencier du pape Jean XXII à Avignon, et jouit de beaucoup de crédit au-

près de ce pontife, qui employa ses talents et sa plume à réfuter les erreurs et les écarts de l'antipape Pierre de Corbière, et qui le fit enfin évêque de Sylves dans les Algarves et son nonce apostolique en Portugal. Pélage mourut à Séville en 1352. Il a laissé : *De planctu ecclesiæ libri duo*, Lyon, 1517 ; Venise, 1560, in-fol. Il en existe une édition de 1474, Ulm, in-fol., pleine de fautes et très-rare. Cet ouvrage, commencé à Avignon en 1330, achevé en 1332, corrigé dans les Algarves en 1335, et une seconde fois à Compostelle en 1340, respire l'ultramontanisme le plus prononcé. *Speculum regum liber unus ; Super sententias libri quatuor ; Apologia*, et quelques autres ouvrages également inédits.

ALVAREZ de Cordoue, prêtre de cette ville dans le 9e siècle ; fut l'ami et l'historien de saint Euloge, qu'Abdérame fit mourir, le 11 mars 859.

ALVAREZ DE LUNA ou **ALVARO**, favori de Jean II, roi de Castille, né en 1388, fut 45 ans chambellan, et jouit pendant 30 années d'un tel empire sur l'esprit de son maître, qu'il n'osait rien faire sans avoir pris ses ordres. Cette servitude finit par lui déplaire ; mais le ministre avait la direction du trésor, et s'était fait adorer du peuple par ses libéralités ; le monarque trouva l'occasion de secouer le joug : Alvarez fut arrêté, mis en jugement, et, convaincu d'avoir usurpé la puissance souveraine, eut la tête tranchée le 4 juin 1453.

ALVAREZ (Jean), prêtre et secrétaire de l'infant don Ferdinand de Portugal, fils de Jean Ier ; il l'accompagna lorsqu'il fut donné en otage aux Maures ; assista à sa mort et fut racheté, en 1488, par l'infant don Pedro.

ALVAREZ CAPRAL (Pierre), général de la flotte d'Emmanuel, roi de Portugal. Le 8 mars 1500, il partit de Lisbonne avec treize vaisseaux, et fut jeté par la tempête sur les côtes du Brésil où, le 13 mai, il fit élever une colonne de marbre avec les armes de Portugal pour constater sa découverte et sa prise de possession.

ALVAREZ (Antonio), savant médecin espagnol, attaché au vice-roi de Naples, don Pedro Giron, duc d'Ossone, 1585.

ALVAREZ DE ORIENTE (Ferdinand), capitaine de vaisseau, excellent poëte portugais, né à Goa, au 15e siècle, est auteur d'un poëme intitulé : *Lusitania transformada*, Lisbonne, 1607, in-8o. Cette édition est la première, mais non la plus estimée.

ALVAREZ (François), né à Coïmbre vers la fin du 15e siècle, fut aumônier du roi Emmanuel, puis secrétaire de l'ambassade que ce prince envoya en Abyssinie, où il passa 6 ans. A son retour, le roi de Portugal lui donna pour récompense un riche bénéfice, et lui ordonna d'accompagner à Rome Zagabad, que le monarque d'Éthiopie envoyait au pape. En 1533 il rendit compte de son voyage au souverain pontife en présence de Charles-Quint. Alvarez en a fait imprimer une relation sous le titre de *Vraie information du pays du prêtre Jean*, Lisbonne, 1540, in-fol. Cet ouvrage a été traduit en français, Anvers, 1558. Alvarez est le premier qui ait donné quelques notions de ces contrées ; mais il n'avait pas tout vu par ses yeux, et ce qu'il avait vu il l'avait mal vu.

ALVAREZ (Balthazar), jésuite espagnol, mourut l'an 1580 en odeur de sainteté. Sa *Vie*, écrite en espagnol, a été traduite en italien.

ALVAREZ (Emmanuel), jésuite portugais, né dans l'île de Madère, en 1526, était versé dans le grec et l'hébreu, mais surtout dans la littérature latine. Il mourut à Lisbonne le 30 décembre 1583. Son Traité *De institutione grammaticâ*, Lisbonne, 1572, in-4o, eut plusieurs éditions, et fut adopté dans tous les colléges de son ordre. Il est auteur d'un ouvrage moins célèbre, intitulé : *De mensuris, ponderibus et numeris*.

ALVAREZ (Diego), dominicain, né à Rio-Seco, dans la Vieille-Castille, professa 30 ans la théologie, soit en Espagne, soit à Rome, où il fut envoyé en 1596. On lui doit plusieurs *Traités* sur la doctrine de St. Thomas, entre autres : *De auxiliis divinæ gratiæ ; Concordia liberi arbitrii cum prædestinatione*. Ces ouvrages lui valurent l'archevêché de Trani, dans le royaume de Naples, où il mourut en 1635, dans un âge avancé.

ALVAREZ (Diégo) jésuite, natif de Grenade, mort vers 1617, a publié : *decisio casuum occurrentium in articulo mortis*, 1604, sous le pseudonyme de *Melchior Zambrano*.

ALVAREZ DE PAZ (Jacques), né à Tolède, missionnaire jésuite au Pérou, établit des écoles à Lima, et mourut au Potosi en 1620. Sa mémoire est vénérée des Péruviens.

ALVAREZ (don Martin), général espagnol, né en Andalousie, vers 1714, fit ses premières campagnes dans la guerre d'Italie en 1733 ; maréchal de camp en 1762, il eut le commandement en 1779 du long et fameux blocus de Gibraltar. En 1782, il fut remplacé par le duc de Crillon. Ne voulant pas servir sous les ordres d'un général français il quitta l'armée, et fut créé comte de Colomera. En juillet 1794, il fut appelé au commandement de l'armée de Navarre et de Guipuscoa. Il ne put résister à l'ardeur des troupes républicaines qui lui enlevèrent des redoutes formidables et passèrent la Bidassoa sur plusieurs points. Les progrès des Français déterminèrent la cour de Madrid à confier la défense de l'Espagne à un général plus jeune. Peu d'années après il obtint sa retraite ; il fut appelé au conseil d'État, où il siégeait en 1808 ; il prêta serment entre les mains de Joseph Napoléon, le 19 juillet. Il cessa en 1814 de figurer dans les affaires publiques jusqu'à sa mort, arrivée en 1819. Il était âgé de 105 ans.

ALVAREZ-GUERRA (Jean), économiste, chimiste et publiciste espagnol ; né en 1770, à Zafra (Estramadure), ministre de l'intérieur et membre des cortès ; fut arrêté et empoisonné par ordre de Ferdinand VII dans la nuit du 10 mai 1814 ; déporté à Ceuta, en Afrique, où il se fit charpentier ; et ensuite dans l'île de Majorque, où il se fit jardinier. En 1820, il revint à Madrid ; refusa de figurer dans le gouvernement constitutionnel ; et mourut dans cette ville vers la fin du règne de Ferdinand.

ALVAREZ DE SOTO MAJOR (don Juan-Maria) ; né en 1757, à Lucana, en Espagne ; appelé aux cortès en 1820 et 1821 ; mort en France dans l'exil.

ALVAREZ, célèbre sculpteur, né à Valence en Espagne. Le gouvernement le jugea digne d'être envoyé pensionnaire à Rome, pour s'y perfectionner. Après l'occupation des États du pape par les Français, Napoléon ayant commandé aux plus célèbres sculpteurs des bas-reliefs pour orner le palais de Monte-Cavallo, l'Espagnol

Alvarez eut l'honneur d'être compris parmi les artistes choisis pour concourir à ces travaux, de manière à enlever les suffrages des connaisseurs, et surtout ceux de Canova et de Thorwaldsen. Alvarez était pénétré du sentiment de l'antique, et s'inspirait de Michel-Ange. Ferdinand, après son retour en Espagne, créa Alvarez baron, mais ce ne fut qu'un vain titre, et cet illustre artiste est mort à Rome en 1830, dans un état voisin de l'indigence, s'il faut en croire les journaux contemporains. Il avait épousé une Flamande et n'avait pas voulu retourner en Espagne.

ALVAREZ DE CASTRO (Mariano), célèbre défenseur de Gironne, était né à Osma, dans la Vieille-Castille, vers 1770, d'une famille noble. Il entra fort jeune comme cadet dans les gardes du roi d'Espagne, et parvint au grade de capitaine dans le même corps. Nommé, dès l'année 1795, colonel brigadier dans l'armée, il fut chargé en 1809, à l'époque de l'invasion des Français, de commander le fort Montjouy qui domine Barcelonne, et voulut d'abord le défendre contre les attaques du général Duhesme; mais obligé de le rendre par les ordres mêmes de son chef, le gouverneur Espetela, il se réunit à un corps espagnol arrivé de Mahon et passa bientôt au commandement de la place de Gironne. Ce fut là qu'il immortalisa son nom par l'une des plus belles défenses dont l'histoire fasse mention. Il n'avait que deux mille cinq cents hommes de garnison, et une population peu nombreuse. Mais tous les habitants étaient décidés à résister jusqu'à la dernière extrémité, et le gouverneur publia un ordre d'après lequel quiconque parlerait de capitulation serait puni de mort. Cinq cents des femmes les plus robustes, choisies dans toutes les classes, se vouèrent aux travaux les plus pénibles et les plus périlleux. Le brave Alvarez soutint par de tels moyens pendant 70 jours tous les efforts de l'ennemi, et il fit de nombreuses sorties. Ce ne fut qu'après 48 jours de tranchée ouverte, après avoir supporté un bombardement de plus d'un mois, et lorsque quatre brèches furent ouvertes; ce ne fut enfin que lorsqu'il n'y eut plus dans la place que des ruines et des cadavres, et lorsque lui-même fut atteint de la terrible contagion qui avait fait périr la moitié de ses soldats, que Gironne se rendit; et même alors, le brave Alvarez refusa de signer la capitulation que le commandant en second avait cru devoir consentir. Retenu prisonnier, il mourut peu de jours après à Figuières.

ALVAREZ (Louis), jésuite et célèbre prédicateur portugais; mort à Lisbonne, en 1709; ses sermons ont été imprimés.

ALVAROTTO (Jacques), jurisconsulte italien, mort à Padoue en 1546, est auteur de *Commentaria in lib. feudorum*, Francfort, 1687, in-fol.

ALVENSLEBEN (Philippe-Charles, comte d'), ministre d'État du roi de Prusse, né le 12 décembre 1745, à Hanovre. Pendant la guerre de sept ans, il fut élevé à Magdebourg, avec le prince, depuis roi, Frédéric-Guillaume II. L'étendue de ses connaissances, ses rares qualités, et sa sagesse le maintinrent constamment dans la faveur de Frédéric II. Pendant la guerre pour la succession de la Bavière, il servit d'intermédiaire entre le roi de Prusse et l'ancienne cour électorale, entre l'armée de Frédéric et celle du prince Henri. Après avoir rempli 12 ans cette mission, il fut envoyé, en 1787, à la cour de France. En 1788, il occupa le même poste en Hollande, et, en 1789, en Angleterre. Rappelé de Londres en 1790, il fut mis à la tête du département des affaires étrangères. Comme écrivain, il est connu par un *Essai d'un tableau chronologique des événements de la guerre, depuis la paix de Munster jusqu'à celle de Hübertsbourg*. Berlin 1792. in-8°. Il est mort à Berlin, en 1802.

ALVENSLEBEN (Charles-Gebhard), lieutenant général au service de Prusse, né à Schochwitz, le 7 septembre 1778, commença sa carrière militaire dans le régiment d'infanterie : *Duc de Brunswick*, et fit les campagnes de 1792 à 1794. Après la paix de Tilsitt, le roi de Prusse l'attacha à sa personne en qualité d'aide de camp. Il combattit vaillamment à Lutzen, où il eut deux chevaux tués sous lui, à Bautzen, à Dresde, à Leipzig et sous les murs de Paris; il passa par tous les grades jusqu'à celui de lieutenant général qu'il obtint en 1829. Il fut décoré de divers ordres par son souverain et par l'empereur de Russie. Après trente-huit ans de service, épuisé par les fatigues de la guerre, il mourut le 12 février 1831.

ALVIANO (Barthélemi), général des Vénitiens pendant la guerre et la ligue de Cambrai; commanda leur armée en 1508, dans les Alpes Juliennes, contre le duc de Brunswick, et perdit, le 14 mai 1509, la bataille de Ghiaradadda, pour avoir obéi aux ordres du sénat, qui lui avait défendu de prendre l'offensive; prisonnier de Louis XII, il ne fut libre qu'en 1513; décida la victoire des Français et des Vénitiens dans les plaines de Marignan, le 14 septembre 1515; mort le 7 octobre suivant.

ALVIN, Frison, recteur de l'école de Sneeck, vers l'an 1400, a laissé dans sa langue un *Abrégé rimé de l'histoire de Frise*, dont Suffridius-Petri donne un extrait.

ALVINTZY (Pierre), ministre protestant du 17e siècle, né en Transylvanie, est auteur d'un ouvrage polémique intitulé : *Itinéraire catholique*, et d'une *Grammaire hongroise*.

ALVINZY (N., baron d'), général autrichien; né dans la Transylvanie, en 1726; fait la guerre contre les Turcs, 1789, sous les ordres de Laudon; envoyé contre les Liégeois, décembre 1790; contre les Français dans les Pays-Bas; en Hollande et sur le Rhin, 1792, 1793 et 1794; commandant de l'armée contre Bonaparte, en Italie; y perd deux grandes batailles, en 1796, celles d'Arcole et de Rivoli, et voit son armée anéantie; mort commandant général de la Hongrie, le 27 novembre 1810.

ALVISET (dom Benoît), savant bénédictin, naquit à Besançon au commencement du 17e siècle. Il professa la théologie et le droit canon dans diverses maisons de son ordre. Il se rendit en Italie dans la congrégation du Mont-Cassin, puis à Padoue au monastère de Sublac où sous le nom de *Virginius*, il composa son traité des priviléges religieux. Il passa ensuite dans les îles de Lérins, et mourut au monastère de St.-Honorat, en 1673.

ALVISET (dom Arsène), frère cadet du précédent, mourut à Tavernay, le 19 mars 1698, laissant manuscrit un commentaire latin sur la règle de Saint-Benoît.

ALXINGER (Jean-Baptiste d'), poëte célèbre, né à Vienne le 24 janvier 1755. Maître, à la mort de ses parents, d'un riche patrimoine, il ne fit usage de son titre

d'agent à la cour de l'empereur que pour arranger les affaires des plaideurs, ou pour défendre les personnes qui n'étaient pas en état de faire les frais de leurs procès. Plein d'enthousiasme pour la littérature allemande, il s'occupa toute sa vie de ses progrès. Le premier recueil de ses poésies le mit au rang des meilleurs poëtes de sa nation ; *Doolin de Mayence*, poëme chevaleresque en 10 chants, et *Bliombéris* en 12 chants, lui donnèrent la palme de l'épopée. Sa traduction poétique du *Numa* de Florian n'eut pas le même succès. Elle a plus de verve et de poésie que l'original, mais elle est inégale et souvent négligée. Il mourut le 1er mai 1797.

ALY. *Voyez* **ALI.**

ALY-BEY. *Voyez* **BADIA.**

ALYATTE, quatrième roi de Lydie, de la famille des Mermnades ; succède à son père Sadyatte, en 614 avant J. C. Afin de prendre par famine Milet, où dominait Thrasybule, il fait mettre le feu aux moissons, et incendie, sans le vouloir, le temple de Minerve à Assese ; renonce à son entreprise contre les Milésiens, et fait la paix avec eux, 609 avant J. C. ; chasse de l'Asie les Cimmériens ; prend Smyrne ; fait la guerre à Cyaxares, roi des Mèdes, 603, et lui livre, le 9 juillet 597, une bataille qui paraissait devoir être décisive, lorsqu'elle fut interrompue tout à coup par une éclipse de soleil, dont l'effet, en jetant les deux armées dans la stupeur, fut de disposer les deux rois à se réconcilier sur la proposition des rois de Babylone et de Cilicie ; mort en 557 ; Crésus, son fils, lui succéda.

ALY-CHYR (l'émir), ministre d'État et poëte persan, vivait dans le 15e siècle, sous le règne d'Hocein-Mirza, souverain du Khoraçan, dont il fut le vizir. Il composa plusieurs ouvrages en turc et en persan, employa ses richesses à des fondations utiles à l'humanité, et mourut en 1500.

ALYON (Pierre-Philippe), pharmacien, né dans un village près du Puy-de-Dôme, fut chargé avant la révolution par le duc d'Orléans, dont il était lecteur, d'enseigner l'histoire naturelle à ses enfants. Quelque temps après le supplice du duc d'Orléans, Alyon fut arrêté et détenu quelques mois dans les prisons de Nantes. Il entra ensuite dans le service de la pharmacie des armées, et fut successivement pharmacien en chef de l'hôpital du Val-de-Grâce et celui de la garde impériale. Malgré la faiblesse de sa constitution et les infirmités dont il était accablé, il suivit l'armée dans la campagne de 1812 ; mais il fut obligé de solliciter presque aussitôt son retour en France. Il mourut à Paris en 1816, âgé d'environ soixante et dix ans. On a de lui : *Essai sur les propriétés médicales de l'oxygène et sur l'application de ce principe dans les maladies vénériennes, psoriques et dartreuses ; Cours élémentaire de botanique ; Cours élémentaire de chimie théorique et pratique.*

ALYPE (saint), évêque de Tagaste. *V.* **ALIPE** (St.).

ALYPE. *Voyez* **ALIPE.**

ALYPIUS, philosophe d'Alexandrie, contemporain de Jamblique, avait la taille d'un nain ; mais c'était le plus habile dialecticien de son siècle ; il donnait ses leçons de vive voix.

ALYPIUS, auteur grec, avait composé sur la *musique* un traité dont il nous reste un fragment publié par Meibomius dans les *Antiq. music. scriptor.* Il vivait avant Ptolémée.

ALZATE Y RAMIREZ (don Joseph-Ant.), astronome et géographe espagnol, né au Mexique dans le 18e siècle, publia une *Gazette de littérature* à Mexico, et fit un grand nombre d'observations astronomiques assez importantes. Il détermina le premier la position de ce grand pays et de ses principales villes, et fit part de son travail à l'académie des sciences de Paris. On a de lui plusieurs *Cartes*, des *Mémoires géographiques*, et une *Lettre* sur divers objets d'histoire naturelle, imprimée dans la relation du *Voyage de Chappe*.

ALZON (Guérin d'), magistrat célèbre du 16e siècle ; président unique du parlement établi en Savoie par François Ier ; conseiller au parlement de Toulouse, sous Henri II, 1559, et Charles IX, 1563 ; il y déploya beaucoup de zèle contre les protestants ; mort en 1590.

AMABLE (St.), curé de Riom dans le 5e siècle, et le patron de cette ville, mourut, selon Grégoire de Tours, en 464, et fut enterré à Clermont ; mais d'autres écrivains assurent qu'il mourut en 475, et que son tombeau fut placé dans l'église de St.-Bénigne, à Riom.

AMACK, poëte persan du 11e siècle, est auteur du poëme des *Amours de Joseph et de Zulykha*, très-estimé dans l'Orient, traduit en français et en anglais.

AMADEI (Ch.-Antoine), médecin et botaniste de Bologne, mort en 1720, trouva dans les environs de sa patrie deux plantes dont il ne put découvrir les noms ; mais quelque temps après on reconnut avec surprise que c'étaient des plantes équatoriales ; l'une d'elles reçut de Gaëtan Monti le nom d'*Aldrovanda*, en l'honneur d'Aldrovande.

AMADEI (J.-J.), botaniste et chanoine de Bologne, fils du précédent, se distingua par ses profondes connaissances en bibliographie.

AMADESI (Dominique), né à Bologne le 4 août 1657, mort le 11 septembre 1730, négociant, faisait ses délices des belles-lettres, et surtout de la poésie. La mort d'une épouse adorée fut le triste sujet de ses vers qui ont été publiés en partie par son ami Zanotti, Bologne, 1723. Son fils, Lelio-Alberto, également distingué par ses connaissances et son goût pour la littérature, mourut en 1758, âgé de 66 ans.

AMADESI (Joseph-Louis), né à Livourne le 28 août 1701, fut honoré de la confiance de trois archevêques de Ravenne, qui le choisirent successivement pour secrétaire ; et mis en 1734 à la tête des archives de l'archevêché, il a, d'après les renseignements qu'il en tira, publié divers ouvrages sur les droits et la juridiction de cette Église. Dans ses loisirs il faisait de jolis vers qui se trouvent semés dans plusieurs recueils. Il mourut à Rome le 8 février 1775.

AMADUZZI (Jean-Christ.), philologue distingué, né dans l'État de Rome vers 1720, fut pourvu de la charge honorable d'inspecteur de l'imprim. de la propagande, et mourut à Rome après l'année 1791. Il était en correspondance avec la plupart des savants de l'Europe. On lui doit un grand nombre d'ouvrages et d'éditions estimées, parmi lesquels on cite : *Anecdota litteraria è mss. codicib. eruta*, 1773-74, 3 vol. in-8° ; *Alphabetum Barmanum*, 1776, in-8° ; *Character. ethicor. Theophrasti capita duo, hactenùs anecdota*, 1786, in-4° ; *Epistola ad Bodonium super ed. Anacreontis*, ib., 1791, in-8°.

AMAFANIUS (Caius), philosophe romain, cité par

Cicéron dans ses *Tusculanes*, avait traduit les ouvrages d'Épicure, dont il suivait la doctrine.

AMAGE, reine des anciens Sarmates, est célèbre par son habileté dans le gouvernem., son équité et son courage.

AMAJA (François), jurisconsulte espagnol, mort vers 1640 à Valladolid, professa le droit à Ossuna et Salamanque. Il est auteur de *Commentaires* sur les cinq derniers livres du code, Lyon, 1639, in-fol., et d'autres ouvrages de droit estimés en Espagne.

AMALABERGUE, nièce et non, comme on le dit dans plusieurs biographies, fille de Théodoric, roi des Goths, en Italie, et femme d'Hermanfroi, roi d'un tiers de la Thuringe, dont les deux autres tiers appartenaient à Baudri et Berthier, ses frères; après avoir fait assassiner Baudri par son mari, elle poussa ce dernier à se défaire aussi de Berthier, en ordonnant de ne couvrir qu'à demi la table sur laquelle il devait dîner : Hermanfroi demanda pourquoi on le servait ainsi : C'est, lui dit fièrement Amalabergue, parce que vous n'avez que la moitié d'une couronne. Piqué de ce propos, Hermanfroi se joignit à Thierri, roi de Metz, et fit la guerre à Berthier, qui perdit une bataille où il fut tué. Peu de temps après, le fratricide périt à son tour, par le fait de Thierri, qui le fit précipiter des murailles de Tolbiac, en 531. Amalabergue se retira auprès d'Athalaric, roi des Ostrogoths; morte en 542.

AMALAFRIDE, fille de Valamer, et sœur de Théodoric, roi des Ostrogoths, fut mère d'Amalabergue; remariée à Thrasimond, roi des Vandales, dont elle fut veuve en 523; jetée par Hildéric, son successeur, dans une prison, où elle mourut en 526.

AMALAIRE (Fortunatus), de moine de Madeloc, fut fait archevêque de Trèves, en 810, rétablit, l'année suivante, la religion chrétienne dans la partie de la Saxe située au delà de l'Elbe, consacra la première église de Hambourg, et alla, en 813, en ambassade à Constantinople, pour ratifier la paix que Charlemagne avait conclue avec l'empereur Michel Curopalate. Il mourut, l'année d'après, dans son diocèse. Nous avons de lui un *Traité du Baptême*, imprimé parmi les œuvres et sous le nom d'Alcuin.

AMALAIRE (Symphosius), prêtre de l'église de Metz, directeur de l'école du palais sous Louis le Débonnaire, passe pour l'homme le plus savant de son siècle dans la liturgie. Son principal ouvrage est le *Traité des offices ecclés.*, où l'auteur cherche à rendre raison des prières et des cérémonies de l'office divin. Ce traité, qu'Amalaire donna en 820, et avec des corrections en 827, est imprimé dans le tome XIV de la *Bibliothèque des Pères*. On trouve encore de lui des opuscules et des lettres dans les *Miscellanœ* de Baluze, dans le *Spicilége* de d'Achéry, dans le *Thesaurus* de Martenne, etc.

AMALARIC, roi des Visigoths, en Espagne et dans le bas Languedoc, fils d'Alaric II, que tua Clovis, l'an 507, à la bataille de Vouillé; emmené, à l'âge de cinq ans, en Espagne par un parti de Visigoths; proclamé en 511, sous la tutelle de Théodoric; épouse Clotilde, fille de Clovis et de sainte Clotilde, en 517; et reçoit d'elle Toulon, qu'elle lui apporte en dot en 517; règne par lui-même, en 526; maltraite cette princesse, qui, en témoignage de ses violences, envoie un voile teint de son sang à ses frères; est battu par l'un d'eux, Childebert, roi de Paris, en 531, et tué, bientôt après, d'un coup de lance, à Narbonne. Théodoric lui succéda.

AMALASONTE, nièce de Clovis, et fille de Théodoric, roi des Ostrogoths en Italie; fut une des princesses les plus accomplies de son temps : elle savait le grec, le latin et tous les dialectes des peuples dont se composait l'empire romain; épousa, en 515, Eutharic Cilicas qui mourut en 524, et dont elle eut Athalaric; gouverna pendant la minorité de ce fils, qui succéda à Théodoric, son aïeul, et qui mourut de débauches, en 534; reprit les rênes de l'État après lui; mit la couronne sur la tête de Théodat, son cousin germain, qui la chassa de Ravenne, l'enferma et la fit étrangler, dans un bain, en janvier 535. L'empereur Justinien, pour la venger, fit la guerre à cet ingrat.

AMALBERGE (sainte), veuve et mère de plusieurs saints; morte au monastère des religieuses de Maubeuge, l'an 670; sa fête le 10 juillet.

AMALECH, père des Amalécites, peuples de l'Arabie, était petit-fils d'Ésaü. Les Amalécites, après avoir été longtemps en guerre avec les Hébreux, furent exterminés par Saül.

AMALFI (Constance d'AVALOS d'), l'une des muses italiennes du 16e siècle, resta veuve de bonne heure, et sans enfants, d'Alphonse Piccolomini, duc d'Amalfi. Charles-Quint, pour preuve de son estime, lui donna le titre de princesse. Elle mourut à Naples, sa patrie, l'an 1560. Ses *Poésies* sont réunies dans plusieurs éditions avec celles de Victoire Colonne, marquise de Pescaire.

AMALIE (duchesse douairière de Saxe-Weimar, la princesse), de l'illustre famille des Guelfes; née en Italie, en 1739; mariée au duc Ernest-Auguste-Constantin, en 1756; veuve en 1758; répara dans ses États les maux faits par la guerre de sept ans; préserva le peuple de la famine qui ravagea l'Allemagne en 1772; attira à sa cour Wieland, Gœthe, Seckendorff, Knebel, Herder, Boettiger l'antiquaire, Bode, Musœus et Schiller; remit l'autorité entre les mains de son fils en 1775; un voyage qu'elle fit en Italie en 1788, accompagnée de l'auteur de *Werther*, accrut encore son goût pour les arts, et sa cour fut plus que jamais le rendez-vous de tous les hommes supérieurs; elle est morte en décembre 1809.

AMALON, duc de Champagne, fut tué, pendant son sommeil, par une jeune fille qu'il avait enfermée, dans l'intention de lui faire violence, et qui alla se placer sous la protection du roi Gontran, à Châlons, en 592 ou 595.

AMALRIC ou **AMAURI**, archevêque de Tours, successeur de Landran en 850 ou 851; présida, avec Hincmar de Reims, au concile de Soissons, en 853, assista à celui de Verberie en août même année; mort en 854.

AMALRIC (Arnaud), 17e abbé de Cîteaux, fut choisi, en 1204, par Innocent III, avec Pierre de Castelnau et Arnoul, pour travailler à la conversion des Albigeois, dont la secte faisait des progrès dans le Languedoc et la Provence. Ces trois légats furent revêtus de pleins pouvoirs dans les provinces d'Arles, d'Aix et de Narbonne; mais leurs prédications eurent d'abord peu de succès; l'évêque d'Osma, en Castille, qui vint à cette époque, avec S. Dominique, visiter l'abbé de Cîteaux, conseilla aux légats de renoncer à l'appareil somptueux dont ils se faisaient accom-

gner, et leur fit entendre qu'ils ne parviendraient à convertir les hérétiques qu'en imitant la simplicité des apôtres. Les trois missionnaires, ayant suivi ce conseil, ne trouvèrent pas les Albigeois plus dociles. Comme l'ardeur des croisades n'était pas encore éteinte dans les esprits, Innocent III imagina de tourner contre les hérétiques les armes qu'on prenait contre les infidèles; et il chargea ses légats en Languedoc de prêcher une croisade contre Raymond, comte de Toulouse, et contre ses sujets, coupables d'hérésie. Amalric se distingua par la chaleur avec laquelle il prêcha une guerre qu'on appelait l'*affaire de Jésus-Christ*. Comme cette croisade entraînait avec elle peu de dangers, et qu'on pouvait gagner les indulgences, sans quitter l'Europe, une foule de croisés aimèrent mieux aller combattre en Languedoc que dans les plaines de la Syrie. On les vit accourir de toutes les provinces de France, et même de l'Allemagne, jurant d'exterminer les Albigeois, auxquels les dévôts allemands avaient donné le surnom de *beguins* ou *pequins*. Les croisés, dont le nombre s'éleva à près de 500,000 hommes, avaient à leur tête les comtes de Montfort, de Nevers, le duc de Bourgogne, et plusieurs évêques. L'abbé de Cîteaux était leur guide et leur conseil. Ne pouvant pardonner aux Albigeois d'avoir dédaigné ses exhortations, il échauffa contre eux l'esprit des croisés, et contribua beaucoup à faire, de cette croisade, une guerre d'extermination. A la prise de Béziers, on lui demanda ce qu'on devait faire, dans l'impossibilité de distinguer les catholiques des Albigeois : « Tuez-les tous, répondit-il, Dieu connaît ceux qui sont à lui. » Les croisés n'avaient pas besoin de cet horrible conseil; les plus ardents étaient déjà dans la ville, dont ils massacrèrent tous les habitants. Sept mille personnes, réfugiées dans l'église de Ste.-Madelaine, y furent passées au fil de l'épée, sans distinction de sexe, d'âge, ni de religion; cependant les croisés s'effrayèrent de régner sur des tombeaux, et de conquérir des ruines : maîtres de Carcassonne, ils épargnèrent la vie des habitants, et se contentèrent de les faire sortir de la ville, en chemise; condition qui pourrait passer pour barbare dans une autre circonstance; mais qu'il faut regarder comme un trait d'humanité dans une pareille guerre. Amalric ne fut pas toujours maître d'arrêter ainsi les fureurs qu'il avait provoquées. Étant venu au siége de Minerbe, il fut interrogé, comme *maître des croisés*, sur les articles de la capitulation. « Je souhaite avec ardeur, répondit-il à Simon de Montfort, la mort des ennemis de Jésus-Christ; mais, étant prêtre et religieux, je n'ose opiner pour faire mourir les assiégés. » Il demanda qu'on laissât la vie au commandant, aux soldats, et aux hérétiques renfermés dans la place, s'ils voulaient se convertir. Cette condescendance déplut à un croisé, plus fanatique que les autres, nommé Robert de Mauvoisin, qui dit tout haut « qu'on était venu pour exterminer les impies, et non pour leur faire grâce. » « Ne craignez point, lui dit alors Amalric; peu d'hérétiques se convertiront. » Malheureusement, il ne se trompait point; les Albigeois trouvés dans la place persistèrent tous dans leur hérésie, et plus de 140 furent condamnés aux flammes, où ils se précipitèrent eux-mêmes, tant le fanatisme était aveugle de part et d'autre. Amalric conserva le plus grand ascendant sur l'esprit des croisés dans le commencement de cette guerre, ce qui a fait dire faussement, à quelques biographes, qu'il était généralissime de la croisade. Ce fut lui qui donna au comte de Montfort, de la part du pape, la souveraineté des pays conquis sur les hérétiques; il lança plusieurs fois les foudres de l'Église contre le comte de Toulouse, mit ses États en interdit, et força ce malheureux prince à demander pardon à l'Église, dans la posture la plus humiliante; il se conduisit même avec tant de violence et d'injustice, qu'il s'attira les reproches d'Innocent III, et fut remplacé dans ses fonctions de légat apostolique. Le pape lui adressa, ainsi qu'à Simon de Montfort, une lettre dans laquelle ils étaient accusés, l'un et l'autre, d'avoir envahi les biens des hérétiques, et même ceux des catholiques. Amalric fut néanmoins nommé archevêque de Narbonne; mais, né inquiet et remuant, il ne pouvait aimer le repos; il abandonna un diocèse qui avait plus que jamais besoin de la présence de son chef, et alla en Espagne faire la guerre aux Maures. Il a laissé une relation en latin de cette expédition. Revenu de cette autre croisade, il voulut faire ériger le diocèse de Narbonne en principauté; et, ses prétentions n'ayant pas été accueillies par Simon de Montfort, il abandonna ses intérêts, pour épouser ceux du comte de Toulouse. En 1224, il présidait le concile de Montpellier, assemblé pour écouter les plaintes de Raymond. Il mourut, l'année suivante, et son corps fut transporté à Cîteaux, où les moines lui firent un mausolée.

AMALRIC (Auger), historien ecclésiastique du 14e siècle, dédia au pape Urbain V, élu en 1362, une Histoire des papes, sous le titre de *Chronicon Pontificale*, pour laquelle il se vantait d'avoir consulté plus de 200 écrivains. Cette histoire va jusqu'au pape Jean XXII.

AMALRIC, évêque de Senlis vers 1148; y fit réparer la cathédrale qui tombait en ruine; mort en 1161 ou 1162.

AMALRIC (François de Sales, chevalier d'), né à Signes (Var), 1738; littérateur, poëte et publiciste; était prêtre, et avait été désigné pour prêcher à la cour de Louis XVI le carême de 1793; travailla avec Daunou, Bourgoing, Fontanes et Garat, à la *Clef du Cabinet des Souverains*; mort en 1833.

AMALTÉO (Pomponio), peintre, né dans le Frioul en 1505, mort vers 1588, était gendre de Pordenone, dont il imita la manière de peindre, et qu'il remplaça comme chef de l'école. Il eut plusieurs élèves distingués, entre autres son frère Jérôme Amaltéo, dont on cite quelques tableaux de petite dimension, et des fresques.

AMALTHÉE, DÉMOPHILE ou **HIÉROPHILE**, la fameuse sibylle de Cumes; présenta à Tarquin le Superbe neuf livres où elle avait écrit l'avenir de Rome, et pour lesquels elle lui demanda trois cents pièces d'or; Tarquin les lui ayant refusées, elle brûla trois de ces livres en sa présence; sur un second refus fait à la demande de la même somme, elle en brûla trois autres, et comme on s'enquit de ce qu'elle voulait pour les trois derniers, elle exigea encore la même somme, que les pontifes, consultés, lui firent payer, l'an de Rome, 219; avant J. C., 235; ces livres, confiés à la garde de deux magistrats, étaient consultés par eux dans les pressantes nécessités de la république, pour y chercher la manière de détourner les calamités publiques.

AMALTHÉE (Paul), le premier de ce nom et de cette famille, qui se soit illustré dans la carrière des let-

tres, naquit à Pordenone, dans le Frioul, vers l'an 1460; il entra dans l'ordre des frères mineurs, et fut professeur de belles-lettres dans sa patrie, puis à Bellune, à Trente, et enfin à Vienne en Autriche, où il fut couronné poëte par l'empereur Miximilien. Paul Amalthée fut assassiné à Vienne en 1517, sans que l'on ait pu savoir comment, ni pour quel motif.

AMALTHÉE (Marc-Antoine), frère du précédent, naquit en 1475, et se fit aussi connaître par ses talents poétiques, en Autriche et en Hongrie. Il fut ensuite professeur dans plusieurs villes du Frioul, et mourut à Pordenone, en 1558, âgé de 83 ans. On conserve, en manuscrit, un volume entier de ses poésies latines, à Venise, dans la même bibliothèque qui possède celles de Paul.

AMALTHÉE (François), frère cadet des deux précédents, se distingua comme eux par son talent poétique, et professa, comme eux, les belles-lettres à Pordenone, à Oderzo, à Sacile. On trouve un petit poëme latin, de lui, dans le 2e volume de la première collection d'Opuscules de Calogera. Il écrivit aussi, en latin, des Harangues et quelques Dissertations historico-littéraires; il se maria en 1505, et c'est de ce mariage que sortirent les trois Amalthée qui ont donné à ce nom le plus d'éclat.

AMALTHÉE (Jérôme), né en 1506, fils aîné de François, fut médecin. Il enseigna, plusieurs années, la médecine et la philosophie morale dans l'université de Padoue; il revint ensuite dans le Frioul, et professa dans plusieurs villes jusqu'à sa mort, arrivée le 24 octobre 1574. Ses poésies parurent d'abord éparses dans plusieurs recueils, et furent ensuite réunies avec celles de ses frères, par Jean Math. Toscanus, dans ses *Carmina illustrium poetarum Italorum,* Paris, 1576.

AMALTHÉE (Octave), fils aîné de Jérôme, né à Oderzo, en 1543, après avoir professé la philosophie à Padoue, prit, comme son père, l'état de médecin, et mourut à Venise, âgé de 85 ans. On a de lui quelques ouvrages en prose et en vers, imprimés dans le recueil d'Opuscules scientifiques et philologiques de Calogera.

AMALTHÉE (Attilius), second fils de Jérôme, né à Oderzo, en 1550, prit l'état ecclésiastique. Grégoire XIII lui confia des emplois distingués, et Clément VIII, plusieurs nonciatures importantes; il fut fait archevêque d'Athènes, et mourut à Rome en 1633.

AMALTHÉE (Jean-Baptiste), frère de Jérôme, naquit à Oderzo, en 1525. Les bonnes études qu'il fit à Padoue le mirent en état d'être appelé, dès l'âge de vingt ans, à Venise, pour y instruire, dans les belles-lettres, les enfants de la noble et riche famille Lippomano. Il continua d'étudier, avec une égale ardeur, les trois langues grecque, latine et italienne, la philosophie, la théologie, et la jurisprudence. Étant passé en Angleterre, en 1554, à la suite de l'ambassade vénitienne, il fut secrétaire de la république de Raguse, puis appelé à Rome, et secrétaire du pape Pie IV; il était, en 1567, à Milan, avec le fameux cardinal Charles Borromée; il mourut à Rome, en 1573, n'étant âgé que de 48 ans. Ses poésies latines ne le cèdent en élégance à celles d'aucun autre poëte de son temps.

AMALTHÉE (Corneille), frère puîné de Jérôme et de Jean-Baptiste, né à Oderzo, vers l'an 1530, fut médecin et poëte. La république de Raguse le prit pour secrétaire, après son frère Jean-Baptiste. Il repassa en Italie, en 1561, et fut appelé à Rome, par Paul Manuce, pour l'aider dans le travail que lui avait confié Pie IV, et qui consistait à rédiger, dans le latin le plus pur, le *Catéchisme romain,* pour la belle édition qui parut la première année du pontificat suivant, *Romæ, in Ædibus populi romani,* apud Paulum Manutium, 1566, in-fol. Corneille Amalthée mourut en 1603; ses poésies ont été imprimées avec celles de ses deux frères.

AMAMA (Sixtinus), théologien protestant du 17e siècle, né dans la Frise occidentale, fut élève à l'université de Franeker, sous Drusius, et s'y instruisit dans les langues orientales. Vers 1613, il voyagea en Angleterre, vint à Oxford, résida quelque temps dans le collége d'Exeter, et enseigna l'hébreu dans l'université; de retour dans son pays natal, il fut nommé professeur d'hébreu à l'université, et y demeura jusqu'à sa mort. Il rejeta l'offre que l'université de Leyde lui fit, de la chaire qu'avait occupée Erpénius, un des plus savants orientalistes de ce siècle. Lorsque Amama vint à l'université de Franeker, l'ivrognerie et la débauche y étaient des vices très-communs. Lui-même déclare que tous les nouveaux venus étaient enrôlés au service de Bacchus, en grande cérémonie, et obligés de jurer, par une statue de bois de St. Étienne, qu'ils dépenseraient tout leur argent. Amama contribua beaucoup à détruire ces abus punissables, et les attaqua très-énergiquement, dans un discours public, en 1621. Les habitants de la Frise avaient pour lui tant d'attachement, qu'après sa mort, arrivée en 1629, ils se montrèrent très-généreux envers ses enfants. Amama a laissé *Censura Vulgatæ latinæ editionis Pentateuchi; Bybelsche conferencie; Antibarbarus Biblicus;* etc.

AMAMA, peintre du 17e siècle à Hambourg, excellait à peindre en miniature des paysages, des oiseaux, et surtout des fleurs.

AMAN, Amalécite, fils d'Amadath, de la race du roi Agag, que Samuel fit couper en morceaux à Galgala. Le roi Assuérus, dont il était le favori, ordonna à tous ses officiers de fléchir les genoux devant lui : le juif Mardochée ayant refusé de le faire, Aman obtint de son maître, moyennant dix mille talents qu'il paya au fisc, l'ordre de faire massacrer tous les Juifs; cette extermination, dont il avait fait déterminer l'époque par le sort, était fixée depuis le premier mois de nisan (mars), au douzième mois (février); en conséquence, le treizième jour de nisan de l'année suivante, Aman fit écrire au nom du roi, dans toutes les villes, de faire périr tous les Juifs, de tout âge et de tout sexe, le treizième jour du douzième mois appelé adar; en même temps il fit dresser une haute potence pour y pendre Mardochée; mais Assuérus s'étant fait lire les annales de son règne, y trouva que ce dernier lui avait sauvé la vie, et qu'il n'en avait pas été récompensé; alors il commanda à Aman de le promener en triomphe; le lendemain la reine Esther, nièce de Mardochée, ayant donné un grand festin auquel Aman était convié, informa le roi des ordres terribles que celui-ci avait donnés; Assuérus, transporté de colère, sortit, mais étant promptement rentré et apercevant Aman aux pieds de la reine, il s'imagina qu'il voulait lui faire violence, et le fit pendre à la potence qui avait été dressée pour Mardochée; le même jour il révoqua l'édit d'extermination, avant J. C. 453.

AMAND (St.), évêque de Bordeaux, sa patrie, en 403, fut regardé comme l'un des plus saints prélats de son temps. De tous ses écrits, il ne nous reste que le précis de l'une de ses *Lettres* dans une de celles de St. Jérôme. On ignore l'époque de sa naissance et celle de sa mort.

AMAND (St.), né dans le pays nantais, embrassa la vie religieuse dans un monastère de la petite île d'Oye, près de celle de Rhé. Son zèle pour la conversion des païens le conduisit dans la Belgique, où son apostolat eut les plus heureux succès. Pour mieux assurer ses conquêtes spirituelles, il y fonda plusieurs monastères; à Gand, celui de Blandinberg, depuis l'abbaye de St.-Pierre, et celui de St.-Bavon, érigé en cathédrale, au milieu du 16e siècle; aux environs de Tournai, celui d'Elnon, sur la rivière de ce nom, plus connu sous celui d'abbaye de St.-Amand. Élu, malgré lui, évêque de Tongres, en 628, il se démit, au bout de trois ans, de cet évêché, en faveur de St. Remacle, pour reprendre ses travaux apostoliques, jusqu'à ce que, accablé de travaux et de fatigues, il se retira dans son monastère d'Elnon, qu'il gouverna encore pendant 4 ans, en qualité d'abbé, et mourut en 679. Sa Vie, écrite par Baudemont, se trouve dans les *Bollandistes*.

AMAND DU CHASTEL, moine et hystérigraphe du 12e siècle, vers 1115.

AMAND, dit *Faye* ou *Fayeta* (Jean), saint, abbé de St.-Bavon de Gand, dans le 14e siècle; détermina Clément VII à exterminer les flagellants; mort en 1394.

AMAND de Ziericzée, ainsi nommé de sa ville natale, provincial des cordeliers, et professeur de théologie à Louvain, est auteur d'une chronique du monde depuis la création jusqu'en 1534, sous ce titre : *Scrutinium, sive Venatio veritatis historicæ,* en 6 liv., Louvain, 1535, in-8°. Cette chronique est suivie d'un opuscule sur les 70 *semaines* de Daniel.

AMAND (Pierre), chirurgien accoucheur, né à Riez en Provence, au 17e siècle; inventeur d'une sorte de filet pour les enclavements, remplacé depuis par le forceps; mort à Paris, en 1720.

AMAND (Jacques-François), peintre et graveur de l'académie de peinture, mort à Paris en 1770, n'est connu que par la critique que Diderot a faite des tableaux qu'il avait exposés aux salons de 1765 et 1767.

AMAND (François), l'un des plus héroïques soldats de l'armée française; né à Bourg en Bresse, 1774; mort en 1804, à Alexandrie.

AMAND, littérateur. *Voyez* **SAINT-AMAND**.

AMANDUS (Ænæus-Salvius), général romain, vers l'an 285; se fit proclamer empereur avec Aulæus-Pomponius-Ælianus, soutenus tous deux par les bandits appelés *bacaudes* ou *bagaudes,* du nom d'un château à une lieue de Paris, et nommé depuis St.-Maur-des-Fossés; battu par Maximien, collègue de Dioclétien, Amandus périt dans cette guerre; on ne sait ce que devint Ælianus.

AMANIEU-DES-ESCAS, troubadour du 13e siècle, vécut à la cour de Jacques II, roi d'Aragon. On a de lui 4 pièces, entre autres une instruction à un jeune seigneur, où l'on trouve des détails curieux sur les usages, les vêtements et les manières de son temps. Raynouard en a publié des fragments dans son *Choix de poésies,* 2 et 5.

AMANTHIUS introduisit chez l'empereur Arcadius, dont il était chambellan, Porphyre, évêque de Gaza; lequel obtint de lui la démolition du temple de l'idole qui était dans cette ville, an de J. C. 401.

AMANTIUS, eunuque et préfet de la chambre de l'empereur Anastase, et protecteur des eutychiens; il remit à Justin l'argent nécessaire pour gagner les suffrages du peuple et des soldats en faveur de son ami Théocrite, qu'il voulait mettre sur le trône; mais Justin ayant brigué pour lui-même, et ayant réussi, fit mourir Amantius et Théocrite l'an de J. C. 518.

AMANTON (Cl.-Nicolas), né près d'Auxonne en 1760, avocat, maire d'Auxonne, puis doyen des conseillers de préfecture de la Côte-d'Or, mort au château de Meudon, en 1836, était membre de plusieurs académies et sociétés littéraires. Il a rédigé, pendant près de vingt ans, le *Journal de Dijon,* et a publié un grand nombre d'opuscules et de notices biographiques. Son ouvrage le plus important est une *Numismatographie bourguignonne* encore inédite, mais dont les planches sont gravées depuis 1824.

AMAR (J.-P.), l'un des hommes les plus exaltés et les plus cruels d'une époque où il y eut tant d'exaltation et de cruauté, né à Grenoble, vers 1750; député à la convention nationale, combattit l'opinion de Lanjuinais, qui refusait à l'assemblée le droit de juger Louis XVI; vota la mort de ce prince, l'exécution dans les vingt-quatre heures, et le rejet de l'appel au peuple; en mission dans le département de l'Ain, avec Merlin, y fit les premiers essais de la terreur; l'un des plus ardents et des plus infatigables défenseurs de la Convention; membre furieux du comité de salut public, et émule de Robespierre; arrête lui-même Rabaud-Saint-Étienne; échappe au châtiment du 10 thermidor an II (juillet 1794); impliqué plus tard dans la conspiration Babeuf, et absous. La loi d'exil contre les régicides ne put l'atteindre parce qu'il n'avait point accepté d'emploi ni prêté de serment sous le gouvernement de Napoléon. Il avait épousé par reconnaissance une ouvrière en linge chez laquelle il s'était tenu caché dans le temps des poursuites dirigées contre lui. Il mourut à Paris en 1816.

AMAR-DUVIVIER (Jean-Auguste), littérateur distingué, né en 1765 à Paris, après avoir fait d'excellentes études au collége de Montaigu, où il avait été admis comme boursier, entra dans la congrégation des doctrinaires. A la dispersion des corps enseignants en 1791, il fut appelé à Lyon pour y faire une éducation particulière. Après le siége de cette malheureuse ville en 1793, il fut traduit devant la commision révolutionnaire; mais un de ses amis parvint à le soustraire à ses bourreaux. Rendu à la liberté, il s'empressa de quitter Lyon, où il ne revint que lorsque des temps meilleurs lui permirent d'y reprendre ses fonctions d'instituteur, qu'il remplit jusqu'en 1802. A cette époque, il fut attaché comme conservateur à la bibliothèque Mazarine, et il joignit à cette place la chaire de rhétorique au lycée Napoléon, depuis collége Henri IV. Vers la fin de 1816, il quitta l'enseignement pour se livrer exclusivement à ses travaux littéraires. Il reçut en 1829 le titre d'inspecteur honoraire de l'Académie de Paris, avec la décoration de la Légion d'honneur, et mourut en janvier 1837, à 71 ans. Rédacteur de la *Quinzaine littéraire*, 1817, il a été l'un des plus actifs collaborateurs des *Annales de littérature et*

des Arts, 1820. Il a eu part à la publication de la *Bibliothèque classique latine* de Lemaire, et a fourni de nombreux articles à la *Biographie universelle* de Michaud, ainsi qu'à celle du général Beauvais. Il a donné des éditions estimées de *Térence,* etc.

AMARA-SINGHA, savant indien, qui vivait dans le 1er siècle avant J. C., a composé le meilleur et le plus complet des *Dictionnaires* sanscrits, en vers. Il en existe un exemplaire à la bibliothèque du roi à Paris, nos 33, 38 et 39 du catalogue des manuscrits sanscrits. Le P. Paulin de St.-Barthélemi en a publié la 1re partie, Rome, 1798, in-4°.

AMARACUS, jeune serviteur de Cynaras, roi de Chypre, mourut de désespoir d'avoir répandu un parfum précieux qu'il portait dans un vase; les poëtes feignirent qu'il avait été changé en cette plante que nous appelons *marjolaine.*

AMARAH-BEN-ALI-EMEM, poëte; ayant été proclamé calife par les Alides, après la mort d'Adhed, dernier calife des fatimites, en Égypte, son élection fut cassée par Saladin.

AMARAL (André), Portugais, chancelier de l'ordre de St.-Jean de Jérusalem, était plein de courage, et habile dans la marine, mais envieux et fier. Chargé, en 1510, avec le commandeur Villiers de l'Isle-Adam, d'une expédition contre la flotte du soudan d'Égypte, il mit en mer avec les galères de la religion, et eut, avec son collègue, de violents démêlés, qui auraient fait échouer l'entreprise, si Villiers de l'Isle-Adam, plus modéré, n'eût cédé à l'avis d'Amaral, qui fut, au reste, couronné d'une victoire complète. A la mort de Fabrice Carette, grand maître de l'ordre, Amaral demanda avec hauteur cette dignité; mais sa présomption, et les mépris qu'il faisait de ses rivaux lui attirèrent un refus unanime, et les suffrages se réunirent en faveur de Villiers de l'Isle-Adam. Amaral en fut outré, et, dans sa colère, il lui échappa de dire que l'Isle-Adam serait le dernier grand maître qui régnerait à Rhodes. On prétend qu'ayant gagné un esclave turc, il l'envoya à Constantinople, pour exhorter Soliman à former le siége de Rhodes. Cette place, dont les Turcs ambitionnaient, depuis longtemps, la possession, ne tarda pas à être investie par des forces de terre et de mer. On croit que Soliman, fatigué de la résistance courageuse des chevaliers de Rhodes, aurait levé le siége, si Amaral ne lui avait fait connaître, par des avis secrets, les endroits les plus faibles de la place, et ne l'eût informé que les assiégés manquaient de vivres et de munitions. De violents soupçons s'étant élevés contre Amaral, il fut arrêté, par ordre du grand maître, et appliqué à la question, sur la déposition de son propre domestique. Il soutint la torture, et s'obstina à ne rien avouer; ce qui ne put le soustraire à la mort. Condamné à avoir la tête tranchée, il vit les apprêts de son supplice avec calme, et mourut le 3 novembre 1522.

AMARAL (D. Luis d'), cardinal, évêque de Viseu, en Portugal, fut envoyé à Constantinople par le concile de Bâle, auprès de l'empereur Paléologue, pour hâter sa venue dans le lieu du concile, en même temps que don Antoine Martin de Chaves, autre Portugais et évêque de Porto, allait, de la part d'Eugène IV, presser ce prince de se rendre à Florence, où ce pontife était alors, et où il avait convoqué un nouveau concile; Martin de Chaves ayant réuni dans sa négociation, Louis d'Amaral fut élu par les Pères du concile de Bâle, légat *à latere* vers Albert, empereur d'Allemagne, Philippe, duc de Bourgogne, et François, duc de Bretagne; mais à son retour il fut emprisonné par ordre d'Eugène IV, parvint à s'évader, courut à Bâle, où les Pères, outrés de ce qui lui était arrivé, déposèrent Eugène IV, et élurent à sa place Amédée, duc de Savoie (Félix V), lequel le fit cardinal; mort le 10 février 1444.

AMARAL (Prudence d'), jésuite portugais et poëte; né au Brésil, en 1675, mort à Rio-Janeiro, en 1715.

AMARAL (Antonio Cartano do), jurisconsulte, né en 1755, et mort à Lisbonne, en 1820; a écrit l'*Histoire de la législation en Portugal.*

AMARAND (saint), *Amarandus,* évêque d'Albi, vers l'an 700; mort avant 722.

AMARIAS ou **URIE** et **NERIE**, fils d'Azarias, vingt-troisième grand sacrificateur des Juifs; avait succédé à son père.

AMARITON (Jean), jurisconsulte du 16e siècle, natif de Nonette, en Auvergne, fut d'abord collègue de Cujas, dans l'université de Toulouse, d'où il vint à Paris exercer la profession d'avocat, s'y fit un nom dans la consultation, fut mis en prison par les ligueurs, et y mourut, en 1590. Ses *Commentiares sur les Épîtres de Cicéron et d'Horace,* parurent à Paris en 1553, et ses *Notes sur le 39e livre d'Ulpien,* à Toulouse, en 1554.

AMASA, neveu de David, fut général d'Absalon, lors de sa révolte contre son père. Rentré dans le devoir après la mort de ce rebelle, David lui conserva sa faveur; mais il fut tué d'un coup d'épée par Joab, qui en était devenu jaloux.

AMASEO (Romolo), littérateur italien, né à Udine en 1489, fut professeur à Bologne, et secrétaire du séna de cette ville. Chargé de prononcer, devant le pape Clément VII et l'emp. Charles-Quint, une harangue latine au sujet de la paix conclue entre les deux souverains, il s'acquitta de ce devoir aux applaudissements de toute l'assemblée. Le saint-siége lui donna plusieurs missions politiques importantes. En 1550, après la mort de sa femme, Jules III le nomma secrétaire des brefs; il mourut 5 ans après. On a de lui, des traductions latines de l'Expédition de Cyrus par Xénophon, 1535, in-fol.; et de Pausanias, 1547; des discours latins, Bologne, 1580, in-4°.

AMASEO (Pompilio), fils du précédent, enseigna le grec à Bologne comme son père, et mourut en 1584. Il fit imprimer deux fragments d'une traduction de Polybe; l'*Histoire* des poëtes de son temps, qu'il avait écrite en latin, n'a pas vu le jour.

AMASEO (Grégoire), né à Udine, professeur de langue latine à Venise, mort en 1541, a laissé des *Mémoires* sur l'histoire et les troubles de la ville d'Aquilée.

AMASIAS, 8e roi de Juda, était âgé de 25 ans, lorsque son père Joas lui laissa le trône, l'an 839 avant J. C. Son premier soin, après avoir affermi sa puissance, fut de venger la mort de Joas par le supplice de ses meurtriers. Les commencements de son règne furent heureux. Il avait pris 100,000 hommes du royaume d'Israël à sa solde, pour faire la guerre aux Iduméens; mais, Dieu ayant

désapprouvé cette guerre, il les congédia aussitôt, et cette obéissance fut suivie d'une victoire complète. Amasias eut la faiblesse d'adorer les idoles des peuples vaincus, et la cruauté de menacer de la mort le prophète chargé de lui faire des remontrances sur son idolâtrie. Enorgueilli de sa victoire, il envoya défier le roi d'Israël, qui ne lui répondit que par l'apologue du cèdre du Liban dont un vil chardon veut épouser la fille. Amasias, piqué de cette réponse, lui déclare la guerre, perd la bataille, est fait prisonnier, et ne rentre dans ses États, après une longue captivité, que pour y être poignardé dans une conspiration de ses sujets. Il avait régné 29 ans. Son fils Azarias lui succéda.

AMASIAS, prêtre de Bethel. *Voyez* **AMOS**.

AMASIS, un des plus anciens rois d'Égypte, fut abandonné de ses sujets, qui se soumirent à Actisanès, roi d'Éthiopie.

AMASIS, roi d'Égypte, était d'une basse naissance, et parvint à captiver la confiance du roi Apriès. Dans une sédition contre ce prince, Amasis fut proclamé roi, et l'Égypte devint en proie à une guerre civile qui se termina par la défaite d'Apriès. Amasis monta sur le trône, 569 ans avant J. C., et fit périr son maître. Il gouverna le pays avec prudence et activité, se prescrivant pour règle de donner le matin à ses devoirs, le soir aux plaisirs de la société. Sous son règne, l'Égypte jouit, pendant plusieurs années, d'une fertilité non interrompue, et acquit une population prodigieuse. Pour prévenir les délits que peut commettre une populace oisive, il fit une loi, enjoignant, sous peine de mort, à chacun de paraître une fois par an devant le gouverneur de la province, et de déclarer ses moyens de subsistance. Il montra un esprit éclairé dans les permissions qu'il accorda aux étrangers, et surtout aux Grecs, pour visiter son pays; Solon fut un de ceux qui se rendirent en Égypte sous le règne d'Amasis. Ce prince épousa une femme grecque, et contribua libéralement aux fondations et aux institutions de plusieurs villes grecques. Il mourut, après un règne de 44 ans, l'an 525 avant J. C.

AMASTRIS, nièce du dernier Darius, épousa Cratère, favori d'Alexandre, puis Denys, tyran d'Héraclée, et ensuite Lysimaque, roi de Thrace. Ses fils la firent jeter à la mer; mais Lysimaque vengea ce parricide. On a quelques médailles d'Amastris qui font présumer qu'elle fonda une ville de son nom.

AMATA fut la première fille consacrée à la déesse Vesta; son nom fut donné à la supérieure des vestales.

AMATA, femme de Latinus, roi du Latium; croyant que Turnus, son neveu, dont elle avait pris le parti contre Énée, qui devait épouser sa fille Lavinie, avait été tué, elle se pendit de désespoir, avant J. C. 1174.

AMATA (Giuseppe), plus connu dans les missions sous le nom de *Padre don José*, né à Naples en 1769, fut choisi par le collége de la Propagande, pour aller répandre la foi chez les Birmans, où il arriva en 1784. Il habitait ordinairement au centre de la mission, qui se composait de 5 petits villages dans le district de Dibayen. C'est à Moumiha qu'il mourut en 1832, à l'âge d'environ 65 ans. Il était savant dans la médecine, la botanique et les autres parties de l'histoire naturelle, et même avait fait des collections et recueilli sur des plantes et des animaux inconnus, des notes précieuses qui lui furent dérobées par un soldat après la défaite de l'armée des Birmans dans la dernière guerre avec les Anglais. Il possédait en perfection le pali et le birman, et était très-versé dans la littérature de cette dernière langue.

AMATEUR, AMATRE ou **AMAITRÉ** (St.), évêque d'Auxerre, vers l'an 388; mort le 1er mai 418.

AMATH, fils de Chanaan, bâtit une ville de son nom, que les Macédoniens appelèrent *Épiphanie*, du surnom d'un de leurs princes.

AMATI (André), célèbre luthier, travaillait déjà en 1551. Charles IX, roi de France, chargea les frères Amati de la confection des instruments de sa chambre; ces instruments consistaient en 24 violons dont douze grands et douze petits. Ces violons n'ont jamais servi dans la chapelle de Charles IX, car ce n'est que sous le règne de Louis XIV que ces instruments et particulièrement les violons ont été introduits dans la musique des rois de France. L'époque de la mort d'Amati n'est pas connue.

AMATI (Nicolas), frère cadet du précédent, est particulièrement connu par ses excellentes basses de viole. Toutes portent son nom, et les dates où elles ont été faites s'étendent de 1568 jusqu'en 1586. On croit que Nicolas survécut à son frère André. On l'a quelquefois confondu avec un autre Nicolas Amati, l'un de ses petits-neveux.

AMATI (Antoine), fils d'André, né à Crémone en 1565, succéda à son père et s'associa avec son frère Jérôme. Les petits violons d'Antoine Amati, d'une qualité de son douce et moelleuse, n'ont pu être surpassés sous ce rapport. On ignore l'époque de sa mort, mais on connaît des instruments qui portent son nom depuis 1589 jusqu'en 1627.

AMATI (Jérome), frère du précédent et son associé, s'en sépara après s'être marié. La plupart des violons *Amati* de grand patron sont de Jérôme.

AMATI (Nicolas), fils de Jérôme, vivait encore en 1692, mais était alors fort âgé. Il changea peu de chose aux formes et aux proportions adoptées dans sa famille, les éclisses de ses violons sont seulement plus élevées.

AMATI (Joseph) paraît avoir été de la même famille que les précédents. Il vécut à Bologne au commencement du 17e siècle et fabriqua des violons et des basses qu'on trouve en petit nombre dans les cabinets des curieux. Ses instruments sont vernis à l'huile comme tous ceux des Amati, et leur qualité de son est argentine. — Un autre Amati, descendant des précédents, se présenta en 1786 chez MM. Luppot père et fils, luthiers à Orléans, demandant à travailler. Les violons qu'il construisit excitèrent l'admiration de ses patrons, mais lorsqu'il fut question de les vernir, il ne voulut jamais composer son vernis en présence de qui que ce fût, disant que c'était un secret de famille; il préféra quitter l'atelier et même la ville. On ne sait ce qu'il est devenu depuis lors.

AMATIUS, Romain d'origine obscure, se disant petit-fils de Marius et proche parent de Jules César, veut se faire reconnaître par Octave; est chassé; reparaît à Rome, et périt étranglé dans sa prison par ordre d'Antoine, 46 ans avant J. C.

AMATO ou **AMATUS**, moine du Mont-Cassin au 11e siècle, puis évêque, a laissé deux *ouvrages*, l'un sur la vie des apôtres St. Pierre et St. Paul, et l'autre sur les victoires et les irruptions des Normands.

AMATO (Michel d'), savant théologien, naquit à Naples, en 1682; fut premier chapelain du Château-Neuf, en 1707, et mourut le 15 novembre 1729. On a de lui: *De opobalsami specie ad sacrum chrisma conficiendum requisita; De piscium atque avium esûs consuetudine apud quasdam Christi, etc.*

AMATO (J.-Antoine), peintre et graveur, né à Naples en 1475, mort en 1555, a laissé plusieurs tableaux dont les plus estimés sont la *Disputa del sacramento* à la cathédrale de Naples, et deux *vierges* à Chiaja, l'une dans l'église *del Carmine*, l'autre à St.-Léonard.

AMATO, neveu du précédent, s'est acquis aussi quelque réputation dans la peinture.

AMATO (Vincent), gentilhomme de Cantazaro, ville du royaume de Naples, publia, en 1670, des Mémoires historiques de sa patrie, qu'il appelle l'*Illustrissima, famosissima e fedelissima città di Cantazaro.*

AMATO (Vincent), compositeur sicilien, né en 1629, a laissé : *Sacri Concerti*, à 2, 3, 4 et 5 voix, avec une *Messe* à 3 et 4, Palerme, 1656; *Messa e Salmi di vespro y compieta*, à 4 et 5 voix, ib., 1656; l'*Isauro*, opéra, Aquila, 1664.

AMATO (Agnello), avocat napolitain du 17e siècle, est auteur de consultations et d'écrits sur les droits féodaux et ecclésiastiques.

AMATUS, AIMÉ, AMÉ ou **AMAT** (St.), évêque de Sion en Valais, en 669; exilé à Péronne, par le roi Thierri, à l'instigation d'Ébroïn, en 674; mort en 690; sa fête à Douai, dont il est le patron, le 13 septembre, anniversaire de sa mort; ailleurs le 25 avril et le 19 octobre.

AMATUS, AMABLE ou **AMÉ**, archevêque de Bordeaux, et auparavant évêque d'Oleron, en 1064; légat de Grégoire VII dans la Gascogne et l'Aquitaine, préside en 1074 un concile à Poitiers pour la dissolution du mariage de Guillaume VII, comte de Poitou, pour cause de parenté entre les conjoints; détermine, pour un motif semblable, Centule IV, vicomte de Béarn, à se séparer de sa femme Gisla; est chargé, en 1077, d'engager les princes et seigneurs d'Espagne à se reconnaître tributaires du saint-siége; abolit, en 1079, en Bretagne, les pénitences sans prescription d'amendement; tient un concile à Bordeaux, avec Hugues de Die; préside, en 1080, celui de Saintes, avec Gozelin de Parthenai, archevêque de Bordeaux; préside un autre concile dans cette ville le 3 novembre 1088, et est consacré successeur de ce prélat mort en 1086; tient encore un concile à Bordeaux en 1093; assiste, en 1095, à celui de Clermont, présidé par le pape Urbain II; mort le 22 mai 1101.

AMATUS. *Voyez* **AMATO**, moine.

AMATUS (Jean-Marie), savant jésuite, né à Palerme, en 1660, petit-fils, par sa mère, du prince de Villa-Franca, et fils d'Antoine Amatus, prince de Galate, auteur du *Journal de Palerme*, de 1649 à 1667; donna la liste de vingt conciles de Sicile entièrement ignorés, et rassembla un grand nombre de matériaux pour l'histoire ecclésiastique de ce pays; on ignore l'époque de sa mort.

AMATUS LUSITANUS (Jean-Rodrigue), médecin portugais, juif d'origine, né en 1511, à Castel-bianco, fit ses études à Salamanque, voyagea dans diverses contrées, et professa la médecine avec succès à Ferrare et à Ancône. Soupçonné de conserver quelque penchant pour la religion juive, il échappa à l'inquisition en se retirant d'abord à Pesaro, en 1555, ensuite à Raguse, enfin à Thessalonique, où il embrassa ouvertement le judaïsme. L'époque de sa mort n'est pas fixée. On a de lui : *Exegemata in priores duos Dioscoridis de materiâ medicâ libros*, Anvers, 1536, in-4°, réimprimés plusieurs fois sous différents titres et avec des changements. *Curationum medicinalium centuriæ septem*, Lyon, 1580, in-12; Paris, 1613 et 1620, in-4°; Francfort, 1646, in-folio.

AMAURI, patriarche de Jérusalem, élu en 1159; de concert avec le cardinal Jean de Sectri, légat du pape, il obligea Amauri Ier de quitter sa femme Agnès de Courtenai, dont il avait déjà deux enfants, parce qu'elle était sa parente au quatrième degré; mort le 6 octobre 1180.

AMAURI, de Chartres, philosophe, né à Bène, village du diocèse de Chartres. Ses études sur la métaphysique d'Aristote le conduisirent à enseigner dans Paris, au commencement du 13e siècle, que la religion n'était que le développement des phénomènes que devaient présenter le mouvement et la matière première, l'être des êtres, le premier, le seul indestructible; que la religion avait trois époques ou trois règnes : 1° du Père, qui avait duré pendant toute la nuit mosaïque; 2° du Fils ou du christianisme, devant expirer à son tour; 3° du St.-Esprit, prédit par l'Écriture, et devant succéder à la loi du Christ, dont tous les hommes étaient membres. L'université de Paris s'étant soulevée contre cette doctrine, Amauri la défendit; fut condamné en 1204; en appela au pape, qui confirma la sentence; fut obligé à rétractation; se retira à Saint-Martin des Champs, et y mourut, en 1205, de chagrin et de dépit de voir que ce qui lui était démontré être la vérité lui attirait des persécutions.

AMAURI, archevêque de Tours. *Voyez* **AMALRIC**.

AMAURI, roi des Visigoths. *Voyez* **AMALARIC**.

AMAURY Ier, roi de Jérusalem, après la mort de son frère Baudouin III, fut couronné le 18 février 1163, forma le projet de s'emparer de l'Égypte, s'occupa pendant plusieurs mois des préparatifs de cette guerre, rompit tout à coup la paix avec le calife, prit Damiette, et marcha vers le Caire. En attendant que l'armée de Nour-Eddyn fût arrivée, le calife et son vizir amusèrent Amaury, sous prétexte de lui amasser deux millions d'or. Au moment où il se croyait maître des trésors de l'Égypte, le sultan d'Alep envoya une puissante armée pour combattre les chrétiens. Le roi de Jérusalem fut obligé de lever le siége, d'abandonner ses conquêtes, et de rentrer dans son royaume, avec la honte d'avoir fait une agression, et de perdre le tribut que lui payaient les mahométans. Saladin entra dans la Palestine, prit Gaza, et mit à feu et à sang toute la contrée, tandis que Nour-Eddyn marchait vers Antioche. Après avoir fait de vains efforts pour s'opposer aux progrès des infidèles, Amaury mourut en 1173, âgé de 38 ans.

AMAURY II, de Lusignan, roi de Jérusalem et de Chypre, fils de Hugues VIII, sire de Lusignan, et frère de Gui, à qui le roi d'Angleterre Richard avait vendu le royaume de Chypre, en 1191; succéda à Gui, en 1194; se vit disputer le titre de roi de Jérusalem par Isabelle, seconde fille d'Amaury, qui l'avait porté à son mari Henri II, comte de Champagne; en est mis en possession par son mariage avec Isabelle, devenue veuve en 1197; appelle en vain les princes chrétiens à le secourir.

Après que les Turcs se furent emparés de la cité sainte, en 1192, Amaury choisit Acre pour sa capitale; mort en 1205.

AMAURYS (Guillaume des), troubadour du 14e siècle, dont on a quelques chansons. Dans l'une, il charge une hirondelle d'aller, tous les matins, réveiller par ses gazouillements une dame de Naples, fille du comte d'Hautemare, pour lui apprendre tous les maux que lui fait souffrir son amour.

AMAZIAS. *Voyez* **AMASIAS.**

AMBERGER (Christophe), peintre de Nuremberg, né vers 1510, mort en 1563, fut disciple de Holbein le jeune, et imita fort heureusement sa manière: il dessinait correctement, disposait bien ses figures, excellait dans la perspective, et ne manquait pas d'un beau coloris. *L'histoire de Joseph*, en 12 tableaux, est sa meilleure composition. La galerie royale de Munich conserve plusieurs de ses ouvrages. Charles-Quint l'attira à Augsbourg, en 1530, et en faisait si grand cas, qu'il le mettait souvent à côté du Titien; mais cette comparaison prouvait plus contre le goût de l'empereur, qu'en faveur de l'artiste. On a gravé, d'après Amberger, *la Décollation de saint Jean-Baptiste*, en demi-figures.

AMBÉRIEU (Pierre DUJAT d'), né dans le bourg d'Ambérieu en Bugey, en 1758, président du collége électoral de l'Ain en 1815, mort à Lyon, le 24 octobre 1821, a laissé un opuscule en vers et en prose, intitulé: *les Singes*, tiré à petit nombre.

AMBERKELET, roi d'Écosse, successeur d'Eugène VI, fit la guerre aux Pictes, et fut tué pendant la nuit, d'un coup de flèche dans la tête, en 704.

AMBIGAT, roi des Gaules, vers l'an 590 avant J. C.; envoya des colonies en Germanie et en Italie, sous la conduite de Sigovèse et de Bellovèse, les deux fils de sa sœur.

AMBILLOU (René **BOUCHET**). *Voy.* **BOUCHET.**

AMBIORIX, roi des Éburons, peuples des Gaules, entre la Meuse et le Rhin, régnait conjointement avec Cativulcus, lorsque César commença la conquête des Gaules, l'an 58 avant J. C. Pour s'attacher Ambiorix, le général romain le déchargea du tribut qu'il payait aux Atuaticiens, qui habitaient le pays de Namur. Son fils et les fils de son frère, retenus par ces peuples comme otages, lui furent renvoyés; mais ces bienfaits ne purent calmer la haine dont Ambiorix était animé contre les Romains. Excité d'ailleurs par Indutiomare, roi de Trèves, il projeta de se soulever, et d'entraîner toute la Gaule, qui supportait impatiemment le joug des légions romaines. César, revenu de son expédition contre les Bretons, était alors à Amiens, et venait de mettre son armée en quartier d'hiver. L'isolement des légions donna l'idée aux Gaulois de les attaquer séparément, en employant à la fois la ruse et la force. Ambiorix et Cativulcus étaient allés au-devant de Sabinus et de Cotta, lieutenants de César, et leur avaient fourni des vivres, afin de donner moins de défiance aux Romains, renfermés alors dans leur camp. Peu de temps après, ceux-ci étant sortis sans précaution, pour couper du bois, Ambiorix fondit sur eux, et en fit un grand carnage; il courut ensuite attaquer leurs retranchements; mais, ayant été repoussé avec perte, il entra en pourparler, et dit aux généraux romains que ce qui venait de se passer ne s'était pas fait par ses ordres, mais qu'il n'avait pu contenir la fureur des Gaulois; et, feignant d'être très-attaché aux Romains, il conseilla à Sabinus de songer à sa retraite, parce que les Germains, qui venaient de passer le Rhin en grand nombre, ne tarderaient pas à tomber sur lui. Les deux lieutenants de César, après quelques hésitations, sortirent de leur camp, avec aussi peu de précaution que si l'avis leur fût venu du plus fidèle ami des Romains. Ambiorix, qui avait divisé son armée en deux corps placés en embuscade dans les bois, fond tout à coup sur les Romains, et les taille en pièces. Enflé de cette victoire, il part avec sa cavalerie pour se rendre chez tous les peuples de la contrée, et il les détermine à prendre les armes, et à voler à l'improviste au camp de Quintus Cicéron, frère de l'orateur. Il se mit lui-même à leur tête, attaqua les retranchements de Quintus, et donna plusieurs assauts. Ne pouvant les emporter, il tenta vainement de tromper Cicéron, comme il avait trompé Cotta et Sabinus. César, instruit du danger de Quintus Cicéron, marcha à son secours avec deux légions. A son approche, Ambiorix quitte le siége, et va au-devant de César avec toutes ses forces, au nombre de 60 mille hommes. César, feignant de le redouter, se renferma dans ses retranchements; et Ambiorix, attiré ainsi par la ruse, les fit escalader. Tout à coup, César sort de son camp avec 7,000 hommes; et les Gaulois, surpris et mis en fuite, sont taillés en pièces. Ambiorix ne trouva de salut que dans ses États. La défaite et la mort d'Indutiomare, qui avait soulevé les Tréviriens, porta l'épouvante parmi les Éburons, qui s'étaient de nouveau ralliés sous les ordres d'Ambiorix: ils se dispersèrent, et César fut un instant paisible maître des Gaules; mais Ambiorix ne tarda pas à former contre lui une nouvelle ligue. César marcha contre ce prince, et, sachant qu'il projetait de traîner la guerre en longueur, en évitant les actions générales, il porta d'abord la terreur chez ses alliés, pour lui ôter toute retraite, et marcha ensuite sur ses États. Surpris par la cavalerie de César, Ambiorix, qui n'avait pas encore rassemblé ses troupes, ne dut son salut qu'à la situation de son château, au milieu de la forêt des Ardennes; Cativulcus, qui était entré dans ses projets, accablé de vieillesse, et ne pouvant plus supporter les fatigues de la guerre et de la fuite, s'empoisonna; les Gaulois eux-mêmes, et les Germains, qui d'abord s'étaient alliés à Ambiorix, furent appelés à partager ses dépouilles. Deux fois encore, César marcha contre les Éburons, et poursuivit leur malheureux roi, qui se cachait dans les bois et les cavernes, sans autre escorte que quatre cavaliers à qui seuls il osait confier sa vie. Il vécut ainsi longtemps proscrit, fugitif, et sans pouvoir jamais reprendre les armes.

AMBLIMONT (F. comte d'), officier général de la marine française, émigra, prit du service en Espagne pendant la révolution, et fut tué en 1796 dans un combat où la flotte espagnole fut battue par l'amiral Jervis. On a de lui une *Tactique navale*, Paris, 1788, in-4°, fig.

AMBLY (le marquis Claude-Jean-Antoine d'), né en 1711, à Suzanne, en Champagne, fut d'abord page de la grande écurie, puis cornette dans le régiment de royal dragons, et se trouva en cette qualité au siége de Prague, en 1742. Devenu capitaine, il se signala dans

plusieurs occasions, et notamment à Donawerth, où il reprit les étendards de son régiment, dont l'ennemi s'était emparé. Il fit toutes les campagnes de Flandre sous le maréchal de Saxe, devint successivement brigadier, mestre de camp, maréchal de camp en 1767, et un peu plus tard commandeur de Saint-Louis, puis commandant de la ville de Reims. En 1768, la terre d'Ambly fut érigée en marquisat pour récompense de ses services. Député aux états généraux, en 1789, il s'y montra zélé défenseur de l'autorité royale, et signa toutes les protestations de la minorité contre les innovations révolutionnaires. Le 2 décembre 1789, Mirabeau ayant pris la défense de Gouy d'Arcy qui avait dénoncé le ministre de la marine et soutenu qu'un député ne pouvait être réputé calomniateur, le marquis d'Ambly proposa d'exclure tout député qui ferait une dénonciation sans preuves, et provoqua en duel Mirabeau; ce qui causa un grand tumulte dans l'assemblée. Le marquis d'Ambly émigra aussitôt après la session, et malgré son grand âge il fit plusieurs campagnes dans l'armée des princes. Il mourut à Hambourg en 1797. — Un de ses neveux est mort sur le champ de bataille à l'armée du prince de Condé.

AMBOISE (George d'), connu dans l'histoire sous le nom de *cardinal d'Amboise*, naquit en 1460, au château de Chaumont-sur-Loire, d'une maison illustre, et fut nommé évêque de Montauban, n'étant encore que dans sa quatorzième année, ce qui prouve le désordre où la discipline ecclésiastique était à cette époque. Ayant été choisi par Louis XI, pour être un de ses aumôniers, son désintéressement et son aversion pour l'intrigue empêchèrent qu'il ne fût remarqué de ce monarque soupçonneux. Cependant, il eut besoin de prudence; car il aimait beaucoup le jeune duc d'Orléans, qui était assez mal à la cour pour que ce fût un crime d'être du nombre de ses amis. Louis XI, à sa mort, ayant confié le soin de gouverner le royaume à Anne de Beaujeu, sa fille aînée, le duc d'Orléans, premier prince du sang, humilié d'un choix qui l'excluait des affaires, forma un parti, prit les armes, et fut vaincu et enfermé. D'Amboise, qui s'était déclaré pour lui, partagea son sort. Lorsque Charles VIII commença à régner par lui-même, il rendit la liberté au duc d'Orléans, qui acquit bientôt un grand crédit; d'Amboise suivit la nouvelle fortune du duc, et obtint l'archevêché de Narbonne, qu'il échangea, en 1493, pour celui de Rouen, afin de se rapprocher de la cour. Le ministère de ce prélat pourrait dater de cette époque, puisque le duc d'Orléans, qui était gouverneur général de la Normandie, lui confia toute l'autorité, et que les heureuses réformes qu'il fit dans cette province annoncèrent celles qu'il devait bientôt opérer pour le bonheur du royaume. Charles VIII étant mort en l'année 1498, sans laisser de fils, le duc d'Orléans monta sur le trône, sous le nom de Louis XII, et le pouvoir que d'Amboise exerçait sur la Normandie s'étendit sur la France entière. Le crédit qu'il avait sur l'esprit du roi fut d'abord partagé par le maréchal de Gié; mais la reine et M[me] d'Angoulême l'ayant fait disgracier, d'Amboise devint premier ministre et conserva ce titre et l'amitié du monarque jusqu'à sa mort. Louis XII, entouré d'illustres guerriers, consultait peu d'Amboise sur les opérations militaires. Il lui abandonnait l'administration du royaume, et il est remarquable que, malgré tant de campagnes, dont le commencement fut toujours brillant, et la fin désastreuse, la France ne cessa pas de jouir du plus grand repos, et que les impôts, diminués à l'avénement de Louis XII, ne furent jamais augmentés pendant son règne : c'est en cela que consiste réellement la gloire du ministre. Il fit de grandes réformes dans la législation, pour abréger les procès, et prévenir la corruption des juges; il mit de l'ordre dans les finances, et donna un grand exemple de modération, en se contentant de l'archevêché de Rouen, dont il employait, en grande partie, les revenus au soulagement des pauvres, et à l'entretien des églises. Il désirait devenir pape, mais il consentit à retirer les troupes françaises de Rome, pour ne pas paraître gêner les suffrages; et le cardinal Julien de la Rovère, qui lui donna ce conseil, se fit élire à sa place, sous le nom de *Jules II*. Le cardinal d'Amboise avait été nommé légat du pape en France; et c'est une chose vraiment extraordinaire que le même homme ait réuni les fonctions de premier ministre et de légat, sans que la France et la cour de Rome aient jamais eu à lui faire le moindre reproche. Il mourut à Lyon, le 25 mai 1510, dans le couvent des célestins.

AMBOISE (Aimery d'), frère du précédent, quarantième grand maître de Saint-Jean de Jérusalem, en l'île de Rhodes, après Pierre d'Aubusson, en 1503; institua, en 1506, la procession du vendredi pour la prospérité de l'ordre; défit, en 1510, dans une grande bataille navale, la flotte du soudan d'Égypte, dont il prit le neveu; mort le 13 novembre 1512; Gui de Blanchefort lui succéda.

AMBOISE (Charles d'). *Voyez* **CHAUMONT**.

AMBOISE (Françoise d'), duchesse de Bretagne du chef de son mari, Pierre II, née en 1427; fut l'idole des Nantais; obtint la canonisation de saint Vincent Ferrier; introduisit les filles de Sainte-Claire dans les États de son mari; après son veuvage, en 1457, résista aux sollicitations de Louis XI, qui voulait lui faire épouser le prince de Savoie; faillit être enlevée, pour ce dernier, par ordre du roi, fut sauvée par les bourgeois de Nantes, et se réfugia aux carmélites de Vannes, où elle mourut en 1485.

AMBOISE (Jean d'), chirurgien des rois de France, François I[er], Henri II, François II, Charles IX et Henri III (16[e] siècle).

AMBOISE (François d'), fils du précédent, naquit à Paris, en 1550. Charles IX fit élever le jeune d'Amboise qui, après avoir terminé ses études dans les belles-lettres, et les avoir même professées, les abandonna pour se livrer au barreau, où il se fit, comme avocat, une grande réputation. Henri III, appelé au trône de Pologne, le choisit pour l'accompagner dans ses nouveaux États, et, à la demande de ce prince, d'Amboise en fit la description. De retour en France, il occupa successivement différentes places dans la haute magistrature : il fut nommé conseiller d'État en 1604, et mourut en 1620. Voici ses principaux ouvrages : *Notable discours, en forme de dialogue, touchant la vraie et parfaicte amitié*, traduit de l'italien; *Dialogue et Devis des Damoiselles, pour les rendre vertueuses et bienheureuses en la vraye et parfaicte amitié; Regrets facétieux et plaisantes Harangues funèbres sur la mort de divers animaulx;* les *Néapolitaines, comédie française fort facétieuse.*

AMBOISE (Adrien d'), frère du précédent, né à Paris en 1551, mort à Tréguier, le 28 juillet 1616, successivement recteur de l'université, grand maître du collége de Navarre, curé de St.-André des Arcs, et, en 1604, évêque de Tréguier, avait composé, dans sa jeunesse, une pièce intitulée : *Holopherne, tragédie sainte, extraite de l'histoire de Judith,* Paris, 1580, in-8°.

AMBOISE (Jacques d'), docteur en médecine, frère des deux précédents, fut recteur de l'université de Paris après la réduction de cette ville en 1594, contribua beaucoup à l'expulsion des jésuites, et mourut de la peste en 1606. On a de lui : *Orationes duæ in senatu habitæ,* Paris, 1595, in-8°, et quelques questions médicales citées dans la *Bibliothèque médicale* de Carrière.

AMBOISE (J. J. d'), comte d'Ambijoux, mort sans postérité, fut le dernier de la famille d'Amboise.

AMBOISE (Michel d'), fils naturel du comte Chaumont d'Amboise, amiral de France, né à Naples dans les premières années du 16e siècle, fut amené jeune à Paris, et placé chez un procureur ; mais il suivit son malheureux penchant pour la poésie, vécut dans l'indigence et mourut à la fin de 1547. Il signait *Esclave fortuné,* voulant exprimer qu'il était sujet aux caprices de la fortune. Ses *poésies*, quoique médiocres, sont très-recherchées des curieux : *Complaintes,* 1529, in-8° ; *La Panthaire,* 1530 ; *Épistres vénériennes,* 1534. *Contre-épistres d'Ovide,* 1546, etc.

AMBRA (François d'), noble florentin, consul de l'académie de Florence en 1549, y fit souvent des lectures publiques, et mourut en 1558. Ses *comédies* furent imprimées après sa mort, Florence, 1560.

AMBRA (Élisabeth-Girolami d'), née à Florence au commencement du 18e siècle, fut reçue à l'académie des Arcades sous le nom d'Idalba. Ses poésies légères eurent du succès.

AMBROGI (Antoine-Marie), né à Florence, le 13 juin 1713, mort à Rome en 1788, professa l'éloquence et la poésie au collége romain. Il occupa 30 ans cette chaire, et la plupart des littérateurs qui depuis ont illustré l'Italie lui durent leur instruction. Le musée de Kircher fut confié pendant plusieurs années à ses soins : il en a publié une description détaillée sous le titre de *Musæum Kircherianum,* Rome, 1765, 2 vol. in-fol. Sa *traduction* de Virgile, en vers blancs, 1763, 3 vol. in-fol., accompagnée de dissertations savantes, de variantes et de notes, ornée de gravures d'après les monuments antiques, est très-recherchée. Il a traduit en italien quelques tragédies de Voltaire et les épîtres choisies de Cicéron. Un *poëme* sur les citronniers, qu'il avait écrit en latin, est resté manuscrit.

AMBROGIO, ou **AMBROISE** (Thésée), savant orientaliste italien, né en 1469 ; on dit qu'il avait à peine 15 mois qu'il parlait avec beaucoup de promptitude et de netteté. Il entra jeune dans l'ordre des chanoines réguliers de St.-Jean ; mais il ne se rendit à Rome qu'en 1512. Il savait 18 langues, et les parlait aussi facilement que si chacune eût été sa langue naturelle. Léon X le chargea d'enseigner publiquement, dans l'université de Bologne, le syriaque et le chaldéen. Quelques années après, il conçut le projet de publier un Psautier en langue chaldéenne, avec un Traité sur cette langue, et sur les rapports que plusieurs autres langues ont avec elle. Son pays, ayant été pris par les troupes françaises, fut mis au pillage pendant huit jours ; le couvent où habitait Ambroise fut pillé comme les autres. Il retrouva cependant, cinq ans après, son Psautier chaldéen, mais gâté et à moitié déchiré, dans la boutique d'un charcutier. Il reprit de nouveau le projet de le publier, et se rendit à Venise, où il se lia d'amitié avec le célèbre Guillaume Postel. Celui-ci lui dut l'idée de l'opuscule qu'il publia quelques années après, en France, intitulé : *Linguarum X characteribus differentium alphabetum, introductio, ac legendi methodus.* Ambroise, ayant renoncé à son *Psautier chaldéen,* termina enfin son *Introduction aux langues chaldéenne, syriaque, arménienne,* etc., et la fit imprimer, à Pavie, en 1539. Il y mourut un an après, âgé de 70 ans.

AMBROISE, diacre d'Alexandrie, converti par les prédications d'Origène, qui fit pour lui ses célèbres commentaires des livres sacrés ; fut déporté dans la Germanie, par l'empereur Maximin, en 236 ; revint à Alexandrie, en 238 ; mort l'an 250 de J. C.

AMBROISE d'Alexandrie, disciple de Didyme ; écrivit contre Apollinaire, et commenta Job, vers 392.

AMBROISE (saint), Père de l'Église, naquit vers l'an 340. Son père était préfet du prétoire, l'une des quatre premières dignités de l'empire, et, comme préfet des Gaules, il résidait à Arles, à Lyon ou à Trèves ; mais plus souvent dans cette dernière ville, ce qui fait croire que St. Ambroise y vint au monde. Ambroise quitta Rome, lorsque ses études furent terminées, et vint à Milan, avec son frère Satyrus. Ils suivirent l'un et l'autre la carrière du barreau. Ambroise s'y montra avec tant de réputation, que Petronius Probus, préfet d'Italie et d'Illyrie, le mit au nombre de ses assesseurs, et l'établit, peu de temps après, gouverneur des provinces consulaires de la Ligurie et de l'Emilie, qui comprenaient tout le pays qui s'étend depuis les Alpes jusqu'à la Méditerranée, la Toscane, l'Adige et l'Adriatique. Lorsque l'empereur Valentinien eut confirmé ce choix, et qu'il y eut ajouté la dignité du consulat, le préfet Probus dit à Ambroise, comme il partait pour son gouvernement : « Allez, et agissez, non en juge, mais en évêque. » Le vertueux Probus avait vu avec peine la sévérité dont usaient la plupart des gouverneurs, à l'exemple de Valentinien. Ambroise retint cette belle leçon, qui convenait si bien à son caractère. Sa douceur et sa sagesse lui gagnèrent l'estime et l'attachement des peuples, dans un temps où l'Italie et le pays de Milan, surtout, étaient déchirés par les troubles et les fureurs de l'arianisme. Auxence, que les ariens avaient placé sur le siége de Milan, après en avoir éloigné St. Denis, venait de mourir. Les évêques de la province s'étaient assemblés, et délibéraient sur le choix d'un successeur. Les catholiques et les ariens demandaient, les uns et les autres, un évêque de leur croyance ; une sédition violente s'était élevée ; on était sur le point d'en venir aux mains, lorsque Ambroise se rendit à l'église pour faire cesser le tumulte ; son éloquence émut tous les cœurs. On dit qu'un enfant s'étant écrié : *Ambroise évêque!* un cri unanime se fit entendre, et que tous, ariens et catholiques, le demandèrent pour pasteur. Valentinien envoya l'ordre au vicaire d'Italie de faire ordonner Ambroise, qui fut baptisé ; car il n'était encore que cathécumène, et reçut la consécration des évêques, huit

jours après son baptême. C'est cette ordination que les Grecs et les Latins célèbrent encore aujourd'hui le 7 décembre. Ambroise, élevé à l'épiscopat d'une manière aussi extraordinaire, ne tarda pas à répandre au loin l'éclat des plus sublimes vertus. St. Basile, du fond de l'Orient, s'estimait heureux de correspondre avec lui, et les deux jeunes empereurs, Gratien et Valentinien, qui avaient succédé à Valentinien Ier, le regardaient comme leur père ; Justine elle-même, malgré son attachement à l'arianisme, révérait Ambroise, et eut souvent recours à lui dans des conjonctures difficiles. Il eut à lutter, pendant plusieurs années, contre l'audace et les intrigues des sectaires, contre les menaces et les persécutions de tout genre; mais le ciel, qui se montra toujours favorable aux pieux desseins de cet intrépide défenseur de la foi, lui accorda enfin un triomphe que promettait sa fermeté, et que faisaient désirer ses vertus. Ambroise ne fut plus inquiété au sujet de l'arianisme. Ce fut à cette occasion qu'il composa, dit-on, ce beau cantique d'actions de grâces, ce *Te Deum*, que toutes les sectes chrétiennes ont retenu ; mais une sage critique nous porte à croire que cet hymne, si justement admiré, est d'un auteur plus récent, dont le nom ne nous a point été conservé. Ambroise profita du repos dont il jouissait pour travailler à plusieurs ouvrages utiles. Il eut la consolation de donner alors le baptême à Augustin, qui fut admis au sacrement des chrétiens, avec son fils, le jeune Adeodat, et son ami Alipe. Cependant Maxime menaça l'Italie, et Ambroise, député vers lui, par l'impératrice Justine, ne put garantir cette contrée. Maxime passa les Alpes. Théodose, successeur de Valens, après plusieurs avantages remportés sur Maxime, qui fut tué en 388, rétablit Valentinien dans ses États, et dans ceux que Gratien avait occupés. Il vint à Milan, et fut reçu, par le peuple et par l'évêque, comme un libérateur. Deux ans s'étaient à peine écoulés depuis ces heureux événements, que le cœur du saint évêque fut déchiré par la nouvelle du massacre de Thessalonique, ordonné par Théodose. Quelque temps après, l'empereur, de retour à Milan, voulut se présenter à l'église où officiait St. Ambroise. Le saint pontife s'avance vers lui pour le retenir, et lui représente que, d'après les règles de la discipline, il ne lui est pas permis d'entrer dans le temple. L'empereur cherche à excuser son crime; il rappelle le pardon accordé autrefois au roi David. « Vous l'avez imité dans son péché, répond Ambroise, imitez-le dans sa pénitence. » Théodose s'abstint d'aller à l'église pendant huit mois entiers; il se soumit à la pénitence publique, et, pour prévenir dans la suite les funestes effets de la colère des princes, il signa, à la demande d'Ambroise, une loi qui ordonnait de suspendre, pendant trente jours après la sentence, les exécutions des coupables condamnés à la peine capitale. Théodose, réconcilié avec l'Église, fut toujours, depuis, l'ami de St. Ambroise; il vengea, par la défaite du tyran Eugène, la mort du jeune Valentinien, assassiné sur les bords du Rhône; et, avant d'être attaqué de la maladie dont il mourut, il fit venir de Constantinople deux de ses enfants, Honorius et Placidie, qui se trouvaient dans cette ville, tandis qu'Arcadius était dans l'Orient, et les mit entre les mains du saint évêque, le priant d'être leur père, comme il l'avait été des infortunés enfants de Valentinien Ier. Ambroise tomba malade vers le mois de février de l'an 397 ; son troupeau, alarmé pour ses jours, l'envoya conjurer d'en demander à Dieu la prolongation. On regardait l'Italie comme menacée d'une ruine totale, par la mort d'un évêque respecté des barbares eux-mêmes, chéri du peuple, des princes et des empereurs, et dont l'autorité imposait aux méchants et étendait le règne de la vertu. Le vendredi saint, troisième jour d'avril, le saint évêque, quoique fatigué par une maladie longue et douloureuse, demeura en prière depuis cinq heures du soir jusqu'à minuit, et il expira, âgé d'environ 57 ans, ayant occupé pendant vingt-trois ans le siége de Milan. Son corps fut porté dans la grande église de cette ville, nommée depuis la *Basilique Ambroisienne*. La meilleure édition des *OEuvres de St. Ambroise*, est celle des Bénédictins (J. du Frische et N. le Nourri), 2 vol. in-fol., 1686-90. Les ouvrages de St. Ambroise, traduits en français, sont : le *Traité du Bien de la Mort; Les trois Discours, intitulés,* les Vierges ; *Trois harangues sur le sujet de la démolition de l'autel de la Victoire; La Morale des Ecclésiastiques*, etc.

AMBROISE (saint), évêque de Cahors en 752; se réfugie dans une caverne en 759, pour se soustraire aux violences de Guaifre, duc d'Aquitaine; se rend à Rome en 761; se fait ermite dans le Berri; mort en 770; sa fête le 16 octobre.

AMBROISE (dit AUSBERT ou AUTPERT), l'un des écrivains ecclésiastiques les plus remarquables du huitième siècle, fut élu abbé bénédictin de St.-Vincent sur le Volturne, près de Bénévent. Quelques religieux ayant réclamé, Charlemagne renvoya l'affaire au pape Adrien. Ambroise, se rendant à Rome, mourut le 19 juillet 778. Nous avons de lui des écrits remarquables pour le temps où il vivait. *Commentarius in Apocalypsin,* Cologne, 1536; *Traité des combats des vices et des vertus*, publié dans l'Appendice des OEuvres de St. Augustin. *Commentaires* ou *Homélies sur le Lévitique*, etc.

AMBROISE, *le Camaldule*, né en 1378 à Portici, dans le royaume de Naples, général de son ordre en 1431, parut avec éclat aux conciles de Bâle et de Ferrare, ensuite à celui de Florence, où il dressa le décret d'union entre l'Église grecque et l'Église latine. La corruption qui régnait dans plusieurs monastères, dont quelques-uns étaient des maisons de débauche, obligea le pape Eugène IV de les réformer. Ambroise, chargé de cette réforme, a donné dans son *Hodœporicon,* une relation naïve et curieuse des peines qu'il eut à essuyer pour s'acquitter de cette mission. Nous avons de lui plusieurs traductions de livres grecs; une *Chronique* du Mont-Cassin, des *Harangues*, des *Lettres* et d'autres ouvrages. Il mourut à Florence en 1439. La meilleure édition de ses *Lettres* est celle qu'en a donnée Mehus, Florence, 1759, 2 vol. in-fol., précédée d'une *Vie* d'Ambroise. Elles sont très-intéressantes pour l'histoire littéraire de la première partie du 15e siècle.

AMBROISE de Lombez (le père), capucin, dont le nom de famille était *La Peirie,* né à Lombez, le 20 mars 1708, successivement professeur de théologie, gardien et définiteur de son ordre, eut de grands talents pour la direction des âmes, triompha, à force d'humilité, d'un amour-propre trop sensible, et d'un désir excessif de l'es-

time publique, et mourut, en odeur de sainteté, le 25 octobre 1778, à St.-Sauveur, près de Barèges. On a de lui : *Traité de la paix intérieure; Lettres spirituelles sur la paix intérieure, et autres sujets de piété.*

AMBROSCH (Joseph-Charles), ténor au théâtre royal de Berlin, né en 1759, à Crumau en Bohême, mort à Berlin, le 8 septembre 1822. Outre son talent comme chanteur, Ambrosch possédait aussi celui de la composition. On connaît de lui : *Chants maçonniques avec mélodies; Chansons de table; Six chansons avec variations pour la voix;* etc.

AMBROSINI (Barthélemi), professeur en médecine et directeur du jardin botanique de Bologne, sa patrie, mort en 1657, rendit de grands services lors de la peste qui affligea sa patrie en 1630, fut l'éditeur d'Aldrovande; il est auteur de différents ouvrages tels que : *Panacæa ex herbis,* etc.; *Historia Capsicorum,* Bologne, 1630, in-12, figures; *Theorica medicina,* ibid., 1632, in-4°; *Modo di preserva e cura di peste,* etc., ibid., 1631.

AMBROSINI (Hyacinthe), frère et successeur du précédent dans la direction du jardin botanique de Bologne, est auteur de *Hortus Bononiæ,* etc., Bologne, 1644-1657, in-4°. *Phytologia, hoc est de plantis,* ib., 1665-1666, in-fol.

AMBROSIO (Thésée). *Voyez* **AMBROGIO.**

AMBROSIUS AURELIANUS, ou, selon quelques écrivains, **AURELIANUS AMBROSIUS**, fut général, et ensuite roi de la Grande-Bretagne. Il fut élevé à la cour d'Adroën, roi de l'Armorique, d'où il revint en 457, avec 10,000 hommes, pour secourir ses compatriotes contre les Saxons, que Vortigerne avait appelés dans le pays. Ses succès furent si grands, qu'après la mort ou l'abdication de Vortigerne, il fut élu souverain de toute l'Angleterre. Élevé à ce rang suprême, il se distingua, tant par sa valeur contre les ennemis étrangers, que par son habileté dans le gouvernement. Il fut tué dans une grande bataille qu'il livra, en 508, à Cerdic, chef des Saxons occidentaux.

AMBROSIUS NOMEDIUS, poëte religieux du 16e siècle; mort en 1541.

AMÉ ou **AIMÉ** (saint). *Voyez* **AMATUS.**

AMÉDÉE, nom commun à plusieurs princes successivement comtes et ducs de Savoie et de Maurienne, dont la souche est Bérald, ou Bérold, ou Berthold, petit-fils de Bérold, nommé vice-roi du royaume d'Arles, par Rodolphe III, dit le *Fainéant;* roi d'Arles et de Bourgogne l'an 1000, et mort, l'an 1027, à Marseille.

AMÉDÉE Ier ou **AMÉ**, comte de Savoie, fils de Humbert *aux blanches mains;* suivit l'empereur Henri III à son couronnement en 1039, et reçut alors le surnom de la Queue, parce qu'il ne voulut pas entrer au palais de l'empereur sans sa suite, qu'il appelait *sa queue;* mort, vers 1047, avant son père.

AMÉDÉE II, comte de Savoie, succéda aux comtés de Savoie et de Maurienne, dès la mort de son père Oddon. L'empereur Henri IV, allant en Italie pour se faire absoudre de l'excommunication lancée par Grégoire VII, traversa le grand St.-Bernard pendant l'hiver de 1076, sous la protection d'Amédée II, qui l'accompagna jusqu'à Canossa, et intervint dans sa réconciliation avec le pontife, moyennant la cession du Bugey. Amédée mourut en 1080, ou, selon M. Costa, en 1095.

AMÉDÉE III, comte de Savoie, prit le premier le titre de comte de Piémont et de Lombardie; succéda à son père Humbert II, en 1103; fait comte de l'Empire par l'empereur Henri V, qu'il accompagna à son couronnement à Rome, 1110; se croisa avec le roi de France, Louis VII, pour le voyage d'Orient; mort à Nicosie, le 1er avril 1149.

AMÉDÉE IV, comte de Savoie, né à Montmélian, en 1197, succéda à son père Thomas Ier, en 1233. Deux ans après, il fut reconnu seigneur de la ville de Turin où il reçut l'empereur Frédéric II, en 1238, qui le fit duc de Chablais et d'Aoste. Amédée s'attacha à l'Empereur dans ses querelles contre le saint-siége. Il mourut le 24 juin 1253, laissant un fils, Boniface, qui lui succéda.

AMÉDÉE V, surnommé *le Grand,* fut comte de Maurienne, de Savoie, de Piémont, de Bresse, et obtint de l'empereur Henri VII le comté d'Asti. Ce prince sage et belliqueux fit la guerre avec succès. Il fut médiateur entre la France et l'Angleterre. Quelques historiens de Savoie disent qu'Amédée défendit en 1315 Rhodes contre les Turcs, et maintint les chevaliers de St.-Jean de Jérusalem en possession de cette île, et que c'est en mémoire de ce service que lui et ses successeurs ont ajouté à leurs armes une croix de Malte; mais ce fait est démenti par l'histoire des chevaliers de St.-Jean et par la *Vie* d'Amédée lui-même, qui, pendant ce siége, fut occupé constamment en France et en Italie. On dit qu'Amédée V fit 32 siéges, et fut constamment vainqueur. Il mourut à Avignon, où il avait été voir le pape, le 16 octobre 1323, âgé de 74 ans.

AMÉDÉE VI, dit *le comte Vert,* fut l'un des plus grands princes de son temps; né à Chambéry, le 4 janvier 1334; succéda à son père Aimon en 1343; réunit à ses États les pays de Faucigny, de Gex et la baronnie de Vaud; secourut Jean, roi de France, contre Édouard d'Angleterre; se ligua avec Jeanne de Naples; fit la guerre au prince d'Achaïe; institua l'ordre de l'Annonciade, en 1363; délivra l'empereur Jean Paléologue des mains des Bulgares en 1366; conduisit du secours à Louis d'Anjou, roi de Naples, et mourut de la peste dans la Pouille, le 2 mars 1383; il avait fondé la chartreuse de Pierre-Châtel.

AMÉDÉE VII, comte de Savoie, dit *le Rouge,* né à Vieillane, en 1360, fit ses premières armes sous Charles VI, roi de France; il se distingua à la bataille de Rosebeck; il alla en 1383 prendre possession de la succession de son père. Bientôt après, il retourna en Flandre auprès du roi Charles VI, et y donna des preuves de sa valeur à la prise d'Ypres. A son retour en Savoie il rétablit l'évêque qui avait été chassé par les Valaisans. Le 2 août 1388, il accepta l'hommage des peuples de la vallée de Barcelonette, des comtés de Nice et de Vintimille, qui abandonnèrent Louis II d'Anjou. Amédée mourut à Ripaille, le 1er novembre 1391.

AMÉDÉE VIII, premier duc de Savoie, et ensuite pape sous le nom de Félix V, était fils d'Amédée VII. Né à Chambéri, le 4 septembre 1383, il n'avait que huit ans lorsque son père mourut. Sa mère Bonne de Berri s'étant mariée en seconde noce au comte d'Armagnac, la régence fut confiée à Bonne de Bourbon son aïeule. En 1398,

Amédée prit les rênes du gouvernement; le 5 août 1401, il acheta le comté de Genevois. Réunissant sous sa domination la Savoie, le Genevois, les pays de Vaud et de Gex, la Bresse, le Bugey et le bas Valais ; l'empereur Sigismond lui accorda le titre de duc, par lettre patente du 19 février 1416. Deux ans après, il réunit à ses États l'apanage du prince d'Achaïe et de Piémont. Jusqu'alors tout avait prospéré pour lui; mais la peste se déclara, en 1428, dans Turin; Marie de Bourgogne son épouse, fut au nombre des victimes. Amédée chercha des consolations dans la religion; il fonda plusieurs couvents. Une tentative d'assassinat contre sa personne le détermina à se retirer du monde et à s'enfermer dans un couvent d'augustins à Ripaille, sur les bords du lac de Genève. Dans une assemblée des évêques et des barons, qu'il y convoqua pour le 7 novembre 1434, il abdiqua en faveur du prince Louis son fils. Plusieurs de ses conseillers et amis intimes s'enfermèrent avec lui au château de Ripaille; il paraît que deux jours de la semaine étaient consacrés aux exercices religieux, qu'ils vivaient les cinq autres jours en épicuriens, et que c'est de là que vient l'expression proverbiale *faire ripaille*. Le concile de Bâle ayant, par décret du 25 juin 1439, déposé le pape Eugène IV, la tiare fut offerte à Amédée, le 15 novembre suivant; le duc de Savoie, en acceptant, étonna l'Europe entière. Il prit le nom de Félix V, fit son entrée le 24 juin 1440, à Bâle, où il résida trois ans, et en quatre promotions il y créa vingt-trois cardinaux. Il quitta cette ville, le 17 novembre 1443, et partagea dès lors sa résidence entre Lausanne et Genève. Cependant sollicité de tous côtés de mettre fin au schisme par son abdication, Félix entra en traité avec Nicolas V, qui avait succédé à Eugène, et en obtint de grandes prérogatives personnelles. Amédée VIII, après avoir renoncé, pour la seconde fois, aux grandeurs, rentra dans la solitude de Ripaille; mais il n'y vécut pas longtemps : il mourut à Genève, le 7 janvier 1451. Sa vie a été écrite sous le titre de *Amedeus Pacificus*.

AMÉDÉE IX, dit le *Bienheureux*, né à Toulon, le 1er février 1435; épouse Yolande, fille de Charles VII, en 1452, succède à son père, le 25 mars 1465. L'esprit faible de ce prince l'empêchant de gouverner, sa femme, avec l'appui de son frère Louis XI, s'empara de la régence. D'autre part, Philippe frère, d'Amédée, prit les armes pour chasser la duchesse et ses favoris, et les força de fuir. Louis XI fit à son tour entrer des troupes en Savoie pour rétablir l'autorité de sa sœur; mais par la médiation des cantons de Fribourg et de Berne, la régence fut partagée, le 5 septembre 1471. Quelques mois après, Amédée mourut à Verceil, la veille de Pâques, le 16 avril 1472.

AMÉDÉE, de la maison de Souabe, parent de l'empereur Conrad III, se retira, par dégoût du monde, dans l'abbaye de Bonnevaux, et s'y employa aux plus bas offices de la maison. Il fonda 4 monastères, et travailla à leur construction comme simple ouv. Il mourut en 1140.

AMÉDÉE (saint), évêque de Lausanne, né à la Côte-Saint-André dans le Dauphiné, fils d'Amédée de Hauterive, qui entra dans l'ordre de Cîteaux, avec seize chevaliers, ses vassaux, en 1099, et parent de l'empereur Henri V; fut tuteur d'Humbert III, comte de Savoie, et chevalier de l'empereur Frédéric Ier; mort vers 1158, dans l'abbaye de Bonnevaux, après avoir fondé quatre monastères.

AMÉDÉE, de son vrai nom Jean **MENER**, religieux franciscain; fonda en Italie, la congrégation des Amadestes; fut confesseur de Sixte IV, en 1471; mort à Milan, en 1482.

AMÉDÉE (François), fils naturel d'Audinot, ancien acteur de la comédie italienne, est né à Paris le 2 octobre 1784. Élève de Catel pour l'harmonie, et de Baillot pour le violon, il fut longtemps répétiteur de ces deux maîtres. Amédée a composé et arrangé la musique d'un très-grand nombre de mélodrames pour le théâtre de l'Ambigu-Comique. Il a pendant longtemps joué l'alto à l'orchestre de l'Opéra et aux concerts du conservatoire. Il est mort à Paris au commencement de 1833.

AMEDROZ (Jacob), né à la Chaux-de-Fonds (principauté de Neufchâtel), en 1719; lieutenant-colonel du régiment de Castella, il tint le dernier contre les Prussiens à la bataille de Rosbach, en 1757; commandant à Cassel, pendant le siége il refusa de capituler; mort à Neufchâtel, le 15 février 1812.

AMEIL (Auguste), né à Paris, le 6 janvier 1775; adjoint à l'état-major de l'armée du Nord, en 1793, sous Dumouriez et Jourdan; fit la campagne de Hollande contre les Anglo-Russes; fut nommé général de brigade pendant l'expédition de Russie. Se présenta à Louis XVIII en 1814, et en fut bien accueilli. Il accompagna le comte d'Artois à Lyon, en 1815, pour s'opposer à Bonaparte; prit ensuite le parti de celui-ci, qui le fit partir pour la Bourgogne; il commanda un corps de cavalerie à Waterloo. A la seconde restauration, il se présenta de nouveau à Louis XVIII pour lui offrir ses services, mais cette fois ils ne furent point accueillis. Compris dans l'ordonnance du 24 juillet, il parvint à s'échapper. Il fut jugé par contumace à Paris, et condamné à mort le 15 novembre 1816. Ameil, tombé dans un état complet d'aliénation mentale, mourut dans la prison de Hildesheim en Hanovre, le 16 septembre 1822.

AMEILHON (Hubert-Pascal), de l'Académie des belles-lettres et bibliothécaire à Paris pendant plus d'un demi-siècle (de la Ville, 38 ans; de l'Arsenal, 14), naquit à Paris le 5 août 1730, et mourut dans la même ville le 23 novembre 1811. Il avait pris, dès sa jeunesse, l'habit ecclésiastique, et il se fit bientôt connaître par divers ouvrages, surtout par son *Histoire du commerce et de la navigation des Égyptiens*. Ameilhon eut le malheur d'entrer, avec un abandon déplorable, dans l'esprit révolutionnaire de 1793. Il était membre de la *commission* dite *des monuments*, et *commissaire à l'examen des titres de la noblesse*. La convention avait décrété, le 4 juillet 1793, qu'avant la fin de ce mois la municipalité de Paris aurait à faire *effacer* ou *changer* « tous les objets sculptés ou peints sur les monuments publics, soit civils soit religieux, qui présentaient des attributs de royauté ou des éloges prodigués à des rois. » Ce même décret ordonnait la formation d'une commission exécutive dont Ameilhon fut un des membres les plus actifs. Un autre décret, du 1er août, était énergiquement concis dans cet article unique : « Dans huitaine, à dater de la publication du présent décret, toutes les maisons, édifices, parcs, jardins, enclos, qui porteraient des armoiries, seront *con-*

fisqués au profit de la nation. » Un troisième décret, du 14 septembre, ordonnait « la suppression des armoiries et signes de royauté dans les églises et tous autres monuments publics dans le courant du mois. » Un quatrième décret, du 3 brumaire an II, ordonnait (art. 5) « à tous les propriétaires de meubles ou ustensiles d'un usage journalier, d'en faire disparaître tous les signes proscrits, sous peine de *confiscation*. » L'art. 9 prescrivait « d'examiner les médailles des rois de France, déposées dans la bibliothèque nationale et dans les autres dépôts publics de Paris, afin de séparer et conserver celles qui intéressent les arts et l'histoire, et *livrer toutes les autres au creuset*. » Telle était la législation sauvage de cette terrible époque. Voici quelques-uns des actes d'Ameilhon en sa qualité de *commissaire de l'examen des titres de la noblesse*. Il écrivait, le 24 janvier 1793, au procureur général syndic du département de Paris : « Je suis chargé de vous prévenir que les commissaires nommés pour l'examen des titres du cabinet des ordres du ci-devant roi, déposés à la bibliothèque nationale, sont prêts à remettre aux commissaires du département environ 270 volumes et cartons *qui restent encore à détruire*. C'est au Directoire à fixer le jour qu'il lui conviendra de choisir *pour le brûlement*, dont le public doit être averti par les affiches, etc. *Signé* Ameilhon. » Le 14 février, il écrivait au même procureur général : « Citoyen... je vous envoie l'état ci-joint des divers articles qui se trouvent encore dans les dépôts des ci-devant ordres du ci-devant roi, et qui doivent faire la matière d'un dernier brûlement... Je suis avec les sentiments de la fraternité républicaine, etc. *Signé* Ameilhon. » Suit la *note des divers articles qui restent à brûler :* « 128 volumes reliés et 34 boîtes contenant des pièces et titres pour le ci-devant ordre du Saint-Esprit et autres du ci-devant roi ; 2 volumes de blasons pour lesdits ordres originaux qui ont servi à composer l'*Armorial général de France ;* 166 volumes de la collection dite Collection de le Laboureur ; 2 volumes de lettres de noblesse et de grâce ; 15 volumes contenant des preuves pour l'ordre de Saint-Lazare et pour entrer à l'École militaire ; plus une boîte remplie de preuves pour être admis dans les ci-devant chapitres nobles. » Il résulte de ces pièces originales qu'Ameilhon concourut et présida au brûlement de 652 volumes, boîtes ou cartons qu'il eût fallu conserver dans la bibliothèque nationale où ils avaient été déposés. Cet acte de vandalisme, dirigé par un historien, est pour l'histoire une perte irréparable. En sa qualité de membre de la commission dite des monuments, Ameilhon se mit à explorer minutieusement dans Paris, pour dénoncer à la commune, les sculptures ou les peintures qui présentaient sur l'extérieur des édifices les attributs proscrits, et qui avaient échappé au zèle acerbe des premiers explorateurs. Voici deux notes de sa main. « Attributs et autres traces de royauté à supprimer : Sous le vestibule de l'une des portes de Saint-Germain de l'Auxerrois, une pierre noire sur laquelle est écrite cette inscription : *Sous le règne de Henri IV ce lieu a été bâti, etc.;* sur l'église de Sainte-Valère, au haut de la rue de Grenelle, faubourg Saint-Germain, des croix fleurdelisées. Le huitième jour de la troisième décade de l'an II de la république. *Signé* Ameilhon. » — « Il faut enlever au portail de l'église des ci-devant religieuses dites de Sainte-Élisabeth, rue du Temple, deux fleurs de lis. Le 5 du second mois de l'an II de la république. *Signé* Ameilhon. » C'était là un singulier travail d'académicien. Cependant, malgré ses opinions exaltées, Ameilhon protégea quelques monuments, et rendit des services aux sciences et aux lettres. Des pétitionnaires avaient demandé à la barre de la Convention le renversement de l'arc de triomphe connu sous le nom de *porte Saint-Denis*. Ameilhon, membre de la commission temporaire des arts, se rendit, en toute hâte, au comité d'instruction publique chargé de faire un rapport sur cette pétition inouïe et fit adopter qu'on se bornerait à enlever l'écusson royal et l'inscription *Ludovico magno*, que plus tard Napoléon eut le bon esprit de faire rétablir. Il convient de dire aussi que, tout en poursuivant la destruction des insignes de la royauté, Ameilhon s'opposa vivement, et avec un courage qui n'était pas alors sans danger, aux démonstrations furieuses d'un attroupement qui voulait pénétrer dans l'église des jésuites pour y abattre les fleurs de lis. La nef et le chœur étaient remplis de livres. Ce précieux dépôt allait être abîmé par les démolitions : Ameilhon tint ferme ; il refusa de céder aux prières et aux menaces, et alors, pour sauver les livres, il trouva bon que les fleurs de lis restassent sans outrage. Enfin la république tomba, Ameilhon reprit alors ses travaux littéraires si longtemps négligés ou interrompus. Il put enfin terminer en 1811, peu de jours avant sa mort, la continuation de l'*Histoire du Bas-Empire*, dont le premier volume avait paru plus d'un demi-siècle auparavant. Il était un des plus actifs collaborateurs de Millin, dans la rédaction du *Magasin encyclopédique*. Il était âgé de 81 ans lorsqu'il mourut marguillier de sa paroisse. Ce n'est pas le nombre qui manque à ses travaux littéraires, d'ailleurs estimables pour la plupart ; en voici la liste : *Histoire du commerce et de la navigation des Égyptiens, sous le règne des Ptolémées*, Paris, 1766, in-8° ; *Histoire du Bas-Empire*. Le Beau avait donné les vingt et un premiers volumes : Ameilhon termina le vingt-deuxième qu'il publia ainsi que les tomes 24 à 27 et dernier. La publication de cette histoire, commencée en 1757, ne fut achevée qu'en 1811 ; *Remarques critiques sur l'espèce d'épreuve judiciaire appelée vulgairement l'épreuve de l'eau froide ;* sur la *Métallurgie* ou *l'art d'exploiter les mines chez les anciens*, etc., etc.

AMELESAGORAS ou **MELESAGORAS**, de Chalcédoine, l'un des plus anciens historiens grecs ; vivait en 431 avant J. C. — Un Athénien de ce nom fit une description de l'Attique.

AMELGARD, prêtre à Liége, vivait à la fin du 15e siècle, et a écrit : *De rebus gestis Caroli VII historiarum libri V ;* et *De rebus gestis Ludovici XI, Francorum regis, historiarum libri L*. Ces deux ouvrages sont encore inédits : le manuscrit se trouve dans la Bibliothèque du roi à Paris. Charles VII chargea Amelgard de la révision du procès de Jeanne d'Arc, lorsque les Anglais se furent retirés du royaume, et celui-ci composa un *Livre de l'examen de cette œuvre d'iniquité*.

AMÉLIE (Anne), princesse de Prusse, sœur de Frédéric II, née le 9 novembre 1723, fut non moins distinguée par ses vertus que par ses talents, son goût pour les arts, et surtout par son habileté en musique : elle fit de tels progrès dans l'étude de la fugue et du contre-point,

sous la direction du compositeur de la cour, Kirnberger, qu'elle composa bientôt elle-même des morceaux remarquables. Elle mit en musique, pour lutter contre le célèbre Graun, *la Mort du Messie,* de Ramler, et cette composition est pleine de verve et d'harmonie : elle excellait sur le clavier. Elle mourut à Berlin, le 30 mars 1787.

AMÉLIE (Louise-Auguste-Wilhelmine de Mecklembourg-Strelitz); née en 1776; mariée le 20 avril 1793, au prince de Prusse Frédéric-Guillaume III; morte de chagrin au mois de juillet 1810.

AMÉLIE (duchesse de Saxe-Weimar). *V.* **AMALIE.**

AMÉLIER DE TOULOUSE (Guillaume), troubadour du 12e siècle, auteur de sirventes ou satires, adressées au comte d'Astanac, contre les mœurs du siècle, etc.

AMELIN (Jean d'), de Sarlat, est connu par une *traduction* des Concions et Harangues de Tite-Live, Paris, 1568, in-8°, dont le seul mérite est de donner le nom vulgaire des lieux cités par l'historien latin.

AMÉLINE (Claude), né à Paris, vers 1629, d'un procureur au Châtelet, suivit quelque temps le barreau, se dégoûta ensuite du monde, et entra dans la congrégation de l'Oratoire, le 29 avril 1660. Il mourut à Paris, en septembre 1706, âgé de 77 ans. Il a laissé : un *Traité de la Volonté; Traité de l'Amour du Souverain bien.* Quelques-uns lui attribuent *l'Art de vivre heureux.*

AMELIUS, philosophe éclectique du 3e siècle, fut contemporain de Porphyre, eut pour maître Lysimaque; il suivit l'école de Plotin, et composa près de 100 *traités* qui sont perdus. On ignore le lieu et l'époque de sa mort.

AMELOT (Sébastien-Michel), évêque de Vannes, né à Angers, le 5 septembre 1741, destiné de bonne heure à l'état ecclésiastique, s'attacha à M. de Boisgelin, qui le nomma son grand vicaire à Lavaur, ensuite à Aix. Il fut, ainsi que son archevêque, nommé en 1772 membre de l'assemblée du clergé; le 23 avril 1775 il fut sacré évêque de Vannes. Louis XVI lui conféra en 1780 l'abbaye St.-Vincent de Besançon; et en 1787, sous le ministère du maréchal de Castries, la direction du collége de la marine, fondé depuis peu à Vannes. Lorsque la révolution éclata, il refusa de prêter le serment à la *constitution civile du clergé,* et la plupart des ecclésiastiques de son diocèse suivirent son exemple. Conduit à Paris par la gendarmerie, il reçut seulement ordre de ne point quitter son logement, avec injonction de se présenter à l'assemblée le jour où il en serait requis. Lorsque la Constituante eut terminé sa session, il passa en Suisse. Instruit qu'une expédition se préparait pour les côtes de la Bretagne, il se proposa d'aller joindre M. de Hercé, évêque de Dol. On sait quel sort eut cette expédition appelée de *Quiberon.* L'évêque de Dol fut une des victimes immolées à Vannes. Amelot, apprenant en chemin cette catastrophe, revint en Suisse, où il signa l'*Instruction* que quarante-huit évêques adressèrent le 15 août 1798 aux fidèles de France. L'armée française ayant envahi la Suisse, le prélat se retira à Augsbourg, d'où il passa à Londres en 1800. Amelot ne rentra en France que vers la fin de 1815. Ce prélat avait perdu un œil en Angleterre, et il devint tout à fait aveugle peu après son retour en France. Son ancien diocèse était toujours l'objet de ses affections, et il fit passer à son successeur une somme assez considérable, tant pour le soulagement des pauvres que pour le séminaire de Vannes. Amelot mourut à Paris, le 2 avril 1829, après une courte maladie.

AMELOT, ministre de la maison du roi sous Louis XVI, fut incarcéré pendant la terreur, et mourut dans la prison du Luxembourg en 1794. On a prétendu qu'il avait dit : « S'il n'y avait pas de lettres de cachet, je ne voudrais pas être ministre, le roi m'en priât-il à mains jointes. » Mais il n'est guère probable que le ministre d'un monarque qui fit si peu d'usage de cette mesure ait tenu un tel propos. Quant à la longue captivité de Latude que les ennemis d'Amelot lui ont imputée, il suffit de comparer les dates pour reconnaître la fausseté de cette accusation.

AMELOT DE LA HOUSSAYE (Abrah.-Nicolas), né à Orléans en février 1634, mort à Paris le 8 décembre 1706, fut d'abord secrétaire d'ambassade à Venise. On lui doit plusieurs *traductions,* entre autres celle des *Annales* de Tacite et du *Concile de Trente* de Sarpi, du *Prince* de Machiavel; de l'*Histoire du gouvernement de Venise,* d'Alf. de la Cuea, avec des notes historiques et politiques, Amsterdam, 1705, in-12; elle est remplie de traits satiriques, mais très-propre à faire connaître cette république; on lui attribue encore des *Mémoires critiques et littéraires*, 1737, 3 vol. in-12, remplis d'anecdotes la plupart fausses et les autres communes.

AMELOTTE (Denis), prêtre de l'Oratoire, né à Saintes en 1606, entra dans la congrégation en 1650, et mourut à Paris le 7 octobre 1678. La part qu'il eut au despotisme du P. Bourgoing, général de l'Oratoire, le rendit odieux à ses confrères. Son attachement aux principes de St. Augustin et de St. Thomas ne l'empêcha pas de marquer la plus forte prévention contre les théologiens de Port-Royal. On cite parmi ses ouvrages la traduction du *Nouveau Testament* en français avec des notes, 1666-68, 4 vol. in-8°. Elle est mieux écrite qu'aucune de celles qui l'avaient précédée. Il avait eu connaissance de la traduction encore manuscrite des solitaires de Port-Royal, et sa correspondance fait foi qu'il s'était donné beaucoup de peine pour se procurer les différentes leçons des meilleurs manuscrits.

AMELUNGHI (Jérôme), surnom. le *Bossu de Pise,* (*il Gobbo*), poëte burlesque italien du 16e siècle, est auteur de deux poëmes intitulés, l'un *la Gigantea,* la guerre des géants, l'autre *la Nanea,* la guerre des nains, Florence, 1566, in-12. Ce sont les premières productions d'un genre dans lequel les Italiens ont excellé.

AMENA, épouse d'Abdallah, fut mère du prophète Mahomet.

AMENDE (J.-H), peintre allemand, a peint le plafond de la bourse de Leipzig, où il a représenté l'*assemblée des dieux dans l'Olympe.*

AMÉNÉCLÈS, Corinthien, fut le premier qui construisit des galères à trois rangs de rames.

AMÉNOPHIS, nom de plusieurs anciens rois d'Égypte que l'on confond avec les Pharaons. Le 1er monta sur le trône en 1686 avant J. C., et régna 31 ans; le 2e, en 1618 régna 30 ans; c'est lui qui fit jeter dans le Nil les enfants mâles des Israélites; le 3e, en 933, et régna 9 ans. Il y eut plusieurs autres Aménophis, mais on ne connaît point l'époque où ils ont vécu.

AMENTA (Nicolas), professeur en droit, né à Naples en 1659, mort dans la même ville le 21 juillet 1719, fut,

pendant ses quatorze premières années, affligé d'une maladie des yeux, qui le força de rester, tout ce temps, enfermé dans une chambre, sans voir le jour. Dès qu'il fut guéri il fit son délassement de la culture des lettres, et s'appliqua surtout à l'étude de la langue toscane qu'il écrivait avec une grande pureté, et sur laquelle il a laissé des *observations*. On a de lui sept *comédies* en prose comptées parmi les meilleures de son temps, vingt-quatre *pièces* satiriques dans le genre burlesque, et des *poésies* diverses semées dans plusieurs recueils.

AMENTRATO (Scipion), historien et littérateur italien ; né au royaume de Naples, en 1551 ; mort en 1601.

AMER (Abou-Tabet), quatrième roi mérinide de Maroc et de Fez, et septième prince de cette dynastie ; né en 1284 ; succède, en 1306, à son aïeul Abou-Yacoub-Yousouf ; lève le siége de Tlemcen qui durait depuis quatorze ans ; assiége vainement Ceuta en 1307 ; jette les fondements de Tetuan, et meurt en 1308.

AMER (Al-Modhaffer-Saleh-Eddyn), quatrième et dernier roi d'Yemen, de la dynastie des Thahérides ; succède, en 1489, à son oncle Al-Mansour ; envoie en 1506, une flotte contre les Portugais, maîtres d'Aden ; est vaincu, en 1516, par les troupes du sultan mameluk d'Égypte ; est tué, en 1517, dans un combat.

AMERA-SINHA, auteur d'un Dictionnaire en langue samskrite, Serampore, 1808, in-4°, avec une interprétation anglaise et des notes par Colebrooke.

AMER BEN-AMROU, gouverneur arabe de Séville ; fonde un palais et un cimetière à Cordoue ; se révolte contre Yousouf-al-Fehri, émir d'Espagne ; s'empare de Saragosse, en 755 ; y est assiégé et pris par Yousouf qui le fait périr, en 755.

AMER BIAKHAM-ALLAH (Abou-Ali-Al-Mansour), septième calife fatimite d'Égypte, avait à peine cinq ans lorsqu'il succéda à son père Mostaly, l'an 1101 de J. C., par les soins du vizir Afdal, qui fut chargé de la régence, et qui, à l'intronisation du nouveau souverain, lui donna le titre de *Biakham-Allah* (celui qui fait observer la loi de Dieu). Abou-Mansour Nezar, oncle du jeune prince, refusa de le reconnaître, et alla se renfermer dans Alexandrie, où, soutenu par le gouverneur, il se fit proclamer calife sous le nom de Mostofi Eddin ; mais il y fut bientôt assiégé par Afdal qui, s'étant rendu maître de la place, fit prisonniers les deux rebelles, et s'en défit secrètement. Le vainqueur entra dans l'ancienne capitale de l'Égypte avec le jeune calife, que conduisaient ses nourrices et ses gouverneurs. L'an 1104, le roi Baudouin, soutenu par une flotte génoise, assiégea Acre par terre et par mer, et l'emporta d'assaut. Le gouverneur étant parvenu à se sauver avec une partie de la garnison se retira en Égypte. Le régent Afdal envoya, l'année suivante, une armée sous les ordres de son fils pour réparer ces échecs ; mais le général musulman, n'étant point secondé par les princes de Syrie, fut vaincu entre Ascalon et Jaffa. On vante la sagesse et la douceur de l'administration du vizir Afdal, qui fut, dit-on, l'âge d'or de l'Égypte. Depuis longtemps la mésintelligence régnait entre le vizir et son maître. Celui-ci, jaloux de la puissance ou plutôt des richesses et du mérite de son ministre, avait témoigné le désir d'être affranchi d'un joug qui lui semblait insupportable ; un jour que le vizir rentrait au Caire, incommodé par la poussière que faisait voler devant lui le corps de cavalerie qui précédait sa marche, il prit les devants avec deux de ses gardes. Trois Bathéniens apostés, dit-on, par le calife l'assaillirent, et le percèrent de leurs poignards. Ils furent presque aussitôt massacrés par les cavaliers qui accoururent au secours de leur maître ; mais Afdal expira en arrivant dans son palais. Amer parut touché de la mort de son vizir. Il lui fit faire de magnifiques obsèques, où il récita lui-même les prières funéraires ; mais il ne laissa pas de s'emparer de l'immense fortune que ce ministre avait amassée pendant les vingt-huit ans qu'il avait été à la tête des affaires. On assure qu'il fallut quarante jours et quarante nuits pour transporter les effets et trésors de toute espèce qui avaient appartenu à Afdal, de ses palais dans ceux du calife. Ainsi périt Afdal, l'an 1121, à l'âge de cinquante-cinq ans. Trois ans après la ville de Tyr fut perdue pour l'Égypte. La garnison qui la défendait la rendit par capitulation aux chrétiens qui l'assiégeaient depuis cinq mois. Le calife Amer mourut l'an 524, de la même manière que son vizir. Dix Bathéniens apostés par les grands de la cour, parents ou amis d'Afdal, l'assassinèrent à Gizeh au retour de la promenade. Il était âgé de 34 ans, et en avait régné vingt-neuf et demi. Amer ne fut ni plaint ni regretté de ses sujets. Il était savant, il écrivait bien ; mais ces qualités stériles et souvent dangereuses dans un despote ne peuvent faire oublier la cruauté, la dissimulation, les débauches, l'orgueil et surtout l'ingratitude qu'on lui reproche.

AMER-KAN, émir turc et roi de Marmara ; se joint aux Mongols contre le sultan Seldjoucide Gaïath-Eddyn-Masoud, son suzerain ; se soumet à celui-ci, qui le fait mettre à mort avec six de ses filles, en 1294.

AMERBACH (Vitus), natif de Wendingen, en Bavière, fit ses études de philosophie, de droit et de théologie à Wittenberg, et se rangea parmi les sectateurs de Luther ; mais, de retour dans sa patrie, il rentra dans le sein de l'Église catholique, devint professeur de philosophie à Ingolstadt, et y mourut, âgé de 70 ans, vers 1557. Ses ouvrages philosophiques sont, un livre *De animâ ; De philosophiâ naturali, etc.* Il publia des Commentaires sur les *Offices de Cicéron*, et sur le *Discours pour le poëte Archias ;* sur les *Poëmes de Pythagore et de Phocylide ;* sur les *Tristes d'Ovide*, et sur *l'Art poétique d'Horace*.

AMERBACH (Élie-Nicolas), savant contrapuntiste allemand, est cité souvent par les écrivains du 16e siècle, mais seulement sous ses prénoms. En 1571, il occupait la place d'organiste à l'église Saint-Thomas de Leipzig. Il fut le premier organiste allemand qui fit imprimer un recueil de pièces pour l'orgue, en tablature. Cet ouvrage qui est fort rare, a paru sous ce titre : *Orgel oder instruments Tabulatur,* Leipzig, 1571, in-4°.

AMERBACH (Jean), célèbre imprimeur du 15e siècle, natif de Rutlingen en Souabe, et établi à Bâle. On lui doit l'invention des caractères ronds, qu'il substitua aux italiques et aux gothiques, moins agréables à la vue, et plus difficiles à la lecture. Il donna, en 1506, la 1re édition de St. Augustin, qu'il avait lui-même revue et corrigée, et le caractère dont il se servit porte encore le nom de *Saint-Augustin*. Il avait commencé le même travail sur St. Jérôme ; mais sa mort, arrivée en 1515, ne lui per-

mit pas de l'achever. Il laissa ce soin à ses enfants, qui remplirent ses intentions. Les éditions de Jean Amerbach sont estimées pour leur exactitude.

AMERBACH (Boniface-Jean), fils du précédent, mort en 1562, occupa, pendant 20 ans, la chaire de jurisprudence à Bâle, passa par toutes les places de la municipalité, et jouit d'une grande réputation de savoir et de probité. Il existe de lui quelques ouvrages. On imprima, en 1659, à Bâle, in-4°, *Bibliotheca Amerbachiana*, etc.; cet ouvrage, peu commun, est du nombre de ceux qui servent à l'histoire de l'imprimerie, parce qu'il fait mention de plusieurs anciennes éditions qu'on ne trouve pas facilement dans les plus grands catalogues. C'étaient Érasme et Boniface Amerbach, son exécuteur testamentaire, qui avaient jeté les premiers fondements de cette bibliothèque.

AMERBACH (Basile), jurisconsulte, était petit-fils de l'imprimeur de ce nom; né en 1534, à Bâle, il fut admis en 1549 à l'académie de cette ville; et l'année suivante il obtint le doctorat dans la faculté de philosophie. Ayant embrassé l'étude du droit, il se rendit à Bologne; et, après avoir fréquenté les cours de cette fameuse université, il y reçut le laurier doctoral. De retour à Bâle, il fut nommé recteur de l'académie. Élu professeur du Code en 1561, il succéda deux ans après, dans la chaire des Pandectes, à son père, homme d'un rare mérite qu'il remplaça également dans la charge de syndic. Dans l'espace de quelques semaines il eut la douleur de perdre, avec son père, sa femme et son fils unique, victimes d'une maladie contagieuse. Comme syndic, il eut l'occasion de rendre d'importants services à sa patrie. Il donna une somme considérable pour établir au gymnase une classe qui porte encore son nom. Atteint de la maladie à laquelle il a succombé, il résigna tous ses emplois, et mourut deux ans après, le 25 avril 1591. On conserve de lui plusieurs ouvrages de droit dans les manuscrits de la bibliothèque de Bâle.

AMERGIN, ou **AMERGINUS**, archidruide des anciens Scots-Irlandais, et l'un des chefs de la colonie scytho-milésienne, qui, selon les annales de ces peuples, vinrent, plusieurs siècles avant J. C., fonder en Hibernie, et la monarchie suprême, et les dynasties subordonnées, que les Anglais y trouvèrent encore existantes dans les mêmes races, lors de leur première invasion en Irlande, l'an 1170. Amergin avait un grand nombre de frères, fils, ainsi que lui, d'un prince établi dans le nord de l'Espagne, nommé d'abord *Gallamh,* mais surnommé emphatiquement *Mileagh-Easpain*, ou le *Champion d'Espagne,* surnom qui a fait oublier le nom primitif, parce qu'après les bardes, les historiens l'ont employé couramment, et que, selon les divers idiomes, on a écrit et dit : *Mileagh, Miles, Milesius, Milesicus.* Quoique prêtre, Amergin combattit aussi ardemment que ses frères, pour soumettre l'île qu'ils étaient venus conquérir. Après la victoire acquise au prix du sang le plus précieux. Héber, Hérémon et Amergin, survivant aux autres fils de Mileagh, s'occupèrent de fonder leur établissement politique. Les deux premiers prirent le titre de roi, en se partageant l'île, sur laquelle Hérémon ne devait pas tarder à régner seul. Le troisième ne voulut d'autre caractère que celui de *druide suprême.*

AMÉRIC VESPUCE (Amerigo Vespucci), né à Florence, le 9 mars 1451, d'une famille distinguée, fut élevé par son oncle George-Antoine Vespuce, qui présidait à l'instruction de la noblesse florentine, et jouissait d'une grande réputation de savoir. Le jeune Améric fit de grands progrès dans la physique, l'astronomie et la cosmographie; telle était alors l'éducation des nobles de Florence, qui, pour la plupart, se destinaient au commerce, et devaient être versés dans toutes les sciences qui ont quelque rapport avec la navigation. Comme le commerce avait contribué à la prospérité de la république, dans chaque famille il devait se trouver un citoyen qui servît sa patrie dans cette profession. Améric fut choisi, dans la famille des Vespuce, pour suivre l'exemple de ses ancêtres. Il partit de Florence, en 1490, et se rendit en Espagne, pour y faire le commerce. Il se trouvait à Séville, en 1492, lorsque Christophe Colomb se préparait à entreprendre un nouveau voyage, et que la passion des découvertes commençait à enflammer la plupart des navigateurs. Les succès de Colomb réveillèrent l'émulation d'Améric, qui résolut d'abandonner les intérêts de son commerce, pour aller reconnaître un monde dont l'Europe venait d'apprendre l'existence. Le 10 mai 1497, il commença son premier voyage, et partit de Cadix avec cinq vaisseaux, sous les ordres d'Ojeda. Cette petite flotte se dirigea vers les îles Fortunées, et, faisant voile à l'ouest, parvint jusqu'au continent d'Amérique, après 37 jours de navigation : elle visita le golfe de Parias, l'île de Ste.-Marguerite, et côtoya la terre ferme, dans un espace de plus de 400 lieues. Après un voyage de 13 mois, elle revint en Espagne, et mouilla à Cadix, le 15 octobre 1498. Améric, qui, par ses connaissances, avait beaucoup contribué au succès de l'expédition, fut très-bien reçu à la cour de Séville. Au mois de mai 1499, il repartit de Cadix pour le cap Vert, passa en vue des îles Canaries, et, 44 jours après son départ d'Espagne, aborda à une terre inconnue, située sous la zone torride, qui était la continuation de celle qu'il avait découverte dans son premier voyage. Après quelques courses le long de la côte, il revint à l'île espagnole de Santo-Domingo, où Ojeda eut des démêlés avec les Européens qui, six ans auparavant, y étaient venus avec Christophe Colomb. La flotte se dirigea ensuite au nord, et découvrit plusieurs îles, dont Améric fait monter le nombre à plus de mille, calcul que son biographe se contente d'appeler une exagération poétique. L'amiral Ojeda voulait continuer sa route; mais les plaintes de l'équipage le forcèrent à revenir en Europe. Au retour de la flotte, Ferdinand et Isabelle, à qui Améric présenta plusieurs productions du nouveau monde, lui firent l'accueil le plus flatteur. Lorsqu'on apprit à Florence les découvertes de Vespuce, la république fit des réjouissances, et s'honora d'avoir vu naître un grand homme. Séduit par les promesses d'Emmanuel, roi de Portugal, Améric quitta le service d'Espagne, et partit de Lisbonne, le 10 mai 1501, avec trois vaisseaux portugais. Il arriva au cap Saint-Augustin, et côtoya presque tout le Brésil jusqu'à la terre des Patagons. Assailli par des tempêtes, il fut obligé de revenir en Portugal, où il arriva le 7 décembre 1502. Emmanuel, satisfait de ce voyage, voulut qu'Améric en entreprît un autre, et, pour la quatrième fois, le navigateur florentin s'embarqua le

10 mai 1503, sur une flotte de 6 vaisseaux, avec le projet de trouver, par l'occident, un nouveau chemin pour aller à Malacca. Cette expédition fut moins heureuse que les précédentes. Après avoir perdu un vaisseau, et couru les plus grands dangers, la flotte portugaise entra dans la baie de Tous-les-Saints au Brésil, et ne tarda pas à retourner en Europe : Améric demeura en Portugal jusqu'en l'année 1506, époque de la mort de Colomb. La cour de Séville rendait alors de grands honneurs à la mémoire de cet illustre navigateur, et songeait à réparer la perte qu'elle venait de faire; elle rappela à son service Améric Vespuce, qui s'embarqua de nouveau, en 1507, sur une flotte espagnole, avec le titre de premier pilote. Pendant ce voyage, les Indes occidentales commencèrent à porter le nom du navigateur florentin, honneur qui aurait dû être réservé à Colomb. Améric vécut assez longtemps pour jouir de cette gloire usurpée, et pour revoir plusieurs fois le vaste continent qui portait son nom. Il mourut, en 1516, au service du Portugal. Emmanuel, pour honorer sa mémoire, fit suspendre les restes de son vaisseau dans la cathédrale de Lisbonne, et Florence combla d'honneurs sa famille. Tout le monde s'accorde à dire qu'Améric ne commanda jamais en chef une expédition, qu'il ne voyagea qu'en qualité de géographe et de pilote, et qu'il ne partit pour faire des découvertes qu'après le retour de Christophe Colomb. Améric dut sans doute sa gloire à son mérite, à ses travaux; mais il dut aussi quelque chose à son caractère, et principalement à la fortune qui se mêle de tout. Améric Vespuce a laissé un *Journal* de quatre de ses voyages, imprimé en latin, Paris, 1532; Bâle, 1555, et ensuite traduit de l'italien en français, Paris, 1519.

AMERONGEN (Godart-Adrien d'), né à Utrecht, rendit des services importants à sa patrie par un long cours d'ambassades. L'ambassade de Danemark en 1658, lui valut l'ordre de l'Éléphant. En 1660, il passa en Espagne, de là il fut envoyé près de l'évêque de Munster. L'ambassade la plus utile fut celle auprès des princes d'Allemagne, en 1672. Il fut depuis employé dans les cours de Saxe, de Brandebourg et enfin de Danemark, où il finit ses jours le 9 octobre 1692.

AMERSFOORT (Éverard), professeur à Cologne, a commenté le livre d'Aristote intitulé: *Du ciel et du monde*. Ce commentaire, continué par J. Nustingen, a paru en 1497.

AMERSFOORT (Jacques), ministre du culte réformé, né à Amsterdam en 1786, prêcha tantôt en français, tantôt en hollandais dans les principales villes de Hollande. Professeur à l'athénée d'Harderwyck, où il enseigna les langues orientales, il fut appelé ensuite à occuper la chaire de théologie à Franeker, où il mourut en 1824. Il a laissé des discours et une dissertation intitulée : *De variis lectionibus Holmesiavis locorum quorumdam Pentateuchi mosaici.*

AMERVAL ou **AMERNAL** (Éloi d'), né à la fin du 14e siècle, à Béthune, maître des enfants de chœur de cette ville, a laissé un livre rare et curieux, intitulé : *De la déablerie, en rimes et par personnaiges,* 1508, in-fol., goth.

AMES (Guillaume), théologien anglais, né à Norfolk en 1576. Son zèle pour la réforme l'obligea de se réfugier en Hollande. Il professa douze ans la théologie à Franeker, et mourut à Rotterdam en 1633. On a de lui plusieurs ouvrages, entre autres : *Puritanismus anglicanus; Medulla theologica;* et *De conscientiâ et jure,* réimprimé plusieurs fois et traduit en anglais, Londres, 1643, in-4°; il y considère la morale comme une science séparée, abstraction faite des rapports qu'elle peut avoir avec les dogmes de la religion.

AMES (Joseph), secrétaire de la société des antiquaires de Londres, mort en 1759, est auteur des *Antiquités typographiques d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande*, 1749, in-4°; réimprimé avec des augmentations par Guillaume Herbert, Londres, 1785-1790, 3 vol. in-4°. Le célèbre bibliographe Dibdin en a publié une nouvelle édition, augmentée au point d'en faire en quelque sorte un nouvel ouvrage. Le 1er vol. a paru en 1810, le 2e en 1812, le 3e en 1816, le 4e en 1819. Il est à souhaiter que cette belle entreprise, qui doit former 7 vol., soit continuée. Les quatre premiers volumes se vendent 14 guinées.

AMES (Fisher), né dans le Massachusett vers 1750, et membre de la convention de cet État, se fit remarquer par son talent pour les discussions politiques. En 1789, il fut nommé premier représentant de son district, et porta la parole pendant 8 années de suite comme principal orateur. Il eut beaucoup de part aux modifications insérées dans le traité avec l'Angleterre. Il est mort en 1808.

AMESTRIS, fille d'Otanes, l'un des sept grands de la Perse qui tuèrent Smerdis le Mage, fut mariée à Xercès, fils de Darius, et se rendit fameuse par les cruautés qu'elle exerça contre la femme de Masistès, dont Xercès était épris.

AMEYDEN (Christophe), compositeur de l'école flamande, était contemporain de Roland de Lassus. On a imprimé des madrigaux de sa composition dans le troisième livre de madrigaux à cinq voix de Lassus, Venise, 1570.

AMFREVILLE, nom célèbre dans la marine française. Il y avait trois d'Amfreville à la malheureuse bataille de la Hogue, en 1692 : ils étaient frères. L'aîné (le marquis), chef d'escadre, commandait l'avant-garde; le second montait le vaisseau l'*Ardent,* de 70 canons, et le troisième commandait le *Vermandois,* de 60. Tous les trois combattirent avec la plus grande intrépidité. Leur nom se retrouve à toutes les époques glorieuses de la marine, sous le règne de Louis XIV. Le marquis d'Amfreville mourut lieutenant général des armées navales, dans un âge très-avancé.

AMFREVILLE (l'abbé d'), auteur de quelques chansons anacréontiques, recueillies dans l'*Anthologie* de Monnet, avait le talent de conter et de lire, qui le faisait rechercher des cercles les plus brillants : ce fut le maître de Mlle le Couvreur, qu'il fit inhumer dans son jardin. Il mourut vers 1748.

AMFREVILLE (François **GUYOT DESLOGES** d'), chanoine honoraire d'Autun, né en 1771 à Eu, mort à Autun en octobre 1833, entra au service à l'âge de 15 ans, émigra et fut attaché à l'armée de Condé jusqu'en 1795. Une blessure grave lui valut la croix de St.-Louis. D'Amfreville entra ensuite dans l'état ecclésiastique. Il était aumônier de l'hôpital militaire de Presbourg,

lorsque la peste y exerçait ses ravages; son zèle pour les malades lui fit contracter le mal; on le crut mort, et sans un de ses amis on l'eût enseveli. Il prêcha à la cour d'Autriche; il reste même de lui des *sermons* en allemand, qu'il se proposait de publier en français. Il composa encore dans cette langue l'*Ami des citoyens chrétiens*. Des affaires de famille l'ayant rappelé en France, on l'y retint. Il eut d'abord la cure de Semelay, puis celle de St.-Marcel à Châlons, enfin il se retira à Autun en 1829, pour se livrer tout entier à la prédication. Ce pieux ecclésiastique a laissé aux pauvres tout ce qu'il possédait.

AMHAD-EDDAULAH (Ali), premier sultan de la maison des Bouides, fils de Buiah, pêcheur de la province de Dilem; conquit la Perse, le pays des Parthes, et la Caramanie, partagea ses conquêtes avec ses frères Hassan et Ahmed, garda pour lui la Perse, et s'établit à Schiraz, l'an 933 de J. C.; fut en guerre contre Coher, calife de Bagdad, et fit la paix avec son successeur Radbi, qui le reconnut sultan de tous les pays dont il s'était emparé; fut sauvé de la révolte de ses troupes qu'il ne pouvait payer, par la découverte inopinée d'un trésor; mort en 949; son neveu Adhad-Eddaulah, fils de Hassan, lui succéda.

AMHERST (Jeffery, lord), général anglais, né en 1717, eut dès l'âge de quatorze ans une commission d'enseigne dans les gardes. Vers 1741 il était aide de camp du général Ligonier, et fut en cette qualité, puis comme officier d'état-major du duc de Cumberland, présent aux batailles de Raucoux, Dettingen, Fontenoy, Laufeld et Hastenbeck. Il obtint en 1758 le rang de major général de l'armée. La guerre qui éclata vers ce temps entre la France et l'Angleterre, et dont l'Amérique septentrionale fut le théâtre, fournit surtout à Jeffery Amherst des occasions de signaler ses talents, et ce fut sous son commandement que les troupes anglaises, après avoir réduit successivement Louisbourg, le fort Duquesne, le fort Niagara, Ticonderago, Crownpoint, Québec, et enfin Montréal, devinrent maîtresses du Canada. Le général victorieux reçut en 1761 l'ordre du Bain, fut nommé commandant en chef de toutes les forces anglaises dans le nouveau monde, et gouverneur général des diverses provinces. Revenu en Angleterre après que la paix eut été signée, il entra dans le conseil privé du roi, et fut en 1776 élevé à la pairie avec le titre de baron Amherst de Holmesdale, dans le comté de Kent. Ses derniers services publics rendus à son pays furent les mesures promptes, sages et humaines qu'il adopta pour calmer une effroyable révolte qui éclata dans Londres en juin 1780. Il avait été récemment nommé feld-maréchal lorsque la mort l'enleva en 1797.

AMHURST (Nicolas), né à Marden dans le comté de Kent, était un homme de beaucoup d'esprit, mais d'une conduite très-déréglée. Il a publié des mélanges de poésies et d'autres essais; mais il est surtout connu par le *Craftsman*, journal dirigé contre l'administration du ministre Walpole, et dans lequel lord Bolingbroke et Pulteney ne dédaignaient pas d'insérer des articles. Cette feuille eut un grand succès, mais la fortune d'Amhurst n'en fut point augmentée. Il mourut dans la misère en 1742.

AMICO (Faustin), poëte, né à Bassano en 1534, mort à l'âge de 24 ans, et auteur de *poésies* italiennes pleines de goût, éparses dans divers recueils, et d'une *Épître* en vers latins, à son ami Alexandre Campesano, Venise, 1564, in-4°.

AMICO (Diomède), médecin de Plaisance, est auteur des traités de *Variolis et morbis communibus*, Venise, 1596, in-4°; *De morbis sporadibus*, ib., 1605, in-4°.

AMICO (Jean d'), jurisconsulte napolitain, professeur de droit sous Charles V à Naples, est auteur d'un *Recueil de consultations*, Venise, 1578.

AMICO (Bernardin), de Gallipoli, dans le royaume de Naples, prieur du couvent des Franciscains à Jérusalem en 1596, publia la *Description des saints lieux*, en italien, Rome, 1620, in-fol., avec 47 gravures par Callot.

AMICO (Antonin d'), de Messine, chanoine de Palerme, mort dans cette ville en 1641, est auteur de savants ouvrages parmi lesquels on cite: *Histoire chronologique des anciens archevêques de Syracuse, des grands amiraux et vice-rois de Sicile; Chronologie des amiraux de Sicile depuis 842; Chronologie des vice-rois, présidents*, etc.; ce dernier ouvrage est écrit en espagnol, et les autres en latin.

AMICO (Barthélemy), jésuite, né à Anzo en Lucanie, l'an 1562, professeur de philosophie et de théologie à Naples, où il mourut en 1649, a publié sur la philosophie d'Aristote un *Recueil* en 7 vol. in-fol., Naples, 1623-48.

AMICO (Étienne d'), de Palerme, abbé et vicaire général du Mont-Cassin, né en 1572, mort en 1662, a publié sous le nom de *Fanesto*, anagramme de *Stefano*, ou Étienne, la *Sacra lyra*, recueil de ses poésies latines, 1650, in-12. Lorsqu'il était abbé de St.-Martin, il en augmenta la bibliothèque à ses frais, et fit construire pour cette abbaye de magnifiques bâtiments.

AMICO (Philippe), de Milazzo, en Sicile, né en 1654, a publié des Réflexions historiques (*Riflessi istorici*) sur d'anciennes chroniques de Milazzo, Catane, 1700, in-4°.

AMICO (Vito-Marie), né en 1693, religieux du Mont-Cassin, célèbre par son érudition, a publié en latin des recherches sur l'*Histoire ecclésiastique de la Sicile*, 1733, in-fol., et l'*Histoire de Catane*, 1741-46, 4 vol. in-fol.

AMICO (Louis), comte de Castellaféro, né à Asti, en 1757; diplomate, ministre de Sardaigne à Naples, puis à Vienne, et, en 1798, en Prusse; revint en Piémont en 1802; chambellan de la princesse Borghèse; en 1810 il assista aux fêtes du mariage de Napoléon à Paris. En 1814, rentra en grâce auprès du roi Victor-Emmanuel; mort à Florence le 17 mai 1832.

AMICONI ou **AMIGONI** (Jacques), peintre d'histoire et de portraits, né à Venise en 1676; après avoir voyagé en Flandre, en Angleterre, en Allemagne, il alla se fixer en Espagne, où il mourut en 1752, avec le titre de peintre de la cour. Amicona, sa sœur, gravait en manière noire.

AMID (Aboul Fath Mohammed-Ben), vizir du roi de Perse, Rokn ed-Daulah, fut grand orateur, bon poëte, et perfectionna les caractères arabes; mort en 961.

AMIDAS (Philippe), voyageur anglais, prend possession de l'île Wococken avec Arthur Barlow, en 1584.

AMIENS (le **P. GODIÈRE**, plus connu sous le nom de George d'), capucin, mort en 1657, a donné: *Ter-*

tullianus redivivus, etc., 1646, 3 vol. in-fol.; *Trina sancti Pauli theologia*, etc., 1649, 3 vol. in-fol.

AMIENS (Jean-Louis d'), capucin, a laissé, sur la chronologie et l'histoire, différents ouvrages, entre autres l'*Atlas des temps*, Paris, 1683. in-fol.

AMILCAR, général carthaginois, commandait avec Hannon, autre général carthaginois, l'escadre qui fut vaincue par Regulus, sur la côte méridionale de la Sicile, entre Agrigente et Gela. Les Carthaginois perdirent dans cette bataille navale, cinquante-quatre vaisseaux.

AMILCAR, fils de Giscon, envoyé en Sicile avec une nombreuse armée au secours de Syracuse, contre Agathocle, l'an 316 avant J. C., fut assailli par une violente tempête, qui submergea 60 vaisseaux et 200 transports. Malgré ce désastre, Amilcar aborda en Sicile, réunit près de 50,000 hommes, livra bataille, près d'Himère, à Agathocle, le défit, réduisit un grand nombre de villes, et mit le siége devant Syracuse. Agathocle, qui s'y était renfermé, s'embarqua pour aller attaquer les Carthaginois en Afrique, et Amilcar, continuant de presser Syracuse, donna un assaut général, et fut repoussé avec perte. Forcé d'envoyer une partie de son armée au secours de Carthage, et vivement attaqué ensuite par les Syracusains, qui firent une sortie générale, il fut fait prisonnier, et les Syracusains lui coupèrent la tête, qu'ils envoyèrent à Agathocle en Afrique, l'an 309 avant J. C.

AMILCAR secourut Syracuse contre Agathocle, mais se laissa corrompre ensuite par l'argent du tyran. On le condamna à mort à Carthage, mais il mourut avant l'exécution, 311 ans avant J. C.

AMILCAR, général carthaginois, fils de Magon, fut chargé, l'an 484 avant J. C., du commandement d'une expédition formidable contre la Sicile, et, ayant débarqué à Panorme (Palerme), ouvrit la compagne par le siége d'Himère; mais, surpris par Gélon, tyran de Syracuse, au moment où il offrait, au bord de la mer, un sacrifice à Neptune, il périt au commencement de l'action.

AMILCAR, fils de Bomilcar, fut vaincu en Espagne par les Scipions, l'an 215 avant J. C.

AMILCAR, surnommé Barca, père d'Annibal, appartenait à une famille chère au peuple, et qui faisait remonter son origine aux anciens rois de Tyr. Très-jeune encore, il fut chargé du commandement de l'armée, en Sicile, où les Carthaginois avaient presque tout perdu : c'était dans la 18e année de la première guerre punique. Amilcar parut d'abord avec une flotte vers les côtes d'Italie, ravagea les terres des Locriens et des Brutiens, revint en Sicile avec de riches dépouilles, y débarqua ses troupes, fit des incursions chez les alliés de Rome, déconcerta toutes les mesures des consuls, et termina glorieusement une campagne, qui fut regardée à Carthage comme un chef-d'œuvre d'habileté. Pendant cinq ans, il désola l'Italie, et disputa la Sicile aux Romains; mais Hannon, amiral de Carthage, ayant été vaincu par le consul Lutatius, dans un combat naval près des îles Égates, l'an 242 avant J. C., les Carthaginois résolurent de mettre fin à une guerre dont ils ne pouvaient plus supporter le fardeau. Chargé des négociations de la paix, Amilcar signa, en frémissant, un traité qui mettait sa patrie dans la dépendance de Rome. Le cœur toujours ulcéré contre les Romains, Amilcar forma le projet de se rendre maître de toute l'Espagne, espérant y lever assez de soldats pour résister aux troupes que l'Italie fournissait à la rivale de Carthage. Les services qu'il venait de rendre à sa patrie lui firent obtenir aisément le commandement de l'armée d'Espagne; il se rendit à Abyla avec des forces imposantes, et, mettant à la voile, il traversa le détroit, débarqua en Espagne, et s'établit d'abord à Cadix, capitale de la partie de l'Espagne alors au pouvoir de Carthage. Amilcar amenait avec lui son fils Annibal, âgé de 9 ans, et ce fut à son arrivée en Espagne qu'il lui fit jurer une haine éternelle aux Romains. Amilcar subjugua plusieurs nations, fonda Barcelone, et soutint son crédit à Carthage, non-seulement par les heureux succès de ses armes, mais encore par les grandes richesses qu'il y fit passer. L'histoire ne fait mention que de la bataille qu'il livra aux Vectones, peuples de la Lusitanie, et dans laquelle il fut tué, l'an 228 avant J. C.

AMINADAB, lévite, chez lequel fut déposée l'arche après qu'elle eut été ramenée du pays des Philistins.

AMIN-BEN-HAROUN. *Voyez* **AMYN**.

AMIOT (le P.), jésuite, né à Toulon en 1718, missionnaire à Pékin, où il mourut en 1794. Ce jésuite arriva à Macao en 1750, et à Pékin, où il fut bientôt appelé par les ordres de l'empereur, le 22 août 1751, il ne quitta plus cette capitale jusqu'à sa mort. Amiot était très-versé dans les langues chinoise et tartare, les mathématiques, la littérature, l'histoire et les arts de la Chine. Nous avons de lui la traduction française de l'*Éloge de la ville de Moukden*, poëme chinois composé par l'empereur Kien-Long, 1770, in-8o; *Art militaire des Chinois*, 1772, in-4o; un grand nombre de *Lettres* et de *Dissertations* sur l'imprimerie, la musique, l'agriculture et les arts de la Chine, disséminées dans les *Mémoires sur les Chinois*; une *Vie de Confucius*, tome XII de ce recueil; *Dictionnaire de la langue tartare mantchoue*, Paris, 1789, 3 vol. in-4o.

AMIOT. *Voyez* **AMYOT**.

AMIR, souverain de Smyrne et d'une partie maritime de l'ancienne Ionie, en 1341; secourut Cantacuzène, empereur grec; assiégea Thessalonique, s'avança près de Constantinople, et se retira chargé de butin; peu après, le roi de Chypre, la république de Venise et les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem abordent sur les côtes d'Ionie; il est blessé à mort d'un coup de flèche, à l'attaque de la cidatelle de Smyrne.

AMIR ou **AMIRA** (George-Michel), savant orientaliste d'Éden dans le Liban, étudia la philosophie et la théologie à Rome, au collége des Maronites, et parvint plus tard à la dignité de patriarche. Il est auteur d'une bonne *Grammaire syriaque ou chaldaïque*, Rome, 1596, in-4o. C'est à lui que l'on doit la réforme du calendrier maronite.

AMLING (Charles-Gustave d'), peintre et graveur, né en 1651 à Nuremberg, fut, sur sa réputation naissante, appelé à la cour de Munich, et envoyé à Paris où il se perfectionna dans la gravure sous la direction de Poilly. Il a gravé des portraits et des sujets historiques, parmi lesquels on estime ceux qu'il a exécutés d'après P. Candido, et qui représentent l'histoire des empereurs Othon et Louis de Bavière en 13 pièces. Cet artiste mourut à Munich en 1702.

AMMAN (Josse), dessinateur et peintre, né à Zurich

en 1559, et mort à Nuremberg en 1591, a laissé beaucoup de dessins sur bois, sur verre et à la plume. Son recueil des *portraits* des rois de France depuis Pharamond jusqu'à Henri III, fut publié en 1576.

AMMAN (Jean-Henri), prédicateur de Zurich vers 1665, a laissé des *Oraisons funèbres* et des *Sermons* en allemand.

AMMAN (Jean-Jacques), chirurgien de Zurich, né en 1586, fit en 1612 un voyage à Constantinople, en Syrie et en Égypte, dont il a écrit la relation. On y trouve des détails curieux; il parle de l'usage du café, comme très-répandu en Orient. Cet ouvrage, qui porte le titre de *Voyage dans la terre promise,* a paru dans une collection de Voyages en allemand, Zurich, 1678.

AMMAN (Paul), botaniste et médecin allemand, né à Breslau en 1634, fit d'excellentes études dans diverses universités d'Allemagne, voyagea en Hollande et en Angleterre, et se fixa en 1674 à Leipzig, où il professa la botanique et la physiologie. Il mourut en 1691. Ses ouvrages sont : *Paracœnesis ad discentes circà institutionum medicarum emendationem occupata,* 1673, in-12; *Archœas syncopticus Eccardi Leichneri,* etc., 1674, in-12; *Irenicum Numœ Pompilii cum Hippocrate,* Francfort et Leipzig, 1680; *Character naturalis plantarum,* 1676, dont Nebel a donné une édition augmentée, 1700. Ces ouvrages de médecine sont remarquables par l'âpreté de la critique, et le tranchant des décisions de l'auteur.

AMMAN (Jean-Conrad), médecin suisse de Schaffhouse, né en 1669, mort en 1724, se fit une grande réputation dans l'art de faire parler les sourds et muets. Il a publié un ouvrage curieux intitulé : *Surdus loquens,* Harlem et Amsterdam, 1692, in-8°; réimprimé sous le titre *De Loquela,* Amsterdam, 1700, in-8°; traduit en français par Beauvais-de-Préau. On lui doit en outre une bonne édition de *Cœlius Aurelianus,* 1709, in-4°. 4 à 6 fr.

AMMAN (Jean), fils du prédédent, né à Schaffhouse en 1707, fut aussi médecin, mais s'adonna particulièrement à la botanique qu'il professa à Pétersbourg. Il fut membre de l'académie des sciences de cette ville, de la société royale de Londres, et mourut en 1740. Il est auteur du *Stirpium rariorum in imperio Rutheno, sponte provenientium, icones et descriptiones,* Pétersbourg, 1739, in-4°, avec 35 fig.

AMMAN, médecin naturaliste de Schaffhouse, mort en 1811, a laissé des manuscrits importants sur cette science.

AMMANATI. *Voyez* **PICCOLOMINI.**

AMMANATI (Barthélemi), architecte et sculpteur, né à Florence, l'an 1511, fut d'abord élève de Bacio Bandinelli, et ensuite de Sansovino à Venise; revenu dans sa patrie, il s'attacha particulièrement à l'étude des sculptures de Michel-Ange, qu'on voit à la chapelle de St.-Laurent. Ses premiers ouvrages sont à Pise. Le pape Jules III l'employa aux travaux de sculpture du Capitole. Rappelé à Florence, il entra au service du grand-duc Cosme, qui le nomma ingénieur, et, en cette qualité, il rétablit les ponts de l'Arno, ruinés par l'inondation de 1557. Le plus beau de ces ponts, celui de la Trinité, a été entièrement reconstruit sur ses dessins. Ammanati était aussi bon architecte qu'excellent sculpteur; à Rome, l'on construisit sur ses plans le palais Rucellai, qui a passé successivement dans la maison Gaétani et dans celle des princes Ruspoli. A Florence, il bâtit plusieurs monuments, termina le palais Pitti, commencé par Brunelleschi, et en décora la cour de trois ordres de colonnes à bossages, qui, depuis, ont été imitées par l'architecte de Brosses, au palais du Luxembourg, à Paris. Ammanati avait épousé une femme célèbre, nommée *Laura Battiferri,* dont on a imprimé les poésies, en 1560, sous le titre d'*Opere Toscane;* il se livra lui-même à la littérature. Il a laissé un ouvrage considérable, intitulé : *la Città* ou *la Ville,* qui renferme les plans des différents édifices qui rendent une ville commode et magnifique. Il était instruit, fort pieux et charitable. A la mort de sa femme, il consacra la plus grande partie de ses richesses à des œuvres pies. Il mourut quelque temps après, à l'âge de 78 ans.

AMMIEN MARCELLIN, historien latin, né à Antioche dans le 4e siècle, mort en 390 à Rome, fit longtemps la guerre dans la Germanie, dans les Gaules, et suivit l'empereur Julien dans son expédition en Perse. Son *Histoire* des empereurs depuis Nerva jusqu'à Valentinien était en 31 livres, mais les 13 premiers sont perdus. Le style se ressent de la barbarie du temps; mais il est plein d'énergie; et son tableau de l'état de Rome au milieu du 4e siècle, est digne de Tacite. Exempt de toute prévention, il rapporte avec impartialité des événements dont plusieurs se sont passés sous ses yeux. Quoique païen, il parle des chrétiens avec modération. Il avait aussi laissé un ouvrage grec sur les historiens et les orateurs de la Grèce, dont il reste un fragment sur Thucydide. La meilleure édition d'Ammien est celle dite *Variorum,* avec les notes de Wagner, Leipzig, 1808, 3 vol. in-8°. Il a été traduit en français par de Moulines, Berlin, 1775, 3 vol. in-12, réimprimé à Lyon en 1778.

AMMIRATO (Scipion), né le 27 septembre 1531, à Lecce, dans le royaume de Naples, fut destiné, par son père, à l'étude des lois. Il crut que le goût qu'il avait pour les belles-lettres s'accorderait mieux avec l'état ecclésiastique, où il entra en 1551. Ayant obtenu un canonicat, il se rendit à Venise, où il se lia avec plusieurs hommes célèbres; mais il en sortit peu de temps après, pour éviter les effets de la jalousie d'un mari puissant; il crut trouver la fortune et plus de tranquillité à Rome, sous le pontificat de Paul IV; mais s'étant attaché à Brianna Caraffa, nièce du pape, et ayant voulu servir en même temps Caterina Caraffa, sœur de ce pontife, qui était brouillée avec sa nièce, Brianna saisit le premier sujet de mécontentement, et fit dire si positivement à Scipion qu'il était bien heureux qu'elle ne le fît pas assassiner, qu'il jugea plus prudent de quitter Rome. Après quelques incertitudes, il retourna à Naples pour y reprendre l'étude des lois; il y arrivait à peine, qu'un ecclésiastique, qui devint ensuite évêque de Calvi, lui ayant dit quelque injure, Ammirato s'oublia jusqu'à lui donner un soufflet; la foule s'assembla autour d'eux, et il reçut, entre les deux épaules, un coup de couteau ou de stylet. Guéri de cette blessure, il fut rappelé dans sa patrie, par son père qui voulait le marier. Son mariage ayant manqué il se rendit à Florence, dans le dessein de s'attacher à la maison de Médicis. Il y réussit, et le grand-duc Cosme Ier le chargea, en 1570, d'écrire l'histoire de Florence. Il mourut dans cette ville le 30 janvier 1601, âgé de 69 ans.

Il a laissé un grand nombre d'ouvrages : *Delle famiglie nobili napolitane, parte prima; Discorsi sopra Cornelio Tacito; Orazioni a diversi principi, intorno a preparamenti contro la potenza del Turco; Istorie fiorentine*, etc., etc.

AMMON, fils de Loth, père des Ammonites.

AMMON (saint), fondateur des ermites de la montagne de Nitrie, à soixante et dix milles d'Alexandrie, au delà du lac Mareotis; mort le 4 octobre, vers le milieu du 4e siècle.

AMMON (Clément), graveur à Francfort en 1650, était gendre de Th. de Bry. Il a publié les 7e et 8e parties de la *Bibliotheca calcographica*, dont les 6 premières avaient été mises au jour par son beau-père.

AMMON (Antoine-Blaise), Tyrolien, compositeur au service de la cour de Bavière, dans le 16e siècle, mourut vers 1590. Il a publié : *Sacræ Cantiones*, Munich, 1540; *Kurze Motetten von vier, fünf und sechs stimmen*, etc. Munieb, 1554.

AMMON (Wolfgang), magister, a publié à Francfort, en 1583, un livre de cantiques, imprimé d'un côté en allemand et de l'autre en latin et précédés des airs qui appartiennent à chacun d'eux.

AMMONIO (André), poëte latin, ami d'Érasme, né en 1477 à Lucques, alla d'abord à Rome, ensuite en Angleterre, où le célèbre Th. Morus fut son protecteur. Il devint, vers 1513, secrétaire de Henri VIII, pour les lettres latines, suivit ce monarque dans sa campagne contre la France, et célébra ses victoires dans un poëme latin. Léon X l'ayant nommé nonce du saint-siége en Angleterre, il conserva cette charge toute sa vie, sans quitter celle de secrétaire du roi, et mourut à Londres en 1517. Ses poésies latines sont perdues, mais on a quelques *Lettres* de lui parmi celles d'Érasme.

AMMONIUS, de la ville d'Antioche, général des armées d'Alexandre Balas, roi de Syrie; fut accusé par Ptolémée Philométor de l'avoir voulu empoisonner; sur ce prétexte il déclara la guerre à son gendre Alexandre et le détrôna pour mettre à sa place Démétrius Nicanor, 80 avant J. C.

AMMONIUS, philosophe péripatéticien, né à Alexandrie, alla s'établir à Delphes, où Plutarque suivit ses leçons, l'an 66 de notre ère; il quitta cette ville pour aller à Athènes, où il termina ses jours. Il essaya de concilier entre elles la doctrine d'Aristote et celle de Platon, ce qui doit le faire regarder comme un des fauteurs de l'éclectisme. Plutarque avait écrit sa vie, qui est perdue.

AMMONIUS, natif de Lampas, bourg de l'Attique, et successeur d'Aristarque dans l'école d'Alexandrie, 40 ans avant J. C.; laissa, selon Suidas et Athénée, deux traités l'un sur les sacrifices, l'autre sur les courtisanes d'Athènes.

AMMONIUS d'Alexandrie, surnommé *Saccas*, c'est-à-dire porteur de sac; vivait dans le 3e siècle de l'ère vulgaire; il professait à Alexandrie avec beaucoup d'éclat sous Commode, et eut pour disciples Plotin, Longin, Porphyre et Hiéroclès; on doit le regarder comme le fondateur des théosophes ou illuminés. Saint Jérôme, Eusèbe de Césarée et saint Grégoire de Nysse, assurent qu'il avait embrassé le christianisme et le mettent au nombre des écrivains ecclésiastiques. On cite de lui un ouvrage appelé *Monotessaron*, c'est-à-dire, concorde évangélique, qui servit à Eusèbe à dresser ses canons évangéliques. Cependant quelques historiens attribuent cet ouvrage à un évêque appelé également Ammonius.

AMMONIUS, auteur chrétien d'Alexandrie, composa vers l'an 250 une *Concordance de J. C. avec Moïse*, insérée dans le tome VII de la *Bibliothèque des Pères*. Elle a été attribuée au précédent.

AMMONIUS, grammairien grec, et sans doute le même que celui qui, étant à Alexandrie, prêtre d'un singe, fut obligé de prendre la fuite vers l'an 389 de notre ère, lorsque Théophile, patriarche de cette ville, eut porté les chrétiens à détruire les temples des païens. Il nous reste de lui un traité *De adfinium verborum differentiâ*, qui a été imprimé un grand nombre de fois, à la suite de différents dictionnaires grecs.

AMMONIUS *le Lithotome*, chirurgien d'Alexandrie, fit le premier l'opération de la pierre, avec le fil appelé lithotome ou coupeur de pierre.

AMMONIUS, fils d'Hermias, philosophe péripatéticien, disciple de Proclus; vivait sous l'empire d'Anastase, au commencement du 6e siècle; il composa des commentaires sur quelques traités d'Aristote, et en particulier sur les livres *de Interpretatione; In ejusdem Prædicamenta; In quinque voces Porphyri*. Les trois traités réunis, Venet., Ald., 1546, in-8o.

AMNER (Jean), reçu bachelier en musique en 1613, devint ensuite organiste à Londres et maître des enfants de chœur de l'église d'Ely. Il a publié : *Sacred Hymns*, Lond., 1615.

AMNON, fils aîné de David et d'Achinoam, sa seconde femme, insulta sa sœur Thamar, et fut tué, 2 ans après, par Absalon son frère, dans un festin où il s'abandonnait aux plaisirs de la table, l'an 1030 avant J. C.

AMO (Antoine-Guillaume), nègre africain, né sur la Côte-d'Or vers le commencement du 18e siècle, fut amené en 1707 en Hollande, et donné au duc de Brunswick, qui l'envoya faire ses études à l'université de Halle. Versé dans l'astronomie, et parlant le latin, le grec, l'hébreu, le français, le hollandais, l'allemand, il alla continuer ses études à Wittenberg, et donna des cours particuliers qui eurent un grand succès. Après la mort de son bienfaiteur, il tomba dans une profonde mélancolie, résolut de quitter l'Europe qu'il avait habitée pendant 30 ans, et retourna dans la province d'Axum en 1753. Il y reçut la visite du savant voyageur Gallandat; il était alors âgé de 50 ans, et menait la vie d'un solitaire avec son frère et sa sœur. Quelque temps après, il finit ses jours à Chama, dans le fort de la compagnie hollandaise.

AMOIBÉE. Il y a eu deux citharèdes de ce nom, qui furent célèbres tous deux. Le premier, appelé l'Ancien, vivait à Athènes et habitait près du théâtre. Plutarque prétend qu'il fut contemporain de Zénon. L'autre Amoibée, auquel Athénée donne de grands éloges, vivait au temps de cet écrivain, vers 160.

AMOLON, disciple, diacre et successeur d'Agobard dans l'archevêché de Lyon, en 840, gouverna cette Église avec beaucoup de zèle et de sagesse, jusqu'à sa mort, en 852 : il avait joui d'une grande considération auprès du roi Charles le Chauve, et du pape Léon IV. Tous ses écrits ont été insérés dans l'édition d'Agobard que Baluze donna en 1666, d'où ils sont passés dans la *Bibliothèque des*

Pères. On attribue à Amolon un petit *Traité contre les Juifs,* rempli d'érudition.

AMON, roi de Juda l'an 642 avant J. C., fut, après 2 ans de règne, assassiné par ses serviteurs.

AMON (Jean-André), compositeur allemand, naquit à Bamberg en 1765, et se livra de bonne heure à l'étude de la musique. Ayant perdu sa voix, il voulut apprendre à jouer du cor. Punto encouragea ses efforts et le prit avec lui dans ses voyages en Allemagne et en France. Partout sa jeunesse, ses talents et son esprit lui firent des amis. La faiblesse de sa poitrine le força d'abandonner le cor qu'il remplaça par le violon et le piano, sur lesquels il fit de rapides progrès. En 1789, il fut nommé directeur de la musique à Heilbronn, où, pendant trente ans, il dirigea le concert des amateurs. En 1817, il accepta la place de maître de chapelle du prince Wallerstein, à la cour duquel il termina ses jours le 29 mars 1825. Amon a produit un nombre considérable d'ouvrages, dont une partie est restée manuscrite. On a imprimé des duos, trios, quatuor, quintetti, symphonies et marches. Il a écrit aussi deux *opéras,* un *Requiem allemand,* etc.

AMONTONS (Guillaume), physicien, né à Paris le 31 août 1663, mort en cette ville le 11 octobre 1705, est le véritable auteur de la télégraphie. Une maladie qu'il eut dans sa jeunesse, et qui le rendit presque entièrement sourd, le força de rentrer en lui-même, et de cultiver ses dispositions naturelles pour la mécanique. Il apprit le dessin, l'architecture, et fut employé à divers ouvrages publics. A l'âge de 24 ans, il présenta un hygromètre de son invention à l'Académie des sciences. En 1695, il publia ses *Expériences physiques sur une nouvelle clepsydre et sur les baromètres,* dédiées à la même Académie, qui se l'associa 4 ans après. Fontenelle a publié son éloge, où l'on trouve un passage très-remarquable sur la découverte des télégraphes.

AMORETTI (Maria-Pelegrina), savante italienne, fit, dès sa plus tendre jeunesse, de tels progrès dans les sciences, qu'à l'âge de 16 ans elle soutint deux jours de suite des thèses de philosophie ; elle fut, à 21 ans, reçue docteur en droit à l'université de Pavie. Ses affaires domestiques l'empêchèrent, dans la suite, de cultiver la jurisprudence ; cependant elle fit imprimer un Traité *de Jure dotium,* qui ne fut pas publié. Elle mourut à Oneglia en 1787.

AMORETTI (Charles), minéralogiste, né à Oneille dans le Milanais en 1740, mort à Milan, le 25 mars 1816, entra dans l'état ecclésiastique et devint un des conservateurs de la bibliothèque Ambroisienne, place qui le mit à même de faire de nombreuses et utiles recherches. Il a donné en italien un *Voyage de Milan aux trois lacs de Côme, de Lugano et Majeur,* Milan, 1805, in-4°. Cet ouvrage renferme une description exacte et curieuse de toutes les substances minérales qui se trouvent dans les lieux que l'auteur a explorés. L'abbé Amoretti a composé un grand nombre de *Mémoires* et *Opuscules* sur la même matière, et autres objets de science ou de littérature qui sont insérés dans les divers recueils littéraires ou scientifiques de l'Italie. Il publia en français le *Guide des étrangers dans Milan et les environs de cette ville,* Milan, 1805 ; ce qui lui valut la décoration de l'ordre de la Couronne de fer. Peu de temps après il fut nommé membre de l'Institut et du conseil des mines du royaume d'Italie. On lui doit une édition du *Premier voyage autour du monde,* par Pigafetta, avec des notes et des éclaircissements, Milan, 1800, in-4° ; ouvrage traduit en français par lui-même, réimprimé à Paris en 1802, in-8°, par les soins de Jansen, et une autre du *Voyage de Ferrer Maldonad à l'Océan Atlantique pacifique, par le nord-ouest,* Milan, 1811, in-4°, traduit en français et publiée à Plaisance en 1812, in-4°.

AMOREUX (Pierre-Joseph), médecin et bibliothécaire de la faculté de médecine de Montpellier, né à Beaucaire vers le milieu du 18e siècle, mort à Montpellier en 1825, est auteur de nombreux ouvrages dans lesquels on remarque une grande érudition ; mais dont le style est souvent obscur, et les idées confuses. Il y traite principalement de l'économie rurale et des sciences naturelles. Nous citerons les plus importants : *Tentamen de noxâ animalium,* Montpellier, 1762, in-4° ; *Lettres sur la médecine vétérinaire,* ibid., 1771 et 1773, in-8°, pleines de notices bibliographiques généralement exactes ; *Recherches sur la vie et les ouvrages de P. Richer de Belleval,* Avignon, 1786, in-8° ; *Notice des insectes de la France réputés venimeux,* Montpellier, 1809, in-8°, ouvrage estimé ; *Dissertation historique et critique sur l'origine du cachou,* 1802, in-8° ; *Essai historique et littéraire sur la médecine des Arabes,* 1805, in-8° ; *Notice biographique sur G. Amoreux* (son père), 1806, in-8° ; *Précis historique sur l'art vétérinaire,* 1810, in-8° ; *Traité de l'olivier,* 1814, in-8° ; *Notice historique et bibliographique sur la vie et les ouvrages de L. Joubert,* 1814, in-8°.

AMOROSI (Antoine), peintre, né à Rome, mort en 1740, a exécuté plusieurs tableaux qui décoraient avant la révolution les églises de l'État ecclésiastique.

AMORT (Eusèbe), chanoine régulier de St.-Augustin, né le 15 novembre 1692, près de Tælz en Bavière ; tous ses ouvrages sont en latin, et traitent de théologie ; plusieurs ont été écrits pour prouver que Thomas A Kempis est le véritable auteur de l'Imitation de J. C. Il mourut le 5 février 1775, à l'âge de 82 ans.

AMORY (Thomas), théologien anglais, né en 1700, fut pasteur d'une congrégation presbytérienne et partagea sa vie entre l'enseignement, le saint ministère et les travaux du cabinet. Il mourut en 1774. On a de lui plusieurs volumes de *Sermons* estimés ; *Dialogue sur la dévotion ; Notice sur la vie et les écrits de M. Grove ; Système de philosophie morale de Grove,* etc.

AMORY (Thomas), fils d'un conseiller d'État du roi Guillaume, fit ses études à l'université de Dublin. Ayant adopté la doctrine des unitaires, elle devint pour lui la mesure du mérite des personnes avec lesquelles il fut en contact, il mourut en 1789 âgé de 97 ans.

AMOS, le troisième des petits prophètes dans les Bibles ordinaires, et le second dans les Septante, place qu'il paraît plus convenable de lui assigner, parce qu'ayant exercé sa mission sous les règnes d'Osias, roi de Juda, et de Jéroboam II, roi d'Israël, il doit être mis avant Joël, qui occupe le second rang, quoiqu'il n'ait paru qu'après le dernier de ces princes. Les Grecs célèbrent sa fête le 25 juin, et les Latins, le 31 mars. Sa *Prophétie* contient neuf chapitres.

AMOS ou **NÉAMUS**, élu patriarche de Jérusalem, vers la fin de 594, pour succéder à Jean IV; mort en 601 de J. C.

AMOUDRU (Anatole), architecte, né à Dôle, le 6 janvier 1759, étudia l'architecture à Paris sous Blondel et Louis, et se livra à l'étude du droit; fut élu maire de Dôle en 1790. Bientôt il passa de la mairie au tribunal de l'arrondissement. Il donna sa démission de juge en 1797, afin de se livrer entièrement à l'exécution du cadastre de Dôle, travail qui lui coûta dix années; il mourut le 8 mars 1812. On lui doit le beau château de Fresnes près de Vendôme. Il a publié: *Cadastre parcellaire de la ville de Dôle; Des mesures agraires en usage dans la Franche-Comté.*

AMOUR (Guillaume de SAINT-), ainsi nommé du lieu de sa naissance, petite ville du comté de Bourgogne, florissait dans le 13e siècle. Ses talents lui valurent un canonicat de Beauvais et le titre de docteur de Sorbonne. L'université de Paris le choisit pour défendre ses intérêts contre les dominicains et les franciscains, auxquels elle disputait le droit d'ouvrir des écoles de théologie et de philosophie. Son livre des *Périls des derniers temps* fut composé à cette occasion. Les ordres mendiants obtinrent du pape Alexandre VI la bulle *Urbi et orbi*, qui condamna cet ouvrage, et priva l'auteur de tous ses bénéfices. Il n'eut la liberté de revenir à Paris que sous le pontificat de Clément IV; mais s'il en profita, ce ne fut que momentanément; car il mourut en 1272 dans sa ville natale, où l'on voit encore son tombeau, derrière le maître-autel de l'église paroissiale. Ses ouvrages ont été imprimés, Paris, 1632, in-4°.

AMOUR (Louis GORIN de SAINT-), docteur de Sorbonne, fils d'un cocher du roi, et filleul de Louis XIII, naquit à Paris, en 1619, fit des études brillantes dans l'université, dont il devint recteur. Il était à Rome, à l'occasion du jubilé, lorsque les évêques de France, partisans de Jansénius, le chargèrent de plaider leur cause auprès d'Innocent X; mais les jésuites triomphèrent de tous ses efforts. Après son retour en France, il refusa de signer la condamnation du docteur Arnauld, et la Sorbonne l'exclut de ses assemblées. Un arrêt du conseil d'État, rendu l'an 1684, condamna à être brûlé par la main du bourreau son *Journal de ce qui s'est fait à Rome, touchant les cinq propositions*, depuis 1646 jusqu'en 1653. Il mourut à St.-Denis le 14 novembre 1687.

AMOUREUX (l'), sculpteur, élève de Coustou, se noya jeune en tombant du tillac de la diligence dans la Saône. La ville de Lyon, sa patrie, renferme la plupart de ses ouvrages.

AMPÉLIUS (Lucius), auteur de l'ouvrage intitulé: *Liber memorialis*, en 50 chapitres, dans lequel il donne des notions abrégées sur le monde, les éléments et l'histoire. On le joint d'ordinaire à Florus. Des auteurs prétendent que c'est le même qu'Ampélius, né à Antioche, et préfet de Rome, sous Valentinien.

AMPÈRE (André-Marie), physicien et mathématicien célèbre, né à Lyon en 1775, professeur d'analyse à l'école polytechnique, membre de l'Institut, Académie des sciences, inspecteur général des études, l'un des plus illustres savants de ce siècle; publia, en 1802, un mémoire remarquable intitulé: *Considérations sur la théorie mathématique du jeu.* Ce mémoire jeta les premiers fondements de sa célébrité. La chimie lui doit la découverte de l'électro-magnétisme; l'algèbre, ses considérations générales sur les intégrales des équations aux différences partielles; la science d'Ampère était encyclopédique. Outre des *Mémoires* dans les recueils de l'Institut, dans les Annales de chimie, on lui doit: *Recueil d'observations électro-dynamiques; Exposé méthodique des phénomènes électro-dynamiques, et des lois de ces phénomènes; Précis de la théorie des phénomènes électro-dynamiques*, etc., etc.

AMPHICTYON, fils de Deucalion et de Pyrrha, régna, dit-on, après son père dans la Thessalie, vers la fin du 15e siècle avant J. C. On croit qu'il institua, vers l'an 1497 avant J. C., les juges nommés amphictyons, qui s'assemblaient aux Thermopyles pour veiller au salut public de la Grèce, et qui formaient les états généraux du pays. Ce conseil était formé des députés de douze peuples.

AMPHILOQUE (St.), à l'instigation de St. Grégoire de Nazianze, fut fait évêque d'Icone en 374. Le zèle et les talents du nouveau prélat se firent remarquer dans plusieurs conciles. Il en tint un à Icone, contre les macédoniens en 376. Il se trouva, en 381, au concile de Constantinople, et présida celui de Side, en Pamphilie, où furent condamnés les messaliens. Il se signala contre les ariens et fit punir les sectateurs de cette hérésie. Il mourut en 394, sa fête le 23 novembre. Ses ouvrages se trouvent dans la *Bibliothèque des Pères*, publiée par le P. Combéfis, Paris, 1644, in-fol.

AMPHINOMUS. *Voyez* **ANAPIUS.**

AMPHOUX-CHASSEVENT (Madel. **ACHARD**), si connue en Europe par la liqueur des îles, dite *de la veuve Amphoux*, naquit à Marseille en 1707, échappa en 1720 aux ravages que la peste exerçait dans sa patrie, épousa Amphoux, Provençal, passa avec lui à la Martinique, et alla s'établir dans l'île de Sainte-Lucie, qui ne comptait alors que quelques habitants. Amphoux mourut dans cette île, et sa veuve revint à la Martinique. Ayant acquis, dans le commerce des liqueurs, une fortune considérable, elle forma le projet d'en jouir dans la métropole, et vendit le fonds considérable de son établissement. Elle partit, débarqua à Marseille, vint à Paris, et ne pouvant s'habituer au climat de la France, repassa bientôt à la Martinique. Elle voulut y reprendre la fabrication de ses liqueurs; M. de Grandmaison, à qui elle avait précédemment vendu son fonds, s'y opposa. Alors elle imagina de publier ses liqueurs sous le nom de *madame Chassevent* (nom de son troisième mari) *ci-devant veuve Amphoux*, et cette étiquette désigna constamment leur préexcellence jusqu'à l'année 1812, époque où madame Chassevent est morte âgée de 105 ans, et non de 112, comme les journaux l'ont annoncé.

AMPSING (Samuel), ministre de Harlem, où il est né au commencement du 17e siècle, est auteur d'une *description* de cette ville en vers hollandais. L'édition de 1628 est la meilleure, on y trouve une quantité de notes fort instructives et intéressantes.

AMPSINGIUS, ou **AMPSING** (Jean-Assuérus), né dans la province d'Overyssel, fut d'abord ministre de la ville de Harlem, se fit ensuite recevoir médecin, exerça son art successivement en Suède, dans la basse Saxe, fut nommé professeur à la faculté de Rostock, et

mourut, médecin du duc de Mecklembourg, à Rostock, le 19 avril 1642, à l'âge de 83 ans. On a de lui : *Dissertatio iatro-mathematica*, Rostochii, 1602, 1618, in-4°; 1629, in-8°; *De theriacâ oratio*, ibid., 1618; *De morborum differentiis liber*, ibid., 1619, in-4°; *Hectas affectionum capillos et pilos humani corporis infestantium*, Wittebergiæ, 1623, in-8°.

AMRI, roi d'Israël, fut proclamé par l'armée qu'il commandait au siége de Gebbéthon, après la mort d'Ela, assassiné par Zambri. Il investit l'assassin usurpateur dans Thersa, et le força de se brûler, avec sa famille, dans le palais du roi. Thebni lui disputa encore la couronne pendant quatre ans; mais enfin il se trouva maître de tout Israël par la mort de son concurrent. L'Écriture loue la valeur de ce prince : mais elle lui reproche d'avoir porté l'impiété plus loin que ses prédécesseurs, en quoi il fut surpassé par Achab, son fils et son successeur. Amri mourut vers l'an 918 avant J. C., après avoir fait bâtir Samarie, pour en faire la capitale de son royaume.

AMRI-AL-CAYS, le plus célèbre des anciens poëtes arabes, était contemporain de Mahomet; on assure même qu'il avait fait contre lui des vers satiriques. Son père, qui régnait sur la tribu de Benou-Asad, mécontent de son goût pour la poésie, l'ayant banni de sa présence, il fut recueilli par une troupe d'Arabes vagabonds dont il partagea quelque temps la vie errante. Avec l'aide de ses nouveaux compagnons, il essaya de venger la mort de son père, assassiné par ses esclaves; mais n'ayant pas réussi dans cette tentative, abandonné des siens, il se vit forcé d'implorer successivement les secours d'un prince du Yémen et de l'empereur grec; il n'en obtint que de vaines promesses, et mourut empoisonné près d'Ancyre où il fut inhumé. Il est auteur d'une des sept *Moallacah* ou poëmes suspendus à la voûte du temple de la Mecque. Cette pièce, publiée en arabe, Leyde, 1748, et en anglais, Londres, 1782, est une suite de tableaux dont les riches détails et les comparaisons variées paraissent avoir eu une grande influence sur la poésie moderne des Arabes.

AMROU-BEN-EL-ASS, un des plus fameux capitaines musulmans, avait été l'un des plus grands ennemis de Mahomet, avant d'être un des plus zélés propagateurs de sa doctrine. Nommé gouverneur de la Syrie qu'il avait contribué à soumettre, il conquit l'Égypte, la Nubie et une partie de la Libye. Devenu gouverneur de l'Égypte, il s'occupa des moyens de rendre à ce pays son ancienne splendeur, encouragea l'agriculture et le commerce, et fit exécuter un canal qui réunissait la mer Rouge à la Méditerranée. Il mourut l'an 662 de J. C. On lui reproche d'avoir, d'après l'ordre d'Omar, laissé brûler la fameuse bibliothèque d'Alexandrie; mais ce fait n'est rien moins que prouvé.

AMROU-BEN-LEITS, deuxième prince de la dynastie des Soffarides, succéda à Yacoub, son frère, l'an 879 de J. C. Maître d'un trône où l'avait porté la faveur des troupes, il voulut s'y affermir en méritant les bonnes grâces du calife alors régnant, et à qui son frère avait juré une guerre perpétuelle. Une splendide ambassade porta son hommage au pied du trône. Le calife et son lieutenant vécurent ainsi en bonne intelligence pendant quelques années, qu'Amrou employa à étouffer les troubles élevés dans son gouvernement; mais, en 284 de l'hégire, soit qu'il négligeât d'envoyer des présents à Bagdad, soit qu'il eût mécontenté, par son avarice, les habitants du Khoraçan, le calife ordonna que son nom fût rayé de la prière, et qu'on le chargeât de malédictions; ce qui fut le signal d'une guerre funeste. Complétement battu par les troupes de Bagdad, Amrou se réfugia dans le Kerman, et passa, de cette province, dans le Khoraçan, où Refyi s'était rendu indépendant. Amrou le vainquit, le fit prisonnier, ainsi que Mohammed, et les envoya au calife, avec qui ce service le réconcilia. Pendant ce temps, Ismaël le Samanide s'était révolté contre Amrou, à l'instigation du calife; celui-ci, s'étant mis à la tête de ses troupes, marcha contre le rebelle; mais, trop sûr de vaincre, il négligea de choisir un campement avantageux. Les généraux vinrent trouver Amrou, et le forcèrent à se retirer dans une forêt voisine. Ce prince céda aux circonstances; mais sa marche fut plutôt une déroute qu'une retraite. Entraîné lui-même par les fuyards, son cheval le jeta dans un buisson, et un parti ennemi le fit prisonnier. Le changement inattendu de sa fortune ne lui fit rien perdre de sa gaîté. Lorsqu'Amrou parut devant Ismaël, celui-ci vint à sa rencontre, l'embrassa, et jura qu'il ne lui arriverait rien de fâcheux; mais, le calife ayant réclamé ce prisonnier, Ismaël, qui voulait mériter ses faveurs, le lui envoya. Amrou entra à Bagdad, monté sur un chameau, et, quand il eut servi de spectacle à toute la ville, on le jeta dans un cachot. Les circonstances de sa mort diffèrent beaucoup chez les historiens; mais l'époque peut en être fixée à l'an 289 de l'hégire (902 de J. C). Amrou avait régné 23 ans. Il se montra digne des faveurs de la fortune, par ses vertus militaires; il parut supérieur à ses revers, par la grandeur d'âme avec laquelle il les supporta. On peut dire, avec vérité, qu'en sa personne finit la dynastie des Soffarides, dont on place les commencements à 872 de J. C.

AMSDORF (Nicolas d'), né en 1483 près de Wurtzen en Misnie, était ami de Luther, qu'il accompagna en 1527 à la diète de Worms. Il concourut en 1537 à la rédaction des articles de Smalcade; fut nommé en 1542 à l'évêché de Naumbourg, qu'il fut obligé d'abandonner, eut part à la fondation de l'université de Jaen, et mourut à Eisenach le 14 mai 1565. Il soutenait que les bonnes œuvres étaient pernicieuses pour le salut : proposition absurde, si, dans son intention, elle n'eût été identique avec la doctrine reçue, avec plus ou moins de modification, par les théologiens de plusieurs communions chrétiennes, « que nos bonnes œuvres ne peuvent nous mériter le ciel, et qu'une foi sincère nous donne seule des droits à la miséricorde céleste. » Ses ouvrages sont oubliés.

AMTHOR (Christophe-Henri), jurisconsulte, né à Stollberg, en 1678, fut élevé à Rundsbourg, par un de ses oncles, et, en 1704, nommé professeur de droit et de politique à Kiel, où il acquit une grande considération. En 1713, il entra au service du Danemark, et fut nommé historiographe royal, et conseiller de la chancellerie du duché de Holstein-Sleswick. Ses écrits eurent un si grand succès, qu'en 1715, on l'engagea à venir à Copenhague, où il fut nommé conseiller de justice, et eut pour logement le château royal de Rosembourg, dans

lequel il mourut, le 21 février 1721. Parmi ses nombreux ouvrages, on peut citer: *Meditationes philosophicæ de justitiâ divinâ et materiis cum eâ connexis; Poésies et traductions* en allemand, Flensbourg, 1717; des *Écrits politiques* en allemand, 1715, in-4°, etc.

AMULIUS, roi d'Albe, fils de Procas, 10e descendant d'Ascagne. Son frère Numitor ayant succédé à la couronne, par droit d'aînesse, il le renversa du trône, et fit périr son fils Ægestus. Il obligea ensuite Rhéa-Sylvia, fille de Numitor, à se consacrer au culte de Vesta, afin qu'elle ne pût jamais être mère; mais Rhéa-Sylvia devint enceinte, et prétendit que, comme elle allait puiser de l'eau à une fontaine, le dieu Mars lui avait fait violence. Cette fable, toute digne qu'elle était de ces temps grossiers, ne fut pas crue par Amulius, et, lorsque Rhéa-Sylvia mit au monde deux jumeaux, son oncle la fit condamner à mort. On ordonna en même temps que les enfants fussent jetés dans le Tibre. Suivant quelques auteurs, Amulius, à la prière de sa fille Antho, commua la sentence de mort, portée contre sa nièce, en celle d'une prison perpétuelle. On a prétendu que lui-même il lui avait fait violence, non par amour, mais pour avoir un prétexte de la faire mourir. Les deux enfants, Romulus et Rémus, ayant été sauvés par un prodige, se décidèrent, lorsqu'ils eurent atteint leur 18e année, à venger leur mère et leur aïeul. Ils se mirent à la tête de plusieurs troupes de paysans, qui n'avaient d'autres enseignes que des bottes de foin attachées à de longues perches, nommées alors *manipuli*, forcèrent la garde qui défendait le palais d'Amulius, le tuèrent, et rétablirent Numitor sur le trône. On rapporte cet événement à l'an 754 avant J. C., et on ajoute qu'Amulius avait alors régné 42 ans.

AMULIUS, peintre, vivait sous le règne de Néron; ses plus beaux ouvrages furent exécutés dans la Maison-Dorée. Il était d'un caractère grave et sévère, et ne peignait que durant quelques heures de la journée, sans quitter sa toge. Pline parle d'une *Minerve* qu'Amulius avait peinte, et qui semblait toujours regarder le spectateur, à quelque place qu'il se mît.

AMURATH Ier, ou **MORAD**, troisième sultan, fils et successeur du sultan Orcan, naquit l'an 1319 de J. C., et monta sur le trône à 41 ans. Jusqu'à son règne, les Ottomans, maîtres de l'Asie Mineure, n'avaient fait que des incursions en Europe. Sous cet heureux conquérant, ils réduisirent les empereurs grecs à ne régner que sur Constantinople et ses faubourgs. Amurath fut souvent leur arbitre, et leur parla toujours en maître. Il signala par la prise d'Ancyre la première année de son règne: l'armée ottomane passa ensuite le détroit de Gallipoli, s'empara de la plupart des villes de la Thrace, mit le siége devant Andrinople, et réduisit cette ville sous l'obéissance du sultan, avec toute la Thessalie, à l'exception de Thessalonique. Amurath transféra à Andrinople le siége de son empire, et y fit bâtir une superbe mosquée, appelée encore aujourd'hui *Temple de Morad*. Chaque année valait au petit-fils d'Orcan une nouvelle province en Europe. Il pénétra dans la Macédoine et dans l'Albanie. Pour assurer sa puissance, ce sultan, dont le génie égalait la fortune et la valeur, fonda la milice des janissaires, armée permanente, formée d'abord de jeunes chrétiens, enfants de tribu, ou pris à la guerre, tous dévoués au maître à qui leur vie appartenait. Les janissaires furent longtemps la terreur des ennemis, et, quelquefois, celle des sultans. Alarmés de l'accroissement de la puissance d'Amurath, les peuples voisins de l'Albanie et de la Macédoine formèrent une ligue pour défendre leur indépendance. Les Valaques, les Hongrois, les Dalmates et les Serviens composèrent cette espèce de confédération, dont Lazare, prince de Servie, fut le chef. Amurath marcha au-devant des ennemis, qu'il rencontra dans les plaines de Cassovie, l'an 1389 de J. C. Là, se donna une bataille sanglante; la victoire fut longtemps disputée; enfin les chrétiens plièrent, Lazare fut fait prisonnier, et, presque tous les autres chefs ayant été tués, le reste prit la fuite, et fut taillé en pièces. Cette victoire anéantissait la ligue, et l'indépendance des tribus de l'Esclavonie. Amurath parcourait la scène du carnage, et tandis que le sultan prêtait l'oreille aux flatteries de son vizir, un soldat servien, caché parmi les morts, s'élança sur lui, et lui porta un coup mortel. Les Ottomans consternés jurent de venger Amurath; ils dressent sur le champ de bataille la tente du sultan, le placent dessous, reprennent leurs rangs avec une ardeur et une furie sans égale, et font massacrer, aux pieds d'Amurath expirant, le prince de Servie, et les autres chefs, prisonniers de guerre. Le règne d'Amurath fut de vingt-neuf ans, et sa vie, de soixante et dix. Pendant cette longue carrière, il entreprit trente-neuf guerres, qu'il termina toutes avec gloire. Amurath fut ambitieux, entreprenant, et toujours heureux. Comme guerrier, il fit couler plus de sang que ses deux prédécesseurs; mais, sous lui, la gloire ottomane prit un essor bien plus élevé, et brilla sur un plus grand théâtre; comme souverain, Amurath se montra juste, sévère et religieux. Il ne laissa jamais le crime impuni, pas même dans ses propres enfants: jaloux de son autorité, il fit crever les yeux à un de ses fils rebelle, et fit mourir dans d'horribles supplices tous ceux qui avaient pris part à la révolte.

AMURATH II succéda à son père Mahomet Ier, l'an 1422 de J. C., n'ayant alors que 18 ans. Né au milieu des discordes civiles et des dangers publics, Amurath apporta sur le trône ce courage mâle et cette force de volonté qui ne connaît point d'obstacles. Peu de temps après son avénement, il s'éleva un imposteur qui, appuyé par l'empereur grec, prétendait être Mustapha, fils de Bajazet; mais, après avoir battu le grand vizir, il fut défait par Amurath, et mis à mort. Le sultan investit ensuite Constantinople avec une puissante armée; mais il échoua dans son projet; car l'empereur grec fit soulever contre lui Mustapha son jeune frère. Ce prince fut bientôt fait prisonnier, et étranglé en présence d'Amurath. En 1426, Amurath dévasta l'île de Zante, appartenant aux Vénitiens. L'année suivante, il soumit la Morée, et obligea l'empereur grec à lui payer tribut: il prit ensuite Thessalonique, et força les Vénitiens à la paix. La rébellion de Karaman-Ogli fut étouffée, en 1434, par le sultan en personne. Vers ce temps, la guerre eut lieu entre l'empire ottoman et le roi de Hongrie. Le Sultan envahit et subjugua la Servie; mais il rendit cette province lorsqu'il conclut la paix avec la Hongrie et

la Pologne. En 1422, Karaman-Ogli reprit les armes, et fit une irruption dans plusieurs provinces d'Asie. Amurath marcha contre lui; mais sa sœur, femme de Karaman, vint au-devant de lui, et parvint à les réconcilier. Voyant alors son empire dans un repos parfait, il abdiqua, et laissant le trône au jeune Mahomet II, son fils, il se retira à Magnésie, dans la société des derviches, dont il partagea les austérités. Il n'avait pas encore 40 ans, et fut bientôt tiré de sa retraite par les dangers qui assiégèrent le trône des sultans. Ladislas, roi de Hongrie, et ses auxiliaires, envahirent le territoire musulman, à l'instigation du parjure Karaman-Ogli. Le nouveau sultan n'était encore qu'un enfant, et tous les Otomans eurent recours à Amurath, qui consentit à les guider encore aux combats. Il attaqua les chrétiens à Varna, et, tandis que la victoire était encore douteuse, le jeune roi de Hongrie, pénétrant jusqu'au sultan, lui livra un combat singulier. Amurath perça son cheval, le roi tomba, et périt sous les coups des janissaires. Sa tête, coupée, fut montrée, au bout d'une lance, à ses soldats, dont la plupart périrent ou furent faits prisonniers. Après cette victoire, Amurath se dévoua de nouveau à une vie pieuse et retirée; mais, en 1446, il fut rappelé au souverain pouvoir par une terrible sédition des janissaires, qui, sentant que les rênes de l'empire étaient tenues par de faibles mains, se révoltèrent pour la première fois, et dévastèrent Andrinople. A peine Amurath reparut-il, qu'il vit la milice à ses pieds; il tourna aussitôt ses armes contre le célèbre Scanderbeg, prince d'Épire, qui s'était révolté, le chassa de ce pays, et le poursuivit en Albanie. Il fit deux tentatives pour prendre Kroya, capitale de cette province; mais il fut obligé d'abandonner son dessein, après avoir éprouvé des pertes considérables. Amurath, cependant, convertit tous les Épirotes au Coran, en les menaçant de la mort. Les Hongrois ayant fait une nouvelle invasion sur les bords du Danube, le sultan marcha contre eux, et les joignit à Cassovie, où Amurath Ier avait été victorieux. Il s'ensuivit plusieurs actions sanglantes, mais partielles, qui se terminèrent par la déroute des chrétiens, et Jean Huniade, général en chef, fut fait prisonnier par le despote de Servie. Amurath revint à Andrinople, et ne songea plus à résigner le pouvoir; car, après avoir marié son fils Mahomet à la fille du prince d'Elbistan, il lui donna le gouvernement de l'Asie Mineure. En 1451, il fut attaqué d'une maladie de cerveau, qui bientôt l'enleva dans la 47e année de son âge, après 29 ans de règne. Les Otomans regardent Amurath II comme un de leurs plus illustres souverains; ils louent ses vertus civiles et militaires, sa piété, et la munificence qu'il montra en faisant bâtir des mosquées, des caravansérais, des colléges et des hôpitaux.

AMURATH III fils de Sélim II, monta sur le trône à 31 ans, l'an 1575 de notre ère. Le premier acte de sa puissance fut le meurtre de cinq de ses frères, dont le plus âgé n'avait pas 8 ans; il recommence, dès 1578, la guerre contre les Perses, terminée en 1590; marche contre l'empereur Rodolphe, l'an 1585; fait lever le siége de Grun à l'archiduc Mathias, en 1592, et prend Raab. Sous son règne, la révolte des janissaires causa, dans Constantinople, le terrible incendie de 1581, qui consuma quinze mille maisons. Amurath mourut en 1594, dans le mois de janvier, à cinquante ans.

AMURATH IV, neveu et successeur de Mustapha, déposé en 1622, naquit l'an 1609, et prit les rênes de l'empire dans les circonstances les plus difficiles, à peine âgé de treize ans. La sultane Kirsem, sa mère, lui apprit à régner, et bientôt il sut se faire craindre de ses sujets et de ses ennemis. Après cinq règnes faibles, les Ottomans virent sur le trône le prince le plus absolu qui leur eût jamais commandé. Il se mit sans crainte au-dessus des lois et des préjugés de la nation, et fut le premier des sultans qui osa ouvertement permettre l'usage du vin; lui-même en buvait avec excès, et ses deux favoris les plus chers, qu'il éleva aux premières dignités, n'eurent d'autres titres à la fortune que la crapuleuse passion qui les dominait comme lui. Peu de règnes cependant ont été plus glorieux que celui d'Amurath IV. Maître de ses passions, il était sobre quand il se montrait à ses troupes, Ses guerres contre les Polonais et contre les Persans, où toujours il combattit en personne; la prise de Van, et celle, à jamais fameuse, de Bagdad, où il entra sur les cadavres de trente mille vaincus, lui ont valu le titre de *Gazy* (le victorieux), surnom que les sultans ont toujours été jaloux de mériter; mais ses débauches avancèrent le terme de ses jours, et le conduisirent à une mort prématurée. Quelques heures avant d'expirer, on l'entendit menacer ses médecins de les faire périr, s'ils ne se hâtaient de le guérir. Il mourut l'an 1640, à l'âge de 31 ans.

AMURATH, bey de Tunis, fils de Mohammed-Bey, fut renfermé au château de Sour, vers 1690, par ordre de son oncle Ramadan. Condamné à perdre la vue pour avoir aspiré au gouvernement, Amurath corrompit ses gardes, tua l'aga qui les commandait, et s'enfuit vers les montagnes, à 30 lieues de Tunis, où il fut joint par une grande partie des troupes à la solde du bey. Il marcha alors sur Tunis, s'en empara, et fit étrangler Ramadan. Sa cruauté n'eut point de bornes; il fut enfin égorgé lui-même par Ibrahim, son capitaine des gardes, qui se fit proclamer bey à sa place, vers l'an 1695.

AMY, avocat au parlement d'Aix, mort en 1760, est auteur de quelques ouvrages de physique utiles, sur les fontaines filtrantes, et sur les eaux des rivières de Seine, de Marne, etc.

AMY (Louis-Thomas-Antoine), né à Janville (Eure-et-Loir), le 29 juillet 1760; avocat au parlement de Paris; quitta la capitale en 1788, à cause des troubles politiques; député à l'assemblée législative en 1791; décrété d'accusation en 1793; emprisonné cinq mois à Port-Libre; remis en liberté; juge de première instance à Paris, en l'an VIII; conseiller, vice-président; s'en démit pendant les cent jours; fut exilé à trente lieues de Paris; reprit ses fonctions à la deuxième restauration; présida le collége départemental de la Seine, en 1824; mort à Paris, le 26 février 1832.

AMYCUS, le plus ancien roi de Bithynie dont le nom soit parvenu jusqu'à nous; il régnait vers le 6e siècle avant J. C.

AMYN-AHMED, savant persan du 17e siècle, est auteur d'un *Traité géographique et historique* (les sept Climats), dont on trouve une copie exacte à la biblio-

thèque du roi à Paris. Langlès en a donné des extraits dans les notes de la traduction française des *Recherches asiatiques,* et de son édition des *Voyages* de Chardin.

AMYN (MOHAMMED, surnommé AL), c'est-à-dire, *le Croyant,* sixième calife abbassyde, fils et successeur d'Haroun-El-Rachyd, né au mois de chawal, 170 de l'hégire, 787 avant J. C., fut proclamé calife le 5 de djamady Ier, 195 de l'hégire. A peine fut-il sur le trône, qu'il se livra à toutes ses passions, et surtout à celles du vin et des femmes. Il déposa ses frères Mamoun et Motassem des gouvernements que leur avait légués leur père, et priva même le premier, dont il était jaloux, des biens qui lui revenaient. Mamoun résista; il défit un corps d'armée considérable qu'Amyn avait envoyé pour le chasser du Khoraçan; marcha sur Bagdad dont il s'empara, et Amyn fut forcé de se rendre à Hertsemeh, général d'Amoun, qui le fit embarquer sur le Tigre; mais Thaher, autre général, fit submerger la barque, et Amyn, tombé dans les mains des soldats, fut massacré par ses ordres, le 25 de moharrem 198, 813 de J. C.; il n'était âgé que de 28 ans, dont il avait régné cinq. Sa mort mit Mamoun en possession du califat.

AMYNANDRE, roi des Athamanes, peuples voisins de l'Étolie, vivait vers l'an 208 avant J. C. Allié des Romains, il engagea les Étoliens à se liguer en leur faveur contre Philippe de Macédoine.

AMYNTAS Ier, roi de Macédoine, fils d'Alcetas, auquel il succéda vers l'an 507 avant J. C. A cette époque, le royaume de Macédoine était peu puissant, et la monarchie des Perses prenait chaque jour un nouvel accroissement, sous Darius, fils d'Hystaspe. Ce prince, à son retour de l'expédition contre les Scythes, envoya demander la terre et l'eau à Amyntas, qui, trop faible pour refuser, se reconnut tributaire de la Perse, et donna un magnifique repas aux ambassadeurs de Darius. Ceux-ci, échauffés par le vin, demandèrent, à la fin du repas, au roi de Macédoine, ses femmes et ses filles. Amyntas eut la bassesse de les amener, et les députés de Darius allaient s'abandonner à leur brutalité, lorsqu'Alexandre, fils d'Amyntas, substituant avec adresse aux princesses macédoniennes de jeunes garçons armés de poignards et travestis en femmes, fit massacrer les ambassadeurs, et sauva ainsi l'honneur de sa famille. Il trouva ensuite le moyen de dérober ce crime à la connaissance du roi de Perse, en donnant en mariage sa sœur Gygæa, qui était d'une beauté ravissante, à Bubaris, seigneur persan, que Darius avait envoyé à la recherche de ses ambassadeurs. Ce fut encore pendant le règne d'Amyntas que Xercès vint attaquer les Grecs, avec l'armée la plus formidable qui eût jamais été rassemblée. Il traversa la Macédoine, et Amyntas n'épargna rien pour lui prouver son attachement aux intérêts de la Perse. Il mourut peu de jours après la bataille de Salamine, l'an 480 avant J. C., et eut pour successeur Alexandre Ier, son fils.

AMYNTAS II, fils de Philippe, et petit-fils d'Alexandre Ier, roi de Macédoine. On l'a souvent confondu avec Amyntas III, ce qui nous oblige à entrer dans quelques détails sur les rois de Macédoine, depuis Alexandre Ier. Ce prince laissa trois fils : Perdiccas, Philippe et Alcétas. Perdiccas refusa de partager le royaume avec ses frères; Alcétas ne chercha point à faire valoir ses droits; Philippe se retira auprès de Sitalcès, roi de Thrace, qui ne fit rien pour lui. Après sa mort, il ramena Amyntas II, son fils, dans ses États, avec une puissante armée, l'an 428 avant J. C. Bientôt après, Sitalcès, s'étant allié avec Perdiccas, abandonna Amyntas, qui se retira on ne sait où; car l'histoire n'en parle plus. Perdiccas laissa, en mourant, deux fils, Archélaüs, qu'il avait eu d'une esclave, et qui était déjà grand, et Alcétas, qu'il avait eu d'Eurydice, son épouse, et qui n'avait que sept ans. Archélaüs prit le gouvernement de la Macédoine, comme tuteur de son jeune frère. Feignant alors de vouloir rendre la couronne à Alcétas, son oncle, qui avait un fils à peu près de son âge, nommé Alexandre, il les manda tous les deux, et, les ayant enivrés, il les égorgea. Il précipita ensuite dans un puits le fils légitime de Perdiccas, et se trouva ainsi seul possesseur du trône; il laissa, en mourant, Oreste, son fils encore enfant, sous la tutelle d'Aéropus, qui le tua, et s'empara du trône. L'origine de cet Aéropus ne nous est pas connue. Celui-ci, après avoir régné six ans, mourut, et laissa la couronne à Pausanias, son fils, qui fut tué au bout d'un an, l'an 392 avant J. C., par Amyntas III, fils de Ménélaüs. Il y a donc eu, entre ces deux Amyntas, trente-six ans d'intervalle; et, comme le troisième a régné vingt-quatre ans depuis la mort de Pausanias, et que d'ailleurs on lui donne un père différent, il est évident qu'on ne doit pas les confondre.

AMYNTAS III, roi de Macédoine, fils de Tharalée, selon les uns, et de Ménélaüs, selon d'autres, et probablement petit-fils d'Amyntas II, monta sur le trône, par l'assassinat de Pausanias, fils d'Aéropus, l'an 392 avant J. C.; mais Argée, frère de Pausanias, s'étant fait un parti puissant parmi les nobles de Macédoine et les princes voisins, Amyntas fut obligé de lui abandonner la couronne, et de se retirer en Thessalie. Argée n'occupa le trône que pendant deux ans. Sa conduite impolitique ayant fait désirer à ses sujets le retour d'Amyntas, ce prince, à l'aide de quelques troupes de la Thessalie, força son compétiteur à lui laisser enfin le royaume. Il voulut se lier avec les Athéniens qui, jusqu'alors, n'avaient eu qu'une médiocre confiance dans les rois de Macédoine; mais Amyntas réussit dans ses négociations, en déclarant qu'Amphipolis devait appartenir aux Athéniens, et en promettant de les mettre en possession de cette place. Toute la conduite d'Amyntas fut celle d'un profond politique; il affermit le trône dans sa famille, augmenta la puissance de la Macédoine; s'attacha ses voisins, et mourut, 368 avant J. C., après un règne de vingt-quatre ans, laissant trois fils légitimes : Perdiccas, Philippe et Alexandre II, qui lui succéda, sous la tutelle d'Eurydice, sa mère.

AMYNTAS, fils d'Antiochus, seigneur macédonien, passa au service de Darius lorsqu'Alexandre le Grand monta sur le trône de Macédoine. Après la bataille d'Issus il s'empara de Péluse, et poursuivit ses conquêtes en Égypte, dont il voulait chasser les Perses, de concert avec les Égyptiens; mais il fut tué par Mozarès. On trouve encore plusieurs autres Amyntas célèbres dans l'Histoire de Macédoine, du temps d'Alexandre : 1° AMYNTAS, fils d'Andromène, qui commandait une portion de la phalange; il fut compris, ainsi que Polémon, Attale et Simmias, ses frères, dans l'accusation portée contre Philotas; mais il se justifia, et fut tué peu de temps après d'un

coup de flèche, en assiégeant un bourg; 2° Amyntas, l'un des chefs de la garnison macédonienne qui était dans la Cadmée, à Thèbes; il fut tué par les exilés qui venaient de rentrer.

AMYNTIAN ou **AMYNTIANUS**, historien grec, vivait sous le règne de l'empereur Marc-Antoine; il avait écrit une *Vie d'Alexandre*, une autre d'*Olympias* et des *Parallèles* dans le genre de Plutarque. Ces ouvrages sont perdus.

AMYON (Jean-Claude), député du Jura à la Convention, était né en 1755, à Poligny. Tout occupé des soins de son petit domaine, il ne prenait aucune part aux affaires publiques. Les électeurs de Poligny, divisés sur le choix du député qu'ils devaient envoyer à la Convention, jetèrent les yeux sur Amyon, qui réunit les suffrages des deux partis. Dans le procès de Louis XVI, il vota la mort, sans appel et sans sursis; l'un des 75 députés qui protestèrent contre le 31 mai, il fut enfermé aux Madelonnettes d'où il ne sortit qu'après le 9 thermidor. Membre du conseil des Anciens, il cessa d'en faire partie en 1797. Exempt d'ambition, ce fut un bonheur pour lui de rentrer dans la vie privée. Nommé par le premier consul, adjoint à la mairie de Poligny, il donna l'exemple du retour aux idées d'ordre et aux principes religieux, et mourut le 17 juin 1805, à l'âge de 67 ans.

AMYOT, missionnaire. *Voyez* **AMIOT.**

AMYOT (Jacques) naquit à Melun, le 30 octobre 1513. On ne sait pas au juste quelle était la profession de son père. Amyot, étant venu à Paris pour y continuer ses études commencées à Melun, n'avait d'autre secours de ses parents qu'un pain que sa mère lui envoyait chaque semaine. Après avoir fait ses cours de poésie et d'éloquence latine, de philosophie et de mathématiques, sous les plus célèbres professeurs du collége de France, nouvellement fondé, il se fit recevoir maître ès arts, et ensuite se rendit à Bourges, pour y étudier le droit civil. Là, Jacques Collin, lecteur du roi, et abbé de St.-Ambroise, lui confia l'éducation de ses neveux, et lui fit obtenir, par le crédit de Marguerite, sœur du roi, une chaire de grec et de latin dans l'université. Pendant dix ou douze ans qu'il occupa cette chaire, il traduisit le roman grec de *Théagène et Chariclée*, et quelques *Vies des Hommes illustres* de Plutarque. François Ier, à qui il dédia cet essai, lui ordonna de continuer l'ouvrage, et lui fit présent de l'abbaye de Bellozane, vacante par la mort du savant Vatable. Désirant, pour le perfectionnement de sa traduction de Plutarque, conférer les manuscrits de cet auteur qui existaient en Italie, il y alla, à la suite de l'ambassadeur de France à Venise. Le cardinal de Tournon, charmé de son savoir et de son habileté en affaires, le ramena à Paris, et, apprenant que le roi cherchait un précepteur pour ses deux fils, lui proposa Amyot, qui fut agréé. Le lendemain même de son avénement, Charles IX le nomma son grand aumônier. Le siége d'Auxerre étant venu à vaquer, le roi y nomma *son maître* (tel est le titre qu'il donnait à Amyot). Celui-ci, prenant possession de son épiscopat, se fit rendre, avec fermeté, mais sans hauteur, tous les honneurs, tant ecclésiastiques que seigneuriaux, attachés à son siége. Il contribua d'assez bonne grâce, malgré sa parcimonie, à restaurer et à orner de nouveau l'église cathédrale, que les huguenots avaient profanée, et surtout pillée. Il avoua que, n'ayant encore étudié que les auteurs profanes, il n'était ni théologien, ni prédicateur; il se mit à lire l'Écriture et les Pères, eut de fréquentes conférences avec des docteurs, et se hasarda, enfin, à prêcher devant son troupeau. Son autre élève, Henri III, étant parvenu au trône, lui conserva la grande aumônerie, et y ajouta le titre de commandeur de l'ordre du St.-Esprit, qu'il venait de créer, voulant qu'à sa considération, tous ses successeurs dans cette charge y réunissent la même prérogative. Amyot se trouvait à Blois, lorsque le duc de Guise y fut assassiné. Il passa ses dernières années dans son diocèse, uniquement occupé de l'étude, et de l'exercice de ses devoirs. Il mourut à Auxerre, le 6 février 1593, dans sa 80e année. Quoiqu'il se fût plaint d'avoir été ruiné par les troubles civils, il laissa, dit-on, en mourant plus de 200,000 écus. Il passe pour avoir été, à la fois, avide et parcimonieux. Les ouvrages d'Amyot sont : *Histoire æthiopique d'Héliodorus, contenant dix livres, traitant des loyales et pudiques amours de Théagènes, Thessalien, et Chariclée, Éthiopienne, nouvellement traduite du grec en françois*, 1547, in-fol., 1549, in-8°; *Sept livres des Histoires de Diodore, Sicilien, traduits du grec*, Paris, Vascosan, 1554, in-fol., réimprimés en 1587; *Amours pastorales de Daphnis et Chloé*, traduites du grec, de Longus, 1559, in-8°; *les Vies des Hommes illustres, grecs et romains, comparées l'une avec l'autre, translatées du grec en françois*, 1559, 2 vol., in-fol. On recherche l'édition donnée par Vascosan, 1567, 6 vol. in-8°; *OEuvres morales de Plutarque*, traduites en français, 1574, 6 vol. in-8°; *Lettre à M. de Morvilliers, maître des requêtes*, du 8 septembre 1551; *OEuvres mêlées*, 1611, in-8°; *Projet de l'Éloquence royale, composé pour Henri III, roi de France*, imprimé pour la première fois, en 1805, in-8° et in-4°.

AMYR-BE-IHKAMILLAH, surnommé Mansour, calife fatimite, succéda à son père Mostaaly, le 27 novembre 1101 de J. C., n'étant âgé que de 5 ans. Ce fut Alafdhal, vizir de son père, qui le fit reconnaître calife, afin de se conserver l'autorité; mais lorsque Amyr se sentit assez puissant pour se défaire d'un tel ministre, il le fit assassiner, et mit à sa place un nommé *Mohammed*. Celui-ci ne fut pas longtemps sans s'attribuer un pouvoir semblable à celui d'Alafdhal, et blâma publiquement les mœurs du calife, qui s'en défit également par le poignard. Le règne d'Amyr, prince sans jugement, se livrant à l'excès du vin et à ses passions, fut de 29 ans 5 mois et quelques jours; il mourut, assassiné par des Ismaéliens, partisans d'Alafdhal, le 3 de dzoul-hedjah 524 (7 nov. 1130).

AMYRAUT (Moïse), né à Bourgueil en Touraine, l'an 1596, devint par son mérite professeur de théologie à Saumur. Député, en 1631, au synode des Églises réformées de France, il fut dispensé de l'usage qui ne permettait aux protestants de haranguer le roi qu'à genoux. A l'époque de la révolution d'Angleterre, qui fit périr Charles Ier sur l'échafaud, il soutint, dans son livre sur la souveraineté des rois, la doctrine de l'obéissance passive et l'inviolabilité de la personne du monarque. Ce théologien avait un esprit de tolérance qui le fit aimer des deux partis. Il mourut en 664. Ses *ouvrages* de controverse sont aujourd'hui peu recherchés.

AMYTIS, fille d'Astyages, dernier roi des Mèdes, épousa d'abord Spitamès, et ensuite Cyrus, lorsqu'il eut

vaincu Astyages, et qu'il eut ordonné la mort de son premier mari; elle s'empoisonna de douleur de n'avoir pu venger la mort de son fils Tanioxercès, empoisonné par l'ordre de son frère Cambyse.

AMYTIS, fille de Xercès Ier, épousa Mégabyse, seigneur persan; après la mort de son mari, elle s'abandonna à des excès qui causèrent sa mort.

ANACHARSIS, philosophe scythe, vint à Athènes vers 592 avant J. C., devint le disciple de Solon, s'illustra par son savoir et ses vertus, et mérita d'être mis au nombre des sept sages. A son retour dans la Scythie, il voulut y introduire les lois de la Grèce, mais il fut tué par le roi son frère. On cite de lui des sentences dont quelques-unes sont remarquables. L'Anacharsis dont l'abbé Barthélemy a fait le héros de son savant ouvrage sur la Grèce, n'est qu'un personnage fictif que l'auteur fait vivre deux siècles plus tard.

ANACLET (Saint), ou saint Clet, originaire d'Athènes, pape depuis l'an 78 jusqu'en 91, est honoré par l'Église comme un martyr, ce qui signifie seulement qu'il éprouva quelques persécutions.

ANACLET, antipape, élu le 14 février 1130, après la mort d'Honorius II, par une petite partie des cardinaux, dont la majorité, quelques jours auparavant, avait choisi Innocent II. Anaclet s'appelait *Pierre de Léon*, ainsi que son aïeul. Anaclet se destina d'abord aux lettres, et vint étudier en France, où il prit l'habit de l'ordre de Cluni, ce qui donnait, dans ce temps-là, une grande considération. Étant encore très-jeune il servit d'otage pour le pape entre les mains de l'archevêque de Cologne. Il fut rendu, en 1119, au concile de Reims. Calixte II le fit bientôt cardinal, et l'envoya légat en France, conjointement avec Innocent II, auquel depuis il disputa la tiare. Anaclet, nommé ainsi qu'on vient de le voir, fit tout ce qu'il put pour se maintenir. Il tint Innocent II assiégé dans le palais de Latran, et s'empara de la Basilique et du trésor de St.-Pierre. Il en fit autant de Ste.-Marie-Majeure, et des autres églises de Rome. Maître de la ville et du territoire, après avoir forcé Innocent II de fuir, il négocia partout pour se faire des appuis et se procurer des suffrages : il donna sa sœur en mariage à Roger, duc de Sicile, auquel il conféra le titre de roi; il écrivit à toutes les puissances pour se faire reconnaître. Le schisme s'établit, et la contestation fut longue. Condamné par les conciles de Reims et de Pise, rejeté par la plus grande partie du clergé de toute la chrétienté, méconnu par tous les souverains, excepté Roger et le duc d'Aquitaine, Anaclet se soutint dans Rome, malgré les armes de l'empereur Lothaire, qui protégeait Innocent II, et dont les troupes victorieuses avaient dépouillé Roger d'une grande partie de ses États. Il mourut à Rome, le 7 janvier 1138, après huit ans d'une élévation contestée. Aussitôt après sa mort, ses frères reconnurent Innocent II, et le schisme cessa.

ANACOANA, reine de Xiragua, où est aujourd'hui Léogane, dans l'île St.-Domingue, fut invitée à une fête par Ovando, gouverneur de l'île. A un signal convenu les Espagnols firent main basse sur les Indiens qui avaient suivi leur reine. Elle fut elle-même saisie, conduite à Santo-Domingo, jugée et condamnée à être pendue et exécutée publiquement vers 1506. C'est une des mille barbaries commises par les Espagnols dans le nouveau monde.

ANACRÉON, célèbre lyrique grec, de Téos en Ionie, florissait 532 ans avant J. C. Platon le fait descendre d'une famille des plus illustres, et place même Codrus, le dernier roi d'Athènes, au rang de ses ancêtres. Ami du vin et des femmes, il a dignement célébré ces deux objets de ses affections; et quelques chansons échappées à l'ivresse de Bacchus ou de l'Amour ont fait le charme de ses loisirs, et sont les délices des nôtres. Les poètes sèment des fleurs sur leurs préceptes pour en déguiser l'aridité : c'est du sein même des fleurs qu'Anacréon fait éclore le précepte. Sa fin couronna dignement une vie toute consacrée au plaisir : il mourut à table, étranglé, dit-on, par un pepin de raisin, à 85 ans. Non moins recherché depuis sa mort qu'il le fut de son temps à la cour de Polycrate, ses œuvres, publiées pour la première fois en 1554 par H. Estienne, ont été imprimées et réimprimées, traduites et retraduites dans toutes les langues de l'Europe. La littérature française en compte plusieurs traductions : les meilleures sont celles de MM. Gail, en prose, et de St.-Victor, en vers. M. Boissonade a donné une excellente édition grecque des odes d'Anacréon, Paris, 1823, in-32.

ANAFESTE (Paul-Luc ou Paoluccio), premier doge de Venise. Les habitants des îles Vénitiennes, gouvernés jusqu'en 697 par des tribuns, prirent à cette époque la résolution de se réunir en un seul gouvernement. Ils élurent pour chef Anafeste d'Héraclée. Ainsi commença cette magistrature dont la durée fut de 1100 ans. Anafeste mourut en 717, et eut pour successeur Marcello Tagliano.

ANAGNOSTA (Jean), historien de Byzance, qui vivait en 1453, a laissé un ouvrage *De rebus Constantinopolit. macedonicis*, publié par Alacci, grec et latin. Cologne, 1653.

ANANIA Joannes ou **ANANIE** (Jean d'). *Voyez* **AGNANI** (Jean d').

ANANIAS, un des trois jeunes Hébreux jetés par ordre de Nabuchodonosor dans la fournaise ardente.

ANANIAS, Juif nouvellement converti, ayant voulu tromper St. Pierre, fut subitement frappé de mort ainsi que sa femme Saphira.

ANANIAS, disciple de J. C. et premier évêque de Damas, affermit St. Paul dans la foi chrétienne.

ANANIAS, fils de Zébédée, souverain pontife des Juifs, fut accusé d'avoir tenté de soulever sa nation contre les Romains, et conduit chargé de chaînes à Rome, d'où il revint après s'être justifié. De retour en Judée, il persécuta les chrétiens, traduisit St. Paul devant le sanhédrin et le fit souffleter. Quelques années après, il fut dépouillé de sa dignité, et massacré dans son palais par des séditieux.

ANANUS, rabbin juif du 8e siècle, fut le chef ou plutôt le restaurateur, vers l'an 750, de la secte des caraïtes qui rejette les traditions et interprétations allégoriques imaginées par les talmudistes. Elle subsiste encore aujourd'hui.

ANAPIUS et **AMPHINOMUS**, deux frères nés en Sicile, sont cités par Aristote, Sénèque et Strabon, etc., comme s'étant échappés miraculeusement d'une éruption volcanique de l'Etna, qui détruisit Catane leur patrie, emportant sur leurs épaules leurs parents infirmes.

ANASTASE Ier, élu pape en 398, se distingua par

sa piété. Il réconcilia les Orientaux avec l'Eglise romaine, condamna les origénistes, et mourut en 402. On a de lui deux lettres dans les *Epistolæ roman. pontif.* de Coutant, in-fol.

ANASTASE II, pape le 28 novembre 496, écrivit à l'empereur grec Anastase Ier, en faveur de la religion catholique, et à Clovis pour le féliciter de sa conversion, et mourut le 17 novembre 498. Le écrits de ce pontife ont été publiés par Labbe dans son édition des *Conciles*.

ANASTASE III, pape en 911, n'occupa que deux ans le trône pontifical; il est loué pour la douceur de son gouvernement. C'est tout ce que l'histoire nous en apprend.

ANASTASE IV, élu pape le 9 juillet 1153, se distingua par sa charité dans une grande famine, et ne régna qu'un an et cinq mois. On trouve huit *Lettres* de ce pontife dans le *Recueil* de Labbe.

ANASTASE, antipape, fut opposé en 855 au pape Benoît III.

ANASTASE Ier, *le Silentiaire,* empereur d'Orient, né vers 430 à Dyrrachium, remplissait les fonctions obscures de *silentiaire* dans le palais impérial, lorsque Zénon fut assassiné l'an 491. Il dut son élévation au trône à la veuve de Zénon qu'il épousa quarante jours après la mort de son mari. La modération et l'amour de la justice qu'il montra dans les commencements de son règne l'aidèrent à triompher de ses ennemis; mais d'un caractère faible et versatile, Anastase ne tarda pas à démentir les espérances qu'il avait fait concevoir. Il persécuta les catholiques avec une telle violence, que le pape Symmaque se vit forcé de l'excommunier l'an 500. C'est la première fois que le pape aît usé de son pouvoir contre un souverain. Anastase regagna l'affection de ses sujets en supprimant un impôt odieux, qui se percevait de cinq en cinq ans; il abolit aussi l'usage barbare de livrer les coupables aux bêtes dans le cirque. Le calme rétabli par ces sages mesures, il recommença bientôt à favoriser les eutychéens et à poursuivre les catholiques. Les séditions intérieures favorisèrent les agressions des Perses et des barbares, dont il acheta la paix à prix d'argent, moyen honteux qui ne faisait qu'exciter la cupidité de ses voisins, et lui rendait nécessaire l'accroissement des impôts. Ce long et déplorable règne se termina en 518 par la mort d'Anastase, qui fut trouvé sans vie dans un souterrain de son palais où il s'était réfugié pendant un orage. On croit qu'il avait été frappé de la foudre. Justin lui succéda.

ANASTASE II, empereur d'Orient, était secrétaire de Philippe Bardanes; et ce prince ayant été déposé le 4 juin 713, il lui succéda du consentement général. Son premier soin fut de punir les auteurs de la sédition qui avait précipité Bardanes du trône. Il rétablit la discipline dans l'armée et l'ordre dans les finances, et s'occupa des moyens de s'opposer aux progrès des Sarrasins. Une sédition ayant, en 716, éclaté sur la flotte qu'il armait dans le port de Rhodes, Anastase, abandonné de ses troupes, prit l'habit monastique et fut exilé à Thessalonique. Il eut la faiblesse de regretter le pouvoir, et étant entré dans une conspiration qui tendait à le remettre sur le trône, il fut découvert et conduit à Constantinople, où il eut la tête tranchée avec ses principaux complices en 719, par l'ordre de Léon l'Isaurien.

ANASTASE, patriarche d'Antioche en 561, se signala par son zèle ardent contre les hérétiques. Il avait traduit en grec le *Pastoral* de St. Grégoire, et composé un traité contre les incorruptibles. Il ne reste de lui que trois discours dans l'*Auctuarium* de Combefis, et cinq autres dans les *Lectiones antiquæ* de Canisius.

ANASTASE, *le Sinaïte,* moine du mont Sinaï, se signala, vers l'an 678, par son zèle contre certaines sectes d'hérétiques. On a de lui quelques traités dont le principal est intitulé : *Contemplationes in Hexameron, libri XII.* Les onze premiers livres ont été imprimés dans la *Biblioth. Patrum,* tome IX, et le XIIe, grec et latin, Londres, 1682, in-4°.

ANASTASE, patriarche de Constantinople, fut élevé à cette dignité en 730 par l'empereur Léon l'Isaurien, auquel par reconnaissance il livra tous les trésors de son Église. Il ne se montra pas moins complaisant pour l'empereur Constantin Copronyme, qui lui fit cependant crever les yeux, et le laissa en cet état sur le siége pontifical, qu'il continua de souiller par ses vices et les excès auxquels il s'abandonna avec les iconoclastes. Une mort douloureuse délivra l'Église de cet indigne prélat, l'an 753.

ANASTASE, dit *le Bibliothécaire,* abbé d'un monastère de Rome et bibliothécaire du Vatican, assista, en 869, au 8e concile général de Constantinople, dont il traduisit les *actes* en latin. Il est auteur des *Vies* des papes depuis St. Pierre jusqu'à Nicolas Ier, dont la meilleure édition est celle du Vatican, 1718, 4 vol. in-fol. Son *Histoire ecclésiastique* fait partie de la Byzantine, Paris, 1649.

ANASTASE, apôtre de la Hongrie, portait le nom d'Astrée lorsqu'il embrassa la règle St.-Benoît en Bohême. Chassé de son monastère avec ses religieux, il se retira en Hongrie auprès du prince Étienne, nouvellement converti à la foi catholique. Il fut nommé évêque de Colocza et chargé par le prince Étienne d'aller auprès du pape demander la couronne royale. Le pape Silvestre II accorda en 1100 tout ce que ce prince nouveau converti demandait. Astrée qui avait pris le nom d'Anastase, retourna en Hongrie avec les lettres du pape et la couronne royale. La nation se rassembla et Étienne fut sacré et couronné par Anastase. On ignore l'époque de sa mort.

ANASTASE (Olivier de SAINT-), carme, mort à Bruxelles en 1674, s'était fait une réputation comme prédicateur. Son vrai nom était de CROCK. Il a laissé plusieurs ouvrages mystiques, publiés en Anvers, 1659-1669 : *le Jardin spirituel des carmes; le Combat spirituel d'amour* entre la mère de Dieu et les pénitents du Carmel, etc. Le seul qui soit recherché des amateurs est sa traduction des *Apologues* de St. Cyprien, 1669, in-12.

ANASTASE (le P.). *Voyez* **GUICHARD**.

ANASTASIE (Ste) était d'une illustre famille de Rome, et vivait au commencement du 4e siècle. Les actes de St. Chrysogone, qui fut son tuteur, et l'instruisit dans la foi, rapportent que, pendant la persécution de Dioclétien, ce saint ayant été arrêté dans Aquilée, où il souffrit ensuite le martyre, sa pieuse pupille alla le rejoindre pour lui donner ses secours. En 304, selon les mêmes actes, auxquels on n'accorde que peu d'autorité, elle fut brûlée vive, par ordre du préfet d'Illyrie. Ses cendres furent portées à Rome, et déposées dans l'église qui porte son nom. Les Actes de la sainte, par Métaphraste, lui donnent pour époux un païen nommé Publius.

ANASTASIE (S^te) ou **ANASTASE**, surnommée *l'Ancienne*, fut martyrisée à Sirmich; l'Église l'honore le 25 décembre, mais on n'a aucuns détails, ni sur sa vie, ni sur l'époque précise où elle vivait. Ses reliques, transportées à Constantinople, restèrent quelque temps dans l'église dite Anastasis, ou de la Résurrection, d'où on les plaça dans celle de Ste.-Sophie; mais elles n'y étaient plus, lorsqu'en 1453, les Turcs s'emparèrent de la capitale de l'empire d'Orient.

ANASTASIE (S^te), d'une famille illustre de Rome, fut instruite dans la religion chrétienne, par St. Pierre et St. Paul, ainsi que Ste. Basilisse, son amie. Toutes deux, selon les martyrologes grecs et latins, eurent la tête tranchée par ordre de Néron. L'Église fait leur commémoration le 15 avril.

ANASTASIE, sœur de Constantin, fit élever à Constantinople des bains appelés de son nom *Anastasiens*.

ANASTASIE, femme de l'empereur Tibère Constantin, morte en 594, ne doit pas être confondue avec la femme de Constantin Pogonat. Cette dernière eut beaucoup à souffrir de la férocité de son époux et de son fils.

ANATOLE (St.), évêque de Laodicée en Syrie, florissait vers l'an 270, cultiva l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie, la physique, la grammaire et la rhétorique. Il ressuscita la philosophie péripatéticienne, que l'école de Plotin avait fait abandonner. On a de lui un *Traité de la Pâque*, imprimé dans le recueil de Gilles Boucher, Anvers, 1633, in-fol., et dix livres d'*Institutions arithmétiques*, dont quelques-uns se trouvent dans la bibliothèque grecque de Fabricius.

ANATOLE, patriarche de Constantinople, successeur de Flavien, en 449, assista au concile de Chalcédoine, et, malgré la protestation des légats du pape St. Léon, fit insérer dans les actes de cette assemblée trois canons sur la prééminence de son siége; mort au mois de juill. 458.

ANATOLIUS, philosophe platonicien, fut un des maîtres de Jamblique; il est auteur d'un *Traité* sur les sympathies et les antipathies, dont on trouve des fragments dans la bibliothèque grecque de Fabricius, t. IV.

ANATOLIUS, jurisconsulte que Justinien appelle *vir spectabilis*, professa le droit à Béryte en Phénicie et à Constantinople. Il fut successivement avocat du prétoire, juge, puis consul, et concourut à la formation du Digeste. On a accusé Anatolius d'avoir abusé de sa place de consul et de s'être enrichi par ses concussions. Il périt, frappé par un bloc de marbre qu'un tremblement de terre fit détacher de la corniche de la chambre où il couchait.

ANATOLIUS, un des trois jurisconsultes grecs qui traduisirent le *code Justinien*, par ordre de l'empereur Phocas.

ANAXAGORAS, un des premiers rois d'Argos, succéda à son grand-père Mégapenthe. Le culte de Bacchus s'introduisit sous son règne dans ses États, et y causa de grands désordres.

ANAXAGORAS, sculpteur grec, était d'Égine; il fut chargé d'exécuter la statue de *Jupiter* élevée à Olympie après la bataille de Platée, 492 ans avant l'ère chrétienne. Il avait écrit sur les décorations de théâtre.

ANAXAGORAS, philosophe de la secte Ionique, né à Clazomène, l'an 500 avant J. C., reçut les leçons d'Anaximènes, puis voyagea en Égypte pour s'instruire, et vint ouvrir à Athènes, vers l'an 476, une école où il eut pour disciples Périclès, Euripide et, selon quelques-uns, Socrate. Accusé d'impiété pour avoir combattu les superstitions du temps, Périclès eut beaucoup de peine à le soustraire au supplice. Il vint alors habiter Lampsaque, où il mourut l'an 428 avant J. C., à 72 ans. Anaxagoras supposait un nombre infini de parties élémentaires, distribuées en classes nombreuses dont chacune ne contenait que des parties semblables. Pour expliquer la formation des corps, il enseignait que le soleil est une masse de fer rouge aussi grande que le Péloponèse, que la terre est plate, et d'autres erreurs grossières du même genre. Son mérite est de s'être élevé le premier à l'idée d'un esprit pur, architecte de l'univers.

ANAXANDRE, roi de Lacédémone, 687 ans avant J. C. Sous son règne commença la seconde guerre de Messénie, où s'illustra Aristomène.

ANAXANDRIDES, fils de Léon, de la 1re branche des rois de Sparte, monta sur le trône, vers l'an 550 avant J. C. Il avait épousé une femme qu'il aimait beaucoup; mais comme, après plusieurs années de mariage, il n'en avait point d'enfants, les éphores lui représentèrent que, pour ne pas laisser éteindre la race d'Eurysthènes, il fallait qu'il répudiât sa femme, et qu'il en prît une seconde, dont il pût avoir des enfants. Il eut, de cette seconde femme, Cléomène qui lui succéda. Peu de temps après, la première, après tant d'années de stérilité, lui donna un fils, Doriéus, et ensuite deux autres, Cléombrote et Léonidas. Il ne se passa rien de mémorable sous son règne. Il mourut l'an 515 avant J. C.

ANAXANDRIDES, poëte comique, né à Rhodes, ou à Colophon, vivait du temps de Philippe, roi de Macédoine. Il fut le premier qui représenta sur la scène les malheurs que l'amour cause aux jeunes filles. Il avait plus de verve que de correction; et quoiqu'il fût très-affligé d'un mauvais succès, jamais il ne prenait la peine de retoucher ses ouvrages. Dans sa vieillesse, il en détruisit plusieurs. Sa mort fut malheureuse. Euripide avait dit, dans une de ses tragédies: « La nature le voulait ainsi, « elle qui n'écoute point les lois. » Anaxandrides parodia ce vers, en substituant seulement les mots: *la ville*, à ceux de *la nature*. On n'était plus au temps d'Aristophane: les Athéniens permettaient bien encore qu'on prît les plus grandes libertés à l'égard des particuliers, mais ils ne souffraient plus les critiques contre l'État. Ils condamnèrent Anaxandrides à mourir de faim.

ANAXARQUE, philosophe de la secte Éléatique, était natif d'Abdère, et fut disciple de Diomènes de Smyrne, ou, selon d'autres, de Métrodore de Chios, tous deux de l'école de Démocrite. Appelé auprès d'Alexandre le Grand, Anaxarque le suivit dans toutes ses expéditions, et lui parla toujours avec une entière liberté. Les courtisans d'Alexandre, et le philosophe Callisthènes lui-même, lui vouèrent une haine implacable, qui fut la source de toutes les calomnies qu'ont débitées contre lui les péripatétitiens. Après la mort d'Alexandre, Anaxarque tomba entre les mains de Nicocréon, tyran de Chypre, dont il s'était attiré la haine, et qui le fit piler dans un mortier. Ce philosophe passe pour avoir été le maître de Pyrrhon, fondateur du scepticisme.

ANAXENOR, musicien grec de Thyanes, auquel Marc-Antoine accorda le revenu de quatre villes et une garde d'honneur.

ANAXIDAME, roi de Lacédémone, est célèbre par sa réponse à un homme qui lui demandait qui avait l'autorité dans Sparte : « Les lois, » répondit-il.

ANAXILAS Ier, roi de Rhégium, descendait, à la quatrième génération, d'Alcidamas, Messénien. Après la prise d'Ira, vers l'an 625 avant J. C., il attira à Rhégium une partie des Messéniens qui ne voulurent pas se soumettre aux Lacédémoniens, ce qui rendit sa capitale très-florissante. On l'a souvent confondu, mal à propos, avec le suivant.

ANAXILAS II, fils de Crétinéus, et descendant du précédent, monta sur le trône, à Rhégium, l'an 494 avant J. C. Il fut célèbre par sa modération et son amour pour sa patrie. Il chassa de Zancle les Samiens, qui s'en étaient emparés, l'an 497 avant J. C.; il y conduisit une colonie, et donna à cette ville le nom de Messine, en mémoire de la patrie de ses ancêtres. Hérodote débite plusieurs contes sur Anaxilas; il prétend que ce fut lui qui détermina les Samiens à s'emparer de Zancle, tandis qu'il n'était pas encore sur le trône lorsque les Samiens vinrent en Sicile. Il mourut l'an 476 avant J. C., et laissa plusieurs enfants en bas âge, sous la tutelle de Micythus, son esclave.

ANAXILAS de Larisse, philosophe pythagoricien, fut banni de Rome par l'ordre d'Auguste, sous prétexte de magie. D'après ce que l'on sait de ses expériences, on conjecture qu'il avait découvert la fantasmagorie.

ANAXIMANDRE, philosophe, né à Milet l'an 611, et mort l'an 547 avant J. C., eut Thalès pour maître, et fut après lui chef de l'école Ionienne. On lui attribue l'invention de la sphère et du gnomon, la fixation des époques des équinoxes et des solstices. Il enseignait que la terre est ronde, qu'elle tourne sur son axe, que le soleil est un globe de feu 18 fois plus grand que la terre, et regardait l'infini comme le principe de tout. Ainsi l'on voit qu'à de grandes connaissances il mêla beaucoup d'erreurs.

ANAXIMÈNES, philosophe, orateur et historien, né à Lampsaque, fut l'un des précepteurs d'Alexandre, suivit ce prince dans ses conquêtes, et, par un trait ingénieux, empêcha la destruction de sa patrie. Ce prince, irrité contre Lampsaque qui avait pris parti pour Darius, voulait ruiner cette ville, et avait juré de ne céder à aucune sollicitation de son précepteur. Anaximènes le pria de détruire Lampsaque : désarmé par cette ruse, Alexandre pardonna. Le temps n'a pas épargné ses ouvrages, dont le plus important était une *Histoire universelle* en 12 livres, depuis l'origine du monde jusqu'à la mort d'Épaminondas.

ANAXIMÈNES, philosophe de Milet, disciple et successeur d'Anaximandre, soutenait que l'air est le principe de tout; que le soleil, la lune et les étoiles ne sont que des parcelles détachées de la terre. Il mourut 504 ans avant J. C.

ANAXIPPE, poëte comique grec, vivait sous Antigone et Démétrius Poliorcètes. On ne connaît de lui qu'un fragment dans les *Excerpta* de Grotius.

ANAYA-MALDONADO (don Diego), archevêque de Salamanque et de Séville au 14e siècle, fut précepteur des enfants de Jean Ier, roi de Castille, et envoyé, en qualité d'ambassadeur, au concile de Constance. Vers la fin de sa vie, il fut dépouillé de la dignité de président du conseil de Castille, à l'instigation d'Alvarès de Luna. Salamanque lui doit la fondation d'un collége gratuit, le premier établissement de ce genre, auquel il consacra presque toute sa fortune.

ANBIZA-BEN-CHAAIN-AL-KALBI, huitième gouverneur d'Espagne pour les califes, en 721; poussa ses conquêtes d'un côté jusqu'au delà du Rhône, et, de l'autre, jusqu'à Cahors. A son retour, en 725, il fut blessé mortellement dans un combat que lui livra le duc d'Aquitaine.

ANCARANO (P. J.) jurisconsulte et poëte italien, né à Reggio, au 16e siècle, a composé un livre de jurisprudence, intitulé : *Familiarum juris quæstionum*, etc., Venise, 1569, in-8o, et quelques *sonnets*.

ANCARANO (Gasp.), prêtre et poëte italien, né à Bassano, professeur de belles-lettres à Trévise, vers la fin du 16e siècle, a mis en *canzoni* les *prières* de l'Église, etc., imprimé à Venise en 1587; il a aussi publié en vers italiens les *sept Psaumes de la pénitence*, Venise, 1588, in-4o.

ANCHANTÉRUS ou plutôt **ACANTHÉRUS** (Cl.), médecin, né à Bar-le-Duc, au 16e siècle, était, selon Musa, un savant helléniste et un poëte distingué; il a publié une traduction latine de l'ouvrage grec de Psellus sur les *propriétés médicales des pierres précieuses*, et une autre, du grec en vers latins, d'un Traité de Paul le Silentiaire sur les *Bains pythiques*, Venise, 1586, in-12.

ANCHARANO (Pierre d'), célèbre jurisconsulte de la famille de Farnèse, né vers 1330 à Bologne, mort dans la même ville en 1410 ou 1417. On a de lui plusieurs vol. in-fol. d'*ouvrages* de jurisprudence.

ANCHARANO (Jacques d') ou **DE TERAMO**, né dans l'Abruzze, en 1349, fut évêque de Florence, administrateur du duché de Spolette, en 1410, et légat en Pologne, où il mourut en 1417. Il est auteur d'un roman spirituel très-singulier, traduit dans toutes les langues, et imprimé sous différents titres : *Procès sérieux et comique de satan contre la B. vierge Marie; Procès du diable contre le Christ*. La première édition de l'original latin est celle d'Augsbourg, 1472, in-fol.; Lyon, 1484, in-fol.

ANCHER (Pierre-Kofod), conseiller à la cour de Danemark, vers la fin du 18e siècle, a publié, en danois, une *Histoire de la législation danoise*, 1765, 3 vol. in-8o, ouvrage plein de recherches, et beaucoup de livres élémentaires sur le droit civil et criminel de ce royaume.

ANCHÈRES (Daniel d'), né à Verdun, était attaché à la personne de Jacques Ier, qu'il suivit en Angleterre. Il était jeune lorsqu'il fit imprimer à Paris, en 1608, une tragédie avec des chœurs, intitulée : *Tyr et Sidon*, ou *les funestes amours de Belcar et Méliane;* cette pièce fait partie de son recueil de *Poésies diverses*.

ANCHERSEN (Pierre), professeur au gymnase d'Odensée en Fionie, dans la première moitié du 18e siècle, était un des hommes les plus érudits de sa nation. Il a publié les *Origines du Danemark*, 1747, in-4o, en latin. Ses opuscules historiques et littéraires ont été recueillis par Oelrichs, 1775, 3 vol. in-4o.

ANCHIETA (Joseph d'), missionnaire portugais,

surnommé l'*Apôtre du nouveau monde,* naquit en 1533, dans l'île de Ténériffe, de parents nobles et riches, reçut une éducation brillante, entra, à 17 ans, dans l'ordre des jésuites, et, animé d'un grand zèle pour la propagation de la foi, partit pour le Brésil, en 1553, avec don Édouard d'Acosta, second gouverneur général, et six autres religieux de son ordre. Il fonda, à Piratiningua, le premier collége du Brésil, pour avancer la conversion et la civilisation des sauvages de cette contrée. Les sauvages du Brésil et les créoles portugais vinrent en foule se mettre sous la direction d'Anchieta, qui leur enseignait le latin, et apprenait d'eux la langue du pays. Le premier, il en composa une grammaire et un vocabulaire. Son influence augmenta sous le gouvernement de Memdesa; et, soutenu par ce gouverneur général, il parcourut les capitaineries du Brésil, et s'efforça de détruire l'anthropophagie parmi les tribus sauvages. Durant la longue et malheureuse guerre des Portugais contre les Tamoyos, Anchieta, compagnon fidèle du célèbre Nobrega, prêcha en chaire et sur les places publiques des villes nouvellement fondées, que les Brésiliens avaient partout l'avantage, parce que le droit et la justice étaient de leur côté, et qu'ainsi Dieu les protégeait visiblement. A la fin, les malheurs de cette guerre déterminèrent Anchieta et Nobrega, de concert avec le gouverneur général, à aller se mettre entre les mains des Tamoyos, dans l'espoir d'en obtenir la paix. Le danger était imminent; toutes les tribus des Tamoyos s'étaient réunies pour faire une attaque générale : aussi, jamais on n'entreprit une ambassade plus périlleuse et plus utile. Après s'être exposés cent fois à perdre la vie au milieu de ces anthropophages, Anchieta et Nobrega parvinrent enfin, par la vénération qu'ils leur inspirèrent, à conclure la paix, et leur ambassade fut regardée comme le salut des colonies portugaises. Anchieta contribua avec les Indiens convertis, à la fondation de la ville de St.-Sébastien, maintenant la métropole de l'Amérique portugaise. Anchieta mourut, en 1597, à 64 ans. Les Portugais et les sauvages croyaient également à ses miracles. Les premiers envoyèrent à Rome, après sa mort, un grand nombre de déclarations et d'attestations, en demandant qu'il fût canonisé. Anchieta a composé un *Poëme sur la Vierge,* en 5,000 vers latins.

ANCHISE, prince troyen, père d'Énée qui l'emporta sur ses épaules, au sac de Troie, jusqu'à ses vaisseaux, et l'emmena en Italie. Il mourut à Drépane, ville de Sicile, où relâcha la flotte de son fils.

ANCHITÉE, femme de Cléombrote, roi de Sparte, sacrifiant l'amour maternel à celui de la patrie, posa la première pierre à la porte du temple de Minerve, que les éphores avaient ordonné de murer pour y faire périr de faim Pausanias son fils, qui avait vendu Sparte aux Perses.

ANCILLON (David), né à Metz, le 17 mars 1617, d'un habile jurisconsulte calviniste, fit ses premières études au collége des jésuites, qui firent de vains efforts pour l'engager à changer de religion. Il alla étudier en théologie, à Genève, sous les savants Spanheim, Déodati et Tronchin, fut reçu ministre à Charenton, en 1641, et placé, la même année, en cette qualité, à Meaux, où il fit un riche mariage. Il fut appelé, en 1653, dans sa patrie, pour y remplir les mêmes fonctions; lors de la révocation de l'édit de Nantes, Ancillon se retira d'abord à Francfort, devint ministre à Hanau, d'où la jalousie que ses collègues conçurent de ses talents, l'obligea de retourner à Francfort, et de là à Berlin, où il fut pourvu d'une église, et mourut, le 3 septembre 1692. Quoiqu'il eût conservé toute sa vie une ardeur extraordinaire pour l'étude, il n'a laissé que peu d'ouvrages, dont les principaux sont : *Relation fidèle de tout ce qui s'est passé dans la conférence publique avec M. Bédacier, évêque d'Aoste,* Sédan, 1657, in-4°; *Apologie de Luther, de Zwingle, de Calvin et de Bèze,* Hanau, 1666; *Vie de Guillaume Farel,* ou *l'Idée du fidèle ministre de Christ.*

ANCILLON (Charles), fils du précédent, né à Metz, le 28 juillet 1659, commença ses études classiques dans cette ville, et alla les continuer à Hanau. Il suivit des cours de droit à Genève, à Paris, où il se fit recevoir avocat. Il exerça cette profession avec tant de succès, dans sa patrie, que les réformés de Metz le députèrent en cour, pour représenter qu'ils ne devaient point être compris dans la révocation de l'édit de Nantes. Tout ce qu'il put obtenir, fut qu'on userait, à leur égard, d'un traitement plus doux qu'à l'égard des autres. Peu satisfait des dispositions de la cour, il suivit son père à Berlin. L'électeur de Brandebourg le fit d'abord juge et directeur des réfugiés français de cette ville, puis inspecteur des tribunaux de justice que ces mêmes réfugiés avaient en Prusse, enfin, conseiller d'ambassade, historiographe du roi, et surintendant de l'école française. Il avait été employé dans des négociations importantes en Suisse, avait résidé quelque temps à la cour de Bade-Dourlac, et mourut à Berlin, le 5 juillet 1715, après avoir publié les ouvrages suivants : *Réflexions politiques, par lesquelles on fait voir que la persécution des réformés est contre les véritables intérêts de la France,* Cologne, 1685, in-12, ouvrage mal à propos attribué, par Bayle, à Sandras de Courtilz; l'*Irrévocabilité de l'édit de Nantes prouvée par les principes du droit et de la politique,* Amsterdam, 1688, in-12; *la France intéressée à rétablir l'édit de Nantes,* ibid., 1690, in-12; *Histoire de l'établissement des Français réfugiés dans les États de Brandebourg,* Berlin, 1690, in-8°; *Dissertation sur l'usage de mettre la première pierre au fondement des édifices publics,* ibid., 1701, in-8°; *Discours sur la statue érigée sur le Pont-Neuf de Berlin à l'électeur Frédéric-Guillaume,* ibid., 1703, in-fol.; *Mélanges critiques de littérature,* Bâle, 1698, in-8°, 3 vol.; *Mémoires concernant les Vies de plusieurs modernes célèbres dans la république des lettres,* Amsterdam, 1709, in-12; *Vie de Soliman II; Traité des Eunuques.*

ANCILLON (Joseph), né à Metz en 1626, frère puîné de David Ancillon, embrassa la profession d'avocat, et acquit la réputation du plus habile jurisconsulte de la contrée. Lorsque la révocation de l'édit de Nantes força la famille Ancillon de s'expatrier, les compatriotes de Joseph firent tous leurs efforts pour le retenir parmi eux. Les réformés de Metz prétendaient que cette ordonnance ne pouvait les atteindre; mais leurs efforts pour être exceptés n'eurent aucun succès. Seulement le ministère ferma les yeux sur le séjour prolongé de Joseph Ancillon, qui un des derniers quitta la ville de Metz, et alla rejoindre à Berlin sa famille, déjà comblée de bienfaits du grand électeur Frédéric-Guillaume, lequel, profitant de la faute

d'un monarque à son déclin, rendit, vingt et un jours après la révocation de l'édit de Nantes, cette déclaration de Potsdam qui donnait une nouvelle patrie aux protestants persécutés. Ancillon devint conseiller de l'électeur et membre du tribunal chargé de distribuer la justice aux réfugiés français. Il mourut à Berlin, en novemb. 1719, à l'âge de 95 ans. Joseph Ancillon avait resserré les liens de sa famille en donnant sa fille en mariage à Charles Ancillon, son neveu. Il a publié, sans y mettre son nom, *Traité de la différence des biens-meubles et immeubles dans le ressort de la coutume de Metz*, Metz, 1698, in-12; *Commentaire sur la coutume de Metz*, et un *Recueil d'arrêts du parlement;* mais ils n'ont pas été imprimés. Des copies du premier traité se sont répandues dans le pays, et l'on invoque souvent son autorité au barreau.

ANCILLON (Louis-Frédéric), mort en 1814, âgé de 70 ans, a laissé quelques bons écrits de philosophie religieuse et de littérature sacrée, entre autres : *Judicium de judiciis circa argumentum Cartesianum pro existentiâ Dei ad nostra usque tempora latis*, Berlin, 1792, in-8°; *Tentamen in Psalmo sexagesimo octavo denuo vertendo*, etc., Berlin, 1797, in-8°.

ANCILLON (Jean-Pierre-Frédéric), ministre de Prusse, né en 1766 à Berlin, était petit-fils de Charles Ancillon. Doué d'un rare génie et d'une grande aptitude au travail, il annonça de bonne heure tout ce qu'il serait un jour. Professeur à l'académie royale militaire, il quitta l'enseignement pour embrasser la carrière évangélique, et s'acquit bientôt une réputation méritée par son talent comme prédicateur; un discours qu'il prononça pour la bénédiction d'un mariage en 1791, le fit connaître à la cour de Prusse, et devint la première occasion de sa fortune. Les sermons qu'il fit en 1793, au temple de Werder à Berlin, sur l'amour de la patrie et sur les devoirs des sujets dans les temps de trouble, retentirent dans toute la monarchie prussienne. Bientôt ses diverses publications le placèrent au rang des écrivains les plus distingués. L'Institut de France, dans son rapport en 1810 sur les progrès des études historiques, le proclama le digne successeur de Leibnitz. Le roi de Prusse avait devancé le jugement de l'Institut, en choisissant Ancillon pour remplir la place de gouverneur de son fils et de son neveu; il le nomma depuis conseiller d'État, et lui donna des témoignages réitérés de la confiance dont il l'honorait. Ancillon vint en France avec ses deux élèves en 1814, et profita de son séjour à Paris pour se lier avec les littérateurs. Plus tard il concourut aux modifications avantageuses introduites dans la constitution prussienne; fut en 1819 nommé ministre de l'instruction, dont il étendit les bienfaits à toutes les classes, mais avec une sage mesure. Nommé depuis ministre des affaires étrangères, il contribua beaucoup à faire prévaloir le système de paix qui permet à l'industrie et au commerce d'étendre leurs utiles conquêtes, et mourut en juin 1837, honoré des regrets de l'Europe entière. Comme écrivain, on citera d'Ancillon : *Mélanges de littérature et de philosophie*, Berlin, 1801; Paris, 1809, 2 vol. in-8°; *Essais philosophiques*, ou *nouveaux Mélanges de littérature et de philosophie*, Genève, 1817, 2 vol. in-8°; *Nouveaux Essais de politique et de philosophie*, Paris, 1824, 1 vol. in-8°; *Tableau des révolutions du système politique de l'Europe depuis la fin du 15e siècle*, Berlin, 1806, 4 vol. in-8°; Paris, 1807, 7 vol. in-12; ibid., 1823, 4 vol. in-8°, édition revue par l'auteur; Bruxelles, Meline, Cans, 1839, 2 vol in-8°. Ouvrage remarquable par la profondeur des aperçus, et qui suffirait pour assigner à l'auteur un des premiers rangs parmi les écrivains amis de l'humanité. *Éloge historique* de J. B. Mérian, Berlin, 1810, in-8°; *Éloge* de la reine de Prusse Louise-Aug.-Wilhem.-Amélie, Berlin, 1810, in-8°, etc.

ANCINA (Juvénal), d'abord professeur de médecine à l'université de Turin, ensuite évêque de Saluces, naquit à Fossano en 1545. Ses parents l'envoyèrent à Montpellier pour y achever ses études. Mais le duc de Savoie ayant créé l'université de Mondovi, Ancina y vint continuer ses cours de philosophie et de mathématiques. L'université ayant été transférée à Turin, Ancina fut appelé à l'une des chaires nouvellement établies. Bientôt après il céda à sa vocation et après avoir fait de nouvelles études en théologie il reçut le sacerdoce. Charles-Emmanuel Ier demanda pour lui à Clément VIII l'évêché de Saluces. Devenu évêque, malgré lui, il se montra, par la sainteté de sa vie et ses immenses largesses envers les pauvres, le vrai disciple de Jésus-Christ. Il mourut à Saluces le 31 août 1604. Ses principaux ouvrages sont : *De Academiâ subalpinâ libri duo*, 1565, in-8°; *Naumadria christianorum principum; Tempio Armonico; Decades divinorum contemplationum;* etc.

ANCKARSTROËM (Jean-Jacques), gentilhomme suédois, enseigne des gardes de Gustave III, montra de bonne heure des passions ardentes et un caractère sombre. Gustave ayant renversé successivement, en 1772 et en 1789, le pouvoir du sénat et des grands, pour gouverner dans toute la plénitude de la puissance royale, Anckarstroëm partagea le mécontentement d'une grande partie de la noblesse, et manifesta, dans plusieurs circonstances, son opposition aux vues du monarque. Il joignit, à l'aversion qu'il éprouvait déjà pour Gustave, un ressentiment particulier, à l'occasion de la perte d'un procès où intervint le roi; mais il est faux, comme l'ont avancé quelques biographes, qu'il eût été condamné à mort, pour avoir cherché à livrer la Finlande aux Russes, et que Gustave lui eût fait grâce. Il se lia étroitement avec les nobles les plus acharnés contre la cour, et fut admis dans des conférences secrètes, où il s'agissait de rétablir le sénat et de se défaire de Gustave, dont la mort fut résolue. Anckarstroëm demanda à porter lui-même le coup; mais les jeunes comtes de Ribbing et de Horn lui disputèrent cette horrible mission, et il fallut s'en remettre au sort, qui décida pour Anckarstroëm. Il fit, avec ses complices quelques tentatives, vers la fin de 1791, pour assassiner Gustave, à Stockholm; mais, ce prince ayant convoqué tout à coup la diète à Gefle, pour le 23 janvier 1792, ce voyage inattendu dérangea le projet des conjurés. Cependant, la plupart se réunirent à Gefle, sans qu'aucune occasion favorisât leur complot. Les décisions de cette diète irritèrent encore davantage la noblesse suédoise, et les conjurés, transportés de rage, revinrent à Stockholm, et résolurent d'attaquer Gustave dans un bal masqué, la nuit du 15 mars. Avant de porter le coup fatal, Anckarstroëm témoigna à ses deux complices la crainte de se tromper, et de manquer le roi dans une si grande foule.

« Tu frapperas, lui dit le comte de Horn, celui à qui je « dirai : *Bonjour, beau masque.* » Ce fut en effet sur cette indication qu'Anckarstroëm tira sur Gustave un coup de pistolet, chargé de deux balles et de plusieurs clous, au moment même où ce prince parcourait la salle, appuyé sur le comte d'Essen. Gustave, blessé à mort, tomba dans les bras de son favori, et Anckarstroëm se confondit dans la foule, après avoir laissé tomber ses pistolets et son poignard. Lorsque la foule fut sortie de la salle, on vit à terre les armes d'Anckarstroëm. Tous les armuriers de Stockholm furent interrogés; et l'un deux, à la vue des pistolets, déclara qu'il les avait vendus à Anckarstroëm. On alla aussitôt l'arrêter chez lui, où il s'était retiré, et une commission fut nommée pour le juger. Il avait d'abord pris la résolution de se brûler la cervelle, dès qu'il aurait frappé le roi; mais, soit qu'il comptât sur l'impunité, soit qu'il manquât de courage, il n'attenta point à ses jours. Il refusa constamment de nommer ses complices : avouant néanmoins son crime, dont il parut se glorifier. Le procès fut suivi avec lenteur; enfin, le 29 avril 1792, Anckarstroëm fut condamné à être décapité, après avoir été battu de verges pendant trois jours. Traîné au supplice dans une charrette, il jeta des regards tranquilles sur les spectateurs. Son courage parut néanmoins l'abandonner au moment de perdre la vie, et il réclama quelques minutes pour demander pardon à Dieu. Ce régicide n'avait que 33 ans; il fut le seul des conjurés que l'on condamna à mort. Les comtes de Horn, de Ribbing et le colonel Lilienhorn, furent bannis à perpétuité.

ANCKWITZ (le comte), nonce du palatinat de Cracovie, et député de l'ordre équestre à la diète polonaise, né, vers 1750, de l'une des familles les plus distinguées de la Pologne, reçut une brillante éducation. Nommé ambassadeur extraordinaire de la république polonaise à la cour de Copenhague en 1792, après l'insurrection qui avait éclaté contre les Prussiens et les Russes, il obtint peu de résultats dans une mission d'ailleurs de peu d'importance, et revint à Varsovie dans le mois de novembre suivant. Il se rendit bientôt à Grodno, où il fit l'ouverture de la diète le 17 juin 1793, et fut un des membres les plus influents de cette assemblée. Il prit aussi une grande part aux négociations et aux intrigues qui amenèrent le second partage de la Pologne. Enfin ce fut lui qui signa, comme ministre plénipotentiaire du roi Stanislas, le 23 juillet 1793, le traité par lequel ce partage fut consommé. Toutes les conditions du traité ne furent pas alors connues du public; mais on sut qu'après sa conclusion de nonce, Anckwitz avait obtenu du cabinet de St.-Pétersbourg une pension de trente mille florins. Il fut nommé dans la même année maréchal du conseil permanent, et revint habiter Varsovie, où il se trouvait à l'époque de l'insurrection du 18 avril 1794, lorsque les Russes furent chassés de cette ville et égorgés pour la plupart. Anckwitz fut arrêté et emprisonné; la populace demandait sa tête à grands cris; il fut traduit devant un tribunal, qui le condamna à être pendu, et le fit exécuter à l'instant même devant l'hôtel de ville, à la demande du peuple. Son cadavre fut exposé toute la journée sur la place de l'exécution, et livré aux insultes de la populace.

ANCRE (Concini Concino, maréchal d'), fils d'un notaire de Florence, dut son élévation à sa femme, Léonore Galigaï, fille de la nourrice de Marie de Médicis. Venu en France en 1600, avec cette princesse, Concini, d'abord simple gentilhomme de la reine, s'éleva, par le crédit de sa femme, à la plus haute faveur. Ce ne fut pourtant qu'après la mort de Henri IV qu'il put donner l'essor à son ambition. Devenu nécessaire à la reine pendant les troubles d'une faible minorité, Concini bouleversa tout dans le conseil. Il acheta le marquisat d'Ancre, fut créé successivement premier gentilhomme de la chambre, gouverneur de Normandie, et enfin, dit Voltaire, premier ministre, sans connaître les lois du royaume, et maréchal de France, sans avoir jamais tiré l'épée. Tant de faveurs, répandues sur un étranger, alarmèrent les principaux seigneurs du royaume, et servirent de prétexte à leur rébellion. Cantonnés dans les provinces, il déclarèrent la guerre au premier ministre; mais Concini, devenu le maréchal d'Ancre, assuré de la faveur de la reine, les bravait tous. Pour venger l'autorité royale, ou plutôt pour conserver la sienne, il leva 7,000 hommes à ses frais, ce qui souleva contre lui toute la France, indignée qu'un étranger, venu sans aucun bien, eût de quoi assembler une armée aussi forte que celles avec lesquelles Henri IV avait reconquis son royaume. Concini, peu satisfait de ne laisser à Louis XIII que le vain titre de roi, et ne gardant aucune mesure avec ce prince, s'assura de sa personne, lui défendit de sortir de Paris, et réduisit les distractions qu'il voulait bien lui laisser, à la chasse, et à la seule promenade aux Tuileries. Jouant un jour au billard avec le roi, il mit son chapeau sur la tête, et lui dit : « Sire, Votre « Majesté me permettra bien de me couvrir. » Tant d'insolence excita la haine de Louis XIII. Le maréchal ne l'ignorait point, et disait souvent qu'elle causerait sa perte; mais il ne se doutait guère que les intrigues d'un jeune homme, étranger comme lui, devaient l'amener. Charles Albert de Luynes, qui devait sa fortune au maréchal, et que sa jeunesse mettait à l'abri du soupçon, parvint à décider Louis XIII à secouer le joug, et le premier acte d'autorité d'un prince de seize ans et demi, auquel on avait donné le surnom de *Juste*, fut d'ordonner l'assassinat de son premier ministre; mais l'exécution de ce projet n'était pas facile; Luynes, surveillé de très-près, n'osait risquer une démarche qui pouvait le perdre, si elle ne réussissait pas. M. de Maulus, frère de Luynes, et l'Hôpital-Vitry, capitaine des gardes, arrêtèrent, en présence du roi, qu'on attaquerait le maréchal dans la cour du Louvre, au moment où il sortirait de chez la reine mère. Cette première tentative échoua par un malentendu; mais, le 24 avril 1617, les mesures furent mieux prises; le roi, sous prétexte d'aller à la chasse, avait fait monter à cheval son régiment des gardes, le seul dont il pût disposer pour soutenir l'entreprise. Vitry se rendit au Louvre avec quelques gentilshommes qui portaient des pistolets sous leurs manteaux, et se plaça sur le pont-levis. Le maréchal d'Ancre y arriva, suivi d'un cortége assez nombreux; les conjurés laissèrent passer le cortége; alors, Vitry, suivi de ses gens, s'approcha du maréchal, et lui dit, en lui portant la main sur le bras droit : « Le roi « m'a commandé de me saisir de votre personne. » Le maréchal, étonné, dit en italien : *A moi!* mais Vitry, du Hallier, Perray, lâchent en même temps leurs pistolets, et le maréchal tombe mort à leurs pieds : Vitry cria aus-

sitôt : « Vive le roi! » Les portes du Louvre furent fermées, et la garde resta rangée en bataille. Quand on apprit au roi la mort de son ministre, il se montra aux fenêtres du palais, et cria aux conjurés : « Grand merci à vous; à « cette heure, je suis roi. » Quelques historiens ont prétendu que Louis XIII avait seulement voulu faire arrêter le maréchal d'Ancre, et qu'il ne fut tué que par accident; mais ce qui lève tous les doutes à cet égard, c'est que le roi se vanta de la mort du maréchal, en présence de toute la cour, et que Vitry, lorsqu'il présenta au parlement ses provisions de maréchal de France, présenta en même temps des lettres patentes portant aveu du meurtre commis sur la personne du maréchal d'Ancre, par commandement exprès de S. M. On trouva dans les poches de Concini, au moment de sa mort, pour près de deux millions de billets de l'épargne, et de rescriptions, et deux millions vingt mille liv. dans sa maison; ce qui ferait croire qu'il s'attendait à quelque malheur, et qu'il se préparait à la fuite. Son corps fut enveloppé dans un drap, et, vers minuit, on alla l'enterrer à St.-Germain-l'Auxerrois. Le lendemain, le peuple se porta à l'église, et, malgré la résistance du clergé, le corps fut exhumé, traîné jusqu'au Pont-Neuf, et pendu à une potence que le maréchal avait fait élever pour ceux qui parleraient mal de lui; ensuite on le coupa en mille pièces, et l'on vendit ses restes sanglants, que la populace furieuse s'empressait d'acheter. Le parlement de Paris procéda contre sa mémoire, condamna sa femme à être brûlée, et déclara leur fils ignoble et incapable d'occuper aucune place.

ANCRE (Léonore Dori, dite Galigaï, maréchale d'), née dans la plus basse classe du peuple, dut sa fortune au hasard qui fit choisir sa mère pour nourrice de Marie de Médicis. Lorsque cette princesse vint en France, en 1600, pour épouser Henri IV, Galigaï, mariée à Concini, suivit cette princesse, en qualité de femme de chambre : elle prit un tel ascendant sur l'esprit de la reine, qu'elle réglait à son gré, dit Mézerai, ses désirs, ses affections, et ses haines. Galigaï, vendue aux Espagnols, entretint la mésintelligence qui régnait entre Henri IV et Marie de Médicis; maîtresse absolue de l'esprit de la reine, elle réveillait sa jalousie par de faux rapports, et l'aigrissait par ses conseils. Plus d'une fois, ce prince essaya de chasser de sa cour une femme aussi dangereuse; mais la reine n'y voulut jamais consentir, et Jean de Médicis, qui, à la prière du roi, s'était chargé d'une commission si délicate, déplut tellement à la reine, par cette démarche, que, depuis, elle ne cessa de le persécuter, et le força de quitter la France. L'assassinat de son mari ne lui coûta pas une larme (voir l'article précédent); elle parut plus émue lorsqu'on lui apprit que le cadavre du maréchal avait été exhumé et pendu. Néanmoins, elle répéta plusieurs fois qu'il était un *présomptuous*, un *orgueillous*, et qu'il n'avait que le sort qu'il méritait. Occupée exclusivement du soin de sauver ses pierreries, elle les mit dans un de ses matelas, se coucha dessus, et ne céda qu'à la violence. Son appartement ayant été pillé par les archers, elle arriva à la Bastille dans une telle détresse, qu'elle manquait de linge; une femme de la cour lui envoya deux chemises, et son fils, quoiqu'il fût aussi arrêté, lui fit passer quelques pièces de monnaie. Le procès de la Galigaï, traduite devant une commission extraordinaire, qui fut nommée pour faire le procès à la mémoire du maréchal, commença le 3 mai 1617. On passa légèrement sur ce qui aurait dû faire l'objet principal du procès. La seule circonstance raisonnable sur laquelle on interrogea Galigaï, fut l'avertissement qu'elle avait reçu de la mort de Henri IV, et le soin qu'elle avait mis à s'opposer à la recherche des auteurs de l'assassinat. La manière dont elle repoussa ces inculpations, éloigne d'elle et de la reine toute idée de complicité. Les principales accusations portèrent donc sur le crime de sorcellerie, et les preuves furent des lettres écrites par son secrétaire à un médecin juif, nommé Montallo. La Place, écuyer de la maréchale, soutint, devant les juges, que, depuis l'arrivée de ce juif italien à la cour, elle avait cessé d'aller à la messe. Son carrossier déposa qu'il l'avait vu sacrifier un coq dans une église, à minuit, et le procureur général prouva, par divers passages des livres juifs, que cette oblation d'un coq était une pratique tout à la fois juive et païenne. On crut découvrir dans quelques livres hébreux, saisis dans son cabinet, le moyen dont elle s'était servie pour obtenir un si grand ascendant sur les volontés de la reine. Interrogée sur ce point, elle répondit : « Mon sortilége a été le pouvoir que doivent avoir les âmes fortes sur les esprits faibles. » Quelques juges eurent assez d'équité et de lumières pour ne pas opiner à la mort; Orlando Pagen, l'un des deux rapporteurs, refusa de signer l'arrêt que Courtin, vendu à Charles de Luynes, lui présenta; cinq juges s'absentèrent, d'autres conclurent au bannissement; mais le reste, entraîné par le préjugé public, par l'ignorance, et surtout par les instigations de ceux qui voulaient recueillir les dépouilles du maréchal et de sa femme, signèrent l'arrêt de mort, et il fut prononcé, le 8 juillet 1617, devant une foule immense. Pour suspendre l'exécution de l'arrêt qui la condamnait à être brûlée, elle déclara qu'elle était enceinte; mais on lui montra que, d'après les dépositions qu'elle avait faites pendant son séjour à la Bastille, elle ne pouvait être dans cet état *sans avoir manqué à son honneur*. Cette objection l'empêcha d'insister : elle reprit son courage, et se résigna à la mort. Traînée au supplice le jour même de sa condamnation, elle passa au milieu d'un peuple nombreux, que son malheur commençait enfin à toucher; elle vit sans effroi les flammes qui allaient dévorer son corps. « Intrépide, mais modeste, dit Anquetil, elle mourut sans bravade et sans frayeur. » Une des singularités de la destinée de la maréchale d'Ancre, c'est qu'elle fut le premier mobile de la fortune du cardinal de Richelieu.

ANCUS MARTIUS, quatrième roi de Rome; élu l'an 115 de Rome, 641 avant J. C.; disperse plusieurs fois les Latins; détruit leurs bourgades et donne à leurs habitants, transportés à Rome, le droit de cité; triomphe des Fidénates, des Sabins, des Veïens, des Volsques; renferme dans l'enceinte de Rome le mont Aventin et le mont Janicule; creuse des salines pour le peuple; élève le temple de Jupiter Férétrien et l'aqueduc dit de l'*Aqua Martia*, et fait faire le premier un pont de bois sur le Tibre; mort après un règne de vingt-quatre ans, en 617 avant J. C.; le port et la ville d'Ostie lui doivent leur origine.

ANDÉCA, roi des Suèves en Espagne, enlève la couronne à Éboric, en 583; fut défait, en 585, dans une ba-

taille, par Léovigilde, roi des Visigoths; déposé; ordonné prêtre, et relégué à Badajoz, où il mourut vers 584.

ANDEIRO (don JUAN-FERD.), exilé en 1575, reçut, pendant son séjour en Angleterre, l'ordre de son souverain de former une ligue avec les Portugais contre la Castille. De retour à Lisbonne en 1580, il rendit compte du succès de sa négociation au roi Ferdinand, qui, pour mieux cacher le but d'un second voyage à Londres, l'exila de nouveau. Lorsque Andeiro reparut en Portugal avec une flotte anglaise, la reine Eléonore Tellez, dont il avait gagné les bonnes grâces, le combla de dignités et d'honneurs. La mort de Ferdinand permit à la reine de faire éclater sa passion pour Andeiro, qu'elle s'associa dans la régence du Portugal; mais les grands se liguèrent contre le favori, et le grand maître d'Aviz, frère bâtard de l'infant don Juan, s'étant mis à leur tête, pénétra dans le palais de la reine, avec 25 hommes armés, et poignarda Andeiro, le 6 décembre 1585; il chassa ensuite la reine, et s'empara de l'autorité.

ANDERSON ou **ANDREA** (LAURENT), né dans la Suède en 1480, fut d'abord prêtre, puis archidiacre, et enfin chancelier de Gustave Wasa; partisan des principes de Luther, qui de l'Allemagne commençaient à pénétrer en Suède, il fut le mobile de la révolution qui changea la croyance religieuse des Suédois. En 1527, à la diète de Westeras, il fit décider que les intérêts de l'Église seraient à la disposition du roi. Plus tard, condamné à perdre la vie pour n'avoir pas révélé une conspiration dont il était instruit, il acheta sa grâce, et mourut en 1552. On lui doit la première *traduction* du Nouveau Testament en langue suédoise.

ANDERSON (EDMOND), jurisconsulte anglais, né vers 1540, dans le Lincolnshire, fut chef-juge de la cour des plaids communs, sous le règne d'Élisabeth et de Jacques Ier, et l'un des commissaires nommés pour faire le procès à la reine d'Écosse; il poursuivit activement toutes les sectes séparées de l'Église anglicane, et mourut en 1605. On a de lui: *Jugements rendus sous le règne de la reine Élisabeth par la cour de Common-Bench,* Londres, 1644, in-fol.; *Décisions et jugements des tribunaux de Westminster rendus dans les dernières années du règne d'Élisabeth,* 1653, in-fol.

ANDERSON (ALEXANDRE), né en Écosse, professa les mathématiques à Paris, au commencement du 17e siècle; il a donné: *Supplementum Apollonii redivivi,* 1612, in-4°, où il complète en effet cet ouvrage de Ghetaldi.

ANDERSON (GEORGE), né à Tundern dans le duché de Sleswig, au commencement du 17e siècle, voyagea dans l'Orient de 1644 à 1650, et rédigea la *Relation* de ses courses qui fut publiée par Oléarius, Sleswig, 1669, in-fol.

ANDERSON (ROBERT), fabricant d'étoffes de soie à Londres, au 17e siècle, publia deux ouvrages de géométrie plus qu'élémentaire: *Propositions stéréométriques,* destinées au jaugeage, Londres, 1668, in-8°; *Le Jaugeage perfectionné,* ib., 1669, in-8°.

ANDERSON (JEAN), jurisconsulte, né à Hambourg le 14 mars 1674, fut secrétaire du conseil, syndic et bourgmestre de cette ville, remplit plusieurs missions, et mourut le 3 mai 1743. Ses principaux écrits sont: *Renseignements sur l'Islande, le Groënland et le détroit de Davis,* en allemand; une traduction française, par Sellius, a été publiée en 1754, 2 vol. in-12; *Glossarium teutonicum et alemanicum;* des *Observations philologiques et physiques sur la Bible,* en allemand. Il a laissé en manuscrit: *Observationes juris germanici ad ductum elementorum juris germanici Heineccii.*

ANDERSON (ADAM), écrivain écossais, secrétaire de l'amirauté, mort en 1775, a publié une *Histoire de la navigation et du commerce en Angleterre,* Londres, 1764, 2 vol. in-fol., ib., 1801, 4 vol. in-4°, réimpr. depuis.

ANDERSON (JEAN), médecin anglais, membre des sociétés royales de Londres et d'Édimbourg, remplit pendant 41 ans la chaire de philosophie naturelle à l'université de Glascow, et mourut en 1796, âgé de 70 ans. Parmi ses ouvrages on distingue ses *Institutions de médecine,* qui ont eu 5 éditions du vivant de l'auteur.

ANDERSON (GEORGE), mathématicien et géomètre, né dans le comté de Buckingham, mort en 1806, d'un excès de travail, a traduit du grec d'Archimède un livre intitulé: *Arenarius,* ou *Traité de l'art de mesurer les terres,* et publié un ouvrage sur les changements arrivés dans les affaires de la compagnie des Indes orientales, depuis la paix de 1784.

ANDERSON (JACQUES), agronome, né en 1739, à Hermiston, près d'Édimbourg, employa tous les moyens imaginables pour diminuer la disette de l'Écosse en 1783: l'Angleterre lui doit l'amélioration des pêches qui se font au nord de l'Écosse. Il fut membre de la société royale de Londres, et mourut en 1808. Ses principaux ouvrages, tous en anglais, sont: *Essais sur les plantations,* 1775; *Essais sur l'agriculture,* 1777; on y trouve une méthode pour dessécher les terrains marécageux. *Observations sur les moyens d'exciter l'industrie nationale,* 1777; *Relation de l'état actuel des Hébrides et de la côte occidentale de l'Écosse,* 1785; *Recherches sur les troupeaux et l'amélioration des laines; L'Abeille,* journal hebdomadaire; *Récréations,* journal d'agriculture et d'histoire naturelle; *Correspondance avec le général Washington,* et *Recherches sur la rareté des grains.* Dans un article de l'*Encyclopédie britannique,* sur les vents appelés *moussons,* Anderson prédit, avant le retour de Cook, le résultat d'une des découvertes de ce navigateur au sud. Plusieurs de ses écrits sur l'économie rurale, se trouvent dans le *Weekly Magazine* d'Édimbourg, et dans le *Monthly Review.*

ANDERSON (WALTER), écrivain écossais, fut pendant cinquante ans ministre à Chirnside, où il mourut en 1800, dans un âge très-avancé. On a de lui une *Vie de Crésus,* in-12; une *Histoire de France,* en 3 vol. in-4°, 1769 à 1783; *La philosophie de l'ancienne Grèce étudiée dans son origine et ses progrès,* 1 vol. in-4°.

ANDERSON (JEAN), compositeur de musique écossaise, est considéré par quelques personnes comme sans rival en ce genre depuis le temps d'Oswald. Il est mort à Inverness, en 1801.

ANDERTON (JACQUES), habile controversiste anglais, natif de Lostock dans la province de Lancastre, a vécu à la fin du 16e et au commencement du 17e siècle. Il était simple laïque, et possédait une fortune considérable en fonds de terre. Pour se mettre à l'abri des lois pénales de son pays contre les catholiques, il se déguisa, dans tous ses ouvrages, sous le nom de *Jean Brereley.* Le principal,

celui qui fit le plus de sensation, est intitulé : *Apologie des Protestants pour la religion romaine*, 1604, in-4°. Cet ouvrage fut regardé, par ses propres antagonistes, comme un chef-d'œuvre d'érudition, de raisonnement, et de précision, écrit avec une politesse et sur un ton de modération, qui n'avaient pas encore eu d'exemples dans ces sortes de controverses. Le savant docteur Morton, chapelain du roi, depuis évêque de Durham, y répondit par son *Appel aux Catholiques, pour les Protestants,* 1606. D'autres controversistes se mirent sur les rangs, mais Anderton leur répondit d'une manière péremptoire, dans les notes mises à la seconde édition de son livre, en 1608 : c'est sur cette seconde édition que fut faite la traduction latine, par Guillaume Reyner, docteur de Paris, 1615. Anderton a donné une *Explication de la Liturgie de la Messe,* sur le sacrifice et la présence réelle, en latin, Cologne, 1620, in-4°, et la *Religion de St. Augustin*, 1620, in-8°.

ANDERTON (Laurence), de la même province, et peut-être de la même famille, après avoir embrassé la religion catholique, se distingua chez les jésuites, par ses talents pour la prédication et pour la controverse. On a de lui : la *Progéniture des Catholiques et des Protestants,* Rouen, 1632, in-4°; la *Triple Corde,* St.-Omer, 1634, in-4°.

ANDIEN DE CLERMONT, peintre de fleurs, passa 40 ans en Angleterre, revint en France à l'époque de la guerre de 1756, et mourut à Paris en 1783.

ANDIER DES ROCHES (Étienne-Jean), graveur, né à Lyon, mort à Paris en 1741, dans un âge très-avancé, est connu principalement par une suite de *sept cents portraits d'hommes illustres.*

ANDJOU (Eddyn-Hoçein-Nabab), Indien, est l'un des collaborateurs du dictionnaire persan, intitulé : *Ferhang-djihanguyry*, renommé dans l'Orient, et dont il existe deux exemplaires à la bibliothèque du roi, à Paris. Ce dictionnaire est divisé en 24 chapitres, conformément aux lettres de l'ancien alphabet persan, avec une préface et douze traités généraux. Ce savant glossographe vivait au 16e siècle, sous le règne du Grand Mogol Akbar ; mais on ignore la date de sa mort.

ANDLAW (le comte d'), d'une ancienne famille d'Alsace, né en 1736, gendre d'Helvétius, député de la noblesse aux états généraux ; embrassa la cause du tiers état, 1789 ; refusa, en 1815, les avances des Bourbons ; mort en 1818.

ANDLO (Pierre d'), ainsi nommé du lieu de sa naissance en Alsace, d'abord professeur en droit à l'université de Bâle, fut ensuite chanoine de Colmar, et prévôt de l'abbaye de Lutembach, où il mourut vers 1500. Son *Essai sur la constitution de l'empire germanique* fut publié en 1603, sur un manuscrit de la bibliothèque Palatine.

ANDOCIDE, orateur grec, né à Athènes, l'an 468 avant J. C., se mêla de bonne heure des affaires publiques et fut l'un des négociateurs de la paix de 30 ans avec les Lacédémoniens, qui précéda la guerre du Péloponèse. Accusé d'avoir profané les mystères d'Éleusis avec Alcibiade, il parvint à éviter une condamnation et se retira dans l'île de Chypre auprès d'Évagoras. On ignore l'époque de sa mort. Il reste de lui quatre discours publiés par Canterus, Bâle, 1566, in-fol., et qui se trouvent aussi dans les *Oratores græci* d'Estienne, 1575, in-fol. : l'abbé Auger les a traduits en français, dans les *Orateurs athéniens,* Paris, 1792. Le plus curieux est celui qu'il prononça contre Alcibiade.

ANDOQUE (Pierre), conseiller au présidial de Béziers, où il mourut en 1664, a publié une *Histoire du Languedoc avec l'état des provinces voisines,* Béziers, 1648, in-fol., vivement critiquée dans les Annales de Toulouse, par Lafaille, qui assure qu'elle est très-fautive ; *Catalogue* des évêques de Béziers, 1650, in-4°.

ANDOUINS (Diane d'). *Voyez* **GUICHE**.

ANDRADA (Ruy, Freire d'), général espagnol, auteur d'une *Relation ou description d'Ormuz et des côtes de Perse,* publiée avec des commentaires portugais, Lisbonne, 1547.

ANDRADA (Diego-Peyva d'), théologien portugais, né à Coimbre en 1528, était fils du grand trésorier du roi Jean. Après s'être distingué dans les missions, il fut député au concile de Trente, et de retour en Portugal, y mourut le 1er décembre 1575. Il a laissé 7 vol. de sermons et d'autres écrits parmi lesquels on cite : *De concilii auctoritate,* ouvrage dans lequel il donne la plus grande latitude à la prérogative du siége apostolique, et qui, pour cette raison, fut honoré des suffrages de la cour de Rome ; sa défense du concile de Trente, *Defensio Trid. fidei,* dans laquelle il attribue aux sages du paganisme la foi qui justifie. Leibnitz s'est prévalu de cette opinion pour soutenir l'identité absolue des communions chrétiennes.

ANDRADA (François d'), frère du précédent, historiographe et conseiller de Philippe III, est auteur d'une *Histoire* de Jean III, roi de Portugal, et d'autres ouvrages.

ANDRADA (Thomas d'), frère des précédents, plus connu sous le nom de THOMAS DE JÉSUS, réformateur des Augustins déchaussés, suivit le roi Sébastien dans sa malheureuse expédition d'Afrique. La comtesse de Linarès, sa sœur, et le roi d'Espagne, lui envoyèrent de l'argent pour payer sa rançon. Il aima mieux rester dans les fers pour soulager ses compagnons d'infortune ; mort le 17 avril 1582. On a de lui un ouvrage pieux et estimé, intitulé : *les Souffrances de Jésus*, composé pendant sa captivité. Le père d'Alcaume, jésuite, l'a traduit en français, Paris, 1692, 2 vol. in-12, réimprimé plusieurs fois.

ANDRADA (Diego d'), fils de François d'Andrada, mort en 1660 à 84 ans, est connu en Portugal par un poëme en 12 chants sur le siége de Chaoul, et par deux ouvrages, l'un de critique : *Examen des antiquités de Portugal,* in-4° ; et l'autre de morale : *le Parfait Mariage.*

ANDRADA (Fray François de RADEZ Y), auteur d'une *Chronique* des trois ordres de chevalerie de St.-Jacques, de Calatrava et d'Alcantara, Tolède, 1578, in-fol., en espagnol.

ANDRADA (Antoine d'), jésuite portugais, né vers l'an 1580, se distingua par son zèle dans les missions des Indes et de la Tartarie. En 1624, il pénétra dans le Thibet. La *relation* de son voyage fut imprimée à Lisbonne en 1626, et deux ans après, traduite en français. Billecocq la reproduit dans son *Recueil des voyages au Thibet,* Paris, 1796. De retour à Goa, ses supérieurs l'employèrent dans plusieurs affaires importantes. Il mourut empoisonné le 16 mars 1634.

ANDRADA (Alphonse), jésuite, né à Tolède, en

1590, mort à Madrid le 20 juin 1672, a publié en espagnol un grand nombre d'ouvrages, entre autres, un *Itinéraire historique* et les *Vies des jésuites illustres*.

ANDRADA (Hyacinthe-Freire d'), né à Béja vers l'an 1597, mérita par ses talents la confiance d'Olivarez qui le consultait dans toutes les affaires importantes, et lui fit obtenir la riche abbaye de Ste.-Marie des Champs. Les bienfaits du ministre ne l'empêchèrent pas de soutenir devant Olivarez que le roi d'Espagne n'avait sur le Portugal que le droit de la force. Le duc de Bragance, remonté sur le trône de ses ancêtres, lui offrit l'emploi de précepteur du prince de Brésil, et l'évêché de Viseu. Andrada refusa ces deux fonctions : il se retira dans son abbaye, et après y avoir fait un assez long séjour, il revint se fixer à Lisbonne, où il mourut en 1657. Son *Histoire* de don Juan de Castro, vice-roi des Indes, périt dans l'incendie de sa maison. La *Vie* qu'il nous a laissée n'est qu'un abrégé de celle qui fut brûlée.

ANDRADA (Gomez-Freire d'), neveu du précédent, mort général de cavalerie, avait composé une *Histoire du Maragnon*, qui n'a point été imprimée.

ANDRADA FREIRE, général portugais. *Voyez* **FREIRE**.

ANDRADE, visionnaire qui en imposa dans le 9e siècle à Léon IV et à Charles le Chauve, a laissé un *Recueil* de visions, fruit d'une imagination déréglée, et un *Poëme* plein de mauvais goût.

ANDRAGATHE, général romain, né sur les bords du Pont-Euxin, commandait dans les Gaules, en 383, la cavalerie de Maxime, lorsque ce rebelle entreprit de se faire couronner empereur ; Andragathe, digne ministre d'un tel maître, ayant appris que l'empereur Gratien, trahi et fugitif, approchait de Lyon, courut à sa rencontre, lui tendit un piége et le poignarda. Andragathe fut ensuite envoyé, par Maxime, avec une flotte à la poursuite de Valentinien ; mais il essuya un échec sur les côtes de Sicile, et se hâta de faire voile pour Aquilée, afin de se réunir à Maxime. Dans le trajet ayant appris la défaite et la mort du tyran, et n'espérant plus de pardon pour lui-même, Andragathe se précipita dans la mer en 388.

ANDRÉ (St.), apôtre, frère de St. Pierre. L'un et l'autre étaient de Bethsaïde, et exerçaient le métier de pêcheurs à Capharnaüm. André s'attacha d'abord à St. Jean-Baptiste ; il fut le premier disciple que J. C. se choisit, et se trouva aux noces de Cana, quoique St. Épiphane dise le contraire. Les deux frères étaient occupés à pêcher, lorsque le Sauveur leur promit de les faire *pêcheurs d'hommes*, s'ils voulaient le suivre. A l'instant, ils quittèrent leurs filets, et s'attachèrent irrévocablement à sa personne. J. C., ayant, l'année suivante, formé le collége des apôtres, ils furent à la tête des autres, et eurent, peu de temps après, le bonheur de recevoir J. C. chez eux, à Capharnaüm. André ne paraît plus dans l'Évangile que pour indiquer les cinq pains et les deux poissons, dont 5,000 personnes furent miraculeusement nourries, et pour faire à J. C. la question sur l'époque de la ruine du temple. Les événements relatifs à ce disciple, deviennent incertains après la mort de son maître, parmi les anciens ; les uns le renvoient porter la lumière de l'Évangile dans la Scythie et la Sogdiane, les autres, dans différentes contrées de la Grèce, et lui font subir le martyre à Patras, capitale de l'Achaïe, sans pouvoir en fixer l'époque ; les Moscovites sont persuadés qu'il annonça la foi dans leur pays, l'opinion commune est que cet apôtre fut crucifié. Les peintres donnent à sa croix une forme différente de celle de J. C., et la représentent en forme d'un X, quoique celle qu'on prétendait conserver à St.-Victor de Marseille, ne différât point de la croix du Sauveur du monde. Philippe, duc de Bourgogne et de Brabant, avait obtenu et transporté à Bruxelles une partie de cette croix. Il a couru, dans les premiers temps de l'Église, un faux Évangile sous le nom de cet apôtre. Nous avons encore aujourd'hui des actes qui portent son nom, et qui n'en sont pas pour cela plus authentiques, quoiqu'ils soient regardés comme tels par Baronius et le P. Alexandre. Les Écossais honorent St. André comme le principal patron de leur pays.

ANDRÉ dit de *Crète*, parce qu'il fut archevêque de cette île au commencement du 8e siècle, ou le *hiérosolymitain*, parce qu'il était resté quelque temps à Jérusalem, était natif de Damas. Il s'acquit une grande réputation à Constantinople, par son éloquence et par sa vertu. Il avait donné dans les erreurs des monothélites ; mais il confessa ensuite la doctrine des deux volontés en J. C. On place sa mort vers l'an 720. Le P. Combefis a publié, de cet archevêque, un poëme en vers ïambes, un *Commentaire sur l'Apocalypse*.

ANDRÉ Ier, roi de Hongrie, cousin de St. Étienne, prince du sang royal, fils aîné de Ladislas Ier, et concurrent de Pierre Ier, dit l'*Allemand*, fut, ainsi que ses frères, forcé de se réfugier en Russie ; rappelé en 1047, par les seigneurs hongrois mécontents de Pierre, il parvint à remonter sur le trône, après avoir permis à la nation hongroise de suivre l'idolâtrie, qui était la religion dominante. Dès qu'il fut le maître, il força ses sujets d'embrasser le christianisme, et malgré la convention par laquelle Béla, son frère, devait être son héritier, s'empressa de faire couronner son fils Salomon, âgé de cinq ans. La guerre fut bientôt déclarée entre les deux frères, et les deux armées en vinrent aux mains en 1046. Abandonné par les siens au moment de l'action, André se réfugia dans la forêt de Boxon, où il mourut bientôt de chagrin et de misère. Son frère Béla se fit couronner après sa mort.

ANDRÉ II, roi de Hongrie, surnommé *le Hiérosolymitain*, partit pour la terre sainte en 1217, dans la crainte des censures de l'Église, dont le pape Honorius III le menaçait, s'il différait plus longtemps d'aller combattre les infidèles. Bientôt après, de retour en Hongrie, il trouva son royaume dans le désordre et la confusion. L'expédition de la Palestine ayant occasionné des dépenses extraordinaires, le roi fit de vains efforts pour remédier à l'épuisement des finances et aux maux de l'État. Il prit le parti de convoquer, en 1222, une diète générale, et résolut de s'attacher plus étroitement la noblesse et le clergé ; il étendit les priviléges que leur avait accordés St. Étienne, et proposa ce décret célèbre ou bulle d'or, véritable charte des Hongrois : « Si moi ou mes successeurs voulions enfreindre, en quelque temps que ce soit, vos priviléges, et porter atteinte à la présente constitution, qu'il vous soit permis, en vertu de cette promesse, à vous et à vos descendants, de résister et de vous

défendre à force ouverte, sans pouvoir être traités de rebelles. » Une copie de ce serment fut envoyée au pape, une autre mise en dépôt entre les mains du palatin chargé de veiller sur les intérêts de la nation, « afin que, ayant toujours cet écrit devant les yeux, il ne s'écartât pas de son devoir, et ne souffrît point que les rois ou les nobles oubliassent leur serment. » André fut heureux dans toutes les guerres qu'il soutint. Il mourut le 7 mars 1235, après avoir régné 30 ans. C'est celui de tous les rois de Hongrie dont la mémoire est le plus vénérée.

ANDRÉ III, roi de Hongrie, petit-fils du précédent, surnommé *le Vénitien*, parce qu'il était né à Venise, fut proclamé et couronné à Bude le 11 août 1290; mais ses droits au trône furent contestés. L'empereur Rodolphe lui suscita un concurrent dans la personne d'Albert, son propre fils. Le roi de Hongrie avait déjà un autre rival dans Charles Martel, fils de Charles II, roi de Naples. Après avoir pris ses mesures pour résister à ces deux rivaux, il porta cinq ans de suite ses armes en Autriche. Rappelé dans ses États par de nouveaux troubles, il se hâta de faire la paix avec le duc d'Autriche, et de la cimenter par son mariage avec sa fille Agnès; mais il trouva la Hongrie divisée par quelques nobles qui soutenaient son compétiteur Charles, fils du roi de Sicile. Le royaume demeura partagé entre ces deux rivaux, jusqu'à leur mort arrivée en 1301. Charles mourut à Naples, André à Bude le 14 janvier de la même année. Il est le dernier roi de la famille de St. Étienne.

ANDRÉ de Hongrie, roi de Naples, nommé *Andreasso* par les Napolitains, était second fils de Caribert, roi de Hongrie; il fut appelé à la succession du royaume de Naples, par Robert, roi des Deux-Siciles, qui, après avoir usurpé cette couronne à Caribert, se voyant sans enfants, voulait la faire retourner à ses héritiers légitimes. Robert fit, en 1333, épouser à son petit-neveu, Jeanne sa petite-fille. André n'était alors âgé que de sept ans. Déjà on l'avait accoutumé à dédaigner les arts et la mollesse du Midi, et bientôt il conçut pour la cour de Naples, pour sa femme et pour les princes du sang, un mépris qu'il ne prit pas la peine de dissimuler. Le roi Robert, dès qu'il reconnut ces dispositions hostiles, s'efforça de faire rentrer André sous la dépendance de Jeanne. Il fit prêter serment de fidélité à cette princesse par les barons du royaume, et, lorsqu'il mourut, en 1343, Jeanne fut seule couronnée, tandis qu'André continua d'être désigné par le nom de *duc de Calabre*. André, jaloux d'une autorité qu'il croyait lui être due, impatient de toute contrainte, et se croyant insulté par toute opposition, sollicitait le pape de le faire couronner. Jeanne, de son côté, voluptueuse et inconstante, apprenait de ses amants à mépriser son mari et à le craindre. Louis de Tarente, son cousin, qui l'avait entraîné dans le vice, l'accoutuma, le premier, à souhaiter la mort d'André. Philippine Cabane, dite la Catanoise, sa confidente, lui fit désirer cet événement, comme la délivrance de son royaume, aussi bien que la sienne. Jeanne donna son consentement à un complot formé autour d'elle par ses parents et ses courtisans. La cour était alors dans un couvent près d'Averse, lorsque, le 18 septembre 1345, les conjurés, sous prétexte que de grandes nouvelles étaient arrivées de Naples, firent appeler, pendant la nuit, André qui était auprès de la reine. Dès que le prince fut au milieu d'eux, ils lui jetèrent un lacet autour du cou, et le poussèrent hors d'un balcon pour l'étrangler, tandis que leurs complices, qui étaient au-dessous, le tiraient par les pieds. Le meurtre fut accompli avec une férocité révoltante, et le cadavre d'André, laissé dans le jardin. Ainsi périt ce malheureux prince, à l'âge de dix-neuf ans.

ANDRÉ, juif de Cyrène, surnommé Lucuas par Eusèbe, et l'*Homme des lumières*, par Abul-Farage, se rendit fameux sous l'empire de Trajan, à la tête de ses compatriotes, auxquels il persuada qu'il les ferait rentrer triomphants à Jérusalem. L'enthousiasme qu'il inspira à ce peuple crédule, lui procura plusieurs avantages sur Lupus, préfet d'Égypte, qu'il obligea de se renfermer dans Alexandrie, où ce général se vengea de ses défaites par le massacre de tous les Juifs qui habitaient cette grande ville. André, usant de représailles, ravagea le plat pays, désola toute la Lydie, dont plus de 200,000 habitants devinrent les victimes de ses fureurs. Ce ne fut qu'après plusieurs combats très-sanglants, que Martius Turbo, d'autres disent Adrien, général des troupes romaines, vint à bout de les soumettre.

ANDRÉ (Jean d'), célèbre canoniste du 14e siècle, né à Mugello, près de Florence, professa à 45 ans le droit canon, et mourut de la peste à Bologne le 7 juillet 1348. On a de lui des *commentaires* sur les Clémentines, Strasbourg, 1471, et sur les six livres des Décrétales, Rome, 1476, et quelques autres ouvrages moins connus. Il a été accusé de plagiat.

ANDRÉ, grand duc de Russie, était fils du grand duc Youri Dolgorouki, George Longue-Main. Mécontent de son père et de son gouvernement tyrannique, il s'était retiré, l'an 1155, dans le duché de Souzdal, dont il agrandit la capitale, Wladimir, fondée par son illustre aïeul Wladimir Monomaque. Son père étant mort (1157), André, satisfait de son apanage, le gouverna sagement pendant que la Russie était livrée à toutes les horreurs de la guerre civile. Devenu le plus puissant parmi les princes russes, André avait sous lui les gouvernements actuels de Jaroslaf, de Kostroma, de Wladimir, de Moscou, de Nijni-Novogorod, de Toula, de Kalouga, de Rézan, de Mourom, de Smolensk, de Polock, et de Volhynie. Pendant son règne, qui dura quinze ans, ce prince fut toujours occupé d'apaiser les troubles qui s'élevaient dans l'intérieur. Il fut tué le 29 juin 1174, par vingt assassins que ses propres parents avaient soudoyés. Après sa mort ses États furent livrés au pillage. Le peuple, n'ayant plus à craindre l'autorité du prince, se jeta sur les maisons des magistrats et des officiers, et s'abandonna à des excès si révoltants que les prêtres, revêtus de leurs ornements sacerdotaux, parcouraient les rues, suppliant les habitants de rentrer dans l'ordre. André était un prince courageux, ami de la justice, et auquel on donna le surnom de *second Salomon*. Ce fut lui qui transporta le siége de l'empire russe de Kiow à Wladimir, où il resta près d'un siècle; de là il passa à Moscou, d'où Pierre le Grand le transféra à St.-Pétersbourg.

ANDRÉ (Jaroslawitz), grand duc de Russie, fils de Jaroslaf II, et frère aîné d'Alexandre Newski, fut obligé, après la mort de son père en 1246, de se présenter avec

son frère devant le Grand Kan de la Tartarie. Ce fier dominateur, satisfait de leur soumission, donna à André la principauté de Wladimir et à Alexandre la Russie méridionale. André épousa une fille de Daniel roi de Gallicie, et refusa de payer le tribut aux Tatars, mais ne pouvant leur résister il se retira en Suède avec sa femme et ses enfants en 1252. Alexandre parvint cependant à réconcilier son frère André avec le Grand Kan. A la suite d'exactions commises pour la perception des impôts, il y eut un soulèvement général dans la Russie, le tocsin sonna et les Tatars furent massacrés ou chassés. Les princes russes qui étaient à la cour du Grand Kan lorsque ces événements arrivèrent lui donnèrent des explications dont il parut satisfait; il désapprouva ce que ses lieutenants avaient fait. En revenant dans leurs États, Alexandre mourut le 14 novembre 1263, à Gorodetz dans la province de Nijni-Novogorod. André ne lui survécut que de quelques mois; et tout indique qu'ils furent empoisonnés.

ANDRÉ (Alexandrowitz). grand duc de Russie, était le second fils d'Alexandre Newski. Son frère aîné, Démétrius, monta sur le trône en l'année 1276. Pendant que ce prince se rendait à Novogorod pour régler l'administration de cette ville puissante, André, qui était duc de Gorodetz, marcha à la tête de ses troupes vers le Caucase, pour soumettre les Yasses ou Alains qui ne voulaient point reconnaître la domination des Tatars. Il s'empara de Diédiakof, dans le Daghestan; la ville fut brûlée, et les habitants réduits en esclavage. Le Grand Kan, satisfait de cet exploit, fit de riches présents à André, qui résolut alors de supplanter son frère aîné, et de le faire descendre du trône pour s'y élever lui-même. Il sut si adroitement gagner le Grand Kan, que celui-ci le nomma chef des princes russes, grand duc, et lui donna un corps de Tatars, à la tête desquels André s'avança sur la principauté de Mourom, ordonnant aux princes apanagés de venir le joindre avec leurs troupes. On obéit; et Démétrius effrayé abandonna ses États. Les Tatars, profitant de ces circonstances, envahirent les duchés de Mourom, de Souzdal, de Wladimir, d'Yourief, de Rostow, de Twer; et ces contrées furent livrées aux horreurs de la plus effrayante dévastation. Les barbares pillèrent, incendièrent les maisons, les monastères, les églises; les habitants furent égorgés, traînés en esclavage, ou livrés aux plus affreux tourments. Péréiaslaf ayant osé faire quelque résistance, cette capitale fut traitée avec tant de cruauté, qu'il n'y resta presque plus d'habitants (1282). Les Mogols se retirèrent enfin; et Démétrius revint à Péréiaslaf, d'où il leva des troupes pour tirer vengeance de ces attentats. André implora de nouveau le secours des Mogols. Démétrius de son côté alla se jeter dans les bras de Nogaï. C'est ainsi que ces malheureux princes sacrifiaient la patrie à l'ambition, en se courbant lâchement aux pieds de leurs plus cruels ennemis. Démétrius accablé de chagrin mourut en 1294, laissant à son frère la première place dans l'empire. Les Suédois avaient fondé Wiborg en Carélie, et pénétrant dans la Néwa, ils avaient bâti à l'embouchure de l'Okhta une forteresse qu'ils avaient nommée *Landskron*. Cette place inquiétait le commerce des Novogorodiens, qui supplièrent André de venir à leur secours. La place fut enlevée et rasée. Le grand duc André mourut le 27 juillet 1304. Ce fils indigne du grand Alexandre Newski fut enterré à Gorodetz, sur le Volga, disent les annales russes, *loin des cendres sacrées de son père*.

ANDRÉ, chanoine de Ratisbonne, est auteur d'un *Journal* historique, depuis 1222, jusqu'en 1427; d'un *Catalogue* des événements de Ratisbonne, cité par OEfels, dans son recueil *rerum Boïc. script.*, Augsbourg, 1763, in-fol. La bibliothèque du roi à Paris possède un manuscrit du même auteur, intitulé: *Dialog. de hœresi Bohemic.*, écrit en 1430.

ANDRÉ (Jean), né à Xativa, dans le royaume de Valence, de parents mahométans, embrassa le catholicisme en 1487, fut ordonné prêtre, et publia la *Confusion de la secte de Mahomet*, Séville, 1537, in-8°, traduit en français par Guy Lefèvre de la Boderie, 1574.

ANDRÉ (Jacques), théologien de la confession d'Augsbourg, né en 1528 à Waiblingen dans le Wurtemberg, professa la théologie à Tubingue, et devint chancelier de l'université. Il rendit de grands services à la réforme, fut le principal rédacteur de la formule de concorde signée en 1576, et mourut en 1590. Ses écrits sont presque tous dirigés contre les calvinistes et les catholiques, ou tendent à défendre le dogme de l'ubiquité ou de la présence du corps du Christ en tous lieux.

ANDRÉ (St.), né en 1521 à Avelino dans le royaume de Naples, entra chez les clercs réguliers de St.-Paul, et fit profession en 1556. Il y introduisit la réforme, et mourut épuisé de fatigue à Naples en 1608. Il fut canonisé par le pape Clément XI en 1712. On a de lui des *OEuvres* théologiques et morales, Naples, 1734, 5 vol. in-4°. Ses *Lettres* ont été recueillies en 2 vol., Naples, 1732, 2 vol. in-4°.

ANDRÉ (Jean-Valentin), petit-fils de Jacques, né à Herrenberg dans le Wurtemberg en 1586, mort en 1654, aumônier luthérien du duc, affligé de voir les mystères de la religion livrés à de vaines querelles, et les sciences servir d'aliment aux illusions de l'orgueil ou d'une curiosité frivole, chercha les moyens de les faire tourner au profit de l'amélioration de l'espèce humaine. Les allusions mystérieuses semées dans ses écrits, ses raisonnements multipliés sur la nécessité de fonder une société consacrée uniquement à la régénération de la religion et des arts, ont fait croire qu'il était le fondateur de l'ordre des rose-croix. Ses ouvrages, au nombre de cent, sont en partie indiqués dans *Adelung*, et, plus complétement dans une brochure particulière de M. Burk, pasteur à Weiltingen, 1793, in-8°. En voici quelques-uns des plus remarquables : *De Christiani cosmoxeni genitura judicum; Collectaneorum mathematicorum decades; Invitatio ad fraternitatem Christi; Rosa florescens, contra Menapii calumnias;* etc., etc.

ANDRÉ (Valère), surnommé Desselius, du bourg de Desschel, dans le Brabant, où il était né en 1588, fut professeur royal de droit, et bibliothécaire de l'université de Louvain, où il mourut en 1656. Cet auteur est principalement connu par l'ouvrage intitulé : *Bibliotheca Belgica*, Louvain, 1623, in-8°; 1643, in-4°, édition augmentée. Foppens, chanoine de Bruxelles, en a donné une nouvelle édition en 1739, Bruxelles, in-4°, 2 vol., dans laquelle il a fondu ce qu'on trouve dans Lemire, Swerts et autres. On a, du même auteur, *Catalogus claror. His-*

paniæ scriptor., sous le nom de *Val. Taxander; Mogunt.*, 1607, in-4°, rare; *Fasti academici studii Lovaniensis*, etc., Louvain, 1636, in-4°, considérablement augmenté dans l'édition de 1650, qui fut mise à l'*index; Synopsis juris canonici; De toga et sagis*, etc.

ANDRÉ (Jean), peintre, né à Paris, en 1662. A 17 ans, il se fit religieux dominicain. Ses supérieurs l'ayant envoyé à Rome, il y étudia les grands maîtres, et en revint avec un talent assez estimable. Ses tableaux, représentant des sujets de dévotion, étaient placés dans plusieurs églises de Paris, et principalement dans celle des Jacobins. Ils sont aujourd'hui, pour la plupart, dispersés ou perdus; mais les arts ont fait, à la fin du 18e siècle, des pertes plus regrettables. Le frère André était un de ces peintres laborieux qui ne s'élèvent pas aux grandes beautés de l'art. Venu dans un temps où la peinture tendait à la décadence, il suivit la route tracée par ses contemporains, plutôt que celle des grands maîtres. Il refusa, par modestie, d'être reçu à l'Académie. Il mourut à Paris, en 1753, âgé de 91 ans, et eut, pour élèves, Dumont, dit *le Romain*, Chasle et Taraval.

ANDRÉ (Jean), musicien célèbre, né à Offenbach sur le Rhin, le 28 mars 1741, se forma presque sans maître. Son premier opéra fut *le Potier;* il mit peu de temps après en musique *Erwin et Elvire*, pièce de Gœthe, dont le succès lui valut la direction du théâtre de Berlin, qu'il conserva 20 ans. Il composa 20 opéras. Une attaque d'apoplexie l'enleva à sa famille le 18 juin 1799.

ANDRÉ (Yves-Marie), né le 22 mai 1675 à Châteaulin, en basse Bretagne, jésuite et professeur de mathématiques à Caen, depuis 1726 jusqu'en 1759, mort dans cette ville le 26 février 1764, fut l'admirateur de Malebranche; son *Essai sur le beau*, imprimé en 1741, in-12, est digne d'un disciple de Platon. Ses *œuvres* complètes ont paru à Paris en 1766, 1 vol. in-12, par les soins de l'abbé Guyot, son ami.

ANDRÉ (John), adjudant général dans l'armée anglaise, à l'époque de la guerre d'Amérique, fut victime de la perfidie du général Arnold, qui, feignant de trahir les Américains, avait demandé à ouvrir une correspondance secrète avec les Anglais. Le général en chef Clinton chargea André de suivre cette correspondance; et, lorsque toutes les mesures furent prises pour l'exécution du projet d'Arnold, André vint le trouver à West-Point, pour prendre avec lui les derniers arrangements; mais, à son retour, il fut arrêté par trois soldats de milice, au moment où il se croyait hors des postes de l'armée américaine. Traduit aussitôt devant une commission militaire, André fut condamné à mort, comme espion, et exécuté le 2 octobre 1780. Il mourut avec le plus grand courage. Les spectateurs fondaient en larmes, et cette catastrophe ne fit pas moins détester Arnold par les Anglais que par les Américains. Le roi d'Angleterre lui fit élever un monument dans l'abbaye de Westminster.

ANDRÉ (l'abbé), ex-oratorien, né à Marseille, ancien bibliothécaire du chancelier d'Aguesseau, passa quelques années de sa vie dans la congrégation de l'Oratoire, mais n'y reçut aucun des ordres sacrés. Sa modestie fut si grande qu'aucun des ouvrages qu'il a faits ou publiés ne porte son nom. Voici la liste de ceux qui lui sont attribués : *Lettre à l'abbé Prévost, concernant les missions du Paraguay*, 1758, in-12; *La divinité de la religion chrétienne vengée des sophismes de J. J. Rousseau*, Paris, 1763, etc.

ANDRÉ (Claude), né le 30 mai 1743, à Montluel, ville de la Bresse, se consacra de bonne heure à l'état ecclésiastique. Chanoine de la cathédrale de Troyes, en 1801, la faveur dont jouissait son frère auprès du gouvernement consulaire le fit nommer évêque de Quimper. Arrivé dans cette ville, il s'y montra peu disposé à fléchir devant toutes les exigences du nouveau gouvernement, et en 1802 donna sa démission à la suite de quelques démêlés qu'il eut avec le préfet du Finistère. On le nomma alors chanoine de Saint-Denis, avec le traitement d'évêque, et il vécut en paix dans ses nouvelles fonctions, pratiquant avec une grande sévérité toutes les vertus de son état jusqu'à sa mort qui eut lieu le 25 août 1818. — Un de ses frères, notaire à Lyon, y périt sur l'échafaud révolutionnaire en 1794.

ANDRÉ D'ARBELLES, frère du précédent, naquit à Montluel vers 1770, fit ses études à Lyon et vint de bonne heure à Paris où il fut secrétaire du comte Stanislas de Clermont-Tonnerre. Il émigra avec lui en 1792, et, n'ayant pas d'autres ressources, entra comme simple cavalier dans l'armée des princes, où il fut connu sous le nom de M. de Montluel. Revenu à Paris en 1798, il fut employé à différents travaux littéraires et politiques par M. de Talleyrand, ministre des affaires extérieures, et concourut à la rédaction du *Messager du soir*. Nommé historiographe du ministère des relations extérieures, vers 1808, ce fut vers la même époque qu'il changea encore une fois son nom en celui d'*Arbelles*. En 1814 il prit une grande part à la restauration des Bourbons, et seconda de tous ses moyens M. de Talleyrand qui lui fit accorder la décoration de la Légion d'honneur. Il fut nommé préfet de la Mayenne et maître des requêtes, passa ensuite à la préfecture de la Sarthe. M. de Clermont-Tonnerre, ministre, s'étant rendu au Mans le 28 septembre 1825, pour y faire une inspection, le préfet s'empressa d'aller au-devant de lui; mais dans le moment où il s'approchait du cortége ministériel, il fut renversé et foulé aux pieds par un cheval échappé. Il mourut quelques heures après cet accident, fort regretté de tout le pays qu'il administrait. Voici les titres de ses publications toutes anonymes : *Réponse au manifeste du roi de Prusse*, Paris, 15 novembre 1807, in-8°; *De la politique et des progrès de la puissance russe*, Paris, 1807, in-8°; *Que veut l'Autriche?* Paris, imprimerie impériale, 1809, in-8°; *Tableau historique de la politique de la cour de Rome depuis l'origine de sa puissance temporelle jusqu'à nos jours*, Paris, 1810, in-8°.

ANDRÉ (Charles), perruquier à Paris en 1756, était né à Langres en 1722; il est connu par le *Tremblement de terre de Lisbonne*, tragédie imprimée sous son nom, mais dont un nommé de Lasalle Dampierre est l'auteur, et qui fut jouée en 1805, longtemps après la mort d'André, sur un théâtre des boulevards, avec un succès qu'aurait à peine obtenu l'un des chefs-d'œuvre de la scène française.

ANDRÉ (Catherine), qui prit en religion le nom de sœur Thérèse, supérieure de l'hospice de Pau, née à Vieure, près Moulins, morte récemment, entra à quinze ans chez les Filles de la Charité. Envoyée à Pau en 1805, la sœur Thérèse y exerça pendant 28 ans son utile mi-

nistère. Elle ne quitta l'hospice qu'en deux occasions : en 1812, lorsqu'on voulait soustraire les Filles de la Charité à l'obédience de leur supérieure générale, pour les soumettre aux ordinaires ; en 1823, lorsqu'elle consentit à habiter Paris pendant deux ans, comme assistante de la générale. La sœur Thérèse se distinguait par un admirable esprit d'ordre, par une charité qui lui faisait consacrer les ressources mêmes de son patrimoine au bien de l'établissement qu'elle dirigeait, enfin par une douceur à laquelle les malades ne savaient pas résister.

ANDRÉ (Chrétien-Charles), littérateur allemand, né le 20 mars 1763, à Hildburghausen, en Franconie, fut secrétaire du prince de Waldeck, puis se chargea, en 1788, avec le célèbre Saltzmann, de diriger une maison d'éducation fort renommée à Schnepfenthal, près Dessau, dans la haute Saxe. Deux ans après, il dirigea, à Gotha, le pensionnat des jeunes demoiselles, et, en 1798, à Brunn, en Moravie, le gymnase des protestants. Il était rédacteur de l'*Hespérus*, lorsqu'il mourut à Stuttgard en 1831. Voici la note de ses ouvrages principaux, tous écrits en allemand, et qui ont pour objet l'enseignement mutuel : *Bibliothèque amusante, cadeau du soir pour les enfants qui ont été sages pendant le jour*, Marbourg, 1787 à 1789, 2 vol. in-8° ; *Promenades et voyages des jeunes filles élevées à Schnepfenthal*, Leipzig, 1788, in-8° ; *Le Minéralogiste et le Botaniste*, Halle et Gotha, 1789 à 1793, in-8° ; *Caractéristique de Frédéric l'unique*, Berlin, 1790, in-8° ; *Introduction à l'étude de la minéralogie*, Vienne, 1804, in-8°, avec figures ; *Aperçu de la formation des montagnes et des carrières de la Moravie*, Brunn, 1804, in-4° ; *Nouvelle édition de la géographie de Raff*, entièrement refondue.

ANDRÉ DEL SARTO, dont le nom de famille était Vannucchi, peintre célèbre, né en 1488 à Florence, était fils d'un tailleur. Après avoir reçu les leçons de deux peintres médiocres dont il reconnut bientôt les défauts, il n'écouta que son génie, et s'élançant sur les traces de Raphaël et de Michel-Ange, acheva, par l'étude des bons ouvrages et des chefs-d'œuvre de l'antiquité, de développer son admirable talent. Sa réputation s'étant répandue dans les pays étrangers, il fut appelé par François Ier, qui le chargea de plusieurs tableaux, entre autres de cette belle *Charité*, l'un des ornements du Musée de Paris. Sa femme, qu'il avait laissée à Florence, le pressait d'y revenir ; il partit promettant au roi qui l'avait comblé de ses bienfaits que son absence serait de courte durée ; on prétend que François Ier lui avait confié une somme considérable, destinée à l'acquisition de statues antiques, et de tableaux des meilleurs maîtres ; et que, maîtrisé par sa femme, dont il était l'esclave, il lui avait permis d'abuser de ce dépôt. André sentit sa faute ; malgré tous ses efforts il ne put rentrer en grâce ; il en conçut un tel chagrin qu'il ne fit plus que traîner une pénible existence jusqu'au moment où, atteint de la peste, il mourut en 1530, à 42 ans, abandonné de cette même femme à laquelle il avait sacrifié son honneur et sa gloire. Ses belles fresques et surtout sa madonne dite *del sacco*, que l'on voit au couvent de la Nunziata à Florence, sont des chefs-d'œuvre de vérité, de grâce et de coloris. Parmi ses autres ouvrages on cite *Jules César* recevant le tribut des provinces romaines ; *la Cène*, autre peinture à fresque au monastère de San-Salvi près de Florence ; *le Sacrifice d'Abraham*, dans la galerie de Dresde ; le *Christ mort* (descente de croix), au Musée de Paris. Il a laissé un grand nombre d'élèves, dont les plus célèbres sont Jacques de Pontormo, François Salviati et George Vasari, l'auteur de la *Vie des peintres*.

ANDRÉ DE SAINT-NICOLAS, religieux carme, né à Remiremont vers 1650, mort à Besançon en 1713, a publié : *Lettre en forme de dissertation* sur la découverte de la ville d'Autre en Franche-Comté, Dijon, 1698, in-12. C'est une réfutation solide du système de P. Dunod. *De sepulchrali lapide antiquis Burgundo-Sequanorum comitibus Vesuntione recens positâ*, Besançon, 1693, in-8°. Il a laissé plusieurs ouvrages Mss. concernant l'*Histoire* ecclésiastique de Besançon, et travaillé à celle de la congrégation de Cluni.

ANDRÉ DEL CASTAGNO. *Voyez* **CASTAGNO.**

ANDRÉ. *Voyez* **DANDRÉ.**

ANDRÉ MURVILLE. *Voyez* **MURVILLE.**

ANDRÉ (le maréchal **SAINT-**). *Voyez* **SAINT-ANDRÉ.**

ANDRÉ (le petit père). *Voyez* **BOULANGER.**

ANDREA, chanoine de Bergame au 9e siècle, est auteur d'une *Chronique* qui s'étend depuis l'entrée des Lombards en Italie jusqu'à la mort de l'empereur Louis II, c'est-à-dire en 874 ; elle a été publiée par Muratori, dans le Ier vol. des *Antiquit. ital. med. œvi.*

ANDREA (Pisano), architecte et sculpteur, né à Pise en 1270, contribua beaucoup à ramener dans sa patrie le goût de l'antique. Ses premiers ouvrages eurent tant de succès qu'il fut appelé à Florence pour exécuter, sur les dessins de Giotto, les sculptures de la façade de Ste.-Marie *del fiore*, le plus beau monument de ce siècle. Bientôt après, il fut employé comme ingénieur, éleva des fortifications autour de la ville menacée par les armées impériales, et prit part à tous les grands travaux de ce temps. Il mourut à Florence en 1345, comblé de biens et d'honneurs.

ANDREA (Jean-Antoine), évêque d'Aléria, né à Vigevano en 1417, est l'un des hommes qui rendirent le plus de services aux lettres, en se dévouant à donner, peu après la découverte de l'imprimerie, de bonnes éditions des classiques latins. Ayant obtenu, par le crédit du cardinal Cusa, son protecteur, le titre de secrétaire de la bibliothèque apostolique, il consacra tout son temps à revoir les éditions *princeps* de Virgile, d'Ovide, de Tite-Live, etc., qu'il enrichit de préfaces la plupart érudites. Les dates de ces éditions, justement recherchées, s'étendent depuis 1468 jusqu'en 1474. Andrea mourut à Rome en 1475, et fut enterré dans l'église de St.-Pierre ès liens, où son frère lui fit élever un monument avec épitaphe.

ANDREA (Alexandre), écrivain napolitain du 16e siècle, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Della guerra di campagna di Roma e del regno di Napoli, nel pontificato di Paolo IV*. Cet ouvrage publié par Jérém. Ruscelli, Venise, 1560, in 4, a été traduit en espagnol. On lui attribue une traduction italienne de *l'Art de la guerre* par l'empereur Léon, resté inédit.

ANDREA (Sguazzella), peintre italien, élève d'André del Sarto, vint en France avec lui, et fut employé par François Ier. Le Musée de Paris possède de cet artiste une *Descente de croix* faussement attribuée à Raphaël.

ANDREA (Onuphre d'), poëte napolitain, mort vers 1647, a publié deux poëmes, *Acis* et *l'Italia liberata*, des *Poesie* et des *Discorsi morali*.

ANDREA. *Voyez* **NERCIAT.**

ANDRÉADE (Ferdinand d') amiral portugais, fut l'un des capitaines qui portèrent dans l'Inde les lois et les arts de l'Europe. Andréade commandait, en 1518, la première flotte européenne qui ait paru sur les côtes de la Chine. Il y fit le commerce avec une modération et une bonne foi à laquelle ses compatriotes n'avaient point accoutumé les peuples de l'Asie. Au moment de son départ, on publia, par son ordre, dans tous les ports où il avait abordé, que, si quelqu'un avait à se plaindre des Portugais, il était invité à faire sa déclaration, pour que le coupable fût puni, en présence même de l'offensé. Cette conduite allait faire ouvrir à sa nation les ports que la jalousie des Chinois ferme si sévèrement aux étrangers, lorsque Simon d'Andréade, frère de Ferdinand, parut sur les côtes avec une nouvelle escadre. Celui-ci détruisit, par la violence et le brigandage, l'heureux effet de la prudence et de la vertu de son frère. Les ports de la Chine furent fermés aux Portugais, et n'ont été rouverts, depuis cette époque, aux navigateurs européens, qu'à des conditions onéreuses et humiliantes.

ANDREÆ (Tobie), né à Braunfels en 1604, professa l'histoire et le grec à Groningue, et se fit connaître comme zélé cartésien. On a de lui : *Assertio method. cartes.*, et *Brevis explicatio, brevi explicationi mentis humanæ Henrici regii reposita.*

ANDREÆ (Jean), archiviste des comtes de Nassau, vivait au commencement du 17e siècle, et occupa cette place pendant quarante ans. Il a écrit une Histoire fort volumineuse de la maison de Nassau, et, comme il en avait les archives à sa disposition, son travail est fort précieux, surtout pour l'histoire de la guerre de trente ans, sur laquelle il a publié des documents qui ne se trouvent point ailleurs.

ANDREÆ (Jean-Gérard-Reinhard), chimiste distingué, né à Hanovre, en 1724, fut en 1765 chargé par le roi d'Angleterre d'examiner les principaux genres de terre de l'électorat de Hanovre. Il fit imprimer le résultat de ses recherches en 1765, et mourut en 1793, regretté pour sa bienfaisance et ses qualités sociales. On a de lui des dissertations de physique et de chimie dans le *Musée hanovrien.*

ANDREANI (André), peintre et graveur en bois, nommé quelquefois *le Mantovano*, né à Mantoue en 1540, et non pas en 1500 comme le dit Basan, et, d'après lui, les biographes. Après avoir étudié les principes du dessin à Mantoue, puis à Rome, il se perfectionna dans l'art du clair-obscur à la manière d'Ugo de Carpi. La ville de Sienne, où il passa la plus grande partie de sa vie, lui plaisait tellement qu'il se disait lui-même peintre siennois. On lui a reproché d'avoir mis son chiffre à des gravures dont il n'était pas l'auteur. Il mourut en 1623. Le P. de Angelis a, dans les *Notizie degli intagliatori*, donné la liste des estampes d'Andreani qu'il avait pu découvrir, au nombre de 39. On recherche beaucoup celles qui sont entièrement de sa main, surtout les morceaux en camaïeu, parmi lesquels nous citerons : *Le pavé de Sienne; Le déluge; Pharaon submergé; Le triomphe de Jules-César.* La plus ancienne est datée de 1570, et les dernières de 1608. Cette suite est très-rare.

ANDREAS ou **ANDRON**, médecin grec, disciple d'Hérophile, vivait deux siècles avant J. C. Dioscoride fait l'éloge de ses connaissances dans l'histoire naturelle, et Celse nous apprend qu'il avait composé, sur la chirurgie et les vertus des médicaments, beaucoup d'écrits qui sont perdus.

ANDREAS, capitaine des gardes de Ptolémée Philopator, fit rendre la liberté à 120,000 Juifs, et, de concert avec Aristée et Démophon, surveilla la version dite *des Septante.*

ANDREAS (Corneille), né au 16e siècle dans la Frise, est auteur d'une *chronique* de cette province, imprimée en 1599, in-fol., avec celles d'Occo et de Vlieterp.

ANDREHAN, ENDREGHEN, ou **ANDENEHAM** (Arnoul, sire d'), maréchal de France, sous les rois Jean et Charles V, se distingua contre les Anglais. La trêve avec les Anglais ayant été rompue, en 1351, Arnoul d'Andrehan fut fait prisonnier dans un sanglant combat en Saintonge. Après sa délivrance et la mort du maréchal de Beaujeu, le roi le fit maréchal de France, lieutenant général dans les provinces situées entre la Loire et la Dordogne. Andrehan accompagna le roi Jean à la bataille de Poitiers, en 1356, où il fut fait prisonnier. A son retour d'Angleterre, il commanda en Languedoc, suivit Duguesclin en Espagne, au secours de Henri de Transtamare, contre Pierre le Cruel, et fut fait encore prisonnier à la bataille de Navarette, en 1367. Après avoir obtenu sa liberté, il remit sa charge de maréchal à Charles V, quand son âge ne lui permit plus d'en exercer les fonctions, et reçut, en dédommagement celle de porte-oriflamme. Ne pouvant supporter l'inaction, il retourna, quoique vieux et cassé, chercher en Espagne de nouveaux dangers avec Duguesclin, et y mourut de maladie, en 1370.

ANDREI (Antoine-François), né en Corse vers 1740, député de ce département à la Convention, vota dans le procès de Louis XVI l'appel du peuple, la détention jusqu'à la paix et le sursis, protesta contre la journée du 31 mai, fut détenu jusqu'après le 9 thermidor, à la fin de la session entra au conseil des Cinq-Cents, et mourut vers 1800.

ANDREINI (Isabelle), comédienne, né à Padoue en 1562, brilla sur les théâtres d'Italie et de France, se fit admirer par sa sagesse et ses talents, fut admise dans plusieurs académies, et mourut à Lyon en 1604. Isabelle parlait facilement l'espagnol et le français. Outre une pastorale, *Mirtilla*, réimprimée plusieurs fois, on a de cette dame : *Rime*, Milan, 1601; *Lettere*, Venise, 1607, in-4°.

ANDREINI (François), mari de la précédente, comédien, né à Pistoie, se fit une réputation dans les rôles de capitan, et mourut après 1616. Il a publié *le Bravure del capitan Spavento*, Venise, 1609, in-4°. Ce sont des dialogues bouffons, dont il existe une traduction française par Fonteny, 1618, in-12; *Ragionament. fantastici*, 1616, in-4°, et 2 pièces de théâtre.

ANDREINI (Jean-Baptiste), fils du précédent, né en 1578 à Florence, fut aussi comédien et auteur. Il vivait en 1643, puisqu'il publia cette année en italien un discours funèbre sur la reine Anne; mais on ignore la date de sa mort. On a de lui un *Dialogue* sur l'art dramatique et plusieurs pièces, dont la seule recherchée est sa tragé-

die d'*Adamo*, Milan, 1613, in-4°, où l'on prétend que Milton a pris l'idée de son *Paradis perdu*.

ANDRELINUS (Pub.-Faust.), poëte latin, né à Forli vers le milieu du 15e siècle, fut à 22 ans couronné par l'académie de Rome, pour son recueil d'élégies, *Livia seu Amores*, vint à Paris en 1488, fut nommé l'année suivante professeur à l'université, obtint ensuite un canonicat du chapitre de Bayeux, et mourut presque subitement à Paris, le 25 février 1518. Il a célébré dans ses vers la conquête de Naples par Charles VIII et Louis XII, qui le récompensèrent magnifiquement. Outre les *Amores* déjà cités, on a de lui : *Elegiarum libri tres; Epistolæ provinciales; Bucolica; Hecatodistichus*, c'est-à-dire *cent distiques moraux*, Paris, 1519, in-4°.

ANDRÉOSSI (François), mathématicien et ingénieur, né à Paris le 10 juin 1633, mort à Castelnaudary en 1688, partagera désormais avec Riquet la gloire d'avoir inventé et entrepris le canal du Languedoc. Diverses pièces ont été publiées à ce sujet dans l'*Histoire du canal du Midi* par le général Andréossi, l'un de ses descendants; et dans la réponse de MM. de Caraman, intitulée : *Histoire du canal de Languedoc;* cette question se trouve approfondie dans l'*Histoire du corps du génie* par Allent. Il est cependant étonnant qu'Andréossi, qui succéda à Riquet comme directeur du canal, n'ait fait alors aucune démarche pour faire valoir ses droits à l'invention, ni réclamation sur l'inscription suivante gravée sur l'écluse de Toulouse en 1667 : *Instante viro clarissimo Riquet, tanti operis* INVENTORE *anno* 1667. Il est vrai qu'il publia en 1669 une *carte du canal du Languedoc;* mais le 5 février 1670, Riquet écrivit à Colbert une lettre conservée aux archives, dans laquelle il témoigne son mécontentement en ces termes : « J'ai été bien surpris, lorsque j'ai vu certaine carte du canal, de l'invention du sieur Andréossi, mon employé. L'auteur publie des pensées que je gardais dans le secret. Cela fera qu'à l'avenir je serai plus circonspect envers ledit sieur Andréossi. »

ANDRÉOSSI (Antoine-François), comte, général et savant distingué, arrière-petit-fils du précédent, naquit à Castelnaudary le 6 mars 1761. Il était à vingt ans lieutenant d'artillerie et fit partie des trois détachements que la France envoya en 1787 au secours des patriotes hollandais. Il fut fait prisonnier par les Prussiens et échangé peu de temps après. Andréossi embrassa avec chaleur la cause de la révolution, tout en en repoussant les excès. Il fit toutes les campagnes de la révolution et se fit surtout remarquer dans celles d'Italie. Au siége de Mantoue il dirigea une fausse attaque qui attira tout le feu de la place. A la suite de cet exploit, il fut nommé chef de brigade. Au mois de décembre 1797 il fut chargé avec le général Joubert de présenter au Directoire les drapeaux enlevés par l'armée d'Italie. Andréossi fit partie de l'expédition d'Égypte et fut nommé membre de l'institut du Caire et en cette qualité chargé de plusieurs opérations savantes dont il s'acquitta avec une grande supériorité. Lorsque le général en chef Bonaparte quitta l'Égypte, Andréossi le suivit à Paris et concourut à la révolution du 18 brumaire; il obtint en récompense une division, formée exprès pour lui, au ministère de la guerre; il fut en outre nommé commandant de l'artillerie de Strasbourg avec le grade de lieutenant général. En août 1800 il fut appelé au commandement de la place de Mayence, puis aux fonctions de chef d'état-major de l'armée gallo-batave. Peu de temps après il fut fait directeur du dépôt de la guerre, puis ambassadeur à Londres après le traité d'Amiens. Revenu en France après la rupture avec l'Angleterre, il fut successivement nommé président du collége électoral de l'Aude, comte de l'empire, candidat au sénat et ambassadeur à Vienne. Après la bataille de Wagram il fut nommé gouverneur de la capitale de l'Autriche, où il se fit estimer et même regretter. A son retour à Paris il fut appelé à l'ambassade de Constantinople, et reçut de Napoléon des instructions de la plus haute importance. Pendant le séjour qu'il fit dans cette capitale il protégea constamment les Français et tous ceux qui faisaient le commerce dans le Levant. Le ministère ottoman eut aussi beaucoup à se louer de sa loyauté. A son retour en France, en 1814, il communiqua à l'Institut des mémoires que l'hydrostatique compte parmi ses plus précieuses acquisitions. Se trouvant à Paris à l'époque de la révolution du 20 mars 1815, il y adhéra complétement et signa la fameuse délibération du conseil d'État, du 25 de ce mois. Il accepta une pairie, qui ne fut que momentanée, et la présidence de la section de la guerre, mais refusa une nouvelle ambassade auprès du Grand Seigneur qui, dit-il à Napoléon, ne le reconnaîtrait pas. Il fut, après la bataille de Waterloo, l'un des commissaires chargés de négocier avec les puissances alliées. Sa carrière politique fut interrompue alors jusqu'en 1828, qu'il vint prendre place dans la chambre élective. Il mourut le 10 septembre de cette année à Montauban. Nous citerons de lui : *Mémoires sur le lac Menzaleh, sur la vallée du lac de Natron, sur le Fleuve sans eau*, Paris, 1800, in-4°, reproduits dans la collection des *Mémoires sur l'Égypte; Campagne sur le Mein et la Rednitz, de l'armée gallo-batave aux ordres du général Augereau*, 1802, in-8°; des *Mémoires sur l'irruption du Pont-Euxin dans la Méditerranée, et sur le système des eaux qui abreuvent Constantinople;* enfin *Constantinople et le Bosphore de Thrace pendant les années* 1812, 1813 et 1818, *et pendant l'année* 1826, Paris, 1828, in-8°, avec 10 planches.

ANDREOZZI (Gaetano), compositeur de musique, né à Naples en 1763. Ses premiers ouvrages furent des cantates à voix seule et des duos pour deux soprani et basse. Il n'avait que seize ans lorsqu'il sortit du conservatoire pour aller à Rome composer son premier opéra *La morte di Cesare*. Il composa divers opéras pour Turin, Florence, Milan, Gênes, etc. En 1784 il se rendit à St.-Pétersbourg où il avait était appelé et y composa la *Dido* et *Giasone e Medea*. Il retourna en Italie en 1786 et écrivit pour le théâtre St.-Charles, *Sofronia e Olindo* et *Sesostri*. Appelé l'année suivante à Madrid, il y écrivit *Gustavo re di Suezia;* puis il revint à Naples pour y composer son oratorio de *la Passione de Giesu Cristo*. Son dernier ouvrage fut *la Giovanna d'Arco*. Quoique dans la fleur de l'âge, il cessa d'écrire pour le théâtre et se voua à l'enseignement. Parmi ses élèves il comptait la princesse de Sicile devenue depuis la duchesse de Berri. En vieillissant il devint fort pauvre; il alla à Paris en 1825 dans l'espoir de trouver des secours dans la munificence de son ancienne élève. Il ne fut pas trompé dans son attente. Il mourut peu de temps après, dans le mois de décembre 1826.

ANDREOZZI (Anna), épouse du précédent, naquit à Florence en 1772, d'une famille distinguée. Elle était *prima donna* au théâtre de la cour de Dresde en 1801. Le 2 juin 1802 elle partit avec un amateur pour aller à Pillnitz entendre Mme Paër. Après l'opéra, les deux voyageurs voulurent retourner à Dresde, mais dans le trajet la voiture versa et ils restèrent tous les deux morts sur la place.

ANDRÈS (D. Juan), l'un des plus laborieux écrivains du 18e siècle, né en 1740, à Planès, royaume de Valence, en Espagne, embrassa la règle des jésuites, partagea le sort de ses confrères à la dissolution de la société, et vint chercher un asile en Italie, où il occupa différents emplois littéraires, et mourut le 13 janvier 1817. Ses principaux ouvrages sont: *Saggio della filosofia di Galileo,* 1776, in-8°; *Dell' origine, de' progressi, e dello stato attuale d'ogni letteratura,* Parme, 1783, 7 vol. in-4°, réimprimé à Venise, 1783-1800, 22 vol. in-8°, traduit en espagnol par Carlos Andrès, frère de l'auteur, Madrid, 1784, 8 vol. in-4°. Le premier vol. de cet ouvrage savant et très-estimé a été traduit en français par Ortolani. *Cartas familiares con la noticia del viage a varias ciudadas de Europa,* Madrid, 1794, 6 vol. in-4°.

ANDREU DE BILISTEIN. *Voyez* **BILISTEIN.**

ANDREW (James), directeur principal de l'école militaire pour le génie et l'artillerie de la compagnie des Indes anglaises, y professa pendant quinze ans les sciences mathématiques; depuis dix ans qu'il avait quitté le service de la Compagnie, il vivait retiré à Édimbourg, où il mourut le 13 juin 1833, âgé de 60 ans. Andrew est auteur des ouvrages suivants : *Grammaire et Vocabulaire de la langue hébraïque; Système de chronologie sacrée; Tables nautiques,* etc.

ANDREWS (Lancelot), théologien anglais, né à Londres, en 1565, mort en 1626. La réputation de son savoir, et son talent comme prédicateur, attirèrent sur lui l'attention de la reine Élisabeth, qui le nomma son chapelain. Il fut en grande faveur auprès de Jacques Ier. Ce prince avait composé une *Défense de la prérogative royale,* à laquelle Bellarmin avait répondu, sous le nom de *Mathieu Tortus.* Andrews fut chargé de réfuter le livre de Bellarmin, et il s'en acquitta avec beaucoup d'habileté dans un ouvrage latin, publié en 1609, in-4°, sous le titre de *Tortura Torti.* Ce service fut si agréable au roi, que l'auteur fut nommé sur-le-champ évêque de Chichester, ensuite d'Ély, et conseiller privé de S. M., et enfin évêque de Winchester. Ses ouvrages sont peu lus aujourd'hui; ils sont écrits du ton pédantesque et sophistique qui régnait alors, et dont le roi lui-même avait donné l'exemple.

ANDREWS (James-Petit), historien anglais, né en 1737, à Newbury dans le comté de Berk, mort à Londres le 6 août 1797, était, à dix-huit ans, lieutenant dans la milice de sa province. Ayant des talents divers et un goût prononcé pour la littérature, il ne se fit cependant connaître du public que lorsqu'il était déjà avancé en âge. On a de lui : *Anecdotes anciennes et modernes, avec des observations,* 1789, in-8°; *Histoire de la Grande-Bretagne, rattachée à la chronologie de l'Europe.* Il a coopéré au *Gentleman's Magazine,* et donné une traduction des *Sauvages de l'Europe.*

ANDREWS (Pierre-Miles), lieutenant-colonel du régiment des volontaires du prince de Galles, était le fils d'un marchand de la Cité; il préféra d'abord les muses au commerce. Lié avec Garrick, il prit du goût pour le théâtre, et composa un grand nombre de comédies, entre autres celle qui est intitulée *Mieux vaut tard que jamais,* dont le duc de Lead, son ami, fit le prologue. Il fut nommé membre du parlement en 1790. Andrews mourut dans sa maison de Cleveland, le 18 juillet 1814, peu d'heures après avoir signé cent billets d'invitation pour une fête avec feu d'artifice dans cette même maison.

ANDREZEL (Barthélemi-Philibert PICON, abbé d'), né en 1757, à Salins en Franche-Comté, fut, en 1782, nommé grand vicaire de l'archevêché de Bordeaux. Atteint par la loi de déportation, il se retira à Londres, et ne revint en France qu'en 1802. Compris dans la première création des inspecteurs généraux de l'université, il fut destitué par M. Frayssinous, et mourut à Versailles le 12 décembre 1825. Nous citerons de lui une *Traduction de l'Histoire des deux derniers rois de la maison de Stuart, par Ch.-J. Fox, avec une notice sur la vie de l'auteur,* Paris, 1809, 2 vol. in-8°.

ANDRI. *Voyez* **ANDRY.**

ANDRIA (Nicolas), médecin, naquit à Massafra, le 10 septembre 1748. Il s'appliqua de bonne heure à l'étude, et vint achever son cours de droit à Naples. En 1777 il fut nommé professeur d'agriculture à l'université de Naples; et en 1801 il obtint la chaire de physiologie qu'il remplit pendant sept années d'une manière brillante. Chargé depuis de l'enseignement de la théorie médicale, il fut, en 1811, pourvu de la chaire de pathologie et de nosologie, avec le titre de doyen de la faculté; mais ses infirmités l'obligèrent de donner sa démission en 1814, et il mourut le 9 décembre, à l'âge de 66 ans. On a de lui : *Trattato delle acque minerali,* Naples, 1775, in-8°; *Lettera sull' aria fissa,* ibid., 1776, in-4°; *Institutiones philosophico-chimicæ; Elementa physiologica; Elementa medecinæ theoreticæ; Dissertazione sulla teoria della vita; Historia materiæ medicæ;* etc.

ANDRIESSENS (Henri), peintre, surnommé *Manken-Heyn,* né dans le 17e siècle à Anvers, mort en 1655 dans la Zélande, a composé des tableaux d'un dessin pur et fini, représentant des sujets animés.

ANDRIEU (Marie-Martin-Ant.), adjudant général français, né à Limoux le 25 mars 1768, gagna ses différents grades par des actions de courage, et se distingua particulièrement au passage du Mincio et pendant le blocus de Gênes. Ce fut lui que le général Masséna chargea de négocier la capitulation de cette ville. Il avait entrepris la relation de ce siége; mais il interrompit son travail pour se rendre à St.-Domingue, où il se distingua de nouveau, et y mourut en 1802.

ANDRIEU (Bertrand), restaurateur en France de la gravure en médailles, né à Bordeaux le 24 novembre 1761, mort à Paris le 6 décembre 1822, a gravé une grande partie de la collection des médailles du cabinet et de la bibliothèque du roi; de nombreuses vignettes qui ont enrichi la typographie, et divers modèles des billets de la banque de France.

ANDRIEUX, négociant et littérateur, né en 1750 à Tarare, près Lyon, mort en 1797, a publié des *poésies* dans les *recueils littéraires* du temps.

ANDRIEUX (François-Guillaume-Jean-Stanislas), secrétaire perpétuel de l'Académie française, professeur de littérature au collége de France, naquit à Strasbourg le 6 mai 1759 (et non à Melun, vers 1755, comme l'ont dit quelques biographes). Il fit ses études à Paris, au collége du cardinal le Moine, et il les avait terminées à 17 ans par de nombreux triomphes. Ses parents, qui le destinaient au barreau, le placèrent chez un procureur. Il consacrait ses moments de loisir à des essais poétiques, qui ont été imprimés dans l'*Almanach des Muses* et dans le *Mercure*. Il était premier clerc lorsqu'il composa son *Anaximandre*. *Les Étourdis*, joués en 1787 obtinrent un succès qui s'est toujours soutenu. Andrieux prêta le serment d'avocat en 1781; mais son père étant mort, laissant des enfants sans fortune, Andrieux, l'aîné de la famille, se décida à accepter l'emploi de secrétaire du duc d'Uzès. Fatigué de cette existence précaire, il se mit en stage chez le célèbre Hardouin, en 1785, et eût été inscrit sur le tableau des avocats en 1789, si l'ordre n'eût été dissous. Andrieux perdit donc son état. Il entra bientôt, en qualité de chef de bureau, à la liquidation générale. En 1796 il fut appelé par le vote électoral au tribunal de cassation. Il ne tarda pas à conquérir par ses qualités aimables et par sa grande intelligence des questions de procédure, l'estime et l'attachement de ses collègues. Il fut élu bientôt par le collége électoral de Paris membre du conseil des Cinq-Cents (an vi, 1798); deux ans après il fut nommé membre du tribunat dont il fut éliminé avec Daunou, Ginguené, Benjamin Constant et plusieurs autres. Là se termina sa carrière politique. Andrieux était père de deux filles; il soutenait sa mère, avancée en âge; et une sœur d'un rare mérite vivait auprès de lui. Rien n'eût manqué à son bonheur s'il ne se fût pas trouvé sans fortune. Connaissant les embarras de sa position, le ministre de la police, Fouché, lui offrit une place de censeur. Mais Andrieux refusa de mutiler officiellement la pensée. Un événement inattendu vint le tirer quelque temps après de cet état de gêne. Dès que l'empire se fut élevé sur les ruines de la république, un frère de Napoléon n'oublia point, lorsqu'il fut devenu prince, qu'il avait été le collègue d'Andrieux au corps législatif, et qu'il avait coutume de s'asseoir auprès de lui. Joseph alla le trouver et lui dit : « Il me tombe sur les bras une grande fortune, il faut que mes amis m'aident à en faire un bon usage; » et Andrieux fut nommé bibliothécaire de Joseph, avec six mille francs d'appointements. Il n'oublia jamais ni la grâce du bienfait ni la reconnaissance due au bienfaiteur. Andrieux reçut dans ce même temps la croix de la Légion d'honneur; il fut encore nommé, en 1804, bibliothécaire du sénat, puis professeur de grammaire et de belles-lettres à l'école polytechnique. Depuis l'an iii (1795), époque de sa fondation, sous le titre d'*École des travaux publics*, jusqu'à la fin de la république, l'enseignement dans cette école célèbre n'avait embrassé que l'analyse et la mécanique, la géométrie pure et appliquée, la chimie, la physique, l'architecture et le dessin. Andrieux fut donc le premier professeur nommé à la nouvelle chaire; il était fait pour professer, pour instruire, et nul mieux que lui n'a su faire passer rapidement ses élèves de l'amour de la science à l'attachement au professeur. Mais bientôt ses fonctions ne se bornèrent pas à donner des leçons; il fut chargé d'examiner les compositions d'analyses grammaticales, faites dans toute la France par les candidats, devant les examinateurs qui les envoyaient à Paris. Andrieux était dans cette partie le juge suprême. Il fit pour la dernière fois cet examen au concours d'octobre 1815. Quelques mois après (mars 1816) la restauration lui avait donné dans sa chaire un successeur, M. Aimé Martin. On ajouta à l'enseignement de la grammaire et des belles-lettres, celui de l'histoire et de la morale, ce qui ne rendait pas, pour le successeur, la tâche plus aisée. Comme Andrieux avait reçu en 1814 le titre inamovible de professeur de littérature au collége de France, il continua d'occuper cette chaire, autour de laquelle il attira pendant 19 ans un brillant concours d'auditeurs. A l'époque de l'invasion du choléra, Andrieux sentit tout à coup ses forces s'affaiblir; sa santé devint chancelante : forcé d'interrompre son cours, il essaya plusieurs fois de le reprendre. On le pressait de se reposer : *Non*, disait-il, *un professeur doit mourir en professant*. Déjà les médecins l'avaient condamné; mais il ne sentait pas sa fin approcher. Il ne pouvait se résoudre à quitter sa chaire : *Vous y périrez*, lui dit-on un jour. — *Eh bien! c'est mourir au champ d'honneur*. Et il allait mourir quand le jour de sa fête arriva : ses enfants et sa sœur vinrent l'embrasser « des fleurs dans les mains, le sourire sur les lèvres et le deuil dans le cœur. » Il était gai, riant, heureux... Quatre jours après il avait cessé de vivre, le 9 mai 1833, à l'âge de 75 ans. Pendant trente ans de professorat, Andrieux a formé plusieurs générations d'hommes qui, en diverses carrières, ont illustré la France. Il fut juge intègre, législateur sans ambition, poëte aimable, joyeux conteur. Il faut cependant dire qu'écrivant sans prétention, Andrieux a plus d'une fois porté cette négligence trop loin. Andrieux a laissé une infinité de productions; tous les genres lui étaient familiers. Nous citerons : *Les Étourdis; L'Enfance de J. J. Rousseau; Helvétius ou la vengeance d'un sage; Le Trésor; Le Jeune homme à l'épreuve; Molière avec ses amis; Le vieux fat; La Comédienne; Le Manteau;* etc., comédies. *Louis IX en Égypte; Junius Brutus;* tragédies. Les poésies fugitives d'Andrieux lui ont assigné, dans le conte et dans l'épître, une des premières places parmi les poëtes du siècle. Ses principales fables sont : *Le Passager et le Pilote; l'Olivier, le Figuier, la Vigne et le Buisson*. Après la mort d'Auger, Andrieux fut nommé secrétaire de l'Académie. Alors il embrassa avec ardeur l'ensemble et les détails de l'administration de cette compagnie. On peut regarder comme modèles, divers de ses rapports sur les prix proposés.

ANDRISCUS, surnommé *Pseudo-Philippus*, ou *le faux Philippe*, homme obscur de la ville d'Adramytte, se fit passer pour Philippe, fils de Persée, roi de Macédoine, à la faveur de la ressemblance qu'il avait avec ce prince. Il se mit à la tête de quelques troupes macédoniennes, et remporta d'abord quelques avantages sur les Romains, mais ensuite il fut vaincu par Cécilius Métellus, et mené en triomphe à Rome où il fut mis à mort, l'an 147 avant J. C.

ANDROCLÈS, fils de Phintas, et roi des Messéniens, avec Antiochus son frère, fut tué dans une sédition. Ses

enfants se retirèrent à Sparte, et, lorsque la première guerre de Messène fut terminée, les Lacédémoniens leur donnèrent le canton d'Hyamie. Androclès et Phintas, ses descendants, prirent les armes avec les autres Messéniens dans la seconde guerre de Messène, et ils furent tués en combattant à la bataille de la Grand'Fosse.

ANDROCLÈS, fils de Codrus, roi d'Athènes, s'empara de Samos et d'Éphèse, et périt dans une bataille contre les habitants de Priène.

ANDROCLÈS, esclave, ayant été livré aux bêtes dans le cirque de Rome vers la fin du 1er siècle, fut rereconnu et épargné par un lion dont il avait guéri la blessure.

ANDROCYDES, peintre, naquit à Cyzique, et fut contemporain et rival de Zeuxis. Il peignit, à Thèbes, un tableau de bataille, qu'il fut obligé d'abandonner sans le finir, lors de la révolte des Thébains contre Sparte. Ce tableau fut ensuite consacré dans un temple, par le conseil de Ménéclyde, orateur, ennemi de Pélopidas, qu'il croyait humilier par là; car la victoire qui y était retracée avait été remportée par un autre général. Androcydes avait peint, avec un art merveilleux, les monstres marins qui entouraient Scylla.

ANDROMACHUS était, par sa naissance et ses richesses, l'un des principaux de Naxos, ville de la Sicile. Cette ville ayant été détruite par Denys l'Ancien, Andromachus en rassembla les habitants, et s'établit avec eux sur le mont Taurus, dans le voisinage de son ancienne patrie; ce qui donna naissance à la ville de Tauroménium, qui fut fondée l'an 395 avant J. C. Il paraît qu'il s'y maintint dans l'indépendance; car, lorsque Timoléon vint pour délivrer la Sicile du joug de Denys le Jeune, l'an 343 avant J. C., Andromachus le reçut dans sa ville, et engagea ses concitoyens à se réunir aux Corinthiens, pour affranchir la Sicile. Timée l'historien était son fils.

ANDROMACHUS, premier médecin de Néron, naquit dans l'île de Crète, et se rendit fameux par le médicament appelé *thériaque,* dont il est l'inventeur. On ne sait rien de ses principes et de sa méthode en médecine, et l'on n'a de lui qu'un recueil de médicaments composés, la plupart de son invention; Galien le loue sous ce rapport. C'est dans un poëme en vers élégiaques, dédié à Néron, qu'il donne le secret de la composition de sa fameuse thériaque (remède contre les poisons). Jusqu'à lui, on n'usait que de l'antidote de Mithridate, dont la thériaque, du reste, ne diffère que par l'addition de vipères. Les empereurs romains attachaient une grande importance à la préparation de ce médicament, composé de soixante substances, et ils le faisaient fabriquer dans leur palais. De nos jours, en certains pays, cette préparation est très-simplifiée; à Berlin, par exemple, ce n'est plus qu'un composé de quatre substances, dont l'opium est la base. Le poëme d'Andromachus nous a été conservé par Galien, dans son *Traité de la Thériaque,* adressé à Pison. — Son fils, nommé ANDROMACHUS comme lui, fut aussi *archiater* de Néron, et il laissa, sur la médecine, beaucoup d'écrits que le temps n'a point respectés.

ANDROMAQUE, fille d'Étion, roi des Ciliciens du mont Ida, et femme d'Hector. Après la mort de son époux et la prise de Troie, elle eut la douleur de voir son fils Astyanax précipité du haut d'une tour. Dans le partage des captifs, elle tomba au pouvoir de Pyrrhus qui l'emmena en Épire, et l'épousa. Elle en eut trois fils, se maria une troisième fois à Hélénus, frère de son premier époux, et régna en Épire avec lui.

ANDRONIC Ier (COMNÈNE), empereur de Constantinople, né l'an 1110, était petit-fils, par son père Isaac, d'Alexis Comnène. Il parvint, par son audace, sa souplesse et son éloquence insinuante, à captiver la faveur de l'empereur Manuel Comnène, son cousin. Celui-ci vivait publiquement avec sa nièce Théodora, dont la sœur, la jeune Eudoxie, franchissait pour Andronic toutes les bornes de la pudeur et de la décence publique. Ce commerce scandaleux, plusieurs attentats contre la personne même de l'empereur, et enfin les intelligences secrètes d'Andronic avec les Turcs et les Hongrois, forcèrent Manuel à le faire arrêter. Après douze ans de détention il parvint à s'échapper et se retira en Russie. Manuel ayant porté la guerre en Hongrie, Andronic saisit cette occasion pour rentrer en grâce; il persuada aux Russes de s'unir aux Grecs, et contribua lui-même, par sa valeur, à la prise de Zeugmine; ce qui lui valut un pardon absolu. De nouvelles offenses, de nouveaux désordres, des projets ambitieux déclarés ouvertement, éveillèrent encore les craintes de Manuel; Andronic séduisit successivement Philippa, sœur de l'impératrice Marie, et Théodora, veuve de Baudoin III, roi de Jérusalem. Il était enfin relégué à Oenoë, ville du Pont, lorsque la mort de Manuel ouvrit un vaste champ à son ambition. La jeunesse du nouvel empereur Alexis II, l'imprudence de sa mère, l'impératrice Marie, firent tourner les yeux vers Andronic, dont les émissaires secrets disposaient adroitement les esprits, et Constantinople courut avec joie au-devant du tigre qui allait l'arroser de sang. Enfin, il arrive devant Constantinople; la flotte se rend à lui, le peuple lui livre le protosébaste, auquel il fait crever les yeux. Cependant on s'égorge dans la ville; Andronic y entre en maître irrité, multiplie les châtiments, se défait de tout ce qui lui cause quelque ombrage, et prélude aux plus grands crimes, en faisant empoisonner la princesse Marie, sœur du jeune empereur, pour lequel il affecte cependant un dévouement sans bornes. Il donne même la plus grande pompe au couronnement d'Alexis, et le porte sur ses épaules à l'église, en versant des larmes d'attendrissement; mais bientôt il cherche à irriter ce malheureux enfant contre sa mère, et, par un raffinement de cruauté, il le force à signer l'arrêt de mort prononcé contre cette princesse par les satellites du tyran. Deux jours après, elle fut étranglée. Alexis fit répandre, par ses émissaires, que, les divisions croissant tous les jours, il fallait mettre à la tête des affaires un homme d'une expérience consommée. La plus vile populace, excitée par les plus vils moyens, proclama, au mois de septembre 1183, Andronic collègue d'Alexis. Le lendemain, les deux empereurs se rendirent à Ste.-Sophie; Andronic scella, par un sacrilége, les fausses protestations qu'il adressa à sa victime, et, quelques jours après, il fit assassiner ce malheureux prince. Alexis avait été fiancé à Agnès de France, qui n'avait que onze ans. Andronic, sans renoncer à son commerce avec Théodora, épousa la jeune impératrice; et la fille des rois passa dans les bras d'un vieillard dissolu, l'assassin de son premier époux. Quelques moments de tranquillité, ou, pour mieux

dire, de fêtes et de débauches, laissèrent respirer les Grecs effrayés, qui nommèrent ce court intervalle, les jours de l'Alcyon. Cependant, Lopade, Pruse et Nicée n'avaient pas reconnu l'autorité du tyran; il les assiége, et les deux dernières villes sont livrées à des horreurs que la plume de l'histoire ose à peine retracer. Un historien rapporte que les arbres des vergers qui environnaient Pruse portaient suspendus autant de cadavres que de fruits. Andronic, de retour à Constantinople, redoubla de rage et de férocité. La révolte d'Isaac Comnène, dans l'île de Chypre, devint le prétexte des plus affreuses proscriptions. Sa mort est ordonnée; Hagiochristophorite, l'instrument des fureurs d'Andronic, veut exécuter l'arrêt; Isaac le tue, et se sauve dans une église; le peuple, qui l'aimait, s'y porte en foule; on maudit Andronic, qui s'effraye de la sédition; il veut fuir, on l'atteint; Isaac est proclamé empereur, le palais est livré au pillage. Andronic, chargé de chaînes, fut remis dans les mains de la populace; les femmes mêmes raffinèrent de cruautés, et lui firent subir les tortures les plus infâmes. Privé des dents, des cheveux, d'un œil, d'une main, honteusement mutilé, brûlé, lacéré dans toutes les parties de son corps, il ne proféra aucune plainte, et sembla reconnaître la souveraine justice qui le frappait, et dont il invoquait la miséricorde. Pendu par les pieds, dans cet horrible état, il respirait encore, lorsqu'un Italien, lui plongeant son épée dans le corps, mit fin à cette tragédie, le 12 septembre 1185. Andronic avait alors soixante et quinze ans; il en avait régné deux.

ANDRONIC II (Paléologue), empereur de Constantinople, né vers l'an 1258, était fils de Michel Paléologue, et de Théodora, petite-nièce de Jean Ducas Vatace, empereur de Nicée. Après la mort de Michel, en 1282, Andronic, âgé de 24 ans, fut reconnu seul empereur. Il avait déjà régné deux ans, conjointement avec son père. Son premier soin fut de révoquer toutes les mesures adoptées par Michel pour la réunion des Églises grecque et latine, et d'assembler un concile de schismatiques, auquel il demanda humblement pardon d'avoir coopéré à la paix avec les Latins. Il était alors menacé d'une croisade. Heureusement pour lui, la mort le délivra du roi de Naples et du pape. Peu de temps auparavant, Andronic avait su contracter une alliance avantageuse, en épousant Irène, fille du marquis de Montferrat, mais cette diversion donnait à peine aux Grecs quelque sécurité, lorsque les Turcs s'avancèrent vers les frontières de l'empire. Philantropène, général habile, courut au-devant de ces barbares, et les battit en plusieurs rencontres, tandis qu'Andronic s'occupait, au sein du luxe et de la mollesse, de misérables intrigues de cour. Ce fut alors, en 1295, que, pour se donner un appui, Andronic associa au trône son fils, le jeune Michel. La situation d'Andronic n'en fut pas plus tranquille; trompé par de lâches ministres, il avait laissé tomber la marine, et les pirates ravageaient les côtes de l'Hellespont. Les Vénitiens vinrent insulter l'empereur jusque dans le port de Constantinople, les Serviens violaient en même temps le territoire de l'empire, les Perses et les Turcs saccageaient les frontières. Dans ces fâcheuses extrémités, Andronic chercha des secours étrangers; un corps nombreux d'Alains lui vendit ses services, et bientôt Roger de Flor, célèbre aventurier, lui amena un puissant renfort de Catalans; mais ces nouveaux alliés ne tardèrent pas à devenir plus incommodes que les barbares dont ils devaient délivrer l'État. Il fallut s'opposer à la dévastation et au pillage causés par ces auxiliaires. Quelques victoires ne suffirent point pour les arrêter, et, dans le même temps, Andronic perdit son fils, qu'il avait associé à l'empire. Ce prince laissait un fils, nommé aussi Andronic, qui prétendit bientôt partager le trône avec son aïeul. Celui-ci refusa d'abord d'y consentir, et, pendant quelques années, l'État chancelant fut encore ébranlé par les divisions de ces princes. Enfin, en 1325, le vieil Andronic fut contraint de reconnaître son petit-fils empereur; mais bientôt, jaloux du crédit qu'il obtenait sur l'esprit du peuple, il lui suscite de nouvelles tracasseries; le jeune prince, forcé de reprendre les armes, entre en vainqueur dans Constantinople, et se fait reconnaître pour seul souverain. L'empereur détrôné, condamné à ne plus quitter son palais, achevait sa carrière dans le mépris et presque dans le besoin; pour comble de maux, il venait de perdre la vue, lorsque ceux qui le gardaient, apprenant que son petit-fils était dangereusement malade, et craignant de voir le vieil empereur recouvrer l'autorité, le forcèrent, en 1330, à prendre l'habit monastique. On exigea de plus une renonciation en forme à la couronne, et, deux ans après, le 13 février de l'année 1332, Andronic qui, avec le froc, avait pris le nom d'Antoine, mourut presque subitement, âgé de 74 ans, et après 60 ans de règne.

ANDRONIC III (Paléologue), dit le Jeune, empereur de Constantinople, petit-fils du précédent, et fils de Michel Paléologue, naquit vers l'an 1295. Sa jeunesse fut marquée par quelques désordres, qui lui attirèrent l'animadversion de son aïeul. Le prince, forcé de quitter Constantinople, se vit bientôt à la tête d'une armée : toutefois, il ne s'en servit que pour repousser les Bulgares, qui s'étaient avancés jusqu'aux portes d'Andrinople. Il les battit en plusieurs rencontres, et les poursuivait chaudement, lorsque la mort de sa femme, et le nouveau mariage qu'il allait contracter avec Anne, princesse de Savoie, le rappelèrent à la cour. Ce fut à cette époque, en 1325, que le vieil Andronic le fit reconnaître et sacrer empereur; mais la bonne intelligence des deux princes dura peu. Le soupçonneux vieillard força bientôt son jeune collègue à reprendre les armes. Andronic surprit Constantinople, qu'il ne put sauver du pillage, et, maître de la personne de son aïeul, il lui rendit tout le respect qu'il devait à son âge; mais il se garda bien de lui rendre le trône. Il lui fallut bientôt quitter Constantinople, pour voler au-devant des Bulgares, qu'il poursuivit au delà de leurs frontières. Il reprit, en 1329, l'île de Chio, que son aïeul avait perdue par sa faiblesse. Les Turcs ayant fait irruption sur le territoire de l'empire en Asie, Andronic marcha contre eux quoique inférieur en nombre, et les battit, mais il fut grièvement blessé. Il était à peine rétabli de sa blessure, qu'une maladie dangereuse le mit au bord du tombeau. Ayant recouvré la santé, son premier soin fut d'aller chasser les Turcs qui étaient passés en Thrace; il repoussa ensuite les Bulgares et les Serviens jusque dans les montagnes, et força ces barbares d'accepter la paix, en 1332. Pour s'opposer plus efficacement aux Turcs, dont les progrès devenaient chaque

jour plus effrayants, il forma une ligue avec le roi de France, Philippe de Valois, Robert roi de Naples, le roi de Chypre, le grand maître de Rhodes, et quelques autres princes. Les infidèles, attaqués par la flotte des alliés, sur les côtes de la Grèce, perdirent 250 navires, et plus de 5,000 hommes; mais ce désastre ne les empêcha pas de rentrer bientôt après dans le Péloponèse. Andronic, pour résister à tant d'ennemis, crut qu'il lui importait de contracter avec les Latins une alliance durable, et d'anéantir le schisme qui divisait les deux Églises; il s'occupait de cette réunion, lorsque la mort vint le surprendre en 1341; il laissa deux enfants dont l'aîné fut Jean Paléologue.

ANDRONIC IV. *Voyez* **PALÉOLOGUE** (JEAN VI).

ANDRONICUS, né à Céreste en Macédoine, vivait au 6e siècle avant J. C.; architecte dont Vitruve fait mention, il bâtit une tour au sommet de laquelle il plaça une verge de fer très-mobile, pour indiquer la direction du vent. On voit encore près d'Athènes les ruines du monument d'Andronic, appelé la *Tour des Vents*, qui sert de mosquée au derviches.

ANDRONICUS (LIVIUS), le plus ancien des poëtes latins, fit représenter sa première pièce de théâtre, l'an de Rome 414, 240 ans avant J. C. On dit qu'il avait été esclave. Les grammairiens et les critiques citent fréquemment ses vers; et ces citations sont tout ce qui reste de lui. Elles ont été imprimées, avec les fragments des autres poëtes latins, dans les *Comici latini*, le *Corpus poetarum*, et la *Collectio Pisaurensis*.

ANDRONICUS (MARCUS-POMPILIUS), Syrien de nation et de la secte d'Épicure, enseignait du temps de Cicéron la grammaire à Rome.

ANDRONICUS, chef de la secte des Androniciens. Ses disciples croyaient que la partie supérieure des femmes était l'ouvrage de Dieu, et la partie inférieure l'ouvrage du diable.

ANDRONICUS, jacobite, patriarche d'Alexandrie; substitué au patriarche Anastase, en 614; mort six ans après.

ANDRONICUS (TRANQUILLUS), savant Dalmate que Paul Jove, son contemporain, nomme *præclarus Ciceronis æmulator* (Élog. 224), a publié : *De laudibus eloquentiæ*, Leipzig, 1518, in-4°; *Oratio contra Turcas ad Germanos habita*, Augsbourg, 1518, in-4°; *Sylla Dialogus*, 1527, in-8°; *Admonitio ad optimates Polonos*, Cracovie, 1545, in-4°, et laissé des Mémoires (*Commentaria*) inédits sur les Ottomans et Constantinople.

ANDRONICUS CALLISTUS (JEAN), *de Thessalonique*, l'un des savants qui se réfugièrent en Italie après la prise de Constantinople, enseigna le grec à Rome, à Florence, à Ferrare, puis à Paris, et mourut en 1478. On a de lui un *Traité des passions* en grec, imprimé par les soins de David Hœschelius, Augsbourg, 1593, in-8°, reproduit à la suite de la *Paraphrase des Éthiques* à Nicomaque. Il a laissé plusieurs ouvrages manuscrits, dont on conserve des copies à la Laurentienne de Florence et à la bibliothèque royale de Paris.

ANDRONICUS CAMATÉRUS, auteur ecclésiastique du 12e siècle.

ANDRONICUS DE RHODES, philosophe péripatéticien, florissait à Rome 63 ans avant J. C. Il enrichit, le premier de *Commentaires* les livres inédits d'Aristote, qui lui furent communiqués par un affranchi de Lucullus, chargé par Sylla de les transcrire. Ces commentaires sont perdus.

ANDROS (EDMOND), gouverneur de la Nouvelle-Angleterre pour le roi Jacques II, fut le ministre des volontés et des mesures arbitraires de son maître. Les Bostoniens révoltés prirent les armes et s'emparèrent du gouverneur, qui resta détenu dans une forteresse. Après la révolution qui dépouilla le roi Jacques de sa couronne, Andros fut envoyé en Angleterre pour y voir instruire son procès; mais on négligea d'y donner suite, et il mourut tranquillement à Londres en 1714.

ANDROT (ALBERT-AUGUSTE), né à Paris en 1781, remporta le grand prix de composition musicale, en 1804, et mourut à Rome le 19 août 1805.

ANDROUET DU CERCEAU (JACQUES), l'un des plus célèbres architectes français, né vers 1540 à Orléans, reçut du cardinal d'Armagnac, son protecteur, les moyens d'aller perfectionner ses talents en Italie par l'étude de l'antiquité. De retour en France, il obtint la confiance de Henri III, qui le chargea de la construction du Pont-Neuf. Ce pont fut commencé par Androuet en 1578; il continua la galerie du Louvre en 1596, par l'ordre de Henri IV, et construisit les hôtels de Carnavalot, de Bretonvilliers, de Sully, etc., dont la destruction récente a contristé tous les amis des arts. L'artiste que Henri IV honorait de sa confiance ne put être, comme on ne cesse de le répéter, obligé de quitter la France pour ses opinions religieuses; mais on n'a pu découvrir encore le lieu ni la date de sa mort. Ses principaux écrits sont : *Livre d'architecture*, contenant les plans et dessins de 50 bâtiments tous différents; *second Livre d'architecture; les plus excellents bâtiments de France;* un autre *Livre d'architecture pour bâtir aux champs; les Édifices romains; leçons de Perspective.*

ANDRY DE BOISREGARD (NICOLAS), né à Lyon, en 1658, d'abord professeur de philosophie aux Grassins, ensuite au collége royal, et doyen de la faculté de médecine, avait l'esprit satirique et mordant; il eut de longs démêlés avec ses confrères, publia plusieurs ouvrages de littérature et de médecine, qui sont aujourd'hui oubliés, et mourut à Paris le 13 mai 1742, âgé de 84 ans, doyen d'âge des professeurs du collége royal.

ANDRY (CLAUDE), frère du précédent, théologien, mort à Lyon en 1718, auteur d'un traité intitulé : *l'Hérésie des protestants, et la vérité du catholicisme mise en évidence*, 1714, 2 vol. in-12; *Suite de l'hérésie des protestants*, 2 vol., 1716; *La religion prétendue réformée dévoilée*, Lyon, 1 vol. in-12.

ANDRY (A.), frère des deux précédents, était prêtre habitué de St.-André-des-Arcs de Paris. On a de lui : *la Consolation intérieure*, ou *le livre de l'Imitation de J. C.*, traduit sur un ancien exemplaire nouvellement découvert, Paris, 1690, in-12; la traduction française des *Psaumes* de D. Antoine, roi de Portugal, 1693, in-12, et *la Manière de bien vivre*, traduit de St. Bernard (ou plutôt d'un religieux inconnu), Paris, 1692, in-12.

ANDRY (CHARLES-LOUIS-FRANÇOIS), né à Paris en 1741; médecin en chef des hôpitaux de Paris; auteur de plusieurs écrits sur son art; mort le 8 avril 1829.

ANEAU ou **ANNULUS** (Barthélemi), poëte latin et français, vers le commencement du 16e siècle, professa à Lyon dès 1529, et fut chargé dès lors de la direction des fêtes publiques. En 1558 il fut nommé principal du collége de la Trinité, et ses talents connus y attirèrent bientôt un grand nombre d'élèves. Ami de Marot, il passait pour partager ses opinions religieuses; et ce soupçon le rendit victime de la fureur populaire, dans un événement raconté jusqu'ici d'une manière inexacte dans les dictionnaires. Le 5 juin 1561 (et non le 21 juin 1565, comme le dit la Biographie de Michaud), jour de la Fête-Dieu, un protestant s'approcha du prêtre qui portait le St.-Sacrement à la procession, le lui arracha des mains et le foula aux pieds. Les assistants, indignés de ce sacrilége attentat, se portèrent alors au collége, indiqué comme le foyer de la réforme, et massacrèrent Aneau qui cherchait à les apaiser. Il était alors âgé d'environ 60 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en vers et en prose, parmi lesquels on recherche encore les suivants : *Chant natal*, contenant sept noëls, avec un mystère de la Trinité par personnages, Lyon, 1539, in-4°; *Lyon marchand*, satire française, 1542, petit in-8°; *Décades de la description, forme et vertu naturelle des animaux*, 1549, in-8°; *Picta poesis*, 1552, traduit en français sous ce titre : *Imagination poétique*, 1552, in-8°; *Alector ou le Coq*, histoire fabuleuse, 1560, in-8°.

ANEL (Dominique), chirurgien français mérite une place distinguée dans l'histoire de la chirurgie, pour avoir inventé la nouvelle méthode de guérir les fistules lacrymales. Né vers 1760, à Toulouse, il fut admis fort jeune comme élève interne à l'hôpital Saint-Jacques de cette ville, et fit de rapides progrès dans l'art où il devait s'illustrer un jour. Dès l'âge de vingt ans il recueillit une *observation* fort curieuse sur le ramollissement des os, qui fut imprimée dans le *Mercure*, en janvier 1700. Le désir de perfectionner ses connaissances l'amena peu de temps après à Montpellier. Il fit une campagne sur mer, puis alla à Paris où il étudia pendant trois ans sous la direction du célèbre Petit. Il fut appelé à Vienne, puis en Italie pour y pratiquer des opérations difficiles. En 1710 il s'établit à Gênes. Parmi les malades qui vinrent l'y consulter était un jeune abbé, attaqué d'une fistule lacrymale. Anel parvint à le guérir très-promptement, en introduisant dans les conduits lacrymatoires une soie de sanglier pour les nettoyer, et en y pratiquant des injections à l'aide d'une petite seringue. Cette cure merveilleuse fit beaucoup de bruit en Italie. Peu de temps après (1715) il fut appelé à Turin pour traiter de la même maladie Madame Royale de Savoie, il réussit aussi complétement que la première fois. Anel annonçait en 1714 le projet de revenir en France; mais on ne sait s'il put le réaliser, tant était grande la foule de malades qui le réclamaient de toutes parts, de Mantoue, d'Alexandrie, de Milan, etc. Il vivait encore en 1722; mais, quoiqu'il n'eût alors que quarante-deux ans, il est douteux qu'il ait poussé sa carrière au delà de cette époque. On ignore complétement le lieu et la date de sa mort. On a de cet habile chirurgien : *L'art de sucer les plaies sans se servir de la bouche d'un homme; Nouvelle méthode de guérir les fistules lacrymales*, Turin, 1713-1714.

ANÉLIER (Guilhem), de Toulouse, troubadour du 12e siècle, a laissé des *Sirventes* sur la tyrannie et l'avarice des grands, contre les moines et le clergé. Ces pièces peuvent servir à faire connaître les mœurs du temps. Raynouard en a publié deux dans le *Choix de poésies des troubadours*, IV, 271.

ANELLI (Angelo), poëte italien, naquit en 1761, à Desenzano, dans le Brescian. Professeur de littérature latine à l'âge de 20 ans, il abandonna bientôt l'enseignement. Il s'opposa de tous ses pouvoirs à l'entrée des Français. Quand la révolution éclata dans le Brescian, il fut mis en prison comme suspect. Il parvint à recouvrer sa liberté et s'enrôla dans l'artillerie française. Augereau le prit en qualité de secrétaire. Il quitta le service en 1797; il fut nommé, en 1802, professeur d'éloquence au lycée de Brescia. Ce cours ayant été supprimé en 1817, il tomba malade et mourut de chagrin le 3 avril 1820. On a d'Anelli : *Odæ et Elegiæ; L'Argene, novella morale in ottava rima; Le Cronache de Pindo;* divers *operas buffa, etc.*

ANÉMAS, nom de quatre frères qui conspirèrent en 1105 contre Alexis Comnène, et entraînèrent dans leur complot les plus grands seigneurs de l'empire. Le complot ayant été découvert, ils furent condamnés à avoir les yeux crevés; mais Alexis commua leur peine en une prison perpétuelle, dans la tour du palais des Blaquesnes, qui prit le nom de tour Anémas.

ANEN (Euphrosine), femme poëte, née à Colberg, en 1677, épousa Martin Hennecke, riche négociant, et mourut en 1715, laissant des *Poésies* allemandes et latines.

ANERIO (Felice), contrapuntiste de l'école romaine, naquit à Rome vers 1560. A la mort de Palestrina, le pape Clément VIII le nomma compositeur de la chapelle pontificale; son installation eut lieu le 3 avril 1594. Il a laissé trois livres de *madrigaux;* deux livres de *concerts spirituels;* deux livres d'*Hymnes, cantiques et motets.* On ignore l'époque de sa mort.

ANERIO (Jean-François), frère du précédent, né à Rome, vers 1567, maître de chapelle de Sigismond III, roi de Pologne, puis de la cathédrale de Vérone; fut appelé à Rome où il était maître de chapelle à St.-Jean de Latran, en 1600. On ignore l'époque de sa mort. Il a laissé une vingtaine d'œuvres diverses. M. Fétis fait le plus grand éloge de la plupart de ces œuvres.

ANÈS (Gilles). *Voyez* **GILIANÈS.**

ANEURIN, poëte germain du 6e siècle, appelé le prince des bardes et des muses légères, fut un des héros de la bataille de Castracht, dont il fit le sujet d'un *poëme* conservé dans *l'archéologie* welche, avec une autre pièce intitulée : *l'Ode des mois.*

ANFOSSI (Pascal), né vers l'an 1736, célèbre musicien, élève de Piccinni. Il étudia d'abord le violon qu'il abandonna pour se livrer à la composition. Son *Incognita perseguitata* obtint un succès prodigieux. Son *Olimpiade* n'ayant pas été reçue comme il aurait désiré qu'elle le fût, après avoir travaillé pour les principaux théâtres de l'Italie, il alla en France, en 1780. De Paris il se rendit à Londres et fut directeur de la musique du Théâtre-Italien. Il alla ensuite à Prague et à Berlin, et retourna dans sa patrie vers 1784. Fatigué du théâtre, il sollicita et obtint la place de maître de chapelle de St.-Jean de Latran. Il mourut à la fin de février 1797. La réputation d'Anfossi

a égalé celle des plus grands maîtres de son temps. Il a donné un grand nombre d'opéras; il a écrit pour l'Église des messes, des motets, des antiennes, etc. On cite particulièrement un *Laudate pueri* et un *Laudate Jerusalem,* à grand orchestre, qui sont d'un bel effet.

ANGE DE CLAVASIO (A.), franciscain génois, mort à Coni en Piémont, est auteur de *Summa angelica,* Venise, 1487, in-fol. On lui attribue aussi un *Traité des restitutions,* et un autre, de l'*Arche de la foi.*

ANGE DE LA BROSSE, DE ST.-JOSEPH (le Père), plus connu sous le nom de P. ANGE DE ST.-JOSEPH, natif de Toulouse, carme déchaussé, missionnaire apostolique en Orient, et supérieur des missions de son ordre dans la Belgique, était très-familiarisé avec la langue persane vulgaire; le docteur Hyde atteste que la *Pharmacopœa persica* publié par ce missionnaire en 1681, a été traduite du persan par le P. Mathieu, dont le P. Ange a tû le nom, sans oser pourtant y substituer ouvertement le sien; le style de la préface qu'il a ajoutée, et le genre des nombreuses approbations qui accompagnent cet ouvrage, tout concourt à favoriser la supercherie littéraire de ce religieux.

ANGE DE SAINTE-ROSALIE (FRANÇOIS VAFFARD, dit le Père), augustin déchaussé de la maison des *Petits-Pères,* né à Blois, en 1655, mort à Paris, en 1726. On le destinait, dans son corps, à professer la théologie; mais un goût particulier l'entraînant vers l'étude de l'histoire, on lui laissa la liberté de s'y livrer, et il passa une partie de sa vie à dérouler les vieux titres de notre histoire. Il avait été précédé, dans ces études, par le P. Anselme, qui lui laissa de riches matériaux; il les mit en ordre, les grossit de ses propres recherches, et, du tout, il composa l'*Histoire de la maison de France et des grands officiers de la couronne,* en 9 vol. in-fol., ouvrage d'une grande érudition, mais d'une diffusion et d'une longueur insupportables.

ANGECORT ou **ANGECOURT** (PERRIN D'), troubadour du temps de St. Louis, a laissé diverses chansons, dont la 22e semble indiquer qu'il habitait la Provence.

ANGÈLE MERICI (la mère), fondatrice des Ursulines, née en 1511 à Desenzano, sur le lac de Garda. Ayant perdu, jeune encore, son père et sa mère, elle ne songea plus qu'à quitter un monde où elle se trouvait sans appui. Elle visita les lieux saints et s'arrêta à Rome où elle jeta les fondements de l'ordre de Ste.-Ursule. Le but de cet ordre était le soulagement des pauvres et l'instruction des enfants. Angèle fut élue, à l'âge de 26 ans, première supérieure de l'ordre et mourut le 21 mars 1540. La *Vie de la mère Angèle* a été écrite en italien par le P. Ottavio de Flamic, Brescia 1600.

ANGELET (CHARLES-FRANÇOIS), né à Gand, le 18 novembre 1797, musicien compositeur, eut pour premier maître son père, professeur en cette ville. A l'âge de 7 ans, il se fit entendre sur le piano dans un grand concert. En 1814, il concourut pour la place d'organiste de Wetteren; il obtint cette place et une médaille lui fut décernée. Il se rendit à Paris, où il entra comme élève au Conservatoire. Doué d'heureuses dispositions, il fit de rapides progrès sous la direction de M. Zimmerman, et obtint le 14 décembre le premier prix de piano. Ses études musicales se terminèrent par un cours de composition où il fut dirigé par M. Fétis. Il alla se fixer à Bruxelles, où il se livra à l'enseignement du piano; le 21 juin 1829, Angelet fut nommé pianiste de la cour par le roi Guillaume. Une maladie de poitrine le conduisit au tombeau, à Gand, le 20 décembre 1832. Il a composé une infinité de fantaisies et variations; on lui doit aussi *la Léopoldine,* hommage à Sa Majesté le roi des Belges; *Aux braves morts pour la patrie,* chant guerrier; *Bonheur d'aimer,* romance; *Rêves d'amour,* idem.

ANGELI (BONAVENTURE), savant jurisconsulte, né dans le 16e siècle, à Ferrare, fut d'abord chargé des affaires de son souverain et s'établit ensuite à Parme, où il mourut en 1576, laissant une *Histoire* de cette ville, qui fut publiée en 1591, in-4°. Les exemplaires en sont très-rares, ceux surtout où certains passages sur P. L. Farnèse n'ont pas été cartonnés. On a d'Angeli quelques autres ouvrages moins importants.

ANGELI (PHILIPPE), peintre, né à Rome, surnommé *le Napolitain,* à raison de son long séjour à Naples, fut appelé, en 1612, à la cour de Cosme, grand-duc de Florence, et reçut de ce prince des témoignages d'estime. Il composa le premier des paysages conformes aux règles de la perspective la plus sévère. Ces paysages sont rares et se vendent très-cher.

ANGELI (NICOLO), graveur, exécuta sur les dessins de Giulo Parigi les estampes des fêtes données à Florence en 1635.

ANGELI ou **ANGELY** (L'), fou de Louis XIII en titre d'office, suivit en Flandre le prince de Condé, comme valet d'écurie; à son retour le prince en fit présent à Louis XIV. Marigny, se trouvant un jour au dîner du roi, dit à quelqu'un, en voyant l'Angeli, qui faisait rire le roi par ses folies : « De nous tous autres fous qui avons suivi M. le prince, il n'y a que l'Angeli qui ait fait fortune. »

ANGELI (ÉTIENNE), né en 1622 à Venise, publia, de 1658 à 1662, un grand nombre d'ouvrages sur des sujets de géométrie transcendante, et professa les mathématiques à Padoue, où il vivait encore à la fin du 17e siècle.

ANGELI (JOSEPH), peintre de l'école vénitienne au 18e siècle, dont le musée de Paris possède un tableau représentant un homme appuyé sur son épée.

ANGELICO (JEAN), religieux dominicain, né à Fiesole en 1387, et connu des artistes sous le nom de Frà Giovanni, excellait à peindre les sujets de dévotion. Chargé par Nicolas V de peindre sa chapelle, il refusa l'archevêché de Florence que ce pontife lui avait offert, et mourut à Rome en 1455, âgé de 60 ans. On voit son portrait et son tombeau dans l'église de la Minerve. Lanzi dit que Frà Giovanni fut le Guide de son siècle. La galerie de Florence possède plusieurs de ses tableaux.

ANGELIO ou **DEGLI ANGELI** (PIERRE), poète latin, né en 1517 à Barga, petite ville de la Toscane, après avoir mené une vie pleine d'événements, visité l'Asie Mineure, traversé la Méditerranée sur la flotte de Barberousse, assista au siége de Nice, puis à celui de Mondovi; il vint en 1546 professer les langues latine et grecque à Reggio. Trois ans après, il se chargea de professer les belles-lettres à Pise, puis la morale et la politique d'Aristote. Il se trouvait dans cette ville lorsqu'elle fut menacée

par P. Strozzi. Il n'y avait pas de soldats pour la défendre; le brave professeur fit prendre les armes à tous les écoliers de l'université, les exerça, les encouragea, et défendit avec eux la ville, jusqu'au moment ou le grand-duc put y envoyer du secours. Il suivit le cardinal Ferd. de Médicis à Rome en 1575, et revint avec lui à Florence, où il fut consul de l'académie. Sur la fin de sa vie, il se retira à Pise où il mourut le 29 février 1596. Ses ouvrages principaux sont deux poëmes latins, dont l'un a pour titre: *Cynegeticon*, ou de la chasse, en six livres; ce poëme lui coûta 20 ans de travail; il a été traduit en vers italiens; l'autre, *Syrius*, est l'expédition de Godefroi de Bouillon pour le recouvrement de la terre sainte, en 12 livres, Rome, 1585, 2 part. in-4°.

ANGELIO ou **DEGLI ANGELI** (Antoine), frère aîné du précédent, fut précepteur de François et de Ferdinand de Médicis, tous les deux grands-ducs de Toscane; obtint ensuite l'évêché de Massa, et mourut en 1579. Il reste de lui trois épîtres latines, imprimées en 1585 avec les œuvres de son frère, et reproduites par Gruter dans les *Delic. poetar. italicor.*

ANGELION, statuaire, né à Ægine, florissait vers la 55e olympiade, de 556 à 555 avant J. C., et fit, avec un de ses compatriotes, la célèbre statue d'Apollon à Délos.

ANGELIS (Mutius de), né à Spolette, mort en 1597, à trente-neuf ans, après avoir professé, pendant seize ans, la philosophie et la théologie, a laissé des commentaires sur presque tous les *Livres d'Aristote*, sur la *Somme de St. Thomas;* des notes sur les *Épîtres de St. Paul;* etc.

ANGELIS (Alexandre de), né à Spolette, entra dans l'ordre des jésuites, en 1581, professa successivement la philosophie et la théologie, et mourut à Florence en 1620, âgé de cinquante-huit ans. Il a laissé un ouvrage contre les astrologues, imprimé à Rome, 1615, in-4°.

ANGELIS (François-Antoine de), né à Sorrento, en 1567, entra chez les jésuites en 1583, fut envoyé, en 1602, dans l'Inde, et, deux ans après, en Éthiopie, où il prêcha l'Évangile pendant dix-huit ans. Il mourut en 1623; il avait traduit dans une des langues de l'Éthiopie, les *Commentaires de Jean Maldenat sur l'Évangile de St. Mathieu, et sur l'Évangile de St. Luc.*

ANGELIS (Jérome de), jésuite, né en 1567, à Castro-Giovanni, ville de Sicile, obtint en 1595, d'être envoyé comme missionnaire dans l'Inde et au Japon, où il arriva en 1602. Il apprit la langue du pays, et s'adonna avec fruit à la conversion des habitants, jusqu'en 1614, qu'il fut banni du royaume avec tous ses compagnons. Il obtint alors, de ses supérieurs, la permission de rester dans ce pays, et d'y quitter l'habit de son ordre; dévoré du zèle de la maison de Dieu, il parcourut plusieurs fois le Japon, bravant et surmontant tous les obstacles. Mais une horrible persécution s'étant élevée, en 1623, contre les chrétiens, Angelis, qui avait disparu à propos de la maison qui lui servait de retraite, résolut de se sacrifier pour sauver la vie à son hôte qu'on avait arrêté. Il quitta les habits japonais, reprit ceux de son ordre, et se présenta devant le gouverneur de Jédo, qui le fit conduire en prison et brûler vif le 24 décembre 1623, avec deux autres jésuites et quarante-sept Japonais chrétiens. Il avait écrit une *courte Relation du royaume de Yesso.*

ANGELIS (Balthazar de), magistrat à Naples, auteur d'un *Apparat sur le Code*, 1655.

ANGELIS (Philippe de), peintre napolitain, sous le pontificat d'Urbain VIII, vers 1644, embellit de ses ouvrages Rome et d'autres villes d'Italie.

ANGELIS (Dominique de), historiographe du royaume de Naples, né en 1675 à Lecce, d'abord chapelain d'un régiment napolitain au service d'Espagne, obtint ensuite un canonicat dans sa patrie, où il mourut en 1718, après avoir publié: *Della patria d'Ennio*, Rome, 1701; *Discorso istorico, in cui si tratta dell' origine et della fondazione della cità de Lecce*, Lecce, 1705; *le Vite di letterati Salentini*, 1710-1715, 2 vol. in-4°.

ANGELIS (Pompée de), de Syracuse, vivait au 16e siècle; est auteur d'un *Traité sur l'aumône*, et d'un autre *sur les priviléges du sacré collége.*

ANGELIS (Secondo de), graveur napolitain, fut occupé, de 1757 à 1762, aux gravures d'*Herculanum.*

ANGELO (Jacques), né à Scarperia, au 14e siècle, était savant dans la langue grecque. On ne sait rien de particulier sur cet auteur si ce n'est qu'il fut nommé secrétaire apostolique en 1410. Il a laissé diverses traductions latines, entre autres : *Cosmographiæ Ptolomæi libri VIII; Ptolomæi quadripartitum; M. Tullii Ciceronis vita a Plutarcho conscripta.*

ANGELO, jurisconsulte du 15e siècle, fils de Paul de Castro, savant illustre, enseigna 40 ans la jurisprudence à Padoue. Ses ouvrages sont perdus.

ANGELOCRATOR (Daniel), théologien réformé, né à Corbach, en 1569, mort en 1655, surintendant et pasteur à Cœthen. Il assista au synode de Dordrecht, en 1618, et fut très-maltraité lors de la prise de Cassel, en 1626, par Tilly. Dans le nombre de ses ouvrages, on remarque : *Chronologia autoptica*, Cassel, 1601, in-fol; *Traité des poids, mesures et monnaies.*

ANGELOME, diacre et religieux bénédictin de l'abbaye de Luxeuil, au commencement du 9e siècle, se distingua, dans ces temps d'ignorance, par son goût pour l'étude. Il avait écrit en latin un grand nombre d'ouvrages qui se sont perdus. Son *Commentaire sur le Cantique des Cantiques* a été imprimé à Cologne, en 1530, in-12; celui *sur le Livre des Rois*, à Rome, Paul Manuce, 1565, in-fol.

ANGELONI (François), antiquaire et littérateur, né à Terni dans l'Ombrie, devint secrétaire du cardinal Aldobrandini, et mourut à Rome en 1652, laissant un cabinet d'antiquités si riche qu'il avait mérité le surnom de musée romain. Il avait publié : *Histoire métallique des empereurs romains*, 1641, in-fol. Son neveu J. P. Bellori en a donné une meilleure édit., 1685. On lui doit encore *Storia di Terni*, 1646, in-4°, et des *comédies*, etc. Il a laissé manuscrits *cent nouv.* à l'imitation de Boccace, et 20 vol. de *lettres.*

ANGELUCCI (Théodore), poëte italien, né près de Tolentino, était médecin. Il fut membre de l'Académie vénitienne, et mourut à Montagnana en 1600. Ses ouvrages de médecine et ce qu'il composa sur la philosophie d'Aristote, dont il était grand partisan, sont à peu près complétement oubliés; mais on fait grand cas de sa traduction de *l'Énéide* de Virgile *in versi sciolti*, Naples, 1649, in-12. Quelques critiques l'attribuent au P. Ignace Angelucci, parent de Théodore.

ANGELUCCI (Liborio), né à Rome en 1746, était chirurgien accoucheur. Il adopta les principes de la révolution française et prit part à plusieurs émeutes. Il fut enfermé au château St.-Ange en 1793, et une deuxième fois en 1796 ; sur la demande du général en chef Bonaparte il recouvra la liberté en 1797. Il fut un des cinq consuls que nomma le général français. Lorsque l'armée française se mit en révolte contre les concussionnaires, Angelucci perdit son emploi de consul. Lorsque l'on érigea le royaume d'Italie il fut nommé chirurgien-major des vélites de la garde; il mourut à Milan en 1811. On a de lui plusieurs écrits estimés sur l'art de guérir.

ANGELUS ou **ENGEL** (André), né le 16 novembre 1561 à Strausberg, dans la Marche moyenne, mourut de la peste le 9 août 1598, dans cette même ville où il était pasteur. Il a écrit plusieurs ouvrages en allemand, entre autres un *Abrégé des annales de la Marche de Brandebourg*.

ANGELUS (Christophe), savant, né dans le Péloponèse, en fut chassé par les Turcs, vint chercher un asile en Angleterre, et depuis 1600 professa le grec à Oxford, jusqu'à sa mort arrivée le 1er février 1638. On lui doit, entre autres ouvrages, un traité grec et latin intitulé : *Enchiridion de institutis Græcorum*, Cambridge, 1615, où l'on trouve des détails curieux sur les pratiques de la religion grecque.

ANGENNES (Renaud d'), seigneur de Rambouillet, gouverneur du Dauphin, fils de Charles VI, et chambellan de ce monarque, se joignit à la noblesse française qui s'opposait à l'usurpation des Bourguignons et des Anglais, et périt en 1424 à la bataille de Verneuil.

ANGENNES (Jacques d'), de la même famille, capitaine des gardes du corps et lieutenant général des armées, fut chargé en 1561 par Catherine de Médicis de proposer aux princes protestants une ligue fédérative pour s'opposer aux résolutions qui allaient être prises au concile de Trente. Cette démarche n'eut pas de suite, et d'Angennes mourut l'année suivante.

ANGENNES (Claude d'), fils du précédent, né à Rambouillet en 1538, conseiller clerc au parlement de Paris, évêque de Noyon, ensuite du Mans, à la place de son frère Charles, cardinal de Rambouillet, mourut dans cette ville le 15 mars 1601. On a de lui des *Remontrances* du clergé de France, une *Lettre* contre l'attentat de Jacques Clément, réimprimée avec une *Réponse* de Jean Boucher, pleine d'injures contre Henri III, et quelques opuscules historiques cités dans la Bibliographie du Père Lelong.

ANGENNES (d'), cardinal de Rambouillet. *Voyez* **RAMBOUILLET**.

ANGENNES (Julie-Lucine d'), de Rambouillet, née en 1617 ; épouse, en 1645, Charles de Sainte-Maure, depuis duc de Montansier. C'est avant son mariage qu'elle faisait les charmes des fameuses réunions de l'hôtel de Rambouillet, et qu'elle y reçut les hommages littéraires si connus sous le nom de *Guirlande de Julie*.

ANGERIANO (Jérome), poëte napolitain, a laissé des poésies latines publiées sous le titre d'*Erotopægnion*, Naples, 1520, in-4°, et réimprimées en 1542 et 1572 avec les vers de J. Second.

ANGERMANN (Jean-Chrétien), tailleur de pierres à Postdam, a construit le pont de Berlin, qui passe pour un chef-d'œuvre, sous le rapport de la coupe des pierres, et mourut en 1777.

ANGERS (François d'), capucin, est auteur d'une *Histoire* des missions des capucins à Maroc, Madrid, 1644.

ANGHIERA (Piétro, Martire d'), né en 1455 à Arona, sur le lac Majeur, se rendit à Rome en 1477, et se mit au service du cardinal Ascanio Sforza Visconti, puis de l'archevêque de Milan. Dix ans après, il passa en Espagne à la suite d'un ambassadeur qui retournait dans cette cour, fut présenté au roi Ferdinand et à la reine Isabelle, entra au service, fit deux campagnes, quitta les armes pour l'état ecclésiastique, et fut chargé par la reine d'enseigner les belles-lettres aux jeunes seigneurs de sa cour. Le roi Ferdinand le fit son conseiller privé pour les affaires de l'Inde, et lui donna le prieuré de l'Église de Grenade avec un bon bénéfice. Après la mort de ce monarque, il eut le même crédit à la cour, obtint une riche abbaye de l'empereur Charles-Quint, et mourut à Grenade en 1526. Il a laissé plusieurs ouvrages historiques. Les trois principaux sont : *Opus epistolarum Petri martyris Anghierii*, 1530 ; *De rebus Oceanicis et orbe novo decades;* c'est une histoire de la découverte du nouveau monde, écrite d'après les originaux de Christophe Colomb ; *De insulis nuper inventis et incolarum moribus*, Bâle, 1521. Le recueil de ses *lettres*, dont la meilleure édition est celle des Elzevirs, 1670, in-fol., contient un grand nombre de faits particuliers, qui ne se trouvent point ailleurs.

ANGIELINO DEL DUCA, brigand napolitain, périt sur l'échafaud, après avoir été plusieurs années, dans le 16e siècle, un objet de terreur pour les nobles et les prélats.

ANGILERIO ou **ANGELIERI** (Bonaventure), de Sicile, embrassa la règle des frères mineurs, fut théologien du doge Giustiniani, puis vicaire général de son ordre à Madrid, et mourut après 1707, laissant des matériaux pour un grand nombre d'ouvrages. Il n'en a publié qu'un seul : *Lux magica academica*, Venise, 1686-1687, 2 vol. in-4°.

ANGIER (Paul), poëte, né à Carentan en Normandie dans le 16e siècle, est auteur d'un poëme bizarre intitulé : *Expériences* de Me Paul Angier, cité par Duverdier, et imprimé, selon lui, à Paris en 1545, in-16.

ANGIER (Paul), graveur anglais, mort vers 1750, a donné une *Vue de Tivoli ;* une *Ruine d'architecture*, et d'autres pièces d'après Pannini.

ANGILBERT (St.), fils d'un grand de la cour de Pepin le Bref, était disciple d'Alcuin et membre de l'Académie du palais de Charlemagne, qui lui donna secrètement sa fille Berthe en mariage. Attaqué d'une maladie mortelle, au château de Centule ou de St.-Riquier en Ponthieu, il fit vœu d'embrasser la vie monastique s'il en relevait : il accomplit ce vœu du consentement de sa femme qui prit le voile. Charlemagne le tira de ce monastère, dont il était abbé, pour le faire secrétaire d'État et maître de sa chapelle. Il fit quatre voyages à Rome ; dans le dernier il accompagna le monarque, et le vit sacrer empereur d'Occident ; il fut ensuite premier ministre de Pepin, roi d'Italie, et mourut le 18 février 814. On a d'Angilbert des pièces de poésie et l'*histoire* de son abbaye.

ANGIOLELLO (Jean-Marie), né à Vicence, fut fait

esclave des Turcs dans un voyage sur mer, et suivit en Perse, l'an 1473, Mahomet II, dont il a écrit la *Vie*, dédiée à ce sultan, qui le mit en liberté, publiée par Mabillon dans *les Annales de l'ordre de St.-Benoît*. La *Vie abrégée* d'Ussum-Cassan, roi de Perse, par le même auteur, se trouve dans le second vol. des *Voyages* de Ramusio, Venise, 1559. On ne sait rien de positif sur l'époque de sa naissance et de sa mort. On sait cependant qu'il vivait encore en 1524.

ANGIOLI (Hélène des), fille du despote d'Épire, et deuxième femme de Mainfroy, roi de Sicile; tomba, en 1266, au pouvoir de Charles d'Anjou, avec Manfredino son fils et Béatrix sa fille; fut enfermée dans le château de l'OEuf, à Naples : on la fit périr secrètement.

ANGIVILIERS LA BILLARDERIE (Ch.-Claude, comte d'), membre de l'Académie des sciences, conseiller d'État, et surintendant des bâtiments sous Louis XVI, fut dénoncé, en 1791, à l'assemblée constituante, qui ordonna, par un décret, la saisie de ses biens, et mourut en émigration, à Antona, en 1809.

ANGIVILLIER (le comte Charles-Claude LABILLARDERIE d'), directeur général des batiments du roi; maréchal de camp, commandeur de l'ordre de St.-Lazare et membre de l'Académie des sciences. D'Angivillier fut nommé maître des requêtes par Louis XVI. Il se montra dès le commencement opposé à la révolution. Il fut accusé de concussion, par Charles Lameth, dans la séance du 7 novembre 1790. L'affaire en resta là pour le moment; mais le 15 juin 1791, sur le rapport de Camus, un décret ordonna la saisie de ses biens. Il émigra, parcourut l'Allemagne, la Russie, puis revint en Allemagne; il mourut à Altona en 1810, dans un couvent de moines. Il avait formé à grands frais un riche cabinet de minéralogie qu'il céda en 1780, au cabinet d'histoire naturelle.

ANGIVILLIER (E. J. de LABORDE, comtesse d'), avait épousé en premières noces M. Binet de Marchais, et en secondes noces M. d'Angivillier. Marmontel fait le plus grand éloge de cette dame : selon l'aut. des *Contes moraux*, elle réunissait à la beauté tous les charmes du caractère, de l'esprit et du langage. Sa société était composée de tout ce que la cour avait de plus aimable. Ce fut à un souper chez madame de Marchais, qu'en 1774, Mme du Deffant, complimentée sur la perte qu'elle venait de faire, ce jour-là même, du comte de Pont de Veyle, avec qui elle vivait depuis 40 ans, dit ce mot singulier : *Hélas! il est mort ce soir à six heures; sans cela vous ne me verriez pas ici*. La Harpe qui était un des convives dit qu'elle soupa comme à son ordinaire. Madame d'Angivillier ne suivit point son mari dans son émigration, elle se retira à Versailles où elle vécut des débris d'une grande fortune et où elle mourut le 14 mars 1808, âgée de 83 ans.

ANGLADA (M. J.), docteur en médecine, professeur de médecine légale à la faculté de médecine, ancien doyen de la faculté des sciences de Perpignan, mort dans cette ville le 19 décembre 1833, âgé de 58 ans, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Mémoire pour servir à l'histoire générale des eaux minérales sulfureuses et des eaux thermales*. Ce savant médecin venait à peine de terminer la publication d'un *Traité des eaux minérales et des établissements thermaux du département des Pyrénées-Orientales*.

ANGLE (de l'). *Voyez* **FLEURIAU**.

ANGLEBERME (Jean-Pyrrhus d'), professeur en droit à l'université d'Orléans, puis conseiller au sénat de Milan, naquit à Orléans vers 1470; son père était de Bohême, mais naturalisé Français. Angleberme eut pour guide dans les belles-lettres le célèbre Érasme. François Ier le nomma conseiller au conseil souverain de Milan; mais il ne jouit pas longtemps de cette dignité; voulant se guérir d'une blessure que lui avait causée l'explosion d'un magasin à poudre, il prit sans discernement une drogue qui lui brûla les entrailles. Il mourut en 1521 âgé de 50 ans. Il a laissé : *Institutio boni magistratûs*, Orléans, 1500; *Vie de St. Euverte et éloge de St. Aignan; Panégyrique de la ville d'Orléans; Commentarius in aurelianas consuetudines; Dissertation sur la loi Salique; etc.*

ANGLÈS (Charles-Grégoire), né le 4 septembre 1736 à Veynes en Dauphiné, fit ses études à Grenoble, chez les jésuites et devint conseiller au parlement. Opposé à la révolution il fut obligé de se réfugier en Savoie; étant rentré en France il fut emprisonné et ne sortit de prison qu'à la chute de Robespierre. Il vécut dans la retraite jusqu'à la restauration; il fut alors nommé premier président de la cour royale de Grenoble, puis élu député. Il mourut le 5 juin 1823.

ANGLÈS (le comte Jules d'), né à Grenoble en 1778, élève de l'école polytechnique, auditeur au conseil d'État, puis intendant d'une partie de la Silésie, de la basse Autriche, reçut, en récompense des services rendus dans ces fonctions, le titre de comte et maître des requêtes. Il remplissait les fonctions de directeur de la police lorsque les alliés s'emparèrent de cette ville. Le gouvernement provisoire le chargea du ministère de la police générale, que venait d'abandonner le duc de Rovigo. Lorsque l'ordre fut rétabli il entra au conseil d'État. Anglès passa en Belgique l'époque des cent jours. Revenu en France avec Louis XVIII, il fut nommé ministre d'État et enfin préfet de police de Paris. Ayant essuyé quelques reproches à l'occasion de l'assassinat du duc de Berri, il donna sa démission et se retira près de Roanne où il mourut le 16 janvier 1828.

ANGLIVIEL. *Voyez* **BEAUMELLE** (la).

ANGLURE (Saladin ou Oger d'), natif d'Anglure près de Sezanne en Brie, vers 1160, accompagna Godefroi de Bouillon dans ses conquêtes d'outre-mer; prisonnier de Saladin, il fut renvoyé en France sur parole pour chercher sa rançon; ne pouvant réunir la somme nécessaire il retourna se reconstituer prisonnier; Saladin, touché de cette grandeur d'âme, le renvoya sans rançon et lui imposa la condition de porter et faire porter à ses descendants le nom de Saladin.

ANGLUS (Thomas), prêtre catholique anglais du 17e siècle, se déguisa sous les noms de *Candidus, Albius, Bianchi* et *Richeworth*; son vrai nom était *White*; il entreprit d'expliquer, d'après les principes d'Aristote, les mystères de la religion, tels que la prédestination, le libre arbitre et la grâce. Il écrivit, sur ces divers sujets, des ouvrages dont on a comparé l'obscurité à celle des anciens oracles. Il avait été principal d'un collége à Lisbonne, et sous-principal de celui de Douai. Il mourut en Angleterre vers 1660.

ANGO ou **ANGOT**, né à Dieppe à la fin du 15e siècle, acquit une fortune considérable; fit construire un

magnifique hôtel à Dieppe dans lequel il reçut François Ier, qui le nomma gouverneur de la ville et château de Dieppe. Ango arma à ses frais une escadrille et alla bloquer Lisbonne, prit une foule de petits bâtiments, fit une descente, ravagea les côtes, et revint à Dieppe où François Ier lui adressa l'ambassadeur de Portugal pour traiter des conditions de la paix. Quelques-unes de ses spéculations n'ayant pas réussi et n'étant pas remboursé de ses avances au gouvernement, cet armateur naguère si riche fut obligé de quitter son hôtel et se retira à la campagne où il mourut de chagrin en 1551.

ANGOSCIOLA (Hippolyte-Borromée, comtesse d'), de la même famille que St. Charles, vécut au 16e siècle, et se fit une réputation par ses talents. On a de cette dame quelques *Rime* et deux *Lettres* imprimés dans les *Raccolte*.

ANGOSCIOLA ou **ANGUSSOLA** (Sophonisbe), née en 1535 d'une famille noble à Crémone, eut de bonne heure une réputation en peinture; le duc d'Albe en informa Philippe II, qui l'invita à venir en Espagne. Elle fit à Madrid le portrait du roi, de la reine et de l'infant don Carlos, qui, dans un mouvement de reconnaissance, alla lui porter un diamant de 1,500 piastres. Le roi lui fit épouser don Fabrice de Moncade, qui la conduisit en Sicile, sa patrie. Devenue veuve, elle épousa Horace Lomellini, d'une illustre famille de Gênes, et mourut dans cette ville vers 1620. Elle était aveugle depuis plusieurs années. Dans la *Vie des peintres génois* de Raphaël Soprani, revue par Ratti, on lit que Van Dyck s'estima très-heureux, pendant ses voyages, d'avoir pu parler de son art avec Sophonisbe; il assurait qu'il avait plus appris d'une femme aveugle, que de l'étude des plus grands maîtres. Cette anecdote ne doit point être vraie; car Van Dyck n'avait que 21 ans lors de la mort de Sophonisbe, et il ne commença à voyager qu'à l'âge de 25 ans.

ANGOT (Robert), né à Caen en 1581, n'avait que 22 ans lorsqu'il fit imprimer le seul ouvrage qu'il ait laissé. C'est un recueil d'odes, de sonnets, d'épigrammes et d'élégies, intitulé : *Début poétique*, 1603, in-12.

ANGOT DES ROTOURS. *Voy*. **DES ROTOURS**.

ANGOULÊME (Charles de **VALOIS** duc d'), fils naturel de Charles IX et de Marie Touchet, né le 28 avril 1573, vécut sous cinq rois. Destiné dès son enfance à l'ordre de Malte, il fut pourvu de l'abbaye de la Chaise-Dieu, et devint, à l'âge de 16 ans, grand prieur de France. Catherine de Médicis lui légua les comtés d'Auvergne et de Lauraguais, et dès lors il quitta l'ordre de Malte pour épouser, en 1591, Charlotte, fille du connétable de Montmorenci. En 1606, Marguerite de Valois fit casser par le parlement la donation de Médicis : Charles continua cependant à porter le nom de comte d'Auvergne jusqu'en 1619 qu'il obtint du roi le duché d'Angoulême. Il avait été un des premiers à reconnaître Henri IV, et combattit avec gloire pour son service, aux journées d'Arques, en 1589; d'Ivry, en 1590; de Fontaine-Française en 1595. Impliqué dans la conspiration de Biron, il fut mis à la Bastille; mais il obtint sa grâce. En 1604, il fut arrêté avec sa sœur, la marquise de Verneuil, et condamné, l'année suivante, à perdre la tête; la peine fut commuée en une prison perpétuelle. Il en sortit en 1616, et donna de nouvelles preuves de sa valeur aux siéges de Soissons, de la Rochelle, dans les guerres d'Allemagne, de Languedoc et de Flandre. Il mourut à Paris le 24 septembre 1650, laissant des *Mémoires* publiés en 1662, in-12, et reproduits dans les *Collections* de ce genre. Il avait imprimé quelques opuscules historiques et la traduction d'un ouvrage espagnol sur les royaumes de Maroc, reproduits dans le 3e vol. de l'*Afrique* de Marmol.

ANGOULÊME (Louis-Emmanuel de VALOIS, comte d'Alais, puis duc d'), second fils du précédent et de Charlotte de Montmorenci, né à Clermont en Auvergne, en 1596, entra d'abord dans l'état ecclésiastique, et, après avoir eu les abbayes de St.-André de Clermont et de la Chaise-Dieu, fut, en 1612, évêque d'Agde. Henri, son frère aîné, ayant été, en 1618, pour cause de démence, mis en prison, où il resta cinquante ans, Louis-Emmanuel changea d'état, prit le parti des armes, se signala aux siéges de Montauban et de la Rochelle, et dans les guerres d'Italie et de Lorraine. Louis XIII le nomma, en 1637, chevalier de ses ordres, colonel général de la cavalerie, et gouverneur de Provence. En 1650, il succéda à son père au duché d'Angoulême, et mourut à Paris, le 13 novembre 1653, laissant une fille qui mourut sans postérité, le 4 mai 1696. Bouthillier possédait en manuscrit, des *Lettres de Louis-Emmanuel,* écrites depuis le 28 juin 1650 jusqu'au 8 octobre 1649.

ANGOULEVENT (Nicolas JOUBERT), que l'on a appelé par erreur Imbert, avait sous Henri IV le titre de *Prince des sots* ou *Prince de la Sotie*. Dreux de Radier dit qu'il n'y a point de doute que Nicolas Joubert, sieur d'Angoulevent ne soit l'Angoulevent de la *satire Menippée* et de la Confession de Sancy. Nicolas Joubert eut à soutenir des procès contre les comédiens de l'Hôtel de Bourgogne. On n'a du reste aucun renseignement sur la patrie et la mort de ce grotesque personnage.

ANGRAN D'ALLERAY (Denis-François), lieutenant civil au Châtelet de Paris, né en 1715, célèbre par son savoir et sa probité, périt sur l'échafaud le 28 avril 1794, à l'âge de 79 ans. Interrogé s'il avait fait passer de l'argent aux ennemis de l'État, il répondit sans hésiter qu'il en avait envoyé à la Luzerne, un de ses gendres. « Ignorais-tu la loi qui le défend? dit un des jurés. — « Non, mais la loi de la nature a parlé plus haut à mon « cœur que la loi de la république. »

ANGRAN (Louis-Alexandre), frère du précédent, né en 1713, président à l'une des chambres des enquêtes du parlement de Paris, lui survécut, et mourut sans postérité, le 6 juillet 1801, âgé de 88 ans. Ce magistrat était également recommandable par son intégrité, une piété profonde, et surtout par une douceur de caractère inaltérable.

ANGREMONT (Louis-David COLNOT d'), capitaine d'infanterie en 1789, s'attacha au sort de la famille royale, et devint l'agent des princes. Arrêté le 10 août et traduit comme embaucheur devant le tribunal criminel, il fut condamné à mort le 21 août 1792.

ANGRIANI, AYGUANI ou **DE AYGONNIS** (Michel), général des carmes, né vers 1330 à Bologne, fut envoyé par ses supérieurs à Paris, où il reçut le doctorat en théologie, et plus tard expliqua le *Livre des sentences*. Il se distingua dans les chapitres de son ordre, dont il fut élu général en 1379; mais il se démit de cette charge à la demande d'Urbain VI, auquel il était devenu suspect, et

mourut le 16 novembre 1400 à Bologne, laissant un grand nombre d'ouvrages dont deux sont imprimés : des *Questions sur le livre des sentences,* 1520 ; et d'amples *Commentaires sur les Psaumes,* publiés d'abord comme étant d'un auteur *inconnu,* mais qui lui ont été restitués dans l'édition de Venise, 1609, in-fol.

ANGUERAND ou **ANGRAN LE PRINCE**, peintre sur verre, né à Beauvais, où il mourut en 1530, dans un âge avancé, décora de ses peintures la plupart des églises de cette ville.

ANGUIER (François), sculpteur, né à Eu, en Normandie, en 1604, d'un menuisier, montra, ainsi que son frère Michel, de si grandes dispositions pour les arts, qu'ils furent envoyés à Paris. François Anguier y fit assez de progrès pour être appelé en Angleterre, où il se procura les moyens de faire le voyage d'Italie. A Rome, il se lia avec plusieurs peintres célèbres, tels que Poussin, Mignard, Dufresnoy et Stella. Après y avoir étudié pendant deux ans, il revint à Paris, où il obtint, de Louis XIII, un logement au Louvre, et la garde du cabinet des antiques. Les principaux ouvrages d'Anguier étaient dans les églises de Paris : à l'Oratoire, rue Saint-Honoré, le *tombeau en marbre du cardinal de Bérulle ;* aux Célestins, une *pyramide ornée de trophées, en l'honneur de la maison de Longueville ;* à St.-André-des-Arcs, la *décoration du tombeau des de Thou,* etc. Quelques-uns de ces monuments sont maintenant au musée des Petits-Augustins. François Anguier avait fait aussi, en 1658, le *mausolée de Henri, duc de Montmorenci,* décapité à Toulouse en 1632. Une grande pesanteur est le défaut principal des ouvrages de cet artiste, qui mourut à Paris, le 8 août 1669.

ANGUIER (Michel), frère du précédent, né en 1612, fit également le voyage d'Italie, et avait fait la plupart des ouvrages de sculpture qui étaient au Val-de-Grâce. Le groupe en marbre de *la Nativité,* placé sur le maître-autel, était surtout estimé. On admire encore les ornements et les bas-reliefs de l'arc triomphal dit la porte St.-Denis, qu'il exécuta sur les dessins de Lebrun. Admis à l'Académie en 1668, il mourut à Paris le 11 juillet 1686, et fut enterré près de son frère à St.-Roch.

ANGUILLA (Fr.), littérateur que quelques biographes disent Ferrarais, a publié : *Discorso soprà l'oda di Safo, con alc. rime,* Venise, 1572, in-4°. Ce volume contient aussi la traduction de l'opuscule de Lucien : *Des hommes qui ont vécu longtemps.*

ANGUILLARA (J.-André), célèbre poëte italien, né vers 1517 à Sutri dans la Toscane, fut d'abord correcteur d'épreuves chez un imprimeur à Rome. Une intrigue avec la femme de l'imprimeur l'obligea de quitter précipitamment cette ville. Dépouillé dans sa route par des voleurs, il arriva sans argent à Venise, où il trouva fort heureusement de l'emploi chez le libraire Franceschi. Il y composa sa traduction des *Métamorphoses d'Ovide* et quelques autres ouvrages qui le firent connaître avantageusement. Précédé de sa réputation, il revint à Rome ; mais son inconduite l'empêcha d'y trouver des protecteurs, et il mourut de misère dans une auberge près de Torre di Nona, vers 1565. Outre la traduction des *Métamorphoses,* Venise, 1561, in-4°, première édition complète, dédiée à Henri III, roi de France, 1584, in-4°, édition rare et recherchée, on a de ce poëte la traduction du premier livre de l'*Énéide,* une traduction libre de l'*OEdipe* de Sophocle, des *Canzoni,* et des *Capitoli* en satires dans le recueil de Berni.

ANGUILLARA (Louis), botaniste et médecin, né dans le 16e siècle, à Ferrare, fut conservateur du Jardin des Plantes à Padoue, et sur la fin de sa vie revint dans sa patrie, où il mourut vers 1570. On a de lui, sous le titre de *Semplici, etc.,* Venise, 1561, in-12, fig., un recueil de lettres sur la botanique, traduit en latin et publié avec des notes de Bauhin, Bâle, 1593, in-8°.

ANGUILLESI (Giovanni), poëte et littérateur, né dans le territoire de Pise, le 28 avril 1766, mort à 67 ans, le 5 avril 1833, traduisit le *Génie du christianisme* et d'autres ouvrages français, fut secrétaire de la princesse Élisa, sœur de Napoléon, pendant la domination française en Italie, obtint le rétablissement de l'académie *della Crusca,* publia un *Itinéraire statistique et historique de la Toscane,* dont il puisa les matériaux dans les archives grand-ducales de Florence, et devint en 1824 chancelier de l'université de cette ville. Ses *Poésies* avaient été recueillies en 1818, et depuis 1822, il était l'éditeur du *Giornale de' Litterati,* qu'il enrichit de nombreux articles.

ANHALT-COETHEN (le prince Rodolphe d'), de l'une des plus illustres et des plus anciennes maisons souveraines d'Allemagne, était le cinquième fils du prince George d'Anhalt-Zerbst-Dessau, qui mourut presque centenaire en 1474, après avoir gouverné avec beaucoup de prudence ses petits États, et réparé par une sage économie le malheur qu'il éprouva en 1476 par l'incendie de la ville et du château de Dessau. Le prince Rodolphe fut un des guerriers les plus distingués de son temps, et il montra comme son père un grand attachement à l'empereur Maximilien, pour lequel il se mit en otage entre les mains des bourgeois révoltés. L'empereur Frédéric III, successeur de Maximilien, fut très-reconnaissant de ses services, et il nomma le fils puîné du prince d'Anhalt son grand écuyer. Rodolphe eut un commandement dans la guerre de Gueldre, et dans celle de Venise, où il défit quatre mille paysans révoltés sur les bords de la Brenta, et s'empara de Vicence. Il défendit ensuite Vérone attaqué par les Vénitiens, et battit complétement leur armée ; mais il mourut dans la même année (1515) par le poison, au grand regret de l'empereur qui pleura sincèrement sa perte. Son frère Sigismond, après s'être également distingué par différents exploits, mourut en revenant de la terre sainte.

ANHALT-ZERBST-DESSAU (le prince Joachim Ernest d'), était le fils du prince Jean, qui, le premier de sa maison, embrassa la religion luthérienne. Joachim succéda en 1561 à Charles, son frère, et cinq ans plus tard à Wolfgang, son cousin, mort sans postérité, de manière qu'il fut maître de toute la principauté d'Anhalt. Il prétendait même y joindre le comté d'Ascanie dont sa maison avait été dépouillée par l'évêque d'Halberstadt ; mais il échoua dans cette entreprise que tentèrent également en vain d'autres princes de sa maison. Joachim-Ernest fonda le collége de Zerbst, et il fit construire un très-beau pont de pierre sur la Mulde, à Dessau. Il mourut en 1586.

ANHALT-BERNBOURG (le prince CHRISTIAN Ier D'), fils de Joachim-Ernest, naquit le 9 mai 1568 et lui succéda dans les seigneuries de Bernbourg, les bailliages de Ballenstadt, d'Hartzgerod, et l'abbaye sécularisée de Gemrod. En 1591 il mena en France une armée considérable, formée par l'électeur de Saxe et d'autres princes allemands. Il remporta sur les Lorrains deux victoires importantes, l'une le 8 septembre et l'autre le 1er novembre 1592. En 1619 il concourut avec le prince d'Orange à la prise de Juliers, et l'électeur palatin ayant été élu roi de Bohême, il battit avec les troupes de ce prince les comtes de Dampierre et de Bucquoy; mais, le 8 novembre 1620, il fut à son tour défait à la bataille de Prague où son fils fut prisonnier de guerre. Lui-même fut mis au ban de l'Empire par l'empereur Ferdinand II, avec lequel d'ailleurs il se réconcilia bientôt. Ce prince mourut le 20 avril 1630. — Son fils ERNEST, né le 19 mai 1608, mourut à Naumbourg, le 3 décembre 1632, des blessures qu'il avait reçues à la bataille de Lutzen; et son autre fils, Frédéric, mort le 30 juin 1670, fut un des plus savants chimistes de son temps.

ANHALT-COETHEN (le prince LOUIS D'), l'un des protecteurs les plus distingués que les lettres aient eus en Allemagne, naquit à Dessau le 17 juin 1579. Il servit avec distinction dans la guerre de trente ans, sous les ordres du grand Gustave qui l'établit en 1631 gouverneur des pays de Magdebourg et d'Halberstadt. Ce prince mourut le 7 janvier 1650. Il avait épousé en secondes noces Sophie, fille du comte de la Lippe, dont il eut un fils, mort en 1665, sans enfants, et une fille, mariée au comte de Schwartzbourg. Le prince Louis fut l'un des fondateurs et le premier président de la société des Fructifiants (*fruchtbringende Palmorden*), établie en 1627 à Weimar, et qui avait pour but d'encourager la culture de la langue et de la littérature allemandes. Il acquit aussi une connaissance approfondie de la langue hébraïque; enfin il passait pour le plus savant prince de son temps. On cite de lui une *Traduction du Livre de Job*, en vers allemands; les *Triomphes* de Pétrarque; la *Vie de Tamerlan;* le *Couronnement de David,* etc.

ANHALT-BERNBOURG (le prince CHRISTIAN II D'), né le 13 août 1599, fit sa première campagne sous Charles-Emmanuel de Savoie, contre les Espagnols, et passa au service de l'électeur palatin, devenu roi de Bohême. Il combattit avec son père à la bataille de Prague en 1620, et y tomba entre les mains de l'ennemi qui le traita fort honorablement et le rendit à sa famille bientôt après. Ce prince succéda en 1630 à son père. Il voyageait alors dans différentes contrées, et dès qu'il eut pris possession de ses États, il se remit à parcourir l'Europe presque sans interruption jusqu'à l'année 1656, où il revint dans sa patrie et y mourut le 22 septembre.

ANHALT-BERNBOURG (VICTOR-AMÉDÉE), fils du précédent, né en 1634; il quitta la religion luthérienne pour embrasser le calvinisme. Ce fut le même prince qui introduisit dans sa maison le droit de primogéniture, et qui le fit confirmer par l'Empereur en 1678. Il bâtit à Bernbourg, sur la Saale, en 1706, un fort beau pont de pierre; et dans la même année il fonda une maison pour les orphelins. Victor-Amédée mourut en 1718, doyen des princes de l'Empire.

ANHALT (ANTOINE-GUNTHER, prince D'), lieutenant général des armées prussiennes, fils de Jean, prince d'Anhalt-Zerbst, et de Sophie-Augusta, princesse de Holstein-Gottorp : il naquit le 11 novembre 1653. Après avoir parcouru la Hollande, l'Italie, l'Angleterre et la France, il prit le commandement d'une compagnie dans le régiment du comte Charles de Birkenfeld, et se trouva aux siéges de Grave et d'Audenarde, en 1676; il se rendit à l'armée impériale, et fut présent au siége de Philipsbourg. De 1680 à 1683, il fit de nouveaux voyages, et revenu à la cour de l'électeur de Saxe, George III, il aida, de concert avec ce prince, à battre les Turcs devant Vienne. Son courage se déploya avec un nouvel éclat, devant Mayence et devant Bonn : il entra alors, comme colonel, au service de l'électeur de Brandebourg. Il se trouva aux batailles de Steenkerque et de Neerwinde, et reçut du roi de Prusse, en 1703, le commandement d'un corps de 15,000 hommes, à la solde de la Hollande et de l'Angleterre. L'affaiblissement de sa santé l'ayant contraint de donner sa démission, il fut élevé au grade de lieutenant général, et mourut à Mühlingen, le 10 décembre 1714.

ANHALT-DESSAU (LÉOPOLD, prince D'), feld-maréchal de Prusse et de l'Empire, naquit le 3 juillet 1676. Fils de Jean-George, guerrier très-distingué et qui fut aussi feld-maréchal, il eut pour mère une princesse de Nassau-Orange. A douze ans, l'empereur Léopold lui donna un régiment, et en 1693 il obtint celui de son père, dans l'armée du Brandebourg. En 1698, il prit l'administration du pays de Dessau. Mais il ne resta pas longtemps dans sa résidence, et il assista à la plupart des batailles qui furent livrées dans la guerre de la succession. Appelé à commander les troupes auxiliaires que le roi de Prusse avait fait passer en Italie, Léopold rendit les plus grands services; il fut blessé à la bataille de Cassano. Ce fut lui qui le premier osa traverser l'Adda à cheval en présence de l'armée ennemie, et fit jeter un pont pour le passage de l'armée. A la bataille de Turin, il parvint, à la tête de l'aile gauche, jusqu'aux retranchements des Français au milieu du feu le plus meurtrier. De 1710 à 1712, le prince d'Anhalt commanda les troupes du roi de Prusse dans les Pays-Bas, et il obtint vers la fin de la guerre le titre de feld-maréchal. Le roi Frédéric Ier étant mort, le prince de Dessau s'attacha au service de son successeur qui lui donna sa confiance et l'admit à tous ses amusements. En 1715 il accompagna le roi en Poméranie, pour combattre Charles XII, et pour coopérer à la prise de Stralsund. Léopold se mesura avec ce monarque à l'île de Rugen, et il força le héros suédois à la retraite après un combat sanglant. Le Nord fut pacifié, et le prince de Dessau s'appliqua pendant son long séjour dans Berlin à organiser l'armée prussienne. Ce fut à lui qu'elle dut cette discipline qui la rendit si redoutable sous Frédéric II. Le prince d'Anhalt était parvenu au plus haut point de gloire militaire, lorsque le roi Frédéric-Guillaume mourut. Le vieux guerrier se montra d'abord fort opposé au système de guerre contre l'Autriche qu'avait adopté le jeune roi Frédéric II. Cependant, il accepta le commandement d'une armée que lui confia Frédéric, et remporta à Kesseldorff, le 15 décembre 1745, sur les Saxons et les Autrichiens, une victoire décisive, et qui eut pour résultats la jonction de son armée avec celle du

roi, et la prise de Dresde. La paix ayant été signée peu de jours après, le prince Léopold se retira à Dessau, où il mourut subitement le 9 avril 1747, à l'âge de 72 ans. On voit à Berlin sur la place de la parade, en face du château, la statue pédestre de Léopold de Dessau, en marbre de Carrare, qui y fut posée en 1800, et dont le sculpteur prussien Schadow a donné le modèle. L'inscription de ce monument atteste que Léopold fut le créateur de l'armée prussienne. Deux princes d'Anhalt, contemporains de Léopold, furent tués à la bataille de Denain; un autre (le prince Maurice) mourut des blessures qu'il avait reçues à la bataille de Hochkirch, et un autre encore à la bataille de Torgau.

ANHALT-DESSAU (Léopold-Maximilien d'), fils du précédent, naquit le 25 septembre 1700. Dès l'âge de neuf ans, il fut conduit par son père sur le champ de bataille. Après avoir servi avec distinction en Hongrie contre les Turcs, et sur le Rhin contre la France, il fut employé par Frédéric dans la guerre de Silésie. Le succès avec lequel il fit le siége de Glogau, et l'intrépidité de courage qui le rendit maître de Breslau, ainsi que la part qu'il eut à plusieurs affaires importantes sous le commandement du roi, lui firent obtenir le titre de feld-maréchal général. Parvenu à la régence du pays de Dessau après la mort de son père, il se signala par son zèle pour le bonheur de ses sujets, perfectionna l'administration des finances, créa plusieurs institutions utiles, et fit reconstruire le palais de Dessau. Il était marié à Gisèle-Agnès d'Anhalt-Coethen. Cette princesse mourut le 20 avril 1751, et son époux, le 16 décembre de la même année.

ANHALT-DESSAU (Léopold-Frédéric-François), fils du précédent, naquit à Dessau le 10 août 1740. Destiné, suivant l'usage de sa famille, à faire ses premières armes au service de Prusse, il fut présenté en 1751 à Frédéric II qui, plus tard, lui donna un régiment. Dans la même année il perdit son père et passa sous la tutelle de Thierri, son oncle, qui devint régent de la principauté d'Anhalt-Dessau. Lorsqu'en 1756 l'armée prussienne entra en campagne, le roi lui refusa, à cause de sa jeunesse, la permission de continuer son service; mais il désirait tant faire la guerre qu'il entra comme volontaire dans le corps du prince Maurice. Il assista au siége de Prague, à la bataille de Collin; une maladie grave le força à solliciter un congé définitif : il l'obtint avec le grade de colonel. L'empereur François Ier lui ayant accordé le bénéfice d'âge, il prit les rênes du gouvernement le 20 octobre 1758. François parcourut de 1765 à 1767 les pays les plus civilisés de l'Europe. A son retour il donna tous ses soins à l'administration de sa principauté. L'instruction publique, les ponts, les routes, reçurent d'importantes améliorations. Les populations soumises à son pouvoir voyaient leur prospérité s'accroître de jour en jour, lorsque la guerre vint bouleverser l'Allemagne. Après la bataille de Halle, en 1807, Napoléon arriva à Dessau avec des forces considérables. Le prince, revêtu de ses insignes, l'attendit à la porte de son palais. Napoléon, en l'abordant, lui dit d'un ton brusque: « Avez-vous fourni des troupes au roi de Prusse? — Non, sire. — Pourquoi pas? — Parce qu'il ne m'en a pas demandé. » Cette réponse dérida le front de l'empereur, et l'invita à dîner. Au sortir de table, Napoléon lui dit: « Si je puis être agréable en quelque chose au prince de Dessau, je désirerais le savoir à présent. — Quant à moi, répondit François, je n'ai besoin de rien, mais je sollicite des ménagements pour mes sujets. » L'empereur fit un signe à Berthier et sur-le-champ toutes les réquisitions furent annulées et le pays déclaré neutre. Vers la fin de la même année, François entra dans la confédération du Rhin, prit le titre de duc et fournit son contingent d'hommes, qui fut bientôt licencié par suite de la paix de Tilsitt. En 1813, la Prusse appela tous les Allemands aux armes pour l'affranchissement de la commune patrie. Cet appel excita le plus vif enthousiasme dans le Dessau, et le contingent, grossi d'un grand nombre de volontaires, alla joindre les armées confédérées. Le 8 juin 1815, François signa son adhésion aux statuts de la Confédération germanique. La mort lui avait enlevé en 1814 son fils unique, le prince héréditaire. Cette perte l'affecta tellement qu'il tomba dans une maladie de langueur, qui mit un terme à sa vie le 9 août 1817.

ANHALT-COETHEN (Ferdinand-Frédéric, duc d'), naquit à Pless, le 25 juin 1769, de Frédéric-Erdmann, duc d'Anhalt-Pless, et de Louise-Ferdinande de Stolberg-Werningerode. Il reçut une éducation toute militaire, et entra en 1786 dans l'armée prusienne à laquelle il resta attaché jusqu'en 1818, époque où lui échut la souveraineté d'Anhalt-Coethen. Pendant ces trente-deux années, il servit la maison royale de Prusse avec un zèle et une fidélité qui ne se démentirent ni dans la bonne ni dans la mauvaise fortune. Il était, en 1792, major d'un régiment d'infanterie. Les campagnes de 1793 et 1794 lui fournirent de fréquentes occasions de signaler sa bravoure. En 1796, il devint, par la mort de son père, souverain d'Anhalt-Pless. En 1803, il fut promu au grade de colonel, et, dans la même année, il épousa la jeune princesse Henriette de Holstein-Beck, qu'une mort prématurée lui ravit trois mois après son mariage. Le prince d'Anhalt prit part à la sanglante journée d'Iéna ainsi qu'aux combats de Soemerda et Magdebourg; mais il évita le sort du corps d'armée du prince de Hohenlohe, en se frayant, le sabre à la main, un passage à travers les colonnes ennemies. Il parvint ainsi à se sauver avec ses hussards jusqu'à Stettin, où il passa l'Oder; et là rassemblant quelques débris de l'armée il en forma un corps de 3,000 hommes qu'il conduisit en Poméranie et en Prusse. En récompense de cette courageuse conduite, le roi lui accorda le grade de major général et le nomma gouverneur du comté de Glatz. La paix de Tilsitt (1807) ayant laissé la principauté de Pless au pouvoir des Français, il ne voulut pas y résider, et s'établit à Vienne. En 1810, il vint à Paris où il assista à la célébration du mariage de Napoléon avec Marie-Louise, ainsi qu'aux nombreuses fêtes qui furent données à cette occasion. Il fut témoin de l'incendie qui éclata au bal du prince de Schwarzenberg, et arracha, au péril de sa vie, plusieurs personnes du milieu des flammes. Revenu à Pless, il accepta en 1813 le commandement de la levée générale, et devint en 1814 chef du 22e régiment de Landwehr. L'année suivante il épousa, en secondes noces, la comtesse Julie de Brandenbourg, et en même temps le roi de Prusse lui conféra la décoration de l'Aigle noir.

A la mort du duc mineur Louis d'Anhalt-Coethen, en 1818, il lui succéda comme son proche agnat, et, en 1819, il fit son entrée solennelle à Coethen. La santé de son épouse ayant reçu, en 1821, une atteinte sérieuse, le duc l'accompagna aux eaux de Carlsbad et d'Ems, et plus tard il visita avec elle les contrées rhénanes et la France. Arrivés à Paris, en 1824, les deux époux embrassèrent le catholicisme romain, le 24 octobre. Cette conversion fut tenue secrète jusqu'à ce que le duc, à son retour à Coethen, l'annonçât lui-même par une proclamation en date du 15 janvier 1826. Le changement de culte du prince Ferdinand n'ôta rien à son affection pour ses sujets protestants qu'il continua à gouverner avec le même zèle et la même sagesse qu'auparavant. Il mena pendant le reste de ses jours une vie fort retirée, et mourut le 25 août 1830, à l'âge de 61 ans, sans laisser de postérité

ANHORN (Barthélemy), né à Slesch, pasteur d'Eslau au pays des Grisons, a composé en latin et en allemand des *Traités* de controverse estimés.

ANHORN (Barthélemy), qu'il ne faut pas confondre avec le précédent, était pasteur à Graiss (canton d'Appenzell), et a laissé manuscrits en allemand divers ouvrages sur l'histoire de son pays.

ANIANUS, astronome et poëte dans le 15e siècle, composa en vers latins un poëme sur l'astronomie, *Computus manualis*, Strasbourg, 1488, 1re édition. C'est de lui que sont les vers si connus, sur les signes du zodiaque :

Sunt Aries, Taurus, Gemini, Cancer, Leo, Virgo
Libraque, Scorpius, Arcitenens, Caper, Amphora, Pisces.

ANIBERT (Louis-Mathieu), né à Trinquetaille-lez-Arles, le 12 octobre 1742, mort le 15 mars 1782, a publié : *Mémoires historiques sur l'ancienne république d'Arles*, 1779, 4 vol. in-12 ; *Mémoires sur l'ancienneté d'Arles*, 1782, in-12 ; *Dissertation historique sur la montagne des Cades*, 1779, in-12.

ANICET, affranchi, dirigea l'éducation de Néron, et devint l'instrument de ses crimes. Il fut l'un des assassins d'Agrippine, et concourut à l'exil d'Octavie, en se déclarant coupable d'adultère avec elle.

ANICET (St.), élu pape en 157, suivant l'*Art de vérifier les dates*, et, en 150, suivant Lenglet Dufresnoy. Il disputa, avec St. Polycarpe, sur la fixation de la fête de Pâques ; mais cette discussion n'altéra point l'amitié qui régnait entre ces deux saints personnages. St. Anicet souffrit le martyre, le 17 avril 161, sous le règne de Marc-Aurèle.

ANICH (Pierre), géographe, naquit le 22 fév. 1723 à Ober-Perfuss, près d'Inspruck. Laboureur et berger jusqu'à l'âge de 25 ans, son goût pour les sciences prit sur lui tant d'empire, qu'il alla dans le collége d'Inspruck, étudier l'astronomie et la géométrie. Il devint bientôt un grand géomètre et l'un des meilleurs mécaniciens de l'Europe, fit deux globes, l'un terrestre et l'autre céleste ; construisit et perfectionna plusieurs instruments de mathématiques, et dressa des cartes du Tyrol admirées pour leur précision et leur netteté. Il ne jouit que deux mois de la pension de 200 florins que lui avait accordée l'impératrice Marie-Thérèse, et mourut à la fleur de l'âge le 1er septembre 1766.

ANICHI (Pierre), graveur, né à Florence en 1610, a donné *la Samaritaine charitable ; la Ste. Vierge assise tenant l'enfant Jésus*, et quelques autres pièces.

ANICHINI (Louis), graveur en médailles, né dans le 16e siècle, à Ferrare, s'établit à Venise, où il se fit connaître par la perfection de son travail. Ses médailles de Henri II et de Paul III sont des chefs-d'œuvre qui furent admirés même de Michel-Ange.

ANICIUS (Sextius), préfet du prétoire et consul en 571, sous le règne de Gratien, se distingua par sa bonne administration et ses vertus.

ANIELLO. *Voyez* **MAZANIELLO.**

ANIEN ou **ANIANUS**, chronologiste latin, écrivait vers l'an 402.

ANIEN, jurisconsulte du 5e siècle, fut un des principaux officiers d'Alaric II, roi des Visigoths, qui, ayant reconnu la nécessité de donner des lois sages à l'Espagne, le chargea de ce travail. Ce jurisconsulte parvint à se procurer une copie des *Institutes* de Caïus, ouvrage justement estimé, qui fit naître longtemps après, à Justinien, le désir de rassembler ses *Institutes*, dans lesquelles on fit beaucoup d'usage de celles de Caïus. Anien fut obligé de retrancher de ces lois tout ce qui était contraire aux mœurs et aux coutumes des Visigoths, pour les faire adopter par Alaric. C'est encore à Anien que nous devons le seul ouvrage qui reste de Julius Paulus ; cet ouvrage a pour titre : *Receptarum sententiarum libri quinque*. Il publia ces fragments en 506, à Aire, en Gascogne, dans le temps qu'Alaric se préparait à la guerre dans laquelle il fut tué par Clovis : il paraît que c'est à la même époque, et dans la même bataille, que périt Anien, aussi estimé par sa bravoure, que par la profondeur de son jugement.

ANIEN, diacre pélagien, a traduit en latin quelques *homélies* de St. Jean Chrysostôme.

ANIKA STROGANOF, riche commerçant russe, fit commencer au 14e siècle le défrichement de la Sibérie.

ANILÉE et ASINÉE, frères juifs de Babylone, apprentis tisserands, pour se soustraire aux mauvais traitements de leur maître, prirent les armes, rassemblèrent des gens déterminés, se fortifièrent dans des marais formés par l'Euphrate, et repoussèrent le gouverneur de Babylone, qui avait voulu les surprendre. Ces exploits inspirèrent de l'estime à Artabane, roi des Parthes, qui ordonna de les laisser en paix dans le canton dont ils s'étaient saisis. Quinze ans après, Anilée ayant épousé la femme d'un seigneur parthe qu'il avait tué, cette femme apporta ses idoles, et empoisonna Asinée, son beau-frère, qui l'avait voulu faire répudier. Quelque temps après, Anilée fut surpris et tué par les Babyloniens, l'an 40 de J. C.

ANIMUCCIA (Jean), compositeur, l'un des plus anciens maîtres de l'école italienne, dont les compositions se firent remarquer par une harmonie plus nourrie, un *dessin* de voix plus élégant que les ouvrages de l'école de Josquin, naquit à Florence, de 1490 à 1500. Dans sa jeunesse il se lia d'amitié avec saint Philippe de Néri, qui fonda la congrégation de l'Oratoire à Rome en 1540, et à qui l'on attribue communément l'invention de cette sorte de drame sacré auquel on donne le nom d'*oratorio*. Animuccia fut le premier qui composa les *laudi* ou hymnes à plusieurs parties qu'on chantait dans ces oratorios. Devenu maître

de chapelle de la basilique de Saint-Pierre, à Rome, il en remplit les fonctions jusqu'à sa mort, arrivée en 1571. On connaît d'Animuccia : *Madrigali e motetti a 4 e 5 voci*, Venise, 1548 ; *Missæ 5 voc.*, Rome, 1567 ; *Canticum B. M. V. ad omnes modos factum*, Rome, 1568.

ANIMUCCIA (Paul), frère du précédent, fut un des plus habiles contrapuntistes du 16e siècle, et maître de chapelle de Saint-Jean de Latran, de 1550 à 1552, il mourut en 1565. Il a laissé un recueil de *madrigaux* sous ce titre : *Il desiderio, Madrigali a cinque*. Un de ces madrigaux a été inséré parmi ceux de Roland de Lassus, publiés à Venise par Gardane en 1559.

ANISIO (Jean), ou Janus **ANYSIUS**, poëte latin moderne, né à Naples, vers l'an 1472, fit très-jeune ses humanités, étudia cinq ans les lois, pour obéir à son père, et se livra entièrement à la poésie, à 14 ans, pour obéir au penchant qu'il avait reçu de la nature. Il fit quelques voyages hors des États de Naples, et demeura plusieurs années à Rome. De retour dans sa patrie, la poésie latine l'occupa tout entier, et il s'y fit une grande réputation. On croit qu'il mourut, vers l'an 1540, âgé d'environ 68 ans. On a de lui : *Jani Anysii poemata et satyræ, ad Pompeium Columnam cardinalem*, Naples, 1531, in-4° ; *Satyræ ad Pompeium Columnam cardinalem*, Naples, 1532, in-4° ; *Protogenos, tragœdia*, Naples, 1536, in-4° ; etc.

ANISIO (Côme), frère du précédent, médecin et poëte, a composé des facéties, des satires, des épigrammes, etc., recueillies à Naples, 1537, in-4°.

ANISSON (Laurent), imprimeur à Lyon, et échevin en 1670, est le premier de son nom qui se soit distingué dans la librairie. C'est de ses presses qu'est sortie la *Bibliothèque des Pères* (*Bibliotheca maxima veterum Patrum et antiquorum scriptorum*), Lyon, 1677, 27 vol. in-fol. Phil. Despont fut éditeur de cette importante collection.

ANISSON (Jean), fils du précédent, fut aussi imprimeur à Lyon, et se chargea de l'impression du *Glossarium ad scriptores mediæ et infimæ græcitatis*, de Ducange, 1688, 2 vol. in-fol., ouvrage que les libraires de Paris refusaient d'imprimer. « Ce Glossaire, dit Pernetti, eut, pour premier correcteur, Jacques Spon, et pour dernier, le P. Colonia, jésuite qui avoue que J. Anisson y travaillait, et entendait fort bien le grec. » J. Anisson eut, en 1701, la direction de l'imprimerie royale, qu'il remit, en 1705, à Claude Rigaud, son beau-frère ; il devint député de la ville de de Lyon à la chambre du commerce à Paris, et en remplit les fonctions jusqu'à sa mort, arrivée en novembre 1721.

ANISSON (Jacques), frère de Jean, fut aussi libraire, échevin en 1711, et mourut en 1714.

ANISSON (Louis-Laurent), fils de Jacques, obtint, en 1723, la direction de l'imprimerie royale, que Claude Rigaud, son oncle, ne pouvait plus exercer à cause de sa mauvaise santé. Louis-Laurent mourut en 1761, sans postérité.

ANISSON (Jacques), frère de Louis Laurent, lui fut adjoint en 1733, et obtint sa survivance. Il remplit avec distinction la même carrière que ses prédécesseurs, et mourut en 1788.

ANISSON-DUPERRON (Étienne-Alexandre-Jacques), fils du précédent, né à Paris, en 1748, fut, en 1783, directeur de l'imprimerie royale, et le fut ensuite de l'imprimerie exécutive nationale. En 1790, il publia une Lettre sur l'impression des assignats. Le 4 juillet 1792, inculpé pour l'impression d'un arrêté inconstitutionnel du département de la Somme, il produisit, à l'assemblée législative, l'ordre qui lui en avait été donné par le secrétaire général du ministère de l'intérieur. Après le 10 août, Anisson fut obligé de quitter l'établissement qu'à l'exemple de ses ancêtres, il avait enrichi et illustré. Arrêté en germinal an II, il employa tous ses efforts pour recouvrer sa liberté, et il essaya de faire distribuer des sommes considérables à quelques membres des autorités de Ris et de Corbeil. Ce moyen accéléra sa perte ; il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire, et condamné à mort, le 6 floréal an II (25 avril 1794), et non le 26 novembre 1793. On a d'Anisson-Duperron un *Premier Mémoire sur l'impression en lettres, suivi de la Description d'une nouvelle presse*, 1785, in-4°. L'auteur s'y porte inventeur de la presse à un coup. Cependant, cette invention est réclamée par MM. Didot, comme ayant imprimé, en 1777, avec une presse de cette forme, le *Daphnis et Chloé* de Villoison.

ANITUS. *Voyez* **ANYTUS.**

ANJOU. *Voyez* Charles, Louis, Marguerite, Marie, René, Robert d'Anjou.

ANJOU (François de FRANCE, duc d'), fils de Henri II et de Catherine de Médicis, frère des rois François II, Charles IX et Henri III, naquit en 1554, porta d'abord le titre de duc d'Alençon, et fut envoyé, en 1573, au siége de la Rochelle, avec son frère le duc d'Anjou, depuis Henri III, contre lequel il témoigna toujours une secrète jalousie. A la mort de Charles IX, un parti puissant voulut empêcher le retour en France de Henri III, alors roi de Pologne, et assurer la couronne au duc d'Alençon ; mais la cour prévint l'exécution de ce complot, en faisant arrêter ce prince et le roi de Navarre Henri IV, qui furent transférés à Vincennes. Henri III, ayant été reconnu, mit son frère en liberté ; mais, quatre ans après, ce prince se retira de la cour parce qu'on lui avait refusé la lieutenance générale du royaume. Il fut joint aussitôt par toute la noblesse protestante, et le prince de Condé lui amena d'Allemagne 20,000 hommes. Jaloux du roi de Navarre et du prince de Condé, ses rivaux de gloire, il fit bientôt la paix avec la cour pour ses intérêts particuliers, et reçut en apanage le Berri, la Touraine et l'Anjou ; cette dernière province fut alors érigée en duché, et il en prit le titre. La guerre civile recommença en 1576, et ce même prince, qui, dans la guerre précédente, avait été le chef du parti huguenot, fut, dans celle-ci, le chef du parti catholique. Appelé l'année suivante au secours des Flamands révoltés contre Philippe II, il enleva quelques villes aux Espagnols ; mais Henri III, qui désapprouvait cette démarche, le fit arrêter. Le duc d'Anjou, ayant échappé à la surveillance de ses gardes, fut conduit, par son favori Bussy d'Amboise, à l'abbaye Saint-Germain, d'où il sortit de Paris par un trou pratiqué aux murs de la ville. La reine de Navarre, sa sœur, avait tellement disposé les esprits en sa faveur dans les Pays-Bas, qu'il en fut reconnu souverain. Après avoir fait son traité avec les confédérés, il se rend en Guienne pour négocier la paix avec les protestants ; repasse ensuite dans les Pays-Bas avec 4,000 chevaux et 10,000 hommes d'infanterie, déli-

vre Cambrai assiégé par le duc de Parme, y fait son entrée en 1581, chasse les Espagnols d'Orleux et de l'Écluse, et leur enlève Cateau-Cambrésis. Il passe la même année en Angleterre, pour conclure, avec la reine Élisabeth, son mariage qu'avait négocié la cour de France. Élisabeth donna au duc d'Anjou un anneau, gage de sa foi; mais elle s'en repentit bientôt, et rompit le mariage. Le duc d'Anjou s'emporta, brisa l'anneau de la reine, et voulut partir. Élisabeth, qui l'aimait, le retint encore pendant trois mois, qui se passèrent en fêtes, et, ne cessant de lui donner des marques de confiance et d'amitié, elle le conduisit jusqu'à Cantorbéry, lui fit des présents considérables, et ordonna à des seigneurs de sa cour de l'accompagner en Flandre, et de le recommander en son nom aux États. Élu solennellement souverain des Pays-Bas, en février 1582, le duc d'Anjou fut couronné duc de Brabant, comte de Flandre, et installé par le prince d'Orange, qui se contenta du titre de lieutenant général; mais le duc d'Anjou conçut bientôt le dessein d'usurper une autorité indépendante, et de violer les priviléges d'une nation qui venait de lui en confier la défense. Il fallait s'emparer de toutes les places fortes, et de la personne même du prince d'Orange. L'entreprise réussit d'abord sur quelques villes; mais elle échoua sur Anvers. Les habitants prennent les armes, se joignent aux troupes du prince d'Orange, repoussent et massacrent les Français; le duc d'Anjou n'a que le temps de fuir, laissant 250 gentilshommes et 1200 soldats sur la place, et 2,000 prisonniers. Anvers lui ferme le passage de l'Escaut, Malines inonde ses environs, et ce ne fut qu'à travers une plaine immense d'eau que le prince français parvint, à la faveur de mille détours, jusqu'à Ruremonde, où il rallia les débris de son armée. Il en perdit encore une partie à Staemberg, et arriva enfin sur le territoire de France. Négligé à la cour, parce qu'il était malheureux, on finit par le rechercher, comme étant l'héritier présomptif de la couronne. On remarqua depuis une grande altération dans sa santé; attaqué par une sorte de phthisie, il mourut le 10 juin 1574, à vingt-neuf ans, laissant pour trois cent mille écus de dettes. Le roi aima mieux dépenser deux cent mille écus à ses funérailles, que de les payer, ce qui fit dire que le duc d'Anjou n'était pleuré que de ses créanciers.

ANKARCRONA (Théodore), amiral suédois, naquit à Carlscrona, en 1687. S'étant appliqué au commerce chez son oncle, établi à Amsterdam, il entra au service de la compagnie hollandaise des Indes occidentales; mais, dans son premier voyage, il fut pris par un corsaire français. Son goût pour la marine l'engagea à servir sous le chevalier de Forbin; il passa ensuite en Angleterre, où il parvint au grade de lieutenant de la marine royale. Son intrépidité et ses talents s'étaient montrés dans plusieurs occasions, et il en donna de nouvelles preuves, lorsqu'il fut retourné dans sa patrie. Ce fut lui qui fit parvenir heureusement en Allemagne le roi Stanislas et sa famille, lorsqu'à la suite des revers de Charles XII, Auguste eut reconquis la Pologne. En 1715, il conduisit Charles XII lui-même, de Stralsund en Suède, à travers les glaces, et au milieu d'une obscurité profonde. Le roi l'avança dans la marine, et lui donna des titres de noblesse. Il devint ensuite, successivement, amiral, gouverneur de la province de Stockholm, commandant de l'ordre de l'Épée, et mourut, en 1750, âgé de 69 ans. N'ayant point laissé de fils, ses titres de noblesse passèrent à son frère.

ANKARSTROOM. *Voyez* **ANCKARSTROEM.**

ANKWICZ. *Voyez* **ANCKWICZ.**

ANLY (Jean d'), historien, né à Montmédi dans le 16e siècle, a laissé manuscrit: *Recueil et Abrégé de plusieurs histoires, contenant les faits et gestes des princes d'Ardennes*, etc., à l'abbaye d'Orval.

ANNA PETROWNA. *Voyez* **TARRAKANOFF.**

ANNAT (le P. Franç.), jésuite, né à Rhodez en 1607, fut d'abord censeur des livres à Rome et théologien du général de son ordre, ensuite provincial et confesseur de Louis XIV, pendant seize ans. Ennemi déclaré des solitaires de Port-Royal, il provoqua les actes d'autorité du gouvernement pour ériger le formulaire d'Alexandre VII en loi de l'État. Il avait composé sur cette querelle un grand nombre d'*ouvrages* qui sont tombés dans l'oubli. Pascal lui adressa ses deux dernières *Provinciales*. Il quitta la cour, à raison de l'affaiblissement de sa santé, et mourut 4 mois après à Paris le 14 juin 1670. — Son neveu, général de la congrégation de la doctrine chrétienne, est auteur d'un *Apparat méthodique pour la théologie*, en latin, réimprimé en 1705, 2 vol. in-4°, mis à l'index à Rome en 1714.

ANNAYA (Pedro de), amiral portugais, fut chargé, par le roi Emmanuel, de former un établissement dans la ville de Sofala, sur la côte orientale d'Afrique, vis-à-vis l'île de Madagascar. Annaya quitta les ports de Portugal, en 1508, avec six vaisseaux. Sa navigation fut heureuse; il surprit le roi de Sofala, qui fut obligé de donner, à Annaya, la permission de bâtir un fort dans ses États. Quelque temps après, le roi de Sofala voulant se défaire d'hôtes aussi dangereux, saisit le moment où Annaya avait détaché trois vaisseaux de sa flotte, et où la garnison du nouveau fort était affaiblie par les maladies, et vint l'attaquer. Le général portugais, qui n'avait que trente hommes en état de porter les armes, le repoussa avec perte. La nuit suivante, il vint fondre sur le palais, et fut blessé par le roi lui-même, qui s'était caché derrière une porte; mais ce malheureux prince fut tué sur-le-champ par les Portugais, ainsi que ceux qui entreprirent de le défendre. Annaya rétablit sur son trône un de ses fils, à qui il fit jurer une alliance inviolable avec la nation portugaise. Cette conquête a été effectuée à peu près dans le temps où François d'Alméida, premier vice-roi des Indes orientales, s'emparait des villes de Quilloa et Mombaça, sur la côte d'Afrique, à une petite distance, au sud, de Sofala.

ANNE, mère de Samuel, le mit au monde après une longue stérilité, vers l'an 1124 avant J. C. — Anne est encore le nom de la femme du vieux Tobie.

ANNE, prophétesse, fille de Phanuel, de la tribu d'Aser, avait 84 ans lorsque la Ste. Vierge offrit J. C. au temple.

ANNE (Ste), dont le nom hébraïque *Channah* signifie *gracieuse*. Ayant épousé S. Joachim, elle devint mère de la sainte Vierge. Dès les premiers siècles de l'Église, cette sainte fut honorée, ainsi que son époux. Les empereurs Justinien Ier et Justinien II, fondèrent des églises en son honneur. On assure qu'en 710, son corps fut apporté de la Palestine à Constantinople. Plusieurs églises d'Occident se vantent d'avoir quelques-unes de ses reliques; mais ces prétentions ne paraissent pas plus fondées que les écrits

consignés dans les légendes, à l'égard de cette sainte, dont la vie est peu connue.

ANNE DE RUSSIE, fille de Jaroslaw, épousa Henri Ier, roi de France, en 1044. C'est la seule alliance de ce genre contractée entre la Russie et la France. La 9e année de son mariage, elle accoucha d'un fils qui régna sous le nom de Philippe; elle eut depuis deux fils et une fille. Après la mort de Henri Ier, elle accorda sa main à Raoul, comte de Crépi en Valois, quoiqu'il fût marié et parent de son premier époux. Elle osa braver les foudres de l'Église; mais, répudiée par ce nouveau mari, elle alla finir ses jours dans sa patrie.

ANNE COMMÈNE, fille de l'empereur Alexis Ier, et de l'impératrice Irène Ducas, naquit le 1er décembre 1083. Alexis ne négligea rien pour l'éducation de sa fille, qui étudia l'éloquence, la poésie, les mathématiques, la physique, la philosophie de Platon et d'Aristote, et surpassa bientôt en savoir les plus habiles de ses maîtres. Ses grâces et son esprit faisaient l'admiration de la cour. Anne Comnène épousa Nicéphore Bryenne, homme qui réunissait à une haute naissance, un rare savoir et le talent d'écrire. Quelque temps après la mort de son père, Anne se mit à la tête d'une conjuration pour détrôner son frère Jean, et pour faire monter son mari sur le trône. Nicéphore Bryenne, retenu par la crainte ou par le remords, ne parut point, et fit échouer la conspiration. Le complot fut découvert; l'empereur confisqua les biens des conjurés, et leur fit grâce de la vie : il offrit les biens d'Anne Comnène à l'un de ses favoris, qui eut la générosité de les refuser, et de conjurer son maître de ne pas dépouiller une princesse qui lui appartenait par les liens les plus sarcés. Anne, vaincue par tant de générosité, et dégoûtée de ses entreprises par leur peu de succès, se condamna, dès lors, à l'obscurité, et se contenta de régner sur les beaux esprits et les philosophes qui composaient sa cour. Dans sa retraite, elle perdit son mari; sa mort la plongea dans le plus profond désespoir; Anne Comnène mourut en 1148, sous le règne de Manuel : elle avait vu trois empereurs. Dans sa retraite, elle écrivit la *Vie* de son père qui fait partie de la *Collection byzantine,* et dans laquelle on trouve les défauts qui tiennent à un temps de décadence. L'*Alexiade,* ou l'*Histoire d'Alexis,* divisée en quinze livres, a été imprimée plusieurs fois; une des meilleures éditions est celle du Louvre, avec les notes de David Hoeschelius, in-fol., 1651. Le président Cousin, qui a traduit la *Byzantine,* a fait une version française de l'*Alexiade,* qui a été louée par quelques biographes, et qu'on doit cependant lire avec précaution.

ANNE, dauphine de Viennois, fille de Guignes VII et de Béatrix de Savoie, hérita en 1282 des États de son frère Jean Ier, mort sans postérité. Robert, duc de Bourgogne, prétendit que cette province était un fief masculin de l'Empire, et que l'investiture de l'empereur Rodolphe lui en avait donné la propriété. Anne défendit ses droits, la guerre fut déclarée, et se termina par la médiation de Philippe le Bel, qui indemnisa Robert. Anne mourut en 1296. Elle avait épousé Humbert de la Tour-du-Pin, possesseur de vastes domaines dans le Dauphiné, qui lui succéda.

ANNE DE SAVOIE, impératrice de Constantinople, était fille d'Amédée V, comte de Savoie. En 1327, Andronic le Jeune, empereur d'Orient, qui cherchait à s'appuyer de l'alliance des puissances européennes, épousa cette princesse. Elle arriva à Constantinople avec une suite brillante. Lors de la mort d'Andronic, son fils, Jean Paléologue, étant encore en bas âge, Anne, excitée par le protovestiaire Apocauque, enleva la régence à Cantacuzène; les troupes indignées la forcèrent de le rappeler. Une seconde fois elle voulut le déposer; mais voyant qu'un parti puissant portait Cantacuzène sur le trône, elle songea à se rétracter; Apocauque et les ambitieux dont elle était entourée, l'engagèrent à la résistance; les affaires de Cantacuzène prirent d'abord une tournure fâcheuse; cependant elles se rétablirent en 1344. Le désordre étant parvenu à son comble, en 1347, l'impératrice fut forcée de recevoir Cantacuzène dans Constantinople, et de partager avec lui le titre et les honneurs impériaux; ce fut alors que, délivrée d'une partie des soins du gouvernement, elle prit une part très-vive dans des querelles théologiques, persécuta et fit déposer le patriarche de Constantinople, Jean d'Apri, qui jadis l'avait soutenue contre Cantacuzène. En 1351, des dissensions s'étant élevées entre Cantacuzène et Jean Paléologue, Anne parvint à les réconcilier; mais elle eut bientôt la douleur de voir renaître ces funestes querelles, dans lesquelles l'histoire lui fait jouer l'honorable rôle de médiatrice, et qui finirent par l'abdication de Cantacuzène. Anne mourut vers 1355; mais non pas en 1345, comme l'a dit Moreri.

ANNE DE CHYPRE, duchesse de Savoie, fille de Janus, roi de Chypre et de Jérusalem, fut promise, en 1431, à Amédée de Savoie, fils d'Amédée VIII; mais ce prince étant mort avant que cette alliance eût été conclue, les ambassadeurs du duc de Savoie demandèrent la main de la jeune princesse de Chypre pour Louis de Savoie, comte de Genève, second fils d'Amédée VIII. Le roi y consentit, et Anne de Chypre, dont Olivier de la Marche parle comme d'une des plus belles princesses de son temps, eut en dot cent mille écus d'or de Venise : le duc Amédée lui assigna cent mille écus de douaire. Ce mariage fut célébré en 1433, à Chambéry, avec beaucoup de magnificence. Anne se servit de son pouvoir pour faire des fondations pieuses, et créer des établissements utiles. Elle mourut à Genève, le 29 janvier 1465, deux ans avant le duc son époux, dont elle avait eu quatorze enfants.

ANNE DE BEAUJEU ou **DE FRANCE**, fille aînée de Louis XI et de Charlotte de Savoie, mariée à Pierre II de Beaujeu, duc de Bourbon, fut choisie par son père pour gouverner la France pendant la jeunesse de Charles VIII. Le duc d'Orléans ayant pris les armes pour réclamer dans les affaires du gouvernement la part qu'il croyait due à son rang, fut vaincu et fait prisonnier. Anne le retint captif pendant plus de deux ans dans la grosse tour de Bourges. Cette princesse, douée de beaucoup de prudence et de fermeté, mourut au château de Chantelle en 1522, âgée de 60 ans.

ANNE DE BRETAGNE, reine de France, née à Nantes le 26 janvier 1476, morte au château de Blois le 9 janvier 1514, promise à Maximilien d'Autriche, fut mariée à Charles VIII, roi de France, en 1491. Anne se réservant la souveraineté de ses États, il fut inséré dans le contrat que, le roi venant à mourir sans enfants, la reine serait obligée d'épouser son successeur à la cou-

ronne, et que, si elle le prédécédait, le duché demeurerait à la France. Pendant l'expédition de Charles VIII, elle gouverna le royaume avec beaucoup de sagesse. A la mort de Charles, en 1458, Louis XII épousa cette princesse qu'il avait aimée lorsqu'il était duc d'Orléans. Les revenus de son duché, qu'elle s'était réservés, furent employés à soulager les veuves et les orphelins; elle étendit ses bienfaits sur les savants et les guerriers qui s'étaient distingués. Son caractère la portait à dominer, Louis XII l'excusait en disant : « Il faut savoir souffrir quelque chose d'une femme, quand elle aime son mari et son honneur. » Il existe, à la bibliothèque royale à Paris, un monument précieux du goût qu'avait cette princesse pour les sciences et les arts : c'est son livre d'Heures en manuscrit, et orné de figures en miniature, très-bien exécutées. Toutes les marges sont décorées de plantes avec des insectes d'après nature.

ANNE DE HONGRIE, fille de Ladislas VI, roi de Pologne, épousa l'empereur Ferdinand d'Autriche en 1527, et lui apporta les couronnes de Hongrie et de Bohême; elle contribua beaucoup à la défense de Vienne, assiégée par les Turcs, et mourut à Prague le 27 janvier 1457.

ANNE D'AUTRICHE, fille aînée de Philippe II, roi d'Espagne, naquit le 22 septembre 1601, épousa Louis XIII, roi de France, par procureur à Burgos le 18 octobre 1615, et dans l'église de Bordeaux le 25 novembre suivant. Ce mariage, qui renversait toute la politique de Henri IV, ne put maintenir longtemps la paix entre les deux royaumes; aussi, cette princesse ne fut-elle pas heureuse. Lorsque Richelieu parvint au ministère, sa plus constante pensée fut d'abattre tout ce qui pouvait lui nuire; craignant de voir ses ennemis secondés par la reine, il ne négligea rien pour la mettre elle-même dans l'impossibilité d'agir. A cet effet il profita de quelques paroles légères, échappées à une épouse mécontente, pour faire appréhender au soupçonneux Louis XIII, que la reine ne fût entrée dans les complots de Chalais. Il ne pouvait y avoir des preuves contre cette princesse; mais Richelieu connaissait l'effet qu'un pareil soupçon pouvait produire sur l'esprit du roi. Toujours humiliée, toujours négligée par son époux, elle restait sans influence : un heureux rapprochement mit ses ennemis dans la nécessité de la respecter; elle devint enceinte, et donna le jour à Louis XIV, le 5 septembre 1638. Louis XIII, qui suivit de près au tombeau le cardinal de Richelieu, avait cru pouvoir borner le pouvoir de la reine; mais, à peine avait-il fermé les yeux, que son testament fut cassé par le parlement, et Anne d'Autriche obtint sans partage la régence du royaume, et la tutelle de ses enfants. Rien n'éclaire comme le malheur, et la nécessité de tourner toutes ses pensées sur soi-même; aussi la reine, qui avait mille raisons de haïr la mémoire du cardinal de Richelieu, se fit une loi de maintenir son ouvrage : il avait agrandi l'autorité royale, c'est tout ce qu'elle voulut se rappeler; dans la crainte d'être trahie par les grands, intéressés à renverser la politique de Richelieu, elle donna toute sa confiance à Mazarin, qui, étant étranger, ne pouvait trouver qu'en elle un véritable appui. Il était impossible que les oppositions formées sous le ministère de Richelieu n'éclatassent point. Quelques opérations de finances, mal conduites par des Italiens, offrirent l'occasion d'éclater; et, dès lors, commencèrent les troubles et les guerres de la *fronde;* époque mémorable où tous les partis étaient unis par l'espoir de participer au gouvernement; aucun, par le désir d'y introduire des innovations. Le peuple, dans cette circonstance, comme dans toutes celles où on le flatte, voyait des amis dans ceux qui criaient contre les impôts, et payait gaiement, pour renverser Mazarin, beaucoup plus que ce ministre ne lui aurait jamais demandé. Anne d'Autriche se conduisit avec une fermeté, une persévérance, qui lui font le plus grand honneur, et qui lui méritèrent, jusqu'au tombeau, la reconnaissance de Louis XIV. On vit l'Espagne s'unir aux factieux, correspondre avec le parlement de Paris, pour accabler cette même reine qui avait été accusée de préférer les intérêts de l'Espagne à la gloire de la France. Elle parvint à terminer la guerre civile sans faire aucune concession, et remit, à son fils majeur, un pouvoir qu'elle avait accru en le défendant. Laissant la magnifique église du Val-de-Grâce, comme un monument digne d'attester son goût pour les arts, aimée et respectée de ses enfants, passant la plus grande partie de ses journées en exercice de piété, elle mourut d'un cancer, le 20 janvier 1666, à l'âge de soixante-quatre ans.

ANNE, le dernier rejeton de l'infortunée maison de Stuart qui ait occupé le trône de la Grande-Bretagne, naquit, le 6 février 1664, à Twickenham, près de Londres, du premier mariage de Jacques II, alors duc d'York, avec Anne Hyde, fille de l'illustre Clarendon. Son père n'ayant point encore, à cette époque, abjuré le protestantisme, Anne fut élevée dans la religion anglicane, et, après avoir perdu sa mère en 1671, elle fut mariée en 1683, au prince George, frère du roi de Danemark Christian V. Lorsqu'en 1688, le parti qui appelait le prince d'Orange à détrôner son beau-père, eut prévalu, Anne, fille favorite de l'infortuné Jacques II, eût plutôt désiré rester attachée à son père; mais lord Churchill, qui, par sa femme, la dominait déjà, l'entraîna dans le parti du vainqueur. En recevant la lettre par laquelle Anne lui annonçait sa défection, le malheureux père, plus sensible à cet abandon qu'à l'usurpation de sa fille Marie, s'écria, fondant en larmes : « O mon Dieu ! ayez pitié de moi. Voilà que mes propres enfants m'ont trahi ! » Cependant Guillaume III, après avoir d'abord témoigné beaucoup d'égards à la princesse Anne, après avoir élevé lord Churchill à la dignité de comte de Marlborough, ne tarda pas à concevoir des soupçons, et sur la fille qui avait abandonné son père, et sur le favori qui avait trahi son bienfaiteur. Une mort prématurée enleva, en 1694, la reine Marie, épouse de Guillaume; le jeune duc de Glocester, fils de la princesse Anne, mourut en 1699; celle-ci, se voyant alors si près de la couronne, et sans héritier direct, fit demander secrètement à son père la permission de monter sur le trône, avec le projet d'y établir après elle son frère, connu depuis sous le nom de Jacques III. Inflexible dans ses principes, Jacques II répondit « qu'il savait subir l'injustice, mais non l'autoriser; que c'était à lui qu'appartenait la couronne, et, après lui, au prince de Galles son fils. » Jacques II mourut le 19 septembre 1701; Guillaume III le suivit de près dans le tombeau (19 mars 1702); Anne fut proclamée reine. Tous les partis semblèrent rivaliser à qui accueillerait le plus cordialement leur nouvelle sou-



Schubert Lithᵉ Lith. de Loux

ANNE

Reine d'Angleterre.

Publié par H. Ode.

veraine. Les torys se plaisaient à contempler le sceptre dans les mains d'une fille de Jacques II. Les whigs ne pouvaient qu'applaudir à l'imitatrice de Guillaume III, qui jurait, en montant sur le trône, de défendre les libertés de l'Europe contre l'ambition de Louis XIV. Le même jour (4 mai 1702), l'Angleterre, la Hollande, et l'empereur d'Allemagne, déclarèrent la guerre à la France. Le prince Eugène commanda les troupes de Léopold; Marlborough, généralissime des Anglais, le fut aussi des alliés, et l'on vit s'engager cette fameuse lutte connue sous le nom de *guerre de la succession.* Dans les premières campagnes, les succès furent balancés; mais les journées de Hochstet, de Ramillies, d'Audenarde, de Malplaquet, rejetèrent d'abord les troupes françaises, du Danube, par delà le Rhin, puis envoyèrent la terreur jusque sur les bords de la Seine. Les alliés abusèrent de leur fortune, et elle leur échappa. En Espagne, les succès éphémères du comte de Péterborough et de l'archiduc Charles disparurent sous les désastres qui accablèrent lord Galloway. La conquête de Lille ne valut pas plus de gloire au prince Eugène, que sa défense au maréchal de Boufflers, et la terrible bataille de Malplaquet honora autant la valeur des vaincus que le talent des vainqueurs. Vint la journée où le maréchal de Villars releva la France à Denain (24 juillet 1712). Louis XIV, dont les offres pacifiques, dont les pénibles sacrifices avaient été rejetés avec insolence à Gertruidemberg, força le congrès d'Utrecht à signer les conditions honorables qu'il était déterminé à obtenir, et put encore humilier ses ennemis qu'il avait su diviser. La conquête, vraiment importante, et immensément utile, que fit alors l'Angleterre, ce fut celle de Gibraltar, pour être à jamais retenue par une politique habile. Au dedans, le grand acte politique du gouvernement de la reine Anne, fut l'union de l'Angleterre et de l'Écosse en un seul royaume, appelé désormais *la Grande-Bretagne.* Ce projet, ardemment désiré et vainement tenté par Jacques Ier, Charles II, Guillaume III, fut un grand et incontestable bienfait du parti whig. Le premier article du traité d'union stipula que, si la reine mourait sans enfants, l'héritage de la couronne britannique serait dévolu à la ligne protestante de la descendance des Stuarts. Jacques III, écarté par cet acte solennel, tenta, mais inutilement, une descente en Écosse; la reine Anne signa une proclamation où elle mettait à prix la tête de son frère. Veuve à quarante-quatre ans, sans que, de dix-sept grossesses plus ou moins heureuses, elle eût conservé un seul enfant, Anne se vit supplier par les deux chambres du parlement, de contracter un nouveau mariage; elle se refusa au vœu du parlement, et elle ne songea plus qu'à mettre le gouvernement tout entier dans la main des torys, qu'appelait alors la disposition universelle des trois royaumes. Godolphin, Sunderland, Sommers, Devonshire, Walpole, furent remplacés par Harley, créé bientôt comte d'Oxford; St.-Jean, qui a été le fameux lord Bolingbroke, Rochester, Buckingham et George Granville; le chevalier Simon Harcourt fut élevé à la dignité de grand chancelier, au lieu de lord Cowper. De tout ce gouvernement whig, naguère si puissant, il ne restait plus qu'une chambre des communes désavouée par le peuple, une guerre dont les triomphes étaient oubliés, mais dont le poids était senti; et l'autorité du duc de Marlborough encore existante à la tête des armées, mais menacée d'une chute inévitable dans l'intérieur de son pays. Une proclamation royale cassa le parlement. Le peuple députa autant de torys à la nouvelle chambre des communes, qu'il avait envoyé de whigs à la chambre dissoute. La reine créa douze pairs à la fois, pour assurer la même supériorité au même parti dans la chambre haute. Le premier acte du nouveau sénat fut une adresse à la reine pour supplier de confondre toutes les mesures et toutes les doctrines récemment hasardées contre sa couronne et sa dignité royale. La paix fut résolue; il fallait écarter l'homme incompatible avec elle : ce fut le moment de l'accusation, de la destitution, de l'exil du duc de Marlborough. Prior, illustre comme poëte, distingué comme homme d'État, fit un premier voyage en France pour y poser les fondements d'un traité séparé, si les alliés des Anglais persistaient à vouloir la prolongation de la guerre. Il y retourna bientôt, avec le vicomte de Bolingbroke, chargé d'y conclure définitivement un double traité de paix et de commerce. D'un autre côté, l'évêque de Bristol et le comte de Strafford allèrent notifier à la Haye l'irrévocable résolution de la reine. Enfin, malgré le duc de Marlborough et le prince Eugène, malgré les États-Généraux des Provinces-Unies et le conseil de l'empereur d'Allemagne, les peuples respirèrent. La fameuse paix d'Utrecht fut signée le 11 avril 1713, par toutes les puissances, à l'exception de l'Empereur, qui devait bientôt se voir forcé d'y accéder lui-même. Les whigs, à l'affût de tout ce qui pouvait rendre l'existence à leur pouvoir, crurent avoir démêlé les intentions secrètes de la reine en faveur de son frère, et l'ouverture du parlement de 1714 se ressentit des impressions qu'ils avaient su répandre. On mit en question, dans la chambre haute, *si le droit de succession de la maison de Hanovre n'était pas en danger sous le gouvernement de la reine?* La majorité décida que *le danger n'existait pas,* précisément parce que beaucoup y croyaient et l'appelaient; mais, sur une nouvelle motion des whigs, cette même majorité n'osa se refuser à supplier la reine de mettre à prix, pour la seconde fois, la tête de son frère. Anne résista. Le parti opposé à la cour vota que *le successeur désigné de la reine fût invité à venir en Angleterre veiller sur son héritage :* Anne écrivit à la princesse Sophie et au prince électoral, et elle sut les détourner d'un voyage qu'elle leur présenta comme le signal d'une guerre civile. Tout à coup, vint se montrer publiquement, à Londres, un envoyé de la reine douairière de Jacques II, réclamant treize années d'un douaire de 50,000 liv. sterl., que le roi Guillaume s'était engagé à lui payer par un article secret du traité de Ryswick. Les whigs crièrent plus fort que jamais. Anne, pour les apaiser ou les tromper, consentit à renouveler la proclamation qui mettait à prix la tête de son frère. Des mémoires secrets autorisent à croire que Jacques II débarquait secrètement à Londres, pour y voir sa sœur, dans le temps même où elle lui défendait d'aborder en Angleterre, sous peine de s'y voir hors de la loi. Le frère et la sœur eussent peut-être triomphé de l'opposition des whigs; mais la discorde se mit parmi les torys, et jusque dans le sein du ministère. Oxford et Bolingbroke devinrent irréconciliables. La reine, désespérée de cette division entre des serviteurs sur l'union desquels reposaient toutes ses espérances, répéta plusieurs fois qu'*elle n'y survivrait pas.* Fatiguée des adresses du parlement

que les whigs du dehors trouvaient moyen de dominer, elle venait de le proroger pour un mois, le 20 juillet 1714, lorsqu'elle tomba dans un état de faiblesse et de léthargie qui la mit au tombeau, le 12 août suivant, n'étant âgée que de quarante-neuf ans, et dans le treizième de son règne. Elle avait laissé échapper, dans son dernier jour, ce mot qui révélait le secret de toute sa vie : « Ah! mon cher frère, que je vous plains! » Aussitôt qu'elle eut rendu le dernier soupir, le conseil privé s'assembla; un envoyé de l'électeur de Hanovre (l'électrice douairière était morte depuis deux mois) y parut portant les ordres, et annonçant l'arrivée de son maître. Les chefs de l'aristocratie whig, rassemblés en un faisceau, se trouvèrent investis de la régence; les espérances de Jacques III errant et proscrit, les projets de ses partisans nombreux, mais épars, s'évanouirent; et la maison de Brunswick se vit établie sur ce trône, où la reine défunte l'avait si souvent appelée avec tant de désir de l'en éloigner. Le règne de la reine Anne n'est pas moins célèbre en Angleterre par l'éclat qu'y jeta la littérature, que par la gloire des armes et l'importance des transactions politiques. Jusqu'alors des hommes de génie, tels que Shakspeare, Dryden, Milton, etc., y avaient paru; mais les lettres n'avaient jamais été cultivées à la fois par un si grand nombre d'écrivains supérieurs. C'est sous ce règne que vécurent, outre Prior dont on a parlé, Pope, Swift, Addison, Congrève, Parnell, Gay, Rowe, Steele, Arbuthnot, Young, Thomson, lady Montague, et plusieurs autres, dont les productions rendirent cette époque presque aussi brillante pour l'Angleterre, que le siècle de Louis XIV venait de l'être pour la France.

ANNE-IWANOWNA, impératrice de Russie, naquit en 1693. Elle était fille d'Iwan V, frère aîné de Pierre le Grand, et de Prascovie Soltikoff. Mariée au duc de Courlande, veuve, et sans enfants, elle monta sur le trône des czars, en 1730, à la faveur d'une intrigue qui la fit préférer aux deux filles de Pierre le Grand, et le prince Basile Dolgorouky fut chargé de lui porter le choix de la nation. On assure qu'en entrant chez la nouvelle impératrice, le prince aperçut auprès d'elle un homme, assez mal vêtu, à qui il fit signe de se retirer. Cet homme ne paraissant pas pressé d'obéir, Dolgorouky le prit par le bras pour le mettre à la porte. Anne l'arrêta. Cet homme, que les Dolgorouky apprirent bientôt à connaître, était Ernest-Jean de Biren, qui vint gouverner la Russie. Il avait tellement subjugué l'impératrice que cette souveraine, d'un caractère doux, se jeta plus d'une fois aux genoux de son favori et prodigua vainement les larmes et les prières pour l'adoucir. Biren conserva le pouvoir, dont il abusait avec tant d'audace, jusqu'aux derniers moments de sa souveraine qui mourut le 28 octobre 1740, à l'âge de 47 ans.

ANNE-PÉTROWNA, fille aînée de Pierre le Grand, et de Catherine Ire, naquit en 1706, et fut mariée, en 1725, à Charles-Frédéric, duc de Holstein-Gottorp. Elle mourut en 1728, à l'âge de 22 ans, laissant un fils unique, qui fut ensuite l'infortuné Pierre III.

ANNE DE CLÈVES, fille de Jean *le Pacifique,* duc de Berg et de Juliers, née en 1515, épousa Henri VIII, roi d'Angleterre, en 1540, deux ans après la mort de Jeanne Seymour, sa troisième femme. Henri VIII s'était déterminé à ce mariage sur la vue d'un portrait extrêmement flatté, peint par le célèbre Holbein. Impatient d'en contempler le modèle, il alla incognito au-devant de la princesse jusqu'à Rochester. Furieux de voir ses espérances déçues, il s'écria que s'était une grosse *cavale flamande*. Peu de temps après Henri devint amoureux de Catherine Howard, et le parlement, instrument servile des volontés du roi, prononça le divorce le 12 juillet 1540. Anne de Clèves, du caractère le plus apathique, se contenta du titre de sœur adoptive du roi et d'une pension de 3,000 livres sterling. Elle ne quitta pas l'Angleterre, où elle mourut en 1557.

ANNE-MARIE, née duchesse de Brunswick, femme d'Albert, duc de Prusse, était remarquable par ses connaissances et par ses vertus : en mourant, elle laissa à son fils Albert-Frédéric, un petit Traité de conduite, intitulé : *Miroir des Princes*, divisé en cent préceptes : on en voit encore un exemplaire dans la bibliothèque de Kœnigsberg. Elle mourut le 20 mars 1568, le même jour que son époux.

ANNE DE BOULEN. *Voyez* **BOULEN**.

ANNE DE FERRARE. *Voyez* **FERRARE**.

ANNE DE GONZAGUE. *Voyez* **GONZAGUE**.

ANNEBAUT ou **ANNEBAUD** (Claude, maréch. d'), guerrier, ministre, favori, sous François Ier, se signala de bonne heure par sa bravoure et sa loyauté, et fut fait prisonnier avec François Ier, à la bataille de Pavie, le 24 février 1525. On vit ensuite d'Annebaut, successivement colonel général de la cavalerie légère, gouverneur du Piémont, maréchal de France, amiral, plusieurs fois ambassadeur, car il joignit la sagesse dans le conseil à l'intrépidité dans l'action; enfin, le roi le choisit pour remplacer l'amiral Chabot, qui, avec le cardinal de Tournon, avait été mis à la tête des affaires, lors de la disgrâce du connétable de Montmorency. En 1545, le roi d'Angleterre, Henri VIII, s'étant ligué avec l'empereur Charles-Quint, et la ville de Boulogne, après la plus vigoureuse résistance, ayant été obligée de lui ouvrir ses portes, François Ier conçut le hardi projet de faire une descente en Angleterre, et chargea d'Annebaut de l'exécution, qui se réduisit à une vaine promenade devant Portsmouth. L'année suivante, d'Annebaut, grand amiral de France, négocia et conclut la paix avec le grand amiral d'Angleterre. Après la mort de François Ier, arrivée le 31 mars 1547, on ôta le ministère à d'Annebaut. Catherine de Médicis le rappela depuis au conseil. Il mourut à la Fère, le 2 novembre 1552. — Son frère Jacques, évêque de Lisieux, cardinal sous le titre de S^te^.-Suzanne, était mort à Rouen, en 1547.

ANNEESSENS (François), de Bruxelles, fabricant de chaises de cuir et syndic de la *nation* de St.-Nicolas. Les villes de Louvain, Bruxelles et Anvers qu'on appelait les trois *chefs-villes* envoyaient aux états de Brabant leurs bourgmestres et leurs conseillers pensionnaires pour les représenter, mais ces magistrats ne pouvaient prendre une décision un peu importante sans en référer à leurs commettants; ces commettants étaient, pour la ville de Bruxelles, les trois membres du corps municipal : le magistrat, le large-conseil, et les neuf *nations* (corps de métiers), représentées par leurs doyens. En 1619 le nombre de ces doyens avait été réduit successivement à 296, dont 148 anciens doyens qu'on appelait l'arrière-conseil,

et 148 doyens en fonction. A la suite des troubles que Charles III, roi d'Espagne, ne parvint à étouffer que par les armes, un règlement additionnel, du 12 août 1700, réduisit l'arrière-conseil à 48 membres. En 1717, les doyens refusèrent de jurer l'observance de ce règlement, déclarant s'en tenir à celui de 1619. Le marquis de Prié, ministre plénipotentiaire sous le prince Eugène de Savoie, résolut de les y contraindre. On essaya d'abord de la ruse et l'on parvint à gagner quelques doyens qui prêtèrent le serment et furent poursuivis et maltraités par le peuple à leur sortie, tandis que ceux qui avaient refusé le serment étaient comblés de félicitations. Il s'ensuivit des pillages, puis des luttes entre le peuple et les soldats ; puis enfin la populace, restée maîtresse du terrain, se livra à des dévastations que les bourgeois furent obligés de réprimer par la force. Sur ces entrefaites, le marquis de Prié avait rassemblé des troupes et fait établir des corps de garde fortifiés dans diverses parties de la ville. Il fit ensuite notifier à tous les doyens qu'ils eussent à prêter serment sur le règlement additionnel sous peine de bannissement perpétuel et de confiscation des biens. Les doyens persistèrent dans leur refus ; le marquis de Prié fit alors porter contre eux une accusation de lèse-majesté et obtint une prise de corps contre les quatre plus influents, Anneessens, Lejeune, de Haeze et Vanderborcht. On attira ces quatre citoyens sous prétexte d'ouvrages relatifs à leur profession et on les traîna en prison avec un appareil formidable. Le procès s'instruisit. Anneessens, à qui la fermeté de son caractère avait déjà valu une persécution du temps de l'électeur de Bavière, en fut la principale victime ; il fut condamné à être décapité, et la sentence fut exécutée le 19 septembre 1719. Anneessens mourut avec un sang-froid et un courage admirable. Il avait environ 70 ans. Le peuple, convaincu qu'Anneessens avait été victime du despotisme, enleva son corps de l'échafaud et le porta à l'église de la Chapelle où un service fut célébré. Le sable qui avait été mis sous l'échafaud fut enlevé et vendu au poids de l'or.

ANNEIX. *Voyez* **SOUVENEL.**

ANNÈSE (Gennaro), successeur de Mazaniello dans le commandement des révoltés de Naples, en 1647 et 1648. Le duc d'Arcos, après avoir fait assassiner Mazaniello, voulut exercer une vengeance éclatante sur le peuple qu'il avait dirigé ; mais le peuple n'en devint que plus furieux, il repoussa les Espagnols, et, après avoir massacré François de Toraldo, prince de Massa, qu'il s'était donné pour capitaine général, et qui avait trahi sa cause, il choisit pour chef, le 22 octobre 1647, Gennaro Annèse, homme de basse extraction, mais qui joignait un caractère ferme à beaucoup de pénétration et d'habileté. Annèse fut investi d'une magistrature constitutionnelle, et reconnu comme l'élu du peuple et le chef de la municipalité. Il ouvrit une correspondance secrète avec le ministre de France à Rome, et détermina les Napolitains à appeler Henri de Lorraine, duc de Guise, pour être le protecteur de la nouvelle république. Ce prince entra dans Naples ; l'autorité militaire lui fut attribuée, et Annèse fut chargé du gouvernement civil. Bien plus fier et plus ambitieux que Mazaniello, il ne voulut point reconnaître le duc de Guise pour son supérieur. La mésintelligence se mit bientôt entre les deux chefs, et Annèse ne vit plus qu'avec jalousie le rival qu'il s'était donné lui-même. Il chercha secrètement à lui nuire auprès du peuple, tandis que le cardinal Mazarin le traversait à la cour de France. Annèse traita enfin avec les Espagnols. Don Juan d'Autriche fut introduit, le 6 avril 1648, dans Naples, par Annèse qui lui remit les clefs de la grande tour des Carmes qu'il commandait. Le reste de la ville suivit cet exemple, et don Juan fut mis en possession de tous les postes et de toutes les forteresses. Le comte d'Onate, qui succéda presque aussitôt au jeune prince dans le gouvernement, jugea qu'il n'avait plus rien à craindre de la populace. Au mépris de l'amnistie générale, il établit une junte pour faire juger tous ceux qui avaient participé à la révolte. Un grand nombre de victimes périt sur l'échafaud, et Annèse lui-même, après avoir vu mourir presque tous ses partisans, eut aussi la tête tranchée par l'ordre du prince auquel il avait rendu la couronne.

ANNESLEY (Arthur), comte d'Anglesey, né à Dublin en 1614, servit d'abord la cause de Charles Ier, roi d'Angleterre, puis celle de Cromwell, et redevint royaliste. Nommé comte et garde du sceau privé en 1673, il perdit ses dignités en 1682, et mourut en 1686. Il a laissé des *Mémoires,* Londres, 1693, in-8°. On regrette la perte de son *Histoire* des troubles d'Irlande.

ANNET (Pierre), maître d'école à Londres, publia en 1762 un ouvrage irréligieux intitulé : *le Libre investigateur,* en anglais. Cité devant la cour du banc du roi, il fut condamné à être exposé deux fois au pilori, et ensuite détenu pendant une année. Le public trouva la punition trop sévère. On a encore de Pierre Annet l'*Examen historique de la vie et des ouvrages de St. Paul,* traduit en français par d'Holbach, 1770, in-12.

ANNIBAL, fils de Giscon, suffète et général carthaginois, voulant venger la mort de son grand-père Amilcar, débarqua, l'an 407 avant J. C., en Sicile, prit d'assaut Sélinonte et Himère, abandonna ces deux villes à la fureur des soldats, et détruisit entièrement Himère, dont il fit égorger les habitants dans l'endroit même où son aïeul avait été tué. Renvoyé 3 ans après en Sicile pour achever la conquête de cette île, il mit le siége devant Agrigente, et mourut de la peste avec une grande partie de son armée, l'an 406 avant J. C.

ANNIBAL, suffète de Carthage, 340 ans avant J. C. vaincu sur les bords du Crimèse par Timoléon ; il y perd la vie.

ANNIBAL L'ANCIEN, amiral carthaginois, ravagea les côtes d'Italie pendant la première guerre punique, l'an 261 avant J. C. ; mais, attaqué par le consul Duilius, et entièrement défait, il fut obligé d'abandonner sa galère amirale, et de se sauver dans une chaloupe. Le sénat de Carthage lui ôta le commandement des forces navales, si l'on en croit Orose et Zonare ; mais on doit plutôt s'en rapporter à Polybe, qui assure que cet amiral resta à son poste, et que sa flotte fut renforcée par un grand nombre de galères, avec lesquelles il remit en mer, et gagna les côtes de la Sardaigne. Surpris par les Romains, dans un des ports de cette île, il y perdit encore plusieurs vaisseaux, fut attaché à une croix et lapidé par ses propres soldats, qui attribuaient leur défaite à sa témérité et à sa négligence.

ANNIBAL, fils d'Amilcar Barcas, né l'an 247 avant

J. C., n'avait que neuf ans lorsqu'il suivit son père en Espagne. Amilcar avait fait jurer à son fils, qu'il poursuivrait les Romains jusqu'à la mort. Amilcar ayant été tué neuf ans après, dans une bataille en Lusitanie, l'an 229 avant J. C., les Carthaginois lui donnèrent pour successeur Asdrubal, son gendre, et le jeune Annibal retourna dans sa patrie. Quatre ans après, Annibal reparut en Espagne au milieu des soldats de son père. Devenu l'idole de l'armée, il fit trois campagnes sous Asdrubal, et donna tant de preuves de capacité et de valeur, qu'après l'assassinat de ce général, l'an 221 avant J. C., l'armée lui déféra le commandement, au milieu des plus vives acclamations. Après s'être emparé de plusieurs villes, il fit le siége de Sagonte. Le siége fut long et meurtrier; tout y fut mis en usage, tant pour la défense que pour l'attaque. La ville, après huit mois de siége, fut emportée et détruite, l'an 219 avant J. C. Consternés du désastre de Sagonte, qu'ils avaient laissé succomber sans la secourir, les Romains déclarèrent la guerre à Carthage. Annibal se met en marche, avec 90 mille fantassins, 40 éléphants, et 12 mille chevaux; franchit les Pyrénées, se dirige vers le Rhône, et dissipe une armée de Gaulois. Il sut ensuite éviter l'armée de Publius Scipion, débarquée à Marseille, et remonta le Rhône, puis s'engagea dans les défilés des Alpes. Les Allobroges, peuple brave et indépendant, en disputaient le passage : Annibal les défit en plusieurs occasions, malgré le désavantage du terrain. Arrivé en neuf jours au sommet des Alpes, il montra aux yeux des Africains étonnés les plaines fertiles qu'arrose l'Éridan; se frayant, à travers les glaces et les précipices, une route inconnue, il arriva enfin dans les plaines de l'Insubrie, vers le 15 novembre de l'an 218 av. J. C. Annibal entra dans la plaine avec toute la hardiesse d'un conquérant, et passant en revue les restes de cette armée, si formidable au sortir de l'Espagne, il la trouva réduite à 26 mille hommes qui ressemblaient plutôt à des spectres qu'à des soldats. Il ne lui fallut que trois jours pour emporter Turin d'assaut. Ce premier succès lui procura des vivres en abondance, et un renfort de Gaulois cisalpins. Il rencontra près du Tésin l'armée romaine commandée par Publius Scipion, qu'il battit. Une seconde armée romaine, commandée par Sempronius, fut également vaincue. Arrêté par la rigueur de la saison, Annibal prit ses quartiers d'hiver chez les Gaulois cisalpins, qui devinrent ses alliés. A l'ouverture de la campagne, il vit deux nouvelles armées lui fermer les débouchés des Apennins. Voulant combattre séparément les deux consuls, et écraser Flaminius avant l'arrivée de son collègue, il jette les Romains dans l'incertitude par plusieurs marches contradictoires; pénètre au revers des Apennins, et traverse, sur plusieurs colonnes, les marais de Clusium. Pendant quatre jours, et autant de nuits, l'armée carthaginoise marcha dans l'eau. Son chef, monté sur le seul éléphant qui lui restât, ne sortit lui-même qu'avec peine de ce terrain fangeux, et perdit un œil, à la suite d'une fluxion que cette marche pénible lui fit négliger. Une fois maître de la campagne, il n'oublia rien de ce que la guerre fournit d'adresse et de ruse pour forcer Flaminius à recevoir la bataille. Il met tout à feu et à sang, feint de marcher vers Rome, ayant Cortone et les montagnes voisines à sa gauche, et à droite le lac de Trasimène; tout à coup, il s'embusque dans un étroit défilé, fermé au fond par des rochers d'accès difficile. L'imprudent Flaminius s'engage à sa poursuite, sans nulle précaution; et il est aussitôt assailli. Là, près du Trasimène, se livre cette bataille sanglante, où la ruse et les talents réunis triomphèrent de la valeur des Romains. Embarrassé du nombre des captifs, Annibal ne garda que les Romains et renvoya les Latins sans rançon. Il ravagea ensuite l'Ombrie, le Picénum, et vint refaire son armée dans les plaines fertiles d'Adria, d'où il expédia un vaisseau à Carthage, pour annoncer ses victoires au sénat. Rome consternée avait confié son salut au dictateur Fabius Maximus, qui entreprit d'épuiser la vigueur de l'armée carthaginoise en temporisant. Annibal saccage en vain l'Apulie, le pays des Marses, les frontières de la Pouille, les terres des Samnites; en vain ses soldats parcourent, la torche à la main, les plus belles campagnes de l'Italie. Rien ne peut déconcerter Fabius; il oppose à Annibal les armes et les artifices d'Annibal, et il suit son redoutable adversaire à une ou deux journées de distance, sans vouloir ni le joindre ni le combattre, persuadé que les Carthaginois ne pourront séjourner longtemps dans un pays dévasté. Le général carthaginois se répandit alors dans les plaines de Capoue, espérant que les villes épouvantées abandonneraient le parti des Romains, et que Fabius quitterait enfin les montagnes. Cette campagne fut remplie par des mouvements et des marches continuelles. Annibal voyait avec douleur son armée se consumer lentement, lorsque Terentius Varron, nouveau consul, homme ignorant et présomptueux, vint prendre le commandement des légions. Annibal s'était emparé de Cannes, et il avait réduit les Romains à la nécessité de combattre. Les deux armées allaient être en présence; Paul-Émile, collègue de Varron, voulait différer la bataille, à cause du désavantage du terrain. Varron, au contraire, choisit le jour de son commandement pour donner le signal du combat. Quatre-vingt-six mille Romains couvraient la plaine qui s'étend près de la rivière d'Aufide et du bourg de Cannes, à six lieues de l'Adriatique. Dans cette journée mémorable l'armée d'Annibal, de moitié inférieure à l'armée romaine, dut la victoire au génie de son chef. L'armée de Varron fut détruite, le consul Paul-Émile se fit tuer, et près de 60,000 chevaliers et 6,000 soldats romains périrent dans cette bataille célèbre, l'an 216 av. J. C. Le vainqueur envoya au sénat de Carthage un boisseau d'anneaux pris aux doigts des chevaliers romains morts sur le champ de bataille. La victoire de Cannes avait ouvert à Annibal toute cette partie de l'Italie qu'on appelle la Grande Grèce. N'ayant pu emporter Naples, il tourna sa marche vers Capoue qui lui ouvrit ses portes. Le séjour de cette ville opulente amollit ses soldats; c'est du moins l'opinion de quelques historiens plus moralistes que politiques. L'armée d'Annibal ne perdit point sa discipline à Capoue; constamment fidèle à son chef, on la vit s'exposer sans murmure à de nouvelles fatigues, et se maintenir encore en Italie pendant douze ans. Ce qui mit des bornes à ses conquêtes, ce fut la fermeté des Romains qui se montrèrent supérieurs aux revers de la fortune; ce furent les succès que les Scipions obtinrent en Espagne. Cependant, Hannon et ses partisans retardèrent le secours que le sénat avait accordé au vainqueur des Romains. Son frère Magon,

qu'il avait envoyé à Carthage, n'obtint qu'avec peine 12,000 fantassins et 2,500 chevaux, et encore fut-il contraint de mener ce faible renfort en Espagne. Abandonné ainsi, par l'effet des intrigues d'une faction rivale, Annibal se vit forcé de rester sur la défensive. Déjà même Capoue était à la veille de retomber sous la puissance romaine : deux armées consulaires en faisaient le siége. Annibal, espérant sauver, par une diversion hardie, cette ville importante, marche sur Rome, et vient camper à la vue du Capitole, l'an 211 avant J. C. Le même jour, les Romains envoyèrent un secours en Espagne, et vendirent les terres où Annibal campait. Ne pouvant plus rien entreprendre de décisif contre une nation qui déployait tant d'énergie, Annibal abandonna le territoire de Rome, sans avoir pu sauver Capoue. L'heureux succès de ce siége donna aux Romains une supériorité évidente, et disposa presque tous les peuples de l'Italie à se déclarer pour eux. Annibal releva néanmoins sa réputation par la défaite du consul Fulvius. Mais bientôt Fabius Marcellus, en trois jours, lui livre trois combats décisifs; le quatrième jour, Annibal se retire. De son côté, Fabius reprit Tarente au moment même où Annibal s'avançait en toute hâte pour sauver cette ville. La défaite de Sempronius Gracchus, et la mort de Marcellus, surpris dans une embuscade, ne firent point changer la fortune. Repoussé même dans son camp par le consul Claude Néron, Annibal ne put rien tenter pour se joindre à son frère Asdrubal, qui venait à son secours du fond de l'Espagne. Environné d'obstacles, il ose encore lutter, avec des forces inégales, contre des armées victorieuses, et se maintient avec gloire dans un coin du Bruttium. Mais Rome, par de puissantes diversions, avait déjà reconquis la Sicile et l'Espagne; déjà même, l'heureux Scipion, après avoir porté la guerre en Afrique, faisait trembler Carthage. Rappelé pour défendre sa patrie, Annibal ne put retenir ses larmes en lisant les ordres du sénat. « Ce n'est point par les Romains, dit-il, mais par le sénat de Carthage, qu'Annibal est vaincu ! » Ses troupes s'embarquèrent, à l'exception de ses auxiliaires d'Italie qui refusèrent de le suivre. Annibal, aigri par le malheur, les fit tous massacrer dans le temple même de Junon, à Lacinium, en Calabre. Il partit enfin, l'an 203 avant J. C. A la nouvelle de son départ, Rome parut ivre de joie. Carthage, au contraire, attendait avec anxiété l'arrivée du seul général qui pût balancer la fortune de Scipion. Maître de la campagne, Scipion s'empara de plusieurs villes dont il fit passer les habitants sous le joug. Annibal, pressé par ses concitoyens d'en venir à une action décisive, s'approcha de l'ennemi, et vint camper à Zama, à cinq journées de Carthage; mais, se défiant de la fortune, il songea sérieusement à la paix, et fit demander une entrevue à Scipion. Annibal parla le premier. Son discours fut noble et touchant. Il dit que Carthage se renfermerait volontiers dans les bornes de l'Afrique, puisque telle était la volonté des dieux; et, rappelant à Scipion l'inconstance de la fortune, il se donna lui-même comme un exemple de ses vicissitudes. Scipion, parlant en vainqueur, dit que c'était aux armes à terminer la querelle, et blessa Annibal par sa fierté. Les deux généraux se séparèrent, résolus de livrer bataille le lendemain. L'armée romaine était forte de 25 à 30,000 hommes, l'armée carthaginoise d'environ 50,000. Les deux armées s'attaquèrent dans une plaine rase et découverte, l'an 201 av. J. C. Jamais bataille ne fut plus mémorable, soit que l'on considère les deux chefs, la bravoure des troupes, ou l'importance des résultats. Tite-Live et Polybe assurent qu'il demeura sur la place près de 20,000 Carthaginois, et que Scipion fit un égal nombre de prisonniers. Annibal, vaincu, s'enfuit à Adrumète, recueillit les restes des fuyards, et, en peu de jours, rassembla un corps d'armée capable d'arrêter les progrès du vainqueur; il se rend ensuite à Carthage, et déclare au sénat qu'on ne doit plus espérer de salut que dans la paix. Mais les conditions en étaient si dures, que Giscon, d'ailleurs ennemi de la faction Barcine, harangua le sénat pour les faire rejeter. Annibal, indigné, précipita Giscon de la tribune. Cet acte de violence excita les murmures de l'assemblée. Puis conjurant les sénateurs d'oublier leurs divisions, et d'opposer plus d'unanimité à la faction populaire, déjà trop puissante, il les fit consentir à la paix. Telle fut, après dix-huit ans d'une lutte sanglante, la fin de la seconde guerre punique, doublement fatale aux Carthaginois, qui se virent arracher leurs anciennes conquêtes, et perdirent, avec leur flotte, tout espoir d'en tenter de nouvelles. Annibal conserva tout son crédit, et le sénat lui donna le commandement d'une armée, dans l'intérieur de l'Afrique; mais Rome, à qui le nom seul d'Annibal faisait ombrage, exigea son rappel. Les Carthaginois lui conférèrent alors la préture, charge qu'il éleva au niveau de son génie. Réformant les abus dans l'administration de la justice et dans les finances, il osa mettre un terme aux concussions, malgré la haine des vampires de l'État, et l'animosité de la faction d'Hannon. Ce fut cette faction qui l'accusa, auprès des Romains, d'entretenir des liaisons secrètes avec Antiochus, roi de Syrie, dans la vue de rallumer la guerre. Des commissaires romains vinrent à Carthage, et demandèrent qu'Annibal leur fût livré. Il n'eut que le temps de fuir vers la côte, accompagné seulement de deux personnes, et, mettant à la voile, il gagna l'île de Cercine. Tive-Live nous apprend que ce grand homme, proscrit et fugitif, déplora le sort de sa patrie, bien plus que le sien. De Cercine, il se rendit à Tyr, à qui Carthage devait son origine; et il y fut reçu avec de grands honneurs. Passant ensuite à Éphèse, où était la cour d'Antiochus, il engagea ce prince à déclarer la guerre aux Romains, et lui persuada que l'Italie en devait être le théâtre. Antiochus approuva les projets d'Annibal, et lui confia le commandement de sa flotte. Les Rhodiens, alors alliés de Rome, disputaient la Méditerranée au roi de Syrie. Annibal leur livra, sur la côte de Pamphilie, un combat naval, où il serait resté vainqueur, s'il n'eût été abandonné, au commencement de l'action, par un amiral syrien, nommé Apollonius; mais il fit une belle retraite, et les Rhodiens n'osèrent le poursuivre. Cependant, un enchaînement de fautes et de malheurs conduisit bientôt Annitiochus à négocier une paix honteuse avec les Romains. Ces républicains vindicatifs insistaient pour que le roi de Syrie leur remît Annibal. Antiochus, dont l'âme était basse et timide, promit de le livrer; mais l'illustre Carthaginois se réfugia dans l'île de Crète, et de là en Arménie. Strabon est le seul parmi les anciens, qui assure

qu'Annibal trouva un asile à la cour d'Artaxias. Ce qui est certain, c'est qu'il fut attiré en Bithynie par le roi Prusias, ennemi non encore déclaré des Romains. Exilé de sa patrie, sans appui, sans ressource, Annibal, toujours tourmenté de sa haine contre Rome, accepta les offres d'un prince qui ne respirait que guerre et vengeance. Il fut l'âme d'une ligue puissante, formée entre Prusias et divers autres princes voisins, contre Eumène, roi de Pergame, l'allié de Rome. A la fois le moteur et le généralissime de cette ligue, Annibal remporta plusieurs victoires sur terre et sur mer. Malgré ces avantages l'Asie tremblait au seul nom de Rome; et Prusias ayant reçu du sénat des ambassadeurs qui venaient demander qu'il leur livrât Annibal, ou qu'il le fit périr, n'hésita pas à obéir à cet ordre cruel; mais l'illustre proscrit eut recours au poison qu'il portait toujours dans sa bague, et, conservant, jusqu'au dernier soupir, ce grand caractère que le malheur n'avait pas abattu : « Délivrons les Romains, dit-il, de la terreur que leur inspire un vieillard dont ils n'osent pas même attendre la mort. Ils eurent autrefois la générosité d'avertir Pyrrhus de se garder d'un traître qui voulait l'empoisonner; ils ont aujourd'hui la bassesse d'envoyer un personnage consulaire pour solliciter Prusias de faire périr, par un crime, son hôte et son ami. » Ainsi mourut Annibal, âgé de 64 ans, 185 ans avant J. C. Annibal ne dut sa gloire qu'à lui seul, son expédition contre les Romains est plus digne d'admiration que celle d'Alexandre contre les Perses, barbares indisciplinés. Il se montra aussi étonnant dans la politique que dans la guerre. Les réformes d'Annibal dans le gouvernement de Carthage, ses sages conseils à Antiochus, la ligue qu'il forma en faveur de Prusias, attestent également qu'il connaissait l'art de conduire les hommes par la politique. Les mœurs d'Annibal furent, d'ailleurs, adoucies par la culture des lettres. Annibal composa, en grec, plusieurs ouvrages, entre autres l'*Histoire des expéditions de Cnéius Manlius Vulso, en Asie, contre les Gallo-Grecs*. La *Vie d'Annibal*, que nous a laissée Cornélius Népos, n'est qu'un abrégé incomplet qui doit faire regretter que Plutarque lui-même ne l'ait pas écrite. Sosile le Lacédémonien avait écrit, en grec, l'*Histoire des expéditions d'Annibal*, dont il fut le maître, le compagnon et l'ami; mais cet ouvrage précieux n'est point arrivé jusqu'à nous.

ANNIBAL CARO. *Voyez* **CARO.**

ANNIBALIEN (Flav.-Claud.) était neveu de Constantin, qui le fit roi de Pont, de Cappadoce et d'Arménie, et lui donna sa fille en mariage. Ses soldats, excités par Constance, son cousin, le massacrèrent en 338.

ANNICÉRIS, de Cyrène, se distingua par sa passion pour les chevaux et par son adresse à conduire un char. S'étant embarqué pour aller à Olympie disputer le prix de la course des chars, il aborda à Ægine au moment où Pollis y exposait en vente Platon qui lui avait été livré par Denys le Jeune. Annicéris, qui connaissait le mérite de ce philosophe, l'acheta et le renvoya, ou plutôt le reconduisit lui-même à Athènes.

ANNICÉRIS, de Cyrène comme le précédent, mais beaucoup postérieur à lui, puisqu'il vivait du temps d'Alexandre, fut disciple de Parabates, de l'école d'Aristippe. Suidas et Diogène Laërce ont commis beaucoup d'erreurs dans l'histoire de ce philosophe, en le confondant avec le contemporain de Platon, et en le représentant comme suivant la doctrine d'Épicure : il était de la secte cyrénaïque, et florissait vers l'an 330 avant J. C.

ANNIUS de Viterbe. Son véritable nom était Jean Nanni, en latin, *Nannius*. Par amour pour l'antiquité, en supprimant une seule lettre, il changea *Nannius* en *Annius*, selon l'usage de son temps, et il y joignit le nom de sa patrie. Né à Viterbe, dans l'État de l'Église, vers l'an 1432, il entra fort jeune dans l'ordre des dominicains. Suivant son institution, il exerça souvent, avec zèle, le ministère de la parole. Ses succès le firent appeler à Rome, où il acquit l'estime des membres les plus distingués du sacré collége, et des souverains pontifes Sixte IV et Alexandre VI. Ce dernier lui donna, en 1499, la place honorable de maître du sacré palais. Annius eut de la peine à conserver son crédit sous ce méchant pape, dont le fils, César Borgia, pardonnait difficilement la vérité, qu'Annius lui disait toujours. La femme de César, au contraire, la duchesse de Valentinois, princesse vertueuse, accordait au savant dominicain toute sa confiance. Le duc, fatigué des conseils qu'il recevait de l'un et de l'autre, fit tomber son ressentiment sur Annius, et l'on prétend qu'il le fit empoisonner. Quoi qu'il en soit, Annius mourut le 13 novembre 1502, âgé de soixante et dix ans. Annius a laissé des *Commentaires* sur l'Écriture sainte, qu'on ne lit plus, et *Antiquitatum variarum volumina seu libri XVII*, Rome, 1498, in-fol., recueil qui contient, suivant lui, les ouvrages de Bérose, de Fabius Pictor, de Myrsile, en un mot des historiens de la plus haute antiquité. Dans le principe plusieurs savants furent dupes de cette publication; mais on sait depuis longtemps qu'Annius de Viterbe, excessivement crédule, mais de bonne foi, avait été le premier trompé par des faussaires.

ANNON ou **HANNON** (St.), archevêque et électeur de Cologne, était de la famille des comtes de Sonnenberg de Souabe, fut élu en 1055. L'impératrice Agnès lui confia l'éducation du jeune empereur Henri IV, et l'administration de l'Empire qu'il dirigea avec un égal succès. Il mourut le 4 décembre 1075.

ANNONE (Jean-Jacques de), né à Bâle en 1728, mort dans la même ville en 1804, y avait professé la rhétorique et ensuite la jurisprudence; il s'occupait avec succès d'histoire naturelle. On a de lui plusieurs *Mémoires* insérés dans les *Acta helvetica*.

ANOT (Pierre-Nicolas), docteur en théologie, né en 1762, suivait la carrière de l'instruction publique, lorsque la révolution française l'obligea de fuir en pays étranger. Il se rendit à Malte où il passa le temps de son émigration. De retour en France en 1802, il fut nommé vicaire de la métropole de Reims. L'exercice de son ministère ne l'empêcha point de se livrer à la culture des lettres. On a de lui quelques ouvrages historiques et littéraires, une *Oraison funèbre de Louis XVI*, et des *Sermons*, composés pour l'association de la Providence, établie à Reims, où il mourut le 21 octobre 1823.

ANQUETIL (Louis-Pierre), né à Paris le 21 janvier 1723, entra jeune dans la congrégation de Ste-Geneviève. Après avoir professé successivement les belles-lettres, la philosophie et la théologie, il s'adonna particulièrement à l'étude de l'histoire. Son séjour à Reims lui donna l'idée et les moyens d'écrire l'*histoire* de cette ville qu'il publia

en 1756, 3 vol. in-12, ouvrage plein de recherches, et débarrassé des superfluités dont les historiens précédents l'avaient surchargé. Il passa ensuite à la direction du collége de Senlis, et ce fut là qu'il composa *l'Esprit de la Ligue*, 1767, 3 vol. in-12, un de ses meilleurs ouvrages. Jeté pendant la terreur dans la prison de St.-Lazare, il sut conserver assez de calme pour s'y livrer à un travail important, *le Précis de l'histoire universelle*, 1797, 9 vol. in-12. Membre de l'Institut, il fut employé aux archives des relations extérieures, et décoré de la Légion d'honneur. Il était plus qu'octogénaire lorsqu'il publia l'*Histoire de France*, qui se ressent de l'âge de l'auteur et de la précipitation avec laquelle elle a été composée. D'une humeur toujours égale, d'une santé robuste, il consacrait dix heures par jour au travail le plus assidu, et méditait de vastes entreprises littéraires, quand il mourut le 6 septembre 1808, à 84 ans. On a encore de lui : *Intrigue du cabinet sous Henri IV, sous Louis XIII et la minorité de Louis XIV*, Paris, 1780. Le style de cette production est faible; ni le génie, ni les rigueurs tyranniques de Richelieu n'y sont peintes de couleurs assez fortes. *Louis XIV, sa cour et le régent*, 1789, 4 vol. in-12; 1794, 5 vol. in-12; recueil d'anecdotes dont très-peu sont saillantes; *Vie du maréchal de Villars*, écrite par lui-même, suivie du *Journal de la cour*, de 1724 à 1734, Paris, 1787, 4 vol. in-12; *Motifs des guerres et des traités de paix de la France, pendant les règnes de Louis XIV, Louis XV et Louis XVI*, 1798, in-8°; *Histoire de France depuis les Gaulois jusqu'à la mort de Louis XVI*, 1804, 14 vol. in-12, réimprimés in-8° et in-18; *Notice sur la vie d'Anquetil-Duperron* son frère. Enfin plusieurs *dissertations* insérées dans les *Mémoires* de l'Institut.

ANQUETIL-DUPERRON (Abraham-Hyacinthe), frère du précédent, né le 7 décembre 1731 à Paris, dut à la protection de l'évêque d'Auxerre, M. de Caylus, les moyens d'acquérir la connaissance de l'hébreu, de l'arabe et du persan. Ne se sentant aucun goût pour l'état ecclésiastique, il revint à Paris, où l'abbé Sallier lui fit obtenir un modeste traitement comme élève de l'école des langues orientales. Parti soldat et le sac sur le dos en 1754, pour se rendre dans l'Inde, il en revint en 1762, riche de 180 Mss. Il fut associé l'année suivante à l'académie des inscriptions, et publia successivement le fruit de ses voyages; en 1771, le *Zend-Avesta*, accompagné d'une *Relation* de ses voyages et d'une *Vie de Zoroastre*, 3 vol. in-4°; en 1778, la *Législation orientale*, in-4°; en 1786, *Recherches historiques et géographiques sur l'Inde; de la Dignité du commerce et de l'état du commerçant*, en 1785. A la révolution il s'enferma dans son cabinet, et n'eut d'autre société que ses livres. Les fruits de sa retraite furent : *L'Inde en rapport avec l'Europe*, 1798, 2 vol. in-8°, et la traduction latine de l'*Oupnek'hat*, mots persans qui signifient *Secrets qu'il ne faut pas révéler*, 1804, 2 v. in-4°. Il fut compris dans la réorganisation de l'Institut; mais il donna sa démission, et mourut le 17 janvier 1805. Outre les ouvrages indiqués, il a composé des *Mémoires* lus à l'Académie française, et laissé de nombreux Mss.

ANSALDI (le P. Casto-Innocente), antiquaire, naquit en 1710 à Plaisance; prit en 1726 l'habit de St.-Dominique. Dès qu'il eut terminé ses cours de théologie il fut envoyé à Naples, où ses talents le firent bientôt remarquer. Nommé en 1737 professeur extraordinaire de théologie, il se préparait à prendre possession de cette chaire, lorsqu'il reçut de ses supérieurs l'ordre de revenir à Bologne. Craignant d'être victime de quelque dénonciation, il quitta furtivement Naples le 29 novembre 1738; il erra pendant quatre ans dans les États de Venise, craignant, s'il était découvert, de payer sa désobéissance par une prison perpétuelle. Le cardinal Quirini lui fit faire sa paix avec ses supér., et, sur la demande du pape Benoît XIV, il fut nommé premier lecteur de son ordre à Brescia. Il fut appelé à Turin pour y professer la philosophie et mourut dans cette ville en 1779. Les ouvrages d'Ansaldi sont très-nombreux; il suffira d'indiquer ceux auxquels il doit sa réputation : *Patriarchæ Josephi, Ægyptii olim proregis, religio, etc.; Dissertatio de veteri Ægyptiorum idolatriâ; De Causis inopiæ veterum monumentis procopia martyrum dignoscenda; De principiorum legis naturalis traditione*; etc., etc.

ANSALDI (Innocent), peintre et littérateur, naquit à Pescia en Toscane en 1734. Il montra de bonne heure un goût très-vif pour les arts. Après avoir passé plusieurs années à Rome, il revint en Toscane, où il consacra ses loisirs à décorer les églises et les galeries. Il donnait à la culture des lettres tous les moments qu'il dérobait à la peinture. Cet homme estimable mourut dans sa patrie en 1816. On cite de lui : *Descrizione delle pitture, sculture ed architetture della citta et sobborghi de Pescia; Il pittore istruito*; etc.

ANSALDO (J.-André), né à Voltri en 1534, fut, dit Lanzi, un des peintres qui firent beaucoup et bien. Ses fresques sont très-estimées. Parmi ses tableaux on cite St. Thomas baptisant trois rois. Cet artiste mourut en 1638.

ANSALONI (Sébastien), de Palerme, astronome en 1599, a laissé des *traités* d'astronomie, et un *Almanach perpétuel*.

ANSALONI (Giordano), missionnaire sicilien, que l'Église du Japon compte au nombre de ses martyrs. Il naquit à Sant' Angelo, ville du diocèse d'Agrigente, et entra de bonne heure dans l'ordre de St.-Dominique. Il fut du nombre des missionnaires de cet ordre qui partirent, en 1625, pour les Philippines, où ils se rendirent par la route du Mexique. Arrivé à Manille, le père Ansaloni se dévoua au service des malades dans les hôpitaux, et donna le reste de son temps à l'étude du chinois. Il reçut de ses supérieurs l'ordre de se rendre au Japon. Accompagné d'un de ses confrères, il y pénétra, en 1632, dans le temps où la persécution contre les chrétiens y éclatait avec le plus de violence. Il échappa aux recherches pendant deux ans; mais il fut enfin saisi, ainsi que son coll ègue. Soixante-neuf chrétiens, arrêtés avec eux, furent décapités, et les deux missionnaires, condamnés au supplice de la fosse, y consommèrent leur martyre, le 18 novembre 1634. Pendant le séjour que le père Ansaloni fut forcé de faire au Mexique, il y employa ses loisirs à une traduction latine des Vies des Saints de son ordre, écrites en espagnol par Ferdinand Castillo : le manuscrit de cette version, qu'on dit être très-élégant, se conserve encore à Seville.

ANSART (André-Joseph), bénédictin de l'abbaye St.-Germain des Prés, né en 1723, dans l'Artois, ayant été nommé procureur, disparut avec les fonds qui lui avaient

été confiés, s'attacha à l'ordre de Malte, se fit recevoir avocat au parlement, et fut nommé prieur-curé d'un village près Paris, où il mourut en 1790. Il a publié plusieurs ouvrages relatifs à l'*histoire* ecclésiastique, peu estimés aujourd'hui, et qu'on présume avoir été pillés par lui dans les archives de l'abbaye de St.-Germain des Prés.

ANSART (Louis-Joseph-Auguste), cousin du précédent, chanoine régulier de France, né dans l'Artois en 1748, a publié en 1784, à Châlons-sur-Marne, le premier vol. de la *Bibliothèque littéraire du Maine*, ouvrage qui n'a point été continué, mais que le *Dictionnaire du Maine*, par M. Perche, empêchera de regretter.

ANSBERT (St.), évêque de Rouen, né dans le Vexin, fut élevé à la dignité de chancelier du roi Clotaire III; mais il quitta la cour pour se retirer à l'abbaye de Fontenelle, dont il devint abbé. Élevé sur le siége épiscopal de Rouen en 683, il fut exilé par Pepin d'Héristal, maire du palais, dans le monastère de Haimont, en Hainaut, et il y mourut en 698.

ANSBERT, prêtre autrichien, vivant à la fin du 12e siècle, suivit en Orient, en 1189, l'armée de l'empereur Frédéric Barberousse, et écrivit la relation de cette expédition, retrouvée seulement en 1824, et imprimée en 1827 à Prague.

ANSCHAIRE ou **ANSGARIUS** (St.), abbé de Corvey, né dans la Picardie le 8 septembre 801, fut élevé par les bénédictins de Corbie, et se rendit ensuite à Corvey, où il fit de tels progrès dans les sciences, qu'en 821 il fut mis à la tête de l'école. Il suivit dans le Danemark le roi Harald qui venait de se faire baptiser, prêcha l'Évangile aux Danois et aux Suédois, et mourut à Brême le 3 février 864. Il fonda des hôpitaux; il visitait lui-même les malades et les pauvres, rachetait les prisonniers. A sa mort le pape Nicolas Ier le mit au nombre des saints. Il avait composé plusieurs ouvrages, mais il ne reste de lui que la *Vie* de St. Wilohad, Cologne, 1642, in-8°. La bibliothèque de Corvey, fondée par Anschaire, était précieuse. C'est sur un Ms. qu'on y découvrit au 16e siècle, et qui se trouve aujourd'hui à Florence, qu'ont été imprimés les premiers livres des *Annales* de Tacite.

ANSEAUME, auteur dramatique, né à Paris, doctrinaire, puis maître de pension, devint souffleur et secrétaire à la Comédie-Italienne, contribua beaucoup au succès de ce théâtre, et mourut à Paris en juillet 1784. On lui doit un grand nombre d'opéras-comiques, dont quelques-uns sont toujours vus avec plaisir, tels que *la Clochette, les deux Chasseurs et la Laitière, le Tableau parlant.*

ANSEGISE, mort le 20 juillet 834, abbé de Fontenelle, sous Louis le Débonnaire, est auteur d'un *Recueil* des Capitulaires de Charlemagne et de Louis le Débonnaire, imprimé dans le *Recueil* de Baluze, tome Ier, 1677.

ANSEGISE, abbé de St.-Michel, archevêque de Sens au 9e siècle, sacra en 879 Louis III et Carloman, fils de Louis le Bègue, et mourut en 883, généralement estimé pour ses vertus et ses talents. Il avait été nommé, par le pape Jean VIII, primat des Gaules et de Germanie; mais plusieurs évêques s'opposèrent à cette nouvelle primatie.

ANSELME, religieux bénédictin à Saint-Remi de Reims, fut chargé par Hérimar, son abbé, de mettre par écrit tout ce qui s'était passé dans cette ville pendant le séjour que le pape Léon IX y fit en 1049. Hérimar, ayant achevé l'église qu'il avait fait construire en l'honneur de saint Remi, envoya prier le pape de vouloir bien venir en faire la dédicace. Le pontife se rendit à Reims le 1er octobre 1049; et, la dédicace étant achevée, il tint un concile qui fut très-nombreux, le roi Henri, tous les évêques et les prélats de France s'étant rassemblés pour cette cérémonie. Anselme recueillit ce qui s'était passé à la dédicace de l'église, ainsi que les actes du concile que le pape tint dans l'église même qu'il venait de dédier. Il y ajouta la relation du voyage que le pontife avait fait de Rome à Reims. De là vient que son ouvrage est quelquefois intitulé : *Itinéraire du pape Léon IX.* Mabillon l'a inséré dans les *Acta ord. St. Bened.*

ANSELME, chanoine de Liége, était d'une famille noble, et fut, en 1053, conduit à Rome par son évêque, Wason, qui avait une grande confiance en ses lumières, et qui, à son retour, le nomma doyen de sa cathédrale. Anselme fit ensuite le voyage de Jérusalem avec Théoduin, successeur de Wason. L'empereur Henri III le demanda à son évêque pour lui confier la direction de l'école de Fulde. Par ordre de ses supérieurs, il travailla à l'*Histoire de l'Église de Liége*, commencée par Hérige en 991, et qu'il fit paraître en 1056. Cette *histoire* comprend aussi celle des évêques de Tongres et de Maestricht, qui ont occupé le siége épiscopal depuis transféré à Liége.

ANSELME (St.), évêq. de Lucques, légat de Léon IX en Lombardie, mourut à Mantoue le 18 mars 1086. Il composa la *Défense de Grégoire VII*, en 2 livres contre l'antipape Guibert, publiée par Canisius dans les *Lectiones antiquæ*, tome VI, et depuis dans la *Bibliotheca Patrum*, tome XVIII. On lui attribue quelques opuscules ascétiques mis au jour par Wading, et recueillis dans la *Bibliotheca Patrum*, tome XXVII.

ANSELME (St.), né en 1033, à Aost en Piémont, fut abbé du Bec en Normandie, où il avait pris l'habit des mains de Lanfranc, et plus tard archevêque de Cantorbéry. Zélé défenseur des prérogatives du clergé, il lutta constamment pour assurer son indépendance alors nécessaire. N'ayant pu obtenir la restitution de tous les revenus de son siége, il quitta l'Angleterre et se rendit à Rome. Il assista en 1098 au concile de Bari, dans lequel il soutint le droit du clergé de nommer exclusivement aux dignités ecclésiastiques. Mécontent de n'être pas soutenu par la cour de Rome, il vint à Lyon, où il resta jusqu'à ce que, rappelé par Henri Ier, il consentit à retourner occuper son siége. Il fit un second voyage à Rome avec le consentement de Henri, puis revint à son abbaye du Bec; Henri vint l'y chercher pour le ramener en Angleterre, où le prélat fut accueilli avec des transports de joie. Dans le synode de Westminster en 1102, il fit décider que le célibat serait à l'avenir rigoureusement exigé des prêtres. Il mourut en 1109. Ses nombreux ouvrages ont été souvent réimprimés depuis 1491; la meill. édit. est celle donnée par Gabr. Gerberon, Paris, 1721, in-fol.

ANSELME de Laon, né en cette ville, de parents obscurs, vers l'an 1050, enseigna d'abord dans l'université de Paris, dont les auteurs de l'*Histoire littéraire* le regardent comme le fondateur. Il fut mis ensuite à la tête de l'école de Laon, et il la dirigea pendant cinquante ans avec un succès extraordinaire. On accourait de toute l'Europe à ses leçons, et nul n'était réputé savant s'il ne

les avait suivies. Il mourut le 15 juillet 1117. Son meilleur ouvrage est une glose interlinéaire, où il a su renfermer en peu de mots une excellente interprétation de l'Écriture.

ANSELME (Raoul), frère du précédent, après l'avoir secondé dans les fonctions d'écolâtre, l'y remplaça; et, pendant les seize années qu'il lui survécut, l'école de Laon ne perdit rien de son lustre. Il était resté de lui deux ouvrages inédits, et qui paraissent perdus, l'un sur le semi-ton, l'autre sur l'arithmétique.

ANSELME, de Gembloux, entra jeune dans l'abbaye de ce nom; il fit de si grands progrès que l'abbé de Haut-Villers, en Champagne, le demanda pour donner des leçons à ses jeunes religieux. Il alla donner les mêmes soins à l'abbaye de Lagny. De retour à Gembloux, il continua d'y professer. L'abbaye ayant vaqué en 1113, il fut élu d'un consentement unanime. Il a continué la *Chronique* de Sigebert, religieux du même monastère, depuis 1112, année de la mort de cet écrivain jusqu'en 1137. Il a eu trois continuateurs anonymes, tous trois de l'ordre de St.-Benoît, qui ont poussé cette chronique jusqu'en 1224. Cet ouvrage, avec sa continuation, a été publié par Aubert le Myre, Anvers, 1608, in-4°; Anselme mourut le 20 mars 1137.

ANSELME, évêque de Havelbourg en Saxe, fut envoyé, vers l'an 1140, à Constantinople par l'empereur Lothaire II. Cette mission eut probablement lieu après celle que Jean Comnène avait envoyée à ce prince (1137). Par ordre de l'empereur Frédéric, Anselme fit un second voyage en Grèce pour négocier un traité avec Manuel Comnène, et une alliance contre le roi de Sicile. A son retour il fut transféré à l'archevêché de Ravenne, où il mourut en 1159. Il a laissé la *Relation* de ses entretiens avec les Grecs.

ANSELME (George), poëte latin, né dans le 15e siècle à Parme, était le petit-fils d'un autre George Anselme qui avait composé des *Dialogues* sur l'harmonie et des *Institutions astrologiques*. Il cultiva la médecine et la littérature, et mourut vers 1530. Outre des *Notes* sur Plaute et la *Vie* de son compatriote Caviceo, l'auteur du *Libro del Peregrino,* on a d'Anselme un recueil assez rare intitulé : *Epigrammat. lib. VII ; Sosthyrides ; Palladis Peplus; Eglog. IV,* Venise, 1528, in-8°.

ANSELME ou **ANSELMO** (Antoine), né à Anvers, où il fut échevin pendant plusieurs années et avocat fiscal de l'évêque, mourut octogénaire en 1668. On a de lui un recueil d'ordonnances en flamand, 4 vol. in-fol., Anvers, 1648; *Codex belgicus,* Anvers, 1649, in-fol.; *Tribonianus belgicus,* in-fol., Bruxelles, 1663; *Commentaria ad perpetuum edictum,* in-fol., Anvers, 1656.

ANSELME (Pierre de GUIBOURS, le P.), augustin déchaussé, mort à Paris sa patrie, en 1694, à 69 ans, a publié plusieurs ouvrages héraldiques et généalogiques; mais il n'est connu que par la part qu'il a prise à l'*Histoire généalogique et chronologique de la maison de France et des grands officiers de la couronne,* 1726-33, 9 volumes in-fol. Cet ouvrage, continué par Dufourny et par les PP. Ange de Sainte-Rosalie et Simplicien, est une source d'utiles renseignements pour l'histoire.

ANSELME (Antoine), abbé, né à l'Isle-Jourdain le 13 janvier 1652, est connu par des *sermons,* des *panégyriques* et quelques *dissertations* insérées dans les *Mémoires* de l'académie des inscriptions et belles-lettres dont il était associé. Mme de Sévigné parle de lui dans une lettre du 8 avril 1689. Il mourut le 8 août 1737.

ANSELME (Jacques-Bernard-Modeste d'), général de division, né à Apt le 22 juillet 1740, entra au service le 27 septembre 1745, c'est-à-dire qu'il fut porté à l'âge de cinq ans, comme fils d'un officier, suivant l'usage de ce temps-là, sur le contrôle du régiment de Soissonnais; ayant successivement passé par tous les grades jusqu'à celui de maréchal de camp, qu'il obtint le 20 mai 1791, il se trouvait à Perpignan, commandant en cette qualité, lorsque cinq compagnies du régiment de Vermandois, arrivées dans cette ville le jour de Pâques 1792, s'y livrèrent, à la suite d'une orgie, aux plus grands désordres contre les habitants. Il se rendit à la caserne avec les administrateurs de la ville, et parvint par ses discours à ramener à son devoir cette soldatesque mutinée. Il fut nommé lieutenant général le 22 mai de la même année, et envoyé à l'armée du Var commandée par Montesquiou. Ce dernier lui confia le soin de faire la conquête du comté de Nice. A la tête de douze à quinze mille hommes, Anselme passa le Var le 28 septembre 1792, et s'empara de Nice, du fort de Montalban, du château de Villefranche, sans presque éprouver de résistance. Cette dernière conquête était importante : cent pièces d'artillerie, cinq mille fusils, un million de cartouches, une frégate et une corvette armées de leurs canons, qui se trouvaient dans le port, un arsenal de marine qui était bien fourni, tombèrent au pouvoir des Français. Nommé général en chef de l'armée d'Italie, Anselme continua, mais avec moins de succès, le cours de ses opérations : les pluies, les neiges, le dénûment où se trouvaient ses soldats manquant d'habillements, de souliers et de munitions, le forcèrent, après une attaque inutile sur Saorgio, de se borner à l'occupation de Sospello, et de prendre ses quartiers d'hiver dans les environs de cette ville. De concert avec l'amiral Truguet, il forma le projet de s'emparer d'Oneille. L'armée navale se présenta devant cette place le 23 novembre, et aussitôt un parlementaire fut envoyé aux magistrats, pour les engager à se réunir aux Français et à leur ouvrir les portes de la ville. Les habitants répondirent d'abord à l'officier chargé de ce message par des signaux qui semblaient l'inviter à s'approcher; mais à peine le canot qui le portait fut-il près du rivage, qu'une décharge de coups de fusil tirés à bout portant blessa cet officier, et tua sept personnes autour de lui. Cette déloyauté fut promptement punie : la ville fut bombardée le même jour, emportée le lendemain, et les Français ne l'abandonnèrent qu'après l'avoir pillée et réduite en cendres. Mais dès lors le désordre régnait dans l'armée d'Anselme; la discipline n'y était plus observée; elle se livrait à toutes sortes de violences et de déprédations envers les habitants du comté de Nice qu'elle occupait, et le général Anselme était accusé de manquer d'énergie pour réprimer ces excès. Il publia, dans le courant de décembre 1792, un mémoire justificatif de sa conduite. Il rejetait le dénûment de ses troupes sur Montesquiou et sur la négligence des administrations, et protestait de la pureté de ses sentiments républicains. Les commissaires envoyés pour examiner sa conduite, furent loin d'être satisfaits des raisons

qu'il alléguait : ils rejetèrent au contraire tous les désordres sur sa faiblesse, sur son incurie, et le suspendirent de ses fonctions (décembre 1792); le général Brunet fut nommé son successeur provisoire. La Convention nationale, dans sa séance du 14 février 1793, décréta d'arrestation le général Anselme, sur le rapport de Collot d'Herbois; il fut aussitôt mis en prison. Il écrivit et rendit public, au mois de mars 1793, un nouveau mémoire justificatif. Ce mémoire parut produire un effet favorable au général Anselme; le *Moniteur* en parla d'une manière avantageuse, et l'auteur eut le bonheur d'être oublié dans sa prison. Il y languit longtemps encore; et ce fut la révolution du 9 thermidor (27 juillet 1794) qui le rendit à la liberté. Il prit aussitôt sa retraite, et obtint un traitement de réforme, dont il a joui, dans une obscurité paisible, jusqu'à sa mort arrivée vers 1812.

ANSELME. *Voyez* **ASCELIN.**

ANSELMI (Michel-Ange), peintre italien, né à Lucques en 1491, et mort en 1554, a laissé des fresques et de beaux tableaux à Parme. Le musée royal de Paris possède de cet artiste *la Vierge* présentant son fils à l'adoration des mages.

ANSER, poëte latin, était un parasite de Marc-Antoine, qui paya ses louanges par le don d'une maison de campagne à Salerne. Virgile et Ovide l'ont ridiculisé dans leurs vers.

ANSGARDE, femme de Louis le Bègue, mère de Louis III et de Carloman, fut répudiée par son époux, et mourut vers 880.

ANSHELMUS (Thomas), imprimeur habile, né à Bade au 15e siècle, avait son atelier à Plotsheim en 1503, d'où il le transporta d'abord à Tubingue, puis à Haguenau. Il était l'ami de Ruchlin. Ses éditions, aussi belles que correctes, sont rares et fort recherchées.

ANSIAUX (Emmanuel-Antoine-Joseph), né à Liége, le 1er janvier 1761, s'adonna avec passion à l'étude de la jurisprudence et acquit de vastes connaissances dans le droit romain et le droit coutumier liégeois. Outre une comédie et divers mémoires couronnés par des sociétés savantes, Ansiaux a inséré des articles dans *l'Esprit des journaux;* entre autres un extrait du vieux roman en vers de Gaces de la Vigne. Le prince Hoensbroeck, juste appréciateur du mérite d'Ansiaux, lui avait conféré l'emploi de conseiller dans son conseil ordinaire, mais il n'en jouit pas longtemps; la révolution liégeoise le força de s'expatrier, et il se retira en Allemagne où il obtint le titre d'historiographe de l'ordre noble de St.-Hubert, et l'emploi de conseiller intime auprès de la princesse de Wurtemberg. Ansiaux mourut à Munster le 27 février 1800.

ANSIAUX (Henri), né à Huy, vers 1781, cultiva les arts avec succès. Jeune encore il se livra avec une vive ardeur à l'étude de la musique, et se fit une réputation justement méritée. Ses productions décèlent à la fois l'homme de goût et le savant harmoniste. Nous citerons son *Te Deum* plusieurs fois exécuté dans les concerts spirituels à Paris, et qui mérita ce jugement de la part de Grétry : « Je voudrais bien l'avoir fait. » Ansiaux est mort dans sa ville natale en 1826.

ANSIDEI (Balthazar), savant humaniste, né en 1556 à Pérouse, se distingua de bonne heure parmi les élèves d'Horace Cardoneti. Le désir de perfectionner ses talents le conduisit à Rome où il suivit les leçons de Muret. Après la mort de Cardoneti, il revint occuper sa chaire à Pérouse; mais il passa bientôt à Pise, d'où le cardinal Cl. Aquaviva le fit revenir à Rome. Nommé d'abord conservateur de la bibliothèque du Vatican, il fut ensuite chargé de la garde des archives du château Saint-Ange. Il mourut à Rome en 1614 à l'âge de 58 ans. Ses *poésies* latines et ses *lettres* sont restées manuscrites.

ANSLO (Reinier), poëte hollandais, célèbre dans sa patrie, naquit à Amsterdam en 1622. En 1649, il fit le voyage d'Italie, et s'y acquit une grande réputation, surtout par ses vers latins. Le pape Innocent X lui donna une fort belle médaille pour un poëme qu'il avait composé à l'occasion du jubilé célébré en 1650. La reine Christine lui donna une chaîne d'or pour une pièce en vers hollandais qu'il lui avait adressée. On a prétendu trouver dans ses écrits quelques traces d'un penchant secret pour la religion catholique. Il mourut à Pérouse, dans l'État romain, le 16 mai 1669. Le recueil de ses poésies a paru à Rotterdam, 1715, in-8°. On y remarque sa *Couronne pour St. Étienne le martyr*, publiée en 1646, et sa tragédie des *Noces Parisiennes,* ou de *la St.-Barthélemi,* publiée en 1649.

ANSON (George), célèbre amiral anglais, né en 1697, entra fort jeune dans la marine; après plusieurs voyages, où il se fit remarquer par son habileté, il fut chargé d'une expédition contre les établissements espagnols dans l'Amérique méridionale; il y réussit complétement, et fut à son retour comblé des faveurs de George II. Une victoire qu'il remporta en 1757 sur le chef d'escadre français la Jonquière, lui valut la pairie. Nommé amiral en 1761, il mourut le 6 juin de l'année suivante. On a publié la *Relation* de son voyage autour du monde, Londres, 1746, in-4°; traduit en français, Amsterdam, 1749, in-4°; Paris, 1750, in-4°, et 5 vol. in-12.

ANSON (Pierre-Hubert), né à Paris le 18 juin 1744, receveur des finances, membre de l'assemblée constituante, puis administrateur des postes, mort le 20 novembre 1810, cultiva la littérature non sans quelque succès. Outre quelques *morceaux* dans les recueils du temps et des discours dans le *Moniteur,* on a de lui la traduction des *Odes* d'Anacréon, 1795, petit in-8°, en vers médiocres; et celle des *Lettres de milady Montague,* 1795, 2 vol. in-12, très-estimée.

ANSPACH ET BAREITH (le margrave Christian-Frédéric-Charles-Alexandre d'), duc de Prusse, comte de Sayn et marquis de Brandebourg, né le 24 février 1736, était fils de la duchesse de Bareith, sœur du grand Frédéric, qui a laissé des mémoires publiés récemment; et neveu de la reine d'Angleterre, femme de George II, que les Anglais appelaient la *bonne reine.* L'éducation de ce prince fut dirigée par les meilleurs maîtres, et surtout par le conseiller Babenhausen. Il apprit dès l'enfance les principales langues de l'Europe, et cultiva avec beaucoup de zèle et de succès la littérature latine. Il reçut alors de Frédéric II, qui avait aimé sa mère par-dessus tous ses autres parents, des témoignages d'un tendre intérêt; mais la conduite de son père envers la maison de Prusse, et particulièrement envers sa femme, étant devenue très-offensante, les rapports de famille furent moins affectueux et moins fréquents. Le margrave

contraignit son fils d'épouser une princesse de Saxe-Cobourg, douée de peu d'attraits, et qui, par un vice de conformation ne pouvait lui faire espérer de postérité. Trois ans après ce mariage (5 août 1757), il succéda à son père dans la principauté d'Anspach. Déjà il avait fait plusieurs voyages en Italie, en France et surtout en Hollande. Né avec des passions vives, d'un naturel inconstant, et marié contre sa volonté, il dut s'abandonner souvent à son penchant pour les femmes. Il se rendit successivement en Italie, en France, en Angleterre; et partout il forma de nouvelles liaisons et contracta de nouvelles habitudes. A Paris, il prit du goût pour la fameuse comédienne Clairon, et la fit venir à Anspach où elle passa dix-huit années. Mais une femme d'un rang plus élevé prit ensuite sur le cœur du margrave un empire décisif : ce fut lady Craven. Cette Anglaise, aussi distinguée par son esprit que par sa beauté, avait rencontré plusieurs fois le prince dans ses voyages. Ce fut alors que, n'ayant point d'héritier ni l'espérance d'en avoir, il songea sérieusement à résigner, et qu'il fit proposer au roi de Prusse, vers la fin de 1790, de lui abandonner de son vivant une souveraineté que ce monarque devait posséder après sa mort. Ce fut pour une rente de 400,000 rixdales que la Prusse acquit ainsi deux principautés au cœur de l'Allemagne. Après ce traité, le margrave étant devenu veuf, se rendit en Angleterre, puis à Lisbonne, où il épousa lady Craven qui venait aussi de perdre son premier mari. Revenu bientôt après en Angleterre, il y acheta la maison de Hammersmith qui avait appartenu à la famille Craven, et à laquelle il donna le nom de Brandenbourg-house. Il y mourut en 1806, dans sa 70ᵉ année. Sa veuve lui a élevé dans le même lieu un superbe monument.

ANSPACH (Élisabeth, margrave d'), née à Spring-Garden, en décembre 1750, était la plus jeune des filles du comte de Berkeley. Cette dame, d'abord connue dans le monde sous le nom de milady Craven, s'est rendue célèbre par ses talents et ses écrits, mais plus encore peut-être par les circonstances et les aventures de sa vie un peu romanesque. En 1767, elle épousa le comte Craven. Son union avec ce gentilhomme fit son bonheur durant quatorze années. Elle lui avait donné sept enfants. Malgré tant de sujets d'aimer sa femme, lord Craven s'en dégoûta et commença de la maltraiter. Alors milady Craven se sépara de son mari, et quitta l'Angleterre. Elle voyagea successivement en France (1787), en Italie, en Autriche, en Pologne et en Russie. Elle séjourna dans toutes les capitales où elle fit le charme de la plus haute société, et fut traitée avec beaucoup d'égards par tous les souverains. En Turquie, l'ambassadeur de France, Choiseul-Gouffier, la logea dans son palais et l'accompagna jusqu'à Athènes. Elle se rendit ensuite à Anspach dont elle avait connu le margrave dans ses voyages. La faveur de lady Craven auprès du margrave causa beaucoup de jalousie et de chagrin à mademoiselle Clairon, dont le prince commençait à se dégoûter. La comédienne retourna fort mécontente à Paris et le margrave partit pour l'Italie avec le nouvel objet de son affection. Il présenta lady Craven à la cour de Naples, et la reine l'accueillit avec beaucoup d'empressement. A peine furent-ils revenus l'un et l'autre dans les États du margrave que ce prince perdit son épouse depuis si longtemps délaissée. Ce fut aussi vers ce temps que le margrave prit le parti de vendre sa principauté au roi de Prusse. Il quitta presque aussitôt après l'Allemagne et se rendit en Angleterre, puis à Lisbonne, où lady Craven apprit la mort de son époux. Rien ne s'opposant plus à une union que tous les deux désiraient, ils se marièrent aussitôt, le margrave, six mois après la mort de sa première femme, et lady Craven six semaines après celle de son mari. Cette précipitation déplut cependant beaucoup à sa famille; ce qui n'empêcha pas les deux époux de se rendre en Angleterre où ils devaient essuyer de nouvelles mortifications. Les trois filles de la margrave lui écrivirent qu'elles refusaient de la voir; son fils aîné lord Craven ne témoigna pas moins de mécontentement, et ce qui l'affligea peut-être encore davantage, la reine lui fit dire qu'elle ne serait pas reçue à la cour. Les deux époux continuèrent cependant à être bien accueillis d'une partie de la haute société, et ils allèrent se consoler de ces désagréments dans la charmante terre de Brandenbourg-house. La margrave perdit son époux en 1806, et, devenue son héritière, elle continua d'habiter le même château et d'y déployer le même faste. En 1821 elle y donna un asile à la malheureuse épouse du prince régent avec laquelle on a dit qu'elle avait plus d'un trait de ressemblance. Parvenue à un âge très-avancé, la margrave d'Anspach était encore possédée de cette manie des voyages qui l'avait occupée toute sa vie; elle en fit alors plusieurs en Allemagne, en France et en Italie. C'est à Naples que la margrave mourut le 13 janvier 1828, à l'âge de 78 ans. Outre quelques pièces de théâtre et des lettres à son fils, on a de cette dame: *Voyage à Constantinople par la Crimée* (en anglais), Londres, 1789, in-4°. Il en parut la même année 3 traductions françaises, par Durand, Guédon de Berchère et Desmeunier. Des *Mémoires* contenant les observations recueillies par cette princesse dans les diverses cours de l'Europe (en angl.), Londres, 1826, 2 vol. in-12, traduits en français par J. T. Parisot, et publiés dans la même année, 2 vol. in-8°.

ANSPRAND, roi des Lombards, vaincu par Ragimbert, duc de Turin, fut obligé de fuir en Bavière; il monta sur le trône après avoir défait Aribert, fils de Ragimbert, et mourut en 712, après un règne de trois mois.

ANSSE DE VILLOISON. *Voyez* **VILLOISON.**

ANSTEYN (Christophe), poëte anglais, né en 1724, fut obligé de quitter l'université de Cambridge pour avoir publié une *satire*. Fixé à Bath, il y mourut en 1805, laissant diverses *poésies* et morceaux de littérature.

ANSTIS (Jean), savant antiquaire et roi d'armes anglais, né en 1669, mort en 1744, a publié plusieurs ouvrages héraldiques, entre autres un *Catalogue des chevaliers de la Jarretière*, 1724, 2 vol. in-fol., et *l'Introduction à l'histoire de l'ordre du Bain*, 1725, in-4°, etc.

ANSTRUHTER (sir John), membre du conseil privé du roi d'Angleterre, naquit le 27 mars 1755. Créé baronnet en 1798, et bientôt après nommé chef de la justice dans le Bengale. Après avoir amassé une fortune conforme à la modération de ses désirs, il donna sa démission, et vint prendre sa place dans la chambre des communes. Il est mort à Londres le 26 octobre 1811.

ANTALCIDAS, Spartiate, conclut, l'an 387 avant J. C., avec Artaxercès, roi des Perses, cette paix ignominieuse connue sous le nom de paix d'Antalcidas, qui rendait tributaires du roi barbare toutes les villes grecques de l'Asie Mineure. Poursuivi par la haine générale, il fut réduit à se laisser mourir de faim.

ANTANDRE était frère d'Agathoclès, tyran de Syracuse; il lui survécut et écrivit son *histoire* qui est perdue.

ANTARAH, poëte arabe, auteur d'une des sept *Moallah-ça*, vivait au 6e siècle. Ce poëme a été publié avec une version anglaise, par Wil. Jones, Lond., 1782.

ANTELMI (Nicolas), chanoine de Fréjus, mort le 2 mars 1646, réunit en 2 vol. les titres du chapitre de son église, et laissa des *Adversaria*, fruit de laborieuses recherches. Ami de Peiresc, il était en correspondance avec les Sainte-Marthe, auxquels il fournit d'utiles renseignements pour la *Gallia christiana*.

ANTELMI (Pierre), neveu du précédent, lui succéda dans son canonicat, et mourut le 27 novembre 1668. Il a rectifié les leçons de l'office de St.-Léonce, patron de l'église de Fréjus.

ANTELMI (Joseph), neveu du précédent, aussi chanoine de Fréjus, grand vicaire de l'évêque de Pamiers, né le 25 juillet 1648, mort le 21 juin 1697, à 49 ans, avait publié quelques *Dissertations* sur les ouvrages de St. Léon et de St. Prosper, sur l'âge de St. Martin, sur le culte de Ste. Maxime, etc. Il laissa des matériaux pour une *Histoire complète du diocèse de Fréjus*, et différents ouvrages ébauchés. Son frère Ch. Antelmi, évêque de Grasse, fit imprimer sa *Dissertation sur St. Eucher*, évêque de Lyon, Paris, 1726, in-4°.

ANTELMY (Pierre-Thomas), né à Trigance en Provence, le 14 septembre 1730, fut professeur de mathématiques à l'école militaire, puis inspecteur des études, et mourut à Paris, le 7 janvier 1783, laissant inédit un *Traité* de dynamique. Outre quelques mémoires dans les recueils de l'Académie des sciences, il a publié la traduction des *Fables* de Lessing, Paris, 1764, in-12; de la *Messiade* de Klopstock, *ibid.*, 1760, et du *Calcul différentiel et intégral*, de Mlle Agnesi, *ibid.*, 1775, in-8°.

ANTÉNOR, prince troyen, parent de Priam, après la ruine de Troie, vint en Italie, où il fonda, dit-on, la ville de Padoue.

ANTÉNOR, sculpteur athénien, dans la 76e olympiade, exécuta les statues d'Harmodius et d'Aristogiton, regardées comme des chefs-d'œuvre. Winckelman le nomme Agénor.

ANTÈRE (St.), ou **ANTEROS**, Grec de naissance, élu pape après la mort de Pontien, le 21 novembre 235, et du temps de la persécution de Maximin. Antère n'occupa le saint-siége qu'un mois et quelques jours. Il mourut le 3 janvier 236.

ANTESIGNAN (Pierre), grammairien, né à Rabasteins, diocèse d'Albi, au 16e siècle, a publié des *notes* sur la *Grammaire grecque* de Clinard; un opuscule: *De praxi præceptor. grammaticæ*, publié à la suite de la compilation d'Alexandre Scot: *Universa Grammatica græca*; une édition de Térence, Lyon, 1560, in-4°, avec une triple interprétation et quelques petits écrits cités dans la *Bible* de Gesner.

ANTHARIC, roi des Lombards, était fils du roi Cléphis, mort en 576; après ce dernier, les Lombards nommèrent trente d'entre eux pour commander en autant de provinces; cette forme de gouvernement ne dura que dix ans, au bout desquels Antharic fut proclamé en 586; il prit le nom de Flavius, et déclara la guerre à l'empereur Maurice, en 590; il fut un zélé partisan de l'arianisme, et mourut en 591, empoisonné par Théodelinde, sa femme, fille de Garibald, duc de Bavière.

ANTHELME (St.), évêque de Belley au 12e siècle, dégoûté du monde, se fit chartreux, et fut élu général de son ordre, dans lequel il rétablit la réforme. Le pape Alexandre II le nomma au siége de Belley, où il mourut le 26 juin 1178, après avoir levé l'excommunication qu'il avait portée contre le comte Humbert de Savoie, qui avait permis à un archer de tuer un prêtre.

ANTHÉMIUS, consul en 405, sous le règne d'Arcadius, est l'un des hommes les plus distingués que présente l'histoire de l'empire d'Orient. D'abord ambassadeur en Perse, puis maître des offices, il fut fait consul, et la même année préfet de l'Orient. En apprenant cette double nomination, St. Jean-Chrysostôme lui écrivit: « Au lieu de vous féliciter d'avoir réuni le consulat et la préfecture, je félicite ces deux dignités d'être si bien placées. » Régent de l'empire pendant la minorité de Théodose II, il gouverna l'État avec sagesse, se démit du pouvoir vers 414, et vécut depuis dans l'obscurité.

ANTHÉMIUS, empereur d'Occident, en 467, était, par sa mère, petit-fils du précédent. Sous son règne, les Romains furent entièrement expulsés de l'Espagne; mais un danger plus imminent menaçait Anthémius; des brouilleries s'étant élevées entre Ricimer son gendre et lui, le Suève orgueilleux se retira à Milan, et se prépara à combattre son beau-père et son empereur. Épiphanes, évêque de Pavie, les réconcilia; mais le vindicatif Ricimer suscita de tous côtés des ennemis et des traverses à Anthémius. Au bruit de cette division, l'empereur d'Orient envoya Olybrius en Italie; mais Ricimer, accoutumé à faire du sceptre l'instrument de ses desseins, l'offrit à Olybrius qui l'accepta, soit par crainte, soit par trahison. Déjà le rebelle entrait dans Rome; un Gaulois, nommé Bilimer, fidèle à Anthémius, lui amena un corps de troupes avec lequel il livra un sanglant combat sur le pont d'Adrien; il fut défait et tué. Ricimer, victorieux, saccagea Rome, et fit massacrer Anthémius, l'an 472. Ce prince avait régné 5 ans. Il laissa trois fils, et une fille mariée à Ricimer. L'un de ses fils, nommé *Marcien*, fut sur le point d'arracher l'empire d'Orient à Zénon, en 479; mais il finit par être pris et exilé au fort de Papyre, en Isaurie.

ANTHÉMIUS, architecte et sculpteur, né à Tralles, en Lydie, vivait sous l'empire de Justinien, dont la magnificence donna lieu à Anthémius de signaler fréquemment ses grands talents. On serait tenté de croire qu'Anthémius avait trouvé quelque composition assez semblable à la poudre. Le rhéteur Zénon lui ayant donné des sujets de plainte, Anthémius, pour s'en venger, déploya, auprès de la maison de Zénon, l'appareil effrayant de son art. Le rhéteur sentit tout à coup sa maison ébranlée jusque dans ses fondements; il vit briller la foudre, et, croyant le ciel déchaîné contre lui, il s'enfuit épouvanté.

Le principal titre de gloire d'Anthémius est la construction de l'église de Ste.-Sophie, la plus belle que le christianisme ait élevée dans l'Orient. Anthémius ne poussa pas la construction plus loin que les fondements; il mourut vers l'an 534, et laissa à Isidore de Milet la gloire de terminer ce monument. Anthémius avait écrit un livre sur les *machines singulières, etc.* Dupuy a donné un fragment d'Anthémius, contenant des problèmes de mécanique et de dioptrique, auquel il a joint des notes et des observations, in-4°, 1777. Anthémius donne la manière de construire les miroirs ardents, et explique, en quelque façon, comment Archimède a pu, à l'aide de ces miroirs, brûler les vaisseaux des Romains.

ANTHERMUS ou **ATHÉNIS**, sculpteur grec, cité par Pline, ainsi que son frère Bupalus, comme deux sculpteurs, architectes et peintres recommandables. Une de leurs statues fut transportée de la Grèce à Rome, sous Auguste. Les deux frères travaillaient presque toujours ensemble. (*Voyez* BUPALUS.)

ANTHOINE (Nicolas), né à Brieu en Lorraine, de parents catholiques, embrassa la réforme; mais ensuite, persuadé que la religion la plus ancienne est la meilleure, il alla se faire juif à Venise; de Venise il se rendit à Genève, où il garda si bien le silence sur ses sentiments particuliers, qu'il fut nommé ministre. Un jour, dans un accès de folie, il s'écria qu'il était juif et fut enfermé comme fou. Mis en liberté quelque temps après, il annonça de nouveau qu'il n'adorait que le Dieu d'Israël. D'après l'avis du consistoire et le jugement du conseil, il fut brûlé, après avoir été étranglé, le 20 avril 1632. Les ministres Ferry et Mestrezct n'approuvaient pas le supplice de cet esprit faible. On trouve sa *Vie* dans le 8e vol. du *Choix des mercures.*

ANTHOINE (François-Paul-Nicolas), lieutenant général du bailliage de Boulay, député du tiers état de Sarguemines aux états généraux, s'y montra zélé partisan de la révolution. Il y parla en faveur de l'institution des jurés, réclama pour le roi la liberté d'organiser le ministère à sa volonté, vota le licenciement des officiers de l'armée, et appuya la suppression des ordres de chevalerie. Nommé, en septembre 1792, député du département de la Moselle à la Convention, il fut envoyé en mission dans le département de la Meurthe, durant l'hiver de 1793, et revint mourir à Metz, après avoir légué tous ses biens à la nation : ce que la Convention refusa.

ANTHOINE (Antoine-Ignace), baron de St.-Joseph, né le 21 septembre 1749, à Embrun, se rendit à Marseille et s'adonna au commerce avec le Levant. Il acquit bientôt une fortune considérable et chercha à ouvrir de nouveaux débouchés au commerce français. Les mémoires qu'il présenta à cet effet, furent goûtés par le cabinet de Versailles qui le chargea de plusieurs missions. Anthoine obtint de la Russie l'autorisation de fonder un établissement à Cherson, dont la prospérité a toujours été croissante. Louis XVI récompensa ses services par des lettres de noblesse délivrées en 1786. Cette même année, il épousa Mlle Clary, d'une des familles les plus distinguées de Marseille et sœur de la femme de Joseph Napoléon et de la femme de Bernadotte, roi de Suède. En 1805, il reçut l'étoile d'officier de la Légion d'honneur et fut nommé maire de Marseille; il établit un majorat sous le titre de baron de Saint-Joseph. En 1813, le baron de Saint-Joseph, affaibli autant par les fatigues que par l'âge, cessa d'être maire et se retira au sein de sa famille; cependant en 1815, au retour de Napoléon, il accepta le mandat de député des Bouches-du-Rhône. Il mourut le 22 juillet 1826. Il avait publié en 1805, *Essai historique sur le commerce et la navig. de la mer Noire,* 1 vol. in-8°. Anthoine était membre de l'académie de Marseille. Une de ses filles est veuve du maréchal Suchet.

ANTHONY (le docteur Françis), fameux alchimiste et empirique anglais, né à Londres en 1550. Il pratiqua la médecine sans avoir de diplôme, et publia, en 1598, un livre où il préconisait un remède tiré de l'or. Il fut cité et condamné plusieurs fois comme exerçant illégalement la médecine. Ses protecteurs parvinrent cependant à le faire recevoir docteur. Il mourut en 1623.—L'un de ses fils, Charles Anthony, continua de prospérer en vendant l'or potable et mourut en 1655. Celui-ci a publié : *Lucas redivicus,* ou *le Médecin de l'Évangile.*

ANTHUSE (Ste.), recluse, vivait dans une solitude hors des murs de Constantinople. Elle fut protégée durant la persécution des iconoclastes par l'impératrice Eudoxe, épouse de l'empereur Constantin Copronyme, et prédit à sa bienfaitrice, depuis longtemps stérile, qu'elle serait mère.

ANTHUSE, fille de l'impératrice Eudoxe, imita les vertus de celle qui avait prédit sa naissance, et dont elle portait le nom. Retirée dans un monastère d'Euménie, elle y mourut en 690. L'Église grecque honore sa mémoire.

ANTIBOUL (Charles-Louis), né à Saint-Tropez, homme de loi, administrateur du département du Var, député de ce département à la Convention, refusa de prendre la qualité de juge de Louis XVI, vota la détention, fut envoyé en mission en Corse, arrêté à son retour à Marseille par les sections insurgées, délivré par le général Cartaud, décrété d'arrestation, pour avoir compromis la dignité nationale dans son interrogatoire à Venise, condamné à mort comme complice du parti de la Gironde, et exécuté le 31 octobre 1793, à 41 ans.

ANTIC (**BOSC** d'). *Voyez* **BOSC**.

ANTICO (Laurent), grammairien, né en Sicile vers 1501, embrassa l'état ecclésiastique et fut professeur au séminaire de Padoue. Il a laissé: *de Institutione grammaticæ Commentaria tres; de Eloquentiâ libri III.*

ANTICONE (Jean-Baptiste), peintre, se fit, dans le 16e siècle, quelque réputation par son talent pour la miniature.

ANTIDOTE, peintre grec, disciple d'Euphranor, vivait dans la 104e olympiade, 364 ans avant J. C. Son coloris était sévère; et ses ouvrages, plus soignés que nombreux; les plus remarquables étaient un *Lutteur* et un *Joueur de flûte.* On regardait comme un titre encore plus glorieux pour lui, d'avoir été le maître de Nicias d'Athènes.

ANTIER (Marie), née à Lyon en 1687, débuta en 1711 à l'Opéra de Paris. Cette actrice excellait dans les rôles de princesse. Ce fut elle qui couronna Villars après sa victoire de Denain.

ANTIGÈNES, Macédonien, chef des Argyraspides qui suivirent Alexandre le Grand en Asie, après la mort de ce prince resta fidèle à Perdiccas puis à Eumène. Antigone eut la cruauté de le faire brûler vif, l'an 315 avant J. C.

ANTIGÉNIDAS, de Thèbes, fils de Dionysius, fut le maître de flûte d'Alcibiade. — Un autre Thébain, du même nom, perfectionna la flûte, et fut le créateur d'une méthode pour jouer de cet instrument, nommée mode antigénidien.

ANTIGNAC (Ant.), employé à la poste aux lettres, né à Paris le 5 décembre 1772, mort dans la même ville le 2 septembre 1825, publia *Chansons et poésies diverses,* 1809, in-18; *Cadet Roussel aux préparatifs de fête* (le mariage de Napoléon), 1810, in-8° de 4 pages. Depuis la publication de son *Recueil,* Antignac composa beaucoup d'autres chansons, qu'on trouve, soit dans la collection de *l'Épicurien,* soit dans le chansonnier intitulé : *Le Caveau moderne.*

ANTIGONE, fille d'OEdipe et de Jocaste, le modèle de la piété filiale, servit de guide à son père aveugle, et tenta vainement, lui mort, de réconcilier ses frères Étéocle et Polynice. Condamnée par Créon, tyran de Thèbes, à mourir de faim, elle prévint ce supplice en se donnant une mort plus prompte.

ANTIGONE, surnommé *le Cyclope,* l'un des principaux capitaines d'Alexandre le Grand, était gouverneur de la Lydie et de la Phrygie lors de la mort de ce prince, 324 avant J. C. Après la mort d'Antipater, en 320, il se trouva le plus puissant des lieutenants d'Alexandre; battit Eumène que les Argyraspides lui livrèrent et qu'il fit mourir trois jours après sa victoire, en 315; devenu maître de la Syrie, de l'Asie Mineure, des îles de Chypre et de Rhodes, Antigone prit le titre de roi d'Asie, en 306; périt en 301, à l'âge de quatre-vingts ans, à la bataille d'Ipsus, en Phrygie, que lui livrèrent Cassandre, Séleucus et Lysimaque réunis contre lui.

ANTIGONE ou **ANTIGONUS SOCHOEUS**, Juif, né à Socho, vivait du temps d'Éléazar, huitième grand prêtre, 300 ans avant J. C., et paraît avoir donné naissance à la secte des saducéens. Il était disciple de Siméon le Juste. Mécontent des innovations introduites par les pharisiens, et particulièrement de leur doctrine sur les œuvres méritoires, qui promettait aux hommes des récompenses temporelles, il soutint que les hommes devaient servir Dieu, non comme des valets à gages, mais seulement par une piété pure et désintéressée. Les disciples d'Antigonus étendirent cette doctrine jusqu'aux récompenses de la vie future; et deux d'entre eux, Baithos et Sadoc, enseignèrent qu'on ne devait attendre aucune récompense future, et qu'en conséquence il n'y aurait point de résurrection des morts. De là vint la secte des baithosiens, ou saducéens.

ANTIGONE, de Caryste, vivait dans le 3e siècle, vers l'an 270 av. J. C., sous le règne des deux premiers Ptolémées; il composa un ouvrage intitulé : *Histoires mémorables,* que Jean Meursius fit imprimer à Leyde, en 1619; il écrivit aussi la vie d'un grand nombre de philosophes; Diogène Laërce et Eusèbe le copient souvent.

ANTIGONE ou **ANTIGONUS GONATAS**, ainsi nommé parce qu'il avait été élevé dans la ville de Gones, en Thessalie, fils de Démétrius Poliorcète; suit son père en Béotie, en 286 av. J. C.; cherche à reprendre la Macédoine sur Ptolémée Céraunus qui le défait, en 280; rentre en Macédoine et s'y fait reconnaître roi, en 277; est chassé par Pyrrhus, roi d'Épire, qui est tué à Argos après sept mois de règne, en 274; s'empare de Corinthe par stratagème, en 260; perd cette place, qui est reprise par Aratus, chef de la ligue des Achéens, en 258; meurt en 244, après un règne de 36 ans.

ANTIGONE, peintre, écrivit, suivant Pline, en société avec Xénocrate, Polémon et Hypsicrate, sur la peinture et sur les tableaux, des livres que l'on voyait de son temps à Sicyone.

ANTIGONE, sculpteur grec, est cité par Pline, qui lui attribue quelques livres sur son art.

ANTIGONE DOSON, ainsi nommé par antiphrase, de ce qu'il promettait beaucoup et ne donnait jamais rien, était cousin de Démétrius, fils d'Antigone Gonatas; tuteur du jeune Philippe, son neveu; il prend la couronne l'an 231 avant J. C.; en 221, défait Cléomène, roi de Lacédémone; il entre dans Sparte dont il respecte l'indépendance; retourne en Macédoine et meurt la même année, laissant le trône à son pupille Philippe, en 221.

ANTIGONE, fils d'Hircan, fut associé à la royauté par son frère Aristobule, roi de Judée, soumit l'Iturée, et fut assassiné par son frère l'an 101 avant J. C.

ANTIGONE, roi des Juifs, fils d'Aristobule II, conduit à Rome après la prise de Jérusalem par Pompée, en 61 avant J. C.; ne pouvant rien obtenir des Romains, il s'adresse à Pacorus, roi des Parthes, qui le rétablit sur le trône; mais Gabinius, lieutenant d'Antoine, s'empare de Jérusalem à la sollicitation d'Hérode, le fait battre de verges et mettre à mort, l'an 35 avant J. C. Antigone fut le dernier prince de la maison des Asmonéens, qui avait régné 166 ans.

ANTIGUA (Marie), religieuse espagnole de l'ordre de la Merci, a écrit, au 17e siècle, avec beaucoup d'onction et de pureté, quelques ouvrages mystiques, traduits en français.

ANTILLON (Isidore), né au village de Sainte-Eulalie dans l'Aragon, fit ses études à Saragosse et devint professeur de géographie et d'histoire au collége royal de la jeune noblesse à Madrid. Animé d'un zèle patriotique très-ardent, il s'opposa à l'invasion des Français en 1808. Il se retira à Cadix, puis à Majorque, où il concourut à la rédaction d'un journal d'un esprit antimonarchique. Lorsque Ferdinand VII remonta sur le trône en 1814, Antillon, persistant dans les mêmes opinions, fut arrêté par ordre du roi et conduit à Saragosse pour y être jugé; mais il mourut en route en 1820. Il a laissé des ouvrages d'éducation très-estimés, principalement ses *Leçons de géographie générale,* et ses *Éléments de géographie astronomique, naturelle et politique de l'Espagne et du Portugal.*

ANTIMACHIDES, architecte grec, vivait à Athènes, vers la 55e olympiade, et fut chargé, par Pisistrate, conjointement avec Antistates, Porinos et Callæschros, de construire un temple en l'honneur de Jupiter Olympien.

ANTIMACO (Marc-Antoine), né à Mantoue en 1475, professeur de grec à Ferrare en 1527, mort en 1552, a traduit du grec en latin les *OEuvres* de Gémistus Pléthon, et quelques opuscules de Denys d'Halicarnasse, de Démétrius de Phalère, etc., Bâle, 1540, in-4°. On trouve quelques-unes de ses *poésies* latines à la fin du recueil des Lettres de quelques savants à P. Vettori, Pavie, 1758.

ANTIMAQUE. Suidas cite quatre poëtes de ce nom. Celui qui est le sujet de cet article était de Claros, suivant Ovide, et de Colophon, selon d'autres. L'auteur

anonyme de la *Description des Olympiades* le fait contemporain de Lysandre, et même de Platon, qui, très-jeune encore, assista, dit-on, à la lecture de la *Thébaïde* d'Antimaque. On trouve un fragment d'Antimaque dans les *Analectes* de M. Brunck, tome Ier, page 167; et Schekenberg a publié en 1786 tout ce qui reste de lui, avec une épître de Wolf. La *Thébaïde* d'Antimaque, et sa *Lydienne*, élégie louée par Ovide, ne sont point parvenues jusqu'à nous.

ANTIME ou **ANTHYME**, duc de Naples vers 788, après Théophylacte, fit élever dans cette ville l'église de St.-Paul et le monastère de St.-Quirico.

ANTIN. *Voyez* **GONDRIN.**

ANTINES (D. Maur, François d'), né à Gouvreux, diocèse de Liége en 1688, bénédictin de la congrégation de St.-Maur, mort en 1746. Il a publié les cinq premiers volumes du *Glossaire de Ducange* en 1736, et travailla ensuite à la collection des *historiens de France* de Bouquet. C'est Antines qui conçut le plan de l'*Art de vérifier les dates*, dont il publia la première partie en 1750, in-4°; cet ouvrage a été réimprimé in-fol. en 1770.

ANTINORI (Louis-Antoine), savant antiquaire, était né vers 1720 à Aquila dans l'Abruzze. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut pourvu de quelques bénéfices et enfin nommé archevêque de Lanciano. Il s'était passionné de bonne heure pour les recherches archéologiques. Dans un voyage qu'il fit à Rome, le pape Benoît XIV lui proposa la direction d'une bibliothèque; mais il refusa cette charge. De retour à Aquila, il y mourut en 1780. Il a laissé des *Chroniques* sur l'Abruzze que Muratori a insérées dans le tome VI de ses *Antiquitates italianæ medii ævi.*

ANTINOUS, jeune Bithynien d'une grande beauté, fut l'esclave et le favori de l'empereur Adrien, qu'il accompagna dans ses voyages. Étant en Égypte, il se noya dans le Nil, par accident; son maître, inconsolable de sa perte, fit élever un temple en son honneur, donna son nom à un grand nombre de villes de la haute Égypte, et multiplia son image par des médailles et des statues. Le *musée* de Paris possède plusieurs statues d'Antinoüs.

ANTIOCHUS, fils de Phintas, roi des Messéniens, régna quelque temps avec Androclès, son frère, dans la meilleure intelligence; mais ils se divisèrent au sujet de Polycharès qu'Androclès voulait livrer aux Spartiates; le peuple s'étant divisé à l'exemple de ses chefs, il y eut une sédition dans laquelle Androclès fut tué, et Antiochus resta seul roi des Messéniens. Il mourut vers l'an 744 avant J. C., un peu avant la guerre de Messène. Il eut pour successeur Euphaès son fils.

ANTIOCHUS, de Syracuse, est cité par Pausanias et Denys d'Halicarnasse, comme auteur d'une histoire de Sicile, depuis le roi Cocalus jusqu'à la mort de Xercès.

ANTIOCHUS Ier, surnommé Soter, fils de Séleucus Ier, et d'Apamé, se distingua à la bataille d'Ipsus, où il commandait l'aile opposée à Démétrius, fils d'Antigone. Il devint, par la suite, amoureux de Stratonice, épouse de son père, qui la lui céda, et lui donna en même temps la portion de ses États située au delà de l'Euphrate. Séleucus étant mort l'an 281 avant J. C., Antiochus devint maître de tous ses États. Il remporta, l'an 275 avant J. C., une victoire signalée sur les Gaulois qui ravageaient l'Asie; ensuite il déclara la guerre à Ptolémée Philadelphe, à l'instigation de Magas, roi de Cyrène; mais ce prince lui donna tant d'occupation dans ses propres États, qu'il ne put pas aller attaquer l'Égypte. Sur la fin de ses jours, Ptolémée, son fils aîné, se révolta contre lui de concert avec Timarque. Antiochus le fit mourir, et fut tué lui-même peu de temps après, l'an 262 avant J. C., dans un combat près d'Éphèse.

ANTIOCHUS II THÉOS, fils du précédent et de Stratonice, lui succéda. Les Milésiens lui donnèrent le surnom de *Dieu*, parce qu'il les délivra de la tyrannie de Timarque. Il renouvela la guerre que son père avait faite avec peu de succès contre Ptolémée Philadelphe, roi d'Égypte; mais il fut forcé de demander la paix et de répudier sa première femme Laodicé, pour épouser Bérénice, fille du roi d'Égypte. Laodicé en conçut un tel ressentiment, qu'elle l'empoisonna, 247 ans avant J. C.

ANTIOCHUS, surnommé Hiérax, fils du précédent et de Laodicé, n'avait que 14 ans, lorsque Ptolémée Évergète le fit roi de la Cilicie, pour l'opposer à Séleucus Callinice, frère du jeune Antiochus, qu'il avait presque entièrement dépouillé de ses États. Ce dernier, ayant fait de vains efforts pour les recouvrer, eut recours à la générosité d'Antiochus, qui rassembla une armée pour le dépouiller de ce qui lui restait : cette avidité lui fit donner le surnom d'*Hiérax* (vautour). Ptolémée ayant fait une trêve avec Séleucus, la guerre continua entre les deux frères; et Antiochus, à l'aide des Gaulois, remporta une victoire signalée sur Séleucus, que l'on crut avoir été tué dans l'action : Antiochus en prit le deuil, et témoigna le plus grand chagrin. Ayant, par la suite, été entièrement défait par Séleucus, qui n'avait point péri comme on l'avait cru, il se réfugia chez Artamènes, roi de Cappadoce, mais, s'étant aperçu qu'on lui tendait des embûches, il s'enfuit; et, ne sachant où se retirer, il alla se livrer à Ptolémée Évergète, son ennemi, qui le fit enfermer. Il trouva cependant le moyen de s'échapper par le secours d'une courtisane, et fut tué en chemin par des voleurs, l'an 227 avant J. C.

ANTIOCHUS III, surnommé le Grand, fils de Seleucus Callinice et de Laodicé, était à Babylone lorsque Séleucus Céraunus son frère fut tué. L'armée de Syrie le reconnut pour roi vers l'an 223 avant J. C. La Syrie était alors dans une situation très-fâcheuse, suite des divisions entre Séleucus II et Antiochus Hiérax; divers satrapes ou gouverneurs levèrent l'étendard de la révolte et se déclarèrent indépendants. Antiochus marcha contre eux, les vainquit et les força à l'obéissance. Il entreprit ensuite une expédition contre Artabazane, roi de l'Atropatène; ce prince se soumit à toutes les conditions qu'Antiochus lui imposa. Antiochus, de retour dans la Syrie, reprit la guerre contre Ptolémée, et s'empara de plusieurs villes de la Palestine et de la Phénicie; vaincu par ce prince à Raphia dans la Palestine, il fut obligé d'abandonner toutes ses conquêtes, et se trouva trop heureux d'obtenir une trêve d'un an, dont il profita pour aller soumettre Achæus, qu'il prit et fit mourir. Il attaqua ensuite Arsace, roi des Parthes, qu'il força à demander la paix, et à se réunir à lui : il traversa ensuite le mont Paropamisus, et s'avança jusqu'à l'Inde. Après avoir parcouru et soumis l'Arachosie, la Drangiane, la Carmanie, la Perse, la Susiane, la Babylonie et la Mésopotamie, il

revint dans son pays, couvert de gloire, et ses sujets lui donnèrent le surnom de *Grand*, qu'il avait bien mérité, en rendant au royaume de Syrie son ancienne splendeur. Le reste de sa vie ne répondit pas à ces brillants commencements; il voulut profiter de la jeunesse de Ptolémée Épiphane pour le dépouiller de ses États; mais le peuple romain, que son père lui avait donné pour tuteur, le força à la retraite (204 ans av. J. C.). S'étant emparé de quelques villes en Asie, il eut bientôt de nouvelles difficultés avec les Romains; c'est tandis qu'on négociait à ce sujet, qu'Annibal vint se réfugier auprès de lui et l'excita à leur faire la guerre; mais Antiochus, sous l'influence de la crainte, ne suivit pas son conseil. Quelque temps après, cédant à l'invitation des Étoliens, qui avaient pris les armes contre les Romains, il passa dans la Grèce avec 10,000 hommes qui furent attaqués au passage des Thermopyles, et taillés en pièces; il eut beaucoup de peine à s'échapper lui-même. Prévoyant alors que les Romains viendraient l'attaquer en Asie, il rassembla des forces considérables dans le voisinage de la mer et fortifia plusieurs villes; mais ayant appris que son escadre, commandée par Polyxénidas, avait été battue par les Romains auprès de Myonnésos, il perdit la tête, abandonna toutes les places qu'il avait fortifiées, et se retira à Sardes. Scipion le jeune, général de l'armée romaine, qui avait pour lieutenant Scipion l'Africain son frère, ne tarda pas à profiter de sa fuite et à passer en Asie. Antiochus lui ayant fait faire des propositions de paix, il lui répondit qu'il fallait, pour l'obtenir, qu'il abandonnât toute l'Asie en deçà du Taurus. Ces conditions paraissant trop dures, Antiochus se prépara au combat; il avait 70,000 hommes, et les Romains n'en avaient pas plus de 30,000 : ils remportèrent cependant une victoire éclatante. Antiochus fut obligé d'accepter les conditions qu'il avait refusées. Peu de temps après, Artaxias et Zadriades, satrapes de l'Arménie, se révoltèrent. Voulant aller les soumettre, il fit reconnaître roi Séleucus, son fils aîné; et comme il avait besoin d'argent, il entreprit de piller de nuit le temple de Jupiter, ou plutôt de Bélus, dans le pays des Élyméens; mais les habitants s'étant réunis le massacrèrent, ainsi que les troupes qui l'accompagnaient, l'an 187 avant J. C. Aurélius Victor rapporte différemment sa mort. Il dit qu'Antiochus fut tué dans une fête par un de ses hôtes, qu'il avait insulté. Il était âgé de cinquante-deux ans, et en avait régné trente-six.

ANTIOCHUS IV ÉPIPHANE, fils du précédent, fut élevé à Rome, où son père l'avait envoyé en otage. Séleucus IV, son frère aîné, voulant le faire revenir auprès de lui, envoya Démétrius, son propre fils, à Rome, pour le remplacer. Antiochus étant arrivé à Athènes, apprit la mort de Séleucus; il prit aussitôt le titre de roi, et ayant vaincu Héliodore, qui avait usurpé l'autorité, il se fit reconnaître par les Syriens. Le commencement de son règne ne fut remarquable que par ses extravagances. Il avait pris, en montant sur le trône, le surnom de *Theos Epiphanes* (Dieu présent). Ses extravagances firent qu'on le changea en celui d'*Epimanes* (fou). Toutes ses folies ne lui firent cependant pas négliger le soin de ses États, et Cléopâtre, sa sœur, qui était mariée à Ptolémée Philométor, étant morte l'an 173 avant J. C., il ne voulut plus laisser à ce prince les revenus de la Cœlé-Syrie et de la Phénicie, qu'on lui avait donnés pour la dot de sa femme; mais les Romains lui firent abandonner cette conquête. Très-zélé pour la religion, il entreprit de faire achever le temple de Jupiter Olympien, à Athènes, envoya des offrandes magnifiques à Délos, à Olympie, et dans d'autres lieux. Par suite de ce zèle, il voulut forcer les Juifs à abandonner le culte de leur Dieu, pilla leur temple, et y fit placer la statue de Jupiter Olympien. N'ayant pu soumettre ce peuple à ses volontés, il se livra contre lui à toutes sortes de persécutions, ce qui fut la cause de la révolte des Machabées, qui défirent plusieurs fois ses armées, et finirent par se rendre maîtres du gouvernement de la Judée. Ayant besoin d'argent, Antiochus rassembla une armée pour aller piller le temple de la déesse d'Élymaïs, dans la Médie, mais il fut repoussé par les habitants du pays. Il tomba malade en revenant à Tabes, dans la Perse, et mourut l'an 164 avant J. C., dans des accès de frénésie que les Persans attribuèrent à son entreprise contre le temple d'Élymaïs, et les Juifs à la profanation de celui de Jérusalem.

ANTIOCHUS V, surnommé EUPATOR, fils du précédent, monta sur le trône, l'an 164 avant J. C., âgé de 9 ans. Les Romains lui donnèrent Lysias pour tuteur, contre la volonté de son père, qui avait chargé de cet emploi Philippe, son ami. Il fut tué dans la troisième année de son règne.

ANTIOCHUS VI, surnommé DIONYSUS, ou BACCHUS, était fils d'Alexandre Balas. Démétrius Philadelphe s'étant fait détester de ses sujets par ses rapines, Tryphon amena de l'Arabie Antiochus, encore enfant, et le fit reconnaître roi, vers l'an 144 avant J. C. Quelques victoires furent remportées sur les généraux de Démétrius; mais bientôt, Tryphon, las de gouverner sous le nom d'un autre, se débarrassa de ce jeune prince, en lui persuadant qu'il avait la pierre, et en lui faisant faire l'opération par des chirurgiens gagnés, qui le firent périr. Antiochus n'avait régné que deux ans.

ANTIOCHUS VII ÉVERGÈTES ou **SIDÉTÈS**, fils de Démétrius Soter, monta sur le trône l'an 140 avant J. C., chassa de Syrie l'usurpateur Tryphon, réduisit les Juifs, battit les Parthes, mais il fut enfin battu lui-même par Démétrius Nicanor, qui s'empara de ses États l'an 127 avant J. C.

ANTIOCHUS VIII ÉPIPHANE ou **GRYPUS**, fils de Démétrius Nicanor, monta sur le trône l'an 123 avant J. C., après en avoir chassé l'usurpateur Zabinas; s'allia avec le roi d'Égypte en épousant sa fille, eut à soutenir une guerre contre son frère Antiochus de Cyzique, qui voulait le détrôner, et fut forcé de lui céder une partie de ses États (122 ans avant J. C.). Ils régnèrent conjointement jusqu'à l'an 97, époque de la mort de Grypus, tué par Héracléon.

ANTIOCHUS IX PHILOPATOR, dit aussi *de Cyzique*, parce qu'il avait été élevé dans cette ville, contraignit son frère Antiochus Grypus à lui céder la Cœlé-Syrie. A la mort de son frère, l'an 97 avant J. C., il régna sur toute la Syrie; mais, quatre ans après, un fils d'Antiochus Grypus lui livra une bataille et le réduisit à se tuer.

ANTIOCHUS X EUSÉBÈS, fils d'Antiochus de Cyzique, reprit le trône sur Séleucus, fils d'Antiochus Grypus, qui avait détrôné son père; mais 2 ans après, il

fut lui-même détrôné par deux autres fils de Grypus, 94 ans avant J. C. Son histoire, depuis cette époque, est extrêmement obscure; on croit qu'il mourut vers l'an 75 avant J. C., laissant deux fils, Antiochus XIII et Seleucus Cybiosactes.

ANTIOCHUS XI ÉPIPHANE ou **PHILADELPHE**, partagea la couronne avec son frère Philippe, après la mort de Séleucus VI leur aîné, qu'ils vengèrent en passant au fil de l'épée les habitants de la ville de Mopsueste, où il avait été brûlé vif. Mais ayant été vaincu par Antiochus X en revenant de Syrie, Antiochus XI se noya dans sa fuite, l'an 93 avant J. C.

ANTIOCHUS XII, surnommé *Dionysius-Epiphanes Philopator-Callinicus*, fils d'Antiochus Grypus, prit la couronne lorsqu'il sut que Démétrius III son frère était prisonnier des Parthes, entreprit une expédition contre les Arabes, les vainquit d'abord, mais perdit la vie dans un 2e combat, l'an 85 avant J. C.

ANTIOCHUS XIII L'ASIATIQUE, fils d'Antiochus Eusèbès, avait été élevé au fond de l'Asie, d'où lui vint son surnom. Il fut rétabli par Lucullus, 69 ans avant J. C., sur le trône d'où son père avait été chassé. Quatre ans après Pompée le dépouilla de ses États, et réduisit la Syrie en province romaine.

ANTIOCHUS, nom commun à trois rois de Comagène en Asie. Le premier embrassa le parti du roi Tigrane contre Pompée, l'an 69 avant J. C.; puis secourut Pompée contre César, et fut tué par l'ordre d'Auguste. —Le 2e remonta sur le trône dont sa famille avait été dépossédée, et mourut sous le règne de l'empereur Tibère, 17 ans av. J. C. — Le 3e fut placé sur le trône par Caligula, qui l'en fit descendre ensuite. Il fut rétabli par l'empereur Claude.

ANTIOCHUS d'Ascalon, philosophe stoïcien, disciple de Carnéade, eut parmi ses auditeurs Cicéron, qui vante la finesse de son esprit et l'éloquence de ses discours. Lucullus l'avait attiré à Rome, et fut son ami ainsi que Brutus. Il avait composé un traité *sur les Dieux*.

ANTIOCHUS, de Laodicée en Phrygie, philosophe sceptique de l'école d'Ænésidème, eut pour disciples Théodas et le médecin Ménodote.

ANTIOCHUS, philosophe cynique, né en Cilicie, obtint la faveur des empereurs Alexandre Sévère et Caracalla; mais ayant conspiré contre ce dernier, il fut mis à mort l'an 216 de l'ère chrétienne.

ANTIOCHUS, évêque de Ptolémaïde, en Phénicie; vivait au commencement du 5e siècle; vint à Constantinople, l'an 400, et il y prêcha avec tant de succès qu'il mérita le surnom de *Bouche d'Or;* mort sous l'empire d'Arcadius, vers 405.

ANTIOCHUS, abbé du monastère de Seba, près de Jérusalem, l'an 604 de J. C., est auteur d'un ouvrage intitulé: *Pandectes de l'Écriture sainte*, en 190 homélies séparées. Dans sa préface, il parle de la prise de Jérusalem par Chosroès, roi de Perse; et il y a joint un poëme dans lequel il déplore la perte de la vraie croix, emportée par le vainqueur en Perse. Ce poëme est imprimé en grec-latin dans le supplément de la *Bibliotheca Patrum*.

ANTIPAS (St.), cité dans l'Apocalypse comme un des premiers disciples de J. C., souffrit le martyre à Pergame, dont il était évêque.

ANTIPAS. *Voyez* **ANTIPATER**, père d'Hérode le Grand.

ANTIPATER, ami et ministre de Philippe de Macédoine et d'Alexandre le Grand, qui, pendant l'expédition d'Asie, le nomma gouverneur de la Macédoine et de toute la Grèce. Il réduisit les Thraces, les Lacédémoniens, et quelques autres peuples grecs qui s'étaient révoltés, 331 ans avant J. C. Alexandre, à l'instigation d'Olympias, sa mère, le rappela. Le vieux général s'acheminait à Babylone, lorsque la mort d'Alexandre lui fit rebrousser chemin. L'an 321 avant J. C., l'usurpation de Perdiccas rappela en Orient Cratère et Antipater, mais Perdiccas ayant été tué, les troupes macédonienne s'élurent lui-même régent et tuteur de la famille d'Alexandre, à la place de Perdiccas. Après un nouveau partage de provinces, l'an 320 avant J. C., il retourna en Macédoine, emmenant avec lui Archidée, Eurydice, et apparemment Roxane. Antipater mourut paisible possesseur de la Macédoine et de la régence, en 319 avant J. C., âgé de 81 ans.

ANTIPATER Ier, roi de Macédoine, était petit-fils du précédent et fils de Cassandre auquel il succéda avec son frère Philippe, en 298 avant J. C.; fait mourir sa mère Thessalonique, sœur d'Alexandre le Grand, en 296, et appelle à son secours Démétrius Poliorcètes fils d'Antigone, qui le détrône lui et son frère; Antipater se retire chez Lysimaque, son beau-père, qui le fait mourir, en 294 avant J. C.

ANTIPATER II, roi de Macédoine, neveu de Cassandre; proclamé roi de Macédoine en 278; ne règne que quarante-cinq jours, et est remplacé par Sosthène, habile capitaine.

ANTIPATER, neveu d'Antiochus le Grand, roi de Syrie, et commandant de la cavalerie de ce prince contre Ptolémée Philopator; fait conclure la paix entre ces deux rois, l'an 188 avant J. C.; sert dans l'armée de son oncle contre les Romains, et, après la défaite d'Antiochus à Magnésie, traite de la paix au nom de son souverain avec Scipion l'Africain.

ANTIPATER, philosophe stoïcien de Tarse, combattit le scepticisme de Carnéade, et mourut dans le 2e siècle avant J. C. Il avait composé deux livres de *la Divination*.

ANTIPATER (Lælius-Cælius), historien latin, écrivit, vers 124 avant J. C., une histoire de la seconde guerre punique; Adrien la préférait à celle de Salluste. Cet ouvrage s'est perdu, mais quelques fragments en ont été publiés en 1568.

ANTIPATER, dont le 1er nom était ANTIPAS, père d'Hérode le Grand, et gouverneur d'Idumée; replace sur le trône Hircan, qui en avait été chassé par Aristobule et gouverne sous son nom, l'an 63 avant J. C.; il s'attache à César, l'accompagne en Égypte, et reçoit de lui le gouvernement de la Judée, l'an 48 avant J. C.; mort empoisonné, en 53 avant J. C.

ANTIPATER, fils aîné d'Hérode le Grand; d'abord disgracié par son père qui le rappelle et le nomme son successeur au détriment de ses deux autres fils, Alexandre et Aristobule, qu'il fait mourir 6 ans avant J. C.; Hérode fit périr ce fils ingrat qui avait conspiré contre lui, 4 ans avant J. C.

ANTIPATER, rhéteur d'Hiéropolis, en Asie; fut le secrétaire de Septime Sévère, et le précepteur de ses en-

fants, l'an 220 de J. C.; consul et gouverneur de Bithynie, en 214; reprocha à Caracalla la mort de son frère Geta et se laissa mourir de faim, en 212.

ANTIPATER de Sidon, poëte grec et stoïcien, dont Cicéron vante la prodigieuse facilité à faire les vers, a laissé quelques épigrammes dans l'*Anthologie*.

ANTIPATER, autre poëte de Thessalonique, est aussi l'auteur de quelques vers que l'on trouve dans l'*Anthologie*.

ANTIPHANES, d'Argos, sculpteur, dont Pausanias cite plusieurs ouvrages remarquables, et qui s'était formé par les leçons de Periclète, l'un des disciples de Polyclète, fut le maître de Cléon qui florissait dans la 98e olympiade, 388 ans avant J. C.

ANTIPHANES, poëte comique grec, né à Rhodes, vivait sous Alexandre le Grand; il a composé près de 300 comédies, dont Fabricius a donné le catalogue. Il y a eu plusieurs autres Antiphanes, sur lesquels les historiens ne donnent aucun détail; un d'eux fut statuaire à Argos; un autre, médecin à Corinthe. Étienne de Byzance cite un autre Antiphanes, poëte comique de Berge dans la Thrace, qui écrivit des choses si incroyables, que l'on appela *Bergaiseurs* ceux qui débitaient de tels contes.

ANTIPHILE, peintre, contemporain et rival d'Apelles, naquit en Égypte et fut élève de Ctésidème. Il se distingua par sa grande facilité. On peut le considérer comme l'inventeur du genre grotesque, ou caricature. Il était si jaloux d'Apelles qu'il le dénonça comme ayant pris part à une conjuration dirigée contre Ptolémée; un des conjurés ayant démontré la fausseté de cette accusation, Antiphile fut jeté dans les fers pour le reste de ses jours.—Pausanias parle d'un statuaire du même nom dont on voyait plusieurs ouvrages à Olympie.

ANTIPHON, né à Rhamnus, en Attique, et appelé de là *Rhamnusien*, florissait 430 ans avant J. C., eut pour maître Sophilus, son père, et devint si célèbre par son éloquence, que le peuple se défiait de ses discours, ce qui l'empêcha souvent de parler en public. Il ouvrit une école de rhétorique à Athènes, et enseigna cet art à Thucydide qui, dans son *Histoire*, parle de lui comme d'un orateur recommandable. Selon Quintilien, Antiphon fut le premier qui écrivit des préceptes sur l'art oratoire, et Ammien Marcellin dit qu'il introduisit la coutume de plaider pour de l'argent. Il contribua puissamment à faire abolir la démocratie et à introduire dans Athènes la tyrannie des Quatre-Cents, l'an 412 avant J. C. La tyrannie des Quatre Cents ayant fait place à une forme de gouvernement plus populaire, Alcibiade fut rappelé, et Antiphon mis en accusation et condamné à mort, comme traître à la patrie. De soixante discours ou déclamations d'Antiphon, il n'en reste maintenant que seize. Ils font partie de la *Collection des Auteurs grecs* de Reiske. Ils ont été publiés également avec des *Discours* d'Eschyle, Lysias, etc., par Alde, in-fol., à Rome, en 1513; par Henri Estienne, en 1575, et in-8°, par Miniatus, à Hanau, 1619.

ANTIQUARIO (Jacques), né dans le 15e siècle à Pérouse, remplit dans sa jeunesse la place de secrétaire de légation à Bologne, puis de Galéas Sforce, duc de Milan, qui l'employa dans les affaires les plus importantes. Il se déclara pour les Français maîtres de Milan, et mourut dans cette ville en 1512. On a de lui des *Lettres latines*, 1519, in-4°.

ANTIQUUS (Jean), peintre, né à Groningue, le 11 octobre 1702, fut d'abord obligé de peindre sur verre. A l'âge de 25 ans, il prit le parti de s'embarquer pour aller à Paris; mais il fut forcé de revenir à Amsterdam. Il eut de nouveau l'intention de voyager, malgré tous les obstacles que son indigence apportait à ce dessein. Il allait partir pour l'Angleterre avec son frère Lambert, peintre de paysage, lorsqu'ils trouvèrent un vaisseau qui faisait voile sur Gênes, et ils s'embarquèrent. Jean Antiquus fit en route le portrait du capitaine, qui fut trouvé si ressemblant qu'on ne voulut rien recevoir des deux artistes pour leur passage. Arrivés à Gênes, les portraits furent encore leur ressource; et, après cinq mois de séjour, ils se rendirent à Florence et à Livourne. Le grand-duc fit une pension à Jean Antiquus; et ce peintre ayant été de plus admis à l'académie de Florence, exécuta, pour son morceau de réception, une vaste composition, représentant *la Chute des Géants*. Il fit ensuite une copie du *Martyre de St. Étienne*, par le Cigoli, et la vendit 100 ducats. Pendant un séjour de six années à Florence, il fit quatre voyages à Rome. Dans l'un, il reçut l'accueil le plus obligeant et des marques de faveur du pape Benoît XIII. Les artistes lui témoignèrent aussi beaucoup d'estime; et lorsqu'il alla voir Naples, Solimène, alors à la tête de l'école de cette ville, lui offrit sa maison. Après avoir séjourné dans les principales villes d'Italie, et avoir travaillé à Venise, pour le fameux général Schullembourg, Antiquus retourna dans sa patrie. Le long séjour qu'il avait fait en Italie, avait donné à ses compatriotes une opinion avantageuse de ses talents; il la soutint par de beaux portraits et des tableaux d'histoire. Le prince d'Orange lui fit alors une pension, et le fixa à Breda. Aussi laborieux qu'habile, Antiquus fit plusieurs grands ouvrages, et entre autres deux plafonds. Il mourut, en 1750, âgé de quarante-six ans.

ANTISTATES, architecte grec, vivait à Athènes vers la 55e olympiade. Pisistrate le chargea, ainsi que trois autres architectes, Porinos, Callæschros et Antimachides, de construire un temple magnifique en l'honneur de Jupiter Olympien; ils en posèrent en effet les fondements, mais ce ne fut environ que sept siècles après, qu'Adrien éleva l'édifice qu'il acheva.

ANTISTE (Vincent-Justinien), dominicain, né dans le 16e siècle à Valence en Espagne, a publié un grand nombre d'ouvrages en latin et en espagnol, entre autres un *Traité de la conception de la très-Ste. Vierge Marie*, traduit en français, Paris, 1706, in-12.

ANTISTHÈNES, philosophe athénien, au commencement du 4e siècle avant J. C., enseigna d'abord la rhétorique; mais lorsqu'il eut entendu Socrate, il ferma son école pour devenir le disciple de ce philosophe. Il fut le fondateur de la secte connue sous le nom de cynique, qui s'attacha uniquement à la morale, et faisait consister la vertu à se mettre au-dessus de tous les besoins factices et de toutes les passions vaines. Il se défit de tout ce qu'il possédait, et ne garda qu'un méchant manteau, un bâton, une besace et un vase pour puiser de l'eau. On ignore l'époque de sa mort. Il fut le maître du célèbre Diogène. Antisthènes composa des *Traités* sur les sophistes, sur la vérité, sur la dialectique, sur les opinions, etc., qui sont tous perdus. On a sous son nom quelques *Lettres* publiées dans un recueil imprimé à Paris en 1637, et deux *Déclamations* dans les *Orateurs* grecs d'Estienne.

ANTOINE (Diogène), écrivain grec qu'on présume du siècle d'Alexandre, est auteur d'un roman intitulé : *Des choses incroyables que l'on voit au delà de Thulé.* Photius en a donné l'analyse dans sa *Bibliothèque,* et Chardon la Rochette la traduction franç. dans le tome Ier de ses *Mélanges.*

ANTOINE (Marc), le plus célèbre orateur de son temps, fut préteur en Sicile, proconsul en Cilicie, d'où il chassa les pirates ; consul l'an 99 avant J. C., et censeur quelque temps après. Pendant la guerre civile, il se déclara contre Marius, qui, après avoir triomphé, lui fit trancher la tête, l'an de Rome 667. On dit que les assassins, charmés par son éloquence, hésitèrent quelque temps à le frapper.

ANTOINE (Antonius CRETICUS), fils d'Antoine l'orateur, et père du triumvir, était préteur l'an de Rome 679 ; ayant été chargé de faire la guerre aux pirates, il fut battu par eux près de l'île de Crète, ce qui lui fit donner par dérision le surnom de *Creticus.*

ANTOINE (Caius-Antonius-Népos), frère du précédent, fut consul l'an 83 avant J. C., avec Cicéron, qui parvint à le détacher du parti de Catilina, en lui donnant le gouvernement de Macédoine. Chargé de poursuivre ce conspirateur, il le défit. Il fut exilé ensuite lui-même pour cause de concussion dans son gouvernement.

ANTOINE (Marc), le triumvir, était petit fils de l'orateur et fils du préteur. Il avait pour mère Julia, de la famille de César, et femme d'un mérite distingué ; il naquit l'an 86 avant J. C., et fut élevé sous la direction de sa mère. Tandis qu'il était en Grèce, le consul Gabinius le pressa de faire avec lui une campagne en Syrie, et lui donna un corps de cavalerie à commander. Antoine déploya beaucoup de courage et d'activité, particulièrement contre Aristobule, chef des Juifs, qui tentaient de secouer le joug de Rome. Antoine accompagna ensuite Gabinius dans une expédition en Égypte, dont le but était de rétablir Ptolémée sur le trône. De retour à Rome, il soutint avec chaleur le parti de César. Il fut créé augure et tribun du peuple. Il se rendit si odieux au sénat, par quelques propositions hardies, qu'il jugea convenable de quitter secrètement Rome, et de chercher un asile dans le camp de César, qui le nomma commandant suprême en Italie ; et lui donna l'ordre de le venir trouver avec ses troupes en Macédoine, il le rejoignit devant Dyrrachium, avec un puissant secours. Après avoir échappé aux amiraux de Pompée, il commanda l'aile gauche à la célèbre bataille de Pharsale, et, après la victoire, revint à Rome, avec le titre de général de la cavalerie, et de gouverneur de l'Italie. Quand César revint d'Espagne, Antoine devint son collègue dans le consulat, l'an 44 avant J. C. Ce fut alors qu'à la fête des Lupercales, il se jeta aux pieds de César dans la place publique, et lui offrit deux fois un diadème que César refusa au milieu des applaudissements réitérés de la multitude. Comme il paraissait probable que c'était un plan concerté pour éprouver les inclinations du peuple, et que cette tentative serait renouvelée, il se forma peu après une conspiration qui fit périr César. Antoine montra dans cette occasion une éloquence et une profondeur de politique dont on ne l'eût pas cru capable ; sachant combien les objets extérieurs frappent la multitude, il exposa en public le corps de César avec sa robe sanglante. Après s'être plusieurs fois raccommodé et brouillé avec Octave, héritier de César, qui désirait, comme lui, être à la tête de la faction, Antoine leva des forces, se retira dans la Gaule cisalpine, dont le gouvernement lui avait été accordé, et mit le siége devant Mutina, aujourd'hui Modène, que Décimus Brutus défendit vaillamment. Alors le sénat déclara Antoine ennemi public, et les deux nouveaux consuls, Hirtius et Pansa, accompagnés d'Octave, marchèrent contre lui. Antoine défit d'abord Pansa dans une action très-meurtrière ; mais Hirtius survint, et, malgré des prodiges de valeur, Antoine et ses soldats furent complétement battus, quoique les deux consuls eussent été tués. Cet événement mit à la tête de toute l'armée de la république, Octave, à qui Pansa mourant avait donné le conseil de se réconcilier avec Antoine. Après sa défaite, Antoine fut forcé de lever le siége de Mutina, et même de quitter l'Italie. Arrivé dans les Gaules, il vint, en suppliant, au camp de Lépide, qui commandait alors en Provence ; mais bientôt, par son influence sur les troupes, il obligea ce général à se joindre à lui, et à lui céder toute l'autorité. Plancus et Pollion vinrent aussi fortifier son parti de leurs soldats ; ainsi Antoine qui, peu auparavant, avait quitté l'Italie en fugitif, y rentra à la tête de vingt-trois légions et de dix mille chevaux. Octave s'étant avancé au-devant d'Antoine et de Lépide, eut avec eux la fameuse entrevue où ils se partagèrent l'univers romain. Ce fut aussi là qu'ils arrêtèrent les plans de ces proscriptions sanglantes qui ont rendu leurs noms exécrables. Antoine insista surtout pour qu'on lui sacrifiât Cicéron. Il lui portait une haine implacable, à cause des fameuses Philippiques, prononcées contre lui par l'orateur. Antoine jouit de la lâche satisfaction d'attacher la tête et la main droite de Cicéron sur cette même tribune aux harangues, si souvent témoin du triomphe de son éloquence. Après avoir fait périr leurs ennemis dans Rome, Antoine et Octave marchèrent en Macédoine contre Brutus et Cassius, et raffermirent leur pouvoir par la victoire qu'ils remportèrent dans les plaines de Philippes, qui coûta la vie à Cassius et à Brutus. Antoine marcha ensuite en Grèce, et s'arrêta quelque temps à Athènes. De là, il s'avança en Asie, où il se livra, sans réserve, à son goût pour la magnificence et la volupté. Quand il fut en Cilicie, il enjoignit à la fameuse Cléopâtre, reine d'Égypte, de rendre compte de sa conduite, qui avait déplu aux triumvirs ; mais sa présence le captiva tellement qu'il ne put jamais, par la suite, rompre ce charme ; et cette circonstance fut décisive pour sa destinée. Cependant sa femme Fulvie, restée à Rome, eut de si grandes dissensions avec Octave, que Marc Antoine fut obligé de passer en Italie ; la mort de cette femme facilita le rapprochement qui fut en quelque sorte complété par le mariage de Marc Antoine avec Octavie sœur d'Octave. Les deux maîtres de l'empire en firent alors un nouveau partage. Antoine retourna ensuite en Grèce. Il passa l'hiver dans Athènes, au milieu des fêtes, et fit une campagne contre les Parthes, qui ne fut pas heureuse. Par la médiation d'Octavie, une parfaite intelligence sembla régner entre les deux triumvirs ; mais la passion d'Antoine pour Cléopâtre vint de nouveau jeter entre eux la dissension. Antoine marcha une 2e fois contre les Parthes ; mais, après avoir perdu beaucoup d'hommes et de munitions, il fut contraint à une honteuse retraite. La vertueuse Octavie, qui était venue de Rome avec des renforts d'hommes, et des vêtements pour les

troupes, reçut l'ordre, à l'instigation de Cléopâtre, de s'en retourner. Antoine poussa même la folie au point de divorcer publiquement, et de lui ordonner de quitter sa maison de Rome. L'impression que cette conduite fit sur les amis d'Antoine fut telle, que quelques-uns l'abandonnèrent; les manières impérieuses et hautaines de Cléopâtre y contribuèrent aussi beaucoup. Enfin, dans Rome, on déclara la guerre à la reine d'Égypte, et Antoine fut privé de son consulat et de son gouvernement. Chaque parti rassembla ses forces de terre et de mer, et le golfe d'Ambracie devint le théâtre de cette grande querelle. La fameuse bataille d'Actium eut ensuite lieu. Au milieu de l'action, Cléopâtre, avec son escadre de soixante galères, prit la fuite; Antoine, courant sur ses traces, avec un petit vaisseau, et abandonnant ses braves défenseurs, perdit l'empire du monde, et se couvrit d'une honte éternelle. Ses soldats, privés de leur chef, combattirent encore longtemps; mais, à la fin, ils succombèrent. Antoine, dévoré de honte, et rempli d'indignation contre celle qui avait causé sa ruine, refusa, pendant quelque temps, de lui parler. A la fin, ils se réconcilièrent, et Cléopâtre eut l'art de le ramener à son palais, où il reprit ses habitudes voluptueuses. Leurs fêtes furent interrompues par l'arrivée d'Octave, qui rejeta toutes les propositions de soumission qu'ils lui firent. Quand il se présenta devant Alexandrie, Antoine abandonné par la flotte égyptienne et par ses forces de terre, ayant même raison de se croire trahi par Cléopâtre, tomba dans le plus profond désespoir. Il courut d'abord au palais de Cléopâtre, pour tirer d'elle une vengeance à laquelle elle se déroba par la fuite. Résolu de mourir, il appela Eros, son fidèle serviteur, pour qu'il acquittât la promesse qu'il lui avait faite, de le tuer quand il le lui ordonnerait. Eros, feignant de lui obéir, lui dit de retourner la tête, et, se frappant lui-même, tomba mort à ses pieds. Antoine se jeta sur l'épée d'Eros et s'en perça le sein. La blessure ne fut pas immédiatement mortelle, et, comme il désirait dire à Cléopâtre un dernier adieu, il fut hissé au haut de la tour où la reine avait cherché un asile contre ses fureurs. Antoine, faible jusqu'au dernier moment, lui adressa quelques paroles pleines de tendresse, lui donna des conseils, et mourut entre ses bras, à l'âge de 56 ans, 30 ans avant J. C. Cléopâtre lui fit de magnifiques funérailles; mais, à Rome, on abattit toutes ses statues, et sa mémoire fut déclarée infâme.

ANTOINE (Lucius), frère du précédent, fut surnommé le *Gladiateur asiatique*. Il se trouva avec Marc Antoine à la bataille qui décida de la levée du siége de Modène, et s'enfuit avec lui. Lorsque Marc Antoine était en Orient, Lucius et Fulvie attaquèrent Octave. Après une tentative infructueuse, Lucius s'enferma dans Pérouse. Assiégé par les lieutenants d'Octave, ses soldats combattirent avec un rare courage, mais enfin il fallut capituler. Il alla se remettre aux mains d'Octave, qui le reçut avec bienveillance, lui laissa la vie, et exerça toute sa vengeance contre les habitants.

ANTOINE (Caïus), frère des précédents, fut consul avec Cicéron. Ayant été accusé de malversation dans son gouvernement, il fut condamné à un exil perpétuel. Dans la guerre qui suivit la mort de César, il fut battu et fait prisonnier par le fils de Cicéron, lieutenant de M. Brutus, qui le fit périr pour venger la mort de son père.

ANTOINE (Marc-Jules), fils du triumvir, se fit aimer d'Auguste, qui le fit nommer consul 10 ans avant J. C.; complice des débauches de Julie, fille de ce prince, il fut obligé de se donner la mort, l'an 2 de notre ère.

ANTOINE (St.), patriarche des cénobites, naquit, en 251, au village de Come, près d'Héraclée, dans la haute Égypte. Ses parents, après lui avoir donné une éducation chrétienne, furent enlevés de ce monde, et le laissèrent, à l'âge de 18 ans, possesseur d'une fortune considérable. Après avoir lu l'Évangile, il prit la résolution de quitter le monde, distribua ses biens aux pauvres, et se retira, en 270, dans la solitude. Les tentations que le démon lui fit éprouver dans cet état, sous toutes sortes de formes, et qui troublèrent, pendant vingt ans, sa solitude, sont célèbres dans l'antiquité ecclésiastique, aussi bien que les mortifications par lesquelles il sortit victorieux de ces longs et rudes combats, qui lui valurent le don des miracles. Antoine vivait isolé au milieu des décombres d'un vieux château situé sur une haute montagne; un cilice qui lui servait de tunique, couvert d'un manteau de peaux de brebis, attaché par une ceinture, formait son vêtement. Six onces de pain trempé dans l'eau, un peu de sel et quelques dattes, étaient sa nourriture de tous les jours, lorsqu'il ne jeûnait pas. La réputation de sa sainteté attira auprès de lui de nombreux disciples. Il descendit de sa montagne, pour les rassembler dans le monastère de Phaium, composé de diverses cellules, ou plutôt de huttes et de cabanes, éparses çà et là. Bientôt d'autres monastères s'établirent dans cette partie du désert, de sorte que les vastes solitudes de la Thébaïde furent couvertes de cénobites, dont les uns remplissaient ces monastères, les autres s'enterraient dans des cavernes formées par l'extraction des pierres qui avaient servi à la construction des fameuses pyramides. Le nombre de ces habitants du désert s'élevait, à sa mort, à plus de 15,000. Deux fois, Antoine fut obligé de quitter sa solitude et de se rendre à Alexandrie; la première, en 311, pendant la persécution de Maximin, pour servir les chrétiens détenus en prison, ou condamnés aux mines, et les encourager, jusqu'au pied des tribunaux et sous la hache des bourreaux, à persévérer dans la foi de Nicée; la seconde, à la prière de saint Athanase, en 355, pour confondre les ariens, qui voulaient le faire regarder comme un de leurs partisans, et le peuple courait en foule pour lui entendre prêcher la doctrine de J. C. Antoine, sentant sa fin approcher, entreprit, pour la dernière fois, la visite de ses monastères; il se retira ensuite sur le sommet de sa montagne avec ses deux plus chers disciples, Macaire et Amathas. Il leur recommanda d'envoyer son manteau à saint Athanase, afin de prouver par là qu'il mourait dans sa communion. Après quelques autres dispositions semblables : « Adieu, mes enfants, leur dit-il; Antoine s'en va, il n'est plus avec vous. » C'est ainsi qu'il expira paisiblement, l'an 356, à l'âge de cent cinq ans. L'Église célèbre sa fête le 17 janvier. Ses lettres, écrites en langue égyptienne, se conservent dans divers monastères d'Égypte. Plusieurs ont été traduites en grec et du grec en mauvais latin, dans la *Bibliothèque des Pères*. Albert de Bavière, comte de Hainaut, fonda, en 1382, sous les auspices de saint Antoine, un ordre de chevaliers destinés à faire la guerre aux Turcs. Ils portaient un collier d'or, fait en forme de

ceinture d'hermine, d'où pendaient une béquille et une clochette d'argent. Suivant plusieurs auteurs, un ordre militaire du même nom avait déjà été fondé en 370 en Éthiopie, par un empereur, nommé *Jean le Saint*.

ANTOINE de Padoue (St.), fils d'un officier de l'armée d'Alphonse Ier, roi de Portugal, naquit à Lisbonne, en 1195. Les reliques de cinq franciscains martyrisés par les infidèles firent sur lui une si vive impression qu'il prit l'habit de St.-François, en 1221, et alla prêcher l'Évangile aux Maures d'Afrique. Forcé par une maladie de se rembarquer pour l'Espagne, un coup de vent le jeta en Sicile, où il vit St. François, fondateur de son ordre, lequel le tira ensuite de sa solitude, près de Bologne, pour l'envoyer professer la théologie à Verceil, à Bologne, à Montpellier, à Padoue et à Limoges. Élevé aux premières dignités de son ordre, Antoine tonna contre les abus, et s'attira la haine de son général par sa rigidité. Il allait être renfermé pour le reste de ses jours dans une cellule, lorsqu'il se réfugia près de Grégoire IX, qui l'attacha à sa personne. Antoine se retira d'abord sur le mont Aventin et de là à Padoue, où il mit la dernière main à ses *Sermons*. Épuisé, quoique jeune encore, par ses fatigues et ses austérités, il se retira dans un lieu solitaire pour se préparer à la mort, et rendit le dernier soupir, le 13 juin 1231, à trente-six ans. Grégoire IX le canonisa en 1232. Une église magnifique fut bâtie à Padoue, en son honneur, et ses reliques y furent déposées. St. Antoine de Padoue est honoré avec autant de dévotion en Portugal qu'en Italie. Les *Sermons* de St. Antoine, ainsi que sa *Concorde morale de la Bible*, ont été réimprimés à Venise, en 1575; à Paris, 1641, in-fol. et à Bologne, 1757, in-4°.

ANTOINE, de Palerme, littérateur et poëte; né en 1364; mort à Naples, en 1471, au service d'Alphonse V d'Aragon, roi de Naples.

ANTOINE DE BOURGOGNE, duc de Brabant, deuxième fils de Philippe le Hardi, duc de Bourgogne; né en 1384; prit le parti de Jean sans Peur, son frère, dans la guerre des Bourguignons et des Armagnacs; tué à la bataille d'Azincourt, en 1415.

ANTOINE, de Galatona, médecin, poëte, philosophe et géographe; mort vers 1490. On a de lui un éloge de la goutte.

ANTOINE de Messine. *Voyez* **ANTONELLO.**

ANTOINE, dit *le Grand-Bâtard*, fils naturel de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, et de Jeanne de Presles, né en 1421, passa en Afrique avec Baudouin, son frère, et contribua beaucoup à délivrer Ceuta, assiégée par les Maures. A son retour en France, il servit le duc de Bourgogne (Charles le Téméraire) contre les Liégeois et les Suisses, commanda l'avant-garde au combat de Granson en 1476, et fut fait prisonnier à la bataille de Nancy. Entré depuis au service de Louis XI et de Charles VIII, il continua de signaler sa valeur dans diverses occasions, fut fait par Charles VIII chevalier de St.-Michel, et mourut en 1504.

ANTOINE DE LÉBRIJA, né en 1442, en Andalousie; mort le 11 juillet 1522, à Alcala de Hénarez; professeur célèbre; dirigea l'édition de la *Polyglotte* dont il avait donné le plan au cardinal de Ximenès. On a en outre de lui : deux *Décades de l'histoire de Ferdinand et Isabelle, Grenade* 1545; des *Lexiques espagnol-latin et latin-espagnol;* ses poésies latines furent publiées en 1491.

ANTOINE DE BOURBON, roi de Navarre, fils de Charles de Bourbon, et père de Henri IV, né en 1518, épousa en 1548 Jeanne d'Albret, qui lui apporta en mariage la principauté de Béarn et le titre de roi de Navarre. Ce prince tint à la cour de France une conduite irrésolue et sans vigueur, fut créé, à la mort de François II, lieutenant général du royaume, prit sur les protestants, Blois, Tours, Bourges et Rouen, où il reçut une blessure, dont il mourut le 17 novembre 1562. Il s'était attiré la haine des protestants, dont il avait abandonné le parti, et fut peu regretté des catholiques, dont il avait embrassé la cause. Il conserva jusqu'à sa mort son caractère d'irrésolution qui fit douter s'il mourut calviniste ou catholique.

ANTOINE (Jean), médecin, né à Campen, province d'Over-Yssel, vivait pendant la première moitié du 16e siècle. Il est l'auteur d'un petit traité portant le titre de : *Directorium summæ summarum medicæ,* qu'on trouve imprimé à la suite de la plupart des éditions du *Cœlum philosophorum,* de Philippe Ulstadt.

ANTOINE (don), prieur de Crato, roi titulaire de Portugal, était fils naturel de l'infant don Louis, duc de Béja, et d'Yolande de Gomez, que ce prince avait promis d'épouser. Prisonnier des Maures à la bataille d'Alcazar-Quivir, en 1558, il trouva le moyen de s'échapper après 40 jours de captivité, revint à Lisbonne demander la couronne, prétendant que don Louis avait épousé sa mère secrètement. Déclaré bâtard et banni du royaume, il y reparut après la mort de son oncle le cardinal Henri, et se fit proclamer roi le 19 juin 1580, au moment même où Philippe II levait une armée pour soutenir ses droits au trône. Battu par le duc d'Albe, le même jour et à la même heure que sa flotte était défaite par le marquis de Santa-Cruz, il ne fut pas plus heureux dans une seconde bataille qu'il livra sur les bords du Duero, avec les débris de son armée. Il pénétra dans le Portugal, vint en Hollande où il publia un manifeste constatant la légitimité de ses droits, et mourut à Paris le 26 août 1595, âgé de 64 ans, après avoir cédé ses droits à Henri IV. Il eut un fils naturel, nommé Emmanuel, d'abord moine chez les capucins, attaché ensuite à Maurice d'Orange, dont il épousa la sœur, et qui mourut à Bruxelles en 1658. On a imprimé sous son nom : *Paraphrase des Psaumes de la pénitence*, avec des prières sur différents sujets, traduites en français par l'abbé de Bellegarde, 1718, in-12.

ANTOINE (Sébastien), graveur, né à Nancy en 1687, a gravé, d'après Mignard, un des plafonds du château de Versailles et d'autres pièces.

ANTOINE (Paul-Gabriel), théologien jésuite, né le 21 janvier 1679, à Lunéville, mort le 22 janvier 1743 à Pont-à-Mousson, a laissé un *Cours de Théologie dogmatique*, un autre de *Théologie morale*, souvent réimprimé, où l'auteur s'est éloigné, dans la décision des cas de conscience, des opinions relâchées de ses confrères. Benoît XIV ordonna que sa morale serait enseignée au collége de la Propagande. Cependant on trouve quelques-unes de ses propositions censurées dans le *Recueil des assertions*.

ANTOINE (Jacques-Denis), architecte, né à Paris le 6 août 1733, a construit l'*Hôtel des monnaies*, la *voûte* du palais de justice, le grand *escalier* du même bâtiment,

et beaucoup d'autres édifices à Madrid, Berne, Nancy. Nommé membre de l'Institut en 1799, il mourut le 24 août 1801. Son éloge, prononcé par M. Lussault, a été imprimé.

ANTOINE (Pierre-Joseph), ingénieur des ponts et chaussées, naquit le 15 janvier 1730, à Brasey, près de Saint-Jean de Lône. Son goût le portait vers les arts du dessin, et il y fit de rapides progrès. Dans un voyage à Rome il étudia les plus beaux monuments de l'architecture, et il en leva les plans avec une exactitude remarquable. En 1790 il devint ingénieur en chef du département de la Côte-d'Or. Il mourut doyen des ingénieurs de France, le 2 mars 1814, à 84 ans. Il était membre de plusieurs académies.

ANTOINE (Antoine), frère du précédent, et, comme lui, ingénieur des ponts et chaussées, naquit en 1744 à Auxonne, et mourut à Chenove, près de Dijon, au mois de mai 1818. Il a publié quelques mémoires sur la navigation de la Saône, et sur le canal de Bourgogne.

ANTOINE, archiduc d'Autriche, né à Vienne, le 31 août 1779; nommé évêque de Munster, renonça à la carrière ecclésiastique en 1800; grand maître de l'ordre teutonique par la démission du prince Charles, son frère, en 1815; général d'artillerie; mort en 1835.

ANTOINE-GUNTHER D'ANHALT. *Voyez* **ANHALT.**

ANTOINE, duc de Brunswick. *V.* **BRUNSWICK.**

ANTOINE (Nicolas). *Voyez* **ANTONIO.**

ANTOINE (Marc), graveur. *Voyez* **RAYMONDI.**

ANTOINE, duc de Lorraine. *Voyez* **LORRAINE.**

ANTOINE, comte de Vaudemont. *Voyez* **VAUDEMONT.**

ANTOINE. *Voyez* **ANTHOINE.**

ANTOINETTE D'ORLÉANS, fille du duc de Longueville et de Marie de Bourbon; mariée à Charles de Gondi, marquis de Belle-Isle, tué en 1596; prend l'habit de feuillantine à Toulouse, en 1599; coadjutrice de l'abbesse de Fontevrault, en 1604; morte, en avril 1618, au monastère du Calvaire, à Poitiers.

ANTOINETTE (Marie) d'Autriche. *Voyez* **MARIE.**

ANTOMMARCHI (le docteur), né dans l'île de Corse, vers 1780, était professeur d'anatomie à Florence, lorsqu'il fut choisi par le cardinal Fesch pour être attaché au service de Napoléon, alors captif à Sainte-Hélène, 1820; fut honoré de l'intimité du grand homme, qu'il assista dans ses derniers moments; refusa de signer le procès-verbal d'autopsie des chirurgiens anglais, 1821; de retour en Europe, publia *les Derniers moments de Napoléon*, et des planches anatomiques du corps humain de grandeur naturelle et coloriées, 1822. Lorsque la Pologne eut déclaré son indépendance, en 1831, le docteur Antommarchi s'empressa de s'y rendre pour prodiguer ses soins à ses défenseurs; il y fit des observations précieuses sur le caractère du choléra-morbus, qu'il adressa à la Faculté de médecine de Paris, en 1833; de retour en France, il a donné le moule exact du buste de l'empereur Napoléon, recueilli sur son cadavre, 1833; mort à San-Yago, dans l'île de Cuba, le 3 avril 1838.

ANTON ou **ANTONIUS** (Paul), théologien luthérien, né en 1661 à Hirschfeld dans la Lusace, mort en 1730 à Halle, professeur de théologie et l'un des fondateurs des *piétistes*, est auteur de *De sacris gentilium processionibus*, 1684, in-4°; *Coneil. Trident. et pontif. doctrina publica*, Halle, 1697, in-8°; *Elementa homiletica*, ib. 1700, in-8°; *Collegium antitheticum*, ibid., 1732.

ANTON (Conrad-Gottlob), né à Lauban dans la haute Lusace, le 29 novembre 1745, mourut à Wittenberg le 4 juillet 1814. Cette carrière, assez longue, paraît n'avoir été remplie que par les travaux paisibles de l'érudition. Les principales productions de ce savant sont: *Dissertatio de metro Hebræorum antiquo; Vindiciæ dissertationis de metro Hebr. antiq., à dubitationibus virorum doctorum; Editionis in qua psalmi ad metrum revocabuntur et recensebuntur, varietate lectionis et perpet. interpr. illustrabuntur, specimen; Diss. de verisimillimâ librum Jonæ interpretandi ratione*; etc.

ANTON (Charles-Gottlob), de la même famille que le précédent, né le 23 juillet 1751, à Lauban, étudia la jurisprudence, et vint, en 1774, exercer à Goerlitz la profession d'avocat. En 1799, il devint sénateur de cette ville, où il est mort le 17 novembre 1818. Il partagea son temps entre les devoirs de ses fonctions et la composition de divers ouvrages, dont quelques-uns sont estimés, et parmi lesquels on remarque: *De dato diplomatum regum et imperatorum Germaniæ*, Leipzig, 1774, in-8°; *Analogie des langues* (en allemand), ibid., 1774, in-8°; *Mémoires diplomatiques pour l'histoire et la jurisprudence d'Allemagne*, ibid., 1777, grand in-8°; *Essai d'une histoire de l'ordre des Templiers*, ib., 1779, etc., etc.

ANTON (Jean-Nicolas), né à Schmiedeberg, dans le cercle électoral de Saxe, le 30 décembre 1737, eut le titre de maître de philosophie et, depuis 1759, celui de diacre de sa ville natale. Il est mort en 1814, laissant quelques ouvrages: *Commentatio de pædagogis veterum Romanorum, ad illustr. insignem Epistolæ Pauli ad Galatas locum*, Wittenberg, 1773, in-4°; *Relation du premier jubilé célébré pour le formulaire d'alliance de l'Église luthérienne évangélique* (en allemand), ib., 1775, in-4°; *Histoire du formulaire d'alliance de l'Église luthérienne évangélique.*

ANTONELLE (Pierre-Antoine marquis d') naquit à Arles, en 1747. Voué de bonne heure à la carrière des armes, il fut d'abord sous-lieutenant au régiment de Bassigny infanterie; et il était parvenu au grade de capitaine dans le même corps, lorsqu'il abandonna le service en 1782. Livré tout entier aux idées philosophiques, il renonça dès l'année 1789, à ses titres nobiliaires. Nommé maire d'Arles en 1790, Antonelle protégea de tout son pouvoir le parti de la révolution. Il fut élu député à l'assemblée législative par le département des Bouches-du-Rhône, et nommé secrétaire de l'assemblée. Il fut envoyé le 11 août, avec deux de ses collègues (Kersaint et Péraldy), à l'armée du centre que commandait Lafayette, afin d'y faire arrêter ce général, mais ces commissaires furent arrêtés à Mézières par ordre des administrateurs du département des Ardennes, puis conduits à Sedan, où ils allaient être massacrés par les soldats, si la fuite de Lafayette ne leur eût bientôt rendu la liberté. Il vint ensuite habiter Paris, où, s'étant trouvé en concurrence avec Pache dans l'élection d'un maire, il fit rayer son nom de la liste des candidats. Il est difficile d'expliquer comment un homme qui n'était pas naturellement sanguinaire préféra les fonctions de juré du tribunal révolutionnaire à celles de maire. Il était directeur du terrible

jury dans l'affaire des Girondins, et il parut hésiter pour leur condamnation. Il publia quelques jours après une brochure dans laquelle il réclamait plus d'indépendance et de liberté pour les jurés. Arrêté aussitôt après cette publication par ordre du comité de salut public, il fut emprisonné au Luxembourg, d'où il ne sortit qu'après le 9 thermidor; ainsi il ne fut pas juré dans le procès de la reine Marie-Antoinette, qui eut lieu au mois d'octobre 1793 (vendémiaire an II). Poursuivi au 13 vendémiaire an IV (octobre 1795) par les réactionnaires qui dirigeaient l'opinion publique, il se réfugia, avec tous ses amis, autour de la Convention nationale devenue le dernier appui des démocrates; et ce fut sous les ordres de Bonaparte qu'il combattit les Parisiens dans cette journée célèbre. Compromis dans la conspiration de Babeuf, il fut conduit à Vendôme, y parut avec audace devant la haute cour, et fut néanmoins acquitté. Il revint alors à Paris, et reprit ses travaux polémiques. Par suite de la proscription qu'essuyèrent les démagogues après l'événement du 3 nivôse (la tentative de la machine infernale contre les jours de Bonaparte), Antonelle fut relégué à quarante lieues de Paris; un peu plus tard la police le força même à s'éloigner davantage, et il se rendit en Italie. Lorsque les passions furent calmées, il lui fut permis de revenir dans sa ville natale, et il y vécut enfin dans le repos. On n'entendit plus parler d'Antonelle jusqu'au rétablissement des Bourbons en 1814. A cette époque on vit avec une grande surprise le vieux démagogue prendre la défense de la restauration dans un écrit intitulé : *Le Réveil d'un vieillard,* où il déclara positivement que la France ne pouvait attendre sa liberté que du roi légitime. Cet ouvrage est le dernier qu'il ait publié. Il mourut à Arles le 26 novembre 1817. Ses écrits sont : *Catéchisme du tiers état,* Arles, 1789, in-8°; *Quelques réflexions sur la mémorable assemblée de Carpentras,* Paris, 1791, in-8°; *Déclarations motivées d'Antonelle, juré au tribunal révolutionnaire dans diverses affaires,* in-8° de 76 pages, Paris, an II (1793), etc.

ANTONELLI (Nic.-Marie), cardinal italien, né en 1697, mort dans le duché d'Urbin le 24 septembre 1767, a publié quelques écrits sur *l'ancienne discipline; les droits* du saint-siége sur les duchés de Parme et de Plaisance, 4 vol. in-4°. Il a donné la première édit. de l'*Interprétation des Psaumes,* par St. Athanase, archevêque d'Alexandrie, Rome, 1746, in-fol., et celle d'un *ancien Missel romain,* avec des notes, 1756, in-4°. Les principaux ouvrages de ce savant prélat ont été réunis en un vol. in-fol., 1756.

ANTONELLI (J.-Charles), évêque de Ferentino, est auteur d'un traité *de juribus et oneribus clericorum,* Rome, 1699, in-fol.

ANTONELLI (Léonard), cardinal de l'Église romaine, naquit en 1730 à Sinigaglia, dans le duché d'Urbin. Ce fut sous le pontificat de Pie VI qu'Antonelli fut décoré de la pourpre. Nommé depuis évêque d'Ostie et de Velletri, il devint préfet de la congrégation de la Propagande et membre de la congrégation d'État. Redoutant que l'éloignement des prêtres et la cessation du culte pendant un temps qu'il était impossible de calculer, ne fissent en France un tort irréparable à la religion, il ouvrit en 1791, au sacré collége, l'avis que les prêtres français fussent autorisés à prêter le serment à la constitution civile du clergé. Plus tard ses liaisons avec le fiscal Barbieri, le firent accuser de n'être pas étranger aux troubles qui éclatèrent à Rome, et dans lesquels le général français Duphot fut tué. Doyen du sacré collége depuis 1797, Antonelli concourut à l'élection du pape Pie VII en 1800; et il accompagna ce pontife dans son voyage à Paris, en 1804. Expulsé de Rome par les Français en 1808, il fut conduit à Spoleto, puis à Sinigaglia où il mourut presque subitement le 23 janvier 1811. La *Lettre* d'Antonelli *aux évêques d'Irlande,* publiée en Angleterre, et recueillie dans l'*Ami de la religion,* n° 457, suffirait pour prouver que ce prélat était bien éloigné d'avoir les opinions intolérantes que certains biographes lui attribuent.

ANTONELLO, de Messine, fut un des plus grands peintres du 15e siècle. On lui a refusé le mérite de l'introduction de la peinture à l'huile en Italie, en citant des peintures qui lui seraient antérieures de plus d'un siècle; on est allé jusqu'à nier son voyage en Flandre. Né vers l'an 1412, Antonello, dont le vrai nom est Antonio degli Antonii, étudia la peinture sous plusieurs maîtres. Ayant vu à Naples un tableau de Jean de Bruges (Van Eyck), que des marchands florentins avaient apporté au roi Alphonse, il fut frappé de l'éclat et de la vigueur de cette peinture. Désirant connaître le secret de cette peinture, il vendit tout ce qu'il avait, et s'embarqua pour la Flandre. Il vint trouver Jean de Bruges, se présenta chez lui comme un riche marchand italien, grand amateur de peinture, admirateur de ses ouvrages. Enfin il sut si bien l'intéresser et gagner son amitié, que Van Eyck ne pouvait se passer de sa conversation. Antonello résolut de ne plus quitter ce vieillard et de l'entourer de ses soins jusqu'à sa dernière heure, qui arriva en 1441. Il revint alors à Messine, alla ensuite à Venise et enfin à Milan. Antonello enseigna son secret à plusieurs artistes. Un des premiers auxquels il en fit part fut le malheureux Domenico Veneziano, qui en fut victime. En effet, Domenico étant venu exercer son art à Florence, excita la jalousie d'André del Castagno qui l'assassina. Antonello retourna à Venise, où on le retrouve en 1470. Il avait à cette époque rendu publique sa manière de faire; car il jouissait de tous les avantages que le gouvernement lui avait faits pour l'en récompenser. Les dernières années de sa vie furent comblées d'honneurs et de richesses. On ignore l'époque de sa mort.

ANTONI (Alexandre-Victor PAPACINO d'), directeur de l'école royale d'artillerie du roi de Sardaigne, naquit le 20 mai 1714, à Ville-Franche, dans le comté de Nice, où son père était capitaine du port. Le nom d'Antoni, sous lequel il est plus connu, est celui de sa mère. Il entra au service à l'âge de 18 ans, dans le corps d'artillerie, et s'éleva au grade de capitaine; au milieu des camps et des fatigues militaires, d'Antoni trouva le temps de s'occuper aussi des études théoriques relatives à son art, et se lia avec ceux qui pouvaient lui fournir des lumières. Le roi de Sardaigne récompensa le mérite d'Antoni par une commanderie des ordres réunis de Saint-Maurice et de Saint-Lazare : il lui confia, en 1783, la direction supérieure de tout ce qui appartient à l'artillerie. L'année d'après, il le nomma lieutenant général. D'Antoni mourut le 7 décembre 1786. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont :

Institutions physico-mécaniques, traduit en français, par Montrozard, Strasbourg, 1777, 2 vol. in-8°, figures; *Examen de la poudre à canon*, traduit par Flavigny, 1775, in-8°; *De l'usage des armes à feu*, traduit par Saint-Auban, 1780, in-8°; *Principes fondamentaux de la construction des places, avec un nouveau système de fortifications*, trad. par Flavigny, 1775.

ANTONI (Vincenzo Berni degli), jurisconsulte italien, naquit à Bologne le 25 avril 1747; refusa de prêter serment à la république établie par les Français en 1798, cependant il accepta les fonctions de procureur du roi et de chevalier de la couronne de Fer. Plus tard, lorsque l'autorité pontificale fut rétablie à Bologne, Pie VII désigna Antoni pour président d'appel; mais sa santé ne lui permit pas d'accepter ces fonctions. On ignore l'époque de sa mort. Antoni a publié plusieurs ouvrages de jurisprudence très-estimés, ainsi que quelques poésies et des comédies.

ANTONIA, vestale. *Voyez* **CLAUDIA**.

ANTONIA, 2e fille de Marc-Antoine et d'Octavie, l'une des plus belles et des plus vertueuses princesses de son siècle, épousa Drusus, fils de Tibère, et en eut trois enfants, Germanicus, père de Caligula, l'empereur Claude et Livie. On croit qu'elle mourut empoisonnée par Caligula, son petit-fils.

ANTONIANO (Silvio), cardinal, né à Rome, le 31 décembre 1540, fils d'un marchand d'étoffes; il montra, dans son enfance, de grandes dispositions pour les lettres, la poésie et la musique. Le duc de Ferrare Hercule II fut tellement ravi, dans un voyage qu'il fit à Rome, de la poésie et du chant du jeune Antoniano, qu'il l'emmena avec lui à Ferrare et puis à Venise. Appelé à Rome en 1559 il fut ordonné prêtre en 1567 et peu de temps après nommé secrétaire du sacré collége. Enfin Clément VIII le fit chanoine de la basilique du Vatican, et ensuite cardinal le 3 mars 1598. Il mourut à Rome le 15 août 1603. Ses ouvrages imprimés sont: *Dell' Educazione Christiana de' Figliuoli libri trè*, Verone 1584; *Orationes tredecim*, Rome 1610; et plusieurs discours, lettres, dissertations, etc.

ANTÓNIANUS (Jean), dominicain de Nimègue, mort en 1588, a donné des éditions de plusieurs écrits les moins connus des Pères de l'Église, dont Jocher a donné la liste dans le *Dictionnaire universel des savants*.

ANTONIDES NERDENUS (Henri), de Naerden, près d'Amsterdam, né en 1546, mourut en 1604. On a de lui un *Systema theologiæ*, Franekeræ, 1615, in-4°, et *Initia academiæ Franekerensis*, ib., 1615, in-4°. Il s'appelait aussi Henri-Antoine van der Linden. Les persécutions du duc d'Albe, qui fit périr son père et une grande partie de sa famille, dans le massacre de Naerden, l'avaient forcé d'émigrer dans sa jeunesse. La préface de son *Systema theologiæ* contient des renseignements précieux sur les commencements de la réformation dans les Pays-Bas.

ANTONIDES (Jean), appelé Alkmarianus, d'Alkmar, son lieu de naissance, savant orientaliste. On lui doit: *Epistola Pauli ad Titum, arabicè, cum Jo. Anton. interlineari versione latina ad verbum*, Antv., 1612, in-4°. On ignore les années de sa naissance et de sa mort.

ANTONIDES (Théodore), théologien hollandais du commencement du 18e siècle. Il a donné des commentaires en langue hollandaise, sur les *Épîtres de St. Jacques, St. Pierre et St. Jude*, et sur le *Livre de Job*. Il était partisan de l'interprétation mystique.

ANTONIDES (Jean), surnommé van der Goes, à cause de la ville du même nom, en Zélande, où il naquit, en 1647, de parents peu fortunés. A l'âge de 9 ans, son père le mit à l'école latine d'Amsterdam, où il étudia sous les plus fameux maîtres. Les premiers essais d'Antonides furent des imitations d'Horace, d'Ovide et de Silius Italicus. Il composa ensuite une tragédie intitulée: *Trazet*, ou *la Chine envahie*, dont Vondel, poëte célèbre de ce temps, fut fort content. Après quelques pièces plus ou moins bien composées, il donna, en 1671, l'ouvrage que les Hollandais estiment le plus, et qui est intitulé: *Ystroom*, c'est-à-dire *la rivière de l'Y*, à Amsterdam. La description de cette rivière, ou plutôt de ce lac, est le sujet de ce poëme, divisé en quatre chants. Ce poëme, où il y a de grandes beautés, excita l'admiration générale. Plusieurs personnes s'intéressèrent vivement à l'auteur, qui n'avait encore que 24 ans, et qui était dans la boutique d'un apothicaire. Elles lui firent étudier la médecine à Utrecht, où il fut promu au grade de docteur, en 1675. Il fut ensuite placé avantageusement dans l'amirauté, ce qui procura à Antonides le moyen de se livrer commodément à son penchant naturel. Il projeta alors un grand poëme, qui devait se composer de douze livres, et contenir les actions mémorables de St. Paul l'apôtre; mais il fut enlevé aux lettres, en 1684, dans sa trente-huitième année. Les plus fameux poëtes de son temps firent des élégies sur cette mort prématurée. La collection de ses œuvres a été imprimée à Amsterdam, en 1714, in-4°.

ANTONIDES (Jean), **VANDER LINDEN**. *Voyez* **LINDEN** (vander).

ANTONILES (don Joseph), peintre espagnol, né à Séville en 1636, peignit particulièrement le paysage et les portraits. On voit dans la cathédrale d'Alcala de Henarès deux tableaux de sa composition représentant la *Conception* et le *Bon Pasteur*. Il mourut à Madrid en 1676.

ANTONIN (Titus-Aurelius-Fulvius ANTONINUS PIUS), fils d'Aurélius-Fulvius, originaire de Nîmes, et d'Arria Fadilla, naquit à Lanuvium, dans la campagne de Rome, l'an 86, parvint au consulat l'an 120, puis fut proconsul en Asie. De retour à Rome, Antonin obtint la confiance d'Adrien qui l'éleva aux premières fonctions de l'empire et l'adopta pour son successeur à condition qu'il adopterait lui-même M. Annius Vérus, appelé depuis Marc-Aurèle, et L. Vérus, fils de Commodus Vérus. La même année de son adoption, le 10 juillet 138, Antonin succéda à Adrien aux acclamations des Romains. Sous ses lois, l'État jouit d'une tranquillité qui fournit peu de faits à l'histoire. Le surnom de *Pieux* lui fut décerné par le sénat et il le mérita. Pausanias dit qu'il méritait encore celui de *Père du genre humain*. Avant de monter sur le trône des Césars, Antonin avait épousé Faustine, fille d'Annius Vérus; autant il illustra le trône par ses vertus, autant elle le souilla par ses débauches. Antonin gémissait de ses débordements, mais le caractère de douceur et de modération de ce prince lui faisait fermer les yeux sur la conduite de l'impératrice. On pense que c'est à Antonin que Nîmes, patrie de ses aïeux, doit son amphithéâtre et le *pont du Gard*. Il pro-

fita de la paix qui dura pendant presque tout son règne, pour réparer les maux produits par de longues guèrres, pour rebâtir les villes et soulager les malheureux. Il fit aussi cesser les persécutions contre les chrétiens, et mourut à l'âge de 75 ans, l'an 160 de J. C., regretté de tous les Romains. Il adopta le vertueux Marc-Aurèle. Le nom d'Antonin fut depuis porté par plusieurs princes, qui sont plus connus par leurs noms propres. C'est probablement par son ordre que fut rédigé l'Itinéraire dans toutes les parties de l'empire romain, qui porte son nom, et qui, publié pour la première fois par H. Estienne, 1512, in-16, l'a été depuis avec un utile commentaire par Pierre Veseling, Amsterdam, 1735, in 4°.

ANTONIN (St.), dominicain et ensuite archevêque de Florence, né dans cette ville en 1389, mort en 1459, et canonisé en 1523 par Adrien VI, est auteur d'une *Somme théologique,* Nuremberg, 1477, 4 vol. grand in-fol., mais dont la meilleure édition est celle de Vérone 1740, avec des notes et la vie de l'auteur; d'une *Chronique* en latin depuis Adam jusqu'à Frédéric III, Nuremberg, 1484, 3 vol. in-fol.; de *Traités des censures ecclésiastiques,* Venise, 1474, in-4°; de la *Confession* et de *Commentaires sur les Évangiles.*

ANTONIN. *Voyez* **MARC-AURÈLE.**

ANTONIN-HONORAT, évêque de Constantine au 5e siècle, est connu par une *Lettre à Arcadius,* évêque espagnol, écrite en 435, et qui se trouve dans la *Bibliothèque des Pères,* dont on cite trois éditions faites en 1472 à Paris.

ANTONINA, femme de Bélisaire, était fille d'un cocher du cirque et d'une comédienne. Ses mœurs répondirent à cette basse extraction, et son caractère fut encore plus odieux que ses mœurs : elle eut, néanmoins, l'art de séduire Bélisaire, qui l'épousa vers l'an 527, au même instant où l'infâme Théodora s'unissait à Justinien, qui n'était encore que césar. Ces deux femmes, destinées à ternir l'éclat de deux grands noms, par l'ascendant qu'elles prirent sur leurs époux, furent longtemps unies par l'intrigue, la débauche et le crime. Enfin, son âge, et la disgrâce de Bélisaire, la firent disparaître peu à peu de la scène. Après la mort de son époux, arrivée vers l'an 565, elle chercha à expier sa vie criminelle, en fondant un couvent. L'époque précise de sa mort n'est pas connue.

ANTONINI (Philippe), savant archéologue, était né vers le milieu du 16e siècle à Sarsina, petite ville de la Romagne, très-ancienne, mais à demi ruinée. Il est auteur d'un ouvrage curieux et fort estimé : *Discorsi dell' antichità di Sarsina e de' costumi romani,* Sarsina, 1607, 2 part. in-4°. On lui doit encore : *Supplemento della chronica di Verruchio,* Bologne, 1621, in-4°.

ANTONINI (Joseph), fils d'Alphonse Antonini, baron et seigneur titulaire d'une terre située dans la province de Salerne, fit ses études à Naples, au commencement du 18e siècle, se livra particulièrement à l'étude des lois, et fut employé dans plusieurs provinces du royaume, en qualité d'auditeur et de juge fiscal, sous l'empereur Charles VI. Ce fut alors qu'il écrivit une *Histoire complète de la Lucanie,* imprimée ensuite à Naples. Ce fut Joseph Antonini qui fit présent au grand-duc de Florence, Cosme III, du manuscrit très-précieux du Traité de François Philelphe *De exilio,* qui s'était conservé dans l'ancienne bibliothèque de sa famille.

ANTONINI (Annibal), frère du précédent, naquit dans la terre de son père, près de Salerne, en 1702. Il fit à Naples une partie de ses études, sous la direction de son frère Joseph : après les avoir achevées à Rome, il voyagea en Angleterre, en Hollande, en Allemagne, et définitivement en France, où il se fixa. Il enseigna pendant près de vingt-cinq ans, à Paris, la langue italienne, retourna ensuite dans sa patrie, et y mourut au mois d'août 1755. Il y a publié : *Dizionario italiano, latino e francese; francese, latino ed italiano,* imprimé, pour la première fois, en 1735, 2 vol. in-4°; *Grammaire italienne,* 1726, in-12, et 1729, id.; *Distinta descrizione de' contorni di Parigi; Traité de la prononciation française;* on lui doit de plus de bonnes éditions italiennes de *l'Italia liberata del Trissino,* des poésies de Jean de la Casa, de l'*Orlando Furioso,* de l'Arioste; de *la Gerusalemme liberata,* et de l'*Aminta,* du Tasse, et un Recueil ou Choix de poésies italiennes, de divers auteurs, fait avec goût, 1729, en 2 vol. in-12.

ANTONINI (Charles), graveur, a publié un ouvrage intitulé : *Manuale di vari ornamenti tratti dalle fabbriche e frammenti antichi,* Rome, 1780-90, 4 vol. in-fol., contenant 313 planches bien exécutées.

ANTONINUS LIBERALIS, écrivain grec au 2e siècle, est auteur des *Métamorphoses,* ouvrage publié par Muncker, Amsterdam, 1674, in-12, mais dont la meilleure édition est celle de Leyde, 1774, in-8°. Il fait partie du recueil des *Mythographies grecques.*

ANTONIO (Nicolas), né à Séville, en 1617, alla achever ses études à Salamanque, sous les plus célèbres professeurs. Il revint à Séville, où, plongé dans l'étude, il passait tout son temps dans le couvent des bénédictins. Ce fut là qu'il composa sa *Bibliothèque espagnole.* En 1659, il fut envoyé à Rome par Philippe IV, avec le titre d'agent général des affaires concernant la couronne d'Espagne, les Deux-Siciles et l'inquisition. Il occupa cette place pendant 22 ans. Charles II le rappela à Madrid et le fit entrer dans son conseil. Antonio mourut en 1684, chevalier de l'ordre de St.-Jacques. On a de lui : *Bibliotheca hispana vetus,* etc., Rome, 1696, 2 vol. in-fol., réimprimée par Ibarra, Madrid, 1788, 2 vol. in-fol., et *Bibliotheca hispana nova,* etc., *post an.* M. D., Rome, 1672, 2 vol. in-fol.; Madrid, 1783, 2 vol. in-fol. Ces deux Bibliothèques sont estimées et rares. Antonio est encore auteur d'un traité *De exilio, sive de exilii pœna,* Anvers, 1659, in-fol.; et de *Censura de istorias fabulosas,* publié par Grég. Mayans, Valence, 1742, in fol.

ANTONIO (Pierre), peintre espagnol, né à Cordoue en 1614, estimé pour son coloris. On voit de lui dans l'église d'un couvent de sa patrie une *Ste. Rose* qui passe pour son chef-d'œuvre.

ANTONIO (Pascal-François-Jean-Népomucène-Aniello-Raymond-Silvestre de **BOURBON**), infant d'Epagne, frère de Charles IV, né le 31 décembre 1755, veuf, le 27 juillet 1798, de sa nièce Marie-Amélie, infante d'Espagne, passa la plus grande partie de sa vie dans des exercices de piété et dans la pratique des arts mécaniques, particulièrement de la serrurerie où il était devenu fort habile. On sent que de pareilles habitudes

l'avaient rendu peu propre aux affaires de l'État, et qu'il dut se trouver embarrassé lorsque des circonstances difficiles l'obligèrent à s'en occuper. Ce fut dans le mois d'avril 1808 que Ferdinand VII, décidé à se rendre à Bayonne, le chargea de présider la junte suprême qui dut gouverner le royaume en son absence; mais Antonio ne pouvant supporter un pareil poids, quitta Madrid le 4 mai suivant pour se rendre à Bayonne, à peine arrivé que, prisonnier de Napoléon comme tous les siens, on le conduisit à Valençay avec Ferdinand VII. Il resta détenu dans ce château jusqu'en 1814, et il s'y fit remarquer par sa bonhomie, par sa bienfaisance, par son goût excessif pour le jardinage, comme aussi pour les ouvrages de lingerie et de broderie, dont il avait établi sous ses yeux des ateliers. Après la chute de Napoléon, il revint à Madrid avec Ferdinand VII, et il y reprit avec un nouveau zèle ces occupations de piété et de bienfaisance qui, dans les temps de calme et de prospérité, font le bonheur des princes et des peuples; mais qui, dans les temps de crise et de révolution, ne sauvent pas les empires. Don Antonio est mort dans cette capitale en avril 1817, sans laisser de postérité.

ANTONIO (Mario), peintre et architecte italien au 17e siècle, acquit quelque réputation dans ces deux arts, et mourut à Rome sous le pontificat d'Urbain VIII.

ANTONIO MARANON. *Voyez* **MARANON**.

ANTONIUS (Godefroy), célèbre jurisconsulte, naquit à Freudenberg en Westphalie. L'un des fondateurs de l'université de Giessen, il y professa le droit et en devint chancelier. Ses principaux ouvrages sont: *Disputationes feudales XV*, Marbourg, 1604, in-4°; *De cameræ imperialis jurisdictione; Disp. apolog. de potestate imperatoris legibus solutâ; Disp. antivullejanæ*, Giessen, 1609 et 1610, in-4°. Il mourut en 1618.

ANTONIUS (J.-G.), petit-fils du précédent, mort en 1715, est auteur d'un traité *De ægro nephretico malo laborante*.

ANTONIUS RUFUS, grammairien, cité par Quintilien, a, selon le scoliaste d'Horace, traduit Homère et Pindare, et composé quelques *comédies*.

ANTONIUS MUSA. *Voyez* **MUSA**.

ANTONIUS PRIMUS. *Voyez* **PRIMUS**.

ANTONIZZO, peintre et graveur hollandais du 16e siècle, a donné des *Vues d'Amsterdam*.

ANTRACINO (Jean), médecin, né dans le 15e siècle, à Macerata, fut l'un des plus habiles praticiens de son temps. Honoré de la confiance du pape Adrien VI, il ne put cependant le tirer d'une maladie grave qui se compliquait avec un âge avancé. Antracino fut continué par Clément VII dans la charge de protomédecin de Rome. Il mourut vers 1530. A l'exercice de son art il joignait la culture des lettres; et on a de lui des poésies latines dont on vante l'élégance. Elles ont été recueillies par Bl. Palladio dans le volume intitulé: *Coryciana*, Rome, 1524, in-4°.

ANTRAGUES (Mme d'), citée par la Croix du Maine, comme auteur de plusieurs *ballades* et *rondeaux*, florissait, dit-il, sous le règne de Louis XII ou environ.

ANTRAIGUES (comte d'). *Voyez* **ENTRAIGUES**.

ANUND Ier, roi de Suède, surnommé Braut, c'est-à-dire, *destructeur des forêts*, hérita, dans le 7e siècle, des couronnes de Gothie et de Danemark, dont son père Inguar s'était rendu maître; il prit aussitôt les armes pour venger la mort de ce prince, assassiné par des rebelles, et revint triomphant de cette expédition. Il fit ensuite jouir ses sujets de la paix et d'un gouvernement paternel. Dans un siècle où le Nord ne connaissait d'autre vertu qu'une bravoure aveugle et féroce, il se montra juste et généreux; n'ayant d'autre ministre que lui-même, il fit ouvrir des routes, et publia les règlements les plus sages. On prétend que par ses ordres fut brûlée une partie des immenses forêts qui couvraient la Suède, et qu'ayant distribué des terres aux habitants les plus industrieux, sans exiger de redevance, il parvint à faire fleurir l'agriculture. Il périt dans un voyage, par la chute d'une masse de terre. Son fils Ingiald lui succéda.

ANUND II (Jacob), roi de Suède, succéda, en 1024, à son père Olaüs, premier roi chrétien, et fut surnommé *Kolbrener*, ou *charbonnier*, parce qu'il fit une loi pénale, portant que celui qui ferait tort à son concitoyen, serait condamné à voir brûler sa propre maison. Ce prince, après avoir donné aux lois de la vigueur, favorisa les progrès du christianisme dans ses États. Selon J. Gothus et Loccenius, il fut entraîné dans une guerre contre Canut le Riche, roi de Danemark et d'Angleterre, et périt dans une bataille, en 1035. Son frère, Emund le Vieux, lui succéda.

ANVARI, poëte persan. *Voyez* **ANWÉRY**.

ANVILLE (N. de la ROCHEFOUCAULD, duc d'), né au commencement du 18e siècle, entra de bonne heure dans la marine française, et s'y fit remarquer par ses talents et son zèle, encore plus que par son nom. En 1745, le duc d'Anville fut envoyé dans les mers de l'Amérique septentrionale, avec une escadre de quatorze vaisseaux de ligne, pour essayer de reprendre Louisbourg, ou de ruiner la colonie anglaise d'Annapolis; sa flotte fut dispersée par une violente tempête; quelques-uns de ses vaisseaux périrent, d'autres tombèrent au pouvoir de l'ennemi, et le duc d'Anville, consumé par une maladie, accablé de chagrins, mourut sur le rivage barbare de Chibouctou, près de la place où les Anglais ont bâti depuis la ville d'Halifax, aujourd'hui capitale de la Nouvelle-Écosse.

ANVILLE (Jean-Baptiste BOURGUIGNON d'), premier géographe du roi, pensionnaire de l'académie des inscriptions et belles-lettres, adjoint-géographe de l'académie des sciences, de la société des antiquaires de Londres, de l'académie de Pétersbourg, et secrétaire ordinaire de M. le duc d'Orléans, naquit à Paris, le 11 juillet 1697, de Hubert Bourguignon, et de Charlotte Vaugon. Une carte géographique tombée par hasard entre ses mains, lorsqu'il n'avait que 12 ans, lui donna occasion de manifester son goût pour la géographie. Il employa, depuis, une partie du temps de ses classes, et même de ses récréations, à dessiner les pays et les contrées dont parlent les historiens latins. Ce goût ne tarda pas à se convertir en une espèce de passion. Ses études, soutenues par un noble enthousiasme, et constamment dirigées vers le même but, lui avaient procuré de très-bonne heure d'immenses connaissances en géographie; et, avant l'âge de vingt-deux ans, il obtint le brevet de géographe du roi. Un des objets les plus importants dont il se soit occupé, fut de déterminer la longueur des mesures itinéraires des anciens, et

de les comparer avec celles des modernes. La sagacité avec laquelle il a su éclaircir un sujet si obscur, et semé de tant de difficultés, est ce qui lui fait le plus d'honneur; et c'est à cette première connaissance, qui sert de base à toute la géographie ancienne, que d'Anville doit le plus grand nombre de ses autres succès. Il parvint, par l'application des mesures anciennes qu'il avait établies, à réduire considérablement l'étendue que l'on avait donnée à l'Italie, et il eut la satisfaction de voir les corrections qu'il avait faites à la carte de cette contrée, confirmées par les opérations géodésiques exécutées d'après les ordres du pape Benoît XIV, pour mesurer un arc du méridien dans l'État ecclésiastique. Cette exactitude ne paraîtrait peut-être pas extraordinaire, si nous n'avions, pour vérifier ses conjectures, que les ouvrages qui les ont fait naître; mais, ce qui est une espèce de prodige, c'est que la plupart de ses opinions ont été confirmées par ceux qui ont visité les contrées qu'il a décrites. M. de Choiseul-Gouffier, dans son *Voyage pittoresque de la Grèce*, rend hommage à l'exactitude des cartes de d'Anville. Les cartes d'Égypte, pour lesquelles d'Anville a toujours témoigné une affection particulière, ont donné à sa gloire le plus grand éclat dont elle pût être couronnée; leur exactitude a été également confirmée par les savants français qui, d'après les ordres de l'empereur Napoléon, ont été chargés de visiter le pays, et d'en dresser de nouvelles cartes. Les Anglais ont été forcés de rendre hommage à la supériorité de d'Anville, et le plus bel éloge qu'ils aient pu donner au major Rennel, le plus célèbre de leurs géographes, a été de le nommer le *d'Anville de l'Angleterre*. D'Anville ne publiait guère de carte sur la géographie ancienne, sans l'accompagner ou la faire suivre d'un mémoire où il donnait, en détail, les raisons qu'il avait d'abandonner les idées de ceux qui l'avaient précédé, et d'en adopter de nouvelles. Deux ans avant sa mort, il perdit l'usage de ses facultés, et termina sa carrière le 28 janvier 1782, âgé de près de 85 ans.

ANWÉRY, l'un des poëtes les plus célèbres de la Perse, naquit à Bedneh, petit village dépendant du district d'Abiverd, dans le Khoraçan. Lorsqu'il fut en âge de commencer ses études, on l'envoya à Thous, où il y avait une célèbre académie, nommée *Manssourryah*. Un soir, qu'il était tristement assis sur la porte du collége, les équipages du sultan Sandjar le seljoucide, vinrent à passer; il fut frappé de la bonne mine d'un cavalier magnifiquement vêtu, et entouré d'esclaves empressés à le servir; il demanda qui était ce seigneur, et, quand on le lui désigna comme un poëte au service du sultan: « Quoi! s'écria-t-il, les vers sont honorés à ce point? J'en jure par le Très-Haut; je veux, sous peu, éclipser tout ce qu'il y a de poëtes à la cour du sultan! » L'imagination exaltée par un aussi beau projet, il compose, la nuit même, en vers, un éloge de Sandjar, et va, le lendemain, le présenter au monarque. Ce prince, ravi de la chaleur qui régnait dans cette composition, admet aussitôt Anwéry au nombre des beaux esprits qu'il avait réunis autour de sa personne. Cependant la poésie n'occupait pas seule tous les instants d'Anwéry; il sut y associer des études plus sérieuses, telles que celle de l'astronomie. Cette prétention lui devint très-funeste. Ayant prédit qu'un ouragan furieux déracinerait les arbres et renverserait les maisons, il jeta la consternation parmi les habitants de Merve. Or, le jour même qu'il avait fixé, l'air fut plus calme que jamais. Il perdit alors les bonnes grâces du prince régnant; il quitta Merve et se retira à Balkh, où il mourut, l'an de J. C. 1200-1201. On a d'Anwéry des éloges, des satires et des ghazels. L'*Éloge* est le genre où il a le mieux réussi. Il l'emporte de beaucoup sur Khacany, Nizamy, Saady et Djamy, dans le *cacydeh;* mais il le cède à Hafiz dans la *ghazel*, ou poésie érotique. Ce poëte, rempli de verve et d'imagination, est encore fort peu connu en Europe. Il n'y a, à proprement parler, que deux seuls morceaux imprimés de ses poésies qui puissent donner une idée de son esprit et de ses talents. Le premier est une *Élégie* sur la captivité du sultan Sandjar. Ce poëme est un des plus beaux de la langue persane. Le texte de ce petit poëme a été publié avec une excellente traduction en vers anglais, par le capitaine Kirk Patrick, dans l'*Asiatic Miscellany*, publié à Calcutta, in-4°, 1785 à 1786. L'autre est un éloge de Maudoud ben Zengury, traduit en allemand, en octaves, par Mme Chézy. Cette élégante traduction est insérée dans le second N° des *Mines de l'Orient*, journal qui s'imprime à Vienne.

ANYSIS, quoique aveugle, fut élu roi d'Égypte après la mort d'Asychis, vers l'an 1012 avant J. C. Sabacos, roi d'Éthiopie, s'étant emparé de l'Égypte, Anysis se retira dans les marais où il vécut cinquante ans, et revint prendre la couronne quand Sabacos eut quitté l'Égypte.

ANYTA, femme grecque, dont il reste quelques poésies insérées dans les *Carmina novem poetarum fœminarum*, Anvers, 1568, in-8°, et reproduites par Wolfius.

ANYTUS, fils d'Anthémius, était corroyeur à Athènes. Cela ne l'empêchait pas de se livrer aux affaires publiques. Il fut chargé, dans la 4e année de la 92e olympiade, 409 ans avant J. C., de conduire trente vaisseaux au secours de Pylos, qui était assiégé par les Lacédémoniens. N'ayant pu doubler le promontoire Malée, il revint à Athènes, et le peuple, croyant qu'il avait trahi sa confiance, lui fit faire son procès. Il parvint à s'en tirer en corrompant les juges avec de l'argent. Il fut un des accusateurs de Socrate. On sait quelle fut l'issue de cette accusation. Anytus, et ceux qui s'étaient joints à lui, ne tardèrent pas à être punis de leur conduite, par la haine publique. Le peuple n'ayant pas tardé à revenir sur le compte de Socrate, Anytus fut exilé; il se retira à Héraclée vers le Pont-Euxin, où il fut, à ce qu'on dit, assommé à coups de pierres par les gens du pays.

AOD, élu juge d'Israël, l'an 1445 avant J. C., délivra les Hébreux de la tyrannie d'Églon, roi des Moabites, qu'il tua d'un coup de poignard.

AOUST (Jean-Marie, marquis d'), né vers 1740, député de la noblesse du bailliage de Douai aux états généraux de 1789, devint, en 1792, membre de la Convention, qui l'envoya en mission dans les départements du Pas-de-Calais et du Nord. Dans le procès de Louis XVI, il vota la mort sans sursis, après avoir rejeté l'appel au peuple. Le Directoire le nomma commissaire de l'administration centrale du département du Nord, et Napoléon le fit maire de Quincy, où il mourut vers 1812.

AOUST (Eustache d'), fils aîné du précédent, naquit à Douai en 1763, et fut, avant la révolution, lieutenant

au régiment du roi infanterie. Nommé en 1790 aide de camp de Rochambeau, il fit avec ce maréchal la première campagne de la révolution sur la frontière du nord en 1792. Devenu général de brigade en 1793, il passa à l'armée des Pyrénées orientales où il obtint bientôt le grade et les fonctions de général de division. Il commanda même temporairement cette armée après la destitution de Puget-Barbantane, et dirigea l'attaque du camp retranché des Espagnols à Peyres-Tortes, qui fut emporté le 17 septembre 1793, et où les Français s'emparèrent de quarante-six bouches à feu et de cinq cents prisonniers et dégagèrent Perpignan. Il y avait alors à l'armée des Pyrénées orientales un principe de désorganisation. Deux députés conventionnels, Fabre de l'Hérault et Cassanyès, y dirigeaient les opérations. Le commandement fut ôté à d'Aoust et successivement donné à Dagobert et à Turreau, pour lui être rendu ensuite. D'Aoust fut attaqué, le 20 décembre 1793, et essuya une déroute dans laquelle Fabre de l'Hérault fut tué, et qui fut suivie de la défection du commandement du fort Saint-Elme. La Convention rendit d'Aoust responsable de cette inconstance de la fortune. Accusé de trahison, et, ce qui était plus vrai, d'incapacité, il fut traduit au tribunal révolutionnaire de Paris, condamné à mort et exécuté le 2 juillet 1794. Dans un *Précis de l'histoire d'Espagne,* par M. de Boissy, continué par M. de Barrins, on n'a fait qu'un seul et même personnage du général d'Aoust et du maréchal Davoust.

AOUT (saint), élu archevêque de Bourges, l'an 811; assista, en 829, au concile de Toulouse; jugé dans le concile de Thionville, tenu en 835, il y fut condamné à être déposé pour avoir dégradé Louis le Débonnaire; mort le 22 mai de la même année; honoré le 7 octobre.

APACHNAS ou **PACHNAN**, troisième roi de la dynastie des rois arabes, qui se sont emparés de Memphis et de la basse Égypte; régna trente-six ans et sept mois; mort en 1483 avant J. C.

APACZAI, APATZAI TSERE (Jean), savant transylvain, mort en 1659, professa avec éclat, à Weissembourg et Clausembourg, les langues orientales, la philosophie, l'astronomie et la géographie. Il a laissé, entre autres ouvrages, un traité de *Logique,* en hongrois, imprimé à Weissembourg en 1656; et une *Encyclopédie,* dans la même langue, Utrecht, 1653.

APAFFI. *Voyez* **ABAFFI.**

APAMÉ, fille d'Artabaze, satrape de la Bactriane, épousa Séleucus, l'un des généraux d'Alexandre, qui donna son nom à trois villes, dont la plus célèbre fut Apamé en Syrie.

APAMÉ, fille d'Antiochus Soter et de Stratonice, fut mariée à Magas, roi de Cyrène. M. Visconti croit qu'elle est la même que l'Arsinoé dont parle Justin.

A-PAO-KI, kan des Tartares khitans; fit sortir sa nation de son obscurité; maître de la Tartarie au nord de la Chine, il fit la conquête de cet empire sur les Hoeike, en 907; y fonda la dynastie de Leao; prit le titre d'empereur sous le nom de Tai-Tçou-Hoam-ti, et mourut en 926.

APAPHUS LE GRAND, le vingtième des rois thébains en Égypte; succéda, en 1642 avant J. C., à Pammus Archoudes, et régna cent ans; on le croit le même que Phiops, vingt et unième roi de la seizième dynastie des rois d'Égypte; leur règne tombe à la même année et la durée est la même; son surnom de *Grand* montre qu'il avait fait quelque conquête considérable, c'est apparemment celle du royaume de Memphis.

APCHON (Cl.-Marc-Ant. d'), évêque de Dijon et archevêque d'Auch, né à Montbrison, mort à Paris en 1783, avait suivi d'abord la carrière des armes. Il reste de lui des *Instructions pastorales* pleines d'onction.

APEGA-MALAKIA, Arménien du 13e siècle, est cité comme auteur d'une *Histoire* de l'invasion de son pays par les Tartares.

APEL (Jean), jurisconsulte, né en 1486, à Nuremberg, où il mourut en 1536, fut un des coopérateurs de la réforme de Luther, étant professeur à l'université de Wittenberg. On a de lui: *Methodica dialectices ratio ad jurisprud. accommodata,* Nuremberg, 1535, in-4°; *Defensio Jo. Apelli pro suo conjugio,* etc., Wittenberg, 1523, in-4°; *Brachylogus juris civilis,* etc., abrégé de droit, qu'on a cru longtemps une production du 6e siècle, et même attribué à l'empereur Justinien.

APEL (Jean-Auguste), légiste allemand, né à Leipzig en 1771, mort le 9 août 1816. Son père, bourgmestre de la ville, soigna son éducation, et voulut qu'il étudiât la jurisprudence. Après avoir terminé ses études à Leipzig, il alla suivre les cours de la faculté de droit à Wittenberg; mais dominé par son penchant littéraire, Apel d'ailleurs riche, abandonna bientôt la carrière que ses parents voulaient lui faire embrasser pour se livrer entièrement à la littérature. Il travaillait avec facilité, et il ne cessa de faire paraître chaque année des poésies lyriques, satiriques, élégiaques, sérieuses, badines; des légendes, des drames, des contes et des romans. Plusieurs recueils littéraires furent enrichis de productions d'Apel. Leur grand nombre nous empêche de les énumérer, nous citerons parmi ses Nouvelles: *les Portraits de Famille; le Jugement de Dieu; les Pierres tombées de la Lune; le Coq dans un Panier,* etc. On lui doit aussi un poëme intitulé: *Inès et Pedro;* deux contes, *le Franc Archer* et *la Danse des Morts;* des nouvelles, *la Visite du fiancé; Clara Montgomery,* etc.

APEL (Frédéric-Auguste-Ferdinand), frère aîné du précédent, né à Leipzig le 8 juillet 1768, étudia la jurisprudence, et paraît avoir préféré des loisirs studieux dans ses terres de Dœlitz, près de Leipzig, à la pratique des affaires. On cite de lui: *Dissert. sistens histor. et jura suffragii electoralis saxonici et archimarcschallatus S. Imp. R.,* Leipzig, 1789; in-4°; *Diss. inaug. de juribus singularibus clericor. in Saxonia,* ibid., 1791, in-4°; *Sur la nourriture artificielle des abeilles,* en allemand, ibid., 1803, in-8°.

APELBOOM, poëte hollandais, mort vers 1780, a laissé, entre autres compositions, un poëme: *Ovidius in Nederlanden* (Ovide dans les Pays-Bas), Amsterdam, 1752, in-8°, etc.

APELLES, peintre, naquit à Cos, selon la plupart des auteurs, et reçut le droit de cité à Éphèse: il était fils de Pythius, et frère de Ctésiochus. Éphorus d'Éphèse lui donna les premières leçons de son art, et Pamphile d'Amphipolis fut son second maître. Apelles effaça tous les peintres qui l'avaient précédé, et il excella dans toutes les parties de l'art; mais il se fit remarquer surtout par une grâce inimitable, et par la pureté, l'élégance et le

choix des formes. Il visita les écoles les plus célèbres, entre autres celle de Sicyone, qui jouissait alors d'une grande réputation. Il se rendit également à Rhodes pour voir Protogène, dont la célébrité excitait son émulation : ce dernier était absent lors de l'arrivée d'Apelles, qui, sans dire son nom, se contenta de tracer avec le pinceau un trait d'une précision et d'une pureté remarquables, et se retira. Protogène, de retour, reconnut la main d'Apelles, comme la seule capable de dessiner une esquisse aussi parfaite. La douceur et la noblesse des manières et du langage d'Apelles le faisaient chérir de ses rivaux comme de ses élèves; il fit passer les ouvrages de Protogène pour les siens, afin qu'on en donnât un plus haut prix. Admirateur de la beauté, il en cherchait les plus rares modèles; ce fut lui qui distingua la fameuse Laïs. On croit aussi que la belle Phryné lui servit de modèle, et que ce fut après l'avoir vue dans le bain, qu'il peignit, pour les habitants de Cos, une *Vénus Anadyomène*, qu'Auguste plaça depuis dans le temple de César, chef-d'œuvre qu'effaçait néanmoins une autre Vénus que la mort empêcha Apelles de terminer, et que personne n'osa achever. La gloire et le talent d'Apelles étaient à leur comble vers la 112e olympiade, 332 ans avant J. C. On le nommait le prince des peintres, et, depuis, la peinture fut appelée par excellence l'*Art d'Apelles*. Alexandre le combla de ses faveurs, et ne voulut être peint que par lui. On citait aussi un *Alexandre Foudroyant*, dont la foudre et les bras semblaient se détacher du tableau. Plusieurs auteurs ont parlé d'un cheval peint, dont la vue faisait hennir les cavales. En peignant un autre tableau du même genre, Apelles essayait vainement de représenter l'écume qui sortait de la bouche d'un coursier fougueux; impatienté de la faiblesse de son imitation, il saisit une éponge qu'il jeta sur cet ouvrage imparfait, et le hasard lui fit obtenir l'effet qu'il n'avait pu rendre jusque-là. Alexandre le chérissait tellement, qu'il n'hésita pas à lui sacrifier une esclave charmante, nommée Campaspe, dont ce prince était amoureux. Après la mort d'Alexandre, Apelles se rendit à Alexandrie, à la cour de Ptolomée, près duquel il ne trouva pas le même appui. Peu de temps après, Apelles fut accusé par le peintre Antiphile d'avoir trempé dans une conjuration, et il fut chargé de fers; mais un des coupables le justifia. De retour dans sa patrie, il peignit, en mémoire de cet événement, son fameux *Tableau de la Calomnie*. Un cordonnier critiqua un jour le cothurne d'une de ses figures; Apelles l'entendit et corrigea cette chaussure; le même artisan, fier de voir son avis suivi, voulut le lendemain censurer une autre partie : « Cordonnier, ne passez pas la chaussure, » lui dit Apelles. On ignore le temps et le lieu de la mort d'Apelles; il avait écrit sur les secrets de son art trois Traités qui existaient encore du temps de Pline. Apelles ne se servait habituellement que de quatre couleurs, dont Pline indique les bases et la composition.

APELLES, hérétique qui vivait vers l'an 160, d'abord partisan de la doctrine de Marcion, adopta depuis et propagea celle d'une prétendue prophétesse appelée *Philumena*. Il enseignait que le monde n'est point l'œuvre du Dieu bon, mais d'une seconde divinité sa créature; que J. C., fils du Dieu bon, et son St.-Esprit, ne s'était pas incarné dans le sein de la Vierge, mais avait pris sa substance des 4 éléments auxquels elle était retournée lors de son ascension, etc. Comme Marcion, il condamnait le mariage, et rejetait l'autorité des livres de Moïse et des prophètes.

APELLICON, philosophe péripatéticien de Théos, mort 86 ans avant J. C., acheta les ouvrages d'Aristote et de Théophraste, restés longtemps enfouis; il les fit recopier, et voulut les mettre en ordre; mais plus bibliomane que savant, il s'acquitta mal de cette tâche difficile. Sylla, après s'être rendu maître d'Athènes, les fit transporter à Rome.

APER (MARCUS), orateur romain, né dans les Gaules, mort en 85 avant J. C., parvint, quoique étranger, aux plus hautes dignités, mais se livra toujours de préférence au barreau. D. Rivet le croit auteur du *Dialogue sur les causes de la corruption de l'éloquence*, dont il est un des interlocuteurs, mais que d'autres savants attribuent à Quintilien et même à Tacite. Il en existe plusieurs traductions françaises, dont les meilleures sont celles de Segrais et de Dureau de la Malle.

APER (ARIUS), préfet du prétoire sous l'empereur Carus, tua ce prince, dont il plaça sur le trône le fils Numérien, son gendre, qu'ensuite il empoisonna lui-même pour arriver à l'empire; mais il fut tué par Dioclétien, qui venait d'être élu.

APHRODISIUS, grand prêtre d'Hermopolis, et préfet de l'Égypte, fut le premier des païens qui crut à la divinité de J. C. Il suivit St. Paul dans les Gaules, et souffrit le martyre l'an 70 de J. C.

APHTHONIUS, rhéteur d'Antioche, au 5e siècle, est principalement connu par une *Rhétorique* (*Progymnasmata*), imprimée pour la première fois en grec dans les *Rhetores græci* d'Alde Manuce, Venise, 1508, in-fol., et traduite en latin par Rod. Agricola, Amsterdam, Elzev., 1665, in-12. Cet ouvrage ayant été longtemps en usage dans les écoles, il en existe un grand nombre d'éditions. On trouve de lui des *fables* avec celles d'Ésope, dans une édition de Francfort, 1610, in-8°.

APIANUS (PIERRE BIENEWITZ, nom latinisé en celui D'), né en 1495, professeur de mathématiques et d'astronomie à Ingolstadt, où il mourut le 21 avril 1551, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages relatifs à ces deux sciences, mais qui sont restés la plupart manuscrits, outre un traité de *Cosmographie*, souvent réimprimé et traduit dans diverses langues. On ne cite d'Apianus que l'*Astronomicum Cæsareum*, Ingolstadt, 1540, atlant., dédié à Charles-Quint, son protecteur, et dans lequel on trouve des remarques curieuses sur les comètes, et un système particulier pour connaître la position des astres, que Képler désapprouve.

APIANUS (PHILIPPE), fils du précédent, né le 14 septembre 1531, mort le 14 novembre 1589, lui avait succédé dans sa chaire de mathématiques. Ses écrits d'astronomie renferment les mêmes préceptes et sont aujourd'hui oubliés.

APICATA, femme de Séjan, répudiée par son mari pour épouser Livie, dont il avait empoisonné le mari, fils de Tibère, ne put survivre à ses enfants qui furent massacrés. Avant de se tuer, elle fit parvenir à l'empereur, un mémoire où elle révélait les détails de l'empoisonnement de Drusus.

APICIUS, nom de trois Romains fameux par leur amour pour la bonne chère. Le premier vécut du temps de Sylla, le 2e sous Auguste et Tibère, et le 3e sous Trajan. Le 2e, qui est le plus célèbre, s'empoisonna après avoir dépensé des sommes immenses pour satisfaire sa gourmandise; on lui attribue le livre *De re culinariâ* ou *De arte coquinariâ*, imprimé pour la première fois à Milan, 1498, in-4°. Martin Lister en a donné une édition sous le titre *de Obsoniis et condimentis, sive de Arte coquinariâ,* Londres, 1705, in-8°. Le 3e trouva le secret de conserver les huîtres dans leur fraîcheur.

APINUS (Jean-Louis), médecin et professeur de physiologie à Altorf, et de l'académie léopoldine, né à Æring, le 20 novembre 1668, mort le 28 octobre 1703, devint médecin des comtes de Hohenlohe en 1691. On a de lui : *Relation d'une fièvre épidémique qui ravagea la ville d'Hersbruck* en 1694 et 1695, Nuremberg, 1697, in-8°; et *Fasciculus dissertation. academic.,* Altorf, 1718, in-8°.

APINUS (Sig.-Jacques), fils du précédent, philologue distingué; né à Hersbruck, le 7 juin 1693; devint, en 1720, inspecteur des élèves à Altorf; en 1722, professeur de logique et de métaphysique au collége de Nuremberg; en 1726, membre de l'académie des curiosités de la nature et, en 1727, recteur de l'école de St.-Gilles à Brunswick, où il mourut le 24 mars 1732. Ses ouvrages les plus remarquables sont : *De variis discendi methodis memoriæ causâ inventis,* 1719, in-4°; *Dissertationes de intellectu puro,* Altorf, 1715.

APION, grammairien, natif d'Oasis en Égypte; rhéteur érudit, mais plein de jactance, mérita par sa haine contre les Juifs d'être député vers Caligula par les habitants d'Alexandrie, qui avaient à se plaindre d'eux. Josèphe a, dans sa *Réponse à Apion,* réfuté les calomnies dont celui-ci les chargeait dans son *Histoire d'Égypte,* dont il n'est resté que quelques passages cités par Eusèbe et Tatien.

APOCAUQUE était protovestiaire de l'empire d'Orient, en 1341, époque de la mort d'Andronic le jeune, et de l'avénement de son fils Jean Paléologue. Il était d'une naissance obscure, mais son esprit remuant et fécond en ressources, ses talents et son ambition l'avaient fait monter aux premiers grades de l'État. Dès qu'Andronic eut fermé les yeux, Apocauque voulut persuader à Cantacuzène de s'emparer du trône; mais ce grand homme, nommé à la régence, fit couronner à l'instant même Jean, fils aîné d'Andronic. Dès lors Apocauque devint l'ennemi de Cantacuzène. Le régent s'étant rendu en Asie pour défendre l'empire menacé par ses nombreux ennemis, Apocauque profita de cette absence pour conspirer et enlever l'empereur qu'il voulait retenir prisonnier dans la tour d'Épibate, bâtie par ses soins près de Constantinople; mais il fut bientôt forcé, par la découverte de la conjuration, de s'y enfermer lui-même. On fut obligé de faire investir la tour, et Cantacuzène, ardent à sauver cet homme dangereux, vint le trouver lui-même avec confiance, et parvint à opérer une réconciliation. Aussitôt qu'Apocauque fut en liberté, il en profita pour ourdir de nouvelles intrigues, dans lesquelles il entraîna le patriarche et les principaux officiers de la cour. Les amis de Cantacuzène le déterminèrent enfin à se faire associer à l'empire. Les villes et les provinces applaudirent à son élévation; mais Apocauque, maître dans Constantinople, agitait les brandons de la discorde, et se fit nommer grand-duc. Il chercha à faire assassiner Cantacuzène par un prisonnier nommé *Alusien,* qui ne put exécuter ce projet. Cependant il remplissait les prisons de Constantinople; un jour qu'il les visitait, des prisonniers formèrent tout à coup le projet d'en délivrer l'empire; l'un d'eux, nommé *Raoul,* brisa ses fers et s'élança sur Apocauque, qui se défendit d'abord; mais les autres prisonniers accoururent et l'assommèrent; on fit mille insultes à son cadavre; mais sa mort fut cruellement vengée. L'impératrice l'ayant apprise, fit entourer la prison, et permit à la veuve d'Apocauque de punir elle-même les coupables. Cette femme furieuse rassembla des matelots, leur distribua des largesses, les enivra de liqueurs fortes et les conduisit à la prison, où elle leur ordonna le plus affreux massacre. Nicéphore Gregoras, témoin oculaire, en a fait un récit effrayant. La mort d'Apocauque arriva le 11 juin 1345.

APO-KAN, surnommé Ta-Lo-Pien, fondateur de l'empire des Turcs occidentaux dont il fut le premier kan; il enlève le Bosphore, en 579, aux empereurs d'Orient; en 581, il seconde le kan des Turcs orientaux dans son invasion en Chine, mais il se brouille avec lui, en 583; lui fait la guerre, d'abord avec succès, et devient maître de toute la Tatarie; mais il éprouve ensuite des revers en 585; est vaincu et fait prisonnier en 586, et cesse de figurer dans l'histoire.

APOLLINAIRE (St.), évêque d'Hiéraple, en Phrygie, se rendit célèbre, dans le 2e siècle de l'Église, par de savants Traités contre les hérétiques de son temps. Il adressa vers l'an 177, à l'empereur Marc Aurèle, une éloquente apologie pour les chrétiens. Elle produisit l'effet qu'on devait en attendre. On ignore l'époque de la mort de St. Apollinaire, qui dut arriver sous le règne de Marc Aurèle. Sa fête, le 23 juillet.

APOLLINAIRE l'Ancien, au 4e siècle, professa d'abord la rhétorique à Béryte, puis à Laodicée. Sa femme étant morte dans cette dernière ville, il y reçut l'ordre de prêtrise. Lorsque Julien eut défendu aux chrétiens l'étude des belles-lettres, il composa, de concert avec son fils, plusieurs ouvrages en prose et en vers, que nous allons citer, pour remplacer les auteurs profanes. Une *Grammaire* ou une *Rhétorique;* les livres historiques de l'*Ancien Testament,* jusqu'au règne de Saül, mis en vers héroïques; *Les quatre Évangiles* en forme de dialogues, une tragédie sur la Passion de Jésus-Christ.

APOLLINAIRE le Jeune, fils du précédent, fut, comme lui, professeur de belles-lettres à Laodicée. Il embrassa l'état ecclésiastique, servit l'église de cette ville en qualité de lecteur, et finit par en être élu évêque. On attribue à Apollinaire d'avoir enseigné que l'âme humaine n'avait point participé au bienfait de la rédemption; que le corps de J. C., descendu du ciel, n'était point né de la Vierge Marie; qu'il était impassible, et n'avait souffert qu'en apparence. Les erreurs d'Apollinaire furent condamnées, en 362, par St. Athanase. N'ayant pu le faire revenir de ses erreurs, les conciles de Rome en 377, et d'Antioche, l'année d'après, l'anathématisèrent, et il fut définitivement condamné dans le second concile œcuménique, en 381. Il a travaillé en commun avec son père,

dont nous avons cité les ouvrages dans l'article précédent. Il mourut vers cette époque, en persistant dans son hérésie.

APOLLINAIRE (C. Sulpicius), grammairien latin de la fin du 2e siècle, né à Carthage, passe pour l'auteur des *sommaires* en vers placés en tête des comédies de Térence. Il eut pour élèves Aulu-Gelle et l'empereur Harius Pertinax. Il avait composé plusieurs savants traités contre les hérétiques, les païens, les Juifs, etc. Photius les cite avec éloge.

APOLLINAIRE (Sidoine). *Voyez* **SIDOINE**.

APOLLINE ou **APOLLONIE**, vierge et martyre à Alexandrie, sous le règne de Philippe, en 248; l'Église en fait mémoire le 9 février.

APOLLODORE, peintre athénien, avait porté son art à un degré de perfection inconnu jusque-là, vers la 93e olympiade, 408 ans avant J. C. Il connut le premier l'art de fondre et de dégrader les couleurs, et d'imiter l'effet exact des ombres. Pline en parle avec enthousiasme. Ses tableaux les plus remarquables étaient : *un Prêtre en prières devant une idole,* et un *Ajax frappé de la foudre.* Du temps de Pline, ces deux chefs-d'œuvre existaient encore à Pergame, et y excitaient la plus vive admiration. Il avait écrit un *Traité sur les règles de la peinture.* Toutefois, il vit sa gloire éclipsée par celle de Zeuxis, qui perfectionna toutes les découvertes d'Apollodore.

APOLLODORE, sculpteur et modeleur vers 324 avant J. C., fut surnommé *l'Insensé,* parce qu'il n'était jamais content de ses ouvrages, et cassait les meilleurs morceaux sortis de sa main.

APOLLODORE était né à Cassandrée, anciennement Potidée, ville qui était alors soumise aux rois de Macédoine. Eurydice, fille d'Antipater, ayant rendu la liberté aux Cassandréens, après la mort de Ptolémée Céraunus, vers l'an 278 avant J. C., Apollodore se montra le plus zélé partisan de la liberté, et obtint, par ce moyen, la faveur du peuple. Il parvint à s'emparer de la tyrannie, et il se livra alors à toute sa cruauté. Il fit mourir tous ceux dont les biens pouvaient tenter sa cupidité. Il ne s'en tint pas là : voir couler le sang était pour lui un plaisir, surtout lorsqu'il était ivre, ce qui lui arrivait souvent, et il fit égorger beaucoup de gens, uniquement pour se satisfaire. Il fut enfin détrôné par Antigone Gonatas, et on le fit mourir en le jetant dans une chaudière d'eau bouillante, après l'avoir écorché vif, et avoir fait brûler ses deux filles sous ses yeux.

APOLLODORE, célèbre grammairien d'Athènes qui vivait 150 ans avant J. C., s'acquit une grande réputation pour l'explication des poëtes. De ses ouvrages, il ne nous est resté que sa *Bibliothèque* contenant l'*Histoire des dieux* et l'*Histoire héroïque jusqu'au retour des Héraclides dans le Péloponèse,* publiées en grec et latin, Rome, 1550, in-8°, par Benoît Égio. L'édition la plus estimée est celle de Heyne, Goetting, 1803, 2 vol. in-8°, traduit par Clavier, 1805, Paris, 2 vol. in-8°, en grec, Neoph. Doukas, Vienne, 1812, in-8°.

APOLLODORE, médecin et naturaliste de Lemnos, vivait sous les règnes de Ptolémée Soter et de Lagus, auxquels il dédia ses ouvrages, un siècle avant J. C. Il avait composé un *Traité* des animaux venimeux, dont Galien a beaucoup profité. Pline fait mention de trois autres Apollodore qui ont écrit sur la médecine: un de Tarente, le deuxième de Citium, et l'autre de Pergame.

APOLLODORE, philosophe épicurien, contemporain de Cicéron, a composé, suivant Diogène Laërce, plus de 400 *Traités* et une *Vie d'Épicure* dont il gouverna l'école comme chef. Il avait été surnommé, à cause de sa sévérité, *Cépotyrannos.*

APOLLODORE, architecte, naquit à Damas, et parvint, sous le règne de Trajan, au plus haut degré de réputation. Il la dut aux monuments nombreux, hardis et magnifiques qu'il construisit par les ordres de ce grand prince, soit à Rome, soit dans les provinces de l'empire. Les principaux étaient le *Forum* de Trajan, construit sur l'emplacement d'une montagne qu'on abaissa de 144 pieds, et au milieu duquel s'élevait la colonne Trajane; une bibliothèque immense, un *odeum,* la basilique Ulpienne, des thermes, des aqueducs, et enfin, ce pont célèbre jeté sur le Danube, dans la basse Hongrie. Il avait vingt et une arches, larges de cent soixante et dix pieds; les piles s'élevaient à la hauteur de cent cinquante pieds, et l'ensemble du pont à près du double. Les pierres qui le composaient étaient d'une dimension extraordinaire. Ce gigantesque ouvrage, fait pour braver le cours des siècles, n'eut pourtant qu'une durée de quelques années. La victoire l'avait fait élever sous Trajan; la crainte des barbares le fit détruire sous Adrien; mais ni le temps, ni les barbares, ni la fureur du fleuve rapide et profond dans cet endroit, n'ont pu empêcher que quelques piles restées inébranlables, n'attestent encore aujourd'hui le génie d'Apollodore. Trajan, juste appréciateur du mérite, combla de faveurs cet habile artiste. Adrien, parvenu à l'empire, le consulta sur un temple élevé en l'honneur de Vénus, et qu'on venait de bâtir d'après les plans donnés par ce prince. Apollodore en critiqua les proportions sans ménagement. L'empereur, blessé profondément, lui supposa bientôt des crimes imaginaires, et le fit mourir, environ 130 ans après J. C.

APOLLON ou **APOLLOS**, Juif, originaire d'Alexandrie, embrassa le christianisme vers l'an 54 de J. C., et s'acquit une telle réputation, qu'on préféra quelque temps à Corinthe son autorité à celle de St. Paul et de St. Pierre.

APOLLON (St.) fonda vers 380 un monastère considérable en Italie, et y fut visité par St. Pétrone.

APOLLONIDES, médecin de l'île de Cos, attaché à la cour des rois de Perse, fut condamné à être enterré vif pour avoir, selon Ctésias, séduit Amytis, sœur de Xercès, ou, ce qui est plus probable, pour n'avoir pu la guérir.

APOLLONIDES de Nicée, grammairien, dédia à Tibère un *Commentaire* qu'il avait fait sur les *Silles* de Timon, le plus célèbre des recueils de poésie de Phlionte.

APOLLONIDES, historien et géographe, auteur de l'*ambassade de Démosthène,* d'un recueil d'*adages,* d'une *Description* des côtes de l'Europe, et d'un grand nombre d'*épigrammes,* dont on trouve 24 dans l'*Anthologie.*

APOLLONIS, femme d'Attale, roi de Pergame. Ses fils lui érigèrent à Cyzique, après sa mort, un temple sur les colonnes duquel étaient sculptés les traits les plus touchants de piété filiale, avec des inscriptions grecques conservées dans l'*Anthologie* du Vatican. Elles ont été publiées par Jacob : *Exercitat. criticæ,* et par Chardon de la Rochette, *Magasin encyclopédique.*

APOLLONIUS et **TAURISCUS**, sculpteurs habiles de Rhodes au temps d'Alexandre, exécutèrent ensemble, selon le rapport de Pline, le beau groupe du *taureau Farnèse*, que nous ne possédons qu'en partie de leur main.

APOLLONIUS, de Perge en Pamphilie, est l'un des quatre auteurs que nous devons regarder comme les pères de la science des mathématiques, puisque c'est dans leurs écrits que les modernes en ont puisé la connaissance. Ces auteurs sont, dans l'ordre chronologique, Euclide, Archimède, Apollonius et Diophante. Apollonius vit le jour du temps de Ptolémée Évergète, roi d'Égypte, dont le règne commença 247 ans avant notre ère. Il étudia longtemps à Alexandrie sous les disciples d'Euclide, et florissait sous Ptolémée Philopator, qui mourut, après 16 ans de règne, en 205. On conjecture de là qu'il vécut environ 40 ans après Archimède, qu'il devança peu Géminius Rhodius, et qu'il est bien certainement antérieur à Hipparque. Vitruve le cite avant Archimède. Le *Traité des sections coniques*, principal ouvrage d'Apollonius, lui mérita, dit Géminius, le titre de grand géomètre parmi ses contemporains. On ne peut pas dire cependant qu'il fut l'inventeur de tout ce que renferme son ouvrage; car c'est Aristée l'Ancien, qui vivait 350 ans avant notre ère, que l'on cite pour s'être appliqué le premier aux sections coniques : mais en recueillant ce qui avait été fait avant lui, Apollonius y ajouta considérablement. Apollonius eut des commentateurs illustres, tels que Pappus, la savante et malheureuse Hypatia, Serenus, Eutocius. L'étendue et l'élégance de son *Traité des sections coniques* firent probablement disparaître les ouvrages qui l'avaient précédé, comme les *Éléments d'Euclide* survécurent à tous les autres traités du même genre. Des huit livres qu'Apollonius avait écrits sur les sections coniques, il ne nous en est parvenu, en original, que quatre, dont Memmius a donné le premier une version latine, imprimée à Venise en 1537. Commandin, en 1566, en publia une nouvelle, plus exacte, et à laquelle il joignit le *Commentaire* d'Eutocius et les *Lemmes* de Pappus, qui donnaient quelques indications sur ce que devaient contenir les livres perdus. Les Arabes, lorsqu'ils transportèrent chez eux les sciences de la Grèce, ne négligèrent point les écrits d'Apollonius; ils en firent plusieurs traductions, et même des abrégés. Alphonse Borelli trouva dans la bibliothèque des Médicis à Florence un manuscrit arabe qu'il reconnut pour une traduction du *Traité d'Apollonius;* il l'emporta à Rome, où, avec l'aide d'Abraham Echellensis, il traduisit en latin les livres V, VI et VII. D'autres traductions arabes parvinrent en Europe; avec le secours de leurs variantes, Halley restitua le VIIIe livre. Ces laborieuses recherches procurèrent au monde savant, en 1566, in-fol., *Apollonii Pergei conicorum libri IV, ex versione Frid. Commandini;* en 1661, in-fol., la traduction d'après l'arabe des livres V, VI et VII du même ouvrage, par Abraham Echellensis et Borelli; enfin, en 1710, in-fol., *Apollonii Pergei conicorum libri VIII,* par les soins d'Halley. Cette belle édition, la seule complète, est rare et recherchée. Parmi les autres ouvrages d'Apollonius, plusieurs ne sont connus que par leurs titres ou par des fragments insérés d'abord dans des *Collections mathématiques* de Pappus; mais on a publié séparément : *De sectione rationis libri II,* Oxford, 1706, in-8°; *Locorum planorum libri II,* Glascow, 1749, in-4°; *Inclinationum libri II,* Oxford, 1770, in-4°; *De tactionibus quæ supersunt,* Gotta, 1795, in-8°.

APOLLONIUS de Rhodes, poëte épique grec, naquit à Alexandrie, suivant les uns, ou à Naucrates, selon Athénée, 194 ans environ avant J. C. Sa longue retraite dans l'île de Rhodes, et les succès qu'il y obtint en enseignant la rhétorique, engagèrent les Rhodiens à lui conférer le titre de citoyen. De retour à Alexandrie, il remplaça Ératosthènes dans la direction de cette bibliothèque fameuse, dont la destruction fut une si grande calamité littéraire. Des nombreux ouvrages qu'avait composés Apollonius, le temps n'a respecté que son *épopée* sur l'expédition des Argonautes, ouvrage estimable, mais qui, au jugement de Quintilien, ne s'élève jamais au-dessus du médiocre. Il renferme cependant des beautés du premier ordre, et sa *Médée* a mérité l'honneur de fournir quelques traits à la *Didon* de Virgile. La 1re édition de ce poëme est celle de Florence, 1496, in-4°, en lettres capitales; et la meilleure, jusqu'à présent, celle de Brunck, publiée de nouveau par M. Beck, Leipzig, 1797. Caussin en a donné une bonne traduction française.

APOLLONIUS, courtisan d'Antiochus Épiphane et le ministre de ses cruautés, détruisit Jérusalem dont il massacra les habitants vers l'an 169 avant J. C., et sur les débris de la ville éleva une citadelle où il mit garnison; mais il fut battu et tué par Judas Machabée l'an 166.

APOLLONIUS, surnommé *Davus,* général des troupes de Démétrius, gouverneur de la Cœlé-Syrie; s'avance dans la Judée pour soumettre Jonathas, grand prêtre des Juifs; son imprudence lui fait perdre la bataille l'an 148 avant J. C.

APOLLONIUS, fils de Molon, d'Alabande dans la Carie, alla professer la rhétorique à Rhodes, et son école y jouit d'une grande réputation. Il forma, par ses leçons, les deux plus grands orateurs romains, Cicéron et Jules César. Il renvoyait ceux qu'il ne croyait pas faits pour devenir orateurs, et ne leur laissait pas perdre leur temps inutilement.

APOLLONIUS de Tyanes (ville de Cappadoce), philosophe pythagoricien et célèbre imposteur, était né dans les premières années de l'ère chrétienne. Après avoir étudié sous Euthydémus et Euxénus d'Héraclée, il voyagea longtemps dans l'Asie Mineure, en Perse et jusque dans les Indes, revint à Athènes, et à Rome sous l'empire de Néron. L'austérité de ses mœurs, ses discours sentencieux, des prophéties, et quelques miracles que lui attribuèrent ses disciples, séduisirent la multitude, et lui firent ériger des statues et des temples. Sa réputation se soutint même chez les chrétiens jusque dans le 5e siècle. Tout porte à croire qu'Apollonius réunissait le caractère d'un sage à celui d'un imposteur. On est incertain sur le lieu et l'époque de sa mort; il paraît toutefois qu'il mourut à Éphèse, sous le règne de Nerva, vers l'an 97. Il ne reste de ses écrits que son *Apologie* à Domitien, et 24 *épîtres* publiés par Commelin en 1601. Sa *Vie,* écrite par Philostrate, a été traduite en français, Berlin, 1774, 4 v. in-12. Legrand d'Aussy a donné également sa *Vie,* 2 vol. in-8°.

APOLLONIUS, surnommé *Dyscole,* c'est-à-dire *le Chagrin,* grammairien d'Alexandrie, a vécu sous Adrien et Antonin le Pieux. Il est auteur du plus ancien *Traité de syntaxe* connu, imprimé plusieurs fois, entre autres à

Leipzig, 1807. On lui attribue un livre d'histoire fabuleuse. (*Commentitiæ liber*), publié par Meursius, Leyde, 1620, in-4°, et par Teucher, Leipzig, 1792, in-8°. Apollonius fut le père et le maître d'Hérodien, fameux grammairien.

APOLLONIUS, statuaire, fils de Nestor d'Athènes, vivait, selon Winkelmann, peu de temps après Alexandre le Grand. C'est de lui qu'est le fameux *torse* du Belvédère, qui fut découvert à la fin du 15ᵉ siècle, et qui se voit à présent dans le Musée des antiques. Quoique cette statue n'ait plus ni tête, ni bras, ni jambes, elle est cependant encore un chef-d'œuvre de l'art. Michel-Ange l'a dessinée sous tous les aspects; il ne pouvait se lasser de l'admirer, et lorsque, dans sa vieillesse, il fut privé de la vue, il se faisait conduire près de ce chef-d'œuvre, et en parcourait toutes les formes avec ses mains savantes. Le nom d'Apollonius est gravé dans le marbre; c'est d'après la forme de quelques lettres grecques, qu'on prétend assigner le temps où vivait le sculpteur; mais cette conjecture ne peut être qu'approximative.

APOLLONIUS, philosophe stoïcien, natif de Chalcis, dans l'île d'Eubée, ou, suivant d'autres, de Calchédon en Bithynie, s'acquit une telle réputation, qu'Antonin le Pieux le fit venir à Rome, pour lui confier l'éducation de Marc Aurèle, qui profita beaucoup de ses leçons; l'ouvrage que nous avons de cet empereur contient l'éloge de son maître.

APOLLONIUS, surnommé *Cronus*, de la secte mégarienne, fut disciple d'Eubulide. Strabon l'appelle Cronus Apollonius, et veut que le deuxième nom lui soit venu d'Apollonie, sa patrie, port de la Cyrénaïque, et le premier, de l'âpreté de son caractère. — On compte encore deux autres Apollonius, l'un, stoïcien, natif de Nysée dans l'Attique, et disciple de Panætius; l'autre, péripatéticien, et à peu après contemporain d'Adraste.

APOLLONIUS, fils d'Archibius et maître d'Apion, grammairien et sophiste d'Alexandrie, est auteur du *Lexicon græcum Iliadis et Odyssei* que d'Ansse de Villoison a publié sur un manuscrit de la bibliothèque de St.-Maur, avec une version latine, des prolégomènes et des notes, Paris, 1783, in-4°.

APOLLONIUS, peintre grec, mort à Venise vers la fin du 14ᵉ siècle, fut le maître d'André Tafi, que l'on a cru longtemps le disciple de Giotto. Apollonius et Tafi travaillèrent ensemble à quelques ouvrages de mosaïque, représentant des sujets de la Bible. Vasari les trouvait sans art et sans dessin; mais comme en faisant, dit-il, on apprend à faire, ils finirent mieux qu'ils n'avaient commencé.

APOLLONIUS (Lævinus), voyageur du 16ᵉ siècle, né dans un bourg, près de Bruges, et mort aux îles Canaries, en se rendant au Pérou : ses écrits sont *Libri V de Peruviæ regionis inter novi orbis provincias celeberrimæ inventione et rebus in eadem gestis,* Anvers, 1567, in-8°; *De navigatione Gallorum in terram Floridam, deque clade anno* 1565 *ab Hispanis accepta;* ib., 1568, in-8°.

APOLLONIUS (Guillaume), théologien de la communion des réformés, né à Middelbourg, au commencement du 17ᵉ siècle, est connu par une controverse avec Nicolas Vedel, sur les limites du pouvoir du souverain dans les affaires ecclésiastiques. Les titres les plus bizarres, *Grallæ, Echastes, Grallator* et *Grallopæus,* figurent dans cette dispute, et caractérisent le temps où ces écrits furent publiés. Un des plus célèbres restaurateurs de la saine philosophie, Chrétien Thomasius, en a donné un ample extrait dans son *historia contentionis inter Imperium et sacerdotium,* Halle, 1722, in-8°. On a encore d'Apollonius, *Disputationes de lege Dei.* Middelbourg, 1655, in-12.

APOLLONIUS COLLATIUS. *V.* **COLLATIUS.**

APOLLOPHANES, médecin d'Antiochus le Grand, fut l'un des premiers disciples d'Érasistrates, et fonda une école à Smyrne où il enseigna la doctrine de son maître, et qui florissait encore au temps de Strabon.

APONIUS (Marcus Saturninus), gouverneur de la Mésie pour les Romains; Othon lui fit élever une statue en 69, pour avoir défait les Roxalans qui étaient entrés dans cette province; embrassa la cause de Vespasien l'an 70.

APONIUS, ecclésiastique du 7ᵉ siècle, est auteur d'un *Commentaire sur le Cantique des cantiques,* Fribourg, 1538, et dans la *Bibliotheca Patrum.*

APONO (Pierre d'), médecin, né à Padoue, en réputation à Bologne dans les 13ᵉ et 14ᵉ siècles, se déshonora par son avarice, et fut dénoncé comme magicien à l'inquisition qui le condamna au feu; mais il mourut en prison avant l'exécution. On a de lui *Conciliator differentiarum philos. et præcipuè medic.,* Mantoue, 1472, in-fol., 1473, in-4°, et Venise, 1476, in-fol.; un *Traité* sur les poisons, traduit en français, Lyon, 1593, in-16, rare, et quelques *ouvrages* d'alchimie et de physique.

APOSTEL (Daniel), hetmann des Cosaques, fils de Paul Apostel; d'une ancienne famille de Moldavie; né en 1659; prit en 1689, Karikermour sur les Turcs, place sur le Niéper; contribua, en 1704, à la prise de Varsovie; battit les Turcs près de la rivière de Pruth, en 1711; mort à Gluchov, le 27 janvier 1734.

APOSTOLI (François), littérateur vénitien, né vers le milieu du 18ᵉ siècle, doué d'un esprit vif, romanesque et inconstant. Après avoir achevé ses études, il entra dans les bureaux de la secrétairerie d'État. L'inconstance de son caractère lui fit abandonner cette place pour parcourir l'Allemagne et la France; mais, dénué de ressources, il fut obligé à revenir dans sa patrie reprendre la place qu'il avait quittée. Ses démarches et ses propos, lors de la révolution française, éveillèrent l'attention des magistrats qui l'exilèrent à Corfou. Lors de l'occupation de l'Italie par les Français, il se rendit à Milan et fut nommé consul de la république Cisalpine à Ancône. Les succès des Autrichiens, en 1799, ne lui permirent pas d'arriver à sa nouvelle destination. Il fut plus tard envoyé par la république de Saint-Marin auprès du premier consul Bonaparte; la police française ayant intercepté une lettre dans laquelle il médisait du consul et des personnes qui l'entouraient, il reçut l'ordre de quitter Paris dans 24 heures et la France dans 8 jours. De retour en Italie, la misère le força à se mettre aux gages de cette même police qui l'avait persécuté. Il fut ensuite, par le crédit de quelques amis, nommé inspecteur de la librairie à Padoue, emploi qu'il perdit lors de l'abandon de l'Italie par les Français. Apostoli alors tomba dans la dernière misère et mourut de faim, au mois de février 1816. On a de lui : *Lettres et contes sentimentaux de*

Georges Wanderson; Storia di Andrea; Lettere sirmiensi; Rappresentazione del secolo XVIII; Storia delli Galli, Franchi e Francesi, etc.

APOSTOLIUS (Michel), écrivain grec, né dans le 15e siècle à Constantinople, après la prise de cette ville par les Turcs, vint à Rome, où il fut accueilli par Bersarius, et se réfugia plus tard dans l'île de Crète. On a de lui, sous le titre de *Parœmiæ,* un recueil d'*apophthegmes* des hommes les plus sages de l'antiquité, Leyde, 1619, in-4°, avec la version latine de Pantin.

APOSTOLIUS (Aristobule), fils du précédent, est connu par une espèce de drame en vers ïambiques, intitulé : *Galeomyomachie,* ou *le Combat des Chats et des Rats,* qui se trouve à la suite des Fables d'Ésope, dans un grand nombre d'éditions.

APOSTOOL (Samuel), prédicateur de l'église des mennonites à Amsterdam, a donné son nom aux *apostolici,* apostoliens, une secte des anabaptistes, qu'on appelle *waterlandiens,* parce qu'elle s'est particulièrement répandue dans le Waterland, contrée de la Nord-Hollande. En 1664, ces mennonites du Waterland, qu'on distingue des mennonites flamands, et qu'on appelle aussi *mennonites relâchés* (*crassiores*), se subdivisèrent en deux partis, les galénistes, ayant pour chef le médecin Galenus Abraham de Haan, et les adhérents de Samuel Apostool. Galenus voulait admettre dans la société religieuse dont il était un des ministres, tous ceux qui croyaient à la divine origine des livres saints, pourvu que leurs mœurs fussent pures et leur réputation de probité intacte : sans le dire ouvertement, il se rapprochait beaucoup des opinions des sociniens. Samuel Apostool, tout en défendant les dogmes caractéristiques des mennonites sur l'absurdité du baptême des enfants, sur l'inutilité des magistrats dans le royaume de Jésus-Christ, sur la forme visible de ce royaume dès cette vie, etc., maintenait l'orthodoxie sur tous les autres points de la doctrine des réformateurs. On n'a de Samuel Apostool qu'un petit catéchisme, sous le titre de *Veritatis exercitatio,* à la rédaction duquel son collègue Samuel de Deyl eut quelque part. On trouve sur Apostool et son adversaire Galenus, les détails les plus exacts dans Herm. Schyn, *Deduct. plenior Histor. Mennonit.,* chapitre XV et chap. XVIII; et sur le parti qui porte son nom dans Gasp. Commelin, *Description de la ville d'Amsterdam* (en hollandais), tome I, p. 500.

APPEL (Jacques), peintre, né à Amsterdam, le 29 novembre 1680, d'une honnête famille, reçut une bonne éducation; et dès son enfance annonça un goût particulier pour les arts, en dessinant à la plume, ou en découpant de petites figures d'animaux, etc. On le plaça comme élève chez Timothée de Graef, paysagiste. Les leçons de cet artiste, celles de Meyring, les ouvrages de Tempête, et l'étude assidue de la nature, formèrent tellement le jeune Appel, que, dès l'âge de dix-huit ans, il s'était placé au rang des bons artistes. Après avoir vu et étudié un grand nombre de sites, surtout aux environs de la Haye, il revint à Amsterdam, où il travailla beaucoup. Il se maria à vingt-deux ans, et peignit ensuite les portraits des principaux habitants de Sardam, qui lui firent faire aussi des tableaux d'histoire et des paysages. Revenu de nouveau dans le lieu de sa naissance, il établit une espèce de manufacture de peinture, où, sous sa direction, d'autres artistes exécutaient toutes sortes des sujets. Cette entreprise enrichit Appel, qui d'ailleurs ne négligeait point de travailler lui-même; il fut trouvé mort dans son lit le 7 mai 1751.

APPELIN, évêque de Genève au 18e siècle; assista, en 624, au troisième concile de Mâcon, et y défendit le moine Agrestin contre saint Eustase, abbé de Luxen.

APPELIUS (Jean-Henri), naquit à Middelbourg, vers l'an 1765. Après avoir fait d'excellentes études à l'université de Leyde, il s'établit dans sa ville natale et y exerça la profession d'avocat depuis 1786 jusqu'en 1794, il fut en même temps échevin de la banlieue, et, au mois de février 1795, il obtint la place de pensionnaire de la province de Zélande, fut nommé ensuite représentant du peuple de la dite province auprès du gouvernement batave; membre, en 1803, du conseil des finances, il fut en 1804, conseiller d'État, sous le gouvernement à la tête duquel se trouvait le grand pensionnaire Schimmelpenninck. Après avoir eu pendant quelque temps la direction de la secrétairerie d'État sous le roi Louis Napoléon, il fut, en 1808, nommé ministre des finances, fonctions qu'il conserva jusqu'à la réunion de la Hollande à l'empire français. Il avait montré une telle aptitude aux affaires qu'il fut appelé à Paris en qualité de conseiller d'État. Il quitta cette capitale le 12 avril 1814 pour rentrer dans sa patrie. Un homme de savoir et d'expérience comme était Appelius ne pouvait rester oisif dans un nouvel État, aussi fut-il placé à la tête de l'administration des finances pour les provinces méridionales. Le roi des Pays-Bas le nomma ensuite directeur général des impositions indirectes. C'est en cette qualité qu'il organisa le système de l'impôt indirect. Dans la session de 1815, il présenta à la deuxième chambre, un projet de loi sur les successions qui fut rejeté. Il mit à profit les observations qui avaient été faites dans le courant de la discussion, et, en 1817, il présenta de nouveau son projet de loi, qui fut adopté. Le roi le récompensa de ce succès en le nommant, au mois de juin 1819, commandeur de l'ordre du Lion Belgique, et mit encore sous sa direction les domaines et l'enregistrement. En décembre 1820, il fut nommé ministre d'État, et, en 1824, appelé au ministère des finances. Dans toutes les fonctions qu'Appelius a été appelé à remplir il a montré une probité et un désintéressement dignes de tout éloge. Il parlait avec la même facilité la langue française et la langue hollandaise, qualité précieuse, chez un homme d'État qui devait discuter dans une assemblée dont une partie des membres était composée de Hollandais, et l'autre partie de Belges auxquels la langue française seule était familière. Après avoir rempli pendant plus de trente ans les premiers emplois dans les finances, Appelius mourut à la Haye, en 1828, âgé de 63 ans.

APPELMAN (Bernard), peintre hollandais, né en 1600, mort en 1646, fut un des plus habiles paysagistes de son temps. Ses tableaux sont très-recherchés.

APPIANI (le chevalier André), peintre célèbre, naquit à Bosizio, en 1761, dans une maison de campagne de son père, médecin distingué de Milan. Il fit ses études au collége des jésuites de Bréra. Son père le destinait au barreau; mais le génie des arts l'emporta; et, quoique fort jeune, il obtint de son père, l'autorisation de se ren-

dre d'abord à Florence, puis à Rome, où il s'appliqua au dessin et à la peinture avec une ardeur et un zèle extraordinaires. Il revint ensuite dans sa patrie, et s'y livra avec enthousiasme aux travaux d'une profession où son génie et son goût l'avaient entraîné. Il leur associa la culture de la poésie et de la musique où il réussit également. Il excellait dans la peinture à fresque ainsi que dans le portrait, dont il faisait souvent des sujets historiques. A l'époque de la conquête de la Lombardie par l'armée française, en 1796, il fut recherché et fêté par tous les officiers généraux. Le général en chef le combla d'honneurs et de distinctions. Appiani fut nommé membre de la consulta cisalpine convoquée à Lyon pour offrir à Napoléon la couronne d'Italie. Le gouvernement italien le députa aussi à Paris pour assister au couronnement de Napoléon, qui lui accorda à cette occasion la croix de la Légion d'honneur. Ce ne fut qu'à ses talents et à son mérite personnel qu'il dut sa nomination de membre de l'institut du royaume d'Italie, de correspondant de celui de France, et de presque toutes les académies de l'Europe, et enfin de commissaire général des beaux-arts. A l'époque du couronnement de Napoléon comme roi d'Italie, Appiani fut nommé son premier peintre, et chargé de peindre les fresques du palais de Milan, qui mirent le dernier sceau à sa réputation. Il représenta en bas-reliefs dans la grande salle de ce palais, sur une balustrade de quatre cents pieds de tour, toute l'histoire du nouveau roi d'Italie. Ce travail immense a été gravé en partie d'après l'ordre du gouvernement italien par les célèbres graveurs Longhi, Rosaspina, etc. Les plus beaux tableaux peints par Appiani font encore partie du cabinet de sa veuve, ainsi que les dessins et les cartons de ses fresques. Au mois de mai 1813 une attaque d'apoplexie vint l'arrêter dans ses travaux à l'époque la plus brillante de sa carrière. Après avoir langui quelques années dans un état de paralysie, il mourut le 8 novembre 1817, à l'âge de 56 ans. L'institut de Milan lui a fait élever un monument sculpté par Thorwaldsen.

APPIANO (Jacques d'), tyran de Pise. Le père de Jacques d'Appiano, né de basse condition, sur le territoire de Florence, s'était attaché aux Gambacorti, chefs d'un parti dans Pise. Il eut la tête tranchée avec plusieurs d'entre eux, en 1348, par ordre de l'empereur Charles IV. Pierre Gambacorti, rappelé dans sa patrie en 1369, y ramena Jacques d'Appiano, à qui il accordait la plus entière confiance, et il le fit nommer chancelier perpétuel de la république. Cependant Appiano embrassa le parti Gibelin avec un zèle extrême, et contracta une étroite alliance avec Jean Galéas Visconti, seigneur de Milan. Le 21 octobre 1392, Appiano excita un tumulte dans Pise, en faisant massacrer deux de ses ennemis; Gambacorti ne pouvait croire à une trahison de son vieil ami; il demanda une conférence, et, dès qu'il fut auprès de lui, Appiano le fit massacrer. Les fils de Gambacorti, tous deux blessés, tombèrent au pouvoir d'Appiano, qui les fit empoisonner dans leur prison. Jacques d'Appiano régna dans Pise, plutôt comme une créature de Jean Galéas, que comme un prince indépendant. Il mourut le 5 septembre 1398.

APPIANO (Gérard), fils et successeur de Jacques, capitaine et seigneur de Pise. Se sentant mal affermi dans sa domination, il entra aussitôt en négociation avec ses voisins. Il voulut d'abord s'assurer l'alliance des Florentins; mais ils rejetèrent ses propositions. Alors, Gérard d'Appiano se jeta dans les bras du duc de Milan; il lui vendit la seigneurie de Pise pour le prix de deux cent mille florins, se réservant seulement la souveraineté de Piombino et de l'île d'Elbe. Ce fut là qu'il se retira au mois de février 1399, emportant avec lui les malédictions de ses concitoyens. Ses descendants sont demeurés pendant deux siècles princes de Piombino, après quoi cette souveraineté a été réunie à la couronne de Naples. Le conseil aulique adjugea, vers l'année 1619, ce fief de l'empire à la maison de Mendoça, comme plus proche héritière des Appiani. Les Ludovici l'achetèrent ensuite, et le réunirent à la principauté de Venosa, dont héritèrent les Buoncompagni, ducs de Soria, qui la possédèrent jusqu'à la fin du 18e siècle. Napoléon donna ensuite à sa sœur Élisa cette principauté, qui fut en 1815 réunie aux États du grand-duc de Toscane.

APPIEN, historien grec, né à Alexandrie, vécut sous les empereurs Trajan, Adrien et Antonin le Pieux. Il vint de bonne heure s'établir à Rome, où il se distingua dans la profession d'avocat, et fut nommé *procurator*, ou surintendant des affaires domestiques des empereurs; quelques biographes ajoutent qu'il fut envoyé en Égypte comme gouverneur de cette province. Appien, dans son histoire, parle de la destruction de Jérusalem, par Adrien, comme d'un événement contemporain, et il dit, dans sa préface, que la puissance romaine avait duré 900 ans : ce qui prouve qu'il écrivait vers la 11e année du règne d'Antonin. Son histoire, qui était divisée en 24 livres, n'était point asservie à l'ordre chronologique, mais à l'ordre des nations et des pays dont parle l'historien. Il raconte sans interruption, et séparément, tous les événements qui ont rapport, soit à l'Italie, soit à l'Afrique, ou à d'autres contrées. L'ensemble de son histoire générale se compose ainsi des histoires particulières de plusieurs provinces. Cette méthode, qui a été quelquefois imitée en partie chez les modernes, et surtout par Gibbon, présente quelques avantages; mais elle a le grand inconvénient de détourner l'attention du sujet principal. Il est difficile de suivre, dans Appien, les progrès de la grandeur et de la décadence de l'empire dont il a fait l'histoire. Cependant, les renseignements qu'il nous donne jettent de grandes lumières sur l'histoire de son temps, et sur la géographie ancienne. Quelques érudits ont pensé qu'il fallait lire Appien avec défiance; mais d'autres, et Photius à leur tête, soutiennent que cet historien est plein de respect pour la vérité, et qu'il montre surtout une grande connaissance des affaires militaires. Il ne nous reste que des extraits de ses cinq premiers livres. Les trois livres suivants qui contiennent les guerres de l'Espagne, celles d'Annibal et les Puniques, nous sont restés; nous avons cependant perdu la seconde partie des Puniques, qui contenait les guerres de la Numidie. La première édition grecque d'Appien a paru à Paris chez Charles Étienne, 1551, in-fol. Les extraits ont été tous réunis dans l'excellente édition d'Appien, publié par Schweighæuser, Leipzig, 1785, 3 vol. in-8°, grec et latin. Il existe deux traductions françaises d'Appien, par Seyssel et par Desmares, 1544, 1659, in-fol. Combes-Dounous n'a traduit que les 5 livres des *guerres civiles*, Paris, 1808, 3 vol. in-8°.

APPIEN (St.) souffrit le martyre sous l'empereur Maximilien-Galère en 306.

APPIUS (Claudius), chef de l'illustre famille *Claudia*, Sabin d'origine, et connu d'abord sous le nom d'Actius Clausus, vint, avec 5,000 familles soumises à son patronage, s'établir à Rome, l'an 250 de sa fondation (504 avant l'ère chrétienne), y fut classé dans l'ordre des praticiens, admis au nombre des sénateurs, puis nommé consul avec Servilius, l'an de Rome 259. Son administration fut signalée par une rigueur inexorable dans le maintien de la loi *contre les créanciers;* il fit trancher la tête à 300 otages envoyés à Rome par les Volsques, dans le même temps que son collègue remportait sur ce peuple une victoire complète, et plus tard il s'opposa, seul entre tous les sénateurs, aux négociations qu'on voulait entamer avec le peuple retiré sur le mont Sacré. La haine inflexible que le fier Appius déploya contre les plébéiens dans maintes occasions, rendit son nom odieux à la multitude, et le sénat se servit de son nom, comme d'un épouvantail. Trompé souvent dans son attente, le peuple refusait de s'enrôler pour combattre les Veïens; mais lorsque les praticiens eurent répandu le bruit qu'Appius allait être nommé dictateur, la seule crainte de voir un homme si sévère investi du pouvoir suprême, fit prendre les armes à la multitude. Depuis cette époque, l'histoire ne parle plus d'Appius, qui sembla léguer à ses descendants sa fierté et sa haine contre le peuple.

APPIUS CLAUDIUS, fils du précédent, se montra, s'il se peut, encore plus inflexible et plus ennemi des plébéiens, que son père. L'an 283 de Rome (471 av. J. C.), les patriciens le firent nommer consul, quoiqu'il ne se fût pas trouvé aux comices. Le tribun du peuple Voléron avait proposé une loi, portant qu'à l'avenir les tribuns seraient élus par tribus, et non par curies. Appius s'y opposa fortement, et mit en usage un moyen auquel le sénat avait eu souvent recours, celui d'occuper par une guerre étrangère l'inquiète activité de la multitude. Après de violents débats, la loi de Voléron fut adoptée, et les deux consuls entrèrent en campagne. Capitolinus, aimé de ses soldats, remporta plusieurs avantages sur les Èques. Les troupes d'Appius, au contraire, qui l'appelaient *le tyran de l'armée,* se laissèrent battre par les Volsques. Appius, irrité, cita toute l'armée à son tribunal. Les magistrats du peuple obtinrent de lui qu'il ne donnât aucune suite à cet étrange emploi de son autorité; mais il trouva bientôt une autre occasion d'exercer sa vengeance. Son arrière-garde ayant été mise en fuite, il fit décimer les soldats, trancher la tête aux chefs qui avaient quitté leurs rangs, et battre de verges jusqu'à la mort, ceux qui avaient perdu leurs enseignes; il s'opposa, l'année suivante, avec tant de chaleur, au partage des terres conquises, qu'il détermina le sénat à rejeter cette proposition. Les tribuns, voulant se délivrer d'un si redoutable adversaire, l'accusèrent devant le peuple d'être ennemi de la liberté publique. Appius se présenta fièrement à l'assemblée; et, loin de s'abaisser aux excuses et aux prières, il se défendit avec tant d'énergie, que le peuple n'osa pas le condamner. Les tribuns, frappés de stupeur, prirent le parti de remettre le jugement à un autre jour; mais Appius ne vécut pas jusqu'à cette époque. Selon quelques auteurs, il mourut de maladie; selon d'autres, dont l'opinion paraît vraisemblable, il prévit qu'il serait condamné et se donna la mort.

APPIUS (Claudius-Crassinus), Romain issu de l'illustre famille *Claudia,* consul avec Génucius l'an de Rome 303 (451 avant J. C.), appuya, contre l'attente du sénat, l'adoption de la loi *Claudia* qui instituait une magistrature suprême pour l'érection de dix tables des lois, et fut nommé décemvir avec son collègue, les trois sénateurs qui avaient été envoyés en Grèce pour transcrire les lois de Solon, et cinq autres personnages consulaires. A l'expiration de leur pouvoir, les décemvirs, qui avaient affecté beaucoup de popularité pendant leur administration, firent procéder à de nouvelles élections, sous le prétexte de dresser encore deux tables; et Crassinus, nommé président de l'assemblée, ne rougit point de se porter en tête du nouveau tribunal, qui fut composé de six autres patriciens dévoués à ses intérêts, et de trois plébéiens. La puissance tyrannique des décemvirs ne cessa point à l'époque de l'apparition des deux dernières tables des lois, et Rome supporta leur joug jusqu'à ce que l'excessif abus du pouvoir en amena le terme. Les Sabins et les Èques ravageaient le territoire de la république, et l'armée romaine, conduite par les décemvirs, n'opposait qu'une faible résistance aux ennemis du dehors. Cependant Appius, resté seul maître à Rome pendant cette guerre, souleva l'indignation publique par la détestable violence qu'il prétendit faire, sous des formes légales, à une jeune Romaine appelée Virginie; la catastrophe de cette intéressante victime entraîna l'abolition du décemvirat, l'an de Rome 305 (449 avant J. C.) : accusé par le père de Virginie et traîné en prison, Appius Claudius-Crassinus y mourut avant d'être jugé. S'il avait paru déroger à l'orgueil héréditaire de sa famille en recourant aux bassesses pour s'élever à la puissance, il montra par ses efforts désespérés contre le rétablissement des tribuns, qu'il ne détestait pas moins les institutions républicaines de sa patrie, qu'il avait peu songé à la dignité de Rome en les renversant une première fois.

APPIUS CLAUDIUS, de la même famille que les précédents, fut élu censeur, l'an de Rome 442, captiva l'affection du peuple par les travaux utiles qu'il fit exécuter, et dont les plus connus sont un aqueduc pour conduire de l'eau dans Rome, et la prolongation jusqu'au delà de Capoue, pendant environ 142 milles, du grand chemin auquel la reconnaissance publique donna le nom de *Voie Appienne*. Ce chemin dura, dans son intégrité près de 900 ans, et ce qui en subsiste aujourd'hui, excite encore l'admiration. Sûr d'avoir captivé, par ces travaux utiles, l'affection du peuple, Appius refusa d'abdiquer la censure au bout de 18 mois, quoiqu'elle eût été limitée à ce terme par un décret, et, malgré l'opposition de sept tribuns, il resta censeur et n'eut point de collègue. Il fut élu consul avec L. Volumnius Flamma, l'an de Rome 447 : c'était encore le peuple qui le favorisait. Appius n'ayant retiré de son consulat d'autre honneur que celui d'occuper quelque temps la première place de la république, se fit nommer préteur, et ce choix fut généralement approuvé, parce qu'Appius était orateur et habile jurisconsulte. Le sénat ayant toujours très-peu de confiance dans les talents militaires d'Appius, prorogea pour six mois le commandement des consuls précédents, et les chargea de conti-

nuer la guerre dans le Samnium. Les Samnites battus se réfugièrent dans le pays des Étrusques. Ces peuples se réunirent pour résister aux Romains, et appelèrent même un corps de Gaulois. Appius marcha contre eux avec deux légions et 2,000 auxiliaires; mais son incapacité fut bientôt démontrée, tant aux ennemis qu'à ses soldats qu'elle jeta dans le découragement. Cependant dans la bataille qui eut lieu, Appius, opposé aux Samnites, trompa toutes les conjectures, et montra beaucoup de valeur et d'habileté. La victoire fut complète. Appius dans un âge avancé perdit la vue, ce qui lui fit donner le surnom de *Cœcus*. Pyrrhus, roi d'Épire, ayant envoyé à Rome l'éloquent et sage Cynéas, Appius Claudius, retiré depuis longtemps au sein de sa famille, se fit porter au sénat, et fit décréter que la république n'entamerait aucune négociation avec le roi d'Épire, avant qu'il fût sorti de l'Italie. On ne sait dans quelle année mourut ce Romain, que Cicéron a placé au nombre des anciens orateurs.

APPIUS (Claudius), consul romain, l'an de Rome 488, surnommé *Caudex*, du nom d'une espèce de radeau qu'il imagina pour descendre en Sicile. La victoire qu'il remporta sur Hiéron et les Carthaginois, fut la première des Romains au delà de la mer. On lui décerna les honneurs du triomphe.

APPLETON (Nathaniel), destiné à suivre la carrière du commerce, quitta tout pour se livrer à celle de l'Église, et devint ministre de Cambrigde (Massachusett), où il exerça ses fonctions jusqu'à sa mort, en 1784, à 91 ans. Il a publié un grand nombre de *sermons* et un ouvrage intitulé : *La Sagesse de Dieu dans la rédemption des hommes.*

APPONCOURT. *Voyez* **GRAFIGNY.**

APRAXIN (Fédor-Matvéitcht, comte), amiral russe sous le règne de Pierre le Grand. Il servit avec un égal succès sur terre et sur mer, et doit être considéré comme un des créateurs de la marine russe. En 1709, il reçut de Pierre une lettre par laquelle ce monarque lui faisait part de la victoire qu'il venait de remporter à Pultava. Quelque temps après, lorsque la guerre éclata entre la Russie et la Turquie par les instigations de Charles XII retiré à Bender, Apraxin alla dans Azof prendre le commandement des troupes de terre et de mer. En 1713 il commanda la flotte qui marchait à la conquête de la Finlande, et sur laquelle Pierre servait en qualité de contre-amiral. Apraxin se couvrit d'une nouvelle gloire dans l'année 1714. Commandant la flotte des galères qui fit voile vers la Finlande, il contribua puissamment à la bataille gagnée par Pierre auprès d'Angout; bataille terrible où les galères s'attachèrent aux galères, où l'on combattit corps à corps, où aucun bâtiment ne se rendit sans en être venu à l'abordage, et dont les résultats furent la prise d'une grande partie de la flotte suédoise, et la possession de l'île d'Aland. Le général amiral ternit bientôt l'éclat de ses exploits par de honteuses déprédations. Il fut au nombre de ces grands avides qui, sous des noms étrangers, se firent adjuger la fourniture des vivres et des munitions de guerre. Ces viles manœuvres furent découvertes. Traduit, ainsi que ses complices, devant un tribunal chargé de rechercher et de juger les auteurs des déprédations, il dut la remise de la peine qu'il avait méritée à l'utilité de ses services, mais plus encore à l'amitié de son souverain. Une grosse amende fut la seule punition que Pierre lui infligea. Mais plus tard l'amiral Apraxin se rendit encore une fois coupable de déprédation. Obligé de remettre son épée aux officiers de justice, il fut envoyé en prison pendant l'instruction de son procès. Ainsi que la première fois, il en fut quitte pour une peine pécuniaire, malgré la grandeur de sa faute, la sévérité des lois militaires d'après lesquelles il était jugé, et la dureté du czar. Il se présenta bientôt pour lui une occasion de faire oublier ses fautes. Apraxin, à la tête de la grande flotte, courut attaquer la Suède au nord de Stockholm, tandis que le contre-amiral Lessy l'attaquait au midi de cette capitale. Le général amiral détruisit Nordkoping, Nikoping, d'autres villes, des villages entiers, des châteaux et des maisons de campagne. Il incendia des moulins, des fabriques de métaux, des magasins et jusqu'à quinze mille maisons. Enfin il occasionna aux Suédois une perte de plusieurs millions. Ces événements amenèrent la paix de Neustadt, qui laissa au czar toutes ses conquêtes. La campagne de Perse, où le nom russe se couvrit d'un nouvel honneur sous Pierre le Grand, mais qui n'eut aucun résultat avantageux, fut la dernière que fit Apraxin. Il mourut l'année suivante. Cet officier avait rendu d'éclatants services à la Russie. On le compte justement parmi les hommes célèbres qui illustrèrent le règne de Pierre Ier.

APRAXIN (N. comte), petit-fils du précédent, feld-maréchal des armées russes, sous le règne de l'impératrice Élisabeth. Il fit ses premières campagnes contre les Turcs, sous les ordres du célèbre Munich, et parvint aux premiers grades militaires, sans avoir illustré son nom par d'éclatants services; mais dans la guerre de 1756, qui réunit la France, l'Autriche, l'empire germanique et la Russie, contre Frédéric le Grand, le feld-maréchal Apraxin, à la tête de 40,000 Russes, entra dans le royaume de Prusse, s'empara de la ville de Memel, et s'avança jusqu'auprès de Jægerndorff, où il fut attaqué par le général Lewald, l'un des plus illustres lieutenants de Frédéric. Après une action opiniâtre et sanglante, les Russes restèrent maîtres du champ de bataille et d'une partie de l'artillerie prussienne. Les Russes, au grand étonnement de leurs alliés et de leurs ennemis, se replièrent tout à coup vers les frontières de la Courlande, et prirent leurs quartiers d'hiver. Une intrigue de cour avait dirigé ce mouvement rétrograde, qui étonna l'Europe. Le chancelier Bestucheff défendit au maréchal Apraxin de profiter de sa victoire. Une nouvelle intrigue changea bientôt la face des affaires, à la cour de Pétersbourg : Bestucheff, privé de tous ses emplois, déclaré coupable de lèse-majesté, condamné à perdre la tête sur un échafaud, fut exilé dans un village, par la clémence d'Élisabeth. Le maréchal Apraxin, arrêté à la tête de son armée victorieuse, fut envoyé prisonnier à Narva, et soumis à un conseil de guerre qui n'osa le condamner ni l'absoudre; et, dès ce moment, il cessa de jouer un rôle dans les événements historiques dont la Russie fut le théâtre. On ignore l'époque de sa mort.

APRÈS DE MANNEVILLETTE (Jean-Baptiste-Nicolas-Denis d'), naquit au Havre, le 11 février 1707. Son nom n'est peut-être pas aussi généralement connu qu'il devrait l'être; mais il est très-répandu parmi les

navigateurs, qui le regardent comme le premier hydrographe. Son père Jean-Baptiste-Claude d'Après de Blangy, capitaine des vaisseaux de la compagnie des Indes, lui donna une éducation très-soignée, et prit soin de le surveiller lui-même. Il l'amena avec lui dans l'Inde à l'âge de douze ans, sur un vaisseau qu'il commandait; à son retour, il l'envoya à Paris, afin qu'il s'y perfectionnât dans la géométrie et l'astronomie, dont il lui avait enseigné les premiers éléments. Ce ne fut qu'en 1726 que d'Après de Mannevillette fit sa première campagne, en qualité d'officier, sur un vaisseau de la compagnie des Indes. D'Après est un des premiers Français qui aient fait usage des instruments d'astronomie à réflexion ou à miroirs, inventés par Hadley; il rectifia, en allant en Chine, avec un octant, la latitude de plusieurs points qui avait été déterminée avec des instruments bien inférieurs à celui-ci. En 1742, il annonça aux directeurs de la compagnie qu'il avait construit un assez grand nombre de cartes pour en former une collection. Son travail fut soumis à l'académie des sciences qui l'approuva, et le nomma correspondant. Ce ne fut qu'en 1745 qu'il publia ses cartes sous le nom de *Neptune oriental*, il y joignit une instruction nautique; cet ouvrage fut accueilli avec empressement par les navigateurs de toutes les nations. Plus de soixante ans d'expérience ont justifié l'opinion que l'on en avait d'abord conçue. Cet habile hydrographe est le premier qui ait employé la méthode des distances du soleil à la lune pour déterminer la longitude. Ce fut lui qui, étant capitaine du *Glorieux*, conduisit, au cap de Bonne-Espérance, l'abbé de la Caille, avec qui il s'était intimement lié. D'Après commanda un vaisseau de la compagnie, armé en guerre, dans l'escadre de M. d'Aché; il fut obligé de revenir en France pour se justifier de quelques reproches qui lui avaient été faits sur différentes manœuvres; mais voyant qu'il ne pouvait obtenir justice, il abandonna la navigation. Il ne discontinua cependant pas ses travaux hydrographiques. La compagnie créa, en 1762, un dépôt des cartes et plans de la navigation des Indes, et le mit à la tête de cet établissement. Sa place lui fut conservée par le gouvernement à l'époque de la suppression de cette compagnie. Louis XV lui accorda, en 1767, la décoration de St.-Michel. D'Après mourut le 1er mars 1780.

APRIÈS, roi d'Égypte, le même que le pharaon Hophra de la Bible, régnait vers l'an 594 avant J. C. Il fit la guerre aux Phéniciens, prit Sidon et jouit quelque temps d'un règne heureux; mais l'an 569, ses sujets se révoltèrent contre lui, et placèrent Amasis sur le trône. Apriès mourut étouffé.

APRONIUS (Lucius), chevalier romain, fut élu consul substitué avec Aulus Vibius Habitus, l'an de Rome 761 (de J. C. 8). Il accompagna Drusus envoyé par Tibère dans la Pannonie pour apaiser la révolte des légions (de Rome 767; de J. C. 14). L'année suivante il obtint les honneurs du triomphe pour ses exploits dans la Germanie. Bientôt après il remplaça Furius Camille dans le proconsulat de l'Afrique. Une de ses légions ayant lâché le pied devant l'ennemi, Lucius ordonna qu'elle fût décimée, et fit périr sous les verges tous ceux sur qui le sort était tombé. Les Frisons, aigris par les exactions des Romains, s'étant soulevés (de Rome 778, de J. C. 28), Lucius, alors proconsul de la basse Germanie, marcha contre ces peuples, mais ne put les soumettre.

APRONIUS-CÆSIANUS (Lucius) fils du précédent, servit sous ses ordres en Afrique, et remporta de grands avantages sur les Numides. Il fut élu consul avec Caligula qui l'était pour la seconde fois, l'an de Rome, 792, de J. C. 39. — Apronia, sœur du précédent, fut mariée à Plautius Silvanus, préteur de Rome (l'an 777, de J. C. 24), qui la précipita du haut de sa maison, sans qu'on puisse soupçonner le motif de cet acte de barbarie. Silvanus, poursuivi par son beau-père, prévint sa condamnation en se faisant ouvrir les veines. — Apronia, sœur de la précédente, avait épousé Cnéus Lentulus Géfulicus, qui commandait les légions de la haute Germanie, dans le temps que son beau-père exerçait la charge de proconsul de la Germanie inférieure.

APROSIO (Angelico), religieux augustin, célèbre bibliophile et membre de diverses académies d'Italie, né à Vintimille dans la Ligurie en 1607, mort en 1681, après avoir rempli les diverses charges de son ordre, est le fondateur de la belle bibliothèque de Vintimille, sa patrie, connue sous le nom d'*Aprosienne*, pour laquelle il dépensait des sommes considérables. La plupart de ses ouvrages roulent sur la critique littéraire, et sont anonymes ou pseudonymes. Le plus célèbre est la *Bibliotheca Aprosiana*, où l'on trouve des faits qui ne sont pas ailleurs; mais l'auteur n'eut pas le temps de la terminer. Cet ouvrage, imprimé à Bologne, 1673, in-12, a été traduit en latin, par Wolf, Hambourg, 1734, in-8°; mais la traduction ne reproduit pas en entier l'original. On cite encore d'Aprosio *la Visiera alzata*, Parme, 1689, in-12, ouvrage plus rare encore que le précédent, dans lequel il dévoile au moins 100 auteurs pseudonymes. L'éditeur de ce volume posthume fut Magliobecchi.

APSINES, rhéteur grec de Gudare, dans la Phénicie, vivait sous le règne de Maximin, vers l'an 236 avant J. C. Nous avons de lui une Rhétorique et un ouvrage sur les questions qu'on traitait dans les écoles des rhéteurs. On les trouve dans les *Rhetores græci*, d'Alde, Venise, 1508, in-fol. Ils n'ont pas été imprimés depuis. Plusieurs rhéteurs ont porté le même nom.

APSYRTE, né à Pruse, médecin vétérinaire de l'empereur Constantin, est auteur d'une hippiatrique ou médecine vétérinaire dont on trouve des extraits dans le *Veterinariæ medicinæ lib. II*, Bâle, et qui a été traduit en latin par J. Ruel, Paris, 1530, in fol.

APTHORP (Eust.), théologien anglais, né à Boston dans la Nouvelle-Angleterre, en 1732, fut envoyé dans la mère patrie, où il fit ses études à l'université de Cambridge. De retour en Amérique comme missionnaire, il y fonda une église épiscopale à Cambridge, église dont il se sépara ensuite pour revenir en Angleterre. Il était prébendier de Finsbury, au moment de sa mort, arrivée le 17 avril 1816. On cite de lui: *Discours sur les prophéties*, etc.; *Lettres sur l'influence du christianisme avant son établissement civil*.

APULÉE (Lucius Apuleius) fut un des écrivains les plus originaux de la fin de l'empire romain. Il était né à Madaure, en Afrique, et descendait, ainsi qu'il s'en vante lui-même, de Plutarque, par sa mère Salvia. Apulée vivait dans le 2e siècle, sous le règne du premier Antonin

et de Marc-Aurèle. Sa vie fut, comme celle de la plupart des philosophes et des poëtes de ce temps, traversée par les aventures, soumise aux vicissitudes les plus contraires. Après avoir fait ses études à Carthage, il vint à Athènes, qui était encore le centre des lumières. D'Athènes il se rendit à Rome : son premier soin fut d'y apprendre la langue latine, ce qu'il fit sans le secours d'aucun maître. Il étudia ensuite la jurisprudence et ne tarda pas à acquérir, comme avocat, une immense réputation. Enfin il retourna en Afrique, où il tomba malade à Oëa, aujourd'hui Tripoli. Ce fut dans cette ville qu'il épousa une veuve, plus âgée que lui, nommée Pudentilla. La famille de cette veuve, se voyant frustrée d'un riche héritage, accusa Apulée de sortilége; pour preuve, on lui reprochait de chercher des poissons rares, de les disséquer, de posséder un miroir; on alla même jusqu'à l'accuser d'avoir empoisonné le fils de la veuve. Ces accusations étaient graves; Apulée dut en répondre devant Claudius Maximus, proconsul d'Afrique. Après une défense brillante et pleine d'ironie, il fut renvoyé absous. Ce plaidoyer nous a été conservé. A partir de ce procès, aucune circonstance importante ne marque plus la vie d'Apulée. On croit qu'il vécut paisiblement de sa fortune en continuant de se livrer à ses travaux de prédilection, et l'on ignore l'époque de sa mort. Apulée a composé un grand nombre d'ouvrages dont quelques-uns en vers : Les seuls qui soient venus jusqu'à nous sont : *les Métamorphoses* ou *l'Ane d'or; l'Apologie*, les traités de *la philosophie, du Syllogisme, du Monde,* le livre du *Démon de Socrate*. La première édition des œuvres d'Apulée a été imprimée à Rome en 1469, in-fol. L'édition la plus complète et la meilleure est celle imprimée par Luchtmans, Lugd. Batav., 1786-1823, 3 vol. in-4°. Le premier vol. est enrichi d'une savante préface de D. Ruhnkenius. C'est à M. Jean Bosscha qu'est due la publication des tomes 2 et 3, si longtemps retardée. L'Ane d'or a été imprimé un grand nombre de fois, et traduit dans toutes les langues.

AQUA (Christophe), dessinateur et graveur, né à Vienne en 1690, a publié les portraits de *Frédéric le Grand,* de *Jules de Ferrare,* et d'après Sacolri *le Mérite couronné par Apollon.*

AQUAPENDENTE. *Voyez* **FABRICIO de AQUAPENDENTE.**

AQUAVIVA (Claude). *Voyez* **ACQUAVIVA.**

AQUILA, de Sinope, se convertit au christianisme vers l'an 129; mais il fut excommunié à cause de son attachement à l'astrologie judiciaire. Il embrassa le judaïsme, et traduisit en grec l'Ancien Testament. Il ne reste que des fragments de cette version.

AQUILA (Jean dell'), médecin et professeur pendant 43 ans à Padoue, au 15e siècle, a écrit plusieurs ouvrages sur la médecine. On estime surtout son *Traité de la saignée dans la pleurésie.*

AQUILA (Barthélemi), dominicain dans le royaume de Naples au 15e siècle, se distingua par son zèle et sa ferveur. Nommé grand inquisiteur, il n'en eut guère que le titre, le roi de Naples ayant su s'affranchir de la juridiction rigoureuse de cette institution.

AQUILA (Cataldo), né en Sicile, s'établit en Portugal en 1509, et s'y fit connaître comme jurisconsulte et poëte. On a de lui plusieurs poëmes latins, et des ouvrages historiques cités dans la *Bibl. hisp.* d'Antonio.

AQUILA (Pompée dell'), peintre napolitain, au 16e siècle, dont on voit à Rome plusieurs tableaux estimés, entre autres une *Descente de croix* dans l'église de San-Spirito, peignit à fresque avec un talent très-remarquable.

AQUILA (Pierre), peintre, né en 1724 à Palerme et mort en 1795, est plus connu comme graveur. Il a laissé un grand nombre d'estampes à l'eau forte, dont les plus estimées sont les *loges du Vatican,* en 52 pièces; *la bataille de Constantin,* d'après Raphaël; *la galerie Farnèse* et celle *de Lanfranc,* etc.

AQUILA (François), graveur, frère du précédent, mort au commencement du 19e siècle, a laissé plusieurs gravures à l'eau forte estimées, et entre autres la suite des *peintures* de Raphaël dans le Vatican.

AQUILANO (Séraphin), né dans le royaume de Naples en 1466, mort à Rome en 1500, a laissé des *poésies italiennes,* imprimées à Venise, 1502; Rome, 1503, in-4°; Florence, 1516, in-8°, etc. Les nombreuses éditions des *Poésies* d'Aquilano sont toutes rares; mais les curieux préféraient celles de Venise, 1540 ou 1550, in-8°.

AQUILANO (Sébastien), médecin italien du 15e siècle. Son véritable nom est inconnu; celui qu'il porte lui vient de la ville d'Aquila, au royaume de Naples, où il avait pris naissance. Il fut en réputation du temps de Louis de Gonzague, évêque de Mantoue, vers la fin du 15e siècle et au commencement du 16e. Il se montra, tant dans sa pratique que dans ses écrits, un des plus zélés défenseurs de Galien. On a de lui : *De morbo Gallico,* Lyon, in-4°, 1506 et Bologne, in-8°, 1517; *De febre sanguineâ ad mentem Galeni,* imprimé dans la *Practica de Gattinariâ,* Bâle, in-8°, 1537; Lyon, in-8°, 1538; Francfort, in-8°, 1604. Aquilano est un des premiers qui aient accrédité l'emploi du mercure dans les maladies vénériennes; mais il ne l'employait qu'à très-petite dose.

AQUILIN (St.), évêque d'Évreux, assista au concile provincial de Rouen, l'an 689.

AQUILINA (Ste) souffrit le martyre dans le 3e siècle en Syrie.

AQUILIUS (Manius), consul, et collègue de Marius. L'an 653 de Rome, 101 ans avant J. C., il fut envoyé en Sicile, contre les esclaves révoltés que commandait Athénion. Les deux généraux convinrent de décider la querelle par un combat singulier. Le proconsul, qui était d'une force de corps extraordinaire, étendit du premier coup Athénion mort à ses pieds, d'une blessure à la tête. Aquilius, à son retour, ne fut honoré que de l'ovation, le triomphe ne s'accordant point à ceux qui remportaient des victoires sur des rebelles et sur des esclaves. Il fut accusé de concussions, mais absous, en mémoire de ses grands succès dans la guerre des esclaves. Envoyé en Asie contre Mithridate, il fut vaincu par ce prince qui le fit périr dans les tourments.

AQUILIUS (Sabinus), jurisconsulte romain, fut consul deux fois de suite, en 214 et 216 de J. C., échappa, par hasard, à la haine d'Hélogabale, qui voulait le faire mourir à cause de la sévérité de ses mœurs, et finit ses jours dans l'exil. Il composa des ouvrages qui se sont perdus.

AQUILIUS (Sévérus), historien et poëte sous l'em-

pereur Valentinien, mort en 370. Il ne reste aucun des ouvrages qu'il avait composés.

AQUILIUS GALLUS, jurisconsulte romain, disciple de Scævola, fut d'abord chevalier, et exerça, avec Alteïus Capito, la charge de tribun du peuple, dans la même année que Pompée obtint le consulat. L'amitié de Cicéron est un grand titre à la réputation de Gallus, qui exerça la questure avec lui. Les productions d'Aquilius Gallus ne sont point venues jusqu'à nous.

AQUIN (Philippe d'), savant rabbin de Carpentras, dont le véritable nom était Mardoçai ou Mardochée. Chassé de la synagogue d'Avignon, en 1610, à cause de son penchant pour le christianisme, il se retira dans le royaume de Naples, et se fit baptiser à Aquino, dont il prit le nom. Il en supprima la terminaison lorsqu'il vint en France, et se fit appeler d'Aquin. Le clergé lui donna une pension. Il vint ensuite, avec sa famille, s'établir à Paris, où il se consacra à l'enseignement de l'hébreu. Louis XIII le nomma professeur royal au collége de France, et interprète pour la langue hébraïque. Il occupa cette chaire jusqu'à sa mort, arrivée vers l'an 1650; ses ouvrages les plus importants sont : *Dictionnaire hébreu-chaldéen-thalmudéen-rabbinique*, Paris, 1629, in-fol.; *Racines de la langue sainte*, Paris, 1620, in-fol., etc.

AQUIN (Louis d'), fils du précédent, né à Avignon en 1600, pensionné comme son père par le clergé, fit aussi sa principale étude de la science rabbinique, et se rendit très-habile dans les langues orientales. Il traduisit en latin le *Commentaire* de Ben-Gerson sur Job, Paris, 1622, in-4°, et le *Commentaire* sur Esther, qu'il enrichit de notes.

AQUIN (Antoine d'), premier médecin de Louis XIV, mort en 1696, était petit-fils de Philippe, et fut père de Louis d'Aquin, évêque de Fréjus.

AQUIN (Louis-Claude d'), fameux organiste, né à Paris le 4 juillet 1694, mort le 15 juin 1772. Ses dispositions, secondées par les leçons du musicien Bernier, le firent regarder comme un petit pı od'ge, puisque à l'âge de six ans, il étonna Louis XIV, devant qui il toucha du clavecin, et que, deux ans après, il cessa d'avoir des maîtres. Nommé organiste du Petit-St.-Antoine, à l'âge de douze ans, il fit admirer son exécution facile et brillante; il concourut, en 1727, pour l'orgue de St.-Paul, et l'emporta sur Rameau, qui, depuis, acquit tant de célébrité, comme compositeur de musique dramatique. En 1739, le roi le nomma l'un des organistes de sa chapelle. On assure que le célèbre Handel fit le voyage de France, exprès pour entendre d'Aquin. On a, de cet organiste, deux recueils gravés, l'un de *Pièces de clavecin*, l'autre de *Noëls*.

AQUIN (d'), fils du précédent, surnommé *de Château-Lyon*, un des rédacteurs des *Étrennes littéraires d'Apollon*, écrivain fécond, mort en 1797, a composé un grand nombre d'ouvrages, entre autres : *Lettres sur les hommes célèbres dans les sciences et les arts* sous Louis XIV, 1753; *la Pléiade française*, 1754, 2 vol. in-12; des *poésies; l'Éloge de Molière*, 1775, et autres écrits littéraires qui n'ont point eu de succès.

AQUIN (Thomas d'). *Voyez* **THOMAS**.

AQUINO (Charles d'), jésuite, né à Naples en 1654, professa d'une manière brillante la rhétorique à Rome, où il mourut en 1740. Il a composé *Carmina*, 1702, 3 vol. in-8°; *Orationes*, 1704, 2 vol. in-8°. Ces discours, ainsi que ses poésies, sont très-estimées; *Lexicon militare*, 1707 ou 1759, in-fol.; *Fragmenta historiæ de bello Hungarico*, 1726, in-12; *Nomenclator agriculturæ*, 1736, in-4°.

ARA, hérétique des 1ers siècles de l'Église, prétendit que J. C. n'avait pu être exempt du péché originel.

ARAB-CHAH (Ahmed-Ben), historien arabe et docteur musulman, mort à Damas en 1450, est auteur d'une *Histoire de Tamerlan*, estimée des orientalistes, publiée par Golius à Leyde, 1636; elle a été traduite en français par Vatier, 1658, in-4°, puis réimprimée avec une version latine par Mangar, 1767, 3 vol. in-4°. Toutes ces éditions, défigurées par des fautes grossières, ont été surpassées par celle qu'a publiée Ahmed-Ben-Mohammed, Calcutta, 1818. On trouve des détails curieux sur cet historien dans le *Dictionnaire biographique*, connu sous le titre de *Menhel-el-Safy* d'Aboul-Mahaçan.

ARADON (Jérôme), de Quinipily, l'un des principaux officiers du duc de Mercœur, dans la guerre de la Ligue, fut obligé de rendre, en 1589, au prince de Dombes, la ville d'Hennebon, où il commandait; mais il contribua, l'année suivante, à la reprise de cette place, dont le gouvernement lui fut rendu. On a, de ce capitaine, un journal très-inexact et très-partial des événements qui eurent lieu dans cette partie de la Bretagne. Aradon de Quinipily demeura dans le parti des ligueurs, même après la conversion de Henri IV, et il ne se soumit à l'autorité légitime qu'en 1597, époque à laquelle le duc de Mercœur fit sa paix. Toute la famille d'Aradon, composée de cinq frères, était dévouée à ce chef, et lui rendit de grands services; l'un d'eux était gouverneur de Vannes; un troisième (Duplessis d'Aradon), évêque de cette ville, fut député aux états généraux de la Ligue, en 1593.

ARAGON (Jeanne d'), illustre Italienne du 16e siècle, se distingua par son courage et ses vertus, et fut célébrée par les beaux esprits du temps dans un recueil de vers intitulé : *Tempio alla divina signora Giovann. d'Aragona*. Elle épousa Ascagne Colonne, prince de Tagliacozzo, et mourut en 1577.

ARAGON (Tullie d'), l'une des femmes poëtes les plus célèbres d'Italie, florissait au 16e siècle. Elle descendait de la branche de cette maison royale qui avait régné à Naples; mais non par une descendance légitime. Le cardinal Pierre Tagliavia d'Aragon, archevêque de Palerme, l'avait eue à Rome d'une belle Ferraraise, nommée Giulia. Il lui assura une fortune suffisante pour la faire vivre dans l'aisance. Elle était belle, et une éducation soignée joignit à cet avantage naturel les talents les plus rares. Elle jouait de plusieurs instruments et chantait avec un goût et un art admirables. Ses discours étaient remplis de raison et de grâce; rien enfin ne lui manquait pour séduire, aussi eut-elle un grand nombre d'adorateurs, et principalement parmi les poëtes. Ils lui adressaient des vers pleins d'admiration et d'amour; elle leur répondait souvent dans le même langage, et elle passe pour avoir répondu à plusieurs d'entre eux, autrement que par des vers. Outre des *Rime*, Venise, 1557, elle a laissé : *Dialogo dell' infinità d'Amore*, ibid.; *Il Meschino, o il Guerino*, Venise, 1560, poëme en 36 chants.

ARAGONÈSE (Sébastien), dessinateur et antiquaire, descendait d'une famille espagnole qui s'établit vers le milieu du 15e siècle dans le Brescian. Alphonse, son

père, avait acquis la réputation d'un peintre habile. A son exemple, Sébastien cultiva d'abord la peinture; mais, effrayé bientôt des difficultés que présente cet art, et désespérant de les surmonter, il y renonça pour se borner au dessin à la plume, genre dans lequel on lui doit une foule de petits chefs-d'œuvre. Il réussissait surtout à rendre les anciennes médailles. On cite de Sébastien un recueil de seize cents pièces avec les revers, distribuées sur deux cents planches entourées d'arabesques et de cartouches de son invention, du fini le plus précieux. On n'est pas d'accord sur l'époque de la mort d'Aragonèse; les uns la fixent à l'an 1554, d'autres en 1561, d'autres enfin en 1567.

ARAIGNON (Jean-Louis), avocat, mort à Paris, sa patrie, vers 1790, est auteur de *Contes philosophiques* et des 2 pièces suivantes: *le Siége de Beauvais,* tragédie en 5 actes, Paris, 1766, in-8°; *le Vrai philosophe,* comédie en 5 actes et en prose, 1767.

ARAJA (François), compositeur de musique, né à *Naples* en 1700. Le premier opéra qu'il fit représenter est *Bérénice;* il fut exécuté dans le château du grand-duc, près de Florence. Après avoir composé quelques autres ouvrages en Italie, et principalement l'opéra d'*Amore per regnante,* représenté à Rome, en 1731, il fut appelé, en 1735, à Pétersbourg, avec plusieurs chanteurs italiens, et nommé maître de la chapelle impériale. Pendant son séjour en Russie, il fit exécuter, sur le théâtre de la cour, les opéras italiens d'*Abiatare,* de *Semiramide,* de *Scipione,* d'*Arsace* et de *Seleuco;* mais l'ouvrage le plus remarquable de ce compositeur, est *Céphale et Procris,* écrit en russe, et qu'on regarde comme le premier grand opéra exécuté dans cette langue. Araja, ayant ramassé de quoi vivre dans l'aisance, vint terminer ses jours dans sa patrie.

ARALDI (Michel), physiologiste et mathématicien, naquit à Modène, le 10 février 1740. Avec un esprit vif et pénétrant, il avait reçu de la nature cette force de volonté qui triomphe des obstacles, et cette patience que rien ne peut lasser. Ce fut moins par inclination que pour obéir à ses parents qu'il étudia la médecine, science dans laquelle il devait obtenir des succès si brillants. Il cultivait en même temps les mathématiques et les lettres; et ses progrès furent si rapides, qu'à dix-huit ans il reçut le laurier dans toutes les facultés. Nommé, deux ans après (1760), à la chaire de physiologie de l'université de Modène, lors de la réorganisation de cette école, en 1772, il y joignit celle d'anatomie, illustrée par les premiers travaux de Scarpa; et dans la suite il fut en outre chargé de l'enseignement de la pathologie. A la création de l'institut national d'Italie, il en fut nommé l'un des premiers membres; et après la mort de l'abbé Fortis, il en fut élu secrétaire perpétuel. Il mourut à Milan le 5 nov. 1815. Il était chevalier de la Légion d'honneur et de la Couronne de fer. Les *Actes* de la société des sciences de Modène contiennent de savants *mémoires* d'Araldi sur les *Apogées;* sur *la force et l'influence du cœur dans la circulation du sang,* etc.; sur *la loi de la continuité;* on a imprimé séparément son fameux mémoire: *De l'usage des anastomoses dans les vaisseaux des machines animales et particulièrement dans le système de la circulation du sang;* Modène, 1816.

ARAM (Eugène), savant anglais, né dans le comté d'York, vint à Londres, en 1744; arrêté, en 1758, à Lynn, dans le comté de Norfolk, comme auteur d'un assassinat commis 13 ans auparavant; condamné et exécuté en 1759. Il avait commencé un dictionnaire comparé des langues celtique, anglaise, latine, grecque et hébraïque. L'écrivain anglais E. L. Bulwer a pris pour le héros d'un de ses romans: *Eugène Aram,* traduit en français, Paris et Bruxelles, 1836.

ARAMON ou **ARAMONT** (Gabriel de LUETZ, baron d'), ambassadeur à Constantinople sous Henri II, réussit à renouer l'alliance de la Porte avec la France, et obtint de Soliman II une flotte pour faire une diversion en Italie contre Charles-Quint, avantage dont on ne sut pas profiter. Traversé dans d'autres négociations par la brigue de ses envieux, Aramon finit par tomber en disgrâce à la cour. Une partie de ses biens, qui avaient été confisqués, fut après sa mort, donnée à Diane de Poitiers. Il paraît certain, contre l'avis de Moréri et de Bayle, qu'il était natif de Provence, et non de Gascogne. Poldo d'Albenas lui donne le titre de citoyen de Nîmes. Cette dernière version ferait supposer qu'il serait né à Aramon même, petite commune, érigée en baronnie, à trois ou quatre lieues de Nîmes et dont sans doute ses ancêtres avaient pris le nom. D'Aramon suivit Soliman II dans une expédition en Perse, et passa de là en Syrie, dans la Palestine et en Égypte. La relation de ses voyages a été écrite par Jean Chesneau, son secrétaire. Ayant par son crédit fait sortir des Sept Tours un Allemand, le comte de Rokendolf, il reçut de celui-ci, en témoignage de reconnaissance, la propriété des Iles-d'Or (îles d'Hyères) qui furent érigées en marquisat. D'Aramon revenu de son ambassade, se retira en Provence, où il mourut en 1553.

ARANCEY (le baron d'), né à Vitry-le-Français; fit les campagnes d'Italie et de Russie sous Napoléon, et parvint au grade de général de brigade; en 1814, il adhéra à l'abdication de l'empereur; le roi lui conserva son grade, et lui accorda la croix de chevalier de Saint-Louis; il était déjà officier de la Légion d'honneur et chevalier de la Couronne de fer. Mort vers 1838.

ARANDA (Emmanuel d'), né à Bruges, en 1612, vivait encore en 1671; il passa sa jeunesse en Espagne; en revenant dans sa patrie il fut pris par un corsaire algérien, et resta esclave pendant deux ans. De retour dans le Brabant, en 1642, il fit, en espagnol, une Relation de sa captivité, relation qui a été traduite en latin, la Haye, 1657, in-12; en flamand, et en anglais. La traduction française, imprimée à Bruxelles, 1656, in-12, a été réimp. à Paris. — Antoine de Aranda a publié *Verdadera informacion de la Tierra Santa,* Tolède, 1545, in-4°, gothique. — Jean de Aranda a laissé *Lugares communes de conceptos, dichos y sententias en diversas materias,* Séville, 1595, in-4°.

ARANDA (Don Pedro-Pablo ABARCA de BOLEA, comte d'), grand et ministre d'Espagne, né à Saragosse, en 1716, d'une illustre famille d'Aragon, fut d'abord ambassadeur en Pologne sous Charles III. Nommé à son retour capitaine général du royaume de Valence et président du conseil de Castille, il embellit Madrid et y fonda plusieurs académies. Bientôt allait commencer pour l'Espagne cette trop courte époque de renaissance qui suivit l'expulsion des jésuites, dont l'illustre Pombal dévoilait les manœuvres aux rois de l'Europe. Le comte d'Aranda passe pour avoir chaudement appuyé la mesure qui en

délivra pour un moment l'Espagne. Envoyé alors comme ambassadeur en France, puis rappelé en 1784, il vivait dans une sorte de disgrâce, lorsqu'il fut nommé premier secrétaire d'État en 1792 ; mais ce retour à la faveur dura peu : il fut remplacé par Godoy, prince de la Paix, et mourut exilé dans une de ses terres en 1794. Il avait une grande connaissance des hommes et des intérêts des cabinets de l'Europe. On lui attribue la *Dénonciation au public du voyage d'un soi-disant Figaro en Espagne*, par le véritable Figaro, Paris, 1785, in-12. Le soi-disant Figaro était le marquis de Langle.

ARANTIUS ou **ARANZI** (Jul.-Cés), célèbre anatomiste, professeur de chirurgie et d'anatomie pendant 32 ans à Bologne, où il naquit en 1530, fut élève de Vésale. Il mourut en 1589. Arantius a fait des découvertes en chirurgie et en anatomie sur lesquelles il a publié : *De humano fœtu liber,* Venise, 1571 ; Bâle, 1579, in-8°; Leyde, 1664, in-12, etc ; *Anatomic. observat. lib.*, et *De tumor. secundùm loc. affect.* : ces deux derniers imprimés à la suite du précédent dans les deux éditions de Venise, 1587 et 1595 ; *In Hippocr. de vuln. capit. comment.*, etc., Lyon, 1580, in-8°; Leyde, 1639 et 1641, in-12 ; *Consultat. medic.*, Francfort, 1598.

ARAS. *Voyez* **ARE FRODE.**

ARATOR, Ligurien, secrétaire et intendant des finances d'Athalaric, mort en 556 sous-diacre de l'Église romaine, présenta, en 544, les *Actes des apôtres* en vers latins au pape Vigile, qui en fut fort satisfait. On trouve cet écrit imprimé avec d'autres poëmes chrétiens, à Venise, chez les Aldes, 1502, in-4° ; à Strasbourg, 1507, in-8° ; à Leipzig, 1515, in-4°, et dans diverses collections, notamment dans la *Bibliothèque des Pères*. Les *ouvrages* d'Arator ont été publiés séparément avec les notes d'Arntzenius, Zutphen, 1769, in-8°.

ARATUS, poëte grec, de Soles en Cilicie, né vers l'an 277 avant J. C., fut le contemporain de Théocrite, qui parle honorablement de lui dans sa sixième idylle. Il vécut dans la plus constante intimité avec le roi de Macédoine, Antigone Gonatas. Ce fut sous ses yeux et à sa prière qu'il composa son *Poëme sur l'astronomie*. Cicéron ne lui dispute pas le mérite du style, mais il lui refuse les connaissances nécessaires pour bien traiter un pareil sujet. Son poëme eut cependant pour commentateurs les hommes les plus savants de la Grèce, parmi lesquels on cite entre autres : Hipparque, Ératosthène et Théon ; et pour traducteurs, Cicéron lui-même, Germanicus, César et Aviénus. La traduction de Cicéron ne nous est parvenue que fort incomplète ; Hugues Grotius en a rempli de son mieux les nombreuses lacunes, et c'est dans cet état qu'elle a été imprimée et traduite en français par Pingré, à la suite des *Astronomiques* de Manilius, Paris, 1786. La meilleure édition d'Aratus est celle qui a été publiée à Leipzig par J. Th. Bulhe, 1793-1801, 2 vol. in-8°. Indépendamment de son poëme sur l'astronomie, Aratus avait composé d'autres ouvrages que le temps n'a pas épargnés.

ARATUS de Sicyone, né l'an 272 avant J. C., fils de Clinias, n'avait que 7 ans lorsque, dans l'un de ces mouvements où une nouvelle tyrannie succède à une tyrannie plus ancienne, son père, magistrat élu par ses concitoyens, fut tué, et tout ce qui lui appartenait, famille et amis, proscrits ou égorgés. Cette scène fit sur l'âme d'Aratus une impression profonde et ineffaçable. Plutarque nous dit qu'il reçut une excellente éducation à Argos ; il excella dans la gymnastique au point qu'il fut couronné aux cinq combats du Pentathle. Encore dans l'adolescence, Aratus, à la tête de quelques exilés, s'empara de Sicyone l'an 251 avant J. C., et en chassa le tyran Nicoclès qui avait assassiné Paséas, et exilé l'élite des habitants. Les exilés, rentrés dans leur patrie, à la suite d'Aratus, voulurent prendre possession des biens dont on les avait dépouillés ; ceux qui avaient acheté ces biens refusant de les rendre, Aratus eut recours à Ptolémée Philadelphe, à qui il avait rendu quelques services, et qui lui donna 150 talents (825,000 francs), avec lesquels il indemnisa les bannis de la perte de leurs propriétés. Il faut lire dans Plutarque et Polybe les curieux détails de cette histoire dont nous ne pouvons qu'énoncer les résultats. Depuis plus de vingt ans une garnison macédonienne tenait le château de Corinthe. Aratus s'en empara par ruse vers l'an 244, et rendit la liberté aux habitants de la ville. Bientôt Mégare, Trézène, Épidaure se détachent de la Macédoine, elles entrent dans la confédération achéenne dont Aratus était devenu l'âme. Ptolémée Évergètes, roi d'Égypte, est nommé généralissime de la ligue sur terre et sur mer. Quelque temps après, les Étoliens, jaloux de la prospérité des Achéens, et comptant sur les secours d'Antigone, tuteur de Philippe, formèrent une alliance avec les Lacédémoniens gouvernés alors par Cléomène, qui, en publiant la loi agraire, venait de s'acquérir une popularité qui devait se propager dans une certaine classe même des villes confédérées. Dans une rencontre qui eut lieu entre Cléomène et Aratus, celui-ci fut battu et d'échec en échec réduit aux abois. Cependant Cléomène accomplissait sa révolution dans presque toutes les villes ; il y eut, à Sicyone même, de sourdes agitations et des mouvements déclarés en sa faveur. « Le peuple, dit Plutarque, espérait de lui le partage des terres et l'abolition des dettes. » Par un de ces revirements, que chacun explique ensuite à sa manière, Aratus appela Antigone en Grèce, et remplit le Péloponèse de Macédoniens, lui qui, suspect à tous leurs rois, s'était déclaré leur ennemi. Pour juger ces deux chefs il faut remonter à l'origine de leur autorité ; l'un, Cléomène, a fait à Lacédémone une révolution populaire ; l'autre, Aratus, est le chef adoré d'une démocratie d'élite. Le point d'appui de Cléomène est dans la plèbe souffrante ; l'une des pensées de la ligue formée par Aratus, c'est la résistance de la bourgeoisie riche ou aisée aux soulèvements de la plèbe. Ce ne fut pas sans douleur qu'Aratus invoqua le secours de la Macédoine ; mais il n'y avait pas à hésiter entre Antigone, prince humain et religieux observateur de ses serments, et Cléomène, devenu tyran de sa patrie, à laquelle il voulait asservir tout le Péloponèse. Antigone entra dans la Laconie, défit à Sellasie, Cléomène, qui se réfugia auprès de Ptolémée ; et ayant pris Sparte, il lui rendit ses lois que Cléomène avait abrogées. Antigone témoigna toujours beaucoup de considération pour Aratus, et se gouverna d'après ses conseils, en ce qui concernait les affaires de la Grèce. Philippe son neveu et son successeur en fit de même pendant les premières années de son règne ; mais Aratus ayant appris le commerce scandaleux de Philippe avec la femme d'Aratus, son fils, s'éloigna de plus en plus

de Philippe; celui-ci, de son côté, ne voyant plus dans Aratus qu'un censeur sévère, se détermina à le faire empoisonner. Il mourut à Ægium, à l'âge de 58 ans. On l'enterra à Sicyone, distinction que l'on n'accordait qu'aux héros. Aratus a écrit des Mémoires qui ne sont pas venus jusqu'à nous.

ARAUJO DE AZEVEDO (Antonio de), comte de Barca, ministre d'État portugais, né à Ponte de Lima, en mai 1752, de parents riches, fut élevé par son oncle, colonel de cavalerie. Le duc de Lafôes, fondateur de l'académie des sciences de Lisbonne, y fit admettre Araujo qu'il ne cessa de protéger pendant tout le cours de sa vie. Nommé ministre de Portugal à la Haye en 1789, Araujo parcourut l'Angleterre et la France, en se rendant à son poste, il put juger sainement la marche et les suites de la révolution qui éclatait en France, et il fut convaincu que le Portugal devait rester étranger à la lutte qui allait s'engager. Malheureusement l'influence anglaise en fit décider autrement, d'Araujo fut chargé d'aller négocier la paix à Paris et obtint une paix honorable. Le traité fut signé le 17 août 1797, et il devait être ratifié dans les deux mois. Des intrigues de cour à Lisbonne parvinrent à laisser écouler le délai fatal sans que la ratification eût lieu. Le Directoire déclara le traité nul et non avenu. Le plénipotentiaire portugais prolongeant son séjour à Paris malgré l'expiration de ses pleins pouvoirs, fut emprisonné au Temple. D'Araujo avait été envoyé à Paris par le régent du Portugal à l'insu du ministre des affaires étrangères, ses ennemis, profitant de l'occasion, proposèrent à la cour de Lisbonne de le mettre en jugement comme ayant agi contre les ordres du ministre. On ne donna pas suite à cette accusation. Après quelques mois de détention, d'Araujo fut mis en liberté et il alla reprendre son poste à la Haye; il fut ensuite nommé ministre à Berlin. Rappelé en Portugal en 1800, il fut chargé d'aller négocier avec le premier consul, et se rendit sur une frégate à Lorient; mais il ne lui fut pas même permis de débarquer. De retour à Lisbonne, il trouva la paix signée à Badajoz par Pinto, et le duc de Lafôes disgracié. D'Araujo resta quelque temps sans emploi; mais après la paix d'Amiens il fut nommé ministre à St.-Pétersbourg, où il résida jusqu'en 1805. Il fut alors rappelé pour remplacer M. d'Alméida que l'influence du cabinet français avait fait renvoyer du ministère. Devenu ministre des affaires étrangères et de la guerre, le chevalier d'Araujo trompa l'espoir de ses amis et de la nation; uniquement occupé du soin de sa fortune, il ne fit rien pour son pays; il montra une incapacité absolue comme homme d'État, et se trompa grossièrement sur les projets de Napoléon à l'égard de l'Espagne. Mal servi par ses agents diplomatiques à Paris et à Madrid, il n'eut pas le plus léger soupçon des négociations qui conduisirent à la signature du fameux traité de Fontainebleau du 27 octobre 1807, et le cabinet portugais fut frappé de stupeur à la réception de la note présentée par M. de Rayneval, chargé d'affaires de France, de concert avec le marquis de Campo-Alange, ambassadeur d'Espagne. Les propositions de Napoléon étaient : que le Portugal fermât ses ports aux Anglais; qu'il déclarât la guerre à l'Angleterre, et qu'il se disposât à joindre ses forces navales à celles de la France et de l'Espagne; enfin qu'on arrêtât tous les sujets britanniques, et qu'on mît le séquestre sur leurs propriétés. En cas de refus, on menaçait d'occuper le Portugal. Trois jours avant la présentation de cette note, le ministère avait reçu du cabinet de Londres l'assurance qu'il n'y aurait point de réclamations pour le fait de la clôture des ports, pourvu qu'on respectât les propriétés anglaises. Pendant qu'on délibérait à Lisbonne, l'armée française entrait en Espagne. Le gouvernement portugais permit que quatre convois sortissent de Lisbonne et de Porto, chargés de propriétés anglaises. MM. de Rayneval et de Campo-Alange, voyant les propositions de leurs gouvernements éludées, quittèrent Lisbonne, et Napoléon prononça la déchéance de la maison de Bragance. Lord Strangford, qui était à bord de l'escadre anglaise, ayant reçu le *Moniteur* du 11 novembre portant la déclaration de déchéance, s'empressa de communiquer cette pièce au régent; il n'y avait plus à hésiter, le départ de la cour fut fixé au 27; mais il ne put s'effectuer que le 29. Junot fit son entrée à Lisbonne le lendemain. Ce qu'on aura peine à croire, c'est que l'armée française était déjà le 26 à Abrantès, sans que le ministre de la guerre en eût reçu le moindre avis. Tant d'insouciance de la part d'Araujo fut aux yeux du public un indice de trahison, et lorsqu'il voulut s'embarquer, il fut accueilli par les huées de la populace. Quelque temps avant ces événements le marquis de Marialva avait été envoyé à Paris pour demander la main d'une fille de Murat pour le jeune don Pedro (régent du Portugal), cette mission n'eut point de suite; et le marquis de Marialva, manquant à ses devoirs d'ambassadeur, au lieu de songer aux intérêts de celui qui l'avait envoyé, alla se joindre à la députation portugaise de Bayonne, et demander à Napoléon un roi de son choix pour le Portugal. Arrivé au Brésil, d'Araujo fut disgracié en apparence; mais il conserva les bonnes grâces du prince. En 1814, il fut nommé au département de la marine et des colonies; et l'année suivante il fut créé comte *da Barca*. Par suite de la mort de deux ministres, il se trouvait chargé de trois portefeuilles au moment où il mourut le 21 juin 1817. Il avait rendu des services au Brésil, et s'y était fait aimer par ses manières affables. D'Araujo avait toutes les qualités nécessaires pour faire un excellent diplomate, mais non pour tenir les rênes de l'État dans des temps orageux. Lorsqu'il est mort il était grand'croix de l'ordre du Christ, de la Tour et de l'Épée, de l'ordre espagnol d'Isabelle la Catholique, et grand aigle de la Légion d'honneur. Il a laissé deux tragédies inédites; *Osmia; Inez de Castro.*

ARBACE, gouverneur des Mèdes sous Sardanapale, roi des Assyriens, conspira avec Bélésis contre ce prince efféminé, partagea ses États avec les principaux conjurés, et obtint le royaume des Mèdes, l'an 770 avant J. C. Il mourut après 28 ans de règne, laissant le trône à son fils Mandocès.

ARBASIA (César), peintre piémontais de Saluces, ne fut pas, comme on l'a cru, disciple de Léonard de Vinci. Il professa quelque temps à Rome, à l'académie de St.-Luc, et passa depuis en Espagne, où il peignit en 1579 un tableau de l'Incarnation dans la cathédrale de Malaga. On voit aussi de cet artiste de belles fresques à Cordoue et à Séville. De retour à Saluces, il y exécuta des fresques, et fut pensionnaire de cette ville en 1601.

ARBAUD (François), l'un des premiers membres de

l'Académie française, de St.-Maximin en Provence, apprit de Malherbe à faire des vers, et sut mettre à profit les leçons d'un tel maître. Il mourut en 1640 en Bourgogne, où il vivait loin de la cour. On a de lui une *Ode à Louis XIII ;* des *Paraphrases de psaumes* et quelques *poésies.* Son *Poëme de la Madelaine,* loué par Racan, est perdu.

ARBAUD (Jean), frère du précédent, gentilhomme de la chambre du roi, a aussi publié plusieurs sonnets dans des recueils, et une *Traduction de quelques psaumes,* Grenoble, 1651, et Marseille, 1684.

ARBAUD (L.-Cl.-Gasp.-Jér.), médecin de Marseille, publia en 1752 l'*Abrégé du règne de Louis XIV,* in-12.

ARBELLES (André d'). *Voyez* **ANDRÉ**.

ARBERG (comte d'), général au service de l'Autriche, fut employé, en 1789, contre les insurgés brabançons. Les patriotes le bloquèrent dans la ville de Gand et le forcèrent à capituler. La plupart de ses opérations ne furent guères plus heureuses, car il fut bientôt forcé d'évacuer les provinces insurgées. Tous ces revers et les désagréments qui en furent la suite, le dégoûtèrent du service au point qu'il prit sa retraite, et alla vivre obscurément dans ses terres. Il mourut à Bruxelles, en 1813.

ARBERG DE VALLENGIN (Charles-Philippe d'), fils du précédent; s'étant attaché à la cour de Napoléon, dont il fut chambellan, quoique Belge, il passa pour un des plus élégants et des plus aimables Français de cette cour qui se ressentait un peu de la rudesse des camps. Il eut une mission à St.-Pétersbourg, qu'il remplit honorablement. Capitaine des gendarmes d'ordonnance à Tilsitt, il s'y montra un des plus braves de cette armée de héros. Après les événements de Bayonne, si funestes à la gloire de Napoléon, il eut la triste mission d'escorter les princes d'Espagne, conduits à leur prison de Valençay. Quelque temps après, il fut préfet à Brême, et dans les circonstances critiques de 1813, son habileté parvint à maintenir la paix dans les villes anséatiques malgré les troubles sérieux qui commençaient à les agiter. La mort enleva, le 18 mai 1814, cet intéressant jeune homme à l'armée et à ses amis. Il n'avait qu'environ 40 ans.

ARBÉTION parvint vers 350, à force d'intrigues et de bassesses, au grade de général des armées romaines sous Constance, et se signala par son ambition et par sa haine artificieuse, d'abord contre Sylvain, autre général, son émule, puis contre Ursicin, qu'il fit condamner injustement à l'occasion de la prise d'Amida. Arbétion vivait dans la retraite, sous le règne de Valens, en 365, lorsqu'un révolté, nommé Procope, le sollicita de s'unir à lui; Arbétion s'y étant refusé vit piller sa maison. Il courut au camp de l'empereur, et s'avançant seul au-devant des révoltés, il les harangua et en ébranla un grand nombre, ce qui amena la défaite de Procope. Ce trait répand quelque honneur sur la fin d'une vie dégradée par l'intrigue et par la bassesse.

ARBOGAST (St.), évêque de Strasbourg en 678, était en faveur auprès de Dagobert, roi d'Austrasie.

ARBOGAST (Louis.-Fr.-Ant.), géomètre français, né en 1759 à Mutzig en Alsace, mort le 8 avril 1803 à Strasbourg, fut d'abord professeur de mathématiques à l'école d'artillerie de cette ville. Élu député à la Convention nationale, il y fit un *Rapport sur l'uniformité des poids et mesures,* et la *Vérification du télégraphe de M. Chappe.* On estime son *Traité du calcul des dérivations,* Strasbourg, 1800, in-4°. Il était associé de l'Institut et membre de plusieurs sociétés savantes.

ARBOGASTE, Gaulois d'origine, l'un des principaux officiers de Théodose, avec lequel il vint en Italie combattre l'usurpateur Maxime, fut placé par lui, comme préfet du prétoire, auprès de Valentinien II. Après avoir d'abord fidèlement servi ce prince, il le fit étrangler par un eunuque, et mit à sa place Eugène, qu'il ne put maintenir contre Théodose. Défait par ce dernier malgré des prodiges de valeur, il se donna la mort, l'an 394 de J. C.

ARBORIO DE GATTINARA (Mercurin), né dans le Piémont en 1465, fut conseiller du duc de Savoie et président du parlement de Bourgogne. Il fut chargé en 1508 par l'empereur Charles-Quint de dresser les articles de pacification entre ce prince et le pape Clément VII, qui le nomma cardinal en 1529. Il fit également la même année un traité important pour la défense de l'Italie, et mourut dans sa 65e année à Inspruck, le 5 juin 1530.

ARBORIO DE GATTINARA (Ange-Antoine), patricien de Verceil, descendait de la même famille que le précédent. Né à Pavie, en 1658, il se destina par inclination à l'état ecclésiastique, et entra dans l'ordre des barnabites. Le pape Clément XI l'ayant chargé, en 1706, d'une mission importante dans la ville de Milan, le récompensa du zèle et de l'habileté qu'il y déploya, en le nommant, la même année, à l'évêché d'Alexandrie, et, en 1724, archevêque de Turin. Lorsque Victor-Amédée II, voulant reprendre la couronne qu'il avait abdiquée en faveur de son fils, se présenta seul à cheval, la nuit du 28 sept. 1731, à la porte de la citadelle de Turin pour sommer le gouverneur de lui en livrer les clefs, un conseil, convoqué dans la même nuit par Charles-Emmanuel III, s'assembla en présence de ce monarque. L'archevêque Arborio, qui en faisait partie, parlant un des premiers, déclara qu'il n'était point au pouvoir du vieux roi d'annuler l'acte libre de son abdication; il vota pour que l'on s'assurât de la personne de Victor-Amédée et de celle de sa femme, et qu'on les mît l'un et l'autre dans l'impossibilité de troubler la tranquillité de l'État. Cet avis fixa les irrésolutions de l'assemblée, et Charles-Emmanuel signa en pleurant l'ordre d'arrêter son père. L'archevêque Arborio de Gattinara mourut au mois de novembre 1743. On a de lui : des *homélies* et des *sermons* imprimés ; *Decreta condita in prima diœcesana synod.,* 1729, Turin, in-4°.

ARBORIO DE GATTINARA (Jean-Mercurin), patricien de Verceil, frère du précédent, naquit à Lucques en 1685, où des affaires de famille avaient conduit ses parents. Suivant l'exemple de son frère, il entra dans la congrégation des barnabites, s'y distingua de manière à mériter les premières charges de l'ordre et fut appelé, en 1722, à l'évêché d'Alexandrie, après y avoir prêché le carême avec succès. Il fut chargé, en 1732, de prononcer l'oraison funèbre du roi Victor-Amédée II, et s'acquitta habilement de cette tâche difficile. Il mourut à Alexandrie, le 4 août 1743. Nous connaissons d'Arborio quelques opuscules en italien et en latin.

ARBORIO BIAMINO (Pierre), patricien de Verceil, naquit dans cette ville le 29 mars 1767, du comte de Caresana, d'une branche collatérale de la maison d'Arborio de Gattinara. Fils aîné, et destiné par sa naissance

à la carrière militaire, Pierre Arborio entra très-jeune dans le régiment d'Aoste; mais, les événements de la révolution l'ayant privé de l'avancement et des distinctions auxquels il avait droit, il quitta le service, épousa, en 1801, Erneste Morosini de Milan, et se retira à Verceil. Bonaparte le nomma maire de cette ville; et, satisfait du dévouement qu'il avait témoigné, il lui confia la sous-préfecture de Lille en 1803, puis celle de Douai. Six mois après Arborio remplaça, comme préfet de la Stura, M. de Grégory (Marcorengo). En 1810 il passa à la préfecture de la Lys; et il mourut à Bruges, le 14 août 1811. Napoléon lui avait conféré le titre de chevalier de la Légion d'honneur et celui de baron de l'empire. Arborio composa des instructions d'économie publique qui ont été imprimées à Coni.

ARBORIO (le marquis et l'abbé). *Voyez* **BRÈME**.

ARBORIUS (ÆMILIUS-MAGNUS), né vers 270 aux environs de Bayonne, mort à Constantinople vers 335, était l'oncle d'Ausone qui se forma par ses leçons. D'abord professeur d'éloquence à Toulouse, puis à Narbonne, il fut appelé, sur le bruit de sa réputation, à la cour de l'empereur Constantin, qui le chargea de l'éducation d'un de ses fils. Au talent de la parole Arborius joignait de grandes connaissances en mathématiques et en astronomie. Il était en même temps un jurisconsulte très-distingué. On n'a rien conservé de ses écrits; mais Ausone a consacré son souvenir par deux pièces de vers.

ARBRISSEL (ROBERT D'), né en 1047 dans la ville d'Arbrissel, près de Nantes, enseignait la théologie à Angers, lorsqu'Urbain II le nomma prédicateur apostolique *per universum mundum*. Son éloquence entraînante lui attira une foule d'auditeurs de tout âge et de tout sexe, qui le suivaient jusque dans les déserts, sans avoir d'habitation fixe et séparée pour les hommes et les femmes. Il sentit la nécessité de leur donner un asile; il le trouva dans une solitude appelée *Fontevrault*, à l'extrémité du diocèse de Poitiers. Les hommes étaient occupés à dessécher les marais, défricher les bois, et devaient obéir aux femmes, qui n'étaient occupées que de la prière. Il fonda d'autres monastères qui furent bientôt enrichis; mais ces richesses étaient le produit du travail. Robert mourut en 1117. En 1633, Louise de Bourbon, abbesse de Fontevrault, lui fit ériger dans son église un tombeau de marbre. Le P. Soris, religieux de Fontevrault, a composé un ouvrage intitulé : *Dissertation apologétique* pour le B. Robert d'Arbrissel, sur ce qu'en a dit Bayle dans son *Dictionnaire*, Anvers, 1701, in-8°.

ARBUSCULA, comédienne de Rome citée par Atticus, Cicéron et Horace.

ARBUTHNOT (ALEX.), jurisconsulte écossais, né en 1538, étudia le droit à Bourges, sous Cujas, et fut ensuite principal au collége royal d'Aberdeen en 1569. Ayant embrassé la réforme, il joua un rôle dans toutes les querelles qu'elle suscita en Angleterre. On a de lui en latin : *Discours sur l'origine et l'excellence du droit*, Édimbourg, 1572, in-4°, et une édition de l'*Histoire d'Écosse* de Buchanan, son ami. Il mourut à Aberdeen en 1583.

ARBUTHNOT (JEAN), écrivain et médecin, né à Arbuthnot, près Montrose, en 1660, vint à Londres, où il joignit d'abord à la pratique de son art l'enseignement des mathématiques; médecin ordinaire de la reine Anne et membre du collége en 1714, il fut lié avec Pope, Swift, Gay et Parnell, et mourut le 27 février 1735. On a de lui : *Tables des monnaies, poids et mesures des anciens*, 1727, in-4°; *Essais sur les aliments*, traduit en français, Paris 1741, 2 vol. in-12; *De l'effet de l'air sur le corps de l'homme*, traduit en français, Paris, 1742; *Le Procès sans fin*, ou *Histoire de John Bull*, traduit en français par l'abbé Vély, Londres, 1753, in-12. On a publié à Glascow, en 1751, 2 vol. in-8°, *Miscellaneous works of Arbuthnot.*

ARBUTHNOT (JACQUES), poëte écossais, né à Glascow en 1700, maître d'école dans le nord de l'Irlande, où il mourut en 1734. Ses *poésies* ont été rassemblées et publiées en 1 vol. in-12.

ARC ou **ARCQ** (PHILIPPE-AUG. DE SAINTE-FOY, chevalier D'), fils naturel du comte de Toulouse, mort en exil à Tulle en 1779, était un homme de lettres et de plaisir. Outre quelques romans, il a publié : *Mes loisirs*, 1755, in-12; *Histoire générale des guerres*, 1756, 2 vol. in-4°; *Histoire du commerce et de la navigation des anciens et des modernes*, 1758, 2 vol. in-12; ces deux derniers ouvrages n'ont pas été terminés.

ARC (JEANNE D'). *Voyez* **JEANNE**.

ARCADELT ou **ARCHADET** (JACQUES) naquit dans les Pays-Bas vers les dernières années du 15e siècle, et fut un des plus savants musiciens de son temps. Il alla à Rome vers 1536, où il devint maître des enfants de chœur. Le 30 décembre 1540 il fut agrégé au collége des chapelains chanteurs pontificaux et parvint au grade d'abbé camerlingue en 1544. Vers 155, il entra au service du cardinal Charles de Lorraine, duc de Guise et le servit à Paris, où il termina vraisemblablement ses jours. Outre des *Messes*, des *madrigaux*, Arcadelt nous a laisé *l'excellence des chansons musicales*, Lyon, 1572; *Chansons françaises* à plusieurs parties, Lyon, 1586.

ARCADIE, fille de l'empereur Arcadius et sœur de Théodose II. Le patriarche Atticus lui dédia son *Traité* de la foi et de la virginité. Elle fit bâtir des bains à Constantinople, où elle mourut en 444.

ARCADIO (JEAN-FRANÇOIS), né à Bisagno dans le Montferrat, vers le milieu du 16e siècle, exerça la médecine avec succès à Savone et dans d'autres villes du Piémont. Une pleurésie maligne ayant régné dans la contrée, il proposa la saignée, comme le moyen de la combattre dès l'origine, et développa son opinion dans un écrit intitulé : *De secandâ venâ in pleuritide*, Asti, 1609. On connaît encore un traité d'Arcadio sur une méthode également célèbre dans l'histoire de l'art de guérir : *Parafrasi sopra la medicina Santoriana*, Loano, 1618, in-12.

ARCADIO (ALEXANDRE), premier médecin de la province de Montferrat, dans le 17e siècle, a publié un grand nombre d'ouvrages, tant sur son art que sur des matières politiques et morales. Il se fit même connaître comme poëte. Ses principales productions sont : *Contemplazioni medicinali sopra il contagio*, Tortone, 1652, in-12; *Triturationes supra tres libros prænosticorum Hippocratis; Plettro d'Apollo*, Tortone, 1628, in-12; *Le mondane pazzie*, Tortone, 1654, in-12.

ARCADIUS, empereur de Constantinople, fut l'indigne successeur du grand Théodose, qui laissa, en mourant, le sceptre d'Occident à Honorius, et celui d'Orient à Arcadius. Arcadius, à peine âgé de sept à huit ans, fut

décoré de la pourpre et associé à l'empire; il n'avait que dix-huit ans, lorsque la mort de Théodose le laissa seul possesseur du trône d'Orient en 395. Il ne l'occupa que pour être le vil esclave des ambitieux qui, tour à tour, déchirèrent l'État par leurs perfidies, leurs querelles et leur connivence avec les Goths, les Huns et les Vandales, auxquels ils livrèrent les provinces et les trésors de l'empire. Arcadius] se laissa gouverner par un Rufin, préfet du prétoire, un Eutrope, son grand chambellan et par Eudoxie son épouse, qui lui fit exiler St. Jean Chrysostôme, patriarche de Constantinople. Arcadius servit successivement les passions de ces lâches tyrans. Il vit, avec une égale indifférence, Alaric ravager ses États, ses sujets gémir dans l'oppression, les secours que lui amenait Stilicon, général et tuteur d'Honorius, devenir inutiles par la perfidie et les intrigues des ministres grecs, les meilleurs citoyens tomber sous les proscriptions, et l'arianisme désoler la religion que défendait en vain St. Jean Chrysostôme. Tel fut, en peu de mots, le règne de ce prince, qui mourut en 408, dans la trente et unième année de son âge, après en avoir régné quatorze.

ARCADIUS d'Antioche, grammairien cité par Suidas, est auteur d'un *Traité* classique sur les notes et les accents de la langue grecque, découvert par d'Ansse de Villoison, parmi les Mss. de la bibliothèque du roi, et dont il a publié des fragments dans ses *Epistolæ Vinarienses*.

ARCADIUS, patrice romain, fils de l'empereur Avitus, appela les Francs dans l'Auvergne, et conseilla aux rois Clotaire et Childebert les meurtres de leurs neveux, fils de leur frère Clodomir, en 532.

ARCÆUS (François), médecin et chirurgien espagnol, donna, en 1593, à près de 80 ans, son traité *De rectâ curandorum vulnerum ratione lib. II*, etc., imprimé à Anvers, avec des notes par L. Nonnius, 1574, in-8°, traduit en plusieurs langues.

ARCANDAM, astrologue arabe, auteur de prédictions astrologiques par les horoscopes. On ignore en quel siècle il a vécu.

ARCANO (Giovanni MAURO d'), dit *il Mauro*, secrétaire du cardinal Alexandre Césarini, qu'il accompagna dans plusieurs voyages, mort à Rome âgé d'environ 55 ans, vers 1535, est un des plus célèbres poëtes burlesques de l'Italie. Adversaire infatigable de l'Arétin, il fut lié avec presque tous les autres beaux esprits de cette époque, et se montra l'un des membres les plus enjoués de la réunion académique des *Vignajuoli* qui s'assemblait chez Oberto Strozzi. Ses poésies, sous le titre de *Capitoli*, se trouvent réunies, dans de nombreuses éditions, à celles du Berni, le chef du genre parmi les *Seicentisti*.

ARCASIO, né le 25 janvier 1712 à Bisagno, où il mourut le 27 novembre 1791, eut de la réputation comme avocat et professeur de droit civil à Turin. Le roi de Sardaigne lui accorda une pension et le titre de sénateur, cette distinction avait été jusqu'alors sans exemple dans l'histoire de l'université de Turin. Ses *Commentaires* de droit civil, publiés dans cette ville en 1782 et 1784, sont estimés.

ARCELLA (Justinien), médecin napolitain du 16e siècle, a donné un traité *De ardore urinæ*, Padoue, 1568, in-8°.

ARCÈRE (Antoine), oratorien, célèbre orientaliste, mort à Marseille, en 1669, à l'âge de trente-cinq ans; composa un *Dictionnaire turc, latin et français*, manuscrit déposé à la bibliothèque royale.

ARCÈRE (Louis-Étienne), oratorien, neveu du précédent, né à Marseille en 1698, mort à la Rochelle le 7 février 1782, supérieur de sa congrégation, secrétaire perpétuel de la société d'agriculture de cette ville et correspondant de l'académie des inscriptions, a donné, en société avec le P. Jaillot, l'*Histoire de la Rochelle et du pays d'Aunis*, 1756, 2 vol. in-4°, et 6 vol. in-12. On conserve en outre de lui 4 vol. in-fol. de manuscrits, sous le titre d'*Arceriana;* les recueils du temps contiennent des vers de sa façon. Arcère savait plusieurs langues anciennes et modernes, et fut chargé de mettre en état de paraître le *Dictionnaire*, composé par son oncle Antoine; mais son âge avancé et la faiblesse de sa vue ne lui permirent pas de donner suite à ce projet.

ARCÉSILAS, de la secte académique, naquit, d'un père scythe, à Pitane en Æolide, la première année de la 116e olympiade. Son éducation fut très-soignée. Il apprit les mathématiques d'Autolycus et d'Hipponicus le géomètre; la musique, de Xanthus l'Athénien, et cultiva même la poésie. Mais Moéréas, son frère aîné, qui devint son tuteur, l'envoya bientôt à Athènes, pour s'y livrer à la profession de rhéteur, à laquelle il le destinait. Arcésilas ne répondit point à ses vues. La philosophie eut pour lui plus de charme que l'éloquence: il suivit les leçons de Théophraste le péripatéticien, puis celles de Crantor; et, après la mort de Cratès, se trouvant à la tête de l'école, il devint le fondateur de la seconde académie. Il fit néanmoins de grands changements à la doctrine académique. Arcésilas, malgré son scepticisme, ne fut point ennemi des plaisirs; et son humeur libérale, à laquelle sa fortune et les faveurs d'Eumènes, roi de Pergame, lui permettaient de se livrer, le rendit cher à ses concitoyens. Il mourut, si l'on en croit l'histoire, d'un excès de vin, à l'âge de soixante et quinze ans, la quatrième année de la 134e olympiade. Il eut pour successeur Lacydes. — On compte trois autres Arcésilas; l'un, poëte de l'ancienne comédie; l'autre, élégiaque; le troisième, statuaire, fils d'Aristodicus.

ARCÉSILAUS, peintre grec, était de Pharos, et contemporain de Polygnote: il peignait à l'encaustique. On voyait au Pirée un tableau, dans lequel il avait représenté Léosthènes et ses enfants. — Il y eut aussi à Rome un statuaire du même nom, qui vivait 65 ans avant J. C. Varron en parle avec éloge; il cite un groupe de marbre, d'un seul morceau, et représentant une lionne avec laquelle jouaient des Amours ailés.

ARCHAGATHE, premier médecin grec qui vint s'établir à Rome, l'an 534 de la fondation de cette ville, 219 ans avant J. C. Selon Pline, on lui donna le droit de citoyen, et le public lui acheta *une boutique* dans le faubourg d'Æilius, pour y exercer sa profession. On a aussi donné à ce médecin le nom d'*Areagathus;* ce qui a trompé des biographes qui, par erreur, en ont fait deux personnages différents.

ARCHEDALE (Jean), fut, après le refus de lord Ashley, nommé en 1695 gouverneur de la Caroline, qui refleurit sous son administration. C'est par ses soins qu'y fut introduite la culture du riz, devenue aujourd'hui la

principale source de la prospérité du pays. A son retour à Londres, il publia : *Nouvelle description de la Caroline*, 1707.

ARCHÉLAUS, roi de Lacédémone, succéda à Agésilaüs, son père, en 884 avant J. C. ; prit la ville d'Égis. Mort 824 ans avant J. C., après un règne de soixante ans.

ARCHÉLAUS de Milet, philosophe grec, disciple d'Anaxagoras et maître de Socrate, vers l'an 444 av. J. C., avait, dit-on, une école à Athènes. Il fut surnommé *le Physicien*, parce qu'il s'occupa particulièrement de la science de la nature. Il soutenait que toutes choses se composent de parties dissemblables, et que ce qui est juste ou injuste ne l'est qu'en vertu de la loi.

ARCHÉLAUS, roi de Macédoine, était fils naturel de Perdiccas, et d'une esclave d'Alcétas son frère. Perdiccas, en mourant, le laissa tuteur d'Alcétas, fils légitime qu'il avait eu de Cléopâtre, son épouse, et qui n'avait que sept ans. Archélaüs, voulant s'emparer du trône, commença par mander Alcétas, son oncle, et Alexandre, son fils, comme s'il avait voulu leur rendre la couronne que Perdiccas avait usurpée. Ces infortunés ayant été assez crédules pour se rendre à son invitation, il les fit égorger, et jeta ensuite dans un puits Alcétas, son jeune frère. Après s'être ainsi ouvert le chemin du trône, il sembla vouloir faire oublier, par sa conduite, les moyens qu'il avait employés pour y parvenir, et se distingua par sa modération. Archélaüs attira à sa cour Euripide et Agathon, deux poëtes tragiques célèbres. Il voulut aussi y attirer Socrate ; mais ce philosophe ne se rendit pas à son invitation. Il fut victime d'une conspiration et assassiné, l'an 398 avant J. C., après avoir régné 14 ans. Il laissa un fils en bas âge, nommé Oreste.

ARCHÉLAUS, né dans la Cappadoce, général de Mithridate, fut battu à Chéronée et à Orchomène par Sylla, 96 ans avant J. C., fit une paix honteuse, et n'osant reparaître devant Mithridate dont il redoutait la colère, se retira auprès des Romains qui le traitèrent avec beaucoup d'égards.

ARCHÉLAUS, fils du précédent, commanda d'abord pour Mithridate, puis se mit au service des Romains, et reçut de Pompée, avec le titre de grand prêtre, la souveraineté de Comane. Il épousa Bérénice, reine d'Égypte, et fit révolter cette province contre les Romains ; mais il fut battu par Gabinius, l'an 56 avant J. C.

ARCHÉLAUS, fils du précédent, fut nommé roi de Cappadoce par Antoine, et combattit pour lui à Actium. Il se fit cependant maintenir par Auguste ; mais ayant déplu à Tibère, il fut appelé à Rome, et y mourut dans une sorte de captivité, l'an 17 de J. C.

ARCHÉLAUS fut désigné par Hérode le Grand, son père, pour lui succéder ; comme ce prince avait fait auparavant un autre testament, où il nommait Philippe Antipas, un autre de ses fils, pour son successeur, il s'éleva des débats entre les deux frères, et ils allèrent à Rome pour être jugés par Auguste, qui, après les avoir entendus, donna à Archélaüs, sous le titre de tétrarque, la moitié des États d'Hérode, qui comprenait la Judée proprement dite, et l'Idumée. Archélaüs, de retour à Jérusalem, se livra à la cruauté héréditaire dans sa famille ; on porta des plaintes contre lui à Auguste, qui le destitua en l'an 6 de J. C., et l'envoya en exil à Vienne en Dauphiné : il était dans la dixième année de son règne.

ARCHÉLAUS, sculpteur, né à Priène, et fils d'Apollonius, est un de ces artistes dont les noms ne nous sont parvenus que par les monuments, et dont les anciens auteurs n'ont pas fait mention. L'inscription grecque qui nous a conservé le nom et la patrie d'Archélaüs, se lit au bas de l'*Apothéose d'Homère*, bas-relief de petite proportion, qui fut trouvé sur la voie Appienne, près d'Albano, dans un lieu nommé autrefois *ad Bovillas*. L'empereur Claude avait une maison dans cet endroit, et il est probable que ce bas-relief la décorait.

ARCHENHOLZ (Jean-Guillaume), historien et journaliste, naquit le 3 septembre 1741, à Dantzig ; il entra vers 1760, comme enseigne, dans l'armée prussienne, et parvint en peu de temps au grade de capitaine ; à la fin de la guerre de sept ans il fut congédié parce qu'il s'adonnait trop au jeu. Rendu à la vie privée Archenholz quitta la Prusse et parcourut les contrées les plus remarquables de l'Europe. Revenu en Allemagne il demeura successivement à Dresde, à Leipzig et à Berlin, coopérant à la rédaction de divers journaux. Le premier ouvrage périodique qu'il publia fut le journal intitulé : *Littérature et statistique des nations*, Leipzig, 1785-1791. Encouragé par le succès il fit paraître *l'Angleterre et l'Italie*, Leipzig, 5 vol. in-8°. Cet ouvrage a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe. Il publia ensuite une *Histoire de la guerre de sept ans*. En 1792 Archenholz alla s'établir à Hambourg, où il commença à publier une *Minerve*, recueil mensuel politique et littéraire qui eut un immense succès. Il osa blâmer le premier la détention du général Lafayette à Olmutz, ce qui lui valut du prisonnier une lettre de remercîment. Nous citerons encore d'Archenholz : *Annales britanniques*, 20 vol. in-8°, de 1789 à 1798 ; *Histoire de la reine Élisabeth*, Berlin, 1798 ; *Histoire de Gustave Wasa*, Tubingue, 2 vol. in-8°, traduite par de Propiac ; *Histoire de la reine Christine*. En 1810 Archenholz était occupé à une révision minutieuse de ses œuvres historiques pour en faire une nouvelle édition lorsque la mort le surprit à Hambourg, le 28 fév. 1812. Nous citerons encore de lui : *Les Anglais aux Indes*, 3 vol. in-8° ; *Histoire des flibustiers*, 1 vol. in-8° ; *Lycée anglais*, 11 vol. in-8°. Tous les ouvrages d'Archenholz sont en allemand excepté les deux derniers qui sont en anglais. Plusieurs biographes ont confondu Archenholz avec Arckenholz, l'historien finlandais, mort en 1777.

ARCHESTRATE, poëte grec, d'une époque incertaine, mentionné par Vossius, et dont l'abbé Barthélemy parle d'après Athénée, avait fait un *poëme* sur l'art de la cuisine. Ce passage du *Voyage d'Anacharsis* paraît avoir donné à M. Berchoux l'idée de son poëme de *la Gastronomie*. — Un autre Archestrate, poëte tragique, cité par Plutarque, florissait à l'époque des guerres du Péloponèse.

ARCHIAS, gouverneur de l'île de Chypre, promit à Démétrius Soter, roi de Syrie, de lui livrer cette île pour cinq cents talents ; sa trahison découverte, il s'étrangla en 157 avant J. C., pour éviter le supplice dont Ptolémée Philometor le menaçait.

ARCHIAS, architecte de Corinthe, qui vivait 240 ans avant J. C., travailla beaucoup en Sicile près du roi Hiéron, et se rendit très-habile dans la construction des galères.

ARCHIAS de Corinthe, l'un des descendants d'Hercule, bâtit la ville de Syracuse, en Sicile, 741 av. J. C.

ARCHIAS, poëte grec d'Antioche, dut à l'amitié des Lucullus le titre de citoyen d'Héraclée, ville alliée qui jouissait des priviléges de la bourgeoisie romaine. Mais les registres de cette ville ayant péri dans un incendie, on contesta au poëte Archias son droit de citoyen : ce fut à cette occasion que Cicéron, qui se glorifiait d'avoir reçu ses leçons et mérité son amitié, prononça l'éloquent plaidoyer *Pro Archiâ poetâ*. Archias avait composé un *poëme* sur la guerre cimbrique, et commencé un autre ouvrage, également en vers, sur le consulat de Cicéron. Il ne nous reste de lui qu'une quarantaine d'*épigrammes*, dont 34 ont été recueillies par Brunck dans ses *Analecta veterum poetarum græcorum*.

ARCHIBIUS, auteur d'ouvrages de médecine, dédiés, selon Pline, à un des Antiochus, rois de Syrie. — Galien parle d'un autre médecin de ce nom.

ARCHIDAME I, fils d'Anaxidame, de la seconde branche des rois de Sparte, monta sur le trône après la mort de son père, vers l'an 620 avant J. C. Comme les Lacédémoniens étaient affaiblis par les pertes qu'ils avaient éprouvées durant la seconde guerre de Messine, ils restèrent tranquilles sous son règne, qui ne nous offre aucun événement remarquable. Il eut pour successeur Agasiclès, son fils.

ARCHIDAME II, roi de Sparte, fils de Zeuzidame; monta sur le trône en 476 avant J. C.; ravagea l'Attique presque tous les ans; prit Platée, ville alliée des Athéniens. Mort en 428 avant J. C., après un règne de quarante-deux ans.

ARCHIDAME III, roi de Sparte, fils d'Agésilaüs le Grand, succéda à son père trois cent cinquante-six ans avant J. C.; repoussa Épaminondas, et périt l'an 338, en secourant les Tarentins contre les Romains, à l'âge de quatre-vingts ans, après un règne de vingt-trois ans.

ARCHIDAME IV, roi de Sparte, fils d'Eudamidas; fut défait sous les murs de cette ville, l'an 295 av. J. C., par Démétrius, roi de Macédoine, qui avait pris Athènes en 296 avant J. C., et au-devant duquel il était allé.

ARCHIDAMIE, fille de Cléonyme, roi de Sparte; se présenta l'épée à la main devant les sénateurs, et s'opposa au renvoi des femmes en Crète, lors du siége de la ville par Pyrrhus, en 271 avant J. C.; prétendant qu'elles avaient autant de courage qu'eux pour la défense de la patrie.

ARCHIGÈNE, médecin d'Apamée en Syrie, s'établit à Rome sous Domitien, y obtint une grande réputation, et mourut, selon Suidas, dans sa 62e année, l'an 117 de notre ère. Il passe pour le fondateur de l'école médicale des *éclectiques*. Galien le cite comme auteur de *dix livres sur les fièvres*, et de *douze lettres*. Les fragments qui restent de lui nous ont été transmis par le compilateur Ætius Amidénus.

ARCHILOQUE, poëte grec, naquit à Paros, vers l'an 700 avant J. C., d'une famille des plus illustres de cette île, mais de l'union disproportionnée de son père avec une esclave. Il composa des *élégies*, des *odes*, des *épigrammes*, et surtout des *satires*, qui lui acquirent une triste célébrité. On sait que le père d'une jeune personne qu'il recherchait en mariage, et qu'il ne put obtenir, se pendit de désespoir d'avoir été impitoyablement déchiré par ce poëte furieux, et son exemple fut suivi par ses trois filles. Aussi lâche guerrier qu'il était hardi la plume à la main, il laissa son bouclier sur le champ de bataille, dans la crainte de ne pas fuir assez vite. Devenu l'objet de la haine et du mépris général, il erra longtemps de ville en ville, mendiant un asile qu'on lui refusait partout : Thasos ne voulut pas le recevoir, et Lacédémone ne lui permit pas même de passer une nuit dans ses murs. Couronné aux jeux olympiques pour un hymne en l'honneur d'Hercule, sa patrie lui pardonna; mais de nouveaux excès y signalèrent bientôt son retour; et il périt enfin de la main de ceux qu'il avait si souvent et si cruellement outragés. Les *Analectes* de Brunck renferment les débris qui nous restent de ses ouvrages. Ign. Liebel a recueilli tout ce qui reste de ce poëte, et l'a publié précédé d'une dissertation sur sa vie et ses ouvrages, Leipzig, 1812, in-8°.

ARCHIMÈDE, le plus célèbre des géomètres anciens, est peut-être celui de tous les savants qui a eu la réputation la plus étendue et la plus populaire, parce qu'à ses travaux sur les théories abstraites, il a joint des inventions mécaniques d'une utilité frappante, et qu'il s'est trouvé dans les circonstances les plus propres à les faire valoir. Il naquit à Syracuse, vers l'an 287 avant l'ère chrétienne. Il était parent d'Hiéron, roi de cette ville; mais il ne paraît pas qu'il ait occupé aucune place dans le gouvernement; il s'est renfermé tout entier dans la culture des sciences. Archimède a enrichi la science de découvertes de la plus haute importance, et que l'on peut regarder comme la base sur laquelle les modernes se sont appuyés pour mesurer les espaces terminés par des lignes ou par des surfaces courbes. Dans ses Éléments, Euclide considère seulement le rapport que quelques grandeurs de cette espèce ont entre elles; il ne dit rien sur leur mesure absolue, c'est-à-dire, sur leur rapport avec les figures terminées par des lignes droites ou par des plans. A la vérité, le moyen employé pour parvenir au premier de ces rapports, devait mettre sur la voie qui conduit au second; néanmoins il y avait encore bien des propositions intermédiaires à développer : c'est ce qu'Archimède a fait dans ses *Traités de la sphère et du cylindre, des sphéroïdes et des conoïdes*, et dans celui *de la mesure du cercle*. Il s'est élevé à des considérations encore plus difficiles dans son *Traité des spirales*, courbes qui sont regardées aujourd'hui comme transcendantes, et dont il sut cependant mener les tangentes, et mesurer les aires. Pour bien apprécier les découvertes faites par Archimède, il faudrait posséder le tableau de la science, à l'époque où il écrivait, afin de saisir le fil qui a pu le diriger. Quoi qu'il en soit, on peut remarquer, par la comparaison des *Traités de la sphère et du cylindre, de la mesure du cercle*, avec les propositions correspondantes, dans quelques Éléments de géométrie, où l'on s'est relâché sur la rigueur des démonstrations, que c'est seulement cette rigueur, et les détours qu'il faut employer pour l'obtenir, qui ont dû coûter de la peine à Archimède, et qui rendent difficile la lecture de ses écrits. Le Traité des spirales est une preuve d'une grande force de tête dans son auteur, et celui de la Quadrature de la parabole, n'annonce pas moins de sagacité. Archimède est le seul des anciens qui nous ait laissé quelque chose de sa-

tisfaisant sur la théorie de la mécanique, et sur l'hydrostatique, dans ses *Traités sur les centres de gravité des lignes et des plans, et sur l'équilibre des corps plongés dans un fluide*. Il a, le premier, fait connaître ce principe : « Qu'un corps plongé dans un fluide perd une partie de son poids, égale à celui du volume de fluide qu'il déplace. » La solution de ce problème lui causa tant de joie, dit-on, qu'il sortit tout nu du bain, et courut dans Syracuse, en criant : « Je l'ai trouvé ! je l'ai trouvé ! » Cette anecdote, qu'on lit dans toutes les *Vies d'Archimède*, pourrait bien n'être qu'une de ces exagérations dont le vulgaire croit devoir embellir l'histoire des grands hommes ; c'est au roi Gélon, fils d'Hiéron, qu'Archimède adressa son livre intitulé : *Arénaire*, dans lequel il se montre astronome et arithméticien habile, à une époque où les calculs numériques n'étaient pas réduits en règles, comme ils le sont maintenant. Il semble aussi que la mécanique pratique était une science toute nouvelle au temps d'Archimède ; car Pappus, en lui faisant dire qu'il ne demandait qu'un point d'appui pour mouvoir la terre, exprime l'espèce d'enthousiasme que lui avait inspiré la puissance que les machines ajoutent aux efforts de l'homme. Il est peut-être le premier inventeur des *moufles*, c'est-à-dire, d'une combinaison de poulies avec laquelle on élève les plus grands fardeaux : ce n'est du moins que de cette manière qu'on peut entendre ce que dit Athénée de la machine qu'employait Archimède pour mouvoir un vaisseau d'une grandeur extraordinaire. On met encore, au nombre des inventions d'Archimède, la vis sans fin et la vis creuse, dans laquelle l'eau monte par son propre poids. Il imagina cette dernière pendant le voyage qu'il fit en Égypte, où il l'appliqua à dessécher des terres inondées par le Nil ; mais c'est pendant le siége de Syracuse, qu'Archimède déploya tous ses moyens pour la défense de sa patrie. Polybe, Tite-Live, et Plutarque, dans la *Vie de Marcellus*, parlent en détail, et avec admiration, des machines puissantes et variées qu'il opposa aux attaques des Romains. On sait que ce ne fut que par surprise qu'ils parvinrent à s'introduire dans la place. On dit qu'Archimède, absorbé par ses méditations, ignorant que la ville était tombée au pouvoir de l'ennemi, fut tué par un soldat romain, qui venait le chercher de la part de Marcellus, et qui fut irrité de ne pouvoir l'arracher aux réflexions dans lesquelles il était plongé. En racontant cette mort, Plutarque ajoute que Marcellus eut en horreur le meurtrier d'Archimède, et qu'il rechercha et honora les parents de ce grand géomètre. On fixe la prise de Syracuse à l'an 212 avant l'ère chrétienne ; ainsi Archimède avait 75 ans lorsqu'il perdit la vie. Ses intentions furent suivies après sa mort, puisqu'on lui éleva un tombeau surmonté d'une colonne ou cylindre, sur laquelle on grava le rapport de la capacité de ce corps à celle de la sphère inscrite, découverte à laquelle Archimède attachait un grand prix. Tzetzès, et d'autres écrivains du Bas-Empire, en citant des passages perdus d'historiens anciens, ont affirmé qu'Archimède, au moyen de miroirs ardents, incendia la flotte des Romains, au siége de Syracuse ; mais puisque Polybe, Tite-Live et Plutarque, écrivains beaucoup plus rapprochés de l'événement, surtout le premier, ne parlent point d'un fait si merveilleux et si nouveau, il est au moins très-douteux, et pourrait bien n'être encore qu'un conte, auquel aura donné lieu la haute réputation qu'avait laissée Archimède. Ses ouvrages nous sont tous parvenus en original, à l'exception des deux livres *sur l'équilibre des corps plongés dans un fluide*, et d'un livre de *lemmes*, que Borelli trouva à la suite des trois livres d'Apollonius, qu'il découvrit dans un manuscrit arabe. La principale édition des œuvres d'Archimède est l'édition *princeps*, in-fol., 1544, faite par les soins de Thomas Geckauff, surnommé *Venatorius*, Oxford, in-fol., 1793. Cette belle édition, qui fait suite à l'*Euclide* de Grégori et à l'*Apollonius* de Halley, est la première vraiment complète que l'on ait donnée d'Archimède. Les *OEuvres d'Archimède* ont aussi été traduites dans quelques langues vivantes, savoir : en allemand, par Sturmius, en 1670, et en français, par M. Peyrard, en 1807, in-4°, 1808, 2 vol. in 8°.

ARCHINTO (Octave), comte de Barate, mort le 13 juin 1656, a poussé très-loin les recherches sur les antiquités de Milan, sa patrie. Outre une généalogie de sa famille sous le titre de *Epilogati racconti*, etc., Milan, 1648, in-folio, on cite de lui : *Collectanea antiquitatum*, in-fol., sans date, très-rare.

ARCHINTO (Charles), fils du sénateur Philippe Archinto, naquit à Milan le 30 juillet 1669, et mourut le 17 décembre 1732. Archinto voyagea longtemps pour son instruction. De retour dans sa patrie il fonda une académie des sciences et des beaux-arts, établit dans son palais une belle bibliothèque, un cabinet de physique et de mathématiques, et réunit cette fameuse société palatine à laquelle on doit des éditions si précieuses. Il a beaucoup travaillé sur la philosophie et les sciences ; ses ouvrages sont pour la plupart manuscrits.

ARCHON (Louis), chapelain de Louis XIV, né en 1645, à Riom où il mourut en 1717, a composé une *Histoire ecclésiastique de la chapelle des rois de France*, 1704 à 1711, 2 vol. in-4°.

ARCHYTAS, philosophe pythagoricien, contemporain de Platon, né à Tarente vers l'an 408 avant J. C., fut en même temps un savant mathématicien, un habile général et un grand homme d'État. Il imagina, dit-on, la vis, la poulie et la duplication du cube. Il mourut dans un naufrage et fut trouvé mort sur les côtes de la Pouille. Outre ses deux Traités conservés par Stobée, l'un *sur la nature de l'univers*, l'autre *sur la sagesse et le bonheur*, il nous reste de lui un Traité sur les *universaux* (ou *catégories*), publié en grec par J. Camerarius, Leipzig, 1564, in-8°, et Venise, 1571, in-4°, grec et latin ; et un fragment sur les *mathématiques*, recueilli par H. Estienne, et dont J. Gramm a donné une édition grecque et latine, avec une dissertat. sur l'auteur, Copenhague, 1707, in-4°. Th. Galea, d'après Stobée, publie dans ses *Opuscules mythologiques* un autre fragment d'Archytas *sur la sagesse*.

ARCIMBOLO (Jean-Angelo), archevêque de Milan, naquit en 1485 dans cette ville. Il fut attaché dans sa jeunesse au duc Maximilien Sforce, pour lequel il remplit plusieurs missions importantes en Allemagne, à Rome et en Espagne. L'empereur Charles-Quint le nomma l'un de ses conseillers et lui confia le titre de prince du saint-empire, en 1529. Le pape Jules III le transféra au siége de Milan, en 1550 ; il mourut le 6 avril 1555. Arcimbolo avait publié, l'année qui précéda sa mort, un

catalogue des hérétiques dont la doctrine et les ouvrages étaient condamnés, 1554, in-8°.

ARCIS (Lambert d'), naquit au village de Mille-Morte, près de Liége, en 1625. Jeune encore il quitta sa patrie et alla se fixer à Rome, où il mourut en 1699. Ayant vu l'état de détresse où se trouvaient dans cette ville un grand nombre de ses compatriotes sans ressources pour faire germer et perfectionner les talents qu'ils avaient reçus de la nature, ce généreux citoyen laissa par son testament, qui est du 22 octobre 1696, la plus grande partie de sa fortune pour fonder à Rome un collége destiné à y recevoir et bien traiter les jeunes gens de sa nation. Ce bel établissement, connu à Rome sous le nom d'*Hospice liégeois,* avait été abandonné par suite des troubles de la révolution française, mais il est maintenant rétabli dans toute sa vigueur.

ARCISZEWSKI (Christophe), né en Pologne, vers la fin du 16e siècle, entra fort jeune dans l'armée polonaise, et s'éleva par degrés au rang de colonel. Ayant embrassé les erreurs des sociniens qui s'étaient répandus dans sa patrie, il fut obligé de s'en éloigner en 1622, et vint offrir ses services aux Hollandais, auxquels il fut très-utile, lorsqu'ils enlevèrent le Brésil aux Portugais. Ils le nommèrent gouverneur de cette contrée. C'est à lui que Rio-Janeiro, Bahia et Fernambouc doivent leurs fortifications. Il combattit avec tant de distinction les Espagnols et les Portugais que les Hollandais reconnaissants firent frapper en son honneur une médaille. Selon Niemcevicz, ce général a publié en latin un Traité sur l'artillerie, lequel passa longtemps pour le meilleur qu'il y eût en Europe. Arciszewski rentra en Pologne sous le règne de Jean-Casimir, et il mourut à Leszno. Cette ville ayant été brûlée par les Suédois, l'église où se trouvait déposé son corps fut réduite en cendres.

ARCKENHOLZ (Jean), historien, né en Finlande, en 1695, accompagna un gentilhomme suédois dans ses voyages, et s'arrêta longtemps à Paris. Ce fut dans cette ville qu'il rédigea des *Considérations politiques,* ayant pour but de prouver que l'alliance de la France était désavantageuse à la Suède. Il communiqua son manuscrit à quelques personnes, et, de retour en Suède, il fut enfermé dans une forteresse. Lorsqu'il eut obtenu la liberté, le roi Frédéric Ier, de la maison de Hesse-Cassel, le nomma, en 1746, bibliothécaire et garde du cabinet des médailles à Cassel, où il resta pendant vingt années. Ayant désiré retourner en Suède, il en obtint la permission, et fut chargé d'écrire l'histoire de Frédéric, mort en 1751. Il mourut le 14 juillet 1777, âgé de 82 ans. Arckenholz est connu principalement par ses *Mémoires concernant Christine, reine de Suède,* en 4 vol. in-4°, Amsterdam, 1751 à 1760. Ils sont écrits en français, d'un style lourd et diffus. D'Alembert a tiré de cette compilation les Anecdotes sur Christine, insérées dans ses *Mélanges.* Arckenholz a fait de plus : *Lettres sur les Lapons et les Finois,* en français ; *Mémoires de Rusdorf, ministre de l'électeur palatin; Recueil des sentiments et des propos de Gustave-Adolphe*, etc.

ARCO (Nicolas, comte d'), poëte latin, né le 5 décembre 1479, dans le Tyrol, à Arco, ancien fief de sa famille, fut élevé à la cour de l'empereur Frédéric III, en qualité de page; et, destiné d'abord à la carrière des armes, servit en Flandre sous le feld-maréchal Wolfgang de Furstemberg. Mais, par la mort de son frère aîné, devenu chef de sa famille, il revint à Arco, et consacra ses loisirs à la poésie et au commerce des hommes de son époque qui la cultivaient avec le plus d'éclat, comme Paul Jove, Fracastor et Annibal Caro. Le recueil de ses compositions parut en l'année 1546, qu'on croit être celle de sa mort, sous ce titre : *Nicolai Archii comitis Numeri,* Mantoue, in-4°, rare, que Comino a réuni en 1759 à ceux de Fracastor et de Fumano, Padoue, 2 vol. in-4°.

ARCO (Jean-Baptiste, comte d'), intendant impérial à Mantoue, de l'académie royale des sciences et belles-lettres de cette ville, s'est rendu recommandable par divers bons écrits, par une dissertation savante sur le fameux troubadour Sordello, par l'éloge du comte de Firmian, en 1785, et par la protection qu'il a accordée aux arts. On doit à ses soins la découverte du beau buste original de Virgile que cette ville possédait.

ARCO (le comte Philippe d'), né en 1740 dans le Tyrol, entra de bonne heure dans l'ordre de Malte, séjourna quelques années dans cette île, et fut nommé ambassadeur de l'ordre à la cour électorale de Bavière. Après l'avénement de la branche de Deux-Ponts, en 1801, l'électeur Maximilien le nomma chambellan et référendaire pour les affaires étrangères, puis commissaire et président de la direction de Souabe. Il fut installé en cette qualité à Ulm, où il mourut en 1805 dans un âge très-avancé.

ARCO (le comte Ignace-Charles d'), frère du précédent, entra aussi dans la carrière politique au service de la Bavière. Devenu roi, Maximilien le nomma, en 1806, son commissaire pour prendre possession des parties du Tyrol qui lui avaient été concédées par le traité de Presbourg ; et, lui accordant de plus en plus sa confiance, il le fit son conseiller intime, puis directeur général de la police du royaume, et lui donna la décoration du Mérite civil. Ce ministre avait encore reçu de son souverain d'autres preuves de sa reconnaissance, lorsqu'il mourut à Munich le 12 mai 1812.

ARCO (Alexis del). *Voyez* **ALEXIS DEL ARCO.**

ARCO-AGUERO (Philippe de), maréchal de camp, né dans les Asturies en 1790, mort à Badajoz, en 1821, servit avec distinction dans l'artillerie contre les Français, et parvint au grade de lieutenant-colonel. Il fit jurer la constitution à l'île de Léon. Il accompagna Galiano à Cadix, en qualité de commissaire, lors des massacres autorisés par les généraux Freyre et Campana. Il fortifia l'île de Léon, devenue le premier rempart de la révolution. Député à Madrid par ses frères d'armes, il fut parfaitement bien reçu du roi qui le créa maréchal de camp. Nommé capitaine général de l'Estramadure, il périt d'une manière déplorable dans une partie de chasse, où, emporté par un cheval fougueux, son pied se trouva engagé dans l'étrier ; il fut entraîné au milieu des ronces et des rochers.

ARÇON (Jean-Claude-Éléonore LEMICHAUD d') naquit, en 1733, à Pontarlier. Admis à l'école de Mézières, en 1754, d'Arçon fut reçu ingénieur ordinaire l'année suivante. Il se distingua dans la guerre de sept ans, et particulièrement en 1761, à la défense de Cassel. En 1774, il fut chargé de lever la carte du Jura et des Vosges.

Pour accélérer cette opération, il inventa une nouvelle manière de lavis à la sèche avec un seul pinceau, beaucoup plus expéditive, et produisant plus d'effet que le lavis ordinaire. Cette invention heureuse a été regardée comme une véritable conquête pour l'art. Ce fut lui qui conçut, en 1780, pour le siége de Gibraltar, le projet audacieux, dont l'exécution demandait des moyens si extraordinaires. Ce projet consistait à construire des batteries insubmersibles et incombustibles, destinées à faire brèche au corps de la place du côté de la mer, en même temps que l'on devait, par d'autres batteries avancées sur le continent, prendre de revers tous les ouvrages que les batteries flottantes attaqueraient de front. L'expédition eut lieu le 13 septembre 1782, non comme on l'avait concertée, mais de manière à montrer l'intention évidente de la faire échouer. On apporta, pendant l'attaque, l'ordre de consumer les dix batteries flottantes, sous prétexte qu'elles pouvaient tomber au pouvoir des Anglais. Cette mesure, que l'envie et l'intention évidente de faire manquer l'entreprise expliquèrent bientôt après, réduisit le général d'Arçon à un désespoir concentré, dont il conserva toute sa vie un profond ressentiment. Chargé, en 1793, de faire une reconnaissance au mont St.-Bernard, il fut dénoncé et obligé de se retirer à St.-Germain; mais le souvenir de ses talents l'arracha de sa retraite, pour exécuter le projet de l'invasion de la Hollande. Il enleva plusieurs places aux ennemis, entre autres Breda; cette campagne, dans un pays marécageux, altéra sa santé. Dénoncé de nouveau il se mit à l'écart. Porté au sénat par le premier consul, en 1799, d'Arçon y fut reçu par acclamation : mais il ne jouit pas longtemps de cet honneur, et mourut le premier juillet 1800, âgé de 67 ans. Il était membre de l'Institut. Les ouvrages qu'on a de lui sont : *Réflexions d'un ingénieur, en réponse à un tacticien,* Amsterdam, 1773, in-12; *Correspondance sur l'art de la guerre,* Bouillon, 1774, in-8°; *Défense d'un système de guerre nationale; Mémoires pour servir à l'histoire du siége de Gibraltar,* par l'auteur des batteries flottantes, Cadix, Hernill, 1783, in-8°; *Considérations militaires et politiques sur les fortifications,* Paris, imprimerie de la République, 1795, in-8°. Cet ouvrage est le plus important de ceux de M. d'Arçon; il contient, pour ainsi dire, le résumé de toutes ses observations, et de tout ce qu'il avait écrit sur un art dont il avait fait l'étude de toute sa vie.

ARÇONS (César d'), avocat au parlement de Bordeaux, mort en 1681, a publié un traité *Du flux et du reflux de la mer, et des longitudes,* Rouen, 1655, in-8°; *Traité de physique,* Bordeaux, 1668, in-4°, etc.

ARCONVILLE (THIROUX d'). *Voyez* **THIROUX**.

ARCTINUS de Milet, contemporain d'Homère, entreprit de chanter comme lui la guerre de Troie; mais son poëme n'a point passé à la postérité.

ARCUDI (Alexandre-Thomas), dominicain, né à St.-Pierre en Galatine, mort en 1720, a laissé entre autres ouvrages : *Galatina letterata,* Gênes, 1709, in-8°, qui renferme 44 articles biographiques de savants de sa patrie; une *Histoire de St. Athanase le Grand,* en italien, Lecce, 1714, in-4°; et un pamphlet publié sous le pseudonyme de *Candido Malasorte Ussaro,* avec le titre de *Anatomia degl' Ipocriti,* Venise, 1699, in-4°.

ARCUDIUS (Pierre), savant prêtre grec de Corfou, élevé à Rome, fut envoyé par Clément VIII en Russie pour y pacifier des querelles de religion qu'il termina heureusement. Son zèle pour l'Église ne lui ayant pas attiré les honneurs qu'il ambitionnait, il se retira au collége des Grecs, à Rome, où il mourut en 1634. On cite de lui : *De concordia Eccles. occidental. et oriental. in VII sacrament. administrat.*, Paris, 1626, in-fol., ouvrage important par les monuments que l'auteur y a recueillis avec beaucoup de soin et d'exactitude; *Utrum detur purgatorium, et an illud sit per ignem,* Rome, 1632, in-4°; *De purgatorio igne adversus Barlaam,* ibid., 1637, in-4°. Arcudius était si attaché à l'Église latine, qu'il obtint du pape la permission de célébrer la messe selon le rit latin, après s'être jusque-là conformé au rit grec.

ARCULPHE, théologien français, qui vivait vers l'an 690, entreprit, vers l'an 640, un voyage en Orient, et visita la terre sainte, Constantinople et d'autres lieux. Comme il revenait en France, il fut jeté, par une tempête, sur la côte occidentale de la Grande-Bretagne, et reçu avec hospitalité par l'abbé Adaman. D'après ses conversations, Adaman mit par écrit le détail de ses voyages et une description des lieux saints. L'ouvrage forma trois volumes, et fut publié par Seranius sous le titre de *Libri de situ Terræ Sanctæ,* Ingolstadt, 1619. Des extraits de son ouvrage furent recueillis par Bède; et Mabillon les a fait imprimer dans ses *Acta Benedictor.*

ARCUSSIA (Élisée d'), comte de Caprée, général des galères de l'empereur Frédéric Barberousse, auteur d'un Traité latin sur la *fauconnerie,* resté manuscrit.

ARCUSSIA (Charles d') naquit en Provence en 1547, au château d'Esparron. Il reçut une excellente éducation et joignit à la passion de la chasse au faucon le goût le plus vif pour les lettres. Il composa un traité de la fauconnerie qui eut un très-grand succès et qui fut traduit en allemand et en italien. Arcussia était, en 1597, député de la ville d'Aix aux états de Provence. Il mourut en 1617; son ouvrage sur la *fauconnerie* a été imprimé un grand nombre de fois, la meilleure édition et la plus complète est celle imprimée à Rouen en 1647, in-4°, fig.

ARCY (Patrice d'), né à Galloway, en Irlande, le 18 septembre 1725. Ses parents, qui étaient catholiques, l'envoyèrent, en 1739, à Paris, où il fit d'excellentes études. Il entra au service, et fit plusieurs campagnes en Allemagne et en Flandre, comme capitaine au régiment de Condé. En 1746, il fut destiné à faire partie des troupes envoyées en Écosse au secours du prétendant. Une flotte anglaise enleva le convoi. Il avait publié, pendant la guerre, quelques mémoires, qui, après qu'il eut été échangé, lui ouvrirent les portes de l'académie des sciences, en 1749. Il fit avec M. Leroi, son collègue à l'académie des sciences, une série d'expériences sur l'électricité, et se livra ensuite seul à des expériences sur la poudre à canon, dont il rassembla les résultats dans un *Essai sur l'artillerie,* publié en 1760. Il reprit les armes, et fit, comme colonel, à la suite du régiment de Fitz-James, la campagne de 1757. Rendu de nouveau aux sciences par la paix, il donna, en 1765, un *Mémoire sur la durée des sensations de la vue.* En 1770, il fut nommé maréchal de camp, et cette même année, l'académie des sciences l'ad-

mit au rang de pensionnaire. Il épousa, en 1777, une nièce élevée à Paris sous ses yeux, et il prit alors le nom de comte d'Arey. Il mourut deux ans après son mariage, le 18 octobre 1799. Condorcet fit son éloge à l'académie des sciences. Plusieurs de ses écrits sont insérés dans les *Mémoires de l'académie des inscriptions*. Il a publié de plus : *Réflexions sur la théorie de la lune*, 1749, in-8°; *Observations sur la théorie et la pratique de l'artillerie*, 1751, in-8°; *Essai d'une nouvelle théorie d'artillerie*, 1766, in-8°.

ARDABURIUS, Alain d'origine, général sous l'empereur Théodose II, commanda en 421 les forces envoyées contre les Perses, battit Narsès sur les bords du Tigre, et l'assiégea, mais sans succès, dans Nisibe. En 425 il fut envoyé par Théodose, avec son fils Aspar, contre l'usurpateur Jean, dont ils se saisirent dans Ravenne. Quelque temps après, Ardaburius s'attacha un Thrace, nommé Marcien, qui venait de s'enrôler dans la milice, et que la fortune porta depuis sur le trône d'Orient. On ne doit pas confondre Ardaburius avec un fils d'Aspar, qui porta le même nom que son aïeul, et qui périt avec son père en 471.

ARDECHYR BABÉGAN, nommé Artaxercès par les historiens grecs du Bas-Empire, fut le fondateur de la dynastie des Sassanides dans le 3e siècle de J. C. Il était fils de Babek, intendant général des pyrées de la Perse, et petit-fils de Saçan. Après avoir vaincu dans deux batailles son propre souverain Artaban (Ardwan), dernier prince de la dynastie Arsacide, contre qui sa mauvaise administration avait suscité un parti nombreux, il fit mettre à mort le jeune prince son fils, et se fit proclamer roi de Perse en 223 de J. C. Il entreprit d'expulser les Romains de l'Asie; mais, vaincu par l'empereur Alexandre Sévère, il abandonna ce projet. Ardechyr paraît avoir gouverné ses peuples avec sagesse et modération; aussi son règne paisible racheta le sang qu'il avait fait couler pour parvenir au trône. A sa mort, arrivée en 240, il laissa un trône affermi à ses descendants, qui s'y maintinrent durant 429 ans. Ce prince avait voulu que la religion des mages fût dominante dans l'empire. Il joignit à l'histoire de sa vie, qu'il avait écrite en forme de journal, un ouvrage intitulé : *Règle pour bien voir*, adressée aux princes et aux sujets.

ARDÉE (Jacques d'), né au pays de Liége, vers la fin du 16e siècle, entra, en 1615, dans le monastère des Croisiers à Huy. Il y acquit une grande réputation en y enseignant la théologie. On ignore l'époque de sa mort; nous avons de lui une *Histoire des évêques de Liége*, en vers latins, Liége, 1634, in-4°. Il commence la liste des évêques à saint Materne, et la termine à Ferdinand de Bavière à qui il a dédié son livre.

ARDELL (Jean MAC), l'un des meilleurs graveurs en manière noire que l'Angleterre ait produits, né en Irlande, mourut jeune encore à Londres en 1765. Parmi ses productions assez nombreuses, on admire surtout son *Portrait de Rubens*, un *Moïse* d'après Vandyck, et une *Assomption* d'après Murillo.

ARDÈNE (Esprit-Jean de ROME d'), poëte, né le 3 mars 1684 à Marseille, où il mourut le 27 mars 1748, avait consacré aux lettres les loisirs d'une vie aisée et exempte d'ambition. On cite de lui un *Recueil de fables* en vers, Marseille 1747, et des *Œuvres posthumes*, publiées par son frère, ibid., 1767, 4 vol. petit in-12.

ARDÈNE (Jean-Paul de ROME d'), frère du précédent et oratorien, né en 1689 à Marseille, fut supérieur du collége de sa congrégation, puis se retira au château d'Ardène, où il mourut le 5 décembre 1769. On cite de lui : *Année champêtre*, Lyon 1769, 3 vol. in-12, ouvrage resté inachevé et qui ne traite que du potager; et 5 traités *des renoncules, des œillets, des jacinthes*, etc., publiés de 1746 à 1762, in-12.

ARDENNE ou **ARDUENNA** (Remacle d'), l'un des meilleurs poëtes latins de son temps, était né vers 1480 à Florennes près de Maubeuge. Après avoir achevé ses études et reçu le doctorat dans la double faculté de droit il vint à Paris. Il alla à Londres en 1512, revint à Paris la même année, où il prolongea son séjour jusqu'en 1517. Ses poésies l'ayant fait connaître de Marguerite de Bourgogne, gouvernante des Pays-Bas, cette princesse le nomma secrétaire de son conseil privé. Il remplit cette place de confiance avec beaucoup de zèle et de fidélité, et mourut à Malines le 13 mai 1524. On connaît de lui : *Epigrammatum libri tres*, 1507, in-4°, vol. très-rare que l'on croit imprimé à Cologne ou à Paris; *Palamedes, pallicta comœdia*, Londres, 1512, in-fol.; *Amorum libri*, Paris, 1513, petit in-4°.

ARDENNES (Gilles d'), né à Huy vers 1617, était orfévre et ciseleur. Il demeura plusieurs années en France et en Allemagne, où il acquit une grande fortune par ses ouvrages et surtout par ses belles statues. Après une longue absence, il revint dans sa patrie, et mourut à Liége, en 1699.

ARDERN (John), chirurgien anglais du 14e siècle, habita Newark de 1349 à 1370; il se rendit alors à Londres où sa réputation s'était déjà étendue; il est auteur d'un ouvrage sur la médecine et la chirurgie, resté manuscrit. On en a extrait un *Traité de la fistule à l'anus*, imprimé en 1588 sur la version anglaise de J. Read.

ARDICES de Corinthe, et **TÉLÉPHANES** de Sicyone, furent deux des premiers artistes qui cultivèrent la peinture, inventée, selon Pline, par Philoclès Égyptien, ou par Cléanthe de Corinthe. Tout leur art consistait alors à tracer quelques lignes, au moyen desquelles ils faisaient sentir les ombres et les lumières; du reste, ils n'avaient aucune idée de la couleur.

ARDIZON (Jacques d'), savant jurisconsulte de Vérone, au 14e siècle, a écrit : *Summa in usus feudorum*, Lyon, 1518, in-fol., souvent réimprimé.

ARDIZZONI (Nicolo), professeur de droit, né en 1766 à Taggia, province de Gênes, étudia d'abord la théologie, puis la jurisprudence à Rome, et vint exercer avec éclat la profession d'avocat dans sa patrie. En 1797, il fit partie du conseil des Soixante dans le corps législatif, et y fit preuve de courage. Il était, en 1803, professeur de droit public; plus tard il enseigna le code civil et le droit administratif. Lorsqu'en 1814 le roi de Sardaigne fit modifier les codes français pour les adapter aux anciennes lois du pays, Ardizzoni fut un des membres de la commission nommée à cet effet. Ce travail achevé, il en fut récompensé par une chaire de droit commercial, qu'il échangea plus tard contre celle des pandectes. Dans cette dernière chaire, Ardizzoni professait en latin avec

une facilité et une élégance peu commune. Sa mémoire était si heureuse, qu'en 1794, le fameux improvisateur Gianni ayant paru sur les théâtres de Gênes, Ardizzoni retenait par cœur toutes les improvisations de ce poëte, et les livrait quelques jours après à l'impression. Il mourut au commencement de 1833.

ARDOINI ou **ARDUINO** (Sante), appelé aussi *de Ardynis* ou *de Ardoynis*, médecin du 15e siècle, était de Pesaro, dans le duché d'Urbin. Il pratiquait son art à Venise en 1430; mais on ignore l'époque de sa mort. Il est auteur d'un traité fort estimé sur les poisons, Venise, 1492, in-fol. Il a été réimprimé avec le *Commentarium de venenis* du cardinal Ferdinand Ponzetti, Bâle, 1552 et 1563, in-fol.

ARDUIN, marquis d'Yvrée, élu le 15 février 1002 roi d'Italie, après Othon III, vit successivement toutes les places de Lombardie tomber au pouvoir de Henri, duc de Bavière, son compétiteur, qui vint se faire couronner dans Pavie en 1004. Arduin, reconnu roi, se vit obligé de s'enfermer dans son marquisat, en attendant la retraite volontaire des Allemands. Il ne put mettre obstacle à la seconde invasion de l'Italie par Henri en 1014; mais, après le départ de ce prince, il déposa la couronne et prit l'habit religieux au couvent de Fructérie (diocèse d'Yvrée), où il mourut le 30 octobre 1015.

ARDUIN, chef normand, chassa les Grecs d'Italie et s'y établit en 1041.

ARDUINI (Jean), né dans le Véronais en 1714, dut à la réputation qu'il s'était acquise par ses travaux dans toutes les sciences utiles, la place de sous-intendant de l'agriculture dans les États vénitiens, et mourut en 1795 à Venise. Il a publié un très-grand nombre d'opuscules sur la géologie, l'agriculture, la chimie et la minéralogie, dont on trouve les titres à la suite de son *Éloge*, dans le tome VIII des Mémoires de la société italienne.

ARDUINI (Pierre), botaniste, frère du précédent, professa l'agriculture et l'économie rurale à Padoue. Parmi ses ouvrages on cite : *Animadversion. botanicanor. specimen*, Ire partie, Padoue, 1759; 2e partie, Venise, 1764, in-4o, avec 22 planches; *Memorie di osservazioni e di sperienze sopra la coltura*, Padoue, 1766, in-4o; et de nombreux articles dans les *Raccolte* et dans le *Journal d'Italie* qui s'imprimait à Venise de 1770 à 1786.

ARDUINI (Louis), fils de ce dernier, né à Padoue en 1759, étudia d'abord le droit; mais saisi tout à coup d'un ardent amour pour les sciences agricoles, il s'y adonna avec tant de succès qu'à 20 ans il était suppléant de la chaire d'économie rurale occupée par son père, à l'université. Son premier ouvrage fut la *Traduction* d'un *Mémoire* de Tessier *sur la carie des blés*, et celle des *Éléments d'agriculture* de Wallérius; *traductions* qu'il enrichit de *notes* pleines d'intérêt. Titulaire de la chaire d'agriculture après la mort de son père, il entreprit un grand nombre de travaux sur le *gouvernement des abeilles*, la *culture des plantes tinctoriales*, celle *de l'orge nue et du chou de Laponie*, sur les *méthodes pour prévenir la maladie des blés*, sur les *applications de la technologie à l'agriculture*, sur *l'extraction du sucre du Sorghum*. Il mourut le 3 février 1833.

ARDULFE, roi de Northumberland, régna à la fin du 8e siècle et au commencement du 9e; chassé par ses sujets, il vint à Nimègue en 808, implorer le secours de l'empereur Charlemagne, et à Rome faire part au pape de sa situation; ils envoyèrent des ambassadeurs et des légats pour le rétablir. Les Anglais, voyant que l'empereur et le pape s'intéressaient au roi qu'ils avaient chassé, s'adoucirent, et le reçurent avec des démonstrations de joie.

ARDUSER (Jean), mathématicien suisse, mort en 1625, a publié une bonne *Carte* de la Valteline, et la notice en allemand des Grisons célèbres dans les sciences, Lindau, 1598, in-4o.

ARDYS, fils de Gygès, monta sur le trône de Lydie, vers l'an 678 avant J. C. Il combattit les Ioniens, prit la ville de Priène, et fit plusieurs irruptions dans le pays de Milet. Il vit ses États envahis par les Cimmériens, qui avaient été chassés des bords du Bosphore, qui porte leur nom, par les Scythes nomades. Les Cimmériens prirent la ville de Sardes, à l'exception de la citadelle. Ardys régna quarante-neuf ans, et laissa son trône à Sadyatte, son fils.

AREAGATHUS. *Voyez* **ARCHAGATE**.

ARE-FRODE, c'est-à-dire Are le Savant, ou mieux Thorgilsen, annaliste estimé du Nord, né en Islande en 1068, mort en 1148, a, d'après le témoignage de Snorron, composé l'*Histoire des rois de Norvége, de Danemark et d'Angleterre*; il n'en reste qu'un fragment publié sous ce titre : *Schedæ de Islandiâ*, par Th. Thorlacius à Skalholt, 1688; par Worm, avec une version latine, Oxford, 1697, in-8o, et par Bussœus, Copenhague, 1733, in-4o.

ARELLANO (Juan de), peintre espagnol, né en 1607 à Torcaz, près de Tolède, mort à Madrid en 1670, a excellé dans le genre des fleurs. On cite quatre de ses tableaux conservés dans la chapelle de Notre-Dame-de-Bon-Conseil à Madrid.

ARELLANO (Pierre-François de), médecin piémontais du 16e siècle, mort à Asti, a écrit un *Traité de la peste*, 1598, in-4o; *Pratique de médecine*, 1610, in-4o; des *Poésies latines*; un *Cours de philosophie*.

ARELLANO (Gille-Ramirez de), président de l'inquisition, est auteur de *El memorial de la grandeza del conde de Aquilar*. — Un autre Ramirez de Arellano a écrit, en espagnol, *Traité sur l'orthographe de la langue castillane*. — On cite encore J.-Salvador.Bapt. de Arellano, récollet espagnol du 17e siècle, antiquaire et historien ecclésiastique; et Michel-Gomez de Arellano y Luna, membre du conseil des affaires de l'Inde et chevalier de Saint-Jacques, qui fut un savant jurisconsulte et canoniste; ses *Opera juridica* ont été impr. à Anv., 1651, in-4o.

ARELLIUS, peintre romain, florissait dans les dernières années de la république; il avait peint, dans plusieurs temples, des tableaux représentant des déesses; mais le sénat ayant appris qu'il avait retracé, sous les attributs divins, des courtisanes qu'il aimait avec passion, fit détruire ces ouvrages, malgré leur rare beauté, comme profanant, par leur origine, la sainteté des lieux qu'ils décoraient.

AREMBERG (Jean de LIGNE, comte d'), natif de Bruxelles, servit avec zèle Charles-Quint, et fut tué dans une bataille près de Groningue, le 24 mai 1568, au service de Maximilien II, qui érigea ses terres en principauté du cercle du Bas-Rhin.

AREMBERG (Charles d'), religieux capucin, de la même famille que le précédent, né à Bruxelles vers 1593, mort en 1669, a publié, sous le titre de *Flores Seraphici,* une histoire des écrivains de son ordre, depuis 1525 jusqu'en 1580, Cologne, 1640, in-fol.; *Clypeus Seraphicus, sive scutum veritatis in defensionem ordinis minorum,* 1650.

AREMBERG (Léopold-Philippe-Charles-Joseph, duc d'), duc d'Aerschot et de Croï, gouverneur de la province du Hainaut, naquit à Mons, en 1690. Léopold, quoique fils unique, suivit la carrière des armes. Marchant sur les traces de ses ancêtres, il fut blessé à la bataille de Malplaquet, n'ayant alors que 19 ans. Pourvu bientôt après de la charge de grand bailli du Hainaut, il s'éleva successivement, par son mérite et son courage, aux premières dignités militaires. Il fit les campagnes de Hongrie, en 1716 et 1717, en qualité de major général des armées de l'empereur, et fut blessé à la figure au siége de Temeswar. Nommé gouverneur de Mons et conseiller d'État honoraire de la régence des Pays-Bas, il quitta Vienne, en 1719, pour aller prendre possession de ces nouvelles fonctions. Après la signature de la paix entre la France et l'Empire, il fit un voyage à Paris. Son esprit et sa grâce lui procurèrent de grands succès à la cour et dans le monde littéraire. La guerre s'étant rallumée en 1733, il continua de servir sous les ordres du prince Eugène, dans la campagne qui s'ouvrit sur le Rhin. En 1737, il fut élevé au grade de feld-maréchal et de commandant en chef des armées de l'empereur dans les Pays-Bas. En 1743, il se trouva à la bataille d'Ettinghen, où il fut blessé d'un coup de feu. Le gouvernement du Milanais fut alors destiné au duc d'Aremberg; mais l'esprit de patriotisme qui l'attachait au sol belge lui fit préférer son titre plus modeste de gouverneur du Hainaut. Il se retira dès lors du service et mourut dans son château d'Héverlé, près de Louvain, le 4 mars 1754. Son corps fut transporté à Enghien, et inhumé dans l'église des capucins de cette ville. Son esprit éclairé, son amour pour les sciences et les lettres, et la protection qu'il accorda à ceux qui les cultivaient, doivent le faire ranger au nombre des grands seigneurs qui ont le plus fait pour elles.

AREMBERG (Louis-Engelbert, duc et prince d'), petit-fils du précédent, né à Bruxelles, le 3 août 1750, épousa une demoiselle de Brancas-Lauragais. Destiné à parcourir une carrière brillante, il en fut éloigné par un événement funeste. Peu de temps après son mariage, un accident de chasse le priva pour jamais de la vue, à l'âge de vingt-quatre ans. Condamné dès lors à la retraite dans ses terres d'Enghien et d'Héverlé, il y passa les années les plus orageuses de la révolution. Le duc d'Aremberg, attiré à Paris par Napoléon, fut nommé, le 19 mai 1806, membre du sénat conservateur; puis grand officier de l'ordre de la Réunion; mais il dut échanger son titre de duc contre celui de comte de l'empire. Après la chute de Napoléon, il retourna à Bruxelles, où il est mort le 7 mars 1820. On raconte qu'il avait acquis une adresse remarquable à suppléer, par ses autres sens, à l'usage de celui dont il se trouvait privé dès sa jeunesse. Sa fille, Pauline d'Aremberg, avait épousé le prince de Schwarzenberg; elle a péri, le 1er juillet 1810, dans l'incendie qui éclata au bal donné par le prince ambassadeur, pour célébrer le mariage de Napoléon avec l'archiduchesse Marie-Louise.

AREMBERG (Auguste-Marie-Raymond, prince d'), frère puîné du précédent, naquit à Bruxelles en 1753, et fut longtemps connu sous le nom de comte de la Marck, que lui avait imposé son aïeul maternel en lui laissant la propriété d'un régiment allemand au service de France, qui s'appelait ainsi. En 1778, le jeune prince d'Aremberg conduisit ce régiment dans l'Inde, où il combattit avec quelque distinction. De retour en France en 1784, il eut une affaire d'honneur avec un de ses officiers nommé Perron, qu'il tua d'un coup d'épée, et il fut lui-même blessé dans ce duel d'une manière assez grave. Ainsi que beaucoup de jeunes gentilshommes, le comte de la Marck était alors imbu de toutes les doctrines nouvelles; et, lorsque les états généraux furent convoqués en 1789, il profita des droits que lui donnait une terre dans la Flandre française, pour se faire nommer député de cette province, et se lia intimement avec le célèbre Mirabeau. Une révolution ayant éclaté en Belgique, il s'y rendit aussitôt, et, de même que son frère aîné, sa sœur et son beau-frère le duc d'Ursel, il l'appuya de tout son pouvoir; les succès de l'armée autrichienne forcèrent bientôt le comte de la Marck à retourner à Paris. Il reprit sa place à l'assemblée nationale. Cependant le zèle patriotique du comte de la Marck s'était un peu ralenti. Il se rapprocha de la cour, et contribua beaucoup à lui gagner Mirabeau dont il fut l'intermédiaire auprès de Louis XVI et surtout auprès de la reine. Par son testament, Mirabeau institua le comte de la Marck et Frochot ses exécuteurs testamentaires. Lorsque le prince d'Aremberg jugea que la cause de Louis XVI était perdue, il se retira dans les Pays-Bas, puis à Vienne et fit sa paix avec l'Autriche qui lui donna le grade de général-major dans son armée. Lorsque son frère aîné fut nommé sénateur par Napoléon, le prince Auguste d'Aremberg (il avait repris le nom de sa famille qu'il ne quitta plus) voulut rentrer au service de France; mais Napoléon s'y montra peu disposé, et le prince continua d'habiter Vienne jusqu'en 1815. A cette époque il revint à Bruxelles, et y fut nommé lieutenant général par le roi des Pays-Bas. Il ne suivit pas l'armée hollandaise après la révolution de 1830; et il est mort à Bruxelles dans le mois de septembre 1833.

ARENA (Jacques de), jurisconsulte de Parme au 13e siècle, a laissé des notes sur le *Code,* le *Digeste;* un traité des *Séquestres* en latin, Cologne, 1591, in-8°, et des *Exécutions testamentaires,* Venise, 1584, in-fol.

ARENA (Antoine de), ou de LA SABLE, poëte, né à Soliers, diocèse de Toulon, mort en 1544, juge de St.-Remi, au diocèse d'Arles, avait abandonné l'étude de la jurisprudence, qu'il suivait sous Alciat, pour se livrer à la poésie macaronique. On cite de lui, entre autres compositions en ce genre : *Meygra entreprisa catholiqui imperatoris,* etc., Avignon, 1537, in-12, ouvrage dans lequel, sous cette forme burlesque, il donne sur l'expédition de Charles-Quint en Provence des détails qu'on ne trouve nulle autre part. Cette pièce a été réimprimée, Bruxelles (Avignon), 1748; Lyon, 1760, in-8°; *Ad suos compagnones studiantes,* 1529, ouvrage souvent réimprimé. L'édition de 1670 est recherchée, quoique incomplète.

ARÉNA (Joseph), né en Corse, embrassa la carrière militaire en 1792, adjudant général au siége de Toulon, en 1793; député au corps législatif par le parlement du Golo, 1796; ennemi personnel de Bonaparte, il lui ren-

voie le brevet de chef de brigade de gendarmerie qu'il venait de recevoir après le 18 brumaire; impliqué dans la conspiration républicaine de Topino-Lebrun, Céracchi, Diana, Demerville, etc., dont Barère, l'ancien orateur du comité de salut public, passe pour le dénonciateur, Aréna fut arrêté et mis en jugement; l'instruction de l'affaire traînait en longueur, lorsque survint l'explosion de la machine infernale, 3 nivôse (24 décem. 1800). Aréna apprenant cet événement : *Ceci est notre arrêt de mort,* dit-il à ses amis; effectivement quelques jours après il fut condamné à mort et exécuté le 9 janv. 1801.

ARÉNA (Barthélemi), frère du précédent, né en 1769, dans l'île Rousse, en Corse, député supplémentaire aux états généraux de 1789; membre de l'assemblée législative; se range dans le parti de la Gironde; passe en Corse, en 1793, où il lutte vainement contre le parti de Paoli; de retour à Paris, devient jacobin ardent, en 1798; la Corse, affranchie de la domination des Anglais, le nomme son représentant au conseil des Cinq Cents où il se pose comme un des plus violents adversaires du Directoire. Au 18 brumaire, ce fut Aréna qui se précipita sur Bonaparte et le saisit au collet; les journaux du temps prétendaient qu'il avait tiré le poignard contre le général. Compris dans la liste des députés qui devaient être déportés, il parvint à se soustraire par la fuite à la proscription; il vécut depuis dans la plus profonde obscurité à Livourne où il est mort en 1829.

ARENDS (Thomas), poëte hollandais, né à Amsterdam, en 1652, travailla dans le comptoir d'un marchand, auquel il succéda dans la suite. Ses poésies fugitives, dont la plus grande partie roule sur des sujets de piété, ont été publiées, en 1724, par Mathieu van Nidek, sous le titre de *Mengelpoezij.* Arends a aussi publié des tragédies et des comédies médiocres, où l'on reconnaît cependant quelque talent. Il mourut en 1700.

ARENDS (Rodolphe), aussi poëte hollandais, mort à Dordrecht, en 1787, dans un état voisin de l'indigence, a été loué par Hœufft.

ARENDT (Martin-Frédéric), antiquaire danois, né à Altona en 1769, étudia la botanique à Gœttingue et à Strasbourg; n'étant encore qu'élève il visita les principaux botanistes de l'Europe. De retour dans sa patrie il fut attaché au jardin botanique de Copenhague; mais s'occupant plus d'archéologie que de botanique il fut remercié. Depuis lors jusqu'à la fin de sa vie, il fut toujours errant, sans ressources, sans occupation et sans patrie; demandant à manger lorsqu'il avait faim, recevant l'hospitalité par charité. Il s'installait quelquefois chez les personnes sans en avoir reçu l'autorisation; parfois bien accueilli, le plus souvent repoussé, il parcourut ainsi à diverses reprises tous les États de l'Europe, faisant constamment des recherches sur l'archéologie et sur les langues du Nord principalement. A Paris, un savant d'un aspect aussi étrange n'eut aucun succès. Tombé malade, il fut porté à l'Hôtel-Dieu, et n'en sortit qu'après la perte d'un œil. Désirant depuis longtemps voir l'inscription runique du lion de Saint-Marc à Venise, il fit plus de 500 lieues à pied pour satisfaire sa curiosité. L'année suivante, en 1810, il alla de nouveau à Paris et reçut l'hospitalité chez son compatriote Malte-Brun. Un beau jour, étant parti pour Naples, il fut arrêté comme vagabond à 15 lieues de Paris et conduit au dépôt de mendicité de Melun d'où Malte-Brun le fit sortir. Il refusait souvent l'argent que des hommes, frappés de son immense savoir, voulaient lui donner. Il ne prenait que ce qui lui était absolument nécessaire pour subsister. En 1823 il passa par la Hongrie. A Presbourg il se présenta chez le baron Mednyanszky pour demander communication pendant quelques heures, dans la cour de l'hôtel, des ouvrages que ce savant avait publiés sur l'histoire de son pays. M. de Mednyanszky a rendu compte de son entrevue avec Arendt. Il vit entrer un petit homme chauve et borgne, portant une barbe blanche, ayant le corps ceint d'une corde, et les pieds enveloppés de toile; un petit havre-sac sur le dos, et tenant un bâton à la main. « Ce petit homme, d'un extérieur si piteux, dit-il, étala une érudition qui aurait pu suffire à une demi-douzaine d'académiciens. Pour fournir matière à la conversation, je touchai les sujets scientifiques les plus divers; il déploya sur tous les points un savoir immense, une grande expérience personnelle, et une mémoire extrêmement heureuse et constamment disposée à étaler des trésors de science. » Arendt prit un peu de nourriture, refusa l'argent qui lui fut offert et continua ses courses vagabondes. Il poussait si loin le désir de s'instruire, qu'une fois, à peine revenu de Madrid en Allemagne, il se rappela qu'il avait oublié d'éclaircir un doute; aussitôt il se remit en route pour Madrid; et, dès qu'il se fut éclairé par ses yeux, il reprit la route de l'Allemagne. Il arriva en Italie à l'époque où les sociétés secrètes des carbonari donnaient des craintes aux souverains; la ressemblance de son nom avec celui de l'auteur de *l'Esprit du temps* (Arndt) le fit arrêter. On ne douta pas qu'il ne fût un émissaire des carbonari allemands. Les alphabets runiques qu'il portait sur lui furent pris pour des chiffres secrets, et la police le jeta dans les cachots. Lorsque l'erreur fut reconnue il fut rendu à la liberté; mais sa santé était ruinée; il ne put atteindre Venise, et mourut à quelque distance de cette ville. Nous n'avons de lui qu'un aperçu sur l'Affinité et les émigrations des peuples du Nord, inséré dans le recueil allemand de Dorow, 1823. On regrette qu'il n'ait pas écrit davantage.

ARENSBECK (Pierre-Diederich), helléniste, mort en 1673, pasteur à Stockholm, avait d'abord été professeur de langues orientales à Strengnes, où il a publié : *Specimen conciliationis linguarum,* etc., 1748, ouvrage très-rare, même en Suède.

ARESI (Paul), théatin et ensuite évêque de Tortone, naquit à Crémone en 1574, et mourut le 13 juin 1644. Il cultiva et protégea les lettres, et composa beaucoup d'ouvrages scientifiques et religieux. Les plus connus sont : *Arte di predicar bene,* Venise, 1611, in-4°; Milan, 1622; et *Imprese sacre,* etc., Venise, 1613, 1615, in-4°; avec augmentations, Milan et Tortone, 1621-35, 7 v. in-4°.

ARÉTA, fille du philosophe Aristippe, lui succéda dans son école: comme lui, elle faisait consister le souverain bien dans le plaisir des sens.

ARÉTAPHILE, femme de Cyrène, délivra son pays de la tyrannie de Nicocrate et de celle de Léandre. Le premier l'avait épousée après avoir fait périr son mari; et le second, qui était son gendre, après s'être chargé du meurtre de Nicocrate, avait usurpé le souverain pouvoir :

elle le livra à un prince ennemi, refusa elle-même l'autorité que lui offraient ses concitoyens, et se contenta de leur tracer de sages lois et d'instituer un sénat.

ARÉTAS. Nom de plusieurs rois de l'Arabie Pétrée, que la faiblesse des rois de Syrie enhardit à faire des incursions dans la Cœlésyrie. Le premier qui nous soit connu est celui qui battit Jason, chef des Hébreux, vers l'an 170 avant J. C.

ARÉTAS s'empara de la Cœlésyrie, vers l'an 84 avant J. C., prit le titre de roi de Damas, et fit frapper des monnaies en son nom. Il alla au secours d'Hyrcan, contre Aristobule, son frère; mais, pendant ce temps, Scaurus, l'un des lieutenants de Pompée, reprit Damas. Il paraît cependant que Pompée lui rendit cette ville, et que ses descendants y régnèrent; car St. Paul, dans sa seconde *Épître aux Corinthiens,* chap. 2, parle d'un Arétas, roi de Damas, qui voulut le faire arrêter, vers l'an 35 de J. C.

ARÉTÉE, médecin de Cappadoce, vivait, selon les uns, avant Jules-César, selon les autres, sous Trajan; il fut après Hippocrate le meilleur observateur. C'est à Arétée qu'on doit le premier emploi de ce dérivant et excitant puissant, les cantharides en vésicatoire, que jusqu'alors on n'avait employé qu'à l'intérieur. On a de lui deux ouvrages dont Boerhaave a été l'éditeur à Leyde, 1735, in-fol., édition qui a reproduit la version latine de Crassus avec les commentaires de Petit.

ARÉTIN (Guido ou Gui). *Voyez* **GUIDO.**

ARETIN (Léonard), ou Léonard BRUNI d'Arezzo. *Voyez* **BRUNI.**

ARETIN (François). *Voyez* **ACCOLTI.**

ARETIN (Bernard), surnommé l'*Unico Aretino. Voyez* **ACCOLTI.**

ARÉTIN (Pierre), né en 1492 à Arezzo, était enfant naturel d'un gentilhomme de cette ville, et reçut une éducation qu'on appellerait distinguée à ne la juger que par la précocité et la variété de ses connaissances, mais qui dut être une mauvaise éducation, puisqu'il commença si jeune à faire un déshonorant abus de ses talents. Banni de son pays dès sa plus tendre jeunesse pour un *sonnet* contre les indulgences, réduit à la misère, et bientôt après exilé de Rome pour avoir fait les 16 sonnets qui devaient être joints aux figures obscènes de Jules Romain, il fut appelé au service de Jean de Médicis, qui fit sa paix avec le saint-siége, et le mit en correspondance avec plusieurs souverains. Tour à tour impie et dévot, fier et rampant, insolent et flatteur, il essuya les vicissitudes de la bonne et de la mauvaise fortune. En échange de ses éloges, François Ier lui fit des présents considérables; Charles-Quint lui donna une chaîne d'or de la valeur de 100 ducats; et, pour se venger de ses satires, l'amant d'une cuisinière dont il était le rival, lui porta cinq coups de poignard, et l'ambassadeur d'Angleterre lui fit donner des coups de bâton. Ce poëte satirique était surnommé *le Fléau des princes.* Il a fait des *satires,* des *comédies,* des *dialogues* et des *ouvrages de piété.* Sa *paraphrase* des sept Psaumes est citée comme un chef-d'œuvre dans ce genre. Arétin mourut à Venise en 1557. Il existe en italien une *Vie de l'Arétin,* par Mazzuchelli, Padoue, 1741, in-8°, ouvrage qui, malgré la version abrégée de Dujardin (1750, in-12), serait encore à traduire dans notre langue si le sujet n'avait perdu tout son intérêt par les progrès du bon goût et l'amélioration des mœurs. Plus forte que la leçon de l'histoire, la clameur publique arrêterait aujourd'hui l'impudent pour qui les sales triomphes d'un Arétin auraient quelque attrait. Pour les indications bibliographiques dont la pudeur seule nous commanderait de nous abstenir, on renvoie aux manuels spéciaux, se bornant à indiquer l'édition de ses ouvrages de piété publiés par les Aldes, 1551, in-4°, et dédiée au pape Jules III, édition dans laquelle ne sont point comprises ses *Vies* de Ste. Catherine, de la Ste. Vierge et de St. Thomas d'Aquin, publiées d'abord à Venise, les deux premières en 1540, la troisième en 1543.

ARÉTIN (Jean-Adam-Christophe-Joseph baron d'), ministre d'État de Bavière, né à Ingolstadt le 24 août 1769, se livra à l'étude de la jurisprudence, puis entra au service de l'État. Attaché à la chancellerie de Munich, il y remplit successivement différents emplois importants. En 1816 il devint conseiller intime en service ordinaire; et fut nommé chambellan du roi de Bavière. Au mois de février 1817, lorsque le comte de Rechberg fut rappelé à Munich pour y prendre le portefeuille des affaires étrangères, le baron d'Arétin lui succéda comme représentant du royaume de Bavière à la diète germanique. Il fut, jusqu'à sa mort, l'un des membres les plus distingués de cette assemblée, où il se faisait remarquer autant par la finesse de son esprit et la politesse de ses manières que par l'étendue de ses connaissances. Le baron d'Arétin est mort dans ses terres, à Heidemburg, le 16 août 1822. Il avait formé une collection de gravures qui était devenue une des plus précieuses de l'Allemagne. Il a publié, sous le voile de l'anonyme : *Magazin der Bildenden künste,* Munich, 1791, in-8°; *Handbuch der Philosophie des Lebens,* ibid., 1795, in-8°; *Catalogue des estampes gravées par Daniel Chodowiecki,* ibid., 1796, in-8°; *Collection des traités de Bavière,* ibid., 1801, in-8°.

ARÉTIN (Jean-Christophe-Frédéric, baron d'), frère du précédent, naquit à Ingolstadt, le 2 déc. 1773. Dans sa première jeunesse, avant même qu'il eût quitté sa ville natale, il se laissa entraîner par les prestiges de la secte des illuminés, et fut impliqué dans des affaires dont le crédit de sa famille eut quelque peine à le tirer sans éclat. En 1795 il fut appelé à Munich, avec le titre de conseiller de cour de l'électeur. En 1799 il fut nommé membre des États de Bavière, et s'y montra l'un des plus zélés partisans de l'abolition des priviléges féodaux. A son retour d'un voyage qu'il fit à Paris, il devint membre de la commission chargée du classement et de la translation des bibliothèques des monastères récemment supprimés. Nommé peu après conservateur en chef de la bibliothèque centrale de Munich, il obtint, en 1804, le titre de vice-président de l'académie des sciences et belles-lettres de cette ville; en 1807 il y joignit celui de secrétaire de la première classe de la même académie. Il fut envoyé en 1811 à Neubourg sur le Danube, comme premier directeur du tribunal d'appel de cette ville. En 1813 il en était vice-président; mais les événements qui survinrent le rappelèrent l'année suivante à Munich. Nommé en 1819 à la chambre des députés de Bavière, il fut l'un des membres les plus actifs et les plus influents de cette assemblée; il y tint le milieu entre les partisans du gouvernement absolu et l'opposition radicale. Il fit partie de

la commission scientifique instituée dans le même temps pour la publication des monuments de l'histoire d'Allemagne. Le baron d'Arétin mourut le 24 décembre 1824. Il n'a laissé, comme savant, qu'une réputation équivoque; voici les titres de quelques-uns de ses ouvrages qui tous sont écrits en allemand : *Des plus anciens monuments de l'imprimerie de Bavière*, etc., Munich, 1801, in-4°; *Arrêts des cours d'amour tirés des anciens manuscrits*, etc., ibid., 1803, in-8°; *Histoire des Juifs en Bavière*, Landshut, 1803, in-8°; *Anciens contes sur la naissance et la jeunesse de Charlemagne*, Munich, 1803, in-8°; *Théorie abrégée de mnémonique*, Nuremberg, 1807, in-8°; *La Saxe et la Prusse*, 1813, in-8°. Cet ouvrage est peut-être celui qui honore le plus la mémoire du baron d'Arétin.

ARÉTIUS (Bénédict), professeur de théologie à Berne, où il mourut en 1579, mérite, suivant Dupetit-Thouars, d'être placé parmi les créateurs de la botanique. Il était ami de Conrad Gesner, qui lui a dédié une plante sous le nom d'*aretia*, et qui le cite fréquemment avec éloge. Il est auteur de la *Description du Niesen et du Stockhorn* (montagne du canton de Berne), qui se trouve à la suite des œuvres de Val. Cordus, édition de Strasbourg, 1561. Il avait publié *Brevis cunctarum explicatio*, 1556, et différents ouvrages de grammaire et de théologie, parmi lesquels on cite une *Vie* de l'hérésiarque Gentilis.

ARÉUS, fils d'Acrotatus, de la première branche des rois de Sparte, monta sur le trône après la mort de Cléomènes II, son grand-père, l'an 309 avant J. C. On ne connaît pas l'histoire des premières années de son règne; mais, vers l'an 283, Pyrrhus, roi d'Épire, à l'instigation de Cléonyme, oncle d'Aréus, étant venu attaquer Lacédémone, tandis qu'Aréus était dans l'île de Crète, où il avait été appelé par les Gortyniens, il revint tandis qu'on se battait encore, et Pyrrhus fut repoussé; il alla ensuite au secours des Athéniens, attaqués par Antigone Gonatas, et il perdit la vie dans un combat contre ce prince, aux environs de Corinthe, l'an 268 avant J. C. Il eut pour successeur Acrotatus son fils.

ARÉUS, mal nommé Arius, natif d'Alexandrie, et philosophe pythagoricien, suivant l'opinion la plus commune, fut un des maîtres d'Auguste, et jouit, auprès de ce prince, d'une grande faveur. Son éloquence et sa philosophie étaient si persuasives, qu'au rapport de Sénèque, il contribua puissamment à consoler Livie de la mort de son époux. Aréus eut deux fils, Denys et Nicanor. — Il y eut un autre Aréus, philosophe stoïcien, surnommé *Didyme*.

AREZZO (François d'). *Voyez* **ACCOLTI** et **GUIDO**.

AREZZO (le cardinal Thomas), naquit, en 1756, à Orbitello, village de la Toscane, d'une fam. de Palerme. Il étudia le droit civil sous les plus habiles maîtres, et le droit canon à l'académie ecclésiastique. Dès que son éducation fut achevée, le pape Pie VI le nomma vice-légat à Bologne, et il fut promu ensuite aux gouvernements de Fermo, de Pérouse et de Macérata, auxquels il renonça en 1798 pour se retirer en Sicile, patrie de sa famille. Revenu à Rome en 1801, il y reçut de Pie VII le titre d'archevêque de Séleucie *in partibus*, puis celui de nonce du saint-siége à Pétersbourg. Il y traita de la réunion de l'Église grecque. Il avait obtenu le plus grand succès auprès de Paul Ier, lorsque la mort de ce malheureux prince vint rompre toutes les négociations. Le nouvel empereur Alexandre embrassa un système tout à fait contraire, et le nonce Arezzo, obligé de quitter Pétersbourg, se rendit comme légat à Dresde, où il séjourna plusieurs années. Il habitait encore cette ville en 1807, lorsque Napoléon, vainqueur des Prussiens, le fit venir à Berlin, afin de lui communiquer une partie des projets qu'il méditait alors contre le trône pontifical. Il l'envoya à Rome avec des instructions fort contraires aux intérêts du pontife; mais dès qu'il fut arrivé dans cette capitale, Arezzo informa Pie VII de tout ce qu'il avait appris. On conçoit tout le ressentiment que dut en éprouver Napoléon. Le prélat fut arrêté et emprisonné à Florence (septembre 1808), puis à Novarre. Cependant à force de sollicitations il obtint sa liberté, et il vint habiter Florence, où il fut de nouveau arrêté et transféré en Corse dans la prison de Bastia. Déguisé en marin, il parvint à s'évader en 1813, et se réfugia en Sardaigne, où il fut accueilli avec les plus grands égards par le roi Victor-Emmanuel. En 1814 Arezzo se hâta de revenir sur le continent; et il débarqua dans le port de Gênes avec le roi de Sardaigne. Il alla ensuite attendre à Savone le retour du pape, qui venait d'être délivré de sa captivité, et se rendit avec le pontife à Rome, où il fut nommé président du saint-office, puis cardinal et légat à Ferrare. Ce prélat se fit chérir dans cette ville par ses vertus et surtout par son humanité envers les nombreux prisonniers politiques qui y furent envoyés de Faenza et de Ravenne par suite de la révolution qui éclata en 1820 dans les États de Naples. Pie VIII le rappela à Rome en 1830, et lui conféra la dignité de vice-chancelier de l'Église. Arezzo mourut dans cette capitale le 3 février 1833; il a laissé sur l'histoire ecclésiastique de son temps des *Mémoires* qu'on dit fort curieux.

ARFE (Juan de), sculpteur espagnol, né en 1603 à Séville, où il mourut en 1666, s'était formé à Rome. On admire de lui les statues en marbre de 20 pieds de haut des *Évangélistes* et *Docteurs*, dans la chapelle de la communion de Séville.

ARFE-VILLAFAGNO (Juan de), orfévre et sculpteur, né en 1524 à Léon, mort à Madrid en 1595, a laissé : *El quilatador de la Plata* (l'essayeur de l'or), etc., Valladolid, 1572, in-4°.

ARGAIZ (Grégoire de), bénédictin espagnol du 17e siècle, publia, en 1667, sous le titre de *Poblacion ecclesiastica de Espana*, 2 vol. in-fol.; une *Histoire ecclésiastique* de l'Espagne, qu'il prétendit avoir tirée des écrits de St. Grégoire, évêque de Grenade, et de la *Chronique* de Haubert; mais les savants démasquèrent bientôt la fraude, et il fut prouvé qu'il avait tout puisé dans son imagination.

ARGAL (Samuel), Anglais, gouverneur de la Virginie en 1617, commit tant d'exactions et d'actes d'une tyrannie odieuse que le gouvernement anglais envoya lord Delaware pour se saisir de sa personne. Mais ce lord étant mort dans la traversée, il ne fut point donné de suite à l'affaire, et même Argal, rentré en Europe avec le fruit de ses rapines, eut en 1620 le commandement d'un vaisseau, et fut créé chevalier par le roi Jacques.

ARGAND (Aimé), né à Genève et inventeur des lampes à courant d'air, n'est pas le premier qui ait vu un autre

donner son nom à sa découverte. Les lampes connues sous le nom de *quinquets* devraient s'appeler des *argands*. C'est en Angleterre, vers 1782, qu'il fit sa première lampe. Le 5 janvier 1787, Argand et Lange, son associé, obtinrent des lettres patentes délivrées sur le rapport de l'académie. Voilà bien l'invention constatée par le gouvernement en faveur du Genévois; mais la révolution étant arrivée, tous les priviléges furent abolis. Argand se trouva frustré des bénéfices de sa découverte, et même l'honneur lui en échappa : Quinquet, qui avait ajouté quelques nouvelles formes aux lampes, leur donna son nom. Argand alla, jeune encore, mourir dans sa patrie, le 24 octobre 1803.

ARGÉE, roi de Macédoine, fils et successeur de Perdiccas, l'an 618 avant J. C., régna 38 ans. — ARGÉE II usurpa le trône sur Amyntas II, et régna 2 ans (393 à 391 avant J. C.).

ARGELLATI (PHILIPPE), l'un des plus laborieux écrivains et des plus savants littérateurs de son temps, naquit vers la fin de l'année 1685, à Bologne. Après avoir terminé ses études et fait quelques voyages en Italie, il entreprit de publier les ouvrages, tant inédits que déjà imprimés, d'Ulysse Aldrovandi, avec des additions, des observations, et des corrections. Il s'associa, pour ce grand travail, plusieurs professeurs avantageusement connus dans les différentes parties des sciences; mais le plus grand nombre de ces savants étant morts successivement en peu d'années, il lui fallut renoncer à l'entreprise. Il ne tarda pas à en former d'autres. La plus importante des entreprises d'Argellati, fut l'édition du grand recueil, devenu si célèbre sous le titre de *Scriptores Rerum italicarum*. De concert avec le savant Muratori et le comte Archinto, il réunit une société de nobles milanais qui prit le titre de *Société palatine*, et qui s'engagea à suppléer aux frais de l'édition. Argellati monta en conséquence une magnifique imprimerie à Milan. Le premier ouvrage qui en sortit fut ce précieux et volumineux recueil. Argellati y eut beaucoup de part; ce fut lui qui rassembla et qui fournit à Muratori le plus grand nombre des manuscrits et des notices pour les premiers volumes, et qui en rédigea les dédicaces, dont la plupart portent son nom. Argellati continua de publier, avec une activité infatigable, différentes éditions d'ouvrages importants pour les lettres. Les principales sont : les *OEuvres de Sigonius*, 6 vol. in-fol.; *le Opere inedite di Ludovico Castelvetro*, 1727, in-4°; le Traité du P. Pietro Grazioli, barnabite : *De antiquis Mediolani ædificiis*, 1736, in-fol.; *Thesaurus novus veterum inscriptionum*, de Muratori, 1739, in-fol. Les réimpressions faites à Milan de l'ouvrage du P. Martenne : *De antiquis ecclesiæ ritibus*, des *Transactions philosophiques*, du *Recueil de Dissertations de divers auteurs*, Milan, 1750; *De Monetis Italiæ*, et plusieurs autres. On a de plus de ce laborieux écrivain : *Bibliotheca scriptorum Mediolanensium*, Milan, 1745, 2 vol. in-fol.; *Biblioteca de' Volgarizzatori Italiani*, Milan, 5 vol. in-4°, publiés en 1767. Argellati mourut à Milan, le 5 janvier 1755.

ARGELLATI (FRANÇOIS), fils du précédent, naquit à Bologne, le 8 mai 1712. Il se livra d'abord à l'étude de la philosophie et des lois. S'étant ensuite appliqué aux mathématiques, il fut nommé, en 1740, ingénieur de S. M. C. Il joignit à ces hautes sciences le goût des lettres latines et italiennes. L'exemple de son père l'engageait à les cultiver. Il vécut presque toujours avec lui, soit à Milan, soit à Bologne, et mourut quelques mois avant lui à Bologne, en 1754. François Argellati a publié : *Pratica del foro Veneto*, Venise, 1737, in-4°; *Saggio d'una nuova filosofia*, Venise, 1740, in-4°; *Storia della nascita delle scienze e belle lettere*, etc., Florence, 1743, in-8°. Cet ouvrage devait être composé de douze volumes, mais le premier seul a paru : *De præclaris Jurisconsultis Bononiensibus Oratio*, 1749, in-4°; *Il Decamerone*, 2 vol. in-8°, etc., fait à l'imitation de celui de Boccace, Bologne, 1751, 2 vol. in-8°.

ARGENS (JEAN-BAPTISTE DE BOYER, marquis D'), né à Aix le 24 juin 1704, mort près de Toulon le 11 janvier 1771, déshérité par son père, à cause de son inconduite, trouva dans sa plume une ressource assurée, et se rendit en Hollande, où il mit au jour les *Lettres juives, chinoises* et *cabalistiques* (trois ouvrages publiés de 1754, à 1769 qui forment 21 vol. in-12). Frédéric II, satisfait de ces ouvrages, attira l'auteur à Postdam, lui donna la clef de chambellan, 6,000 liv. de pension et la place de directeur de l'académie. A l'âge de 60 ans il devint amoureux d'une actrice nommée *Cochois* et l'épousa à l'insu de Frédéric qui ne l'apprit pas sans en témoigner son mécontentement. Après la guerre de sept ans, d'Argens alla voir sa famille en Provence, pour la deuxième fois depuis son établissement en Prusse. Il finit ses jours dans la maison de campagne de sa sœur. Ses nombreux ouvrages de philosophie ont cessé d'être en vogue. On a publié ses *Mémoires*, nouvelle édition, 1807, in-8°. — Le chevalier d'ARGENS, frère du précédent, a publié des *Réflexions sur le devoir et l'état des chevaliers de Malte*, in-12.

ARGENSOLA (LUPERCIO DE), poëte et historien espagnol, né vers 1565 à Balbastro en Aragon, secrétaire d'État et de la guerre sous le comte de Lemos, vice-roi de Naples, a contribué à la fondation de l'académie des *Otiosi*, et mourut en 1613. On a de lui trois tragédies : *Isabelle*, *Philis* et *Alexandre*.

ARGENSOLA (BARTHÉLEMI-LÉONARD DE), frère du précédent, né au même lieu en 1566, d'abord chapelain de l'impératrice Marie d'Autriche, suivit Lupercio à Naples, où il fut nommé historiographe d'Aragon, et mourut à Saragosse en 1631. On a de lui l'*Histoire de la conquête des Moluques*, Madrid, 1609, in-fol.; traduit en français; Amsterdam, 1616, 3 vol. in-12; Les *Annales d'Aragon*, continuation incomplète de Zurita, Saragosse, 1630, in-fol., etc. Le fils de Lupercio a recueilli les œuvres poétiques de ces deux écrivains sous le titre de *Rimas de Lupercio y del doctor Bartholome-Leonardo de Argensola*, Saragosse, 1634, in-4°.

ARGENSON. *Voyez* **VOYER**.

ARGENTAL (CH.-AUGUSTIN DE FERRIOL, comte D'), né à Paris le 20 décembre 1700, était neveu de Mme de Tencin. Il est connu par son amitié et sa correspondance avec Voltaire, qui lui accorda sa confiance la plus intime et consulta presque toujours sur ses ouvrages. Il mourut à Paris le 5 janvier 1788. On lui attribue le roman du *Comte de Comminges*, qui passe aussi pour être de Mme de Tencin.

ARGENTELLE (LOUIS-MARC-ANTOINE ROBILLARD D'), né le 29 avril 1777, à Pont-l'Évêque, fit fort jeune les

premières campagnes d'Italie sous Bonaparte, suivit en 1801 le général Decaen dans son expédition aux Indes orientales. Il avait remarqué à Florence des imitations, en cire, de beaucoup de plantes et de fruits; il résolut de perfectionner cet art et de l'appliquer aux productions de l'Orient. Il parvint d'abord à trouver une matière qui supportât mieux que la cire les chaleurs tropicales. Il revint ensuite dans sa patrie avec une riche collection de plantes et de fruits, qu'il nomma *Carporama*. Cette collection fut exposée à Paris en 1827 et l'Institut nomma une commission qui reconnut que rien d'aussi parfait n'avait encore été exécuté jusqu'alors. L'auteur de cette première collection mourut à Paris, au moment de son succès, le 12 décembre 1828.

ARGENTI (Augustin), jurisconsulte et poëte, né à Ferrare, mort le 20 août 1576, est l'un des premiers qui aient composé des pièces de théâtre dans le genre pastoral. Il en dédia une, intitulée *lo Sfortunato*, Venise, 1560, in-4°, au cardinal Louis d'Este, son protecteur.

ARGENTI (Borso), frère du précédent, d'abord jurisconsulte, puis archiprêtre de Ferrare, mort en 1594, cultiva le même genre de littérature. Les *Rime scelte de' poete ferraresi* contiennent un essai de ses talents; sa comédie de *la Prigione*, Ferrare, 1580, in-8°, Venise, 1587, in-12, est regardée comme une des meilleures du temps.

ARGENTIER (Jean), médecin, naquit à Quiers, ville de Piémont, en 1513. Il commença à exercer la médecine à Lyon, en 1539; il avait été attiré dans cette ville par son frère aîné, Barthélemi, médecin comme lui; il y resta cinq ans, et en 1545, passa à Anvers, puis en Italie; il enseigna avec succès à Naples, à Pise et à Turin, où il se fixa, et épousa Marguerite Broglio, sœur de l'archevêque de cette ville. Il y mourut, en 1572, âgé de cinquante-neuf ans. L'édition la plus complète de ses œuvres est celle de Hanovre, in-fol., 1610. Il faut joindre à ce volume le traité de *Erroribus veterum medicorum*, Florence, 1553, in-fol.

ARGENTINA (Thomas d'), général des augustins en 1545, est auteur de *Commentaires sur le Maître des Sentences*, Strasbourg, 1490, in-fol.

ARGENTON (Marie-Louise-Madeleine-Victoire le BEL de la BOISSIÈRE DE SERY, comtesse d'), l'une des premières maîtresses du régent, née vers 1680 à Rouen d'une famille noble. Le duc d'Orléans aima passionnément et longtemps Mlle de Sery; il en eut un fils, le chevalier d'Orléans, qu'il légitima en juillet 1706; il fit présent à la mère de la terre d'Argenton. Le duc de Saint-Simon, très-attaché au duc d'Orléans, parvint à lui faire rompre cette liaison. Mme d'Argenton, riche, aimable et jeune encore, ne pouvait manquer de consolateurs; elle distingua le chevalier d'Oppède, officier aux gardes, qu'elle épousa secrètement en 1713. Quoiqu'elle lui eût fait d'assez grands avantages, le chevalier, d'un caractère brutal, la traitait fort rudement. Devenue veuve en 1717, elle vécut entourée d'amis tantôt à Paris, tantôt à Argenton, et y mourut le 4 mars 1748. Le chevalier d'Orléans, son fils, né en 1702, fut fait général des galères en 1716, grand prieur de France en 1719, et grand d'Espagne en 1723. Il mourut à Paris le 15 juin 1748.

ARGENTON (Jean-Constantin), né le 16 janvier 1775 à Rabat (Arriége), entra au service comme simple soldat. Parvenu au grade de capitaine en 1808 il fit la campagne de Portugal; il fut arrêté en 1809, près d'Oporto accusé d'avoir fait plusieurs voyages à Lisbonne auprès du général Wellington. Il parvint à s'évader et à se réfugier en Angleterre. Ayant essayé de rentrer en France sous un nom supposé, il fut reconnu et condamné à mort le 21 décembre 1809, comme ayant passé à l'ennemi.

ARGENTRÉ (Bertrand d'), né à Vitré en 1519, était sénéchal de Rennes; suspect d'être attaché au parti de la Ligue, il fut compris dans la mesure qui écarta ses fauteurs de la ville; cette rigueur abrégea ses jours; il mourut le 13 janvier 1590. Dumoulin parle avec éloge de ses *Commentaires sur la coutume de Bretagne*. Son *Histoire* de cette province, imprimée à Rennes en 1582, et Paris, 1588, in-fol., dépourvue de critique, a beaucoup perdu de sa réputation. Son fils, Charles d'Argentré de la Boissière, président au parlement, en donna une nouvelle édition corrigée, Paris, 1612, in-fol., reproduite en 1618 et 1668.

ARGENTRÉ (Charles DUPLESSIS d'), né le 16 mai 1673 au château du Plessis d'Argentré, diocèse de Rennes, mort le 27 octobre 1740, fut docteur de Sorbonne en 1700, aumônier du roi en 1709, évêque de Tulle en 1723; il a laissé plusieurs livres de théologie et de piété, entre lesquels on cite : *Traité de l'Église*, Lyon, 1668, 2 vol. in-12; *Elementa theologiæ*, Paris, 1702, in-4°, plus un appendice en 1705.

ARGENVILLE. *Voyez* **DEZALLIER.**

ARGENTRÉ (Louis-Ch.-DUPLESSIS d'), évêque de Limoges, né en 1724, fut nommé en 1789 député aux états généraux et y siégea constamment avec le parti qui s'opposa à la révolution. Les circonstances le forcèrent à quitter la France; il se réfugia à Munster, d'où il correspondait avec les grands vicaires auxquels il avait confié l'administration de son diocèse. Malgré le concordat il ne rentra point en France; il administra son diocèse au moyen d'instructions qu'il envoyait à ses vicaires généraux. Ce prélat mourut à Munster en avril 1808.

ARGHOUN, fils d'Holakou, fait prisonnier et gardé secrètement par son oncle Abaca-Kan, était destiné à périr; mais les officiers chargés de l'exécution de ce crime profitèrent de l'absence d'Abaca-Kan pour rendre la liberté au prisonnier. Celui-ci parvint à lever des troupes, se mit à la poursuite de l'usurpateur, le prit, et fut proclamé empereur le 11 août 1284. Arghoun, après avoir fait périr le président du divan, en donna la charge à un Mogol nommé Bouca qui subjugua son faible souverain au point de se faire nommer premier ministre. Aveuglé sur sa position, il forma le projet de renverser son bienfaiteur pour occuper sa place, mais un Juif, médecin de l'empereur, éclaira son souverain et Bouca périt l'an 1289; ce même Juif lui succéda. Arghoun laissa encore une fois le pouvoir entre les mains de son favori, mais jamais l'empire ne fut plus florissant que sous ce ministre. Il était si équitable que jamais les grands et les généraux n'osaient commettre aucune injustice, aucune vexation. Cet état heureux dura deux ans. Chéri des peuples comme de son prince, le ministre voulut tenir les grands à une excessive distance. Ceux-ci, profondément indignés, saisirent avec empressement toutes les occasions pour lui nuire dans l'esprit du prince; ne pou-

vant y parvenir ils profitèrent d'une maladie d'Arghoun pour se défaire du favori et de ses créatures. Le chagrin que ressentit Arghoun en apprenant cette catastrophe le conduisit au tombeau le 27 de rabyi 1er, l'an 690 (du 2 au 3 avril 1291).

ARGILLATA ou **ARGELLATA** (Pierre de), médecin de Bologne, y professa la logique, l'astronomie et la médecine, et mourut en 1423. Il a fait faire un grand pas à la chirurgie. Ses *Chirurgiæ libri sex*, imprimés à Venise en 1499, in-fol., eurent 4 édit. en moins de 20 ans.

ARGIMOND, chambellan de Bécarède, roi des Goths; entreprit de s'emparer de la couronne en 589; fut arrêté et puni de mort.

ARGIS. *Voyez* **BOUCHER D'ARGIS.**

ARGOLI (André), médecin et mathématicien, né en 1570 à Tagliacozzo (royaume de Naples), mourut en 1653, professeur de mathématiques à l'université de Padoue, et chevalier de St.-Marc; il a laissé: *De diebus criticis*, Padoue, 1644, 2 vol. in-4°, des *Éphémérides* depuis 1630, Venise, 1638, et des *Observations sur la comète* de 1653.

ARGOLI (Jean), fils du précédent, composa à 15 ans une *Idylle sur les vers à soie*, et à 17 ans son poëme d'*Endymion*, qui parut un prodige. Plus tard il étudia la jurisprudence à Padoue, sans pourtant négliger les belles-lettres, qu'il enseigna avec succès à Bologne, où l'on croit qu'il mourut en 1660, âgé de 50 ans. Outre ses poésies latines et italiennes, on cite de lui quelques écrits de philosophie et d'archéologie, épars dans les recueils de l'époque sur ces matières.

ARGONNE (Noel dit Bonaventure d'), né à Paris en 1634, fut d'abord avocat, puis chartreux à Gaillon près Rouen, où il mourut le 28 janvier 1704. Il est auteur du *Traité de la lecture des PP. de l'Église*, 1697, in-12, et de *Mélanges d'histoire et de littérature*, publiés sous le nom de Vigneul-Marville; réimprimés par les soins de l'abbé Banier, en 1725, 3 vol, in-12 : le 3e vol. est de l'auteur. D'Argonne était du petit nombre de ceux qui ne sentent pas tout le mérite de la Bruyère. Il a publié la critique des *Caractères*. La correspondance de ce religieux a été recueillie dans les *Annales encyclopédiques* par M. Champollion-Figeac.

ARGONTE, reine de Léon, se retira dans le monastère de la Salcéda en Galicie, après qu'Ordono II l'eût répudiée. Elle ne voulut pas revenir près de ce prince, qui, par la suite, la regretta vivement.

ARGOTE DE MOLINA (Gonzalve), généalogiste et littérateur espagnol, né à Séville en 1549, fit avec honneur la campagne de Grenade en 1568, se distingua de même dans l'expédition dirigée contre les pirates aux îles Canaries; et, s'étant retiré ensuite à Séville, il y fut nommé échevin, commandant de la *Santa-Hermandad*, puis *alferez mayor* d'Andalousie. Un mariage d'ambition qu'il contracta avec la fille naturelle d'un grand seigneur ne lui apporta que du désappointement et des regrets. Il eut aussi, dans l'exercice de ses emplois, de graves démêlés avec le chapitre de Séville; enfin l'épuisement de ses ressources pécuniaires vint mettre le comble aux chagrins qui traversèrent la fin de sa vie et qui portèrent atteinte à sa raison. Il mourut vers l'an 1590, laissant la réputation un peu exagérée de savant également versé dans les belles-lettres, les mathématiques, l'histoire et la poésie. Les deux ouvrages qui sont restés son principal titre de célébrité sont intitulés : *Nobleza de Andaluzia*, Séville, 1588, in-fol.; *Historia del gran Tamerlan*, 1582, in-fol., réimprimée dans les *Cronicas de los reyes de Castilla*, Madrid, 1782, in-4°. Quant à ses compositions en vers, ce qu'en ont recueilli les éditeurs du *Parnaso espanol*, in-12, Madrid, 1770, p. 55-75, t. IV, ne donne pas une très-haute idée de son génie poétique.

ARGOTE (Jérôme CONTADOR d'), savant théatin, né en 1676 à Collares en Estramadure, mort à Lisbonne en 1749, fut un des premiers membres de l'académie d'histoire portugaise, et l'on trouve de lui plusieurs dissertations dans les mémoires de cette compagnie; mais il est particulièrement connu par les œuvres suivantes : *De antiquitat. conventûs Bracarugustani, lib. IV*, 1728, 1738, in-4°. La 2e édition est augmentée. *Mémoire pour servir à l'histoire de l'église primat. de Brague*, 1732-44, 3 vol. in-4°; *Regraz de ling. portugueza*, 1725, in-8°.

ARGOU (Gabriel), avocat au parlement de Paris, natif du Vivarais, mort vers 1706, s'est fait un nom dans le barreau français par ses *Mémoires* relatifs aux duchesses de Longueville et de Nemours, et par ses *Institutions au droit français*, dont l'édition augmentée par Boucher d'Argis, a été reproduite un grand nombre de fois jusqu'en 1789.

ARGUES (Gérard des). *Voyez* **DESARGUES.**

ARGUIZO (Juan de), poëte espagnol, naquit dans le 16e siècle à Séville d'une famille distinguée. Doué d'un goût très-vif pour la littérature, il composa quelques pièces de vers qui suffirent pour lui faire une grande réputation. Il jouait de plusieurs instruments avec une rare perfection. Il dut sa renommée, autant à sa fortune dont il savait faire un noble usage, qu'à ses talents. Il mourut vers 1620. Ses *poésies* peu nombreuses sont éparses dans divers *cancionerie*. Ses *sonnets* ne sont pas sans mérite.

ARGYLE (Archibald, comte et marquis d'), chef du fameux clan des Campbell, fut créé marquis en 1641, et soutint d'abord la cause de Charles Ier, roi d'Angleterre, contre les *Covanentaires*; mais les troupes royales ayant été défaites à Worcester par Fairfax, en 1645, le marquis d'Argyle, fait prisonnier et envoyé à Édimbourg, obtint sa liberté à condition qu'il se soumettrait au parti des vainqueurs; fidèle à cette nouvelle cause, il obtint la confiance et l'amitié de Cromwell. Emprisonné à la tour de Londres lors de la restauration des Stuarts, il y fut détenu cinq ans; mais ensuite on le transféra en Écosse pour y être jugé; il fut condamné et exécuté en 1660.

ARGYLE (Archibald CAMPBELL, comte d'), fils du précédent, dévora, pendant tout le règne de Charles II, la haine qu'il devait naturellement nourrir contre les Stuarts. Argyle eut plusieurs fois occasion de se trouver en opposition avec le duc d'York (depuis Jacques II). Lorsque les partisans du bill qui avait pour objet de fermer l'accès du trône à ce prince furent écartés, on convoqua le parlement d'Écosse, et le duc d'York fut chargé de l'ouvrir au nom du souverain. Le parlement, après avoir voté le fameux bill de la succession directe, s'occupa d'obtenir des garanties pour le culte protestant. Un bill fut proposé, portant que tous les employés civils et militaires seraient tenus de prêter un serment dit le *test*. Argyle s'opposa de tous ses moyens à ce bill, fit une proposi-

sition dont le duc d'York fut profondément blessé, et Argyle n'en ressentit que trop tôt les funestes conséquences. Le bill ayant été adopté, Argyle fut obligé de prêter serment, ce qu'il fit avec de certaines restrictions qui furent incriminées; on vint l'arrêter comme prévenu de diffamation (*leasing-making*), de parjure et de haute trahison. Le jury, qui n'avait à prononcer que sur le fait, déclara Argyle coupable de trahison; et il fut condamné à la peine de mort. Le duc d'York assurait à qui voulait l'entendre que ni la vie ni les biens d'Argyle ne couraient aucun risque; cependant celui-ci peu rassuré parvint à s'évader et trouva l'occasion de passer en Hollande où il mena une vie très-retirée jusqu'à l'avénement de Jacques II (février 1685). Alors il quitta sa retraite, et se lia avec les emigrés anglais et écossais qui se trouvaient dans les Pays-Bas, tels que le duc de Monmouth, Halifax, Patrick Hume, etc. Ils résolurent d'opérer une descente en Écosse. Une veuve d'Amsterdam, Mme Smith, aussi riche que zélée pour la cause des réfugiés, envoya 10,000 liv. sterl., cette somme servit à acheter des armes. Argyle s'embarqua avec ses camarades dans le port d'Uly le 2 mai 1685. Il doubla le nord de l'Écosse, débarqua quelques-uns de ses amis dans les îles Orcades, afin de sonder les dispositions du peuple. Deux de ses compagnons y furent arrêtés, l'éveil étant donné, les milices furent mises sur pied, les côtes surveillées par deux frégates; néanmoins Argyle parvint à débarquer et à réunir d'abord cinq ou six cents hommes. Le comte Dunbarton, général en chef des forces royales, se porta vers le gros des rebelles, commandé par Argyle en personne et qui se montait alors à environ 3,000 hommes. Pendant la nuit, abandonné par la plus grande partie de ses soldats, et ne conservant plus l'autorité nécessaire sur ceux qui lui restaient, il chercha à se retirer, mais vigoureusement poursuivi par Dunbarton, qui avait pris ou dispersé le reste de ses troupes, ce chef fut pris avec son ami Fullarton qui seul ne l'avait point abandonné. Argyle fut conduit à Édimbourg. Comme il avait déjà été condamné, on ne lui fit point de nouveau procès. Il fut exécuté le 30 juin 1685. La mort d'Argyle mit fin à l'insurrection en Écosse.

ARGYLE (Jean Campbell, second duc d'), petit-fils du précédent et fils d'Archibald, créé duc d'Argyle en 1701, naquit en 1678; il servait en 1706 sous le duc de Marlborough; prit part aux batailles de Ramillies, 1706; d'Audenarde, 1707, et de Malplaquet, 1708, ainsi qu'au siége de Lille, 1708; la reine Anne lui donna l'ordre de la Jarretière, en 1710; il obtint, en 1712, le commandement militaire de l'Écosse; George Ier, à son avénement au trône, en 1714, lui accorda toute sa confiance; en 1715, il battit le comte de Marr à Dumblein, et força le prétendant à sortir du royaume. En 1718, créé pair d'Angleterre sous le titre de duc de Greenwich, il fut privé de ses dignités par suite de son opposition contre Robert Walpole; mais, au renouvellement du ministère, en 1735, il fut réintégré dans ses charges, et, à sa mort, en 1743, il fut inhumé à l'abbaye de Westminster.

ARGYRE, prince et duc d'Italie, fils de Melo, puissant citoyen de Bari, resserra, en 1040, l'alliance conclue par son père, avec les fils de Tancrède de Hauteville, et, par leur assistance, se rendit maître de Bari, et prit, en 1042, le titre de duc d'Italie, quoiqu'il eût à peine soumis une partie de la Pouille et de la Calabre. Maniacès, le général grec auquel il faisait la guerre, ayant usurpé la pourpre, Argyre put se réconcilier avec l'empereur Constantin Monomaque, l'ennemi de son ennemi. Il reçut de lui les titres de patrice et de catapan. Ces dignités nouvelles l'éloignèrent des Normands, contre lesquels on le vit solliciter, en 1046, les secours des Grecs. Dès lors, il fut toujours à la tête des ligues formées contre ces redoutables conquérants. Il conserva jusqu'en 1058 le gouvernement de Bari, et les titres pompeux que la cour de Constantinople lui avait donnés. Vers cette époque, il paraît qu'il tomba dans la défaveur de l'empereur, et qu'il mourut exilé de sa patrie.

ARGYRE (Isaac), moine grec et habile mathématicien, composa vers l'an 1372 un *Computus*, ou méthode de trouver le jour où doit être célébrée la pâque. Ce canon fut publié d'après un manuscrit de la bibliothèque Palatine, et avec une version latine et des notes, par Jac. Christmann, Heidelberg, 1611, in-4°. Petau le reproduisit dans son *Uranologie*, avec une nouvelle version latine. Avant Christmann et Petau, Jos. Scaliger en avait donné le dernier chapitre à la fin du *Canon paschal* de St. Hippolyte et dans un ouvrage *De emendat. tempor*. On conserve plusieurs autres ouvrages manuscrits d'Argyre, dont Fabricius indique les titres dans la *Bibliographie grecque*.

ARGYROPULO (Jean), né à Constantinople, fut un des savants grecs qui se réfugièrent en Italie après la prise de cette ville, vers l'an 1454. Reçu à Florence par Côme de Médicis, il enseigna le grec à son fils et à son neveu, se rendit à Rome en 1480, et y professa la philosophie d'Aristote. Il a traduit en latin les ouvrages de ce philosophe sur la logique, la physique et la morale; mais ces traductions, surpassées depuis, sont aujourd'hui complétement oubliées.

ARIADNE, impératrice de Constantinople, était fille de l'empereur Léon Ier et de Vérine. Son père, voulant s'attacher la nation des Isaures, fameuse par ses brigandages et par une valeur indomptable, attira près de lui Trascalsée, l'un des chefs de ces barbares, le revêtit de la dignité de patrice, et lui donna en mariage Ariadne sa fille, en 468. Léon étant mort, Ariadne se joignit à sa mère Vérine, et leurs intrigues portèrent au trône Trascalsée, qui avait quitté son nom pour celui de Zénon. Peu d'années après, Zénon se vit forcé, par la révolte de Basilisque, de fuir en Isaurie; Ariadne le suivit, et opposa son courage à la faiblesse de son lâche époux. Rentrée à Constantinople, après la défaite de Basilisque, elle tempéra la cruauté de Zénon dans le châtiment des rebelles. Depuis longtemps, Ariadne entretenait un commerce secret avec Anastase le Silentiaire; l'empereur en ayant eu des soupçons, l'impératrice saisit une occasion favorable de se soustraire à la vengeance d'un époux outragé. On rapporte que Zénon, qui était attaqué d'épilepsie, fut un jour saisi d'un accès si violent, que ses officiers le crurent mort; Ariadne s'empressa de le faire couvrir d'un suaire, et le fit porter secrètement au tombeau des empereurs; l'entrée en fut fermée par une pierre, et on y mit des gardes, avec défense, sous peine de la vie, de laisser approcher du tombeau, ou de l'ouvrir. Ils obéirent, et,

malgré les cris lamentables de Zénon, ils n'osèrent lui donner aucun secours. Ce malheureux prince mourut de rage, en se rongeant les bras avec les dents. Quarante jours après la mort de Zénon, Ariadne épousa publiquement Anastase, qu'elle avait eu l'adresse de faire élire empereur. Il ne paraît pas qu'elle ait pris part aux événements arrivés sous le règne de ce prince. Elle mourut sexagénaire, en 515, sans laisser de postérité.

ARIALD (St.), diacre de Milan, martyrisé par les Simoniaques, le 28 juin 1066; canonisé l'année suivante par Alexandre II.

ARIAMIRE ou **MIRON**, succéda à son père Théodomire, roi des Suèves en Espagne, l'an 569. En 572, il fit la guerre aux Aragonais, et assista au siége de Séville en 581, où il mourut.

ARIARATHE Ier, roi de Cappadoce, en 560 avant J. C.; son frère Olopherne régna avec lui; ils étaient fils d'Ariamnès qui avait régné cinquante ans; il fit avec les Perses l'expédition d'Égypte.

ARIARATHE II, roi de Cappadoce; succède à Olopherne son oncle; attaqué en 324 avant J. C., par Perdiccas; vaincu, fait prisonnier et mis en croix lui et sa famille.

ARIARATHE III ou **Ier**, suivant ceux qui ne commencent qu'à lui la suite des rois de Cappadoce, fils du précédent; échappé à la ruine de sa famille, défait les Macédoniens, tue leur général Amyntas, et remonte sur le trône de son père l'an 310 avant J. C.

ARIARATHE IV, petit-fils du précédent; vivait l'an 250 avant J. C.; associé au trône de son père Ariamnès, règne seul après lui.

ARIARATHE V, fils du précédent; succède à son père, en 220 avant J. C.; l'an 193 avant J. C. demande la paix à Manlius; meurt vers l'an 168 avant J. C.

ARIARATHE VI, surnommé *Philopator,* succède à son père, en 168 avant J. C.; chassé de ses États par Olopherne se réfugie à Rome; recouvre ses États par la suite; périt dans la bataille où P. Crassus est défait, vers l'an 127 avant J. C.

ARIARATHE VII, surnommé *Épiphane*, fils du précédent; proclamé par le peuple, et assassiné l'an 117 avant J. C., par un certain Gordius, aposté par Mithridate.

ARIARATHE VIII, surnommé *Philométor,* fils du précédent; replacé sur le trône de Cappadoce par Mithridate, qui en avait chassé Nicomède; est assassiné par lui en trahison, l'an 106 avant J. C.

ARIARATHE IX, fils du précédent; rétabli sur le trône par le peuple, est détrôné par Mithridate, et meurt de chagrin peu de temps après, vers l'an 100 av. J. C.

ARIARATHE X, roi de Cappadoce, fils d'Ariobarzane II, et frère d'Ariobarzane III, devint roi l'an 41 avant J. C.; Marc-Antoine lui enleva la couronne, il s'en ressaisit, et fut encore chassé par Antoine, qui le fit mourir, 36 ans avant J. C.

ARIAS (François), jésuite espagnol, mort en 1605, âgé de 72 ans, en odeur de sainteté, a composé des ouvrages ascétiques traduits en latin, en français et en italien.

ARIAS DE BENAVIDÈS (Pierre), médecin du 16e siècle, né à Toro, a publié sous le titre de *Secretos de chirurgia,* Valladolid, 1567, in-8°, un recueil d'observations sur la médecine et la chirurgie des Américains, dans lequel il décrit la manière dont les Indiens se guérissent de leurs maladies ou blessures.

ARIAS MONTANUS (Benoît), Espagnol, né dans l'Estramadure en 1527, était savant dans les langues orientales et parlait avec facilité l'allemand, le français, le flamand et le portugais. Il suivit l'évêque de Ségovie au concile de Trente. A son retour Philippe II le chargea de l'édition de la Bible *polyglotte,* connue aujourd'hui sous le nom de Bible d'Anvers ou de Bible de Plantin qui en fut l'imprimeur. Arias termina ce travail en 1572; mais dénoncé par un envieux, comme ayant altéré le texte sacré, il fut obligé de faire plusieurs voyages à Rome pour sa justification. Elle fut complète, et Philippe, pour le récompenser de ses soins, lui offrit un évêché; mais il se contenta d'une pension de 2,000 ducats, il fut mis plus tard à la tête de la bibliothèque de l'Escurial; il obtint enfin la permission de se retirer à Séville, où il mourut en 1598. La plupart de ses ouvrages roulent sur l'Écriture sainte : son traité *des Antiquités judaïques,* Leyde, 1593, in-4°, est le plus estimé.

ARIBERT, fils de Clotaire II, roi de France, et frère de Dagobert Ier, eut le royaume d'Aquitaine, et se fit couronner à Toulouse vers 628; mais il mourut en 630, ne laissant qu'un fils qui le suivit bientôt, et de la mort duquel on a soupçonné Dagobert.

ARIBERT Ier, roi des Lombards, succéda en 653 à Radoald. Il abolit l'arianisme, et fixa la religion catholique sur le trône. Il partagea le royaume entre Pertharite et Gondebert, ses deux fils, et mourut en 661.

ARIBERT II était fils de Ragimbert, duc de Turin et usurpateur de Lombardie, qui l'associa au trône vers l'an 700, et mourut peu après. Il se signala par le meurtre de Luitbert, que son père avait dépouillé, et de Rotharis, son allié; il exerça aussi des cruautés inouïes contre la femme et les enfants d'Ansprand, tuteur de Luitbert; mais ce dernier étant revenu en 712 avec une armée bavaroise, Aribert, abandonné de ses troupes, ne put tenir contre lui, prit la fuite et se noya dans le Tésin.

ARIBON, évêque de Frisingue de 760 à 783, est auteur des *Vies* de St. Corbinian, le premier de ses prédécesseurs, et de St. Emmeran, évêque de Poitiers, publiées par Surius et Mabillon.

ARIDÉE, fils naturel de Philippe, fut quelque temps placé sur le trône après la mort d'Alexandre, l'an 323 avant J. C. Au bout de sept ans, pendant lesquels Perdiccas régna sous son nom, il fut mis à mort par ordre d'Olympias.

ARIEH, rabbin. *Voyez* **LÉON** de Modène.

ARIENTI. *Voyez* **ARGENTI**.

ARIGE, **ARIGA**, **AREG**, **ARIDIUS** ou **ARIGIUS** (St.), évêque de Gap en 579, fut lié avec le pape St. Grégoire, qu'il visita à Rome, et mourut à son retour le 1er mai 604.

ARIGISE Ier, duc de Bénévent, succéda à Zotton, en 591, enleva Crotone aux Grecs en 596, et mourut en 641, après 50 ans de règne. Son fils Aione ayant été tué par les Slaves, Radoald fut élu en sa place.

ARIGISE II, autre duc de Bénévent, succéda, en 758, à Luitprand, lutta 15 ans contre Charlemagne, qui le sou-

mit enfin en 787, et mourut cette même année. C'était un prince juste et ami des lettres. Son fils Grimoald lui succéda.

ARIGNOTE, fille de Pythagore et de Théano, a composé divers *Traités* sur les mystères de Bacchus; mais c'est à tort que Vossius, trompé par un passage altéré de Clément d'Alexandrie, lui attribue une *Histoire de la vie de Denys le Tyran;* l'homonymie du nom de ce prince et de Bacchus en grec a causé cette erreur.

ARIMAZE était gouverneur d'une forteresse située sur un rocher extrêmement escarpé de la Sogdiane, dans laquelle s'étaient réfugiées la femme et la fille d'Oxyarte. Sommé par Alexandre de se rendre, il lui demanda si les Macédoniens avaient des ailes pour le forcer dans ses murs. Alexandre choisit dans son armée tous ceux qui étaient accoutumés à gravir sur les rochers, et leur promit des récompenses considérables. Ils trouvèrent le moyen de monter sur la partie du rocher qui dominait la forteresse; alors Arimaze proposa de se rendre; mais Alexandre ne voulut point le recevoir à composition, et, étant entré dans la place, il le fit pendre, ainsi que ses soldats, au bas du rocher.

ARIMONDO, poëte vénitien, célébra dans ses vers, en 1651, la victoire remportée sur les Turcs par Mocénigo.

ARIMONDO (André) écrivit dans le 16e siècle l'histoire de la guerre de Sélim contre les Vénitiens.

ARINGHI (Paul), prêtre de l'Oratoire, mort à Rome en 1676, est surtout connu par sa traduction latine de l'ouvrage de Bosio, *Rome souterraine,* 1651, 2 vol. in-fol., avec de savants commentaires qui rendent cette traduction préférable à l'ouvrage original.

ARIOALD, roi lombard, succéda en 625 à Adaloald. Son attachement à l'arianisme lui attira beaucoup de traverses. Étant mort en 636, sa femme Gundeberge, que, sur un soupçon il tenait renfermée depuis 3 ans, fut rétablie sur le trône et épousa Rotharis, duc de Brescia.

ARIOBARZANE, surnommé *Philoromæus,* fut choisi pour roi par les Cappadociens vers l'an 90 avant J. C. Mithridate, qui avait des vues ambitieuses sur la Cappadoce, essaya plusieurs fois de le renverser du trône, mais toujours Ariobarzane fut soutenu ou rétabli par les Romains. Mithridate, n'osant plus attaquer ouvertement, engagea Tigrane, roi d'Arménie, à faire une invasion dans la Cappadoce; il mourut bientôt après; Pompée rétablit Ariobarzane sur le trône; mais ce prince déjà vieux voulut abdiquer en faveur de son fils, qui refusa d'abord, Pompée cependant le décida à monter sur le trône, vers l'an 67.

ARIOBARZANE II, surnommé Philopator, fils du précédent, devint roi par l'abdication de son père, vers l'an 67 avant J. C., et sa conduite à cette occasion lui fit donner le surnom de Philopator. On voit, par une inscription trouvée à Athènes, qu'il entreprit de faire rebâtir l'Odéon de cette ville, qui avait été brûlé par Sylla. Sa femme se nommait Athénaïs, ainsi que sa mère, ce qui pourrait faire conjecturer qu'il avait épousé sa sœur, comme c'était l'usage parmi les rois de l'Asie. Il en eut deux fils, Ariobarzane et Ariarathe. Cicéron nous apprend qu'il fut victime d'une conjuration, mais on en ignore les détails. Il mourut vers l'an 52 avant J. C.

ARIOBARZANE III, surnommé Eusébès Philoromæus, fils du précédent, monta sur le trône vers l'an 52 avant J. C. Il fut obligé de faire de grands sacrifices pour acheter la protection du peuple romain. Son autorité n'était pas très-affermie; Athénaïs, sa mère, femme altière, lui avait fait beaucoup d'ennemis, et les mécontents avaient proposé à Ariarathe, son frère, de le faire roi à sa place; mais l'union qui existait entre eux ne lui permit pas d'écouter cette proposition. Cicéron, à qui ce prince avait été recommandé par le sénat, fit tout ce qui dépendait de lui pour l'assurer sur le trône. Après la mort de César, Ariobarzane prit le parti des triumvirs contre ses meurtriers, et Cassius, qui se trouvait en Asie, le fit assassiner, et s'empara de ses trésors vers l'an 24 av. J. C.

ARION, musicien et poëte de Méthymne, vécut longtemps à la cour de Périandre, tyran de Corinthe. Il ne reste de lui qu'un *hymne* à Neptune, conservé par Élien, et publié par Brunck dans les *Analecta.* On dit que dans un voyage, se voyant près d'être massacré par des matelots qui voulaient le voler, Arion se jeta à la mer et fut sauvé par un dauphin qui le porta jusqu'au cap de Ténare.

ARIOSTE (François), l'un des ancêtres du poëte, médecin, jurisconsulte, et professeur en droit à Ferrare, fut employé par son souverain dans diverses négociations, et mourut en 1492.

ARIOSTE (Louis), l'un des premiers poëtes de l'Italie, naquit à Reggio dans le Modénois le 8 septembre 1474. Dans les jeux mêmes de son enfance, il faisait des espèces de tragédies qu'il jouait avec ses frères. Des *Poésies lyriques,* italiennes et latines, le firent connaître du cardinal Hippolyte d'Este, et d'Alphonse, frère du cardinal. C'est dans cette cour qu'il entreprit, au milieu des plaisirs et des affaires, et qu'il vint à bout en 10 ou 11 ans de finir son immortel poëme de *Roland furieux.* Il en commença l'impression en 1515, et le publia en 1516. La faible santé d'Arioste ne lui permit pas de suivre en 1518 le cardinal Hippolyte dans un voyage en Hongrie; il fut accueilli par le duc Alphonse qui le fit son gentilhomme, l'admit à sa familiarité, mais le laissa en proie à des embarras de famille et de fortune, et, quoique habituellement magnifique, ne le récompensa jamais. En 1522, ce prince lui donna la commission d'apaiser les troubles qui s'étaient élevés dans une partie montueuse et sauvage de ses États, depuis longtemps infestée par des brigands, reste des factions qui l'avaient agitée. L'Arioste parvint en peu de temps à en purger le pays, et à ramener tous les esprits à la soumission et à la concorde. De retour à Ferrare, après trois ans d'absence, il y fut occupé pendant plusieurs années à composer, ou du moins à faire jouer ses comédies sur le théâtre de la cour, dans les fêtes que le duc y donnait sans cesse. Il travaillait en même temps à corriger, achever et perfectionner son poëme, dont il donna la 2e édition en 1532. Peu de temps après, il fut attaqué d'une maladie de la vessie, dont il mourut, après huit mois de souffrances, le 6 juin 1533, dans la 58e année de son âge. L'Arioste joignait aux avantages extérieurs de la taille et de la figure un caractère doux, des manières polies et l'esprit le plus aimable. Il n'eut point d'égal dans ce genre d'épopée où l'imagination a bien une autre carrière à fournir que

dans l'épopée purement héroïque. Aucun poëte n'a mêlé avec autant d'adresse le sérieux et le plaisant, le gracieux et le terrible, le sublime et le familier; aucun n'a mené de front un aussi grand nombre d'actions diverses et de personnages qui tous concourent au même but; aucun n'a été plus poëte dans son style, plus varié dans ses tableaux, plus riche dans ses descriptions, plus fidèle dans la peinture des caractères et des mœurs, plus vrai, plus animé, plus vivant. On distingue, parmi les éditions rares du *Roland*, celle des Aldes, Venise, 1545, in-4°, où sont les cinq chants détachés qui font suite au poëme, et celle de Franceschi, Venise, 1584, in-fol., avec les arguments de Scipion Ammirato, la *Vie de l'Arioste*, écrite par J. B. Pigna, et par le Garofalo, plusieurs autres pièces importantes et curieuses, et surtout les belles gravures de Girolamo Porro. Les deux plus belles éditions de luxe sont aujourd'hui celles de Bodoni à Parme, et de Mussi à Milan. Le *Roland furieux*, traduit en vers dans presque toutes les langues, l'a été quatre fois en prose en français pendant le 18e siècle. La traduction qu'ont donnée Panckoucke et Framery, 1787, 10 vol. in-18, est simple, souvent élégante, et c'est la plus utile pour l'étude et l'intelligence du texte. Outre ce poëme, qui est son premier titre de gloire, on a de l'Arioste des *satires*, des *comédies*, des *poésies diverses*, des *poésies* latines. Tous ses ouvrages ont chacun leur degré de mérite; mais on y reconnaît partout la même clarté d'idées, la même facilité de style, et, selon les sujets, ce don de plaire et cette grâce dont la nature l'avait doué.

ARIOSTE (Gabriel), l'un des frères du poëte, mort à Ferrare, sa patrie, vers l'an 1552, a laissé un vol. de *Poésies latines*, 1582, in-8°.

ARIOSTE (Horace), fils du précédent, et neveu du célèbre poëte, né en 1555, chanoine de Ferrare, quoique intime ami du Tasse, entreprit la défense de son oncle dans un ouvrage intitulé : *Le difese dell' Orlando furioso*. Il mourut en 1593, à 38 ans, laissant les 16 premiers chants d'un poëme intitulé : *l'Alphée*, qui n'ont jamais été imprimés.

ARIOSTI (Attilio), dominicain, naquit à Bologne vers 1660 et s'adonna de bonne heure à l'étude de la musique. Il paraît qu'il obtint une dispense du pape qui l'exempta des devoirs de son état et lui permit de se livrer à des compositions dramatiques. Il imita d'abord le style de Lully, puis se rapprocha de celui de Scarlati. Il alla à Berlin, puis à Londres, où il séjourna de 1716 à 1728, revint ensuite dans son pays. On ignore l'époque de sa mort. Il a composé douze ou quinze *opéras* publiés à Venise, à Berlin, à Vienne et à Londres; il a laissé aussi des chansons et des cantates.

ARIOSTI (Lippa), belle Ferraraise, maîtresse, puis, vers 1352, épouse d'Obizzon, marquis d'Este, duquel elle eut cinq fils, qui furent la souche de la maison d'Este.

ARIOT (Thomas). *Voyez* **HARRIOT**.

ARIOVISTE, chef des Germains, soumit les Éduens, les Séquanais dans la Gaule; vaincu par César dans une bataille près de Besançon, l'an 696 de Rome; après une perte de 80,000 hommes, il fut contraint de repasser le Rhin, laissant deux de ses femmes et deux filles prisonnières.

ARIPERT. *Voyez* **ARIBERT**.

ARIPHRON, fils de Périclès, archonte perpétuel d'Athènes, huit cent quarante-quatre ans avant J. C., exerça cette magistrature pendant trente ans.

ARISI (François), jurisconsulte, littérateur et poëte de Crémone, né le 3 février 1657, mort le 25 janvier 1743. La réputation de savoir et de probité dont il jouissait dans sa profession de jurisconsulte, le fit revêtir de plusieurs emplois honorables dans lesquels il acquit une grande considération. Il joignait une grande habileté à ces exquises qualités. Mazzuchelli porte à plus de 60 le nombre de ses ouvrages, parmi lesquels la *Cremona letterata*, 1741, 3 vol. in-fol.

ARISTAGORAS, gendre d'Histiæus, tyran de Milet, gouverneur de cette ville, en l'absence de son beau-père; ne pouvant faire la conquête de l'île de Naxos pour le roi de Perse, comme il s'y était engagé, il fit révolter les Ioniens; chassa de toutes les villes les gouverneurs persans, et y rétablit le gouvernement populaire; assiégea la ville de Sardes, qui fut prise et brûlée, 503 avant J. C. Aristagoras, qui n'était pas assez habile pour soutenir ce qu'il avait commencé, se retira dans la Thrace après plusieurs échecs, et y fut tué par les barbares vers l'an 498 avant J. C.

ARISTANDER de Paros, sculpteur, avait fait, suivant Pausanias, une belle figure de femme tenant une lyre, qu'on voyait de son temps dans le temple d'Amyclée.

ARISTANDER, fameux devin du temps de Philippe et d'Alexandre, né à Telmèse en Lycie, suivit ce dernier dans ses expéditions d'Asie.

ARISTARÈTE, fille de Néarque, avait composé un tableau représentant Esculape.

ARISTARQUE, astronome grec, né à Samos, et, selon Plutarque, contemporain de Cléanthes, successeur de Zénon, dans la 129e olympiade, 264 ans avant J. C. Il était connu comme astronome, du temps d'Archimède, qui parla de lui dans son *Psammite*, ou *Arenarius*. Aristarque soutint l'opinion qu'on dit que Pythagore avait enseignée avant lui, et qui a été démontrée par les astronomes modernes, que la terre tourne autour du soleil. Plutarque observe que cette opinion du mouvement de la terre fut enseignée comme une hypothèse, par Aristarque, et que Séleucus l'établit dogmatiquement. Sextus Empiricus dit qu'Aristarque niait le mouvement de l'univers, mais qu'il croyait que la terre est mobile. Au moyen de la judicieuse correction du passage de Plutarque, proposée par Gassendi, et adoptée par Ménage, Fabricius et Bayle, on a un autre témoignage décisif, qui prouve qu'Aristarque soutenait cette opinion. Aristarque inventa une espèce particulière de cadran solaire, dont parle Vitruve. Le seul ouvrage existant d'Aristarque, est un *Traité sur les grandeurs et les distances du soleil et de la lune*. Il est à remarquer que, dans cet ouvrage, Aristarque ne dit pas un seul mot du système qui lui est attribué; mais on y trouve le moyen ingénieux par lequel il essaie de prouver que la distance du soleil à la terre est de dix-huit à vingt fois plus grande que celle de la lune à la terre. L'ouvrage d'Aristarque fut publié in-fol., à Venise, en 1498, ensuite par Wallis, in-8°, Oxford, 1680, et dans le 3e vol. des ouvrages de Wallis, imprimé in-fol., à Oxford, en 1699.

ARISTARQUE. Ce critique célèbre, formé à l'école d'Aristophanes le grammairien, et qui a mérité que son nom désignât, dans tous les siècles, un censeur sévère, mais juste et éclairé, naquit dans la Samothrace, 160 ans avant J. C., et eut Alexandrie pour patrie adoptive. Il fut fort estimé de Ptolémée Philométor, qui lui confia l'éducation de ses enfants. Il avait beaucoup travaillé sur Pindare, sur Aratus, et sur d'autres poëtes; mais il n'est plus connu aujourd'hui que comme éditeur d'Homère. Jamais critique plus rigoureuse ne fut exercée sur les ouvrages de ce génie immortel. Aussi, son édition fut-elle vivement attaquée. Zénodote le jeune, le stoïcien Cléanthe, Lucien, Philoxène, et une foule d'autres s'élevèrent contre Aristarque. Strabon, Plutarque et Athénée ne l'épargnèrent pas davantage. Grâce à l'excellente édition de l'*Iliade,* publiée par Villoison, les philologues modernes sont à portée d'apprécier aujourd'hui la justesse ou la témérité des conjectures d'Aristarque. Ce grand critique mourut dans l'île de Chypre, âgé de soixante et douze ans.

ARISTARQUE, poëte tragique, de Tégée en Arcadie, vécut plus de cent ans, fut le contemporain d'Euripide, et fit, dit-on, chausser, le premier, le cothurne aux acteurs tragiques. Il avait composé soixante et dix tragédies, dont une, *Achillis,* avait été traduite par Ennius, et imitée par Plaute dans son *Pœnulus.* Athénée cite cet Aristarque vers la fin de son 13e livre.

ARISTARQUE, disciple et compagnon de saint Paul, qu'il suivit en Asie, en Judée, et à Rome où il fut décapité avec lui.

ARISTÉE, poëte grec, contemporain de Cyrus, avait composé un poëme sur l'histoire des Arimaspes en trois livres, une *Théogonie* en vers, et quelques ouvr. en prose.

ARISTÉE, savant géomètre, maître ou ami d'Euclide et contemporain d'Alexandre, avait composé des ouvrages dont on ne connaît pas même les titres.

ARISTÉE. Nous avons, sous son nom, l'*Histoire des Septante,* c'est-à-dire, de la manière dont a été faite la version grecque de la *Bible,* connue sous le nom des *Septante.* Cet Aristée, qui se dit attaché à la personne de Ptolémée Philadelphe, raconte que ce prince, ayant chargé Démétrius de Phalère du soin de lui former une bibliothèque, apprit de lui que les Juifs avaient, dans leur langue, des livres qu'il était important de faire traduire en grec, pour les avoir dans sa bibliothèque. Ptolémée, d'après cet avis, envoya des ambassadeurs, au nombre desquels était Aristée, et des présents considérables à Éléazar, souverain pontife des Juifs, pour lui demander ces livres, et des interprètes qui pussent les traduire. Éléazar choisit, dans chacune des douze tribus, six personnes également versées dans les livres saints et dans la langue grecque, et il les chargea de porter ces livres à Ptolémée et de les traduire; on plaça ces soixante et douze interprètes dans l'île de Pharos, pour qu'ils fussent moins détournés de leur travail, et ils y firent cette version célèbre, dont faisaient usage dans leurs synagogues les Juifs établis en Égypte, qui ignoraient, en général, la langue hébraïque; et elle est encore la seule que reconnaissent les Églises grecques. Pour rendre la chose plus merveilleuse, on ajouta, par la suite, que ces soixante et douze interprètes, enfermés dans des cellules particulières, traduisirent chacun la *Bible* en entier, et que, lorsqu'on compara ces traductions, on trouva qu'ils s'étaient rencontrés, non-seulement pour le sens, mais encore pour les expressions. Il est reconnu maintenant, que toute cette histoire a été imaginée par quelque Juif d'Alexandrie, qui a voulu relever le mérite de cette version que les Juifs de la Palestine étaient bien éloignés d'approuver, puisqu'ils la regardaient comme une profanation, pour l'expiation de laquelle ils instituèrent, dit-on, un deuil annuel. Cependant, l'ouvrage que nous avons sous le nom d'*Aristée* est ancien, car Philon le Juif, et Joseph, le citent. Il a été imprimé plusieurs fois séparément : la meilleure édition est celle qui a paru en grec et en latin, Oxford, 1692, in-8°. On le trouve aussi, avec une réfutation très-savante, dans l'ouvrage intitulé : *Humfr. Hodii de Bibliorum textibus originalibus libri IV,* Oxford, 1705, in-fol., et, à la suite de la dissertation de van Dale, *De LXX Interpretibus super Aristeam,* Amsterdam, 1705, in-4°. On croit maintenant que la version dite des *Septante* a été faite par parties, et à différentes époques, par des Juifs d'Alexandrie : celle du *Pentateuque* est la plus ancienne, et peut bien remonter au règne de Ptolémée Philadelphe. Les autres livres ont été traduits un peu plus tard; mais longtemps avant la conquête de l'Égypte par les Romains. Cette traduction est la première dont les chrétiens se soient servis, et c'est d'après elle que les Apôtres citent l'*Ancien Testament.* Elle a été imprimée un grand nombre de fois; les meilleures éditions sont celles qui furent données 1° par les ordres de Sixte-Quint, d'après un manuscrit très-ancien du Vatican, Rome, 1587, in-fol., réimprimée avec le *Nouveau Testament,* gr.-lat. studio Jo. Morini, Parisiis, 1628, in-fol., 3 vol.; 2° par Lambert Bos, d'après le manuscrit du Vatican, avec des variantes, Franeckeræ, 1709, in-4°, 2 vol.; 3° par Grabe, d'après le manuscrit d'Alexandrie, qui se trouve dans la bibliothèque du roi d'Angleterre, Oxford, 1707 et suiv., in-fol., 2 vol., réimprimée à Zurich (*Tigurii*), par les soins de Breitinger, 1730, in-4°, 4 vol.; 4° par David Millius, Utrecht, 1725, in-8°, 2 vol. M. Holmes, savant anglais, avait entrepris d'en donner une, avec les variantes de tous les manuscrits existants : il en a paru un *specimen,* contenant la *Genèse,* Oxford, 1798, in-fol. M. Holmes étant mort, on ne sait si l'ouvrage se continue. Le livre de Daniel, qui se trouve dans toutes les éditions des LXX, n'était point de la même traduction que le reste; celle des LXX a été imprimée, pour la première fois, à Rome, 1772, in-fol., et réimprimée avec les notes de M. Ch. Ségaar, Utrecht, 1775, in-8°.

ARISTÉNÈTE, écrivain grec du 4e siècle, né à Nicée, mort dans le tremblement de terre de Nicomédie en 358, est auteur de *Lettres érotiques,* dont la 1re édition est de 1566, in-4°. Abresch les fit réimprimer en 1749, in-8°. M. Boissonade en a donné une excellente édition avec une traduction latine et les notes de divers auteurs. Paris, 1822, in-8°. Cyre-Foucault, Lesage, Moreau, Félix Nogaret, ont traduit ou imité les lettres d'Aristénète.

ARISTIDE, surnommé le *Juste,* fils de Lysimaque, Athénien célèbre par ses talents administratifs et militaires; capitaine de sa tribu à la bataille de Marathon, 490 ans avant J. C.; archonte l'année suivante, puis condamné à l'exil par les intrigues de Thémistocle, en 483

avant J. C.; rappelé lors de l'invasion de Xercès, il contribua aux succès de Salamine et de Platée, en 479 avant J. C.; mourut dans un âge avancé et tellement pauvre, que l'État fut obligé de pourvoir à ses funérailles, et de doter ses filles; fervent admirateur de Lycurgue, il demeura constamment dans le parti de l'aristocratie, tandis que son rival Thémistocle avait embrassé celui de la démocratie.

ARISTIDE de Thèbes, peintre, fut élève d'Euxénidas, et vécut vers la 110ᵉ olympiade, 340 ans avant J. C. Il fut le premier qui sut donner de l'expression aux figures, et y retracer le caractère des passions et les mouvements de l'âme. Son chef-d'œuvre était un tableau représentant le sac d'une ville. Alexandre fit transporter ce tableau à Pella. Le roi Attale ayant aperçu un tableau de *Bacchus,* de la main d'Aristide, le paya 6,000 sesterces. —Pline parle d'un autre Aristide, peintre, élève de Nicomaque.—Il y a eu encore un statuaire de ce nom, élève de Polyclète, et qui excellait à représenter des chars à deux et à quatre chevaux; il était de Sicyone, et vivait dans la 87ᵉ olympiade, 432 ans avant J. C.—Pausanias cite aussi un Aristide, qui avait perfectionné la barrière des jeux olympiques, inventée par Cléotas.

ARISTIDE de Milet, écrivain grec, né dans le 2ᵉ siècle avant J. C., passe pour être l'auteur de l'ouvrage intitulé : *Les Milésiaques,* contes ingénieux, mais licencieux, souvent cités par les anciens.

ARISTIDE (Ælius), orateur grec, né en Mysie, vers l'an 129 de J. C., détermina par son éloquence Marc-Aurèle à rebâtir Smyrne, récemment renversée par un tremblement de terre. La reconnaissance des habitants fut sans bornes; ils lui érigèrent une statue d'airain auprès du temple d'Esculape. Il reste de lui 54 *Discours* que ses contemporains mettaient à côté de ceux d'Isocrate et de Démosthène, mais dans lesquels des juges éclairés ne reconnaissent que le talent d'arranger les mots. Imprimés pour la première fois à Florence en 1517, ils l'ont été depuis plusieurs fois. Parmi les meilleures éditions on cite celles de Genève, 1604, 3 vol. in-8°, et de Sam. Jebb, Oxford, 1722-30, 2 vol. in-4°, avec des notes et des corrections.

ARISTIDE (St.), philosophe athénien, se convertit au christianisme, et présenta à Adrien une *Apologie* pour les chrétiens, l'an 125.

ARISTIDE (Quintilien), vivait au commencement du 2ᵉ siècle, et a laissé 3 livres sur la musique, que Meibonius a publiés avec des notes grecques et latines, dans le recueil intitulé : *Antiquæ musicæ autores,* Amsterdam, Elzévir, 1652, in-4°.

ARISTION, sophiste d'Athènes, fit déclarer cette ville contre les Romains en faveur de Mithridate, et fut nommé généralissime des Athéniens. Maître de la citadelle, il se déclara tyran, dépouilla les riches et se livra sans honte à toutes sortes d'excès; mais bientôt assiégé par les Romains, il fut obligé de capituler, et Sylla le fit mettre à mort 87 ans avant J. C.

ARISTIPPE, philosophe grec, fondateur de la secte dite *cyrénaïque,* né à Cyrène, 435 ans avant J. C., vint à Athènes étudier sous Socrate, dont il n'adopta pas tous les principes; il proposait pour but unique de la vie la recherche du plaisir, et mit cette doctrine en pratique. Il passa ses plus belles années à la cour de Denys le Tyran, dans la mollesse et les délices. Aristippe avait la repartie fine et l'esprit brillant, et l'on cite de lui beaucoup d'heureuses saillies. Il avait composé plusieurs ouvrages qui sont perdus.

ARISTIPPE le *Jeune,* petit-fils du précédent, rassembla les diverses opinions de son aïeul en un corps systématique. Cette doctrine a beaucoup de points de ressemblance avec l'épicurisme.

ARISTIPPE devint tyran d'Argos, après la mort du premier Aristomachus. Il y avait peu de temps qu'il l'était, lorsque Aratus forma le projet de délivrer Argos du joug d'Aristippe, et essaya de prendre la ville par surprise; mais n'ayant point été secondé par les habitants, il fut obligé de se retirer, et Aristippe chercha, par la suite, à le faire assassiner. Ce tyran, quoique protégé par Antigone Gonatas, vivait dans des alarmes continuelles, ne se fiant ni à ses esclaves, ni même à ses gardes. Aratus n'ayant pu réussir à prendre Argos par surprise, déclara la guerre aux Argiens, et Aristippe fut tué dans un combat, près de Mycènes, l'an 242 avant J. C. Mais les Argiens ne recouvrèrent point leur liberté, et le second Aristomachus se fit tyran d'Argos. Il n'est question d'Aristippe que dans *Plutarque;* et Polybe, qui entre dans beaucoup de détails sur Aratus et sur la ligue achéenne, n'en dit pas un mot.

ARISTOBULE écrivit l'*Histoire d'Alexandre le Grand,* qu'il ne voulut publier qu'après la mort de ce prince, pour qu'on ne le soupçonnât pas de flatterie. Arrius loue son exactitude; mais Lucien dit qu'Aristobule lisant un jour son ouvrage devant Alexandre, ce prince, indigné des éloges exagérés qu'il lui donnait, prit le livre, et le jeta dans l'Hydaspe. On a confondu par erreur cet historien avec Aristobule de Cassandrée, autre historien qui mourut dans un âge très-avancé.

ARISTOBULE, de la race des sacrificateurs juifs, fut précepteur de Ptolémée Évergète, l'an 120 avant J. C.

ARISTOBULE Iᵉʳ, surnommé *Philhellène,* fils d'Hyrcan; devint grand prêtre des Juifs, après la mort de son père, l'an 105 avant J. C., et prit le titre de roi. Son règne fut souillé de crimes: ayant fait dire à son frère Antigone de venir lui parler, il aposta des gardes dans un passage souterrain avec ordre de le tuer s'il était armé, et de le laisser passer s'il ne l'était pas. La femme d'Aristobule, ennemie jurée d'Antigone, lui fit dire que le roi désirait voir son armure; celui-ci se présenta donc tout armé et fut tué aussitôt. Aristobule mourut de remords et de chagrin après un an de règne.

ARISTOBULE II était le second fils d'Alexandre Jannée, il n'avait par conséquent aucun droit au trône ni au souverain pontificat; mais il parvint à s'emparer de Jérusalem et força Hyrcan son frère aîné à se démettre de la royauté et du sacerdoce. Pompée étant venu dans la Syrie, l'an 65 avant J. C., Hyrcan se rendit auprès de lui pour réclamer le trône; Aristobule s'y rendit aussi d'après les ordres de Pompée, et, s'étant aperçu que le jugement ne serait point en sa faveur, il retourna dans la Judée pour se mettre en défense; Pompée l'y suivit et l'assiégea dans Jérusalem, où il le prit après trois mois de siége, le conduisit à Rome, et le fit paraître à son triomphe. Au bout de quelques années, Aristobule parvint à

s'échapper avec Antigone son fils, et retourna dans la Judée, où il excita de nouveaux troubles. Gabinius, en ayant été instruit, fit marcher contre lui des troupes, se rendit maître de sa personne, et l'envoya à Rome, vers l'an 50 avant J. C. La guerre civile s'étant déclarée entre Pompée et César, celui-ci relâcha Aristobule et le renvoya dans la Judée avec deux légions pour faire déclarer ce pays en sa faveur; mais les partisans de Pompée trouvèrent le moyen de le faire empoisonner en chemin.

ARISTOBULE, petit-fils du précédent, frère de Mariamne épouse d'Hérode le Grand, obtint la grande sacrificature par le crédit de sa sœur. Hérode le fit noyer l'an 36 avant J. C.

ARISTOBULE, Juif d'Alexandrie, et philosophe péripatéticien, composa un commentaire en grec sur le *Pentateuque*, et le dédia à Ptolémée Philométor. Son but, dans cet ouvrage très-volumineux, était de prouver que les anciens poëtes, et les anciens philosophes grecs, avaient profité des livres de Moïse, et que le peuple juif et son *histoire* n'avaient point été inconnus aux anciens historiens grecs. Pour y parvenir, il se permit de forger un grand nombre de passages de poëtes et d'historiens, et il le fit avec assez d'art pour tromper, non-seulement quelques Pères de l'Église, mais encore des écrivains profanes.—Un des frères d'Épicure se nommait Aristobule.

ARISTOCLÉE, prêtresse du temple d'Apollon, à Delphes, selon Porphyre, avait appris à Pythagore les préceptes de la morale, qu'il enseigna à ses disciples.

ARISTOCLÈS. Il y eut en Grèce plusieurs artistes célèbres de ce nom; le plus ancien, né à Cydonia en Crète, était sculpteur et florissait avant l'époque où la ville de Zanclé prit le nom de Messine; événement qui se rapporte à la 29e olympiade, 664 ans avant J. C. Il avait fait, pour la ville d'Élis, un *Hercule combattant contre l'amazone Antiope pour lui ravir sa ceinture.*

ARISTOCLÈS, sculpteur de Sicyone, vivait dans la 95e olympiade, 400 ans avant J. C. Il était frère de Canachus, autre sculpteur très-renommé, et maître de Synnoon. Suivant Pausanias, Aristoclès était fils et disciple de Cléotas, et avait fait, à Élis, un groupe représentant *Jupiter et Ganymède.*—Il y eut un peintre de ce nom, élève de Nicomaque.

ARISTOCLÈS, de Messine, philosophe péripatéticien du 2e siècle, eut pour disciple Alexandre d'Aphrodisée. Il composa dix livres de l'*Histoire des philosophes et de leurs opinions*, dont Eusèbe nous a conservé de précieux fragments, aux 14e et 15e livres de sa *Préparation évangélique.* Il avait écrit aussi des commentaires particuliers sur la *Philosophie d'Aristote.*

ARISTOCLÈS, de Pergame, suivit également l'école péripatéticienne, mais la quitta pour embrasser la profession de rhéteur. Il eut pour maître d'éloquence Hérode Atticus. — L'aïeul de Platon se nommait Aristoclès, et Platon lui-même porta ce nom dans son enfance.

ARISTOCRATE Ier, fils d'Æchmis, devint roi d'Arcadie après la mort de son père, vers l'an 720 avant J. C., viola une jeune fille, prêtresse de Diane, dans le temple même de la déesse; les Arcadiens le lapidèrent pour expier ce forfait. Aristocrate eut pour successeur Hicétas son fils.

ARISTOCRATE II, fils d'Hicétas, et petit-fils du précédent, devint roi de l'Arcadie vers l'an 640 avant J. C. Ayant trahi plusieurs fois ses alliés, ses propres sujets, les Arcadiens, le lapidèrent, et ne voulurent plus de roi par la suite. Il laissa deux enfants, Aristodème, qui, bien qu'il n'eût pas le titre de roi, conserva beaucoup d'autorité dans l'Arcadie, et Éristhénie, mère de Mélisse.

ARISTODÈME, un des Héraclides qui conquirent le Péloponèse l'an 1104 avant J. C., régnait à Sparte, et fut père de Proclès et d'Eurystène, chefs de deux branches qui régnèrent conjointement à Sparte.

ARISTODÈME, Messénien, était l'un des descendants d'Æpytus, et de la race des Héraclides. Il se distingua, par sa valeur, dès le commencement de la première guerre de Messénie. L'oracle ayant ordonné de sacrifier aux dieux infernaux une vierge du sang d'Æpytus, il offrit sa fille; un jeune Messénien, à qui elle était promise en mariage, ayant dit qu'elle était grosse, pour empêcher qu'elle ne fût sacrifiée, Aristodème la tua, et l'ouvrit de ses propres mains, pour faire voir que cela était faux. Euphaès ayant été tué l'an 731 avant J. C., Aristodème fut nommé roi à sa place, et remporta plusieurs victoires signalées sur les Lacédémoniens; mais comme la Messénie était ruinée par les suites de la guerre, tous ses efforts n'aboutirent qu'à retarder de quelque temps la prise d'Ithome et l'asservissement de sa patrie; et, voyant que l'un et l'autre étaient inévitables, il se tua lui-même sur le tombeau de sa fille, l'an 724 avant J. C.

ARISTODÈME, fameux acteur tragique d'Athènes au temps de Philippe de Macédoine, plut à ce prince qui le combla de présents, et lui témoigna le désir de faire la paix avec les Athéniens. Démosthène et Eschine furent nommés députés vers Philippe, et, comme l'on sait, Eschine gagné par ce prince conclut un traité désavantageux pour les Athéniens. Sa prévarication dans cette ambassade est le sujet d'un des plus beaux discours de Démosthène.

ARISTODÈME, surnommé *Malacus*, était d'une des meilleures familles de Cumes en Italie. Cette ville ayant été attaquée par des barbares l'an 524 avant J. C., fut vaillamment défendue par Aristodème. Le peuple voulut lui faire décerner le premier prix de valeur; mais les grands opposèrent Hippomédon, général de la cavalerie; de là survint une rivalité qui fut cause de bien des malheurs. Quelques années après, on confia à Aristodème une expédition, mais on chercha à la faire échouer en ne lui donnant que de mauvais vaisseaux et de mauvaises troupes; néanmoins, il fut victorieux, rentra dans sa patrie, fit massacrer les membres du sénat et les principaux de la ville, et se fit investir de l'autorité souveraine par le peuple. Plus tard les fils d'Hippomédon, qui s'étaient retirés à Capoue, se mirent à la tête de ceux qui avaient échappé au massacre et s'emparèrent de Cumes par surprise; ils firent périr Aristodème dans les tourments les plus affreux, tuèrent ses enfants et toute sa famille, et rétablirent l'ancien gouvernement. Sa tyrannie avait duré 14 ans. Il fut donc tué vers l'an 490 avant J. C.

ARISTOGITON, citoyen d'Athènes, entraîne son ami Harmodius dans une conspiration contre Hipparque et ses frères, tyrans d'Athènes; mis à mort, l'an 514 avant J. C.

ARISTOGITON, orateur athénien, surnommé le *Chien*, à cause de son impudence; condamné à boire la ciguë, au commencement du 3e siècle avant J. C.

ARISTOLAUS, peintre grec, fils et élève de Pausias, avait fait un Thésée, un Épaminondas et un Périclès, d'un dessin admirable.

ARISTOMACHUS, tyran d'Argos, déjoua les projets d'Aratus, qui cherchait à surprendre cette ville; mais quelque temps après il fut fait prisonnier par Antigone, qui le fit noyer.

ARISTOMAQUE, philosophe péripatéticien cité par Pline l'Ancien, cultiva l'*histoire naturelle*, et laissa des observations sur l'agriculture.

ARISTOMÈNE, général des Messéniens vers 685 av. J. C., souleva ses compatriotes contre les Macédoniens, et commença la seconde guerre de Messénie. Il remporta de grands avantages et soutint un long siége dans la ville d'Ira, 671 ans avant J. C. Accablé par le nombre, il fut obligé d'abandonner cette ville; mais il le fit d'une manière honorable, emmenant les femmes, les enfants et les vieillards. Il se retira dans l'Arcadie. Il forma le projet hardi d'aller le lendemain même attaquer la ville de Sparte, dont les habitants étaient occupés au pillage de la ville qu'il venait de quitter; mais il fut trahi par Aristocrate II qui dévoila ce projet aux Lacédémoniens. Aristomène se retira à l'île de Rhodes, auprès de Damagétus, roi de Salisos qui avait épousé sa fille, et y finit ses jours.

ARISTOMÈNE, ministre et précepteur de Ptolémée Épiphane, roi d'Égypte, se distingua par son talent et sa fidélité. Le roi, devenu majeur, le fit mourir pour se délivrer d'un surveillant incommode, 196 avant J. C.

ARISTON, fils d'Agasiclès, de la seconde branche des rois de Sparte, monta sur le trône vers 560 avant J. C. Les Lacédémoniens, sous son règne, prirent enfin l'ascendant sur les Tégéates qui les avaient vaincus plusieurs fois sous les règnes précédents. Il régna 57 ans, et se distingua par sa sagesse et sa modération.

ARISTON, natif de l'île de Chio, vers l'an 256 av. J. C., surnommé *Phalanthus*, parce qu'il était chauve, et *Sirène*, à cause de la douceur de son éloquence. Il fut d'abord disciple de Zénon, fondateur de la secte stoïcienne; mais la sévérité des principes du maître s'accordant mal avec ses mœurs douces, il le quitta pour s'attacher à Polémon; puis, s'étant formé une doctrine particulière, il s'établit dans le Cynosarge, et ouvrit une école, dont les disciples retinrent son nom. La philosophie d'Ariston fut du nombre de celles dont il est facile d'abuser. Il était adiaphoriste, faisant consister la sagesse dans l'indifférence pour ce qui n'est ni vice ni vertu. Il rejetait des études la logique et la science de la nature; la première, comme inutile; la seconde, comme excédant les bornes de notre intelligence. Il voulait que l'on se bornât à cultiver les mœurs.

ARISTON, philosophe péripatéticien, surnommé *Iulietes*, parce qu'il était natif de Iulis, dans l'île de Zée, fut disciple et successeur de Lycon. — On compte encore deux péripatéticiens du même nom; l'un, natif de l'île de Cos, disciple de Iulietes, qui l'institua son héritier; l'autre, natif d'Alexandrie.

ARISTON (Titus), jurisconsulte romain, qui vivait du temps de Trajan. Nous ne connaissons de ce personnage que ce qu'en a dit Pline le Jeune, dans deux épîtres où il témoigne pour lui beaucoup d'estime et d'affection, et vante ses connaissances dans toutes les branches de la jurisprudence.

ARISTONE, fille de Cyrus, était femme de Darius qui lui fit élever un grand nombre de statues, et la fit adorer comme une divinité.

ARISTONICUS, fils d'Eumène II, roi de Pergame, voulut conserver pour lui ce même royaume, qu'Attale II avait donné aux Romains, battit le consul Licinius Crassus, et fut à son tour vaincu et pris par Perpenna. Il fut conduit à Rome, et étranglé en prison, 130 ans avant J. C. Ce prince fut le dernier de la dynastie des Attalides, qui avaient occupé le trône pendant 154 ans.

ARISTOPHANE, célèbre comique grec, fils de Philippe, et Athénien de naissance, fut contemporain de Socrate, de Démosthène et d'Euripide, et vivait par conséquent 434 ans avant J. C. Il avait composé 54 comédies, dont 11 seulement sont parvenues jusqu'à nous : elles suffisent pour nous donner une idée complète des qualités et des défauts qui le distinguent comme poëte comique et comme écrivain. Guerriers, prêtres, magistrats, les dieux eux-mêmes, rien n'échappait aux traits satiriques de sa muse: il porta si loin la licence, ou, si l'on veut, la vérité de ses portraits, qu'une loi défendit aux poëtes d'introduire désormais sur la scène comique aucun personnage vivant. Si la pièce des *Nuées*, entièrement dirigée contre la personne et les doctrines de Socrate, ne contribua pas en effet à la condamnation du plus sage des hommes de son temps (puisque le jugement n'eut lieu que 23 ans après), elle la prépara au moins en immolant d'avance Socrate à la risée publique. Sous le rapport du style, Aristophane ne mérite que des éloges. Platon, si excellent juge en cette matière, avait fait deux vers dont le sens était que les Grâces, voulant se faire un temple impérissable, avaient choisi l'esprit d'Aristophane. On retrouve en effet dans ses pièces l'élégance du style et l'urbanité attique dans toute leur pureté, une grande aptitude à saisir les ridicules, et une peinture si fidèle des mœurs et du gouvernement d'Athènes, que Platon ne trouva rien de mieux que les comédies d'Aristophane pour en donner une idée juste à Denis le Tyran. Ses comédies furent publiées pour la première fois, Venise, Alde, 1498, in-fol., avec une préface et des scolies grecques de Marc Musurus. Parmi les bonnes éditions du texte, on cite celles de Kuster, Amsterdam, 1710, in-fol.; de Brunck, Strasbourg, 1783, 4 vol. in-8°; d'Invernizi, Leipzig, 1794, 2 vol. in-8°; 1826, 13 vol. in-8°; et celle enfin de M. Boissonade, Paris, Didot, 1826, 4 vol. in-32. Mlle le Fèvre, si célèbre depuis sous le nom de Mme Dacier, a traduit en français le *Plutus* et les *Nuées* d'Aristophane, et Boivin les *Oiseaux*. Le critique Geoffroi a donné les traductions des *Guêpes* dans son édition de Racine. Poinsinet de Sivry a traduit son *Théâtre*, partie en prose et partie en vers, 1784, 4 vol. in-8°. Brottier de Nevers en parle dans son édition du *Théâtre des Grecs*, tom. X à XIII. M. Artaud a donné une nouvelle traduction de ce poëte, Paris, 1829-30, 6 vol. in-32.

ARISTOPHANE de Byzance, grammairien, fut nommé surintendant de la bibliothèque d'Alexandrie, sous le règne de Ptolémée Évergète II, vers l'an 120 av. J. C.

Il est cité comme ayant partagé les dialogues de Platon en trilogies. On dit qu'il imagina les accents de la langue grecque, à l'imitation des notes de musique.

ARISTOTE, célèbre philosophe, fondateur de l'école péripatéticienne, et le créateur de l'histoire naturelle, né à Stagyre, l'an 384 av. J. C., descendait par son père de Machaon, fils d'Esculape. Destiné à l'exercice de la médecine, ses premières études furent dirigées en conséquence, et l'on a, par quelques-uns de ses ouvrages, la preuve que, s'il eût suivi cette carrière, il y aurait obtenu de grands succès. Orphelin à 18 ans, il se rendit à Artarné, près de Proxernes, ami de sa famille, puis à Athènes pour entendre les leçons de Platon. Il y ouvrit une école d'éloquence qui rivalisa bientôt avec celle d'Eschine. Les traités de philosophie qu'il publia dans le même temps étendirent au loin sa réputation. Philippe de Macédoine lui écrivit, l'an 356 avant J. C., cette lettre fameuse dans laquelle, après lui avoir annoncé la naissance de son fils, il ajoute : « Je remercie les dieux, non pas tant de me l'avoir donné, que de l'avoir fait naître du temps d'Aristote. » Cette lettre ne put que déplaire à Platon, jaloux déjà des succès de son disciple. Les Athéniens ayant, vers l'an 348, déclaré la guerre à Philippe, Aristote crut devoir retourner à Artarné, où Hermias, son ami, jouissait de l'autorité souveraine. Hermias fut livré par trahison à Artaxercès qui le fit mourir ignominieusement. Aristote vint alors passer quelque temps à Mitylène, et il y conduisit la sœur d'Hermias qu'il avait épousée pour lui donner un protecteur. Il la perdit bientôt, et ses regrets furent si vifs qu'on l'accusa de l'honorer comme une divinité. Il fut appelé vers 343 à la cour de Philippe, pour commencer l'éducation d'Alexandre. Ce prince à son avénement au trône rétablit, par affection pour son maître, la ville de Stagyre que Philippe avait détruite. Les habitants, voulant témoigner leur reconnaissance à Aristote, instituèrent en son honneur, une fête nommé *Aristotelia*, qu'ils célébraient tous les ans. On conjecture qu'Aristote suivit Alexandre en Égypte, et qu'il l'accompagna dans une partie de ses expéditions. Il ne revint à Athènes que vers l'an 331, y rapportant les matériaux qu'il avait recueillis pour composer l'*Histoire naturelle des animaux*. Peu de temps après, il ouvrit son école de philosophie qui ne tarda pas d'éclipser toutes les autres; elle prit le nom de *péripatéticienne*, parce qu'il donnait ses leçons en se promenant. Après la mort d'Alexandre, il se vit en butte à la haine des sophistes et des démagogues. Pour épargner aux Athéniens un nouveau crime contre la philosophie, il prit le parti de se retirer à Chalcis dans l'Eubée, et y mourut l'an 322 av. J. C., à 63 ans, laissant un nom qui ne périra jamais. Aristote embrassa toutes les sciences connues de son temps, et il en recula les limites. Il perfectionna l'enseignement de la philosophie. Sa logique, regardée comme le code de la raison, avait au moyen âge une telle autorité, que nul n'aurait osé en contredire le moindre principe. Nous allons citer quelques éditions des *OEuvres* de ce philosophe. La première, Venise, Alde, 1495, 5 vol. in-fol., n'a de mérite qu'une extrême rareté. La plus recherchée des savants est encore celle que Frédéric Sylburge a donnée, Francfort, hérit. de Wechel, in-4°, 1584-96, en 17 parties qui se relient en plus ou moins de vol. On fait cas encore des éditions de Casaubon, Genève, 1605, 2 vol. in-fol., et de Guill. Duval, Paris, 1654, 4 vol. in-fol. Parmi les écrits d'Aristote nous ne citerons comme les plus connus que ceux qui ont été traduits en français. *La Politique*, traduite par Champagne, 1797, 2 vol. in-8°; par Millon, avec des notes, 1803, 3 vol. in-8°; *La Politique et la Morale*, par Thurot, 1824, 2 vol. in-8°; *Le Traité du monde*, par l'abbé Batteux, dans le 1er vol. de l'*Histoire des causes premières; L'Histoire des animaux*, par Camus, 1783, 2 vol. in-4°; *La Rhétorique*, par Cassandre, 1675, in-12; par M. Gros, 1822, in-8°; *La Poétique*, par Dacier, in-4°, in-12, et par l'abbé Batteux.

ARISTOTE de Chalcide, dont Apollonius le scoliaste fait mention, avait écrit une *histoire* de l'île d'Eubée. Diogène Laërce parle de trois autres Aristote : le 1er, de Cyrène, avait écrit sur l'art poétique; le 2e publia des *harangues* estimées; le 3e commenta l'*Iliade*.

ARISTOTIMUS, fils de Damarétus, fils d'Etymon, se fit tyran de l'Élide par le secours d'Antigone, fils de Démétrius, roi de Macédoine. Ne se fiant pas aux gens du pays, il avait une garde composée de barbares de toute sorte de nations, et, comme il avait besoin d'eux, il leur permettait tous les excès auxquels ils voulaient se livrer. Il avait fait périr un grand nombre de citoyens, et beaucoup d'autres avaient été exilés. Il se rendit tellement odieux qu'il se forma une conjuration, dans laquelle prirent part ceux même qu'il croyait ses amis; il fut tué par eux sur une place publique devant le temple de Jupiter. On fit également périr ses deux filles.

ARISTOXÈNE, philosophe et musicien de Tarente vers 324 avant J. C., avait fait un grand nombre d'ouvrages sur les institutions et les principes des pythagoriciens, et composé les *Vies* de Pythagore, Archytas, Socrate et Platon, sur lesquels, dominé par une basse jalousie, il débita beaucoup de faussetés. Il ne reste de lui que les *Éléments harmoniques*, dont la meilleure édition est celle de Meibom dans les *Antiq. music. autor.*, Amst., 1652, in-4°. C'est le plus ancien traité de musique que l'on connaisse.

ARIUS, roi de Sparte, fit alliance avec Onias, grand prêtre des Juifs, et lui écrivit une lettre où il faisait descendre les Lacédémoniens d'Abraham.

ARIUS, célèbre hérésiarque, était natif de la Libye cyrénaïque; homme d'un physique imposant et agréable, de mœurs austères, possédant une élocution facile, à tout ce qu'il faut pour produire des effets sur les populations, il joignait un caractère insinuant et hypocrite. La mort de St. Achillas ayant laissé vacant le siége d'Alexandrie, Arius se mit sur les rangs pour lui succéder; mais St. Alexandre lui fut préféré. Trompé dans son ambition, Arius se vengea en niant la divinité et la consubstantialité du Verbe; sa doctrine fut appelée *arianisme*. Saint Alexandre, après avoir employé les moyens de persuasion pour ramener Arius dans la bonne voie, le fit citer devant le célèbre concile de Nicée. Sa doctrine y fut condamnée, et lui-même exilé en Illyrie par l'empereur Constantin, avec les deux seuls évêques qui lui étaient restés fidèles. Après trois ans d'exil, Constantin influencé par un prêtre arien, le rappela sur une confession de foi équivoque; mais le grand Athanase, successeur de St. Alexandre, qui connaissait sa fourberie, n'en fut pas dupe. Cependant Arius, qui avait eu plus de succès dans les conciles de Tyr et de Jérusalem, fut mandé à Constantinople pour

rendre compte des troubles que ses partisans avaient suscités à Alexandrie. Il fit encore à Constantin une profession de foi rédigée avec tant d'artifice, que l'hérésie n'y paraissait point. Le patriarche fit de vains efforts pour détromper l'empereur. Il eut ordre de recevoir Arius et de le remettre en possession de ses fonctions sacerdotales. Arius mourut subitement, en 336, au moment où l'ordre de Constantin allait être exécuté. Ses sectateurs prétendirent qu'il avait été empoisonné, et les catholiques regardèrent cette mort subite comme une punition de Dieu. La *Vie* d'Arius a été pub. à Venise, par le P. Travasi, théatin, en 1746.

ARIUS-MULTISCIUS, né dans l'Islande en 1667, est regardé comme le père de l'histoire islandaise. Il a composé en langue norwégienne divers ouvrages dont plusieurs sont perdus.

ARKWRIGHT (Richard) naquit de pauvres parents, en 1732, à Preston, dans le comté de Lancastre. Il était le dernier de treize enfants. On lui fit prendre de bonne heure l'état de barbier qu'il exerça jusqu'à l'âge de trente ans. On ne sait pas bien ce qui le porta d'abord à diriger son attention vers la fabrication du coton. Il paraît toutefois qu'habitant un pays qui contenait plusieurs manufactures de ce genre, il eut souvent occasion d'observer les procédés qu'on y employait, et qu'il fut frappé des plaintes qu'il entendait faire aux fabricants de manquer de coton filé. Le comté de Lancastre était, à cette époque, la seule province d'Angleterre qui eût des fabriques d'étoffes de coton, et les procédés en usage étaient encore fort imparfaits. Jusqu'en 1765, le calicot se faisait partie en lin, partie en coton. Arkwright essaya de perfectionner le mode de filer, mais faute de connaissances en mécanique, il ne put construire une machine propre à remplir ses vues; il n'y parvint que longtemps après, assure-t-on, à l'aide d'autrui. Arkwright, ayant quitté le métier de barbier, parcourait les campagnes cherchant à acheter des cheveux; il vint à Warrington, s'y lia avec un horloger, nommé Kay, et confia à ce dernier quelques idées qui l'occupaient sur la découverte du mouvement perpétuel. Kay tourna ces idées en ridicule, et lui fit observer que son génie s'exercerait plus utilement en cherchant à découvrir quelque procédé pour filer le coton, propre à remplacer avec succès celui qui était alors en usage. Ces deux amis mirent en commun leurs connaissances, et, de leurs efforts, résulta une machine qui avait quelques avantages sur celles connues jusqu'alors, et dont, assure-t-on, l'invention appartenait à Kay, et les perfectionnements à Arkwright. Ce n'était qu'un faible et premier pas. Arkwright employa à faire des expériences cinq années consécutives et 500,000 francs, avancés par des personnes qui avaient une égale confiance dans sa probité et dans ses talents. S'étant alors associé avec un capitaliste de Preston, sa ville natale, Arkwright établit des machines d'après le modèle dont il était l'inventeur, mais les ouvriers se soulevèrent, brisèrent les machines et chassèrent de la ville Arkwright et son associé. Il se retira à Nottingham, où une maison de banque lui fit des avances considérables de fonds pour l'aider dans de nouvelles expériences. Mais comme les avances se multipliaient et que les essais n'amenaient rien de positif, la maison de banque vendit ses droits à un riche fabricant de bas. Enfin, en 1769, Arkwright obtint un brevet pour un métier à filer, et il établit à Nottingham un moulin mû par des chevaux. En 1771, il en établit un autre qui devait se mouvoir par un cours d'eau. Il commençait à retirer quelque fruit de ses inventions, lorsque dans l'année 1772, on prétendit que ses perfectionnements ne lui appartenaient pas en propre et on lui intenta un procès dont il sortit vainqueur. Il améliora les machines, obtint un nouveau brevet en 1775, et soutint un second procès qui ne se termina qu'en 1785; le brevet fut déclaré nul, attendu que le principe mécanique des changements introduits était, disait-on, déjà connu. Heureusement les entreprises d'Arkwright étaient couronnées d'un immense succès. Il y avait associé un capitaliste écossais, et la fortune les comblait l'un et l'autre de ses plus riches faveurs. Les machines d'Arkwright se répandaient dans tout le royaume. Cette prospérité lui avait fait beaucoup d'envieux et d'ennemis, et son caractère peu conciliant n'était pas propre à en diminuer le nombre. Les perfectionnements faits à cette époque dans la machine à vapeur, permirent d'en faire l'application aux machines pour filer le coton. Les machines de Bolton et de Watt furent appliquées pour la première fois en 1790 à celles d'Arkwright. Elles furent placées dans les belles fabriques que ce dernier avait établies à Cromford, village du comté de Derby, où il avait définitivement fixé son séjour. En 1786 Arkwright présenta une adresse au roi au nom du shérif de Wiksworth, et il reçut à cette occasion le titre de chevalier. Il mourut dans son domaine de Cromford, le 3 août 1792.

ARLAUD (Jacques-Antoine), peintre en miniature, né à Genève en 1668, vint de bonne heure à Paris, où il fit admirer la délicatesse de son pinceau et son coloris brillant. Il fut bientôt attaché au duc d'Orléans, régent du royaume, auquel il donna des leçons, et qui le récompensa magnifiquement. Il passa ensuite en Angleterre, où il fit le portrait de la princesse de Galles, et se lia avec Newton, qui lui fit présent de la version française de son *Optique*. Arlaud, après avoir, par 40 années de travaux, amassé une fortune honorable, se retira comblé de présents dans sa patrie, où il mourut le 25 mai 1746, léguant à la bibliothèque un riche cabinet de médailles et de tableaux. On regrette une *Léda* qu'il avait copiée sur un bas-relief de Michel-Ange, et qu'il déchira par scrupule.

ARLAUD (Benoît), peintre, frère du précédent, mort en Angleterre en 1719, a fait un portrait de Shakspeare, gravé par Duchange.

ARLAUD (Louis-Amé), peintre, neveu des précédents, les a surpassés dans la miniature.

ARLET, médecin de la faculté de Montpellier, est auteur d'un *Mémoire* estimé sur le rapport du cerveau de l'homme avec celui de plusieurs animaux, 1746, in-8°.

ARLINGTON. *Voyez* **BENNET**.

ARLOTTE, de Falaise, fut maîtresse de Robert le Diable, duc de Normandie, et mère de Guillaume le Bâtard, dit *le Conquérant*.

ARLOTI (Rodolphe), poëte de Reggio qui florissait en 1590, et dont les productions ont été répandues dans les recueils du temps, fut lié avec le Tasse et Guarini, et se forma près de ces grands maîtres. Il avait commencé un *poëme* sur la conquête de Grenade, dont il n'y a que quelques octaves d'imprimés, ainsi qu'une *tragédie* qu'il a laissée imparfaite.

ARLOTTO, notaire à Vicence en 1284, avait écrit une *Chronique* dans laquelle il ne ménageait pas les gibelins ; mais les Padouans, s'étant emparés de Vicence, en exilèrent Arlotto et détruisirent toutes les copies de son ouvrage.

ARLOTTO MAINARDO, Florentin, curé d'une paroisse de l'évêché de Fiesole, né le 25 décembre 1595, mort en 1485, se rendit célèbre par ses facéties, ses plaisanteries originales et son humeur joviale, jointe à un bon sens naturel qui faisait le charme de toutes les cours de l'Europe, où il fut accueilli et fêté jusque dans une extrême vieillesse ; on a publié le recueil de ses bons mots sous le titre de *Facetie piacevole, fabule e motti del piovano Arlotto, prete fiorentino,* Venise, 1520, in-8°. Cette édition est la plus complète.

ARLUNO (Bernardin), noble de Milan, au 16e siècle, fut agrégé au collége des jurisconsultes, et mourut vers 1535. On a de lui : *De bello veneto lib. VI, ab anno* 1500 *ad* 1516, dans le tome V du *Thesaurus antiq. Ital.;* et *Historia patriæ,* 5 vol. in-fol., ouvrage dont l'impression, commencée à Bâle par J. Oporin, n'a point été terminée.

ARLUNO (Pierre-Jean), médecin, frère du précédent, eut de grands succès dans la pratique, et composa plusieurs *ouvrages,* entre autres sur les fièvres, Milan, 1515, in-fol.

ARMA (Jean-François), de Chivasso dans le Piémont, médecin d'Emmanuel-Philibert, duc de Savoie, en 1555, a publié quelques ouvrages de médecine, entre autres : *De vesicæ et renum affectibus liber,* Bugallo, 1550, in-8°, et des *dissertations* sur l'hydropisie, sur les douleurs de tête, sur le mal sacré, etc., Turin, 1566-86.

ARMAGNAC (Jean Ier, comte d'), fils et successeur de Bernard VI, comte d'Armagnac, issu de la race Mérovingienne, descendait de Clovis par les ducs d'Aquitaine et les ducs de Gascogne. Les domaines de cette maison comprenaient l'Armagnac, le Rouergue, et le val Dorat, à une époque où les possesseurs de grands fiefs étaient tout-puissants en France. Jean Ier seconda, en 1556, le comte d'Eu, connétable de France, dans la guerre contre les Anglais, en Gascogne et en Guienne. Nommé, par le roi Jean, commandant du Languedoc, en 1555, il présida les états de cette province, et refusa de passer sous la domination anglaise, après le traité de Bretigny. Des intérêts de famille ayant fait naître une longue inimitié entre les maisons de Foix et d'Armagnac, la guerre s'alluma, et le comte d'Armagnac fut fait prisonnier à la suite d'un combat sanglant livré près de Toulouse, en 1362. Le comte de Foix exigea 50,000 livres pour sa rançon. Jean d'Armagnac accompagna Édouard, prince de Galles, dans son expédition en Espagne, en faveur de Pierre le Cruel, se brouilla à son retour avec le prince anglais, embrassa les intérêts de la France, contribua à la soumission du Limousin, et mourut en 1373.

ARMAGNAC (Jean III, comte d'), petit-fils du précédent, fit, en 1391, une expédition dans le Milanais, contre Galéas Visconti, avec une armée de quinze mille aventuriers, tirés des bandes qui avaient pendant si longtemps désolé la France et l'Espagne. Le comte d'Armagnac vint mettre le siége devant Alexandrie de la Paille, et tomba avec son avant-garde, dans une embuscade. Ses troupes furent taillées en pièces, et lui-même, ayant été blessé et fait prisonnier, mourut le lendemain, 25 juillet de la même année.

ARMAGNAC (Bernard VIII, comte d'), connétable de France, embrassa, en 1410, le parti de Charles, duc d'Orléans, contre le duc de Bourgogne, et devint le principal mobile de la faction d'Orléans, à laquelle il eut le triste honneur de donner son nom. Ses liens avec le duc d'Orléans furent cimentés par le mariage de ce prince avec sa fille. Il combattit d'abord contre son roi, conjointement avec les Anglais, et se réconcilia avec la cour en 1415. Appelé par la reine Isabeau de Bavière à la défense du royaume, après la défaite d'Azincourt, il exigea la dignité de connétable, et la place de premier ministre. Arrivé à Paris avec un corps considérable de troupes, il fit aussitôt changer de face toute l'administration, et y montra toute la hauteur et l'inflexibilité de son caractère. Il se fit accorder la surintendance des finances et le gouvernement général de toutes les forteresses du royaume ; il établit de nouveaux impôts ; et le trône, entouré d'alarmes et de soupçons, ne fut plus accessible qu'aux délateurs ; les destitutions, les emprisonnements et les supplices portèrent la terreur dans toute la France. Le connétable étant allé en Normandie pour réprimer les courses de la garnison anglaise de Harfleur, une conspiration s'ourdit contre lui dans la capitale ; mais elle fut découverte, et le connétable se hâta de venir rassurer la cour. Sa présence répandit la terreur dans toute la ville. On augmenta les taxes, on multiplia les proscriptions, et les troupes des deux partis infestèrent les provinces. Après la mort du prince, mort à laquelle le connétable fut soupçonné d'avoir contribué, il ne garda plus aucun ménagement ; il fit reléguer la reine à Tours ; mais le duc de Bourgogne la délivra bientôt ; et ce prince, s'approchant de Paris avec une puissante armée, vint jeter le connétable dans les plus vives alarmes. Il fut, dans le même temps, déclaré schismatique par le concile de Constance. Au moment où il avait le plus besoin de ses troupes pour contenir les Parisiens, il en envoya une partie vivre à discrétion dans la Brie, afin de se dispenser de payer leur solde. Cette imprudence causa sa perte. Paris fut livré au duc de Bourgogne, le 29 mai 1418. Le connétable, effrayé, sortit en secret de son hôtel, et alla se réfugier chez un maçon. Ce fut dans cet asile que ce seigneur, quelques moments auparavant si fier, si redoutable, crut échapper, sous les haillons d'un mendiant, à une populace furieuse, qui venait de prendre les armes pour égorger tous les *Armagnacs.* Trahi par celui chez lequel il s'était caché, sa vie fut d'abord respectée par ses ennemis, qui espéraient lui faire avouer où étaient ses trésors ; mais, peu de jours après, la populace furieuse força la prison et le massacra. Ce ne fut que dix-huit ans après, lors de la rentrée de Charles VII à Paris, que les enfants du comte d'Armagnac firent célébrer les obsèques de leur père.

ARMAGNAC (Jean V, comte d'), petit-fils du précédent, fils de Jean IV, comte d'Armagnac, et d'Isabelle de Navarre, naquit vers l'an 1420, fit ses premières armes sous les drapeaux du comte de Dunois, et contribua, en 1415, à la conquête de la Guienne sur les Anglais. Devenu prince souverain d'Armagnac par la mort de son père, arrivée en 1450, il avait conçu, vers cette époque, l'amour le plus violent pour Isabelle, la plus jeune de ses

sœurs, princesse d'une rare beauté. Il la séduisit, et deux enfants, nés de ce commerce incestueux, rendirent le scandale public. Il fut excommunié, et n'obtint son absolution qu'en promettant de renoncer à ses liens criminels; mais son amour s'irritant par les obstacles, il résolut de légitimer une alliance si contraire à nos mœurs, et sollicita à Rome une dispense, qui lui fut refusée. Aveuglé enfin par sa passion, et voulant apaiser les remords de sa sœur, il l'épousa publiquement, en vertu d'une prétendue bulle de Calixte III, qu'il avait fait fabriquer par deux ecclésiastiques dévoués à ses intérêts. Cette union scandaleuse indigna toute la France, et attira au comte d'Armagnac une seconde excommunication. Accusé de favoriser les Anglais dans leur descente en Guienne, Charles VII donna ordre à ses généraux de se saisir de sa personne. Le comte fortifia ses places, et parut vouloir se défendre; mais, à l'approche des troupes royales, la plupart de ses villes ouvrirent leurs portes, et, obligé de chercher un asile hors du royaume, il se réfugia, en 1455, avec sa sœur, en Aragon, où il possédait encore quelques châteaux. Le roi chargea le parlement de Paris d'instruire son procès; le comte, absent, prétendit être jugé par la cour des pairs, en qualité de prince du sang. Sa requête n'ayant point été admise, il fit alléguer qu'il était *clerc tonsuré*. Ainsi, un incestueux *bigame*, car le comte d'Armagnac avait une autre femme que sa sœur, déclinait la juridiction séculière, et demandait son renvoi par-devant le juge ecclésiastique. Cette singulière prétention n'eut pas plus de succès que la première. Sommé de comparaître en personne, il osa se présenter au parlement, à la vérité avec un sauf-conduit, mais qui ne fut pas respecté. Arrêté, au milieu de la capitale, puis élargi, à condition de ne pas s'éloigner de plus de dix lieues de Paris, il fut effrayé de la vivacité avec laquelle on instruisait son procès, et se réfugia à Besançon. Le parlement, par un arrêt définitif, le condamna au bannissement, et confisqua ses domaines au profit de la couronne. Le comte d'Armagnac eut recours au pape Pie II, et fit à Rome un voyage de pénitence, pour obtenir l'absolution du souverain pontife, et son intervention auprès du roi de France. Pie II le releva de l'excommunication, mais Charles VII demeura inflexible. Ce ne fut que sous le règne suivant que le comte rentra en France, et obtint, en 1461, de Louis XI, la restitution de ses domaines; mais il se montra bientôt ingrat envers son bienfaiteur, et prit les armes en 1465, contre Louis XI, avec les seigneurs mécontents, dans la guerre appelée du *bien public*. Au traité de Conflans, il parvint à se faire restituer quatre châtellenies, et obtint même une pension et une compagnie d'ordonnance. En butte à la haine publique par les violences qu'il exerçait contre ses voisins, il avait à sa solde une armée toujours subsistante, à l'entretien de laquelle il ne pouvait subvenir qu'en tolérant les excès des brigands qui la composaient. Louis XI savait d'ailleurs qu'il entretenait des intelligences avec l'Angleterre, et qu'il fomentait de nouveaux troubles; il lui offrit 10,000 livres s'il consentait à congédier ses gendarmes. D'Armagnac reçut les 10,000 livres, et conserva son armée. Louis, indigné, envoya contre lui des forces considérables. Le comte alla une seconde fois chercher un asile dans les terres du roi d'Aragon; mais il ne perdit rien de son audace. Dépouillé encore une fois de ses biens, et condamné à mort par arrêt du parlement, il se jeta dans le parti du duc de Guienne, frère et ennemi de Louis XI, reprit à main armée ses anciennes possessions, et se vit en état, en 1472, de se défendre, pendant quelque temps, contre l'armée royale. Louis XI, forcé de porter ailleurs ses armes, ne dédaigna même pas de traiter avec le comte d'Armagnac, et de lui accorder la jouissance de plusieurs villes, à condition qu'il y vivrait paisible; mais le comte, incapable de changer, crut pouvoir profiter des embarras de son souverain pour s'emparer de Lectoure, regardé alors comme le boulevard de la Guienne et de la Gascogne. Enfermé dans cette forte place, qu'il avait eu le temps d'approvisionner, il semblait y défier le roi de France. A l'approche des troupes royales, commandées par le cardinal Jouffroi, évêque d'Albi, on conseilla au comte d'Armagnac d'abandonner Lectoure. Mais il résolut de se défendre, espérant d'ailleurs qu'il surviendrait au roi des affaires qui l'obligeraient à rappeler ses troupes. Le cardinal, ne pouvant après deux mois d'efforts inutiles réduire la place, agit de ruse; il feignit d'entrer en arrangement, accepta les conditions proposées par le comte, et lorsque celui-ci croyait tout terminé, les troupes du cardinal furent introduites dans la ville, pénétrèrent sans résistance dans le palais du comte et le percèrent de plusieurs coups de poignards, dans les bras de Jeanne de Foix, son épouse légitime. Les femmes de la comtesse, et la comtesse elle-même furent dépouillées par la soldatesque, la ville entière abandonnée au pillage et livrée aux flammes, et tous les habitants égorgés sans pitié. Cet événement eut lieu le 5 mars 1473. Traînée prisonnière au château de Burzet, la comtesse d'Armagnac fut contrainte d'avaler un breuvage empoisonné, qui fit périr l'enfant qu'elle portait dans son sein, et la délivra elle-même, deux jours après, du fardeau de la vie.

ARMAGNAC (Charles d'), frère du précédent, mais injustement enveloppé dans la même proscription, fut enfermé 14 ans à la Bastille, d'où il ne sortit que sous Charles VIII, et mourut en 1497.

ARMAGNAC (George d'), fils de Pierre d'Armagnac, bâtard de Charles d'Armagnac, comte de l'Ile-en-Jourdain, fut élevé par les soins de Louis, cardinal d'Amboise, son parent. Il fut successivement évêque de Rhodes, et en même temps administrateur des évêchés de Vabres et de Lectoure, ambassadeur à Venise, à Rome, conseiller d'État, archevêque de Toulouse, associé, en qualité de colégat, au cardinal de Bourbon, légat d'Avignon. Paul III l'avait créé cardinal en 1544. Il succéda, en 1577, à Félicien Capiton, dans le siége d'Avignon, y fit plusieurs fondations religieuses, et y mourut en 1585, âgé de 84 ans. D'Armagnac protégea les gens de lettres, les faisait connaître à François Ier, et en avait plusieurs chez lui. C'était un homme très-attaché à la religion.

ARMAGNAC (Jean d'), cardinal, fils naturel de Jean II d'Armagnac, dut au crédit de sa famille son avancement dans l'Église. Fait archevêque d'Auch par Clément VII, conseiller d'État en 1401 par Charles VI, et cardinal par Pierre de Luna en 1408, il mourut peu de temps après son admission au sacré collége.

ARMAGNAC (Jacques d'). *Voyez* **NEMOURS**.

ARMAGNAC (Louis d'). *Voyez* **NEMOURS**.

ARMANÇAI (SABATHIER, marquise d'), fille d'un gentilhomme provençal, publia en 1684 des *opuscules* en prose et en vers.

ARMAND DE BOURBON, prince de Conti. *Voyez* **CONTI.**

ARMAND (François-Armand HUGUET), né à Richelieu en 1699, débuta au Théâtre-Français en 1723, remplit l'emploi des premiers comiques pendant 42 ans, créa un grand nombre de rôles, et réussit surtout dans les valets intrigants. Il mourut à Paris le 26 novembre 1765.

ARMATI. *Voyez* **SALVINO.**

ARMELLE (Nicole), femme célèbre par sa piété, passa les 35 dernières années de sa vie dans la domesticité, donna l'exemple de toutes les vertus, et mourut à Vannes en 1671. Sa *Vie*, publiée par une ursuline de Vannes, a été reproduite par Poiret en 1704, in-12, sous le titre de l'*École du pur amour de Dieu*. Duché de Vancy en a donné l'abrégé dans ses *Histoires édifiantes*.

ARMELLINI (Jérôme), dominicain de Faenza, inquisiteur général à Mantoue vers 1516, confondit un astrologue calabrais qui soutenait que par la force de son art il aurait prédit le déluge de Noé. Le livre qu'il écrivit contre cet astrologue n'est pas plus connu que les autres ouvrages qu'on lui attribue.

ARMELLINI (Mariano), bénédictin, né à Ancône et mort le 4 mai 1737, prédicateur zélé et abbé de Foligno, a publié en latin : *Notice des Vies et des ouvrages des écrivains de la congrégation du Mont-Cassin*, Assise, 1731-33, in-fol., cinq parties qu'on trouve rarement réunies. Il a laissé manuscrit *Bibl. synoptica ord. sancti Benedicti*.

ARMELLINO (François), cardinal intendant des finances en 1517, sous Léon X, accabla le peuple d'impôts et fit détester son administration. Il se retira après la mort de Léon X ; mais Clément VII l'ayant rappelé, il eut l'archevêché de Tarente et d'autres bénéfices dont il jouit jusqu'à sa mort, en 1527.

ARMFELD (Charles, baron d'), général suédois, né en 1666, mort en 1736, servit d'abord avec distinction dans l'étranger ; de retour en Suède, eut un commandement en Finlande contre les Russes ; en 1713, défendit, contre Pierre Ier, la ville d'Helsingfors qu'il brûla en l'évacuant ; en 1714, soutint un combat, au milieu des neiges et des glaces, près de Storkyro, en Ostrobothnie, contre le général russe Apraxin ; en 1718, eut ordre de pénétrer dans les parties septentrionales de la Norwége, avec un corps de 6,000 hommes, expédition que les éléments, et la perfidie ou la maladresse des guides, firent échouer ; fut renvoyé en Finlande, en 1720, pour réorganiser les troupes de cette province.

ARMFELD (Gustave-Maurice, comte d'), de la famille du précédent, naquit à Suva, dans le gouvernement d'Abo, le 1er avril 1757. Après avoir reçu une excellente éducation il entra dans le corps des cadets de Kalscron. Bientôt remarqué et très-favorablement accueilli par Gustave III, il en devint l'inséparable ami. Il accompagna son maître à Pétersbourg en 1777 ; il contribua par ses conseils, en 1780, à la signature du remarquable traité de la neutralité armée. Il voyagea en France et en Italie avec son souverain pendant les années 1783 et 1784. De retour en Suède, il détermina son souverain à déclarer la guerre à la Russie, qui depuis longtemps cherchait à exciter la révolte dans la province de Finlande, province qu'elle convoitait depuis longtemps. Dans cette expédition, deux fois Armfeld sauva la vie à Gustave III, qui faillit être livré à l'ennemi par ses propres officiers révoltés. Ne pouvant compter sur son armée, corrompue par l'or de la Russie, le roi de Suède envoya son favori vers les fidèles Dalécarliens dont il devint l'idole et parvint à organiser un corps de 12,000 hommes qu'il mit en marche vers la capitale. Il passa en Finlande à la tête de ses Dalécarliens, s'y distingua dans plusieurs affaires et y fut dangereusement blessé. Élevé au grade de général major, il signa le 19 août 1790 la paix de Werela, suivie en 1791 d'un traité d'alliance offensive dont les stipulations secrètes portaient union des deux gouvernements contre la révolution de France. Armfeld suivit le roi à Aix-la-Chapelle en juillet 1791, y vit le comte d'Artois, et il paraît que la promesse fut faite d'intervenir en France en faveur de Louis XVI. Rentré en Suède, Gustave III s'occupait des préparatifs de cette expédition, quand, le 16 mars 1792, il fut assassiné par Anckastroëm. Armfeld faisant ombrage au duc de Sudermanie, depuis Charles XIII, fut nommé lieutenant général et ambassadeur à Naples. La conduite de cet ambassadeur a été diversement appréciée : d'un côté on en a fait un intrigant, un traître, tandis que d'un autre côté on en a fait le modèle de la fidélité. Un fait bien avéré, incontestable, c'est que d'Armfeld était en opposition avec le gouvernement qu'il représentait, qu'il était en correspondance secrète avec les ennemis de ce gouvernement qu'il cherchait à renverser pour y subtituer ce qu'il appelait, lui, le gouvernement légitime. Le duc de Sudermanie, qui avait des raisons pour se méfier de son ambassadeur, découvrit bientôt ses intrigues, l'accusa de trahison et demanda son arrestation à la cour de Naples. Armfeld fut prévenu à temps ; et son valet de chambre, Français, secondé par le consul de Suède Piranesi, le fit évader. Tandis que déguisé il errait en Allemagne, le duc de Serra-Capriola, ministre napolitain près la cour de Russie, lui rendait le double service de retirer ses correspondances d'Autriche et de Prusse, et de lui obtenir un asile en Russie. Armfeld fut condamné à mort par contumace, mis hors la loi, et ses biens furent confisqués. Rappelé à la majorité de Gustave-Adolphe, ses dignités et ses biens lui furent rendus. Le roi le combla même de nouvelles faveurs. Plus tard il fut nommé ambassadeur à Vienne. François II s'étant déclaré empereur héréditaire, le 11 août 1804, et la Suède ne lui reconnaissant pas ce titre, les relations diplomatiques furent interrompues et Armfeld se vit obligé de quitter Vienne le 2 janvier 1805. Il défendit en 1807 Stralsund contre les Français, y fut blessé et devint général d'infanterie et commandeur de l'ordre de St.-Jean de Jérusalem. Il fut ensuite mis à la tête de l'armée de Norwége ; il se plaignit du peu de soldats qu'on lui avait donnés, et fut remplacé. C'est dans ce moment que Gustave-Adolphe signa son abdication, le 29 mars 1809. Monté enfin sur le trône le 6 juin suivant, Charles XIII rendit au baron d'Armfeld le commandement de l'armée de l'Ouest, le nomma grand du royaume et président du département militaire. La Finlande ayant passé sous la domination russe, Armfeld cessait de fait d'être Suédois, il se retira

dans ses domaines, situés dans le voisinage de la capitale de Finlande. Il se rendit la même année à St.-Pétersbourg, l'empereur le nomma premier comte de Finlande et président du comité chargé des affaires de cette province. Ennemi constant de Napoléon, il seconda de tout son zèle un projet de guerre déjà secrètement arrêté. Initié à tous les projets hostiles, mais encore ignorés de tout le monde, qu'avait formés l'empereur Alexandre, il fut chargé de la visite des magasins militaires, suivit son nouveau souverain dans la campagne de 1812, et l'accompagna à la conférence que ce monarque eut à Abo avec le roi de Suède. Armfeld mourut presque subitement, dans sa maison de campagne, à Tzarco-Sélo, le 19 août 1814, au moment où le rétablissement des Bourbons en France venait de combler ses vœux.

ARMINIUS. Nous n'avons malheureusement que bien peu de détails sur la vie du plus grand des Germains, né l'an 18 avant J. C. : tout ce que nous en savons se réduit à quelques mots du récit que les anciens nous ont laissé de la défaite de Varus. Arminius était fils de Sigimer (*Sigmer* ou *Siegmar* signifiait, dans l'ancien langage teutonique, *illustre par la victoire*), le premier d'entre les Chérusques ; il fut élevé à Rome, décoré du titre de chevalier, et employé dans les armées d'Auguste. Cependant ni les faveurs de ce prince, ni les prestiges d'une civilisation qui était bien propre à fasciner les yeux d'un barbare, ne purent changer son âme germanique. Il resta fidèle aux souvenirs et aux dieux de sa patrie. Au lieu de lui forger des chaînes, Rome lui fournit des armes, et, formé à l'école des Romains, il apprit à vaincre Rome dans Rome. Le proconsul Quintilius Varus commandait la plus belle des armées romaines, destinée à maintenir dans la soumission les nouvelles acquisitions d'outre-Rhin ; il traînait à sa suite une multitude de légistes, et se croyait lui-même plutôt appelé à remplir les fonctions d'un proconsul, et à exercer la juridiction d'un préteur, au sein d'une province vieillie dans des habitudes de soumission à l'influence romaine, qu'à surveiller des peuplades aguerries et jalouses d'une liberté, naguère leur suprême jouissance, et toujours leur idole unique. Arminius jugea le moment favorable à l'exécution de ses desseins, et, l'énergie nationale secondant son activité, il parvint à y associer les chefs de presque toutes les tribus germaniques domiciliées entre l'Elbe et le Rhin. On ne sait ce que l'on doit le plus admirer ou des talents qu'Arminius employa ou du concert qui régna entre les opérations des confédérés, concert que la défection même de Ségeste, l'un d'eux, ne parvint pas à troubler. Ce chef des Cattes, soit par un scrupule qui ne lui permettait pas de conquérir l'indépendance en blessant la loyauté, soit par un motif moins louable, dénonça au général romain la trame qui s'ourdissait ; mais la présomption et la légèreté de Varus lui firent négliger cet avis, et Arminius redoubla de soins auprès de lui pour dissiper ses doutes, en portant son attention sur les troubles qui venaient d'éclater sur les bords du Weser, et qu'Arminius avait excités lui-même, dans le but d'attirer l'armée romaine dans l'intérieur de la Germanie. Les troupes allemandes, qui servaient comme auxiliaires dans cette armée, affectèrent la plus entière soumission, et leurs officiers, amis d'Arminius et ses complices, confirmèrent de plus en plus Varus dans son aveugle sécurité. Des soulèvements concertés et partiels eurent d'abord lieu dans des contrées lointaines, pour obliger le préfet romain à disséminer ses forces. Quand le corps d'armée se trouva réduit à trois légions, à quelques cohortes et aux perfides auxiliaires, l'insurrection devint plus générale ; Hermann et ses amis vivant dans l'intimité de Varus, et admis à son conseil, multiplièrent les preuves apparentes de zèle, et insistèrent sur la nécessité de ne pas attendre les rebelles, mais d'aller étouffer le feu de la révolte dans son foyer. En vain le fidèle Ségeste renouvelait-il ses avertissements ; tous les jours l'armée s'éloignait davantage du Rhin, et s'enfonçait dans les contrées où l'attendait le piége le plus funeste. Arrivée près des sources de la Lippe, dans le pays des Bructères, après une marche pénible sur un terrain, tantôt glissant, tantôt marécageux, et où il fallait à chaque pas se faire jour à coups de hache, elle vit tout à coup, dans un bassin entouré de collines élevées, toutes les hauteurs voisines couvertes de Germains, et apprit en même temps qu'Arminius était tombé sur les Romains de l'arrière-garde qui lui était confiée, et qu'il était l'âme des mouvements hostiles qui se développaient devant eux. Alors se dessillèrent les yeux de l'infortuné Varus qui, défait après une lutte de trois jours, ne voulut pas survivre à sa honte. Arminius souilla sa victoire par des cruautés inutiles. La rage des vainqueurs s'exerça particulièrement sur ces hommes de loi, dont les idées et les arguties avaient si fort contrarié leurs habitudes nationales : aux uns ils coupaient les mains ; ils crevaient les yeux aux autres. Après avoir délivré son pays, Arminius ne demeura pas inactif sous ses lauriers ; il détruisit les forts que les Romains avaient fait bâtir sur l'Elbe, le Weser et le Rhin. Il fit plus ; il nourrit, dans sa nation, l'ardeur guerrière qu'il croyait, avec raison, être le meilleur boulevard contre la soif de conquêtes qui animait les Césars. Ses efforts ne furent sans doute pas infructueux ; mais il eut à combattre ses propres concitoyens, dont un grand nombre demandait la paix à tout prix, et surtout le chef d'une tribu puissante, Ségeste, dont il avait enlevé la fille, promise à un autre prince. Ségeste attaqué par le parti national, dont Arminius était l'âme, appela Germanicus ; les Romains, accourus à sa prière, le délivrèrent d'une espèce de siége, et, parmi les prisonniers qui tombèrent entre leurs mains, ils comptèrent avec orgueil la femme d'Arminius appelée Thousnelda. La trahison de Ségeste et le sort de Thousnelda, enflammèrent le patriotisme d'Arminius, et donnèrent une nouvelle énergie à sa voix. Germanicus sentit la nécessité de prévenir l'attaque, et engagea une lutte dont les résultats, quelque brillants que fussent les succès partiels de la valeur et de la discipline romaine, ne firent qu'accroître la confiance et cimenter la ligue de ses ennemis. Il faut en voir les détails dans Tacite. Il fait clairement entendre que, sans la fougue d'un chef, qui négligea les conseils d'un héros non moins prudent que brave, Arminius aurait fait éprouver le sort de Varus aux légions de Cécina. L'année suivante, Germanicus fit de nouveaux efforts ; ses préparatifs furent prodigieux, et son plan, aussi sagement conçu que vigoureusement exécuté ; mais cette expédition, qui est sa quatrième en

Germanie, quoique illustrée par la défaite d'Arminius, dans les champs d'Idistavisus, sur les bords du Weser, n'amena aucun résultat décisif, puisqu'elle finit par la retraite des Romains, et par la défaite navale la plus désastreuse. Quand on considère toutes les preuves de dévouement à la cause de la liberté qu'Arminius avait données, il est bien difficile de croire qu'il ait pu former le projet d'asservir les hommes libres de la Germanie. Cependant Tacite l'affirme, et son autorité doit prévaloir sur des considérations purement morales. Tacite nous apprend qu'aspirant à la royauté, il s'attira la haine de ses compatriotes, et périt à l'âge de trente-sept ans, victime d'un complot de ses proches. Peu de temps avant sa mort, Adgandestes ou Adgandestrius, prince des Cettes, avait écrit au sénat, pour offrir d'empoisonner Arminius. Mais le sénat avait refusé de faire commettre ce crime. Arminius n'avait que 26 ans quand il extermina les légions de Varus.

ARMINIUS (Jacques), proprement Harmensen (et non *Hermanns*), chef de la secte des arminiens, ou remontrants, naquit en 1560, à Oude-Water, dans la Sud-Hollande, où son père était conseiller. Il le perdit de bonne heure, et n'aurait pu se livrer aux études, sans les secours de quelques bienfaiteurs, et du magistrat de Leyde. Il étudia dans cette dernière ville, à Marbourg, à Genève, sous Th. de Bèze, et à Bâle, sous Grynæus. De là, il retourna à Genève, où l'ardeur avec laquelle il avait soutenu la philosophie de Ramus, lui avait, pendant son premier séjour, attiré des désagréments. Le désir d'entendre Jacques Zabarella lui ayant fait faire le voyage de Padoue, la curiosité le conduisit à Rome; curiosité dont on ne lui sut pas de gré en Hollande; mais les préventions qui s'étaient élevées contre lui se dissipèrent bientôt, lorsque, de retour dans son pays, il se fit entendre dans les chaires de l'Église réformée. Ses succès lui valurent une place de pasteur à Amsterdam, en 1588, et bientôt après, une correspondance qui lui donna occasion de changer ses idées en théologie, et fit naître le parti considérable, connu sous son nom. Des ecclésiastiques de Delft avaient publié un livre où la doctrine de Calvin, sur la prédestination, était combattue; Martin Lydius, professeur à Franeker, s'adressa à Arminius, pour l'engager à réfuter cet écrit. Arminius, en l'examinant, trouva les doutes des théologiens de Delft fondés, et finit non-seulement par adopter leurs sentiments sur le point en litige, mais par leur donner beaucoup plus de développement, en se prononçant avec force contre le *supralapsarisme*, c'est-à-dire, contre le dogme qui représente la chute d'Adam comme la suite, et non comme la cause des décrets de Dieu sur la rédemption. Révolté de l'idée que l'Être souverainement bon devait avoir, de toute éternité, condamné les uns au péché et à la douleur, et prédestiné les autres à l'adoption de la foi salutaire et à la félicité céleste, sans autre motif que son bon plaisir, pour faire, des premiers, des monuments de sa justice, pendant que les derniers prouveraient sa miséricorde, il enseigna que Dieu avait laissé à tous les hommes la faculté de s'appliquer les bienfaits de sa grâce, offerts à tous ceux qui s'en rendraient dignes par leurs efforts. Cette doctrine fit, dès son origine, beaucoup de bruit, et trouva un grand nombre d'adversaires ardents; mais elle n'empêcha pas les curateurs de l'université de Leyde d'offrir, en 1603, à Arminius, une chaire de théologie, vacante par la mort de François du Jon (Franc. Junius). Dans cette nouvelle place, que ses paroissiens le virent accepter avec regret, il eut à soutenir les attaques de son collègue François Gomarus, zélé calviniste; la dispute s'échauffa, les deux partis des arminiens et des gomaristes se formèrent; et, bien que les plus grands hommes de la république, Hugo de Groot (Grotius), Rembold Hoogerbeets, et, l'ornement de sa patrie, Jean van Olden-Barneveld, penchassent pour ses opinions, et le protégeassent contre la violence des gomaristes, cette controverse prenant chaque jour une tournure plus alarmante, ôta toute tranquillité à Arminius, et contribua indubitablement à abréger ses jours. Il mourut le 19 octobre 1609, laissant sept fils et de nombreux disciples, qui obtinrent d'abord la faculté de professer leurs principes en toute liberté; mais qui ensuite, victimes de la haine de Maurice, prince d'Orange, contre Olden-Barneveld, furent enveloppés dans la chute du parti républicain, et condamnés par le synode de Dordrecht, convoqué, en 1618, par leurs ennemis religieux et politiques.

ARMONVILLE (Jean-Baptiste), député à la Convention nationale, naquit à Reims le 18 novembre 1756. Fils d'un cabaretier de cette ville, il fut lui-même cordier et cardeur de laine. Dès le commencement de la révolution, il s'en montra fort enthousiaste, et réussit par là, en septembre 1792, à se faire nommer député du département de la Marne à la Convention nationale, où il se fit remarquer par la grossièreté et le cynisme de ses discours. Dans le procès de Louis XVI il vota pour la mort, sans appel et sans sursis. On l'appelait *le chien courant de la Montagne*. Siégeant sur la crête de cette Montagne, à côté de Marat, il ne faisait pas un mouvement, ne disait pas un mot sans en avoir reçu la permission ou le signal de cet homme féroce. Après la session conventionnelle il retourna dans sa ville natale, et y reprit ses habitudes de cabaret et ses travaux d'ouvrier. Il est mort à Reims le 11 décembre 1808.

ARMSTRONG (Jean), poëte et médecin, né vers 1709 à Castleton dans le Roxburgshire, fut reçu docteur à Édimbourg, et publia en 1735 une satire anonyme intitulée : *Essai pour abréger l'étude de la médecine*. Deux ans après il fit paraître son *Abrégé* de l'histoire des maladies vénériennes et de la manière de les guérir, suivi d'un poëme intitulé : *Économie de l'amour*, qui nuisit à sa réputation; en 1744, il publia *l'Art de conserver sa santé*, un des meilleurs poëmes didactiques anglais, et qui a été souvent réimprimé. En 1746, il fut nommé médecin de l'hôpital militaire de Buckingham, et 12 ans après il fit imprimer des *Essais* sous le nom de Lancelot Temple. En 1760 il fut médecin de l'armée d'Allemagne; il fit dans la dernière année de sa vie un poëme intitulé : *le Jour*. Il mourut en 1779.

ARMSTRONG (Jean), poëte et théologien écossais, publia un vol. de poésies avec un *Essai sur les moyens de prévenir les crimes*. En 1790 il vint à Londres, écrivit dans les journaux, et prêcha avec succès dans le temple des non conformistes. Il commençait à se faire une réputation lorsqu'il mourut dans la 26e année de son âge, en 1797.

ARMSTRONG (Jean), médecin anglais, né en 1784, exerça d'abord la médecine à Sunderland, où il eut peu de renommée. Il vint s'établir à Londres au commencemet de 1818, sans y avoir presque aucune recommandation, et cependant il y acquit en peu de temps une grande réputation. A la vérité son Traité du typhus récemment publié l'avait fait connaître avantageusement. Il fut d'abord nommé médecin d'un hôpital spécialement consacré aux maladies fébriles contagieuses. Sa clientèle s'étendit bientôt, et devint considérable et lucrative. Il donna des leçons de médecine, qu'il rendit très-brillantes par son éloquence, et qui attirèrent un grand concours d'auditeurs. Armstrong était au comble de ses succès, lorsqu'il éprouva les premiers symptômes d'une phthisie pulmonaire qui dura huit mois, et à laquelle il succomba le 12 décembre 1829. Ses principaux ouvrages sont : *Practical illustrations of typhus, and other febrile diseases*, London, 1817, in-8°. Ce traité a eu plusieurs éditions. Il a été traduit en allemand par E. G. Kühn, Leipzig, 1821, in-8°. L'auteur recommande la saignée dans le typhus, mais avec des restrictions. *Practical illustrations of the scarlat-fewer*, London, 1818, in-8°; *The morbid anatomy of the Bowels*, etc., London, 1828, in-4°.

ARMSTRONG, médecin de l'hôpital des Enfants-Pauvres à Londres, publia sur leurs maladies un ouvrage estimé, dont Lefebvre de Villebrune a fait usage dans sa traduction du *Traité des maladies des enfants* d'Underwood, Paris, 1786, in-8°.

ARNALDO (Pierre-Antoine), théologien et protonotaire apostolique à Milan, né en 1638 à Villefranche, dans le comté de Nice, est auteur de *il Giardino del Piemonte*, etc., Turin, 1683, in-8°, recueil de sonnets, odes ou *canzoni* à la louange des personnes les plus illustres de la cour de Piémont, et d'autres *discours* et *poésies*.

ARNALL (William), écrivain politique, fut employé par Robert Walpole à la défense de son administration, reçut de ce ministre 11,000 liv. sterl. dans l'espace de quatre ans, dissipa toute cette fortune, et se donna la mort en 1741, âgé de 26 ans.

ARNAUD (Daniel), troubadour du 12 siècle, né au château de Ribeyrac, en Périgord, est appelé par Pétrarque *le grand maître d'amour*, et loué par Dante. Ses poésies ont été tellement défigurées par les copistes, qu'elles sont devenues presque inintelligibles. Raynouard en a publié divers passages, en choisissant les moins difficiles à entendre et les plus propres à faire juger de sa manière, *Poésies des troubadours*.

ARNAUD DE BRESCIA, né au commencement du 12e siècle, vint en France dans sa jeunesse, et fut disciple d'Abailard. Il s'élevait alors des opinions nouvelles qui entraînaient les meilleurs esprits; et St. Bernard s'en plaint dans plusieurs de ses lettres. Cet amour des nouveautés dangereuses enflamma l'imagination d'Arnaud et égara son zèle. Il quitta l'école d'Abailard pour retourner en Italie, où il prit l'habit monastique, et chercha bientôt à se faire un nom en prêchant la réforme du clergé. Le clergé porta, de toutes parts, ses plaintes au pape qui, dans le concile de Latran, en 1139, condamna la doctrine d'Arnaud, et ordonna qu'il fût enfermé. Poursuivi par les foudres de Rome, Arnaud quitta l'Italie, et vint à Zurich. Il fut bientôt persécuté en Suisse comme il l'avait été en Italie; mais sa doctrine faisait des progrès rapides, et menaçait le souverain pontife jusque sur la chaire de Pierre. Innocent II venait de mourir; son faible successeur, Lucius, n'avait pu étouffer l'esprit de sédition qui s'était emparé du peuple de Rome; Eugène III, plus faible encore, vit éclater la révolte sans pouvoir l'arrêter. Ce fut alors qu'Arnaud conçut le projet hardi de se rendre à Rome, et de porter l'étendard de la réforme ecclésiastique et de la liberté civile dans la capitale du monde chrétien. Il réussit à faire chasser le pape de Rome, et resta le chef du peuple que sa doctrine avait entraîné dans la révolte. Son règne dura dix ans, et ne fut qu'une longue sédition, dans laquelle on pilla les palais, on démolit les maisons, on se partagea les dépouilles des vaincus. Cependant les choses commencèrent à changer à l'avénement d'Adrien IV, et la démocratie fondée par Arnaud, trouva son écueil dans ses excès. Un cardinal, blessé ou tué dans la rue, commença à dépopulariser le parti des séditieux. Le pape profita de cette occasion pour jeter un interdit sur le peuple de Rome; depuis Noël jusqu'à Pâques, la ville fut privée du culte religieux. Le peuple, qui avait fait trembler le souverain temporel, trembla à son tour devant le chef spirituel de l'Église. Arnaud se retira à Otricoli en Toscane, où il fut accueilli par le peuple et même par les grands qui étaient opposés au souverain pontife. Le couronnement de Frédéric Barberousse vint offrir à Adrien une occasion de se défaire du plus dangereux de ses ennemis; le pape exposa à l'empereur les funestes conséquences de la doctrine d'Arnaud de Brescia; Frédéric fit enlever Arnaud, qui fut traîné à Rome, condamné par le préfet, et brûlé vif, en 1155, sous les yeux du peuple, qui applaudit à sa mort et ne tarda pas à le regretter. Les cendres du martyr de la liberté furent jetées dans le Tibre, pour qu'il ne restât rien de lui qui pût réveiller l'enthousiasme de ses partisans; mais sa doctrine vivait encore dans l'esprit de la multitude, et souleva plusieurs fois, dans la suite, les Romains contre les chefs de l'Église.

ARNAUD (Pierre), cardinal, né dans le Béarn; le pape Clément V, après son couronnement à Lyon, en 1305, le fit cardinal et vice-chancelier de l'Église; mort en 1316.

ARNAUD dit de **CANTELOUP**, ainsi nommé parce qu'il était né dans un village de ce nom dans le diocèse de Bordeaux; fut nommé archevêque de Bordeaux et créé cardinal et camerlingue de l'Église, en 1305, par le pape Clément V; mort à Avignon en 1310.

ARNAUD DE CANTELOUP, neveu du précédent; succéda à son oncle en l'archevêché de Bordeaux. En 1312, il se trouva au concile général de Vienne, et en 1326; il en célébra un provincial à Ruffec; mort en 1332.

ARNAUD, cardinal, né à Aux, près de Condom; fut domestique du pape Clément V qui le nomma évêque de Poitiers, en 1307; puis cardinal le 23 décembre 1312; il fut aussi évêque d'Albe; mort en 1317.

ARNAUD (Étienne), médecin du 14e siècle, qu'on croit auteur de Tablettes très en vogue de son temps, et de quelques ouvrages restés manuscrits, intitulés : *Tractatus de febribus et de evacuatione*.

ARNAUD (Jean), peintre, né à Barcelone, en 1592, et mort en 1693, a peint dans sa patrie, en plusieurs

tableaux sur toile, une partie de la *vie de St. Augustin*, un *St. Pierre* en habits pontificaux, etc.

ARNAUD (George d'), philologue distingué, né à Franeker en 1711, d'une famille de réfugiés français, composa, dès l'âge de 12 ans, des vers latins et grecs, où l'on remarque de l'élégance et de l'harmonie. Il publia ensuite *Specimen animadv. critic. ad aliquot script., græc.*, 1728, in-8°; *Lection. græc. lib. duo*, la Haye, 1730, in-8°. Ayant achevé ses cours, il fut nommé professeur en droit de l'université de Franeker, et mourut avant d'avoir pris possession de sa chaire, en 1740, dans sa 29e année. Outre les ouvrages cités, il a publié plusieurs dissertations érudites; des questions de droit; *Variar. conjecturar. libri II*, 1738, in-4°, et quelques morceaux de littérature dans les *Miscellanea* d'Amsterdam.

ARNAUD (l'abbé François), de l'Académie française et de celle des inscriptions, abbé de Grandchamp, né près de Carpentras le 27 juillet 1721, vint à Paris en 1752, se lia peu de temps après avec Suard, concourut avec lui à la rédaction du *Journal étranger* et de différentes autres publications littéraires. Homme instruit et spirituel, le goût de la société l'empêcha d'entreprendre jamais aucun ouvrage de quelque éteudue. Reçu à l'Académie française le 13 mai 1771, il obtint par la suite la place de lecteur et bibliothécaire de Monsieur. Parmi les morceaux qu'il a publiés on distingue son *mémoire* sur le style de Platon, sur les poésies de Catulle, sur Apelles, sur les accents et l'harmonie de la langue grecque, et sur des questions relatives à la musique des anciens. Admirateur de Gluck, il joua le premier rôle dans la querelle avec Piccini, fit insérer dans les journaux un grand nombre d'articles en faveur du musicien allemand, et mourut à Paris le 2 décembre 1784. Boudou a recueilli ses ouvrages, 1808, 3 vol. in-8°.

ARNAUD (François-Thomas-Marie de BACULARD d'), né à Paris le 15 septembre 1718, et mort dans cette ville le 8 novembre 1805, appartenait à une famille notable du comtat Venaissin. Il fit de brillantes études aux Jésuites de Paris, et montra très-jeune encore un goût décidé pour la poésie. Dans sa 17e année il avait déjà composé trois tragédies, *Idoménée, Didon*, et la *Mort de Coligny* ou *la Saint-Barthélemi*. Ces ouvrages ne furent pas représentés. L'auteur fit imprimer la *Mort de Coligny* en 1740. Voltaire, qui aimait assez les petits prodiges en littérature, soutint de ses conseils et même de sa bourse le jeune Baculard. Choisi par le grand Frédéric pour son correspondant à Paris, Baculard se rendit à Berlin, où ce monarque l'accueillit avec bonté, et auprès duquel il conserva toujours la noblesse de ses sentiments. Il le quitta au bout d'un an pour la légation de Dresde, et revint se fixer à Paris, où il se livra tout entier à la composition des volumineux ouvrages qu'il a laissés; sur la fin de sa vie, il y traîna une existence plus voisine de la misère que de la médiocrité. Ses principales productions sont: les *Épreuves du sentiment*, les *Délassements de l'homme sensible*, les *Loisirs utiles*, etc., recueils de contes qui eurent une grande vogue, et qui sont oubliés aujourd'hui; le style en est prolixe et larmoyant; *les Époux malheureux* ou *Histoire de M. et de Mme de la Bédoyère*, et une foule d'autres romans. D'Arnaud rentra aussi dans la lice dramatique. Il fit jouer successivement *le Mauvais Riche*, comédie, *le comte de Comminges*, *Euphémie* ou *le Triomphe de la Religion*, *Fayel et Mérinval*. *Le comte de Comminges* fut représenté en 1790. Cet auteur a encore publié un grand nombre de poëmes, dont une partie a été recueillie en 3 vol. in-12, 1751.

ARNAUD (Pierre-Louis, vicomte d'), maréchal de camp, grand officier de la Légion d'honneur, mérita, par de longs services, les titres dont il fut honoré. Après 12 années passées dans le grade de chef de bataillon, il parcourut assez rapidement les grades supérieurs. C'est lui qui commandait le 58e régiment de ligne dans les campagnes de 1807 et 1808. Mis d'abord à la demi-solde sous la restauration, on lui confia en 1821 le commandement de la subdivision de Nîmes, et en 1823 celui de la subdivision de Tarbes. Il commandait le département de l'Aude, à Carcassonne, lorsque, après 40 ans de service, il mourut le 6 mai 1832, à peine âgé de 60 ans.

ARNAUD DE CARCASSÈS, troubadour du 13e siècle, n'est connu que par une *Novella* ou conte singulier, d'une invention bizarre, dont l'abbé Millot donne la traduction. L'original de ce conte appartient à un trouvère français, dont Arnaud de Carcassès n'a été que le traducteur en provençal.

ARNAUD DE MARSAN, troubadour du 13e siècle, que Millot suppose de l'illustre maison de ce nom, n'a laissé qu'une pièce de vers qui fait honneur à ses talents et à ses mœurs; c'est une instruction sur les modes et la manière de vivre de son siècle. Elle est imprimée par extraits dans le *Choix de poésies des troubadours*, II, 301, V. 41.

ARNAUD DE MARUEIL, né au château de ce nom, en Périgord, au 12e siècle, que Pétrarque nomme *il men famoso Arnaldo*, est, au jugement de Raynouard, remarquable par la gracieuse et abondante facilité de son style. L'abbé Millot a donné la traduction de quelques pièces de ce poëte. Les manuscrits de la bibliothèque du roi en contiennent près de 26, qui sont précédées de sa vie.

ARNAUD DE RONSIL (George), habile chirurgien de Paris, quitta cette ville pour se fixer à Londres, où il mourut le 27 février 1774. Il a publié un grand nombre d'écrits sur son art, traduits en fr. et publiés sous ce titre: *Mémoires de chirurgie*, Paris, 1768, in-4°.

ARNAUD DE TINTIGNAC, troubadour du 14e siècle, dont l'abbé Millot cite trois chansons qui ne méritent pas, selon lui, d'être connues.

ARNAUDAT (Pierre-Henri d'), général de brigade, né à Orthez, dans le département des Basses-Pyrénées; était capitaine dans le 60e régiment en 1792, fut nommé adjudant général, le 27 avril 1793, et se signala au combat de la *Montagne de Louis XIV* contre les Espagnols, le 23 nivôse an II, sous les ordres du général Laroche. Cette action d'éclat lui valut le même jour le grade de général de brigade; en 1794, il fut nommé chef d'état-major de l'armée sous le général Labourdonnaye. En l'an V, il fut envoyé à l'armée du Rhin et prit le commandement de son avant-garde; mort vers 1837.

ARNAUDE DE ROCAS, née en Chypre, faite prisonnière par les Turcs en 1570, et destinée pour le harem du sultan, fit sauter le bâtiment, en mettant le feu aux poudres, et périt ainsi glorieusement avec tout l'équipage.

ARNAUDIN (d'), neveu d'Arnaudin, examinateur

des ouvrages de théologie, a publié, en gardant l'anonyme : *Réfutation du livre de l'action de Dieu sur les créatures,* Paris, 1714, in-12; *Vie de D. Pierre Lenain, sous-prieur de la Trappe,* ib., 1715, in-12; une *Traduction* du traité d'Agrippa, de l'excellence des femmes au-dessus des hommes, ibid., 1715, in-12.

ARNAULD (Antoine), général français, naquit à Grenoble, en 1749, dans une condition obscure, et s'engagea comme soldat, en 1767, dans les gardes de Lorraine, où il servit jusqu'en 1779. Ayant alors obtenu son congé, il se retira en Normandie, et y vécut du travail de ses mains jusqu'à l'époque de la révolution. Il s'enrôla, en 1791, dans le premier bataillon de volontaires nationaux du Calvados, et y fut aussitôt nommé capitaine, puis lieutenant-colonel. Il commanda cette troupe dans les armées du Nord sous Dumouriez, et se trouva en 1793, à la bataille de Hondschoote, où il eut le bras fracassé d'un coup de feu. Nommé, en 1794, chef de la 4e demi-brigade d'infanterie, il la commanda avec beaucoup de distinction dans l'invasion de la Belgique, puis dans celle de la Hollande sous Pichegu. Étant passé en 1800 à l'armée du Rhin, il y commanda le 48e régiment d'infanterie, et se distingua notamment à l'attaque de Baltzeim et à la bataille de Hohenlinden, où il faisait partie de la division de Richepanse. En 1802 le colonel Arnauld passa à l'armée de Hanovre, et il fut nommé général de brigade le 25 août 1803, et commandant de la Légion d'honneur le 14 juin 1804. Employé au camp de Zeist, sur les côtes de Hollande, il y mourut, dans la même année, de maladie, et par l'effet meurtrier du climat.

ARNAULD (Antoine), fils aîné d'Antoine Arnauld, avocat général de la reine Catherine de Médicis, naquit à Paris en 1560. Reçu avocat au parlement, il s'y distingua par son éloquence, refusa toutes les dignités et mourut le 29 décembre 1619, avec la réputation d'un grand orateur et d'un homme de bien. De sa femme Catherine Marion, il eut 20 enfants; le dernier fut le grand Arnauld. On dit que Catherine de Médicis voulut le faire secrétaire d'État, mais qu'il eut le désintéressement de répondre qu'il la servirait mieux en qualité d'avocat général. Son plaidoyer contre les jésuites, en faveur de l'université de Paris en 1594, réimprimé en 1717, in-12, lui acquit une grande célébrité. Il publia au nom du roi un autre discours sur le rétablissement demandé au monarque par les jésuites; l'*Anti-Espagnol*, imprimé dans un recueil de discours sur l'état de la France, Paris, 1606, in-12; *la Fleur de lis,* 1593, in-8°; *Avis au roi Louis XIII pour bien régner,* 1612, in-12; deux *Philippiques* contre Philippe II, roi d'Espagne, 1592, in-8°; une *Savoisienne,* réimprimée avec la *seconde*, Grenoble, 1630, in-8°.

ARNAULD D'ANDILLY (Robert), fils du précédent, né à Paris en 1589, mort le 27 septembre 1674, occupa, jeune encore, des charges importantes. A l'âge de 55 ans, il quitta la cour pour se retirer à Port-Royal des Champs. Lorsque Louis XIV choisit pour ministre des affaires étrangères Pomponne son fils, il voulut voir le bon vieillard, et lui fit un accueil si gracieux, que l'illustre solitaire, surpris d'avoir un sentiment d'orgueil, répétait de moment en moment : « Il faut s'humilier. » On a de lui la traduction des *Confessions de St. Aug.*, de *l'Histoire des Juifs, par Josèphe,* dont on recherche les éditions, petit-in-8°, avec figures; des *Vies des Pères du désert;* de l'*Échelle sainte* de St. Jean Climaque, des *OEuvres* de Ste. Thérèse et du B. Jean d'Avila, et les *Mémoires de sa vie,* écrits par lui-même.

ARNAULD (Henri), frère du précédent, né à Paris en 1597, fut d'abord doyen du chapitre de Toul, et nommé à l'évêché de cette ville, qu'il refusa. Envoyé extraordinaire de France à Rome, il y déploya un grand zèle et un esprit conciliateur. A son retour en France, il fut fait évêque d'Angers en 1649, ne quitta plus son diocèse, et fut fidèle au roi dans la guerre des princes. Il mourut à Angers le 8 mars 1692, à 96 ans, généralement regretté pour ses vertus épiscopales. Ses négociations à la cour de Rome ont été publiées par Burtin, Paris, 1748, 5 vol. in-12.

ARNAULD (Antoine), frère du précédent, et le vingtième des enfants d'Antoine Arnauld et de Catherine Morion, naquit à Paris le 6 février 1612. Après avoir fait avec distinction ses humanités et sa philosophie, aux colléges de Calvi et de Lisieux, il se livra d'abord à l'étude de la jurisprudence, puis à la théologie. Il prit le bonnet de docteur en 1641, et, en prêtant le serment ordinaire, dans l'église de Notre-Dame, sur l'autel des Martyrs, il jura : « de défendre la vérité, jusqu'à l'effusion de son sang, » promesse que firent, depuis, tous les docteurs. Deux ans après, il publia son livre *De* (ou plutôt *Contre*) *la fréquente Communion*. Cet ouvrage, qui fait époque dans l'Église de France par la réforme qu'il opéra dans l'administration des sacrements, fut le principe des persécutions que l'auteur essuya dans la suite. Les disputes sur la grâce, qui s'élevèrent alors, vinrent ajouter encore à cette animosité. Arnaud prit le parti de Jansénius, et le soutint avec la plus grande force. Depuis les troubles qu'avait excités son premier ouvrage, et qui l'avaient fait citer à Rome, il s'était retiré à Port-Royal; il s'ensevelit encore plus profondément dans sa retraite, et n'en sortit qu'à la paix de Clément IX, en 1668. L'archevêque de Sens et l'évêque de Châlons, médiateurs de cet accommodement, firent comprendre Arnauld dans cette pacification, et le présentèrent au nonce. Ce prélat l'accueillit avec la plus grande distinction, et lui dit : « Qu'il ne pouvait mieux employer sa plume d'or, qu'à défendre l'Église. » Louis XIV voulut voir aussi un théologien si renommé, et il lui fut présenté par Pomponne, son neveu. Toute la cour fêta le savant docteur. Durant les premières années qui suivirent la paix de l'Église, Arnauld tourna contre les calvinistes les armes dont il s'était servi contre ses adversaires. Ce calme heureux produisit : 1° *La Perpétuité de la Foi;* 2° *Le renversement de la morale de J. C. par les calvinistes*, et plusieurs autres ouvrages de controverse, qui le firent redouter des protestants. Mais la tranquillité ne fut pas de longue durée; la démangeaison de dogmatiser dans les uns, et l'ardeur de combattre les dogmatisants dans les autres, allumèrent la guerre. Arnauld ne fut pas des derniers à recommencer les hostilités. Devenu suspect par le concours des visites qu'il recevait, et regardé comme dangereux par Louis XIV, que l'archevêque de Paris, M. de Harlay, ne cessait d'animer contre lui, il crut devoir disparaître pour quelque temps, et se retira dans les pays étrangers, en 1679. Innocent XI lui fit offrir une retraite honorable à Rome,

qu'il refusa, de peur de se rendre suspect à Louis XIV, à cause des disputes sur la *régale*. Ce fut alors que Boileau, devant qui l'on disait que le roi faisait chercher le docteur pour qu'on l'arrêtât, répondit : « Le roi est trop heureux pour le trouver. » Il y a toute apparence que ces recherches ne furent que comminatoires ; car Arnauld trahissait à chaque instant son secret par l'impétuosité de son caractère. Il trouva d'abord une retraite chez la duchesse de Longueville ; mais ayant lui-même commis une inconséquence qui aurait pu le faire reconnaître, il alla se loger au faubourg St.-Jacques, dans un taudis ignoré ; il y tomba malade. Ses amis lui envoyèrent un médecin, qui, dans la conversation, comprit bientôt à qui il avait à faire. Il retourna une seconde fois chez la duchesse de Longueville ; mais peu sûr de lui-même et craignant les conséquences de l'animosité de ses ennemis et des préventions du roi, Arnauld s'exila lui-même de sa patrie, et se retira dans les Pays-Bas. Après avoir erré en différents endroits, il se fixa à Bruxelles, où le marquis de Grana le fit assurer de sa protection, et témoigna un grand désir de voir un homme dont la réputation avait déjà rempli l'Europe, l'illustre fugitif ne refusa point sa protection ; mais il le fit prier de le laisser dans son obscurité. Le premier fruit de sa retraite fut l'*Apologie pour les Catholiques contre les faussetés du ministre Jurieu,* ouvrage qui, au jugement de Racine, présente la force et l'éloquence des *Philippiques* de Démosthènes, et où l'auteur prit généreusement la défense des jésuites ses persécuteurs. Le repos était un état violent pour cet athlète infatigable ; il trouva moyen de s'engager bientôt dans une nouvelle querelle. Le père Mallebranche, qui avait embrassé des sentiments différents sur la grâce, les développa dans un *Traité,* et le fit parvenir à celui qu'il regardait comme son maître. Le docteur voulut arrêter l'impression de son livre ; mais, n'ayant pu y réussir, il lui déclara la guerre en 1683. Il y eut plusieurs écrits de part et d'autre, remplis d'expressions piquantes et de reproches très-vifs. Cette querelle, qui dura jusqu'à la mort d'Arnauld, ne l'empêcha pas d'en avoir une autre avec le père Simon, à l'occasion de la trad. des livres saints en langue vulgaire. Arnauld vit approcher la mort sans trouble ni faiblesse, et expira entre les bras du père Quesnel, à Bruxelles, le 8 août 1694, à quatre-vingt trois ans, et fut enterré dans le chœur de la paroisse Sainte-Catherine. Sa mort enleva aux partisans de Jansénius le plus habile défenseur qu'ils aient jamais eu, et aux jésuites leur plus redoutable adversaire. Le lieu de sa sépulture fut longtemps ignoré ; mais son cœur fut porté à Port-Royal, puis transféré à Palaiseau. On a de cet homme illustre environ 140 volumes, dont il existe une nouvelle édition complète en 42 vol. in-4°, Lausanne et Paris, 1775-79. Ses productions les plus remarquables sont : la *Grammaire générale et raisonnée,* avec Lancelot ; l'*Art de penser,* avec Nicole ; plusieurs vol. de la *Morale pratique des jésuites,* 1669-1674, 8 vol. in-12 ; *Apologie pour les catholiques contre Jurieu,* 1681, 2 vol. in-12. On a publié après sa mort 9 vol. de *Lettres* qui peuvent servir à l'histoire de son temps. Le P. Quesnel a écrit la *Vie* d'Arnauld avec des pièces justificatives et quelques écrits posthumes. Larrière en a publié une bien plus détaillée, Lausanne, 1783, in-4°, et 2 vol. in-8°.

ARNAULD (Antoine), fils aîné de Robert Arnauld d'Andilly, servit d'abord dans le régiment d'un de ses cousins, Isaac Arnauld, gouverneur de Philipsbourg, et mestre de camp, embrassa l'état ecclésiastique, devint abbé de Chaumes, se retira auprès de son oncle, l'évêque d'Angers, dont il gouverna le temporel, qu'il dérangea considérablement, et mourut en 1698. Ses *Mémoires,* où il se plaint beaucoup de son père, ont paru en 1756.

ARNAULD (Marie-Angélique), sœur de l'illustre théologien, née en 1591, nommée à 14 ans abbesse de Port-Royal des Champs, y rétablit 3 ans après la réforme. Plus tard elle transféra son monastère à Paris ; et le roi, d'après sa demande, permit que l'abbesse fût élective et triennale. Elle mourut le 6 août 1661, laissant une grande réputation de savoir et de piété.

ARNAULD (Agnès), sœur de la précédente, fut d'abord, malgré sa jeunesse, maîtresse des novices, gouverna Port-Royal durant les cinq ans que la mère Marie-Angélique passa à Maubuisson, devint sa coadjutrice, fut elle-même élue abbesse, et mourut le 19 février 1671, à soixante et dix-sept ans, après soixante et douze ans de profession. Elle publia deux livres intitulés : *L'Image de la Religieuse parfaite et imparfaite,* Paris, 1665, in-12 ; et l'autre : *Le Chapelet secret du St.-Sacrement,* 1663, in-12.

ARNAULD (Angélique de SAINT-JEAN), nièce des précédentes, abbesse de Port-Royal, née en 1624, morte en 1684, a laissé : *Mémoires* pour servir à la vie de la mère Angélique sa tante, Paris, 1757, in-12.

ARNAULD DE VILLENEUVE, médecin du 14e siècle, poursuivi comme hérétique par l'université de Paris, s'enfuit en Sicile où il fut reçu par le roi Frédéric d'Aragon, qui l'envoya soigner le pape Clément, malade à Avignon ; mais Arnauld périt dans la traversée en 1314, et fut enterré à Gênes. Ses œuvres, publiées pour la première fois à Lyon, in-fol., en 1504, ont été souvent réimprimées. De tous ses écrits le plus connu maintenant est son *Commentaire* sur l'école de Salerne. Mais Arnauld a d'autres droits à l'estime : il est, avec Raymond Lulle, son disciple, l'un des créateurs de la chimie ; il découvrit les acides, composa le premier de l'alcool, les ratafias et diverses eaux spiritueuses qui sont encore employées dans la médecine et pour les cosmétiques.

ARNAULD, marquis de Pomponne, et **ARNAULD**, abbé de Pomponne. *Voyez* **POMPONNE**.

ARNAULT (Henri), médecin et mathématicien, né en Hollande, s'établit en France, et mourut à Dijon, en 1460.

ARNAULT (Charles), né dans le Gâtinais, en 1643 ; avocat au parlement de Paris, en 1707 ; bâtonnier de l'ordre, en 1717 ; mort en 1718.

ARNAULT (Ant.-Vincent), littérateur, de l'Académie française, né à Paris le 22 janvier 1766, fit ses études au collége de Juilly. En 1785, il fut pourvu du brevet honorifique de secrétaire du cabinet de Madame, et, en 1789, acheta dans la maison de Monsieur (depuis Louis XVIII) une charge dont la finance ne lui fut jamais remboursée. Cultivant dès son enfance les lettres avec succès, il fit représenter en 1791 *Marius à Minturnes,* et, en 1792, *Lucrèce,* pièces qui furent très-applaudies. N'ayant point adopté les principes de la révolution, il sortit de France après la funeste journée du 10 août ; passa en Angleterre et de là en Belgique ; et lorsqu'il

voulut rentrer en France, arrêté comme émigré, peu s'en fallut qu'on ne lui appliquât les terribles lois de l'époque. Quelque temps après, en 1797, il se rendit en Italie. Accueilli à Milan par le général Bonaparte, qui le chargea d'organiser la nouvelle administration des îles Ioniennes, il lui voua dès lors un attachement qui ne s'est jamais démenti. Il voulut le suivre en Égypte; mais forcé de s'arrêter à Malte pour soigner un ami malade, il se rembarqua pour la France sur une frégate qui fut capturée par les Anglais. Il n'eut d'ailleurs qu'à se louer des procédés du capitaine ennemi, et il ne tarda pas d'être échangé. En 1800, il fut nommé par le ministre de l'intérieur chef de la division de l'instruction publique, place qu'il conserva jusqu'à l'organisation de l'université. Il accompagna Lucien Bonaparte, ambassadeur en Espagne, et, pendant son séjour à Madrid, prononça dans une séance de l'Académie royale un discours sur l'état des lettres et des arts en France, qui lui mérita tous les suffrages. De retour en France, il fut associé aux travaux de l'illustre Fourcroy, pour la réorganisation de l'instruction publique. Nommé en 1808 conseiller et secrétaire général de l'université, il perdit cette double place à la restauration. Pendant les *cent jours*, il fut chargé provisoirement de la direction de l'université, et député de la ville de Paris à la chambre des représentants, où il se prononça fortement pour la nouvelle dynastie. Exilé de Paris au second retour du roi, il fut compris dans l'ordonnance du 24 juillet 1815, qui bannissait de France les hommes les plus dévoués à Napoléon, et se retira à Bruxelles; il y chercha des consolations dans la culture des lettres qu'il n'avait jamais négligées, et s'occupa de donner une édition complète de ses œuvres. Il obtint en 1819 l'autorisation de revenir à Paris, fut réintégré en 1829 à l'Académie française, dont il avait été exclu par ordonnance en 1816, et devint en 1833 secrétaire perpétuel de cette compagnie. Il mourut à Paris en 1834. Les *OEuvres* d'Arnault, publiées de 1824 à 1827, forment 8 vol. in-8°. Les trois premiers contiennent le théâtre; le quatrième les fables, le cinquième des mélanges, et les trois derniers des morceaux de critique tirés des journaux dont il avait été le collaborateur. Parmi ses pièces dramatiques on distingue *Marius, les Vénitiens*, qu'il composa en Italie et qu'il dédia au général Bonaparte par une épître remarquable; *Germanicus*, tragédie défendue après la première représentation; *Mélidor et Phrosine*, etc. Ses fables sont dans un genre dont il est le créateur, et se font lire avec plaisir. Dans les dernières années de sa vie, Arnault a publié des *Mémoires*, pleins d'intérêt, mais qui ne sont pas terminés. On lui doit encore *Vie politique et militaire de Napoléon*, Paris, 1822-26, 2 vol. in-fol., figures lithographiées. Cet ouvrage d'un admirateur de Napoléon ne peut être bien impartial. Arnault a eu part à la *Biographie des contemporains*, ou du moins son nom se lit sur le frontispice avec ceux de ses amis.

ARNAULT DE LA BORIE (François), chanoine de Périgueux, sa patrie, archiviste et chancelier de l'université de Bordeaux, mort à Périgueux en 1607 dans un âge avancé, est auteur des *Antiquités du Périgord*, 1577, et d'une *Traduction* du Traité des Démons de J. Maldonat, etc., Paris, 1617, in-12.

ARNAULT DE NOBLEVILLE (Louis-Daniel), médecin, né à Orléans le 24 décembre 1701, et mort le 1er mars 1778, se livra avec succès à l'étude de l'histoire naturelle; il a publié: *Manuel des dames de charité*, 1747, in-12, réimprimé plusieurs fois; *Ædologie* ou *Traité du rossignol*, 1751, in-12; *Histoire naturelle des animaux*, etc., 1756, 9 vol. in-12; *Description abrégée des plantes usuelles pour le Manuel des dames de charité*, 1767, in-12; ces deux derniers en société avec Salerne, naturaliste; *Cours de médecine pratique*, 1769, in-12.

ARNAVON (François), né vers 1740 à Lisle dans le comtat Venaissin, chanoine de cette ville et prieur de Vaucluse, fut en 1790 député par l'assemblée représentative auprès de Pie VI, pour régler les affaires du comtat. A la restauration, il fut nommé chanoine de la métropole de Paris, vicaire général de l'archevêché de Corfou, et mourut le 25 novembre 1824. On a de lui *Discours apologétique de la religion chrétienne* au sujet de plusieurs assertions du *Contrat social*, 1773, in-8°; *Pétrarque à Vaucluse*, Avignon, 1805, Paris, 1814.

ARNAY (.... d'), littérateur modeste et laborieux, sur lequel on n'a que des renseignements incomplets, professait, au milieu du 18e siècle, les belles-lettres et l'histoire à l'académie de Lausanne. On lui doit un ouvrage estimable: *De la vie privée des Romains*, Lausanne, 1752, in-12. La *France littéraire* lui attribue la traduction française des *Opuscules anatomiques* de Haller, Lausanne, 1760, in-8°. Il mourut avant 1780.

ARNAY ou **ARNEX** (Simon-Auguste d'), né, vers 1750, à Milden, dans le canton de Berne, fut d'abord instituteur en Hollande. De retour en Suisse, il fut attaché, depuis 1788, comme traducteur, à la chancellerie de Berne, jusqu'à l'occupation de cette ville par les Français, en 1798. A cette époque, obligé d'abandonner son pays, il vint chercher un asile en Allemagne. Nommé précepteur du prince héréditaire de Bade, il était en 1802 à Calsruhe, et l'on peut conjecturer qu'il y mourut peu d'années après. D'Arnay a été le principal rédacteur de la *Gazette* de Berne, pendant qu'il habitait cette ville. Il a traduit de l'allemand en français un assez grand nombre d'ouvrages.

ARND (Jean), théologien luthérien, né à Ballenstædt, dans le duché d'Anhalt, en 1555, mort à Zell en 1621, surintendant des églises du duché de Lunebourg, mit son bonheur à soulager les malheureux, et se distingua par des écrits où respire une charité vraiment chrétienne. Le plus connu, intitulé: *Du vrai christianisme*, a été traduit en latin, en français et dans presque toutes les langues vivantes. Le déréglement des mœurs dont se plaignaient les protestants provient, suivant lui, de ce qu'ils rejettent la nécessité des bonnes œuvres, et de ce qu'ils soutiennent que la foi suffit pour justifier.

•**ARND** (Christian), professeur de logique à Rostock, né en 1623, mort en 1683, avait successivement étudié à Leyde, à Leipzig et à Strasbourg. On a de lui: *Dissertatio de philosoph. veterum*, 1650, in-4°, et *Discursus politicus de principiis constituentibus et conservantibus rempublicam*, 1651, in-8°.

ARND (Josué), ministre luthérien, né en 1626, à Gustrow, succéda, en 1653, à son frère Christian dans la chaire de logique de Rostock, et devint aumônier de Gustave-Adolphe. Il mourut en 1685, après avoir publié

un grand nombre d'ouvrages de philosophie, d'histoire et de controverse, indiqués dans les Mémoires de Nicéron, tome XXXIII. Les plus remarquables sont : *Lexicon antiquitat. eccles.*, Greifswald, 1669, in-4°; des poésies latines, et une traduction latine de l'*Histoire de Wallenstein* par Gualdi.

ARND (Charles), fils du précédent, né en 1675 à Gustrow, mort en 1721, professeur de langue hébraïque à Rostock, est un des créateurs de l'histoire bibliographique générale. On cite de lui : *Schediasma de Phalaride*, etc., et *Schediasma bibliothecæ græcæ*, Rostock, 1705, in-8°; *Systema litterarium ; De cancellariorum vestigiis, apud Hebræos*, etc. ; une *Vie* de son père. La sienne se trouve dans les *Annales littéraires du Mecklembourg*, année 1721, p. 57.

ARNDT (Jean-Godefroi), né à Halle en Saxe, le 12 janvier 1712, fut élevé à la maison des orphelins de cette ville, habita dans sa jeunesse la Livonie, comme précepteur des enfants d'un grand seigneur de ce pays; fut depuis recteur de l'école d'Arensbourg dans l'île d'Oesel, d'où il passa avec le même titre, en 1747, au lycée impérial de Riga. Il mourut le 1er septembre 1767. Ses ouvrages sont : *Chroniques livoniennes* (en allemand); 1747-1753; in-folio. *Réflexions programmatiques sur l'origine des belles-lettres dans la Livonie* (en allemand), Riga, 1754, in-4°.

ARNDT (Godefroi-Auguste), seigneur héréditaire de Paunsdorf, né à Breslau le 24 novembre 1748, fut nommé, en 1780, professeur extraordinaire de philosophie à l'université de Leipzig, et depuis professeur ordinaire de morale et d'économie politique à la même université. Il est mort le 10 octobre 1819. Ses principaux ouvrages sont : *Progr. quibus causis commotus Henricus I, rex Germanorum, urbem Misenam condiderit?* Leipzig, 1776, in-4°; *Archives de l'histoire de Saxe* (en allemand); *Progr. de origine accisæ provincialis*, etc., 1796, in-4°.

ARNE (Thomas-Augustin), docteur en musique, fils d'un tapissier de Londres, naquit au mois de mars 1710. Destiné à la profession d'avocat, sa passion pour la musique l'emporta et il se livra à l'étude du violon. En 1744, il fut attaché comme compositeur au théâtre de Drury-Lane; il y donna plusieurs opéras qui eurent du succès. Arne est le musicien le plus remarquable qu'ait produit l'Angleterre dans le 18e siècle. Il avait épousé Cécile Young, cantatrice distinguée du théâtre de Drury-Lane. Arne est mort le 5 mars 1778. Il a laissé plus de 20 *opéras*, des *oratorios*, des *chansons*, etc.

ARNE (Michel), fils du précédent, naquit à Londres en 1741. Il eut fort jeune de grandes dispositions pour la musique, et donna quelques opéras au théâtre de Drury-Lane. Vers 1780, il eut la folie de s'adonner à la recherche de la pierre philosophale; ayant bientôt été ruiné par les dépenses que lui occasionna l'objet de ses recherches, il se remit à travailler pour les théâtres de Covent-Garden, du Vauxhall et de Ranelagh; il est mort vers 1806.

ARNEMANN (Just.), médecin, naquit à Lunebourg, le 25 juin 1763. L'université de Gœttingue, où il fit ses études, l'admit au nombre de ses professeurs, après qu'il eut obtenu le bonnet doctoral; mais il ne conserva pas longtemps la chaire qui lui avait été confiée, des circonstances particulières l'ayant déterminé à se rendre à Lunebourg, où il exerça quelque temps l'art de guérir, et se brûla la cervelle le 25 juillet 1807. On présume que le dérangement de ses affaires put seul le porter à cet acte de désespoir. Quoiqu'il n'ait pas fourni une longue carrière, il a laissé de nombreux ouvrages, dont quelques-uns offrent un certain degré d'intérêt. *Commentatio de oleis unguinosis*, Gœttingue, 1785, in-4°; *Sur la reproduction des nerfs* (en allemand), Gœttingue, 1786, in-8°; *Experimentorum circa redintegrationem partium corporis in vivis animalibus institutorum prodromus*, Gœttingue, 1786, in-4°; *Expériences sur les régénérations chez les animaux vivants* (en allemand), Gœttingue, 1787, *Revue des instruments de chirurgie les plus célèbres et les plus usités des temps anciens et modernes* (en allemand), Gœttingue, 1796, in-8°, etc.

ARNEST, premier archevêque de Prague, vers le milieu du 14e siècle, composa, vers l'année 1350, un chant en langue bohème, avec la musique, en l'honneur de St. Wenceslas. Ce chant, dont les paroles sont la traduction du *Kyrie eleison*, se chante encore dans les églises de la Bohême, à la fête de St. Wenceslas. Arnest mourut le 30 juin 1364.

ARNEX. *Voyez* **ARNAY** (Simon-Auguste d').

ARNHEIM ou **ARNIM** (Jean-George), général saxon, né en 1581, dans l'Uckermarck, d'une famille noble, entra d'abord au service de Pologne, ensuite à celui de la Suède, et passa en 1626, dans l'armée de l'empereur Ferdinand II, où il acquit si bien la faveur du général Wallenstein, qu'en 1627, il fut fait feld-maréchal, et chargé, en 1628, d'assiéger Stralsund. Forcé de lever ce siége, il fut envoyé au secours de Sigismond III, roi de Pologne. Des querelles qui s'élevèrent entre les chefs polonais et lui, l'engagèrent à se retirer du service de l'Empereur. Il passa alors, avec le titre de feld-maréchal, à celui de l'électeur de Saxe, et combattit sous les drapeaux de Gustave-Adolphe, à la bataille de Breitenfeld : il prit Prague, Egra, Elnbogen; mais il se vit bientôt forcé, par Wallenstein, d'abandonner ses conquêtes. Au commencement de l'année 1634, il fut employé pour les propositions de paix que Wallenstein fit faire aux électeurs de Saxe et de Brandebourg, et qui échouèrent. Arnheim rentra alors en campagne, prit Bautzen, Limbourg, et battit les impériaux à Liegnitz. En 1635, il fut envoyé par l'électeur de Saxe aux négociations de Berlin, et, après le traité de Prague, il fit sortir ses troupes de la Silésie. Comme les droits des luthériens ne lui parurent pas assez assurés par ce traité, il donna sa démission, et se retira dans son château de Boitzenbourg, dans l'Ukermarck; il y fut saisi et enlevé, le 17 mars 1637, par ordre du roi de Suède, qui le soupçonnait de former contre lui des complots dangereux. On le conduisit d'abord à Stetin, et ensuite à Stockholm; il s'échappa de cette dernière ville en 1638. De retour en Allemagne, il se tint caché quelque temps, rentra peu après au service de l'électeur de Saxe, alors allié de l'empereur, et voulut lever une nouvelle armée. N'ayant pas réussi, il tomba malade à Dresde, et y mourut le 18 avril 1641. Sa tempérance était si remarquable, qu'on le nommait *le capucin luthérien*.

ARNIGIO (Barthélemi), médecin et célèbre littérateur, né à Brescia, en Lombardie, en 1525, d'un père

forgeron, état qu'il exerça jusqu'à l'âge de 18 ans; étudia la médecine à l'université de Padoue; quitta ensuite cet art pour l'étude des lettres; devint un des plus célèbres littérateurs de son temps; séjourna quelque temps à Venise et dans d'autres villes, où il se fit un grand nombre d'admirateurs. Mort dans sa patrie en 1577. On a de lui des *Rime, lettere ed orazione*, Venise, 1558; *Lettura sopra il sonetto del Petrarca : Liete, pensose, accompagnate, e sole*, Brescia, 1577, in-8°; *Dieci veglie degli ammendati costumi dell' umana vita*, Brescia, 1577, in-8°, ouvrage de morale, traduit en français par P. de Larivey, Troyes, 1608, in-12.

ARNIM (Louis-Achim d'), poëte allemand, né à Berlin le 26 janvier 1781, mort le 21 janvier 1832, s'appliqua aux sciences naturelles. Sa *Théorie des phénomènes de l'électricité* présente des recherches intéressantes. Ses nombreux voyages changèrent la direction de ses études. Il s'adonna à la poésie. Il publia *la Vie et les amours de Hallin*, accompagnée d'une *Vie de Rousseau*, dans le but de mettre en parallèle une existence mondaine avec une existence scientifique. En 1804, il fit paraître à Gœttingue un roman intitulé: *les Révélations d'Ariel*. Il donna avec Clém. Brentano, à Heidelberg, où ils vivaient ensemble, une collection d'anciennes poésies nationales allemandes sous le titre de *la Corne miraculeuse du petit garçon*. Outre ces trois productions, on a encore *Jardin d'hiver*, collection de nouvelles, Berlin, 1809; *La Gazette des solitaires*, collection de traditions et légendes anciennes et nouvelles, d'histoires et de poésies, Heidelberg, 1809, in-4°; *Pauvreté, richesses, fautes et repentir de la comtesse Dolores*, histoire véritable, Berlin, 1810, 2 vol.; *Halle et Jérusalem*, jeu d'étudiants, et *Aventures d'un pèlerin*, Heidelberg, 1811; son *Théâtre*, Berlin, 1813; *Les Gardes de la couronne* ou *première et seconde vie de Berthold*, 1er vol., Berlin, 1817, roman non achevé; *Les Égaux*, comédie qui fut le dernier ouvrage dramatique de l'auteur. Arnim a travaillé en outre à plusieurs feuilles littéraires. Il passa les dernières années de sa vie à Berlin et à une terre qu'il avait près Dahme, province de Brandebourg. Ce poëte n'était pas assez apprécié en Allemagne.

ARNISÆUS (Henningus), médecin et anatomiste, né à Halberstadt, fondateur du jardin botanique d'Helmstadt, au duché de Brunswick, et premier médecin de Christiern IV, roi de Danemark, écrivit quelques ouvrages sur l'anatomie, la politique et la jurisprudence, et mourut en 1636.

ARNKIEL (Trogillus), surintendant des églises de Holstein, mort en 1713, est auteur de *la Religion des Cimbres païens*, et de l'*Histoire de la conversion des peuples du Nord*. Ces deux ouvrages, écrits en allemand, sont très-estimés.

ARNKIEL (Frid.), fils du précédent, a donné une *Histoire du christianisme dans le Nord*, Gluckstadt, 1712, in-4°, en allemand.

ARNOBE *l'ancien*, écrivain et philosophe chrétien au 5e siècle, né à Sicca dans la Numidie, y professa la rhétorique vers 297, quand il se convertit au christianisme. Avant d'être admis au baptême, il publia, comme gage de la sincérité de sa foi, le *Traité* célèbre contre les Gentils (*adversus gentes*), dont la meilleure édition est celle d'Orelli, Leipzig, 1816, 2 vol. in-8°. On trouve dans ce livre beaucoup d'érudition; le style en est véhément, mais quelquefois obscur et incorrect. Arnobe avait écrit un *Traité* de rhétorique qui est perdu. Il fut le maître de Lactance.

ARNOBE *le jeune*, moine à Lérins ou à Marseille vers 460, est auteur d'un ouvrage intitulé: *Conflictus catholici cum Serapione*, publié par Fr. Feu-Ardent, avec des notes, et réimprimé avec des notes dans le tome VIII de la *Bibl. max. Patr.* On lui attribue aussi des *Commentaires sur les Psaumes*, souvent réimprimés, et que l'on trouve dans le même vol. de la *Bibl. Patr.* On ignore si c'est de lui ou d'un autre Arnobe que sont les *Courtes explications* sur quelques passages des Évangiles, pub. par Gilb. Cousin, et reproduites également dans la *Bibl. Patr.*

ARNOLD, archevêque et électeur de Mayence, élu en l'an 1153; prévôt de Mayence, ayant été envoyé à Rome par l'archevêque Henri Ier, pour défendre celui-ci contre des accusations qui avaient été portées devant le pape, il parvint à faire déposer Henri et à se faire nommer à sa place: à la suite d'une violente discussion qu'il eut avec les bourgeois de Mayence, au sujet de certains priviléges, il fut massacré par le peuple, dans le cloître de St.-Jacques. L'empereur Frédéric Ier, auprès auquel il jouissait d'une grande faveur, s'étant rendu à Mayence, trois ans après, condamna à mort les trois principaux chefs de la sédition, fit raser les remparts et le cloître de St.-Jacques, anéantit tous les priviléges de la ville, et la convertit en une vaste solitude: elle resta trente-six ans dans cet état.

ARNOLD (Christophe), né à Nuremberg en 1627, mort en 1656, professeur d'histoire, d'éloquence et de poésie, a publié de nombreuses et savantes dissertations dont on trouve la liste dans Adelung. Il était en correspondance avec Heinsius.

ARNOLD (François), dominicain du Maine, dont Anne d'Autriche approuva le projet d'ériger en faveur du sexe un ordre de chevalerie, pour étendre le culte de la Vierge. N'ayant pu le mettre à exécution, il se fit médecin, et publia un livre intitulé: *Révélations charitables de plusieurs remèdes*, qui l'a fait mettre au nombre des charlatans empiriques.

ARNOLD (Nicolas), naquit à Lesna, en Pologne, le 17 décembre 1618. Il fut placé, en 1639, à la tête de l'école et de l'église de Jablonow. Les talents qu'il montra dans cette place engagèrent ses supérieurs à l'envoyer dans les universités étrangères, afin qu'il y trouvât, pour perfectionner ses études, les secours qui lui manquaient dans sa patrie. En 1641, il arriva à Franeker, et suivit les leçons de Makowski, du fameux Coccecius, de Vedel, de Cloppenburg. Il alla passer, en 1643, quelques mois dans les universités de Leyde, de Groningue et d'Utrecht, pour y écouter Voet, Spanheim, et quelques autres savants théologiens. On lui confia, en 1645, la direction d'une petite église hollandaise, et, en 1651, la chaire de théologie à Franeker. Arnold, qui possédait parfaitement le hollandais, se fit, dans ces nouvelles fonctions, une grande réputation. Ses ouvrages sont écrits en latin, il suffira d'en indiquer quelques-uns: *Scopæ dissolutæ H. Echardi*, Fran. 1654, in-8°; *Lux in tenebris*, etc., 2 vol. in-8°; Fran., 1662; et 1665, in-4°; *Atheismus*

Socinianus J. Bidelli refutatus, Fran., 1659, in-4°; Arnold mourut le 15 octobre 1680.

ARNOLD (Michel), fils du précédent, mort le 28 mars 1758, à Harlem, où il était ministre du saint Évangile, a publié, en 1680, à Franeker : *Codex Talmudicus Tamid.*, etc., avec une traduction et un commentaire. Cet ouvrage a été inséré dans le tome V de la *Mishna* de Surenhusius. On connaît encore de lui, en hollandais, des *Méditations chrétiennes*, Harling., 1687, in-12; et une *Oraison funèbre du prince Henri Casimir*, Leuw., 1697, in-4°.

ARNOLD (Christophe), astronome allemand, né en 1650, mort en 1697, simple paysan, étudia seul l'astronomie et y fit de grands progrès. Il observa la grande comète en 1683, et le passage de Mercure par le soleil en 1690. Il a fait, de 1688 à 1697, un grand nombre d'*Observations astronomiques*, dont il donna les six premières années à l'astronome God. Kircher, et les dernières à la bibliothèque de Leipzig.

ARNOLD (Godefroi), théologien de la communion de Luther, et historiographe du roi de Prusse, Frédéric Ier, naquit, le 5 septembre 1665, à Annaberg, dans l'Estzgebürg. Il fit ses études à Géra et à Wittenberg, fut nommé professeur d'histoire à Giessen; résigna presque aussitôt cette place par des motifs de piété, remplit ensuite les fonctions de pasteur à Altstædt, dans le duché d'Eisenach, à Werben et à Perleberg, et mourut, le 20 mai 1714, de douleur d'avoir vu des recruteurs prussiens entrer dans l'église où il *administrait* le St. Sacrement, et enlever de force plusieurs jeunes gens de sa paroisse. Avant de mourir il exprima le regret d'avoir écrit le livre mystique intitulé : *Sophia*, ou *Mystères de la sagesse divine*, et de n'avoir pas rédigé avec plus de circonspection sa grande *Histoire de l'Église et des Hérésies*; cet ouvrage qui parut pour la première fois à Francfort-sur-le-Mein, en 1699-1700, 2 vol. in-fol., et a été augmenté à Schaffhouse, de 1740-42, en 3 vol. in-fol., a fait sa réputation et ses malheurs. Parmi ses nombreux ouvrages, on remarque encore : *Christianorum ad metalla damnatorum historia*.

ARNOLD (Benoît), l'un des généraux les plus célèbres de l'armée américaine, pendant la guerre de l'indépendance des États-Unis, faisait, avant cette époque, le commerce de chevaux. Il embrassa avec ardeur le parti de la révolution. Son audace le fit bientôt distinguer: il ne tarda pas à être nommé colonel, se trouva à la prise du fort Ticondéroga, et fit partie, peu de temps après, de l'expédition du Canada. Sa marche, dans le cours de l'hiver, à travers les montagnes inhabitées du Maine, est une des entreprises les plus hardies que jamais chef militaire ait tentées. Il commandait un détachement de l'armée du congrès, qui donna l'assaut à Quebec, dans les derniers jours de 1775. Arnold fut blessé dans cette occasion, et obligé de se retirer du combat. Par suite de sa blessure, et par la mort de Montgommery, l'assaut n'eut point de succès. Dans un combat naval qu'il livra aux Anglais, sur le lac Champlain, il soutint sa réputation militaire; et il fit, sous les ordres de Gates, des prodiges de valeur dans deux batailles sanglantes que celui-ci livra au général anglais Burgoyne sur les bords de la rivière du Nord, en 1777. Arnold fut nommé commandant de Philadelphie, lorsque les Anglais eurent évacué cette place en 1778; mais ce fut alors qu'il commença à se faire remarquer par un luxe qui contrastait vivement avec les mœurs de son pays et avec les circonstances où se trouvait sa patrie. Il montrait une insolence à laquelle on n'était pas accoutumé, témoignant les plus grands mépris pour l'autorité civile. Il fut réprimandé par le général Washington. Son âme altière ne put supporter un pareil affront: ce fut alors qu'il forma le projet de trahir sa patrie et de se vendre aux Anglais. Il demanda et obtint le commandement du poste important de West-Point, situé dans le voisinage de New-York, quartier général de l'armée anglaise. Une correspondance s'établit bientôt entre lui et le général anglais Clinton, par l'intermédiaire du major André, aide de camp de ce dernier. André lui-même vint trouver Arnold à West-Point: le projet était de livrer cette place aux Anglais et de faire prendre au corps d'armée commandé par Arnold, une position telle, que l'armée anglaise pût le surprendre, le faire prisonnier, et s'emparer de toutes ses armes et de ses munitions; mais le major André, ayant été arrêté, fut condamné à mort comme espion et exécuté le 2 octobre 1780. Cette mort fit une profonde impression sur les Américains qui savaient bien à quoi s'en tenir sur la fidélité d'Arnold. En effet, il passa en Angleterre, et fut nommé major général. Il mourut à Londres en 1801, universellement méprisé.

ARNOLD (Samuel), musicien et compositeur allemand, s'établit en Angleterre, et mourut à Londres le 8 octobre 1802. Il a donné plusieurs opéras dont quelques-uns sont restés au répertoire, et des *oratorios*. Celui de la *Guérison de Saül* passe pour son chef-d'œuvre. Admirateur de Handel, il se chargea de l'édition de ses ouvrages, en 1786.

ARNOLD (Thomas), médecin de Leicester, y fonda pour les fous un établissement qu'il dirigea jusqu'à sa mort, arrivée en 1816. Il était membre du collége de Londres, et de la société de médecine d'Édimbourg. Ses ouvrages sont : *Dissertatio de pleuritide; A case of hydrophobia succesfully treated*, 1793; *Observations on the menagement of the insane*.

ARNOLD D'HILDESHEIM, historien allemand du 13e siècle, a continué *les Chroniques des Esclavons* de Helmoldus, publiées à Lubeck, en 1659.

ARNOLD (George-Daniel), professeur de droit à Strasbourg, né dans cette ville, le 18 février 1780; orphelin dès l'enfance et privé de toute fortune, il fit presque seul ses études. Par sa grande application, il sut intéresser ses professeurs. Il parcourut l'Allemagne; le célèbre Gœthe lui fit l'accueil le plus encourageant. Son mérite fut bientôt apprécié par le grand maître de l'université qui combla ses vœux, en lui conférant, en 1810, une chaire d'histoire à Strasbourg. Chargé de l'enseignement du droit romain, il eut l'honneur d'être l'un des juges du concours ouvert en 1819. En 1820, il fut nommé conseiller de préfecture, fonctions qu'il résigna plus tard. Vers cette époque, il succéda, comme doyen de la faculté de droit, à Herman. Il put enfin satisfaire le désir qu'il avait de visiter la célèbre université d'Oxford; peu de temps après son retour de l'Angleterre il mourut le 18 février 1829. On doit à Arnold : *Elementa juris civilis Justinianei, cum Codice Napoleoneo et reliquis*

legum codicibus collata, Strasbourg, 1812, in-8°; *Notice littéraire sur les poëtes alsaciens,* Paris, 1806; *Le lundi de la Pentecôte,* comédie, en dialecte strasbourgeois, Strasbourg, 1816; etc.

ARNOLDI (JEAN DE), né à Herborn, le 30 décembre 1751, fils de Valentin Arnoldi, conseiller supérieur du consistoire et bibliothécaire de l'académie de Herborn. Sa mère était fille de l'orientaliste Albert Schultens, de Leyde. A peine âgé de 16 ans, Arnoldi fut admis au nombre des académiciens de sa ville natale. Après avoir profité pendant quatre ans des leçons des meilleurs maîtres, il passa deux ans et demi à l'université de Gœttingue. De retour à Herborn, et après avoir pratiqué la jurisprudence sans y prendre beaucoup de goût, il obtint la place de secrétaire de la régence. En 1774, il fut nommé auditeur à la chambre des comptes, et remplit, en 1792, les mêmes fonctions près de la régence. La guerre de la révolution ayant éclaté, il fut chargé par son souverain de toutes les affaires militaires. Il fut directeur des archives de Dillembourg en 1796; conseiller intime de légation en 1801; envoyé, en 1802, par Guillaume d'Orange, au congrès de Ratisbonne, pour y défendre les intérêts de cette famille à laquelle il avait voué un attachement tout particulier. De 1805 à 1813, il remplit diverses missions en Allemagne. Enfin le sort de la maison d'Orange prenant une tournure plus favorable, Arnoldi retourna dans sa ville natale avec les troupes russes, et ensuite à Dillenbourg, où, après le départ des autorités françaises, il prit la direction des affaires. En 1814, étant devenu par ancienneté conseiller intime titulaire, il fit partie du conseil privé de la maison d'Orange, et fut en outre chargé de la section des finances qu'il quitta bientôt pour devenir chef du collége du conseil privé. En 1815, son pays passa sous la domination de la Prusse qui en avait cédé une partie à la maison de Nassau. Arnoldi, décidé à ne servir sous aucun prince étranger, se retira du service actif. Mais la reconnaissance de son souverain lui conserva son rang de conseiller intime, avec le traitement qui y était attaché. Lors de la fondation de l'ordre du Lion Belgique, il en fut nommé chevalier, et plus tard commandeur, avec l'assurance d'une pension pour sa veuve et pour ses filles après sa mort. Arnoldi mourut le 2 décembre 1827. On a de lui plusieurs morceaux politiques insérés dans différents recueils : les plus remarquables sont : *La Régénération de l'Allemagne,* publiée dans la Minerve d'Archenholz, 1808; *Notice sur Guillaume-Frédéric, prince d'Orange, roi des Pays-Bas,* dans les *Zeitgnossen,* imprimé séparément à Leipzig, 1817; *Histoire des Pays d'Orange-Nassau et de leurs souverains,* 1816, in-8°.

ARNOLF ou **ARNOUL**, historien de la fin du 13e siècle, a composé une *Histoire de Milan,* de 925 à 1077, exacte et fidèle, dont la meilleure édition se trouve dans le 4e vol. des *Rer. ital. scriptor.,* de Muratori.

ARNOLFO DI LAPO, architecte italien, mort en 1300, fut élève de son père, aussi architecte, qui avait rendu de grands services à Florence, et entre autres, pavé la ville de larges dalles. Le fils ne s'illustra pas moins : il revêtit la ville d'une 3e enceinte flanquée de tours, et l'embellit d'un grand nombre de ponts, de palais, etc.; mais son plus bel ouvrage est la *Santa Maria del Fiore,* cathédrale de Florence, achevée par Bruneleschi, et qui passe pour un des plus vastes et des plus hardis édifices de l'Europe; on y reconnaît le passage du style gothique à l'antique, qui marqua la renaissance de l'architecture.

ARNOLPHE ou **ARNOUL**, de Calabre, écrivain du 10e siècle, a composé une *Chronique historique* de son pays, de 925 à 965, imprimée sous le titre de *Chronicon saracenico Calabrum,* dans le tome II de l'*Histoire des écrivains du royaume de Naples,* publié par Taffury.

ARNON, chanoine de Bavière, mort en 1175, écrivit contre Solmar, qui attaquait l'Eucharistie, et publia le *Scutum canonicorum,* dans les *Miscellanées* de R. de Duelli, Augsbourg, 1723. Il prétend y prouver que les chanoines vivent aussi chrétiennement que les moines.

ARNONE (JEAN), Napolitain, et professeur de droit à Salerne, vers 1555, a publié un vol. de *Commentaires, Dialogues* et *Soliloques,* in-4°, et un *Traité de Cautelis,* in-fol.

ARNOUL (St.) ou **ARNULPHE** fut martyrisé par les Francs, auxquels il était allé prêcher la foi après le baptême de Clovis.

ARNOUL (SAINT), tige de la race Carlovingienne, naquit vers 580 au château de Lay, près de Nancy. Élevé par les soins de Gondulphe, maire du palais d'Austrasie, sous Théodebert II, il fut à la fois guerrier, évêque, diplomate, et homme d'État. Il gouvernait, sous Clotaire, le vaste royaume d'Austrasie, dont Metz était la capitale, lorsque la chaire épiscopale de cette ville devint vacante. Tous les regards, tous les vœux se portèrent aussitôt sur lui, et on le força de prendre les ordres et de recevoir le bâton pastoral en 611. Clotaire le retint à la cour malgré lui et le força d'enseigner l'art de régner à son fils, à ce jeune Dagobert qu'il venait d'associer à l'empire. Mais lorsqu'il vit que malgré ses leçons et son exemple son royal élève se livrait à la dissipation la plus absolue, Arnoul se retira dans un désert près de Remiremont, où il mourut en 640. Ce prélat avait épousé Dode, fille du comte de Boulogne, dont il eut deux fils, Anchise et Glodulphe. Le premier donna naissance à Pépin d'Héristal, père de Charles Martel et aïeul de Charlemagne; le second, connu sous le nom de saint Clou, gouverna pendant 40 ans l'Église de Metz.

ARNOUL, fils naturel de Carloman, roi de Bavière, élu empereur d'Occident à la place de Charles le Gros, son oncle; se fit couronner roi d'Italie à Pavie, en 893; réprima les Esclavons et leur céda la Moravie par un traité de paix qu'ils violèrent; il les défit alors entièrement; chassa les Normands qui pillaient la Lorraine; passa en Italie pour défendre le pape Formose; prit Bergame et Rome, où il fut couronné empereur en 896. Peu de jours après, il assiégea Spolette, dont la duchesse le fit empoisonner; revint cependant en Allemagne et mourut à Ratisbonne au bout de quelques jours, le 29 novembre 899.

ARNOUL, dit *le Mauvais,* duc de Bavière, vivait dans le 10e siècle; fit passer, vers 920, des Hongrois en Allemagne pour y piller la Franconie et la Thuringe; se rendit en Italie l'an 932, aux sollicitations de Bathier, évêque de Vérone; mais le roi Hugues défit ses troupes dans un combat. Il fut tué quelque temps après, venant de piller Augsbourg.

ARNOUL Ier, comte de Flandre, dit *le Grand* et *le*

Vieux, fils de Baudouin II, succéda à son père vers 918; fut présent, en 943, à l'assassinat de Guillaume *Longue Épée*, duc de Normandie, qu'on avait attiré sous prétexte d'une entrevue près de Péquigni, sur la rivière de Somme; mort à 81 ans, le 27 mars 965. Il avait épousé une fille d'Herbert II, comte de Vermandois.

ARNOUL II, dit *le Jeune*, comte de Flandre, fils de Baudouin III, succéda à son aïeul Arnoul Ier; soutint diverses guerres, et mourut le 23 mars 986.

ARNOUL III, dit *le Malheureux*, comte de Flandre; lui et Baudouin, comte de Hainaut, son frère, étant encore jeunes à la mort de Baudouin VI, leur père, en 1070, la comtesse Richilde, leur mère, prétendit avoir leur tutelle; Robert, frère du comte Baudouin VI, prétendit aussi être légitime tuteur de ses neveux et courut aux armes. Richilde implora le secours de Philippe Ier, roi de France, qui gagna la bataille donnée près de Cassel, le 20 février 1071. Arnoul y fut tué, et enterré dans l'abbaye de St.-Martin.

ARNOUL, fils de Thierry, comte de Hollande, succéda à son père, l'an 988; fit continuellement la guerre contre les Frisons, qui refusaient de le reconnaître pour leur prince; il eut souvent l'avantage, et fut enfin tué dans la bataille de Winckel, l'an 993.

ARNOUL, premier patriarche latin de Jérusalem, élu et déposé en 1099; réélu en 1112; déposé de nouveau en 1115; fut rétabli, et mourut au mois d'avril 1118.

ARNOUL (St.), évêque de Soissons, fut le fondateur du monastère d'Aldenbourg près de Bruges, et y mourut en 1087.

ARNOUL, évêque de Lisieux dans le 12e siècle, fit l'an 1147 le voyage d'outre-mer avec Louis le Jeune, et revint l'an 1149. Il se trouva, en 1154, au couronnement de Henri II, roi d'Angleterre. Ce prince l'honora de sa bienveillance, dont Arnoul voulut profiter pour le réconcilier avec saint Thomas de Cantorbéry; mais ses efforts furent inutiles. Le chagrin qu'il en eut lui inspira la résolution de se retirer dans un monastère en se faisant chanoine régulier de St.-Victor de Paris, où il mourut le 31 août 1182. On a de lui des épîtres sur l'histoire et la discipline ecclésiastique de son temps.

ARNOUL ou **ARNULPH**, évêque de Rochester, sous le règne de Henri Ier, était né à Beauvais, vers l'an 1050. Il passa en Angleterre à la sollicitation de Lanfranc, archevêque de Cantorbéry, sous la discipline duquel il avait été dans l'abbaye du Bec; et il ne tarda pas à être appelé au siége de Rochester. Ce prélat a écrit l'*Histoire de l'Église de Rochester*, connue sous le titre de *Textus Roffensis*, dont Warton, dans son *Anglia sacra*, a donné un extrait. On a encore de lui deux Traités. Il mourut en 1124, âgé de quatre-vingt-quatre ans.

ARNOUL (René), poëte français, naquit, en 1569, à Poitiers. Après avoir terminé ses premières études avec succès, il suivit les cours de droit à l'université de sa ville natale. Reçu avocat au parlement, il fut dans la suite pourvu de la charge de conseiller et de contrôleur de la maison de Gaston, frère de Louis XIII. Il mourut à Orléans, en 1639, âgé de 70 ans. Le seul ouvrage que nous ayons de lui est : *L'Enfance de René Arnoul*, Poitiers, 1587, in-4°.

ARNOUL DE LENS. *Voyez* **LENS**.

ARNOULD de Rotterdam (Arnoldus Rotterodamensis), théologien du 15e siècle, dont le nom de famille était Gheilhoven. Après avoir fréquenté les cours des académies de Bologne et de Padoue, il reçut le laurier dans la faculté de droit canonique, et prit le titre de docteur ès décrets (*doctor decretorum*). De retour en Flandre, il entra dans l'institut des Frères de la vie commune, qui suivaient la règle de Saint-Augustin. Il prononça ses vœux dans le monastère de Groenendal, près de Bruxelles. Ce fut dans cette retraite qu'il passa le reste de sa vie. Il y mourut le 31 août 1442, âgé de plus de 60 ans. Son principal ouvrage est intitulé : *Gnotosolitos, sive Speculum conscientiarum*, Bruxelles, 1476, in-fol. Ce volume, que Lambinet a décrit avec exactitude dans l'*Origine de l'imprimerie*, est le premier livre, du moins avec date, imprimé par les Frères de la vie commune à Bruxelles.

ARNOULD, médecin ou plutôt charlatan du 18e siècle, est l'inventeur du *sachet antiapoplectique*.

ARNOULD (Jean-François), dont le nom de famille était Mussot ou Mossol, l'un des créateurs de la pantomime en France, naquit à Besançon en 1734. Son père était avocat au parlement. Après avoir fait ses études, il embrassa l'état de comédien. Ses succès le firent rechercher d'Audinot qui, reconnaissant les capacités d'Arnould, l'associa à son entreprise en 1775. Ce fut Arnould qui en fit la fortune, en transportant au boulevard les ballets dans des pantomimes dont le succès donna de la jalousie à l'Opéra. En 1786, ils firent reconstruire la salle de l'Ambigu-Comique, celle qui fut brûlée en 1827. La révolution vint mettre la discorde entre les deux associés, et ils cédèrent la jouissance de la salle en 1795. Arnould mourut à Paris à la fin de cette même année. Il a donné sur son théâtre plus de quarante pièces tant vaudevilles que pantomimes et parodies, nous nous contenterons de citer : *le Savetier dupé; le Dénicheur de Merles; Robinson Crusoé; Riquet à la Houpe; le Chat botté*, etc.

ARNOULD (Joseph), horloger et mécanicien célèbre, membre de l'académie royale de Nancy, né à Gulligny, en 1723, est l'inventeur de plusieurs ouvrages ingénieux auxquels il a dû une grande réputation. Tels sont : 1° Une pendule à carillon; 2° un bateau construit pour le roi de Pologne, qui remontait le cours de l'eau au moyen de deux chevaux tournant dans une enceinte intérieure. Cet artiste a construit, en outre, plusieurs machines hydrauliques très-utiles. Arnould est mort à Nancy en 1798.

ARNOULD (Nicolas-François), né à Auteuil, en 1793, et mort en 1830, est auteur de trois opéras reçus au théâtre, mais qui n'ont pas été joués, savoir : *Pygmaolin*, *Crostiati* et *Atala*.

ARNOULD (Sophie), actrice de l'Opéra, née à Paris, le 14 février 1744, dans la chambre où l'amiral Coligny avait été massacré, débuta le 15 décembre 1757, et dut à une voix touchante, à une sensibilité vraie, l'avantage d'être reçue dès l'année suivante : elle joua les premiers rôles jusqu'en 1778, époque de sa retraite. On cite une foule de bons mots de cette actrice, mais la plupart sont d'un cynisme tant soit peu hardi. Malgré le mordant de ses saillies, elle n'eut point d'ennemis et laissa de justes regrets à ceux qui l'avaient connue. Une dame, qui n'était que jolie, se plaignait d'être obsédée par la foule de ses amants : « Eh! ma chère, lui dit Mlle Arnould, il

vous est si facile de les éloigner ; vous n'avez qu'à parler. » Elle dit à quelqu'un qui lui montrait une boîte sur laquelle la flatterie avait accolé au portrait de Sully celui du ministre Choiseul : « C'est la recette et la dépense. » Mlle Arnould est morte en 1803.

ARNOULD (AMBROISE-MARIE), né à Dijon en 1750, chef de bureau au ministère du commerce en 1791, membre du conseil des Cinq-Cents en 1798, de celui des Anciens en 1799, concourut à la révolution du 18 brumaire ; fut membre du tribunat en 1800, puis maître des comptes, officier de la Légion d'honneur, conseiller d'État ; mort en 1812. On a de lui : *De la balance du commerce,* Paris, 1795, 2 vol. in-8°; *Système maritime politique des Européens pendant le 18e siècle,* 1797, in-8°; *Résultats des guerres qui ont précédé et suivi la coalition contre la France,* 1803, in-8° ; *Histoire générale des finances depuis le commencement de la monarchie,* 1806, in-4°.

ARNOULT (JEAN-BAPTISTE), jésuite, né à Besançon en 1689, mort dans la même ville en 1753, a publié, sous le pseudonyme d'An. Dumont, un *Traité de la prudence,* Besançon, 1733, ouvrage rempli de proverbes triviaux en différentes langues ; *Traité de la grâce,* en latin, 1738, in-8°, et *le Précepteur*, etc., Besançon, 1747, in-8°.

ARNOULT (CHARLES), né au village de Bèze en Bourgogne, vers 1750, était avocat au parlement de Dijon et conseiller des États de la province, lorsqu'il fut nommé député du tiers état de Bourgogne aux états généraux en 1789. Il vota dans cette assemblée avec la majorité et dans le sens de la révolution. Sa première proposition fut pour la suppression des dîmes, et la seconde pour que la branche des Bourbons d'Espagne fût déclarée inadmissible au trône de France. Après la session Arnoult se retira dans sa province, où il reprit ses anciens travaux, et mourut en 1793. On a de lui : *Collection des décrets des assemblées nationale, constituante et législative,* 1792, 7 vol. in-4° ; *Collection des décrets de l'assemblée constituante,* Dijon, 1792, in-8°.

ARNOUX (JEAN), né à Riom, dans la basse Auvergne, vers le milieu du XVIe siècle, entra dans la compagnie de Jésus à l'âge de 17 ans et y professa successivement les humanités, la philosophie et la théologie. Il prêcha à la cour avec succès, devint en 1617 confesseur de Louis XIII, à la mort du célèbre P. Cotton. Éloigné de son emploi, en 1621, par la jalousie du connétable de Luynes, Arnoux, après beaucoup d'intrigues pour se maintenir, fut contraint de se retirer à Toulouse. L'année qui suivit sa disgrâce, il fit un voyage à Rome avec le jeune Amable de Bourzéis, et y séjourna quelque temps. Le duc de Montmorency, qui fut décapité le 30 octobre 1632, le choisit pour se préparer à la mort. Sur la fin de ses jours, Arnoux se croyait métamorphosé en coq. Dès avant le jour il parcourait les dortoirs en chantant de toutes ses forces comme les coqs, et servait ainsi de réveille-matin à ses confrères. Il mourut à Lyon en 1636. On a de lui : *Oraison funèbre sur le déplorable trespas de très-chrétien, très-puissant et très-grand Henri IV, roi de France et de Navarre, ditte à Tournon en la grande église de St.-Julien, le 29 juillet* 1610.

ARNOUX ou **ARNOULX** (FRANÇOIS), écrivain ascétique, naquit en Provence dans les premières années du 17e siècle. Ayant terminé ses études, il se fit recevoir avocat au parlement d'Aix. Dans les loisirs de sa profession, il composa divers ouvrages que la singularité de leurs titres a fait rechercher des curieux. Les plus connus sont : *L'Hercule chrétien* contre la tyrannie que le péché exerce sur les humains, Lyda (Aix), 1626, petit in-12. *Les états généraux convoqués au ciel,* Lyon, 1628, petit in-8°; *La Poste royale du paradis,* ibid., 1635, in-12 ; *Recueil et inventaire des corps saints et autres reliques qui sont au pays de la Provence,* la plupart visités par Louis XIII, en 1622, Aix, 1636, in-8°.

ARNPECK (AVITUS), bénédictin et chapelain de l'évêché de Freisingen, mort en 1465, a composé une *Chronique* que Leibnitz a tirée de l'oubli, et dont il a donné des extraits dans les *Scriptores Brunswicenses.*

ARNTZENIUS (JEAN), jurisconsulte et philologue, né à Wesel en 1702, était fils d'Henri Arntzenius, successivement directeur des gymnases de Wesel, Arnheim et Utrecht, mort en 1728. Jean fut nommé la même année professeur d'histoire et d'éloquence à l'athénée de Nimègue ; il obtint en 1742 la chaire de Burmann à l'université de Franeker, et mourut en 1759. Ses principaux ouvrages sont : *Dissertationes de colore et tincturâ comarum, et de civitate romanâ apostoli Pauli,* Utrecht, 1725, in-8° ; *Orat. de delectu scriptorum qui juventuti in scholis prælegendi sunt,* Nimègue, 1726, in-8° ; des éditions d'Aurélius-Victor, 1733 ; du *Panégyrique* de Pline, 1738 ; du *Panégyrique* de Pacatus, 1753, in-4°. Ses *Poëmes latins* et trois *Discours* ont été publiés après sa mort par J. H. Arntzenius son fils, Leeuwarde, 1762, in-8°.

ARNTZENIUS (OTHON), frère du précédent, né à Arnheim en 1703, professa successivement les belles-lettres à Utrecht, Gouda, Delft et Amsterdam, et mourut en 1763. On a de lui : *De milliario aureo,* Utrecht, 1728; une bonne édition *Variorum* des *Distiques de Caton,* Utrecht, 1735, et Amsterdam, 1754, avec deux *Dissertations* de Withof ; des *harangues, commentaires,* etc.

ARNTZENIUS (J.-HENRI), né à Nimègue en 1734, fils de Jean Arntzenius, suivit, comme son père et son oncle, la carrière de l'éducation publique, et fut professeur de droit à Utrecht, où il mourut le 7 avril 1797. Parmi les nombreux ouvrages de ce philologue laborieux et savant, on remarque ses *Institut. juris belgici,* 1788, in-8° ; une édition des *Panegyrici veteres,* des *poésies* de Sédulius et d'Arator, des *dissertations philologiques,* des *lettres,* des *mélanges,* etc.

ARNTZENIUS (ROBERT-HENRI), poëte hollandais et député de sa province, naquit à Amsterdam le 19 décembre 1777. Il fit ses études dans sa ville natale, et fut reçu docteur en droit, en 1798, à l'université de Leyde. Après avoir exercé quelque temps la profession d'avocat à Amsterdam, il remplit les fonctions de secrétaire d'administration départementale de l'Amstel. Après avoir successivement occupé honorablement d'autres places, il fut nommé en 1814, avocat fiscal dans la West-Hollande. En 1822, il fut appelé à la seconde chambre des États-Généraux ; il s'y fit remarquer par ses connaissances administratives et juridiques et mourut l'année suivante. En 1801, il avait remporté le premier prix de poésie au concours ouvert par la société de littérature d'Amsterdam. Il publia cette même année un recueil de poésies, sous le titre de : *Dichtlievende Uitspanningen.* On a encore

de lui : *Alexander, keizer aller Russen, lierzang ; Broeder en Trouw ; Vreugde en Dankbaarheid.*

ARNU (Nicolas), théologien célèbre, né à Méraucourt, près Verdun (Meuse), le 11 septembre 1629, eut dans sa jeunesse une existence fort malheureuse. Orphelin dès l'enfance, sans ressources, il fut forcé de se mettre aux gages d'un gentilhomme catalan, qui l'emmena à Perpignan où il fit d'excellentes études classiques. Arnu entra dans l'ordre de Saint-Dominique en 1644. Ordonné prêtre, on le vit professer pendant sept années consécutives, avec une réputation croissante, la théologie à Tarragone, puis à Perpignan qu'il habita dix années. Ce fut dans cette dernière ville qu'on lui accorda la première chaire et la place de préfet du collége. Élevé ensuite à la chaire de métaphysique à l'université de Padoue, sa réputation devint européenne et il fut compté parmi les premiers théologiens du 17e siècle. Arnu, mort à Padoue en 1692, a laissé beaucoup de manuscrits qui n'ont pas été publiés. Les ouvrages suivants sont les seuls qui soient cités par les biographes : *Clypeus philosophiæ Thomisticæ*, Béziers, 1672, 6 vol. in-12 ; *Doctor angelicus, divus Thomas divinæ voluntatis et sui ipsius interpres*, 4 vol. in-12. Les premiers ont paru à Rome en 1679 ; les 2 autres à Lyon, en 1686. L'auteur en a publié une seconde édition in-fol. une année avant sa mort.

ARODON (Benjamin), juif allemand, est auteur d'un livre de préceptes pour les femmes, traduit en italien par le rabbin Jacob Alpron. Cette version, corrigée par le rabbin Isaac Levita, fut réimprimée à Venise en 1652.

AROGILUS, le premier en Grèce qui trouva le moyen d'atteler les chevaux à un char, lors du règne de Phorbas à Argos vers 1590 avant J. C.

AROMATARI (Joseph degli), né à Assise, vers 1586, exerça la médecine à Venise pendant 50 ans, et y mourut le 16 juillet 1660, après avoir refusé constamment les offres des princes de son temps. Il cultivait aussi la littérature. Ses deux ouvrages les plus remarquables sont une *Dissertation sur la rage* et une lettre *De generatione plantarum ex seminibus*, Venise, 1625, in-4°, qui jette un grand jour sur cette matière, et dont le célèbre Harvey adopta les principes.

ARONCE, fils de Tarquin le Superbe et de la cruelle Tullia, partagea le sort de sa famille, qui fut chassée de Rome, 509 avant J. C. Peu après, dans un combat qui se donna près de cette ville, lui et Brutus, auquel il s'était attaqué, se passèrent leurs javelots dans le corps l'un à l'autre, et tombèrent morts à la tête des deux armées.

AROUET (René), fils de Pierre Arouet, notaire à St.-Loup, naquit dans cette petite ville du Poitou en 1440, mérite une place dans cette biographie, moins par lui-même, que parce qu'il fut un des aïeux du célèbre Voltaire. Arouet fit ses études à l'université de Poitiers ; revenu dans sa ville natale, il composa divers ouvrages que, par modestie, il ne voulut point faire imprimer, et mourut en 1499. La famille Arouet continua à habiter St.-Loup jusqu'au 18e siècle, c'est-à-dire jusqu'au moment où l'aïeul, si ce n'est le père de Voltaire, vint se fixer à Paris. Samuel Arouet, notamment, était notaire à St.-Loup de 1618 à 1641, et il existe encore, dans une étude de cette ville, une procuration donnée par un Arouet, marchand à Paris, à un Arouet de St.-Loup, pour régler des affaires de famille. Les familles Deschamps et Gougeard, de Bressuire, ville peu éloignée de St.-Loup, étaient alliées aux Arouet, et Voltaire reconnut cette parenté, lorsqu'il était à l'apogée de sa gloire. La ville de St.-Loup fut tellement glorieuse d'avoir été le lieu d'origine de l'un des plus beaux génies de son siècle, qu'à l'époque de la révolution, où les noms de saints furent proscrits, elle adopta celui de Voltaire qu'elle conserva jusqu'au retour de l'ordre. Pour compléter ces détails, qui seraient minutieux pour tout autre nom, on doit ajouter que Marguerite d'Aumart qui, de son mariage avec François Arouet, ancien notaire au Châtelet de Paris et trésorier de la chambre des comptes, eut l'auteur de la Henriade, n'était point d'une famille noble du Poitou, comme le disent toutes les biographies ; il n'a existé dans cette province aucune maison patricienne de ce nom.

ARPAJEAN (d'ASSY d'), médecin, né à Manjac, en 1758, a publié une *Dissertation sur la phthisie pulmonaire*, et a traduit de l'anglais les *OEuvres médicales de Gorter.*

ARPAJON (Louis, duc d'), général français sous Louis XIII, après s'être distingué au combat de Félissant, au siége de Montauban, avoir, par la défaite des calvinistes, rétabli l'autorité royale en Languedoc, défendu Casal et tout le Piémont, se signala, en 1645, par le secours qu'il fournit à l'île de Malte, menacée par Ibrahim. Élu généralissime de toutes les troupes, il mit tant de zèle à assurer la tranquillité de l'île, que le grand maître Jean-Paul Lascaris, pour lui exprimer sa reconnaissance, lui accorda, entre autres priviléges, à lui et à ses descendants, le droit de nommer chevalier un de leurs enfants en naissant, lequel serait grand'croix à 16 ans. A son retour, d'Arpajon fut ambassadeur en Pologne et créé duc par Louis XIV. Il mourut à Sévérac en 1679.

ARPAJON (Louis, marquis d'), petit-fils du précédent, s'éleva successivement, par tous les degrés militaires, au rang de lieutenant général. Il se signala dans les Pays-Bas, au siége de Mons et devant Namur ; se trouva aux batailles de Neerwinden, d'Hoschtett et d'Audenarde, où il reçut deux blessures en chargeant, jusqu'à cinq fois, les ennemis. Employé en Espagne, il battit les miquelets en plusieurs endroits, fit attaquer les places d'Arens, Venasque, Castel-Léon et Tortose dont il s'empara, et se trouvait encore, en 1711, au siége de Barcelone ; mais il ne put contribuer à la prise de cette place importante, étant revenu en France pour prendre possession de la charge de gouverneur général du Berry, dont il avait été pourvu après la démission du duc de Noailles. Il mourut le 21 août 1736. De trois enfants qu'il eut de son mariage avec Charlotte le Bas de Montargis, deux fils moururent en bas âge, et Anne-Claude d'Arpajon, sa fille, épousa le second fils du duc de Noailles. Elle fut appelée, à défaut de mâles, à jouir de la prérogative qui avait été accordée à son bisaïeul par Jean-Paul Lascaris et fut reçue en conséquence grand-croix de l'ordre de Malte, lorsqu'elle eut atteint l'âge de seize ans. Elle transmit ce privilége à la maison de Noailles. Ainsi s'éteignit la maison d'Arpajon, issue des anciens comtes de Toulouse.

ARPE (Pierre-Frédéric), né en 1682 à Kiel dans le Holstein, professeur de droit en cette ville, de 1717 à 1722, se retira à Hambourg où il est mort en 1748 ; i

a laissé un grand nombre d'ouvrages pleins de recherches, dont les principaux sont : *Theatrum fati, sive notit. scriptor. de provident., fortun. et fato*, 1712, in-8°; *Themis Cimbrica, sive de Cimbrorum et vicin. gentium antiquiss. institutis commentar.*, Hambourg, 1737, in-4°.

ARPHAXAD, fils de Sem, vint au monde deux ans après le déluge, eut pour fils aîné Salé, et mourut vers l'an 2008 avant J. C., âgé, selon la Bible, de 438 ans.

ARPHAXADE, roi des Mèdes, était, suivant les historiens hébreux, fils de Déjocès ou de Phraortès. Quelques chronologistes le font contemporain d'Ochus, et disent qu'après avoir soutenu pendant douze ans la guerre contre ce prince, il fut tué sur le champ de bataille, ce qui mit fin à l'empire des Mèdes.

ARPIN (Jacques), négociant manufacturier, chevalier de la Légion d'honneur, ancien maire de Saint-Quentin, et membre de la chambre des députés, après avoir exercé plusieurs autres fonctions publ., mourut en 1831, dans son établissement de Roupy, à l'âge de 71 ans. Originaire d'une famille savoyarde près Chambéry, il était arrivé encore enfant à Saint-Quentin; sa gentillesse et la faiblesse de son âge lui donnèrent entrée dans une maison de commerce ; plus tard, son intelligence et son activité le firent associer à cette maison, où la prospérité de ses affaires lui permit bientôt de donner à son génie tout son essor; il fut du nombre de ceux qui élevèrent à St.-Quentin ces fabriques par lesquelles cette ville est devenue une des premières cités commerçantes du pays.

ARPINO ou **GIUSEPPINO**. *Voyez* **JOSEPIN**.

ARQUIER (Joseph), compositeur dramatique et violoncelliste, naquit à Toulon, en 1763; il étudia la musique à Marseille et y fit des progrès rapides. La vie d'Arquier fut nomade d'un bout à l'autre. En 1784 il jouait de la basse à Lyon; en 1788 il était à Carcassonne et y faisait représenter l'*Indienne;* en 1789, il dirigeait l'orchestre de Marseille, et, en 1790, il fut appelé à Paris où il resta jusqu'en 1797, donnant des *opéras* ou dirigeant l'orchestre tantôt à un théâtre, tantôt à un autre. Arquier après avoir fait représenter à Tours les *Péruviens*, en 1798, s'embarqua pour le nouveau monde en 1801; il revint en France en 1804, et fit jouer à Brest la *Fée Urgèle*. Il retourna à Paris qu'il quitta pour aller encore à Toulouse, à Marseille et finalement à Bordeaux où il mourut en octobre 1816. Arquier a fait jouer, outre les opéras que nous avons cités : *le Mari Corrigé ;* l'*Hôtellerie de Sarzano;* l'*Ermitage des Pyrénées, les deux petits Troubadours, etc., etc.*

ARQUIER. *Voyez* **DARQUIER**.

ARRABLAI (Pierre d'), chancelier de France, puis cardinal, vivait dans le 14e siècle; fut chancelier sous le règne de Louis X, dit *le Hutin*, et le pape Jean XXII le créa cardinal en 1316; il vivait encore sous le règne de Philippe le Long; c'est entre ses mains que les grands du royaume prêtèrent le serment de fidélité qu'ils devaient au roi, promettant de reconnaître l'aîné de ses fils; mort vers 1340 et enterré dans l'église d'Arrablai près Gien.

ARRAÈS (Amador), écrivain classique portugais, né à Beja dans l'Alentejo, en 1530, prit à 31 ans l'habit religieux dans l'ordre des carmes, et se fit bien jeune encore la réputation d'un bon prédicateur et d'un savant théologien. Suffragant en 1578 du cardinal Henri de Portugal, il fut 3 ans après pourvu de l'évêché de Portalègre, qu'il résigna pour aller terminer ses jours au milieu de ses confrères à Coimbre en 1600. L'ouvrage qui lui a mérité sa réputation comme écrivain est un recueil de *dix Dialogues moraux*, Coimbre, 1589 et 1598, in-fol. Le style en est dur, mais plein de force et d'énergie.

ARRAGOS (Guillaume), médecin chimiste, né à Toulouse, mort en 1610 à Bâle, a laissé de nombreuses *dissertations* sur les deux sciences qu'il professait.

ARRAULT (Charles), avocat au parlement de Paris, naquit à Bois-Commun, dans le Gâtinais, en 1643. Ses débuts au barreau eurent un éclat qu'il soutint par des succès toujours croissants. Il fut chargé de plusieurs causes célèbres, entre autres de celle du duc de Gesvres contre sa femme qui l'accusait d'impuissance. Les mémoires qu'il publia à cette occasion sont compris dans le *Recueil général des pièces du procès*, publié en 1714 à Rotterdam, 2 vol. in-12. Le zèle et le talent avec lesquels il défendait ses clients le firent admettre dans le conseil de la maison du duc d'Orléans, régent. Bâtonnier de l'ordre des avocats en 1717, il mourut l'année suivante.

ARRAZOLA DE ONATE (don Marc), fils de don Jean, de la province de Biscaye, qui accompagna l'archiduc Albert et l'archiduchesse Isabelle, infante d'Espagne, lorsqu'ils vinrent aux Pays-Bas, naquit en 1612. Il fut d'abord destiné à l'état militaire et fit la campagne de Venloo. Nommé capitaine en 1631, il servit avec distinction jusqu'en 1638. Envoyé alors en Espagne, il prit part à l'affaire de Fontarabie qui eut lieu le 6 septembre. Rentré aux Pays-Bas en 1640, plusieurs missions importantes lui furent confiées. Il fut nommé bourgmestre de Bruges en 1649. Il prit part en 1652 aux siéges de Gravelines et de Dunkerque. Il avait été désigné par l'archiduc Léopold, pour organiser et équiper la flotte qui bloqua ces villes. Le 13 mai 1658, il fut chargé d'aller à Ostende prévenir le gouverneur que le maréchal d'Aumont devait venir surprendre la ville. Il accompagna en 1660 le roi Charles II, qui allait en Angleterre prendre possession de sa couronne. Il fit partie en 1666 de la commission composée de cinq marchands de Bruges, Gand et Lille, et d'un pensionnaire, qui se rendit à Londres pour conclure un traité sur la navigation, dans lequel traité, une franche pêcherie fut obtenue pour la ville de Bruges. Arrazola mourut à Londres en 1670, son corps fut transporté à Bruges et inhumé dans le chœur des Dames anglaises.

ARREDONDO (Isidore), peintre espagnol, mort à Madrid en 1702, eut Franç. Ricci pour maître, et hérita de sa précieuse collection de tableaux et de dessins.

ARRHACHION ou **ARRHICHION**, athlète au pancrace, en mourant serra si fortement un doigt du pied de son adversaire qu'il s'avoua vaincu; par cette raison Arrhachion, quoique mort, fut couronné par les juges à Olympie, vers l'an 602 avant J. C.

ARRHENIUS (Jacob), professeur d'histoire à Upsal, né à Linkœping, en 1642, était frère de Claude Arrhénius OErnhielm, auteur d'une *Histoire ecclésiastique de Suède*, estimée. Il fut d'abord secrétaire de l'université d'Upsal; puis obtint la chaire d'histoire. En même temps, il était chargé des finances de l'université, à laquelle il rendit des services importants par son crédit et sa pro-

bité. En 1716, il demanda à être remplacé par son fils dans la chaire d'histoire. Il mourut en 1725, dans un âge avancé. Ses ouvrages sont : *Patria et ejus amor, ex Cicerone de legibus, libr. II,* Upsal, 1760; *Recueil de cantiques,* en suédois, Upsal, 1689; *Dissertations latines sur divers sujets d'histoire et de littérature.*

ARRHIDÉE ou **ARIDÉE**, fils naturel de Philippe et d'une courtisane de Larisse, fut, après la mort d'Alexandre, placé sur le trône de Macédoine, 321 ans avant J. C. Ce prince, aussi faible d'esprit que de corps, se laissa gouverner par Perdiccas et Eurydice, sa nièce et son épouse; mais Olympias le fit mettre à mort avec Eurydice, l'an 315 avant J. C.

ARRIA, femme de Cæcina Pœtus, suivit jusqu'à Rome son mari, condamné à mort par l'empereur Claude, comme complice de la révolte de Scribonianus en Illyrie. Perdant tout espoir de le sauver, elle se frappa la première et lui présenta l'épée en disant froidement : « *Pœte, non dolet,* Pœtus cela ne fait point de mal, » et son mari suivit son exemple.

ARRIA, fille de la précédente et épouse de Pœtus Trasea, condamné par Néron, ne voulait pas non plus survivre à son mari ; mais il s'y opposa, et la conjura de ne pas abandonner ses enfants.

ARRIAGA (Paul-Joseph), jésuite, né à Vergura, alla au Pérou, y fut longtemps préfet du collége de Lima et périt dans un naufrage en 1622; il a laissé entre autres ouvrages : *De extirpatione idololatriæ Indorum,* etc., imprimé au Pérou en 1621.

ARRIAGA (Roderic d'), jésuite né à Logrono en Castille, le 17 janvier 1592, mort en 1667 à Prague, où il professait la théologie, est auteur d'un *Cours de philosophie,* in-fol., et d'un *Cours de théologie,* en 8 vol. in-fol.

ARRIAGA (Gonzalve), dominicain, né à Burgos, mort en 1657, a écrit la *Vie de St. Thomas d'Aquin.*

ARRIBAS (Paul-Antoine), ministre d'Espagne, né en 1771. S'étant distingué dans le cours de ses études, il obtint, à l'âge de 19 ans, au concours, la chaire de physique à l'université de Valladolid. A 33 ans il fut nommé par le roi Charles IV procureur général près de la cour des alcades del Corte. En 1808 il embrassa la cause du roi Joseph Bonaparte, et fut nommé membre de son conseil d'État, ensuite ministre de la police générale et de la justice. Obligé de quitter l'Espagne après le retour de Ferdinand VII en 1814, il vint habiter le village de Colombe aux environs de Paris, et y mourut en 1828.

ARRIEN, poëte latin, vers l'an 14 de J. C., avait composé une *Paraphrase des Géorgiques* de Virgile et une *Alexandriade,* qui sont perdues. Suidas lui attribue encore une traduction en vers grecs des Géorgiques de Virgile.

ARRIEN (Flavius), historien grec, né dans le 2e siècle à Nicomédie, étudia la philosophie sous Épictète, et porta les armes sous Adrien, qui lui donna le gouvernement de la Cappadoce; il défendit cette province contre les Alains, et fut récompensé par la dignité de consul et le titre de sénateur. On le nomma dans sa patrie grand prêtre de Cérès et de Proserpine. Plusieurs des ouvrages qu'il avait composés ne nous sont pas parvenus. Il reste de lui 7 livres des *Expéditions d'Alexandre,* ouvrage remarquable par l'impartialité et le discernement de l'auteur; les *Indiques;* un *Périple du Pont-Euxin;* une *Instruction sur l'ordre de la bataille contre les Alains;* un *Traité de Tactique* et le *Manuel d'Épictète,* ouvrage dans lequel il a reproduit la doctrine et même les expressions de son maître. La meilleure édition d'Arrien est celle de Schmieder, Leipzig, 1792 et 1798, avec une traduction latine de Bonav. Vulcanius. On a en français : Le *Nouveau Manuel d'Épictète,* traduit par Dacier, 1716, 2 vol. in-12, à la suite de la traduction du *Manuel d'Épictète,* traduction nouvelle, par Debure Saint-Faubin, 1784, 2 vol. in-18 ; l'*Histoire des expéditions d'Alexandre,* traduite par Perrot d'Ablancourt, 1646, in-8°; traduction nouvelle par Chaussard, 1802, 3 vol. in-8°, et un atlas in-4° ; *Traité de la chasse,* traduit par Fermat, 1690, in-12, et par Gail, avec des notes et des dissertations, 1801, in-18 ; la *Tactique,* traduit par Guischardt, dans ses *Mémoires militaires,* 1758, 2 vol. in-4°.

ARRIGHETTI (Nicolas), mathématicien, philosophe et littérateur florentin, élève de Galilée, membre de l'académie platonique de Florence, est auteur d'un grand nombre de *discours académiques,* imprimés dans les *Prose fiorentine,* et d'une traduction en toscan des *Dialogues de Platon,* que sa mort, arrivée en 1639, l'empêcha de terminer.

ARRIGHETTI (Philippe), gentilhomme florentin, né en 1582, fit ses études dans l'université de Pise, et ensuite dans celle de Padoue, où il apprit la langue grecque, la philosophie d'Aristote et de Platon, sous les plus célèbres professeurs : il prit ses degrés en théologie dans l'université de Florence. Peu après, le pape Urbain VIII le nomma chanoine pénitencier de la cathédrale de la même ville; il fut ensuite examinateur synodal jusqu'à sa mort, arrivée le 27 novembre 1662. Il fut un des membres les plus distingués de l'académie florentine, et de celle des Altérati. Arrighetti n'a rien publié; ses différents ouvrages sont restés manuscrits. Negri en a donné la liste.

ARRIGHETTI, jésuite, mort à Sienne en 1767, a publié une *Théorie du feu,* Sienne, 1750, in-4°.

ARRIGHETTO ou **ARRIGO** (Henri), *da Settimello,* poëte latin de Florence au XIIe siècle, surnommé *il Povero,* a célébré sa misère dans un poëme élégiaque intitulé : *De fortunæ diversitate et consolatione philosophiæ,* qu'on lisait de son temps dans les écoles comme modèle, mais dont la postérité a fait justice. Ce poëme, resté longtemps manuscrit, fut publié vers 1495, puis à Lyon en 1511; mais la meilleure édition est celle qu'en a donnée Mauni, Florence, 1730, in-4°.

ARRIGHI (Louis), imprimeur de Vicence, a publié un *Traité sur l'art d'écrire les lettres de chancellerie,* et une *Méthode de tenir la plume,* Rome, 1522.

ARRIGHI (Antoine), célèbre professeur de l'académie de Padoue, était né vers la fin du 17e siècle dans l'île de Corse, d'une famille alliée à celle des Bonaparte. Ayant embrassé l'état ecclésiastique il vint en Italie, pour suivre la carrière de l'enseignement. En 1727 il fut pourvu d'une chaire de droit canonique à l'académie de Padoue; et, peu de temps après, il obtint celle de droit romain qu'il remplit avec un tel succès, qu'en 1741 il fut inscrit au nombre des citoyens de Venise. Arrighi mourut vers 1755. Outre quelques *discours,* on a de lui : *Acroases IV de jure pontificum universo,* Padoue, 1728,

in-4° ; *Historia juris pontificii,* ibid., 1751, grand in-4°; *De vita et rebus gestis Fr. Mauroceni, principis Venetorum,* ibid., 1749, in-4°. Cette vie de Morosini est très-estimée.

ARRIGHI (François), professeur de droit à Padoue, mort en 1765, a écrit en latin : l'*Histoire de la guerre de Chypre.*

ARRIGONI (Pompée), cardinal, naquit à Rome en 1552. Après avoir étudié à Pérouse, puis à Bologne, et enfin à Padoue, où il fut reçu docteur, il retourna dans sa patrie. Il se distingua tellement dans la jurisprudence, que le roi d'Espagne le choisit pour être son avocat à Rome. Grégoire XII le nomma, en 1584, avocat consistorial, et Grégoire XIV auditeur des causes du palais apostolique. Il fut fait ensuite auditeur de rote, et créé cardinal diacre, par Clément VIII, en 1596. Il exerça la charge de dataire sous les deux pontificats de Léon XI et de Paul V, qui le nomma archevêque de Bénévent en 1607. Arrigoni mourut le 4 avril 1616. On lui attribue divers ouvrages, parmi lesquels on distingue un discours latin prononcé à Rome, le 25 juillet 1588, dans le consistoire, *sur la canonisation de Santo Diego d'Alcala.*

ARRIGONI (François), frère du précédent, mort à Bergame en 1645, a laissé des *éloges* et des *discours,* imprimés à Bergame en 1656.

ARRIQUIBAR (don Nicolas), économiste espagnol, a composé vers 1770 un ouvrage intitulé : *Recreacion politica,* Vittoria, 1779, dans lequel il développe des idées relatives aux finances, à l'économie et au commerce, dont l'Espagne n'a pas assez profité.

ARRIVABENE (Jean-Pierre), disciple de Philelphe et bon helléniste, mort évêque d'Urbin en 1504, âgé de 65 ans, est auteur d'un poëme latin intitulé : *Gonzagidos,* en l'honneur du marquis Louis III de Gonzague, général du duc de Mantoue. Ce poëme fut imprimé pour la première fois par Menschenius, Cobourg, 1738, dans le 3e vol. de son recueil intitulé: *Vitœ summor. dignit. et erudit. viror.* On doit encore à Arrivabene quelques *Lettres* latines, imprimées à Milan en 1506, avec celles de Jacq. Piccolomini.

ARRIVABENE (Jean-François), poëte mantouan du 16e siècle, passa sa vie à la cour des souverains, où il brilla par la vivacité de son esprit. Il a composé des *Églogues maritimes,* des *Discours,* des *Lettres,* imprimés dans les *Rime di diversi,* et autres recueils du temps.

ARRIVABENE (Hippolyte), de la même famille, médecin à Rome, mort en 1739, a publié des *poésies,* imprimées à Modène, en 1717, et un discours académique intitulé: *la Vera idea della medicina,* Reggio, 1730, in-4°.

ARROWSMITH (Jean), professeur de théologie à Cambridge, a publié en 1557, in-4°, un ouvrage de controverse sous le titre de : *Tactica sacra.*

ARROWSMITH (A...), cartographe anglais et hydrographe du roi, né en 1751, mourut à Londres le 16 avril 1824. Le nombre de cartes qu'il a publiées, dont quelques-unes en plusieurs feuilles, se monte à plus de 150 ; on remarque l'*Angleterre* en 18 feuilles, l'*Écosse* en 4, l'*Irlande* en 4, la *Mappemonde* en 6, le *Grand Océan* en 9, la *Manche* en 7. On a de lui un atlas universel en 45 cartes, et des atlas partiels. Les cartes d'Arrowsmith sont dessinées avec beaucoup de netteté et bien gravées, mais manquent en général de précision.

ARROY (Bésian), théologien, docteur de Sorbonne, né à Lyon, est connu par quelques ouvrages dont les principaux sont : *Questions décidées sur la justice des armes du roi de France,* etc., Paris, 1634, in-8° ; *Apologie pour l'église de Lyon,* 1644, in-4° ; *Histoire de l'abbaye de l'île Barbe,* ib., 1664, in-12. Ces deux derniers ouvrages sont des critiques de le Laboureur.

ARROYO (Diego d'), peintre de Philippe II, excella dans la miniature, et mourut à Madrid en 1551.

ARSACE (St.), moine persan du 4e siècle, mourut de douleur après la destruction qu'il avait prédite de sa patrie, arrivée en l'an 358 à la suite d'un tremblement de terre.

ARSACE, patriarche de Constantinople en 404, mort le 11 septembre 405.

ARSACES Ier, fondateur de l'empire des Parthes, et chef des Arsacides, se révolta contre le commandant de la province pour Antiochus Théos, qui l'avait gravement insulté, et décida ses compatriotes à se joindre à lui pour établir l'indépendance nationale. Les Parthes affranchis l'élevèrent sur le trône qu'il sut défendre contre Séleucus. Il défit ce prince dans une grande bataille, se rendit ensuite maître de l'Hyrcanie, et après un règne de 38 ans, périt dans une bataille contre le roi de Cappadoce, vers l'an 250 avant J. C.

ARSACES II, roi des Parthes, succéda à son père, Arsaces Ier, et fut comme lui un prince belliqueux. Tandis qu'Antiochus le Grand était engagé dans une guerre contre Ptolémée, roi d'Égypte, il entra dans la Médie, et s'en rendit maître. Antiochus, lorsque la guerre d'Égypte fut terminée, marcha contre le roi des Parthes, le chassa de la province qu'il avait conquise, et, le poursuivant même dans ses États, l'obligea de se réfugier en Hyrcanie ; mais Arsaces ayant rassemblé une armée de 10,000 hommes de pied, et de 20,000 chevaux, revint sur ses pas, et parut à Antiochus un ennemi si formidable, que ce roi s'estima heureux de le confirmer dans la possession du pays des Parthes et de l'Hyrcanie, sous la seule condition d'une alliance entre eux.

ARSACES TIRANUS, roi d'Arménie, à l'époque où Julien fit une invasion dans la Perse. Cet empereur le somma de réunir ses forces à celles des Romains, par une lettre pleine de hauteur (si toutefois celle qui existe sous son nom n'est pas apocryphe). Le prince arménien qui, en qualité de chrétien, ne souhaitait pas que Julien acquît de la gloire, fit, dit-on, déserter ses troupes dans un moment où les Romains avaient le plus besoin de leurs secours, ce qui contribua beaucoup à faire échouer l'entreprise. Peu d'années après, Sapor entra dans l'Arménie avec une armée, mais sans annoncer contre Arsaces aucune intention hostile. Il l'invita même à un festin splendide ; mais, au milieu de la fête, il le fit charger de chaînes d'argent, et mettre en prison. Arsaces, après une captivité de peu de durée, dans la tour de l'Oubli, à Ecbatane, fut assassiné, l'an 369 de J. C., et l'Arménie devint une province de la Perse.

ARSAMES, ou **ARSAMAS**, l'un des premiers rois de l'Arménie, lorsqu'elle eut secoué le joug des rois de Syrie, successeurs d'Alexandre, ne nous est connu que par une médaille dont l'exergue est en grec, et par un passage de Polyen, qui nous apprend qu'il donna des se-

cours à Antiochus Hiérax, qui s'était réfugié dans ses États. On croit qu'il fut le fondateur d'Arsamosate, ville de l'Arménie. Il vivait vers l'an 245 avant J. C. — Il est question de plusieurs Arsames dans l'histoire de la Perse, savoir : Arsames, père d'Hystaspe, père de Darius; Arrsames, fils de Darius; Arsames, contemporain du même prince, et qui se révolta contre lui; Arsames, fils d'Artaxercès Longue-Main, qu'Artaxercès Ochus fit assassiner; Arsames, qui commandait l'armée des Perses, au passage du Granique, et qui fut tué à la bataille d'Issus.

ARSEGNINO, grammairien de Padoue au 15e siècle, aurait, selon Scardéone, composé un traité des règles de la grammaire sous le titre de *Quadriga;* mais cet ouvrage est entièrement inconnu.

ARSELEYN, peintre hollandais, mort à Amsterdam en 1660. On a gravé d'après lui des *Ruines* et 24 *Paysages* exécutés dans la manière de Bamboche.

ARSÈNE, évêque d'Hipsèle et mélécien, rentra dans la communion de l'Église et s'attacha à St. Athanase.

ARSÈNE, patriarche grec, était moine laïque dans un monastère de la Macédoine, lorsqu'en 1255, Lascaris II résolut de l'élever sur le siége patriarcal. Dans l'espace d'une semaine, Arsène fut fait diacre, prêtre, patriarche, et couronna son souverain. Lascaris en mourant, quatre ans après, le chargea, conjointement avec Muzalon, de la tutèle du jeune empereur Jean Lascaris. Mais Muzalon ayant été assassiné, et Michel Paléologue s'étant emparé peu à peu de toute l'autorité, Arsène prévit le sort qui menaçait son pupille, sans avoir assez de talent ni de caractère pour s'opposer aux desseins de Paléologue; tout ce qu'il put faire, fut de se retirer avec éclat dans un monastère près de Nicée. Michel le fit déposer, et fit élire Nicéphore en sa place. L'Église grecque se divisa entre ces deux patriarches. Cependant, en 1261, après avoir repris Constantinople sur les Latins, Michel rétablit Arsène, qui le couronna dans Ste.-Sophie, et qui bientôt s'en repentit amèrement, lorsque Paléologue eut fait crever les yeux au jeune Lascaris. Arsène, tendrement attaché à son pupille, éclata sans ménagement, et excommunia l'empereur. Celui-ci feignit de fléchir, et témoigna plus d'égards pour Arsène; mais la hauteur imprudente, et l'inflexibilité du patriarche, irritèrent de nouveau Michel, qui s'étant assuré du consentement de plusieurs évêques, convoqua, en 1265, un concile dans lequel Arsène fut condamné et déposé. Il reçut son arrêt avec fermeté, et fut transporté, la nuit suivante, dans l'île de Proconèze, où il mourut le 30 septembre 1273.

ARSÉNIUS ou **ARSÈNE**, fils de Michel Apostolius, vivait à Rome du temps de Léon X, qui le fit archevêque de Monembasie, dans le Péloponèse. Il fit imprimer à Rome, chez Calliergi, avant 1522, un petit recueil en deux parties, intitulé : *Præclara dicta philosophorum, imperatorum et poëtarum ab Arsenio Monembasiæ archiepiscopo collecta, græcè,* in-8°. Il y a dans ce recueil des choses qu'on ne trouve pas ailleurs. Il a aussi recueilli dans les manuscrits, des scolies sur sept tragédies d'Euripide, qu'il fit imprimer à Venise en 1534, in-8°, et qu'il dédia au pape Paul III. Arsénius est mort à Venise en 1535.

ARSENNE, saint anachorète en Égypte, naquit à Rome vers la fin du 4e siècle, d'une famille alliée à plusieurs sénateurs. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut ordonné diacre, et vécut longtemps dans la retraite : mais l'empereur Théodose le Grand le prit pour faire l'éducation de ses enfants, et voulut qu'Arsenne eût un train magnifique. Un jour Arcadius, un des enfants de Théodose, ayant commis une faute, Arsenne voulut l'en punir; mais le jeune prince n'en devint que plus indocile et plus opiniâtre. Arsenne profita de cette occasion pour quitter la cour; il s'embarqua secrètement sur un vaisseau qui faisait voile pour Alexandrie, d'où il se rendit dans le désert de Sceté, pour y vivre en anachorète. Arsenne avait quarante ans, lorsqu'il quitta la cour de Constantinople; après avoir passé plusieurs années dans le désert de Sceté, il fut obligé de le quitter quelque temps, à cause d'une irruption que firent les Masiques, peuple barbare de la Libye. Le danger passé, il revint dans sa cellule; mais il fut obligé de l'abandonner pour toujours vers l'an 434, à cause d'une seconde irruption des barbares qui massacrèrent plusieurs ermites. Il se retira d'abord sur le roc de Troë, ou Pura, vis-à-vis de Memphis, et, dix ans après, à Canope, près d'Alexandrie. Le voisinage d'une ville lui fit regretter le désert; il revint à Troë, où il mourut, en 445, âgé de 95 ans. Il est nommé sous le 19 juillet dans le martyrologe romain.

ARSÈS, le dernier des fils d'Artaxercès Ochus, roi de Perse, fut mis à sa place par l'eunuque Bagoas, qui l'empoisonna l'an 336 avant J. C.

ARSILLI ou **ARSIGLI** (François), de Sinigaglia, poëte et médecin, sous Léon X, auquel il n'eut pas le bonheur de plaire, étant peu courtisan, a composé un poëme élégiaque intitulé : *de Poetis urbanis,* adressé à Paul Jove son ami, et où il parle de tous les poëtes de son temps; il a été imprimé par Tiraboschi, dans l'*Histoire de la littérature italienne,* tome VII.

ARSINOÉ, fille de Ptolémée *Lagus;* épousa, en 292 avant J. C., Lysimaque, roi de Macédoine, en eut deux fils, Lysimaque et Philippe; ce roi fut tué dans une bataille contre Séleucus, 282 avant J. C. Après sa mort, Arsinoé régna dans la Macédoine comme tutrice de ses enfants; épousa son propre frère, Ptolémée *Céraunos,* qu'elle fit entrer dans sa ville de Cassandrée pour lui faire honneur; mais à peine arrivé à la porte de la ville, il s'empara de la citadelle et fit tuer les deux enfants du premier mari d'Arsinoé; inconsolable de cette perte elle alla mourir en exil dans l'île de Samothrace.

ARSINOÉ, autre princesse d'Égypte, fut mariée à Magas, roi de Cyrène, fils de Ptolémée *Lagus* et frère de Ptolémée *Philadelphe,* tous deux rois d'Égypte, qui étaient en guerre depuis longtemps; pour la terminer, Magas fiança Bérénice, sa fille unique, à Ptolémée surnommé depuis *Évergète,* fils de Philadelphe, et il mourut peu après, 276 avant J. C. Arsinoé désapprouvant ce mariage, fit venir Démétrius, frère d'Antigonus Gonatas, roi de Macédoine, dans l'espoir d'être reine; ce prince lui plut, une liaison se forma entre eux, et il fut tué dans le lit d'Arsinoé par des conspirateurs; le jeune Ptolémée épousa alors Bérénice, sa fiancée.

ARSINOÉ, fille de Ptolémée Évergète et de Bérénice, épousa Ptolémée Philopator son frère; elle se trouva avec lui au combat de Raphia, contre Antiochus, et ne contribua pas peu au succès de cette journée. Ptolémée, par la suite, étant devenu amoureux d'Agathoclée, se laissa en-

tièrement subjuguer par cette femme et par ses frères, qui obtinrent de lui l'ordre de faire mourir Arsinoé, et ils la firent tuer par un certain Philammon.

ARSINOÉ, sœur de la dernière Cléopâtre, reine d'Égypte; se joignit aux Égyptiens contre Jules-César, et commanda avec Archillas, qu'elle fit tuer quelque temps après; César ayant mis en liberté le jeune Ptolémée, Arsinoé fut alors obligée de sortir d'Égypte; elle se retira à Éphèse puis à Milet, où Marc-Antoine la fit périr pour plaire à Cléopâtre, 41 avant J. C.

ARSLAN-BEN-THOGRUL, fils de Mohammed; il fut surnommé *Aboul-Motaffer-Xeineddin*, et succéda à Soliman-Schah, l'an 1160 de J.-C.; il est le 15e sultan de la race des Seljoucides qui ont régné en Perse; Kimar, gouverneur d'Ispahan, et Eubanége, gouverneur de Rei, se révoltèrent contre lui, reconnaissant un de ses cousins pour sultan; il les vainquit dans un combat où le nouveau sultan fut tué, et eux, obligés de fuir, passèrent dans la province de Mazandéran; en 1164, il battit, auprès du fort château de Cak, le prince des Abcas qui ravageait le plat pays jusqu'aux portes de Casbin, et quelque temps après il prit le château; l'an 1166, Eubanége fit alliance avec le roi de Khowaresm, entra dans la province de l'Irak persienne, et vint saccager les environs des villes d'Abner et de Casbin; Arslan l'obligea encore de fuir vers la province de Mazandéran; en 1168, Eubanége vint faire une autre entreprise sur la ville de Rei; par des négociations, il fut conclu qu'il viendrait faire ses soumissions au sultan, mais dans la nuit qui suivit il fut assassiné chez lui; Arslan mourut en 1175.

ARSLAN-SCHAH-BEN-MASSOUD, 12e sultan de la dynastie des Gaznévides, monta sur le trône à la mort de son père, en 1114, et refusa de partager les États avec Baharam-Schah, son cadet, qui se réfugia auprès de son oncle maternel, Sangiar, possesseur d'une partie de la province de Khoraçan; Sangiar lui donna une armée; il fit alors la guerre à son frère, l'obligea à prendre la fuite et à lui céder la couronne; mais à son tour il fut battu par Arslan, qui le contraignit une seconde fois à se retirer auprès de son oncle qui se mit lui-même en campagne, battit Arslan et le fit prisonnier; il mourut bientôt après dans sa prison (1118), et Baharam devint paisible possesseur de la couronne.

ARSLAN-SCHAH, fils de Kerman-Schah, fils de Caderd, cinquième sultan de la dynastie des Seljoucides, dans la province de Kerman, succéda à son neveu Iran-Schah, pendant la vie duquel il se tint caché chez un cordonnier pour ne pas tomber entre ses mains; il fut proclamé sultan l'an 1100 de J. C.; les Seljoucides de Perse, ses parents, qui avaient fait la guerre à ses prédécesseurs, n'osèrent l'attaquer, et il régna paisiblement pendant 42 ans.

ARTABAN, frère de Darius Ier, fils d'Hystaspe, roi de Perse; il détourna Xercès de son expédition contre les Grecs.

ARTABAN, capitaine des gardes de Xercès roi de Perse. Voyant son souverain livré à la débauche et aux plaisirs, il conçut l'idée de s'emparer du trône. Après avoir fait part de son projet à l'eunuque Mithridate, son parent, qui avait toute la confiance de Xercès, et le lui avoir fait approuver, il s'introduisit la nuit dans la chambre de ce prince et le tua, 464 ans avant J. C. Il parvint aussi à faire périr Darius, fils aîné de Xercès. Ayant voulu se défaire également d'Artaxercès le deuxième fils, celui-ci en se défendant tua lui-même Artaban.

ARTABAN Ier, roi des Parthes de 216 à 196 avant J. C.; obligea Antiochus à faire alliance avec lui après l'avoir repoussé, et le soutint dans une expédition contre la Bactriane.

ARTABAN II régna de 127 à 124 avant J. C., et périt dans une bataille contre les Scythes.

ARTABAN III monta sur le trône vers l'an 18 de J. C., au préjudice de Vonones qui le détrôna et le força à fuir; Artaban le vainquit dans une seconde bataille et resta maître du royaume; il s'empara ensuite de l'Arménie et en fit roi son frère Orodes; mais Tibère craignant qu'il n'empiétât sur les conquêtes des Romains, lui fit la guerre et le chassa; il revint avec une armée et remonta sur le trône, mourut l'an 44 de J. C.

ARTABAN IV, roi des Parthes, était frère de Volgèse III. Excité par quelques nobles mécontents, il lui disputa la couronne. Après la mort de ce prince, il lui succéda sans opposition, quoique Tiridate eût un droit plus légitime, en qualité d'aîné. Comme il était en paix avec l'empire romain, il ne se tint pas assez sur ses gardes quand Sévère ravagea les territoires voisins, et, dans une incursion des troupes romaines, il manqua d'être fait prisonnier. Caracalla le mit dans un grand danger, par un des actes de perfidie les plus odieux dont l'histoire fasse mention, il demanda en mariage la fille d'Artaban. Le général romain fit, en conséquence, marcher son armée dans le pays des Parthes, et fut reçu partout en ami. Lorsqu'il approcha de la capitale, Artaban vint à sa rencontre avec un brillant cortége, et des démonstrations de joie; mais tandis que les Parthes ne songeaient qu'à se livrer aux plaisirs, Caracalla donna le signal à ses troupes qui se jetèrent l'épée à la main sur ces hommes désarmés, en firent périr le plus grand nombre, et dispersèrent le reste : Artaban lui-même eut peine à échapper au massacre; brûlant de se venger, il rassembla une armée considérable, passa l'Euphrate, et, mettant tout à feu et à sang, entra dans la Syrie, où les Romains marchèrent à sa rencontre. Ils avaient alors substitué Macrin à Caracalla. L'action dura deux jours. Le champ de bataille était déjà couvert de quarante mille morts, lorsque un héraut d'armes, envoyé par Macrin, l'informa de la mort de Caracalla, et proposa un traité entre les deux empires. Cette offre fut acceptée. On rendit au roi des Parthes les captifs qu'on lui avait faits; on lui paya les frais de la guerre, et il retourna dans son pays, en l'an 217. En 226 Artaban fut défait, pris et mis à mort dans une bataille qui lui livrèrent les Persans, soulevés par Artaxercès. Ainsi finit la dynastie des Arsacides et le royaume des Parthes qui fut réuni à la Perse après 476 ans de durée.

ARTABASDE, né en Arménie, commandait dans cette province un détachement des armées romaines. Il devint gendre de l'empereur Léon et général de ses armées. A la mort de ce prince il se fit proclamer empereur en 742 au détriment de son beau-père Constantin fils de l'empereur; mais vaincu par lui il eut les yeux crevés ainsi que ses deux fils Nicéphore et Nicétas, et termina bientôt une vie qui devait lui être à charge.

ARTABAZE, commandant les Parthes et les Chorasmiens, protége le retour de Xercès en Perse en 481 avant J. C.; soumet quelques villes maritimes de la Macédoine; en 480; essaie de dissuader Mardonius de livrer la bataille de Platée, et se retire avec ses troupes au moment du combat.

ARTABAZE, un des généraux d'Artaxercès Longue Main, vers l'an 363 avant J. C.; se révolte contre Artaxercès Ochus vers 355, bat deux fois ses troupes; forcé de céder, se réfugie en Macédoine; rentre en grâce vers l'an 350 avant J. C.; assiste à la bataille d'Arbelle en 331; se rend à Alexandre avec ses fils et les troupes grecques; est fait satrape de la Bactriane l'an 330; se démet à cause de son grand âge, 328 avant J. C.

ARTABAZE ou **ARTAVASDE**, roi d'Arménie, fils et successeur de Tigrane, ne fournit point à Crassus les secours qu'il lui avait promis dans son expédition contre les Parthes, et fut ainsi la cause de ses revers. Il trahit également Antoine, qui, pour le punir de sa perfidie, le fit prisonnier et l'emmena en Égypte où il le fit servir à ses triomphes; Cléopâtre lui fit couper la tête qu'elle envoya au roi des Mèdes, l'an 28 de J. C. Ce prince avait écrit en grec des *tragédies*, des *discours* et des *histoires;* mais ses ouvrages sont perdus.

ARTALE (Joseph), poëte italien, né en 1628 à Mazzareno, en Sicile; mort à Naples le 11 février 1679; il s'adonna d'abord à l'état militaire; au siége de Candie il mérita par sa valeur le titre de chevalier de l'ordre de St.-George; il fut si fort en escrime, qu'il se rendit redoutable même en Allemagne et fut appelé *le chevalier sanguinaire;* il a laissé quelques ouvr. dramat. et des poésies.

ARTANUS, jurisconsulte de Narbonne au 2e siècle, se lia d'amitié à Rome avec Martial, qui lui fit présent d'un exemplaire de ses poésies.

ARTARIO (J. B.), architecte et statuaire, né à Agnona en 1660, s'illustra dans son art, mais fut encore surpassé par son fils.

ARTARIO (Joseph), fils du précédent, surpassa son père dans la sculpture, et laissa plusieurs de ses ouvrages à Rome, en Angleterre et à Cologne, où il mourut attaché à la cour de l'électeur, en 1769.

ARTAUD, archevêque de Reims au 10e siècle, fameux par les contestations qu'il eut avec Hébert et Hugues, comtes de Paris; assiégé dans Reims, en 940, abandonné de ses vassaux, il se soumit, mais refusa de résigner son archevêché; s'enfuit à Laon où était la cour; menaça de l'excommunication et de l'appel au pape, si l'on élisait un autre archevêque pendant sa vie, ce qui cependant eut lieu en 941; mais en 947, le roi Louis d'Outremer le rétablit sur son siége et le nomma son grand chancelier; il avait sacré ce prince en 933 et sacra Lothaire, son fils, en 953; il mourut le 30 septembre 961.

ARTAUD (Pierre-Joseph), né à Bonieux dans le comtat Venaissin, en 1706; évêque de Cavaillon; mort le 5 septembre 1760. On a de lui des mandements, des instructions pastorales, un *Panégyrique de S. Louis*, 1754, etc.

ARTAUD (Jean-Baptiste), littérateur, né à Montpellier en décembre 1732, fut bibliothécaire du duc de Duras, place qu'il perdit en 1774. Censeur royal longtemps avant la révolution de 1789, il figurait encore en 1795, sur la liste des gens de lettres rémunérés par la convention nationale. Il mourut à Paris en 1796. Il est auteur d'un pamphlet intitulé : *La petite poste dévalisée*, 1767, in-12. Il a également laissé quelques comédies : *La Centenaire de Molière; Taconet; l'Échange raisonnable; l'heureuse Entrevue; Sophie;* Artaud avait en vain essayé de faire revivre le *Courrier d'Avignon,* journal publié par Morénas.

ARTAUD (Mathieu), d'abord avocat puis conseiller à la sénéchaussée d'Arles, où il naquit en 1730; en 1792 il vint se réfugier à Paris; il y resta jusqu'à la chute de Robespierre; en 1810, il fut président du tribunal civil de Tarascon, et mourut le 1er avril 1821; il avait rassemblé un bel herbier; son fils en a fait don à la bibliothèque d'Arles.

ARTAUD (Ant.-Mar.-Franç.), antiquaire, né en 1767 à Avignon, quitta le commerce pour se livrer entièrement à son goût pour les arts, et se fit bientôt connaître par ses talents comme peintre et comme dessinateur. S'étant établi à Lyon, il devint conservateur du musée, puis directeur de l'École royale des beaux-arts de cette ville. Il mourut à Orange en 1838. Par son testament il a fait des legs à l'Académie et à la ville de Lyon, qui lui avait acheté, quelques années auparavant, son précieux cabinet d'antiquités. Artaud était correspondant de l'Académie des inscriptions. Ses principaux ouvrages sont : *Description d'une mosaïque représentant des jeux du cirque, découverte à Lyon,* en 1806, gr. in-fol., fig.; *Description de la mosaïque de M. Macors,* 1806, in-8°; *Notice des antiquités et des tableaux du musée de Lyon,* 1808, in-8°; *Mosaïques de Lyon et des départements méridionaux de la France,* 1825 et années suiv., in-fol. max., fig. Cet ouvrage, l'un des plus beaux que nous ayons sur cet objet, se compose de quinze livraisons. Artaud a laissé plusieurs ouvrages manuscrits. On en trouve la liste, avec l'éloge de l'auteur, dans l'*Histoire de l'Académie de Lyon,* par M. Dumas.

ARTAXERCÈS Ier, surnommé *Longue Main;* monta sur le trône de Perse l'an 464 avant J. C., après avoir fait mourir les assassins de son père; il défit les Bactriens; accueillit honorablement Thémistocle exilé; eut la guerre contre les Grecs, et son armée navale fut défaite auprès de Chypre par Cimon, général des Athéniens, l'an 462; se montra favorable aux Juifs, et voulut rétablir leur république; reconquit l'Égypte, et mourut l'an 424 avant J. C., après un règne florissant de 40 ans. Il aimait les arts et cultivait les lettres. On croit que ce prince, qui fit le bonheur de ses sujets, est l'Assuérus de l'Écriture, qui épousa Esther et permit à Esdras de rétablir le culte juif à Jérusalem.

ARTAXERCÈS II, surnommé *Mnémon,* roi de Perse; succéda à Darius II, son père, l'an 405 avant J. C.; il pardonna à Cyrus, son frère, qui s'était révolté contre lui; peu après, Cyrus se révolta de nouveau, prit les armes et fut tué dans une bataille, l'an 401 avant J. C.; Artaxercès prit à son service Conon, général athénien, et par lui, enleva l'empire de la mer aux Lacédémoniens; il sema la division dans la Grèce; força Agésilas à abandonner ses États; amena les Spartiates à conclure une paix honteuse, dite d'Antalcidas, l'an 387 avant J. C.; chercha à réduire les Égyptiens; fit mourir son fils aîné Darius qui conspirait contre lui; mourut accablé de cha-

grins domestiques par ses enfants qui se distribuaient son héritage, 361 avant J. C.

ARTAXERCÈS III ou *Ochus*, troisième des fils légitimes d'Artaxercès Mnémon, monta sur le trône en 361 avant J. C.; fit massacrer son frère et tout ce qui tenait à la famille royale; continua à faire la guerre en Égypte par ses généraux; se mit ensuite à la tête de ses armées; attaqua la Phénicie où il obtint des succès par trahison; fit massacrer les habitants de Sidon; entra en Égypte qu'il réduisit bientôt, grâce aux talents de l'eunuque Bagoas, l'an 350 avant J. C.; détruisit les temples; fit égorger le bœuf Apis, qu'on lui servit dans un repas; de retour dans ses États, fut empoisonné, en 338 avant J. C., par Bagoas qui donna son corps à manger aux rats, et fit faire avec ses os des poignées de sabres.

ARTAXERCÈS, roi de Perse, succéda, en 380, à Sapor II, son frère; il donna très-souvent des preuves de courage pendant les guerres que son frère fit aux Romains; son règne fut tranquille et dura quatre ans; mort en 384.

ARTAXERCÈS. *Voy.* **ARDECHYR-BABÉGAN.**

ARTAXIAS Ier, roi d'Arménie, s'établit, du consentement d'Antiochus le Grand, dans la haute Arménie, et laissa la basse à Zodriade, autre général de ce prince; après la défaite d'Antiochus par les Romains, ils firent alliance avec les vainqueurs et régnèrent sous leur protection avec le titre de roi, vers 180 avant J. C.

ARTAXIAS II ou **ARTAXAS**, fils d'Artabaze; proclamé roi d'Arménie par l'armée, lorsque son père se fut laissé prendre par Marc Antoine, l'an 33 avant J. C.; est vaincu par ce général, et prend la fuite; revient bientôt; défait Artabaze, roi des Mèdes, qui soutenait Antoine; le fait prisonnier; rentre en possession de ses États; est tué l'an 20 avant J. C.

ARTAXIAS III, roi d'Arménie, fils de Polémon, roi de Pont, s'appelait Zénon; il imita dès son enfance les coutumes des Arméniens, et s'acquit par là les bonnes grâces de la nation; Germanicus le choisit pour succéder à Vonones, que les Arméniens avaient chassé; il alla à Artaxate où il fut proclamé Artaxias, du nom de la ville capitale, l'an de Rome 771.

ARTEAGA (HORTENSIO-FÉLIX PARAVICINOY), moine de l'ordre des trinitaires, né à Madrid en 1580; prédicateur du roi en 1616; mort le 22 décembre 1633. Il a laissé quelques pièces de poésies, trois romances mystiques. Ses recueils de *Sermons* ont été publiés.

ARTEAGA (ÉTIENNE), jésuite espagnol, né en 1747, passa en Italie lors de la suppression de son ordre, vécut longtemps à Bologne, suivit en France le chevalier Azara, et mourut chez lui à Paris le 30 octobre 1799. Outre un *Traité sur le beau idéal* en espagnol, et *sept Dissertations* sur le rhythme des anciens, on a de lui : *Le Rivoluzioni del teatro musicale italiano, dalla sua origine, fino al presente*, 2e édition, Venise, 1785, 3 vol. in-8°. Cet ouvrage, très-estimé des savants, a été traduit en français par le baron de Rouvron, Londres, 1802, in-8°.

ARTÉDI (PIERRE), médecin et naturaliste suédois, né en 1705 dans la province d'Angermanland, étudiait à l'université d'Upsal lorsqu'il se lia avec Linné. Séparés par leurs premiers voyages scientifiques, les deux amis se retrouvèrent, en 1735, à Leyde, aux leçons de Boerhaave. A la recommandation du savant professeur, Artédi venait d'être placé près d'Albert Séba, riche naturaliste, occupé de faire imprimer la description de son cabinet, lorsqu'il se noya en tombant de nuit dans un des canaux d'Amsterdam, à l'âge de 30 ans. Linné a consacré à son ami un genre de la famille des ombellifères sous le nom d'*Artedia*; mais il n'a pas élevé à sa mémoire un monument moins durable en faisant imprimer son *Ichthyologia* (Traité des Poissons), Leyde, 1738, in-8°, précédé d'une *Vie* de l'auteur. Cet ouvrage, réimprimé depuis plusieurs fois avec des additions, est un modèle tant pour l'ordonnance du plan et la distribution des matières, que pour la netteté des descriptions, la sagacité et la profondeur des aperçus.

ARTÈME (St.), général des Romains en Égypte, sous le règne de Constance, en 357; fut chargé de découvrir saint Athanase dans les monastères de la Thébaïde; les païens de l'Égypte l'ayant accusé d'avoir démoli leurs temples et brisé leurs idoles, Julien le fit comparaître devant lui à Antioche, en 362, et le condamna à perdre la tête; les Grecs l'honorent comme martyr, au 20 octobre.

ARTÉMIDORE, géographe, vivait environ 100 ans avant J. C. Strabon et Pline parlent souvent avec éloge de sa *Description de la terre*. Hudson a recueilli, dans le premier vol. de son édition des *Géographes secondaires de la Grèce*, Oxford, 1703, des Fragments de cet écrivain. —Il y eut encore un ARTÉMIDORE, dialecticien, cité par Diogène Laerce, qui écrivit un livre contre Chrysippe.

ARTÉMIDORE, né à Éphèse et surnommé *le Daldien*, parce que sa mère était de Daldis, en Lydie, vivait sous le règne d'Antonin le Pieux, dans le 2e siècle après J. C.; il est auteur d'un *Traité des songes* en cinq parties, intitulé *Oneirocriticon*, Venise, Alde, 1518.

ARTÉMISE Ire, reine d'Halycarnasse, fille de Lygdamie, vivait dans le 5e siècle; accompagna Xercès dans son expédition contre la Grèce, 480 avant J. C.; se distingua dans les combats qui précédèrent la bataille de Salamine; échappa par adresse et par ruse à la poursuite d'un vaisseau athénien et le coula à fond; fut chargé par Xercès de conduire ses enfants jusqu'à Éphèse, où les Lacédémoniens lui érigèrent une statue; de retour à Halycarnasse, elle étendit les bornes de ses États; fit le siége de Patmos et soumit cette ville. Dans un âge déjà plus que raisonnable elle devint amoureuse d'un jeune homme nommé Dardanus, à qui elle fit crever les yeux parce qu'il ne répondait pas à sa passion. Sa passion n'ayant fait que s'allumer davantage, la reine fit le saut de Leucate et périt.

ARTÉMISE II, reine d'Halycarnasse, fille d'Hécatomus, mariée à Mausole, son frère, qu'elle perdit l'an 355 avant J. C.; elle fut inconsolable de cette perte et fit ériger à son mari un tombeau magnifique, connu sous le nom de Mausolée, et qu'on regardait comme une des sept merveilles du monde; le nom de mausolée est resté aux monuments sépulcraux à cause de la beauté de celui de Mausole; Artémise mourut en 353 avant J. C., deux ans après son mari.

ARTÉMON, de Clazomène, mécanicien célèbre, vivait dans le 4e siècle avant J. C.; il inventa la *tortue* et le *bélier* pour le siége de Samos, auquel il se trouva avec Périclès.

ARTÉMON, homme du peuple, dont la ressemblance avec Antiochus II était si frappante, que Laodicé, après

avoir empoisonné son époux, lui en fit jouer le rôle pendant quelques jours, pour avoir le temps de faire désigner son successeur.

ARTÉMON, sculpteur, fit plusieurs belles statues pour les palais des Césars.

ARTÉMON, peintre sous Auguste vers l'an 1er de J. C., décora de ses peintures la ville de Rome et les portiques d'Octavie. On citait de lui une *Stratonice* et une *Danaé recevant la pluie d'or*.

ARTÉPHIUS, philosophe hermétique qui vivait vers 1130, est auteur de plusieurs ouvrages d'alchimie, entre autres d'un *Traité sur la pierre philosophale*, traduit en français par Pierre Arnaud, imprimé avec ceux de Synesius et Flamel, Paris, 1682, in-4°; et du *Clavis majoris sapientiæ*, inséré dans le *Theatrum chimic.*, Francfort, 1614, in-8°, et Strasbourg, 1699, in-12; traduit aussi en français.

ARTEVELDE (Jacques van) et non ARTEVELLE, comme l'écrivent les biographies françaises, né à Gand vers l'an 1300, fils d'un simple bourgeois, avait pour aïeul maternel Sohier le Courtroisin, seigneur de Tronchiennes et de Melle. Ce vénérable chevalier, après avoir donné à son petit-fils une éducation digne de lui, l'attacha en qualité de page au comte Charles de Valois. Artevelde fit ensuite partie de la maison de Louis le Hutin. Étant revenu à Gand, il y épousa la fille ou la veuve d'un brasseur, et lui-même, disent les chroniques, devint un des principaux brasseurs de cette ville. A cette époque la fabrication et le commerce de draps formaient la principale industrie de la Flandre, et l'Angleterre en était le principal débouché. La guerre étant survenue entre cette puissance et la France, les affections d'Artevelde furent d'abord partagées entre les intérêts de sa patrie et son attachement pour Philippe de Valois, fils de Charles de Valois dont il avait été page. Une circonstance fortuite décida peut-être le choix d'Artevelde. Le vieux Sohier le Courtroisin, ayant fait de l'opposition au comte Louis de Crécy, gouverneur de la Flandre, dans une assemblée tenue à Bruges, fut emprisonné dans le château de Rupelmonde, et ensuite décapité. La mort de ce vénérable vieillard émut la population. Le manque de travail entretenait la classe ouvrière dans le mécontentement; et alors il y eut, comme il y a toujours, des hommes qui profitèrent des circonstances, pour ameuter cette population contre le pouvoir. Artevelde, petit-fils du vieux Sohier décapité, et, qui au courage, joignait l'art de la parole, fut élu chef, avec le grade de capitaine de la commune, le 3 janvier 1338. Les villes voisines firent cause commune avec la ville de Gand pour repousser le comte Louis de Crécy qui essaya vainement tous les moyens pour attirer à lui Artevelde. Édouard III, roi d'Angleterre, voulut profiter des troubles de Flandre pour s'emparer de cette province; il se présenta à cet effet sur les côtes accompagné d'une flotte. Artevelde, qui n'avait en vue que de rendre sa patrie indépendante, alla occuper le port de l'Écluse, et obligea Édouard à s'éloigner. Ayant ensuite vainement demandé à Philippe la restitution de quelques villes flamandes occupées par les Français, Artevelde se ligua avec l'Angleterre, et conseilla à Édouard de prendre le titre de roi de France, afin de donner aux Flamands un prétexte de se délier du serment qu'ils avaient prêté. Un traité fut alors conclu entre Édouard, le duc de Brabant, le comte de Hainaut et Artevelde; celui-ci, autant par son éloquence et son génie que par le prestige qui entoure d'abord les hommes sortis de la plèbe et portés au pouvoir par la démocratie, représenta les trois provinces et parvint à rassembler 60,000 hommes, qu'il réunit à l'armée anglaise pour assiéger Tournai, en 1340. A la suite de pertes essuyées par les assiégeants, une trêve fut conclue entre les souverains de France et d'Angleterre; Artevelde parvint à faire stipuler l'indépendance provisoire de la Flandre. Livrées à elles-mêmes, les communes furent administrées par des magistrats, sur lesquels Artevelde conserva une espèce de suprématie. Le capitaine gantois eut alors une grande tâche à remplir, celle de maintenir l'ordre, de rétablir la tranquillité dans les esprits agités; tâche excessivement difficile et contre laquelle vont se briser ordinairement les chefs, d'abord les idoles, puis les victimes des populations révolutionnées. Artevelde, homme d'énergie, à la hauteur de sa position, se fit bientôt des ennemis et fut taxé de despotisme et de tyrannie. Il fit un de ces actes, considérés dans ces moments de troubles, comme attentatoires à la liberté des citoyens; et les magistrats profitèrent de la circonstance pour le déposer et l'envoyer en prison. Ses partisans accoururent le délivrer, et il devint plus puissant que jamais. La commune était administrée par vingt-six échevins; Artevelde voulant favoriser le parti démocratique, fit décider que, sur ce nombre, vingt seraient nommés par les corps de métier. Malgré les efforts de ce digne citoyen, des bonnes intentions duquel on ne peut douter, les tisserands se révoltèrent et commirent des massacres; convaincu de ne pouvoir maîtriser la population, Artevelde songea à rappeler le comte Louis de Crécy, mais celui-ci ne voulut point quitter la France. Alors Artevelde eut la pensée d'ériger la Flandre en royaume et d'en offrir la couronne au prince de Galles, fils d'Édouard. Une conférence avec ce prince fut décidée, elle eut lieu à l'Écluse, Artevelde s'y rendit accompagné des principaux magistrats du pays. Pendant ce temps ses ennemis ne restèrent pas inactifs. La haute bourgeoisie qui avait toujours vu avec déplaisir l'élévation d'Artevelde ameuta les tisserands contre lesquels il avait sévi. Informé de ce qui se passait, il revint précipitamment à Gand, espérant ramener les esprits par son éloquence. Une bande armée, excitée par ses ennemis, pénétra dans sa maison pendant la nuit et le massacra le 17 juillet 1345. Ainsi périt l'homme qui avait été l'idole du peuple. Artevelde avait un caractère plein d'énergie et de loyauté.

ARTEVELDE (Philippe d'), fils du précédent, fut choisi pour chef par les Gantois, révoltés contre Louis III, comte de Flandre, en 1382. Le nom d'Artevelde, toujours cher aux Flamands, ne fut pas plutôt prononcé par les factieux, qu'ils coururent en foule à la maison de Philippe, le conduisirent sur la place publique et lui prêtèrent serment de fidélité, comme à leur souverain. Son premier acte d'autorité fut de venger la mort de son père, en faisant mourir, sous ses yeux, douze des principaux auteurs de ce meurtre. Il déclara ensuite la guerre au comte de Flandre, qui vint investir Gand, mais sans succès. Artevelde le défit, s'empara de Bruges, et, enflé de cette victoire, affecta le faste d'un souverain; mais le

comte de Flandre, ayant imploré le secours de la France, Artevelde et les autres chefs de la révolte s'efforcèrent en vain de conjurer l'orage. Leurs négociations échouèrent à la cour de France et même à celle d'Angleterre. Une nombreuse armée française, commandée par le connétable de Clisson, et à la tête de laquelle on voyait le jeune roi Charles VI, pénétra en Flandre. Artevelde fit prendre les armes à tous ceux qui étaient en état de les porter, et il se mesura avec les Français dans une bataille rangée, qui se donna dans la plaine, entre Roosebeck et Courtrai, le 27 novembre 1382. Les Flamands furent taillés en pièces; Artevelde périt, et son corps, trouvé sous un monceau de cadavres, fut pendu à un arbre. Cette défaite étouffa la révolte, et le comte de Flandre rentra dans ses États.

ARTHUR ou **ARTUS** était fils d'Igerne et d'Uther, *pendragon*, ou dictateur des Bretons. Lorsque Uther mourut en 516, Arthur lui succéda, et commença, contre les Saxons envahisseurs de l'île, cette suite d'exploits, qui ont rendu son nom si illustre. Il mit en déroute, sur les bords de la rivière Douglas, dans le Lancashire, une armée combinée de Saxons, d'Écossais et de Pictes. Il marcha de là sur York et mit le siége devant cette ville; mais un puissant renfort étant arrivé aux Saxons, il se retira sur Londres, et, ayant obtenu des secours de Hoel, roi de l'Armorique, fils de sa sœur, il marcha de nouveau à la rencontre des Saxons, assiégea Lincoln, qu'il prit, et força ce qui restait des défenseurs de la place à se rendre, sous la condition de quitter l'Angleterre. Un autre parti de Saxons débarqua dans l'ouest, fit de grands ravages, et mit le siége devant Badon ou Bath. Cet événement détourna Arthur d'une expédition projetée contre les Écossais; il marcha rapidement contre les Saxons, les défit dans un combat sanglant, qui dura deux jours, et tua deux de leurs chefs. Alors il retourna au nord, avec la même rapidité, pour débloquer son neveu, Hoel, que les Écossais et les Pictes avaient investi dans Dunbritton. Là encore il fut victorieux. Revenu à York, il rétablit la foi chrétienne sur les ruines du paganisme, et épousa une femme, appelée *Guanhumara*, plus renommée par sa beauté que par sa fidélité conjugale. Se reposant de ses travaux, il gouverna son royaume en paix pendant douze ans, et éleva, dit-on, sa cour à un degré de splendeur et de civilisation qui s'accorde mal avec la barbarie du siècle. Il institua son fameux ordre des chevaliers de la *Table Ronde*, ces modèles de la chevalerie, devenus si fameux chez les romanciers. Le reste de son histoire est mêlé des plus extravagantes fictions. Il mourut en 542, dans l'île d'Avalon. Whitaker est l'écrivain qui a mis le plus de soins à éclaircir l'histoire d'Arthur. Il admet qu'il fut *Arth-uir*, ou souverain des Silures, et qu'il combattit sous les ordres d'Ambrosius, pendragon des Bretons, qui l'envoya secourir les Bretons du Nord, opprimés par les Saxons. Ensuite Arthur devint lui-même chef suprême de ses compatriotes. Arthur fut enterré à Glassenbury, et, sous le règne de Henri II, vers l'an 1189, son cercueil fut découvert, et on trouva, près de son corps, une petite croix de plomb, sur laquelle étaient gravés ces mots: *Hic jacet sepultus inclytus rex Arturius in insulâ Avaloniâ.*

ARTHUR DUCK. *Voyez* **DUCK**.

ARTIEDA (André REY de), né à Valence, en 1560, poëte espagnol; capitaine d'infanterie; servit sous les ordres du duc de Parme, en 1588 et années suivantes; fit ensuite une campagne en Hongrie contre les Turcs. On ignore l'époque de sa mort. Il publia un recueil de *Discursos, epistolas y epigrammas*, Saragosse, 1605, in-4°.

ARTIGAS (don Juan), né à Monte-Video, vers 1760, d'une famille originaire d'Espagne, se trouvait parvenu au grade de capitaine au service de cette puissance, lors de l'insurrection des colonies du Sud. Il soutint d'abord la cause royale; puis il se jeta dans le parti de l'indépendance. Ayant obtenu de la république de Buenos-Ayres le commandement d'un corps d'armée, il battit en plusieurs rencontres les troupes espagnoles, et obtint aussi des avantages réels sur les Portugais. Mais bientôt, accusé à tort ou à raison de nourrir des projets ambitieux, il fut déclaré traître et vit sa tête mise à prix. L'âge lui avait donné de l'expérience, sans lui rien ôter de ses forces, de son activité et de son courage; il était d'ailleurs adoré d'un grand nombre de ses compatriotes, dont il partageait les habitudes de flibustier. Il eut bientôt une armée avec laquelle il lutta pendant plusieurs années, et souvent avec avantage, contre les troupes de Buenos-Ayres, auxquelles se trouvèrent réunis les Portugais. En 1820, trahi et battu par un de ses lieutenants, il se réfugia au Paraguay auprès du docteur Francia, dont il ne put obtenir une seule audience, mais qui, fidèle aux traditions hospitalières de son singulier royaume, lui assigna pour demeure le village de Curuguty, à 85 lieues au nord-est de l'Assomption, lui donna une maison, des terres, 32 piastres par mois, lui fit fournir, en outre, tout ce qui pouvait lui être nécessaire ou seulement agréable, et le traita, en un mot, avec une grande considération tout en le retenant prisonnier. Artigas mourut en 1826.

ARTIGNY (Antoine GACHET d'), bibliographe, né le 8 novembre 1706 à Vienne (Dauphiné), où il mourut le 6 mai 1778 chanoine de l'église primatiale, est auteur de: *Nouveaux mémoires d'histoire, de critique et de littér.*, Paris, 1749-56, 7 vol. in-12.

ARTIS (Jean d'), né à Cahors en 1572; habile canoniste; professeur de droit à la faculté de Paris en 1618; au collége royal, en 1622; mort le 21 avril 1651. D'Artis était instruit, mais il avait plus de mémoire que de jugement; et ses ouvrages, qui ne sont que des compilations, offrent peu d'intérêt.

ARTIS (Gabriel d'), né à Milhaud dans le Rouergue, en 1660; ministre de l'église française à Berlin, en 1684 et 1696; ses attaques contre ses collègues le firent suspendre de ses fonctions pendant douze ans; il quitta cette ville pour Amsterdam où il publia un journal; mort à Londres en 1730; a publié *Sentiments désintéressés sur la retraite des Pasteurs de France*, la Haye, 1688, in-12, etc. *Lettres* de M. d'Artis et de M. Lenfant *sur les matières du socianisme*, Berlin, 1719, in-4°; *La maîtresse-clé du royaume des cieux*, etc.; ou *dissertation contre le papisme*, Londres, sans date, petit in-8°.

ARTOIS (Jacques van), peintre, né à Bruxelles, en 1615. On ignore quel fut son maître; mais on sait qu'il étudia la nature avec assiduité. Il acquit, par cette méthode, la plus sûre de toutes, une grande manière, une touche agréable, et le talent de donner à chaque ob-

jet le caractère qui lui est propre. Il avait acquis également un coloris très-vigoureux; mais la plupart de ses tableaux ont poussé au noir. Teniers, qui était très-lié avec Van Artois, a souvent peint ou retouché les figures et les animaux dans les tableaux de cet artiste. Van Artois, faisant payer fort cher ses ouvrages, et jouissant d'une grande réputation, eût pu acquérir de la fortune, s'il ne se fût avisé de fréquenter les grands et de leur donner des repas somptueux. Avec ce genre de vie, il mourut pauvre, on ne sait en quelle année. On voit de ses ouvrages à Bruxelles, à Malines, à Gand et à Dusseldorf.

ARTOPAEUS (Jean-Christophe BECKER ou), historien et philologue, né en 1626 à Strasbourg, consacra sa longue carrière à l'enseignement. Après avoir professé, trente-deux ans, la littérature latine au gymnase de sa ville natale, il fut pourvu, en 1683, d'un canonicat du chapitre de Saint-Thomas et de la chaire d'histoire à l'académie, dont il mourut doyen le 21 juin 1702. On lui attribue : *Seria disquisitio de statu, loco et vita animarum postquam discesserunt à corporibus præsertim fidelium*, in-12 de 214 pages, édition imprimée dans le duché de Lunebourg, vers 1670. Il a été inséré dans le *Fasciculus rariorum ac curiosorum scriptorum theologicorum de animâ*, Francfort, 1692, in-8°.

ARTUFEL (Damien de), dominicain espagnol du 16e siècle, a écrit un *Traité de plain chant*, Vallad., 1572.

ARTUS ou **ARTHUR Ier**, duc de Bretagne, fils posthume de Geoffroy, troisième fils de Henri II, roi d'Angleterre, et de Constance de Bretagne, naquit à Nantes le 30 avril 1187. Richard Ier, roi d'Angleterre, s'engagea par un traité avec Tancrède, roi de Sicile, à faire épouser la fille de ce prince au jeune Artus, son héritier présomptif; et l'évêque d'Ély, régent du royaume, pendant le pèlerinage de Richard, le fit reconnaître pour héritier de ce prince par l'Angleterre et par le roi d'Écosse. Dans le même temps, Artus fut proclamé duc de Bretagne dans une assemblée générale tenue à Rennes, en 1196; mais en 1199, Richard déclara par testament *Jean sans Terre* son successeur, au préjudice d'Artus. L'Anjou, le Maine, et la Touraine se déclarent pour Artus; Jean sans Terre, maître des trésors de son frère, arme contre son neveu. Artus qui n'avait que douze ans, mais plein de feu et de courage, assiége Mirebeau, en Poitou; il y est fait prisonnier par Jean, envoyé à Falaise, puis enfermé à Rouen dans une tour, d'où il est tiré pendant la nuit; assassiné par Jean lui-même, et précipité dans les flots, une grosse pierre au cou, l'an 1202, à peine âgé de 15 ans.

ARTUS II, duc de Bretagne, comte de Richemont et de Montfort, fils de Jean II, duc de Bretagne, et de Béatrix d'Angleterre, né le 25 juillet 1262; succéda à son père, en 1305; régna paisiblement; mort au château de l'Isle, près de la Roche-Bernard, le 27 août 1312.

ARTUS III, surnommé le *Justicier*, duc de Bretagne et de Touraine, comte de Dreux, de Richemont, d'Étampes et de Montfort, pair et connétable de France, deuxième fils de Jean V, duc de Bretagne et de Jeanne de Navarre, né le 24 août 1393, au château de Sussinio; prit le parti de la maison d'Orléans, sous la qualité de comte de Richemont; se distingua à la bataille d'Azincourt, en 1415; y fut fait prisonnier, et retenu en Angleterre jusqu'en 1420. De retour en France, il se joignit au duc de Bourgogne, puis au roi Charles VII en 1424, qui le fit connétable de France, le 7 mars de la même année; battit les Anglais en Normandie et en Poitou, et gagna, en 1479, la bataille de Patay (Beauce); réduisit adroitement la ville de Paris, où il entra en 1437; enleva encore aux Anglais celles de Meaux, de Bayeux, de Caen, et les défit à la bataille de Formignies en 1450; succéda au duché de Bretagne, en 1457, et mourut le 26 décembre 1458, ne laissant point d'enfants de ses trois femmes, qui furent Marguerite de Bourgogne, le 10 octobre 1423; Jeanne d'Albret, le 29 août 1442; et Catherine, fille de Pierre Ier de Luxembourg, le 2 juin 1445.

ARTUS ou **ARTHUR**, fils aîné de Henri VII, roi d'Angleterre; son père lui fit épouser l'infante Catherine, fille de Ferdinand et d'Isabelle, roi de Castille et d'Aragon, le 14 novembre 1501; mort le 2 avril 1502, âgé de 16 ans; son frère Henri, prince de Galles, épousa sa veuve.

ARTUS (Thomas), sieur d'Embry, né à Paris vers le milieu du 16e siècle. On ignore les circonstances de sa vie; mais il est certain qu'il vivait encore en 1614. On lui doit la continuation de l'*Histoire* de Nicol. Chalcondyle jusqu'en l'année 1612; continuée depuis par Mezerai jusqu'en 1661. On lui attribue un pamphlet qui eut une certaine réputation, intitulé : *Description de l'île des Hermaphrodites*.

ARTUSI (Jean-Marie), ecclésiastique bolonais qui florissait vers 1590, a donné en italien *l'Art du contrepoint*, Venise, 1586-89, 2 parties in-fol.; *Des Imperfections de la musique moderne*, ib., 1603, in-fol., etc.

ARTUSINI (Antoine), né à Forli le 20 octobre 1554, n'est connu que par quelques *pièces de vers*, et un *Discours* adressé à Urbain VIII, Rome, 1624, in-4°.

ARUM (Dominique van), professeur de droit à Iéna, où il mourut le 24 février 1637, était né en 1579 à Leuwarde (Frise). Entre ses ouvrages on distingue : *Discursus acad. de jure publ.*, Iéna, 1617-23, 5 vol. in-4°; *Comment. de comitiis Rom.-Germ. imp.*, ib., in-4°, 1630, 1635, in-4°.

ARUNDEL (Thomas), né en 1353, évêque à 21 ans, devint archevêque d'York et de Cantorbéry, puis lord chancelier. En 1393, il transporta les cours de justice de Londres à York; mais l'ordre ancien ne tarda pas à être rétabli. Ayant pris une part active aux efforts tentés pour résister à l'oppression de Richard II, il fut banni par ce prince. Le pape Boniface, qui avait à se plaindre du roi et du parlement, se vengea en accueillant un de leurs ennemis; il nomma Arundel à l'archevêché de St.-André en Écosse. Rentré en grâce auprès de Richard, il fut député par lui et une partie de la noblesse auprès de Henri, duc de Lancastre, qui résidait en Bretagne pour l'engager à venir prendre la couronne des mains de Richard, afin de mettre un terme au fâcheux état où se trouvait le royaume. Henri, retenu par quelques scrupules sur la légitimité d'une pareille succession, finit par se rendre, et Arundel plaça la couronne sur la tête de Henri IV, son nouveau maître. A l'avénement de ce prince les besoins de l'État exigeant des secours considérables, il fut question de les prendre sur les biens du clergé, mais Arundel parvint à détourner le coup. Il poursuivit à outrance

une secte d'hérétiques appelés les lollards ou wiclefites, et fit brûler quelques-uns de ses sectaires. Il est le premier qui défendit de traduire l'Écriture sainte en langue vulgaire. Arundel est mort en 1405.

ARUNDEL (Thomas HOWARD, comte d'), maréchal d'Angleterre, sous les règnes de Jacques Ier et de Charles Ier, était un zélé protecteur des savants et des artistes. Après avoir passé quelques années sur le continent, pour se livrer à l'étude des arts et de la littérature, il revint dans sa patrie, et dès lors son palais, situé sur le bord de la Tamise, et sa maison de campagne, dans la province de Surrey, devinrent le séjour des hommes les plus distingués par leurs talents. Doué lui-même d'un goût exquis, il dirigea, avec Inigo Jones, dont il était le protecteur, les embellissements des bâtiments de Westminster. Lord Arundel et lord Pembroke furent les premiers qui formèrent en Angleterre des collections de monuments antiques. Arundel associa à ses travaux le savant Jean Evelyn, qu'il envoya à Rome. Il envoya ensuite dans le Levant Guill. Petty, et ce fut lui qui, en 1627, apporta en Angleterre les marbres connus sous le nom de *Marbres d'Arundel*, parmi lesquels se trouve la célèbre *Chronique de Paros*, qui contient les époques les plus mémorables de l'histoire de la Grèce depuis 1582 avant J. C., époque de la fondation d'Athènes, jusqu'en 264 avant J. C., et plusieurs traités relatifs à Priène, à Magnésie et à Smyrne. Arundel ne jouit du fruit de ses soins que jusqu'en 1642, où la guerre civile le força de quitter sa patrie. Il se réfugia en Italie, et s'établit à Padoue, où il mourut en 1646. A sa mort, il partagea sa précieuse collection entre son fils aîné et Guillaume Howard, l'infortuné comte de Stafford. Le partage de l'aîné devint dans la suite l'héritage de son fils Henri Howard, comte d'Arundel, qui, en 1667, fit don à l'université d'Oxford de tous ses marbres écrits, qui, depuis cette époque, ont été connus sous le nom de *Marbres d'Oxford* (*Marmora Oxoniensia*). Ces marbres furent déchiffrés, aussitôt après leur arrivée, par le savant Jean Selden : il en a été publié plusieurs éditions, la meilleure et la plus belle est celle du savant et célèbre docteur Richard Chandler, intitulée : *Marmora Oxoniensia*, Oxford, 1763, in-fol., format d'atlas. Cependant l'édition de Londres, 1732, in-fol., contient de bons commentaires que l'on a retranchés mal à propos.

ARUNDEL (comte d'), de la même famille que les précédents, fut, à la fin du 16e siècle, emprisonné pendant trois ans, condamné à mort et exécuté, pour avoir entretenu une correspondance avec le cardinal Alan.

ARUNDEL (Maria, comtesse d'), vivait sous Henri VIII ; elle a traduit en latin de l'anglais *la Vie et les actions d'Alexandre Sévère ;* et du grec en latin les *Sentences recueillies des sept sages de la Grèce, d'Aristote et de Platon*, etc., etc., ouvrages restés MSs. dans la bibliothèque de Worcester.

ARUNDEL (Blanche), fille du comte de Worcester et femme de lord Arundel, s'illustra par la défense du château de Wardour, dans lequel elle soutint un siége de 10 jours avec 25 hommes contre 1,300. Cette héroïne mourut en 1669.

ARUNS, petit-fils de Tarquin l'Ancien, roi de Rome, et frère de Lucius Tarquin, dit *le Superbe*, épousa Tullie ; son frère Tarquin, dit *le Superbe*, épousa la sœur de sa femme. Des inclinations également perverses lièrent bientôt Tarquin et Tullie. Tarquin empoisonna sa femme ; Tullie se délivra d'Aruns par un crime semblable, et ces deux coupables s'unirent vers l'an 218 de Rome, 436 avant J. C.

ARUNS. *Voyez* **ARONCE.**

ARUNTIUS NEPOS (Lucius), orateur, jurisconsulte et consul, l'an de Rome 732, 22 ans avant J. C., avec Claudius Marcellus Æsernius ; on lui attribue une histoire de la guerre punique ; Satrius Secundus l'accusa auprès de l'empereur Tibère, il en conçut tant de chagrin, qu'il se donna la mort l'an 37 de J. C.

ARUNTIUS PATERCULUS, sculpteur grec, fondit pour Æmilius Sensorius, tyran d'Agista (Sicile), un cheval creux d'airain destiné au supplice des criminels : cet autre Phalaris le lui fit essayer le premier.

ARVIDSON (Truls), graveur suédois du 17e siècle, mort en 1705, voyagea aux frais du gouvernement, et revint dans sa patrie avec une religieuse de Flandre, qu'il épousa à Stockholm. Il a laissé un grand nombre de dessins et gravures, représentant les anciens monuments du Nord. Il cultivait aussi l'étude des langues orientales, notamment l'hébreu, et avait commencé un travail singulier sur les *Psaumes*, dont il n'a publié qu'une partie sous ce titre : *Psalmi Davidis idiomate originali hebræo adscripta ad latus italicis vocum lectura*, 1705.

ARVIEUX (Laurent d'), né à Marseille en 1635, orientaliste érudit ; fut envoyé, en 1668, à Tunis, pour y négocier un traité avec le dey ; délivra trois cent quatre-vingts esclaves français ; en 1672, eut beaucoup de part au traité que l'ambassadeur de France à Constantinople conclut avec Mahomet IV ; fût fait chevalier de St.-Lazare, avec une pension de 1,000 livres ; fut envoyé consul à Alger, puis à Alep ; refusa l'évêché de Babylone que lui offrit Innocent XI, en récompense de ses services ; mort à Marseille le 3 octobre 1702. Ses mémoires ont été publiés par le P. Labat, 1735, 6 vol. in-12, et la *relation de son voyage avec le grand émir*, chef des Arabes du désert, avec le *traité des mœurs et coutumes des Arabes*, par la Roque, Paris, 1717.

ARVISENET (Claude), chanoine et vicaire général du diocèse de Troyes, né à Langres, le 8 septembre 1755, mort à Gray le 17 février 1831, fut placé au collége de Molsheim par un de ses oncles, lieutenant général du bailliage de Langres et vice-dôme du prince-évêque de Strasbourg. Il étudia la théologie dans la communauté de Laon à Paris, où il était en même temps maître de conférences de philosophie. Après avoir pris ses degrés et reçu la prêtrise, il fut rappelé à Langres par M. de la Luzerne, qui le nomma chanoine et archidiacre du diocèse ; il en exerça les fonctions dans l'archidiaconat de l'Auxois, jusqu'à la révolution. N'ayant pas voulu prêter le serment, il se retira en Suisse dans le canton de Lucerne. Arvisenet composa dans cet exil plusieurs ouvrages de piété, notamment le *Memoriale vitæ sacerdotalis*, répandu dans toute l'Europe catholique, et qui a mérité à l'auteur les éloges de Pie VII. En 1803, M. de la Tour-du-Pin, archevêque-évêque de Troyes, lui offrit un canonicat et la place de vicaire général, dans lesquels il fut conservé par les successeurs de ce prélat. Arvisenet était

recommandable par toutes les vertus qui font le bon prêtre. Aussi jouissait-il de la confiance et de l'estime de tout le diocèse, qui vénérait la sainteté de sa vie autant qu'il appréciait son savoir. Indépendamment du *Memoriale vitæ sacerdotalis*, il reste de cet auteur : *Sapientia christiana*, 2 vol. traduit en français par l'auteur en 1803, et par l'abbé Ogier en 1817, in-12 ; *Manuductio juvenum ad sapientiam*, un vol. in-24, également traduit en français par l'auteur, sous le titre de *Guide de la jeunesse dans les voies du salut ; Mémorial des disciples de J. C.*, un vol. in-12 ; *Maximes et devoirs des pères et mères ; la Vertu angélique*, etc., etc.

ARYMBAS, fils d'Alcétas, roi d'Épire, partagea le trône avec son frère Néoptolème, eut avec lui de violents démêlés, et régna seul pendant 10 ans après la mort de ce prince, arrivée l'an 264 avant J. C.

ARYSDAGHÈS (St.), second fils de St. Grégoire l'Illuminateur, premier patriarche d'Arménie, lui succéda l'an 332 de J. C., fonda un grand nombre d'établissements religieux, fit beaucoup de réformes et de conversions. Mais son ardente charité lui coûta la vie : il fut pris et martyrisé en 339 par un prince de ce pays nommé Archélaüs.

ARYSDAGHÈS, surnommé *Krasser*, c'est-à-dire *Bibliophile*, né dans la haute Arménie en 1070, mort à Sis en 1159, a laissé une grammaire et un dictionnaire arménien qu'Ezengantsy cite avec éloge.

ARZACHEL (Abraham), né à Tolède au 12e siècle, est un des plus savants astronomes qui aient précédé la renaissance. Il écrivit un livre *sur l'obliquité du zodiaque*, qu'il fixe pour son temps à 23° 34′, et détermina l'apogée du soleil.

ARZAN, gardien des temples des dieux Kissané et Themetz, à Vichab en Arménie, lutta contre l'établissement du christianisme dans cette contrée par St. Grég. l'Illuminateur, fut vaincu dans une bataille qu'il livra contre Angegsdam, chef des troupes chrétiennes, et tué avec son fils les armes à la main, l'an 302 de J. C.

ARZAN (Arzrouny), théologien arménien du 5e siècle, a traduit en arménien les *OEuvres* de St. Athanase, et composé plusieurs *homélies* et *discours*, ainsi qu'un *traité* contre le pyrisme ou l'adoration du feu.

ASA, roi de Juda, fils et successeur d'Abia, l'an 955 avant J. C. ; il détruisit l'idolâtrie, répara et fortifia les villes de son royaume, défit les Madianites, en 940 avant J. C. ; acheta avec tout l'or et l'argent du temple et du trésor royal le secours de Bénadad, roi de Syrie, contre Baaza, roi d'Israël ; attaqua les villes d'Israël et s'empara d'Ahion, de Dan, d'Abelmaison, de Maacha, et de toutes les autres places qui étaient dans la tribu de Nephthali ; fit mettre en prison le prophète Ananus qui lui reprocha, de la part de Dieu, d'avoir imploré des secours étrangers ; mort en 914 avant J. C.

ASAD ou **AÇAD-KAN**, né dans les environs de Caboul, en 1715, entra comme simple cavalier au service des princes de Géorgie, en 1747 ; quitta ses maîtres, et voulut travailler pour son propre compte ; se joignit aux peuples du Caucase ; assiégea Érivan, en 1751 ; s'empara de Tauris, en 1752, et conclut un traité de paix avec Héraclius, prince de Géorgie, en 1754 ; se rendit maître d'Ispahan et de Chiras ; fut complétement défait, en 1755 ; forcé de fuir vers Bagdad, il se réfugia auprès d'Héraclius ; plus tard, il obtint un pardon de Kérym, roi de Perse, qu'il avait combattu ; il mourut à Chiras en 1780.

ASAN CALAFFAT, pirate d'Alger, renégat grec, courut longtemps les mers de Grèce et de Candie ; en 1626, après avoir fait plusieurs prises sur les chrétiens, il fut rencontré par leurs galères, comme il retournait à Alger ; ils le défirent, reprirent les vaisseaux qui leur avaient été enlevés, et se rendirent maîtres de toute sa flotte.

ASAN Ier, un des fondateurs du royaume des Bulgares, et descendu des anciens rois de ce pays, conçut, avec ses deux frères, Pierre et Jean, le dessein de se délivrer de la domination des Grecs. Pour avoir un prétexte, il alla, vers 1186, demander à l'empereur Isaac Lange un emploi dans ses troupes, et quelques terres incultes du mont Hémus ; ce qui lui fut refusé. Il retourna alors dans son pays, où lui et ses frères formèrent un fort parti, en état, non-seulement d'attendre l'ennemi, mais de l'aller chercher jusqu'à Philippopolis et à Bérée. En 1195, Alexis Lange, qui succéda à Isaac, son frère, envoya contre les Bulgares une formidable armée, commandée par Isaac Sebastocrator ; elle fut taillée en pièces, et ce général même y fut fait prisonnier. Asan fut tué peu de temps après par un de ses parents, nommé Ibancus.

ASAN (Jean), fils du précédent, ne succéda pas immédiatement à son père. Vorylas, fils d'une sœur des princes Asan I et Pierre, s'était fait reconnaître roi de Bulgarie. Asan (Jean) s'était retiré en Russie, après la mort de son oncle ; il parvint à se faire un parti considérable, à la tête duquel il battit en plusieurs rencontres les troupes de Vorylas, son cousin ; cependant il ne fut paisible possesseur de ses États qu'au bout de sept ans (1215), par la prise de Vorylas dans la ville de Trendve ; Asan lui creva les yeux et le jeta en prison. En 1230, ce prince remporta une grande victoire sur Théodore Lange, prince d'Épire, qu'il fit prisonnier et à qui il fit crever les yeux ; en 1233, il lui rendit la liberté et épousa sa fille Irène. L'année suivante, il fit un traité d'alliance avec Jean Vatace, empereur de Constantinople. En 1235, il se joignit à cet empereur pour faire le siége de Constantinople, occupé par les croisés ; mais leurs armées ayant été défaites, Asan abandonna les Grecs pour se joindre aux Latins ; et se dégoûtant bientôt après de ses nouveaux alliés, il recommença à leur faire la guerre, ce qui lui en attira une autre du côté de la Hongrie ; il mourut en 1241.

ASAN III, roi de Bulgarie, petit-fils du précédent, par Marie, sa mère, femme de Mytzès, qui régna quelque temps dans ce pays. Les fréquentes révolutions de Bulgarie interrompirent souvent l'ordre de succession ; c'était Lachanas, personnage d'une extraction obscure, qui y régnait, lorsque l'empereur Michel Paléologue résolut de faire reconnaître le jeune Asan, époux de sa fille Irène. Asan fut reconnu ; mais presque aussitôt un des principaux seigneurs du pays, Terter, se révolta contre lui. Pour mettre fin à la guerre civile, Asan lui donna sa sœur en mariage et le titre de *despote* ; ce qui ne l'empêcha point de poursuivre ses projets ambitieux. Asan, préférant la tranquillité de la vie privée aux agitations de la royauté, feignit d'aller faire une visite à son beau-père et emporta tous ses trésors à Constantinople, où il vécut

content du titre de despote de Romanie; il fut la tige d'une maison illustre, qu'on appela des Asanites. Ces événements se passèrent entre les années 1275 et 1280.

ASANDRE, l'un des généraux de Pharnace II, roi de Pont, se révolta contre lui, à cause de sa cruauté, et ce prince, vaincu par César, ayant voulu rentrer dans ses États, Asandre alla à sa rencontre, le défit et le tua. César disposa de la couronne en faveur de Mithridate le Pergaménien, fils naturel du grand Mithridate; mais Asandre le défit aussi. Il se contenta cependant du titre d'archonte, qu'on voit sur plusieurs médailles, et il n'osa prendre celui de roi que lorsque Auguste l'eut confirmé dans son autorité. Il épousa Dynamis, fille de Pharnace, et mourut l'an 14 avant J. C., âgé de quatre-vingt-treize ans.

ASAPH, poëte juif du siècle de David, 1050 avant J. C. Ce prince avait fait choix d'un certain nombre de lévites destinés à chanter spécialement des cantiques: Asaph, Héman et Iduther, étaient les chefs de cette musique sacrée. Asaph avait quatre fils à la tête desquels il chantait. Plusieurs de ces hymnes sacrées, généralement connues sous le nom de *Psaumes de David*, sont d'Asaph, ou du moins portent son nom. Le nom d'Asaph signifie en hébreu *réunion, assemblage*.

ASAR-ADDON ou plutôt *Esar-Adon* ou Assuradin, fils de Sennachérib, roi d'Assyrie, tué par ses fils dans le temple de Nesrac, 712 avant J. C. Une grande révolution dans les empires asiatiques survint sous son règne. Les Mèdes, jusqu'alors tributaires du roi d'Assyrie, leur suzerain, élurent Déjocès pour leur roi, 709 avant J. C. Les Perses se séparèrent vers la même époque des Assyriens. Asar-Addon régnait depuis 32 ans à Ninive, lorsqu'il devint maître de Babylone, 680 avant J. C.; mort en 667. Il avait envoyé des colonies de Babyloniens et d'Assyriens repeupler le royaume d'Israël.

ASBIORN, surnommé *Black*, seigneur danois, trahit indignement Canut IV, et le massacra avec toute sa cour à Odensée, en 1085.

ASCAGNE, dit aussi Jules, fils d'Énée et de Créuse, sa première femme, succéda à son père au trône des Latins en 1177, et défit Mayence, roi des Toscans. Il fonda Albe la Longue, qu'il fit la capitale de son petit État en 1160, et mourut après un règne de 38 ans, vers l'an 1139 av. J. C. Son frère Latinus Sylvius, fils posthume d'Énée et de Lavinie, lui succéda.

ASCARIC et **RAGAISE**, deux rois francs, vaincus par Constantin, conduits en triomphe par les Romains à Trèves et jetés aux bêtes féroces de l'amphithéâtre, 313 de J. C.

ASCELIN, théologien du XI[e] siècle, né dans le Poitou, entra dans l'abbaye du Bec, sous Helling et le célèbre Lanfranc; combattit les opinions de Bérenger, à la conférence de Brionne en 1050, et lui adressa une lettre qui a été conservée.

ASCELIN ou **ANSELME** (Nicolas), missionnaire et voyageur en Asie, fut envoyé par Innocent IV près d'un chef mogol vers 1247. Sa relation a peu contribué aux progrès de la géographie, et nous n'avons même pas son journal en entier. La partie que Vincent de Beauvais a conservée en l'insérant dans son Miroir historial, a été traduite et publiée par Bergeron dans son *Recueil de voyages en Tartarie*.

ASCÈNES, fils de Gomer, fut selon Josèphe la tige des Ascantes, qui s'établirent d'abord près du Tanaïs et ensuite en Grèce.

ASCER (Jacob BEN-), rabbin, auteur d'un ouvrage hébreu intitulé: *Arba turim, seu quatuor ordines*, Plebisac, 1475, in-fol. On croit que c'est le 2[e] livre impr. en hébreu.

ASCH (George-Thomas baron d'), médecin russe, d'origine allemande, né en 1729 à S.-Pétersbourg, mort en 1807, fut élève de Haller à Gattingue, et enrichit la bibliothèque de cette académie de plusieurs présents considérables. Il a pris part à la *Pharmacopée russe*, et a laissé plusieurs morceaux sur la médecine, dont deux sont insérées dans les *Transactions philosophiques*.

ASCHAM, vicaire de Burnishton, a publié sous Édouard VI quelques ouvrages sur l'astrologie et la botanique.

ASCHAM (Roger), savant anglais, né vers 1515, dans le Yorkshire, fut d'abord instituteur d'Élisabeth, fille de Henri VIII, orateur à Cambridge, puis attaché à l'ambassade auprès de Charles-Quint. Il fut ensuite successivement secrétaire latin d'Édouard, de la reine Marie et d'Élisabeth, dont il redevint l'instituteur particulier pour le grec et le latin, et mourut à Londres en 1568. Ses principaux ouvrages sont: *le Maître d'école*; des *Épîtres* et des *poésies latines*. Sam. Johnson fit son éloge. On a recueilli ses œuvres en 1769, in-4°.

ASCHAM (Antoine), républicain anglais, fut membre du long parlement et ensuite envoyé comme ambassadeur en Espagne, où six royalistes exilés l'assassinèrent ainsi que son interprète le 6 juin 1650. On a de lui un écrit sur les les *révolutions des gouvernements*, 1649, in-8°.

ASCHANÆUS (Martin), ecclésiastique suédois du 17[e] siècle, s'occupa de former la langue de sa patrie par des traductions suédoises, dont la principale est celle du traité de Chytræus *de Patientiâ et consolatione*, 1615.

ASCHARY. *Voyez* **ACHARY**.

ASCHENBERG (Rutger, comte d'), feld-maréchal de Suède, apprit l'art de la guerre dans les campagnes brillantes de Charles-Gustave; aida de ses conseils Charles XI, et décida la victoire que ce prince remporta sur les Danois, en 1676 et en 1677; sénateur après la paix, il prit part à toutes les délibérations importantes; encouragea les travaux utiles; protégea les sciences, les lettres et les arts; Charles XI lui accorda le titre de comte, le créa feld-maréchal, et lui donna le gouvernement général des provinces du midi. Sa *Vie* a été écrite en suédois par Sven Lagerbring.

ASCHER (Rabbi BEN-JÉCHIEL), juif allemand, mort en 1321 à Tolède, recteur de la synagogue, se distingua dans la carrière des lettres ainsi que huit de ses fils. On a de lui des *observations*, *appendices* et *commentaires* sur le Talmud, Cracovie, 1571, in-fol., et d'autres ouvrages recueillis dans la collection de Sal-Ben Jehuda-Lœw, Prague, 1725, in-4°.

ASCHERADE (Charles-Gustave SCHULTZ d'), ministre de Suède à Berlin; historien d'une partie des événements du 18[e] siècle; mort à Stockholm, en 1799.

ASCHOD, fils de Piourad, s'empare du gouvernement de l'Arménie, en 685, et prend le titre de patrice; périt dans une bataille contre les Arabes, en 690.

ASCHOD, fils de Sahag, patrice et prince des Armé-

niens, en 745; vaincu par les autres princes arméniens, en 758; mort en 772.

ASCHOD Ier, dit *le Grand*, premier roi d'Arménie, fils de Sampad, se met en possession de l'Arménie après la mort de son père, en 856; reçoit, en 859, la dignité de *prince des princes*, défait, en 861, les Arabes de l'Arménie méridionale; reçoit, en 885, du calife Mottawed et de l'empereur grec Basile, la Macédoine avec le titre et la couronne de roi; soumet, en 888, les barbares du Caucase; mort en 889, après avoir régné trente-deux ans.

ASCHOD II, petit-fils du préc., succède, l'an 914, à son père Sampad; soutient pend. six mois une lutte inégale contre les Musulmans et contre des rebelles; en 920, aidé par l'empereur Constantin Porphyrogenète, recouvre entièrement son royaume; soumet plusieurs peuples du nord de l'Arménie; fait la paix avec son cousin Aschod, qu'il nomme roi de Lovin; mort en 928, après un règne de quinze ans.

ASCHOD III, neveu du précéd., succède à son père Apas, en 952; défait, en 961, le prince souverain d'Alep; donne le titre de roi et la ville de Kart à l'un de ses frères; fait, en 974, alliance avec l'empereur Jean Zimiscès, et le seconde dans son expédition en Syrie et en Mésopotamie; mort en 977.

ASCHOD IV, surnommé *le Vaillant*, fils puîné de Kakig Ier; se révolte, en 1021, contre le roi Jean, son frère, et le force à lui céder la moitié de son royaume; il mourut en 1039; et, comme il ne laissait qu'un fils de 14 ans, ses États retournèrent à son frère Jean qui ne lui survécut que quelques années.

ASCHRAF-SCHAH, le second des souverains afghans khildjis qui interrompirent la dynastie des Sofis en Perse, était fils de Mir-Abdallah que Mir-Mahmoud avait fait périr à Candahar. A peine l'usurpateur Mir-Mahmoud avait fermé les yeux, que les vœux des Afghans portèrent Aschraf sur le trône (avril 1725). Schah-Thahmasp, le dernier des Sofis, échappé miraculeusement du massacre, était parvenu à se réfugier dans le Mazandéran, où il fut reconnu roi; les Russes, dont ce prince avait réclamé le secours, s'étaient emparés du Chirwan et du Ghilan; les Turcs, profitant des troubles de la Perse, avaient conquis l'Arménie; les Afghans Abdallis étaient toujours maîtres des principales places du Khoraçan; de sorte qu'il ne restait à Aschraf que l'Irak, le Farsistan et le Kerman. En montant sur le trône, il fit rendre les honneurs de la sépulture aux cadavres des princes persans qui avaient été égorgés par Mahmoud. Il s'occupa ensuite à pacifier les provinces sur lesquelles il régnait. Cependant les Turcs, qui depuis longtemps convoitaient une partie de la Perse, mirent une armée en campagne sous les ordre d'Ahmed, pacha de Bagdad. Ce général prit Casbin et marchait sur la capitale lorsque Aschraf parvint à désorganiser son armée et à le contraindre à la retraite. Sur ces entrefaites, Schah-Thahmasp avait pris à son service le général Nadir, devenu depuis célèbre, sous le nom de Thamas-Kouli-Kan. Cet homme destiné à rétablir l'empire de Perse, après avoir soumis plusieurs provinces, marcha sur Ispahan à la tête d'une armée persane à laquelle il était parvenu à inspirer une grande confiance. Aschraf fit la faute de ne pas se tenir sur la défensive, il marcha à la rencontre de Nadir et fut battu le 29 septembre 1729. Nadir continua sa marche sur Ispahan, il rencontra Aschraf à dix lieues de cette ville, et mit encore son armée en déroute. Après avoir réuni les débris de son armée, un dernier effort fut tenté en janvier 1730, près de Persépolis; cette affaire fut décisive, Aschraf fut obligé à prendre la fuite; il avait déjà traversé le Kerman lorsqu'il fut assassiné par les Beloutchis dont ses joyaux avaient tenté la cupidité. Il n'avait régné que quatre ans et demi. En lui finit la tyrannie des Afghans sur la Perse.

ASCIA (Sempronius), jurisconsulte de Bari, a publié divers ouvrages sur le *Droit ecclésiastique, le patronage* et *sur les enfants naturels*.

ASCLAPO, médecin dont Cicéron parle avec éloge dans sa lettre à Servius, et qui paraît avoir été celui de sa maison.

ASCLÉPAS, évêque de Gaza en Palestine, fut déposé deux fois par les ariens et rétabli par les conciles de Rome en 342, et de Sardique en 347.

ASCLÉPI (Joseph-Marie), jésuite de Macerata, né en 1706, professa les mathématiques et la physique au collége romain, et se fit un nom pour avoir découvert le moyen de peser les particules les plus déliées de l'air. Il a écrit sur la végétation des plantes, sur les odeurs, et est mort en 1776.

ASCLÉPIADE, historien de l'île de Chypre, dont les écrits sont perdus, vivait du temps de Pygmalion, roi de Tyr, 1482 avant J. C. Cet historien dit, d'après Porphyre, que de son temps l'usage de la viande n'était point encore connu.

ASCLÉPIADE, philosophe, disciple de Stilpon, se lia avec Menédème, autre philosophe. Tous deux étaient si pauvres, qu'ils étaient obligés, pour vivre, de servir les maçons. Asclépiade mourut vers le milieu du 3e siècle avant J. C.

ASCLÉPIADE, historien grec, originaire de Myrlée, ville de Bithynie, appelée depuis Apamée, vécut à la cour de Ptolémée Épiphane, roi d'Égypte, et d'Eumène, roi de Pergame, vers 200 avant J. C.; il est auteur d'une histoire d'*Alexandre le Grand*, qui n'est point arrivée jusqu'à nous.

ASCLÉPIADE, médecin, né à Prusa, en Bithynie. Après s'être fait une grande réputation en Asie, et avoir refusé les offres de Mithridate, il vint s'établir à Rome, 110 ans avant J. C.; et y mourut d'une chute, n'ayant jamais été malade. Chef de l'école empirique, il possédait le talent de guérir ses malades sans employer de drogues. Il nous reste quelques fragments des ouvrages d'Asclépiade, publiés par Jumpert, Weimar, 1794, in-8o. Ce n'est point Asclépiade, mais Thémison, son disciple, qui fut le fondateur et le chef de la secte des méthodistes.

ASCLÉPIADE, médecin célèbre, différent du précédent, quoique son compatriote, florissait sous Trajan, Adrien et Antonin, 200-160 avant J. C.; affranchi par un certain Calpurnius; obtint le droit de cité à Rome.

ASCLÉPIODORE, peintre athénien, florissait en même temps qu'Apelles, sur lequel il l'emportait pour les proportions et pour l'ordonnance. Apelles était le premier à l'admirer sous ce rapport. Mnason lui fit peindre les douze Dieux, et lui paya 300 mines pour chacun. — Il y eut un autre Asclépiodore, statuaire, qui excellait à faire les têtes des philosophes.

ASCLÉPIODOTE (Cassius), de Nicée, en Bithynie, ami de Barca Soranus; condamné à mort par Néron, se signala par sa fermeté. On voulut le faire déposer contre Soranus; il refusa constamment, et aima mieux perdre sa vie et ses biens que de trahir son ami.

ASCLÉPIODOTE, préfet du prétoire sous Constance Chlore; défait, en 296, Allectus qui, après avoir tué Carasius, s'était fait proclamer empereur dans la Grande-Bretagne; il passe pour être l'auteur d'une *Vie* de Dioclétien.

ASCLÉPIODOTE, philosophe, né à Alexandrie vers le milieu du 4e siècle avant J. C.; fut disciple de Proclus pour la médecine et la philosophie éclectique; dirigea ses recherches vers la philosophie naturelle; détermina le nombre des couleurs primitives et des diverses nuances que l'on peut former par leur mélange; surpassa son maître dans la médecine; cultiva la musique, et se livra aussi à la magie.

ASCLÉPIUS de Tralles (Asie Mineure), philosophe éclectique du 6e siècle, tenta de concilier la doctrine de Platon avec celle d'Aristote. Il reste de lui des scolies sur les six premiers livres des *Métaphysiques* d'Aristote, et sur l'*Arithmétique* de Nicomaque.

ASCOLI (le duc Trojano-Marcelli), gentilhomme de la chambre du roi de Naples, en 1792, vicaire général de la Basilicate et de la Pouille en 1797; suivit la famille royale en Sicile, en 1799, après la conquête de Naples par les Français; surintendant général de la police et de la justice criminelle dans le royaume de Naples, en 1800; conseiller du roi Ferdinand IV, en Sicile, après l'invasion de Joseph Bonaparte, en 1806; remplit plusieurs missions diplomatiques en Espagne et en Sardaigne; mort à Naples le 19 juin 1823. Les Autrichiens occupaient encore cette ville sous les ordres du général Frimont.

ASCONIUS PEDIANUS (Quintus), grammairien, né à Padoue, florissait à Rome sous Tibère. Ami de Virgile et maître de Tite-Live et de Quintilien, il avait composé des *commentaires* sur les ouvrages de Cicéron, dont il ne nous reste que ceux sur les *Verrines*.

ASCOUGH (George), vice-amiral anglais, fut chargé, sous Cromwell, de réduire la Barbade, St.-Christophe et la Virginie, qui ne voulaient reconnaître que l'autorité du roi. Il y réussit sans effusion de sang, et se conduisit si bien, que Charles II, remonté sur le trône, le continua dans le commandement des flottes britanniques, et l'opposa en diverses rencontres aux amiraux hollandais Tromp et Ruyter. Ascough fut fait prisonnier le 2 juin 1666, et mourut peu après.

ASCUSNAGE (Jean), Syrien, vivait au 6e siècle, fut le chef des psithéistes, hérétiques qui combattaient le mystère de la Trinité.

ASDRUBAL, fils de Magon, après avoir été élu onze fois l'un des magistrats de Carthage, et honoré quatre fois du triomphe, porta la guerre en Sardaigne, et y mourut d'une blessure, l'an 489 avant J. C.

ASDRUBAL, fils de Hannon, fut défait en Sicile, près de l'Élybée, par Métellus, 255 ans avant J. C., et fut condamné à mort par ses concitoyens.

ASDRUBAL, gendre d'Amilcar, signala ses talents et son courage contre les Numides, obtint à la mort de son père le commandement de l'Espagne, bâtit Carthagène, fit avec les Romains un traité par lequel il s'engageait à ne point passer l'Èbre, et soumit toute la partie opposée à ce fleuve. Il gouvernait depuis 5 ans l'Espagne, lorsqu'il fut assassiné, l'an 233 avant J. C., par un esclave dont il avait fait mourir le maître.

ASDRUBAL BARCA, fils d'Amilcar, et frère d'Annibal, partagea la haine de sa famille contre Rome, et se signala de bonne heure en Espagne, sous son illustre frère, qui lui laissa le commandement en chef lorsqu'il porta la guerre en Italie. Vaincu l'an 219 avant J. C., vers l'embouchure de l'Èbre, par Cneïus Scipion, réuni aux Celtibériens, il se retira en Lusitanie, et reçut enfin quelques renforts, avec ordre du sénat d'aller en Italie au secours de son frère. Les Romains voulurent lui fermer le passage des Pyrénées; il attaqua séparément les deux Scipion, et détruisit leur armée dans deux combats différents, où ces deux généraux perdirent la vie, 213 ans avant J. C. Après cette victoire, Asdrubal se vit enfin en état de passer en Italie; mais attaqué par le jeune Scipion, son camp fut forcé et pillé, et son armée presque détruite. Le génie fécond d'Asdrubal en créa bientôt une nouvelle, il traversa les Gaules et prit la route de l'Ombrie. Il s'avançait plein d'espérance, lorsqu'il fut attaqué à l'improviste, près du Métauro, par les consuls Livius Salinator et Claudius Néron, qui s'étaient réunis; voyant que la victoire se déclare pour les Romains, il se précipite au milieu d'une cohorte, et meurt comme il convenait au fils d'Amilcar et au frère d'Annibal. Cette bataille fut donnée l'an 207 avant J. C.

ASDRUBAL, fils de Giscon, fit la guerre aux Romains en Afrique, et attira dans son parti Siphax, roi des Numides; mais il fut défait par Scipion, et mourut vers l'an 204 avant J. C.

ASDRUBAL, surnommé Hoedus, ennemi de la faction Barcine, fut envoyé à Rome, après la bataille de Zama, l'an 201 avant J. C., pour obtenir la ratification du traité conclu entre Scipion et Carthage. « Quels Dieux rendez-vous garants de la sincérité de vos serments? » lui dit le consul Cornélius Lentulus. « Les mêmes, répondit Asdrubal, qui ont si sévèrement puni nos parjures! » Cette réponse fut applaudie de tout le sénat, et Asdrubal obtint la paix, mais à des conditions humiliantes.

ASDRUBAL, dernier suffète de Carthage, d'une autre famille que les précédents, commandait 20,000 hommes pendant le siége de Carthage par les Romains, et harcela les assiégeants. Après la prise de cette ville, l'an 146 avant J. C., il se retrancha dans le temple d'Esculape, annonçant l'intention de s'y battre en désespéré; mais il en sortit bientôt pour aller implorer la clémence de Scipion. On dit qu'il se tua pour se soustraire à la honte d'orner le triomphe du vainqueur.

ASDRUBAL, petit-fils de Massinissa, roi des Numides, fut associé au précédent, pour commander les troupes qui défendaient Carthage contre les Romains, et mit le feu à leur flotte, dont la plus grande partie fut réduite en cendres; mais, accusé ensuite d'être d'intelligence avec les ennemis, et de vouloir livrer la ville à son oncle Gulussa, roi des Numides, les partisans de son collègue Asdrubal excitèrent le peuple contre lui, et le firent massacrer sur la place publique, l'an 147 avant J. C.

ASÉ (Jacques), peintre flamand, s'établit à Rome et fut le maître de Michel-Ange-des-Batailles.

ASEDY-THOUCY, l'un des plus anciens poëtes persans, contemporain du sultan Mahmoud le *Gaznévide* (10e siècle), fut le maître du célèbre Ferdoucy, qui ayant commencé un poëme intitulé : *Chah Nameh*, et craignant de ne pouvoir l'achever, alla prier Asedy de s'en charger ; en effet, celui-ci ne tarda pas à présenter près de quatre mille vers à Ferdoucy, qui en parut content.

ASELLI (Gaspard), médecin, né à Crémone, dans le 16e siècle, fut professeur d'anatomie à Pavie, et se fit un nom dans cette science, par la découverte des vaisseaux lactés. Il la dut en entier au hasard, c'est-à-dire qu'elle fut le résultat de dissections faites dans un autre but. N'en connaissant pas même tout l'ensemble, il adopta sur ces vaisseaux beaucoup d'erreurs, par exemple de regarder le foie comme leur point de réunion. Cependant, ce n'est pas moins à lui que remonte cette découverte physiologique importante, qu'il présenta toujours d'ailleurs avec la plus grande modestie. De plus, il prépara la découverte des vaisseaux absorbants, ou au moins la rendit dès lors assurée. Il paraît qu'Aselli mourut à Milan en 1626. Il nous a laissé la dissertation *De Venis lacteis, cum figuris elegantissimis*, imprimée à Milan, 1627, in-4°.

ASÉNAPHAR. *Voyez* **ASSAHARADDON.**

ASENETH, fille de Putiphar, épouse de Joseph et mère d'Éphraïm et de Manassès.

ASER, fils de Jacob et de Zelpha, chef d'une des 12 tribus d'Israël.

ASFELD (chevalier BIDAL d'), général français sous Louis XIV, illustre par sa défense de Bonn, en 1689; après deux mois de blocus, il force l'électeur de Bavière à souscrire aux conditions de capitulation qu'il a exigées; mort peu après d'une blessure reçue dans le dernier assaut.

ASFELD (Claude-François BIDAL d'), maréchal de France, né en 1665, de la même famille que le précédent et fils du baron d'Asfeld, ministre de Suède près des cours de France, d'Italie et d'Espagne ; fut fait brigadier des armées du roi en 1694 ; maréchal de camp en 1702; lieutenant général en 1704 ; contribua, en 1707, au gain de la bataille d'Almanza ; réduisit le royaume de Valence et s'empara de plusieurs places ; en 1713, investit Landau ; se trouva à la prise de Fribourg, en Brisgau, en 1714 ; aida le maréchal de Berwick à prendre Barcelone ; en 1715, soumit l'île de Majorque ; reçut plusieurs récompenses de Philippe V; fut nommé membre du conseil de guerre sous la régence, et directeur général des fortifications ; en 1719, refusa de commander dans la guerre d'Espagne ; en 1734, succéda dans le commandement de l'armée au maréchal de Berwick ; nommé maréchal de France, fit tête au prince Eugène ; prit Philipsbourg ; il termina sa longue et glorieuse carrière le 7 mars 1743.

ASFELD (d'), abbé de la VIEUVILLE, frère du précédent, défendit avec chaleur le jansénisme, ce qui lui attira une lettre de cachet. Il composa quelques écrits qui n'ont pas survécu aux circonstances qui les ont fait naître, et il eut part à l'explication des saintes Écritures par Duguet. Il est mort en 1745.

ASGILL (Jean), avocat et publiciste, membre du parlement d'Irlande, puis de la chambre des communes d'Angleterre, fut accusé d'impiété à l'occasion d'un ouvrage singulier où il prétendait que *l'homme peut acquérir la vie éternelle sans passer par la mort.* Sa défense ne fut pas admise, et il se vit expulsé de la chambre. Arrêté bientôt après pour dettes, il mourut en prison en 1738, âgé de plus de 80 ans, après une détention de 30 années durant lesquelles il publia plusieurs traités, entre autres celui intitulé : *De jure divino.*

ASGILL (sir Charles), général anglais, fils unique d'un riche négociant de Londres, entra fort jeune, comme enseigne, dans le premier régiment des gardes à pied, et y obtint, vers 1780, une lieutenance avec le grade de capitaine. Il alla aussitôt joindre l'armée du marquis Cornwallis dans l'Amérique du Nord, et fit dans cette armée toute la campagne de 1781. Au mois d'octobre de la même année, il fut fait prisonnier. L'année suivante, les Américains ayant résolu de venger la mort d'un capitaine Huddy, assassiné par un *loyaliste* de leur nation, que les Anglais refusaient de livrer, le général Washington assembla tous les prisonniers anglais du même grade, et les força à tirer au sort pour désigner celui d'entre eux qui devait être sacrifié par représailles. La boule fatale échut au capitaine Asgill qui, dès lors, fut conduit dans une forteresse en attendant le jour de son exécution. Sa mère, lady Asgill, accourut de Londres à Versailles, et implora l'intercession de la reine Marie-Antoinette. Sur ses instances, Louis XVI fit faire au gouvernement américain, en faveur de sir Charles, des représentations qui furent accueillies avec une grande déférence. Un acte du congrès révoqua l'arrêt de mort qui frappait l'officier anglais, et l'on consentit même à le laisser retourner en Angleterre sur sa parole. Devenu, en 1790, lieutenant-colonel il fit la campagne de Hollande en 1794. Brigadier général en 1798, il eut le commandement de Dublin avec le grade de lieutenant général en 1780 et fut ensuite gouverneur de la partie nord de l'Islande. Il obtint en 1814 le grade de général et mourut en 1823.

ASHBY (sir John), amiral anglais, né en 1642. Guillaume et Marie étaient montés sur le trône, où n'avait pu se maintenir Jacques II, qui, n'étant encore que duc d'York, avait souvent conduit les flottes anglaises à la victoire : la bataille de la Boyne avait décidé du sort de l'Irlande : le chevalier John Ashby fut chargé, avec les amiraux Haddock et Killegrew, d'éloigner les escadres françaises de cette île importante, où le vœu des habitants catholiques rappelait sans cesse la maison de Stuart; et il s'acquitta de cette commission difficile avec autant d'activité que de bonheur. Deux ans après (1692), commandant l'escadre bleue dans l'armée navale d'Angleterre et de Hollande, réunie sous les ordres de l'amiral Russel, sir John Ashby combattit à cette fameuse journée de la Hogue, la plus sanglante et la plus décisive dont l'histoire de la marine moderne ait conservé le souvenir ; Russel et sir John Ashby furent accusés d'avoir, par négligence, laissé échapper une partie de la flotte. Le parlement les renvoya de la plainte avec les témoignages les plus honorables ; mais Asby, sensible à l'accusation, quitta le service.

ASHBY (Henri), né le 17 avril 1744, à Wotton-under-Edge, célèbre graveur et calligraphe ; mort le 31 août 1818.

ASHLEY (Jonathan), ministre de Deerfield (Massachusett) en 1758, a publié des *sermons* remplis d'énergie, et une *lettre* à W. Cooper. Il est mort en 1780.

ASHMOLE (Élie), antiquaire, né à Litchfield en 1617, procureur à la cour des plaids communs, se déclara pour Charles Ier, et fut fait capitaine dans l'armée royale ; après le triomphe du parti républicain, il vint à Londres, se livra d'abord à l'alchimie, publia quelques écrits sur la pierre philosophale, puis abandonna ses recherches pour étudier l'histoire et les antiquités. A la restauration, il fut nommé membre de la société royale de Londres, revêtu de diverses charges, et mourut le 18 mai 1692. Il est le fondateur du musée Ashmoléen à Oxford. On a de lui une *Histoire* des statuts de l'ordre de la Jarretière, 1672, in-fol.

ASHTON (Charles), théologien et savant critique anglais, principal du collége de Jésus à Cambridge, a publié divers ouvrages, entre autres : *Locus Justini martyris emendatus; Cicéron et Hirtius conciliés sur le temps où César partit pour la guerre d'Afrique; Hieroclis in aurea carm. Pythagorea comment.*, Londres, 1742, in-8°.

ASHTON (Thomas), prédicateur anglais, auteur de *sermons* et d'*écrits de controverse,* mourut en 1775.

ASHWELL (George), théologien anglais, mort en 1693, recteur de Hanwell, et professeur de théologie, science sur laquelle il a beaucoup écrit.

ASHWOOD (Barthélemi), ministre anglais du 17e siècle, est auteur d'un *Traité divin* et du *Meilleur trésor*.

ASHWORTH (Caleb), autre ministre dissident anglais, mort en 1774, a publié plusieurs opuscules, un entre autres sur les conjugaisons hébraïques.

ASIATICUS, esclave de Vitellius qui l'associa à ses infâmes plaisirs, se l'attacha entièrement lorsqu'il fut empereur, l'affranchit et le créa chevalier. Mais celui-ci abusa de sa puissance, et finit par le supplice des esclaves, l'an de Rome 820.

ASINARI (Frédéric), noble d'Asti, fut envoyé vers 1550, par le duc de Savoie, au secours de Maximilien II, à la tête de 400 arquebusiers ; il faisait son délassement de la poésie, et soumettait ses compositions au jugement d'Annibal Caro. Ce sont des *canzoni,* des *sonnets*, etc., imprimés dans divers recueils du temps ; *il Tancrede,* tragédie, Bergame, 1588, in-4°.

ASINÉE. *Voyez* **ANILÉE.**

ASINELLI, architecte italien, bâtit vers 1100 la tour de Bologne, la plus élevée et la plus solide d'Italie.

ASINIUS (Sempronius-Rufus), fameux gourmand du temps d'Horace, mit en vogue les cigognes comme un mets excellent.

ASINIUS GALLUS, fils d'Asinius Pollion, consul l'an de Rome 746, 8 ans avant J. C., poëte et historien; épousa Julie, petite-fille d'Auguste, que Tibère avait répudiée; se laissa mourir de faim, pour se soustraire à la vengeance de cet empereur, 32 ans après J. C.

ASINIUS QUADRATUS, historien sous le règne de l'empereur Philippe, en 247, écrivit l'histoire de Rome en quinze livres, qu'il intitula *Millénaire,* parce qu'elle contenait l'histoire de Rome jusqu'à l'an 1000, qui tomba sous le règne de Philippe, 247 de J. C.

ASIOLI (Boniface), musicien, né à Corregio le 30 avril 1769, étudia la musique dès l'âge de 5 ans. Avant sa 8e année, il écrivit 3 messes, 20 morceaux divers de musique d'église, un concerto pour le piano avec accompagnement d'orchestre, 2 sonates à 4 mains et un concerto pour le violon. En 1787 il se rendit à Turin, y demeura 9 ans, écrivit 9 cantates qui lui valurent une brillante réputation. En 1796 il accompagna la marquise Gherardini à Venise, en 1799 il alla s'établir à Milan. Lors du mariage de Napoléon, en 1810, Asioli vint à Paris; en 1813 il se retira dans sa ville natale, où il mourut le 26 mai 1832. On a de lui : *Principj elementari di musica,* traduit en français sous ce titre : *Grammaire musicale,* ou *Théorie des principes de musique,* Lyon, 1819, in-8° ; *l'Allievo al cembalo,* Milan ; *Primi elementi per il canto ; Elementi per il contrabbasso ; Trattato d'armonia e d'accompagnamento ; Dialoghi sul trattato d'armonia.*

ASKEW ou **ASCUE** (Anne), Anglaise née en 1521, élevée dans la religion catholique, mais ensuite luthérienne, fut cruellement torturée par ordre du féroce Henri VIII, qui, la trouvant inébranlable dans sa croyance, la fit brûler vive le 16 juillet 1546.

ASKEW (Antoine), médecin anglais, résidant à Hampstead, où il mourut le 27 février 1775, a été moins utile à son art qu'à la littérature ancienne, à laquelle il a rendu d'éminents services. Possesseur d'une fortune considérable, il la consacra tout entière aux progrès des lettres; il parcourut la France, l'Allemagne, l'Italie et la Grèce, rassemblant des manuscrits grecs ; et, à son retour en Angleterre, il fit le plus noble usage des trésors littéraires qu'il avait acquis, en les mettant à la disposition de tous ceux qui pouvaient en apprécier la valeur. Le catalogue de sa précieuse bibliothèque a paru sous le titre de *Bibliotheca Askwiana seu Catalogus librorum rarissimorum Antonii Askew,* Londres, 1775, in-8°.

ASLAN, général de Sat, kan des Tartares, fut lui-même élu kan, en 1525, fit la guerre avec bonheur aux Polonais, aux Russes et aux Turcs ; mort en 1534.

ASMAI (Abdelmelek-ben-Coraïb), grammairien arabe, né à Bassora, l'an 122 de l'hégire (739 de J. C.), fut très-aimé du calife Haroun-al-Reschid, et composa des *ouvrages* estimés sur l'éloquence la grammaire, le droit, la poésie des Arabes, etc. Il mourut l'an 830 de J. C., 215 de l'hég.

ASMONÉE ou **ASSAMONÉE**, père de Simon, donna son nom à la race des Asmonéens ou Machabées, famille qui gouverna la Judée pendant 126 ans jusqu'à Hérode.

ASNIER (l'). *Voyez* **LASNIER.**

ASP (Mathieu), né en 1696, mort en 1765, professeur d'éloquence, de langues anciennes et de théologie à Upsal, voyagea longtemps en Allemagne, en Angleterre et en France, et se lia avec les savants les plus recommandables de son époque. On a de lui plusieurs *Dissertations* sur la littérature ancienne, et des *Oraisons funèbres* — Son fils, après avoir été ministre près de plusieurs cours fut anobli, et mourut en 1808. Il recueillit, dans un voyage à Constantinople et dans l'Archipel, des observations qui furent imprimées en suédois, et publia des ouvrages sur les finances de Suède.

ASPAR, patrice et général romain, défendit en 425 l'empereur Valentinien contre le rebelle Jean ; 6 ans après, il fut battu en Afrique par Genséric, roi des Vandales. Après la mort de l'empereur Marcien, Aspar mit la couronne sur la tête de Léon, qu'il obligea de déclarer

un de ses propres fils césar ; Aspar et son fils ayant ourdi de nouvelles conspirations, Léon les fit tuer l'un et l'autre en 471.

ASPASIE de Milet, courtisane et sophiste célèbre, enseigna la philosophie et l'éloquence à Athènes, où Socrate et Périclès suivirent ses leçons. Le dernier en devint épris, répudia sa femme pour l'épouser, et lui laissa prendre une grande influence ; on l'accusa même d'avoir entrepris par ses conseils les guerres de Samos, de Mégare et du Péloponèse. Elle s'attacha après la mort de Périclès à un nommé Lysiclès qu'elle fit bientôt sortir de l'obscurité, et élever aux premières dignités de la république. Protectrice éclairée des arts et de la philosophie, elle contribua de tout son pouvoir à en inspirer le goût aux Athéniens, et y réussit malgré le désordre de ses mœurs.

ASPASIE, fils d'Hermotimus, née à Phocée dans l'Ionie, était si remarquable par sa beauté, qu'un satrape de l'Asie Mineure l'enleva pour en faire présent à Cyrus le jeune, qui oublia son sérail pour vivre avec elle, comme avec une épouse légitime, union qui devint célèbre dans toute la Grèce. Après sa mort, elle tomba entre les mains d'Artaxercès, qui chercha vainement à s'en faire aimer, la mémoire de Cyrus lui étant toujours chère. Elle céda cependant à la nécessité. Quelques années après, Darius, qu'Artaxercès, son père, venait d'associer au trône, lui demanda Aspasie ; ce prince n'osant pas refuser, répondit qu'elle était maîtresse de choisir. Aspasie ayant donné la préférence au fils, Artaxercès, irrité, s'en vengea en la faisant grande prêtresse de la déesse Anaïtis, à Ecbatane, dignité qui l'obligeait à vivre dans la chasteté le reste de ses jours. Elle se nommait d'abord *Milto ;* ce fût Cyrus qui lui donna le nom d'Aspasie, devenu célèbre par le rôle que la précédente avait joué.

ASPASIE (Carlemigelli). *Voy.* **CARLEMIGELLI.**

ASPASIUS, rhéteur originaire de Ravenne, vivait au 5e siècle. Il fut le secrétaire d'Alexandre Sévère, qu'il accompagna dans ses expéditions.

ASPE (Ant. J. B. d'), président à mortier du parlement de Toulouse, né en 1752, forma au commencement de la révolution une légion de volontaires à laquelle il donna son nom. Ce corps, accusé des desseins les plus hostiles contre les protestants du Gard, fut dissous par un décret, en 1790. Traduit ensuite avec presque tout le parlement de Toulouse au tribunal révolutionnaire pour avoir protesté contre les décrets de l'assemblée constituante, le président d'Aspe fut condamné à mort en 1794.

ASPECT (d'), né dans le comté de Comminges, au 18e siècle ; auteur d'une *histoire de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis*, Paris, 1780, 3 vol. in-8o.

ASPELT (Pierre d'), médecin et chanoine de Bâle au 13e siècle, ayant eu le bonheur en allant à Rome de guérir le pape Clément V, ce pontife reconnaissant le nomma à l'archevêché de Mayence, qu'il occupa jusqu'en 1320.

ASPENDIUS, célèbre joueur de lyre de Pamphylie, touchait avec une telle délicatesse, qu'il n'était entendu que de lui seul, d'où les Grecs nommèrent *aspendiens* ceux qui ne voyaient que leurs intérêts.

ASPER (Jean), peintre, né à Zurich en 1499, y mourut en 1571, imita la manière d'Holbein, et l'égala souvent dans le portrait. C'est sur ses dessins qu'ont été faites les gravures de l'*Helvetia sancta* de H. Murer, Lucerne, 1648, in-fol.—Deux de ses fils ont suivi la même carrière, et leurs ouvrages ont été confondus avec les siens.

ASPER (Constant-Ghilain-Charles van Hoobrouck, baron d') naquit en 1754 à Gand. Son père, Emmanuel van Hoobrouck, jouissait d'une fortune considérable, mais sa famille était nombreuse ; il avait dix-sept enfants. D'Asper fit ses études au collége des jésuites anglais, à Bruges ; toutefois il ne les poussa pas fort loin : le grec et le latin avaient peu d'attrait pour lui ; toutes ses pensées se dirigèrent de bonne heure vers la carrière des armes. En 1770 il obtint un drapeau dans le régiment du prince de Ligne, et parvint successivement au grade de capitaine. La révolution belge fournit à d'Asper, en 1789, l'occasion de se signaler. A la tête d'un corps de volontaires, il défit complétement 3,000 patriotes, et ce premier exploit lui valut le brevet de major. Son activité le multipliait en quelque sorte ; il se trouvait partout, et l'ennemi ne pouvait parvenir à se faire jour sur aucun point. Il seconda puissamment de cette manière les opérations de l'armée autrichienne du Luxembourg, et contribua beaucoup au rétablissement du prince-évêque de Liége (Hoonsbrouck) dans ses États. Il vint ensuite recevoir, des mains du maréchal Bender, la croix de Marie-Thérèse ; et les habitants du Limbourg lui firent présent d'une épée qui portait cette légende : *Provincia Limburgis suo liberatori.* Son nom, dès lors célèbre, devait bientôt l'être davantage par les services qu'il allait rendre à l'Autriche dans le cours des guerres de la révolution. Il se mesura dès le commencement de la campagne de 1792 avec les avant-gardes de l'armée française, et presque toujours son audace fut couronnée de succès. Cependant, chargé par le duc de Saxe-Teschen, de sommer la ville de Lille, il y courut risque de la vie, tant l'effervescence du peuple était grande. Le 1er mars 1793, il prit une part active à la victoire d'Altenhoven, puis à celle de Neerwinden. Le 12 mai il conduisit une colonne contre le bois d'Hasnou, et s'empara d'une forte redoute. Clairfayt lui donna publiquement ce jour-là le surnom de *brave entre les braves.* Colonel en 1794, d'Asper assura par sa bonne contenance la retraite de l'armée. Bravant une grêle de balles, il ne quitta le pont sur la Lys, près de Deynze, et ne le fit rompre qu'après avoir acquis la certitude qu'aucun Autrichien n'était resté au delà de la rivière. Il fit partie, en 1796, de l'armée du comte de Latour. Un corps de cette armée défendit le Pas-du-Diable (*Teufels-Pass*) dans la forêt Noire contre des forces supérieures, et d'Asper fut blessé grièvement d'un coup de feu, à la fin de cette campagne, au combat de Neustadt ; il reçut à cette occasion une lettre très-flatteuse de l'archiduc Charles qui lui envoya son chirurgien. Nommé général-major, en 1798, il commandait les chasseurs francs, qui furent souvent cités pendant les campagnes de 1798, 1799 et 1800 en Italie, mais surtout dans les combats de Vérone, Legnago et au passage de l'Adda. Lorsque Suwarow envoya un corps de troupes contre l'armée de Naples que ramenait Macdonald, le général d'Asper se porta sur Modène avec quelques centaines de hussards ; il établit ses postes le long du Tanaro et du Tidone, où il résista longtemps à l'attaque de l'en-

nemi; mais craignant d'être tourné, il se replia sur le principal corps d'armée. C'est alors qu'eurent lieu les combats sanglants de la Trebia, auxquels il prit une part très-honorable. Il se trouvait à Bologne lorsque le peuple, excité par quelques hommes violents, se précipita vers la citadelle pour y massacrer sept cents prisonniers français. La voix des magistrats était méconnue; le crime allait se consommer... D'Asper se rend sur les lieux de cette horrible scène, et, par la seule énergie de ses paroles, dissipe la multitude. La ville de Bologne, en reconnaissance de cet éminent service, le força d'accepter un chef-d'œuvre du Guide, *la Madeleine repentante*. Bientôt après il dirigea les mouvements insurrectionnels de la Toscane et contraignit la garnison de Florence à capituler; elle se composait de 2,000 hommes; il fut convenu qu'elle s'embarquerait sur trois frégates françaises qui recevraient également à leur bord la garnison de Livourne, et les conduiraient toutes les deux à Gênes, où Masséna était bloqué par l'armée autrichienne. D'Asper, sur-le-champ, part à franc étrier pour s'assurer par lui-même de ce qui se passait à Livourne; les Français venaient de l'évacuer; il voit flotter sur les tours de cette ville le drapeau autrichien; il assemble les autorités, fait replacer les couleurs françaises, et range, des deux côtés du port, six canons, les seuls qu'il y eût. Un faux message achève d'induire en erreur le commandant de la petite flotte qui, sans défiance, entre dans le port. D'Asper se présente en grand uniforme sur la rive; les cris *A fond de cale!* se font entendre de toutes parts; nul moyen de faire résistance. Les trois frégates et tout ce qui s'y trouvait tombent au pouvoir de l'aventureux général. Le collier de commandeur de Marie-Thérèse devint le prix de cette ruse de guerre. Le siége de Gênes fut moins favorable à d'Asper. Dans le mois d'avril 1800, les Français ayant attaqué la Bochetta, il défendit avec un rare courage ce poste important contre des troupes sans cesse renouvelées; mais, entouré par des forces supérieures, il fut contraint, sur le Monte-Fascio, de déposer les armes, après avoir vu tomber autour de lui la plus grande partie des siens. Revenu de sa captivité après la suspension d'armes de Marengo, il combattit avec succès les avant-postes français entre la Chiesa et le Mincio. Attaqué ensuite dans la position de San-Lorenzo, il réussit à s'y maintenir. Le comte de Bellegarde ayant donné l'ordre au général Vogelsang de s'emparer le 27 de Ceresara, le général d'Asper fut chargé de diriger l'attaque, et il enleva à la baïonnette le village qui était occupé par 800 hommes. La paix de Lunéville suspendit ses travaux guerriers et lui permit de revoir sa patrie et sa famille; il fit aussi dans ce temps-là quelque séjour à Paris, où le premier consul l'accueillit avec une grande distinction. La guerre s'étant rallumée en 1805, d'Asper fut chargé de couvrir la marche du général Mack. Longeant la rive droite du Danube, il passa ce fleuve à Wertingen, et se jeta sur les derrières de l'armée française dont le mouvement fut arrêté par cette manœuvre hardie. Après l'avoir harcelée avec 2,200 hommes dispersés en tirailleurs, il rallia sa troupe et voulut reprendre le chemin de Wertingen; mais un épais brouillard l'empêche de se reconnaître; il tombe dans une embuscade, essuie un feu violent; son cheval blessé s'abat, les dragons le désarment, et le général Savary, qui se trouvait à deux pas, vient recevoir le prisonnier; puis, se plaçant avec lui dans une calèche, il l'emmène au quartier-général de l'empereur Napoléon. La ville d'Auxerre lui fut désignée pour prison. La paix qui suivit la bataille d'Austerlitz le rendit à la liberté. Il donna quelques jours à sa chère Belgique, et, de retour à Vienne, y reçut la main de la princesse Jabloneska, veuve du palatin de Cracovie, et peu de temps après la clef de chambellan. L'empereur d'Autriche lui permit alors de quitter le service, avec le grade de lieutenant général, mais sous la condition expresse de reprendre de l'activité si les circonstances l'exigeaient. Elles ne se firent pas longtemps attendre. En 1809 les hostilités recommencèrent; d'Asper eut le commandement de 16,000 grenadiers. Sa conduite à la bataille d'Essling fut admirable; elle lui mérita le grade de *feldzeugmester* (général d'infanterie) et le titre de colonel-propriétaire du régiment de Stuart qui prit alors le nom d'Asper. Dirigeant l'aile gauche de l'armée autrichienne à Wagram, il parvint à s'emparer du village d'Aderklaw entouré de retranchements formidables; puis, enfonçant l'aile droite des Français, il allait peut-être décider la victoire en faveur des Autrichiens, lorsqu'un boulet le renversa de son cheval. Une partie du ventre emportée et le bras droit fracassé, il eut le courage de se faire remettre en selle. Toutefois ses forces l'abandonnèrent et il tomba sans connaissance. On lui fit l'amputation du bras dans un château, à deux lieues du champ de bataille. Il subit cette cruelle opération sans proférer une plainte; mais lorsqu'on voulut replacer ce qui lui restait d'entrailles, il expira. Il fut enterré à Brunn. Il n'a point laissé de mémoires sur ses campagnes; mais une correspondance suivie avec sa famille et particulièrement avec son frère, M. van Hoobrouck de Mooreghem, aujourd'hui sénateur belge, pourrait y suppléer: elle fournirait les matérieux de plusieurs volumes intéressants.

ASPER, van Hoobrouck de Tavelle, frère du précédent, colonel d'un régiment de hussards autrichiens, pacifia le Limbourg et le pays de Liége, se distingua par son activité et son intrépidité dans les guerres contre la France depuis 1792 jusqu'en 1799, et mourut à Liége en 1802.

ASPERTINO (Amico), peintre bolonais mort en 1552, excellait à représenter les animaux; comme il travaillait en même temps des deux mains, il fut surnommé *le Maître aux deux pinceaux*.

ASPETTI (Tiziano), l'un des plus grands sculpteurs dont s'honore l'Italie, naquit à Padoue en 1565. Quelques biographes ont avancé que cet artiste était neveu du Titien, mais il est impossible que ce peintre célèbre, né, comme l'on sait, en 1477, eût, à l'époque de la naissance d'Aspetti, une sœur en état d'avoir des enfants. Si ce n'est pour les éléments du dessin, Aspetti n'eut d'autre maître que son génie dans l'art qui devait l'immortaliser. Admirable dans ses compositions, il ne l'est pas moins par son habileté à traiter toutes les parties de la fonte. C'est au ciseau d'Aspetti que la ville de Padoue doit le majestueux autel de saint Antoine, la statue du saint, celles de saint Louis et de saint Bonaventure, etc. Appelé par le sénat à Venise, il y décora la façade de Saint-Marc. Sur la fin de sa vie Aspetti se retira à Pise, où il ouvrit une école de sculpture. Il y mourut en 1607, âgé de 42 ans.

ASPREMONT (d'), vicomte d'Orthe, gouverneur de

Bayonne sous le règne de Charles IX à l'époque de la St.-Barthélemy, fut un des hommes courageux et vraiment fidèles qui osèrent désobéir aux ordres de la cour, lorsqu'ils n'auraient pu la servir que par des assassinats. « J'ai trouvé, écrivait-il au prince, parmi les habitants et les gens de guerre, des hommes dévoués à Votre Majesté, mais pas un bourreau. »

ASPREMONT (François de la MOTHE VILLEBERT, vicomte d'), ingénieur français sous Louis XIV, prit Vauban pour modèle, se livra comme lui à la guerre des siéges, et rendit de grands et multipliés services dans cette partie à Stenai, Valenciennes, Dunkerque, etc. Nommé maréchal de camp, il fut envoyé en Espagne, où il se signala à la bataille d'Espouilles, et mourut épuisé de fatigues à Toulon, le 27 juin 1678.

ASPREMONT (Mlle d'), née au 15e siècle, près de Bordeaux, fut célèbre par sa beauté et son goût pour la poésie, et devint l'objet des vers et des galanteries de Savari de Mauléon, poëte et gouverneur de l'Aunis.

ASPULL (George), pianiste anglais, né en 1815, mort à Leamington le 20 août 1832, âgé de 18 ans, excitait l'admiration de ses compatriotes par sa précocité. Dès l'âge de 8 ans, il jouait les compositions les plus difficiles de Hummel, de Moschelès et de Kalkbrenner. Le brillant et le fini de son exécution révélaient un talent accompli, lorsqu'une maladie de poitrine le conduisit au tombeau.

ASSAHARADDON ou **ASENAPHAR**, nommé Assar-Addinus dans Ptolomée, et Osnapar dans Esdras, le plus jeune des enfants de Sennacherib, lui succéda dans le royaume de Babylone, l'an 680 avant J. C. La quatrième année de son règne, il reconquit ce que son père avait perdu de l'Assyrie et de la Palestine, et réunit sur sa tête les deux royaumes de Babylone et de Ninive qui avaient été démembrés. Étant ensuite entré dans le royaume d'Israël, il emmena en captivité tout ce qui s'y trouvait encore des dix tribus, qu'il remplaça par des colonies des pays situés au delà de l'Euphrate. Ainsi fut accomplie la prédiction d'Isaïe, faite la première année du règne d'Achaz : *Encore soixante-cinq ans, et Ephraïm cessera d'être un peuple*. Assaharaddon mourut l'an 668 av. J. C., après avoir régné avec gloire treize ans sur les Babyloniens et trente-neuf ans sur les Assyriens. Ce prince a donné lieu à divers systèmes parmi les savants. Les uns veulent qu'il soit le même qu'Asserad du livre de Judith ; les autres le prennent pour Astyages, bisaïeul maternel de Cyrus. Ceux-ci le confondent avec Artaxercès Ochus ; ceux-là avec Artaxercès Mnémon ; quelques-uns avec Darius le Mède.

ASSALI (Gilbert d'), quinzième grand maître des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, succède à Arnaud de Camps, en 1167 ; accompagne Amauri, roi de Jérusalem, dans son expédition en Égypte, et donne quelque temps après sa démission, en 1169.

ASSARACUS, fils de Tros, roi des Troyens, fut aïeul d'Anchise, père d'Énée, que Virgile appelle souvent *Assaraci genus*.

ASSARETO (Giovachino), peintre italien, élève d'Ansaldo ; mort en Espagne en 1649. On cite de lui une *Cène; Jésus portant sa croix ;* un *Saint-Antoine*.

ASSARINO (Lucas), historien et romancier, naquit en 1607 à Séville, où son père, marchand génois, avait fixé sa résidence. Amené jeune en Italie, il trouva dans quelques nobles Génois, entre autres dans les Spinola, des protecteurs qui l'encouragèrent à cultiver son goût pour les lettres. Assarino vécut à la cour du duc de Savoie qui l'avait nommé chevalier des ordres de St. Maurice et de Saint Lazare. Il mourut à Turin en 1672. Les plus connus de ses ouvrages sont : *Stratonica Macerata;* l'*Almeriada, Nuova scelta di lettere*, Venise, 1639, 1655 ; *Giuochi di Fortuna, successi d'Astiage e di Mandane,* Venise, 1656, 1661, 1681, etc.

ASSAROTTI (Octave-Jean-Baptiste), fondateur de l'institution des sourds-muets à Gênes, né dans cette ville, le 25 octobre 1755. A dix-huit ans il embrassa la règle des piaristes, religieux qui se dévouent à l'éducation de la classe pauvre. Assarotti se fit chérir de ses élèves par sa douceur. Occupé des moyens d'améliorer le sort des enfants, il ne put voir sans un vif intérêt celui des sourds-muets; et, encouragé par l'exemple du bon abbé de l'Épée, il osa concevoir le projet de doter son pays d'une institution dans laquelle ces infortunés développeraient leur intelligence et se livreraient à l'exercice des arts et métiers. Son zèle surmonta les obstacles qui rendent toujours le bien si difficile, et, en 1802, avec l'autorisation du gouvernement génois, il ouvrit une école où, par ses soins, cinq ou six sourds-muets apprirent en fort peu de temps à lire et à écrire. Ce premier succès fit la réputation d'Assarotti. Dans son voyage à Gênes, en 1805, Napoléon ayant visité cet établissement, lui assigna un local avec la dotation annuelle de 6,000 francs pour l'entretien de douze pensionnaires. Après avoir consacré sa vie et sa fortune particulière à l'instruction des sourds-muets, Assarotti leur a légué tout ce qu'il possédait. Gênes perdit ce vertueux citoyen le 29 janvier 1829.

ASSAS (Nicolas, chevalier d'), capitaine au régiment d'Auvergne, né au Vigan, périt à Clostercamp, victime d'un dévouement sublime. Le 16 octobre 1760, allant au matin faire une reconnaissance, il tomba sur une colonne qui s'avançait pour surprendre les Français. On le menace de l'égorger s'il dit un mot. Il y allait du salut de l'armée. D'Assas n'hésite pas : « A moi, Auvergne ! s'écrie-t-il, ce sont les ennemis ; » et il meurt percé de coups. Louis XVI créa une pension de 1,000 fr. réversible aux aînés de la famille d'Assas.

ASSCHE (Henri van), peintre paysagiste, né à Bruxelles, en 1775, manifesta dès l'enfance une vocation prononcée pour le dessin. Son père, qui s'adonnait à la peinture en amateur, cultiva d'abord ces dispositions, puis le confia à J. B. de Roi. Deux voyages que fit van Assche, en Suisse et sur les bords du Rhin, contribuèrent beaucoup à développer son talent, en complétant ses études. Nommé successivement membre de la société des beaux-arts de Gand en 1815, de celle de Bruxelles en 1818, membre de l'académie d'Amsterdam en 1825, il obtint une médaille à l'exposition de Bruxelles en 1833 ; et à la suite de celle de 1836, il fut décoré de l'ordre de Léopold. Van Assche fait école parmi les paysagistes belges. Il peignait de préférence les fraîches vallées, les forêts verdoyantes, les sites pittoresques avec cascades. Il est mort à Schaerbeek, le 10 avril 1841.

ASSCHERADE (Charles-Gustave SCHULTZ d'), ministre de Suède à Berlin, a écrit en latin une partie

des événements du 18e siècle. Il débute par un tableau du tremblement de terre de Lisbonne, en 1755. Les détails de la guerre de sept ans font le principal objet de cet ouvrage. Il est terminé par des pensées sur le caractère et les mœurs du 18e siècle. D'Asscherade est mort à Stockholm en 1799.

ASSEDI. *Voyez* **ASEDY-THOUCY.**

ASSEG-ED-DAULAH (Yahia-Kan), nommé aussi Assef-Djah Behader, nabab d'Aoude, dans l'Indoustan, est le nom que prit Mirza Many, l'aîné des fils légitimes de Choudja-ed-Daulah, en succédant, le 26 janvier 1775, à son père dont il ne possédait pas les talents, et encore moins la force d'esprit et de corps. Il fut reconnu sans trouble et sans opposition dans la souveraineté d'Aoude, et dans la charge héréditaire de vizir de l'empire mogol. L'argent et les intrigues des Anglais lui aplanirent les obstacles. Sous prétexte que ses frontières du nord et de l'ouest étaient menacées par les Seiks, les Afghans et les Marattes, ils lui firent souscrire un nouveau traité d'alliance, par lequel il leur céda ses droits au tribut qu'il recevait du rajah de Bénarès, et augmenta les subsides qu'il payait pour le service d'une brigade anglaise, qu'il croyait nécessaire au maintien de son indépendance dans les provinces d'Aoude, de Corah et d'Allahabad. Assef-ed-Daulah montra son inconstance, en quittant le séjour de Feyzabad, sa capitale, pour établir sa résidence à Lacknaw; mais il donna une preuve bien plus frappante de son égoïsme et de son insensibilité. Le rajah de Bénarès, qu'il avait livré à la cupidité des Anglais, se lassa de leurs continuelles demandes, s'irrita de leurs extorsions, et prit les armes en 1781. Les mêmes motifs entraînèrent dans sa révolte plusieurs provinces immédiatement soumises à l'autorité d'Assef-ed-Daulah, et l'on vit la mère et l'aïeule de ce prince favoriser les mécontents. Feyz-Ullah-Kan, chef Rohillah de Rampour, et l'un des vassaux du nabab, était mort en 1794. Son fils Mohammed-Ali, qui lui avait succédé, fut détrôné et assassiné par son frère Gholam Mohammed. Le nabab vizir, qui d'abord avait paru disposé à protéger le droit légitime, se laissa gagner par les présents de l'usurpateur, et ce ne fut qu'à regret qu'il se vit contraint d'unir ses troupes aux deux brigades anglaises qui, d'après de nouvelles conventions, tenaient garnison sur ses frontières. Gholam Mohammed fut vaincu, forcé de se rendre aux Anglais, et la guerre se termina par un traité, du 7 décembre 1794, en vertu duquel tous les trésors de ce chef furent livrés aux Anglais, et ses États partagés entre Assef-ed-Daulah, et un petit-fils de Feyz-Ullah, qui devait demeurer vassal d'Aoude. Assef-ed-Daulah venait encore de prendre à sa solde deux régiments de cavalerie anglaise; lorsqu'il fut emporté par la petite vérole, en décembre 1799. Ses revenus étaient évalués à 75 millions, et son état militaire à 50 mille hommes, non compris les troupes alliées auxquelles il payait 12 millions par an. Ces troupes servaient moins à la garde de sa personne qu'à la perception rigoureuse des impôts dont les Anglais avaient la meilleure part; ils emportaient aussi la plus forte dans la haine des malheureux sujets d'Assef-ed-Daulah.

ASSELIN, bourgeois de Caen, après la mort de Guillaume le Conquérant, ne voulut jamais permettre que le corps de ce prince fût inhumé dans un terrain dont il avait dépouillé sa famille.

ASSELIN (Gille-Thomas), poëte médiocre, né à Vire, fut l'élève de Th. Corneille. Il remporta le prix de poésie à l'Académie française en 1709, et fut couronné plusieurs fois aux jeux Floraux, notamment pour une *élégie* touchante sur la mort de son maître. Docteur de Sorbonne et principal du collége d'Harcourt, il mourut à Issy le 11 octobre 1767. Ses *œuvres* ont été imprimées à Paris, en 1725, in-8°.

ASSELIN contribua, en 1789, à la prise de la Bastille, fut accusé d'avoir trahi la cause du peuple, et pendu par ses compagnons.

ASSELINE (Jean-René), fils d'un palefrenier des écuries d'Orléans, né à Paris en 1742, fut d'abord successeur de l'abbé Ladvocat dans la chaire d'hébreu en Sorbonne, puis grand vicaire de MM. de Beaumont et de Juigné, archevêques de Paris. Nommé évêque de Boulogne en 1789, il refusa de prêter le serment, attaqua la constitution civile du clergé, et émigra en Allemagne. Il refusa sa démission lors du concordat, fut, après la mort de l'abbé Edgeworth, choisi par Louis XVIII pour son confesseur, et mourut à Hartwell le 10 avril 1813. On a de lui : *Considérations sur le mystère de la croix; Pratiques et prières*, etc.; *Exposition abrégée du symbole des apôtres.* L'abbé Prémord a publié ses *OEuvres choisies,* Paris, 1823, 6 vol. in-12.

ASSELYN (Jean), peintre, né à Anvers en 1610, mort à Amsterdam en 1660, fut élève d'Isaïe van den Velde, peintre de batailles. Il fit un voyage à Rome, et y étudia longtemps les antiquités et les grands maîtres : la manière de *Bamboche* fut celle qu'il suivit de préférence. A son retour, il séjourna à Lyon, où ses ouvrages furent recherchés; plusieurs d'entre eux retracent des vues prises aux environs de cette ville : il y épousa la fille d'un de ses compatriotes, et revint avec elle à Amsterdam. Il contribua, par son exemple, à réformer le goût des artistes de son pays, et à leur inspirer une manière plus franche et plus conforme à la nature. Il a représenté quelquefois des sujets d'histoire et des batailles; mais le plus souvent, des paysages ornés de monuments, de ruines, et animés par de très-bonnes figures. Son coloris a de l'éclat et de la chaleur; sa touche est fine, et ses compositions offrent beaucoup de goût dans le choix des sites et des ornements. Le musée de Paris possède de ce maître, un paysage avec bestiaux traversant le Tibre à gué, et une marine par un temps d'orage, dont l'effet est bien senti, et la couleur très-vraie.

ASSEMANI (Joseph-Simon), Syrien maronite, né en 1687, mort le 14 janvier 1768, archevêque de Tyr, préfet de la bibliothèque du Vatican, était très-versé dans la connaissance des langues anciennes et de celles de l'Asie. Entre autres ouvrages, il a publié : *Biblioth. orientalis Clementino-Vaticana,* Rome, 1719 à 1728, 4 vol. in-fol.

ASSEMANI (Étienne-Évode), archevêque d'Apamée, neveu du précédent, et son successeur dans la place de préfet de la bibliothèque du Vatican, a donné le *catalogue* des manuscrits orientaux de la bibliothèque de Florence, 1742, 2 vol. in-fol., et traduit en latin *les Actes des martyrs de l'Orient et de l'Occident,* tirés de deux manuscrits chaldéens déposés à la bibliothèque du Vatican, im-

primés à Rome en 1748, 2 vol. in-fol; *Italic. historiæ scriptores ex Bibl. Vatican.,* 1751 et 1752, 4 vol. in-4°; *Kalendar. Eccles. universæ,* 1755, 6 vol. in-4°; *Bibliothec. juris oriental. canonic. et civilis,* 1762 et 1766, 5 vol. in-4°.

ASSEMANI (Joseph-Louis), neveu du célèbre Joseph-Simon, et frère cadet d'Étienne-Évode, naquit vers 1710, à Tripoli de Syrie. Il fut amené à Rome, où, sous la direction de son oncle, il fit de grands progrès dans les langues orientales. Quoique très-savant, Assemani n'obtint pas une réputation aussi grande que celle de son oncle et de son frère, parce qu'il s'occupa de matières qui n'offrent d'intérêt qu'à un petit nombre d'érudits. Il mourut à Rome, le 9 février 1782. On connaît de lui : *Codex liturgicus Ecclesiæ universæ, in XV libros distributus,* Rome, 1749-65, in-4°, 12 vol. *De sacris ritibus Dissertatio,* 1757, in-4°, etc.

ASSEMANI (Jos.-Aloys), mort en 1782, a publié à Rome : *Codex liturgicus ecclesiæ universæ,* Rome, 1749 et 1765, 12 vol. in-4°.

ASSEMANI (Simon), orientaliste, de la même famille que les précédents, né à Tripoli de Syrie le 20 février 1752, mort à Padoue au mois d'avril 1821, étudia la philosophie et la théologie à Rome, fut professeur de langues orientales à Padoue, membre de l'académie de la même ville et de l'institut d'Italie. On a de lui un *catalogue* des manuscrits orientaux de la bibliothèque du comte Nani; un *Essai sur l'origine, la civilisation, la littérature et les mœurs des Arabes avant Mahomet,* 1787, in-8°, en italien, et une *Description du globe céleste cufico-arabique du musée Borgia,* etc., Padoue, 1790, in-4°, en latin.

ASSEN (Jean-Walther van), graveur en bois, né à Amsterdam vers 1480. L'abbé de Marolles et le Comte, croyant voir dans son monogramme un H au lieu d'un A gothique, l'appellent à tort *Waer van Hossanen.* Il ne faut pas non plus le confondre avec un peintre du même nom, élève de Tempesta, et qui n'a rien gravé. Le burin de notre artiste ne s'est exercé que sur le bois : ses tailles sont d'une exécution spirituelle et savante, ses têtes ont beaucoup d'expression; mais son dessin est peu correct. Ses estampes, recherchées avec avidité par les amateurs, deviennent de jour en jour plus rares. Les plus connues sont une suite de 60 pièces représentant la vie de Jésus-Christ.

ASSENÈDE (Didier ou Thierri d'), ainsi nommé d'une petite ville de Flandre, vivait vers le milieu du 14e siècle, et traduisit en vers flamands le roman intitulé : *Loris et Blanchefleur.*

ASSER, célèbre docteur juif, auteur du Talmud de Babylone, né en cette ville en 353, fut, dit-on, à 14 ans président de l'académie de Sora sur l'Euphrate, eut un grand nombre de disciples, et travailla toute sa vie à cette vaste compilation qui renferme les traditions, le droit canon et les questions qui regardent la loi. La *Misna* de Juda le Saint en forme le texte, et la *Gemmar* le commentaire. Il a été imprimé à Amsterdam en 1744, 12 vol. in-fol.

ASSER (Asserius Menevensis), prélat anglais du 9e siècle, né dans le pays de Galles. Après avoir passé quelque temps chez les bénédictins de St.-David, il vint à la cour du roi Alfred, qui lui confia l'éducation de son fils, et le nomma évêque de Shirburn. On dit que c'est d'après ses conseils que ce monarque fonda l'université d'Oxford. Asser est auteur d'une Vie du roi Alfred, jusqu'à sa quarante-cinquième année, publiée à Londres, en 1574, et réimprimée l'année suivante à Zurich. La meilleure édition est celle de 1722, Oxford, in-4°. On lui attribue un autre ouvrage, publié par le docteur Gale, à Oxford, en 1691, sous le titre d'*Annales.* Asser a la réputation d'un historien exact et véridique. Il mourut vers l'an 883, suivant quelques biographes, et en 909, suivant d'autres.

ASSERETO (Giovachino), peintre génois, élève du Borzone et d'Ansaldo, a beaucoup travaillé à Gênes, à Rome et en Espagne, où il mourut jeune en 1649. On cite de lui : une *Cène, Jésus portant sa croix,* un *St. Antoine,* etc.

ASSEZAN (PADER d'), avocat et littérateur, né à Toulouse en 1644, mort dans cette ville en 1696, fut un des maîtres de l'académie des jeux Floraux. On a de lui deux tragédies, *Agamemnon* et *Antigone,* représentées en 1680 et 1686.

ASSHETON (Guillaume), théologien anglais, né à Middleton en 1641, mort en 1711, réunissait à quelques talents et à des vertus réelles une teinte de fanatisme. Il a publié *la Tolérance désapprouvée,* Oxford, 1670; des *apologies* et beaucoup d'écrits de controverse contre les papistes et les dissidents.

ASSIGNIES (Jean d') est auteur d'un ouvrage singulier intitulé : *Bourdon des âmes dévotes et ambitieuses de cheminer avec repos et confiance dans le pèlerinage de la vie,* Douai, 1654, in-12.

ASSISI (Andrea d'), peintre de l'école romaine, né vers 1470, mort en 1556, fut élève du Pérugin, qu'il aida dans ses ouvrages. On a de lui, au musée royal à Paris, *la Vierge* offrant son fils à l'adoration de deux saints martyrs.

ASSOLIG (Étienne), secrétaire et conseiller du patriarche d'Arménie, mort vers 1017, est auteur d'une *Hist.* de ce pays et de *Commentaires sur l'Écriture.*

ASSOUCY (Charles COYPEAU d'), poëte burlesque, surnommé *le Singe de Scarron,* né à Paris en 1604, quitta la maison paternelle à 9 ans, et se rendit à Calais, où il se fit passer pour le fils de Nostradamus, et guérit un malade, en prononçant quelques paroles. Le peuple, le prenant pour un sorcier, voulut le jeter à la mer; mais il eut le bonheur de s'échapper et s'enfuit en Angleterre. De retour en France, il fut attaché successivement comme joueur de luth et chanteur à Madame Royale, Louis XIII et Louis XIV enfant; mais préférant la vie errante, il passa en Italie escorté de deux petits pages, eut partout de fâcheuses aventures, et se fit emprisonner dans les cachots de l'inquisition pour une satire mordante contre un prélat romain. Revenu à Paris, il fut enfermé à la Bastille, puis au Châtelet, pour ses mauvaises mœurs, et termina en 1679 une vie vagabonde et agitée. On a de lui une traduction burlesque des *Métamorphoses* d'Ovide et de *l'Enlèvement de Proserpine* de Claudien; ses *Aventures,* Paris, 1678, 2 vol. in-12, espèce de roman très-amusant.

ASSUÉRUS, roi de Perse, célèbre dans l'Écriture sainte par son mariage avec Esther, et par le supplice d'Aman. Les savants sont peu d'accord sur celui des rois de

Perse auquel ce nom appartient. Les uns pensent que c'est à Darius, fils d'Hystaspes ; les autres, que c'est à Xercès, et d'autres enfin, que c'est à Artaxercès Mnémon. L'opinion commune est pour Artaxercès Longue Main. Cette opinion est fondée sur la version des Septante du *Livre d'Esther,* sur les additions de cette version au même livre, sur l'historien Josèphe, et sur les diverses circonstances de la vie d'Assuérus, rapportées dans ces anciens monuments, qui ne peuvent convenir qu'à Artaxercès Longue Main.

ASSUMPÇAO (don Joachim de), chanoine régulier, un des meilleurs physiciens du Portugal, mort en 1793, à l'âge de 40 ans, a laissé des *Mémoires sur les phénomènes électriques,* et des *Observations météorologiques* très-exactes, que sa fin prématurée empêcha de pousser plus loin.

ASSUR, second fils de Sem, habita d'abord les plaines de Sennaar en Babylonie ; mais, en ayant été chassé par Nemrod, il vint s'établir à l'est du Tigre, vers 2640 avant J. C., et donna le nom d'Assyrie à ce pays.

ASTARITA (Janvier), compositeur de musique dramatique, né à Naples vers 1749, jouit d'une grande réputation, en Italie principalement, et réussit dans le genre comique. Dans le cours de sept années il écrivit plus de quatorze opéras. Celui de *Circé et Ulysse* eut un succès prodigieux non-seulement en Italie, mais en Allemagne où il fut représenté en 1787. Astarita est mort dans les premières années du 19e siècle.

ASTARIUS ou **ASTARI** (Blaise), médecin de Pavie, au 16e siècle, est auteur de traités de médecine : *De curandis febribus tractatus ab Aben Hay traditus, etc., Consilia quædam valdè utilia,* Venise, 1521, in-fol.

ASTELL (Marie), Anglaise, née en 1668 à Newcastle à Londres, morte en 1731, était savante dans les mathématiques, la logique, la philosophie et les langues grecque et latine. Elle a laissé divers ouvrages relatifs à la défense et à la perfection de son sexe, Londres, 1697, in 12 ; Des *Réflexions sur le mariage et la religion chrétienne professée selon le rit anglican,* 1705, in-8°, etc.

ASTEMIO (Laurent). *Voyez* **ABSTÉMIUS**.

ASTER, fameux tireur d'arc d'Amphipolis, creva d'un coup de flèche l'œil droit à Philippe, roi de Macédoine, qui le fit pendre après la prise de Méthon, où cet archer s'était renfermé.

ASTÉRIUS, rhéteur de Gallatie, embrassa le christianisme vers 300 ; apostasia pendant la persécution de Maximilien-Hercule, vers 304 ; rentra dans le christianisme pour embrasser bientôt les opinions d'Arius, dont il fut l'un des plus habiles et des plus éloquents défenseurs. On ignore l'année de sa mort. Il y eut encore plusieurs autres Astérius : l'un, évêque arien, assista au concile de Séleucie, en 359 ; l'autre, évêque de Pétra, en Arabie, abjura l'arianisme au concile de Sardique, en 347, et épousa la cause de saint Athanase, pour lequel il fut banni ; un troisième Astérius, évêque d'Amarie, mort vers 402, et dont il nous reste une homélie *sur le mauvais riche,* où il fait allusion à la mort de l'eunuque Eutrope ; un quatrième fut envoyé par le pape Léon à Constantinople, à l'avénement de Marcien, pour la réunion des Églises d'Orient avec celles d'Occident, divisées à l'occasion de l'hérésie de Dioscore, 450. Cet Astérius assista au concile de Constance, en 450, contre Nestorius et Eutychès. Un cinquième Astérius fut nommé patriarche d'Alexandrie, par l'empereur Justin, en 520.

ASTESANO (Antoine d'), poëte latin, né en 1412 à Villanuove en Piémont, a composé, en vers élégiaques, l'*Histoire de la ville d'Asti,* sa patrie, dont une partie s'est perdue, et l'autre, qui va jusqu'à 1342, a été publiée par Muratori dans le tome XIV des *Script. rer. ital.*

ASTESANUS ou **ASTÈSE**, moine franciscain d'Asti, mort en 1558, est auteur de *Summa de casibus conscientiæ,* Venise, 1478, in-fol., réimprimé au moins dix fois dans le 15e siècle.

ASTIOCHUS, commandant de la flotte lacédémonienne, prit Phocée, Cumes, et défit les Athéniens près de Gnide, l'an 411 avant J. C.

ASTLE (Thomas), antiquaire anglais, mort en 1803, a beaucoup travaillé sur les antiquités de sa patrie ; une grande partie de ses écrits sont insérés dans l'*Archéologie britannique.* Il a publié à part : *Origine et progrès de l'écriture hiéroglyphique et élémentaire,* suivie d'un *précis sur l'origine et les progrès de la peinture,* 2e édition, Londres, 1803, in-4°.

ASTOLPHE, roi lombard, troisième fils de Pennone, duc de Frioul, succéda, en 749, à Rachis son frère, sur le trône des Lombards. Il enleva, en 751, Ravenne à Eutichius, le dernier des exarques ; et il porta ensuite ses armes dans le duché de Rome ; mais le pape Étienne II s'adressa, en 753, à Pepin, qui saisit avec empressement une occasion de plaire au pape, et d'enrichir en même temps ses soldats des dépouilles de l'Italie. Il y conduisit une armée en 754 ; et contraignit Astolphe à promettre au pape la restitution de l'exarchat à l'Empereur. Après la retraite du roi français, Astolphe recommença les hostilités, et vint, en 755, mettre le siége devant Rome. Étienne, de son côté, eut recours une seconde fois à la protection de Pepin, qui rentra en Italie, sans qu'aucune armée lui en disputât le chemin ; il contraignit Astolphe à faire présent à St. Pierre de toutes les villes de l'exarchat et de la pentapole. Les clefs de toutes les villes enlevées furent déposées sur l'autel de St.-Pierre, et leurs otages furent conduits à Rome. Astolphe, renversé à la chasse par un sanglier, en 756, mourut de ses blessures trois jours après sa chute, sans laisser d'enfants.

ASTORGA (la marquise d') vivait au 16e siècle, sous le règne de Charles II, roi d'Espagne. Les écrivains espagnols ont mis sur son compte une aventure semblable à celle de Coucy, de Fayel et de Cabestaing, à la suite de laquelle ils la font mourir dans un cloître au milieu des angoisses du désespoir.

ASTORGA (Laurent). *Voyez* **ALVA**.

ASTORGA (le marquis d'), comte d'Altamira, duc d'Atrisco, prince d'Ascoli. En 1807, espérant une levée de boucliers contre les Français, il souscrivit pour une somme considérable ; à l'inauguration des rois d'Espagne, il avait la prérogative de porter l'étendard de Madrid ; mais au couronnement de Joseph, en 1808, il s'en dispensa en payant les frais de la cérémonie ; après la capitulation de Baylen, 1808, il revint à Madrid et fut nommé député à la junte centrale, qu'il suivit d'abord à Aranjuez, puis à Séville, lorsque les Français, commandés par Napoléon, reprirent l'offensive, en 1809. Il entra avec la junte

dans l'île de Léon, en 1810, et prêta un des premiers le serment de fidélité à l'assemblée des cortès, installée le 25 septembre de la même année. En 1814, mécontent de la conduite de Ferdinand VII, à l'égard des défenseurs de la liberté espagnole et du trône, il se retira des affaires; et mourut peu de temps après. Il possédait plus de 50 marquisats ou comtés et neuf grandesses de première classe.

ASTORI (Jean-Antoine), né à Venise, le 16 janvier 1672, l'un des plus savants littérateurs du commencement du 18e siècle, s'adonna de bonne heure à l'étude de la langue latine, des belles-lettres, du dessin et de la musique. Ayant perdu ses parents en 1698, il entra dans les ordres; son mérite lui attacha des protecteurs, qui lui offrirent des places que l'amour des lettres lui fit refuser; il fut membre, et même secrétaire de l'académie des *Animosi* de Venise; il fut aussi de celle des Arcades de Rome, sous le nom de *Demade Olimpico*. Astori fut d'abord maître de chœur et de cérémonie, ensuite chanoine de l'église ducale de St.-Marc; il mourut le 23 juin 1743. On a de lui : *Commentariolum in antiquum Alemanis poëtæ laconis monumentum*, Venise, 1697, in-fol.; *De Deo Brotonte Epistola*, dans le tome II de la *Galleria di Minerva; Lettres sur le Dieu Télesphore et les dieux Cabires;* et plusieurs *opuscules* grecs.

ASTORINI (Élie), carme napolitain, mort en 1702, est auteur d'un *Traité* sur la puissance du saint-siége, et de divers ouvrages de théologie et de mathématiques, en italien, dont plusieurs sont restés manuscrits.

ASTORRÉ (Gérard d'), l'un des plus anciens poëtes italiens, a laissé quelques pièces imprimées dans des recueils de poésies, et d'autres conservées en manuscrit avec celles du P. Jacopone.

ASTRAMPSYCUS, écrivain grec du Bas-Empire dont l'époque ne nous est pas connue, est auteur d'un petit *poëme* en vers ïambiques sur l'explication des songes, qu'on trouve à la suite d'*Artémidore* dans l'édition de Rigault.

ASTRONOME (l'), écrivain du 9e siècle, désigné sous ce nom, sans doute à cause de ses connaissances en astronomie, est auteur d'une *Vie de Louis le Débonnaire*, traduite par Cousin, dans le tome Ier de son *Histoire de l'empire d'Occident*.

ASTRUA, célèbre cantatrice italienne, née à Graglia en 1755, morte en 1792, fit les délices des théâtres de Turin et de Berlin.

ASTRUC (Jean), médecin célèbre, né le 19 mars 1684 à Sauve, diocèse d'Alais, étudia la médecine à Montpellier, où il fut nommé professeur en 1716. Venu à Paris pour y mettre la dernière main à deux ouvrages qui sont restés ses premiers titres à la célébrité, son *Traité sur les maladies vénériennes* et ses *Recherches sur la faculté de Montpellier*, il fut appelé peu de temps après à Varsovie par le roi de Pologne, qui le nomma son premier médecin. Dès 1730 il était de retour à Paris, et cette même année il reçut le double titre de médecin consultant du roi et de professeur au collége royal. Ce médecin distingué mourut le 5 mai 1766. Ses principaux ouvrages sont: *De morris venereis*, Paris, 1740, 2 vol. in-4o, traduit en français, 1743, 4 vol. in-12; *Mémoires relatifs à l'histoire nationale du Languedoc*, 1737, in-4o; *Traité de pathologie*, 1766, in-8o; *Traité de thérapeutique*, latin, 1743; *Conjectures sur le livre de la Genèse*, 1753, in-12; *Doutes sur l'inoculation*, 1756, in-12; *Sur les tumeurs et les ulcères*, 1759; *l'Art de l'accoucheur*, 1766, in-12; *Sur les maladies des femmes*, 6 vol. in-12, 1761-66; *Mémoire pour servir à l'histoire de la faculté de médecine de Montpellier*, 1767, in-4o, publié par Lorry.

ASTYAGE, fils de Cyaxare, fut le dernier roi des Mèdes. Son règne commença en 594 avant J. C., et dura 35 ans. Hérodote dit qu'il fut détrôné par son petit-fils Cyrus; mais d'autres historiens rapportent le contraire. Il cessa de régner, 559 ans avant J.-C., et avec lui finit l'empire des Mèdes.

ASTYMADAS, poëte dramatique grec dans le 4e siècle avant J. C., remporta 15 fois le prix au concours des jeux publics. Il composa 240 pièces de théâtre. Son fils composa aussi plusieurs pièces.

ASTYMÉDUSE, 2e femme d'OEdipe, chercha vainement à faire périr les enfants de sa première femme.

ASYCHIS, roi d'Égypte, vers l'an 1052 avant J. C. On cite de lui une loi qui permettait aux Égyptiens d'emprunter en donnant en gage le corps de leur père.

ATABALIPA ou **ATAHUALPA**, Inca du Pérou, fils d'Huana Capac, douzième Inca, et d'une princesse de Quito, hérita, en 1517, de ce dernier royaume, que son père avait réuni au Pérou. Le reste de l'empire étant échu à Huascar, son frère, né d'une princesse du sang des Incas, les deux frères ne tardèrent pas à se disputer ce bel héritage, et à vider leur querelle, les armes à la main. Cette guerre était dans toute sa force, quand Pizarre aborda au Pérou, en 1532. Un envoyé d'Huascar vint demander, au nom de ce prince, des secours à Pizarre, qui déjà marchait vers le centre de l'empire, pour profiter de ces divisions, lorsque Huascar fut fait prisonnier, par son frère, à la suite de deux batailles sanglantes. Maître de l'empire, Atahualpa fit égorger tous les princes du sang des Incas; il envoya ensuite plusieurs ambassadeurs à Pizarre, avec de riches présents; il ouvrit même une espèce de négociation avec les Espagnols, et consentit à recevoir Pizarre en qualité d'ambassadeur du roi d'Espagne, mais à condition qu'il sortirait incontinent de ses États. Pour toute réponse, Pizarre précipite sa marche à la tête de ses troupes, arrive à Caxamarca, et y attend l'Inca, qui était campé à deux lieues de cette ville, avec 20,000 Indiens. Le lendemain, 16 novembre 1532, l'empereur, voulant avoir une entrevue avec Pizarre, se présente avec un cortége magnifique. Pizarre fond aussitôt sur les Indiens, étonnés de cette perfidie, en fait un horrible massacre, et se saisit lui-même de l'empereur. Chargé de chaînes, Atahualpa promit, pour prix de sa liberté, de remplir d'or une des salles de son palais, et les Péruviens s'empressaient d'apporter de quoi satisfaire à cette énorme rançon, lorsque une action cruelle de l'Inca fournit à Pizarre un prétexte pour s'en débarrasser. Atahualpa, craignant que les Espagnols ne rendissent la couronne à son frère, qu'il tenait toujours prisonnier, donna des ordres secrets pour qu'on le fît périr. Pizarre, irrité de ce meurtre, ou feignant de l'être, fit juger l'empereur au Pérou; et, d'après des dépositions concertées, il le fit condamner à être brûlé vif. L'aumonier Valverde promit de faire adoucir ce jugement, si le malheureux Inca embrassait le chris-

tianisme. L'effroi soumit ce prince à la volonté de ses bourreaux; il reçut le baptême, et ses juges barbares parurent lui accorder une espèce de faveur, en le faisant étrangler, en 1555, sur la place publique.

ATAIDE (Louis d'), comte d'Atougia, vice-roi des Indes, né en Portugal au 16e siècle; armé chevalier à 22 ans par le vice-roi des Indes, à la suite de l'expédition de la mer Rouge; envoyé en ambassade auprès de Charles-Quint, qu'il accompagna à la bataille de Muhlberg, en 1547; vice-roi des Indes, en 1569, il vainquit successivement tous les rois des pays qui l'attaquèrent; mourut à Goa, en 1580.

ATANAGI (Denis), littérateur, né vers 1510 à Cagli, dans le duché d'Urbin, est regardé par les Italiens comme l'un de leurs meilleurs critiques. Outre des *Tables* de la rhétorique d'Aristote et de la paraphrase d'Hermogène, Venise, 1555, in-4°, et quelques dissertations, on a de lui des *Raccolte* fort estimées : *Lettere famigliari di XIII uomini illustri; Lettere facete e piacevoli di diversi uomini grandi,* Venise, 1561, in-8°. Un troisième recueil de lettres qu'il avait préparé ne parut qu'en 1574, après la mort d'Atanagi; *Rime di diversi nobili poeti toscani,* Venise, 1565, 2 vol. in-8°. On lui doit encore de bonnes éditions des *Rime* de Bernard Capello, 1560, in-4°; de Jacopo Zane, 1562, in-8°; et de Berardino Rota, 1567.

ATAULPHE, roi des Visigoths en Espagne, beau-frère d'Alaric, lui succéda en 411. A la prise de Rome où il s'était signalé, il avait fait captive Galla-Placidie, sœur de l'empereur Honorius, et touché de ses charmes, il demanda sa main; mais Honorius refusa de s'allier avec un roi barbare. Ataulphe suivit le projet de son prédécesseur de s'établir dans les Gaules. Il battit les ennemis d'Honorius, et, maître de l'Aquitaine, épousa Placidie, dont il était aimé, dans la ville de Narbonne. D'après les conseils de sa femme, il tourna ses armes contre les Pyrénées, et, selon toute apparence, aurait achevé rapidement la conquête de l'Espagne, lorsqu'il fut assassiné par un de ses officiers à Barcelone, en 415.

ATAYDE (don Alvar d'), gouverneur de Malaca pour le roi de Portugal Jean III, vers 1560, y commit de grandes exactions, fut arrêté par ordre du vice-roi des Indes, conduit à Lisbonne et condamné à une prison perpétuelle par la chambre royale, qui de plus confisqua ses biens.

ATAYDE (George d'), de la même famille, évêque de Viseu, assista au concile de Trente, travailla à la réformation du bréviaire romain, et mourut en 1611. Il a publié les *Privilèges de la chapelle royale de Portugal.*

ATÉNION, peintre grec, élève de Glaucon de Corinthe, se fit une grande réputation à Athènes, où il peignit, entre autres ouvrages, un tableau qui représentait une de ces processions de jeunes filles, qu'on appelait *Polygynæcon.* On comparait ce peintre à Nicias, et quelquefois on le mettait au-dessus. On citait parmi ses chefs-d'œuvre, un *Ulysse découvrant Achille caché sous des habits de femme,* et un Grec avec son cheval. Pline assure que si la mort n'eût point enlevé Aténion dans sa jeunesse, il aurait effacé la réputation des plus grands peintres. Il a dû vivre vers la 112e olympiade, 332 av. J. C.

ATÉNOLPHE Ier, prince de Capoue, s'empara de cette principauté sur Landone, son parent, en 887, conquit Bénévent en 900, eut ensuite à se défendre contre les Sarrasins qui battirent les troupes qu'il avait réunies contre eux, et venait de demander des secours à l'empereur Léon le Sage, lorsqu'il mourut en 910.

ATÉNOLPHE II, fils du précédent, gouverna conjointement avec son frère Landolphe. Ces deux princes ayant accepté des empereurs le titre de patrices, ramenèrent ainsi l'Italie méridionale sous la suzeraineté de l'empire d'Orient. Aténolphe mourut en 940, et Landolphe en 943.

ATÉPOMARE, roi d'une petite partie des Gaules, et qu'on croit fondateur de Lyon, vint assiéger Rome avec des forces considérables, et déclara qu'il ne se retirerait que lorsqu'on lui aurait livré les femmes les plus distinguées de la ville. Par le conseil d'une d'entre elles, appelée Philotis, les esclaves prirent la place de leurs maîtresses, se rendirent au camp des Gaulois, et pendant leur sommeil donnèrent le signal aux Romains qui vinrent fondre sur les barbares. C'est en mémoire de cette action que le sénat institua à Rome *la fête des Esclaves,* sous le patronage de Junon *Eaprotrine,* en mémoire d'un figuier sauvage, qui avait servi de signe de ralliement, en 388 avant J. C. Cette fête se célébrait aux nones de juillet.

ATHA, célèbre imposteur du 8e siècle (2e de l'hégire), surnommé *Mocanna* (voilé), parce qu'il portait un masque d'or, s'attacha à Abou-Moslem, chef d'une secte à la tête de laquelle il fut bientôt lui-même. Il prétendait que l'esprit de Dieu, après avoir passé dans Adam, Noé, les grands prophètes et Abou-Moslem, était arrivé jusqu'à lui. Assiégé par le calife Mehdy dans la Transoxane, il mit le feu au château et périt dans les flammes vers l'an 779 de J. C.

ATHA-ALLAH (Tageddin-Mohammed-Ben-Ahmed-Ben), né à Alexandrie; docteur de la secte de Malek; mourut au Caire l'an 709; il est auteur de *Hekam al Athyah,* livre du droit des Musulmans qui se trouve dans la bibliothèque royale de Paris.

ATHA ou ATHAI (Abou-Mohammed-Ben-Ali-Rabah), né à la Mecque, auteur célèbre de traditions qu'il avait reçues d'Aischah, veuve de Mahomet et d'Abou-Horeirad; mourut l'an 722.

ATHALARIC, roi des Ostrogoths, en Italie, fils d'Eutharic et d'Amalasonte, succéda, en 526, à Théodoric Ier, roi des Ostrogoths; mais comme il était à peine âgé de dix ans à cette époque, et qu'il mourut en 534, il ne régna que sous la tutelle de sa mère Amalasonte.

ATHALIE, fille d'Achab, roi d'Israël, et de Jézabel, épousa Joram, roi de Juda; après la mort de ce prince, elle fit massacrer tous les enfants de son fils Ochosias. Jézabel, sœur de ce dernier, sauva le jeune Joas, que le grand prêtre Joïada fit reconnaître pour roi par les prêtres et par le peuple. Athalie accourut au bruit de cet événement, et fut mise à mort par la multitude, l'an 878 avant J. C.

ATHALIN (Claude-François), né à Cemboing, en Franche-Comté, le 10 mars 1701, professeur en médecine à l'université de Besançon, membre de l'académie de cette ville, où il est mort le 15 mai 1782, a publié : des Éléments d'anatomie, en latin, sous ce titre : *Institutiones anatomicæ per placita et responsa,* Besançon, 1756, in-8°, et *une Lettre à un médecin à l'occasion d'une blessure,* etc., Besançon, 1746, in-8°.

ATHA-MÉLIK-DJOUWAYNY (Ala-Ed-Dyn), historien persan, né dans le Khoraçan l'an 1228 de J. C. fut deux fois gouverneur de Bagdad, et mourut de chagrin des persécutions que ses ennemis lui suscitèrent. Il a laissé une histoire des princes du Khovarism et des Mogols, intitulée: *la Conquête du monde*, dont il existe un exemplaire à la bibliothèque royale de Paris.

ATHANAGILDE, roi des Visigoths, en Espagne, monta sur le trône, en 554, après avoir fait mourir le roi Agila; maria sa première fille, Galsuinde, à Chilpéric, roi de Soissons, et Brunehaut, la deuxième, à Sigebert, roi d'Austrasie; il régna 14 ans, et mourut à Tolède, l'an 567.

ATHANARIC, roi des Visigoths, n'était encore que juge, et l'un des principaux de sa nation, lorsque les Romains cédèrent aux Goths occidentaux, ou Visigoths, des habitations dans la Thrace. Athanaric était extrêmement courageux; mais son courage le cédait encore à sa pénétration, à son éloquence et à son habileté. Procope s'étant révolté contre Valens, et ayant pris le titre d'empereur, Athanaric épousa sa cause, et lui envoya un corps de trois mille hommes; mais Procope fut vaincu, et Valens, irrité contre les Goths, leur déclara la guerre, et le défit en bataille rangée, vers le Danube, en 369. Les chefs des Goths se soumirent, et payèrent leur imprudence par la perte de leurs subsides et de leurs pensions. Une entrevue eut lieu entre les deux chefs. On choisit, pour le lieu de la conférence, le Danube même. L'empereur et le juge des Visigoths, accompagnés d'un nombre égal de soldats, s'avancèrent chacun dans un grand bateau, au milieu du fleuve. La paix fut conclue à des conditions peu honorables pour les Goths, qui s'obligèrent à ne plus passer le Danube. Athanaric, ayant perdu son ascendant, se retira, suivi d'une troupe fidèle, dans le pays montagneux de Caucaland, défendu par l'impénétrable forêt de Transylvanie. La plus grande partie de la nation des Goths avait reconnu pour roi Fritigern, et Athanaric, retiré dans le pays de Caucaland, contempla de loin les succès des Goths; mais à la mort de Fritigern, il abandonna sa retraite et traversa le Danube. Les Goths reconnurent volontiers pour roi un juge de leur nation, dont ils respectaient la naissance, et dont ils avaient éprouvé souvent l'habileté; mais l'âge avait refroidi l'audace d'Athanaric, et, au lieu de conduire les Goths aux combats et à la victoire, il écouta la proposition d'un traité avantageux que lui fit Théodose. L'empereur alla au-devant de lui, et Athanaric fit son entrée dans Constantinople, avec Théodose, le 11 janvier 381, et y fut reçu avec magnificence. Le roi des Goths ne jouit pas longtemps de cette brillante réception. Il mourut, le 25 janvier, des excès auxquels il se livra à la table somptueuse de l'empereur.

ATHANASE (saint), patriarche d'Alexandrie, l'un des plus célèbres docteurs de l'Église, naquit dans cette ville vers l'an 296. Il passa dans la maison d'Alexandre, depuis archevêque d'Alexandrie, qui se chargea de le diriger dans ses études, et le fit ensuite son secrétaire. Attiré par la grande réputation de St. Antoine, il alla mener pendant quelque temps la vie ascétique auprès de ce célèbre anachorète, d'où il revint recevoir le diaconat à Alexandrie, en 321. Il paraît que dès le début de la lutte entre le patriarche Alexandre et Arius, sur la nature du Verbe, Athanase fut le conseiller et le guide de son évêque. En 325, il parut au concile de Nicée, en compagnie de saint Alexandre, et y joua un rôle très-important. Il eut une grande part à l'adoption du fameux terme *consubstantiel*, en grec *omousios*, qui devint, dès cet instant, la marque de séparation entre ses partisans et ceux d'Arius. Toute cette grande troupe d'évêques, qui condamnèrent Arius dans ce concile, prouvèrent bientôt, en changeant pour la plupart d'opinions, et en souscrivant à tous les symboles qu'on voulut leur imposer, qu'ils n'avaient guère compris la profonde question théologique qui leur avait été proposée. Athanase seul soutint par ses écrits les dogmes adoptés par le concile de Nicée, et fut, pendant près d'un demi-siècle, le seul père catholique de l'Église. Tandis que les ariens avaient de leur côté les évêques les plus savants et les plus éloquents, Athanase était le seul théologien de son parti. Il fut élu patriarche d'Alexandrie, en 326, à l'âge d'environ 30 ans, et tint pendant 46 ans le siége le plus important alors de tout l'empire. Les méléciens, du nom de Mélèce, prédécesseur d'Alexandre, et déposé pour avoir sacrifié aux idoles pendant la persécution de Dioclétien, s'unirent aux ariens pour attaquer l'élection d'Athanase, 331. Le commencement du 4e siècle est, comme l'on sait, le point de formation de tout le système catholique, soit comme hiérarchie, soit comme dogme. Athanase eut à ce double titre des ennemis acharnés qui ne lui laissèrent pas un moment de repos. On le chargea auprès de Constantin de nombreuses et graves accusations. L'empereur l'exila à Trèves; Constance le rappela d'exil. Son entrée à Alexandrie ressembla à une pompe triomphale, l'an 338. Quatre-vingt-dix évêques, présidés par Eusèbe de Nicomédie, dans la ville d'Antioche, le condamnèrent sur diverses accusations, l'an 341. Athanase leur opposa la décision de cent évêques, presque tous Égyptiens, qui se réunirent à Alexandrie, et le déclarèrent innocent. Grégoire de Cappadoce, nommé évêque à sa place par les Pères d'Antioche, prit violemment possession de son siége, en 341. Saint Athanase se retira à Rome auprès du pape Jules Ier, qui, dans un concile de cinquante évêques, confirma la sentence rendue en sa faveur par le concile d'Alexandrie, et ce jugement fut ensuite approuvé par plus de trois cents évêques assemblés à Sardique. Athanase avait emmené avec lui à Rome plusieurs moines; il commença à y faire connaître la vie monastique. Jusque-là cette profession était méprisée en Occident. Grégoire, l'usurpateur du siége d'Alexandrie, étant mort, Constance se vit forcé de laisser Athanase revenir en Égypte, dont tout l'Occident avait embrassé la cause, l'an 346; mais devenu maître de tout l'empire, par la mort de Constant, son frère, Constance convoqua et présida lui-même des conciles; et au troisième concile de Milan, l'an 354, il se leva avec fureur au milieu des évêques, se fit l'accusateur d'Athanase, et ordonna de le condamner; ce qui fut fait. Athanase fut chassé violemment de son siége par le gouverneur d'Alexandrie; il se réfugia dans les déserts de l'Égypte, et y demeura caché jusqu'à la mort de Constance, l'an 362. George élu par les ariens à la mort de Grégoire, fut massacré dans une sédition populaire. Ce fut à la suite de ce meurtre, qu'Athanase rentra en triomphe dans sa cité patriarcale, l'an 362. Bientôt, devenu odieux à Julien, il fut obligé de re-

gagner la Thébaïde pour mettre sa vie en sûreté. La mort de Julien et l'avénement de Jovien, l'an 363, le ramenèrent à ses fonctions. Valens, successeur de Jovien, le força de nouveau à la retraite; il alla chercher un asile parmi les morts, dans le sépulcre de ses pères. Cependant Valens lui permit, au bout de trois ou quatre mois, de rentrer dans son Église, et cette fois il n'en fut plus séparé jusqu'à sa mort, en 373. Des quarante-six années de son épiscopat, il en avait passé vingt dans différents exils, et la plus grande partie des autres dans des combats continuels pour la défense de l'opinion qu'il avait fait triompher à Nicée. Il reste de lui un grand nombre d'ouvrages, la plupart dirigés contre les ariens, et des *commentaires* sur la Bible. On lui attribue à tort le symbole de Nicée. La meilleure édition de ses ouvrages est celle du Père Montfaucon, Paris, 1698, 3 vol. in-fol.

ATHANASE, évêque d'Ancyre, assista en 363 au concile d'Antioche, et y signa le symbole de Nicée.

ATHANASE (St.), reçut la couronne du martyre en 452, par des brigands qu'avait apostés contre lui Théodose, chef des eutychéens.

ATHANASE, patriarche d'Alexandrie, surnommé par les uns *Célites*, par les autres *Abinas*, successeur de Pierre Monge, en 490; mourut le 17 septembre 496.

ATHANASE ou **ANASTASE**, patriarche d'Antioche dès l'an 629; mourut en 640 de J. C.

ATHANASE, 2e du nom, évêque et duc de Naples, conspira en 878 contre son frère Sergius II, auquel il fit arracher les yeux, et qu'il fit périr à Rome dans les fers. Athanase s'allia ensuite avec les Sarrasins, ravagea le midi de l'Italie, les États de l'Église, jusqu'à sa mort, qui arriva en 900.

ATHANASE, *jacobite*, patriarche d'Alexandrie, l'an 1250; mourut le 1er décembre 1261.

ATHANASE, élu patriarche de Constantinople en 1289; se retira dans un monastère et se démit, le 16 octobre 1293; rappelé le 23 août 1304, il renonça de nouveau dans le mois de mai 1311.

ATHANASE, *melquite*, patriarche; successeur de Nicolas II; fut chassé de Constantinople l'an 1308, par l'empereur; on ignore l'époque de son avénement et de sa mort.

ATHANASE (J. B.), jésuite, né à Lyon, mort à Rome en 1650, a publié un ouvrage ascétique intitulé: *le Tribunal de la conscience.*

ATHANASE, surnommé *Patellarius*; substitué à Cyrille Lucas, patriarche de Constantinople, en 1634, et peu après relégué à Chio; rétabli en 1651, il ne siégea que quinze jours.

ATHANASE (Pierre), *Rhetor* ou le Rhéteur, né dans l'île de Chypre à la fin du 16e siècle, s'occupa de la réunion des Églises grecque et romaine, et vint en France solliciter l'appui du cardinal de Richelieu, mort vers l'an 1663. Il est auteur de trois *Traités* sur la philosophie d'Aristote, Paris, 1642; d'une *Épître* sur l'union, adressée aux patriarches d'Alexandrie et de Jérusalem, etc., grec-latin, Paris, 1655, in-4°.

ATHANASIE (Ste), née dans l'île d'Égine au 9e siècle, fonda un monastère appelé *Timi*, dont elle fut supérieure, et mourut en 860, au retour d'un voyage à Constantinople.

ATHANASIO (don Pèdre), peintre espagnol, né à Grenade en 1638, mort en 1688, peignit à la manière de Van Dyck et de P. de Moya; la ville de Grenade possède presque tous ses tableaux, entre autres une *Conception* et une *Conversion de saint Paul*, très-estimées.

ATHANATUS, athlète d'une force prodigieuse, au rapport de Pline, se promenait revêtu d'une cuirasse de plomb pesant 500 livres, et de brodequins du même poids.

ATHANAIS, de Syracuse, au 4e siècle avant J. C. avait écrit l'*Histoire de Sicile*. Cet écrivain est cité par Plutarque, *Vie* de Timoléon. Vossius lui a donné un article dans les *Hist. græc.*

ATHÉAS, roi des Scythes, prince belliqueux, fit la guerre aux Triballiens et aux Istriens, et fut tué dans un combat contre Philippe le Grand, vers 340 avant J. C., à l'âge de 90 ans.

ATHELARD. *Voyez* **ADELARD.**

ATHELSTAN. *Voyez* **ADELSTAN.**

ATHÈNAGORAS, philosophe éclectique, né dans le 2e siècle, à Athènes, embrassa jeune le christianisme, et vint à Alexandrie, où il professa dans son école une doctrine basée sur les dogmes du platonisme et de la religion nouvelle. Il adressa à Marc-Aurèle et à Commode une apologie pour les chrétiens, traduite en français dès le 16e siècle, et dont l'abbé de Gourcy a donné des extraits. On lui doit en outre un *Traité* sur la résurrection des morts, traduit en français par le P. Renier, Breslau, 1753, in-12. Les œuvres d'Athénagoras, publiées grec et latin par H. Estienne, 1557, in-8°, l'ont été plusieurs fois depuis. La meilleure édition est celle d'Oxford, 1706, in-8°. On lui attribue à tort le roman du *Vrai et parfait amour*, écrit en français par Fumée, sieur de Genillé.

ATHÉNAIS, impératrice d'Orient, sous le nom d'Ælia-Eudoxia, était femme de l'empereur Théodose le Jeune. Ayant été disgraciée par son mari, qui la soupçonnait d'intelligence avec le savant Paulin, elle se retira en Palestine et mourut à Jérusalem, en 460, après avoir protesté de son innocence. Cette princesse avait composé, entre autres ouvrages, une traduction en vers hexamètres des huit premiers livres de l'*Ancien Testament*, citée par Photius. On lui attribue, mais sans preuves suffisantes, une *Vie* de J. C., composée de vers pris dans l'Iliade et l'Odyssée, imprimée sous ce titre: *Homerici centones*, grec et latin, par H. Estienne, 1578, in-16, et reproduite dans la *Bibliotheca Patrum*.

ATHENAS (Pierre-Louis), archéologue et naturaliste, né à Paris, le 3 février 1752. Placé au collége des Oratoriens à Soissons, il y fit d'excellentes études, et en sortit, en 1768, comblé de prix et d'éloges. Admis, comme premier aide à l'apothicairerie de l'abbaye de St.-Germain des Prés, il augmenta ses connaissances et en acquit d'autres en suivant les cours d'anatomie, de physiologie, de minéralogie et de géologie, sous les Buffon et les Daubenton. Vers 1786, Athenas quitta Paris, et vint à Nantes, où il éleva successivement des fabriques de soude, de teinturerie, d'acide sulfurique, etc. La variété de ses talents et de ses connaissances, lui avait acquis quelques droits à la confiance de ses nouveaux concitoyens. Appelé en 1791 à faire partie du corps municipal de Nantes, il fut nommé, en 1795, directeur de la monnaie de cette ville. Il remplit ces fonctions avec autant de zèle que

d'intégrité pendant vingt-deux ans, et les cumula longtemps avec celles de secrétaire de la chambre de commerce, qui lui furent confiées, dès sa création, en 1803. Il se démit de la première place en 1817. Athenas a été aussi membre du conseil général du departement de la Loire-Inférieure, du conseil municipal de Nantes et de diverses administrations locales. Partout sa place était marquée au secrétariat, où on le conservait le plus longtemps possible. L'un des fondateurs, en 1797, de la société académique de Nantes, il en fut toujours un des membres les plus laborieux. On lui soumet une pierre informe, mais d'une pesanteur remarquable; il y reconnaît la présence de l'étain, et la très-riche mine d'étain de Piriac est découverte. Il est l'auteur d'une très-puissante charrue connue sous le nom de *Défricheur Athenas*, qui lui a valu, en 1824, la grande médaille d'or de l'académie des sciences. D'autres prix lui ont été également décernés par des sociétés scientifiques et agronomiques. Ce savant est mort à Nantes, le 22 mars 1829. Il a publié une foule d'ouvrages, mémoires et dissertations sur des objets d'utilité, de sciences et d'arts.

ATHÉNÉE, ingénieur de Byzance, vivait vers l'an 210 avant J. C.; auteur d'un traité sur les machines de guerre, adressé à Marcellus, qui prit Syracuse, 212 avant J. C.

ATHÉNÉE, frère d'Eumène III, roi de Pergame, se joignit à son frère Attale pour aller secourir Manlius contre les Galates, 188 avant J. C.; fut envoyé en ambassade à Rome par son frère Eumènes, pour faire sortir de la Thrace les garnisons romaines, et choisi par le sénat pour un des généraux d'armée contre Persée, roi de Macédoine; sa valeur lui concilia l'estime de Paul-Émile, général romain, qui ne voulut se confier qu'à lui et à Scipion, dans le voyage qu'il fit à Delphes.

ATHÉNÉE, philosophe péripatéticien, né à Séleucie, vivait vers l'an 46 avant J. C.; il vint à Rome sous l'empire d'Auguste; fut lié avec Muréna, qui conspira contre Auguste; fut arrêté comme lui, et remis en liberté par l'empereur; il périt sous les ruines de sa maison, 16 ans avant J.-C.

ATHÉNÉE, médecin, né à Attale, en Cilicie, vers l'an 9 de J. C., et contemporain de Pline; il fut le chef de la secte qu'on appela *Pneumatique*, parce qu'il pensait que les vrais éléments étaient le chaud, le froid, le sec et l'humide, auxquels il en ajoutait un cinquième appelé *esprit*, en grec *pneuma*.

ATHÉNÉE, célèbre grammairien grec, né à Naucrate, en Égypte, vers l'an 228; c'est le Varron ou le Pline des Grecs; il ne reste de lui qu'un seul ouvrage, *les Sophistes à table*, en quinze livres; les deux premiers manquent, une partie du troisième, et la plus grande partie du dernier. Il y a dans cet ouvrage une variété surprenante de faits et de citations, qui seraient inconnus sans lui; la meilleure édition est celle de Schwerghœuser, Strasbourg, 1801 à 1806.

ATHÉNÉE, mathématicien grec, inventa une horloge d'eau ou clepsydre, qui mesurait le temps par un sifflement d'air que l'impulsion de l'eau faisait sortir d'un goulot étroit. On ignore l'époque de sa naissance et celle de sa mort.

ATHÉNION, esclave cilicien, se mit à la tête des esclaves révoltés en Sicile, soutint quatre ans la guerre contre les Romains, et fut tué par le consul Aquilius, 101 avant J. C.

ATHÉNIS. *Voyez* **ANTHERMUS**.

ATHÉNOBIUS, fils de Démétrius, général des armées d'Antiochus Sidétès; ce prince l'envoya, vers 140 avant J. C., à Simon, général des Juifs, pour lui demander la restitution de Joppé, de Gaza et de la forteresse de Jérusalem.

ATHÉNODORE, philosophe stoïcien, né à Tarse en Cilicie, fut attaché à la bibliothèque de Pergame; Caton d'Utique alla exprès dans cette ville pour le voir; se l'attacha et l'emmena avec lui; il reçut ses derniers soupirs vers l'an 60 avant J. C.

ATHÉNODORE, philosophe stoïcien, né à Tarse en Cilicie, vivait vers l'an 50 avant J. C.; il fut en grand crédit auprès d'Auguste, auquel il avait été donné pour précepteur par César; il conserva sur son élève un ascendant dont il ne profita que pour lui imprimer des sentiments de modération et de clémence; l'empereur à sa prière, diminua les impôts que payait la ville de Tarse, et le chargea de l'éducation du jeune Claude Néron, qui fut depuis empereur; il mourut dans sa patrie à 82 ans.

ATHÉNODORE (St.), évêque de Néocésarée, fut disciple d'Origène, assista au concile d'Antioche, et souffrit le martyre sous l'empire d'Aurélius, en 255.

ATHÉNODORE, nom de deux habiles sculpteurs qui travaillèrent au groupe de Laocoon, et se distinguèrent par leurs statues de femmes.

ATHÉNOGÈNES (St.), martyr, est cité par St. Basile, pour avoir, à l'instant de sa mort, fait un *Hymne* sur la Trinité.

ATHIAH (Abathaleb-Mohammed-Ben-Ali-Ben-Athiah), dit *Al Mekki*, parce qu'il était né à la Mecque; il est auteur d'un fort bel ouvrage intitulé : *La Provision des Cœurs*; mort en 1098.

ATHIAH (Ebn-Athiah-Al-Morabi ou Al-Mogrebi), né à Grenade en Espagne, en 1086; mort à Lorca, en 1148; on a de lui un *commentaire* sur le Coran.

ATHIAS (Tobie) a publié une *Bible espagnole*, à l'usage des Juifs, Ferrare, 1553, in-fol., gothique.

ATHIAS (Joseph), juif, imprimeur d'Amsterdam; a publié, en 1661 et 1667, deux éditions de la Bible hébraïque; la plupart des éditions modernes de la *Bible* ont suivi le texte d'Athias. Les États-Généraux, par un décret du 10 juin 1667, lui témoignèrent leur satisfaction et lui envoyèrent une chaîne et une médaille d'or; mort en 1700.

ATHIR (Ebn-Athir-Al-Gezeri), né à Gezirat-Ebn-Omar, ville située sur le Tigre, au-dessus de Mosul; a composé un livre intitulé : *Giamé-al-Ossoul*, dans lequel il a réuni les sentiments des plus savants docteurs du mahométisme; il est aussi auteur du *Katab ab Schafei*, où il établit les fondements de la doctrine de Schafei, un des quatre chefs des sectes orthodoxes du mahométisme; mort en 1212.

ATHIR (Ebn-Athir-Al-Gezeri), frère du précédent; a composé trois histoires : la première est le *Kamel*, ou *Histoire générale*; la seconde, *Exemples pour les gens sages*, et la troisième pour la dynastie des Atabeks; il mourut à Mosul en 1256.

ATHIRCON ou **ATHICON**, vingt-huitième roi d'Écosse, dans le 3e siècle; succéda à Éthodius II, son père; ses vertus le firent d'abord aimer; plus tard, ses vices le firent détester.

ATHLONE (Godefroi de REIDE, comte d'), général hollandais, au service de Guillaume III, roi d'Angleterre; contribua puissamment à la conquête de l'Irlande, ce qui lui valut le titre de comte d'Athlone pour lui et ses descendants; fit les premières campagnes du duc de Marlborough, et mourut à Utrecht en 1703.

ATHRONGE, berger juif qui prit le diadème dans la Judée, et pilla longtemps cette province, 4 ans avant J. C.; il tomba enfin entre les mains d'Archélaüs qui le fit mourir après l'avoir fait promener sur un âne dans toutes les villes de son ethnarchie avec une couronne de fer sur la tête.

ATKINS (Richard), écrivain anglais, né en 1615. Son dévouement à la cause royale, pendant la guerre civile, ayant amené la perte de sa fortune, il se mit à composer des livres, et mourut en prison pour dettes, en 1677. On a de lui un *traité sur l'Origine et les progrès de l'imprimerie* en Angleterre, 1664, in-4°, ouvrage qu'a fait oublier celui de Middleton; une *apologie* suivie d'un *opuscule* intitulé: *Soupirs et éjaculations de l'âme,* 1669, in-4°.

ATKINS (sir Robert), célèbre jurisconsulte anglais, descendant d'une des plus anciennes familles du comté de Glocester; fut nommé chevalier du Bain à l'avénement de Charles II, en 1661, et dix ans après l'un des douze grands juges d'Angleterre dans la cour des plaids communs; se retira des affaires, en 1679, par mécontentement; se chargea, en 1683, de défendre lord Russell; fut un des instruments les plus actifs de la révolution de 1688, et premier président de la cour de l'échiquier, le 19 octobre 1689, puis orateur de la chambre des pairs; il mourut en 1709, à 88 ans; ses ouvrages forment un volume sous le titre de *Traités parlementaires et politiques.*

ATKINS (Sir Robert), fils du précédent, né en 1644, passionné, dès sa jeunesse, pour l'étude des lois et de l'histoire de son pays; élu membre du parlement, par son comté de Glocester; auteur, enfin, d'une histoire très-estimée de ce comté. Il avait été élevé sous les yeux, éclairé par les lumières de son père. Le respect filial de l'un égalait la tendresse paternelle de l'autre. Atkins mourut en 1711.

ATKINS (Jean), chirurgien anglais, employé sur un vaisseau de guerre qui allait en croisière, visita les côtes d'Afrique, le Brésil, la Barbade et la Jamaïque, et, de retour en Angleterre, publia la *relation* de ses voyages, Londres, 1735.

ATOCHE (Louis-Jean-Marie), employé au cabinet des estampes de la bibliothèque royale à Paris, mort en cette ville en 1832, était connu surtout par ses *Aquarelles.*

ATOSSE, fille de Cyrus, épousa Cambyse, son frère, ensuite le mage Smerdis, et en 3es noces Darius, dont elle eut Artabazane et Xercès. Ussérius prétend qu'elle est la même que Vasthi de l'Écriture.—Une autre Atosse, fille d'Artaxercès Mnémon, se maria avec son père qui avait conçu pour elle une passion criminelle.

ATRATUS (Hugues), médecin et mathématicien anglais, fut élevé au cardinalat en 1281, et mourut de la peste en 1287. On lui attribue: *Canones medicinales super opus febrium; De genealog. human; Distinctiones prædicabiles.*

ATRÉE, fils de Pélops et d'Hippodamie, père d'Agamemnon et de Ménélas, régna sur Argos et Mycènes vers 1266 avant J. C. Il chassa de sa cour Thyeste, son frère, qui avait séduit Érope son épouse, et lui fit servir dans un festin deux enfants nés de ce commerce criminel. Il succomba lui-même sous les coups d'Égyste, fils de Thyeste. On donna le nom d'Atrides à ses fils Agamemnon et Ménélas.

ATROCIANUS (Jean), poëte latin et philologue sur lequel on n'a que des renseignements incomplets. Atrocianus était né en Allemagne, vers la fin du 15e siècle. Ayant acquis des connaissances étendues dans les langues anciennes, il ouvrit une école de grammaire à Fribourg en Brisgau. De Fribourg, il vint s'établir à Bâle. On ignore l'époque et le lieu de sa mort. Indépendamment de son édition d'Æmilius Macer, accompagnée d'un commentaire très-curieux, Fribourg, 1530, in-8°, rare, on cite d'Atrocianus les opuscules suivants: *Elegia de bello rustico, ann.* 1525, *in Germania exorto; præterea ejusdem epigrammata,* etc., Bâle, 1528, in-8°.

ATROPATE, satrape de la Médie sous Darius Codoman, s'abandonna à la clémence d'Alexandre, après la bataille d'Arbelles, 331. Le vainqueur le conserva dans son gouvernement, et, après la mort d'Alexandre, Atropate se fit roi de la Médie, à laquelle il donna le nom d'Atropatène, et la transmit à ses descendants.

ATTA (T.-Quint.), poëte latin qui florissait l'an 677 de Rome, est auteur de *comédies* et de *satires* dont on trouve quelques fragments dans le *Corpus poetarum* de Maittaire.

ATSIZ. *Voyez* **ATZYZ.**

ATTAIGNANT (Gabriel-Charles de l'), bel esprit que sa qualité d'ecclésiastique n'a pas empêché de rimer quelques madrigaux et chansons assez galantes, né en 1697 à Paris, où il mourut le 10 janvier 1779, retiré chez les Pères de la doctrine chrétienne, fut de bonne heure pourvu d'un canonicat à Reims, mais ne quitta point la capitale, et fit métier d'amuser par des bons mots, impromptus ou couplets satiriques, la société qu'il y fréquenta jusqu'à l'époque de sa retraite du monde. Ses principales productions ont paru collectivement par les soins de l'abbé de la Porte, sous le titre de *Poésies de l'abbé de l'Attaignant,* 1757, 4 vol. in-12, auxquels il faut joindre un 5e vol. publié en 1779, sous le titre de *Chansons et poésies fugitives.* Le *Choix* qu'en a donné Millevoye, 1810, in-18, contient ce qu'il y a de moins mauvais parmi les différentes pièces de cet auteur, de qui nous citerons encore: *Épître à M. L. P. sur ma retraite,* 1769, in-8°; *Réflexions nocturnes,* 1769, in-8°. L'abbé de l'Attaignant est aussi auteur de plusieurs vaudevilles, et il a eu part avec Fleury à l'opéra-comique du *Rossignol.*

ATTAIGNANT de **DAINVILLE** l'), trésorier de St.-Lazare, et parent du précédent, est auteur d'une comédie en 5 actes et en vers, intitulé *le Fat,* jouée en 1751, mais non imprimée.

ATTALE Ier, roi de Pergame, succéda à Eumène, son cousin, l'an 241 avant J. C.; défit les Gaulois qui rava-

geaient depuis longtemps l'Asie Mineure; prit le titre de roi après cette victoire; s'empara de toute l'Asie en deçà du mont Taurus; fut forcé par Achæus d'en abandonner une partie; s'allia avec Antiochus le Grand contre Achæus; avec les Romains contre Philippe V, roi de Macédoine, l'an 214 avant J. C.; favorisa les lettres et fonda la célèbre bibliothèque de Pergame; il mourut l'an 197 avant J. C., âgé de 72 ans, après en avoir régné 44.

ATTALE II, dit *Philadelphe*, fils du précédent, monta sur le trône l'an 159 avant J. C., en attendant que son neveu, Attale Philométor, dont il était le tuteur, fût en état de régner; il battit Antiochus, roi de Syrie, et Prusias, roi de Bithynie, qui s'était emparé de Pergame; rétablit Ariarathe sur le trône de Cappadoce; fut constamment l'allié et l'ami des Romains, et fonda, en Lydie, Attalie et Philadelphie; il mourut à 82 ans (138 avant J. C.), dans la 21e année de son règne, empoisonné par son neveu, impatient de jouir de sa succession.

ATTALE III, dit *Philométor*, fils d'Eumène et neveu du précédent, monta sur le trône après la mort de son oncle (138 avant J. C.). Dès le commencement de son règne, il se souilla de meurtres; plusieurs de ses parents et amis furent victimes de sa cruauté; repoussa Nicomède, roi de Bithynie; il tomba en démence, et mourut, en 133, après un règne de 5 ans, instituant le peuple romain son héritier; son goût pour le jardinage lui avait fait abandonner les affaires; il se plaisait surtout à cultiver les plantes vénéneuses. On lui attribue l'invention du parchemin.

ATTALE, général de Philippe le Grand, roi de Macédoine, et depuis son beau-père. Alexandre le fit assassiner, vers 335 avant J. C., parce qu'il avait insulté un jeune seigneur, nommé Pausanias.

ATTALE (Priscus), préfet de Rome sous Honorius, se fit proclamer empereur en 409, et se soutint quelque temps dans les Gaules contre les généraux d'Honorius; Constance, général romain, le fit prisonnier en 416, et l'envoya à l'empereur, qui lui fit couper la main droite et le relégua dans l'île de Lipari, où il mourut misérablement en 417.

ATTALIOTA (Michel), juge et proconsul vers l'an 1070, a composé un *Manuel de droit*, dédié à l'empereur Michel Ducas, et que l'on trouve dans le *Jus gr.-roman.* de Leunclavius.

ATTAR ou **ATHAR** (Khodja), né en Abyssinie, au 15e siècle; attaché aux souverains d'Hormuz, il s'éleva aux premiers emplois; plaça sur le trône Chahweiss, le plus jeune des frères du roi, au préjudice de l'aîné, 1486; fut obligé de fuir son protégé, qui fut détrôné en 1488; devint régent de l'État, vers 1500, sous le jeune Seif-Eddyn IV; fut défait dans un combat naval par Albuquerque, et contraint de se rendre tributaire de la cour de Lisbonne en 1507; empêcha les Portugais d'élever une citadelle sur le terrain qu'il leur avait cédé; mort en 1513, au moment où il se préparait à repousser une nouvelle invasion d'Albuquerque.

ATTARDI (Bonaventure), religieux augustin, né à St.-Philippe-d'Argire en Sicile, professeur d'histoire sacrée à l'université de Catane, nommé, en 1738, provincial de son ordre en Sicile et à Malte, fut l'un de ceux qui attaquèrent Muratori, lorsqu'il eut soutenu qu'un chrétien n'était pas obligé de verser son sang pour défendre l'opinion de l'immaculée conception. On a de lui : *Bilancia della verita*, Palerme, 1738, in-4°; *La Risposta senza maschera al sig. Muratori*, Palerme, 1742.

ATTAVANTI (Paul), religieux servite, né à Florence en 1419, mort dans la même ville en mai 1499, ami des savants de son siècle, se rendait aux assemblées de l'académie platonicienne qui se tenaient dans le palais de Laurent de Médicis. On a de lui un *Carême*, 1479, in-4°; un *Abrégé du droit canonique*, Milan, 1479, in-fol.; une *Exposition des Psaumes*, 1479, in-4°; ses *Commentaires* sur Dante et sur Pétrarque sont restés manuscrits.

ATTÉIUS (Pacuvius), jurisconsulte romain, vivait vers 54 avant J. C. et fut disciple du fameux Servius Sulpicius.

ATTÉIUS (Capito), tribun du peuple, commanda quelques troupes, durant la guerre d'Auguste et de Marc-Antoine; il signa avec Agrippa, l'accusation contre Cassius, 43 avant J. C. Ses ouvrages sont perdus; c'étaient: *Commentaria ad leg. XII. tab.; De pontifico jure; De jure sacrificorum; De senatoris officio.*

ATTÉIUS (Capito), fils du précédent, jurisconsulte célèbre sous Auguste, tribun avec Aquilius Gallus; consul avec Germanicus, l'an 12 de J. C.; mourut l'an 23. Ses ouvrages sont cités avec éloge par Aulu-Gelle, Festus, Macrobe, Augustin, etc.

ATTENDOLO (Darius), docteur en droit, né à Bagnacavello, dans le 16e siècle. Après avoir fait ses études à Bologne, il s'adonna pendant quelque temps au métier des armes, et suivit le prince de Salerme, dans son expédition contre le Piémont. Dégoûté de la guerre, il se retira pour se livrer entièrement aux lettres. Il a publié *il Duello, diviso in tre libri*, Venise, 1560; *Discorso intorno all' onore e al modo d'indurre le querele per ogni sorta d'ingiuria alla pace*, Venise, 1565, in-8°. — Son fils, poëte et littérateur, a laissé un *Recueil de poésies*, Florence, 1584, et Naples, 1588, in-4°, et d'autres productions peu intéressantes.

ATTENDOLO (Jean-Baptiste), savant littérateur du 16e siècle; naquit à Capoue; il se distingua par sa connaissance dans les langues anciennes et modernes, par ses poésies et surtout par la part qu'il prit dans la fameuse querelle entre l'Académie de la Crusca et Camille Pellegrino, au sujet de la *Jérusalem délivrée* du Tasse; il prit ouvertement le parti de ce poëte. Mort par suite d'une chute de voiture en 1593. Il a laissé: *Orazione nell' essequie di Carlo d'Austria principe di Spagna*, etc., Naples, 1573, in-4°; *Rime*, Florence, 1584, in-8°, etc., etc.

ATTENDOLO (Catherine), soutint la gloire de son frère Sforce, qui s'éleva d'un rang obscur à la place de connétable du royaume de Naples, et dont les descendants devinrent ducs de Milan.

ATTERBURY (François) célèbre évêque anglais, né à Middleton en 1662, fut successivement chapelain du roi Guillaume, de la reine Anne, évêque de Rochester et doyen de Westminster. Après la mort de la reine, accusé d'être entré dans une conspiration en faveur des Stuarts, il subit un interrogatoire devant un comité du conseil privé, fut envoyé prisonnier à la Tour de Londres, décrété d'accusation par la chambre des communes, et tra-

duit devant les pairs. Cette chambre le destitua de toutes ses dignités et le bannit à perpétuité du territoire de la Grande-Bretagne. Il alla d'abord à Bruxelles, puis se fixa en France, et mourut à Paris le 15 février 1732. On estime surtout ses *Sermons*, 4 vol. in-8°, et ses *Lettres*, publiées avec celles de Pope et de Swift.

ATTERSOL (Guill.), savant anglais du 17e siècle, a publié en anglais un *Commentaire sur le livre des Nombres*, 1618, in-folio.

ATTHALIN (Cl.-Franç.). *Voyez* **ATHALIN**.

ATTICUS (Titus Pomponius), chevalier romain, fut lié d'une étroite amitié avec Cicéron ; pendant les guerres civiles de Cinna et de Sylla, il se retira à Athènes, d'où lui vint le surnom d'Atticus ; il y apprit le grec, et le parlait aussi purement que le latin ; de retour à Rome, il resta neutre et fut toujours l'ami des rivaux qui se disputaient l'autorité ; il sauva des proscrits et les aida dans leurs besoins ; outre Cicéron, il comptait encore au nombre de ses amis Hortensius, Pompée, César, Marc-Antoine et Brutus ; Quintus Cicéron épousa sa sœur, par l'entremise de Cicéron, son frère ; et Agrippa, sa fille Pomponie ; Atticus mourut à 77 ans (32 ans avant J. C.) : il a composé des annales, des éloges en vers, et diverses pièces en grec et en latin ; Cicéron lui écrivit un grand nombre de lettres que nous avons encore et qui forment dix-sept livres ; sa vie a été écrite par Cornélius Nepos.

ATTICUS (Julius), fils de Plutarque de Marathon ; fut préfet de toute l'Asie, sous l'empire de Nerva, l'an 97 de J. C. ; il fit la découverte d'un trésor que l'empereur lui permit de s'approprier ; donna à son fils Hérode, intendant des villes libres d'Asie, 6,300,000 francs pour construire des bains à Troade ; embellit Athènes, et légua à chacun des Athéniens une mine (90 francs) par an.

ATTICUS (Hérode), fils du précédent, célèbre rhéteur, précepteur de Vérus ; Antonin l'éleva au consulat en 143 ; ses ouvrages sont aujourd'hui perdus. Dans le 17e siècle, on a découvert une colonne de marbre portant une inscription qui a été publiée avec des notes par Saumaise ; elle rappelle cet Atticus. Il eut un fils qui était si peu intelligent que, pour lui apprendre les lettres de l'alphabet, son père lui donna vingt-quatre domestiques dont chacun portait le nom d'une des lettres, et en avait la figure peinte sur la poitrine.

ATTICUS, philosophe platonicien, vivait au 2e siècle de l'ère chrétienne, sous l'empereur Marc-Aurèle ; il combattit les dogmes d'Aristote et s'attacha à fixer une ligne de séparation entre la philosophie péripatéticienne et celle de Platon.

ATTICUS, patriarche de Constantinople, né à Sébaste, successeur d'Arsace au siége de Constantinople, en 406 ; cette élection souleva contre lui Innocent Ier et saint Jean-Chrysostôme ; mort le 10 octobre 425 ; sa piété et sa science le firent estimer.

ATTILA, fils de Mandras, tirait son origine des Huns qui avaient combattu les empereurs de la Chine. Il succéda, en 434, à son oncle Roas, et partagea l'autorité souveraine avec son frère Bleda. Ces deux chefs barbares, établis dans la Hongrie et dans la Scythie, menacèrent l'empire d'Orient, et forcèrent deux fois le faible Théodose II d'acheter la paix à des conditions honteuses. Attila feignit d'avoir trouvé l'épée de la divinité tutélaire des Huns ; fier de posséder cette arme qui donnait à sa puissance un caractère sacré, il ne songea plus qu'à faire valoir ses droits divins et incontestables à l'empire de l'univers. Ayant fait mourir son frère Bleda, ce fratricide fut attribué à une inspiration du ciel, et célébré comme une victoire. Seul maître d'un peuple qui adorait la Divinité sous le symbole d'une épée, chez lequel, dit Montesquieu, les enfants entraient en fureur au récit des beaux faits d'armes de leurs pères, où les pères versaient des larmes de ne pouvoir suivre leurs enfants à la guerre, Attila avec une ambition sans bornes, devait faire trembler tous les peuples et devenir, comme il le disait lui-même, le fléau dont Dieu se servait pour châtier les nations. En peu d'années, il étendit sa domination sur toutes les provinces de la Germanie et de la Scythie ; les empereurs d'Orient et d'Occident étaient ses tributaires, les Vandales ses alliés, les Ostrogoths, les Gépides, une partie des Francs se réunissaient sous ses drapeaux : les peuples les plus reculés du Nord le redoutaient comme un guerrier qui commandait à la victoire, et comme un magicien qui excitait à son gré les orages, dictait des lois aux éléments, et faisait tomber les étoiles. Devenu le monarque universel des barbares, et chef d'une armée dont les historiens font monter le nombre à 700,000 combattants, il porta ses armes jusque dans le royaume de Perse, dont il avait entendu vanter la puissance et les richesses. Après une longue marche dans laquelle aucun obstacle ne put l'arrêter, il fut battu par l'armée des Persans, dans les plaines d'Arménie, et se retira avec le projet de venger sa défaite sur l'empire d'Orient. Il ne manqua pas de prétextes pour déclarer la guerre. Tous les États qui promettaient un riche butin étaient ses ennemis naturels, et tous les princes qu'il espérait vaincre, avaient manqué à la foi des traités. Les Huns, conduits par Attila, pénétrèrent dans l'Illyrie, et ravagèrent toutes les provinces de l'empire, depuis le Pont-Euxin jusqu'à la mer Adriatique. L'empereur Théodose rassembla une armée pour s'opposer aux ravages d'un si redoutable ennemi ; mais dans trois batailles sanglantes, la fortune se déclara pour les barbares. Constantinople ne dut son salut qu'à la hauteur de ses murailles, et à l'ignorance des compagnons d'Attila dans l'art des siéges. La Thrace, la Macédoine, la Grèce, devinrent la proie du farouche conquérant, qui porta partout le fer et la flamme, et détruisit soixante et dix villes florissantes. Théodose fut réduit à solliciter la clémence d'Attila ; les sénateurs et les nobles de Byzance vendirent leurs biens pour satisfaire son avidité et apaiser sa colère. Pendant les négociations, les ambassadeurs d'Attila allèrent menacer l'empereur de Constantinople jusque sur son trône, et ceux de Théodose vinrent plusieurs fois se jeter aux pieds du roi des Huns, qui avait établi sa cour dans un village royal, bâti sur les bords du Danube. Attila reçut les députés de Byzance, assis sur une chaise de bois, et reprochant à l'empereur Théodose d'avoir manqué aux conditions des traités : « Où est la forteresse, s'écria-t-il, où est la ville de l'empire romain qui peut prétendre à subsister, lorsqu'il nous plaira de la détruire ? » Les députés ne purent apaiser le monarque des Huns qu'à force de soumissions et de présents : tandis qu'ils étaient encore auprès de lui, Édecon, l'un de ses ambassadeurs envoyés à Constantinople, se laissa cor-

rompre par l'eunuque Crysaphius, et promit d'assassiner son maître, à son retour sur les bords du Danube. La vue des richesses qui lui étaient promises avait exalté la tête de ce barbare ; mais en revoyant Attila, il n'eut pas le courage d'achever son crime ; il se jeta aux pieds du monarque, avoua sa faute, et implora son pardon. A la nouvelle d'une conspiration découverte, on s'attendait à voir couler des flots de sang, et les ambassadeurs de Théodose tremblaient d'être immolés à la vengeance d'Attila ; mais le roi des Huns se contenta d'envoyer des députés à Constantinople, pour reprocher à Théodose sa perfidie, et pour demander la tête de Crysaphius, dont l'empereur racheta la vie par de nouveaux tributs. La paix fut conclue et bientôt troublée ; Marcien, qui succéda à Théodose, sentit toute la honte des traités faits avec Attila, et refusa de payer le tribut accoutumé : « J'ai de l'or pour mes amis, dit l'empereur, et du fer pour mes ennemis. » Attila fut irrité de cette réponse, et, dans sa colère, il menaça à la fois l'empire de Constantinople et celui d'Occident. Depuis longtemps, il avait le projet de faire une invasion dans les Gaules ; au premier signal, les nations de la Germanie et de la Scythie accoururent sous ses drapeaux, et des myriades de barbares s'avancèrent vers le Rhin et la Moselle. A leur approche, la consternation fut universelle. Les peuples désertaient les villes et fuyaient dans les forêts. Attila traversa la Champagne, qu'il trouva partout déserte sur son passage. Il passa la Seine, atteignit la Loire, et vint camper sous les murs d'Orléans. Les habitants, encouragés par Anianus ou Agnan, leur évêque, arrêtèrent les premiers efforts des barbares, et virent bientôt arriver à leur secours une armée commandée par Aétius, général des Romains, et par Théodoric, roi des Visigoths, établis à Toulouse. Cette armée réunissait sous ses drapeaux, les Goths, les Romains, les Armoricains, les Alains, les Bourguignons, et les Francs qui obéissaient à Mérovée ; à leur arrivée, le roi des Huns leva le siége, et, redoutant les suites d'une défaite au centre de la Gaule, il abandonna les bords de la Loire, et revint attendre ses ennemis dans les plaines de Châlons-sur-Marne ; bientôt les deux armées se trouvèrent en présence ; Attila inquiet sur le sort du combat qu'il ne pouvait éviter, consulta les aruspices qui lui annoncèrent sa défaite. Le roi barbare, sans laisser voir ses inquiétudes, parcourut les rangs de son armée, rappela à ses soldats leurs anciens exploits. Il se servit habilement de la doctrine de la prédestination, si familière à presque tous les peuples guerriers, et montra à ses compagnons la vengeance du ciel prête à éclater sur la tête des lâches. Enflammés par les discours et par la présence de leur chef, les Huns étaient impatients de combattre ; Attila rangea son armée en bataille, et s'avança à la tête de l'élite de ses guerriers. Après avoir, selon le langage des historiens, obscurci l'air d'un nuage de flèches et de javelots, l'infanterie et la cavalerie des deux armées se joignirent et combattirent corps à corps. Les Huns enfoncèrent le centre de l'armée ennemie, séparèrent les deux ailes, et réunirent tous leurs efforts pour accabler et détruire l'aile gauche. Attila se croyait déjà sûr de la victoire, lorsqu'un corps de réserve, commandé par Thorismond, fils de Théodoric, descendit des hauteurs voisines, attaqua l'armée des Huns avec impétuosité, porta le désordre et la mort dans leurs rangs ; Attila, pressé de toutes parts, se retira avec peine dans son camp, où la nuit sauva les débris de son armée. L'intrépide barbare se fit des retranchements avec des chariots et des bagages, et, dans son désespoir, il fit dresser un bûcher pour s'y précipiter lui-même, plutôt que de tomber vivant entre les mains de ses ennemis. Les vainqueurs et les vaincus passèrent la nuit dans les alarmes ; 160,000 morts, selon quelques historiens, couvraient le champ de bataille ; on avait vu dans l'une et l'autre armée les enseignes des Goths et des Francs, divisés entre eux, et combattant, les uns pour Rome, les autres pour Attila. Les Romains durent s'applaudir de voir les barbares aux prises avec les barbares, et montrèrent peu d'ardeur à poursuivre les avantages de cette journée. Les soldats de Théodoric, mort dans la mêlée, hésitaient d'attaquer Attila vaincu ; le préfet Aétius semblait redouter que les Goths et les Francs, ces dangereux auxiliaires de Rome, n'eussent plus d'ennemis à combattre. Tout porte à croire qu'après sa défaite, il conservait encore des forces redoutables ; car il ne fut abandonné par aucun de ses alliés. Les Goths se retirèrent dans les provinces méridionales de la Gaule. Aétius quitta les bords de la Marne ; Attila, toujours enfermé dans l'enceinte de ses chariots, s'étonna d'être resté seul dans les plaines de Châlons. Redoutant quelque stratagème, et manquant de vivres dans un pays qu'il avait ravagé, il se retira vers le Rhin, et sa retraite, qui ne fut troublée que par les Francs de Mérovée, apprit enfin, aux peuples des Gaules, que le *fléau de Dieu* avait été vaincu. Attila, plus irrité que découragé, reçut bientôt des renforts ; et le monde se demanda sur quel pays, sur quel trône allait éclater sa colère, sur quel peuple il allait venger la honte de sa défaite. Il résolut d'attaquer l'Italie. Pour la seconde fois, il réclamait, comme son épouse, Honoria, sœur de Valentinien III. Cette princesse, après avoir déshonoré son rang par sa conduite, avait imploré l'appui d'Attila contre sa propre famille, et demandé au monarque barbare d'être admise au rang de ses épouses ; le roi des Huns, peu scrupuleux sur l'honneur des princesses, avait saisi cette occasion de se déclarer le champion de la beauté persécutée ; mais, comme ses idées chevaleresques n'étaient pas tout à fait désintéressées, ce terrible chevalier exigeait qu'on lui cédât, avec la main d'Honoria, la moitié des provinces de l'empire. Il entra en Italie, à la tête d'une armée formidable ; tandis que l'empereur tremblant envoyait au roi des Huns des ambassades inutiles, Attila prenait et détruisait Aquilée ; il réduisait en cendres Padoue, Vicence, Vérone et Bergame, et ravageait les plaines de la Lombardie. Tous les habitants des villes et des campagnes fuyaient à son approche, les uns se réfugiaient dans les Alpes, les autres dans les Apennins. Les peuples de la Vénétie allèrent chercher un asile dans les lagunes de la mer Adriatique, et fondèrent Venise, qui doit ainsi son origine à la terreur qu'inspirait Attila. En entrant dans le palais de Milan, Attila aperçut un tableau qui représentait l'empereur des Romains assis sur son trône, et les princes de Scythie prosternés à ses pieds ; il ordonna au peintre d'effacer ce tableau, et de représenter sur la même toile le roi des Huns assis sur son trône, et les empereurs romains déposant à ses pieds des sacs

d'or. Les spectateurs applaudirent sans doute à ce changement, et l'Italie ne tarda pas à s'apercevoir que le tableau ordonné par le roi des Huns était d'une effrayante vérité. L'empire d'Occident n'avait point d'armée pour sa défense; l'empereur, le sénat et le peuple de Rome eurent recours aux larmes et aux supplications; le pape Léon Ier exposa sa vie pour sauver son troupeau, et se rendit dans le camp d'Attila avec les ambassadeurs romains; on proposa au roi des Huns de lui abandonner tous les droits de la princesse Honoria; cette proposition, la soumission des Romains, l'éloquence de Léon, son air vénérable, apaisèrent la colère du prince barbare; il faut croire aussi que l'arrivée d'Aétius, et le souvenir de la bataille de Châlons, purent contribuer à le rendre moins inexorable. Comme il ravageait tous les pays qu'il parcourait, son armée manquait presque toujours de vivres; le beau ciel d'Italie commençait d'ailleurs à amollir les pâtres du Nord; Attila accepta les conditions de la paix, et revint en Hongrie. Les Romains, qui n'avaient eu pour défense que leurs prières, remercièrent le ciel, et crurent devoir leur salut à un miracle. Attila, de retour de Hongrie, tenta, contre la Gaule, une nouvelle expédition, qui ne réussit pas plus que la première; il trouva, dans les Alains, les Francs et les Goths, des ennemis invincibles. Obligé, pour la seconde fois, de quitter la Gaule, il se ressouvint qu'on ne lui avait point encore livré la princesse Honoria, et résolut d'aller la redemander le fer et la flamme à la main; pendant qu'il faisait ses préparatifs pour attaquer de nouveau l'Italie, et qu'il répétait sans cesse le nom d'Honoria dans ses terribles manifestes, il fut séduit par la beauté d'une jeune fille nommée *Ildico*, et l'ajouta à la nombreuse liste de ses épouses. Attila se livra, en cette occasion, à tous les excès de la débauche et de l'amour. Le lendemain de son mariage, ses courtisans et ses guerriers, impatients de saluer leur maître, pénétrèrent dans sa tente, et trouvèrent la jeune Ildico couverte d'un voile, assise près du corps glacé de son époux. Pendant la nuit, Attila avait été étouffé par une hémorragie, l'an 453. On soupçonna sa nouvelle épouse d'avoir contribué à sa mort, et, dans les deux cours de Rome et de Byzance, la jeune Ildico fut célébrée comme une autre Judith. Le corps du roi des Huns fut enfermé dans trois cercueils, le premier d'or, le second d'argent, et le troisième de fer; on égorgea les captifs qui avaient creusé la fosse, et le corps d'Attila fut enseveli pendant la nuit, comme si on eût voulu dérober le secret de sa tombe à tous les peuples qui devaient maudire sa mémoire. Jornandes nous a laissé un portrait de ce roi barbare. Il avait une grosse tête, un nez aplati, de larges épaules, une taille courte et carrée. Sa démarche était fière, sa voix forte et sonore; il roulait sans cesse des yeux féroces, et les rois qui suivaient sa cour disaient qu'ils ne pouvaient supporter la majesté de ses regards.

ATTILIUS CALATINUS (A.), deux fois consul à Rome, d'abord avec C. Sulpicius Paterculus, en 258 avant J. C., ensuite avec C. Cornélius Scipion Asina, en 254; il défit avec ce dernier une flotte carthaginoise forte de 120 voiles, prit Palerme et quelques autres places; enfin il fut dictateur, 249 ans avant J. C.

ATTILIUS (Marcus), ancien poëte latin, vivait au commencement du 7e siècle de Rome. Son style était très-dur, au jugement de Cicéron qui trouve cependant que sa traduction de l'*Électre* de Sophocle mérite d'être lue; il a laissé plusieurs comédies dont on ne connaît aucun fragment.

ATTILYS (N.) fut, avant la révolution, colonel du régiment Royal-Comtois; adjudant général de la nouvelle garde de Louis XVI, en 1792; se réfugia en Angleterre après le licenciement de cette garde; de retour en France, avec des émigrés et quelques soldats étrangers, on lui confia la défense du fort Penthièvre, dans la presqu'île de Quiberon. Les émigrés voulurent le défendre; mais les soldats étrangers se révoltèrent, et assassinèrent M. d'Attilys en 1796.

ATTINGHAUSEN (Gérard), landamman d'Uri en 1206, contribua à l'établissement de la fédération entre les trois cantons d'Uri, de Schwitz et d'Underwald.

ATTIRET (le frère Jean-Denis), jésuite et peintre français, de la mission de Pékin, né à Dole, en Franche-Comté, le 31 juillet 1702, reçut de son père, qui professait la peinture, les premières leçons de cet art, pour lequel il annonça les plus rares dispositions. A l'âge de trente ans, il entra chez les jésuites dans l'humble et simple qualité de frère convers. Quelques années après, les missionnaires de Pékin ayant fait la demande d'un peintre français, il sollicita cette destination, et partit pour la Chine, vers la fin de 1737. Le frère Attiret ne fut pas plutôt arrivé à Pékin, qu'il offrit à l'empereur Kien-long un tableau représentant l'*Adoration des rois*, et ce prince en fut si satisfait qu'il le fit placer dans l'intérieur de ses appartements. Ses travaux n'eurent presque point d'interruption; ils furent souvent excessifs depuis 1753 jusqu'en 1760, années les plus brillantes du règne de l'empereur Kien-long, et dont presque chaque mois a été marqué par des victoires, qui ont si considérablement agrandi les limites de son empire. Ces conquêtes, et les batailles qui les avaient procurées, fournirent les sujets d'un grand nombre de tableaux qui furent ordonnés au frère Attiret, et dans l'exécution desquels la bizarrerie du goût chinois lui fit rencontrer une foule de difficultés. La modestie, la douceur et la docilité de l'artiste français l'avaient rendu cher à l'empereur, qui ne laissait passer presque aucun jour sans se rendre à son atelier, pour l'entretenir et le voir peindre. Le 29 juillet 1754, étant entré au palais, selon son usage, un des grands de la cour lui annonça qu'il venait d'être créé mandarin. Une si haute distinction aurait pu tenter un cœur moins religieux. Le frère Attiret refusa les insignes et les émoluments considérables qui étaient attachés à cette charge. Le lendemain, l'empereur l'ayant fait appeler, lui fit un grand nombre de questions sur les motifs de son refus. Le frère se prosterna à ses pieds, et sut employer des expressions si touchantes pour justifier et colorer sa résistance, qu'il eut le bonheur de ne pas irriter le monarque, et d'en obtenir ce que désirait son extrême modestie. Nous n'avons de lui qu'une seule lettre, très-intéressante et élégamment écrite, insérée dans le *Recueil des Lettres édifiantes*, tome XXVII. Il y donne la description d'une des maisons de plaisance de l'empereur, et quelques considérations sur le goût de l'architecture chinoise. Tous les ouvrages de cet artiste sont renfermés dans l'in-

térieur du palais de l'empereur, où personne n'est admis. Les missionnaires eux-mêmes n'ont guère connu d'autre production de son pinceau, que le beau tableau de l'*Ange gardien*, qui orne la chapelle des Néophites, dans l'église de la mission française de Pékin. Le frère Attiret, épuisé de forces et consumé de travaux, mourut à Pékin, le 8 décembre 1768, âgé de soixante-six ans. L'empereur Kien-long l'honora publiquement de ses regrets, et donna 200 onces d'argent (1,500 fr.) pour concourir aux frais de ses funérailles.

ATTIRET (Claude-François), neveu du précédent, né à Dole le 14 décembre 1728, apprit la sculpture à l'école de Pigal. Ayant remporté un des grands prix annuels, il fut envoyé à Rome pour se perfectionner. De retour à Paris, il fut reçu à l'académie de peinture et de sculpture, et composa quelques ouvrages qui lui firent une espèce de réputation. C'est Attiret qui a fait les ornements de la fontaine publique de Dole. Il est mort à l'hôpital de cette ville, le 15 juillet 1804.

ATTMANN (Jean-Georges), savant distingué, né dans l'Argovie, en 1697; mort en 1758; auteur d'un grand nombre de mémoires sur la géographie, l'histoire et les antiquités de la Suisse.

ATTON second (Atho ii), évêque de Verceil, vivait dans le 10e siècle. Il fut grand chancelier de Lothaire, en 954, et son négociateur dans les affaires les plus difficiles de l'Église et l'empire. L'abbé Mai, bibliothécaire de la Vaticane, connu par ses belles découvertes de fragments des classiques latins, a publié dans le volume VI de cette collection, le *Poliptieum* de l'évêque Atton, manuscrit qui se trouvait à Rome. On n'a pas d'autres renseignements sur Atton.

ATTUMONELLI (Michel), membre de la société de médecine et de la société médicale d'émulation de Paris, né en 1750, à Andria, dans le royaume de Naples; il étudia la médecine à l'université de Naples, et vint s'établir à Paris en 1799, où il écrivit son opuscule intitulé : *Mémoire sur les eaux minérales de Naples, et les bains à vapeur*. Indépendamment de la médecine, il connaissait aussi parfaitement la littérature ancienne, la théologie, la physique, l'histoire naturelle, la botanique. Il mourut à Paris, le 17 juillet 1826, à l'âge de 76 ans. On a encore de lui : *Éléments de physiologie médicale, ou Physique du corps humain*, et une traduction en italien de *la Politique de la France régénérée*, de Condorcet.

ATWOOD (George), physicien anglais, né vers 1745, étudia à l'école de Westminster et au collége de la Trinité de Cambridge, où il fut ensuite professeur. Le célèbre Pitt, ayant assisté à un cours de physique qu'il faisait, conçut une si grande idée de ses talents, qu'il l'employa dans le ministère des finances. Ce ministre lui fit obtenir une pension qui s'éteignit à sa mort, arrivée en 1806, un an avant celle d'Atwood. Ses ouvrages, écrits en Anglais, sont : *Traité sur le mouvement rectiligne et la rotation des corps, avec une description d'expériences relatives à ce sujet*, 1784; *Analyse d'un cours sur les principes de la physique*, Cambridge, in-8°, 1784; *Recherches fondées sur la théorie du mouvement pour déterminer les temps de vibration des balanciers des horloges*.

ATZYS, prince de la dynastie des Kharismiens, et favori de Sandgiar, sultan des Seljoucides, gouverna l'empire avec gloire pendant la captivité de son maître chez les Turcomans. S'étant révolté ensuite, puis réconcilié avec lui, il mourut en 1155, âgé de 61 ans. Le poëte Rachid vante la bravoure et la libéralité de ce prince, dont il prononça l'oraison funèbre.

AUBAIS (Charles de BASCHI, marquis d'), d'une famille illustre, originaire d'Italie, qui avait la prétention d'avoir été souveraine, naquit au château de Beauvoisin, près de Nîmes, le 20 mars 1686, et mourut le 5 mars 1777. Passionné pour les lettres, il leur consacra sa fortune et sa vie. Il fut des académies de Nîmes et de Marseille. Il a publié, avec Léon Ménard, des *Pièces fugitives pour servir à l'Histoire de France, avec des notes historiques et géographiques*, 1759, 3 vol. in-4°; seul, une *Géographie historique*, 1761, in-8°.

AUBAN (le marquis de SAINT), mort le 5 septembre 1783, lieutenant général des armées du roi, servit 46 ans, fit 19 campagnes et se trouva à 38 siéges ou batailles; a laissé plusieurs ouvrages sur l'art militaire et notamment sur l'artillerie.

AUBE (d'). *Voyez* **RICHER D'AUBE**.

AUBENTON. *Voyez* **DAUBENTON**.

AUBÉPIN (Hector-Léonard de SAINT-COLOMBE de l'), chevalier, bailli de l'ordre de St.-Jean de Jérusalem, chef d'escadre des galères de France, et membre de l'académie des belles-lettres de Marseille, né le 2 avril 1663; en 1732, il accompagna avec deux galères le chef d'escadre Grandpré, chargé de punir les corsaires de Tripoli; en 1734, fut nommé chef d'escadre des galères, et peu de temps après maréchal de camp pour commander la marine; mort près de Lyon le 10 octobre 1736.

AUBER, membre de l'académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen, naquit dans cette ville vers le milieu du 18e siècle et se consacra dès sa jeunesse à l'enseignement. Lors de la création des écoles centrales, en 1795, il fut nommé professeur de belles-lettres à celle du département de la Seine-Inférieure. Il résigna sa chaire avant la suppression des écoles centrales; et mourut en 1803, une année après sa retraite. Les ouvrages qu'il a publiés sont : *Mémoire sur le gisement des côtes du département de la Seine-Inférieure*, etc., Rouen, 1795, in-4°; *Rapport sur les moyens d'améliorer les laines*, 1795, in-4°, etc., etc.

AUBERNON (Philippe), commissaire-ordonnateur en chef, né à Antibes en 1757, mourut à Paris le 4 juillet 1832, dans sa 75e année. Depuis le passage du Var en 1792, jusqu'à la bataille de Waterloo, il avait fait dans l'administration militaire toutes les campagnes actives, principalement sous les généraux Kellermann, Bonaparte, Brune, Schérer, Joubert, Moreau et Masséna. En Italie, en Hollande, en Dalmatie, en Illyrie et en Allemagne, il avait déployé les talents, l'intégrité et le dévouement d'un administrateur du premier ordre. Schérer lui attribuait une part dans la victoire de Loano. Masséna le citait comme ayant puissamment contribué à la prolongation du siége de Gênes et au succès de la bataille de Marengo. Joubert l'appelait le père du soldat : et Bonaparte, dans sa campagne d'Italie, voulut toujours l'avoir auprès de lui.

AUBERT (St.), évêque de Cambrai et d'Arras, en 633, fonda dans ces deux villes deux célèbres abbayes de

St.-Ghilain et de St.-Waast, obtint la confiance du roi Dagobert, et mourut en 668.

AUBERT (St.), évêque d'Avranches, au 8e siècle, fonda le chapitre du Mont-St.-Michel.

AUBERT, surnommé *le Moine de Puycibot*, quitta le cloître pour se livrer à son goût pour les lettres, parut avec avantage dans plusieurs cours, et se maria; mais comptant trop sur la fidélité de sa femme, il l'abandonna pour aller chercher de nouvelles aventures en Espagne. A son retour, ayant trouvé sa femme dans un lieu de débauche, il la força d'entrer dans une maison religieuse, et reprit lui-même l'habit monastique à Pignan, où il mourut en 1263. On a de lui 16 pièces. Raynouard en a publié une dans son *Choix de poésies*, III, 364, et des fragments de deux autres, V, 51.

AUBERT (Jacques), philosophe et médecin français, né à Vendôme, mort à Lausanne en 1586, a publié des *écrits* sur la peste, sur les métaux, la physique et la séméiotique.

AUBERT (Pierre), avocat, né à Lyon, le 9 février 1642, mort le 19 février 1733, légua sa bibliothèque nombreuse et bien choisie à sa ville natale pour la rendre publique. On lui doit un recueil de *Factums*, 1710-27, 2 vol. in-4°, et l'édition du *Dictionnaire* de Richelet, 1728, 3 vol. in-fol., qui est encore recherchée des curieux, parce qu'elle contient la biographie des auteurs mentionnés dans ce Dictionnaire, morceau de biographie retranché des éditions suivantes.

AUBERT (Michel), graveur, né à Paris en 1700, et mort en 1757, a travaillé pour la galerie de Versailles et la galerie de Dresde, et a gravé séparément un assez grand nombre d'estampes, parmi lesquelles on cite : *Mars et Vénus attachés par l'Amour; Mars désarmé par Vénus; la mort d'Adonis; Laban cherchant ses dieux.*

AUBERT (François-Hubert), avocat à Nancy, né dans cette ville vers 1720, fut pendant 29 ans attaché au service de Stanislas, qu'il suivit en Pologne lorsque ce prince fut élu roi pour la 2me fois; après la mort de Stanislas, Aubert vint s'établir à Paris et mourut à la fin du 18e siècle. Il a publié la *Vie de Stanislas, roi de Pologne*, Paris, 1769.

AUBERT (François), né à Olioulles le 21 juillet 1692, médecin du roi à Marseille, mourut en 1782, léguant ses biens pour fonder un hôpital. — Un autre médecin du même nom, né le 28 septembre 1695, à Dormans en Champagne, médecin à Châlons-sur-Marne, a publié *Consultation sur la maladie noire*, 1745, in-4°, et quelques écrits moins importants.

AUBERT (Jean-Louis), abbé, professeur de littérature française au collége Royal, né à Paris le 15 février 1731, mort le 10 novembre 1814, eut l'art d'élever l'apologue, et de lui donner un air de philosophie qui ne dépare point la fable quand il est sobrement dispensé. Tout homme de goût sera de l'avis de Voltaire, au sujet de ses fables du *Merle*, du *Patriarche*, des *Fourmis*, en y rencontrant le sublime et la naïveté fondus ensemble. Ses autres *poésies* décèlent un auteur élégant et facile. Il a rédigé pendant longtemps les *Petites-Affiches*, et publié ses *œuvres*, 1774, 2 vol. in-8°, dans lesquels, outre ses fables on distingue le poëme de *Psyché*.

AUBERT (Jean), avocat, né en 1750, mourut à Arles, sa ville natale, en 1822, laissant des *Commentaires* inédits *sur le Code civil.*

AUBERT DE MASSOIGNE (Pierre-Guillaume), avocat, né à Poitiers vers 1530, mort en 1601, a donné : *Histoire des guerres des chrétiens contre les Turcs, sous Godefroid*, Paris, 1559, in-4°; *Vers au chancelier de Lhopital;* et *mes Retranchements*, 1585, in-8°, petit recueil de prose et de vers qu'il avait composé en *retranchant* sur les heures de ses occupations habituelles. Scévole de Ste-Marthe a traduit ses poésies en vers latins.

AUBERT-DUBAYET, né à la Louisiane, le 19 août 1759, était en 1780, sous-lieutenant au régiment de Bourbonnais, et, après avoir combattu en Amérique, revint en France au commencement de la révolution. On voit par une brochure qu'il publia en 1789, contre les juifs, qu'il n'en adopta pas d'abord les principes; mais il changea bientôt d'opinion, et fut nommé, en 1791, député au corps législatif. Après la session, il rentra dans la carrière militaire, et, en 1793, défendit Mayence, Après un siége opiniâtre, il rendit cette place au roi de Prusse, et en conduisit la garnison contre les Vendéens. Ce corps de troupes contribua puissamment à contenir l'insurrection. Battu néanmoins à Clisson, Aubert-Dubayet fut l'objet de quelques dénonciations, dont il finit par triompher. Commandant en 1796 l'armée des côtes de Cherbourg, il fut appelé, par le gouvernement directorial, au ministère de la guerre, qu'il ne garda que trois mois, et devint ambassadeur à Constantinople, où il mourut le 17 décembre 1797.

AUBERTIN (Edme), ministre protestant de Charenton, né en 1595 à Châlons-sur-Marne, mort à Paris en 1652, est auteur de divers ouvrages sur le *Sacrement de l'Eucharistie*, réfutés par Arnauld dans *la Perpétuité de la foi.*

AUBERTIN (Antoine), né à Nancy, au commencement du 17e siècle, entra dans l'ordre de Prémontré, devint prieur de l'abbaye d'Étival, monastère des Vosges, et mourut en 1678, à Brieul près de Verdun. On a de lui : *Vie de sainte Richarde, fille d'un roi d'Écosse*, Nancy, 1655, in-12; *Vie de saint Astier, solitaire dans le Périgord*, Nancy, 1656, in-12.

AUBERTIN (Dominique), né à Lunéville, le 28 avril 1751, de parents obscurs, s'engagea, en 1767, dans le régiment de Beauce, infanterie, et fit, en 1771, comme simple grenadier, la campagne de Corse. Il parvint au grade de quartier-maître trésorier. Ainsi il était avant la révolution ce que l'on appelait un officier de fortune. Il fit les campagnes de Flandre, de la Vendée, et parvint successivement au grade d'adjudant général. En 1797, les blessures qu'il avait reçues, ses infirmités, le déterminèrent à demander sa retraite. Il se retira dans sa ville natale, et il y mourut le 20 avril 1825. Il a rédigé des *Mémoires sur la guerre de la Vendée en 1793 et 1794.* On les a imprimés dans le 1er vol. des *Mémoires du général Hugo*, Paris, 1823, in-8°.

AUBERTIN (Martial), acteur du théâtre de la Porte-Saint-Martin, mort à Paris en novembre 1824. On a de lui (avec M. Henrion) *la Dupe de la ruse*, comédie-vaudeville, Paris, 1805, in-8°; (avec M. Dumersan) *Zoé ou l'effet au porteur*, en 1 acte, 1821, in-8°; (avec M. Jouslin de Lasalle) *les deux Veuves ou les con-*

trastes, 1822 ; (avec MM. Ménessier et Martin) *les Suites d'un bienfait,* 1821, in-8°, etc., des chansons et quelques pièces de vers latins.

AUBERY (Claude), médecin français du 16e siècle, qui, ayant embrassé la réforme, se retira à Lausanne, y devint professeur de philosophie, et publia plusieurs ouvrages, entre autres des *Commentaires sur l'épître aux Romains,* que Bèze fit condamner au synode de Berne. Aubery mécontent quitta Lausanne et fit son abjuration à Dijon, où il mourut en 1596.

AUBERY ou **AUBRY** (Jean), médecin, né dans le Bourbonnais, fut attaché au duc de Montpensier, et mourut vers 1620. On a de lui un *Traité des bains de Bourbon-Lancy,* 1604, in-8°, et une *Apologie de la Médecine,* en latin, 1608, in-8°. Mais on ne recherche d'Aubery qu'un traité singulier : l'*Antidote d'amour et les remèdes pour se préserver et se guérir des passions amoureuses,* Paris, 1599, réimprimé, Delft, 1663, petit in-12.

AUBERY (Louis), sieur du Maurier, écrivain, mort en 1687, fut attaché d'abord à diverses ambassades, et se retira ensuite dans ses terres, où il composa des *Mémoires* pour servir à l'histoire de Hollande, 1688, in-12, qui ont eu plusieurs éditions. Celle de 1754, 2 vol. in-12, publiés par l'abbé Sepher, a pour titre : *Histoire de Guillaume de Nassau, prince d'Orange, fondateur de la république des Provinces-Unies.* Aubery est encore auteur de *Mémoires de Hambourg,* in-8°.

AUBERY (Antoine), écrivain laborieux, né à Paris le 18 mai 1616, mort des suites d'une chute, le 19 janvier 1695, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue : *l'Histoire du cardinal de Richelieu,* 1660, in-fol. ; *Mémoire pour servir à l'histoire du cardinal de Richelieu,* 1660, 2 volumes in-fol. Ces deux ouvrages ont été réimprimés par les Elzevirs sous la rubrique *Cologne, P. Marteau,* 1666-67, 5 vol. in-12 ; *Histoire du cardinal Mazarin,* 1695, 2 vol. ; 1751, 4 vol. in-12 ; *Des justes réclamations du roi sur l'empire,* 1667, in-4°, Amsterdam, in-12. Cet écrit ayant alarmé les princes d'Allemagne, l'auteur fut mis à la Bastille, mais seulement pour la forme, et n'y resta que peu de temps.

AUBERY, frère du précédent, chanoine de St.-Jacques, puis du St.-Sépulcre, enfin de la Ste-Chapelle, et confesseur du président Lamoignon, figure dans le *Lutrin* de Boileau.

AUBERY (Jean-François), médecin, intendant des eaux minérales de Luxeuil, sa patrie, a publié un excellent ouvrage, sous le titre d'*Oracles de Cos,* Paris, 1776, in-8°, avec une *Introduction à la thérapeutique de Cos.* Ce médecin est mort à Luxeuil en 1795.

AUBESPINE (Claude de l'), baron de Châteauneuf, un des plus habiles négociateurs de l'Europe, secrétaire d'État ; fut nommé par François Ier, en 1545, un des commissaires chargés de négocier la paix de Hardelot avec les Anglais ; Henri II l'envoya, en 1555, aux conférences de la Marck ; il fut un des plénipotentiaires au traité de Cateau-Cambrésis ; se trouva aux états de Paris, en 1559 ; à l'assemblée de Fontainebleau, en 1560 ; chargé de traiter avec le prince de Condé et les autres chefs des huguenots, il ne put réussir à les ramener. Catherine de Médicis alla le consulter à son lit de mort, le jour de la bataille de St.-Denis ; il mourut le lendemain, 11 novembre 1567.

AUBESPINE (Gabriel de l'), évêque d'Orléans, né le 26 janvier 1579, d'une famille originaire de Beauce, fut désigné à 20 ans pour succéder à son parent Jean de l'Aubespine, évêque d'Orléans ; fut sacré à Rome, en 1604, par Clément VIII ; s'acquitta avec succès des négociations qui lui furent confiées ; ce qui ne l'empêcha pas de se livrer au gouvernement de son diocèse ; se trouvant à l'assemblée des évêques de la province de Sens, il ne signa qu'à regret la condamnation du fameux livre de Richer ; mort le 15 août 1630. On a de lui : *De veteribus Eccles. ritibus,* 1623, in-4° ; un *Traité sur l'ancienne police de l'Église, sur l'administration de l'Eucharistie ;* etc.

AUBESPINE (Charles de l'), marquis de Châteauneuf, frère du précédent, abbé de Préaux, naquit à Paris en 1580. Il s'acquit beaucoup de réputation dans ses ambassades, fut fait, en 1630, gouverneur de Touraine et garde des sceaux. Pendant les deux années que dura son ministère, il se déshonora par la conduite qu'il tint dans le procès des maréchaux de Marillac et de Montmorency. Au lieu de se récuser, en sa qualité d'ecclésiastique, il obtint un bref de Rome qui l'autorisait à présider les commissions où ces deux illustres personnages furent condamnés. Les sceaux lui furent ôtés en 1633, et il resta enfermé au château d'Angoulême jusqu'après la mort de Louis XIII. La cause de cette disgrâce a toujours été un mystère. Anne d'Autriche le rappela aussitôt après la mort du monarque, pour l'exiler encore au bout de deux ans, comme un des chefs du parti des *Importants.* Châteauneuf, ne pouvant vivre sans intriguer, se jeta dans le parti de la *Fronde.* La régente lui rendit les sceaux en 1650. Il fut ensuite sacrifié au ressentiment du prince de Condé, qui ne pouvait lui pardonner le jugement du duc de Montmorency. Rappelé de nouveau au conseil par une autre intrigue, il fut encore obligé de céder à la hauteur de Mazarin dont il avait ambitionné la place. Enfin, le vieux courtisan mourut, le 26 septembre 1653, *chargé d'années et d'intrigues,* dit Mme de Motteville.

AUBESPINE (Madeleine de l'), tante des deux précédents, épouse de Nicolas de Neufville, fit par ses grâces et son esprit l'ornement des cours de Charles IX, Henri III et Henri IV, et fut célébrée par Ronsard. On lui attribue une *Traduction* des épîtres d'Ovide.

AUBETERRE (David BOUCHARD, vicomte d'), quitta sa famille qui s'était réfugiée à Genève pour motif de religion, rentra dans sa patrie, abjura le protestantisme, et fut réintégré dans ses biens par Henri IV, qui le nomma gouverneur du Périgord. Il défit en 1598 Montpézat, un des généraux de la Ligue, et fut tué la même année au siége de l'Isle.

AUBETERRE (Franç. d'ESPARBÈS de LUSSAN d'), maréchal de France, se distingua sous Henri IV et Louis XIII, et mourut en 1628. Son père Jean-Paul d'Esparbès avait servi en Italie sous Montluc, qui fait l'éloge de sa bravoure.

AUBETERRE (Joseph-Henri BOUCHARD d'ESPARBÈS, marquis d'), maréchal de France, né, le 24 janvier 1714, d'une famille ancienne, embrassa de bonne heure la profession des armes. Mousquetaire à seize ans et colonel à vingt-quatre, il commença dès cette époque

à signaler son courage. A la bataille de Dettingen, sur le Mein, en 1743, il reçut une blessure au bras, et en 1744 un coup de feu au travers du corps, à l'attaque de Château-Dauphin, en Piémont. Sa valeur lui fit obtenir un avancement rapide. Maréchal de camp en 1748, le marquis d'Aubeterre fut fait chevalier des ordres en 1757, lieutenant général en 1758, et conseiller d'État d'épée en 1767. Dans cet intervalle, il fut chargé par Louis XV de plusieurs négociations importantes. Successivement ambassadeur à Vienne, à Madrid et à Rome, il déploya dans tous ces emplois éminents des talents supérieurs. Son mérite et ses talents le firent nommer commandant en Bretagne, en 1775. Il avait alors pour secrétaire M. Cacault, qui, depuis, fut ministre à Rome. Il obtint le bâton de maréchal de France le 13 juin 1783, et mourut à Paris, le 28 août 1788.

AUBIGNAC (François HÉDELIN, abbé d'), naquit à Paris le 4 août 1604, et mourut à Nemours le 16 juillet 1676, âgé de 72 ans. D'abord avocat, il quitta le barreau pour se vouer à l'état ecclésiastique. Le cardinal de Richelieu lui confia l'éducation du duc de Fronsac, son neveu. La protection du ministre lui fit jouer un rôle assez important dans le monde et surtout dans la république des lettres; tour à tour grammairien, poëte, antiquaire, prédicateur et romancier, doué d'une imagination active, parfois brillante, il fut lié avec tous les hommes d'esprit de son temps, mais aussi il fut continuellement en guerre avec eux, surtout avec P. Corneille et Ménage. D'Aubignac était d'un caractère hautain, difficile, bizarre. Cet homme de lettres a beaucoup écrit: on lui doit : *Pratique du théâtre,* 1715, 2 vol. in-8°. C'est le seul des ouvrages de cet auteur que l'on puisse lire avec quelque fruit; *Térence justifié,* livre qui contient des recherches curieuses sur le théâtre ancien; *Apologie des spectacles; Zénobie,* tragédie (1647) en prose. Cette pièce fut vivement sifflée, et comme l'abbé d'Aubignac se vantait d'avoir suivi dans cet ouvrage les règles d'Aristote : « Je vous sais bon gré, lui dit le grand Condé, d'avoir suivi les règles d'Aristote, mais je ne pardonne pas aux règles d'Aristote d'avoir fait faire une si mauvaise tragédie à l'abbé d'Aubignac; » *la Pucelle d'Orléans,* tragédie, 1667; *Cyminde,* tragédie en prose; *le Martyre de Ste. Catherine,* tragédie en vers, 1650; *les Conseils d'Ariste à Célimène,* in-12; *Histoire du temps,* ou *Relation du royaume de la coquetterie,* in-12; *Macarise,* ou *la Reine des îles Fortunées,* 2 vol. in-8°, 1666.

AUBIGNÉ (Th.-Agrippa d'), né à St.-Maury, près de Pons en Saintonge le 8 février 1550. Sa mère mourut en lui donnant le jour, et c'est la raison qui le fit nommer *Agrippa* (*quasi ægrè partus*). A l'âge de 6 ans, il savait le grec, le latin et l'hébreu; à 8 ans il traduisit Platon en français. Il perdit son père à l'âge de 13 ans, et sa succession ne lui laissa qu'un nom illustre et des dettes; il s'enrôla dans les troupes du prince de Condé qui faisait la guerre dans le midi de la France, et bientôt après entra au service du roi de Navarre, qui le fit gentilhomme de sa chambre, maréchal de camp, vice-amiral de Guienne et de Bretagne. L'inflexibilité de son caractère n'était pas propre à lui concilier la faveur du prince; il quitta la cour. Le bruit se répandit qu'il avait été fait prisonnier au siége de Limoges; le roi prit des bijoux à la reine pour payer sa rançon. Sensible à cette preuve de bonté, d'Aubigné revint à la cour, et y conserva le droit de dire la vérité. Henri ne paraissait point offensé de ses plaintes; mais à la fin, sa vanité, sa franchise, et surtout son refus d'aider le monarque dans ses amours, le choquèrent. D'Aubigné fut obligé de s'éloigner. Il revint encore; mais, sur la demande formelle de la reine mère, qu'il ne ménageait pas dans ses sarcasmes, il fut exilé pour la deuxième fois. Après la mort de Henri IV, il vécut dans la retraite et composa l'*Histoire* de son temps, ouvrage digne de Tacite, du moins sous le rapport de la grandeur des idées et de la noblesse des sentiments. La meilleure édition est celle de 1626, in-fol. Le parlement de Paris ordonna que cette histoire fût brûlée comme une satire où les princes et les rois étaient outragés. D'Aubigné s'enfuit à Genève. Malgré son éloignement et la perte de ses biens, ses ennemis, toujours acharnés à le poursuivre, l'accusèrent d'avoir employé les matériaux d'une église démolie à la réparation des murs de Genève; il fut condamné à la peine de mort. « C'est le quatrième arrêt de ce genre, disait-il, rendu contre moi, pour des crimes dont je me fais honneur, et qui m'ont fait plaisir. » Il mourut à Genève le 29 avril 1630, laissant plusieurs enfants, entre autres Constant d'Aubigné, père de la célèbre Mme de Maintenon. Outre son *Histoire universelle,* on doit citer les *Aventures du baron de Fœneste,* 1617, in-8°, et *la Confession de Saney.*

AUBIGNÉ (Nathan d'), dit *la Fosse,* fils du précédent, exerça la médecine à Genève, où il obtint le droit de bourgeoisie en 1627. On a de lui un *Recueil de divers traités de médecine et de chimie,* Genève, 1624, in-8°.

AUBIGNÉ (Tite d'), fils du précédent, né en 1634, d'abord médecin à Genève, ensuite ingénieur au service de Hollande, est auteur d'une *Défense droite, d'après les principes de Cohorn,* Bresda, 1705, in-8°.

AUBIN (St.), né à Varmes, en 469, évêque d'Angers en 529, assista au concile tenu à Orléans en 538; mort le 1er mars 550.

AUBIN, né à Loudun, dans le 17e siècle, fut ministre de la religion réformée, et se vit obligé de quitter sa patrie après la révocation de l'édit de Nantes. Il se réfugia en Hollande, et publia l'*Histoire des Diables de Loudun, ou de la possession des religieuses ursulines, et de la condamnation et du supplice d'Urbain Grandier, curé de la même ville,* Amsterdam, 1693, in-12. Les libraires d'Amsterdam, affriandés par la vogue de l'*Histoire des Diables,* pressèrent Aubin de leur livrer d'autres productions. Il publia, en 1678, une traduction de *la Vie de Michel Ruyter,* par Brandt, in-fol., fig., qu'il dédia à Lefort, amiral des armées navales de Russie. Voulant traduire la Vie de Ruyter, Aubin dut se livrer à l'étude particulière du langage de la marine, et il amassa ainsi les matériaux d'un *Dictionnaire de Marine,* qui parut en 1702, Amsterdam, in-4°. On ignore l'époque de sa mort, mais on sait qu'il vivait encore en 1736.

AUBIN. *Voyez* **SAINT-AUBIN**.

AUBLET (J. B. Christophe FUSÉE), botaniste, né à Salon (Provence) le 4 novembre 1720, mort à Paris le 6 mai 1778, fut envoyé en 1752 à l'île de France pour y établir un jardin botanique. On lui reproche d'avoir contrarié le célèbre Poivre dans ses travaux pour la na-

turalisation des arbres à épiceries dans cette colonie. De là il fut envoyé, en 1762, à la Guyane, où il rassembla un herbier considérable. De retour à Paris, en 1765, il mit en ordre, d'après les conseils de Bernard de Jussieu, les matériaux qu'il avait rapportés de ses voyages, et les publia sous le titre de *Plantes de la Guyane,* 1775, 4 vol. in-4°, dont 2 de planches. M. Richard, de l'Institut, a donné le nom d'*aubletia* à un nouveau genre de plantes de la Guyane.

AUBRÉE, général français, dut son avancement à sa bonne conduite et à sa valeur dans la guerre de la révolution. Il servait en Hollande en qualité de chef de brigade sous les ordres du général Brune. Sa belle conduite, le 20 septembre 1799, au combat de Berghem, où les Anglais et les Russes réunis éprouvèrent une déroute complète, le fit nommer sur le champ de bataille, général de brigade. Il mourut les armes à la main en 1800.

AUBREMÉ (Charles-Alexandre-Joseph-Ghislain, comte d'), lieutenant général, commandeur de l'ordre de Guillaume, naquit à Bruxelles le 17 juin 1775, et non en 1776 comme l'annoncent toutes les biographies. Il entra au service en 1792 en qualité de lieutenant et servit avec distinction successivement sous les ordres des généraux Dumouriez, Custine, Houchard et Pichegru. Il était capitaine en 1795 et fit les campagnes d'Allemagne et de la Nord-Hollande en 1799; il se fit tellement remarquer par son courage et son sang-froid, qu'il fut choisi en 1807 pour faire partie du régiment des gardes du roi de Hollande. Lors de la réunion de ce royaume à la France, il passa de nouveau au service de cette dernière puissance et fit partie de la grande armée. Au retour de la campagne de Russie, d'Aubremé fut nommé colonel du 136e régiment de ligne et se fit remarquer à la mémorable journée de Lutzen; il y reçut une balle dans la poitrine et une autre à la hanche. L'empereur ayant eu connaissance de la belle conduite du 136e envoya 42 décorations au colonel, s'en rapportant à lui pour la distribution. A peine rétabli de ses blessures d'Aubremé prit part à l'affaire de Bautzen et ensuite à celles de Brienne, de Montmirail et à celle de Lisy, où il fut encore blessé, le 28 février 1814. Lors du changement de gouvernement en France, il rentra dans sa patrie et offrit ses services au prince qui, à cette époque, gouvernait la Belgique. Ses services furent acceptés et on lui confia le commandement supérieur de Mons avec la mission d'organiser les troupes dans cette province. Élevé au grade de général-major au mois d'avril 1815, il commandait à Waterloo la deuxième brigade de la troisième division et donna de nouvelles preuves de sa bravoure et de son intelligence. Le 23 février 1818 il fut élevé au rang d'adjudant général. Dans ses nouvelles fonctions, il sut si bien mériter la confiance du roi, qu'il fut nommé, l'année suivante, commissaire général de la guerre, fonctions qu'il remplit avec honneur jusqu'en 1827, époque où le prince Frédéric devint son successeur. Le roi, pour le récompenser des services qu'il avait rendus, le créa comte. Le général d'Aubremé faisait encore partie de l'état-major général de l'armée des Pays-Bas lorsque la révolution belge éclata. Le 26 août 1830, celui qui écrit cette notice, reçut la mission de se rendre, accompagné de quatre autres bourgeois, auprès de l'autorité militaire réfugiée au palais du roi, pour aviser au moyen de mettre un terme à la dévastation. Quoique le général n'eût pas le commandement des troupes, ce fut avec lui que la conférence eut lieu à la lueur des flammes occasionnées par l'incendie des décorations qui avaient été disposées dans le parc pour célébrer l'anniversaire du roi. Il fut convenu que l'on ferait faire des patrouilles mixtes, composées de militaires et de bourgeois, mais dont ces derniers seuls auraient le commandement. On se rendit à l'hôtel de ville pour organiser ce service. Le général, quoique en bourgeois, fut reconnu dans la rue de la Madeleine; aussitôt des cris de vive le général d'Aubremé sortirent du milieu des bandes armées qui parcouraient la ville. Nous avons consigné ce fait pour faire connaître les intentions pacifiques du général et pour constater en même temps, qu'au milieu de la perturbation générale qui régnait alors, la population appréciait ce brave militaire et rendait encore justice à ses éminentes qualités. Le comte d'Aubremé suivit l'état-major à Anvers, puis il alla à la Haye. Il ne prit aucune part aux événements qui suivirent. Étant déjà en disponibilité il obtint du roi Guillaume l'autorisation de voyager. Il parcourut les provinces rhénanes et alla se fixer à Aix-la-Chapelle où il mourut subitement d'une attaque d'apoplexie en février 1835.

AUBREY (Jean), antiquaire et littérateur, né en 1625 dans le Wiltshire, mort en 1700, fut l'un des premiers membres de la société royale de Londres. Instruit mais crédule et superstitieux, il a publié des *Mélanges* sur les sujets suivants : fatalité de jours, fatalité locale, prodiges, présages, songes, etc. Parmi les autres ouvrages qu'il a composés, on distingue : la *Vie de Hobbes,* inédite; un *Voyage dans le comté de Sussex,* imprimé en 1719, 5 vol. in-8°. Il a eu part au *Monasticon anglican.,* et fourni de curieux matériaux à Wood pour l'*Histoire de l'université d'Oxford.*

AUBRIET (Claude), peintre de plantes, de fleurs, de papillons, d'oiseaux et de poissons, soit à la gouache, soit en miniature, naquit à Châlons-sur-Marne, en 1651, et mourut à Paris en 1743. Ses talents et la célébrité qu'il avait acquise, le firent nommer dessinateur du Jardin du roi; et ce fut en cette qualité qu'il accompagna Tournefort dans le Levant. A son retour, il remplaça Jean Joubert, peintre du roi, au Jardin royal, et y continua la magnifique collection de dessins de plantes sur vélin, que Nicolas Robert avait commencée à Blois, par ordre de Gaston, duc d'Orléans, frère de Louis XIII. C'est d'après les dessins d'Aubriet qu'ont été gravées les planches des *Éléments de botanique* de Tournefort, qui servirent ensuite dans la version latine de cet ouvrage, ou les *Institutiones rei herbariæ,* avec le Corollaire. C'est à lui qu'on doit aussi les figures du Voyage de cet auteur, dans le Levant; il en avait rapporté les dessins originaux, faits sur les lieux. Après son retour, il fut employé par Seb. Vaillant à dessiner les plantes qui composent le *Botanicon Parisiense,* Leyde, 1727, in-fol. On voit, au cabinet des dessins et estampes de la bibliothèque royale de Paris, 5 vol. in-fol. de ses dessins, qui renferment : un superbe *Recueil de coquillages et de poissons,* grand in-fol. oblong; *Deux Suites de papillons, d'oiseaux et de poissons.*

AUBRION (Jean), chroniqueur exact, mais crédule, souvent cité par les historiens lorrains, vivait à la fin du 15e siècle. Sa coopération aux affaires de la république

messine (de Metz), rend son témoignage précieux, car il a été témoin ou acteur de la plupart des événements qu'il raconte. Député deux fois par ses compatriotes vers Charles le Téméraire, il tomba, en 1471, revenant de Bourges, dans un parti bourguignon, qui porta sa rançon à quatre cents florins du Rhin. Six années plus tard, il eut une autre mission près de Louis XI, qui était alors à Nogent; enfin ce fut lui qui, en 1492, fit rejeter par les autorités de Metz les prétentions du duc de Lorraine, relatives à l'imposition d'un subside extraordinaire sur la ville. Le Journal de Jean Aubrion, contenant tout ce qui s'est passé à Metz et aux environs depuis 1477 jusqu'en 1501, est écrit d'un style peu soigné, mais contient des particularités intéressantes. Ce chroniqueur est mort à Metz, le 10 octobre 1501.

AUBRIOT (Hugues), né à Dijon, dans le 14e siècle: par le crédit du duc de Bourgogne à la cour de France, il fut chargé de la direction des finances, et fut prévôt des marchands de Paris en 1367; organisa une milice bourgeoise; imagina les conduits souterrains pour faciliter l'écoulement des eaux; fit construire le pont au Change et le pont St.-Michel; ferma de murs la partie du quartier St.-Antoine qui borde la Seine; éleva le petit Châtelet pour arrêter les incursions des étudiants de l'université; fit construire la Bastille en 1369, pour servir de forteresse à la ville contre les Anglais; fit rendre aux juifs leurs enfants qu'on leur avait enlevés pour les faire baptiser; fut accusé d'hérésie, d'impiété et de débauche; excommunié, emprisonné à la Bastille, puis enfermé dans un cachot au Fort-l'Évêque; fut délivré par les Maillotins qui voulaient le mettre à leur tête en 1381, et, las des factions, se réfugia à Dijon, sa patrie, où il mourut l'année suivante.

AUBRIOT (Jean), évêque de Châlons-sur-Saône, en 1346, président de la chambre des comptes de Dijon, et conseiller d'Othon IV, duc de Bourgogne, auquel il rendit de grands services, était de la même famille que le précédent.

AUBRY (Jean), abbé de Notre-Dame de l'Assomption, voyagea d'abord dans l'Orient pour convertir les infidèles. Fatigué de ses vains efforts, il revint en France, et publia des livres d'alchimie qui eurent beaucoup de vogue. Pour les apprécier, il suffira de citer le commencement d'une brochure qu'il fit paraître l'année de sa mort : « A l'honneur et gloire de Dieu, à l'exaltation de la Ste. Vierge et de toute la cour céleste; je vais faire entendre la trompette de l'Évangile. » C'était un charlatan visionnaire qui cherchait à en imposer à la multitude par une apparence de piété. Il mourut vers 1667.

AUBRY (Jean-François), médecin, intendant des eaux à Luxeuil, sa patrie, où il mourut en 1795, est auteur d'un ouvrage intitulé : *les Oracles de Cos*, 1776 et 1781. Cet ouvrage, plus estimé à Montpellier qu'à Paris, contient des recherches curieuses sur l'histoire des anciens médecins et leur manière de pratiquer la médecine.

AUBRY (J. B.), maître paveur à Paris, où il mourut en 1692, a donné au Théâtre-Français deux tragédies, *Démétrius* et *Agathoclès*, non imprimées.

AUBRY (Jacques-Charles), né en 1688; mort le 22 octobre 1739, célèbre avocat au parlement de Paris, reçu le 9 août 1707. On a de lui un grand nombre de consultations et de mémoires imprimés, dont les plus remarquables sont deux *consultations* pour Soanen, évêque de Senez, et deux *mémoires* pour les ducs et pairs contre le comte d'Agénois.

AUBRY (Philippe-Charles), né le 8 février 1744 à Versailles, obtint dans les bureaux de la marine un emploi qu'il perdit par suppression en 1798, s'établit alors maître de langues, et mourut dans sa ville natale le 23 mai 1812. On lui doit la première traduction française de *Werther* de Gœthe, *l'Esprit d'Addison*, et des vers latins et français qui ne sont pas sans mérite.

AUBRY (Étienne), frère du précédent, peintre, né à Versailles le 10 janvier 1745, élève de Vien, fut reçu à l'académie de peinture en 1774, et se rendit à Rome où il avait fait de grands progrès dans son art, lorsque l'affaiblissement de sa santé le força de revenir dans sa ville natale, où il mourut le 25 juillet 1781, à l'âge de 36 ans. On a de lui des portraits et deux tableaux : *le Mariage interrompu; Adieux de Coriolan à sa femme*, son chef-d'œuvre.

AUBRY (François), né à Paris en 1750, parvenu au grade de capitaine d'artillerie avant la révolution, se retira du service et alla se fixer à Nîmes. En 1790 ayant adopté les principes de la révolution, il fut nommé maire de la ville et député à la Convention nationale. Il vota la mort de Louis XVI, avec sursis. C'est sur sa proposition que la Convention vota la confiscation des cloches. Ayant signé la protestation du 6 juin 1793, contre la journée du 31 mai, il fut un des 73 députés mis en état d'arrestation. Réintégré après la chute de Robespierre, il acquit une certaine influence dans les affaires de la guerre. Le 4 avril 1795, il entra au comité du salut public, où il fut chargé du personnel de l'armée, et ce fut à lui que Bonaparte dut s'adresser, lorsqu'il vint à Paris pour être remis en activité. Aubry ne voulut l'employer que dans l'infanterie, ce que Bonaparte refusa. Il fut obligé de se retirer du comité de salut public parce qu'on lui reprochait d'employer de préférence dans l'armée des aristocrates et des ex-nobles. Dans un discours dont l'impression fut ordonnée, il convenait que la révolution avait été souillée d'une multitude de crimes. A la séance du 7 août 1797, il fit rapport contre les destitutions militaires prononcées arbitrairement par le pouvoir exécutif. Dans la discussion qui eut lieu à ce sujet, Talot lui reprocha d'avoir destitué, étant membre du comité de salut public, les généraux Bonaparte et Masséna. Aubry répliqua qu'il n'avait fait qu'exécuter la loi qui ordonnait des réductions; et son projet contre les destitutions arbitraires fut converti en résolution, sauf quelques modifications. Entraîné dans la chute de son parti le 18 fructidor an V (4 septembre 1797), Aubry fut condamné à la déportation et embarqué à Rochefort. Il parvint à s'évader de la Guyane le 4 juin 1798, sur une pirogue, avec Pichegru et plusieurs autres déportés, qu'il suivit jusqu'à Démerary, où il tomba malade. N'ayant pu suivre ses compagnons d'infortune, il mourut dans cette colonie au commencement de 1799. C'était un homme actif et doué de quelques talents militaires. Il fut un des membres les plus marquants du parti antidirectorial au conseil des Cinq-Cents.

AUBRY du BOUCHET, né à la Ferté-Milon, en 1740, commissaire à terrier avant la révolution; député aux états généraux de 1789, y proposa un des premiers une

division géographique de la France ; le 14 octobre 1789, demanda l'établissement d'un cadastre général pour asseoir l'impôt forestier ; mort sur la fin de 1791.

AUBRY (Charles-Louis), frère du précédent, né à la Ferté-Milon, en 1746, aussi commissaire à terrier avant la révolution de 1789 ; depuis libraire à Paris ; mort en 1817 ; a fait plusieurs ouvrages estimés : *Le comparateur linéaire ;* un autre sur les nouveaux poids et mesures, et enfin un sur le système décimal qu'il contribua à faire adopter. On lui doit en outre : *Correspondance du libraire ou Aperçu bibliographique,* 1792, 3 vol. in-8° ; *Métrologie universelle,* 1799, in-8°, etc.

AUBRY (Jean-Baptiste), né à Deyviller, près d'Épinal, en 1736 ; mort à Commercy, le 4 octobre 1809 ; entra dans l'ordre de Saint-Benoît, où il composa plusieurs ouvrages qui furent loués par le censeur Riballier, l'abbé Bergier, d'Alembert et Lalande ; les principaux sont : *l'Ami philosophe et politique ; Questions philosophiques sur la religion naturelle ; l'Anti-Condillac ; Nouvelle théorie des êtres ; le Nouveau Mentor.*

AUBRY (Claude-Charles), général français, naquit à Bourg en Bresse le 25 octobre 1773. Fils d'un ingénieur des ponts et chaussées, il entra comme élève sous-lieutenant dans les écoles d'artillerie le 10 mars 1792, et parvint successivement au grade de capitaine, le 1er août 1793. Il fit en cette qualité, avec beaucoup de distinction, les campagnes de l'époque, à la frontière du nord, sur le Rhin, et particulièrement à l'armée de réserve qui pénétra dans le Milanais au commencement de l'année 1800, sous les ordres du consul Bonaparte. Dans le mémorable passage du Saint-Bernard, le capitaine Aubry concourut par son activité et son intelligence au transport de l'artillerie ; et il se distingua encore quelque temps après par son courage au passage du Mincio. Il entra ensuite dans l'artillerie de marine, et fut nommé en 1801 chef de bataillon et directeur de l'artillerie à Saint-Domingue. Revenu en Europe après les désastres de l'armée française, il rentra dans l'artillerie de terre, fut nommé major en 1803, et colonel en 1804. Chef d'état-major de l'artillerie de Masséna dans la campagne de 1809, il concourut par son habileté à la construction des ponts qui devaient porter l'armée française sur la rive gauche du Danube, et fut nommé général de brigade à la suite de cette belle opération. Blessé grièvement à la bataille d'Esling, il reçut le titre de baron. Après avoir été directeur de l'école d'artillerie d'Alexandrie, il fut appelé à la grande armée et prit une part honorable aux batailles de Smolensk, de la Moscowa et de Tolontino ; mais ce qui le distingua surtout dans cette funeste expédition, ce furent l'habileté et le courage qu'il déploya dans la soudaine construction de ce pont miraculeux de la Bérésina qui sauva Napoléon et les débris de son armée. Aubry reçut, pour récompense d'un si grand service, le titre de comte et le grade de général de division. Il fit encore, en cette qualité, la campagne de Saxe en 1813, et se fit remarquer aux batailles de Lutzen, de Bautzen, et surtout à Leipzig où il eut dans la troisième journée, 18 octobre 1813, les deux cuisses emportées par un boulet. Ce brave officier expira le lendemain après une douloureuse amputation. —Plusieurs militaires du même nom se sont distingués dans les guerres de la révolution.

AUBRY (Marie-Olympe de GOUGES, femme). *Voyez* **GOUGES.**

AUBUSSON (Jean d'), troubadour du 13e siècle, avait composé divers *écrits* dans lesquels il faisait valoir les droits de Frédéric II, empereur d'Allemagne. Millot a publié une de ses pièces dans l'*Histoire des troubadours.*

AUBUSSON (Pierre d'), grand maître de l'ordre de St.-Jean de Jérusalem, surnommé *le bouclier de l'Église,* né en 1423, s'attacha d'abord à Sigismond de Luxembourg, empereur d'Allemagne, servit sous lui en Hongrie contre les Turcs, et se trouva au siége de Montereau avec Charles VII. Plein de zèle pour la religion et de haine contre l'ennemi du nom chrétien, d'Aubusson ne put rester paisible spectateur de ses ravages ; reçu chevalier à Rhodes, il fut élu grand maître en 1476, fit fortifier l'île menacée par les Turcs, et soutint en 1480 ce fameux siége pour lequel Mahomet II fit d'immenses préparatifs : 160 vaisseaux de haut bord portant 100,000 hommes de débarquement, commandés par le pacha Paléologue, renégat qui s'était vendu au conquérant. D'Aubusson résista à ces forces imposantes et força Mahomet II de lever honteusement le siége après avoir essuyé une perte considérable. Cependant Zizime, poursuivi par son frère Bajazet, demanda un asile à d'Aubusson qui le lui accorda et le fit ensuite passer en France, puis à Rome entre les mains d'Innocent VIII, qui revêtit le grand maître de la pourpre. D'Aubusson eut la douleur de voir s'évanouir le projet d'une grande croisade qu'il devait commander contre les Turcs, ce qui hâta sa mort, arrivée le 13 juillet 1503. Le P. Bouhours a écrit la *Vie* du grand maître d'Aubussson.

AUBUSSON DE LA MAISON-NEUFVE (Jean d'), écrivain originaire du Berry, né vers 1530, a fait imprimer à Paris *Discours sur l'accueil fait par les Vénitiens au cardinal de Lorraine en* 1556 ; *l'Adieu des neuf muses aux rois,* etc., *au festin nuptial de Marie Stuart,* etc. ; *Huictains poétiques de l'onction des rois élus de Dieu*, etc., 1561 ; *Colloque social de paix, justice, miséricorde et vérité,* Anvers, 1559.

AUBUSSON (François, vicomte d'), duc de la Feuillade, pair et maréchal de France sous Louis XIV ; se distingua à la bataille de Réthel en 1651 ; servit aux siéges de Mouzon, de Valenciennes, de Landrecies et à celui d'Arras, en 1654 ; se trouva au fameux combat donné à St.-Gothard contre les Turcs en 1664 ; aux siéges de Berghes, de Furnes et de Courtray, en 1667 ; eut part à la conquête de la Franche-Comté, en 1674 ; emporta le fort St.-Étienne l'épée à la main ; fut nommé, en 1681, gouverneur du Dauphiné, après la mort du duc de Lesdiguières ; en 1686, il fit élever à Paris la statue de Louis XIV sur la place des Victoires, qu'il fit construire également à ses frais, dépense qui fut évaluée à plus de 2 millions, et ménagea sous la statue elle-même un caveau où ses restes furent déposés ; mort subitement dans la nuit du 18 au 19 septembre 1691.

AUBUSSON (Louis, vicomte d'), comte de la Feuillade, fils unique du précédent, né en 1673, aussi pair et maréchal de France ; succéda à son père dans le gouvernement du Dauphiné, en 1691 ; se distingua à la prise de la place de Ville-Franche, des forts de Montalban, de Saint-Hospice et de la ville de Nice ; en 1706, il leva

honteusement le siége de Turin ; mort au château de Marly le 29 janvier 1725.

AUBUSSON (George d'), oncle du précédent, archevêque d'Embrun, en 1649 ; fut ambassadeur à Venise et en Espagne, en 1661 ; détermina le roi d'Angleterre à envoyer en France une ambassade extraordinaire, afin que l'on reconnût sur les autres puissances la préséance du comte d'Estrades à qui on avait fait une offense (1691) ; mort en 1697, évêque de Metz.

AUBUSSON de SOUBREBOST (Louis), né à Bourganeuf (Creuse), en 1748 ; d'abord lieutenant dans un régiment colonial à St.-Domingue, il quitta l'état militaire et revint en France ; fut maire de Bourganeuf en 1788 ; membre des notables du Poitou ; député au corps législatif jusqu'en 1815, maire de nouveau en 1816 ; mort en 1820.

AUCANE (Joseph-Louis), créole de la Martinique, d'abord maître des comptes, puis capitaine de cavalerie ; ses liaisons avec Mme Sainte-Amaranthe, fille du marquis de Saint-Simon, gouverneur de la Franche-Comté, le firent surtout connaître ; impliqué dans la conspiration, dite de *Saint-Lazare,* il fut condamné à mort, et exécuté le 2 juillet 1794 ; son fils, âgé de 15 ans, et toute sa famille, subirent le même sort.

AUCKLAND (William EDEN, lord), né en 1750 ; auditeur, et un des directeurs de l'hôpital royal de Greenwich, en 1772 ; sous-secrétaire d'État, en 1773 ; membre de la chambre des communes, en 1775 ; envoyé, en 1778, dans l'Amérique septentrionale, pour rétablir l'union entre cette colonie et la métropole ; en 1779, il provoqua la réforme des lois pénales, concernant les déportations, les détentions, etc. ; secrétaire d'État en Irlande, en 1780, puis membre du parlement d'Irlande, proposa, en 1782, à la chambre des communes d'Angleterre, de reconnaître solennellement l'indépendance de l'Irlande, en matière de législation ; appelé au conseil privé, en 1783, et nommé vice-trésorier d'Irlande ; un des lords commissaires du conseil de commerce et des colonies, en 1785 ; plénipotentiaire dans le même temps à la cour de Versailles ; y négocia et signa un traité de commerce ; se rendit en Espagne, en 1788, avec la même qualité ; créé pair, et nommé à l'ambassade de Hollande, en 1790 ; y obtint l'armement d'une escadre contre l'Espagne ; le 10 décembre, signa la convention arrêtée entre l'empereur, les rois de Prusse, d'Angleterre, et des Provinces-Unies, concernant les affaires des Pays-Bas ; eut une grande part aux négociations qui amenèrent, en 1791, l'alliance des grandes puissances contre la France ; porté à la chambre des pairs, le 11 juin 1793 ; soutint, le 5 mai 1795, le bill proposé pour la levée des corps d'émigrés ; chancelier du collége Mareschal, en 1800 ; mort le 28 mai 1814 ; il avait épousé en 1776 la sœur de lord Minto. Il est auteur de plusieurs brochures sur des sujets politiques et commerciaux.

AUCLERC (Gabriel-André), né à Argenton, dans le Berri, vers le milieu du 18e siècle ; voulut pendant la révolution rétablir le culte du paganisme ; déposa dans un livre une partie de ses rêveries à ce sujet. Mort à Bourges, en 1815, après avoir, dit-on, abjuré ses erreurs.

AUDEBERT (Germain), poëte latin, né à Orléans le 13 mars 1518, dut à ses talents poétiques une assez grande réputation, Anobli par Henri III, il reçut du sénat de Venise le titre de chevalier de St.-Marc, et mourut dans sa patrie le 24 décembre 1598. Il est principalement connu par les *Éloges* en vers de Venise, Rome et Naples. Ces trois poëmes, imprimés séparément, ont été réunis dans l'édition de Hanau, 1603, in-8°.

AUDEBERT (Nicolas), conseiller au parlement de Bretagne, mourut cinq jours après son père ; il avait cultivé la poésie latine et a laissé quelques pièces recueillies dans les *Deliciœ poet. gallorum.*

AUDEBERT (Jean-Baptiste), peintre et naturaliste, né à Rochefort en 1759, vint jeune à Paris cultiver ses dispositions pour les arts du dessin, et se fit bientôt une réputation comme peintre en miniature. La protection de Gigot d'Orey, riche amateur, lui fournit les moyens de voyager en Angleterre et en Hollande, d'où il rapporta de nombreux dessins d'insectes pour l'ouvrage d'Olivier. Il se consacra dès lors exclusivement à la peinture des objets d'histoire naturelle, qu'il porta rapidement à un point de perfection qui ne sera que difficilement surpassé, et mourut en 1800, avant d'avoir pu jouir du succès de ses beaux ouvrages : *Histoire naturelle des singes et des makis,* Paris, 1800, in-fol., 63 figures en couleur ; *Histoire naturelle générale des colibris, oiseaux-mouches,* etc., 1802, 2 vol. grand in-fol. Le texte du second est de Vieillot. C'est l'ouvrage d'histoire naturelle le plus magnifique que l'on connaisse. Il en existe 12 exemplaires dont le texte est imprimé en or.

AUDÉE, chef de secte au 4e siècle, né en Mésopotamie, se sépara d'abord des prêtres et des évêques, dont il censurait, avec une hauteur insupportable, les vices et les désordres ; finit par adopter les erreurs des anthropomorphites, et quelques-unes de celles des manichéens ; la secte dont il était chef ne subsistait plus sur la fin du 5e siècle.

AUDEFROI *le Bâtard,* trouvère, dont il reste 17 *chansons* dans les manuscrits des poëtes avant 1300, à la bibliothèque royale à Paris. Le Grand d'Aussi, qui, dans son *Recueil de fables,* cite 5 *lais* d'Audefroi, le regarde comme l'inventeur de ce petit poëme.

AUDENAERD (Robert van), naquit à Gand, en 1663. Le désir de se perfectionner dans la peinture, qu'il avait étudiée dans son pays, lui fit entreprendre le voyage d'Italie. Il séjourna longtemps à Rome, où il reçut des leçons de Carle Maratte, qui le prit dans une singulière affection. Ayant été chargé de graver quelques-uns des tableaux de ce maître, et cet essai ayant réussi, Audenaerd se consacra entièrement à la gravure. Il a exécuté un grand nombre d'ouvrages estimables, non-seulement d'après Carle Maratte, mais aussi d'après les tableaux de Daniel de Volterre, d'Annibal Carrache, du Dominiquin, de Piètre de Cortone, du cavalier Bernin, et de quelques autres. Parmi toutes ces estampes, on distingue *la Mort de la Vierge* et *le Martyre de St.-Blaise.* Cet artiste mérite d'être cité avec éloge, autant par l'esprit et le sentiment qu'il a mis dans ses productions, que par la multitude des beaux tableaux qu'il a gravés. Il est mort dans sa patrie, en 1743.

AUDIBERT, littérateur, né à Toulouse vers 1720, cultiva les lettres pour sa propre satisfaction, ne fut d'aucune académie, et vécut inconnu de ses compatriotes.

Il est mort vers l'année 1770 âgé d'environ 50 ans. On a de lui, *Dissertation sur les origines de Toulouse*, Avignon, 1764, in-8°.

AUDIBERT (Louis-Antoine), médecin de la Ciotat, auteur de deux petits poëmes *la Conquête de Mahon*, 1756, et *Louis XV sauvé*, 1757.

AUDIERNE (Jacques), géomètre, né vers 1710 à Beauchamps, dans la vallée de Montmorency, s'adonna d'abord aux lettres, et fit représenter en 1759 trois comédies en prose et en un acte : *la Suivante désintéressée*, *la Méprise* et *le Mari égaré*. L'année suivante, il donna les *trois Bossus*, et abandonna le théâtre. Après avoir rempli les fonctions de maître de mathématiques des pages de la comtesse de Toulouse, il ouvrit une école à Paris, publia pour ses élèves divers ouvrages, et mourut entièrement oublié vers 1785. Outre une nouvelle édition de la *géographie* de Robert, Paris, 1746, augmentée d'un traité de la sphère, on a d'Audierne : *Les éléments d'Euclide*, démontrés d'une manière nouvelle et facile, Paris, 1746 ; *Traité complet de trigonométrie*, ib., 1756, in-8° ; *Éléments de géométrie*, ib., 1765, in-8°. Enfin on lui doit des éditions estimées des *Éléments de géométrie* d'Euclide, traduits par le P. Dechalles et par Ozanam, 1778, in-12 ; du *Traité de l'Arpentage*, par Ozanam, 1779, et de sa *Méthode de lever des plans*, 1781.

AUDIERNE (Joseph d'), provincial des capucins de Bretagne. On a de lui un *Abrégé de la Béatification des saints* de Benoît XIV, 1759, in-12, et des *Instructions* sur différents cas de conscience, 1772, in-12.

AUDIFFREDI (J. B.), dominicain, savant bibliographe, né en 1714 à Saorgio, près de Nice, cultiva d'abord l'astronomie, et publia quelques *observations ;* mais nommé bibliothécaire de la Casanate, il tourna toutes ses études vers la bibliographie, et mourut le 3 juillet 1794. Ses principaux ouvrages sont : *Catalogus historico-criticus romanarum editionum sæculi XV*, 1783, in-4°. Cet ouvrage, dans lequel il critique le *Specimen typographicum romanum* du P. Laire, fut le signal d'une discussion très-vive entre ces deux savants ; *Catal. edit. italic. sæc. XV*, 1794, in-4° ; *Catalog. biblioth. casanatensis librorum typis impressorum*, 1761-1788, 3 vol. in-fol., ouvrage non terminé.

AUDIFFRET (Hercule), général de la congrégation des Pères de la doctrine chrétienne, né à Carpentras le 15 mai 1603, mort dans cette ville le 6 avril 1659, oncle et maître de Fléchier, était digne de le diriger par la pureté de son goût et de sa morale. Ses ouvrages les plus connus sont : *Questions spirituelles et curieuses sur les Psaumes*, 1668, in-12 ; *Oraison funèbre* de la princesse de Condé, etc.

AUDIFFRET (J. B.), diplomate et géographe, né à Marseille, mort à Nancy en 1733, fut envoyé extraordinaire de France à Mantoue, Parme et Modène, et consacra ses loisirs à recueillir des matériaux pour sa *Géographie ancienne, moderne et historique*, en 1689, dont il a publié la première partie contenant *l'Europe*, 1689, 2 vol. in-4° ou 3 in-12.

AUDIFFRET (Jean-François-Hugues, comte d'), servit avec distinction sous le prince de Conti et sous le comte de Marcieu, en 1746 ; sous le comte de Mailly, en 1747 ; il était lieutenant de roi à Briançon, lorsque le comte de Belle-Isle fut tué au combat d'Exiles ; sa maison fut convertie en hôpital pour y recevoir les blessés, qui y furent soignés par le comte et sa femme avec le plus généreux empressement.

AUDIFFRET (Polyeucte), issu d'une des branches de cette famille établie en Provence, naquit vers 1750, à Barjols, où son père était juge royal. Une imagination ardente l'entraîna dès sa jeunesse dans une vie désordonnée. Mais faisant un retour sur lui-même, et dominé par un autre genre d'exagération, il embrassa la règle austère de la Trappe et s'ensevelit dans l'abbaye de Sept-Fonts. La révolution l'ayant tiré de son cloître, il se fixa en Italie, où ses connaissances en numismatique le firent accueillir. Après avoir vécu quelque temps avec les savants et les artistes, il se retira dans un couvent de camaldules, au royaume de Naples, où il mourut en 1807.

AUDIFFRET (François-César-Joseph-Madelon), fils d'un avocat, naquit à Draguignan le 15 janvier 1780. Il entra dans l'administration des droits réunis, le 6 mai 1804, en qualité de vérificateur, devint successivement sous-chef, et chef-adjoint, fut admis à la retraite temporaire le 1er juillet 1814, malgré ses opinions royalistes très-prononcées, et mourut à Montmartre, des suites d'une aliénation mentale, en juin 1820 ; il publia l'*Almanach des Spectacles*, Paris, 1809, in-18, première année.

AUDIGIER, souvent désigné sous le nom d'Audusier, né à Clermont-Ferrand, d'une famille distinguée, dans le 18e siècle, et dont il a tracé fort au long la généalogie et les illustrations, embrassa l'état ecclésiastique et devint chanoine de la cathédrale de cette ville sous l'épiscopat de Massillon. On a de lui une *Histoire civile, littéraire et religieuse de la province d'Auvergne*, 14 tomes en 9 vol. in-4°, conservée manuscrite à la bibliothèque royale de Paris.

AUDIGUIER (Vital d'), sieur de la Menor, poëte français et traducteur, mort à Paris vers 1624, n'ayant pu s'avancer dans la carrière militaire, y renonça pour se livrer aux lettres, et publia des traductions, entre autres celle des *Nouvelles* de Cervantes, et de son roman de *Persilès et Sigismond*. Il s'associa son neveu, Pierre d'Audiguier, qui traduisit la deuxième partie de *Lazarille de Tormes*, et la *Stratonice* de Luc Assarino, 1640, in-8°.

AUDIGUIER (Henri d'), avocat général de la reine mère en 1662, est connu par une brochure contre Mézeray, intitulé : *le Censeur censuré*.

AUDIN-ROUVIÈRE, ancien professeur d'hygiène au lycée de Paris, l'un des fondateurs de l'athénée royal, né à Carpentras en 1764, mort du choléra à Chaillot le 23 avril 1832, prétendait guérir tous les maux avec ses *grains de santé*, que Grimod de la Reynière a vantés *comme le meilleur et le plus aimable des purgatifs*. Toujours est-il qu'ils ont fait la fortune du débitant, qui en avait acheté le secret du docteur Franck à Milan. Son livre de *la Médecine sans médecin*, in-8°, dont la 15e édition parut en 1832, valut à l'auteur beaucoup d'argent, et lui suscita beaucoup d'ennemis. Toutefois le docteur Audin-Rouvière, qui pourtant n'a jamais été reçu docteur, devenu riche par les professions réunies de médecin consultant et de pharmacopole, a fait pendant 25 ans un assez bon usage de la fortune, qui avait paru le fuir pendant la première moitié de sa vie, et les amis qui l'avaient secouru dans le temps de sa détresse éprouvèrent à leur

tour les effets de sa générosité. Il eut à soutenir deux procès au sujet de sa brochure *Plus de sangsues :* il perdit l'un et gagna l'autre. Nous citerons encore de cet auteur un *Essai sur la topographie physique et médicale de Paris,* Paris, 1794; *l'Oracle de la santé;* et un *Discours* inséré dans l'*Almanach des gourmands.*

AUDINOT (Nicolas-Médard), né à Nancy, mort à Paris le 21 mai 1801, comédien et directeur de spectacles, débuta en 1764 à la Comédie-Italienne, qu'il quitta en 1767. Après avoir dirigé le théâtre de Versailles pendant 1767 et 1768, il revint à Paris et établit à la foire Saint-Germain, en 1769, un spectacle, de marionnettes. En 1770, il fit construire l'Ambigu-Comique. Des marionnettes y jouèrent d'abord; puis des enfants. En 1772, Audinot s'étant associé avec Arnoud, remplaça ces bamboches par des acteurs qui représentaient des pantomimes. Le théâtre d'Audinot est le premier sur lequel se soit introduit le mélodrame, qui fut d'abord nommé pantomine dialoguée, genre que les théâtres des boulevards adoptèrent, mais dans lequel celui d'Audinot conserva longtemps une certaine supériorité. On a d'Audinot : *le Tonnelier,* opéra-comique.

AUDIO, chef de la secte des audiens au 4e siècle, prétendait qu'on devait célébrer la Pâque comme les Hébreux, et que Dieu avait une figure humaine. Sa doctrine le fit condamner dans un concile et exiler en Suède, où il eut encore des sectateurs.

AUDOIN ou **ALDUIN**, 9e roi des Lombards, commença la conquête de la Pannonie en 527, et l'acheva en 548; détruisit l'armée des Gépides dans l'ancienne Dacie, sur la rive gauche du Danube, en 551, et mourut en 555. Il avait épousé Radelinde, fille d'Hermanfroi, roi de Thuringe, de laquelle il eut Alboin Ier, roi des Lombards en Italie.

AUDOUIN de **CHAIGNEBRUN** (Henri), chirurgien de Paris, employé dans les armées sous Louis XV, publia quelques opuscules peu importants sur l'anatomie; mais on lui doit des observations précieuses sur l'art vétérinaire, insérées dans les Mémoires de Goulin, et la *Relation d'une maladie épidémique sur les animaux de la Brie* en 1757, regardée comme l'un des meilleurs ouvrages sur la matière.

AUDOUIN (Pierre), célèbre graveur, né à Paris en 1768, mort le 12 juillet 1822. *Le Christ au tombeau, la belle Jardinière* (d'après Raphaël), et *la Charité*, sont ce qu'il a laissé de mieux.

AUDOUL (Gaspard), né en Provence, avocat à Paris, y mourut en 1691. On a de lui un *Traité* de l'origine de la régale et des causes de son établiss., 1708, in-4°.

AUDOVÈRE, première femme de Chilpéric, roi de France, étranglée par ordre de Frédégonde, vers l'an 580, dans le monastère où elle s'était retirée depuis sa répudiation.

AUDRA (l'abbé Joseph), né à Lyon en 1714, fut en 1769 nommé professeur d'histoire au collége de Toulouse, il était en correspondance avec Voltaire, sous les auspices duquel il publia le premier vol. d'une *Histoire générale,* que l'archevêque de Toulouse condamna comme remplie de maximes erronées. Audra, frappé de cette flétrissure, tomba malade, eut le transport au cerveau, et mourut en 24 heures, le 17 septembre 1770.

AUDRAN ou **AUDREN**, roi de Bretagne. *Voyez* **BRETAGNE** (**AUDRAN** de).

AUDRAN (Carle), graveur de Paris, né dans cette ville en 1594, mort en 1674, oncle du célèbre Girard Audran, se perfectionna en Italie, et travailla d'après le Dominiquin, le Titien, etc. On cite comme ses chefs-d'œuvre une *Annonciation* et une *Assomption.*

AUDRAN (Claude), né à Paris, en 1597, et mort à Lyon, en 1677, fut le père du célèbre Girard Audran, et c'est là son meilleur titre à l'immortalité. Ses estampes médiocres, quoique d'un assez bon goût, sont peu connues. Il eut trois fils, Germain, professeur à l'académie de Lyon, et dont on a quelques estampes; Claude et Girard.

AUDRAN (Claude), peintre, fils du précédent, né à Lyon, en 1641, fut placé d'abord dans l'école de Perrier, et en 1658, vint à Paris, où Errard le fit travailler dans les appartements de la reine, dont il avait la direction. Charles Lebrun, témoin de sa facilité à peindre, l'employa pour les ébauches des *Batailles d'Alexandre.* Il fut reçu, en 1675, à l'académie, sur un tableau représentant l'*Institution de l'Eucharistie,* et nommé professeur en 1681. Ses principaux ouvrages sont : *Décollation de St. Jean-Baptiste, St. Denis, St. Louis,* et *le Miracle des cinq pains.* Claude Audran mourut à Paris, en 1684.

AUDRAN (Claude), neveu du précédent, préféra comme lui la peinture à la gravure, où tous leurs parents acquirent plus ou moins de réputation. Il naquit à Lyon, en 1685, et mourut à Paris, en 1734, au Luxembourg. Le genre des arabesques, ou grotesques, est celui qu'il a le plus particulièrement cultivé. Il travailla beaucoup à Versailles, et dans les maisons royales. On ne lui connaît d'autre élève que Wateau.

AUDRAN (Girard) peut être regardé comme le plus célèbre graveur d'histoire qui ait jamais existé, et comme l'un des artistes qui ont le plus contribué à illustrer le siècle de Louis XIV, en propageant dans toute l'Europe les chefs-d'œuvre des grands maîtres qui ont honoré l'école française. Audran naquit le 2 août 1640, à Lyon, où il reçut les premiers éléments de son art, de Claude Audran son père, et de là vint à Paris, pour se perfectionner. Il fut bientôt l'ami de Lebrun, avec lequel il passera à la postérité. Voulant mettre à profit les grandes dispositions dont la nature l'avait doué, il se détermina à faire le voyage d'Italie. Arrivé à Rome, en 1666, il employa trois années à l'étude de l'antique, dont il dessina les plus belles statues; grava un plafond peint par Pietre de Cortonne, et plusieurs tableaux du Dominiquin. De retour dans sa patrie, cet artiste fut chargé de graver, pour le roi, la suite des *Batailles d'Alexandre.* Une multitude d'autres ouvrages mirent le comble à la gloire d'Audran. Parmi tant de chefs-d'œuvre, on distingue son *Recueil des proportions du corps humain,* qu'il a gravé d'après ses dessins. L'Académie de peinture, qui avait reçu Audran dans son sein, le nomma un de ses conseillers, en 1681. On ne saurait, sans injustice, lui contester la supériorité sur tous les graveurs qui l'ont précédé ou suivi : les jeunes gens qui courent la même carrière ne sauraient choisir un meilleur modèle. Girard Audran termina sa carrière à Paris, en 1703, universellement regretté, autant pour ses qualités aimables et douces, que pour la supériorité de ses talents.

AUDRAN (Benoît), fils de Germain Audran, graveur à Lyon, né dans cette ville, le 3 novembre 1661, vint à Paris, à l'âge de dix-sept ans, se mettre sous la direction de Girard Audran son oncle. Entre autres ouvrages estimables qu'il a produits, on remarque les *sept Sacrements*, du Poussin ; *Alexandre malade*, peint par le Sueur, et le *Serpent d'airain*, de Lebrun. Cet artiste mourut à Louzouer, près de Sens, en 1721, dans une terre acquise du produit de ses talents.

AUDRAN (Louis), frère du précédent, né à Lyon, en 1670, est mort à Paris en 1712, fut aussi élève de Girard ; dans le nombre de ses productions, on distingue les *OEuvres de miséricorde*, d'après Bourdon.

AUDRAN (Jean), autre fils de Germain Audran, neveu et élève de Girard Audran, naquit à Lyon en 1667. Sans avoir atteint, comme son oncle, à la sublimité de l'art, il peut être placé au rang des graveurs habiles. Ses *Batailles d'Alexandre* en petit ; son *Enlèvement des Sabines*, d'après le Poussin ; son *Esther* et son *Athalie*, d'après les Coypel, lui assignent une place distinguée parmi ses confrères. Jean Audran mourut à Paris, en 1756, âgé de près de quatre-vingt-dix ans.

AUDRAN (Prosper-Gabriel), fils de Michel Audran, entrepreneur des tapisseries pour le roi aux Gobelins, naquit à Paris, dans cet établissement, le 4 fév. 1744 ; il était de la même famille que les précédents. Il étudia le droit sous le célèbre Pothier, devint conseiller au Châtelet, le 4 août 1768. Il fut exilé en 1771, et rappelé en 1774, à l'avénement de Louis XVI. Pour se livrer avec plus de liberté à son penchant pour la dévotion et pour les langues orientales, il se défit de sa charge de conseiller au Châtelet en 1784, et se retira dans un petit appartement. Nommé, le 15 novembre 1799, à la chaire d'hébreu, il mourut à Paris, le 23 juin 1819. On a de lui : *Grammaire hébraïque en tableaux*, Paris, 1805, in-4° oblong ; 1818, in-4° ; *Grammaire arabe en tableaux*, Paris, 1818.

AUDREIN (l'abbé Yves-Marie), député du Morbihan à l'assemblée législative et à la Convention, s'y fit remarquer par son zèle pour la religion, exposa sa vie en s'opposant au massacre des prisons en 1792, et contribua de tout son pouvoir à procurer à la fille de Louis XVI quelques adoucissements dans sa captivité. Il se rendait en 1800 à son évêché de Quimper, auquel il venait d'être nommé, lorsqu'il fut assassiné par les chouans. On a de lui plusieurs discours en faveur de la religion et pour l'éducation de la jeunesse.

AUDU (Louise-Reine), surnommée *la Reine des Halles*, fruitière de Paris, remarquable par sa beauté, sa force et son audace, dirigea, les 5 et 6 octobre 1789, les pelotons qui pénétrèrent dans les appartements de Versailles, et qui égorgèrent plusieurs gardes du corps. Elle ne se signala pas moins au 10 août, et tua de sa main plusieurs Suisses.

AUENBRUGGER ou **AVENBRUGGER** (Léopold), né à Gratz, en Styrie, le 19 novembre 1722 ; médecin ordinaire des hôpitaux de Vienne ; inventeur du vrai moyen de connaître les maladies de poitrine, et auteur de quelques écrits sur la médecine. Les principaux sont : *Inventum novum ex percussione thoracis humani*, etc., Vienne, 1761 ; *Experimentum nascens de remedio specifico sub signo specifico in mania virorum*, Vienne, 1776.

AUFFRAY (François), gentilhomme breton au 16e siècle, est auteur d'une tragi-comédie intitulée : *Zoanthropie* ou *de la vie de l'homme*, Paris, 1614, in-4°, ouvrage médiocre précédé d'une *ode dédicatoire* au cardinal de Bouzas, son protecteur, qui l'en récompensa par le canonicat de St.-Brieuc.

AUFFRAY (Jean), né à Paris en 1733, mort en 1788, a publié plusieurs brochures relatives à l'économie politique. On lui doit aussi les *Vues d'un politique du 16e siècle sur la législation de son temps, avec des observations propres à réformer celle de nos jours*, Paris, 1775, in-8°. C'est l'abrégé d'un ouvrage très-rare de Raoul Spifame, avocat.

AUFFRET-QUOATQUÉVERAN, chanoine de Tréguier au 15e siècle, est auteur d'un ouvrage intitulé : *le Catholicon*, contenant trois langages, breton, français et latin, Tréguier, 1499, in-fol., vol. très-rare.

AUFIDIUS. Trois Romains célèbres portèrent ce nom : le premier, orateur, sous Sylla, 86 ans avant J. C. ; le deuxième, historien, 100 ans avant J. C., et le troisième, aussi historien, sous Auguste.

AUFRÉRI (Étienne), né à Toulouse, à la fin du 15e siècle, mort en 1511 ; professeur en droit official, puis conseiller et président aux enquêtes du parlement de Toulouse ; considéré comme un des plus habiles jurisconsultes de son temps ; est auteur de plusieurs *Traités*.

AUFRESNE (J.-Rival), né à Genève, débuta en 1765 à la Comédie-Française, par le rôle d'Auguste dans *Cinna*, avec beaucoup de succès, malgré son débit naturel et à la manière de Baron, auquel on n'était plus accoutumé. Ne pouvant parvenir à se faire recevoir sociétaire, il se rendit auprès de Frédéric II et de Voltaire, qui surent l'apprécier. Il se fixa en Russie où Catherine II lui fit l'accueil le plus distingué. Il mourut en 1806.

AUGE (Daniel d'), né à Villeneuve-l'Archevêque, entre Sens et Troyes, dans le 16e siècle, s'adonna aux lettres grecques et latines et devint précepteur du fils de François Olivier, chancelier de France, prédécesseur de Lhopital. Il remplaça Louis-Leroy, comme lecteur et professeur de langue grecque, en l'université de Paris. On présume qu'il mourut en 1595. Il a publié, *Institution d'un prince chrétien, traduite du grec de Synèse*, Paris, 1555, in-8° ; *Deux dialogues de l'invention poétique, de la vraye cognoissance de l'art oratoire et de la fiction de la fable*, Paris, 1560, in-8°, etc. ; *Oraison funèbre de François Olivier*, Paris, 1560, in-8°.

AUGEARD (Mathieu), né à Tours en 1673, fut reçu en 1705 avocat au parlement de Paris, obtint la place de secrétaire du garde des sceaux Chauvelin dont il partagea la disgrâce, et mourut à Paris le 27 décembre 1751. On lui doit : *Arrêts notables de différents tribunaux du royaume*, 1755, 2 vol. in-fol., bonne édition.

AUGEARD (Jacques-Mathieu), né à Bordeaux en 1731, fermier général et secrétaire des commandements de la reine Marie-Antoinette, fut impliqué dans les deux projets de départ de la famille royale pour Metz et Montmédy ; acquitté sur la première accusation, il échappa à la seconde en se retirant à Bruxelles, où il publia par l'ordre des princes le *Manifeste* par lequel il protestait contre la constitution. Rentré en France en 1799, il est mort à Paris en 1805. Il a laissé des manuscrits intéressants sur les événements de France, de 1771 à 1775.

AUGENIO (Horace), célèbre professeur de médecine à Rome, à Turin et à Padoue, où il mourut en 1603, est auteur d'*Écrits* sur la médecine, publiés à Venise, Turin, etc., qui sont estimés.

AUGER (Edmond), jésuite, né en 1530 au village d'Allemans, près de Sezannes, diocèse de Troyes, prit l'habit de son ordre à Rome, sous St. Ignace. Après avoir enseigné les humanités en Italie, il vint en France pour travailler à la conversion des protestants. Sa mission eut de grands succès dans plusieurs villes du Midi ; mais son imprudence eut souvent pour lui des suites funestes. Il fut arrêté à Valence et condamné à être pendu. Il était déjà sur l'échelle, lorsqu'un ministre, attendri par un discours qu'il prononçait avant l'exécution, obtint sa grâce du baron des Adrets. Le danger auquel il venait d'échapper ne ralentit point son zèle. A Lyon, au milieu des ravages de la peste, il fit rétablir l'exercice de la religion catholique. Henri III le nomma son prédicateur et son confesseur, et ce fut le premier jésuite qui remplit cette dernière fonction. Ses supérieurs furent mécontents des pratiques minutieuses qu'il avait inspirées à son royal pénitent ; il fut obligé de quitter la France, et mourut à Côme en 1591. Il a publié des écrits violents contre les religionnaires, et une édition de *Martial* avec des notes du P. Frusius, souvent réimprimée.

AUGER (Nicolas), acteur de la Comédie-Française, débuta le 14 avril 1763, quitta le théâtre en 1782, et mourut le 26 février 1783. Il eut dans l'emploi des valets de très-brillants débuts, qui ne se soutinrent pas. Ce fut néanmoins un sujet utile dans plus d'un rôle, et bien vu du public.

AUGER (Athanase), traducteur, né à Paris le 12 décembre 1734, professeur de rhétorique à Rome, puis à Paris, fut nommé par M. de Noé vicaire général de Lescar, et mourut le 7 février 1792. Hérault de Sechelles, son disciple et son ami, prononça son oraison funèbre, dans laquelle il rend hommage à ses vertus et à ses qualités privées. Ses traductions de *Démosthène,* d'*Eschine,* d'*Isocrate,* de *Lysias,* et d'autres orateurs grecs, sont estimées pour leur exactitude, mais elles sont faibles et sans couleur. Le meilleur de ses ouvrages est la *Constitution des Romains sous les rois et du temps de la république,* qui lui coûta plus de trente années de travail. Ses *écrits* ont été réunis en 29 vol. in-8°, y compris les *œuvres posthumes,* qui forment 10 vol. in-8°.

AUGER (Louis-Simon), de l'Académie française, né le 29 décembre 1772 à Paris, consacra à la composition de petits ouvrages dramatiques les loisirs d'un emploi subalterne qu'il occupa de 1793 à 1812 dans l'administration des vivres, puis au ministère de l'intérieur ; il fut nommé censeur royal en 1815. Attaché successivement à la rédaction de la *Décade philosophique,* intitulée depuis *Revue* (la signature O y distingue ses articles), à celle du *Mercure,* puis du *Journal de l'Empire* (où ses articles sont signés T), il avait débuté dans un genre de littérature plus sévère par un *Éloge de Boileau,* couronné par l'Institut en 1805, et que suivit en 1808 un autre *Éloge de P. Corneille.* Depuis lors il s'adonna spécialement à la biographie et à la critique. On lui dut plusieurs éditions d'ouvrages annotés ou précédés de notices, notamment les *Souvenirs de Mme de Caylus,* 1804, in-12 ; les *OEuvres complètes* de Hamilton, de Malfilâtre, de Mmes de la Fayette et de Tencin, 1804, 5 vol. in-8°, réimprimées en 1820 ; de Duclos, 1806, 10 vol. in-8°, réimprimées 1820-23 ; de la Fontaine, 1814, 6 vol. in-8° ; de Molière, 1819-27 ; 9 vol. in-8° ; du même, 1825-26, 5 vol. in-8° ; des *OEuvres poétiques de Boileau,* 1825, in-8°, et la *Traduction* des *Comédies de Térence,* par Lemonnier, 1825, 5 vol. in-18. Dès le commencement de la publication de la *Biographie universelle,* Auger en fut un des principaux collaborateurs. Le *Discours préliminaire* dont il l'a enrichie est sans contredit le meilleur morceau qu'il lui ait fourni. C'est au sujet de cet ouvrage qu'il s'engagea, avec Mme de Genlis, dans une querelle littéraire qui produisit de part et d'autre quelques brochures assez mordantes. Au mois de juin 1814, Auger quitta le *Journal des Débats* pour s'attacher, en qualité de rédacteur principal, au *Journal général de France.* Ses articles politiques donnèrent quelque éclat à cette feuille ; il continua de s'y exprimer avec beaucoup d'indépendance durant les *cent jours,* nonobstant une courte détention qu'il subit à la préfecture de police. Après le second retour du roi, il fit un moment partie de la commission de censure des journaux. Louis XVIII lui accorda une pension, et à la nouvelle formation de l'Académie française, il en fut nommé membre. Cet homme honorable professait des opinions peu favorables au libéralisme. On le vit combattre aussi avec chaleur les innovations romantiques au sein de l'Institut. Il paraît que depuis quelque temps il était en proie à d'horribles maux de nerfs, lorsqu'on apprit tout à coup qu'il avait disparu, le 2 janvier 1829. Le soir même il avait reçu chez lui la plupart de ses amis sous prétexte de leur faire ses adieux avant de partir pour un voyage en Italie. Ce ne fut qu'après un mois que l'on retrouva son corps dans la Seine, à Meulan (1er février). M. Étienne fut son successeur à l'Académie française. Outre les nombreuses publications dont on a parlé, Auger a publié un nombre considérable de *Discours académiques,* des *Observations sur la nature de la propriété littéraire,* une feuille in-4°, 1826, imprimée par ordre de la commission nommée par le roi pour préparer un projet de loi sur cette matière ; enfin des *Mélanges philosophiques et littéraires,* Paris, Ladvocat, 1828, 2 vol. in-8°. Il a en outre dirigé la *Collection des classiques français,* format in-32, publiée chez Lefèvre et Brière, 1823 et suivantes, et mis des *Notices* en tête de plusieurs des ouvrages dont elle se compose. Il jouissait d'une grande influence dans sa compagnie, et il la présida comme directeur dans plusieurs occasions marquantes, notamment lors des réceptions de monseigneur l'archevêque de Paris, de MM. Soumet, Droz, Casimir Delavigne et de Feletz.

AUGEREAU (Antoine), imprimeur-libraire, en 1531, et graveur de caractères, substitua les lettres romaines aux lettres gothiques, dont on se servait auparavant.

AUGEREAU (Pierre-François-Charles), duc de Castiglione, était fils d'un pauvre ouvrier maçon et d'une marchande de fruits du faubourg Saint-Marceau, à Paris, où il naquit le 11 novembre 1757. D'un naturel vicieux et querelleur, il s'engagea fort jeune dans le régiment de Bourgogne, cavalerie. A peine y eut-il servi quelques mois qu'une faute grave le fit renvoyer avec une cartou-

che jaune, suivant l'usage de ce temps-là. Revenu à Paris après cet affront, il y attira de nouveau par sa haute stature l'attention des recruteurs. Ceux des carabiniers le présentèrent au marquis de Poyanne, leur colonel, qui, recherchant tous les hommes de bonne mine, reçut avec empressement le jeune Augereau, sans s'informer des causes de son expulsion du régiment de Bourgogne; mais il ne tarda pas à se repentir de cette facilité, lorsqu'il apprit que le nouvel enrôlé s'était enfui de la garnison emmenant les chevaux de son capitaine, pour les vendre en Suisse. Augereau se fit alors maître d'armes dans la petite ville de Locle. La vie monotone qu'il y mena l'eut bientôt ennuyé; il partit pour Naples, et il s'engagea dans les troupes royales où il devint sergent. Après un service de quelques années, il reprit son ancien métier de maître d'escrime. Il revint en France vers la fin de 1792, et entra aussitôt dans l'un des nombreux bataillons de volontaires nationaux qui s'y formaient sur tous les points. Le sien marcha d'abord contre la Vendée; Augereau s'y fit tellement remarquer par son activité et par son courage, qu'en peu de temps il en devint le chef. Nommé adjudant général, il passa à l'armée des Pyrénées, où il se distingua dans plusieurs occasions sous les ordres de Dugommier, notamment le 24 juillet et le 18 septembre 1793, à la reprise de Bellegarde; puis au blocus de Figuières et sur les bords de la Fluvia. Il était parvenu, dès le commencement de 1794, au grade de général de division; et, lorsque la paix fut conclue avec l'Espagne, il passa à l'armée d'Italie avec un corps de douze mille hommes. Bonaparte étant venu prendre le commandement, Augereau sembla redoubler de zèle; et il emporta, le 13 avril 1796, à la suite d'une marche forcée, les gorges de Millesimo, chassa les Autrichiens de plusieurs positions, enveloppa une de leurs divisions commandée par Provera, et contraignit ce général à se rendre par capitulation. Il occupa, le 15 du même mois, les redoutes de Monte-Zemolo; et, par ce mouvement décisif, il opéra la jonction de sa division avec celle de Serrurier, et sépara pour toujours les Sardes des Autrichiens. Le lendemain il emporta le camp retranché de Ceva, défendu par les Piémontais; et le 26 il s'empara d'Alba, puis de Casal. Un peu plus tard, sur le pont de Lodi, voyant les soldats hésiter, il se précipita sous le feu des batteries autrichiennes, et la redoutable position fut emportée. Il fut ensuite chargé d'une expédition contre les États pontificaux. Revenu dans les premiers jours d'août sur les rives du Mincio, Augereau eut occasion de se signaler par de nouveaux exploits. Wurmser s'avançait vers Mantoue avec une puissante armée, et déjà il avait culbuté plusieurs divisions : il était parvenu dans la place, et le général en chef, après avoir sacrifié son artillerie de siége, allait ordonner la retraite derrière l'Adda. Tout était perdu s'il eût persisté dans cette résolution; mais Augereau l'y fit renoncer par sa fermeté et son énergie. Il s'empara de la position de Castiglione, et s'y défendit pendant deux jours contre des attaques réitérées. Cette époque est sans contredit la plus glorieuse de sa longue carrière; et l'on peut dire que jamais titre ne fut plus mérité que celui de duc de Castiglione. Il obtint encore, un peu plus tard, un succès important à Scagnolo; et, après avoir passé l'Adige, il repoussa le corps ennemi qui était devant lui, concourut aux victoires de Roveredo, de Bassano, et à toutes les belles manœuvres qui forcèrent Wurmser à se réfugier dans Mantoue avec les débris de son armée. Dirigé ensuite sur Porto-Legnano, Augereau entra par capitulation dans cette place, et prit vingt-deux pièces de canon. De concert avec le général Sahuguet il s'empara des forts de Saint-Georges et de la Favorite. Le 7 novembre il marcha à la rencontre des ennemis qui avaient passé la Brenta, et les repoussa jusqu'aux portes de Bassano. Mais tous ses exploits furent surpassés à la bataille d'Arcole. Dans cette journée célèbre, Augereau, voyant les colonnes françaises ébranlées reculer en désordre, saisit un drapeau, s'élança vers l'ennemi en l'agitant, et détermina, par cette action héroïque, une charge qui décida la victoire la plus extraordinaire et la plus glorieuse qu'ait obtenue cette armée. Bonaparte qui, dans ses rapports, l'avait souvent cité avec distinction, le choisit pour porter à Paris les drapeaux enlevés aux Autrichiens, et cette présentation eut lieu, en grande pompe, le 28 février 1797. Augereau avait montré, dans la campagne qui venait de finir, toutes les qualités d'un bon général divisionnaire; mais l'absence totale d'instruction, le défaut de vues, son caractère difficile le rendaient incapable des fonctions de général en chef. Ce fut cependant à ces défauts mêmes qu'il dut la confiance dont les membres les plus influents du Directoire l'investirent à cette époque. Ils avaient besoin d'un instrument plutôt que d'un chef; et, lorsqu'ils eurent éloigné le général Hoche, qu'ils craignaient, du commandement de la dix-septième division (celle de Paris) à laquelle les circonstances attachaient une grande importance, ils lui donnèrent ce commandement. Augereau n'était en effet alors qu'un soldat, connu seulement par l'exaltation de ses opinions révolutionnaires, ne s'étant encore prononcé pour aucun parti, et ne devant exciter la défiance de personne. Sa conduite jusqu'au 18 fructidor parut assez prudente, mais dans cette journée décisive il exécuta, avec autant d'audace que de ponctualité, tous les ordres du triumvirat directorial; il fit arrêter et conduire à la prison du Temple Pichegru, Willot et les autres députés inspecteurs. Le corps législatif ainsi décimé prononça, dès le lendemain, la peine de la déportation contre les vaincus, et salua Augereau du titre pompeux de *sauveur de la patrie*. Ainsi tous les projets de ce général semblaient accomplis, et rien ne devait manquer à ses vœux. Cependant il ne fut pas satisfait; il avait compté sur une récompense plus réelle, et l'on sait que la place de l'un des directeurs proscrits lui avait été montrée en perspective. Mais ce n'était évidemment qu'un leurre; porté sur la liste des candidats, il n'eut qu'une seule voix. Alors il exhala si ouvertement son humeur, que les prévoyants directeurs se crurent obligés de l'éloigner. Ils le nommèrent au commandement de l'armée de Sambre et Meuse, à la place de Hoche qui venait de mourir. L'ambition s'était éveillée dans le cœur d'Augereau; mais il voyait sur son chemin un homme plus habile et mieux placé que lui. C'est de ce moment, on ne peut en douter, que datent la jalousie et la secrète haine qui ne cessèrent de l'animer contre Bonaparte. Il s'était formé, pendant son séjour à Paris, un parti de démagogues turbulents, d'hommes avides de pouvoir et de révolutions; et, lorsque le Directoire l'éloigna de la capitale, il entretint

avec les chefs de ce parti une correspondance très-active, et n'agit plus que par leurs conseils. Aussitôt après son arrivée au quartier général d'Offenbourg, il fomenta des révoltes et des mouvements révolutionnaires dans le Brisgau et la Souabe, afin d'amener, par le mécontentement de l'Autriche, la rupture du traité de Campo-Formio, qu'il détestait comme l'ouvrage de son rival. Bonaparte, qui fut informé de ces menées, par le ministère autrichien lui-même, les dénonça au Directoire, et se plaignit d'Augereau avec beaucoup d'amertume. Le Directoire, fort embarrassé entre deux hommes qui lui paraissaient également redoutables, finit par sacrifier Augereau, et l'envoya commander la division de Perpignan (janvier 1798). Il obéit; mais l'année suivante son parti le fit nommer député de la Haute-Garonne au conseil des Cinq-Cents. Il fut élu secrétaire de la chambre, le 20 juin 1798; et cette circonstance, qui n'eût été qu'un sujet de dérision si l'on n'avait pas su que ce n'était, de la part de ses amis, qu'un moyen de lui donner plus d'importance, fut très-remarquée. Ce ne fut pas non plus sans étonnement qu'on le vit, le 14 septembre, à la tribune, appuyer de toutes ses forces la proposition faite par Jourdan de déclarer la patrie en danger. Quelques jours après, lorsque la démission de Bernadotte fut annoncée comme le signal d'un coup d'État, Augereau prit de nouveau la parole, et il déclara qu'il faudrait faire tomber sa tête pour attenter à la représentation nationale. C'était évidemment contre les projets déjà connus de Bonaparte que ces paroles étaient dirigées. On le pensa avec d'autant plus de raison, qu'Augereau affecta de ne point paraître au repas qui fut donné à ce général par le conseil des Cinq-Cents dans l'église Saint-Sulpice. Mais au 18 brumaire il démentit bien platement toutes ces jactances de tribune. On le vit, dès le matin de ce jour mémorable, aller au-devant de Bonaparte, lorsque celui-ci, après avoir passé la revue des troupes aux Tuileries, se rendait au conseil des Anciens; il l'embrassa à trois reprises, et lui dit: « Comment! tu as voulu faire quelque chose pour la patrie, et tu n'as pas appelé Augereau! » Sa soumission fut promptement récompensée; le premier consul le nomma commandant en chef de l'armée de Hollande, et il se rendit sur-le-champ à ce nouveau poste. Cette armée ayant été chargée de seconder les opérations de Moreau, Augereau se dirigea vers la Franconie; et il eut, avec le général d'Albini, divers engagements, auxquels la bataille de Hohenlinden vint mettre fin. Augereau fut remplacé l'année suivante, dans son commandement en Hollande, par le général Victor. Resté sans emploi, il vécut paisiblement dans la terre de la Houssaye, près de Melun, qu'il avait acquise. Il venait fréquemment à Paris, et conservait avec le parti démagogique des liaisons dont la police ne manquait pas d'informer le premier consul. Lors de la création des maréchaux d'empire, Augereau fut un des premiers que Napoléon plaça sur la liste; et peu après il le fit grand officier et chef d'une cohorte de la Légion d'honneur. Dans le même temps le roi d'Espagne le créa grand-croix de l'ordre de Charles II; et le républicain Augereau ne repoussa aucun de ces bienfaits; il accepta même le titre de duc de Castiglione. Napoléon y ajouta le commandement d'un corps d'armée qu'il destinait à menacer d'une descente les royaumes britanniques; et, lorsque ce gigantesque projet eut fait place à celui d'une invasion des États autrichiens, Augereau fut dirigé vers le Rhin avec son corps d'armée. Il passa ce fleuve à Huningue; battit le général Wolfskehl sur la rive orientale du lac de Constance, prit possession du Lindau, de Bregentz, et revint en Souabe, tandis que l'empereur conduisait lui-même sa grande armée à la victoire d'Austerlitz. L'année suivante (1806) il commanda un des corps d'armée qui combattirent les Prussiens, et il eut part au triomphe d'Iéna, puis à l'invasion de la Pologne, où il culbuta, le 27 décembre, un corps russe qui défendait le passage de l'Wkra. Il contribua quelques jours après au succès de Golymin, où il eut un cheval tué sous lui. A la bataille d'Eylau, souffrant et dévoré de rhumatismes, mais ne voulant céder à personne le commandement de son corps d'armée, il se fit attacher snr son cheval et courut au combat. Exposée pendant plusieurs heures à une canonnade terrible, aveuglée par une neige tellement épaisse qu'elle interceptait la lumière, sa troupe s'écarta de la direction qu'elle devait suivre. Le désordre se mit dans ses rangs à plusieurs reprises; elle essuya de grandes pertes et le maréchal lui-même, blessé grièvement, fut porté loin du champ de bataille. Cette blessure, que le mauvais état de sa santé rendit plus dangereuse, le força de retourner en France. Il ne put ainsi prendre aucune part à la victoire de Friedland, qui trois mois après, termina la guerre. Dès qu'il fut rétabli, au commencement de 1809, Napoléon l'envoya commander en Catalogne, où il s'empara de Gironne, et défit successivement les généraux Black et Odonnel. Mais des revers l'ayant forcé de se retirer sur Barcelone, il fut remplacé par Macdonald, et ne reparut sur le théâtre de la guerre qu'en 1812. Lorsque Napoléon prépara l'invasion de la Russie, il donna au duc de Castiglione le commandement de l'un des corps qu'il destinait à couvrir ses derrières en Allemagne; et ce corps occupa longtemps la capitale des États prussiens, où le maréchal avait son quartier général à côté de la résidence du roi. On a remarqué que dans une position aussi délicate Frédéric-Guillaume n'eut pas à se plaindre de ses procédés. Il poussa même les égards au point, que lorsque le monarque partit secrètement de Berlin, dans le mois de février 1813, pour se rendre en Silésie, Augereau n'y mit aucun obstacle. N'ayant pas reçu les renforts qu'il demandait en vain depuis longtemps, et n'ayant plus sous ses ordres que de faibles débris, il fut assailli quelques jours après jusque dans son quartier général par des Cosaques et par la populace ameutée contre les Français. Il se défendit vigoureusement; mais bientôt obligé de suivre le mouvement de retraite que faisait l'armée française, il vint prendre le gouvernement des duchés de Francfort et de Wurtzbourg. Il était dans cette dernière ville le 15 août, et il y fit célébrer la fête de son souverain, qui venait de remporter les victoires de Lutzen et de Bautzen. Mais ces triomphes ne devaient pas être de longue durée. Le maréchal Augereau, qui n'y avait eu aucune part, fut appelé à la grande armée au moment des désastres de Leipzig. Il commandait une division dans la journée du 18 octobre. Après l'évacuation de l'Allemagne, il fut mis à la tête de l'armée de l'Est qui se réunissait à Lyon, et que les circonstances allaient appeler à l'un des rôles les plus importants de cette courte campagne de 1814, si glorieuse et

si funeste pour Napoléon ! Lorsque les alliés pénétrèrent en France par la Suisse et la Bourgogne, Augereau se trouva placé sur leurs flancs et sur leurs derrières; il aurait pu les inquiéter par de vives et fréquentes attaques, et les forcer du moins de changer de direction, lorsqu'ils marchèrent sur Paris, et lorsque la grande armée leur résista avec tant de valeur dans les plaines de la Champagne. Loin de là, il se tint enfermé dans les murs de Lyon, et il consentit même, dans le moment décisif, par une capitulation, à se retirer sur Valence. Lorsqu'il connut les événements de Paris, et qu'il sut que Napoléon était renversé, il se déclara hautement contre lui, et se hâta d'envoyer ses serments à Louis XVIII. Il publia en même temps une proclamation dans laquelle il outragea indignement Napoléon. Quelques jours après, ayant rencontré ce monarque sur le chemin de l'île d'Elbe, il eut l'insolence de faire des reproches encore plus amers à son maître, à son bienfaiteur, qui était descendu de voiture pour l'embrasser, et qui lui adressait des paroles beaucoup moins dures et moins sévères que ne méritait un tel homme, dans de pareilles circonstances. Ne voulant point faire éclater son mécontentement aux yeux des commissaires, Napoléon se hâta de remonter en voiture; et le duc de Castiglione reprit la route de Paris où il alla se présenter à Louis XVIII qui le créa pair de France, chevalier de St.-Louis et lui donna un commandement. Augereau était à Clermont-Ferrand le 21 janvier 1815; et l'on n'y fut pas peu surpris de voir se prosterner pieusement, à la cérémonie funèbre de ce jour, l'homme qui s'était montré si longtemps l'ennemi de la religion, l'homme qui en avait hautement blâmé le rétablissement. Deux mois plus tard il commandait pour le roi une division militaire, lorsque Napoléon revint triomphant de l'île d'Elbe. On conçoit tout l'embarras dans lequel il dut se trouver. Il essaya encore de s'en tirer à force de souplesse. Cette nouvelle bassesse fut méprisée comme elle devait l'être. D'ailleurs, dans sa proclamation aux Français, Napoléon avait signalé Augereau comme un traître, et la principale cause de ses revers. Ne voulant cependant pas alors en tirer d'autre vengeance, il le laissa sans emploi, et ne l'appela point à la chambre des pairs. Mais trois mois plus tard Louis XVIII l'y fit rentrer, sans toutefois lui confier de commandement, et le laissant ainsi dans une sorte de disgrâce. Honteux d'avoir joué avec aussi peu de profit des rôles si divers, Augereau se retira dans sa terre de la Houssaye, et ne survécut guère à son avilissement. Une hydropisie de poitrine le conduisit au tombeau le 12 juin 1816. Le général Augereau n'a été l'objet d'aucune publication particulière; sa réputation d'ignorance et d'incapacité pour tout travail de cabinet, met son nom à l'abri de toute spéculation de la part des fabricateurs de mémoires.

AUGIER (Guillaume), troubadour du 12e siècle, né à Saint-Donat en Dauphiné, s'attacha à Raymond Bérenger, comte de Provence. Le manuscrit de la bibliothèque du roi, à Paris, fonds de la Vallière, no 2701, contient quatre pièces de lui. Raynouard en a publié une dans son *Choix de poésies des troubadours*.

AUGIER (Jean), sieur des Maisons-Neuves, originaire d'Issoudun, contrôleur général des finances à Orléans, est auteur d'un recueil intitulé: *Torrent de pleurs funèbres,* Paris, 1589, in-8o, que le chagrin d'avoir perdu son épouse lui inspira, mais qui fait plus l'éloge de son cœur que de son esprit.

AUGIER (Jean), médecin, né à Senez en Provence, est auteur d'une dissertation *De fœcundatione,* Montpellier, 1745, in-8o, assez estimée.

AUGIER (Jean-Baptiste), né à Bourges, le 25 juin 1769, commandant d'un bataillon de volontaires, en 1792; défendit Bitche contre une attaque des Prussiens, à la fin de 1793; général de brigade en 1794; commandant du département de la Manche, puis de celui du Cher, jusqu'en 1808; baron et commandement de la Légion d'honneur; employé activement en Espagne, en 1809; commandant de la place de Kœnigsberg, en 1812; député au corps législatif, en 1814; chevalier de St.-Louis, le 8 juillet même année; prononça un discours contre Napoléon, débarqué de l'île d'Elbe, le 18 mars 1815; envoya sa démission de général, le 1er jour de l'arrivée de Bonaparte à Paris; réintégré dans son grade par Louis XVIII; réélu député en 1815; mort à Bourges au mois de septembre 1819.

AUGIER-DUFOT. *Voyez* **DUFOT.**

AUGIER (madame), première femme de chambre de la reine Marie-Antoinette; contribua à lui sauver la vie dans la nuit du 5 au 6 octobre 1789; sa fille épousa le maréchal Ney, prince de la Moscowa, fusillé le 7 décembre 1815.

AUGUIS (Pierre-Jean-Baptiste), né en 1748 à Melle, dans le Poitou, fils d'un subdélégué de l'intendance, fit ses études à Melle, et les acheva à l'université de Poitiers. Il servit ensuite quelques années dans les dragons de Laval-Montmorency. Il se montra dès le commencement partisan des principes de la révolution, et fut nommé, en 1791, président du tribunal de district qui remplaça le bailliage; puis député à l'assemblée législative. Nommé, en septembre 1792, député à la Convention nationale par le département des Deux-Sèvres, il y vota dans le procès de Louis XVI contre l'appel au peuple, ensuite pour la détention jusqu'à la paix, et le bannissement sous peine de mort, s'il rentrait sur le territoire. Enfin il se déclara pour le sursis à l'exécution. Ce vote est sans contredit un des plus modérés. On vit ensuite Auguis, dans toutes les occasions, se ranger du parti le moins violent. Il concourut avec beaucoup de zèle à la chute de Robespierre dans la journée du 9 thermidor. Envoyé en mission dans le Midi, il eut le courage de blâmer la conduite des terroristes. Remplacé dans cette mission par Cadroy et Espert, Auguis revint à Paris, et il y fut nommé l'un des membres du comité de sûreté générale. Il se montra dans toutes les occasions l'un des plus zélés à combattre le parti de Robespierre, et il se distingua plusieurs fois par son courage et son énergie, notamment dans la journée du 12 germinal an III (1er avril 1795), où il fut arrêté et blessé de deux coups de pique; et plus encore dans celle du 1er prairial (20 mai 1795), où il entra, au milieu de la nuit, dans la salle des séances, dont il expulsa les révoltés qui, après avoir tué Ferraud, délibéraient audacieusement avec un petit nombre des représentants, leurs complices. Chargé ensuite, ainsi que trois de ses collègues, de poursuivre les terroristes et de les désarmer à la commune et dans le faubourg Saint-Antoine où ils s'étaient réfugiés, Auguis s'acquitta de cette mission avec la même

énergie. Peu de temps après il fut envoyé à l'armée des Pyrénées occidentales et ne prit plus de part aux délibérations de la Convention. Il devint membre du conseil des Anciens, où il se fit peu remarquer. En 1799, le département des Deux-Sèvres le nomma député au conseil des Cinq-Cents où il s'opposa vivement, le 24 vendémiaire an VII (octobre 1799), à la proposition du général Jourdan, de déclarer la patrie en danger. Auguis fut présent à la séance du 18 brumaire à Saint-Cloud et, ne s'y étant pas montré contraire à Bonaparte, il fut appelé aussitôt dans le nouveau corps législatif. Son département l'élut encore deux fois sous le gouvernement impérial, et à plusieurs reprises le porta sur la liste des candidats au sénat conservateur. Il mourut à Melle le 7 février 1810.

AUGUIS (Pierre-Jean-Baptiste-Bonaventure), fils du précédent, était capitaine de frégate et mourut à la Havane en 1801. Il avait servi d'aide de camp à son père dans les missions que celui-ci remplit à l'armée des Pyrénées orientales et dans le midi de la France.

AUGURELLO (Jean-Aurèle), helléniste et poëte latin, né à Rimini vers 1441, professa les belles-lettres à Venise et à Rimini, où il mourut le 24 octobre 1524. Il a composé des *odes*, des *élégies*, des *discours*, où il imite heureusement les anciens, Vérone, 1791, in-4°. Ses poésies (*Poemata*) ont été réimprimées avec des additions, Venise, 1505, in-8°. Cette édition Aldin. ne contient pas deux poëmes d'Augurello : *Chrysopoiœ lib. III*, et *Geronticon lib. I*, Venise, 1515, in-4. Le sujet de la *Chrysopée*, traduite en français par François Habert, Lyon, 1548, in-16, prouve que l'auteur s'était occupé d'alchimie, et qu'il croyait avoir trouvé le secret de faire de l'or.

AUGURIN (Sentius), fils de Cnéus Sentius, Gaulois, fut consul à Rome avec Arrius Sévérianus l'an 132, et brilla dans le barreau. Pline le Jeune, son ami, nous a conservé de lui des vers endécasyllabes, epist. 4 et 27.

AUGUSELLI (Jean), jurisconsulte de Césène, écrivit vers 1300 plusieurs traités sur les *dots*, les *mariages*, les *protestations, etc.* Ce dernier a été inséré dans le *Tractatus univers juris.*

AUGUSTA (Nicolas), Vénitien, de l'ordre des prédicateurs, mort en 1446, évêque de Tricarico dans la Basilicate, a laissé quelques ouvrages de théologie et des *Comment. in lib. Aristot.*, restés manuscrits dans la bibliothèque de St-Jean et St-Paul à Venise.

AUGUSTE (Caius-Julius-Cæsar OCTAVE), originairement appelé *Caius Octavius*, était fils de Caius Octavius, et d'Actia, fille de Julia, sœur de Jules César. Octave naquit pendant le consulat de Cicéron, l'an de Rome 689, le 23 septembre de l'an 62 avant J. C. Il perdit son père pendant son enfance. Par les soins de sa mère et de L. M. Philippus, qu'Actia avait épousé en secondes noces, le jeune Octave reçut à Rome une très-bonne éducation. Son jugement prématuré, et la circonspection de sa conduite, lui attirèrent la faveur de son grand-oncle Jules César, qui annonça le dessein de l'adopter, dans le cas où il n'aurait point d'enfants. En apprenant la nouvelle de la mort tragique de son oncle, et de son adoption par ce dernier, Octave quitta Apollonie en Épire et mit à la voile pour l'Italie, afin de connaître sur les lieux mêmes l'état des choses. En débarquant à un petit port près de Brindes, il fut visité par une députation des soldats vétérans réunis en cette ville. Conduit en triomphe, et proclamé l'héritier et le vengeur de César, il déclara solennellement son adoption, et prit le nom de son oncle, en y ajoutant celui d'Octave. Il n'avait alors que dix-neuf ans, et s'essayait déjà à la souveraine puissance. A Rome, deux partis divisaient l'État, celui des républicains, qui avait fait périr César; celui d'Antoine et de Lépide, qui prétendait le venger. Ce dernier était triomphant, et le consul Antoine exerçait une autorité presque absolue. Octave alla d'abord visiter Cicéron, qui, éloigné des deux partis, conservait encore une grande popularité. Lorsqu'il approcha de Rome, la plupart des magistrats, des soldats et des citoyens, allèrent à sa rencontre. Octave profita de cet enthousiasme pour obtenir la ratification légale de son adoption. Il alla ensuite offrir son amitié à Antoine, qui, ne voyant dans Octave qu'un rival dangereux, le reçut fort mal; cependant des amis communs ménagèrent entre les deux rivaux une réconciliation, fondée sur l'intérêt qu'ils avaient l'un et l'autre de s'opposer au parti des républicains. Comme leur ambition était la même, il était difficile que leur union fût durable. Octave, voyant que le parti du sénat était très-puissant, s'y réunit, et accepta un commandement dans l'armée qui devait marcher contre Antoine, déclaré ennemi de l'État. Il accompagna les troupes des nouveaux consuls Hirtius et Pansa, lorsqu'ils marchèrent à Modène pour secourir Décimus Brutus. Les deux consuls périrent dans cette bataille, et Octave, maître d'une armée victorieuse, ne resta pas longtemps dans le parti du sénat, qui lui préférait Décimus Brutus, l'un des assassins de César; il se réconcilia secrètement avec Antoine, qui venait de réunir une armée très-nombreuse, et marchait en Italie, après en avoir été chassé. Le sénat, alarmé de la marche d'Antoine, donna la conduite de la guerre à Octave et à Décimus Brutus. Octave, qui avait fait son traité avec Antoine, au lieu de marcher contre lui, vint à Rome demander, à la tête de son armée, le consulat qu'on lui avait refusé. Il fut reçu au milieu des plus vives acclamations, et déclaré consul par le peuple, à l'unanimité des suffrages, quoiqu'il n'eût pas encore 20 ans révolus. Un des premiers actes de son autorité consulaire fut de faire condamner légalement tous ceux qui avaient pris part à la mort de César; il fit ensuite révoquer les décrets portés contre Antoine et Lépide, et les invita à revenir en Italie. Il alla au-devant d'eux et le lieu de cette entrevue fut une île du Rhenus, aujourd'hui *Reno*, petite rivière qui se perd dans le Pô. Ils jetèrent les bases de la fameuse puissance appelée le *triumvirat*. Leur plan fut cimenté par l'horrible proscription qui devait faire périr tous leurs rivaux, tous leurs ennemis, et remplir leurs trésors par les confiscations. Ils se sacrifièrent mutuellement plusieurs de leurs proches et de leurs amis; Octave abandonna Cicéron à la vengeance d'Antoine, qui, à son tour, consentit à la proscription de son oncle Lucius César. Octave répudia Serville pour épouser Clodia, fille du fameux tribun Clodius et de Fulvie, alors épouse d'Antoine. A leur arrivée dans Rome, la ville fut inondée du sang de ses citoyens. Ce fut au milieu de ces proscriptions, qu'Octave et Antoine firent des préparatifs contre Brutus et Cassius, qui s'étaient rendus maîtres des provinces d'Orient. Ayant conduit leur armée en Grèce, ils rencon-

trèrent les chefs républicains dans les plaines de Philippes, où cette grande contestation entre le triumvirat et la république fut décidée en deux batailles. Octave, retenu par un accès de fièvre, n'assista point au premier combat, à la suite duquel Cassius se donna la mort. Il se montra dans le second, où l'aile qu'il commandait fut d'abord repoussée, mais qui n'en fut pas moins décisif par la victoire d'Antoine et par la mort de Brutus. Antoine, qui avait gagné la bataille, honora la mémoire de son ennemi; Octave se montra moins généreux, et insulta, disent les historiens, aux restes de Brutus. Après cette campagne, la santé d'Octave se trouva si altérée que, lorsqu'il débarqua à Brindes, on désespéra de sa vie. Au milieu des scènes tumultueuses qui agitaient toute l'Italie, Octave eut à combattre Fulvie, dont il avait répudié la fille Clodia, et Lucius, beau-frère d'Antoine, qui avaient rassemblé des troupes dans la Gaule cisalpine. Après plusieurs combats, Lucius, le chef de cette nouvelle guerre civile, s'enferma dans Pérouse, et fut bientôt obligé de capituler. La ville fut mise au pillage, et trois cents sénateurs furent condamnés à mourir, pour expier l'attachement qu'ils avaient montré au frère d'Antoine. Ils invoquèrent l'humanité d'Octave, qui se contenta de leur répondre : « Il faut que vous mouriez. » Ce massacre fut présenté comme une offrande pieuse, offerte à un autel élevé aux mânes de Jules César déifié. Antoine, revenu en Italie, fit, avec Octave, un nouvel accord, par lequel ils se partagèrent le monde romain, laissant à Lépide les provinces d'Afrique. Dans ce partage, Octave eut Rome et les provinces de l'ouest. Ce fut à son retour des Gaules qu'il épousa la fameuse Livie, alors femme de Claudius Néron, qu'il obligea de divorcer, après avoir répudié lui-même Scribonia, sa troisième femme. Trois mois après son mariage, Livie donna le jour à Tibère qui devint empereur. Bientôt le monde romain n'eut plus que deux maîtres. Lépide fut dépouillé de son autorité triumvirale, et Octave devait bientôt n'avoir plus de rivaux à l'empire. On s'attachait d'autant plus à lui, qu'il avait l'air de dédaigner le pouvoir; il parut permettre, plutôt que demander, qu'on le revêtît du titre de tribun perpétuel, qualité populaire, et qui fut son premier pas pour arriver à la puissance suprême. A mesure qu'il se rapprochait du peuple romain, il se déclarait plus ouvertement contre Antoine. Profitant de toutes les occasions de rendre son rival odieux, il acheva enfin de soulever contre lui l'indignation des Romains, en lisant publiquement le testament dans lequel l'amant de Cléopâtre reconnaissait pour héritiers les fils qu'il avait eus de cette princesse. Profitant de la disposition des esprits, Octave fit déclarer la guerre à la reine d'Égypte; et, après avoir levé des forces considérables de terre et de mer, il s'avança vers le golfe d'Ambracie, rencontra la flotte d'Antoine à Actium, et, secondé par son amiral Agrippa, remporta une victoire qui le rendit maître du monde romain. Après la mort d'Antoine et de Cléopâtre, il leur fit faire de magnifiques funérailles. Un fils, que son compétiteur avait eu de Fulvie, n'en fut pas moins immolé à sa vengeance ou à sa sûreté; un enfant, appelé *Césarion,* que Cléopâtre, disait-on, avait eu de César, subit le même sort; Octave reçut ensuite en faveur le reste de la famille d'Antoine, et n'usa plus de ses succès qu'avec modération. Il resta deux années dans l'Orient, pendant lesquelles il arrangea toutes les affaires de l'Égypte, de la Grèce, de la Syrie, de l'Asie Mineure et des îles. De retour à Rome, il triompha pendant trois jours de suite, avec une grande pompe. A la fin de son 7ᵉ consulat, vingt-sept ans avant J. C., dans la 36ᵉ année de son âge, il se rendit au sénat, et, dans un discours étudié, proposa d'abdiquer la puissance. Le sénat admira sa modération, et le conjura de garder l'empire. Ce fut alors, disent les historiens, une contestation de civilités qui aboutirent à une satisfaction commune; car Octave continua à gouverner l'empire par le sénat, et le sénat se gouverna toujours par Octave. Il reçut alors un nom qui exprimait la dignité de sa personne et de son rang; et ce nom fut celui d'*Auguste.* Auguste réunissait en lui le pouvoir d'*imperator* ou empereur, de proconsul, de tribun perpétuel, de censeur ou surveillant des mœurs et de souverain pontife ou de chef de la religion. Il avait de plus une dispense d'observer les lois, suivant sa volonté. A toutes ces prérogatives, on ajouta le titre vénérable de père de la patrie. Un de ses plus grands soins était de rendre sa domination insensible, et de cacher la main qui tenait les rênes du monde; il rejeta jusqu'aux noms qui pouvaient déplaire, et, sur toutes choses, la qualité de dictateur, détestée dans Sylla, et odieuse dans César même. Il eut plusieurs guerres à soutenir en Afrique, en Asie, et surtout dans les Gaules et en Espagne, où les légions, animées par sa présence, eurent beaucoup de peine à triompher des Cantabres. Ses armes soumirent l'Aquitaine, la Pannonie, la Dalmatie, l'Illyrie; elles continrent les Daces, les Numides et les Éthiopiens. Il fit une alliance avec les Parthes, qui cédèrent l'Arménie, et rendirent les drapeaux enlevés à Crassus et à Antoine. Après avoir pacifié la terre et la mer, Auguste ferma, pour la troisième fois, l'an 744 de Rome, le temple de Janus, qui n'avait été fermé que deux fois avant lui; mais cette paix ne tarda pas à être troublée par la défaite de Varus, qui perdit trois légions dans une bataille contre les Germains, commandés par Arminius, et se tua lui-même après sa défaite. Cependant, les Germains furent contenus par Tibère, et cessèrent de donner de sérieuses alarmes au chef de l'empire. Auguste, pendant la paix, fit un grand nombre de règlements utiles, et s'occupa de perfectionner son gouvernement en corrigeant les abus; il travailla à l'embellissement de Rome, qu'il se vanta, avec raison, de laisser de marbre après l'avoir trouvée de brique. Il fit plusieurs voyages, afin de porter partout les bienfaits de la paix qu'il avait donnée au monde. Il visita la Sicile et la Grèce, l'Asie Mineure, la Syrie, la Gaule, etc.; fonda, dans plusieurs contrées, des villes et des colonies. Les peuples lui élevèrent des autels, et, par un décret du sénat, le mois de *sextilis* prit le nom d'Auguste. On conspira deux fois contre la vie d'Auguste; Cœpio, Murena, Egnatius, etc., furent découverts et punis. Cinna fut plus heureux; après avoir conspiré contre Auguste, il obtint son amitié. La générosité d'Auguste ne fit qu'augmenter l'affection des Romains, et diminua le nombre des mécontents. Les déréglements de sa fille Julie l'affligèrent vivement; il se montra même cruel en cette occasion, et traita plus sévèrement ceux qui avaient attenté à l'honneur de sa famille, que ceux qui avaient attenté à sa vie. L'histoire dit qu'il se laissa gouverner,

dans sa vieillesse, par Livie, la seule personne, peut-être, qu'il eût véritablement aimée. Après avoir perdu ses enfants, et tous les jeunes princes en qui il avait placé ses espérances pour lui succéder, il ne trouva plus que Tibère, dont il connaissait les mauvaises qualités, pour gouverner après lui l'empire. Son âge avancé, et sa santé, qui s'affaiblissait tous les jours, lui firent enfin désirer le repos. Il venait de faire un voyage vers la côte de Campanie, lorsqu'il fut obligé de s'arrêter à Nole, où il se mit au lit, et attendit patiemment les approches de la mort. Il mourut le 19 du mois qui portait son nom, l'an 14 de J. C., et de Rome, 765, à l'âge de soixante et seize ans. Auguste est un de ces hommes dont on a dit le plus de bien et le plus de mal. On peut dire qu'il donna l'impulsion à tout ce qui se fit de bien sous son règne; il ranima l'agriculture, encouragea les arts, et les fit aimer. Auguste s'était exercé dans la poésie; il avait composé une tragédie d'*Ajax et Ulysse*, un livre d'épigrammes, et un poëme, intitulé : *la Sicile*. Les fragments qui nous restent d'Auguste ont été recueillis par J. Rutgers, et publiés par J. A. Fabricius; Hambourg, 1727, in-4°.

AUGUSTE Ier, duc et électeur de Saxe, né le 31 juillet 1526, fils de Henri le Pieux, succéda, en 1553, à son frère Maurice; écarta les calvinistes de ses États, et fit dresser la fameuse *Formule de concorde*, publiée en 1580, et acceptée par trois autres électeurs protestants. En 1559, il obtint un privilége qui affranchit l'organisation judiciaire de la Saxe de toute dépendance de l'empire; en 1572, il publia un nouveau code, sous le nom de Constitution; donna à la Saxe une nouvelle organisation administrative; embellit Dresde, sa capitale, et s'opposa dans la diète d'Augsbourg à l'adoption du calendrier grégorien; il mourut, le 11 février 1586, laissant dans le trésor électoral 17 millions, dus à sa bonne administration et mérita le surnom de Justinien de la Saxe.

AUGUSTE II (Frédéric), électeur de Saxe et roi de Pologne, fils de Jean-George III, électeur de Saxe, naquit à Dresde, le 12 mai 1670. Son père étant mort en 1691, Auguste alla à Vienne, où il se lia d'amitié avec l'archiduc Joseph depuis Joseph Ier. La mort de son frère aîné l'ayant rendu maître de la Saxe, il accepta, en 1695, le commandement de l'armée impériale contre les Turcs. Il ne fit rien de remarquable dans cette campagne et quitta l'armée pour aller se porter candidat au trône de Pologne. Louis XIV était à la veille de faire élire le prince de Conti lorsque Auguste, achetant les suffrages, abjurant le luthéranisme pour embrasser la religion des nouveaux sujets qu'il voulait gagner, et appuyant ses prétentions de dix mille Saxons, parvint à se faire élire le 25 juin 1697, et fut couronné à Cracovie, le 15 septembre suivant. Par le traité d'Oliva, conclu le 7 mai 1660, la Pologne avait cédé à la Suède la plus grande partie de la Livonie. Auguste en montant sur le trône avait fait serment de la rejoindre à ses États; Charles XII, encore très-jeune, semblait peu propre à la défendre. Auguste se mit en conséquence à la tête de ses troupes et alla former le siége devant Riga, qu'il aurait infailliblement emporté sans la vigoureuse défense que fit le vieux comte de Dahlberg. Sur ces entrefaites Charles XII battait le roi de Danemark sous Copenhague, et l'empereur de Russie à Narva, tous deux alliés d'Auguste qui sentit la nécessité de songer à se défendre, plutôt qu'à conquérir. Avant de rentrer dans ses États, il eut une entrevue avec le czar, les deux monarques contractèrent une étroite alliance et se promirent réciproquement 50,000 hommes de troupes. Alors commença cette lutte célèbre qui a jeté un tel éclat sur Charles XII et Pierre Ier, qu'Auguste en est totalement éclipsé. Charles XII, qui ne considérait Auguste que comme un usurpateur, conçut le dessein, après l'avoir battu à Birsen, de le faire détrôner par les Polonais eux-mêmes. Après avoir vainement cherché à négocier avec Charles XII, Auguste vit qu'il n'y avait de salut pour sa couronne que dans les armes; il fit venir 12,000 Saxons, rassembla l'armée polonaise et marcha au-devant de son ennemi. Les deux armées se rencontrèrent le 13 juillet 1702, entre Varsovie et Cracovie; Auguste avait 24,000 hommes; Charles n'en avait que 12,000; mais dès le commencement de l'action, les Polonais lâchèrent pied, et malgré la bravoure des Saxons, malgré les efforts de leur prince, qui les ramena trois fois à la charge, Charles remporta une victoire complète, poursuivit Auguste, entra après lui dans Cracovie, en sortit pour le poursuivre, et ne se fût arrêté qu'après l'avoir atteint, s'il ne s'était cassé la cuisse en tombant de cheval. Dès que le roi de Suède fut guéri de sa chute il marcha contre les restes de l'armée saxonne qui s'étaient rassemblés à Pultusk, et le maréchal de Stenau, battu de nouveau, eut peine à se sauver avec deux régiments. La diète de Varsovie se réunit et, dans la séance du 19 avril 1704, déclara Auguste, électeur de Saxe, inhabile à porter la couronne de Pologne, et on fixa le 12 juin suivant pour l'élection d'un nouveau roi. Stanislas Leczinski, palatin de Posnanie, fut élu, et fit son entrée à Varsovie le 12 juillet comme roi de Pologne. Cependant Auguste était parvenu à réunir un corps de 20,000 hommes, et se porta avec une telle vitesse sur Varsovie qu'à peine Stanislas eut le temps de quitter cette ville, dont la garnison, composée de 1,500 Suédois fut prise ainsi que son commandant le comte de Horn. Charles XII ne pouvait voir de sang-froid, détruire ce qu'il avait tant de peine à construire, aussi chercha-t-il à chasser Auguste. Les armées saxonne et suédoise se rencontrèrent près de Frauenstadt, le 13 février 1706. Le roi de Suède triompha de nouveau et l'électeur de Saxe se vit menacé de perdre ses États héréditaires, il fit des propositions à Charles XII qui lui imposa pour première condition de renoncer à la couronne de Pologne, ce que Auguste fut obligé d'accepter. Rentré dans son électorat il s'occupa des soins de l'administration, embellit Dresde, fit fleurir les sciences, les arts et les lettres. En 1708, il fit *incognito* la campagne des Pays-Bas contre la France. Stanislas, qui n'était soutenu que par Charles XII, fut obligé de quitter la couronne après la bataille de Pultawa. Auguste fut rappelé et alla prendre possession une troisième fois du trône de Pologne. Le czar, le roi de Danemark et Auguste firent entrer de concert leurs armées en Poméranie. La Suède repoussa ces attaques; alors eut lieu un congrès à Brunswick pour la pacification des États du Nord, mais ce fut vainement : les prétentions exagérées de chaque souverain détruisaient toute espérance d'arrangement, lorsque Charles XII manifesta l'intention de recommencer la guerre. Une nouvelle ligue dont le roi de Pologne était le principal moteur se forma contre lui; Stralsund, inutilement dé-

fendu cette fois, se rendit le 21 décembre 1715. La défiance continuait à régner entre les cours du Nord, lorsque la mort de Charles XII, en 1718, mit un terme à cet état d'inquiétude. Depuis cette époque jusqu'à sa mort le règne d'Auguste n'offrit plus rien de remarquable; il régna pendant 15 ans dans un état de paix parfait, et mourut à Varsovie le 1er février 1733. Il laissa de sa femme un seul fils, Frédéric-Auguste, mais il eut de la comtesse de Konigsmarck le célèbre Maurice, comte de Saxe. Doué d'une figure imposante, d'une force de corps prodigieuse, de manières aimables et de belles qualités, Auguste ne put cependant se faire aimer ni des Polonais ni des Saxons, chacun des deux peuples croyant être sacrifié à l'autre.

AUGUSTE III (Frédéric), électeur de Saxe et roi de Pologne, fils du précédent, né en 1676 et mort, le 5 octobre 1763, succéda d'abord à son père dans l'électorat de Saxe. Le roi de France Louis XV, ayant voulu replacer Stanislas, son beau-père, sur le trône de Pologne, deux partis se formèrent dans le royaume. Auguste fut élu par un certain nombre de nobles, retirés du champ d'élection et soutenus par une armée russe; mais il ne fut universellement reconnu roi que dans la diète de pacification tenue à Varsovie en 1736. Ce prince, sans avoir aucune des grandes qualités de son père, l'imita dans ses goûts pour le luxe et les beaux-arts. Il avait d'ailleurs l'esprit si borné, qu'il ne put apprendre la langue polonaise. Il fut constamment dans la dépendance de la reine, laissa envahir la Saxe par le grand Frédéric, et fut forcé d'abandonner Dresde pour se retirer en Pologne. A la paix de 1763, il quitta le royaume et revint en Saxe, où il termina une carrière qu'il n'avait point illustrée.

AUGUSTE d'Udine, poëte latin du 16e siècle, dont le vrai nom était Graziani, professa les belles-lettres à Trieste et à Udine, où il mourut avant 1529. Cette année est celle de l'impression d'un recueil de ses odes, *Augusti vatis odæ*, Venise, in-4o, précédé de la *Vie* de l'auteur.

AUGUSTE-GUILLAUME, prince de Prusse, général en chef de l'armée prussienne, second fils de Frédéric-Guillaume Ier, naquit à Berlin le 9 août 1722. Ce prince était le favori de son père, et ne le quittait presque jamais. Lorsque son frère Frédéric II fut monté sur le trône, le prince Auguste-Guillaume se distingua dans les deux premières campagnes de Silésie, et surtout à la bataille de Hohenfriedberg, le 4 juin 1745. En mai 1756, il fut général de l'infanterie, et contribua à cerner le camp des Saxons, près de Pirna, au commencement de la guerre de sept ans. Il ne déploya pas moins de bravoure dans la bataille de Lowositz. Le roi son frère lui remit le commandement de l'armée qui avait été battue à Kollin; mais mécontent de la retraite que fit le prince aux environs de Zittau, il lui écrivit une lettre fort dure. Le prince désespéré quitta l'armée, tomba malade et mourut le 12 juin 1758 à Oranienbourg. Frédéric II montra, dans cette occasion, une dureté qui étonnerait, si elle n'était pas d'accord avec les autres traits de son caractère.

AUGUSTE DE BRUNSWICK. *Voyez* **BRUNSWICK.**

AUGUSTENBOURG (Ernest-Gunther), né le 14 octobre 1609, d'Alexandre, duc de Sonderbourg, bâtit le château d'Augustenbourg, en 1627, dans l'île d'Alsen qui lui provenait de la succession de son père. Cette place a donné le nom à ses descendants; mort le 18 janvier 1689.

AUGUSTENBOURG (Frédéric), né le 27 décembre 1652; tué près d'Enghien, dans un combat contre les Français, le 3 août 1692.

AUGUSTENBOURG (Christian-Aug. de SCHLESWIG-HOLSTEIN-SUNDERBOURG, prince d'), changea, en devenant prince royal de Suède, le prénom de Christian en celui de Charles (Carl). Il naquit le 9 juillet 1768. Après avoir étudié les sciences et les lettres à Leipzig et montré d'assez grandes dispositions, ce prince entra dans la carrière militaire; et, lorsqu'il eut fait ses premières armes en Danemark, il passa au service d'Autriche en qualité de général major, le 10 juin 1803. Le roi de Danemark lui donna, l'année suivante, le même grade dans son armée; il le nomma commandant de ses troupes dans la Norwége méridionale, chef du régiment de ce nom, et gouverneur de la forteresse de Frederiksteen. Pendant son séjour en Norwége, le prince d'Augustenbourg s'occupa activement de l'amélioration des prisons et du sort des détenus. Le 15 mai 1808, il fut élevé au rang de général-lieutenant, et le 30 juin de la même année, à celui de général, pour récompense des services qu'il avait rendus en défendant la Norwége contre les attaques des Suédois. Il fut nommé vice-roi ou gouverneur de cette province avec le grade de feld-maréchal, le 15 juillet 1809. Au mois de mars de cette même année, Gustave-Adolphe IV, roi de Suède, fut déclaré déchu du trône et sa descendance exclue de la succession. Peu après, le duc de Sudermanie fut élu roi, sous le nom de Charles XIII. Le nouveau roi était déjà d'un âge avancé, d'une faible constitution, et n'avait point d'enfants, les chefs du parti qui dominait alors en Suède, quoique divisés sur plusieurs points, se déterminèrent, de concert avec le roi, à déférer la succession au trône au prince Christian-Auguste et à ses descendants mâles. On s'empressa de communiquer cette décision à la cour de Danemark et au nouveau prince royal. Le 30 du même mois, le prince d'Augustenbourg adressa une proclamation aux Norwégiens pour leur annoncer qu'il allait se séparer d'eux; et le 1er janvier suivant, dans une lettre au colonel suédois Adlersparre, il signa pour la première fois comme prince royal de Suède, et substitua au prénom de Christian celui de Charles (Carl), que le roi Charles XIII l'avait invité à prendre en témoignage de l'attachement qu'il avait pour lui. Arrivé au château de Drotningholm, il y fut accueilli avec la plus cordiale affection par Charles XIII. Le 22 janvier 1809 il fit son entrée solennelle à Stockholm, reçut l'hommage des États, le titre de fils adoptif du roi, et fut ensuite nommé premier amiral de Suède. Il désira faire un voyage dans les provinces méridionales pour s'informer de l'état des troupes. Parti de Stockholm le 9 mai, il avait l'intention de visiter les chantiers de Carlscrona et de s'arrêter un jour à Lund, lorsqu'il tomba malade aussitôt après avoir mangé d'un pâté froid. Il continua son voyage malgré des douleurs violentes et de fréquents vomissements que les fatigues de la route augmentaient encore. Une conversation qu'on prétend qu'il eut à Lindkoping avec le

docteur Lodin, fut l'origine des bruits, qui circulèrent depuis et se fortifièrent de plus en plus, qu'il aurait été empoisonné. Les remèdes qu'on lui administra produisirent peu d'effet. Il mourut le 22 mai 1809 en se rendant à Quiddingue pour voir les manœuvres d'un régiment de hussards. Le 30 son corps fut ouvert et les médecins déclarèrent qu'il était mort d'une attaque d'apoplexie. En expirant il avait rendu par la bouche et par le nez une écume rougeâtre.

AUGUSTI (Frédéric-Albert), pasteur d'Eschenberg, né en 1696 à Francfort-sur-l'Oder, mort en 1782, savant juif converti, a composé de très-bonnes *apologies* de la religion chrétienne, contre les juifs. Un de ses amis a publié sa *Vie* en allemand, Erfurt, 1791, in-8°.

AUGUSTIN (saint), évêque d'Hippone, le plus célèbre des Pères de l'Église, naquit à Tagaste, petite ville d'Afrique, le 13 novembre 354; on lui donna les noms d'Aurélius Augustinus. Son père, Patrice, était pauvre, et resta païen jusque vers la fin de sa vie. Ce Patrice était d'un assez bon naturel, mais colère et débauché, tandis que Monique, sa femme, est représentée dans les *Confessions* comme le modèle de toutes les vertus chrétiennes. L'Église a fait d'elle une sainte. On envoya d'abord Augustin étudier à Madaure, ville voisine de Tagaste; il y resta jusqu'à 16 ans. En 371, il alla faire sa rhétorique à Carthage. L'ardeur de la jeunesse, l'enivrement des sens, une imagination de feu le jetèrent dans des écarts qu'il devait pleurer plus tard. A Carthage, il ne tarda pas de s'élever au-dessus de tous les jeunes gens de son âge par ses talents et sa prodigieuse instruction. Ce fut vers 371 qu'il embrassa le système des manichéens, qui convenait si bien, par son illuminisme et ses élans contemplatifs, à cette âme aimante qui portait tout à l'exagération. Après être demeuré pendant quelque temps à Carthage, il retourna à Tagaste, où il enseigna la rhétorique. Il se rendit de nouveau à Carthage en 380, et y acquit une grande réputation par son éloquence. Ce fut alors qu'il se fit une maîtresse dont il eut un fils nommé *Deodatus*, Dieudonné, mort à l'âge de 16 ans; ce fut encore vers cette époque que Patrice son père mourut, après avoir reçu le baptême. Une conférence qu'il eut avec Fauste, l'un des chefs des manichéens, en 383, commença à le rendre flottant dans ses nouvelles croyances. Mécontent de la jeunesse de Carthage qui fréquentait ses cours, il prit la résolution d'aller à Rome, où il professa pendant quelque temps avec un grand succès. L'an 384, la ville de Milan s'étant adressée à Symmaque, préfet de Rome, pour lui envoyer un professeur de rhétorique, Augustin fut choisi pour ce poste. Il fut fort goûté à Milan; il alla rendre visite à saint Ambroise et en fut bien reçu. Il assistait à ses sermons qui, à son propre insu, firent sur lui une sérieuse impression. Ébranlé, il prend la résolution de renoncer au manichéisme, et de se faire catéchumène jusqu'à ce qu'il connaisse la vérité qu'il commence à entrevoir. Les œuvres de Platon, mais plus encore les exhortations de ses amis Simplicien et Potitien, les savantes instructions de saint Ambroise, et surtout les pleurs de sa mère, l'affermirent dans sa résolution; cependant il n'était point encore définitivement catholique. Sa mère, qui était venu le voir à Milan, l'engage à se marier : il envoie en Afrique sa concubine, et consent à la proposition de sa mère; mais comme la fille qu'on lui destinait pour épouse ne devait être nubile que dans deux ans, il ne put résister à sa faiblesse pour l'amour, et reprit une maîtresse. Enfin, pendant les vacances de 386, retiré à la *villa* de son ami Vérécundus, la lecture des épîtres de saint Paul acheva sa conversion. Cette scène est racontée d'une manière admirable dans les *Confessions*. Dès lors il fait une retraite à la campagne avec quelques amis qui partagent ses convictions religieuses; là il compose divers ouvrages. Enfin, complétement préparé, il reçoit le baptême des mains de saint Ambroise, le jour de Pâques de l'année 387. De là il se rend à Ostie pour s'embarquer; il y perd sa mère, reste quelque temps à Rome, et ne part pour l'Afrique qu'au mois d'août 388. Il passe par Carthage, où il loge chez un magistrat nommé Innocent, dont l'Église veut qu'il ait guéri la fille d'une fistule. De Carthage, il se rend à Tagaste où il vend et distribue tous ses biens aux pauvres, et vit trois ans en communauté avec quelques-uns de ses amis, dans l'exercice des jeûnes, des prières, dans la méditation de l'Écriture, et dans la composition d'ouvrages utiles au catholicisme. En l'année 391, Valère, évêque d'Hippone, l'ordonne prêtre. Il établit alors dans cette ville un monastère; en 393, il assiste à un concile général tenu dans cette ville, où les Pères de l'assemblée conçoivent une si haute estime de son savoir, qu'ils le jugent digne d'une place plus éminente; alors Valère se hâte de le nommer son coadjuteur, et le fait ordonner par Mégalius, évêque de Catane, en 395. Il établit dans la maison épiscopale une communauté de clercs avec laquelle il vivait. Il ne cessa de travailler et d'écrire pour l'Église jusqu'à sa mort, qui arriva le 28 août de l'année 430, dans la 76e année de son âge, ayant la douleur de voir son pays envahi par les Vandales, et Hippone assiégé depuis plusieurs mois. Son corps, respecté des barbares, fut transféré de l'église de Saint-Étienne, où il avait été déposé, dans l'île de Sardaigne, en 506, par les évêques d'Afrique, chassés par les Vandales. Luitprand, roi des Lombards, le fit transférer en 713, dans le monastère de Saint-Pierre de Pavie. On prétendit l'avoir découvert en 1695, et il y eut plusieurs écrits sur ce sujet jusqu'au 16 juillet 1728, que la question fut solennellement décidée en faveur de l'authenticité de la découverte, par l'évêque de Pavie, François Pertusati, délégué du pape Benoît XIII, et en présence du P. Fulgence Bellelli, général de tout l'ordre de Saint-Augustin. Il y eut des fêtes publiques à cette occasion. Le 25 octobre 1842, ces précieuses reliques, confiées à l'archevêque de Bordeaux, à l'évêque d'Alger, à l'évêque de Châlons, etc., ont été embarquées à Toulon, pour être reconduites à Hippone, dans le lieu même où mourut saint Augustin 1412 ans auparavant. On peut dire de ce Père qu'il a complété l'œuvre de saint Athanase; qu'eux seuls, au 4e siècle, ont véritablement constitué l'Église. Saint Athanase, en déifiant J. C., en l'appelant dans le ciel et sur l'autel; saint Augustin, en terrassant l'homme, en le prosternant aux pieds de ce Dieu, de ce Verbe déifié, et de l'Église qui en doit sortir. Saint Augustin contribua puissamment, par la nature de son esprit extatique, à la propagation de la vie monastique, et à la sanctification de cette vie; sa doctrine de complète abnégation de l'humanité fonda toute cette vaste

théologie de la grâce et de la prédestination, devenue l'aliment de la vie cénobitique du moyen âge, et la base de toute la puissance de l'Église catholique ; c'est en ce sens qu'on peut le regarder comme le véritable auteur de l'*Imitation*. Gerson n'a fait que paraphraser en chants doux et élégants la doctrine de saint Augustin. On a de ce Père les *Confessions*, livre qui n'a peut-être point de modèle, et qui dévoile au lecteur toutes les faiblesses , toutes les incertitudes de son illustre auteur, et en même temps le fait descendre dans les plus secrets replis de cette rare et puissante organisation, et lui dévoile toute la grandeur, toute la sublimité de son abnégation ; saint Augustin, dont les immenses travaux ne sauraient être appréciés ni même énumérés dans ce cadre trop étroit, remplit, sans contredit, le rôle le plus important dans l'histoire du christianisme des premiers siècles, avec saint Paul et saint Athanase. Parmi ses nombreux ouvrages, les principaux sont : *la Cité de Dieu*, où il fait l'histoire et le parallèle du paganisme et du christianisme : ses *Confessions*, ses *Traductions du libre arbitre* et *de la grâce*. Dans ses autres écrits il combat les manichéens, les donatistes, les pélagiens, etc. Ses œuvres complètes ont été publiées par les bénédictins, 11 vol. in-fol., 1679 et années suivantes. La plupart de ses ouvrages ont été traduits en français ; les plus recherchés sont *la Cité de Dieu*, traduit par Lambert, 1675 , 2 vol. in-8° ; 1736, 4 vol. in-12 ; les *Confessions*, par Arnauld d'Andilly et Dubois, par dom Martin, par M. de Saint-Victor ; les *Lettres*, par Dubois 6 vol. in-12 ; les *Sermons sur les Psaumes*, par Arnault, 14 vol. ; sur le *Nouveau Testament*, par Dubois, 4 vol. in-8°.

AUGUSTIN (saint) ou AUSTIN, premier archevêque de Cantorbéry, fut envoyé en 596, par saint Grégoire le Grand, pour prêcher le christianisme en Angleterre. Ses succès furent tels, qu'il baptisa, dit-on , dans un seul jour, 10,000 personnes, parmi lesquelles était le roi Éthelbert ; il obtint du pape l'autorité suprême sur toute l'Église anglaise, et parvit à opérer un grand changement dans les mœurs du pays, dont il est regardé comme l'apôtre ; il consacra aussi plusieurs évêques, et mourut en 607.

AUGUSTIN, surnommé *Vénitien*, graveur, né vers 1490, alla se former à Rome, où il travailla d'après Marc-Antoine. Il a fait aussi, d'après Jules-Romain, une *Adoration des bergers*, et, d'après Raphaël, un *Portement de croix*. Ses estampes sont rares et son œuvre difficile à compléter. Il mourut à Rome vers 1540.

AUGUSTIN, surnommé *des Perspectives*. *Voyez* **AGOSTINO**.

AUGUSTIN (Antoine) , un des plus illustres prélats et des plus célèbres jurisconsultes de l'Espagne, né à Saragosse en 1516 , fut nommé auditeur de rote par le pape Paul III ; Paul IV lui conféra l'évêché d'Alise. Philippe II, roi d'Espagne, le fit transférer au siége de Lerida ; c'est en cette qualité qu'il assista au concile de Trente, où il se distingua par ses vertus et ses connaissances ; il mourut en 1586, archevêque de Tarragone. Ses *ouvrages* ont été recueillis, Lucques, 1765-74, 8 vol. in-fol. Il faut y joindre la collection de ses *lettres* latines et italiennes, publiées pour la première fois à Parme, 1804, in-4°. Les curieux recherchent l'édition originale de ses *Dialogos de medallas, inscripciones y otras antiquedades*, Tarragone, 1587, in-4°.

AUGUSTIN (François-Miguel), agronome espagnol, né dans le 16e siècle à Banyoles, diocèse de Gironne, obtint le prieuré de St.-Jean à Perpignan, et y publia , en 1617, *Libro de los secretos de agricultura*, etc. Cet ouvrage estimé a été réimprimé plusieurs fois, notamment à Barcelone, 1749 ; Madrid, 1781.

AUGUSTIN, célèbre peintre en miniature et sur émail, né à Saint-Diez le 15 août 1759, mourut à Paris du choléra, le 13 avril 1832. Ses émaux, ses miniatures offraient une perfection jusqu'alors inconnue, et on lui doit les progrès que ce genre a faits en France. En 1819, il fut nommé premier peintre en miniature du roi, et fit alors les portraits de la cour de Louis XVIII. Depuis plusieurs années , Augustin vivait au milieu d'infirmités qui l'avaient condamné à ne plus cultiver un art qu'il aimait avec passion.

AUGUSTIN (Léonard). *Voyez* **AGOSTINI**.

AUGUSTULE (Romulus), dernier empereur d'Occident, fils d'Oreste, patrice de Rome, fut proclamé empereur à Ravenne par son père, en 475 ; les Romains , par dérision, ajoutèrent un diminutif au titre d'Auguste que prenait ce faible empereur. Odoacre, roi des Hérules, prit Oreste dans Pavie , et le fit décapiter à Plaisance, le 28 août 476. Le 4 septembre suivant, il entra dans Ravenne en vainqueur ; Augustule, abandonné de tous, se dépouilla lui-même de la pourpre : par pitié pour sa jeunesse, on lui laissa la vie. Odoacre lui donna pour retraite le château de Lucullane , en Campanie, avec une forte pension. Ainsi finit l'empire d'Occident, qui avait subsisté 1229 ans, depuis la fondation de Rome, l'an 476 de J. C.

AUHADI-MARAGAH, poëte mystique mahométan, mit en vers persans le livre intitulé : *Giem Giam*, livre de spiritualité mahométane. Il composa aussi un poëme intitulé : *Divan* en 10,000 vers, et mourut en 1519. Son tombeau est en grande vénération à Ispahan.

AULAIRE. *Voyez* **SAINT-AULAIRE**.

AULAN (Denis-François-Marie de SUAREZ, marquis d'), issu d'une illustre famille espagnole dont une branche était venue s'établir en France dans le 15e siècle, naquit à Avignon, vers 1725. Après avoir servi quelque temps dans la marine, il alla vivre à Paris auprès de Mme du Deffand sœur de sa mère ; Aulan retourna ensuite à Avignon. Arrêté comme papiste le 10 juin 1790, il fut pendu au même échafaud où venaient d'expirer l'abbé Offray, Aubert, et le marquis de Rochegude.

AULAY-DELAUNAY (Jean), général de brigade, servit d'abord dans la marine, en 1792 passa dans le premier bataillon de la légion des Montagnes, et se distingua en Espagne et en Italie. L'an V, à la tête de 500 hommes, à l'affaire de Caldiero, en Lombardie, il détruisit presque entièrement un corps de 3,000 Autrichiens. Quelques jours après, il fut tué sur le champ de bataille par un boulet de canon.

AULBERY. *Voyez* **ALBERY**.

AULETIUS (Alard), professeur de médecine à Franeker, mort en 1606 , est auteur de *Monitio ad ordinem Frisiæ de reformandâ praxi medicâ*, Franeker, 1605, in-4°.

AULISIO (Dominique), littérateur, né à Naples, le 14 janvier 1639 , acquit la connaissance des langues de l'Europe et de l'Orient ; s'appliqua ensuite à l'étude de la chronologie, de l'histoire et de la numismatique ; quitta

le barreau, où il s'était fait une grande réputation, pour se livrer avec ardeur aux sciences mathématiques; accepta la chaire de droit civil à Naples, qu'il remplit avec éclat, et mourut le 29 janvier 1717, laissant un grand nombre d'ouvrages manuscrits. Parmi ceux qu'il avait publiés, on distingue 3 dissertations : *De Gymnasii constructione; De Mausolei architecturâ; De Colo mayerano*, réimpr. par Sallengre dans le tome 3 de *Nov. Thesaur. antiquit.*

AULNAYE (Franç.-Marie STANISLAS de l'), littérateur, né le 7 juillet 1739 à Madrid, de parents français, fit de brillantes études à Versailles, et se rendit très-habile dans les langues, l'histoire naturelle, les antiquités et la musique. La bizarrerie de son caractère le priva de tous les avantages qu'il aurait pu tirer de ses talents; et, n'ayant pas su conserver la fortune que ses parents lui avaient laissée, il se vit contraint de se mettre aux gages des libraires. Il mourut à l'hospice de Chaillot en 1830. Outre une dissertation *sur la Danse des Anciens*, couronnée par l'Académie des inscriptions, on lui doit, entre autres ouvrages, une traduction de *Don Quichotte*, qui passait pour la plus complète et la plus fidèle dans notre langue, avant la publication de celle de M. Viardot; une bonne édition des *OEuvres de Rabelais*, 4 vol. in-18, avec des notes pleines de goût et d'érudition; différents écrits *sur la franc-maçonnerie*, etc. De l'Aulnaye a fourni de curieux articles à la *Biographie universelle* de Michaud.

AULNOY. *Voyez* **AUNOY.**

AULTANNE (Joseph-Augustin de FOURNIER, marquis d'), né à Valreas le 18 août 1769, capitaine de grenadiers en 1790, fit les campagnes de Champagne, des Pays-Bas, d'Allemagne, en 1792 et années suivantes; général de brigade en 1799; chef d'état-major d'une division à la bataille de Zurich, et à celle de Hohenlinden dans la même année; mérita, en 1806, le grade de général de division pour sa conduite à Austerlitz et à Iéna; assista aux batailles d'Eylau et de Friedland en 1807; gouverneur de Varsovie après la paix de Tilsitt; major-général en Espagne, en 1808; gouverneur de Tolède en 1809; chef d'état-major général de l'armée du Midi, sous les ordres du duc d'Angoulême, en 1815; signa la paix du pont Saint-Esprit; envoyé au mois de mai en surveillance à Saint-Marcellin; commandant de la 7e division militaire, au mois de juillet; prit sa retraite à la fin de 1815; mourut à Valréas, le 7 janvier 1828 : il était officier de la Légion d'honneur.

AULTANNE, colonel, de la famille du précédent; fit ses premières armes dans les chasseurs nobles de l'armée de Condé, en 1792 et années suivantes; rentré au service de France, se distingua dans la guerre d'Espagne, de 1808 à 1812; capitaine du 10e régiment de ligne en 1815, sous les ordres du duc d'Angoulême; fut blessé au passage de la Drôme; colonel en 1827; fut assassiné à Toulon par un sergent, le 7 janvier 1830, à l'âge de 53 ans.

AULU-GELLE, célèbre grammairien, né à Rome, y vivait vers l'an 130 de J. C. On a de lui un ouvrage en 20 livres, qu'il intitula : *Nuits attiques*, parce qu'il l'avait composé à Athènes pendant les soirées d'hiver. C'est un recueil où l'on trouve beaucoup de fragments d'anciens auteurs perdus, et des discussions critiques et grammaticales. Les *Nuits attiques*, imprimées pour la première fois à Rome en 1469, in-fol., par les soins de J. André, qui y joignit des notes, ont été réimprimées un grand nombre de fois. Parmi les éditions de cet ouvrage, on distingue les suivantes: 1585, in-8°, avec les excellentes notes de H. Estienne, Paris, 1681, in-4°, *ad usum;* Leyde, 1666, in-8°, *variorum*, avec les notes de Gronovius, 1706, in-4°. Il a été traduit en français par l'abbé de Verteuil, Paris, 1776, 3 vol. in-12, réimprimé avec des corrections par M. Verger, 1818, 3 vol. in-8°.

AUMALE (Claude de LORRAINE, duc d'), fils de René II, duc de Lorraine, se fit naturaliser en France, rendit de grands services à François Ier pendant sa captivité, s'opposa à l'invasion des Allemands en France, et les défit complétement à Saverne. En récompense de ses services, François Ier érigea la terre de Guise en duché, et lui donna le gouvernement de Champagne, qu'il défendit contre l'ennemi. Il conquit en 1542 le Luxembourg, et préserva deux ans après les Parisiens effrayés, qui lui conservèrent de ce service une reconnaissance qu'ils continuèrent à ses descendants. Il mourut à Joinville le 12 avril 1550. Il est le chef de la maison de Guise en France.

AUMALE (Claude II de LORRAINE, duc d'), 3e fils du précédent, grand veneur de France, né en 1525, hérita de la terre dont il prit le nom, se distingua par son courage et ses talents militaires à la défense de Metz, assiégé par Charles-Quint, et aux batailles de Dreux, St.-Denis et Montcontour, et fut l'un des principaux moteurs de la Saint-Barthélemi; mais après avoir assouvi sa vengeance personnelle contre l'amiral Coligny, qu'il regardait comme le meurtrier de son frère François, il se montra généreux envers les protestants, et fut tué au siége de la Rochelle, le 14 mars 1573.

AUMALE (Charles de LORRAINE, duc d'), fils du précédent, succéda à ses biens et à ses dignités, et fut un des plus chauds partisans de la Ligue. Nommé gouverneur de Paris, il fut défait près de Senlis, et perdit les batailles d'Arques et d'Ivry avec le duc de Mayenne contre Henri IV. Il persista dans sa révolte contre son roi, et se retira successivement en Autriche, en Espagne et à Bruxelles, où il mourut en 1631, âgé de 77 ans.

AUMALE (Claude, chevalier d'), frère du précédent, célèbre comme lui dans l'histoire de la Ligue, fut tué à 28 ans dans l'attaque de Saint-Denis, qu'il avait voulu surprendre sur Henri IV, le 3 janvier 1591.

AUMER, ancien chef des ballets à l'Opéra, à qui l'on doit les charmants ouvrages de la *Somnambule*, des *Pages du duc de Vendôme*, et la mise en scène de la *Muette de Portici* et de *Robert le Diable*, succomba en 1832 à une attaque d'apoplexie foudroyante. Il avait succédé à Milon sans désavantage.

AUMONT (Jean d'), maréchal de France, l'un des plus grands capitaines de son temps, comte de Châteauroux, baron d'Estrabonne, de Chapes, etc., chevalier des ordres du roi, né en 1522, fit ses premières armes en Piémont sous le maréchal de Brissac, où il fut capitaine de cavalerie; fut blessé et fait prisonnier à la bataille de St.-Quentin, en 1557; se trouva à la prise de Calais, de Guines et de Ham, en 1558; combattit, en 1562, aux batailles de Dreux, de Jarnac; en 1569 à celle de Montcontour, contre les protestants; au siége de la Rochelle, en 1573; fut créé chevalier des ordres du roi, en 1578,

puis maréchal de France, en 1579; fut un des premiers à reconnaître Henri IV, en 1589; l'alla rejoindre à Dieppe et lui porta des secours; emporta d'assaut les faubourgs St.-Jacques et St.-Michel de Paris; se distingua à la bataille d'Ivry, en 1590; nommé gouverneur de Bretagne, tint tête au duc de Mercœur; prit Laval, Redon, Morlaix, Quimper, le fort de Crodon, en 1594; mourut le 19 août 1595, à 73 ans, d'un coup de mousquet qu'il reçut au siége de Camper, à quatre lieues de Tours. Son tombeau a été ouvert en 1836, et le corps du vieux maréchal retrouvé presque intact.

AUMONT (Antoine d') et d'ESTRABONNE, pair et maréchal de France, marquis d'Illes, et chevalier des ordres du roi, capitaine de ses gardes du corps, gouverneur et lieutenant général de Paris, de Boulogne et du pays Boulonais, né en 1601, fils de Jacques d'Aumont et petit-fils du précédent; il fut élevé à la cour en qualité d'enfant d'honneur du roi Louis XIII, servit au siége de Montauban, en 1621; fut blessé au combat de l'ile de Rhé, en 1627; assista, en 1628, au siége de la Rochelle, et l'année suivante, à l'attaque du Pas-de-Suse; fut choisi, en 1632, pour être capitaine des gardes du roi; fut chevalier du St.-Esprit, en 1633; gouverneur de Boulogne, en 1635; il défit, en 1637, sept cents Espagnols près de Monthulin; servit aux siéges d'Hesdin, d'Arras, d'Air, et au passage de la rivière de Colme, le 19 juillet 1645; le 10 juillet de la même année, il fut créé lieutenant général, et se trouva à la prise de Courtrai, de Mardich, de Dunkerque, de Lens et de Condé; au combat d'Estaires, en 1647; à la bataille de Lens, en 1648; et au passage de l'Escaut, en 1649; en 1650, il eut le commandement de l'aile droite à la bataille de Réthel; maréchal de France, le 5 janvier 1651; depuis, il rendit encore de grands services; en 1662, il fut gouverneur de Paris, puis duc et pair de France, en 1665; il suivit le roi à la campagne de Flandre, en 1667; et mourut à Paris le 11 janvier 1669, âgé de 68 ans.

AUMONT (Louis-Marie-Victor d') et de ROCHEBARON, fils du précédent, né le 9 décembre 1632, mort en 1704, obtint à 16 ans la survivance de la charge de capitaine des gardes sous Louis XIV, qui avait en lui la plus grande confiance, et le fit ensuite gentilhomme de sa chambre. Il fut sans cesse à ses côtés dans les guerres de sa minorité et dans celles de Flandre, s'empara d'Armentières, Furnes, Bergues et Courtrai, et sut mettre son gouvernement du Boulonais à couvert des flottes de l'Angleterre et de la Hollande. Membre de l'académie des inscriptions, il rendit de grands services à la science des médailles.

AUMONT (Jacques, duc d'), de la famille des précédents, était pair de France et lieutenant général des armées du roi, lorsque la révolution se manifesta. Quoique âgé de 66 ans, puisqu'il était né en 1723, il en partagea l'enthousiasme et en adopta les principes. Lors de la prise de la Bastille, en 1789, il refusa le commandement de la garde nationale de Paris, que le peuple voulait lui donner par acclamation; au 5 octobre suivant, commanda l'avant-garde de la garde nationale qui alla à Versailles avec la populace; le 20 juin 1791, commanda le bataillon de garde nationale qui faisait le service près du roi; fut accusé d'avoir favorisé l'évasion de ce prince; fut maltraité et conduit à l'hôtel de ville; envoya de là à l'assemblée nationale son serment de fidélité à la constitution; au mois de juillet suivant, prit le commandement de Lille avec le titre de lieutenant général; se fit recevoir de la société des Amis de la constitution; quitta le service en 1793, comme noble; vécut obscur depuis cette époque; mort au château de Guiscard, près Noyon, en octobre 1799, à l'âge de 76 ans. Sa manie était d'affecter la démarche, les manières, les bons mots et même le costume de Henri IV.

AUMONT (Louis-Marie-Alexandre, duc d'), né le 14 août 1736; duc de Villequier jusqu'en 1799; se distingua dans les campagnes de Hanovre, en 1756; maréchal de camp, puis lieutenant général, premier gentilhomme de la chambre du roi; député aux états généraux en 1789; se démit au commencement de 1790; favorisa la fuite de Louis XVI dans la nuit du 21 juin 1791; émigra et fut à Bruxelles l'agent secret des princes; en 1794, fut seul excepté du renvoi des émigrés ordonné par le conseil de Brabant; suivit Louis XVIII à Blankenbourg, à Mittau, etc., en qualité de premier gentilhomme; rentré en France en 1814; refusa toute espèce d'emploi, et mourut au mois d'août de cette année.

AUMONT (Louis-Marie-Céleste, duc d'), fils du précédent, né en 1770; connu sous le nom de duc de Piennes jusqu'en 1799, époque où il prit celui de duc de Villequier qu'il conserva jusqu'à la mort de son père, en 1814; fut lié avec le duc d'Orléans, et comme lui partisan de la révolution de 1789; émigra ensuite, en 1792; servit en Espagne dans la légion royale des Pyrénées, en 1793; fut blessé à l'affaire d'Yargenzu; devint colonel des volontaires espagnols; en 1795, alla trouver Louis XVIII à Mittau; maréchal de camp, en 1800, et chargé d'une mission à Stockholm; entra au service de Suède; fit la campagne de 1805; celle de 1806, en Poméranie; celles de 1807 et de 1808 contre les Russes dans l'île d'Aland; revint à Paris, en 1814, et remplit les fonctions de premier gentilhomme de la chambre; lieutenant général et commandant de la 14e division militaire, en 1815; après le 20 mars, se retira en Angleterre; nommé commissaire extraordinaire, organisa un corps de volontaires; le 5 juillet 1815, opéra, sur les côtes de Normandie, au village de l'Aromanche, un débarquement; fut blessé dans une escarmouche et entra, lui cinquième, dans Bayeux; le 17 août, nommé pair de France, reprit ses fonctions auprès du roi; mort le 12 juillet 1831, président de la société des Amis des arts. Son fils, le duc d'Aumont actuel, a été interdit en 1837.

AUMONT (duchesse d'); elle était veuve du comte de Renilly, et dame pour accompagner la duchesse d'Orléans, mère de Louis-Philippe, lorsqu'elle épousa, en 1792, le duc d'Aumont, alors duc de Piennes, veuf lui-même de Mélanie de Rochechouart. Elle émigra; sa vie à l'étranger est peu connue. Lorsqu'elle rentra en France en 1814, elle se jeta dans la dévotion et se mit à la tête d'une *association de bienfaisance des dames françaises*. En 1816, elle établit un journal intitulé le *Bon Français*, et mit Salgues à la tête de la rédaction. Cette entreprise n'eut aucun succès, alors la duchesse d'Aumont tomba dans l'oubli; elle mourut le 27 août 1829.

AUNA (Jean-Vincent, baron), jurisconsulte, né en

1756 à Montechiaro, près d'Asti, mort le 16 novembre 1832 à Milan, parcourut la carrière de la magistrature dans le sénat de Turin, et fut envoyé en 1801 pour présider le conseil de Novare. La séparation du Novarais du territoire français ayant été décrétée, Auna se trouva attaché au gouvernement de la république cisalpine, puis au royaume d'Italie. Nommé président des 3 tribunaux du département d'Olone, le gouvernement le chargea de la *traduction* du Code français en italien, pour le royaume d'Italie; travail dont il fut récompensé par le titre de baron et par sa nomination à la cour de cassation de Milan. Il remplissait encore ces hautes fonctions, au moment où la mort le frappa.

AUNAIRE (saint), évêque d'Auxerre, l'an 571, né à Orléans, souscrivit au 4e concile de Paris, en 573; assista aux conciles de Mâcon que Gontran fit assembler en 581 et 585; tint en 586 un synode à Auxerre, et fit de sages règlements. Il eut part à la pacification des troubles de Poitiers, excités vers 589, et mourut le 25 septembre 605.

AUN-ARTHABAN-ALBASRIS, philosophe musulman sous le califat d'Almanzor, est célèbre par sa tempérance et la sagesse de ses mœurs.

AUNAY ou de **LAUNAY** (Philippe et Pierre GAULTIER d'), deux frères gentilshommes normands, quoique assez mal faits, furent les amants de Marguerite de Bourgogne, reine de Navarre, et de Blanche, comtesse de la Marche, sa belle-sœur. Les réunions avaient lieu à l'abbaye de Maubuisson. Philippe le Bel, instruit de l'inconduite de ses belles-filles, fit arrêter les frères d'Aunay, et instruire leur procès comme à des traîtres coupables de lèse-majesté; ils furent condamnés à être mutilés et écorchés vifs; on leur coupa ensuite la tête, et les corps furent suspendus par-dessous les bras, pour servir de pâture aux oiseaux de proie. Cet arrêt fut exécuté à Pontoise, en 1313.

AUNEUIL (la comtesse d'), romancière, née vers 1660, a publié de 1702 à 1709 un grand nombre de nouvelles et de petits romans qui trouvèrent alors des lecteurs. On en trouve les titres dans le *Dictionnaire des anonymes* de Barbier. Le seul qui mérite d'avoir ici une mention particulière, c'est la *Tyrannie des fées détruite*, ouvrage reproduit en 1756 par Mlle de Lubert, à qui des bibliographes l'ont attribué mal à propos, puisqu'elle n'en est que l'éditeur.

AUNGERVILLE (Richard) ou de BURY, né à S. Edmund's Bury en Suffolk en 1281, gouverneur d'Édouard III, roi d'Angleterre, qui le combla d'honneurs, fut le fondateur de la bibliothèque d'Oxford, et mourut en 1345. On a de lui : *Philobiblos*, ou *Discours sur le véritable usage des livres*, publié à Spire en 1483, in-4°, réimpr. à Paris, à Oxford et à Leipzig, in-8°.

AUNILLON (P.-Ch. FABIOT), abbé du Goy-de-Launay, chanoine et grand vicaire d'Évreux, naquit en 1684. Il prononça, le 7 novembre 1715, l'oraison funèbre de Louis XIV dans la cathédrale d'Évreux. Il mourut le 10 octobre 1760. Aunillon s'est fait connaître par des romans médiocres : *Azor ou le Prince enchanté*, 1750; *la Force de l'éducation*, etc.

AUNOY ou **AULNOY** (Marie-Catherine JUMELLE de BERNEVILLE, comtesse d'), femme du comte d'Aunoy, accusé du crime de lèse-majesté par trois Normands, et qui ne dut son salut qu'à l'un des accusateurs qui confessa sa calomnie; elle était nièce de Mme Desloges, qui se fit une grande réputation d'esprit, sous Louis XIII. Madame d'Aunoy est auteur de *Contes des fées*, de l'*Histoire d'Hippolyte, comte de Douglas*, de Mémoires historiques; elle est morte en 1705.

AURAN (Joseph-François), médecin provençal, a publié vers 1766, des *Tables d'ostéologie*, réimprimées à la suite du *Cours d'ostéologie* de le Cat, in-8°.

AURBACH (Jean d') est auteur d'un ouvrage intitulé : *Summa de confessione et eccles. sacrament.*, etc., Augsbourg, 1469, in-fol.

AURÈLE (St.), pieux et savant archevêque de Carthage, mort en 423, se distingua par son zèle contre les pélagiens et les donatistes, et condamna Pélage et Célestius, son disciple, dans un concile, en 412.

AURÈLE (Marc). *Voyez* **MARC AURÈLE**.

AURELIANUS. *V.* **CÆLIUS AURELIANUS**.

AURELIANUS AMBROSIUS. *Voyez* **AMBROSIUS**.

AURÉLIEN (Lucius Domitius AURELIANUS), fils d'un paysan, naquit dans le territoire de Sirmium en Illyrie. Il s'enrôla comme simple soldat dans les troupes impériales, et s'éleva par degrés jusqu'aux premiers grades, les soldats, pour le distinguer d'un autre officier du même nom, l'appelèrent : *Aurelianus manus ad ferrum* (*Aurélien, la main à l'épée*). L'empereur Valérien lui conféra l'emploi important d'inspecteur des camps romains, et le chargea d'y rétablir la discipline. Sous le règne peu glorieux de Galien, il n'est point question d'Aurélien; mais il reparut de nouveau sous celui de Claude II, qu'il seconda lorsqu'Auréole fut vaincu par cet empereur. Dans la guerre des Goths, il eut le commandement de la cavalerie; et quand l'empereur mourut, il désigna Aurélien comme le plus digne de lui succéder. Les légions d'Illyrie eurent égard à ce choix, et élevèrent Aurélien au pouvoir suprême. N'ayant séjourné que peu de temps à Rome, dans l'intention de s'y faire reconnaître par le sénat, Aurélien retourna dans la Pannonie, livra bataille aux Goths qui avaient traversé le Danube et les obligea à fournir aux armées romaines un corps d'auxiliaires. Ici, les récits des historiens sont assez confus, et on ne peut guère concevoir comment une nouvelle incursion des Germains eut assez de succès, pour qu'ils parvinssent jusque dans le nord de l'Italie, où une bataille, livrée près de Plaisance, fut si fatale aux Romains, qu'on crut que l'empire allait être détruit. Les Germains s'avancèrent jusqu'à Fano, près de la rivière du Métaure, où, cinq cents ans auparavant, Asdrubal avait perdu son armée et la vie. Ce lieu fut encore heureux aux Romains : l'empereur défit les ennemis, en fit un grand carnage, et, peu après, extermina entièrement, près de Pavie, ceux qui avaient survécu à leur première défaite. Ayant enfin délivré l'Italie des barbares, Aurélien revint à Rome, où il fit mettre à mort plusieurs sénateurs, soupçonnés d'avoir conspiré contre lui. Il agrandit la ville, et pourvut à sa sûreté par une nouvelle enceinte de murailles, qui avait plus de cinquante milles de tour, et qui porta son nom, quoique ces travaux n'aient été finis que sous le règne de son successeur Probus. Gibbon prétend que ce fut vers ce temps

qu'Aurélien marcha dans les Gaules, pour mettre fin à l'usurpation de Tétricus, qui avait succédé à plusieurs autres gouverneurs et généraux, élevés à l'empire par les troupes de cette province. Tétricus lui-même, fatigué de sa puissance précaire qu'il ne pouvait abdiquer sans danger, avait invité l'empereur à venir le délivrer. Il posta son armée de manière qu'elle fut attaquée avec un grand avantage par Aurélien, et presque entièrement taillée en pièces, près de Châlons en Champagne. Tétricus se rendit au vainqueur, qui ne tarda pas à réduire la Gaule. En 272, Aurélien entreprit l'expédition qui a le plus illustré son règne, en allant combattre Zénobie, reine de Palmyre. Un général, nommé Héraclien, envoyé contre elle par Gallien, avait été battu. Aurélien marcha lui-même vers l'Orient avec ses légions, par l'Illyrie et la Thrace. Il s'approchait d'Antioche, lorsque Zénobie tenta d'arrêter ses progrès. Une bataille s'engagea près de cette ville, et Aurélien y remporta la victoire, qui fut longtemps disputée. Une autre action, près d'Émèse, décida de la guerre. Zénobie, après cette seconde défaite, se renferma dans Palmyre, et résista quelque temps, avec intrépidité, aux armes d'Aurélien qui avait investi la ville. Les difficultés qu'il rencontrait le portèrent à inviter Zénobie à se rendre; il s'engageait à lui laisser la vie; mais Zénobie lui fit une réponse pleine de courage. A la fin, comme Zénobie essayait de s'enfuir en Perse, elle fut prise, et amenée captive. Pendant ce temps, Probus avait soumis l'Égypte, et Aurélien reprit le chemin de l'Europe, après avoir réuni à l'empire toutes les possessions de Zénobie. Il avait déjà passé le Bosphore avec son armée, lorsqu'il apprit que les Palmyréniens s'étaient révoltés, et, qu'après avoir massacré la garnison romaine, ils avaient proclamé un nouvel empereur. Aurélien revint sur ses pas, et exerça une vengeance terrible sur l'infortunée ville de Palmyre, qu'il abandonna pendant trois jours à la fureur des soldats. De là, l'infatigable Aurélien courut en Égypte, où Firmius, allié de Zénobie, avait pris possession d'Alexandrie, et s'était fait proclamer empereur. Aurélien éteignit sans peine cette rébellion, et en fit périr publiquement l'auteur. Il retourna aussitôt après vers l'Italie. On vit à son triomphe une longue suite de riches dépouilles, d'animaux curieux, de gladiateurs, de captifs, d'ambassadeurs venus des parties les plus éloignées de la terre. La marche était fermée par les souverains déposés. Tétricus et son fils parurent avec le costume des rois gaulois. Zénobie, d'une rare beauté, chargée de chaînes d'or et d'une immense quantité de bijoux précieux, offrit à l'orgueil romain un aspect plus agréable. Aurélien déploya une grande munificence dans les largesses qu'il fit au peuple de la capitale. Il mérita la reconnaissance générale en faisant remise de tout ce qui était dû au trésor public. Une sédition eut lieu dans Rome. Ce malheureux événement donna lieu à une punition terrible, dans laquelle plusieurs sénateurs et patriciens furent enveloppés. On compta parmi ces victimes le fils, ou, selon d'autres, la fille de la propre sœur d'Aurélien. Ayant résolu une grande expédition militaire contre l'empire des Perses Aurélien se mit en marche. Mnestée, son secrétaire, qu'il soupçonnait de concussion, organisa une conspiration. Les conjurés assassinèrent Aurélien vers la fin de janvier 275, entre Byzance et Héraclée. Il était âgé d'environ 65 ans et en avait régné cinq.

AURÉLIEN (St.), évêque d'Arles en 546, reçut du pape Vigile le pallium et le titre de vicaire du saint-siége. Il fonda dans la ville d'Arles un monastère, auquel il donna une règle pleine de sagesse, et mourut en 555.

AURÉLIEN, moine de Réomé ou Moutier-Saint-Jean, au diocèse de Langres, vivait vers le milieu du 19e siècle. Il n'est connu que par un traité de musique divisé en vingt chapitres, qu'il dédia à Bernard, abbé de son monastère.

AURÉLIO, roi des Asturies, cousin germain de Froila Ier, et l'un des conspirateurs qui assassinèrent ce prince, fut élu roi à sa place, en 768; renouvela avec les Maures la trêve qu'avait conclue son prédécesseur; apaisa une révolte des esclaves maures contre les chrétiens; mort en 774.

AURÉLIO (Jean-Muzio), poëte latin de Mantoue, eut part à la faveur de Léon X, qui le fit en 1520 gouverneur d'une ville de l'État romain; mais il encourut la haine des habitants, qui le jetèrent dans un puits où il fut retrouvé quelques jours après. On ne connaît de lui que des pièces dans les *Carmin. illustr. poetar. italor.*; un *Hymne* à St. Jean-Baptiste, et une *Élégie* à Léon X, dont Scaliger fait le plus grand éloge.

AURELIO (Louis), de Pérouse, savant historiographe et chanoine de St-Jean-de-Latran, mort à Rome en 1637, joignait à la connaissance des langues latine, grecque et allemande, celle de l'histoire. On a de lui une traduction italienne de l'*Abrégé de l'histoire universelle*, de Turselin, Pérouse, 1623; un abrégé des *Annales de Baronius*, Rome, 1636, 2 vol. in-12; et de la *Continuation* de Bzovius, Rome, 1641, in-12. Cet abrégé a été traduit en français par Chaulmer; une *Histoire de la révolte des Bohêmes contre les empereurs Mathias et Ferdinand*, Rome, 1625.

AURELIO (Aurelio), poëte vénitien qui florissait vers la fin du 17e siècle, et au commencement du 18e, fut attaché au duc de Parme, et se distingua particulièrement par la composition de drames en musique. Mazzuchelli, *Scrittori ital.*, rapporte les titres et les dates de trente-six de ces drames. Le premier, intitulé *Erginda*, est de l'année 1652, et le dernier, *Amore e Gelosia*, est de 1729.

AURELIUS COTTA (C.), consul pendant la première guerre punique, l'an 502 de Rome, était, pour le maintien de la discipline militaire, d'une sévérité qui allait jusqu'à la cruauté. Il fit dégrader et battre de verges Q. Cassius et P. A. Pécumola, son parent, pour avoir attaqué, malgré sa défense, la ville de Lipari. Il la prit ensuite lui-même et en fit massacrer presque tous les habitants. Il fut ensuite censeur, et fit le dénombrement du peuple.

AURELIUS VICTOR (Sextus), historien latin, né en Afrique, s'éleva par son mérite aux premières dignités de l'empire. Julien le fit gouverneur de la 2e Pannonie en 361, et en 369 il fut consul avec Valentinien. On a de lui un *Abrégé de l'histoire romaine*, jusqu'à Julien. Les meilleures éditions sont celles de Paris, *ad usum*, 1681, in-4o; *cum notis variorum*, Utrecht, 1696, in-8o; Amsterdam, 1733, in-4o. On lui attribue un second ouvrage:

De viris illustribus Romæ, publié sous le nom de Pline le Jeune, de Suétone et d'Aurélius-Probus ; traduit en français par Savin, 1776, in-12, et par A. Caillot, 1825, in-12.

AURELIUS (Cornelius), né vers 1450 à Gouda, chanoine régulier de St.-Augustin et précepteur d'Érasme, fut honoré par Maximilien de la couronne de poëte, et mourut vers 1520. On a de lui deux traités publiés par Bonaventure Vulcanius sous ce titre : *De situ et laudibus Bataviæ*, 1586. Burman a inséré dans son *Hadrianus VI* une production jusqu'alors inconnue du même auteur, intitulée : *Apocalypsis et visio super miserabili statu Ecclesiæ*, dans laquelle il s'élève contre les désordres du clergé.

AURENGZEB ou **AURENG-ZEYB** (Mouhy Ed-Dyn, c'est-à-dire, le vivificateur de la religion, ornement du trône, surnommé dans la suite *Aalem Guyr*, conquérant de l'univers), fils de Schah-Djéhan, naquit le 11 de dzoulcadeh 1028, le 20 octobre 1619. Son aïeul, Djéhanguyr, fils d'Akbar, occupait encore le trône de l'Indoustan, et s'estima si heureux de voir augmenter sa famille, qu'il donna au nouveau-né le nom d'*Aureng-Zeyb*, ornement du trône. Il n'avait que neuf ans, lorsque le sceptre de l'Indoustan passa en 1629 des mains de son aïeul entre celles de son père Schah-Djéhan. Créé à l'âge de vingt ans, en 1638, *emyr pendje hazary*, ou chef de quinze mille hommes, il obtint, presque aussitôt, le commandement du Décan. Impatient de s'essayer dans la carrière des armes, il profita de l'armée qui était sous son commandement, pour faire une invasion dans le pays de Baglena. Les forteresses furent enlevées, et les chefs réduits à payer le tribut. Du gouvernement du Décan, il passa, en 1645, à celui du Guzarate, et fixa son séjour à Ahmedabad, attendant avec impatience l'occasion de satisfaire l'ambition dont il était intérieurement dévoré. Schah-Djéhan était tombé dangereusement malade, en 1656-57; Dara, son fils aîné, s'empressa de saisir les rênes du gouvernement, et des actes d'autorité arbitraires le rendirent odieux à ses trois autres frères. Les deux plus jeunes d'entre eux, Aureng-Zeyb et Mourad-Bakche, se liguèrent contre lui. Mourad énonça ouvertement ses prétentions à l'empire, et trouva un puissant appui dans Aureng-Zeyb. Ils marchent de concert sur Agra, avec une armée d'environ 40,000 hommes. Schah-Djéhan veut aller lui-même au-devant de ces fils rebelles : Dara parvient à le détourner de ce sage projet, afin d'être chargé de cette expédition. Il se met en effet à la tête de l'armée impériale, composée de plus de 100,000 chevaux et de 50,000 fantassins, suivis d'une nombreuse artillerie. L'action s'engagea près de Fethh-Abad, à cinq lieues d'Agra, le 6 juin 1658; elle fut terrible ; Dara et Mourad firent des prodiges de valeur ; la conduite d'Aureng-Zeyb fut peut-être moins brillante, mais plus adroite. Enfin les deux frères restèrent maîtres du champ de bataille. L'astucieux Aureng-Zeyb s'empressa de faire honneur de la journée à son jeune frère. Il le traita en public et en particulier avec la soumission la plus respectueuse ; et cependant il entretenait une correspondance très-active avec les *nababs* ou vice-rois, et autres gouverneurs : il donnait aussi au nouveau monarque un ministre chargé d'observer toutes ses actions. L'armée victorieuse marcha droit sur Agra ; la ville ne tint pas longtemps ; mais Schah-Djéhan s'était retranché dans son palais avec une forte garnison. Aureng-Zeyb entama avec lui une négociation qui fut si adroitement conduite, que le vieux monarque se décida à renvoyer ses gardes, et se mit ainsi à la discrétion de son petit-fils Mohammed. Celui-ci, fidèle aux instructions qu'il avait reçues d'Aureng-Zeyb, son père, le confina dans l'intérieur du harem. Les deux princes résolurent de marcher sur Delhy, où le fugitif Dara avait rassemblé quelques forces : mais au moment de se mettre en mouvement, leur armée se souleva ; la paye étant arriérée de quelques mois. Mourad eut recours aux banquiers d'Agra ; ils furent sourds à ses demandes et à ses propositions. Le prince allait user de violence envers eux et même envers les habitants les plus opulents, lorsque l'astucieux Aureng-Zeyb offrit d'acquitter la solde des troupes avec son propre trésor ; le jeune monarque eut l'imprudence d'accepter un service qui recommandait son frère à la reconnaissance de l'armée et de la capitale entière ; et bientôt Mourad fut arrêté au milieu de son camp, en présence d'Aureng-Zeyb, lié et envoyé à Agra, sous bonne garde. Ce dernier ne tarda pas à se rendre à Delhy, où il exerça ouvertement seul l'autorité suprême. Il se trouvait alors dans l'Indoustan trois souverains vivants ; savoir : Schah-Djéhan, enfermé dans la citadelle d'Agra, et ses deux fils, Dara-Chécouh, qui fuyait alors, et Aureng-Zeyb, ou plutôt Aalem-Guyr, qui avait saisi le timon des affaires. L'an 1659 de J. C., le 24 ramadan 1069, Aureng-Zeyb monta sur le trône avec toutes les cérémonies accoutumées ; son nom, changé en celui d'*Aalem-Guyr*, fut proféré dans les prières publiques, et inscrit sur les monnaies. Le seul compétiteur capable d'inspirer de l'inquiétude au nouveau monarque, était Dara-Chécouh, qui errait dans le nord de l'Inde : il le poursuivit, un traître le livra ; on lui coupa la tête aussitôt, et on vint la présenter à Aureng-Zeyb, qui, après avoir poussé l'hypocrisie jusqu'à verser des larmes, l'envoya à leur malheureux père. Mourad-Bakche, quoique enfermé étroitement, troublait quelquefois le repos de son frère : sa mort fut résolue. On lui suscita une fausse accusation, appuyée par de faux témoins, qui furent secondés par les astrologues. Aureng-Zeyb ordonna aux soldats de sa garde de faire piquer son malheureux frère par une de ces couleuvres dont le venin est aussi prompt qu'infaillible. Ce fut alors qu'on put reconnaître dans Aalem-Guyr autant de talent pour l'administration, qu'il en avait montré pour la guerre et les intrigues. Il encouragea l'agriculture et le commerce, établit une garantie pour les propriétés territoriales, simplifia la marche de la justice. Pour la première fois, dans l'empire mogol, on punit, comme un crime capital, les tentatives faites pour corrompre un juge. Son élévation à l'empire, et surtout ses exploits, ses profondes, mais atroces combinaisons, enfin, sa sage administration, attirèrent l'attention de plusieurs potentats ; et on vit successivement arriver à la cour de Delhy des ambassadeurs du chérif de la Mecque, du roi d'Éthiopie, du roi de Perse, du prince des Uzbeks. Toutes ces jouissances, si flatteuses pour l'amour-propre du monarque indien, ne furent pas sans mélange. Le fameux Sevadjy, fondateur de la puissance marhatte, faisait de fréquentes et sanglantes incursions dans différentes provinces de l'empire ; plusieurs villes furent pillées. L'empereur eut

encore la douleur d'être obligé de condamner à une prison perpétuelle deux de ses fils. Ces jeunes princes, dignes imitateurs de leur père, avaient essayé de se faire un parti dans l'État; mais ils manquaient de talents, et ils n'avaient pas affaire à un Schah-Djéhan. On les enferma dans la citadelle de Gualyour; on leur fit boire un poison lent, appelé *poust,* qui affaiblit insensiblement le corps et l'esprit, et conduit à l'imbécillité et au marasme. Les soins multipliés de l'administration, les inquiétudes et les tourments involontaires d'une conscience bourrelée de remords, juste et inévitable punition des coupables placés par leur rang au-dessus des lois, affectèrent la santé d'Aureng-Zeyb, et le conduisirent aux portes du tombeau. Les médecins lui conseillèrent d'éviter les chaleurs de l'été suivant, en le passant au Cachemyr. La sœur du monarque, la belle Rauchen-Ara, qui conservait toujours une grande influence sur son esprit, appuya l'avis des médecins de tout son pouvoir: les sultanes saisissent toujours avec enthousiasme les occasions de changer de demeure, et de sortir de leur prison habituelle. Le voyage de Cachemyr fut résolu. La cour tout entière, et une armée composée de 35,000 cavaliers, de 10,000 fantassins, avec la grosse et la petite artillerie, suivirent le monarque, qui se mit en marche le 6 décembre 1661. La plus grande partie de cet immense cortége, qui eût affamé le petit pays de Cachemyr, resta dans le Lahor, et l'empereur ne conserva auprès de lui que le moins de femmes qu'il put, les meilleures amies de Rauchen-Ara-Beygum, les principaux omras, et un petit nombre de soldats pour sa garde. La fatigue de la marche et le plaisir de la chasse, auquel il se livrait volontiers, n'interrompirent point ses travaux ordinaires. Les affaires s'expédiaient tout aussi régulièrement qu'on le faisait à Delhy. Malgré cette activité inconcevable, et malgré les précautions qu'il avait prises, des troubles éclatèrent dans le Guzarate. Les Radjepouts descendirent de leurs montagnes pour fondre sur les Mogols; mais ils furent vigoureusement repoussés; leurs princes perdirent leur juridiction héréditaire, et la nation hindoue fut soumise à des gouverneurs musulmans, qui recevaient leur pouvoir du monarque même. Ses armes furent moins heureuses du côté d'Acham; le gouverneur du Bengale, le fidèle Djemlah, fit une expédition contre ce royaume; après de brillants succès, il en fut chassé par la saison des pluies. La mort de ce grand général, celle du fils aîné de l'empereur, et de Schah-Djéhan, son père, qui, toujours soigneusement gardé dans la citadelle d'Agra, périt le 27 redjeb 1076 (2 février 1666); enfin les excursions et l'arrestation de ce fameux chef marhatte, qui fut envoyé à Delhy, au moment même où Aureng-Zeyb arrivait du Cachemyr, sont autant d'événements importants sur lesquels nous regrettons que les bornes imposées à une biographie ne nous permettent pas de donner de détails. Aureng-Zeyb profitait de la tranquillité qui commençait à régner dans ses États lorsqu'une querelle rompit la bonne intelligence qui régnait entre Schah-Abbas II et Aureng-Zeyb, et la guerre éclata entre ces deux souverains, l'an 1666 et 1667 de J. C. Le Mogol se mit lui-même à la tête de ses troupes. Mais la mort de Schah-Abbas mit un terme à cette expédition et la paix fut conclue entre les deux États. Il profitait de cette tranquillité pour remplacer la religion de Brahma par celle de Mahomet, lorsqu'un de ses fils troubla la tranquillité de l'empire. Schah-Aalem, à qui il avait confié le gouvernement du Guzarate, essaya de s'y rendre indépendant; mais il fit bientôt ses excuses qui furent agréées, et tout rentra dans l'ordre. Il fut moins heureux contre Sevadjy, qui s'était enfui de sa prison de Delhy, et qui trouvait toujours le moyen d'échapper aux armées impériales. La mort de cet audacieux aventurier, arrivée le 5 avril 1680, ne calma point les justes inquiétudes qu'inspiraient les Marhattes; Sambadjy, son fils et son successeur, marcha plusieurs fois contre les Mogols, et obligea ceux-ci à se concerter avec les Portugais pour le repousser. Pour comble de malheur, Akbar, fils d'Aureng-Zeyb, se joignit à Sambadjy, tandis que le monarque faisait, avec très-peu de succès, aux Radjepouts, une guerre qui n'eût pas été glorieuse, si Sambadjy eût hérité des talents de son adroit et intrépide père. Akbar vit bien qu'un pareil appui n'était pas capable de le porter sur le trône de l'Inde; vaincu par un de ses frères, dans une bataille livrée le 5 moharrem 1092 (15 janvier 1681), il alla demander un asile au Schah Soleiman, roi de Perse, et une trêve fut conclue avec Sambadjy. L'an 1687 fut pour Aureng-Zeyb une époque glorieuse. Depuis longtemps les richesses du Visapour et de Golconde avaient excité son avidité. Déjà il avait fait attaquer ces royaumes par un de ses fils; il résolut d'y marcher en personne, et, quoique âgé de plus de 68 ans, on le vit entrer en campagne avec l'ardeur d'un jeune homme. Le Visapour, gouverné par un monarque de quinze ans, n'opposa pas une longue résistance. Ce prince fut fait prisonnier le 24 de dzoul-cadeh 1098 (le 1er octobre 1687). La conquête de Golconde suivit de près celle-ci; la capitale ouvrit ses portes aux Mogols le 29 de rabi 1er 1099 (le 2 février 1688); on y trouva des richesses immenses. Cette conquête fut le signal de la rupture de la trêve conclue avec Sambadjy, qui, trahi par un de ses ministres, fut conduit dans une embuscade où un détachement ennemi s'empara de lui. On le conduisit devant le monarque indien, celui-ci fit arracher la langue au ministre perfide qui avait livré son maître. Ce misérable fut bientôt étouffé par le sang qui jaillissait de cette horrible plaie. On proposa ensuite à Sambadjy de changer de religion. Il s'y refusa courageusement; alors, on lui ouvrit le côté, pour lui arracher le cœur; son corps, coupé en plusieurs morceaux, fut livré aux chiens. Aureng-Zeyb voulut être témoin de cette épouvantable exécution. Il avait alors, en 1689, plus de soixante et dix ans. La mort de Sambadjy répandit la consternation parmi les Marhattes; ils furent harcelés, poursuivis jusque dans leurs montagnes par les Mogols, qui leur enlevèrent successivement leurs principales villes, Sattarah et Pounah, et un grand nombre de forteresses du Décan et du Mayssour. Cette pénible expédition occupa les dernières années de la vie d'Aureng-Zeyb. En 1117 (1705-1706), il tomba dangereusement malade, et traîna une existence languissante, jusqu'à l'époque de sa mort, qui arriva le 28 de dzoul-cadeh, 1118 de l'hég. (le vendredi 21 février 1707). L'époque de sa mort fut celle de la décadence de l'empire mogol.

AURÉOLE (Manius-Acilius), Dace de naissance et berger dans sa jeunesse, s'enrôla dans l'armée romaine, au

3e siècle, et parvint, par sa bravoure, à commander un corps de cavalerie; rendit de grands services à l'empereur Gallien contre le rebelle Ingenuus en 261; défit Macrin, qui avait pris la pourpre impériale; servit l'empereur dans la guerre contre Posthumius en 264; accepta, en 266, la dignité impériale, que l'armée de Rhétie lui offrit; fut défait par Gallien, près de Milan; assiégé dans cette ville par Claude II, il fut obligé de se livrer à discrétion; mis à mort l'an 268.

AUREOLUS. *Voyez* **AURIOL** (Blaise d').

AUREOLUS. *Voyez* **ORIOL** (Pierre.)

AURIA (Joseph), mathématicien et astronome napolitain, mort vers 1595, a donné des traductions latines de plusieurs astronomies anciennes, d'après les manuscrits du Vatican, Rome, 1591, in-4°.

AURIA (Vincent), fils de Frédéric et frère de Jean-François, deux savants jurisconsultes dont on a plusieurs ouvrages inédits, né à Palerme en 1625, quitta le barreau pour la littérature, et mourut dans sa patrie le 6 décembre 1710. On a de lui une foule d'ouvrages, tous italiens, parmi lesquels on distingue : *Dell' origine ed antiquità di cefala,* 1656, in-4°; *La Giostra,* 1690, in-4°; *La Sicilia inventrice,* 1704, in-4°; *Histoire des vice-rois de Sicile,* ib., 1697, in-fol., et une *dissertation* sur l'origine de la poésie italienne.

AURIA (Dominique), sculpteur et architecte napolitain auquel on doit les bas-reliefs de Ste-Marie *delle Grazie* et la fontaine de Médicis de la place de Castel-Nuovo, fut le maître d'André Borchetta.

AURIFABER (André), médecin de Breslau, né en 1512, professeur à l'université de Kœnigsberg, mort d'apoplexie le 12 décembre 1559, a publié avec des notes estimées la première édition du *Cynosophion* ou *traité des maladies des chiens,* de Phœmon, Wurtemberg, 1545. On lui doit encore *Succini historia,* Kœnigsberg, 1561, in-4°. Il eu part à l'édition des *OEuvres* de Luther.

AURIFERI (le P. Bernardino) naquit en Sicile, en 1739, de parents pauvres qui ne purent lui donner aucune éducation. Il abandonna la maison paternelle et s'enfuit à Palerme où il entra chez un peintre pour lui broyer des couleurs. Il fit de rapides progrès dans la peinture, se retira ensuite dans un couvent de cordeliers, et y prit l'habit en 1766. Ce fut alors que son goût pour la botanique prit naissance et devint bientôt une passion. Il fit de tels progrès qu'il lui fut permis d'ouvrir un cours qui fut très-fréquenté. Il fut ensuite nommé conservateur et démonstrateur au jardin royal de Palerme. Il mourut dans cette ville le 29 janvier 1796. On a de lui sous le titre d'*Hortus Panormitanus*, Palerme, 1789, in-4°, le catalogue et la description des plantes du jardin public de Palerme.

AURIGNY (Gille d'), surnommé *le Pamphile,* poëte, né à Beauvais, avocat au parlement de Paris, mourut en 1553. Ses ouvrages se recommandent plus par leur nombre que par leur mérite. Il a composé la *Généalogie des dieux poétiques,* et le *Tuteur d'amour,* poëme en 4 chants, un des meilleurs du temps; une *Traduction des psaumes de David,* en vers, et d'autres *livres* de piété. Plusieurs de ses ouvrages ont paru sous le nom de *l'Innocent égaré.*

AURIOL (Blaise d'), chanoine de Castelnaudary, et professeur de droit canon à Toulouse, obtint en 1555 de François Ier la noblesse pour les professeurs de l'université, et reçut lui-même le titre de chevalier. Il se démit de sa chaire en 1539, et mourut peu de temps après. Il est auteur d'un poëme intitulé : *le Départ d'Amour,* imprimé à la suite de *la Chasse d'Amour* d'Octavien de St.-Gelais, Paris, 1533, in-4°.

AURISPA (Jean), savant, né vers 1369 à Noto dans la Sicile, s'embarqua vers 1418 pour Constantinople, où il apprit le grec, et recueillit un grand nombre de manuscrits importants, dont il enrichit l'Italie. Professeur de littérature grecque à Bologne, puis à Florence, il fut ensuite secrétaire des papes Eugène VI et Nicolas V, et mourut à Ferrare en 1460. Parmi ses *traductions* du grec en latin, on cite celle des *Commentaires* d'Hiéroclès *sur les vers dorés* de Pythagore, Padoue, 1474, in-4°. Les autres sont inédits.

AURIVILLIUS (Charles), professeur de langues orientales à Upsal, mort en 1786, fut membre du comité pour la version nouvelle de la *Bible,* et traduisit presque tout l'*Ancien Testament.* Ses ouvrages de littérature orientale ont été imprimés à Gœttingue en 1790.

AUROGALLUS (Matthæus), philologue du 16e siècle, né à Kommotau, en Bohême, fut un des coopérateurs de Luther, pour sa traduction de la *Bible* en langue allemande : il mourut en 1543, à Wittenberg, où il professait les langues hébraïque, grecque et latine. On a de lui : *Commentarii rerum Bohemicarum; De Hebræis urbium nominibus,* Bâle, 1536, in-8°; *Grammatica hebr. chaldeæque linguæ,* Bâle, 1539, in-8°; *Collectio Gnomicorum, cum Callimachi hymnis, græcisque in illos scholiis,* Bâle, 1523, in-4°.

AUROUX (Nicolas), graveur français du 17e siècle, a travaillé à Turin et à Lyon. Ses meilleurs ouvrages sont *la Vierge, l'Enfant Jésus et St.-Jean;* les *Portraits* du *jésuite Spinola* et de *Voiture,* etc.

AUROUX DES POMMIERS (Mathieu), conseiller-clerc au présidial de Moulins, et docteur en théologie, publia, en 1732, un *Traité sur les coutumes du Bourbonnais,* et, en 1741, des additions à cet ouvrage.

AUSONE (St.), martyr, prêcha la foi dans les Gaules, et s'établit près d'Angoulême, dont il fut le premier évêque, vers 260; il convertit un grand nombre de païens et fonda un monastère qui devint célèbre. L'Église célèbre sa fête le 11 juin.

AUSONE ou **AUSONIUS** (Julius), médecin de Valentinien Ier, fut préfet d'Illyrie et sénateur honoraire de Rome et de Bordeaux. Il mourut en 377, à 90 ans. Les *livres* qu'il a écrits sur la médecine sont perdus. Il fut père du poëte Ausone.

AUSONE (Decius ou plutôt Decimus-Magnus), poëte latin, fils du précédent, né à Bordeaux vers l'an 309, mort vers 394, avait été précepteur de l'empereur Gratien qui le nomma consul en 379. Il a laissé un énorme *recueil* d'épigrammes, d'épîtres en vers et d'idylles parmi lesquelles il faut distinguer son poëme de *la Moselle.* Le goût d'Ausone n'est pas toujours pur; sa versification manque souvent de grâce et de facilité, et sa latinité se ressent, en général, des vices de son siècle : mais on ne peut lui refuser infiniment d'esprit, des connaissances très-variées et une grande vivacité d'imagination. On est fâché seulement qu'un écrivain aussi estima-

ble pour le siècle où il vécut, et qui n'est pas sans mérite aux yeux du nôtre, ait souillé son talent par des vers obscènes, que ne justifie pas le soin qu'il a pris de répéter après Martial que l'immoralité de sa plume ne pouvait rien contre la pureté de ses mœurs. La meilleure édition d'Ausone est celle que l'abbé Souchay a publiée en 1630, in-4°, *ad usum Delphini*. Il existe une traduction estimée des *poésies* d'Ausone, par l'abbé Jaubert, 4 vol. in-12, Paris, 1769.

AUSPICE (Saint), cinquième évêque de Toul, vers le milieu du 5e siècle, est considéré comme un des plus illustres Pères de l'Église des Gaules, par sa science et par sa piété. Quoiqu'on ignore l'époque précise de la mort de l'évêque de Toul, le P. Benoît Picard pense qu'on peut la fixer à l'année 488. Son corps fut trouvé dans le cimetière de St.-Mansuy de Toul, en 1078. Le tome premier de la collection de Duchêne renferme une *épître* de St. Auspice au comte Arbogaste.

AUSSENAC (le baron d'), maréchal de camp, entra de bonne heure au service, et parcourut tous les grades avant d'arriver à celui du colonel de ce 7e régiment de ligne, qui jura de s'ensevelir sous les murs de Barcelone, plutôt que de les livrer à l'ennemi : serment gardé avec une héroïque persévérance, et qui força les Espagnols à se retirer à quelques lieues, mais qui fit perdre au 7e régiment ses plus intrépides soldats et ses meilleurs officiers. D'Aussenac avait déjà commandé à Azua, colonie de Saint-Domingue, et montré du talent et de l'audace dans cette fatale guerre. Nommé à la place du général Ferrand, lors de la révolte des insurgés espagnols, il effectua une retraite habile sur la capitale de l'île, et battit complétement l'ennemi. Le 4 janvier 1809, la prise du fort Saint-Jérôme, et la défense du bourg Saint-Charles ajoutèrent à sa réputation. Nommé adjudant-commandant en 1813, et commandeur du Mérite militaire le 10 décembre 1814, d'Aussenac commandait le département de l'Ain en juillet 1815. Ce brave officier général mourut à Auch, en mars 1833.

AUSSERRE ou **AUXERRE** (Pierre d'), né à Lyon en 1530; avocat du roi à la sénéchaussée de cette ville; auteur du massacre des protestants connu sous le nom de *Vêpres Lyonnaises*, le 31 août 1572; comblé des faveurs de la cour, et chargé de missions importantes; premier président de la chambre du parlement de Toulouse, en 1593; mort subitement à Lyon en 1595.

AUSSUN (Pierre d') se distingua en 1544 à la bataille de Cérisoles; entraîné par les fuyards à celle de Dreux, il en mourut de douleur en 1562.

AUSSURD (Antoine) fut reçu libraire et imprimeur, à Paris, en 1519. On loue la beauté et la correction de ses éditions, parmi lesquelles on remarque *Justinus, Florus, Sextus Rufus*, 1519, in-fol. On croit que cet imprimeur est mort vers 1524.

AUSTAU D'ORLHAC, troubadour du 13e siècle, déplore dans ses vers les calamités qui furent la suite des croisades, et conseille aux chrétiens de se faire mahométans, puisque Dieu s'est déclaré pour ces derniers. Raynouard a publié un fragment de cette pièce, *Choix de poésies des troubadours*, V, 54.

AUSTIN (Jean), écrivain anglais, né à Walpole, mort à Londres en 1669, fut regardé comme un des meilleurs écrivains de son temps. Il est auteur du *Modérateur chrétien*, 1652, in-4°, dans lequel il blâme toute persécution pour cause de religion; d'une *Réponse* à la Règle de la foi du docteur Tillotson, non achevée, et de quelques autres ouvrages de théologie.

AUSTIN (Guillaume), avocat anglais, a composé un *traité* de l'excellence des femmes, et des *méditations* sur les principales fêtes de l'Église, 1687.

AUSTREGESILE (Saint), archevêque de Bourges, mort en 624, fut en grande vénération par ses vertus. Mabillon a écrit sa *Vie*.

AUSTREGILDE, seconde femme de Gontran, roi de Bourgogne et d'Orléans, était simple suivante de la reine Marcatrude, parvint à la faire répudier, et la remplaça, en l'année 556. Elle ne put supporter les murmures que laissèrent éclater deux frères de la reine Marcatrude, et excita contre eux la colère de Gontran, au point qu'il les poignarda de sa propre main. Austregilde ne goûta pas longtemps le bonheur qu'elle s'était promis sur le trône; deux fils, nés de son mariage, moururent en bas âge; elle-même, frappée d'une maladie de langueur, perdit la vie dans sa 32e année. Avant de fermer les yeux, elle pria son époux de faire égorger sur son tombeau les deux médecins qui l'avaient soignée, les déclarant coupables, puisqu'ils n'avaient pas su la guérir. Gontran lui en fit la promesse, et l'accomplit scrupuleusement.

AUSTREMOINE (Saint), un des sept missionnaires qui prêchèrent la foi dans les Gaules, vers le milieu du 3e siècle; il fonda l'Église d'Auvergne, sous le nom de la première ville (Clermont) qu'avait alors la province de ce nom.

AUSTRIUS (Sébastien), médecin alsacien, est auteur, selon Manget, des ouvrages suivants : *De Secundâ valetud. tuendâ*, Bâle, 1540, in-8°; *Cornelii, de puerorum et infantium morborum dignotione et curatione liber*, etc., Lyon, 1549, in-16.

AUTELS (Guillaume des), né à Charolles en 1529; mort en 1576, poëte et professeur; connu par ses querelles avec Louis Meygret de Lyon, sur la réformation de l'orthographe française; auteur du roman de *Fanfreluche et Gaudichon*, et autres ouvrages recherchés de son temps, qu'on ne lit plus aujourd'hui, mais que l'on paye encore fort cher dans les ventes.

AUTEROCHE (Chappe d'). *Voyez* **CHAPPE D'AUTEROCHE.**

AUTHARIS, élu roi en 585, par les ducs des Lombards, était fils de Cléphis, leur dernier roi, mort dix ans auparavant. Antharis fit quelques conquêtes sur l'exarque de Ravenne; en 588, repoussa une invasion des Francs; en 589, épousa Théodelinde, fille du duc de Bavière; continua la guerre contre les Grecs, en 590; ne put tenir contre une nouvelle invasion des Francs, et se vit réduit à défendre ses places fortes; mais le mauvais air et la famine le débarrassèrent de ses ennemis; mort à Paris le 3 novembre 590; chéri des Lombards, et détesté des papes, parce qu'il était arien.

AUTHIER DE LISGAN (Christ. d'), bénédictin, fonda en 1632 la congrégation des prêtres du St.-Sacrement pour la mission et la direction des séminaires, et mourut à Valence en 1668.

AUTHON. *Voyez* **AUTUN.**

AUTHVILLE DES AMOURETTES (Charles-Louis d'), né à Paris en 1716, parvint au grade de colonel des grenadiers royaux, et mourut en 1762. On lui doit une nouvelle édition des *Mémoires des deux dernières campagnes de Turenne* en Allemagne, 1756, in-12; *Essai sur la cavalerie,* Paris, 1756, in-4°; *l'Antilégionnaire français,* 1762, in-12; et divers articles de la partie militaire dans l'*Encyclopédie.*

AUTICHAMP (Charles de BEAUMONT, comte d'), né en 1621, servait, dès 1639, dans le régiment d'infanterie d'Harcourt; se trouva au combat de la Route, en novembre de la même année; au siége de Turin, en 1640; capitaine au régiment de cavalerie d'Harcourt; sert au siége de Coni; au secours de Chivas; à la prise de Ceva, de Pianese et de Mondovi; au siége de Coni, en 1641; employé à l'armée de Catalogne en 1642; était à la bataille de Rocroy et au siége de Thionville en 1643; à la prise d'Agramont et de Saint-Aunais; à la bataille de Livrens, où il fut blessé, en juillet 1645; au siége de Lérida en 1646; au siége de Dixmude en 1647; se signala, le 5 août, dans une action entre les troupes du roi et les Espagnols; employé au siége d'Ypres; à la bataille de Lens en 1648; au siége de Cambray et à la prise de Condé en 1649; remplit les fonctions de maréchal des logis de l'armée de Guienne, en 1650-1651. Créé maréchal de camp le 15 avril 1652; négocie, en 1653, l'accommodement du comte d'Harcourt avec la cour; il obtient, par commission du 21 février 1667, la lieutenance de roi d'Angers, et le commandement de cette place, dont il se démet en faveur de son fils, le 11 mai 1683; meurt le 8 juin 1692.

AUTICHAMP (le marquis Jean-Thérèse-Louis de BEAUMONT d') né en 1738, à Angers, entra au service dès l'âge de onze ans dans le régiment du roi, et fit, comme aide de camp du maréchal de Broglie, son parent, les premières campagnes de la guerre de sept ans en Allemagne. Nommé colonel d'un régiment de dragons qui prit le nom d'Autichamp, il fit avec beaucoup de distinction, à la tête de ce corps, les deux dernières campagnes de cette guerre, et fut fait chevalier de Saint-Louis en 1762. Il devint maréchal de camp en 1780, et fut maréchal général des logis de l'armée que le maréchal de Broglie commanda sous les murs de Metz en 1788; il suivit à Turin le prince de Condé, dont il était depuis longtemps l'écuyer. C'est à cette époque qu'il fut dénoncé au Châtelet de Paris, et ensuite à la tribune de l'assemblée nationale, par Garan-Coulon, comme aristocrate et contre-révolutionnaire. Dès que la guerre fut décidée en 1792, il créa un corps de cavalerie et le conduisit à l'expédition de Champagne. L'armée des princes français ayant été dissoute, il se réfugia dans Maestricht avec une troupe d'émigrés. L'armée républicaine étant venue assiéger cette place, il concourut à sa défense; et après que les Autrichiens en eurent fait lever le siége (1er mars 1793), il se retira en Suisse, et se rendit ensuite en Angleterre. Dès que Paul Ier fut monté sur le trône de Russie en 1797, il se rappela le général qu'il avait vu autrefois à Chantilly, dont il avait admiré les belles manœuvres à Lunéville, et il lui fit proposer, par son ambassadeur à Londres, d'entrer à son service. Le marquis d'Autichamp n'hésita pas, et il fut aussitôt nommé commandant des chevaliers gardes de la couronne, puis inspecteur de la cavalerie de l'Ukraine, de la Crimée et du Niester. Il devait commander en 1799 une armée de 30 mille hommes destinée à appuyer les opérations de Suwarow, lorsque les revers de la coalition trahirent ses espérances. Revenu en France à la fin de 1815, il y recouvra son grade de lieutenant général et fut nommé gouverneur du Louvre. Il y avait établi un ordre admirable, et réformé beaucoup d'abus; mais ce qui le distingua surtout dans ces dernières fonctions qu'il eut à remplir, ce fut l'énergie et la valeur qu'il déploya dans les journées de juillet 1830. Tourmenté par la goutte et les jambes couvertes de sinapismes, il entendit les premiers coups de fusil tirés le 27 au soir dans les chantiers du côté de la rue du Chantre. Alors il oublie ses souffrances, et prévoit toute l'importance du poste qui lui est confié. N'écoutant que son zèle et son dévoûment, il prend seul le commandement du château; il inspecte en personne les postes, en assigne de nouveaux à quelques troupes qui sont envoyées, et lorsque le sang a coulé il visite les blessés et leur fait donner tout ce qui est en son pouvoir. Il adresse d'heure en heure ses rapports au maréchal Marmont, et lui demande des chirurgiens, des munitions et des vivres. Mais on ne lui fait rien parvenir; et dans la nuit du 28 au 29 un autre général vient prendre le commandement. Le vieux gouverneur murmure... obéit, et cède la place, désespéré de ne pouvoir la défendre jusqu'à la dernière extrémité. Ce vieillard courageux mourut le 12 janvier 1831. Il a laissé des *Mémoires* personnels qui doivent être fort intéressants.

AUTICHAMP (le comte Antoine-Joseph-Eulalie d'), frère cadet du précédent, né le 10 décembre 1744, entra comme lui au service dès sa plus tendre jeunesse, fit la guerre de Corse sous le maréchal de Vaux, et fut blessé à l'affaire de Ponte-Nuovo. Revenu en France, il devint colonel du régiment d'infanterie d'Agenois; il passa ensuite à la tête de ce régiment en Amérique, où il se distingua au siége de York-Town et à la prise de St.-Christophe. Il eut le malheur, dans cette dernière affaire, de perdre son fils aîné, qui fut tué à ses côtés par un boulet de canon. Il fut nommé maréchal de camp et gouverneur de la partie sud de St.-Domingue. Il émigra en 1792 et fit, sous les ordres des princes, la campagne de cette époque. Revenu en France, après le 18 brumaire (octobre 1799), il y vécut dans la retraite jusqu'au retour des Bourbons en 1814. Le roi lui rendit alors son grade de maréchal de camp avec une retraite de 2,000 fr. et le gouvernement de Saint-Germain, où il est mort en 1822.

AUTICHAMP (Charles-Antoine-François, abbé d'), grand vicaire de Toulouse et chanoine de Notre-Dame-de-Paris, était un homme de beaucoup d'esprit, et il a composé de fort jolis vers de circonstance, entre autres, une chanson à l'occasion de la fédération de 1790, qui fut répétée dans toute la France. Arrêté en 1793, l'abbé d'Autichamp périt sur l'échafaud quatre jours avant la révolution du 9 thermidor.

AUTICHAMP (Marie-Jean-Jos.-Jacq., vicomte d'), né en 1768, fils du comte *Antoine,* était major de cavalerie lorsque la révolution commença. Il suivit le marquis son oncle à Turin, dans l'expédition de Champagne, et en Angleterre pour faire partie de l'expédition de Quiberon; mais,

de même que son oncle, il n'arriva pas à temps, et après avoir passé quelques mois dans l'île de Jersey, il se rendit en Portugal, où il fut employé dans un corps d'émigrés. Ce corps ayant été réformé, le vicomte alla se réunir à son frère, devenu général dans la Vendée. Depuis la pacification de 1800, il resta en France et vécut dans la retraite jusqu'au rétablissement des Bourbons en 1814. Le roi le nomma alors sous-lieutenant de ses gardes du corps avec le grade de maréchal de camp. Après le retour de Napoléon en 1815, il suivit en Espagne le duc d'Angoulême, et revint dans la Vendée, où il se trouva à différents combats sous les ordres de son frère. Après le retour de Louis XVIII, le vicomte d'Autichamp fut nommé second lieutenant des gardes du corps, et il conserva cet emploi jusqu'à sa mort, qui eut lieu à Saint-Lô dans le mois de décembre 1828, par suite d'un accident à la chasse.—Il était frère aîné du comte *Charles,* ancien général dans la Vendée, pair de France sous Louis XVIII et Charles X, qui a été condamné à mort par contumace en novembre 1833.

AUTIÉ (Jean-François-Étienne), colonel, né à Villeneuve le 15 juin 1771; attaché en l'an III à l'état-major de l'armée des Pyrénées, et chargé de porter l'ordre d'attaquer St.-Clément près de Rose, il ne put y décider le général de brigade qui y commandait. Autié détermine alors Bréda, capitaine de grenadiers, un de ses amis, et à la tête d'une centaine d'hommes, ils exécutent ce que ce général n'avait osé entreprendre avec toute sa brigade; il est encore cité avec distinction par suite d'une foule de faits mémorables dans lesquels il s'était signalé; en 1808 il passa en Espagne avec le grade de colonel, et fut tué le 5 mars 1811, devant Cadix, à la bataille de Chiclana.

AUTOLÉON, général de Crotone, remporta de grands avantages sur les Locriens, qui le couvrirent de blessures pour le punir d'avoir osé prendre la place d'Ajax dans leurs rangs.

AUTOLYCUS, athlète dont parle Pline, remporta le prix de la lutte aux jeux Olympiques; les Athéniens lui érigèrent une statue.

AUTOLYCUS, philosophe grec, né à Pitane, dans le 4e siècle avant J. C., a laissé deux *Traités d'astronomie,* traduits en latin par Joseph Auria, et en français par Forcadel, Paris, 1572, in-4°.

AUTOMNE (Bernard), jurisconsulte, né dans l'Agénois en 1587, avocat à Bordeaux, mort en 1666, a composé un *Commentaire sur la coutume de Bordeaux,* dont l'édition la plus récente est de 1728, in-fol., avec des notes de Dupin. On distingue parmi ses autres ouvrages, où il se montre plus érudit que judicieux, *Conférences du droit romain avec le droit français,* 1644, 2 vol. in-fol.; et *Censura gallica in jus civile romanum,* Paris, 1615, in-8°.

AUTREAU (Jacques), peintre et poëte, né à Paris en 1656, avait plus de 60 ans quand il commença à travailler pour le théâtre. Le succès de sa pièce *le Port à l'Anglais,* fixa les comédiens italiens à Paris. Elle fut suivie de beaucoup d'autres comédies et opéras qui eurent plus ou moins de succès, et que Pelletier réunit en 1749, 4 vol. in-12, avec une bonne préface. Autreau mourut en 1745. Comme peintre, il n'a jamais joui d'une grande estime; cependant un portrait du cardinal de Fleury, soutenu par Diogène éteignant sa lanterne, a eu l'honneur d'être reproduit par la gravure. C'est d'Autreau qu'est la chanson si connue contre J. B. Rousseau:

Or, écoutez, petits et grands,
L'histoire de l'ingrat enfant.

AUTRÈPE (d'), littérateur et syndic des experts jurés écrivain à Paris, est auteur d'une *Épître à Tronchin,* d'une *Ordonnance du Parnasse,* d'un *Éloge de J. B. Colbert,* et de *Traités* sur l'art d'écrire, l'arithmétique, les changes étrangers, la vérification des écritures, etc., publiés de 1759 à 1770.

AUTREY (Henri-Jean-Baptiste FABRY de MONCAULT, comte d'), né à Paris le 9 juin 1723; chef de la seconde brigade des chevau-légers de Bretagne; mort à Paris en 1777. Il est auteur de *l'Antiquité justifiée,* réfutation de *l'Antiquité dévoilée,* de Boulanger, Paris, 1766; *le Pyrrhonisme raisonnable,* 1761 (attribué au vicomte Alès de Corbet); *les Quakers à leur frère V***;* etc.

AUTROCHE (Claude de LOYNES d'), littérateur, né à Orléans le 1er janvier 1744, mort le 17 novembre 1823, a laissé des traductions en vers français des *Odes* d'Horace, de *l'Énéide* de Virgile, de *la Jérusalem délivrée* du Tasse, du *Paradis perdu* de Milton, et des *Psaumes* de David; il a publié aussi un *mémoire* sur l'amélioration de la Sologne.

AUTUMONELLI (Michel), né à Andria, dans la terre de Bari en 1753; médecin, physicien, littérateur; professeur de clinique à l'hospice des Incurables à Naples, en 1797; venu à Paris, en 1799; rendit de grands services à l'établissement des bains minéraux de MM. Paul et Tryaire; mort dans cette ville en 1826; il était membre des sociétés de médecine et médicale d'émulation; auteur d'*Éléments de physiologie.*

AUTUN ou **AUTHON** (Jehan d'), historiographe de France et aumônier sous Louis XII, né vers 1466 en Saintonge, et mort en 1527 dans son abbaye d'Angle en Poitou, a écrit l'*Histoire de France* depuis 1499 jusqu'en 1508. Les quatre premières années ont été publiées par Th. Godefroy, à la suite de l'*Histoire de Louis XII,* par Seynel, 1615, in-4°.

AUVERGNE (Pierre d'), poëte et troubadour, né à Clermont dans le 13e siècle, passe pour être le premier qui ait fait connaître les vers provençaux dans son pays; il reste de lui 24 pièces, parmi lesquelles on trouve des *chansons* pieuses, d'autres galantes, trois *poëmes* sur des sujets de dévotion, et des *sirventes* pour exhorter les chevaliers à la croisade.

AUVERGNE (Antoine d'), directeur de l'Opéra de Paris, né à Clermont le 4 octobre 1713, acquit en peu de temps une grande supériorité sur le violon, et fut admis au nombre des musiciens du roi en 1739. Il donna, tant à la cour qu'à l'Opéra, dont il devint directeur en 1767, un grand nombre d'ouvrages dont les plus remarquables sont: *Énée et Lavinie,* et *Hercule mourant.* Il composa aussi un *Te Deum,* un *De profundis* et un *Miserere* très-estimés. Il a fait en outre la musique de plusieurs opéras-comiques. Ce musicien mourut à Lyon le 12 février 1797.

AUVERGNE (Latour d'). *Voyez* **LATOUR D'AUVERGNE.**

AUVERGNE. *Voyez* **MARTIAL.**

AUVIGNY (J. du CASTRE d'), littérateur, né dans le Hainaut en 1712, tué à la bataille de Dettingen, le

27 juin 1743, est auteur de l'*Histoire de France et de l'Histoire romaine* par demandes et par réponses; des trois premiers vol. et de la moitié du 4e de l'*Histoire de Paris*, 1755, en 5 vol. in-12; des 10 premiers vol. des *Vies des hommes illustres de la France*, 26 vol. in-12, et de quelques autres ouvrages de littérature. Il avait été lié avec l'abbé Desfontaines, auquel on a attribué quelques-uns de ses ouvrages.

AUVITY (Jean-Abraham), médecin et chirurgien en chef de l'hôpital des Enfants-Trouvés à Paris, mort en 1821, s'est acquis de la réputation pour le traitement des maladies des enfants. Il est auteur d'une *Dissertation sur le muguet*, sorte d'aphthe particulière au jeune âge. Auvity était membre de la Légion d'honneur.

AUVRAY (Jean), avocat au parlement de Normandie, né vers 1590, mort en 1633, est auteur de divers ouvrages. On recherche son *Théâtre* (composé de 3 pièces, Paris, 1609, et ses *Poésies diverses*, ibid., 1631, in-8o, qui se trouvent assez souvent réunies dans le même vol.

AUVRAY (Félix), peintre d'histoire, l'un des élèves distingué du baron Gros, né à Valenciennes, de parents pauvres, se fixa en 1826 à Florence. L'année suivante il retourna à Rome. Ce fut là qu'il composa le *Festin*, où Damoclès a l'épée nue suspendue au-dessus de sa tête. Dans cette même année, il acheva le *Saint-Paul prêchant aux Corinthiens*. Ces deux tableaux furent exposés au salon de 1828 avec le *Déserteur spartiate*. Auvray est mort à 33 ans, en 1833.

AUVRAY (Louis-Marie), maréchal de camp, né à Paris le 12 septembre 1762, mort près de Tours le 12 novembre 1833, entra au service comme capitaine de la garde nationale parisienne, et passa dans l'armée active. Chef de bataillon dans le 104e régiment, il devint bientôt colonel du 40e régiment de ligne, et, après quelques années, se retira de la carrière militaire. Nommé, après le 18 brumaire, préfet de la Sarthe, il fut bon administrateur, refusa la place de membre du corps législatif, et resta préfet jusqu'en 1814. Il rentra à cette époque au service, devint maréchal de camp, et fut nommé chevalier de St.-Louis le 13 août 1814. Pendant l'administration de sa préfecture, il avait publié une *Statistique* du département de la Sarthe, estimée.

AUXENCE, arien, né en Cappadoce, usurpa le siége épiscopal de Milan, par la faveur de l'empereur Constance en 355. Il se porta à de grandes violences contre les catholiques, fut condamné dans un concile tenu à Rome en 372 et mourut en 374.

AUXI (Jean), seigneur de Fontaines-sur-Somme, de Fumechon, etc.; capitaine d'Abbeville, de Courtrai et d'Audenarde; chevalier de la Toison d'or; conseiller et chambellan du roi et du duc de Bourgogne; premier chambellan du comte de Charolais, et maître des arbalétriers de France; Philippe de Bourgogne le pourvut de la capitainerie de Courtrai en 1425; de celle de St.-Riquier, et de l'office de maître des eaux et forêts du comté de Ponthieu en 1433; le roi confirma ces nominations en 1438 et 1463; il se trouva au traité de paix conclu à Arras en 1435; en 1436, il reprit sur les Anglais la ville de Gamache; prit la ville et le château de Crotoi en 1437; la forteresse de Fallais lui fut donnée le 14 février 1467; il vivait encore en 1470.

AUXILIUS, prêtre du 10e siècle, publia en 907 trois *Traités contre le pape Sergius III*, dont deux se trouvent dans le *Traité des ordinations* du P. Morin. Le Père Mabillon les a fait imprimer tous trois dans les *Analectes*, in-fol.

AUXIRON (Jean), jésuite, mort à Dole en 1635, est auteur d'un ouvrage de philosophie morale, sous ce titre : *Histoire de Lyderic, premier forestier de Flandre*, Lyon, 1672, in-8o.

AUXIRON (Jean-Baptiste, d'), médecin, né à Baume-les-Dames, vers 1680, mort à Besançon en 1760, publia : *Démonstration d'un secret utile à la marine*, Paris, 1750, et *Nouvelle manière de diriger la bombe*, 1754, in-8o.

AUXIRON, fils aîné du précédent, capitaine d'infanterie, mort à Paris en 1778, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Principes de tout gouvernement*, ou *Examen des causes de la splendeur ou de la faiblesse de tout État*, Paris, 1766, 2 vol. in-12. Il a traduit la Théorie des fleuves, par Silberschlag, 1790, in-4o.

AUXIRON (Jean-Baptiste), professeur en droit français à Besançon, est auteur d'un *Traité sur les fontaines publiques de Besançon*, 1777, in-12; d'un *Mémoire historique* sur les écluses de Besançon et la navigation du Doubs, Genève, 1785, in-8o; né à Besançon en 1736, Auxiron y est mort en 1800.

AUXIRON (Cl.-Fr.-Jos.), avocat de Besançon, né dans cette ville en 1728, mort à Paris en 1778, s'établit en Autriche. Il a composé un *Traité* de l'éducation d'un prince, in-8o. — Pierre-Claude d'Auxiron, son frère, exerça la médecine et publia divers écrits en faveur de l'inoculation.

AUZANET (Barthélemi), jurisconsulte, né à Paris en 1591, et mort en 1673, a laissé des *Notes* sur la coutume de Paris, des *Mémoires*, des *Arrêts*, etc., recueillis en 1708, in-fol.

AUZAT (A.), mort en 1816, est auteur de *Réponses* aux adieux à Bonaparte, in-8o, et de *Très-humbles remontrances à Louis XVIII*, au nom du peuple français, avec des réflexions sur la guerre, Paris, 1815, in-8o.

AUZÉBI (Pierre), chirurgien dentiste, né à Nimes en 1736, mort à Lyon en 1791, est auteur d'un *Traité d'odontalgie*, Lyon, 1771, in-12.

AUZOLES (Jacques d'), sieur de la Peyre, né dans la Planèze d'Auvergne le 14 mai 1571, alla terminer ses études à Paris et fut secrétaire du duc de Montpensier. Il mourut à Paris le 19 mai 1642. Il publia une édition latine des *Évangiles*, Paris, 1610, in-fol. Il en donna la même année une traduction in-4o; il fit paraître en 1629, sa *Sainte géographie*, 1 vol. in-fol.

AUZOUT (Adrien), célèbre mathématicien, né à Rouen, l'un des premiers membres de l'académie des sciences, mort en 1691, inventa le micromètre à fil mobile, qui sert aujourd'hui aux astronomes pour mesurer le diamètre apparent des petits objets, et publia un *Traité sur cet instrument*, Paris, 1767, in-4o. On a encore de ce savant des *Lettres sur les grandes lunettes*.

AVAK, prince arménien; nommé, en 1238, commandant d'une armée géorgienne que la reine Rouzoutan envoya contre les Tatars; fut obligé, après avoir perdu la plus grande partie de ses troupes, de se renfermer dans la forteresse de Gaën, et conclut un traité par lequel il resta maître de l'Arménie moyennant un tribut et un corps d'auxiliaires, fourni aux vainqueurs; il obtint

ensuite les mêmes conditions pour la Géorgie ; pendant le reste de sa vie, il donna des preuves d'attachement au kan des Tatars ; fut nommé tuteur du fils de la reine Rouzouthan ; mort en 1249.

AVALOS (Ferdinand-François d'), marquis de Pescaire, d'une famille distinguée du royaume de Naples ; fut marié fort jeune à Victoire Colonne, fille de Fabrice Colonne, célèbre capitaine. Cette dame fut l'une des personnes les plus distinguées de son siècle par son esprit et par sa beauté ; Pescaire fit ses premières armes en 1512, sous Raimond de Cardone ; fait prisonnier à la bataille de Ravennes ; réussit, en 1513, à provoquer l'Alviane au combat où celui-ci fut défait près de Vicence le 7 octobre ; prit Milan, en 1521, puis Cosme qu'il livra au pillage, après avoir promis d'épargner cette ville ; en 1522, secourut Pavie, assiégée par les Français ; se signala au combat de la Bicoque ; prit Lodi, Pizzighitone, Crémone et Gênes qu'il livra au pillage ; eut la plus grande part à la journée de Pavie où il fut blessé en 1524 ; instruisit l'empereur des propositions qui lui avaient été faites par les princes italiens pour l'attirer à eux ; mourut à Milan, sans postérité en 1525, à l'âge de 32 ans, odieux aux Milanais qui lui reprochaient son orgueil et sa déloyauté.

AVALOS (Alphonse d'), neveu du précédent, servit d'abord sous lui au siége de Pavie, et lui succéda après sa mort dans le commandement des armées de Charles-Quint. Il secourut l'Autriche, en 1532, contre Soliman, et suivit l'empereur dans toutes ses expéditions. Nommé gouverneur du Milanais, il fit lever en 1543 le siége de Nice à Barberousse, et au duc d'Enghien, qui le défit à son tour à Cérisoles, mais ne put prendre Milan. Faux, orgueilleux et cruel, ce général fut détesté dans son gouvernement, où il exerça des exactions horribles, et montra souvent que les crimes ne lui coûtaient rien. Il mourut le 31 mars 1546.

AVALOS (Constance d'). *Voyez* **AMALFI.**

AVANCIN (Nicolas), jésuite allemand, professeur de théologie à Vienne, est auteur d'un assez grand nombre d'ouvrages, entre autres : *Imperium romano-germanicum sive elogia L. Cæsarum germanorum,* Vienne, 1663 ; *Vita et doctrina J. C.,* ibid., 1674, in-12, traduit en français, en 1713, par le P. Desruelles, et en 1773 par l'abbé de Saint-Pard, 2 vol. in-12. On lui doit encore des *poésies* dramatiques et lyriques.

AVANZI (Jean-Marie), célèbre jurisconsulte et poëte, né le 23 août 1549 à Rovigo, étudia les sciences à Ferrare et le droit à Padoue. De retour dans sa patrie, il fut fait avocat fiscal, charge qu'il remplit avec éclat pendant plusieurs années. Des malheurs l'obligèrent de quitter sa patrie pour revenir à Padoue, et il y mourut le 2 mars 1622. Il a laissé plusieurs ouvrages manuscrits, mais il n'a publié qu'une pastorale : *Il Satiro,* Venise, 1587, in-12 ; et *la Lucciola* (le Ver luisant), poëme en 9 chants, Padoue, 1627, in-12. — Charles, son fils, médecin et botaniste, n'est connu que par ses commentaires sur l'ouvrage de Bat. Fiera : *Cœna seu de herbarum virtute,* Padoue, 1649, in-4°.

AVANZI (Nicolo), graveur en pierres fines à Vérone, s'est rendu célèbre par sa *Nativité de J. C.,* gravée sur un morceau de lapis lazuli, large de trois doigts, chef-d'œuvre dans ce genre.

AVANZINI (l'abbé Joseph), né à Gaino, village près de Salo, dans les États de Venise le 13 décembre 1753 ; professeur de physique et de mathématiques ; mort à Padoue le 18 juin 1827 ; membre de l'Académie de Brescia et de l'institut de Bologne ; auteur de *Réflexions sur la durée des fleuves,* Bresica, 1782.

AVANZINO (Jos.-Marie), né à Roveredo, professeur de médecine à Florence, mort en 1739, fut disciple de Vallisnieri, soutint son opinion sur l'*Origine des fontaines* qu'il attribue à la pluie, et publia une *dissertation* à la louange du chocolat, en réponse à G. B. Félici.

AVARAY (Claude-Théophile de BÉSIADE, marquis d'), lieutenant général des armées du roi, né le 2 mai 1655, était fils de Théophile de Bésiade, marquis d'Avaray et grand bailli d'épée d'Orléans, office qui subsista dans sa famille jusqu'à ce qu'il fût supprimé en 1790. Claude-Théophile fut fait cornette de cavalerie en 1672. L'année suivante, il combattit sous le grand Condé à la sanglante affaire de Sénef, et prit part à toutes les actions de cette guerre, telles que les siéges de Condé, Bouchain, Valenciennes, Ypres, etc., les batailles de Cassel et de Saint-Denis. Le marquis d'Avaray se distingua partout et devint colonel d'un régiment de dragons qui porta son nom. Nommé maréchal de camp le 9 janvier 1702, ce fut en cette qualité qu'il reçut l'importante mission d'aller commander à Naples, en l'absence du maréchal de Marsin, sous l'autorité du vice-roi. Le 10 février 1704 il fut élevé au rang de lieutenant général, et bientôt employé sous le maréchal de Tessé, en Espagne, il marcha au secours de Badajoz dont il fit lever le siége. A la fin de 1706, il passa à l'armée du maréchal de Berwick, et contribua puissamment à la prise de Carthagène. Il contribua puissamment au gain de la bataille d'Almanza ; prit part à la soumission de toutes les places des royaumes de Valence et d'Aragon, emporta, l'épée à la main, le fort devant Tortose, et monta à la tranchée de Lérida. Une pension de 4,000 livres sur le trésor particulier du roi lui fut accordée en 1708. D'Avaray fut appelé à l'armée de Flandre, commandée par les maréchaux de Villars et de Montesquiou, et y servit en 1710, 1711 et 1712. Il est cité avec éloge dans les Mémoires de Villars. Il combattit à Denain et passa ensuite à l'armée du Rhin. En 1715, le régent lui donna l'ambassade de Suisse. En 1719 il fut nommé grand-croix de l'ordre de Saint-Louis, et, par une distinction rare, dispensé de passer par le grade de commandeur. A son retour de Suisse, Louis XV lui conféra l'ordre du Saint-Esprit, le 2 février 1739. Le marquis d'Avaray mourut en 1745, âgé de 90 ans. — Il eut deux fils : l'un, *Jéan-Théophile,* ayant fait comme lui la campagne de 1713 sous le maréchal de Villars, mourut, brigadier d'infanterie, des suites de blessures reçues à la bataille de Guastalla sous le même général. L'autre, *Charles,* après avoir servi en Flandre comme maréchal de camp sous le comte de Saxe, mourut de la petite vérole à Anvers, en 1746.

AVARAY (Claude-Antoine de BÉSIADE, duc d'), petit-fils du précédent, naquit en 1740, et suivit, comme ses ancêtres, la carrière des armes. Il fit la guerre de sept ans, avec le grade de capitaine au régiment de Mestre-de-Camp, cavalerie, et fut blessé à la bataille de Minden.

Nommé colonel, en 1765, au corps des grenadiers de France, puis au régiment de la Couronne, il fut créé chevalier de St.-Louis en 1770. La noblesse de l'Orléanais le nomma son député aux états généraux de 1789. Lorsque la déclaration *des droits de l'homme* fut présentée, il en proposa une *des devoirs* pour faire suite à celle-là. Une maladie grave l'empêcha de suivre ses trois fils et ses deux gendres qui avaient émigré à la fin de 1791. Jeté en prison avec la marquise d'Avaray, sa femme, ils eurent le bonheur d'échapper, par l'effet du 9 thermidor, au sort qui les attendait. Il se retira dans ses terres dont il ne sortit qu'à la restauration. En 1814, Monsieur était à peine arrivé à Paris, qu'il envoya en Angleterre le marquis d'Avaray pour porter à son frère le discours du sénat au lieutenant général du royaume. Louis XVIII s'empressa de rendre au marquis d'Avaray ses anciennes fonctions de maître de la garde-robe, et le fit lieutenant général le 13 août 1814. L'ordonnance du 17 août 1815 l'appela à la pairie, et des lettres-patentes du 6 décembre 1817 lui conférèrent le titre héréditaire de duc. Il devint enfin chevalier des ordres du roi en 1820. Il mourut le 25 avril 1829.

AVARAY (Antoine-Louis-François de BÉSIADE, comte et depuis duc d'), fils du précédent, naquit le 8 janvier 1759. Entré fort jeune au service, il fut bientôt placé à la cour, et reçu, dès 1775, en survivance de son père, dans la charge de maître de la garde-robe de Monsieur, depuis Louis XVIII. Le comte d'Avaray fit ses premières armes en 1782 au siége de Gibraltar, comme aide de camp du duc de Crillon, et s'y fit remarquer. De retour en France, il reprit son service ordinaire, et parcourut tous les grades de son arme jusqu'à celui de colonel du régiment de Boulonais, qu'il obtint en 1788. La révolution s'annonçait déjà. Il prévit de bonne heure tous les maux qui menaçaient le prince auquel il était plus particulièrement attaché, et dès ce moment il lui voua son existence. D'Avaray fut mis dans la confidence de la fuite projetée de Louis XVI et de Monsieur, depuis Louis XVIII. Il fut spécialement chargé de surveiller le départ et d'accompagner ce dernier. Le jour de l'évasion, le 21 juin 1791, tout avait été prévu et la délivrance s'accomplit avec le plus grand succès. Dès son arrivée à Coblentz, Monsieur nomma le comte d'Avaray capitaine de ses gardes à la place du duc de Lévis qui avait donné sa démission. Ce fut en cette qualité que le comte l'accompagna dans la campagne de 1792, et ensuite à Ham, où, le 21 janvier 1793, à la mort de Louis XVI, Monsieur prit le titre de régent. A peine la mort du jeune et malheureux héritier de Louis XVI avait-elle fait passer la couronne sur la tête de son oncle, que ce prince s'empressa de donner au comte d'Avaray un nouveau témoignage de sa gratitude. En conséquence, il accorda à d'Avaray et à ses descendants le droit de mettre dans leurs armes l'écusson de France. En même temps, il le nomma capitaine de la compagnie écossaise, la première des gardes du corps, vacante par la retraite du duc d'Ayen. Lorsque les progrès des armées françaises et la timide politique du gouvernement vénitien obligèrent Louis XVIII à quitter Vérone au mois d'avril 1796, le comte d'Avaray contribua beaucoup à surmonter les obstacles qui s'opposaient à son départ pour l'armée de Condé campée sur la rive droite du Rhin. Cependant les républicains ayant passé le Rhin à Kehl, les Autrichiens firent leur retraite, et entraînèrent dans leur mouvement le corps de Condé. La cour émigrée se retira à Blankenbourg, asile offert par le duc de Brunswick. A cette même époque Louis XVIII chargea le comte d'Avaray de toutes les affaires et de la correspondance avec l'intérieur du royaume et les cabinets étrangers. Devenu ainsi le principal ministre d'un souverain dont les intérêts, par cela même qu'il se trouvait dépouillé de ses États, n'étaient que plus délicats à soutenir, le comte ne tarda pas à avoir l'occasion de les défendre avec habileté et succès dans une mission dont le résultat importait essentiellement au bonheur et à l'avenir de la famille royale. C'était le mariage du duc d'Angoulême avec la fille de Louis XVI, retenue encore à Vienne depuis sa sortie du Temple. Le roi ouvrit des négociations avec le cabinet russe, et envoya le comte d'Avaray à St.-Pétersbourg, pour les appuyer. Paul Ier ne refusa point sa puissante intervention auprès de la cour d'Autriche; et cette cour céda enfin aux désirs de Louis XVIII. Le mariage fut célébré à Mittau le 10 juin 1799. Paul mit le comble aux disgrâces de la famille royale, en lui enjoignant de quitter sur-le-champ Mittau. Cet ordre arriva la surveille du 21 janvier 1801. Et elle prit la route de la Courlande. On sait que le roi et les personnes qui l'accompagnaient furent obligés de faire à pied une partie du chemin. Toujours à ses côtés, le comte d'Avaray soutenait sa marche, en proie lui-même aux souffrances d'une affection de poitrine que la fatigue et l'âpreté du climat rendaient plus dangereuse. Cette maladie augmenta à Varsovie, où la famille royale put enfin se fixer. Les médecins conseillèrent au comte d'aller respirer l'air d'Italie, et, le roi ayant joint ses instances à leurs avis, il partit pour cette contrée et y passa les deux hivers de 1801 et 1802. De retour auprès du roi, il reprit des liens que l'absence n'avait pas même relâchés. L'empereur Alexandre rendit au roi de France l'asile de Mittau; mais la paix de Tilsitt l'obligea bientôt à le quitter encore, et l'influence de Napoléon sur le continent européen ne lui laissant plus d'autre retraite que l'Angleterre, il s'y rendit avec tout ce qui était resté près de lui. Ce fut là surtout que d'Avaray eut plus que jamais à souffrir de la haine et de l'envie que lui suscitaient des marques de confiance et d'attachement, auxquelles le roi venait de mettre le comble en exigeant qu'il prît le titre de duc, ce qu'il n'avait pas voulu faire jusque-là. Sa maladie fit de si rapides progrès que, cédant aux avis des gens de l'art, il s'éloigna d'un climat trop humide, et partit pour Madère au mois d'août 1810. Il mourut dans cette île le 3 juin de l'année suivante, à l'âge de 53 ans, n'ayant jamais été marié. Louis XVIII composa lui-même son épitaphe.

AVAUX (Claude de MESME, comte d'), surintendant des finances, fut d'abord conseiller au grand conseil, maître des requêtes et conseiller d'État. Envoyé en ambassade à Venise, en 1627, il engagea cette république à prendre les armes pour assurer au duc de Nevers la possession de Mantoue. Il rendit bientôt lui-même aux Vénitiens un service signalé, en étouffant des semences de division qui naissaient entre eux et le pape Urbain VIII. Ce pontife fut si satisfait du négociateur français, dans les entretiens

qu'il eut avec lui à Rome, qu'il le demanda à la cour de France pour ambassadeur. Louis XIII l'envoya en Danemark, puis en Suède et en Pologne, pour ménager un rapprochement entre ces deux puissances. Le comte d'Avaux remplit l'attente de sa cour, et conclut la fameuse trêve de 26 ans, entre les deux royaumes. De retour en France, en 1643, on le renvoya presque immédiatement à la Haye et à Munster, en qualité de plénipotentiaire pour la paix générale. Il ouvrit les négociations à la Haye, avec les Provinces-Unies, et vint ensuite à Munster, où il prit le pas sur les plénipotentiaires espagnols. D'Avaux ouvrit un avis qui termina les différends des trois colléges de l'Empire, sur la forme de leurs délibérations, et parvint, à Osnabruck, à concilier les intérêts des Suédois et de l'électeur de Brandebourg. Il fut révoqué tout à coup, après vingt ans de services signalés, et lorsqu'il était à la veille de conclure un traité célèbre auquel il avait tant contribué. Cette disgrâce était le fruit de l'intrigue. Mazarin exila le comte d'Avaux dans ses terres; mais bientôt il fut rappelé, rétabli dans son emploi de surintendant des finances, et consulté dans toutes les affaires délicates. Il mourut le 19 novembre 1650, à cinquante-cinq ans. On a de lui : *Exemplum litterarum ad serenissimum Daniæ regem scriptarum,* Paris, 1642, in-fol.; Amsterdam, 1642, in-4°; *Lettres de d'Avaux et de Servien,* 1650, in-8°; *Mémoires touchant les négociations du traité de paix fait à Munster,* en 1648, Cologne, 1674; Grenoble, 1675, in-12.

AVAUX (Jean-Antoine, comte d'), petit-neveu du précédent. Il fut d'abord, ainsi que son oncle, conseiller au parlement, maître des requêtes, conseiller d'État et ambassadeur extraordinaire à Venise. Le roi le choisit, en 1672, pour son plénipotentiaire au congrès de Nimègue, dont il termina heureusement les négociations. Il fut envoyé ensuite en Hollande avec le titre d'ambassadeur, et ménagea, en 1664, une trêve avec l'empereur, par laquelle la forteresse de Luxembourg fut cédée à Louis XIV. Le renouvellement de la guerre l'ayant rappelé en France, en 1688, le roi le nomma, l'année suivante, ambassadeur auprès de Jacques II, roi d'Angleterre, qui était alors en Irlande. En 1695, il fut envoyé en Suède, où il coopéra aux préliminaires de la paix qui fut conclue depuis à Riswick. Après avoir renouvelé les anciens traités entre les princes d'Allemagne, la Suède et la France, il remplaça, en 1701, le comte de Briord, ambassadeur auprès des États-Généraux. Ses négociations, appuyées par la présence des troupes françaises sur les frontières de la Hollande, déterminèrent d'abord les États à reconnaître Philippe V, en qualité de roi d'Espagne; mais l'influence de l'Angleterre ayant ensuite prévalu, le comte d'Avaux prit congé des États, en 1702, annonçant, dans une déclaration publique, qu'on ne pouvait rien attendre de satisfaisant des négociations qui avaient été commencées. Il mourut à Paris, en 1709, âgé de soixante-neuf ans. *Les lettres et négociations d'Estrades, de Colbert de Croissy, et de d'Avaux,* pour les conférences de 1676 et 1677, ont été imprimés à la Haye, 1710, 3 vol. in-12. On a de d'Avaux : *Mémoire présenté aux États-Généraux, le* 5 *novembre* 1681, in-12; *Négociations du comte d'Avaux en Hollande,* 1752-53, 6 vol. in-12.

AVED (Jacques-André-Joseph), peintre, né à Douai, le 12 janvier 1702; reçut des leçons du peintre Lebel, et eut pour amis Carle Vanloo, Boucher, Dumont le Romain; fut agréé à l'Académie en 1729; en devint membre en 1734; obtint de la réputation dans le genre du portrait; peignit Mehemet-Effendi, ambassadeur de la Porte; Louis XV, et plusieurs personnes de la cour; mourut le 4 mars 1766.

AVEILLON (J.-Jos.), orateur, mort à Paris en 1715, a publié des *Conférences et méditations pour les séminaires et les gens du monde.*

AVEIRO (Don J. **MASCARENHAS** et **LANCASTRE**, duc d'), grand maître héréditaire de la maison du roi de Portugal, président de la cour du palais, et l'un des plus grands seigneurs du royaume. Le duc d'Aveiro fut tout-puissant pendant les dernières années du règne de Jean V; mais il perdit sa faveur à l'avénement de Joseph Ier, en 1750, et devint bientôt l'ennemi personnel du marquis de Pombal, alors premier ministre. Il se lia avec les seigneurs mécontents du nouveau ministère, et avec les jésuites, qui avaient perdu l'emploi de confesseurs de la cour. Une conjuration contre le roi et son premier ministre fut ourdie en secret, et elle éclata le 3 septembre 1758, à 11 heures du soir. Le roi revenait de son château de Bélem, lorsque deux conjurés tirèrent en même temps sur sa voiture deux coups de carabine, et le blessèrent grièvement à l'épaule et au bras. De sévères et promptes recherches, pour découvrir les coupables, suivirent immédiatement cet attentat. Le duc d'Aveiro se démasqua lui-même par des propos imprudents, et quoique prévenu à temps, il négligea de se sauver. Après l'avoir ensuite essayé inutilement, il fit une assez longue défense dans sa maison de campagne d'Azeitaô, sur les bords du Tage, au-dessus de Lisbonne; mais enfin, arrêté et renfermé, ainsi que la plupart de ses complices, dans les loges destinées aux bêtes féroces, à l'entrée du jardin du roi, à Bélem, on le traita avec la dernière rigueur, pendant toute l'instruction du procès. Ayant d'abord été dégradé de son rang et de ses titres, il fut condamné, par la junte criminelle, à être mené la corde au cou, précédé du crieur public, à la place du Caës de Bélem, pour être rompu ensuite sur une roue, et brûlé vif avec l'échafaud, et ses cendres jetées à la mer. Aveiro subit cette terrible sentence le 13 janvier 1759, à l'âge de 51 ans. Ses armoiries furent effacées, ses biens confisqués, ses châteaux et palais démolis, et défense fut faite, à qui que ce fût, de porter son nom.

AVÉIS ou **AVIS Ier**, second prince de la dynastie des Ilkaniens, était fils de Haçan-Buzurk, à qui il succéda en 1356. Il se rendit recommandable par ses vertus et son courage. Maître du trône, il songea à étendre l'empire très-borné qu'il avait reçu de son père. Il conquit deux fois l'Azerbidjan, prit Moussoul, Marédyn et tous les pays voisins. En 1370, il chassa du Mazendéran l'émir Vély, qui s'en était emparé après avoir usurpé la couronne; ce fut la dernière expédition remarquable de son règne. Il mourut quelques années après, l'an en 1374-1375. A peine Avéis avait fermé les yeux que ses ministres firent tuer Haçan l'aîné de ses enfants, le mirent dans le même tombeau que son père. Ce meurtre plaça Hocéin sur le trône, dont Avéis II le fit bientôt descendre.

AVÉIS ou **AVIS II**, fils du précédent, se fit proclamer

sultan en 1381; après avoir ôté la vie à son frère Hocéin, désigné par son père pour lui succéder; il devint un exécrable tyran; le peuple, lassé de ses fureurs, appela Tamerlan à son secours; Avéis fut dépouillé de ses États; il revint quelque temps après à Bagdad; en fut deux fois chassé; se retira en Égypte; revint de nouveau à Bagdad, après la mort de Tamerlan; y exerça de nouvelles fureurs; fut vaincu par Cara Youçouf, avec lequel il s'était lié d'abord, puis brouillé; il fut mis à mort en 1410. En lui finit la dynastie des Ilkaniens, qui fut remplacée par celle du *Mouton noir*.

AVELAR, peintre portugais, que l'on croit du 15e siècle, amassa par son talent tant de richesses, qu'il donna lieu au proverbe : *Riche comme Avelar*.

AVELINE (Pierre), graveur, né à Paris en 1710, mort en 1760, membre de l'académie de peinture, a gravé d'après Jouvenet, Natoire, Boucher et Luc Jordans; *la Mort de Sénèque* est son meilleur ouvrage.

AVELINE, frère du précédent, a gravé beaucoup de sujets médiocres; le plus remarquable est l'*Heureux vieillard,* d'après Wille fils.

AVELINE (Fr.-Ant.), cousin de Pierre et son élève, né en 1718, mourut à Londres en 1762, sans laisser aucun ouvrage remarquable.

AVELINO. *Voyez* **ANDRÉ** (St.).

AVELLA (Jean), religieux observantin du royaume de Naples, a écrit plusieurs *traités* sur la musique, imprimés à Rome en 1512.

AVELLANEDA (Alphonse-Fernand de), du bourg de Tordesillas, en Espagne, dans le 16e siècle, continua *Don-Quichotte*. Cette continuation, où l'on ne retrouve ni l'imagination féconde, ni la critique judicieuse et piquante de Cervantes, est intitulée : *La segunda parte del ingenioso hidalgo D. Quixote de la Mancha*, Tarragone, 1814, in-8o, et a été traduite en français par le Sage, sous le titre de *Nouvelles Aventures de Don-Quichotte de la Manche,* 1704, 1716, 2 vol. in-12. Cervantes, piqué de ce qu'on continuait son ouvrage, se décida à le terminer; et dans les dernières parties de son roman, on trouve plusieurs traits mordants contre Avellaneda.

AVELLANEDA (Didacus), jésuite, né à Grenade, mort à Tolède, le 2 mars 1598, a publié, sans y mettre son nom, *Tractatus utrum in confessione sacramentali criminis consors nominari debeat*.

AVELLANEDA (Didacus), de Tolède, qu'il ne faut pas confondre avec le précédent, a laissé *Tratado de la casa y familla de Avellaneda,* 1613.

AVELLANEDA (Didacus COLLANTES de), de Guadalaxara, en Castille, professeur de droit à Siguenza, y fut aussi avocat. On a de lui : *Commentariorum pragmaticæ in favorem rei frumentariæ, et agricolarum, et rerum quæ agriculturæ destinatæ sunt, libri tres,* Mad. 1606, in-4o.

AVELLINO (St.), clerc régulier de St.-Paul, obtint de St. Borromée un établissement pour son ordre, et mourut en 1608, en odeur de sainteté.

AVELLINO (Raphael), a donné l'explication d'une fausse médaille hébraïque de David et d'Absalon.

AVELLINO (François), médecin de Messine, vivant en 1630, est auteur d'écrits contre la chimie et en faveur de l'usage des vésicatoires dans les fièvres malignes.

AVELLONI (Joseph), poëte italien, né en 1761, à Venise, termina ses études sous la direction des jésuites, et se consacra tout entier à la culture des lettres. Ses premiers essais lui ouvrirent les portes de l'académie vénitienne. Doué d'une imagination brillante, et d'une facilité dont l'Italie offre seule des exemples, Avelloni composa un grand nombre d'ouvrages en prose et en vers; mais la plupart sont restés inédits. Parmi ceux qu'il a publiés, on distingue deux poëmes intitulés, l'un : *Padova riacquistata,* Venise, 1790, in-8o; et l'autre, *Isabella Rovignana,* ibid., 1795, in-8o. Avelloni mourut dans sa patrie, le 16 avril 1817.

AVELLONI (François), auteur dramatique, né à Vérone en 1759; sa meilleure pièce est *Jules Willewel* on *l'Assassin;* mort en 1817.

AVENELLES (Aubin des), chanoine de Soissons vers 1480, est auteur de pièces de vers assez libres, imprimées à la suite de la traduction de l'*Art d'aimer* d'Ovide, dans différentes éditions publiées à Genève, sans date, in-4o; Paris, sans date, in-16; 1548, in-8o; 1554, in-16; Anvers, 1556.

AVENELLES (Pierre des), avocat au parlement de Paris en 1500; recueillit chez lui Charles la Renaudie, chef de la conjuration d'Amboise, et fit connaître son secret à l'intendant du cardinal de Lorraine; cette déclaration fut récompensée par 12,000 livres prises sur les finances du roi.

AVENELLES (Philippe des), traduisit du latin de Dario Tiberti, le premier volume de l'*Epithome, ou Abrégé des excellents personnages, tant grecs que romains;* extrait de Plutarque, 1558, in-8o. Il a aussi donné une version du 6e et 7e livre d'Appien, dans la traduction de cet historien que Claude de Seyssel fit paraître en 1560, Paris, in-8o.

AVENPACE. *Voyez* **ABEN-PAGEH.**

AVENTIN ou **AVENTINUS SYLVIUS**, 12e roi des Latins, succéda à Alladius, son père, 856 avant J. C. Il fut tué dans un combat, après un règne de 37 ans, et enterré sur une colline qui a porté très-longtemps dans Rome le nom de *Mont Aventin*.

AVENTINUS (Jean TOURMAYER, plus connu sous le nom d'), écrivain bavarois, fils d'un cabaretier d'Abensperg, en Bavière, naquit en 1476 et mourut le 9 janvier 1534. Il étudia et enseigna la poésie, l'éloquence, le grec et les mathématiques. En 1512, il fut appelé à Munich pour présider à l'éducation des jeunes ducs Louis et Ernest, et composa les *Annales de Bavière,* en latin, dont la meilleure édition est celle de Gundling, Leipzig, 1710, in-fol. Aventinus en avait fait lui-même un *abrégé* en allemand, Francfort, 1566, in-fol.; on lui doit encore d'autres ouvrages, dont le plus remarquable est le suivant : *Rudimenta gram. et encyclop. orbisque doctrinarum,* Nuremberg, 1519-20, in-4o.

AVEN-ZOAR. *Voyez* **ABEN-ZOHAR.**

AVERANI (Benoit), savant italien, né à Florence le 19 juillet 1645, apprit sans maître et par la seule force de son génie toutes les parties des mathématiques et même la langue grecque. Nommé par le grand-duc professeur à Pise, il y mourut le 28 décembre 1707, laissant une réputation durable, parce qu'elle était fondée sur des services réels. Le recueil de ses leçons a été publié sous ce titre : *Dissertat. habitæ in academiâ Pisanâ,* etc., Florence, 1717, 3 vol. in-fol.

AVERANI (Joseph), frère du précédent, né à Florence en 1662, professa le droit à Pise, où il mourut le 24 août 1738. Outre quelques opuscules d'érudition, imprimés dans les *Miscellan. di varie operette*, on lui doit : *Interpretation. juris lib. V*, Lyon, 1751, 2 vol. in-4°, ouvrage savant et très-estimé des jurisconsultes.

AVERANI (Nicolas), frère des précédents, mort à Florence en 1727, est l'éditeur des *OEuvres* de Gassendi, imprimées dans cette ville en 6 vol. in-fol. On lui doit en outre une dissertation *De mensibus Ægyptiorum*, pub. par Gori, 1737, in-4°.

AVERDY (Clément-Ch.-Fr. de l'), contrôleur des finances sous Louis XV, né à Paris en 1727, fut un homme probe, mais ne sut pas opérer le bien dans le ministère. Retiré après sa disgrâce dans sa terre de Gambais, on vint l'en arracher pour le conduire à la mort comme accapareur de grains, il fut exécuté le 24 novembre 1793. Membre honoraire de l'académie des inscriptions, il a publié dans les *Notices* des manuscrits de la bibliothèque du roi, l'analyse du procès criminel de Robert d'Artois, tome I, et celui du procès de Jeanne d'Arc, tome III, l'un des plus curieux ouvrages que l'on puisse lire sur cette héroïne; enfin il a donné le tableau général des mémoires contenus dans le recueil de l'académie des inscriptions, 1791, in-4°.

AVEROLDI (Jules-Antoine), antiquaire, né à Venise le 6 janvier 1651, mort à Brescia le 5 juin 1717, s'était formé une riche collection de livres, d'inscriptions et de médailles; il eut aussi de grandes connaissances en peinture. Il a laissé un grand nombre de *Mémoires* sur des objets curieux et intéressants, conservés en manuscrits. Mais il a donné la preuve de ses rares connaissances en peinture dans *le Scelte pitture di Brescia*, 1700, in-4°, vol. rare.

AVERONI (Valentin), moine florentin du 16e siècle, a traduit en italien les *Traités* de St. Thomas sur le gouvernement des princes; la *Doctrine chrétienne* de Denis le Chartreux, et la *Cité de Dieu* de St. Augustin. Ce dernier ouvrage est manuscrit, mais les deux premiers ont été imprimés, 1577, in-8°.

AVERRHOES (Aboul-Vélyd-Mohammed, ou régulièrement Ibn-Rochd), philosophe et médecin arabe, naquit à Cordoue, au 12e siècle. Sa grande réputation vient surtout de ce qu'il est le premier traducteur des *OEuvres* d'Aristote. Il étudia successivement la jurisprudence, les mathématiques et la médecine. Né avec d'heureuses dispositions, et subtil dialecticien, on le surnomma le *Commentateur*, à cause du grand nombre de volumes qu'il composa pour expliquer Aristote. Il fut philosophe, ou médecin spéculateur, que médecin praticien, et plusieurs fois il exprima cette vérité trop peu sentie et si souvent oubliée dans le monde, qu'un honnête homme peut se plaire à la théorie de cette science, mais doit trembler quand il veut en faire la moindre application pratique, tant il est difficile et délicat de préciser les cas. Cependant, à la prière du prince de Maroc, il écrivit un ouvrage de médecine intitulé : *Collyget*, divisé en sept livres, où il s'attache plus à la partie spéculative qu'à la partie pratique. Ses ennemis, jaloux de sa réputation, cherchèrent à lui enlever la faveur de l'empereur de Maroc, en l'accusant d'hérésie; et celui-ci força le savant à se rétracter à la porte de la mosquée. Il disait la religion chrétienne *impossible*, à cause du mystère de l'Eucharistie; il nommait celle des juifs une *religion d'enfants*, à cause de ses différents préceptes et observations légales; il avouait que la religion de Mahomet, bornée au plaisir des sens, était une *religion de pourceaux*; et, dans son indignation, il s'écriait : *Moriatur anima mea morte philosophorum*. Averrhoës mourut à Maroc, l'an 595 de l'hégire (1198 de l'ère chrétienne), selon Abou-Osaibah, qui lui a consacré un article dans sa *Biographie des Médecins*. Son *Commentaire sur Aristote* parut à Venise, en 1495, in-fol., et a été réimprimé plusieurs fois. Son *Collyget*, en sept livres, a eu de nombreuses éditions à Venise, à Lyon, etc. Il a aussi publié des *Commentaires sur les Canons d'Avicenne*, Venise, 1484, in-fol,, un *Traité de la thériaque*, réuni à son *Collyget*; un livre *sur les poisons*, Lyon, 1517, in-4°; un *Traité sur les fièvres*.

AVERSA (Thomas), poëte, né à Amistrato en Sicile, mort à Palerme le 3 avril 1663, est le premier qui ait écrit en vers une comédie en langue sicilienne. Cette pièce intitulée : *le Notte di Palermo*, 1638, in-8°, mérite donc d'être indiquée à la curiosité des amateurs. On doit d'ailleurs à Th. Aversa plusieurs autres comédies, des tragédies, des poëmes, des nouvelles, et une traduction de l'*Énéide* dans sa langue nationale.

AVESANI (Joachim), né en 1741 à Vérone, étudia chez les jésuites, dont il embrassa la règle. La suppression de la société l'ayant laissé sans emploi, il exerça les fonctions de précepteur à Bologne, à Modène et à Mantoue. Étant revenu à Vérone, il y fut nommé professeur de rhétorique en 1775. Forcé par l'âge de renoncer à l'enseignement, il se chargea de la direction du séminaire de sa ville natale; et il mourut au mois d'avril 1818, âgé de 77 ans. On a de lui : *Poesie italiane e latine*, Vérone, 1807, in-12; *Le metamorfosi, canti VI*, ibid., 1812, in-12; *Scherzi poetici*, Venise, 1814, in-8°.

AVESBURY (Robert d'), historien anglais du quatorzième siècle, écrivit l'*Histoire du règne d'Édouard III*, jusqu'en 1356. Elle a été publiée par Thomas Hearne en 1720.

AVESNES (Baudouin d'). *Voyez* **BAUDOUIN**.

AVIANO (Jérôme), poëte, né à Vicence, où il vivait en 1610, est auteur de 5 *capitoli* imprimés dans les *Rime piacevoli*, 1515 et 1627, in-12.

AVIAU du BOIS de SANZAY (Charles-François d'), archevêque de Bordeaux, surnommé *le Père des pauvres*, né le 7 août 1736, au diocèse de Poitiers; grand vicaire de cette ville; archevêque de Vienne en 1789; expatrié en 1792; rentré en France en 1797, y exerça son ministère de village en village, déguisé en paysan; donna son adhésion au concordat de 1801; nommé et installé archevêque de Bordeaux en 1802; releva les institutions utiles et de charité; en 1809, donna tous ses soins au soulagement des prisonniers espagnols; mort le 11 juillet 1826. Les vertus et la charité de ce prélat le firent regretter universellement. Son digne successeur, M. de Chéverus, mort en 1837, marcha sur ses traces.

AVICENNE, ou correctement **IBN-SINA** (Abou-Aly-Hocéin), le plus célèbre des médecins arabes, naquit en sefer 370 de l'hégire (août-septembre 980 de J. C.), à Chiras, dont son père était gouverneur. Il avait reçu de la nature des dispositions si heureuses qu'on lui fit

commencer ses études à Bokara, à l'âge de cinq ans. A dix-huit ans il était assez instruit pour entrer en lice avec ses maîtres. Il avait particulièrement étudié la médecine. Il perdit son père à l'âge de 22 ans; et bientôt après, les événements politiques survenus en Perse le forcèrent à se retirer auprès du roi de Kharizm, où déjà beaucoup d'autres savants avaient été chercher une retraite. Mahmoud-Sébektégui, conquérant célèbre, demanda au roi de Kharizm de lui envoyer ces illustres savants; plusieurs obéirent, mais Avicenne préféra prendre la fuite. Après avoir erré dans des déserts, il parvint à Djordjan, où il eut le bonheur d'opérer une cure désespérée sur le neveu du souverain. Un de ces changements, si fréquents alors dans ces pays, ayant fait passer ce souverain du trône dans une prison, Avicenne, que Mahmoud-Sébektégui faisait chercher, se retira auprès de Madj-Eddaulah et devint son premier médecin et son premier ministre. La marche de Mahmoud vers l'Irac le força encore de quitter ce pays; il alla à Hamadan, où la guérison de Chams-Eddaulah lui valut la dignité de vizir. Au bout de quelque temps les troupes s'étant révoltées, sa maison fut pillée, et peu s'en fallut qu'il ne perdît la vie. Dégoûté alors des honneurs, il se cacha, et résolut de ne plus paraître à la cour. Mais Chams-Eddaulah, attaqué d'une nouvelle maladie, le fit chercher et le força à reprendre ses dignités. Ce fut dans ce poste éminent qu'il conçut le plan de son traité de métaphysique, intitulé : *Ketâbel-Chéfâ,* et qu'il composa ses *canons.* A la mort du souverain il se démit de la place de vizir pour se livrer entièrement à la composition de ses ouvrages. Soupçonné d'entretenir des intelligences avec le sultan d'Ispahan, il fut enfermé dans un château fort d'où il ne sortit que lorsque ce prince vint le délivrer. Avicenne revint alors à Hamadan, y composa son traité de philosophie, intitulé : *Adouyeh-Félasyfeh*, et se rendit ensuite à Ispahan. Le prince le combla de bienfaits et l'éleva à la dignité de vizir. Il rendit de grands services à son souverain. Cependant les soins de la politique, ses excès de toute nature avançaient le terme de sa vie. Un de ses esclaves qui voulait s'emparer de ses richesses, ayant mêlé une forte dose d'opium à la potion qu'il prenait pour calmer ses attaques d'épilepsie, lui porta le coup mortel. Il résista d'abord à la violence du poison; mais sa santé ne put se rétablir. Il mourut en ramadan 428 de l'hég. (1037 de J. C.) à Hamadan, où il avait été forcé d'accompagner Ala-Eddaulah. On voit encore dans cette ville les ruines de son tombeau. Avicenne est sans contredit un des hommes les plus extraordinaires qu'ait produits l'Orient. Doué d'une mémoire prodigieuse et d'une rare facilité, il s'appliqua à toutes les sciences, et, malgré ses malheurs, ses emplois et ses excès, il composa sur toutes des ouvrages dont chacun semble avoir dû remplir tout entière la vie d'un homme laborieux. Aucun homme, depuis Galien et Aristote, n'a exercé dans la science un empire aussi absolu qu'Avicenne. Ses œuvres, que nous ne pouvons énumérer vu leur grand nombre, ont été traduites en latin dans le 12e siècle et imprimées pour la première fois à Milan en 1473, in-fol., traduites et imprimées en hébreu à Naples en 1492, publiées en arabe à Rome en 1593. Il y en a eu un grand nombre d'éditions dont on trouvera la liste dans la *Bible de médecine* de Carrère.

AVIDIUS (Cassius), commandant des légions de Syrie, et habile capitaine, se fit proclamer empereur l'an de J. C. 175; tué par un centurion après un règne de trois mois, lorsque l'empereur Marc-Aurèle marchait contre lui; ce prince généreux paraissait disposé à lui pardonner sa révolte.

AVIÉNUS (Rufus-Festus), poëte latin du commencement du 5e siècle. On lui doit la traduction en vers des *Phénomènes* d'Aratus; de la *Description de l'univers* (*Periegesis*), de Denys, et de 42 des *Fables* attribuées à Ésope. Il est encore auteur d'un poëme intitulé : *Ora maritima,* emprunté vraisemblablement de quelque écrivain carthaginois. La meilleure édition des fables est celle d'Amsterdam, 1787, in-8°, avec les notes de Nodell; et la plus récente de la traduction des *Phénomènes* se trouve dans le second volume de l'*Aratus* de Buhle. La meilleure édition du poëme de Denys fait partie des *Poetæ latini minores* de Wernsdorff.

AVIGNONI (Ambroise), né à Milan en 1705, professeur de théologie à Rome, abbé de Crême, a pris la défense des ordres religieux dans une réponse à l'ouvrage de Gorini Corio, intitulé : *La politique, le droit et la religion*, publié à Milan, 1742, in-4°.

AVILA Y ZUNIGA (don Louis d'), diplomate, général et historien, né vers 1500 à Placentia dans l'Estramadure, fut honoré de la confiance de Charles-Quint, et député par ce prince auprès des papes Paul IV et Pie IV pour presser les opérations du concile de Trente. Il accompagna Charles-Quint dans la guerre contre les protestants d'Allemagne en 1546 et 1547, et au siége de Metz en 1552. Ses *Commentaires* de la guerre d'Allemagne, Madrid, 1549, in-8°, l'ont placé au premier rang des historiens espagnols. Ils ont été traduits en latin, en allemand, et trois fois en français.

AVILA (Jean d'), missionnaire espagnol, né à Almodovar del Campo dans la Nouvelle-Castille, vers 1500, surnommé *l'Apôtre de l'Andalousie,* passa 40 années de sa vie à parcourir les villes, les bourgades, les forêts même de cette province, enseignant de précepte et d'exemple, et mourut le 10 mai 1569. Sa *Vie* et ses *œuvres,* Madrid, 1618, 2 vol. in-4°, ont été traduits en français par Arnauld d'Andilly, 1673, in-fol.

AVILA (Étienne d'), jésuite, né à Avila en 1549, mort à Lima, le 14 avril 1601, a laissé : *De censuris ecclesiasticis tractatus,* Lyon, 1608, in-4°; *Compendium summæ, seu Manualis doctoris Navarri in ordinem alphabeticum redactum,* Lyon, 1609.

AVILA (Alphonse d'), jésuite, né à Belmonte en Espagne, en 1546, avait la réputation d'un prédicateur éloquent. Il mourut le 21 mai 1618, après avoir publié des *Sermons* en latin, Anvers, 1610, 2 vol. in-4°.

AVILA (Sanche d'), né à Avila en 1546, mort évêque de Placentia le 6 décembre 1625, est auteur des *Vies* de St. Augustin et de St. Thomas, inédites, et de quelques *ouvrages* de piété.

AVILA (Sanche d') fut un des officiers espagnols qui jouèrent un rôle dans la révolution des Pays-Bas, au 16e siècle. Dès son enfance il avait été formé à l'art de la guerre par le duc d'Albe. Quand son protecteur vint en Flandre en 1567, il lui donna le commandement de ses gardes. Ce fut Avila qui, pour empêcher dans

Bruxelles un mouvement populaire, cerna avec une partie de sa troupe l'hôtel de Culembourg, tandis qu'on s'assurait de la personne des comtes d'Egmont et de Horn. L'année suivante, la guerre civile ayant éclaté, il repoussa derrière la Meuse les bandes du comte d'Hochstraete et les battit ensuite. Moins heureux près du Quesnoy, il fut blessé en s'efforçant de rallier ses gens. Le grand commandeur Requesens, qui avait succédé au duc d'Albe, donna, en 1574, à Sanche d'Avila le commandement de la moitié de la flotte chargée d'aller délivrer Middelbourg où Montdragon pressé par la disette était près de capituler. Mais cette expédition n'eut pas le résultat désiré; les Zélandais, par le nombre et la grandeur de leurs bâtiments, par l'habileté de leurs matelots, et surtout par l'ardeur de leur patriotisme, obtinrent la victoire : Middelbourg fut obligé de se rendre à ceux qu'on appelait *les gueux*. D'Avila prit bientôt sa revanche au combat de Moke, où il triompha du brave Louis de Nassau. L'acharnement des Espagnols fut tel en cette occasion que presque toute l'armée ennemie périt de leurs mains. Bientôt éclatèrent ces formidables séditions des soldats espagnols qui réclamaient leur solde l'épée à la main, et qui, pour s'indemniser, saccageaient des villes. D'Avila, malgré le crédit dont il jouissait, n'étant pas capable de ramener d'abord la discipline, finit par s'emparer du soulèvement pour le diriger. Il commandait la citadelle d'Anvers et voulait s'opposer aux prises d'armes qui avaient lieu de toutes parts. De son côté, le conseil d'État lui reprochait d'augmenter les garnisons de certaines places sans y être autorisé. Pendant ces discussions, et tandis que don Juan d'Autriche se rendait en Belgique, d'Avila voyant toute la population soulevée contre les *Motinados*, en fit entrer le plus grand nombre qu'il put dans la citadelle d'Anvers, et se rendit maître de vive force de cette malheureuse cité qui fut livrée à tous ces effroyables excès qu'on a flétris du nom de *furie espagnole*. On dit cependant qu'il tenta de s'opposer aux fureurs de la soldatesque, mais que ses efforts furent inutiles. D'Avila quitta les Pays-Bas en 1577 avec les troupes royales. Il fut tué au siége de Maestricht lorsqu'il revint dans ce pays sous le prince de Parme.

AVILA (Gille-Gonzalès d'), antiquaire, né vers 1580, fut conduit dans son enfance à Rome, où il acquit des connaissances par l'étude et la fréquentation des savants. De retour en Espagne à l'âge de 20 ans, il s'établit à Salamanque, et publia sur les *antiquités* de cette ville, en 1606, in-4°, un ouvrage plein de recherches curieuses. Six ans après, il fut appelé à Madrid pour remplacer Tamajus dans la charge d'historiographe, et mourut en 1658. Ses principaux ouvrages sont : *Théâtre des grandeurs de Madrid*, 1625, in-fol.; *Théâtre des églises d'Espagne*, 1645-50, 4 vol. in-fol.; *Théâtre des églises des Indes*, 1649-55, 2 vol. in-fol.

AVILER (Augustin-Charles d'), architecte, né à Paris en 1653, fut pris par des corsaires en se rendant à Rome pour se perfectionner, et emmené captif à Tunis, où il donna les dessins d'une belle mosquée qu'on y admire. Louis XIV l'ayant racheté, Aviler revint en France travailler sous Mansard, qu'il quitta pour se fixer en Languedoc, où il embellit les villes de Montpellier et de Toulouse; il mourut en 1700 dans cette dernière ville, avec le titre d'architecte du Languedoc. On a de lui un *Cours d'architecture* imprimé en 1691, 2 vol. in-4°, figures.

AVIS. *Voyez* **AVÉIS.**

AVISON (Charles), musicien anglais, naquit à Newcastle, où il fut organiste de l'église de St.-Jean et de celle de St.-Nicolas. En 1752 il publia *an Essay on musical expression* (Essai sur l'expression musicale), Londres, et plus tard, les *psaumes* de Marcello avec des paroles anglaises. Avison mourut à Newcastle le 10 mai 1770, et eut pour successeur à son orgue de St.-Nicolas, son fils Édouard, qui mourut en 1776.

AVISSE (Étienne), poëte dramatique, mort en 1747, a donné au Théâtre-Français *le Divorce*, 1725, et au Théâtre-Italien *la Gouvernante*, 1737; *le Valet embarrassé*, 1742, qui paraît avoir fourni le sujet de *Ma tante Aurore*, comme *la Gouvernante* celui du *vieux Célibataire* de Collin d'Harleville.

AVISSE, métaphysicien et poëte, né à Paris en 1772, mort en 1802, perdit la vue à 15 ans, dans un voyage qu'il fit sur les côtes d'Afrique. Il prit son parti et revint à Paris, où il acquit, à l'aide d'un lecteur, de vastes connaissances, fut admis à l'institut des aveugles créé par Haüy, et y devint professeur de grammaire et de logique. Ses fables et sa comédie de la *Ruse d'aveugle*, en vers, ont eu peu de succès. On a recueilli ses *OEuvres*, Paris, 1803, in-12.

AVIT (St.). *Voyez* **AVITUS** (Alcimus-Ecditius).

AVITABILE (Pierre), missionnaire napolitain, entra dans l'ordre des théatins, en 1607, et fut envoyé à Messine pour achever ses études en théologie : là, son goût pour les missions étrangères s'étant déclaré, il fut nommé, le 4 mai 1626, par la congrégation de la propagande, préfet des missions dans la Géorgie et dans les Indes. Après avoir rempli avec beaucoup de zèle les fonctions de cette place, il mourut à Goa, en 1650. On a de lui une relation intitulée : *De ecclesiastico Georgiæ statu, ad pontificem Urbanum VIII, historica relatio*, imprimée à Rome après sa mort.

AVITABILE (Corneille), dominicain, vicaire général et provincial de son ordre, mort en odeur de sainteté à Naples, en 1636, n'a laissé qu'un ouvrage sur la *Vie religieuse*, suivi de quelques Sermons, imprimés à Naples en 1605.

AVITABILE (Blaise MAJOLI d'), qui florissait dans le 17e siècle, fut jurisconsulte, philosophe, théologien et poëte. Ses poésies lyriques sont répandues dans plusieurs recueils. On a de lui des *Lettres apologétiques sur la théologie morale*, des *Vies de plusieurs académiciens des Arcades* et une tragédie *Il Tozzone*, Naples, 1701.

AVITUS (Flavius Moecilius), empereur d'Occident, naquit en Auvergne, d'une famille considérée parmi les Gaulois. Avant qu'Avitus songeât à monter sur le trône, sa valeur, son éloquence et la considération dont il jouissait le rendirent quelquefois utile aux Romains. Il commença sa carrière publique en 421; ses compatriotes le députèrent vers l'empereur Honorius pour obtenir le redressement de quelques injustices; sa demande lui ayant été accordée, il se rendit à Toulouse, près de Théodoric, roi des Visigoths, pour réclamer la liberté de quelques otages; celui-ci, charmé par les manières et par la noble assurance du jeune Avitus, fit des efforts inutiles pour le

retenir à sa cour ; mais il lui promit une amitié qui ne se démentit point. Lorsque Aétius rétablit dans les Gaules la gloire des armes romaines, Avitus apprit l'art de la guerre sous ce chef habile. En 436, Avitus vivait paisiblement dans l'Auvergne, lorsqu'un corps de Huns, soldés par les Romains, traversa cette province pour marcher contre les Visigoths, et commit sur sa route d'horribles ravages. Avitus, voulant s'opposer à ces excès, tua l'un de ces étrangers, favori du chef des Huns ; ce dernier, pour venger son compatriote, défia Avitus, et fut tué à son tour. Avitus employa le crédit qu'il avait acquis sur l'esprit de Théodoric pour faire consentir ce prince à la paix, et reçut, à la même époque, en 439, le titre de préfet des Gaules que lui décerna Valentinien. Lorsque Attila, quelques années après, fondit sur la Gaule et s'avança jusqu'à Orléans, ce fut Avitus qu'Aétius employa pour déterminer Théodoric à s'unir à lui contre le redoutable conquérant. Toute la Gaule regardait Avitus comme son appui, et le sceptre d'Occident étant tombé entre les mains d'un Gaulois, Pétrone-Maxime, en 455, celui-ci se hâta de confier le commandement de toutes les milices gauloises à son compatriote qui aussitôt se mit à leur tête, repoussa les Saxons et les peuples du nord de la Germanie, et revint dans la Gaule narbonnaise pour contenir les Visigoths qui menaçaient d'une nouvelle attaque. Ce fut là qu'il apprit la mort de Maxime ; les Gaulois le proclamèrent empereur ; Théodoric II lui offrit son appui ; Rome et l'Italie, que Genseric venait de ravager, l'appelèrent à grands cris. Tant de suffrages et l'éclat du trône séduisirent Avitus, qui fut proclamé à Toulouse, en 455, et qui ne reçut le sceptre que pour le porter sans gloire et sans éclat pendant quatorze mois. Étant parti pour Rome avec Sidoine Apollinaire, il se fit reconnaître empereur d'Occident par Marcien, empereur d'Orient. Ricimer profita de la faveur publique pour fomenter une révolte générale, fit déposer Avitus, le combattit près de Plaisance, et le fit prisonnier ; on laissa la vie au prince détrôné, en l'obligeant à se faire évêque de Plaisance. Avitus apprit bientôt que le sénat romain voulait le faire mourir ; il prit le parti de se réfugier en Auvergne ; mais il mourut en chemin, et fut enterré à Brioude. Il laissa une fille nommée *Papianilla,* qu'avait épousée Sidoine Apollinaire, et un fils nommé *Eccidius,* qui fut préfet des Gaules.

AVITUS (Alcimus-Ecditius), honoré dans l'Église sous le nom de St. Avit, archevêque de Vienne en Dauphiné, en 490, rendit de grands services à la religion par l'étendue de ses lumières, l'activité de son zèle et l'exercice de toutes les vertus. Mais nous ne le considérons ici que comme poëte latin, et il tient à ce titre un rang assez distingué parmi les écrivains du 5e siècle. Il a laissé cinq petits poëmes sur *la Création ; la Chute et la Punition d'Adam ; le Déluge universel ; le Passage de la mer Rouge ;* et une *Épître* de 800 vers sur *la Chasteté,* adressée à Ste. Fuscine sa sœur. Ces diverses pièces se trouvent dans le *Corpus poetarum lat.,* Genève, 1611, in-4° ; et à la suite des *OEuvres* de ce saint, publiées par le P. Sirmond, Paris, 1643, in-8° ; mais la meilleure édition est celle qui fait partie des *OEuvres* de P. Sirmond, tome II. On place la mort d'Avitus au 5 février 525.

AVITUS, général romain sous Néron, défit Bojocalbus, chef des Ansibariens, peuplade de la Germanie, qui, chassée de son pays par les Causses, était venue s'établir sur des terres que les Romains s'étaient réservées.

AVITY. *Voyez* **DAVITY.**

AVOGADRO (Albert), poëte latin, né à Verceil, florissait au 15e siècle, et passa une partie de sa vie à Florence, au temps du célèbre Cosme de Médicis, père de la patrie. Avogadro est auteur d'un ouvrage en vers élégiaques, divisé en deux livres, et intitulé : *De religione et magnificentiâ Cosmi Medicis,* resté en manuscrit jusqu'au 18e siècle, et imprimé, pour la première fois, par le savant Lami, dans ses *Deliciæ eruditorum,* tome XII, 1742.

AVOGADRO (Nestor-Denis), patrice novarrais, entra dans l'ordre des frères mineurs, où il se rendit célèbre sous le nom de *Denis-Nestor da Novarra.* Il florissait dans la dernière moitié du 15e siècle, et publia un *Lexicon,* ou *Dictionnaire latin,* dont la dédicace en vers hexamètres, adressée à Louis Sforce, duc de Milan, fait mention du pape Sixte IV, comme encore existant. Ce lexique, qui jouit d'une grande réputation, parut pour la seconde fois, à Venise, en 1488, in-fol.

AVOGADRO (Lucia), femme poëte italienne, qui florissait vers l'an 1560, était fille du chevalier J. Jérôme Albano de Bergame, qui fut ensuite cardinal ; elle se distingua, dès sa jeunesse, par son talent poétique, et reçut les plus grands éloges des poëtes ses contemporains ; elle en obtint même du Tasse. Elle épousa en 1560 le chevalier Faustin Avogadro. Devenue veuve huit ans après, elle mourut dans le cours de la même année 1568. Il n'est resté d'elle que quelques poésies lyriques, dans le recueil de *Diversi eccellenti poeti Bresciani,* Venise, 1553 et 1554, in-8°, et dans d'autres recueils.

AVOGADRO (le comte Louis d'), gentilhomme de Brescia. Les Français s'étaient emparés de Brescia en 1509 ; ils furent attaqués dans cette ville au commencement de l'année 1512, par André Gretti, procurateur de St.-Marc. Avogadro saisit ce moment pour déterminer ses compatriotes à chasser les ennemis du milieu de la ville : il proclama le nom de St.-Marc, et força le comte du Lude à s'enfermer dans la citadelle ; mais Gaston de Foix étant arrivé de Bologne, par une marche forcée, pour secourir du Lude, entra dans la ville, le 19 février, par la citadelle. Le comte Avogadro, à la tête de deux cents citoyens, voulut s'ouvrir un passage au travers des ennemis ; mais accablé par le nombre, et fait prisonnier, il fut écartelé. Ses deux fils eurent la tête tranchée.

AVOGADRO (Joseph), comte de Casanova, né à Verceil, en 1731, était en 1798 chambellan du roi de Sardaigne. Lors de l'occupation du Piémont par les Français, il fut nommé gouverneur du Vercellais. Il fut sous l'empire président du collége électoral du département de la Sésia, et nommé chevalier de la Légion d'honneur. Il mourut à Verceil le 13 décembre 1813. Pendant toute sa vie Avogadro s'est occupé de l'amélioration de la culture des terres. Il a publié : *Avis sur la culture et l'irrigation des prairies,* Verceil, 1783, in-8° ; *Méthode pour cultiver le lin d'après le célèbre Duhamel,* Verceil, 1786, in-8° ; *Conseils ruraux,* Verceil, 1786, in-8°, etc.

AVOGARO (le comte Azzoni-Rambaldo), archéologue, naquit en 1719 à Trévise, d'une famille illustre. Il n'avait que 21 ans lorsqu'il fut élu chanoine du cha

pitre de Trévise. Zélé pour le progrès des lettres, il fut le restaurateur de l'Académie des *Sollicili*. Trévise lui est redevable d'une bibliothèque qu'il dota d'un revenu suffisant pour son entretien et celui d'un conservateur. Il mourut en 1790. On n'a de lui que quelques *Opuscules* archéologiques dans la *Raccolta Calogeriana*.

AVOGRADO (Jérome), né à Brescia, d'une noble famille, fils d'Ambroise Avogrado, jurisconsulte de quelque célébrité, florissait vers l'an 1486. Il ne se borna pas à cultiver les lettres avec succès, il fut encore, dans sa patrie, l'appui et le Mécène de ceux qui les cultivaient, titre qui lui convenait parfaitement, dit le savant Mazzuchelli, étant également favorisé des dons de l'esprit et de ceux de la fortune. On lui a attribué la gloire d'avoir été le premier à corriger et à publier en entier les œuvres d'architecture de Vitruve.

AVOST (Jérôme d'), né à Laval en 1558, mort en 1584, occupa une charge à la cour, et consacra ses loisirs à la traduction de plusieurs ouvrages, tels que *la Jérusalem délivrée* et *les Amours d'Ismène et d'Isménias,* roman d'Eustathe, mais d'après la version italienne de Lél. Carassi, 1582, in-16. On cite encore de lui, entre autres compositions : *Poésies de Hiérome d'Avost de Laval,* Paris, A. Langelier, in-8°; et *Essais sur les sonnets du divin Pétrarque,* etc., ibid., 1584, in-8°.

AVOYNE-CHANTEREYNE (Victor), conseiller à la cour de cassation; ancien membre de l'assemblée législative; né le 22 juin 1762 à la Martinique; avocat à Paris et électeur de cette ville en 1789 ; fut successivement procureur de la commune de Cherbourg, administrateur et procureur syndic du département de la Manche, membre du district de Cherbourg, et président de l'administration municipale, puis substitut-rapporteur du procureur général, et, sous l'empire, premier avocat général; en 1813, membre du corps législatif; dans la session de 1814 à 1815, rejeta le projet de loi sur la liberté de la presse; en novembre 1814, membre de la Légion d'honneur, président de la cour royale d'Amiens, et chargé, en 1815, de présider le collége électoral de l'arrondissement de Cherbourg; député de nouveau, nommé par le département de la Manche, en 1817 ; conseiller à la cour de cassation en 1819 ; jusqu'en 1830, il fit constamment partie de la chambre des députés, et vota avec la droite. Avoyne est mort en 1836.

AVRIGNY (Hyacinthe ROBILLARD d'), jésuite et historien distingué, né en 1675 à Caen, mort procureur du collége de son ordre à Alençon en 1719, a donné : *Mémoires chronologiques et dogmatiques pour servir à l'histoire ecclésiastique depuis* 1600 *jusqu'en* 1716, 4 vol. in-12 ; et *Mémoires sur l'histoire universelle de l'Europe,* Paris, 1757, 5 vol. in-12. Ces ouvrages, qu'on dit avoir été tronqués par la révision des supérieurs du P. d'Avrigny, sont remarquables par la précision du style, mais assez suspects quant à l'exactitude des faits.

AVRIGNY (Charles-Joseph l'OEILLARD d'), littérateur, né vers 1760 à la Martinique, mort à Paris le 17 septembre 1823, avait rempli sous l'empire l'emploi de censeur dramatique. Outre plusieurs opéras-comiques et des *Poésies nationales,* 3e édition, Paris, 1812, in-8°, on a de lui une tragédie de *Jeanne d'Arc,* Paris, 1819, in-8°, qui est son meilleur ouvrage.

AVRIL (Jean), sieur de la Roche, poëte français du 16e siècle, natif du Pont-de-Cé en Anjou, a composé des odes et des pièces de vers à la louange des princes de son temps.

AVRIL (Jean-Jacques), graveur en taille-douce, né en 1744, mourut en décembre 1832, à l'âge de 87 ans. Doué d'une singulière facilité d'exécution, plein de l'amour de son art, il avait une fécondité que peu de graveurs ont égalée. Son œuvre se compose de 540 planches, parmi lesquelles on distingue la *Famille de Darius* et la *Mort de Méléagre,* d'après Lebrun ; dix grands sujets d'histoires grecque et romaine, d'après le Barbier l'aîné; beaucoup d'autres, d'après Raphaël, l'Albane, le Sueur, J. Vernet, Rubens, Vandermeulen, Vanderwerff, Berghem, etc. La collection des ouvrages d'Avril forme 2 vol. in-fol. On peut y observer avec intérêt la marche et les progrès de l'art si difficile de la gravure historique.

AVRIL (N.), général en 1793, fit dans ce grade, à la tête d'une division, la guerre dans les départements de l'Ouest depuis 1794 jusqu'en 1800; sous le consulat il commanda un des départements de la 11e division militaire ; et en 1804 fut décoré de la Légion d'honneur; en 1808, il commanda, en Portugal, un corps de quatre mille hommes; le 25 juin, il s'empara de la ville de Villa-Viciosa, qui s'était révoltée; en 1812, commanda la 4e cohorte des gardes nationales du premier ban ; en 1814, il fut décoré de la croix de chevalier de Saint-Louis, et reprit du service pendant les cent jours. Depuis 1815 le général Avril ne figura plus dans les cadres de l'armée jusqu'en 1830. Il mourut peu après commandant d'une subdivision militaire.

AVRIL (le P. Philippe), jésuite français, professait, en 1684, la philosophie et les mathématiques à Paris, au collége de Louis le Grand. En demandant de nouveaux sujets pour les missions de la Chine, le P. Verbiest avait conseillé de les diriger par la Tartarie. Le P. Avril, désigné, se rendit à Marseille où il fut rejoint par un de ses frères, résolu à courir les mêmes dangers. De Marseille ils prirent la route de Rome; et, le P. Avril ayant fait admettre son frère dans l'institut des jésuites, ils s'embarquèrent à Livourne, le 13 janvier 1685, sur un bâtiment français destiné pour Alexandrette. Ils gagnèrent ensuite Alep dans la compagnie de quelques marchands. Séparé bientôt de son frère, que le supérieur des missions de l'Asie retint à Alep, le P. Avril fut envoyé lui-même dans le Curdistan, puis dans l'Arménie, où il contribua beaucoup à fonder une mission à Erzeroum. Il demeura huit mois dans cette ville, partageant son temps entre ses devoirs et l'étude du turc et de l'arménien. Ayant enfin pu continuer sa route, il traversa la Perse et la Tartarie; mais ce fut en vain qu'il essaya de pénétrer en Chine par la Russie ; il ne put jamais en obtenir la permission, il fut forcé de retourner à Varsovie, d'où il alla à Constantinople. Épuisé par un crachement de sang, il repassa bientôt en France, et débarqua le 30 septembre 1690 à Toulon, six ans après son départ. Le P. Avril a publié les relations de ses courses sous ce titre : *Voyage en divers États d'Europe et d'Asie,* Paris, 1692, in-4°, avec cartes et figures; Utrecht, 1693, in-12. On y trouve des remarques assez intéressantes. Il ne survécut pas longtemps à la publication de son Voyage.

AVRILLON (Jean-Baptiste-Élie), minime, né en 1652 à Paris, où il mourut en 1729, est auteur de plusieurs ouvrages de pieté d'un style attachant et qui se rapproche souvent de celui de Massillon. On cite entre autres ses *Méditations sur la sainte communion*, in-12; et son *Traité de l'amour de Dieu*.

AVRILLOT (Barbe), plus connue sous le nom de *Sœur Marie de l'Incarnation*, qu'elle prit en entrant en religion en 1614, après la mort de Pierre Acarie, son mari, est regardée comme la fondatrice des carmélites en France. Née à Paris le 1er février 1565, elle mourut au couvent de Pontoise le 18 avril 1618, et fut béatifiée en 1791 par Pie VI. Sa *Vie* a été écrite par l'abbé de Montis, Paris, 1778.

AXAJACATL, 7e empereur des Mexicains ou Aztèques, second fils de Montezuma Ier, monta sur le trône en 1464. Sa première expédition fut dirigée contre les Indiens de Quatulco et de Técoantepec, situés à 200 milles au sud de Mexico. Après avoir défait l'ennemi en bataille rangée, il revint en triomphe dans sa capitale, suivi d'une foule de captifs qui furent sacrifiés à la cérémonie de son couronnement. Il fit ensuite la conquête de Tlacotalpan, ville située sur des îlots, au nord-ouest du temple de Mexitli (dieu de la guerre), et qui avait un roi indépendant. Tlacotalpan fut réunie dès lors, par des ponts, à la ville de Ténochtitlan, ou l'ancienne Mexico. Le reste du règne d'Axajacatl fut heureux et pacifique. Ce prince mourut en 1477, et eut pour successeur Ahuitzal.

AXELSON (Éric), de la famille Totl; né vassal du Danemark, il se déclara contre Éric XIII, et passa en Suède pour y soutenir le parti mécontent de l'union de Calmar. Il devint très-puissant dans le pays, et en fut même quelque temps le souverain, sous le titre d'administrateur. Jaloux de Charles Canutson, qui était parvenu à la dignité royale, Axelson se joignit à ses ennemis, et contribua à la révolution qui plaça sur le trône Christian Ier. Mécontent de nouveau du gouvernement danois, il rappela Charles, et lui fit rendre la couronne. Charles étant mort en 1470, Axelson appuya de tout son crédit l'élection de Sten-Sture, en qualité d'administrateur. Sture lui céda la Finlande, où il commanda en souverain jusqu'en 1480, année de sa mort. La famille Totl resta en Suède, où elle fit des alliances illustres.

AXERETO (Blase), amiral génois, gagna la bataille navale de Ponza, et fit prisonnier Alphonse V, roi d'Aragon, le 5 août 1435. Le duc de Milan lui donna en récompense la seigneurie de Serravalle.

AXIOTHÉE, femme de Nicoclès, roi de Paphos, ne voulant pas survivre à son mari qui, menacé d'être tué par ordre de Ptolémée, s'était ôté la vie, égorgea de sa propre main ses deux filles et se poignarda ensuite, après avoir exhorté ses belles-sœurs à imiter son exemple, vers l'an 310 avant J. C.

AXONIUS (Joachim), né à Grave, dans le Brabant hollandais, mort le 25 août 1605, fut précepteur de Philippe de Lalaing, parcourut presque toutes les contrées de l'Europe, s'arrêta principalement en Grèce, et alla dans la terre sainte, si souvent visitée par la piété des Belges. Il vécut ensuite à Anvers, jusqu'à sa mort, en qualité de conseiller des archiducs pour les affaires maritimes. Docteur en droit, il cultiva la poésie latine et la littérature grecque avec succès. On a de lui *Maximi Planudis Oratio in sepulchrum Christi*, Dilingen, 1559, in-4° (traduction). Dialogue du philosophe grec Grégoire Palamas, intitulé : *Débat du corps et de l'âme et jugement qui le termine*, publié en grec à Paris, et en latin à Lyon. Des extraits d'Hésiode *de Justitiâ*, et plusieurs morceaux de poésies publiées à Anvers en 1578, in-8°.

AXTEL (Daniel), d'abord garçon de boutique chez un épicier; ayant pris du service dans l'armée des puritains, il parvint au grade de lieutenant-colonel, et s'opposa fortement à toute réconciliation avec Charles Ier. Quand ce prince fut conduit devant ses juges, Axtel commandait le détachement chargé de l'escorter. Il passa ensuite en Irlande avec Cromwell, obtint le gouvernement de Kilkenny, et poursuivit rigoureusement les partisans de la monarchie. Lorsque Cromwell se fut emparé ouvertement du pouvoir, Axtel donna sa démission. A la mort du protecteur, il fut nommé colonel par le lieutenant général Ludlow. Monk exigea plus tard qu'il fût congédié ainsi que plusieurs autres officiers qui pensaient comme lui. Après la restauration, il fut du nombre de ceux que Charles II excepta formellement de l'amnistie générale. Il fut condamné à mort, ainsi que le colonel Hacker, et souffrit son supplice avec fermeté.

AXTIUS (Jean-Conrad), médecin allemand, a publié un petit traité sur les arbres résineux conifères, tels que les pins, les cèdres, les sapins, les cyprès, etc., dont on extrait la térébenthine et la poix. Il y a joint une lettre sur l'antimoine, dans laquelle il accuse calomnieusement Guy Patin, grand ennemi de ce remède, de l'avoir donné à son propre fils pour s'en défaire. L'université d'Iéna exigea d'Axtius une rétractation publique, consignée dans une petite feuille réunie quelquefois à son ouvrage intitulé : *Tractatus de arboribus coniferis, et pice conficiendâ, aliisque ex illis arboribus provenientibus*, etc.

AYALA (Pierre-Lopez de), né dans le royaume de Murcie en 1332, d'une famille distinguée, servit sous quatre rois de Castille. Il s'attacha d'abord à Pierre le Cruel; mais la conduite de ce prince ayant fait révolter ses sujets en 1366, Ayala prit le parti de Henri de Transtamare. Pierre étant revenu dans ses États à la tête d'une armée d'Anglais et de Navarrois, livra bataille à Henri, le 3 avril 1367, auprès de Naxara ou Navarette. Ayala y fut fait prisonnier (ainsi que Duguesclin), emmené en Angleterre, et renfermé dans un cachot dont il fait la description dans son poëme intitulé : *Rimado de Palacio*; il fut racheté pour une grosse somme d'argent. Henri, victorieux à son tour de Pierre, et maître du royaume, nomma Ayala son conseiller et son ambassadeur auprès de Charles V, roi de France. Jean Ier, fils de Henri, lui ayant succédé, garda auprès de lui Ayala, qui dans la guerre de Portugal, porteur de l'étendard de l'ordre de la Vanda à la bataille d'Aljubarrata, en 1385, y fut encore fait prisonnier, quoiqu'il eût agi en vaillant soldat et en habile capitaine. Jean Ier le nomma son grand chambellan, et grand chancelier de Castille. Henri III, successeur de Jean, garda auprès de lui Ayala qui mourut à Calahorra, en 1407, sous le règne de Jean II. Ayala était l'homme le plus savant, le plus éloquent et le plus brave de toute l'Espagne. On lui doit les premières traductions espagnoles de Tite-Live, de la *Consolation* de

Boëce ; la *Chronique des rois de Castille de son temps*, dont la meilleure édition est celle de Madrid, 1779, 4 volumes in-4°.

AYALA (Diego-Lopez de), chanoine de Tolède, vers le milieu du 16e siècle, traduisit en castillan, avec beaucoup d'élégance et de pureté, le *Philocopo* de Boccace, sous le titre de *El Laberinto de Amor*, et l'*Arcadie*, de Sannazar. Ces deux ouvrages ont été imprimés in-4°, le premier en 1555, le second en 1547 ; ils jouissent de l'estime des littérateurs espagnols.

AYALA (Gabriel), médecin de la faculté de Louvain, et médecin pensionnaire de la ville de Bruxelles, mort vers 1562, a laissé un recueil de vers latins, imprimé à Anvers, en 1562, in-4°, contenant quatre-vingt-neuf épigrammes qu'il avait déjà fait imprimer sous le titre de : *Popularia epigrammata medica*, un livre d'Élégies, etc. L'auteur convient lui-même que ses épigrammes sont un peu trop longues et peu piquantes ; mais il prie le lecteur de faire attention qu'elles sont *Medica et Galenica, non Catulliana.*

AYALA (Balthazar), cousin du précédent, et né à Anvers, en 1548 environ, jurisconsulte et auditeur général des troupes de Philippe II dans les Pays-Bas, a donné : *De jure, officiis bellicis, ac militari disciplinâ libri tres*, Douai, 1582, in-8° ; Anvers, 1597, in-8°.—Nicolas Antonio, dans sa *Bibliotheca Hispana nova*, parle de beaucoup d'autres Ayala, qui, la plupart, n'ont composé que des ouvrages de dévotion.

AYALA (le P. Jean INTERIAN de), littérateur espagnol, était né vers le milieu du 17e siècle. Ayant embrassé la vie religieuse dans l'ordre de la Merci, il devint professeur à l'université de Salamanque, où il occupa successivement la chaire d'hébreu et celle de théologie. Son âge l'ayant obligé de demander sa retraite, il vint à Madrid, où il mourut vers 1730, presque octogénaire. Outre la *description* des obsèques du roi Louis Ier, célébrées par l'université de Salamanque, et *l'oraison funèbre* du marquis de Villena, fondateur de l'Académie espagnole, on lui doit une bonne traduction dans sa langue maternelle du *Catéchisme historique* de Fleury, Valence, 1728, 2 vol. in-8° ; *Pictor christianus eruditus ; Humaniores atque amœniores ad Musas excursus, sive opuscula poetica*, Madrid, 1725, in-8°.

AYALA (don Ignacio-Lopez de), membre de l'académie d'histoire de Madrid, et professeur de poétique au collége de St.-Isidore, occupait encore cette chaire en l'année 1785, époque de la publication du recueil intitulé : *Ensayo de una Bibl. esp. de los mejores escritores del reynado de Carlos III*, où se trouve une analyse assez étendue de ses ouvrages publiés jusqu'alors. Les principaux sont : *Historia de Frederico el Grande*, etc., tome Ier, 1767 ; *Histoire de Gibraltar*, Madrid, 1782, in-4° ; et une tragédie, *Numancia destruida*, représentée en 1775 ; des *Dissertations* astronomiques, l'une entre autres sur une aurore boréale observée à Madrid la nuit du 24 octobre 1768.

AYALA (le colonel Joseph de), né à Bogota, Nouvelle-Grenade ; un des patriotes de l'Amérique du Sud ; en 1794, encore fort jeune, il aida un des mouvements tendant à rendre son pays indépendant de l'Espagne ; découvert, il fut arrêté avec Narino, et envoyé en Espagne ; mis en liberté, il retourna dans son pays, où il soutint, par son influence et son courage, la révolution du 11 juillet 1810 ; il contribua puissamment aux premières victoires des patriotes et principalement à celle obtenue à Colibio par Baraya sur Tacon ; identifié avec son pays, il travailla toujours pour son bonheur ; mais partageant les revers de la patrie, il fut fait prisonnier et fusillé par Morillo en 1816.

AYAMONTE (le marquis d'), seigneur espagnol de la maison de Guzman, dans laquelle ce marquisat subsiste encore, naquit vers les premières années du 17e siècle, et suivit la carrière des armes. Il était proche parent de Louise Guzman, dont le mari, Jean, duc de Bragance, venait d'être proclamé roi de Portugal (1640). Ayamonte oublia la fidélité qu'il devait à son propre souverain, et chercha à susciter une révolution dans la province d'Andalousie, en faveur du duc de Medina Sidonia, qui en était gouverneur, on se servit des propres aveux d'Ayamonte pour lui faire son procès ; il fut condamné à perdre la tête. Ses juges lui prononcèrent sa sentence le soir. Il l'écouta avec une tranquillité surprenante, et sans se plaindre ni du duc ni du ministre ; il soupa ensuite à l'ordinaire, et passa toute la nuit dans un profond sommeil. Il fallut que ses juges le fissent éveiller pour aller au supplice ; il y marcha sans dire un mot, et mourut avec fermeté.

AYDER-ALY. *Voyez* **HIDER-ALY.**

AYESHA, femme de Mahomet. *Voyez* **AICHAH.**

AYLESBURY (Thomas), né à Londres en 1576, créé baronnet en 1627 ; fut très-instruit dans les mathématiques, et fit un noble usage de sa fortune en faveur des savants et des gens de lettres ; il faisait des pensions à plusieurs d'entre eux. Son attachement à Charles Ier l'obligea, en 1642, d'aller chercher un asile dans les Pays-Bas, où il mourut en 1657, âgé de 81 ans. Sa fille épousa depuis Édouard Hyde de Perton, devenu fameux sous le nom de comte de Clarendon.

AYLESBURY (sir Guillaume), mort à la Jamaïque vers 1650, fils du précédent, avait accompagné comme gouverneur le duc de Buckingham et son frère dans leur tournée d'Europe. On lui attribue une part dans la traduction de l'*Histoire des guerres civiles de France*, de Davila, Londres, 1647, in-fol., en société avec sir Charles Cotterel.

AYLETT (Robert), auteur anglais, né au commencement du 17e siècle, a publié deux ouvrages en vers, intitulés, l'un : *Contemplations divines et morales ;* l'autre *Suzanne* ou *le Procès des deux vieillards*, Londres, 1622, in-8°. On lui attribue la *Britannia antiqua illustrata*, publiée sous le nom d'Aylett Sammes, son neveu.

AYLIN (Jean), surnommé *de Maniaco* du nom de son lieu de naissance, dans le Frioul, où il était notaire à la fin du 14e siècle, a composé l'*Histoire de la guerre du Frioul* de 1366 à 1388, insérée par Muratori dans ses *Antiquitates Italiæ medii ævi*, tome III, p. 1187.

AYLMER (Jean), prélat anglais, né vers 1521, à Aylmer-Hall dans Norfolkshire, fut d'abord précepteur de Jeanne Grey, puis élu évêque de Londres en 1576 il déploya une magnificence qui scandalisa d'autant plus les puritains que précédemment il s'était élevé dans ses écrits contre le faste et l'ambition des ecclésiastiques. Aylmer était fort

érudit et en même temps homme de cour. Ce fut lui qui, pour encourager Élisabeth à se faire ôter une dent dont elle souffrait, s'en fit extraire une qui ne lui causait aucun mal. On l'accuse d'avoir poussé trop loin le zèle pour les intérêts de l'Église épiscopale, et d'avoir été démesurément avide de pouvoir; mais ce dernier reproche s'accorde assez mal avec l'offre qu'on ajoute qu'il fit plusieurs fois de résigner son évêché, tant il était devenu odieux. Ce prélat, dont on cite quelques écrits de polémique religieuse, a contribué avec Fox à la traduction latine de l'*Histoire des martyrs*. Il mourut en 1594.

AYLOFFE (sir Joseph), antiquaire, né vers 1708 dans le comté d'Essex, mort en 1781, a publié: *Calendriers des anciennes chartres et des archives galloises et écossaises de la tour de Londres*, 1772, in-4°, et divers écrits intéressants dans l'*Archéologie britannique*.

AYLON (Luc VASQUEZ d'), Espagnol, consul du tribunal supérieur établi en 1509 à St.-Domingue, s'est rendu célèbre par des expéditions dans la Floride et le Mexique, où il se distingua par sa fermeté, qui ne fut pas toujours exempte de cruauté. Il périt vers 1530 dans un 2e voyage en Floride.

AYM. *Voyez* **HAYM.**

AYMAR ou **ADEMAR**, dernier rejeton mâle des comtes d'Angoulême, qui régnaient depuis 866. Aymar et son frère Guillaume s'étaient emparés d'une partie de l'Angoumois, au préjudice de Mathilde, leur nièce, qui cependant se maintint dans l'autre partie sous la protection de Richard, duc, et depuis roi d'Angleterre. Guillaume mourut; Aymar recueillit sa succession, et, en 1191, profitant de l'absence de Richard qui était à la croisade, acheva le dépouillement de Mathilde; puis, apprenant la captivité du roi d'Angleterre, se jeta sur ses terres avec quelques confédérés. Richard, de retour dans ses États, en 1197, les reprit, et fit la conquête de l'Angoumois. Aymar implora sa générosité, et rentra dans ses terres par un arrangement au moyen duquel il fiança Isabelle, sa fille unique, avec Hugues, fils de Mathilde et de Hugues IX de Lusignan, comte de la Marche. Il mourut vers 1217.

AYMAR. *Voyez* **ADEMAR** et **AIMAR.**

AYMÉ (Jean-Jacques), plus connu sous le nom de *Job Aymé*, né à Montélimart en 1752, et non en 1755, comme l'a dit le Moniteur de 1818; procureur général syndic du département de la Drôme, en 1790; incarcéré sous le règne de la Terreur, et conduit à Paris; échappa à la mort, en 1794, par la révolution du 9 thermidor; prit part à quelques mouvements réactionnaires du Midi en 1795; élu membre du conseil des Cinq-Cents, en 1795; suspendu de ses fonctions pendant dix-huit mois comme signataire d'un arrêté séditieux; fut réintégré le 24 mai 1797; demanda, le 6 juillet suivant, la suppression des fêtes anniversaires de la révolution, excepté de celle du 1er vendémiaire, fondation de la république; condamné à la déportation au 18 fructidor (5 septembre 1797); s'évada le 27 novembre 1799; fit naufrage; débarqua à Calais le 20 mars 1800; directeur des droits réunis en 1804; mort le 1er novembre 1818; publia, en 1800, la relation de sa déportation et de son naufrage.

AYMON (les quatre fils). L'existence d'Aymon ou Haimon, comte d'Ardennes, et de ses quatre fils Alard, Renaud, Guichard et Richardet n'est pas attestée seulement par le romancier Huon de Villeneuve. S. Reinold, Rainard ou Renaud, surnommé de Montauban, à cause du château construit postérieurement à l'époque où l'on fait vivre ce personnage, était fils d'Aymon, au dire d'Arnold Wion; mais Bollandus n'ose pas se prononcer pour l'affirmative. Il règne encore plus d'incertitude sur S. Adalhard, Adalard ou Alard, abbé de Corbie en Picardie. Néanmoins sa légende a été admise pendant plus de 600 ans à Berthem, village voisin de Louvain, et qui appartenait jadis aux seigneurs d'Héverlé, comme avoués du monastère de Corbie. Gramaye dit que *Berthem* signifie la *demeure du cheval*, et que ce nom vient de cheval *Bayard* monté par les quatre fils Aymon. En effet, le village a pour armoiries cet illustre quadrupède, et l'on montrait autrefois sa crèche ainsi qu'une pierre avec l'empreinte de ses pieds, dans la forêt voisine nommée *Merdael*, c'est-à-dire, *la vallée du cheval*. Or il est certain que cette forêt faisait partie de celle des Ardennes, où Aymon devait avoir son comté. Selon le même Gramaye, Adalard ou Alard, l'aîné de ses fils, donna la seigneurie de Berthem qui lui était échue, à l'abbaye de Corbie, où il prit l'habit religieux; et le monastère ne l'aliéna qu'en 1562. Paquot avait lu, dans un vieux manuscrit, qu'avant les troubles du 16e siècle, on voyait les *quatre fils Aymon*, représentés à genoux devant un crucifix sur le maître-autel de Berthem. Molanus, qui parle de ce tableau, pense qu'Adalard était fils de Bernard, neveu du roi Pepin et cousin de Charlemagne, avec lequel il fut élevé. Le P. Foullon, dans son Histoire de Liége, place les aventures d'Aymon d'Ardennes et de ses fils vers le milieu du 6e siècle.

AYMON le Pacifique, comte de Savoie, succéda, en 1329, à son frère Édouard le Libéral. Il eut à défendre ses droits contre sa nièce Jeanne, femme du duc de Bretagne Jean III, laquelle excita contre lui le Dauphin du Viennois. Après la mort de ce dernier en 1333, son successeur conclut un traité de paix avec Aymon, qui, 6 ans plus tard, prit parti pour la France dans la guerre que cette puissance soutenait contre l'Angleterre en 1340. Aymon mourut à Montmélian, le 24 juin 1343, laissant le duché de Savoie à son fils Amédée VI. C'est du chef de sa femme Yolande, fille du marquis de Montferrat Théodore Paléologue, que, dans la suite, la maison de Savoie éleva, en concurrence avec la maison de Gonzague, des prétentions sur le marquisat de Montferrat. Ce fut le comte Aymon qui établit, en 1329, la première cour supérieure permanente de justice qui ait existé à Chambéry.

AYMON (Jean), d'abord curé dans le Dauphiné, se rendit à Genève, où il abjura le catholicisme, puis à la Haye, où il se maria. Quelques années après il obtint la permission de rentrer en France, et le cardinal de Noailles lui fit donner une pension. Reçu dans la bibliothèque royale, il y vola plusieurs manuscrits, en mutila d'autres, et s'enfuit à la Haye, où il fit imprimer en 1718, in-4°, les *Actes* du concile tenu à Jérusalem en 1672 et 1673, dont les États de Hollande l'obligèrent à rendre les originaux. On ignore l'époque de sa mort. Il a laissé: un *Tableau de la cour de Rome*, etc., ouvrage curieux et mordant, dont on cite trois bonnes éditions faites à la

Haye, 1707, 1726, 1729, in-12; *Tous les synodes nationaux des Églises réformés de France*, 2 vol in-4°, 2e édition, 1710; *Métamorphoses de la religion romaine*, la Haye, 1700, in-12. Aymon a donné de plus quelques méchantes traductions et éditions.

AYNARD est auteur d'un *glossaire latin*, conservé dans la bibliothèque des bénédictins de St.-Arnould de Metz. Ce lexicographe vivait sous Othon le Grand dans le 10e siècle.

AYNÈS (François-David), né à Lyon en 1766, mort en décembre 1827, principal du collége de Villefranche, revint à Lyon, où jusqu'en 1811 il publia plusieurs ouvrages élémentaires. Soupçonné d'avoir contribué à faire connaître la bulle d'excommunication de Pie VII contre Bonaparte, il fut conduit à Paris, et, après 11 mois de détention, ne sortit de la Force que pour être exilé à Avignon. L'entrée de Lyon ne lui fut ouverte qu'à la restauration. Il éleva tour à tour des maisons d'éducation dans ces deux villes, ne cessant d'ailleurs de faire paraître des éditions de livres à l'usage de la jeunesse, ou de liturgie. On lui doit entre autres un *Nouveau Dictionnaire universel de géographie ancienne et moderne*, Lyon, 1814, 3 v. in-8°.

AYOLAS (Juan d'), gouverneur du Paraguay, accompagna don Pedro de Mendoza, dans la conquête de la rivière de la Plata, fut chargé, en 1536, du gouvernement provisoire de Buénos-Ayres, et continua la découverte du pays, il remonta les rivières de Parana et de Paraguay, combattit les Indiens, les força à la paix, en obtint des vivres pour peupler la colonie naissante, et fonda la ville de l'Assomption. Confirmé dans son gouvernement par la cour de Madrid, il voulut ouvrir une communication avec le Pérou, entra dans l'intérieur des terres, vers le nord-ouest, avec 200 Espagnols; et, après avoir pénétré par le Chaco et la province de Chiquitos jusqu'au Pérou, il revint au port de Candélaria, où il ne trouva plus sa flottille, qui venait d'en partir. Il s'établit sur le territoire des Payaguas-Sarigues, qui, s'étant réunis aux Mbayas, autre peuplade d'Indiens sauvages, le surprirent et le tuèrent avec toute sa suite, en 1538.

AYOUB-BEN-SCHADHI (Job), Curde d'origine. Son nom fut donné à une dynastie de sultans, en Égypte et en Syrie (les Ayoubites), dont Jussuf-Salah-Eddin (Saladin), son fils, fut le fondateur l'an 1171 de J. C.; de l'hégire 567. Cette dynastie dura 81 ans en Égypte, et donna huit princes.

AYRAUT (Pierre), avocat de Paris, ensuite lieutenant criminel à Angers, né dans cette ville en 1536, exerça les fonctions de président par *interim* pendant les troubles de la Ligue, et mourut à Angers en 1601. On a de lui deux ouvrages estimés : *Traité de l'ordre et instruction judiciaire* dont les Grecs et les Romains ont usé en accusation publique, conféré à l'usage de la France, Paris, 1598, in-4°; *Traité de la puissance paternelle contre ceux qui, sous prétexte de religion, volent les enfants à leurs pères et mères*, 1586, in-8°; 2e édition, Tours, 1593, in-8°. Il écrivit cet ouvrage à l'occasion d'un de ses fils que les jésuites lui avaient enlevé pour le faire entrer dans leur ordre. On doit citer encore un ouvrage singulier d'Ayraut : *Des procès faits aux cadavres, aux cendres, à la mémoire, aux bêtes brutes, choses inanimées et aux contumaces*, Angers, 1591, in-4°, rare.

AYRAUT (René), fils du précédent, successivement régent, et enseignant la rhétorique, la philosophie, la théologie dans différentes villes; recteur à Reims, à Sens, à Besançon, procureur de la province de Champagne, puis de celle de Lyon, mourut à la Flèche, en 1644, après avoir passé par les premiers emplois de son ordre.

AYRENHOFF (C. van), feld-maréchal, lieutenant au service de l'Empereur. On a de lui un grand nombre de *tragédies* et de *comédies* représentées avec un succès constant sur les théâtres d'Allemagne. Les meilleures sont *Aurélius*, tragédie en 5 actes, jouée à Vienne en 1776; *Antiope*, en 1772; *Cléopâtre et Antoine*, en 1783. Sa comédie la plus estimée est intitulée : *les Passions nobles*, représentée en 1769.

AYRER (George-Henri), jurisconsulte distingué, né à Memmingen, le 15 mars 1702, mort le 23 avril 1774, à Gœttingue, où il était professeur de droit et doyen de la faculté de jurisprudence. À l'exemple d'Heineccius, il avait joint l'étude des classiques à celle du droit, et écrivait en latin avec une élégance remarquable. Il a traduit de l'anglais et enrichi de notes intéressantes, la Dissertation de Blackwell, sur la Prééminence des anciens. Ses nombreuses Dissertations, dont Adelung a donné les titres dans son *Supplément au Dictionnaire des Savants*, de Jœcher, prouvent l'étendue de son érudition, et la solidité de sa logique. La plupart d'entre elles ont été recueillies sous le titre de : *Opuscula variiargumenti*, 2 vol. Gœttingue, 1746-47, in-8°., et de : *Sylloge nova opusc. min. varii. argum.* ibid., 1752.

AYRER. *Voyez* **EYER**.

AYRMANN (Christophe-Frédéric), savant historien, né le 3 mars 1695, à Leipzig, fit ses études à Wittenberg et fut nommé, en 1721, professeur d'histoire à l'université de Giessen. Ses dispositions hypocondriaques et les difficultés qu'il rencontra dans les diverses fonctions académiques qu'il eut à remplir, rendirent sa vie peu heureuse; mais il n'en travailla pas avec moins d'ardeur; la philologie, l'érudition, et en particulier l'histoire de la Hesse, doivent beaucoup à ses recherches; il a publié, sous le nom d'*Emmanuel Sincelus*, plusieurs éditions d'auteurs classiques, entre autres, Velléius Paterculus, Jules-César et Suétone : il y a joint des notes savantes. Ses principaux ouvrages sont d'ailleurs : *Diss. hist. chronol. de Siculâ Dionysiorum tyrannide*, Giessen, 1726, in-4°; *Introduction à l'Histoire de la Hesse, pendant les temps anciens et le moyen âge* (en allemand), Francfort et Leipzig, 1732, in-8°; *Disp. de originibus Germanicis, sive temporibus Germaniæ priscis, obscuris maximam partem et fabulosis*, Giessen, 1724, in-4°, etc. Ayrmann mourut vers 1750.

AYSCOUGH (George-Édouard), officier anglais, a donné *Sémiramis*, tragédie, 1778, in-8°; *Lettres à mon ami*, contenant des remarques sur la France et l'Italie, 1773, in-8°, et une édition des *OEuvres mêlées* de Littleton, son oncle, 1775, in-8°.

AYSCOUGH (Samuel), laborieux écrivain anglais, né à Nottingham, où il commença à étudier sous M. Johnson. Son père ayant éprouvé des revers de fortune, le jeune Ayscough fut retiré de l'école, et devint domestique d'un meunier. En 1770, un homme généreux qui avait

été son condisciple, apprenant sa misère, le fit venir à Londres pour lui procurer un emploi au Muséum britannique. Là, ses talents commencèrent à être remarqués, et ses appointements augmentèrent jusqu'à ce qu'il fut nommé adjoint bibliothécaire. Tous ceux qui s'adressaient à lui pour des recherches, s'accordent à louer sa complaisance. Il entra dans les ordres, et obtint le bénéfice de St.-Giles-des-Champs. Peu de temps avant sa mort, arrivée en 1805, le lord chancelier lui donna le bénéfice de Cudham, dans le comté de Kent. On a de lui en anglais : *Remarques sur les lettres d'un fermier américain, de Saint-Jean de Crèvecœur; Catalogue des manuscrits du Muséum britannique,* Londres, 1782, 2 vol. in-4°, et le *Catalogue des livres* du même Muséum, 1788, 2 vol. in-fol. ; *Table de 56 vol.* du *Gentleman's Magazine;* celles du *Monthly Review,* du *British Critic,* des *OEuvres de Shakspeare,* etc. Ayscough eut part au classement des archives de la Tour de Londres.

AYSCOUGH (George-Édouard), officier anglais du docteur Ayscough, doyen de Bristol, et d'une sœur de lord Lyttleton, a publié : *Sémiramis,* trag., 1477, in-8°; *Lettres d'un officier dans les gardes, à son ami en Angleterre, contenant quelques remarques sur la France et l'Italie,* 1778, in-8°, et une traduction des œuvres mêlées de son oncle, lord Lyttleton, 1775, in-8°.

AYTA (VIGLIUS van ZUICHEM d'). *Voyez* **VIGLIUS.**

AZADE (St.), eunuque de Sapor II, roi de Perse, fut martyrisé en 341, dans une persécution suscitée par ce prince, où il périt plus de 1,600 chrétiens.

AZAEL, frère de Joab, que l'Écriture dit avoir été aussi léger à la course que les chevreuils, fut tué par Abner; 1053 avant J. C.

AZAEL, officier de Bénadad, roi de Syrie, lui ôta le trône et la vie, 89 ans avant J. C., et assiégea ensuite Jérusalem. Joas n'obtint le salut de sa ville qu'en lui envoyant tout l'argent du temple.

AZALAIS DE PORCAIRAGUES, femme poëte du 12e siècle, d'une famille de Montpellier, dont il nous reste une pièce, dans laquelle elle se plaint de l'infidélité de Rambaud, comte d'Orange, son amant. Raynouard l'a publiée dans son *Choix de poésies,* III, 39.

AZAMBUZA (Diégo d'), navigateur portugais, fut envoyé en 1481 par le roi Jean II sur la côte occidentale d'Afrique, où il parvint à force de soins et de patience à former un établissement (le fort St.-George de la Mina) qui est devenu le plus considérable de la côte de Guinée.

AZANZA (don Miguel-José de) naquit en 1746, à Aoiz, dans la Navarre espagnole. Après avoir fait ses études à Saguenza et à Pampelune, il se rendit au Mexique auprès de son oncle qui était directeur général. Il fut d'abord employé sous son oncle; il embrassa ensuite la carrière militaire, passa en Europe et assista au siége de Gibraltar en 1781. Attaché à l'ambassade de Russie, il y rendit des services importants, et, en 1784, il fut envoyé à Berlin en qualité de chargé d'affaires. Il fut ensuite successivement intendant de la province et corrégidor de la ville de Salamanque, de la province de Valence près de l'armée de Roussillon en 1793. Ayant témoigné son mécontentement sur l'élévation scandaleuse de Godoï, il fut nommé vice-roi, gouverneur, capitaine général de la Nouvelle-Espagne; ce qui fut considéré comme un brillant exil. Rappelé en 1799, il n'obtint que le titre de conseiller d'État. A l'avénement de Ferdinand au trône, Azanza fut nommé ministre des finances, le 28 mars 1808, et fit partie de la junte suprême à laquelle le gouvernement de l'Espagne fut confié lorsque le roi Ferdinand partit pour Bayonne. Murat, qui commandait le corps d'armée français dans Madrid, ayant voulu assister aux délibérations de la junte, l'infant don Antonio prit la fuite et Azanza donna sa démission et de membre de la junte et de ministre des finances. Cette dernière démission ne fut point acceptée; un ordre de Napoléon lui prescrivant d'aller à Bayonne pour y rendre compte de l'état des finances de l'Espagne, il se hâta d'obéir : il rédigea, chemin faisant, un mémoire qu'il présenta le 28 mai à l'empereur, qui, satisfait de sa docilité, le nomma président de la junte des notables espagnols, convoquée par un décret impérial du 25 mai, et dont les séances devaient s'ouvrir le 15 juin suivant. Dans la dernière séance de cette assemblée (7 juillet 1808) la nouvelle constitution fut acceptée, le serment de fidélité à Joseph Bonaparte fut prêté par tous les députés, et ils obtinrent la permission de rentrer en Espagne. Dès le 4 juillet précédent Azanza avait été nommé ministre des Indes; le portefeuille des finances qu'il avait conservé jusqu'à ce jour fut confié au comte de Cabarrus. Ces deux ministres furent au nombre de ceux qui, lorsque les suites de la bataille de Baylen forcèrent les Français d'évacuer la capitale, accompagnèrent leur nouveau maître dans sa retraite sur l'Èbre. Ce fut pendant cette retraite qu'Azanza et O'Farrill rédigèrent un mémoire daté de Buytrago, le 2 août 1808, sur les moyens de rendre plus solide l'alliance de la France et de l'Espagne, en diminuant pour cette dernière les charges de cette alliance. Azanza et Urquijo furent envoyés à Paris pour mettre ce mémoire sous les yeux de Napoléon, et l'appuyer auprès de son conseil; mais on n'y eut aucun égard, et il demeura sans effet. Au commencement de 1809 Azanza fut nommé ministre de la justice du roi Joseph II. Il obtint au mois d'octobre de la même année le grand cordon de l'ordre royal d'Espagne, et fut nommé commissaire royal pour le royaume de Grenade, en octobre 1810, au moment du départ de Joseph pour Cordoue. Peu de temps après il fut envoyé à Paris, avec le titre d'ambassadeur extraordinaire, pour féliciter Napoléon sur son mariage avec Marie-Louise. Le titre de duc de Santa-Fé lui fut conféré à cette occasion, ainsi que l'ordre de la Toison d'or (24 mars 1811). Ce voyage, dont le prétexte était un vain devoir cérémonial, avait un but réel, d'une plus grande importance : c'était de faire à l'empereur, de la part de son frère, des représentations sur les gouvernements militaires qu'il venait d'établir en Espagne, et sur le peu d'autorité qu'il laissait à Joseph dans cet État dont il l'avait fait roi. Napoléon, qui pressentait ces remontrances par le choix de l'ambassadeur, laissa s'écouler quelques mois avant d'accorder une audience; et, lorsqu'elle eut lieu enfin, il déclara au ministre espagnol, qu'il était mécontent du conseil de son frère, qui ne cherchait qu'à le rendre espagnol, et à mettre l'Espagne hors de la dépendance de la France; il traita de renégats les Français qui avaient suivi Joseph dans la Péninsule, et laissa échapper

contre ce dernier le reproche d'ingratitude. Azanza quitta Paris sans avoir pu remplir l'objet de sa mission. Lorsque, deux ans après, Joseph Bonaparte quitta l'Espagne, Azanza vint en France avec lui. Il se retira à Montauban; mais un ordre du roi Joseph l'ayant appelé à Paris, il continua à y résider jusqu'après la révolution de Madrid, en 1820. Le décret de la junte centrale de Cadix, du 25 novembre 1808, qui l'avait déclaré, ainsi que ses collègues ministres du roi Joseph, traître à sa patrie, à sa religion, à son roi, qui avait ordonné la confiscation de ses biens et porté contre lui la peine de mort, se trouvant alors annulé, il retourna en Espagne; mais Ferdinand VII, auquel il avait proposé d'aller au Mexique pour essayer de réconcilier cette colonie avec la métropole, refusa ses services. Au printemps de 1822 il quitta de nouveau Madrid pour revenir en France; et, fixé à Bordeaux depuis le mois d'août de cette année, il y mourut dans la quatre-vingtième année de son âge, le 20 juin 1826. Les citoyens les plus notables de Bordeaux, ayant à leur tête le préfet (M. d'Haussez), assistèrent à ses funérailles. Ferdinand VII lui avait accordé une pension de 6,250 fr., dont il a joui jusqu'à la fin de ses jours, et que la médiocrité de sa fortune lui rendait nécessaire. Azanza a laissé manuscrits des *Mémoires sur l'Amérique septentrionale* qu'il a si bien explorée. On espère qu'ils seront un jour imprimés. Il a publié, de concert avec O'Farrill, un mémoire justificatif, daté de Paris, le 15 décembre 1814.

AZARA (don Joseph-Nicolas d'), né à Barbunalès en Aragon, en 1731, débuta, en 1765, dans la carrière diplomatique, par être envoyé à Rome, auprès de Clément XIII; plus tard il prit part aux négociations relatives à l'expulsion des jésuites; fut ensuite nommé ambassadeur et resta 20 ans à Rome, lié avec tout ce que la ville avait de plus distingué en artistes et en personnages marquants; il fit conserver à Mengs, son ami, le traitement de 6,000 piastres et le titre de premier peintre du roi d'Espagne, avec la permission de demeurer à Rome; entreprit à Tivoli des fouilles qui firent découvrir plusieurs têtes antiques, entre autres celle d'Alexandre, dont il fit présent à Napoléon; fut nommé ambassadeur à Paris quand les Français se furent rendus maîtres de Rome, en 1797; perdit et recouvra deux fois sa place par des intrigues de cour; mourut le 26 janvier 1804. Outre la *Vie du peintre Mengs*, il a laissé la traduction en espagnol de la *Vie de Cicéron* par Middleton, un *Éloge funèbre du roi Charles III*, etc. Le chevalier Azara fut le protecteur zélé des artistes et des gens de lettres.

AZARA (don Félix d'), frère du précédent, ingénieur, puis brigadier général au service d'Espagne, naquit le 18 mai 1746 à Barbunalès, près de Balbastro. Après avoir fait de très-bonnes études à l'université de Huesca, il fut admis à l'école militaire de Barcelone, et nommé en 1764 cadet dans le régiment d'infanterie de Galice. En 1767, Félix d'Azara entra comme enseigne dans le corps du génie, devint lieutenant en 1775, et, en cette qualité, prit part à l'expédition malheureuse qui fut faite contre Alger. Blessé dangereusement par une grosse balle de cuivre, et laissé comme mort sur la place, il dut la vie aux soins d'un ami et à la présence d'esprit d'un matelot qui extirpa la balle avec un couteau; quelque temps après il se cassa la clavicule en tombant de cheval. Azara fit partie de la commission espagnole, chargée de déterminer les limites espagnoles et portugaises dans l'Amérique méridionale. On l'attacha au corps de la marine en qualité de lieutenant-colonel du corps d'ingénieurs; et il partit de Lisbonne en 1781 sur un bâtiment portugais, parce que l'Espagne était alors en guerre avec l'Angleterre. Azara, retenu plus longtemps qu'il ne l'avait présumé dans ces régions lointaines, conçut le hardi projet de dresser une carte du pays immense dont il venait seulement de lever la frontière. Il prit sur lui toutes les dépenses, les peines, les risques et les périls de cette grande entreprise. Treize ans suffirent à peine pour compléter sa belle entreprise; et sans les moyens que lui offraient son rang et ses fonctions, sans le zèle des officiers qu'il avait sous ses ordres, il lui eût été impossible de la terminer. Depuis longtemps il sollicitait son retour en Espagne; il y revint à la fin de 1801 et s'occupa de publier ses travaux sur l'histoire naturelle. Il fut créé membre d'un conseil composé de généraux et chargé de la défense des deux Indes. Ensuite il se retira dans l'Aragon et y mourut en 1811. On a de lui un ouvrage sur les quadrupèdes. Pendant ses voyages, Azara avait envoyé à son frère, ambassadeur à Paris, des notes manuscrites dont Moreau de Saint-Méry publia une traduction française intitulée : *Essai sur l'Histoire naturelle des quadrupèdes de la province du Paraguay, etc.*, Paris, 1801, 2 vol. in-8°; *Apuntamientos para la Historia natural de los pajaros del Paraguay y Rio de la Plata.* (Observations sur l'histoire naturelle des oiseaux, etc.), Madrid, 1802 à 1805, 3 vol. in-8°; *Voyage dans l'Amérique méridionale*, depuis 1781 jusqu'en 1801; Paris, 1809, 4 vol. in-8° et atlas. Ce livre fut publié sur le manuscrit de l'auteur, par M. C. A. Walckenaer, qui le fit précéder d'une notice sur sa vie et ses écrits.

AZARIAS, fils du prophète Obed et doué du même don que lui, persuada au roi Asa de détruire l'idolâtrie dans une partie de ses États, où l'on méconnaissait le culte du vrai Dieu.

AZARIAS de Rubéis, rabbin italien, est auteur du livre hébreu intitulé : *la Lumière des yeux*, imprimé à Mantoue en 1594, in-12. Il cite souvent les auteurs chrétiens, et plusieurs faits d'histoire et de critique.

AZARIAS. *Voyez* **OZIAS.**

AZARIO (Pierre), notaire à Novarre, a écrit l'*Histoire de Lombardie* de 1250 à 1262. Cette chronique, insérée dans le *Thesaurus antiquit. Italiæ* de Burmann, l'a été depuis par Muratori dans le tome XVI des *Scriptores rerum ital.*, avec un écrit du même auteur : *De bello Canapiciano et comitatu Masini.*

AZE, rabbin, a compilé le *Talmud* de Babylone, en l'an 500, ou 600, suivant le P. Jean Morin.

AZELIO (Taparelli-César d'), fils du comte Robert de Lagnasco, naquit en 1765, à Turin. Après avoir fait ses premières études, il fut admis cadet dans le régiment de la reine, infanterie, en 1774, tandis que son frère aîné, le comte Ferdinand, passait dans la cavalerie. Le régiment de la reine ayant été destiné à la garnison de l'île de Sardaigne pendant trois ans, le jeune Azelio demanda un congé pour visiter l'Italie, et ce fut dans ce voyage qu'il prit le goût des beaux-arts. La mort de son frère Ferdi-

nand, survenue en 1787, fit passer sur sa tête tous les droits de primogéniture. Il épousa alors une riche héritière, et se trouva possesseur d'une fortune considérable. La guerre ayant éclaté contre les Français, en 1792, le comte d'Azelio marcha avec son régiment, et dès les premières affaires il fut fait prisonnier dans le comté de Nice, et conduit à Lyon. Ses camarades l'ayant cru mort sur le champ de bataille de la montagne de Rauz, sa famille ouvrit son testament, que dans sa prévoyance il avait fait avant de partir pour l'armée. On y trouva qu'il prescrivait à ses parents, de ne pas porter son deuil s'il mourait pour la défense de sa patrie. Mais enfin les communications se rouvrirent, et l'on sut, en 1795, qu'Azelio était prisonnier; on obtint même son échange, mais à une condition qu'il n'accepta pas, c'était de ne plus servir contre la France. Le comte d'Azelio déclara qu'un sujet fidèle ne pouvait dans aucun cas refuser à son souverain le secours de son bras et de son épée. Cependant on lui rendit la liberté sans conditions. Il revint à Turin en 1796; et suivit, en 1798, la cour de Sardaigne en Toscane, par suite de l'abdication du roi Charles-Emmanuel IV. Dans cette émigration, le comte d'Azelio s'appliqua surtout à l'étude de la langue italienne. Un décret impérial contre les émigrés l'obligea de revenir à Turin sous peine de confiscation. En 1814 le roi Victor-Emmanuel le nomma gentilhomme de sa chambre; il le décora de la grand-croix de St.-Maurice et l'envoya à Rome comme ambassadeur extraordinaire. Avant de retourner en Piémont le comte visita les hospices et les établissements de bienfaisance; et à son arrivée à Turin il fut nommé conseiller intime, et surintendant général de tous les hospices. Il dirigea jusqu'à sa mort, qui eut lieu à Gênes le 26 novembre 1830, un journal intitulé l'*Amico d'Italia,* écrit dans un esprit religieux et monarchique. — Son fils Robert a publié une brochure remarquable sur le mont St.-Michel de Suez.

AZÉMAR (D'), mort vers 1795, est auteur des *deux Miliciens, ou l'Orpheline villageoise*, comédie en un acte, mêlée d'ariettes, Paris, 1771, in-12.

AZÉVÉDO (IGNACE), issu d'une des plus illustres familles du Portugal, naquit à Porto, l'an 1527. Destiné à jouir de tous les avantages que lui donnait sa qualité de fils aîné, il en fit le sacrifice en faveur de son frère François, et entra dans l'ordre des jésuites, à Coïmbre, en 1548. On ouvrit dans ce temps, à Lisbonne, le nouveau collége de St.-Antoine. Azévédo en fut nommé recteur, quoiqu'il n'eût pas encore vingt-six ans. L'archevêque de Brague, informé de la sainteté des mœurs d'Azévédo, le fit demander pour l'accompagner dans la tournée qu'il était sur le point de faire dans son diocèse. Nommé recteur des jésuites de Brague, et fatigué des marques de vénération dont il était l'objet, il demanda à être envoyé aux missions des Indes. Sa mission dans le Brésil dura trois ans, et eut le succès qu'on en devait attendre. Il travailla sans relâche à civiliser les sauvages, et à donner à ses confrères l'exemple d'un vrai missionnaire. A peine de retour à Lisbonne, il songea déjà à une seconde mission; il s'embarqua avec trente-neuf jésuites à Lisbonne, en 1570, sur un vaisseau marchand. Aux environs de l'île de Palma, le vaisseau portugais fut attaqué par Jacques Sourie de la Rochelle, vice-amiral de la reine de Navarre, et zélé calviniste. Trois Français tentèrent l'abordage; mais n'étant pas suivis des autres, ils furent pris par les Portugais, décapités et jetés dans la mer en présence de Sourie, qui n'en devint que plus furieux, et fit sans relâche tirer sur le vaisseau. Le capitaine et plusieurs matelots furent tués, ce qui obligea le reste à se rendre. Sourie n'assouvit sa rage que sur les jésuites, parce qu'il les regardait comme les auteurs de la mort des trois hommes de son équipage. Azévédo et les trente-neuf missionnaires furent massacrés, et leurs corps, mutilés et jetés dans la mer. Cette cruauté fit beaucoup de bruit en Europe. En Espagne, on révéra dès lors les victimes de Sourie comme martyrs. En 1742, l'Église publia enfin la bulle qui proclamait Azévédo et ses compagnons martyrs.

AZÉVÉDO (SYLVESTRE D'), dominicain, autre missionnaire portugais, entreprit, en 1580, le voyage de Camboje, et y prêcha l'Évangile avec tant de succès, qu'un grand nombre de naturels, et plusieurs personnes de la cour du roi de ce pays, se firent baptiser. Le souverain favorisa lui-même le zèle du missionnaire, et l'engagea à écrire, dans la langue du pays, un traité sur la religion chrétienne : *De mysteriis fidei christianæ*. Azévédo mourut, en 1589, quatre ans après avoir achevé cet ouvrage.

AZÉVÉDO (don JÉROME D'), vice-roi des Indes, d'abord commandant général des Portugais dans l'île de Ceylan, reconnut Philippe II, après la conquête du Portugal par ce prince, et lui fit prêter serment par ses officiers, en 1597; mais l'île s'étant révoltée, en 1612, Azévédo fut contraint de se réfugier à Malvana. Ayant ensuite rassemblé quelques troupes, il força les Chingulais à rentrer dans le devoir, et commit d'horribles cruautés dans cette île. Élevé peu de temps après à la vice-royauté des Indes, il gouverna avec vigueur, fit plusieurs armements, et fut néanmoins soupçonné de favoriser les Anglais. Sa vice-royauté expirée, il revint en Portugal, en 1617, et y fut aussitôt arrêté. Accusé de concussion, de cruauté et de trahison, il mourut dans les fers.

AZÉVÉDO (LOUIS D'), né à Chaves en Portugal, l'an 1575, entra dans l'ordre des jésuites, l'an 1589, et, après avoir exercé, pendant quelque temps, les fonctions de recteur à Tayne, il fut envoyé, l'an 1604, avec d'autres missionnaires, en Éthiopie. Pendant trente ans, il y convertit un grand nombre de naturels, et il y mourut en 1634. Il s'était tellement familiarisé, pendant ce long séjour, avec les langues du pays, qu'il fut en état de traduire, conjointement avec Louis Cadeira, le *Nouveau Testament* et le Catéchisme, en langue amharique, et de faire une version éthiopienne des ouvrages ecclésiastiques de Tolète, Vibera et Natalis. Azévédo composa aussi une grammaire de la langue amharique.

AZÉVÉDO (JOSEPH-FÉLIX-ANTOINE-FRANÇOIS D'), né à Malines, le 22 avril 1717, y devint chanoine de Notre-Dame au delà de la Dyle, le 2 mai 1758, et y mourut dans un âge avancé vers 1780. Cet écrivain, dont les biographes ont laissé échapper le nom, et auquel M. Quérard lui-même n'a pas consacré d'article dans sa *France littéraire,* ne s'est signalé ni par le mérite du style, ni par l'importance ou l'intérêt de ses ouvrages, étant, à tout prendre, un homme fort ordinaire, et cependant, chose

bizarre, ses écrits sont recherchés avec un empressement extrême et payés dans les ventes publiques un prix énorme. C'est que d'abord traitant presque tous de généalogies, ils s'adressent aux vanités de famille, vanités qui n'excluent pas toujours un légitime orgueil; qu'en second lieu ils ont été tirés à un très-petit nombre d'exemplaires, et qu'enfin ils contiennent une foule de détails locaux, de renseignements minutieux qu'on chercherait vainement ailleurs. Outre beaucoup de généalogies de familles, il a publié : *Courte chronique d'un grand nombre d'événements arrivés dans les principales villes du Brabant ainsi que dans la ville et province de Malines, depuis la naissance de Jésus-Christ* (en flamand), publiée dans une suite d'annuaires ou d'almanachs imprimés à Louvain, de 1747 à 1780; *Déduction et exposition de l'État de ceux de Malines, depuis le premier brisement des images*, le 28 mars 1565, jusqu'au 9 octobre 1566 (en flamand), Louvain, 1770, in-12.

AZIM-ED-DAULAH BEHADOUR, que l'on peut regarder comme le dernier nabab titulaire du Carnatik ou d'Arcate, dans la presqu'île occidentale de l'Inde, descendait immédiatement du nabab Mohammed-Ali-Kan, qui, durant son long règne, avait été constamment dévoué aux intérêts britanniques. Omdet-el-Omrah Waladjah, fils et successeur de ce dernier, avait su conserver ses États et son autorité. Dix jours avant sa mort, en juillet 1801, le gouverneur de Madras s'était emparé du palais du nabab sans que celui-ci en eût été informé. A peine eut-il expiré, que deux commissaires anglais, sous le prétexte peu fondé qu'il avait entretenu des correspondances avec Tippou-Sultan, annulèrent le testament par lequel il déclarait son fils Houçaïn Aly pour son successeur, et sommèrent le jeune nabab de remettre la souveraineté du Carnatik à la compagnie qui, à cette condition, lui assurerait un traitement considérable. Houçaïn Aly ayant refusé de souscrire à ce honteux traité, et offert vainement de céder quatre de ses provinces, pourvu qu'on lui laissât la souveraineté du reste de ses États, une salve d'artillerie du fort Saint-George annonça qu'Azim-ed-Daulah, neveu ou petit-fils de Waladjah, était élevé à la dignité de nabab du Carnatik. Le gouvernement de Madras fit publier en même temps que ce prince avait cédé formellement ses États à la compagnie des Indes occidentales. Il fut tiré de la retraite où sa mère l'avait tenu caché sous le règne précédent, après qu'elle eut produit des preuves satisfaisantes de l'identité de son fils. On avait fait entendre à celui-ci qu'une prison dorée valait mieux qu'une indigence absolue. Cette affaire fit du bruit en Angleterre. Une pétition des tuteurs du prince dépouillé fut présentée à la chambre des communes par Sheridan, et ne donna lieu qu'à d'inutiles débats, par la raison qu'on excuse facilement des crimes dont on profite. Bientôt Houçaïn Aly ayant quitté la résidence qui lui avait été affectée hors du palais, y rentra et expira dans l'appartement de sa mère, à peine âgé de 18 ans. Sa mort ne fut sans doute pas naturelle; mais on aurait tort d'en accuser son cousin Azim ed-Daulah, qui n'en avait eu ni la volonté, ni le besoin, ni le pouvoir. Quoi qu'il en soit, Azim-ed-Daulah, effrayé des prétentions des parents de son cousin, excités par les agents de l'Angleterre, crut se sauver en signant, le 31 juillet 1801, le traité par lequel, en échange du titre de nabab et d'une augmentation de revenus, il cédait à ses prétendus protecteurs la possession de tous ses États, et il ne fut plus qu'un mannequin couronné résidant à Madras, où il vivait d'une manière assez splendide, mais sans dignité comme sans autorité, quoiqu'il eût une garde d'honneur de 800 cipayes et de 250 cavaliers, salariée par ses patrons, et qu'on portât devant lui les insignes du pouvoir, un sabre et un poignard enrichis de diamants. Atteint d'une maladie épidémique qui désola l'Inde pendant deux ans, l'excès de son embonpoint le fit promptement succomber le 13 août 1819, à l'âge d'environ 50 ans; et les Anglais qui lui avaient procuré sur la terre le paradis des Musulmans, célébrèrent ses obsèques avec une pompe dérisoire. Ce prince paraît avoir eu deux successeurs aussi nuls que lui; et le Carnatik resta incorporé à l'empire de l'Inde britannique.

AZNAR, comte de Gascogne, chargé en 824, par Pepin le Bref, d'étouffer la révolte des Vascons navarrais, y réussit. Mécontent de ce prince, il repassa les Pyrénées en 831, et ayant conquis une partie de la Navarre, en transmit la souveraineté sous le titre de comté à ses descendants. Telle fut la tige des souverains de la Navarre, la plus ancienne monarchie d'Espagne, après les Asturies.

AZON, auteur arabe du 7e siècle, qu'on croit avoir écrit un des premiers sur la petite vérole.

AZON, religieux et architecte célèbre en 1050, a bâti la cathédrale de Séez en Normandie.

AZON ou **AZO**, jurisconsulte du 12e siècle, enseigna le droit à Bologne sa patrie. Forcé de quitter cette université, il vint en France, où il obtint une chaire de jurisprudence à Montpellier. Rappelé à Bologne, sa présence et ses leçons rendirent à l'université le crédit qu'elle avait perdu depuis son absence. Il mourut en 1200. Ses *Gloses* sur le Digeste et sur le Code ont été, sous le titre de *Summa Azonis*, imprimées à Spire en 1482, in-fol.

AZOPARDI (François), maître de chapelle à Malte, vers le milieu du 18e siècle, a composé beaucoup de musique d'église; mais il est plus connu par un traité de composition qu'il publia en 1760 sous ce titre : *Il Musico pratico*. Framery en a donné une traduction française intitulée : le *Musicien pratique, etc.*, Paris, 1786, 2 vol. in-8o, l'un de texte, l'autre d'exemples. C'est un ouvrage médiocre, où les exemples sont faiblement conçus et mal écrits. M. Choron en a donné une édition plus commode, dans laquelle il a intercalé les exemples au milieu du texte; Paris, 1824, 1 vol. in-4o.

AZOR (Jean), jésuite espagnol, professeur de théologie à Alcala et à Rome, où il mourut en 1603, a laissé des *Institutions morales*, en latin, Lyon, 1612, 3 vol. in-fol., etc. Pascal le cite dans ses *Provinciales*.

AZPILCUÉTA. *Voyez* **NAVARRE** (le docteur).

AZRUN, sœur jumelle de Caïn suivant la tradition des chrétiens d'Orient, fut promise à son frère Abel. Caïn, qui l'aimait, en conçut une violente jalousie qui le porta à tuer Abel.

AZUNI (Dominique-Albert), jurisconsulte et historien, était né dans l'île de Sardaigne, à Sassari, vers 1760. Après avoir terminé ses études, il embrassa la profession d'avocat et s'établit à Cagliari, résidence de la cour souveraine. Ayant été nommé par son souverain juge-consul à Nice, il fut fait peu de temps après mem-

bre du sénat. A l'entrée des Français dans les États du roi de Sardaigne, Azuni se retira d'abord à Florence où il publia la première édition de son *Droit maritime de l'Europe,* ouvrage d'un ordre élevé et qui lui fit le plus grand honneur. L'Académie de Florence l'ayant admis au nombre de ses membres, il y lut, le 10 septembre 1795, une *dissertation* dans laquelle il prouve que les Français ont les premiers fait usage de la boussole. Après la réunion qu'on pouvait croire définitive du comté de Nice à la France, Azuni vint à Paris, où sa réputation l'avait précédé. Il y reçut un accueil distingué des savants, entre autres de la Place et de Sonnini, qu'il a cités avec reconnaissance dans plusieurs endroits de ses ouvrages. Adjoint par le ministre de l'intérieur à la commission chargée de réunir les éléments d'un nouveau Code de commerce, il s'occupa spécialement de la partie maritime. En 1707 il fut nommé président au tribunal d'appel de Gênes; et l'année suivante, sur la présentation des électeurs liguriens, il fut désigné membre du corps législatif. Lors de la discussion préparatoire du Code criminel, en 1810, il inclina constamment pour la diminution des supplices, et demanda que la peine de mort fnt réservée pour les grands crimes. Par suite des événements de 1814, la république de Gênes ayant été rétablie momentanément sur ses anciennes bases, Azuni resta sans emploi; et, comme il n'avait fait aucune économie, il se trouva dans la dure nécessité de vendre pièce à pièce sa précieuse bibliothèque pour subsister avec sa famille. Il s'embarqua pour Cagliari où il retrouva les honneurs et les distinctions dont il avait été privé par d'injustes préventions. Accueilli par le duc génevois (Charles-Félix, roi de Sardaigne), qui se déclara son protecteur, il fut nommé juge au consulat et directeur de la bibliothèque de l'université. Azuni partagea ses derniers jours entre ses devoirs et la culture des lettres. Il mourut à la fin de janvier 1827. Chevalier de la Légion d'honneur et de l'ordre de la Réunion, il était associé des principales académies d'Italie et de celles de Marseille et de Gœttingue. On a de lui : *Dizionario universale ragionato della giurisprudenza mercantile,* Nice, 1786-88, 4 vol. in-4°, 2e édit.; Livourne, 1822; *Sistema universale dei principi del dritto maritimo d'Europa,* Florence, 1795, 4 vol. in-8°; *Essai sur l'histoire de la Sardaigne,* Paris, 1798, in-8°. La seconde édition, augmentée de plus de moitié, est intitulée : *Histoire géographique, politique et naturelle de la Sardaigne,* ibid., 1802, 2 vol. in-8°; *Dissertation sur l'origine de la boussole,* Paris, 1805, et avec des additions, ibid., 1809, in-8°, etc., etc.

AZYMET GUÉRAI, 56e kan de Crimée, fut choisi par le divan pour remplacer Crim-Guérai, au commencement d'octobre 1764; pour vivre en bonne intelligence avec ses voisins, il consentit à accepter les présents des Russes, dont la conduite envers ses prédécesseurs l'avait fort indisposé; en 1765, il reçut ordre de se rendre à Constantinople, y fit une entrée pompeuse et fut bien accueilli du Grand Seigneur; mais il s'en alla mécontent des ministres et des officiers de la cour; les représentations qu'il fit pour obtenir que les Russes détruisissent les forts de Kabartah, extrêmement incommodes pour la Crimée, lui furent funestes; il fut déposé en mars 1767. On ignore l'époque de sa mort.

AZYZ-BILLAH (Abou-Mansour-Nézar), 5e calife fatimite, né le 10 mai 955 de J. C.; succéda à son père Moëz-Lédinillah, en 975; ajouta à son héritage Émesse, Alep, Hamah et Cheïzer; ses armes et ses vertus inspirèrent aux peuples voisins la crainte et le respect; il fit construire un grand portique dans le palais des califes du Caire, plusieurs mosquées et autres édifices; encouragea les sciences; fut généreux, brave et clément, et mourut à Belbéis le 14 octobre 996.

AZZACHEL (Abraham), autrement dit EIZARAKEL, né à Tolède au 12e siècle, un des plus célèbres astronomes, avant la renaissance des lettres; écrivit un livre sur l'obliquité du Zodiaque; détermina l'apogée du soleil; les fameuses *Tables Alphonsines* sont en partie tirées de ses ouvrages.

AZZAN, pontife païen en Arménie, au commencement du 4e siècle, était en grande vénération dans cette contrée; il fit de vains efforts pour s'opposer à l'établissement du christianisme; saint Grégoire l'Illuminateur, suivi d'une armée de 7,000 hommes, se proposant de convertir les habitants du pays où résidait Azzan, et de détruire les idoles, celui-ci rassembla à la hâte 6,000 combattants et vint à sa rencontre; quoique avancé en âge, il se battit en désespéré; puis appelant à un combat singulier le commandant de l'armée ennemie, fut tué d'un coup sur la tête après quelque résistance, l'an 302 de J. C.

AZZANELLO (Grégoire), de Crémone, courtisan de J. Galéas Visconti, premier duc de Milan, a laissé un recueil de *Lettres* dont Arizi a publié la première dans la *Cremona litterat.* Son frère Pierre est auteur d'un *commentaire* sur Galien et Avicenne, et d'une *Relation politique* de la situation de Crémone en 1452.

AZZARI (Fulvio), né à Reggio, en Lombardie, florissait vers 1575; il prit le parti des armes, et parvint au grade de capitaine. Il a écrit, en latin, une histoire de son pays, divisée en plusieurs livres. Guasco, dans son *Histoire littéraire de Reggio,* et Vedriani, dans ses *Dottori Modanesi,* la citent souvent, quoiqu'elle n'ait jamais été imprimée; il en a seulement paru un abrégé, publié par Octave Azzari, frère de l'auteur, à Reggio, 1625, in-4°.

AZZ-EDDAULAH-BOKHTYAR, prince Bouïde, succéda à Moëz-Eddaulah, son père, le 1er avril 967 de J. C.; régna comme lui sur l'Ahwaz, le Kouhistan et Bagdad; mais au lieu de suivre les bons conseils que lui avait donnés son père en mourant, il s'adonna à la débauche; s'entoura de bouffons et de chanteurs et s'engagea dans des guerres avec les Turcs; fut trahi par ses proches; trahit lui-même indignement le prince qui voulait le remettre sur le trône, et périt à la suite d'un combat, dans lequel il fut fait prisonnier, le 30 mai 978, à l'âge de 36 ans.

AZZI (Jean), ingénieur de la république de Lucques en 1690, a publié divers *Opuscules de physique, la Retraite de la mer du territoire de Toscane,* etc.

AZZI (François-Marie degli), gentilhomme d'Arezzo, et chevalier de St.-Étienne, naquit le 6 mai 1655. Il fut en grand crédit dans sa patrie, et revêtu de tous les emplois honorables qui ne s'accordent qu'aux citoyens les plus distingués. Il faisait ses délassements de la poésie, et fut non-seulement membre d'une académie à Arezzo, mais l'un des fondateurs de la colonie arcadienne qui s'y

établit, et où il prit le nom d'*Orenio Batilliano*. Mort le 8 septembre 1707. Il a laissé le recueil suivant : *Genesi, con alcuni sonetti morali,* Florence, 1700, in-8°.

AZZI NE' FORTI (FAUSTINA DEGLI), née à Arezzo, le 1er mars 1650, sœur de François-Marie degli Azzi, fut une des femmes poëtes les plus illustres du 17e siècle ; elle fut reçue à l'académie des Arcades, sous le nom de *Selvaggia Eurinomia,* et à celle des Forzati d'Arezzo, sous celui de la *Confusa*. Elle a publié un volume de poésies, sous le titre de *Serto Poetico,* Arezzo, 1694 et 1697, in-4°. Ce recueil, dédié à la grande-duchesse de Toscane, Béatrix de Bavière, contient des odes, des sonnets, des églogues, des madrigaux, etc. L'auteur, qui mourut dans sa patrie, le 4 mai 1724, appartenait à presque toutes les académies d'Italie.

AZZIO (THOMAS), savant jurisconsulte de Fossombrone, auditeur de rote à Macerata en 1598, a publié plusieurs ouvrages de droit. Les principaux sont : *De ludo scaccorum, in legali methodo,* Pesaro, 1583, in-4° ; *Discorsi nuovi delle prerogative de curiali antichi,* Venise, 1600, in-4° ; *De infirmitatibus ejusque privileg. et effectibus,* 1603, in-4°.

AZZO (ALBERTO), seigneur de Canossa, feudataire de l'évêque de Reggio, construisit sur le rocher de Canossa une forteresse presque inexpugnable, où il donna un refuge à la reine Adélaïde, veuve de Lothaire, et depuis femme d'Othon Ier. Il y fut assiégé par Bérenger II en 956. Ludolfe, fils d'Othon, vint le délivrer. Cet empereur, pour le récompenser, lui donna, en 962, les villes de Reggio et de Modène, et l'éleva au rang de marquis. Il paraît qu'il vivait encore en 978. Il fut bisaïeul de la fameuse comtesse Mathilde.

AZZOGUIDI (TADDEO), Bolonais, chef du parti de l'échiquier, et l'homme le plus considéré de Bologne, fit recouvrer la liberté à sa patrie le 20 mars 1376, et, en chassant les troupes de l'Église, qui occupaient cette ville et ses forteresses, il déploya autant de modération et de générosité que de prudence et de courage ; cependant lui-même fut exilé dès l'année suivante, pour avoir voulu étendre l'amnistie accordée aux rebelles jusqu'aux Pepoli, qui avaient été autrefois seigneurs de Bologne.

AZZOGUIDI (PIERRE), Bolonais, chanoine de Saint-Pétrone, en 1475, écrivit en vers une *Vie de Ste. Catherine de Bologne*. Le *Livre de la canonisation de cette Sainte,* Rome, 1679, in-fol., nous apprend que cette Vie est imprimée.

AZZOGUIDI (VALÈRE-FÉLIX), Bolonais qui florissait vers le commencement du 18e siècle, a publié les deux ouvrages suivants : *De origine et vetustate civitatis Bononiæ, regum priscæ Etruscorum sedis, chronologica disquisitio,* Bologne, 1716, in-4° ; *Chronologica et apologetica dissertatio super quæstiones in sacræ Genesis historiam excitatas,* Bologne, 1720, in-4°.

AZZOGUIDI (ANTOINE-MARIE), mineur conventuel de l'ordre de St.-François, né à Bologne en 1697, et mort en 1770, se distingua dans la prédication, et fut bibliothécaire de son couvent. Il fit paraître, en 1757, les sermons de St. Antoine de Padoue, sur les Psaumes, d'après un manuscrit autographe, avec une préface et des notes ; il y joignit l'histoire de la vie et des miracles du saint, écrite par Sicco Polentone. Le volume est intitulé : *Sancti Antonii Ulyssiponensis, cognomento Patavini, sermones in Psalmos ex autographo nunc primum in lucem editi,* etc., Bologne, 1757, in-4°.

AZZOGUIDI (GERMAIN), médecin italien, né à Bologne en 1740, obtint le grade de docteur dans la célèbre université de cette ville. Les talents remarquables qu'il déploya lui firent confier une chaire de professeur, quoiqu'il n'eût encore atteint que sa vingt-quatrième année. En 1773 il publia, sous le titre d'*Observationes ad uteri constructionem pertinentes* (Bologne, in-4°), un travail intéressant, dans lequel il réfute quelques erreurs des anciens et confirme l'existence de la membrane caduque de Hunter. En 1775 parurent ses *Institutions de médecine,* où il déploya de vastes connaissances en physiologie. Un autre petit ouvrage, auquel il donna le titre modeste de *Spezieria domestica,* atteste son éloignement pour la polypharmacie. Lorsque l'université de Bologne reçut un nouveau mode d'organisation, Azzoguidi fut chargé d'y enseigner l'anatomie comparée ; il publia bientôt un *manuel* qui lui servit de guide dans ses cours, et fonda le cabinet que possède actuellement cette université. Une péripneumonie termina sa carrière en 1814.

AZZOLINI (LAURENT), né à Fermo, d'une famille noble, fut un des poëtes italiens les plus distingués du 17e siècle ; il était neveu du cardinal Azzolini dit *le vieux*. Il embrassa comme lui la carrière ecclésiastique ; Urbain VIII le nomma son secrétaire et le fit conseiller d'État. Le talent et le zèle qu'il déploya dans ces deux places engagèrent le pontife à lui donner, en 1630, l'évêché de Ripa Transona, et celui de Narni, en 1632 ; il allait l'élever au cardinalat, quand une mort prématurée l'enleva, au mois de novembre de la même année. On a de lui : *Seanze nelle nozze di Taddeo Barberini, e di D. Anna Colonna,* Rome, 1629, in-8° ; *Satiria contro la lussuria,* imprimée dans un choix de poésies italiennes, Venise, 1686, in-8°.

AZZOLINI (DECIO), neveu du précédent, né à Fermo le 11 avril 1623, fut élevé à la pourpre et recommandé par le pape Alexandre VII à la reine Christine, dont il fut le confident et l'ami, et même, dit-on, l'amant. Quoi qu'il en soit, il rétablit les affaires de cette princesse, fort dérangées par sa prodigalité, et fut son héritier. Mais il ne jouit pas longtemps de sa succession, et mourut en 1689. Il avait publié des *règlements* pour la tenue des conclaves, traduits en latin sous le titre de *Aphorismi politici,* etc., Osnabruck, 1691, in-4°.

AZZOLINI (JEAN), religieux théatin, mort à Sorrento en 1655, a laissé des *sermons,* un *Traité de la consolation des âmes timides,* etc.

FIN DU PREMIER VOLUME.

